1 4.31

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES:

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, & de mieux avéré, dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré,

Touchant leur Situation, leur Etendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivières, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Citez & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GEOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRESENTERA

L'ÉTAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques;

DE PLANS, ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, HABITS, ANTIQUITEZ, &c.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue sur les Originaux *des* Voyageurs, *& où l'on a non-seulement fait des* Additions *& des* Corrections *très-considérables;*

Mais même ajoûté plusieurs nouvelles Cartes & Figures, qui ont été gravées par & sous la Direction de J. VANDER SCHLEY, Elève distingué du célèbre PICART LE ROMAIN.

TOME QUINZIÈME.

A LA HAYE,

Chez PIERRE DE HONDT,

M. DCC. LVII.

Avec Privilège de Sa Majesté Impériale & de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & de West-Frise.

AVERTISSEMENT
DE
Mr. L'ABBÉ PREVOST.

RAppellons, en faveur de ceux qui manquent de mémoire ou d'attention pour obſerver les variétés d'un long Ouvrage, que les premiers Tomes de ce Recueil ſont une ſimple Traduction de l'Anglois; & que diverſes raiſons, dont on a rendu compte à l'entrée du huitiéme (*a*), ayant arrêté l'Auteur au milieu de ſa carrière, on s'eſt engagé, pour ſatisfaire le Public, & par ſoumiſſion pour des ordres reſpectables, à continuer une entrepriſe qui demandoit un redoublement de peine & de ſoin. Ce qu'on regrettoit alors, c'étoit de ſe voir enchaîné au Plan d'autrui, pendant qu'on en reconnoiſſoit les défauts. On avoit ſenti, dans le cours de la Traduction, que la méthode Angloiſe bleſſoit les meilleures loix de l'ordre & du goût; qu'elle entraînoit des longueurs inutiles & d'ennuieuſes répétitions; qu'elle étoit ſujette à des inégalités continuelles, à des interruptions, à des renverſemens & des obſcurités, en un mot à toutes les imperfections que la critique lui a reprochées. Quel moyen d'y remédier, lorſqu'on étoit obligé d'envoyer chaque ſemaine, à la Preſſe, les feuilles qui venoient de Londres avec la même régularité; & lorſque l'impatience des Souſcripteurs n'auroit pas permis de remettre la publication de chaque Volume au-delà du terme?

Il auroit fallu, pour donner, à la partie Angloiſe de l'Ouvrage, une forme dont elle étoit digne par le fond, qu'au lieu d'arriver par lambeaux, les ſix Volumes qu'elle contient euſſent paſſé la Mer

(*a*) C'eſt le dixiéme de nôtre Edition. R. d. E.

Mer enſemble. Les changemens & les réparations auroient peu coûté, dans un ſujet dont on auroit eu toutes les parties ſous les yeux. Mais outre les deux raiſons que j'ai touchées, c'eſt-à-dire, l'uſage établi à Londres de publier les feuilles des gros Ouvrages à meſure qu'elles ſortent de la Preſſe, & l'impatiente vivacité des Souſcripteurs, on faiſoit regarder le paſſage hebdomadaire des feuilles comme une grace inſigne, dans un tems de guerre; & je n'en ai eu l'obligation qu'aux ſentimens particuliers d'eſtime & de vénération dont toute l'Angleterre étoit remplie pour M. le Chancelier d'Agueſſeau. Enſuite, l'Auteur Anglois ayant renoncé au travail, il eſt arrivé par les mêmes cauſes, que je n'ai pu continuer le mien ſans ſuivre le chemin qu'il m'avoit ouvert. Il m'abandonnoit au milieu des Indes Orientales. J'étois trop avancé, pour changer de marche. En cedant à la néceſſité, je n'ai pas laiſſé de mettre, dans ſa méthode, pluſieurs changemens dont le Public a paru ſatisfait. Ils ſont expliqués, dans les Avertiſſemens des Tomes dont je n'ai partagé le travail avec perſonne. S'il n'en réſulte pas un Ouvrage ſans reproche, j'oſe du moins penſer, avec égalité d'honneur entre le premier Auteur & moi, qu'il n'a paru juſqu'à préſent aucun Recueil de cette nature, dans lequel on puiſſe trouver plus de choix & d'exactitude, plus d'abondance & de variété, & ſur-tout un plus grand nombre de Relations étrangères, traduites de la plûpart des Langues de l'Europe; ſans parler des Cartes Géographiques, dont le mérite doit être regardé comme indépendant, & qui compoſeront quelque jour, en elles-mêmes, une très-précieuſe Collection.

A la vérité, lorſqu'avec plus de fidélité que de goût pour mes engagemens, je me ſuis aſſujetti au Plan, dont je n'avois plus la liberté de m'écarter, j'étois ſoutenu par l'eſpérance que cette tyrannie ceſſeroit un jour. J'entrevoyois dans l'éloignement, qu'après être ſorti des Régions où les Anglois m'avoient laiſſé, il me ſeroit libre de ſecouer une partie du joug. J'ai pris plaiſir plus d'une fois à l'annoncer, comme une eſpèce de récompenſe que je me promettois, pour avoir ſacrifié ſi long-tems mes idées à celles d'autrui. Enfin le tems eſt venu d'en faire hautement profeſſion;

&

& je n'ai pas eu d'autre vue, en rappellant, dans cette courte Préface, l'origine & le progrès de mon entrepriſe.

Je déclare donc que ce Volume eſt le dernier, où la méthode Angloiſe ſera conſultée; & que n'ayant plus à traiter, dans les Tomes ſuivans, que ce qui regarde l'Amérique & les Voyages au Nord, j'embraſſe une nouvelle méthode, qui n'aura de commun, avec l'autre, que ce qui eſt indiſpenſable pour ne pas faire deux Ouvrages différens ſous le même Titre. Un Voyageur, s'il m'eſt permis de prendre une comparaiſon du ſujet de mon Travail, qui découvre le rivage de ſa Patrie, après une longue & pénible navigation, n'eſt pas plus content de ſa perſpective que je le ſuis de la mienne.

AVER-

AVERTISSEMENT

DES

EDITEURS DE HOLLANDE.

LES *Deſcriptions, qui ſont l'ouverture de ce Volume, contiennent l'exécution de nos dernières promeſſes. Après avoir revû & corrigé, avec ſoin, celles des Iſles* Marianes *& des Iſles* Philippines, *ſur leſquelles nous avons fait pluſieurs Remarques curieuſes, nous donnons un* Supplément à la Découverte des Iſles Palaõs, ou Nouvelles Philippines, *dont nous croyons l'exiſtence prouvée, contre le ſentiment de M. Prevoſt, qui la revoque en doute, & qui ne paroit pas avoir eû connoiſſance de ces nouveaux Eclairciſſemens.*

LA *Deſcription de l'Iſle* Celebes *ou* Macaſſar *étoit annoncée, dans nôtre dernier Avertiſſement, comme un tiſſu de calomnies atroces contre la Nation Hollandoiſe, qu'on ſe propoſoit de refuter; & cette promeſſe a excité l'impatience des Curieux. On oſe ſe flatter que le Public impartial lira avec plaiſir cet Article, couvert de ténèbres, & rempli de fauſſetés dans l'Edition de Paris. Nous n'avons garde d'accuſer de paſſion M. Prevoſt, qui aura ſuivi ſon Auteur ſans défiance; C'eſt plutôt le juſtifier, que de rapprocher les corrections qu'il fournit lui-méme dans une autre partie de ſon Ouvrage. Son récit, & les deux Articles dont nous l'augmentons, ſervent de preuves à nos Notes critiques ſur le Roman de l'Abbé* Gervaiſe, *qui n'a confondu les époques & les perſonnages, pour nous faire ce pot pourri d'hiſtoire & de fable, que dans la ſeule vûe de vomir à ſon aiſe toute ſa bile contre une Nation reſpectable à tant d'égards.*

L'UTI-

L'UTILITÉ *de nos* Remarques Géographiques ſur l'Iſle Celebes, *paroitra par leur ſimple comparaiſon avec la Carte, dont on doit ſe contenter, faute de lumières ſuffiſantes ſur les Parties intérieures, pour en dreſſer une meilleure. On trouve enſuite une* Deſcription de l'Iſle de Borneo, *que M. Prevoſt n'avoit pas cru pouvoir promettre (a).*

DANS *les Relations, outre le* Voyage du Capitaine Cowley, *qui offre pluſieurs circonſtances remarquables, nous inſérons encore un* Supplément au Voyage de M. Anſon, *contenant les avantures extraordinaires du malheureux Equipage du* Wager, *un des Vaiſſeaux de ſon Eſcadre; & enfin l'*Hiſtoire de l'Eſcadre Eſpagnole de l'Amiral Pizarro, *dont les deſaſtres ſont tout auſſi frappans, quoique moins variés. Ces deux Morceaux, intéreſſans par eux-mêmes, reçoivent un nouveau prix de leur liaiſon avec la fameuſe Expédition de M. Anſon, dont le Journal, dans l'état où nous l'avons mis, peut le diſputer aux plus belles Editions de ce curieux & important Voyage.*

TOUTES *ces Additions, jointes à celles du Texte & des Notes, répandues dans le corps de l'Ouvrage, ſe montent à* quinze feuilles d'Augmentations, avec vingt-neuf nouvelles Cartes & Figures, *encore la plûpart doubles, & très-bien gravées.*

LE *Lecteur, accoutumé à nos Corrections, remarquera ſans peine que nôtre attention ne s'eſt point rallentie dans ce Volume. Nous avons relevé des erreurs énormes juſques dans les Originaux (b); mais, après avoir fait diſparoitre la plûpart des moindres fautes, nous n'indiquerons point ici celles que nous avons cru devoir obſerver, pour donner de tems en tems des preuves de nôtre exactitude. Ces défauts ſont d'ailleurs bien excuſables, dans un Ouvrage dont le fond eſt excellent. La ſuite des* Voyages par le Sud Oueſt, *ſera toûjours une des plus belles parties de cette Collection. Si les Relations font honneur à l'Hiſtorien, les Cartes de la* Mer du Sud, *du* Détroit de Magellan, *du* Détroit

(a) Voyez le Tome XIV. pag. 226.
(b) Voyez-en deux exemples entr'autres, pag. 16 & 274.

troit de le Maire, *& de l'*Amerique Méridionale, *ne diſtinguent pas moins avantageuſement le Géographe.*

NOUS *ſoubaiterions pouvoir déclarer ici, avec M. Prevoſt, que ce Volume eſt le dernier, qui nous reſte à publier ſur les Indes Orientales (c). Nous aurions une véritable ſatisfaction de le ſuivre en Amerique. En attendant, donnons-nous du moins celle d'annoncer, qu'il s'eſt ſurpaſſé dans l'exécution de ſon nouveau Plan, dont nous ſommes réellement enchantés. C'eſt une juſtice que nous lui devons, & que le Public ne lui refuſera pas. Il la mérite à toutes ſortes de titres.*

RENDONS *le méme tribut de reconnoiſſance à la Perſonne qui a bien voulu nous communiquer ſes Remarques ſur les Relations de la Côte de* Coromandel, *inſérées dans nôtre dernier Volume. Nous ne ſaurions mieux lui témoigner nôtre ſenſibilité de ſes peines, qu'en plaçant ici la Lettre qu'elle nous a fait l'honneur de nous écrire.*

(c) Nous avons encore les *Voyages aux Terres Auſtrales*, les *Voyages errans*, & l'*Hiſtoire Naturelle des Indes-Orientales*; trois Articles, qui, avec nos Augmentations, feront pouſſés à deux Volumes.

LETTRE

LETTRE
AUX
EDITEURS DE HOLLANDE.

MESSIEURS,

LA peine que vous avez priſe, dans vôtre dernier Volume, d'éclaircir le cahos de nos Relations de la Côte de Coromandel, au ſujet des différends ſurvenus entre les Anglois & les François de ces Contrées, me fait croire que vous vous intéreſſez aſſez au ſort de cet Ouvrage, pour voir, avec plaiſir, vos remarques & vos conjectures confirmées ſur les principaux événemens, & pour accepter, en bonne part, les petits ſupplémens de correction ou d'augmentation, qu'on eſt en état de vous communiquer, par rapport à d'autres articles. Ma première idée étoit de vous envoyer le Journal du Colonel *Lawrence*, qui m'eſt tombé entre les mains; mais dans la crainte de vous faire un préſent inutile, j'ai voulu auparavant m'aſſûrer, par moi-même, juſqu'où cette Relation pourroit être conforme à la vôtre. Après une exacte confrontation, il en eſt reſulté des Notes, que je trouve mieux mon compte à vous addreſſer, dans la perſuaſion où je ſuis, que je me ferai par-là un plus grand mérite auprès de vous.

LA Relation du Colonel Lawrence remonte à l'année 1730, & ſon but eſt de faire connoitre les Perſonnages qui ont eû la principale part dans les derniers Troubles, pour mettre le Lecteur en état de décider de quel côté eſt la juſtice, entre les Anglois & les François, dans les ſecours qu'ils ont accordés aux Prétendans du Nababat d'Arcatte, ou Gouvernement de la Province du Carnate. Cette dignité, comme on ſçait, étoit à la diſpoſition du Soubah du Dekan, ou Nabab de Golkonde, ſelon d'autres. Après la mort de *Daouſt-Aly-Khan*, Nabab d'Arcatte, tué dans la Bataille donnée contre les Marattes, en 1740, *Nizam-ul-Mulk* (*a*), Soubah du Dekan, qui l'avoit établi, nomma de même ſon fils *Sabder-Aly-Khan*, pour lui ſucceder dans ce poſte. Celui-ci, qui, après la défaite de ſon père, s'étoit retiré à Madras, ſous la protection de M. *Benyon*, Gouverneur Anglois, ayant été aſſaſſiné, par ſon beau-frère *Muley Aly-Khan*, Nabab de Velour, dans un Feſtin que le dernier lui donnoit (*b*), *Coza-Abdallah-Khan* obtint le Gouvernement

(*a*) Quoiqu'il fût Premier Miniſtre du Grand Mogol, & attaché à la Cour de Delly, toutes les Patentes, qui regardoient le Dekan, s'expédioient en ſon nom, & *Nazeraſingue* ſon fils étoit chargé de ſes ordres.

(*b*) Le Journal de M. Lawrence fixe cet événement à l'année 1744; mais c'eſt ſans doute une faute du Copiſte, pour 1742. On peut s'en rapporter à vos Relations des Miſſionnaires Danois. *Hiſt. Gen. des Voy.* Tom. XIV. pag. 52.

vernement d'Arcatte; mais il n'en jouït pas longtems (*c*), & *Anaverdy-Khan* fut nommé à ſa place. C'eſt le père de *Mahomet-Aly-Khan*, dont les Anglois ont épouſé les intérêts.

Le Nabab François, qu'on nomme tantôt *Sander-Saheb*, tantôt *Chunda-Saïb*, étoit Gendre de Daouſt-Aly-Khan, ſans famille, ſans biens, mais dont les talens reparoient amplement l'ingratitude de la fortune: Né à Pondichery, il commandoit un petit Diſtrict, & pouvoit mettre environ cent chevaux en Campagne (*d*). Le Nabab d'Arcatte, au ſervice duquel il étoit entré, reconnoiſſant ſon mérite, l'éleva aux honneurs, & lui donna même une de ſes filles en mariage. Dans la ſuite, il s'empara de Trichinapaly (*e*), dont il fut fait Nabab, & il y étoit encore lorſque les Marattes revinrent une ſeconde fois dans ce Pays, en 1741, ſe rendirent maîtres de la Ville (*f*) & emmenèrent Sander-Saheb priſonnier à *Satarah*, Capitale de leur Province, où il fut détenu juſqu'en 1748.

Cette même année mourut Nizam-ul-Mulk, laiſſant quatre fils, nommés *Gauzedy-Khan*, *Nazerzingue*, *Salabetzingue* & *Nizam-Aly*. L'aîné, qui étoit Tréſorier Général du Mogol, la première Charge de l'Empire après celle de Vizir, ayant apparemment des vûes plus vaſtes, refuſa le Gouvernement du Dekan, cedant ſes prétenſions à Nazerzingue, ſon ſecond frère, que *Shâh-Hamet*, Grand Mogol régnant, nomma Soubah de Golkonde.

Nizam-ul-Mulk avoit un Neveu, nommé *Eradmooden-Khan*, communément appellé *Mouzaferzingue*, qui, à la mort de ſon Oncle, reclama les Nababats d'Arcatte & de Trichinapaly, qu'il diſoit lui avoir été promis; mais Nazerzingue ayant confirmé la nomination de ſon Père, en faveur d'Anaverdy-Khan, ce refus porta Mouzaferzingue à ſoûtenir ſes prétenſions par la force ouverte. Sa première démarche fut de ſe rendre à Satarah, pour ſolliciter l'appui de *Ballazerow*, Chef des Marattes. Il y vit Sander-Saheb, qui étoit toûjours priſonnier. Mouzaferzingue s'employa vivement

(*c*) C'eſt bien celui que vous nommez *Koſbola-Abdula-Kan*, (pag. 53) mais différent d'Anaverdy-Khan, qui lui ſucceda après ſa mort, contre vôtre Remarque, pag. 65.

(*d*) Le fait m'a été confirmé, à moi-même, par un Officier François de diſtinction, employé pendant pluſieurs années ſur cette Côte. Quoiqu'ami de M. Dupleix, il avouoit, que ce Gouverneur de Pondichery, ayant beſoin d'un Prétendant, ne trouvoit perſonne plus propre que Sander-Saheb, pour ſervir ſes vûes particulières.

(*e*) Le dernier Roi Gentil de Trichinapaly étant mort ſans enfans, avoit nommé, pour ſon ſucceſſeur, le fils de ſon frère. La Reine *Minachiama*, appuyée par ſes deux frères, s'empara de la Régence; mais un autre parti, de la famille du Roi deffunt, lui diſputant le Trône, cette Princeſſe implora le ſecours de Daouſt-Aly-Khan, Nabab de la Province, qui lui envoya un Corps de Troupes ſous les ordres de Sander-Saheb ſon Gendre. Ce Général ménagea ſi bien ſes intérêts, qu'après avoir affoibli les deux partis, il entra dans la Ville, ſous prétexte de faire une viſite à la Reine, prit poſſeſſion du Palais, & fit empriſonner cette Princeſſe, qui ne voyant plus aucune reſſource, s'empoiſonna elle-même, après avoir brûlé l'Alcoran, ſur lequel Sander-Saheb avoit juré qu'il n'avoit d'autre intention, dans cette viſite, que de lui rendre ſes reſpects. La mort de tous les Prétendans acheva de faire paſſer le Royaume de Trichinapaly au pouvoir des Maures. Cette Note ſervira de ſupplément aux pages 13 & 28 de vôtre dernier Volume.

(*f*) Elle fut repriſe l'année ſuivante, par les Mogols, pag. 53.

Digitized by Google

vement à lui faire obtenir ſa liberté; Sander-Saheb, de ſon côté, lui offrit d'aller à Pondichery, & d'engager M. Dupleix dans ſes intérêts. Le Chef des Marattes conſentit à tout, & promit ſon aſſiſtance. Cependant il n'envoya point de Troupes; mais il relâcha Sander-Saheb, qui ſe rendit à Pondichery, & Mouzaferzingue partit pour lever une Armée. Ce ſont-là les deux Perſonnages, que les François établirent, l'un Soubah de Golkonde, & l'autre Nabab d'Arcatte. Ce n'eſt point à deſſein de les faire mieux connoître, que j'ai cru néceſſaire d'entrer dans un détail ſi conforme à vos propres notions; mais c'eſt uniquement pour confirmer vos réflexions ſenſées, & les conſéquences que vous en tirez, par rapport à la juſtice de cette cauſe. Je quitte l'ordre hiſtorique, & me borne aux ſimples remarques que la Relation de M. Lawrence me fournit ſur quelques-uns de vos Articles.

Pag. 93. *Note* (*b*). Le fils aîné du Nabab d'Arcatte, nommé *Mafouz-Kan*, fut fait priſonnier, dans la Bataille où ſon Père perdit la vie.

Ibid. Le motif du Siége de Tanjour fut le refus que le Roi avoit fait de reconnoître Mouzaferzingue & Sander-Saheb. Les Troupes Françoiſes, qu'on employa à cette expédition, étoient commandées par M. *Law*, Parent du fameux Auteur du Syſtême de 1722.

Pag. 94. Les Ennemis levèrent le Siége, moyennant une Capitulation, en vertu de laquelle le Roi de Tanjour s'étoit engagé de leur payer comptant 10 Laks de roupies (*g*), & 75 autres Laks à terme; mais le lendemain de leur départ, les François revinrent exiger une nouvelle ſomme d'argent pour eux-mêmes, allégant qu'on ne leur avoit donné aucune part de la première; Cependant ils n'obtinrent rien, le Roi de Tanjour, qui venoit de recevoir, de Trichinapaly, un grand convoi de poudre, dont on manquoit totalement dans la Place, leur ayant refuſé leur demande; & quoique la brèche continuât de reſter ouverte, les François n'oſèrent point tenter une attaque. Sur ces entrefaites on eut avis de la marche de Nazerzingue; ce qui obligea les François de lever une ſeconde fois le Siège.

Pag. 95. C'étoit, par rapport aux Anglois, un acte de propre deffenſe, d'arrêter les progrès des François, & en meme-tems un acte de juſtice, d'aſſiſter le légitime Prince du Pays, contre des Rebelles.

Ibid. Le Corps que Mahomet-Aly-Khan amenoit de Trichinapaly, étoit de douze mille hommes, avec un Détachement des Anglois, aux ordres du Capitaine *Cope*. Ils joignirent la grande Armée à Valdour, au mois de Février 1750. Le mois ſuivant, M. Lawrence, & le Sr. *Weſtcott*, Membre du Conſeil du Fort Saint David, revêtus de la qualité d'Ambaſſadeurs, arrivèrent au Camp de Vilnour, avec un nouveau renfort de ſix cens hommes. Nazerzingue ayant déclaré le premier Généraliſſime de ſon Armée, forte de trois cens mille hommes, lui propoſa d'attaquer immédiatement l'Ennemi; „ Je lui repréſentai, ajoûte M. Lawrence, qu'il „ falloit être bien ſûr de la victoire, ſans quoi la force du Poſte, & l'Ar-
„ tillerie

(*g*) Le Lak de roupies vaut environ douze mille Livres Sterling.

„ tillerie des Ennemis (*b*), pourroient lui couter beaucoup de monde; „ mais que s'il lui plaiſoit de ſe mettre entr'eux & Pondichery, il les o- „ bligeroit de combattre avec desavantage, ou de périr faute de provi- „ ſions. Quelque prudent que fut ce conſeil, il m'attira une réponſe des „ plus ridicules; *Quel avantage reviendroit-il au grand Nazerzingue*, me dit ce „ Prince, *de paroître ſe retirer devant un Ennemi ſi mépriſable? Non, je veux* „ *marcher à lui & l'attaquer en front.* Je lui témoignai qu'il pouvoit faire „ ce qu'il jugeoit à propos, & que j'étois prêt à le ſuivre. Les Armées „ ſe trouvoient ſi proche l'une de l'autre, que le combat s'engagea le len- „ demain par quelques coups de canon. M. *Dauteuil* me fit ſavoir que ſon „ intention n'étoit point de verſer le ſang Européen; mais qu'ignorant „ mon poſte, il ne pouvoit répondre de mon monde. Ma replique fut, „ qu'il lui ſeroit aiſé de reconnoitre nôtre poſition, aux Drapeaux Anglois, „ & que je ſerois auſſi mortifié que lui, de répandre le ſang Européen; „ mais que s'il m'envoyoit quelques volées de canon, ce ſeroit ſa faute ſi „ je lui rendois la pareille. Ce fut apparemment pour s'aſſurer de ma ré- „ ſolution, qu'il fit bientôt après tirer contre nous quelques coups de canon, „ qui ne portèrent pas. Je donnai ordre de lui répondre par trois piè- „ ces, ce qui lui fit prendre le parti de ſe retirer pendant la nuit, aban- „ donnant onze pièces de canon, & même une partie de ſon Corps d'Ar- „ tillerie.

„ Nazerzingue, informé de ſa retraite, tomba ſur le Camp des Maures, „ & ayant atteint les Troupes de Mouzaferzingue & de Sander-Saheb, „ il en tailla la plûpart en pièces, ſans épargner les malheureux Canonniers „ François. Nous ſauvâmes tous ceux que nous pûmes arracher par force „ des mains des Maures, nous fîmes panſer leurs bleſſés par nos Chirur- „ giens, & nous en prîmes tout le ſoin que l'humanité exigeoit de nous. „ Pour nôtre remerciement, M. Dupleix écrivit une longue Proteſtation „ contre nous, pour avoir fait priſonniers des Sujets François en pleine „ Paix; tandis que ces infortunés, plus ſenſibles à nôtre généroſité, pu- „ blioient par-tout qu'ils nous étoient redevables de la vie".

Le Journal de M. Lawrence répond affirmativément à la queſtion que vous faites au ſujet de Mouzaferzingue, qui ſe rendit priſonnier à Nazerzingue ſon Oncle, uniquement dans la vûe de former un parti contre lui, comme la conjuration, qui lui couta la vie, ne le prouva que trop, peu de tems après. „ Les François, continue-t-il, humiliés par leur dernière „ diſgrace, tâchèrent de juſtifier leur conduite, dans une longue Lettre à „ Nazerzingue, qui ne voulut pas l'ouvrir, ni la lire qu'en nôtre préſence. „ Cette Lettre étoit conçue en termes fiers, & l'on y offroit la Paix, à „ con-

(*b*) Les François étoient bien retranchés. Leur Artillerie conſiſtoit en vingt pièces de canon. Nazerzingue en avoit trois cens; mais on peut juger qu'elles ne valoient pas grand choſe. Son Général de l'Artillerie étoit un Irlandois; car les Maures croyent que tous les Européens ſont Ingenieurs. M Lawrence s'étant aviſé de critiquer la diſpoſition de ſon Parc, qui étoit dans un enfoncement, à couvert des hauteurs, il lui dit fort gravement, en ſon accent Irlandois; *Me croyez-vous donc aſſez fou, pour expoſer le canon de ſon Excellence, en le plaçant ſur une éminence?*

„ condition que toute la famille d'Anaverdy-Khan fut exclue du Gouver-
„ nement du Carnate. Le Nabab, Mahomet-Aly-Khan, diſpoſé à traiter
„ avec eux, demanda nôtre médiation, que nous lui accordâmes, du con-
„ ſentement de Nazerzingue. En conſéquence nous écrivîmes à M. Du-
„ pleix, qui nous répondit, *que les François nous étoient fort obligés de nos*
„ *offres; mais qu'ils étoient en état de négocier pour eux-mêmes.* Le Conſeil
„ de Pondichery envoya là-deſſus deux Ambaſſadeurs à Nazerzingue, qui
„ les reçut avec beaucoup d'indifférence; mais c'eſt dequoi ils ſe met-
„ toient peu en peine, puiſque le véritable but de leur commiſſion n'étoit
„ que de ſe concerter avec Mouzaferzingue, Shanavas-Khan, Premier Mi-
„ niſtre de Nazerzingue, & les autres Perſonnes, qui avoient part au projet,
„ formé d'abord à Pondichery, par Sander-Saheb, & approuvé enſuite
„ par M. Dupleix, qui promit d'y concourir de toutes ſes forces. Tout
„ celà ne ſe tramoit cependant pas ſi ſecrétement que je n'en eus quelque
„ connoiſſance. Je voulus même en faire avertir Nazerzingue; mais mon
„ Interpréte étoit ſi ſaiſi de crainte, qu'il n'oſa pas s'acquitter de ſa com-
„ miſſion, ni accuſer le Premier Miniſtre, qui jouïſſoit d'une ſi haute fa-
„ veur auprès de ſon Maître".

Les Anglois voyant qu'on ne cherchoit qu'à les amuſer, retirèrent leurs Troupes, ſans qu'on ſe fût proprement refuſé à leurs demandes. Au contraire, Nazerzingue promettoit de les ſatisfaire, s'ils vouloient le ſuivre à Arcatte; mais c'eſt ce qu'ils ne pouvoient faire, ſans expoſer leurs Colonies aux inſultes de deux mille François, & de Sander-Saheb, qui levoit alors une nouvelle Armée.

Pag. 96. Les François ne ſe ſeroient jamais rendus maîtres de Gingy, ſi l'argent ne leur en eut fait ouvrir les portes. La perte de cette Forteresſe tira Nazerzingue de ſa léthargie. En partant d'Arcatte, il jura qu'il la reprendroit, ou qu'il n'en reviendroit pas.

Depuis cette époque juſqu'à la mort de Mouzaferzingue, (pag. 105) je ne trouve preſque aucune circonſtance qui ne ſoit conforme à vôtre recit, ou à vos Notes critiques. La ſeule remarque particulière qu'il y ait à faire, c'eſt que ce Prince périt par les mêmes mains qui l'avoient élevé; les Nababs de *Cuddava* & de *Condanore* s'étant revoltés contre lui, parcequ'ils ne ſe croyoient pas aſſez recompenſés du ſervice qu'ils lui avoient rendu, en aſſaſſinant Nazerzingue; mais le Nabab de Condanore y perdit auſſi la vie, & avec lui un grand nombre de ſes Patanes.

Salabetzingue, que les Chefs de l'Armée proclamèrent à la place de Mouzaferzingue, étoit le troiſième fils de Nizam-ul-Mulk. A ſon élevation, il fit empriſonner Nizam-Aly, le plus jeune de ſes frères. Gauzedy-Khan, ſon aîné, qui étoit à la Cour de Delly, fut nommé, par le Grand Mogol, au Gouvernement du Dekan; & au mois de Mars de cette année, il envoya, à Mahomet-Aly-Khan, des Lettres Patentes, qui le confirmoient dans le Poſte de Soubah du Carnate. Ce ne fut que vers la fin de l'année ſuivante, que Gauzedy-Khan put ſe mettre en Campagne, pour venir chaſſer Salabetzingue de la Province; mais, quinze jours après ſon arrivée à Aureng-abad, il fut empoiſonné par ſa propre ſœur, qui favoriſoit

ſon autre frère. Salabetzingue fit enſuite ſa paix avec les Marattes, & le Mogol, ayant appris la mort de Gauzedy-Khan, nomma *Shaw-Abadin-Khan* ſon fils pour lui ſucceder, avec ordre de s'y rendre à la tête d'une puiſſante Armée, pour châtier les Rebelles; mais l'état des affaires à la Cour de Delly, ne lui permit pas de s'éloigner de cette Capitale de l'Empire. En attendant, Salabetzingue, continuant dans ſon uſurpation, donna, aux François, tous les Etabliſſemens Anglois au Nord de la Côte de Coromandel. Cependant ils ne prirent poſſeſſion que de l'Iſle de Divi & de ſes dépendances. Ils eurent, avec Salabetzingue, de fréquentes diſputes, que M. de Buſſy faiſoit naître à plaiſir, quand il manquoit d'argent, & qu'il raccommodoit dès que ſon intérêt y trouvoit ſa convenance. Telle étoit la ſituation des affaires au Nord, à la fin de 1752.

Je paſſe ſur les événemens de la Partie Méridionale juſqu'au mois de Juin de la même année; ils ſont très-bien rapportés dans vos Extraits, depuis la page 107 à la page 114; mais vous trouverez ici des particularités curieuſes, ſur l'état où on nous repréſente le Gouvernement de Pondichery, après la mort de Sander-Saheb, & la déroute des François.

„ Ce coup, dit M. Lawrence, n'abattoit point encore M. Dupleix. „ Soûtenu par ſon orgueil, & fertile à imaginer des expédiens, l'injuſtice „ de ſa cauſe ne l'embarraſſoit jamais. Les moyens ne lui coutoient rien, „ pourvû qu'il arrivât à ſes fins. Sa femme, avec autant d'eſprit & d'ambition que lui, étoit née dans le Pays, & poſſedoit, au ſuprême degré, „ la politique particulière aux Naturels, dont elle parloit bien les langues. „ Ces deux perſonnes gouvernoient deſpotiquement le Conſeil, qui, compoſé de leurs propres créatures, ne ſe règloit que ſur leurs volontés.

„ L'arrivée des Vaiſſeaux de l'Europe fournit une nouvelle reſſource „ aux François. Outre les Troupes qui s'y trouvoient à bord, M. Dupleix fit prendre les armes à tous les Equipages, & envoya les Vaiſſeaux à la Chine, ſous la conduite des *Laſcarins*, qui ſont les Batteliers „ du Pays. Avec ces renforts, il ne lui manquoit plus qu'un Prétendant au „ Gouvernement du Carnate. A la mort de Sander-Saheb, il avoit d'abord proclamé *Raja Saïb* ſon fils, Nabab de la Province; mais le trouvant enſuite peu propre à ſes vûes, il offrit cette place à Muley-Aly-Khan, Killedar de Velour, le même qui avoit aſſaſſiné ſon beau-frère „ Sabder-Aly-Khan, Prince du Carnate. C'étoit l'homme qu'il lui falloit; „ riche & vicieux tout enſemble, il devoit lui procurer de l'argent & ſervir d'inſtrument d'iniquité. M. Dupleix ſçut tirer de lui, en divers „ tems, & ſous divers prétextes, plus de trois laks de roupies; mais le „ Prince titulaire, las de ſe voir la dupe du Gouverneur François, refuſa de „ lui en fournir davantage, à moins qu'il ne lui tint promeſſe. Les ſubſides ceſſant, M. Dupleix n'avoit plus de faveurs à lui accorder, & il „ le laiſſa dans le même état qu'il l'avoit trouvé, ſeulement un peu plus „ pauvre.

„ Le pouvoir que M. Dupleix s'arrogeoit de diſpoſer à ſon gré du Gouvernement d'Arcatte, étoit fondé, diſoit-on, ſur une Commiſſion du „ Grand Mogol, qui le déclaroit Gouverneur Général de toute la partie „ du

„ du Carnate, ſituée entre le Fleuve Kiſhtna & le Cap Comorin juſqu'à la „ Mer. L'Envoyé, qu'on ſuppoſoit être venu de Delly, pour lui appor- „ ter cette Commiſſion, fut reçu, à Pondichery, avec tous les honneurs „ qu'on a coutume de rendre aux perſonnes revêtues du caractère d'un „ grand Monarque. La farce n'auroit pas été complete, ſans l'inſtallation „ de M. Dupleix, qui, monté ſur un éléphant, & équipé à la Maure, fut „ proclamé avec une pompe & une magnificence dignes des Orientaux. „ Depuis ce tems, le Gouverneur François donnoit tous les ordres en „ qualité de Commandant Général de la Côte; il avoit même ſon Dirbar, „ il étoit aſſis ſur un ſofa, & recevoit des préſens de ſon Conſeil, comme „ un Prince du Pays".

Ce ne fut que deux ans après, à l'occaſion des Conférences de Sadras, que les Anglois découvrirent l'artifice. M. Lawrence raconte ailleurs le fait de cette manière.

„ Les Commiſſaires François arrivèrent munis de ce qu'ils appelloient „ *des Pièces authentiques* du Mogol & de ſes Miniſtres, qui nommoient & „ établiſſoient M. Dupleix Gouverneur Général de tout le Pays, depuis le „ Fleuve Kiſhtna à la Mer; & pour en convaincre nos Députés, ils voulu- „ rent bien leur permettre de prendre copie de ces papiers. Un Inter- „ prête *Perſan*, qui fut chargé de les examiner, s'aſſura bientôt que les „ ſept premiers *Saneds* n'étoient que de ſimples Copies, & nos Députés a- „ voient cru voir les Originaux. Les François répondirent qu'ils étoient „ reſtés à Pondichery, entre les mains de M. Dupleix, & que ſi on les ſou- „ haitoit, ils les feroient venir; mais que les Copies atteſtées par le Cady, „ étoient tout auſſi valables; Après quelques conteſtations, nos Députés, „ continuant l'examen des pièces, M. *Vanſittart*, qui entendoit aſſez la Lan- „ gue Perſane, remarqua que le ſceau du Saned, dit *du Mogol*, étoit faux, „ & que le premier n'avoit point de datte. Les François, avant que d'aller „ plus loin, demandèrent alors, qu'on leur produiſît auſſi les Saneds de Na- „ zerzingue, accordés au Nabab, ſans quoi ils ne pouvoient pas nous per- „ mettre de prendre copie des leurs. Nous leur repréſentâmes que l'aſſi- „ ſtance donnée par Nazerzingue, au Nabab, étoit un Saned ſuffiſant en ſa „ faveur; que leur première propoſition, & celle que M. Dupleix avoit fait „ depuis longtems à M. Saunders, étoit, de commencer par l'examen de „ leurs propres Saneds, & que nous ne pouvions qu'être fort ſurpris de „ leur refus, après avoir déja permis quelques copies; que des pièces ſi „ publiques, par leur nature, pouvoient être expoſées aux yeux de tout „ l'Univers; mais que nous avions remarqué, que le premier de ces Saneds „ étoit ſans datte, & que le ſeul Original, qu'ils euſſent produit, & *le plus „ authentique*, à leur dire, étoit manifeſtement faux, ſans marque du Mo- „ gol ou de ſon Vizir, ſans ſignature, & portant, ſous l'inſcription du ſceau „ attaché à l'envelope, les figures 1133, datte de l'Hegire de trente années „ paſſées; preuve bien ſenſible que le ſceau avoit été emprunté de quelque „ vieux Saned, ſur-tout puiſqu'on y diſtinguoit encore le N°. 3, qui indi- „ quoit la troiſième année du règne du dernier Mogol. Je ne me ſuis arrêté „ ſi longtems ſur ce point, que pour faire voir dequoi M. Dupleix étoit ca- „ pable, lorſqu'il s'agiſſoit de pouſſer une affaire". *Pag.*

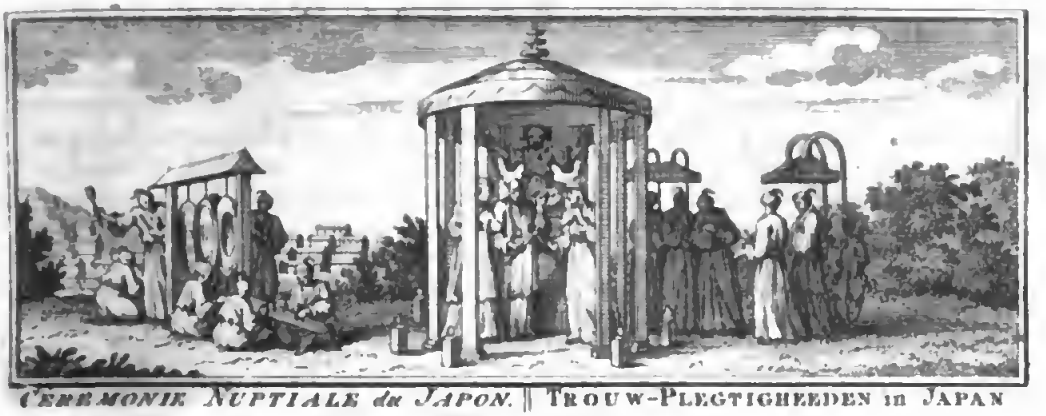
Pag. 115. *Note* (*r*). Les Anglois avoient voulu reprendre Gingy, mais le Corps de Troupes que M. Saunders, Gouverneur de Madras, y avoit envoyé, nonobſtant les fortes repréſentations de M. Lawrence, fut obligé de ſe retirer avec une perte aſſez conſidérable.

Les particularités de l'attaque du 6 Septembre ſont bien rapportées dans la première Relation dont vous donnez le précis. Les Anglois y firent priſonniers M. de Kerjean, quinze Officiers & cent hommes. Les François avoient eu plus de deux cens morts & bleſſés; les Anglois ſeulement ſoixante-dix-huit, un Officier tué & trois ou quatre bleſſés: mais M. Lawrence ne parle point du malheur des Officiers François, qui m'a tout-à-fait l'air d'une fable.

Pag. 11 . Cet intervalle eſt rempli, dans la Relation de M. Lawrence, par le récit de diverſes rencontres & eſcarmouches; mais vous ne me ſauriez point de gré d'entrer dans les détails ennuyeux d'une Campagne des plus pénibles pour les Anglois. M. Lawrence l'égaye par l'avanture de ſon palanquin, qui s'étant écarté de la route, tomba entre les mains des Marattes ennemis, à qui les François l'arrachèrent pour l'envoyer à Pondichery, où M. Dupleix le fit porter en triomphe autour de la Ville.

Je bornerai mes remarques à la grande Révolution arrivée dans l'Indoſtan, ſur la fin de cette année 1753. La Relation que vous en donnez, (pag. 122,) laiſſe de l'obſcurité ſur les principales circonſtances. Celle de M. Lawrence vous a déja fait connoître Shaw-Abadin-Khan, fils de Gauzedy-Khan, l'aîné des frères de Salabetzingue. Ce Grand Tréſorier de l'Empire, au-lieu de venir ſe mettre en poſſeſſion du Dekan, où ſon Oncle ſe maintenoit, à l'aide des François, avoit été employé à la tête de trois cens mille hommes de Cavalerie, pour réduire les Rasbouts, les plus belliqueux Peuples des Indes. Cette expédition lui ayant réuſſi, il étoit ſur le point de retourner à Delly, lorſqu'un de ſes Oncles, jaloux de ſa gloire, profita de ſon abſence, pour perſuader le Mogol, qu'il avoit toûjours été ſon ennemi, & que ſon deſſein étoit de faire ſervir l'Armée à le détrôner. Le Prince, plongé dans les délices de ſon Serrail, ſe ſentoit lui-même trop foible, pour ne pas ſe croire menacé de la part d'un homme ſi puiſſant. Il réſolut de s'en défaire dans une entrevûe particulière; Pour cet effet, il ſortit de Delly, à la tête d'une nombreuſe Armée, ſous prétexte de lui faire honneur, & de le recompenſer de ſes ſervices. Shaw-Abadin-Khan, inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit, vint à la rencontre du Mogol, avec trente mille Marattes. Les Partiſans de l'Empereur, effrayés de ſon approche, abandonnèrent auſſi-tôt leur Maître, qui ſuivit ſes Troupes à Delly, où Shaw-Abadin-Khan ne tarda pas de faire entrer les ſiennes. Après s'être emparé du Palais, il ſe ſaiſit du Mogol, lui fit crever les yeux, & ayant aſſemblé les Omrahs, il leur propoſa *Alum-Geer*, Prince du ſang des Mogols, qu'ils mirent ſur le Trône à ſa place.

J'ai l'honneur &c.



CERIMONIE NUPTIALE du JAPON. || TROUW-PLEGTIGHEEDEN in JAPAN

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVme SIÈCLE.

QUINZIÈME PARTIE.

VOYAGES AUX INDES ORIENTALES PAR LE SUD-OUEST.

Suite du LIVRE QUATRIÈME.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES, PHILIPPINES, PALAOS, CELEBES, OU MACASSAR, ET BORNEO.

Deſcription des Iſles Marianes.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES. Situation de ces Iſles.

DEPUIS plus de deux ſiècles que les Eſpagnols paſſent entre ces Iſles, dans leurs Voyages aux Philippines, ils ont trouvé qu'elles forment une chaîne qui s'étend du Sud au Nord, c'eſt-à-dire, depuis l'endroit où elle commence, vis-à-vis de la Nouvelle-Guinée, juſqu'au trente-ſixième degré, qui les approche du Japon. Elles ſont renfermées, par conſéquent, entre le Tropique du Cancer & la Ligne Equinoxiale, vers l'extrêmité de la Mer Pacifique, à près de quatre cens lieues des Philippines; & dans cette poſition elles occupent environ cent cinquante lieues de Mer, depuis

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES. Comment elles ont été nommées Marianes.

Guaban, qui en eſt la plus grande & la plus méridionale, juſqu'à *Urac*, qui eſt la plus proche du Tropique (*a*).

POUR juger de la grandeur & de la ſituation de ces Iſles, il ne faut pas s'en rapporter à nos anciennes Cartes, parceque leurs noms & leur véritable poſition ne ſont connus que depuis quelques années (*b*). Magellan, qui

(*a*) Voici, ſuivant Carreri, les noms qu'on a donnés aux Iſles qui ont été découvertes. *Tguana*, *Zarpana*, *Buona-Viſta*, *Sad ſpara*, *Anatane*, *Sarigan*, *Guagan*, *Alamaguan*, *Pagon*, le Volcan de *Griga*; *Tinay* & *Maug*, *Urac*; trois autres Volcans, le premier, au vingt-troiſième degré trente minutes; le ſecond, au vingt-quatrième; & le troiſième au vingt-cinquième *Patos*, la *Deſconoſida*, *Malabrigo*, la *Guadalupe*, les trois Iſles de *Tecla*, découvertes le 23 Décembre 1664, par le Galion le *Saint-Joſeph*, ſont depuis le trente-quatrième degré juſqu'au trente-ſixiéme. Le même Auteur ajoûte, qu'il y a quantité d'autres Iſles, depuis le treizième degré juſqu'à la Ligne, & à la Nouvelle-Guinée, dont on ne connoît encore que l'exiſtence. On ne connoît guères autrement une autre chaîne d'Iſles, qui commence vers la Ligne, à trois cens lieues de Callao de Lima, & qui s'étend vers l'Occident, ſans qu'on en ait pû découvrir la fin. Les plus connues ne ſont point habitées, & ne nourriſſent aucun animal à quatre pieds. On n'y voit que des oiſeaux, qui ſe laiſſent tuer à coups de bâton. Tous les Corſaires qui paſſent par le Détroit de Magellan, ou de le Maire, pour entrer dans la Mer du Sud, vont carener leurs Vaiſſeaux dans ces Iſles. On les a nommées *Las Galappados*, parcequ'on y trouve un grand nombre de ces animaux, qui reſſemblent aux grandes tortues. *Carreri*, Tome V. pag. 295 & 296.

(*b*) Les ſeules Cartes fidèles ſont celles qui ont été compoſées ſur les lieux par le Père Alonſo *Lopez*, Jéſuite Eſpagnol. Un autre Miſſionnaire de ces Iſles, nommé le Père *Morales*, a compoſé un Mémoire de leur véritable poſition, & des nouveaux noms qu'elles ont reçus des Eſpagnols. On le donne, d'après le Père *Gobien*.

1. *Guaban*, ou *Guan*, la plus grande & la plus méridionale des Iſles Marianes, a quarante lieues de circuit. Les Eſpagnols la nomment l'Iſle de *Saint-Jean*. Elle eſt à treize degrés vingt-cinq minutes de Latitude du Nord, & à ſept lieues de l'Iſle de Zarpane.

2. *Zarpane*, ou *Rota*, que les Eſpagnols appellent l'Iſle de *Sainte-Anne*, a quinze lieues de tour. Elle eſt à quatorze degrés, & à treize lieues de l'Iſle d'Aguiguan.

3. *Aguiguan*, ou l'Iſle de *Saint-Ange*, a trois lieues de tour. Elle eſt à quatorze degrés quarante-trois minutes, & à une lieue de l'Iſle de Tinian.

4. *Tinian*, ou l'Iſle de *Buona-Viſta-Mariana*, a quinze lieues de tour. Elle eſt à quatorze degrés cinquante minutes, & à trois lieues de l'Iſle de Saypan.

5. *Saypan*, ou l'Iſle de *Saint-Joſeph*, a vingt-cinq lieues de tour. Elle eſt à quinze degrés quarante minutes, & à trente-cinq lieues de l'Iſle d'Anatajan.

6. *Anatajan*, ou l'Iſle de *Saint-Joachim*, a dix lieues de tour. Elle eſt à dix-ſept degrés vingt minutes, & à trois lieues de l'Iſle de Sarigan.

7. *Sarigan*, ou l'Iſle de *Saint Charles*, a quatre lieues de tour. Elle eſt à dix-ſept degrés vingt-cinq minutes, & à ſix lieues de l'Iſle de Guguan.

8. *Guguan*, ou l'Iſle de *Saint-Philippe*, a trois lieues de tour. Elle eſt à dix-ſept degrés quarante-cinq minutes, & à trois lieues & demie de l'Iſle d'Alamagan.

9. *Alamagan*, ou l'Iſle de *la Conception*, a ſix lieues de tour. Elle eſt à dix-huit degrés dix-huit minutes, & à dix lieues de l'Iſle de Pagon.

10. *Pagon*, ou l'Iſle de *Saint-Ignace*, a quatorze lieues de tour. Elle eſt à dix-neuf degrés, & à dix lieues de l'Iſle d'Agrigan.

11. *Agrigan*, ou l'Iſle de *Saint-François-Xavier*, a ſeize lieues de tour. Elle eſt à dix-neuf degrés trente-trois minutes, & à vingt lieues de l'Iſle d'Aſſonſong.

12. *Aſſonſong*, ou l'Iſle de l'*Aſſomption*, a ſix lieues de tour. Elle eſt à vingt degrés quinze minutes, & à cinq lieues de l'Iſle de Maug.

13. *Maug*, ou *Tunas*, eſt compoſée de trois rochers, qui ont chacun environ trois lieues de circuit. Les Eſpagnols l'ont nommée l'Iſle de *Saint-Laurent*. Elle eſt à vingt degrés trente-cinq minutes, & à cinq lieues d'*Urac*, la dernière & la plus ſeptentrionale de ces Iſles. On appelle *Gani*, les neuf dernières, c'eſt-à-dire, celles qui ſont le plus au Nord.

Nota. La Carte de ces Iſles eſt au Volume précédent, *pag.* 220. R. d. E.

qui les découvrit le premier, en 1521, les nomma *Iſles des Larrons*, dans le chagrin de s'être vû enlever, par les Inſulaires, quelques morceaux de fer & quelques inſtrumens de peu de valeur. Enſuite, la multitude de petits Bâtimens, qui viennent à voiles déployées au-devant des Navires de l'Europe, leur fit donner le nom d'Iſles de *Las Velas*, qu'elles ont perdu vers la fin du dernier ſiècle, pour recevoir celui d'Iſles *Marianes*, à l'honneur de la Reine d'Eſpagne, Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV. DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

MICHEL *Lopez-Legaſpi*, en prit poſſeſſion pour cette Couronne en 1565; mais n'y trouvant pas toutes les commodités qu'il deſiroit, il n'y fit pas un long ſéjour. Après avoir traité fort humainement les Inſulaires, il alla faire la Conquête des Philippines, où les Eſpagnols tournèrent aſſez longtems tous leurs ſoins. Les Iſles Marianes furent oubliées juſqu'à-ce que le zèle des Miſſionnaires en réveillât l'idée. Un célèbre Jéſuite, nommé le Père de *Sanvitores* (*c*), excita la Reine, Veuve de Philippe IV. & Mère de Charles II, à faire répandre les lumières de l'Evangile dans ces Régions ſauvages. Cette Princeſſe, qui gouvernoit alors l'Eſpagne en qualité de Régente, envoya ſes ordres au Gouverneur de Manille. Les Eſpagnols ſe rendirent facilement maîtres de l'Iſle de Guahan. Ils y introduiſirent les Miſſionnaires; & par degrés, ils ſubjuguèrent toutes les autres. Quand l'Evangile y a pénétré. Premier Miſſionnaire.

L'ISLE de Guahan étant la principale, ils y bâtirent un bon Château, dans *lequel* ils n'ont pas ceſſé d'entretenir une Garniſon d'environ cent hommes. Les Jéſuites y ont bâti deux Collèges, pour l'inſtruction des jeunes Indiens de l'un & de l'autre ſexe; & la Cour d'Eſpagne donne, chaque année, trois mille pièces de huit à ce religieux Etabliſſement. Un Vaiſſeau de Manille, envoyé auſſi tous les ans, y apporte de l'étoffe & d'autres proviſions. Carreri ſe trompe, lorſqu'il ne donne qu'environ dix lieues de tour à l'Iſle de Guahan. Elle en a quarante (*d*). Elle eſt agréable & fertile. Ses Ports ſont commodes (*e*), & le fond en eſt excellent. Les principaux ſont *Hati*, vers l'Oueſt; *Umatay*, où les Hollandois, qui paroiſſent dans ces Mers, viennent quelquefois carener leurs Vaiſſeaux; *Iris* & *Pigpug*, qui ne ſont ſéparés que par une langue de terre. Tous ces Ports ont de l'eau douce en abondance, par quantité de ruiſſeaux qui s'y déchargent. Mais le meilleur eſt celui d'*Agadna*, parceque les Vaiſſeaux y ſont à couvert de tous les vents, & que le mouillage y eſt ſûr, à dix & dix-huit braſſes (*f*). L'Iſle de Zarpane a deux excellens Ports, l'un au Sud & l'autre Etabliſſement Eſpagnol. Divers Ports des Iſles.

(*c*) Il étoit d'une Maiſon illuſtre en Eſpagne, & ſa vocation à l'Apoſtolat s'étoit déclarée dès l'enfance. Elle le conduiſit à la gloire du Martyre, qu'il obtint, le 2 d'Avril 1672, par la main d'un Seigneur Indien dont il venoit de bâtiſer la fille. *Hiſtoire des Iſles Marianes*, par le Père Goblen, Edition de Paris, 1701, un Volume *in*-12, pag. 166.

(*d*) M Anſon ne lui en donne que trente. Il remarque que ce Poſte n'eſt important que par le paſſage du Galion, & les rafraîchiſſemens qu'il lui fournit. R. d. E.

(*e*) Ces Ports ne ſont pas ſi commodes qu'on nous les repréſente ici, ſelon M. Anſon. Après avoir parlé de quelques mauvaiſes Rades, il dit que celle de Guahan n'eſt pas meilleure: il arrive ſouvent que le Galion, quoiqu'il n'y ſéjourne que vingt-quatre heures, chaſſe ſur ſes ancres, eſt jetté en Mer & contraint d'abandonner ſa Chaloupe. Juſqu'à préſent on ne connoît pas un ſeul bon Port dans aucune des Iſles, qu'on trouve en aſſez grand nombre, entre le Mexique & les Philippines. *Ibid.* R. d. E.

(*f*) *Hiſtoire des Iſles Marianes*, pag. 75.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

tre au Nord-Oueſt. Les Eſpagnols nomment le dernier, *Port Saint-Pierre*; tandis que les Habitans lui conſervent ſon ancien nom, qui eſt *Socanrayo* (*g*). Aguiguan s'élève au milieu de la Mer, comme une Forteresſe. Elle eſt ſi haute & ſi eſcarpée, qu'elle ſeroit inacceſſible, ſans quelques défilés, qui permettent d'y entrer (*h*). Saypan eſt remarquable par ſon Port, nommé *Catanhitda*, qui eſt du côté de l'Oueſt, dans le fond d'une Baye profonde & couverte de bois (*i*). En général, quoique les Marianes ſoyent ſous la Zone torride, le Ciel y eſt fort ſerain. On y reſpire un air pur, & la chaleur n'y eſt jamais exceſſive. Les montagnes, chargées d'arbres preſque toûjours verds, & coupées par un grand nombre de ruiſſeaux, qui ſe répandent dans les vallées & dans les plaines, rendent le Pays fort agréable.

Leur climat.

Ancienne ſimplicité des Inſulaires.

AVANT que les Eſpagnols euſſent paru dans ces Iſles, les Habitans y vivoient dans une parfaite liberté. Ils n'avoient pas d'autres Loix que celles qu'ils vouloient s'impoſer. Séparés de toutes les Nations, par les vaſtes Mers dont ils ſont environnés, ils ignoroient qu'il exiſtât d'autres terres, & ſe regardoient comme les ſeuls Habitans du Monde. Cependant, ils manquoient de la plûpart des choſes que nous croyons néceſſaires à la vie. Ils n'avoient point d'animaux, à l'exception de quelques oiſeaux, & preſque d'une ſeule eſpèce, aſſez ſemblable à nos tourterelles. Ils ne les mangeoient pas; mais ils ſe faiſoient un amuſement de les apprivoiſer & de leur apprendre à parler. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt qu'ils n'avoient jamais vû de feu. Cet élément, ſans lequel on ne s'imagineroit pas que les hommes puſſent vivre, leur étoit tellement inconnu, qu'ils n'en purent deviner les qualités, en le voyant pour la première fois dans une deſcente de Magellan, qui brûla quelques-unes de leurs maiſons, pour réprimer leur audace (*k*). Ils prirent d'abord le feu pour un animal, qui s'attachoit au bois & qui s'en nourriſſoit. Les premiers qui s'en approchèrent trop s'étant brûlés, leurs cris inſpirèrent de la crainte aux autres, qui n'oſèrent plus le regarder que de loin. Ils appréhendèrent la morſure d'un ſi terrible animal, qu'ils crurent capable de les bleſſer par la ſeule violence de ſa reſpiration; car c'eſt l'idée qu'ils ſe formèrent de la flamme & de la chaleur. Mais cette fauſſe imagination dura peu. Ils s'accoutumèrent bientôt à ſe ſervir du feu comme nous.

Ils ne connoiſſoient pas le feu.

Conjectures ſur leur origine.

QUOIQU'ON ignore dans quel tems les Marianes ont été peuplées, & de quel Pays ſes Habitans tirent leur origine, leurs inclinations, qui reſſemblent à celles des Japonois, & les idées de leur Nobleſſe, qui n'eſt pas moins fière & moins hautaine qu'au Japon, font juger qu'ils peuvent être venus de ces grandes Iſles; d'autant plus qu'ils n'en ſont éloignés que de ſix à ſept journées. Quelques-uns ſe perſuadent, néanmoins, qu'ils ſont ſortis des Philippines & des Iſles voiſines, parceque la couleur de leurs viſages, leur langue, leurs coutumes & la forme de leur Gouvernement, ont beaucoup de rapport avec ce qu'on lira bientôt des *Tagales*, anciens Habitans des Philippines. Peut-être viennent-ils des uns & des autres, & leurs Iſles

(*g*) *Ibid.* pag. 77.
(*h*) *Ibid.* pag. 388.
(*i*) *Ibid.* pag. 304.
(*k*) Relation de Pigaphetta, pag. 15.

Iſles ſe ſont-elles peuplées par quelques naufrages des Japonois & des Tagales, que la tempête aura jettés ſur leurs Côtes.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

LES Marianes ſont fort peuplées (*l*). On compte plus de trente mille Habitans, dans la ſeule Iſle de Guahan. Celle de Saypan en contient moins, & les autres à proportion. Toutes ces Iſles ſont remplies de Villages, répandus dans les plaines & ſur les montagnes, dont quelques-uns ſont compoſés de cent & cent cinquante maiſons. Les Habitans ſont bazanés; mais leur teint eſt d'un brun plus clair que celui des Philippinois. Ils ſont plus robuſtes que les Européens. Leur taille eſt haute & bien proportionnée (*m*). Quoiqu'ils ne ſe nourriſſent que de racines, de fruits & de poiſſon, ils ont tant d'embonpoint, qu'ils en paroiſſent enflés: mais il ne les empêche pas d'être ſouples & agiles. Rien n'eſt moins rare, parmi eux, que de vivre cent ans. Leur Hiſtorien aſſure que la première année qu'on leur prêcha l'Evangile, on en bâtiſa plus de ſix-vingt qui paſſoient cet âge, & qui ne paroiſſoient pas au-deſſus de leur cinquantième année. La plûpart arrivent à l'extrême vieilleſſe, ſans avoir jamais été malades. Ceux qui le deviennent ſe guériſſent avec des ſimples, dont ils connoiſſent la vertu.

Combien les Iſles Marianes ſont peuplées.

On y vit fort long-tems.

LES hommes ſont entiérement nuds; mais les femmes ne le ſont pas tout-à-fait. Elles font conſiſter la beauté à ſe rendre les dents noires & les cheveux blancs. Ainſi la plus importante de leurs occupations eſt de ſe noircir les dents avec certaines herbes, & de blanchir leur chevelure avec des eaux préparées pour cet uſage. Elles la portent fort longue; au-lieu que les hommes ſe la raſent preſqu'entiérement, & ne conſervent, au ſommet de la tête, qu'un petit floccon de cheveux, long d'un doigt, à la manière du Japon.

Coquetterie des femmes.

LEUR langue a beaucoup de rapport à celle des Tagales, qu'on parle aux Philippines. Elle eſt aſſez agréable. La prononciation en eſt douce & aiſée. Un des agrémens de cette langue eſt de tranſpoſer les mots, & quelquefois même les ſyllabes du même mot; ce qui donne occaſion à des équivoques, que ces Peuples aiment beaucoup. Quoiqu'ils n'ayent aucune connoiſſance des Sciences ni des beaux Arts, ils ne laiſſent pas d'avoir des Hiſtoires remplies de Fables, & même quelques Poëſies, dont ils ſe font honneur. Un Poëte eſt reſpecté de toute la Nation. Mais jamais Peuple ne fut rempli d'une vanité plus ſotte & d'une plus ridicule préſomption. Tous les Pays, dont on leur parle, ne paroiſſent exciter que leur mépris. Ils n'entendent ces récits qu'avec des marques de pitié. Leur Nation eſt diſtinguée en trois Etats, la Nobleſſe, le Peuple, & ceux qui forment comme l'Etat moyen. La Nobleſſe eſt d'une fierté, que leur Hiſtorien traite d'incroyable. Elle tient le Peuple dans un abaiſſement, qu'il eſt impoſſible, dit-il, de s'imaginer

Leur langue & leurs ſciences.

Diſtinction des Etats.

(*l*) Il eſt vrai que les Iſles Marianes étoient autrefois fort peuplées; on prétend qu'il n'y a pas plus de ſoixante ans que Guahan, Rota & Tinian, contenoient plus de cinquante mille Habitans; mais il y en a beaucoup moins aujourd'hui. Tinian eſt totalement dépeuplée, & on n'a laiſſé que deux ou trois cens Indiens à Rota pour cultiver du riz, qui ſert à nourrir les Habitans de Guahan, la ſeule Iſle qu'on puiſſe dire habitée. *Anſon*, Vol. III. pag. 122 & 123. R. d. E.

(*m*) Les Habitans de ces Iſles ſont, ſelon Carreri, d'une figure gigantesque, extrêmement gros, & d'une force extraordinaire. R d. E.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

ner en Europe. C'eſt la dernière & la plus criminelle infâmie, pour les Nobles, de s'allier aux filles du Peuple. Une famille, qui le ſouffre, eſt perdue de réputation. Avant qu'ils euſſent embraſſé le Chriſtianiſme, s'il arrivoit qu'un Noble ſe dégradât, par une alliance ſi révoltante, tous ſes Parens s'aſſembloient; & de concert, ils lavoient cette tache dans le ſang du coupable. Enfin, ce fol entêtement va ſi loin, que c'eſt un crime, pour les perſonnes du Peuple, d'approcher de la maiſon des Nobles; & s'ils deſirent quelque choſe les uns des autres, il faut qu'ils ſe le demandent de loin.

Titres & Fiefs des Nobles.

CES Nobles ſont diſtingués par le titre de *Chamorris*. Ils ont des Fiefs, héréditaires à leurs familles. Ce ne ſont pas les enfans qui ſuccédent aux pères, mais les frères & les neveux du Mort, dont ils prennent le nom, ou celui du Chef de la famille. Cet uſage eſt ſi bien établi, qu'il ne cauſe jamais aucun trouble. La Nobleſſe la plus eſtimée eſt celle d'*Adgadna*, Capitale de l'Iſle de Guahan. Une ſituation avantageuſe & l'excellence des eaux ont attiré dans cette Ville plus de cinquante familles nobles, qui jouiſſent d'une grande conſidération dans l'Iſle entière. Leurs Chefs préſident aux aſſemblées. On les reſpecte, on les écoute; mais la déférence pour leur jugement n'eſt jamais forcée. Chacun prend le parti qui lui convient, ſans y trouver d'oppoſition; parceque ces Peuples n'ont proprement aucun Maître, ni d'autres Loix que certains uſages, dont ils n'obſervent religieuſement un petit nombre que par la force de l'habitude.

Leurs civilités mutuelles.

DANS une ſi profonde barbarie, on remarque, entre les Chamorris, quelque apparence de politeſſe. Lorſqu'ils ſe rencontrent, ou qu'ils paſſent les uns devant les autres, ils ſe ſaluent par quelques termes civils (*n*). Ils s'invitent mutuellement à manger. Ils ſe préſentent d'une herbe qu'ils ont toûjours à la bouche, & qui leur tient lieu de tabac. Une de leurs civilités les plus ordinaires eſt de paſſer la main ſur l'eſtomac, à ceux qu'ils veulent honorer. C'eſt une extrême incivilité, parmi eux, de cracher devant ceux à qui l'on doit du reſpect. Leur délicateſſe va là-deſſus juſqu'à la ſuperſtition. Ils crachent rarement; & jamais ſans beaucoup de précautions. Ils ne crachent jamais près de la maiſon d'un autre, ni le matin. Les plus graves en apportent quelques raiſons, qu'on n'a pas bien pénétrées.

Occupations des Inſulaires.

LEUR occupation la plus commune eſt la pêche. Ils s'y exercent dès l'enfance. Auſſi nâgent-ils comme des poiſſons. Leurs Canots (*o*) ſont d'une legereté ſurprenante, & d'une propreté qui ne déplairoit pas en Europe.

Deſcription de leurs Navires.

Carreri en fait une deſcription curieuſe. Ils ne ſont pas faits d'un ſeul tronc d'arbre, comme en Afrique & dans d'autres lieux, mais de deux troncs, couſus & joints avec de la canne des Indes. Leur longueur eſt de quinze ou de dix-huit pieds; & comme ils pourroient tourner facilement, parceque leur largeur n'eſt que de quatre palmes, ils joignent, aux côtés, des pièces de bois ſolides, qui les tiennent en équilibre. Ce Bâtiment ne pou-

(*n*) *Ati-Arinna*, qui ſignifie, *permettez que je vous baiſe les pieds.*

(*o*) On trouvera ci-deſſous, dans le Voyage de M. Anſon, une deſcription plus exacte & plus curieuſe des *Pros*, ou Canots de ces Inſulaires. R. d. E.

pouvant guères contenir que trois Matelots, ils ſont un plancher dans le milieu, qui s'avance des deux côtés ſur l'eau, & qui eſt la place des paſſagers. Des trois Matelots, l'un eſt ſans ceſſe occupé à jetter l'eau, qui entre également par dehors & par les fentes; tandis que les deux autres ſont aux extrêmités, pour gouverner. La voile, qui reſſemble à celle qu'on nomme *Latine*, eſt de nattes, & de la longueur du Bâtiment; ce qui les expoſe à ſe voir renverſés, lorſqu'ils n'évitent pas ſoigneuſement d'avoir le vent en pouppe. Mais rien n'eſt égal à leur viteſſe. Ils font, dans une heure, dix & douze miles. Pour revenir d'un lieu à l'autre, ils ne font que changer la voile, ſans tourner le Bâtiment. Alors la proue devient la pouppe. S'ils ont beſoin d'y faire quelque réparation, ils mettent les marchandiſes & les paſſagers ſur la voile; & leur manœuvre eſt ſi prompte, que les Eſpagnols, qui en ſont témoins tous les jours, ont peine à croire leurs yeux. C'eſt dans ces frêles machines, qu'ils ont quelquefois traverſé une Mer de quatre cens lieues juſqu'aux Philippines.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

LEURS Edifices ne ſont pas ſans agrémens. Ils ſont bâtis de cocotiers, & d'un bois nommé *Maria*, qui eſt particulier à ces Iſles. Chaque maiſon eſt compoſée de quatre appartemens, ſéparés par des cloiſons de feuilles de palmiers, qui ſont entrelaſſées en manière de natte. Le toît eſt de la même matière. Ces appartemens ſont propres, & deſtinés chacun à ſon uſage. On couche dans le premier. On mange dans le ſecond. Le troiſième ſert à garder les fruits & les autres proviſions, & le quatrième au travail.

Edifices.

Bois de Maria.

ON ne connoît aucun Peuple qui vive dans une plus grande indépendance. Chacun ſe trouve maître de ſoi-même & de ſes actions, auſſi-tôt qu'il eſt capable de ſe connoître. Le reſpect même & la ſoumiſſion pour les Parens, que nous regardons comme une inſpiration de la Nature, eſt un ſentiment qu'ils ignorent. Ils n'ont de rapport, avec leurs pères & leurs mères, qu'autant qu'ils ont beſoin de leur ſecours. Chacun ſe fait juſtice, dans les démêlés qui naiſſent entr'eux. S'il ſurvient quelque différend entre les Villages & les Peuples, ils le terminent par la guerre. Leur facilité eſt extrême à s'irriter. Ils ſe hâtent de courir aux armes. Mais ils les quittent auſſi promptement qu'ils les prennent, & jamais leurs guerres ne ſont de longue durée. Lorſqu'ils ſe mettent en campagne, ils pouſſent de grands cris, moins pour effrayer leurs Ennemis, que pour s'animer eux-mêmes; car la Nature ne les a pas fait braves. Ils marchent ſans Chef, ſans diſcipline & ſans ordre. Ils partent ſans proviſions. Ils paſſent deux & trois jours ſans manger; uniquement attentifs aux mouvemens de l'Ennemi, qu'ils tâchent de faire tomber dans quelque piège. C'eſt un art, dans lequel peu de Nations les égalent. La guerre, parmi eux, ne conſiſte qu'à ſe ſurprendre. Ils n'en viennent aux mains qu'avec peine. La mort de deux ou trois hommes décide ordinairement de la victoire. Ils paroiſſent ſaiſis de peur à la vûe du ſang; & prenant la fuite, ils ſe diſſipent auſſi-tôt. Les Vaincus envoyent des préſens au Parti victorieux, qui les reçoit avec une joye inſolente, telle qu'eſt toûjours celle des caractères timides, qui voyent leurs Ennemis à leurs pieds. Il inſulte aux Vaincus. Il compoſe des Vers ſatyriques, qui ſe chantent ou qui ſe récitent dans les Fêtes.

Indépendance ſinguliére des Inſulaires.

Ils ſont peu guerriers.

UNE

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

UNE ſingularité, qui diſtingue encore cette Nation, eſt de n'avoir point d'arcs, de fléches, ni d'épées. Les armes des Marianois ſont des bâtons, garnis du plus gros os d'une jambe, d'une cuiſſe, ou d'un bras d'homme. Ces os, qu'ils travaillent aſſez proprement, ont la pointe fort aiguë, & ſont ſi venimeux par leur propre vertu, que la moindre eſquille qui reſte dans une bleſſure cauſe infailliblement la mort, avec des convulſions, des tremblemens, & des douleurs incroyables, ſans qu'on ait pû trouver, juſqu'à préſent, de remède à la force d'un poiſon ſi puiſſant. Chaque Inſulaire a quantité de ces redoutables traits. Les pierres ſont une autre partie de leurs munitions. Ils les lancent avec tant d'adreſſe & de roideur, qu'elles entrent quelquefois dans le tronc des arbres. On ne leur connoît point d'armes défenſives. Ils ne parent les coups qu'on leur porte, que par la ſoupleſſe & l'agilité de leurs mouvemens. Mais s'ils ſont mauvais guerriers, ils entendent ſi bien la diſſimulation, que les Etrangers y ont toûjours été trompés, avant que d'avoir appris à les connoître.

Leur ſeule eſpèce d'armes.

Combien elle eſt dangereuſe.

LA vengeance eſt une de leurs plus ardentes paſſions. S'ils reçoivent une injure, leur reſſentiment n'éclate jamais par des éclats ou des paroles. Toute leur aigreur & leur amertume ſe renferme dans leur cœur. Ils ſont ſi maîtres de leurs dehors, qu'ils laiſſent paſſer tranquillement des années entières, pour attendre l'occaſion de ſe ſatisfaire. Alors, ils ſe dédommagent d'une ſi longue violence, en ſe livrant à tout ce que la haine & la trahiſon leur inſpirent de plus noir & de plus affreux.

Leur paſſion pour la vengeance.

LEUR inconſtance & leur legereté ſont ſans exemple. Comme ils vivent ſans contrainte, & dans l'habitude continuelle de ſuivre tous leurs caprices, ils paſſent aiſément d'une inclination à l'autre. Ce qu'ils deſirent avec le plus d'ardeur, ils ceſſent de le vouloir au moment d'après. Les Miſſionnaires regardent cette mobilité d'humeur, comme le plus grand obſtacle qu'ils ayent trouvé à la converſion de ces Barbares. Elle eſt accompagnée d'un goût fort vif pour le plaiſir. Ils ont naturellement de la gayeté. Ils s'exercent agréablement par des railleries mutuelles, & par des bouffonneries qui ne laiſſent point languir la joye. S'ils ſont ſobres, c'eſt moins par inclination que par néceſſité. Ils s'aſſemblent ſouvent. Ils ſe traitent en poiſſon, en fruits, en racines, avec une liqueur qu'ils compoſent de riz & de cocos rapés. Ils ſe plaiſent, dans ces fêtes, à danſer, à courir, à lutter, à raconter les avantures de leurs Ancêtres, & ſouvent à réciter des Vers de leurs Poëtes, qui ne contiennent que des extravagances & des fables. Les femmes ont auſſi leurs amuſemens. Elles y viennent fort parées; autant du moins qu'elles peuvent l'être avec des coquillages, de petits grains de jais, & des morceaux d'écaille de tortue, qu'elles laiſſent pendre ſur leur front. Elles y entrelaſſent des fleurs, pour relever ces bizarres ornemens. Leurs ceintures ſont des chaînes de petites coquilles, qu'elles eſtiment plus que nous ne faiſons, en Europe, les perles ou les pierres précieuſes. Elles y attachent de petits cocos, aſſez proprement travaillés. Elles ajoûtent, à toutes ces parures, des tiſſus de racines d'arbres; ce qui ne ſert qu'à les défigurer; car ces tiſſus reſſemblent plus à des cages qu'à des habits.

Leur caractère eſt un obſtacle à leur converſion.

Amuſemens des femmes.

DANS leurs aſſemblées, elles ſe mettent douze ou treize en rond, debout

bout & ſans ſe remuer. C'eſt dans cette attitude qu'elles chantent les Vers fabuleux de leurs Poëtes, avec un agrément & une juſteſſe, qui plairoient en Europe. L'accord de leur voix eſt admirable, & ne cede rien à la Muſique la mieux concertée. Elles ont dans les mains, de petites coquilles, qu'elles font jouer comme nos caſtagnettes. Mais les Européens ſont ſurpris de la manière dont elles ſoûtiennent leur voix, & dont elles animent leur chant, avec une action ſi vive & tant d'expreſſion dans les geſtes, qu'au jugement même des Miſſionnaires, elles charment ceux qui les voyent & qui les entendent (*p*). Description des Isles Marianes.

Les hommes prennent le nombre de femmes qu'ils jugent à propos, & n'ont pas d'autre frein que celui de la parenté. Cependant l'uſage commun eſt de n'en avoir qu'une. Elles ſont parvenues, dans les Iſles Marianes, à jouir des droits qui ſont ailleurs le partage des maris. La femme commande abſolument dans chaque maiſon. Elle eſt la maîtreſſe. Elle eſt en poſſeſſion de toute l'autorité; & le mari n'y peut diſpoſer de rien, ſans ſon conſentement. S'il n'a pas toute la déférence que ſa femme ſe croit en droit d'exiger, ſi ſa conduite n'eſt pas règlée, ou s'il eſt de mauvaiſe humeur, ſa femme le maltraite ou le quitte, & rentre dans tous les droits de la liberté. Ainſi le mariage des Marianois n'eſt pas indiſſoluble. Mais de quelque côté que vienne la ſéparation, la femme ne perd pas ſes biens: ſes enfans la ſuivent, & conſidèrent le nouvel époux qu'elle choiſit, comme s'il étoit leur père. Un mari a quelquefois le chagrin de ſe voir, en un moment, ſans femme & ſans enfans, par la mauvaiſe humeur & la bizarrerie d'une femme capricieuſe. Empire & ſupériorité ſans exemple, des femmes ſur leurs maris.

Mais ce n'eſt pas le ſeul deſagrément des maris. Si la conduite d'une femme donne quelque ſujet de plainte à ſon mari, il peut s'en vanger ſur l'Amant; mais il n'a pas droit de la maltraiter, & ſon unique reſſource eſt le divorce. Il n'en eſt pas de même de l'infidélité des maris. Une femme, convaincue qu'elle eſt trahie par le ſien, en informe toutes les femmes de l'Habitation, qui conviennent auſſi-tôt d'un rendez-vous. Elles s'y rendent, la lance à la main, & le bonnet de leurs maris ſur la tête. Dans cet équipage guerrier, elles s'avancent en corps de bataille vers la maiſon du coupable. Elles commencent par deſoler ſes terres, arracher ſes grains & les fouler aux pieds, dépouiller ſes arbres, & ravager tous ſes biens. Enſuite fondant ſur ſa maiſon, qu'elles ne traitent pas avec plus de ménagement, elles l'attaquent lui-même, & ne lui laiſſent de repos qu'après l'avoir chaſſé. D'autres ſe contentent d'abandonner le mari dont elles ſe plaignent, & de faire ſavoir à leurs parens qu'elles ne peuvent plus vivre avec lui. Toute la famille, brûlant d'envahir le bien d'autrui, s'aſſemble pour en ſaiſir l'occaſion. Le mari ſe croit trop heureux, lorſqu'après avoir vû piller ou ſaccager tout ce qu'il poſſède, il ne voit pas aller la fureur juſqu'à renverſer ſa maiſon. Cet empire des femmes éloigne quantité de jeunes gens du mariage. Les uns louent des filles; & d'autres les achétent de leurs parens, pour quelques morceaux de fer ou d'écaille de tortue. Comment elles puniſſent leurs infidélités.

Libertinage des jeunes gens.

Ils

(*p*) Le Pere Gobien, *pag.* 59.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

Ils les mettent dans des lieux ſéparés, où ils ſe livrent avec elles à tous les excès du libertinage. Mais ils ne connoiſſent guères d'autres crimes. L'homicide & le vol ſont en horreur dans toute la Nation. Leur Hiſtorien aſſure qu'on leur avoit fait une injuſtice, en donnant à leur Pays le nom d'*Iſles des Larrons* (*q*). Entr'eux du moins, ils ſont de ſi bonne-foi, qu'ils ne tiennent pas même leurs maiſons fermées; & l'on n'apprend jamais que perſonne ait volé ſon voiſin.

Les Marianois étoient ſans Religion.

AVANT l'arrivée des Miſſionnaires, ils ne reconnoiſſoient aucune apparence de Divinité; & n'ayant pas la moindre idée de Religion, ils étoient ſans Temples, ſans Culte & ſans Prêtres. On n'a trouvé, parmi eux, qu'un petit nombre d'Impoſteurs, diſtingués par le nom de *Mancanas*, qui s'attribuoient le pouvoir de commander aux Elemens, de rendre la ſanté aux Malades, de changer les ſaiſons, & de procurer une récolte abondante, ou d'heureuſes pêches. Mais ils ne laiſſoient pas d'attribuer, à l'ame, une ſorte d'immortalité, & de ſuppoſer, dans une autre vie, des récompenſes ou des peines. Ils nommoient l'Enfer, *Zazarraguan*, ou *Maiſon de Chaſſi*; c'eſt-à-dire, d'un Demon, auquel ils donnoient le pouvoir de tourmenter ceux qui tomboient entre ſes mains. Leur Paradis étoit un lieu de délices, mais dont ils faiſoient conſiſter toute la beauté dans celle des cocotiers, des cannes de ſucre & des autres fruits, qu'ils y croyoient d'un goût merveilleux. Mais ce n'étoit pas la vertu, ou le crime, qui les conduiſoit dans l'un ou l'autre de ces deux lieux. Tout dépendoit de la manière dont on ſortoit de ce Monde. Ceux qui mouroient d'une mort violente avoient le Zazarraguan pour partage; & ceux qui mouroient naturellement, alloient jouir des arbres & des fruits délicieux du Paradis.

Deuil & témoignages extraordinaires de douleur.

PEU de Nations ſont plus éloquentes dans la douleur. Rien n'eſt auſſi lugubreque leurs enterremens. Ils y verſent des torrens de larmes. Leurs cris ne peuvent être repréſentés. Ils s'interdiſent toute ſorte de nourriture. Ils s'épuiſent par leur abſtinence & par leurs larmes. Leur deuil dure ſept ou huit jours, & quelquefois plus long-tems. Ils le proportionnent à la tendreſſe qu'ils avoient pour le Mort. Tout ce tems eſt donné aux pleurs & aux chants lugubres. L'uſage commun eſt de faire quelques repas autour du tombeau; car on en élève toûjours un, dans le lieu de la ſépulture. On le charge de fleurs, de branches de palmier, de coquillages, & de ce qu'on a de plus précieux. La douleur des mères s'exprime encore par des marques plus touchantes. Après s'y être abandonnées long-tems, tous leurs ſoins ſe tournent à l'entretien de leur triſteſſe. Elles coupent les cheveux des enfans qu'elles pleurent, pour les conſerver précieuſement. Elles portent au cou, pendant pluſieurs années, une corde, à laquelle elles font autant de nœuds qu'il s'eſt paſſé de nuits depuis leur perte. Si le Mort eſt du nombre des Chamorris, ou ſi c'eſt une femme de qualité, on ne connoît plus de bornes; le deuil eſt une véritable fureur. On arrache les arbres, on brûle les édifices, on briſe les bateaux, on déchire les voiles, qu'on attache par lambeaux au-devant des maiſons. On jonche les chemins

(*q*) Cependant il n'y a point de Voyageur qui ne ſe plaigne d'y avoir été volé.

mins de branches de palmier, & l'on élève des machines lugubres à l'honneur du Mort. S'il s'eſt ſignalé par la pêche, ou par les armes, on couronne ſon tombeau de rames & de lances. S'il eſt également illuſtre dans ces deux profeſſions, on entrelaſſe les rames & les lances, pour en faire une eſpèce de trophée. DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

Le Père Gobien, repréſentant la douleur des Marianois, la nomme, non-ſeulement vive & touchante, mais *fort ſpirituelle*. Il traduit quelques-unes de leurs expreſſions. „ Il n'y a plus de vie pour moi, dit l'un; ce qui „ m'en reſte ne ſera qu'ennui & qu'amertume. Le Solcil, qui m'animoit, „ s'eſt éclipſé. La Lune, qui m'éclairoit, s'eſt obſcurcie; l'Étoile, qui me „ conduiſoit, a diſparu. Je vais être enſeveli dans une nuit profonde, & „ abîmé dans une mer de pleurs & d'amertume. A peine l'un a-t-il ceſſé, „ qu'un autre s'écrie: Hélas, j'ai tout perdu! Je ne verrai plus ce qui faiſoit le bonheur de mes jours & la joye de mon cœur. Quoi! la valeur „ de nos Guerriers, l'honneur de nôtre race, la gloire de nôtre Pays, le „ Heros de nôtre Nation n'eſt plus. Il nous a quitté! Qu'allons-nous devenir, & comment pourrons-nous vivre ſans lui (*r*)?". Exemples de cette éloquence.

D'autres Voyageurs, s'attachant moins aux mœurs & aux uſages, ſont entrés dans quelques détails ſur les productions naturelles de ces Iſles. Quoique les arbres n'y ſoyent pas ſi grands, ni de la même épaiſſeur, que ceux des Philippines, le terroir produit tout ce qui eſt néceſſaire aux Habitans. Elles n'avoient autrefois, dit Carreri, que les fruits du Pays & quelques poules; mais les Eſpagnols y ont introduit le riz & les légumes. Ils y ont porté des chevaux, des vaches & des porcs, qui ont aſſez heureuſement multiplié dans les montagnes. On n'y voyoit pas même de ſouris, avant que les Vaiſſeaux de l'Europe en euſſent apporté. Il ne s'y trouve d'ailleurs aucun animal venimeux. Productions naturelles des Iſles Marianes.

Le fond du terroir eſt rougeâtre, & d'une aridité qui ne l'empêche pas d'être aſſez fertile. Les pommes de pin, les melons d'eau, les melons muſqués, les oranges, les citrons & les noix de cocos, y croiſſent abondamment. Mais le plus merveilleux fruit de ces Iſles, & qui leur eſt particulier, ſe nomme *Rima*. Dampier l'appelle le *Fruit à pain*, parcequ'il tient lieu de pain aux Inſulaires, & qu'il eſt en effet très-nourriſſant. La plante eſt épaiſſe, & bien garnie de branches & de feuilles noirâtres. Le fruit, qui croît aux branches, comme les pommes, eſt de figure ronde, & de la groſſeur de la tête humaine. Il eſt revêtu d'une forte écorce, hériſſée de pointes. Sa couleur eſt celle d'une datte. On le mange bouilli, ou cuit au four; dans cet état, il ſe garde quatre & ſix mois. Mais, frais, il ne peut être gardé plus de vingt-quatre heures, ſans devenir ſec & de mauvais goût. Comme il n'a ni pepins ni noyaux, tout eſt ſubſtance, & reſſemble à la mie tendre & blanche de nôtre meilleur pain. Carreri en compare le goût à celui de la figue d'Inde ou du plantain (*s*). Dampier ſe contente d'aſſurer qu'il eſt fort agréable avant que d'être raſſis, & qu'il ne l'a vû qu'aux Iſles Marianes (*t*). [Ce fruit dure huit mois de l'année.] Rima, fruit merveilleux & particulier à ces Iſles.

Le

(*r*) *Ubi ſuprà*, pag. 69 & précédentes.

(*s*) Carreri, *ubi ſuprà*, pag. 300.

(*t*) Dampier, Tom. I. pag. 313.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

Doucdou.

LE *Doucdou*, eſt un autre arbre de ces Iſles, dont le fruit, qui eſt verd en dehors, a la forme d'une longue poire. La poulpe en eſt blanche & molle. Elle renferme quinze noyaux, qui, étant rôtis, ont le goût de la chataigne. Les racines y ſont les mêmes qu'aux Philippines.

Etrange variation de la Bouſſole.

CARRERI parle, avec étonnement, d'une étrange variation de la Bouſſole, qu'on obſerve dans cette Mer, & dont les Pilotes, dit-il, n'ont pû donner aucune raiſon depuis deux ſiècles. Elle commence du Cap *Saint-Bernardin*, au douzième & treizième degrés, & va toûjours en augmentant juſqu'à dix-huit & vingt, pendant le cours de plus de mille lieues. De-là, elle va toûjours en diminuant juſqu'au Cap *Mendocino*, où elle ne ſe trouve plus que de deux degrés. Mais comme elle eſt tantôt au Nord-Eſt, tantôt au Nord-Oueſt, tantôt moindre & tantôt plus grande, ces inégalités & ces différences en rendent l'explication fort difficile. Les Pilotes la connoiſſent au coucher du Soleil, parcequ'ayant le véritable point de l'Oueſt, ils voyent s'il correſpond juſte avec le Nord, & les deux autres points Cardinaux (*v*).

Mouillage de l'Iſle de Guahan.

DAMPIER fait remarquer que de loin, l'Iſle de Guahan paroît plate & unie; mais qu'à meſure qu'on en approche, on s'apperçoit qu'elle panche du côté de l'Eſt, qui eſt le plus élevé, & qu'elle eſt défendue par des rochers eſcarpés, qui arrêtent la violence des flots, pouſſés comme ils ſont continuellement par les vents aliſés; auſſi ne peut-on mouiller de ce côté-là. Mais à l'Occident, elle eſt aſſez baſſe, & pleine de Bayes ſabloneuſes, diviſées par autant de pointes de roches (*x*).

Obſervations importantes de Dampier, ſur les Longitudes, & ſur la largeur de la Mer du Sud.

LE même Voyageur, qui venoit alors du Cap *Corrientes*, ſur la Côte du Mexique, prit ſoin de fixer les Longitudes; & pour l'utilité de la Géographie ou de la Navigation, il a publié, depuis ſon retour, une table particulière du ſillage de chaque jour (*y*).

(*v*) Carreri, *ubi ſuprà*, pag. 304.

(*x*) Dampier, *ubi ſuprà*, pag. 330.

(*y*) Elle eſt compoſée de ſept colonnes, dont la première marque les jours des mois; la ſeconde, la route de chaque jour, ou le point du compas ſur lequel il faiſoit route; la troiſième, la longueur de cette route, c'eſt-à-dire, le chemin que le Vaiſſeau faiſoit chaque jour, en miles italiques ou géométriques, à raiſon de ſoixante pour un degré. Mais comme on ne fait pas toûjours route ſur le même point, la quatrième & la cinquième colomnes montrent combien de miles il faiſoit par jour au Sud, & combien à l'Oueſt. Les deux autres ſont celles des Latitudes & des Vents. La ſomme totale des miles eſt 7323, qui font en tout, de Longitude, cent vingt-cinq degrés onze minutes. Il y joint un raiſonnement d'importance, qui ne doit pas être ſupprimé dans un Recueil de Voyages. „ Suppoſant, dit-il, la vérité „ de ce que tous les gens de Mer accor- „ dent, qu'il faut ſoixante miles d'Italie pour „ un degré équinoxial, il s'enſuivra de-là, „ que la Mer du Sud doit être plus large „ de vingt-cinq degrés que les Hydrogra- „ phes ne comptent ordinairement, puiſ- „ qu'ils ne lui en donnent qu'environ cent, „ plus ou moins: car étant certain, comme „ il le vérifia dans le cours de ſon Voyage, „ que la diſtance de l'Iſle de Guahan juſ- „ qu'aux Parties Orientales de l'Aſie, eſt „ abſolument la même, ſuivant le compte „ ordinaire, il s'enſuit de-là néceſſairement, „ que vingt-cinq degrés de Longitude, ou „ environ, qu'on compte de diſtance entre „ l'Amérique & les Indes Orientales, qui „ ſont à l'Oueſt, ſont de trop dans la lar- „ geur de l'Aſie & de l'Afrique, de la Mer „ Atlantique, ou du Continent de l'Amé- „ rique, ou de tous ces eſpaces enſem- „ ble; & par conſéquent, le Globe de la „ Terre en doit être diminué d'autant. Pour „ mettre cette vérité dans tout ſon jour, il „ ajoûte, que la Mer d'Ethiopie, ou des In- „ des, doit être à beaucoup près moins lar- „ ge

„ ge qu'on ne compte en général; s'il eſt „ vrai, comme il l'avoit entendu dire mille „ & mille fois à d'habiles Marins, que les „ Vaiſſeaux qui vont du Cap de Bonne-Eſ„ pérance à la Nouvelle-Hollande, (tous „ ceux qui vont à Java, ou aux environs, „ tiennent cette Latitude) ſe trouvent é„ choués, & quelquefois en danger de pé„ rir lorſqu'ils croyent être bien loin. De„ là vient, peut-être, que les Hollandois „ nomment cette partie de la Côte, d'un „ mot qui vient du Verbe *attirer*, comme „ ſi c'étoit un aiman qui attirât les Navires, „ & qui les avertît de s'en éloigner. Mais „ l'Auteur croit plus volontiers que c'eſt la „ proximité de la Terre qui les ſurprend, & „ non un gouffre, ou choſe ſemblable. Pour „ la largeur de la Mer Atlantique, il fait „ parfaitement, dit-il, qu'on lui donne ſix, „ ſept, huit, à dix degrés de trop: car outre „ différentes Cartes qu'il en a compoſées lui-même, ſur les Relations de diver„ ſes perſonnes expérimentées, M. *Combes*, „ homme éclairé, qui a fait pluſieurs Voya„ ges, en qualité de Contre-Maître, du Cap „ Lopez aux Barbades, a ſouvent aſſuré „ qu'il l'a toûjours trouvée entre ſoixante „ & ſoixante deux degrés, au-lieu qu'on la „ met à ſoixante-huit, ſoixante-neuf, ſoi„ xante-dix & ſoixante-douze degrés dans „ les Cartes ordinaires".

Quant à la ſuppoſition de ſoixante miles pour un degré, Dampier n'ignoroit pas combien elle a été examinée, & que ceux qui étoient pour ſoixante-dix, & plus, l'ont emporté: mais n'étant pas convaincu de la juſteſſe & de l'exactitude des expériences qui ont été faites ſur terre, par M. *Norwood*, & d'autres, ſur-tout lorſqu'il conſidère l'inégalité de la ſurface de la Terre, & l'obliquité de la méthode, qui lui rend les meſures ſuſpectes, il croit devoir s'en tenir au calcul général de la Marine, confirmé, pour l'eſſentiel, par l'expérience journalière; du moins juſqu'à-ce qu'on ait produit quelque choſe de plus certain. En faiſant voile au Nord ou au Sud, il ſe trouva au lieu qu'il s'étoit propoſé, dans un eſpace de tems qui quadre aſſez avec ce qu'il dit de la ſuppoſition ordinaire; en accordant ce qui eſt raiſonnable, pour les petits détours inévitables à l'Eſt ou à l'Oueſt. Pourquoi donc ne pas ſe ſervir, en traverſant les Méridiens, du même calcul qui s'eſt trouvé ſi juſte en faiſant route ſur les Méridiens? Dans le Voyage de Guahan, en particulier, il augmenteroit, plutôt que de diminuer, le compte qu'il fait de ſa longueur, à cauſe des vents d'Eſt & de la violence des courans. S'il avoit calculé le fillage de la ligne de minute, ſur le pied qu'elle étoit en arrière, comme on le fait ordinairement, ce qui peut aller à trois ou quatre miles ſur cent, lorſque le vent eſt fort frais, il auroit fallu compter plus de cent vingt-cinq degrés »; mais c'eſt ce qu'on ne fit point dans le Voyage. *Ubi ſuprà*, pag. 305 & ſuivantes.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES. Introduction.

Deſcription des Iſles Philippines.

ON ſe propoſe pour guides, dans cette Deſcription, les Relations de l'Amirante Dom Hieronimo de *Bancelos y Carillo*, & de Ferdinand de *Las-Rias-Coronel*, le Mémoire pour le Commerce de Dom Juan *Grau y Montfalcone*, Procureur Général des Iſles Philippines; la Relation d'un Religieux Eſpagnol, qui y avoit paſſé dix-huit ans; une Relation Eſpagnole de l'Iſle de Mindanao; les Obſervations de *Dampier*, de *Gemelli-Carreri*, & de quelques autres Voyageurs, dont les noms ſeront cités dans les Notes.

§. I.

Idée générale de ces Iſles.

Origine de leur nom.

L'AUTEUR de la Nature a placé, dans la vaſte Mer des Indes, au-delà du Gange, un grand nombre d'Iſles, qui ne ſont connues aujourd'hui que ſous le nom de *Philippines*, preſque vis-à-vis les Côtes des Royaumes de Malaca, de Siam, Camboye, Chiampa, Cochinchine, Tonquin & la Chine. Le fameux Magellan les avoit nommées l'*Archipel de Saint-Lazare*, parcequ'il y avoit jetté l'ancre, en 1521, le Samedi avant le Dimanche de la Paſſion, auquel les Eſpagnols donnent le nom de *Saint-Lazare*. Vingt-deux ans après, Louis Lopez de *Villalobos* les nomma Philippines, à l'honneur du Prince Philippe, Héritier préſomptif de la Monarchie d'Eſpagne. D'autres prétendent néanmoins qu'elles ne prirent ce nom que plus de vingt ans après, ſous le règne de Philippe II, lorſque Michel Lopez *Legaſpi* en fit la conquete pour l'Eſpagne.

ON ignore leur ancien nom. Quelqes-uns veulent néanmoins qu'elles s'appellaſſent autrefois *Luçones*, du nom de la principale, qui eſt *Luçon*, ou Manille; le mot de Luçon ſignifiant un *Mortier*, en langue Tagale, on auroit voulu dire, par ce nom, le *Pays des Mortiers*. En effet, les Inſulaires font certains mortiers de bois, d'un demi pied de profondeur & d'autant de largeur, dans leſquels ils pilent leur riz, qu'ils paſſent enſuite avec des cribles, nommés *Biloas*. Il n'y a perſonne qui n'en ait un devant ſa porte; & pluſieurs en creuſent trois dans un même tronc, pour employer tout à la fois autant d'ouvriers à ce travail. Mais d'autres prétendent que le nom de *Manilles*, que les Portugais donnent aux mêmes Iſles, eſt leur premier nom; connu, diſent-ils, depuis Ptolomée.

Diſpoſition de ces Iſles.

LES Vaiſſeaux, qui viennent de l'Amérique à l'Archipel de Saint-Lazare, ou des Philippines, voyent néceſſairement, lorſqu'ils commencent à découvrir la terre, une des quatre Iſles qui ſe nomment *Mindanao*, *Leyte*, *Ibabao*, & *Manille*, depuis le Cap du *Saint-Eſprit*, parcequ'elles forment en face une eſpèce de demi cercle, de ſix cens miles de longueur. Manille ſe préſente au Nord-Eſt, Ibabao & Leyte au Sud-Eſt, & Mindanao au Sud.

A l'Oueſt, on trouve *Paragua*, qui eſt la plus grande après Manille & Mindanao, & qui forme, avec elles, un triangle, dont la pointe, qui eſt du côté de Borneo, appartient au Roi de ce nom, & l'autre au Roi d'Eſpagne. Au milieu de ce triangle, outre les cinq Iſles qu'on a déja nommées, il s'en trouve cinq autres, grandes & bien peuplées, qui ſe nomment *Mindoro*, *Panay*, *l'Iſle des Noirs*, *Sebu* & *Bool*. Ainſi l'on ne compte, dans cet Archipel, que dix Iſles remarquables par leur grandeur (*a*). Mais entre ces dix grandes, il s'en trouve dix autres de moindre étendue, qui ont auſſi leurs Habitans, & qu'on rencontre dans la route de la Nouvelle-Eſpagne. Leurs noms ſont *Luban*, *Marinduque*, *Iſla de Tablas*, *Romblon*, *Sibuyan*, *Maſbate*, *Ticao*, *Capoul*, & *Cantaduanes*, hors du Détroit. Perſonne n'a donné une Relation exacte de quantité d'autres petites Iſles, les unes habitées, d'autres déſertes, qui ne laiſſent pas d'être bien connues des Indiens, parcequ'ils y vont chercher des fruits. On ſçait en général, que vis-à-vis de Manille, du côté du Nord, entre le Cap de *Boxeador* & celui de l'*Enganno*, à vingt-quatre miles de terre, on trouve les deux petites Iſles, qui ſe nomment *los Babuyanes*, dont la première eſt habitée par des Indiens Chrétiens, qui payent un tribut à l'Eſpagne, & l'autre par des Sauvages, qui ne ſont pas éloignés des deux Lequios & de l'Iſle Formoſe. Près de Paragua, vis-à-vis de Manille, on rencontre trois Iſles, qu'on appelle *Calamianes*, après leſquelles on en trouve huit ou neuf, toutes habitées. Enſuite, retournant vers le Midi, à quatre-vingt-dix miles au-delà des Calamianes, vis-à-vis de *Caldera*, qui eſt une Pointe de Mindanao, on trouve *Taguima*, *Xolo* (*b*), & pluſieurs autres petites Iſles voiſines. Celles de *Cuyo* ſont entre les Calamianes & Panay, dans la Province d'*Otton* & de *Maras*. L'Iſle *du Feu* [ou *des Feux*] eſt proche de celle des Noirs. *Bantayan* eſt proche de Sebu. *Pangla* [ou *Panglao*] touche preſqu'à Bool. *Panamao*, *Maripipi*, *Camiguin*, *Siargao* & *Panaon*, ſe trouvent entre Mindanao & Leyte. Enfin, les Voyageurs en apperçoivent quantité d'autres, qu'il ſeroit difficile de compter, & dont on ignore les noms; ce qui fait voir, conclut Carreri, l'erreur de ceux qui fixent le nombre des Philippines à quarante; car, s'ils ne parlent que des grandes, il n'y en a pas tant; & s'ils prétendent les renfermer toutes dans ce compte, il y en a beaucoup davantage (*c*).

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES. Leur nombre & leurs noms.

LA ſituation de toutes ces Iſles eſt ſous la Zone Torride, entre l'Equateur & le Tropique du Cancer; car la Pointe de Mindanao, qu'on nomme *Sarrangan*, ou le *Cap de Saint-Auguſtin*, ſe trouve à la Latitude de cinq degrés trente minutes (*d*); & les *Babuyanes*, avec le Cap d'*Enganno*, au-delà du dix-neuvième. L'*Embocadero de Saint-Bernardin* eſt au treizième degré; & la Ville de Manille, au quatorzième & quelques minutes. La Longitude, ſuivant les meilleures Cartes, eſt entre cent trente-deux & cent quarante-cinq degrés (*e*).

Leur poſition.

LES

(*a*) Ptolomée n'en compte auſſi que dix.

(*b*) *Taguima*, ou *Tagima*, ne paroit point dans nôtre Carte. Ce doit être la même que *Baſilan*, à en juger par ſa poſition & ſon étendue. *Xolo* y eſt ſous le nom de *Jolo*. R. d. E.

(*c*) *Voyage de Gemelli-Carreri*, de l'Edition de Paris, 1719. Tome V. pag. 60.

(*d*) Ce Cap ſe trouve même au-delà du ſeptième degré, ſuivant nôtre Carte. R. d. E.

(*e*) Les Philippines, ſuivant Dampier, comprennent environ treize degrés de Latitude

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Comment elles ſe ſont formées.

LES différentes opinions, ſur la manière dont les Iſles Philippines ont pû ſe former, n'ont rien qu'on ne puiſſe appliquer à toutes les Iſles du Monde. Cependant on remarque particulièrement que les Philippines ont beaucoup de Volcans & de Sources d'eau chaude, au ſommet des montagnes. Les Tremblemens de terre y ſont fréquens, & quelquefois ſi terribles, qu'à peine y laiſſent-ils ſubſiſter une maiſon. Les Ouragans, que les Inſulaires nomment *Baguyos*, déracinent les plus grands arbres, & chaſſent dans les terres une ſi grande quantité d'eau, que des Pays entiers s'en trouvent inondés. Le fond eſt rempli de Bancs entre les Iſles, ſur-tout proche de la terre; & l'embarras eſt extrême à chercher les Canaux, qui ne laiſſent pas de s'y trouver pour la communication. Ces obſervations font juger que, ſi dans l'origine du Monde, toutes ces Iſles, ou quelques-unes d'entr'elles, étoient jointes à la Terre-ferme, il n'eſt pas beſoin de recourir au Déluge univerſel pour expliquer leur ſéparation.

Trois ſortes de Peuples.

Malais & Tagales.

LES Eſpagnols y trouvèrent trois ſortes de Peuples. Sur les Côtes, c'étoient des *Mores-Malais*, qui venoient, comme ils le diſoient eux-mêmes, de Borneo, & de la Terre-ferme de Malacca. D'eux étoient ſortis les *Tagales*, qui ſont les Naturels de Manille, & des environs. On remarque leur origine à leur langage, qui reſſemble beaucoup au Malai, à leur couleur, à leur taille, à leur habillement, & ſur-tout à leurs uſages, qu'ils ont pris des Malais & des autres Nations des Indes. L'arrivée de ces Peuples, dans les Iſles, peut être attribuée à quelque tempête. En 1690, un accident de cette nature y amena quelques Japonois, qui embraſſèrent le Chriſtianiſme. Carreri, qui ſe trouvoit à Manille, en 1696, vit quelques-uns de ces nouveaux Fidèles, qui avoient deux robbes auſſi longues que des ſoutanes eccléſiaſtiques, avec des manches rondes & larges. Celle de deſſous étoit ſerrée de deux ceintures, l'une venant de la droite, & l'autre de la gauche. Leurs haut-de-chauſſes étoient fort longs, & leurs ſouliers reſſembloient aux ſocs des Religieux Franciſcains, qu'on nomme *Pénitens*. Leurs cheveux étoient courts, & raſés ſur le devant juſqu'au ſommet de la tête (*f*).

MAIS ne ſe peut-il pas auſſi que les vûes du Commerce & l'eſpérance du gain ayent amené volontairement des Malais aux Philippines?

Biſayas, ou Pintados.

LES Peuples, qu'on nomme *Biſayas* & *Pintados*, dans les Iſles de Camarines, de Leyte, de Samar, Panay & pluſieurs autres, ſont venus vraiſemblablement de l'Iſle Celebes, ou de Macaſſar, dont les Habitans, dans

tude en longueur, & s'étendent depuis près de cinq degrés de Latitude Septentrionale juſqu'au-delà du dix-neuvième degré, & ont en largeur environ ſix degrés de Longitude. Ptolomée met les Iſles *Manioles*, ou Manilles, au cent quarante-deuxième degré de Longitude. Mais tout le monde ne commence pas à compter du même point. Il y a, ſuivant les obſervations de Dampier, douze ou quatorze Iſles au Midi de Luçon, ou Manille, habitées par des Eſpagnols. „ Outre celles-là, dit-il, „ il y en a une infinité d'autres petites, qui „ ne ſont d'aucune conſidération. Il y en a „ même de grandes, qui ne valent pas „ mieux. Pluſieurs n'ont pas de nom, ou „ en ont du moins de ſi différens, que les „ Géographes varient extrêmement là-deſſus". *Voyage de Dampier*, Amſterdam, 1701, Tome I. pag. 323.

Nota. Dampier, & d'après lui, M. Prevoſt dans cette Note, renferment ces Iſles entre le cinquième & le *douzième* degré de Latitude, quoiqu'ils leur donnent treize degrés d'étendue. Nous avons corrigé cette erreur, qui n'eſt pas moindre de *ſept* degrés. R. d. E.

(*f*) Carreri, *ubi ſuprà*, pag. 64.

dans pluſieurs Cantons, ont, comme eux, l'uſage de ſe peindre le corps (*g*). A l'égard de Mindanao, Xolo, Bool, & une partie de Sebu, ceux que les Eſpagnols ont trouvés Maîtres de ces Iſles, paroiſſent venus de Ternate, qui n'eſt pas éloignée. On en juge par leur Commerce & leur Religion, qui ſont les mêmes, & ſur-tout par les liaiſons qu'ils conſervent encore avec les Habitans de cette Iſle. DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Les Noirs, qui vivent dans les rochers & les bois épais dont l'Iſle de Manille eſt remplie, n'ont aucune reſſemblance avec les autres Habitans. Ce ſont des Barbares, qui ſe nourriſſent des fruits & des racines qu'ils trouvent dans leurs montagnes, & des animaux qu'ils prennent à la chaſſe. Ils mangent des ſinges, des ſerpens & des rats. Leur unique vêtement eſt un morceau d'écorce d'arbre, au milieu du corps; comme celui de leurs femmes eſt une toile, tiſſue de fil d'arbres, qu'elles nomment *Tapiſſe*, avec quelques braſſelets de jonc & de cannes. Cette race de Sauvages n'a ni Loix, ni Lettres, ni d'autre Gouvernement que celui de la Parenté. Chacun obéit au Chef de ſa famille. Leurs femmes portent les enfans dans des beſaces d'écorce d'arbres, ou liés autour d'elles. Ils dorment dans tous les lieux où la nuit les ſurprend, ſoit dans le creux d'un arbre, ou dans des nattes d'écorce, qu'ils diſpoſent en forme de hutes. Leur paſſion va ſi loin pour la liberté, que les Noirs d'une montagne ne permettent point à ceux d'une autre de mettre le pied ſur leur terrain; & cette indépendance mutuelle fait naître entr'eux de ſanglantes guerres. Ils ont une haine mortelle pour les Eſpagnols. Lorſqu'ils en tuent quelqu'un, ils célèbrent leur joye par une fête, dans laquelle ils boivent entr'eux dans ſon crâne. Leurs armes ſont l'arc & les fléches, dont ils empoiſonnent la pointe, & qu'ils percent à l'extrêmité, afin qu'elles ſe rompent dans le corps de leurs Ennemis; avec la zagaie ils portent une eſpèce de poignard attaché à leur ceinture, & un petit bouclier de bois. Ces Noirs n'ayant pas laiſſé de s'allier avec des Indiens auſſi ſauvages qu'eux, il en eſt ſorti une autre race de Noirs, qui ſe nomment *Manghians*, & qui habitent les Iſles de Mindoro & de Mundos. Quelques-uns ont les cheveux auſſi crêpus que les Négres d'Angola. D'autres les ont aſſez longs. La couleur de leur viſage eſt celle des Ethiopiens. Carreri, qui tenoit ce detail des Jéſuites & de pluſieurs autres Miſſionnaires, ne fait pas difficulté d'ajouter, ſur leur témoignage, qu'on a vû, à pluſieurs de ces Barbares, des queues de quatre ou cinq pouces de long (*b*). Noirs des montagnes de Manille. Race ſortie d'eux.

On trouve, dans les Iſles, quelques autres eſpèces de Sauvages, tels que les *Zambales*, qui portent les cheveux longs comme les Indiens conquis; les *Ilayas*, les *Tingbians*, & les *Igolottes*. Quelques-uns payent le tribut, quoiqu'ils n'ayent pas été vaincus par les Eſpagnols. Carreri ne put être informé de la Religion des Noirs. Les Miſſionnaires l'aſſurèrent unanimément, que ce malheureux Peuple vit comme les bêtes farouches, & que la ſeule trace de culte qu'ils ayent apperçu, dans les montagnes, eſt une pierre ronde, ou un tronc d'arbre, pour leſquels ils marquent une ſorte de vénération Autres Sauvages des Iſles.

(*g*) On a vû dans les Journaux de de Noort, de le Maire, &c., que cet uſage eſt commun dans les Iſles de la Mer du Sud.

(*b*) *Ibidem*, pag. 68.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

ration (*i*). Les trois autres Nations, qu'on a nommées auparavant, conſervent quelque penchant pour les ſuperſtitions du Mahométiſme, par la correſpondance qu'ils entretiennent avec l'Iſle de Ternate & les Malais.

IL paroit, ſuivant l'opinion la plus commune, que les premiers Habitans de ces Iſles ont été les Noirs, & que leur lâcheté naturelle ne leur ayant pas permis de défendre leurs Côtes contre les Etrangers qui ſont venus de Sumatra, de Borneo, de Macaſſar & d'autres Pays, ils les ont abandonnées pour ſe retirer dans les montagnes. Auſſi, dans toutes les Iſles où cette race de Noirs ſubſiſte encore, les Eſpagnols ne poſſèdent que les Côtes. Ils ne les poſſèdent pas même entiérement. Depuis *Maribeles* juſqu'au Cap de *Bolinao*, dans l'Iſle meme de Manille, on n'oſe deſcendre au rivage pendant cinquante lieues, dans la crainte des Noirs, qui ſont les plus cruels ennemis des Européens. Ils occupent tout l'intérieur de l'Iſle; & l'épaiſſeur des bois eſt ſeule capable de les défendre contre les plus fortes Armées. On lit, dans les Relations mêmes des Eſpagnols, que de dix Habitans de l'Iſle, à peine l'Eſpagne en compte un dans ſa dépendance. Paſſons, avec Carreri & Dampier, à la Deſcription particulière des Iſles.

(*i*) Pag. 69. Il ajoute qu'on a trouvé néanmoins, dans leurs cabanes, quelques Statues informes.

§. LI.

Deſcription de l'Iſle de Luçon, nommée auſſi Manille.

Forme de l'Iſle de Manille.

CETTE Iſle paſſe pour la principale des Philippines. Son extrêmité Orientale eſt au treizième degré trente minutes, & celle du Nord touche preſqu'au dix-neuvième. On compare ſa figure à celle d'un bras plié; inégale néanmoins dans ſon épaiſſeur, puiſque du côté de l'Orient on peut la traverſer en un jour, & que de celui du Nord elle s'élargit ſi fort, que ſa moindre largeur, d'une Mer à l'autre, eſt de trente à quarante lieues. Toute ſa longueur eſt de cent ſoixante lieues Eſpagnoles, & ſon circuit d'environ trois cens cinquante.

Origine de ſa Capitale.

DANS le coude de ce bras, la Mer reçoit une grande Rivière, qui forme une Baye de trente lieues de circuit. Les Eſpagnols l'appellent *Babia*, parcequ'elle ſort d'un grand Lac nommé *Babi*, qui eſt à dix-huit miles de leur Capitale. C'étoit dans le même lieu, c'eſt-à-dire, dans l'angle formé par la Mer & la Rivière, que les Inſulaires avoient leur principale Habitation, compoſée d'environ trois mille huit cens maiſons. Elle étoit environnée de pluſieurs marais, qui la fortifioient naturellement, & d'un terrain, qui produiſoit en abondance tout ce qui eſt néceſſaire à la vie; deux raiſons qui la firent choiſir, à Lopez-Legaſpi, pour en faire la Capitale Eſpagnole, ſous l'ancien nom de Manille (*a*). Ce deſſein fut exécuté le jour de Saint-Jean de l'année 1571, cinq jours après la conquête: mais la victoire s'étant déclarée pour les armes d'Eſpagne, le jour de Sainte *Potentia-*

ne,

(*a*) On renvoye ſa Deſcription à la fin de l'Article.

ne, qui eſt le 19 du même mois, cette Sainte fut choiſie pour la Patrone de l'Iſle. DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

LA Baye eſt profonde dans preſque toutes ſes parties, fort poiſſonneuſe, bordée de villages & de quantité d'arbres. A trois lieues de Manille, elle offre un fort bon Port, qui ſe nomme *Cavite*. Vers ſon entrée, à huit lieues de Manille, on voit l'Iſle *Mirabelle*, ou *Maribeles*, dont la terre eſt fort haute, & d'environ trois lieues de circuit. Les Eſpagnols y entretiennent une garde de ſix Soldats, commandés par un Officier, qui fait auſſi l'office de Corregidor, ou Gouverneur, dans un Village de cinquante maiſons, qui regarde la Ville de Manille. On diſtingue trois paſſages, pour entrer dans la Baye. Le premier, qui eſt le plus fréquenté, parcequ'il eſt le plus profond, n'a pas moins d'une demie lieue de largeur. Il eſt entre l'Iſle & la Pointe qu'on nomme *Pointe du Diable*. Le ſecond eſt large d'un quart de lieue, entre la Côte oppoſée, & ce qu'on nomme l'*Ecueil des chevaux*. Il a peu de fond; & quelques petits rochers, cachés ſous l'eau, le rendent moins ſûr. Le troiſième, qui a trois lieues de large, eſt entre l'Ecueil des chevaux & la Pointe de *Marigondon*. Les Banes, dont il eſt rempli, ne permettent point d'y entrer ſans beaucoup de précautions.

Baye de Bahia, ou de Manille.

Trois paſſages dans cette Baye.

EN ſortant de la Baye, ſur la gauche, par la route que prennent les Vaiſſeaux de la Nouvelle-Eſpagne, on trouve, après quatorze lieues de chemin, la Baye de *Balayan* & *Bombon*, qui a trois lieues de tour, & derrière laquelle on découvre un Lac avec quantité d'Habitations. En allant vers l'Eſt, on paſſe la Pointe *du Souffre*, & l'on entre dans la Baye de *Batangas*, qui n'eſt habitée que par des Indiens. Près de la Pointe, on rencontre la petite Iſle de *la Caza*, qui eſt remplie de gibier, & le Port de *Malcaban*, qui eſt entre cette Iſle & la Pointe.

Province & Baye de Balayan & Bombon.

APRÈS avoir paſſé la Baye de Batangas, on trouve les Villages de *Lovo* & de *Galban*, dont le voiſinage offre des apparences de Mines. C'eſt-là que ſe termine la Province de Balayan, qui commence à l'Iſle Maribeles, & qui contient environ deux mille cinq cens Indiens tributaires. On entre enſuite dans celle de *Calilaia*, ou *Tayabas*, qui s'étend juſqu'au Cap de *Bondo*, & dans les terres juſqu'à *Mauban*, ſur la Côte oppoſée de l'Iſle. Elle eſt plus grande & mieux peuplée que la première. On paſſe, de cette Province, dans celle de *Camarines*, qui comprend *Bondo*, *Paſſacao*, *Ibalon*, Capitale de la Juriſdiction de *Cantaduanes*, *Bulan*, *Sorſokon*, Port où l'on conſtruit les gros Vaiſſeaux du Roi, & la Baye d'*Albay*, qui eſt hors du Détroit, & proche de laquelle eſt un Volcan très-haut, qu'on apperçoit de fort loin en venant de la Nouvelle-Eſpagne. La Montagne du Volcan a quelques ſources d'eau chaude; une entr'autres, dont l'eau change en pierre le bois, les os, les feuilles, & l'étoffe même qu'on y jette. Carreri rend témoignage qu'on préſenta au Gouverneur des Philippines, Dom François *Tello*, une écreviſſe, dont la moitié ſeulement étoit pétrifiée, parceque dans la vûe de rendre ce phénomène plus ſenſible, on avoit pris ſoin qu'elle ne le fût pas entièrement. Dans un Village, nommé *Tivi*, à deux lieues du pied de la montagne, on trouve une grande ſource d'eau tiéde,

Province de Calilaia, ou Tabayas.

Province de Camarines.

Source dont l'eau pétrifie.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

de, qui a la même propriété, ſur-tout pour les bois de *Molaie*, de *Binanuio* & de *Naga* (*b*).

AU-DELÀ d'Albay, vers l'Orient, on découvre le Cap de *Buyſagai*. Ici la Côte remonte vers le Nord, en laiſſant à droite les Iſles Cantaduanes, qui en ſont éloignées de deux lieues. Enſuite, côtoyant l'Iſle, on trouve la Rivière de *Bicor*, qui vient d'un Lac, & baigne les murs de *Caceres*, Ville fondée par Dom François *de Sande*, ſecond Gouverneur & Propriétaire de ces Iſles. L'Evêque du nouveau Caceres y fait ſa réſidence; & les Provinces de Calilaia, de Camarines & d'Ibalon ſont ſous ſa Juriſdiction.

Ville & Evêché de Caceres.

DE la Province de Camarines, on entre dans celle de *Parecala*, qui a de riches Mines d'or & d'autres métaux, ſur-tout d'excellentes pierres d'aiman. On y compte environ ſept mille Indiens, qui payent tribut à l'Eſpagne. Le terroir en eſt plat & fertile. Il produit particulièrement des arbres de cacao & des palmiers, dont on tire beaucoup d'huile & de vin. Après trois jours de chemin le long de la Côte, on trouve la Baye de *Mauban*, dans le pli du bras. Au-dehors de cette Baye eſt le Port de *Lampon*, qui reſſemble à celui de Mauban.

Province de Parecala.

Ses Mines d'or, & d'autres métaux.

DEPUIS Lampon juſqu'au Cap *Del-Enganno*, la Côte n'a pour Habitans que des Infidèles & des Barbares. C'eſt-là que commence la Province & la Juriſdiction de *Cagayan*, la plus grande de toutes ces Iſles. Elle s'étend l'eſpace de quatre-vingt lieues en longueur, & de quarante en largeur. Sa Capitale eſt la *Nouvelle-Segovie*, fondée par le Gouverneur Dom Gonſalve *de Ronquille*, avec une Egliſe Cathédrale, dont le premier Evêque fut Michel *de Benavides*, en 1598. La Ville eſt ſituée ſur le bord d'une Rivière du même nom, qui vient des montagnes de *Santor*, dans *Pampangan*, & qui traverſe preſque toute la Province. C'eſt la réſidence d'un Alcade Major, avec une Garniſon. On y a conſtruit un Fort de pierre, ſoûtenu par d'autres Ouvrages, pour ſe défendre des Montagnards. Les Paroiſſes de cette Province ont été confiées aux Dominiquains. On obſerve que le Cap d'Enganno, qui eſt le plus Septentrional de l'Iſle, eſt fort dangereux par les vents du Nord & par la force des Courans. Après avoir ſuivi la Côte, de l'Eſt à l'Oueſt, pendant quinze lieues, on trouve l'autre Pointe, qui ſe nomme *Boxeador*. Au-delà de ce Cap, la Côte tourne au Sud, & l'on fait encore vingt lieues dans la Province de Cagayan, pour entrer dans celle d'Iloccos. Les Cagayans tributaires ſont au nombre d'environ neuf mille. Toute la Province eſt fertile; & ſes Habitans, dont on vante la vigueur, ſe partagent entre l'agriculture & la milice, tandis que leurs femmes font divers ouvrages de coton. Les montagnes y fourniſſent une ſi grande abondance de cire, qu'étant à très-vil prix, les pauvres s'en ſervent au lieu d'huile à brûler. On trouve, dans les mêmes lieux, quantité de bois eſtimés, tels que le bréſil & l'ébène. Les forêts y ſont remplies de ſangliers, moins bons à la vérité que les nôtres, & de cerfs qu'on tue pour la peau & les cornes, dont on fait un Commerce avantageux avec les Chinois.

Nouvelle-Segovie, Capitale de la Province de Cagayan.

LA Province d'*Iloccos* paſſe pour une des plus peuplées & des plus riches de

Province d'Iloccos.

(*b*) Carreri, *ubi ſuprà*, pag. 77.

de toutes ces Iſles. Elle a quarante lieues de Côtes, & ſa ſituation eſt ſur les bords de la Rivière de *Bigan*. Guido de *Laccazaris*, Gouverneur Eſpagnol, y fonda, en 1574, une Ville, qu'il nomma *Fernandine*. Cette Province ne s'étend pas plus de huit lieues dans les Terres, parcequ'on trouve, à cette diſtance, des montagnes & des forêts habitées par les *Igolottes*, Nation guerrière & de haute ſtature, & par des Noirs qui n'ont pas encore été ſubjugués. Une Armée Eſpagnole, qui attaqua les Igolottes, en 1623, connut l'étendue de ces montagnes, dans une marche de vingt & une lieues qu'elle n'y put faire qu'en ſept jours. Elle paſſa continuellement ſous des muſcadiers ſauvages & ſous des pins. Ce ne fut qu'au ſommet de la montagne, qu'elle trouva les principales Habitations des Igolottes. Ces lieux ſauvages leur fourniſſent de l'or, qu'ils échangent avec les Tributaires d'Iloccos & de Pangaſinan, pour du tabac, du riz & d'autres commodités. DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

ON paſſe enſuite dans la Province de *Pangaſinan*, dont la Côte a quarante lieues d'Eſpagne de longueur, & la même largeur, à peu près, que celle d'Iloccos. Ses montagnes produiſent beaucoup d'une eſpèce de bois, que les Indiens nomment *Sibucau*, renommé pour teindre en rouge & en bleu. Tout le fond de cette Province eſt habité par des Sauvages, qui vont errans dans les forêts & les montagnes, auſſi nuds, auſſi féroces que les animaux des mêmes lieux. Ils ſément néanmoins quelques grains dans leurs vallées; & le reſte de leur travail conſiſte à ramaſſer, dans le lit des Rivières, de petits morceaux d'or, qu'ils donnent, pour ce qui leur manque, aux Indiens tributaires. On compte, de ceux-ci, dans la Province d'Iloccos, environ neuf mille; & ſept mille dans celle de Pangaſinan. C'eſt dans la dernière qu'eſt le Port de *Bolinao*, & la *Plaga-Onda*, lieu fameux, aux Philippines, par la victoire que les Eſpagnols y remportèrent ſur la Flotte Hollandoiſe d'Olivier de Noort. (*c*). Province de Pangaſinan.

LA Province de *Pampangan*, qui fait la ſéparation du Diocèſe de la Nouvelle-Segovie & de l'Archevêché de Manille, ſuit celle de Pangaſinan. Cette Province, qui a beaucoup d'étendue, eſt d'une extrême importance pour les Eſpagnols, par l'utilité qu'ils en tirent continuellement pour la conſervation de l'Iſle. Les Habitans, qu'ils ont pris ſoin d'accoutumer à leurs uſages, ſervent non-ſeulement à les défendre, mais à les ſeconder dans toutes leurs entrepriſes. D'ailleurs ſon terroir eſt très-fertile, ſur-tout en riz; & Manille en tire ſes proviſions. Elle fournit auſſi du bois pour les Vaiſſeaux, avec d'autant plus de facilité que ſes forêts ſont ſur la Baye, & peu éloignées du Port de Cavite. On y compte huit mille Indiens conquis, qui payent le tribut en riz. Ses montagnes ſont habitées par les Zambales, Peuples féroces, & par des Noirs aux cheveux crêpus, qui ſont continuellement aux mains pour défendre les limites de leurs Juriſdictions ſauvages, & s'interdire mutuellement l'accès des bois dont ils s'attribuent la propriété. Province de Pampangan.

BAHI eſt une autre Province à l'Orient de Bahia, qui n'eſt pas moins importante aux Eſpagnols pour la conſtruction des Vaiſſeaux. On recueille, Province de Bahi.

(*c*) C'eſt tout le contraire, & de Noort s'attribue la victoire; Voyez ſa Relation au Tome XIV. *pag.* 223. R. d. E.

Description des Isles Philippines.

Betel de Manille.

le, autour du Lac de ſon nom, & des Villages voiſins, les meilleurs fruits de l'Iſle; ſur-tout de l'areca, que les Habitans nomment *Bonga*, & du betel, qu'ils appellent *Buys*. Le betel de Manille l'emporte ſur celui du reſte des Indes. Auſſi les Eſpagnols mêmes en mâchent-ils du matin au ſoir. Les Habitans tributaires de cette Province, qui ſont au nombre d'environ ſix mille, ſont employés ſans ceſſe à couper, ou ſcier du bois, pour le Port de Cavite. Le Roi leur donne, pour le travail, une piaſtre par mois, & leur proviſion de riz.

Province de Bulacan.

ENTRE Pampangan & Tondo, on trouve une petite Province nommée *Bulacan*, qui abonde en riz & en vin de palmier. Elle eſt habitée par les Tagales, dont on ne compte que trois mille, qui payent le tribut.

Province des Iſles.

Iſle de Cantaduanes.

ENFIN l'on met au nombre des Provinces de Luçon, ou Manille, pluſieurs Iſles voiſines de l'embouchure du Canal, telles que *Cantaduanes*, *Masbate*, & *Bourias*. La première a trente lieues de circuit, & ſa figure eſt triangulaire. Elle eſt des premières qui ſe préſentent à l'approche des Philippines, & ſi proche de l'Embocadero de Saint-Bernardin, que pluſieurs Pilotes, s'y étant trompés, & croyant entrer dans la bouche du Détroit, ſe ſont jettés entre des Bancs dangereux, dont toute l'Iſle eſt environnée juſqu'à la portée du mouſquet. Elle eſt expoſée aux vents du Nord, qui ne permettent point d'en approcher juſqu'au milieu de Septembre. Sa fécondité eſt extrême en riz, en huile de palmier, en cocos, en miel & en cire. On y trouve pluſieurs Rivières, dont le paſſage eſt dangereux, & le ſable mêlé d'or, que les torrens y entraînent des montagnes; la plus grande ſe nomme *Catandangan*. Les Eſpagnols lui ont donné le nom de *Cantaduanes*, d'où l'Iſle a pris le ſien. La principale occupation des Habitans eſt de faire de petites Barques, qu'ils vendent à Mindoro, à Calilaia, à Balayan & dans d'autres lieux. Ils commencent par en faire une grande, couſue, ſuivant leur uſage, avec des cannes, ſans pont & ſans cloux; & continuant par degrés d'en faire de plus petites, ils les mettent l'une dans l'autre, & les tranſportent ainſi juſqu'à cent lieues. Cette Nation eſt guerrière. Elle ſe peint comme les Biſayas; mais elle porte une ſorte de veſte, qui deſcend juſqu'aux genoux. Les femmes ſont vêtues modeſtement, à la manière des Biſayas, d'une robbe & d'un long manteau; & leurs cheveux ſont liés, au ſommet de la tête, d'un nœud en forme de roſe. Elles portent, ſur le front, un morceau d'or battu, large de deux doigts, & doublé de taffetas; avec trois pendans d'or à chaque oreille, l'un, comme on les porte en Europe, les deux autres plus bas, & des anneaux aux jambes, dont le bruit ſe fait entendre lorſqu'elles marchent. Cette parure n'empêche pas qu'elles n'ayent l'eſprit mâle, & qu'elles ne s'exercent, comme les hommes, au travail de l'agriculture & de la pêche.

Deſcription de la Ville de Manille.

APRÈS avoir fait le tour de l'Iſle de Luçon, ou Manille, il ne manque, à cette curieuſe Deſcription, que celle de ſa Capitale. La Ville de Manille eſt dans une poſition qui la fait jouir d'un Équinoxe preſque continuel. Pendant toute l'année, la longueur des jours & celle des nuits ne diffèrent pas d'une heure; mais les chaleurs ſont exceſſives. Elle eſt ſituée ſur une Pointe de terre que la Rivière forme en ſe joignant à la Mer. Son circuit eſt d'environ deux miles, & ſa longueur d'un tiers de mile, dans une forme

me ſi peu régulière, qu'elle eſt fort étroite aux deux bouts, & large au milieu. On y compte ſix Portes ; celles de *Loz Almazenes*, de *Saint-Dominique*, de *Parian*, de *Sainte-Lucie*, la *Royale*, & une Poterne. La muraille, du côté de Cavite, n'a que cinq petites Tours, garnies de pièces de fer; mais à la pointe, elle eſt défendue par un fameux Baſtion, qui ſe nomme *Della-Fundizione*, & plus loin par un autre. C'eſt entre ces deux Ouvrages que ſe trouve la Porte Royale, qui eſt garnie d'une bonne Artillerie de fonte, avec pluſieurs Ouvrages extérieurs. On trouve enſuite le Baſtion de Parian, qui tire ce nom d'un Fauxbourg qui le couvre, & qui eſt monté auſſi de pluſieurs pièces de fonte. En continuant de ſuivre la Rivière, on voit la Tour de Saint-Dominique, proche d'un Couvent de cet Ordre; & l'on achève le tour de la Ville, en venant du Château, qui termine ſa longueur. Ainſi, Manille eſt baignée au Midi par la Mer; au Nord & à l'Eſt par la Rivière, ſur laquelle on entretient des ponts-levis, pour entrer dans la Porte Royale & dans celle de Parian.

Description des Isles Philippines.

Ses maiſons, quoique de ſimple charpente, depuis le premier étage juſqu'au ſommet, tirent aſſez d'agrément de leurs belles galeries. Les rues ſont larges; mais on y voit quantité d'Edifices ruinés par les tremblemens de terre, & peu d'empreſſement pour les rebâtir. C'eſt la même raiſon qui fait que la plûpart des maiſons ſont de bois. On comptoit, à la fin du dernier ſiècle, trois mille Habitans dans Manille, mais nés preſque tous de tant d'unions différentes, qu'il a fallu des noms bizarres pour les diſtinguer. On y donne le nom de *Créole* à celui qui eſt né d'un Eſpagnol & d'une Américaine, ou d'un Américain & d'une femme Eſpagnole. Le *Métif* vient d'un Eſpagnol & d'une Indienne; le *Caſtis*, ou le *Terceron*, d'un Métif & d'une Métive; le *Quarteron*, d'un Noir & d'une Eſpagnole; le *Mulâtre*, d'une femme Noire & d'un Blanc; le *Grifo*, d'une Noire & d'un Mulâtre; le *Sambo*, d'une Mulâtre & d'un Indien; & le *Cabra*, d'un Sambo & d'une Indienne.

Diſtinction des races qui viennent de différentes unions.

Les femmes de qualité, dans Manille, ſont vêtues à l'Eſpagnole; mais celles du commun n'ont pour tout habillement qu'une pièce de toile des Indes, qui ſe nomme *Saras*, qu'elles s'attachent de la ceinture en bas, pour ſervir de juppe; & une autre, qu'elles appellent *Chinina*, qui leur ſert de manteau. Dans un Pays ſi chaud, elles n'ont beſoin, ni de bas, ni de ſouliers. Les Eſpagnols de la Ville ſont habillés à la manière d'Eſpagne; mais ils ont pris l'uſage des hautes ſandales de bois, dans la crainte des pluyes. Ceux, dont la condition eſt aiſée, font porter, par un domeſtique, un large Paraſol, pour les garantir des ardeurs du Soleil. Les femmes ſe ſervent de belles Chaiſes, ou d'un *Hamac*, qui n'eſt, comme ailleurs, qu'une eſpèce de filet, ſoûtenu par une longue barre de bois & porté par deux hommes, dans lequel on eſt fort à l'aiſe.

Habit des Eſpagnols de Manille.

Quoique la Ville ſoit également petite par l'enceinte de ſes murs & par le nombre de ſes Habitans, elle devient très-grande, ſi l'on y comprend ſes Fauxbourgs. A cent pas de la Porte de Parian, on en trouve un du même nom, qui eſt le Quartier des Marchands Chinois. On les appelle *Sangleys*. Cette Habitation a pluſieurs rues, toutes bordées de boutiques remplies d'étoffes de ſoye, de belles porcelaines, & d'autres marchandiſes.

Fauxbourgs qui aggrandiſſent beaucoup Manille.

On

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

On y trouve toutes ſortes d'Artiſans & de Métiers. Les Eſpagnols dédaignant de vendre & d'acheter, tout leur bien eſt entre les mains des Sangleys, auxquels ils abandonnent le ſoin de le faire valoir. On en compte près de trois mille dans Parian, ſans y comprendre ceux des autres parties de l'Iſle, qui ſont au même nombre. Ils étoient autrefois environ quarante mille; mais la plûpart périrent dans diverſes ſéditions, qu'ils avoient eux-mêmes excitées, & qui attirèrent d'Eſpagne une défenſe à tous les autres de demeurer dans l'Iſle. Cet ordre eſt mal obſervé. Il en arrive tous les ans quelques-uns, dans quarante ou cinquante Chiampans, qui apportent à Manille quantité de marchandiſes, ſur leſquelles ils ſont beaucoup plus de profit qu'ils n'en peuvent eſpérer à la Chine. Ils demeurent cachés quelque-tems, pour éluder la Loi. Enſuite l'habitude de les voir, & l'intérêt même des Eſpagnols, font fermer les yeux ſur leur hardieſſe.

Des Chinois, nommés Sangleys, font tout le Commerce.

Leur Gouvernement.

LES Sangleys de Parian ſont gouvernés par un Alcade, ou un Prévôt, auquel ils payent une ſomme conſidérable. Ils ne ſont pas moins libéraux pour l'Avocat Fiſcal, qui eſt leur Protecteur déclaré, pour l'Intendant & les autres Officiers; ſans parler des impôts & des tributs qu'ils payent au Roi. Pour la ſeule permiſſion de jouer (*d*), au commencement de leur nouvelle année, ils donnent au Roi dix mille pièces de huit. On ne leur laiſſe néanmoins cette liberté que très-peu de jours, pour ne les pas expoſer au riſque de perdre le bien d'autrui. D'ailleurs, ils ſont contenus rigoureuſement dans le devoir. On ne leur permet pas de paſſer la nuit dans la maiſon des Chrétiens; & leurs boutiques ne doivent jamais demeurer ſans lumière. Carreri aſſure que c'eſt pour les détourner d'un vice abominable qui eſt fort commun à leur Nation (*e*).

Quinze Fauxbourgs à Manille.

APRÈS avoir paſſé la Rivière ſur le Pont qui eſt proche de Parian, on trouve les Fauxbourgs de *Tondo*, *Minondo*, *Sainte-Croix*, *Dilao*, *Saint-Michel*, *Saint-Jean de Bagumbaia*, *Saint-Jacques*, *Nôtre-Dame de l'Hermite*, *Malati*, *Chiapo*, & pluſieurs autres juſqu'au nombre de quinze, qui ſont tous habités par des Indiens, des Tagales, & d'autres Nations, ſous la direction d'un Alcade. La plûpart des maiſons y ſont de bois, & bâties ſur des piliers le long du Fleuve. Elles ſont couvertes de *Nipas*, ou de feuilles de palmier. Les côtés ſont garnis de cannes. On y monte par des échelles, qui ſont néceſſaires dans un terrain humide & ſouvent couvert d'eau. Tondo, qui s'étoit conſervé ſous la puiſſance d'un petit Roi, étoit autrefois environné de remparts & muni de quelques pièces d'Artillerie; mais il fit peu de réſiſtance aux armes des Eſpagnols. Dans l'eſpace qui eſt entre ces Fauxbourgs, on trouve, ſur l'un & l'autre bord de la Rivière juſqu'au Lac de Bahi, quantité de Jardins, de Fermes & de Maiſons de campagne.

Collège des Jéſuites de Manille.

CARRERI eut la curioſité de viſiter tous les Edifices de Manille, qui lui parurent dignes de ſes obſervations. Le Collège des Jéſuites eſt fort grand, orné

(*d*) Leur Jeu ſe nomme *la Metoua*. C'eſt un pair ou non. Ils mettent quantité de petites monnoyes en un monceau, qui eſt pour celui qui devine. Ceux qui tiennent le Jeu ſont ſi adroits, que la longueur & la hauteur du monceau leur font connoître le nombre des monnoyes. Quelquefois il leur ſuffit d'en enlever ſubtilement une petite pièce, pour faire le nombre qu'ils ſe ſont propoſé.

(*e*) *Ubi ſuprà*, pag. 22.

orné de très-longues & très-hautes voutes, avec de ſpacieux dortoirs; mais, depuis le premier étage juſqu'au ſommet, tout eſt de bois, dans la crainte des Tremblemens de terre. Par la même raiſon, toute la partie ſupérieure de l'Edifice eſt ſoûtenue par de hautes colomnes, afin que ce poids fatigue moins les murs, qui ne réſiſteroient pas autrement à de ſi violentes ſecouſſes. On voit, au centre du Collège, un magnifique Cloître, & une Egliſe du même éclat, dont le Maître-Autel eſt richement orné. Six autres Autels, brillans des plus belles dorures, répondent au principal. Le Portail eſt d'une pierre fort eſtimée, & travaillée avec beaucoup d'art. Cette Maiſon, qui ſe nomme *Saint-Ignace*, fut fondée en 1581, ſous le premier Evêque de Manille, par le Père *Sedigno-Alonſo*. Aſſez proche, eſt un autre Edifice, nommé *Saint-Joſeph*, qui porte plus proprement le titre de Collège, où les Jéſuites avoient alors quarante Ecoliers pour les Humanités, la Philoſophie & la Théologie. On y prend tous les Degrés. Outre ſes revenus particuliers & les penſions du Roi, il s'y trouve des Etudians, qui payent une penſion annuelle de cent cinquante pièces de huit. Ils ſont vétus de couleur de pourpre, avec des robbes d'étoffe rouge. Les Gradués, pour ſe diſtinguer des Humaniſtes, portent un collier de la même étoffe.

Description des Isles Philippines.

Diſtinction des Etudians.

Le Couvent de *Sainte-Claire* n'a de remarquable, que d'être compoſé de quarante Religieuſes, qui vivent d'aumônes, ſans dot & ſans domeſtiques, & de s'être ſoûtenu, dans cette auſtérité, depuis l'année 1701, que ſes Fondatrices vinrent de la Nouvelle-Eſpagne.

Divers Couvens.

La *Miſéricorde* eſt un Monaſtère dédié à Sainte-Eliſabeth, où l'on reçoit les Orphelines, filles d'Eſpagnols & de Métifs. Lorſqu'elles trouvent l'occaſion de ſe marier, on leur donne pour dot, trois cens, & quelquefois quatre cens pièces de huit.

Le Couvent des Auguſtins eſt ſpacieux. Les dortoirs en ſont voutés. On admire, dans l'Egliſe, quinze Autels dorés, dont quelques-uns ont des paremens d'argent maſſif. La Sacriſtie eſt d'une richeſſe, qui mérite la curioſité des Voyageurs.

Le Château, qui porte le nom de *Saint-Jacques*, eſt ſitué ſur la pointe Occidentale de la Ville. La Mer le baigne d'un côté, & la Rivière de l'autre. Le Foſſé, qui le ſépare de la Ville, eſt fort profond, & ſe remplit d'eau lorſque la Mer monte. On le paſſe ſur un Pont-levis. Aux deux extrémités, il a deux bons Baſtions, bien montés d'Artillerie. L'autre pointe du triangle, vers l'Occident, eſt défendue par une Tour, qui garde tout à la fois l'entrée de la Rivière, & un très-petit Port, dont l'accès n'eſt facile qu'aux moindres Bâtimens. Deux petits Ravelins, à fleur d'eau, ſont le reſte des fortifications. Après avoir paſſé deux Portes, on arrive au Corps-de-Garde, qui eſt ſuivi d'une grande Place d'armes, au bout de laquelle on trouve un ſecond Corps-de-Garde, la Maiſon du Gouverneur & une autre Place d'armes.

Château de Manille.

La Chapelle Royale eſt devant le Château. Elle eſt fort ornée de dorures. Huit Chapelains la deſſervent, à chacun deſquels le Roi donne par mois quinze pièces de huit, & cinquante au Doyen. Ils ſont obligés d'enterrer les Soldats, pour une ſomme fixe qu'ils n'ont pas honte de recevoir à chaque Enterrement.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

L'EGLISE Archiépiſcopale eſt grande, & ſoûtenue de chaque côté par ſix Pilaſtres. Mais elle eſt fort mal ornée. Cependant le ſeul revenu fixe de l'Archevêque eſt de ſix mille pièces de huit; & de douze Chanoines, qui compoſent le Chapitre, les uns ont quatre cens, d'autres cinq cens pièces, toutes payées par le Tréſor Royal. Manille, après avoir eu ſon premier Evêque en 1581, fut érigé en Archevêché en 1598 (*f*).

LES Egliſes des Auguſtins Déchauſſés & de Saint-Dominique ne manquent point d'ornemens. Les Dominiquains ont deux Collèges; l'un nommé *Saint-Thomas*, dont les revenus ſervent à l'entretien de cinquante Etudians, qui portent un habit verd, avec une robbe de ſatin incarnat, & qui doivent être Eſpagnols. Dans l'autre, on reçoit indifféremment des enfans Eſpagnols & des Métifs. Leur habit eſt bleu, & la fondation de cet Etabliſſement les oblige d'aſſiſter, les jours de Fête, aux Offices de la Chapelle Royale. On prend les Degrés dans le Collège de Saint-Thomas, comme dans celui de Saint-Joſeph.

Obligation ſingulière du Roi d'Eſpagne.

C'EST une obſervation ſingulière, que le Roi d'Eſpagne fournit de l'huile pour les Lampes, & du vin pour les Meſſes, à toutes les Egliſes des Philippines; ſans autre exception que celle des Terres titrées, dont le Seigneur, ou le Baron, eſt obligé à l'entretien du Curé, & de l'huile qui ſert à l'Egliſe.

Autres Etabliſſemens de Manille.

LES Obſervantins, que nous nommons *Cordeliers*, ſont chargés, à Manille, du Gouvernement des Paroiſſes. Ils ont une Egliſe bien dotée, qui ſe nomme *Saint-François*. Celle d'une Paroiſſe des Auguſtins, qui eſt à deux miles de la Ville, & qui ſe nomme *Nôtre-Dame des Remèdes*, a ſes murs intérieurs & ſon portail revêtus, avec beaucoup d'art, d'écailles d'huitres & d'autres poiſſons; ce qui forme, ſuivant l'Auteur, un ſpectacle digne de la curioſité des Etrangers. *Sainte-Potentiane* eſt un Couvent fondé par le Roi, pour ſeize pauvres Orphelines, auxquelles il fournit l'entretien, & une dot honnête lorſqu'elles ſe marient. Les femmes ſéparées de leurs maris, & les filles de débauche, y ſont reçûes auſſi, par l'ordre de la Juſtice, mais ſans communication avec les Orphelines, & ſous la dure condition d'y gagner leur vie par un travail continuel. L'Hôpital Royal eſt à deux miles de la Ville. Il n'a de ſingulier, que la diſtribution des deux Sexes, dont l'un occupe les corridors d'en-haut, & l'autre ceux d'en-bas. Un mile plus loin, on trouve un petit Fort, flanqué de petites tours & garni de fauconneaux, dans lequel on fait de la poudre pour le ſervice du Roi.

Fort de Saint-Philippe; priſon de Dom Fernand de Valenzuela.

CARRERI ne viſita pas avec moins d'attention le Port nommé *Cavite*, qui eſt proprement celui de Manille, quoiqu'il en ſoit éloigné de trois lieues. Il paſſa par le Fort de *Saint-Philippe*, ſitué ſur une pointe de terre que forme la Baye. Ce Fort, qui fut bâti après celui de Manille, eſt un quarré régulier, défendu par un aſſez grand nombre de petites pièces d'Artillerie, autour duquel on bâtiſſoit alors des Cazernes pour les Soldats, des Magaſins & des Citernes. Il ſervit de priſon, pendant dix ans, à Dom Fernand

(*f*) Le premier Evêque fut le Père *Salvar*, Dominiquain; & le premier Archevêque, le Père *Benez*, Franciſcain.

nand *Valenzuola*, Grand d'Eſpagne & Premier Miniſtre, qui s'y vit relegué en 1679 (*g*).

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Deſcription de Cavite.

La Ville de Cavite eſt à la vûe de Manille, au Sud, ſur une langue de terre aſſez étroite, qui a d'un côté la Mer, & de l'autre le Port. Cette ſituation n'a pas permis de la ceindre de murailles; mais, vers le bout de la langue de terre, elle a pour ſa défenſe un bon Château. Le côté oppoſé eſt fermé d'une Mer à l'autre, par un mur garni de quelques pièces de canon, & par un foſſé qui ſe remplit d'eau dans les hautes marées, & qu'on paſſe ſur un pont-levis. Avec peu de dépenſe, on feroit une Iſle de Cavite. Le Port eſt en demi cercle, comme celui de Trapani en Sicile. On y eſt à l'abri des vents du Sud, mais ſi peu des vents du Nord, que les gros Vaiſſeaux n'y trouvent pas de ſûreté, s'ils ne ſont fort proches de Terre. Les Edifices de Cavite ſont de bois, ou de cannes, ſans excepter les Egliſes; à la réſerve de celle des Auguſtins & du Collège des Jéſuites, qui ſont de pierre. L'Arſenal forme la pointe du Château. On y voit ordinairement deux ou trois cens Indiens, & quelquefois ſix cens, que les Eſpagnols forcent de travailler à la fabrique des Vaiſſeaux & des Galions. Outre que le bois de l'Iſle eſt dur & peſant, les planches ont tant d'épaiſſeur, & ſont ſi bien doublées, qu'elles réſiſtent au canon. On conſtruit, dans cet Arſenal, des Vaiſſeaux d'une grandeur extraordinaire: mais l'Auteur condamne la pratique des Eſpagnols, qui expoſent témérairement leurs biens dans ces vaſtes machines, ſur une Mer orageuſe, où les Bâtimens moyens courent moins de danger que les grands (*b*).

Saint-Roch, unique Fauxbourg de Cavite, s'étend hors du mur, depuis une rive juſqu'à l'autre, & n'eſt compoſé que de maiſons de bois, au milieu d'une forêt d'arbres. L'Egliſe Paroiſſiale en eſt fort belle. Ce Fauxbourg a plus d'Habitans que la Ville; Eſpagnols, Indiens & Sangleys.

Son Fauxbourg.

Le Lac de *Babi*, qui donne ſon nom à la Rivière & à la Baye, eſt fort long, mais fort étroit. Son circuit eſt d'environ quatre-vingt-dix miles. On trouve ſur ſes bords, qui ſont habités & cultivés par des Indiens conquis, pluſieurs maiſons de Jéſuites, d'Auguſtins & de Cordeliers. La pêche y eſt toûjours abondante, quoique dangereuſe par le grand nombre de crocodiles (*i*), qui font également la guerre aux hommes & aux bêtes. On n'y voit pas moins de ces poiſſons qui ſe nomment *Epées*; & ces deux eſpèces de monſtres ſe battent entr'eux avec une extrême furie. Le dernier, trouvant ſon ennemi couvert d'écailles, qui parent les coups de ſa pointe, plonge, & le frappe au ventre. Auſſi demeure-t-il ordinairement vainqueur.

Lac de Babi.

(*g*) *Ibidem.* pag. 264. Voyez le Plan de Manille, que nous avons inſeré au Tome précédent, *pag.* 223. R. d. E.

(*b*) *Ibid.* pag. 265. On en fait, dont la quille a ſoixante-deux coudées, & larges à proportion.

Nota. Ces Vaiſſeaux ſont ſi ſolidement conſtruits, que quatorze Bâtimens Hollandois, qui s'approchoient de Cavite, à deſſein de s'en emparer, n'en purent endommager un contre lequel ils ſe battoient, quoiqu'ils euſſent tiré plus de mille boulets de canon dans ſes flancs. *Dampier*, pag. 120. R. d. E.

(*i*) Carreri dit qu'il ne ſe paſſe point d'année, que ces crocodiles ne dévorent quantité de perſonnes, & un grand nombre de chevaux ſur leſquels ils s'élancent, lorſqu'ils s'approchent des bords du Lac. Comme ces monſtres préfèrent la chair des chiens à la chair humaine, les Indiens mettent des chiens dans les pièges qu'ils leur tendent, & les prennent par ce moyen. R. d. E.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

queur. L'arme naturelle, qui lui a fait donner le nom d'épée, a juſqu'à ſix palmes de longueur, avec une bordure de dents auſſi pointues que des cloux; & réuniſſant ainſi les qualités d'une ſcie & d'une épée, elle perce, elle coupe & déchire du même coup. En allant de Manille au Lac de Bahi, qui en eſt à dix-huit miles dans les terres, on rencontre quelques belles Fermes & pluſieurs Couvens. Un autre Lac, petit, mais profond, qui ſe trouve ſur une montagne, à peu de diſtance du grand, eſt rempli d'eau ſomache, tandis que celle du grand Lac eſt fort douce; ce qu'on attribue aux mineraux qui peuvent être deſſous. Les arbres, dont il eſt environné, ſont chargés d'une infinité de grandes chauve-ſouris, qui pendent attachées les unes aux autres, & qui prennent leur vol à l'entrée de la nuit, pour aller chercher leur nourriture dans des bois fort éloignés. Elles volent quelquefois en ſi grand nombre, & ſi ſerrées, qu'elles obſcurciſſent l'air de leurs grandes aîles, qui ont quelquefois ſix palmes d'étendue (*k*). Elles ſçavent diſcerner, dans l'épaiſſeur des bois, les arbres dont les fruits ſont murs. Elles les dévorent pendant toute la nuit, avec un bruit qui ſe fait entendre de deux miles; & vers le jour, elles retournent à leurs retraites. Les Indiens, qui voyent manger leurs meilleurs fruits par ces animaux, leur font la guerre, non-ſeulement pour ſe vanger, mais pour ſe nourrir de leur chair, à laquelle ils prétendent trouver le goût du lapin. Un coup de fléche en abbat infailliblement pluſieurs.

Autre petit Lac.

Chauve-ſouris des Philippines.

Source d'une chaleur ſurprenante.

DANS un des Couvens qu'on rencontre ſur cette route, on admire une Source, dont l'eau eſt ſi chaude qu'on n'y ſçauroit mettre la main; & que ſi l'on y met une poule, on lui voit tomber, non-ſeulement les plumes, mais la chair même de deſſus les os. Elle fait mourir un crocodile qui en approche, & tomber ſes plus dures écailles. La fumée, qu'elle exhale, reſſemble à celle d'une fournaiſe ardente. Cette Source, qui eſt dans une montagne voiſine du Couvent, forme un grand ruiſſeau, qui vient le traverſer, & qui communique encore une chaleur extraordinaire aux lieux dans leſquels on la retient. L'eau en eſt excellente à boire, lorſqu'elle eſt refroidie. Une demie lieue plus loin, on voit, avec la même admiration, une petite Rivière, qui ſort auſſi de la montagne, & dont les eaux ſont exceſſivement froides; mais ſur le bord de laquelle on ne peut creuſer tant ſoit peu le ſable, ſans en faire ſortir une eau fort chaude (*l*).

(*k*) *Ibid.* pag. 42. (*l*) *Ibidem.* pag. 42.

§. III.

Iſles de Capoul, Ticao, Bourias, Masbate, Marinduque, Mindoro, Louban, Babuyanes, Paragua, Calamianes, Cuyo, Panay, Imaras, Sibuyau, Romblou, Batan & Tablas.

Capoul.

A l'entrée du Détroit, on rencontre *Capoul*, & pluſieurs autres petites Iſles, qui, reſſerrant le Canal, donnent aſſez de violence aux courans pour faire tourner deux ou trois fois les plus gros Navires. Capoul a trois lieues de circuit. Son terroir eſt agréable & fertile. Les Indiens y ont

ont de fort bonnes Habitations, à la manière des Biſayas. *Ticao*, qui eſt à huit lieues au Nord-Eſt de la bouche du Détroit, eſt une Iſle d'environ huit lieues de tour, habitée auſſi par des Indiens, mais la plûpart Sauvages. Elle offre un fort bon Port, dans lequel on trouve de l'eau fraîche & du bois. C'eſt la dernière Terre où les Vaiſſeaux touchent, en allant à la Nouvelle-Eſpagne. DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES. Ticao.

ON découvre *Bourias*, à quatre lieues de Ticao vers l'Oueſt. Cette Iſle contient, dans une circonférence de cinq lieues, quelques Indiens tributaires, qui dépendent de la Paroiſſe de *Masbate*, autre Iſle au Sud de Bourias, dont les Eſpagnols ne ſe rendirent Maîtres qu'en 1569. On donne, à Masbate, trente lieues de tour & huit de large. Ses Ports ſont commodes pour toutes ſortes de Vaiſſeaux. Elle eſt habitée par deux cens cinquante familles Indiennes, qui payent le tribut en cire, en civette & en ſel; mais les Montagnards y ſont en fort grand nombre. Quoique les Eſpagnols des Philippines ſoyent perſuadés que Masbate a de riches Mines d'or, ils ne les font pas chercher; parcequ'ayant, tous les ans, à négocier pour la Nouvelle-Eſpagne, pluſieurs centaines de mille pièces de huit, à dix pour cent de Commiſſion, ils ne veulent pas riſquer des fraix, dont le retour eſt incertain. D'un autre côté, les Inſulaires préfèrent un plat de riz, qui leur cauſe peu de fatigue, à des richeſſes qu'ils ne peuvent ſe procurer que par un pénible travail. A peine ramaſſent-ils l'or qu'ils trouvent quelquefois dans leurs Rivières. Les bords de la même Iſle ſont ſouvent enrichis d'ambre gris, que les courans du Canal y jettent ſur le rivage. Bourias. Masbate, & ſes Mines d'or.

AU-DELÀ de Ticao, de Masbate & de Bourias, on trouve, à quinze lieues de Manille, l'Iſle de *Marinduque*, dont le circuit eſt d'environ dix-huit lieues. Sa terre eſt fort haute, abondante en fruits, ſur-tout en cocos, dont les Habitans ſe nourriſſent, parcequ'ils ont peu de riz. On y recueille beaucoup de pois: mais la circ n'y eſt pas ſi commune que dans les autres Iſles. Elle eſt habitée par cinq cens familles, d'une Nation douce & paiſible, qui s'eſt aſſujettie à la Juriſdiction des Tagales, quoiqu'on remarque, au langage de ces deux Peuples, qu'ils n'ont pas la même origine. Marinduque.

MINDORO, qui eſt à huit lieues de Manille, & cinq de Marinduque, a ſoixante-dix lieues de circuit. Sa figure eſt longue; & ſa plus grande largeur eſt au Cap du Sud, où s'approchant d'une petite Iſle élevée, qui ſe nomme *Ebin*, elle forme, avec elle, un Détroit, entre leur Côte & celle de Panay. Ce Détroit porte le nom de *Potol*. On en diſtingue un autre, entre Mindoro & Louban, qui s'appelle *Calabite*. La terre de Mindoro eſt haute & remplie de montagnes. Elle abonde en palmiers & en fruits; mais elle manque de riz dans pluſieurs endroits. Les Canaux, & les Embouchures des Rivières, ſont habités par des Indiens paiſibles; Tagales, du côté de l'Eſt-Nord Eſt & de Manille; Biſayas, ſur la Côte qui regarde Panay. Ceux qui vivent dans le cœur de l'Iſle, ſont Manghians. Ils vont nuds, & ne ſe nourriſſent que de fruits ſauvages: ils changent de demeure, ſuivant les ſaiſons. Quoique voiſins de Manille, ils ont encore la ſimplicité de Mindoro.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

changer la cire de leurs montagnes pour des cloux, des couteaux, des aiguilles & des plats (*a*). Ces Peuples ſont braves, & fidèles à payer le tribut; mais juſqu'à préſent ils ont rejetté le Chriſtianiſme, à l'exception d'un petit nombre, ſur le territoire de *Nauban*. La Capitale de l'Iſle, où l'Aleade Eſpagnol fait ſa réſidence, ſe nomme *Baco*. Son Canton eſt plein d'eaux fort ſaines, qui coulent de diverſes montagnes, ſur leſquelles on cueille quantité de ſalſe-pareille. Aſſez proche de Baco, on trouve le *Vieux Mindoro*, d'où l'Iſle a tiré ſon nom. Un de ſes Caps, nommé le *Varadero*, s'étend vers *Tale*, Village de la Côte de Manille, entre les Bayes de *Bombon* & de *Boutengos*; & la petite Iſle de *Verte*, qui ſe trouve entre les deux, reſſerre tellement le paſſage, que n'ayant pas plus d'un mile de large, les tournans & les courans qui s'y forment ſans ceſſe, mettent les Vaiſſeaux en danger, s'ils n'y entrent pas avec un vent & un courant favorable. On compte, dans Mindoro & dans *Louban*, mille ſept cens Tributaires, qui fourniſſent de la cire, & une eſpèce de chanvre noir, dont on fait des cables pour les Vaiſſeaux du Roi, qui ſe conſtruiſent à Tale. [Les Naturels de Louban ſont d'une taille moyenne, mais bien proportionnée, d'un caractère vif & violent. Ils ne ſouffrent jamais d'inſultes ſans ſe vanger. Ces Inſulaires ſont braves & courageux, & ont réſiſté les premiers aux Eſpagnols, qui ont eu bien de la peine à les ſoûmettre.] Louban, eſt une petite Iſle baſſe, qui a cinq lieues de circuit, & proche de laquelle eſt la petite Iſle d'*Ambil*, où ſe trouve un Volcan fort haut, que ſes flammes font découvrir de fort loin.

Louban.

Ambil, & ſon Volcan.

Babuyanes.

De Louban, en remontant vers le Nord, on ne voit aucune Iſle remarquable; mais au-delà du Cap Boxeador, à huit lieues de-là, vis-à-vis de la Nouvelle-Segovie, on trouve les petites Iſles baſſes de *Babuyanes*, qui s'étendent juſqu'à celles de Formoſe & de Lequios. Dans la plus proche, que les Eſpagnols ont conquiſe, cinq cens Inſulaires payent le tribut. Elle produit de la cire, de l'ébène, des patates, des cocos, des platanes, ou plantains, & d'autres commodités qui ſervent à l'entretien des Habitans. Le nom de Babuyanes vient de certains animaux, nommés *Babouyes*, qui s'y trouvent en abondance. A quatorze ou quinze lieues au Sud-Oueſt de Louban, on découvre dix-ſept petites Iſles ſoûmiſes, qui compoſent une Province Eſpagnole, ſous le nom de *Las Calamiones*, outre pluſieurs autres qui n'ont point encore été ſubjugées. La plus grande ſe nomme *Paragua*. Une partie appartient aux Eſpagnols, & l'autre au Roi de Borneo. Cette Iſle eſt la troiſième en grandeur, parmi les Philippines: ſa figure eſt allongée, comme un bras, par lequel Manille & Mindoro paroiſſent ſe donner la main avec la grande Iſle de Borneo. Le circuit de Paragua eſt de deux cens cinquante lieues; ſa longueur de plus de cent, & ſa largeur de douze ou quatorze. Elle eſt, au centre, ſous le dixième degré; & le Cap de *Taguſo*, qui la termine au Nord-Oueſt (*b*), n'eſt éloigné de Borneo que de cinquante lieues.

Las Calamiones.

Paragua.

Dans cet eſpace, les Iſles baſſes ſont en ſi grand nombre, qu'elles paroiſſent

(*a*) *Ubi ſuprà*, pag. 42.

(*b*) C'eſt au *Sud-Oueſt*. R. d. E.

Digitized by Google

roiſſent joindre les deux grandes Iſles. Leurs Habitans, ſur les Côtes, ſont Sujets du Roi de Borneo, qui eſt Mahométan; mais le milieu des Terres eſt habité par des Indiens ſauvages, ſans Chefs & ſans Loix, qui apportent tous leurs ſoins à ſe défendre également du joug des Eſpagnols & de Borneo. Environ douze cens des Inſulaires maritimes, payent tribut à l'Eſpagne. Ils ſont auſſi noirs que les Nègres d'Afrique, & jamais ils n'ont de demeure fixe. [Ces Indiens ont des coutumes très-barbares: ils enterrent tout vivant un enfant né aveugle, ou boiteux, ou avec quelque défaut qui le rende inutile à la Société. C'eſt encore un uſage chez eux, de ſe tirer une goutte de ſang, & de la préſenter à celui avec qui ils ſont une alliance. Après cette cérémonie, ils manqueroient plutôt à leur père qu'à leur ami.] Les Eſpagnols entretiennent une Garniſon à *Taytay*, ſur le Cap oppoſé à Taguſo, qu'ils appellent *Bornei*, dans un Fort aſſez médiocre. Le *Lampon*, ou le Gouverneur pour le Roi de Borneo, fait ſa réſidence à *Lavo*. L'Iſle eſt montagneuſe, remplie de toutes ſortes d'arbres & d'animaux, riche en cire, mais peu féconde en riz.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Proche du Cap Septentrional de Paragua, vers l'Eſt, on trouve les trois Iſles nommées *Calamianes*, qui donnent leur nom à une Province dont elles ſont partie. Ces Iſles, & neuf autres voiſines, ſont habitées par des Indiens fort doux. Les montagnes y fourniſſent beaucoup de cire, dont la récolte ſe fait deux fois chaque année. On trouve, ſur les rochers de la Côte, quantité de ces nids d'oiſeaux, qui paſſent en Orient pour un mets fort délicat, & l'on y pêche auſſi de très-belles perles. Au-delà des Calamianes à la vûe de la haute montagne de Mindoro, s'offrent les cinq Iſles de *Cuyo*, peu éloignées les unes des autres. On y compte environ cinq cens familles tributaires, & fort affectionnées aux Eſpagnols, qui profitent de cette diſpoſition pour en tirer beaucoup de riz, de légumes & de fruits. Leurs montagnes ſont remplies d'oiſeaux & de toutes ſortes d'animaux.

Province des Calamianes.

Leurs nids d'oiſeaux & leurs perles.

Iſles de Cuyo.

La Province des Calamianes finit à ces Iſles; & l'on entre dans celle de *Panay*, dont la première Terre eſt Potol. Panay eſt la plus fertile & la plus habitée de toutes les Iſles de l'Archipel. Sa figure eſt triangulaire, & ſon circuit de cent lieues. Les noms de ſes principaux Caps ſont *Potol*, *Naſo* & *Boulacabi* [ou *Bucalavi.*] La Côte, depuis Boulacabi juſqu'à Potol, court de l'Eſt à l'Oueſt; celle de Potol à Naſo, du Nord au Sud; celle de Boulacabi juſqu'au Cap d'*Iloilo*, qui a moins de hauteur que les trois précédens, continue du Nord au Sud; & celle d'Iloilo à Naſo, va de l'Eſt à l'Oueſt. Le milieu de l'Iſle eſt ſous le dixième degré de Latitude (*c*). Du côté du Nord, juſqu'au milieu des deux Caps de Boulacabi & de Potol, la fameuſe Rivière de Panay ſe rend à la Mer, vis-à-vis de la petite Iſle *Lutaya*. On attribue la fertilité extraordinaire de Panay, aux Rivières dont elle eſt arroſée. On n'y fait pas une lieue ſans rencontrer un ruiſſeau, ſur-tout proche de la grande Rivière qui donne ſon nom à l'Iſle, & qui l'arroſe pendant quarante lieues. Les Eſpagnols aſſurent, que lorſqu'il tonne dans cette Iſle, il y tombe, au lieu de foudre, de petites croix de pierre, d'un verd noirâtre, auxquelles ils

Province de Panay.

Fertilité de l'Iſle de ce nom.

(*c*) Sous l'onzième, ſuivant les Cartes. R. d. E.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

ils ſuppoſent beaucoup de vertu. Pluſieurs Voyageurs ont vû de ces pierres; mais ils ne garantiſſent point que les Eſpagnols n'y impriment les croix. L'Iſle a paru mériter tous les ſoins du Gouvernement. Elle eſt diviſée en deux Juriſdictions, dont la première, qui eſt celle de Panay, comprend tout ce qui eſt entre le Cap de Potol & celui de Boulacabi. Le reſte de l'Iſle dépend de l'Alcade d'*Otton*, qui fait ſa réſidence dans le Fort d'Iloilo, bâti en 1681, ſur un Cap de meme nom. Ce Cap s'avançant au Sud, entre les Rivières de *Tig*, *Bavan* & *Jaro*, forme, avec l'Iſle d'*Imaras*, un Détroit qui n'a pas plus d'une demie lieue de largeur, ou plutôt un Port ouvert On compte, dans l'Iſle, ſeize mille trois cens ſoixante-un Indiens tributaires. Elle produit mille boiſſeaux de riz, meſure d'Eſpagne. Ses Habitans ſont d'une taille épaiſſe, adroits à la chaſſe, & fort exercés à l'agriculture. Ils ont, en abondance, des ſangliers & des cerfs. Leurs femmes entendent l'art de fabriquer des étoffes & d'en varier les couleurs. L'Iſle de Panay a quatorze Paroiſſes, dépendantes des Auguſtins; trois autres Egliſes, deſſervies par des Prêtres ſéculiers, & un Collège de Jéſuites. Outre les Tributaires, on y voit encore un aſſez grand nombre de ces Indiens noirs, qui ont eté les premiers Habitans de l'Iſle, & que les Biſayas ont forces de ſe retirer dans l'épaiſſeur des bois. Ils n'ont pas les cheveux ſi crêpus, ni la taille ſi haute, que les Nègres de Guinée. Leur retraite eſt dans les lieux les plus eſcarpés des montagnes, où ils mènent une vie paiſible avec leurs femmes & leurs enfans. Ils ſont abſolument nuds, & ſi legers à la courſe, que ſouvent ils prennent des cerfs & des ſangliers ſans le ſecours de leurs fléches. Alors, ils demeurent, comme les corbeaux, autour de l'animal juſqu'à-ce qu'ils l'ayent mangé. [Ils ne ſe nourriſſent que de leur chaſſe.]

Attentions qu'elle s'eſt attirées de l'Eſpagne.

Iſle d'Imaras.

ENTRE les Iſles qui environnent celle de Panay, on compte *Imaras*, vis-à-vis d'Iloilo. Elle eſt longue & baſſe, & dans ſon circuit elle n'a pas plus de dix lieues; [Sa largeur n'eſt que d'environ trois lieues;] mais elle produit quantité de bons arbres & beaucoup de ſalſe-pareille. Ses eaux ſont excellentes, & ſes montagnes bien peuplées de ſangliers & de cerfs. Elle offre un Port, nommé *Sainte-Anne*, qui n'eſt qu'à trois lieues d'Iloilo.

Iſles de Sibuyan, Romblou, Batan, & de Tablas.

A dix lieues au Nord de Boulacabi, eſt l'Iſle de *Sibuyan*, qui reſſemble beaucoup à celle d'Imaras. Deux lieues plus loin, au Nord, on trouve *Romblou* & *Batan*; enfin l'Iſle de *Tablas*, plus grande que les deux dernières, & ſeulement à cinq lieues du Cap de Potol. Tous les Indiens de ces Iſles parlent le même langage que ceux de Panay, & ne ſe reſſemblent pas moins dans leurs uſages.

§ IV.

Iſles de Samar, Leyte, Bool, Sibu, Bantayan, Camotes, Negros, Fuegos, & Panamao.

Forme de l'Iſle de Samar, & ſes Caps.

LES deux grandes Iſles de Manille & de Mindanao ont entr'elles celles de Leyte, de Samar & de Bool, dont la première eſt la plus proche de

de Manille (*a*). La ſeconde eſt nommée *Samar* du côté des Iſles, & *Ibabor* du côté de la grande Mer. On peut comparer ſa forme au tronc d'un corps humain, ſans téte & ſans jambes. Sa plus grande longueur eſt depuis le Cap de *Baliquaton*, qui forme, avec la Pointe de Manille (*b*), le Détroit de *Saint-Bernardin*, ſous le treizième degré trente minutes, juſqu'au Cap de *Guiguan*, qui eſt ſous l'onzième degré (*c*). Deux autres Caps ſont les coudes du buſte & la plus grande largeur de l'Iſle. L'un ſe nomme le *Cap du Saint-Eſprit*, dont les hautes montagnes ſe montrent de loin aux Vaiſſeaux qui viennent de la Nouvelle-Eſpagne; & l'autre, qui eſt à l'Occident, vis-à-vis Leyte, forme un Détroit, dont la largeur n'eſt que d'un jet de pierre. La circonférence de l'Iſle eſt d'environ cent trente lieues. Entre le Cap de Guiguan & celui du Saint-Eſprit, on trouve le Port de *Borongon*, qui eſt ſuivi, à peu de diſtance, de ceux de *Palapa* & de *Caduvig*, la petite Iſle de *Bin* & la Côte de *Catarman*.

Description des Iſles Philippines.

Il arrive ſouvent que la tempête jette des Barques inconnues ſur la Côte de Palapa. Vers la fin du dernier ſiècle, on y vit arriver des Sauvages, qui firent entendre que les Iſles, d'où ils étoient partis, n'étoient pas fort éloignées; qu'une de ces Iſles n'étoit habitée que par des femmes, & que les hommes des Iſles voiſines, leur rendant viſite dans des tems réglés, en rapportoient les enfans mâles. Les Eſpagnols, ſans la connoître mieux, l'ont nommée l'*Iſle des Amazones*. On apprit, des mêmes Sauvages, que la Mer apportoit, ſur leurs Côtes, une ſi grande quantité d'ambre gris, qu'ils s'en ſervoient comme de poix pour leurs Barques; récit fort vraiſemblable, puiſque les tempêtes en jettent beaucoup auſſi ſur la Côte de Palapa. Pluſieurs Jéſuites des Philippines ſe perſuadèrent que ces Iſles, qui ne ſont pas encore découvertes, étoient celles de *Salomon*, que les Eſpagnols cherchent depuis ſi long-tems, & qu'on croit également riches en or & en ambre gris (*d*).

Iſle des Amazones.

En entrant par le Détroit de Saint-Bernardin, après avoir paſſé Baliquaton, on trouve la Côte (*e*) de Samar, qui offre, ſur ſes bords, les Villages d'*Ibatan*, *Bongabon*, *Catbalogan*, où l'Alcade Major & le Commandant des Troupes Eſpagnoles font leur réſidence, *Paranos* & *Calviga*. Enſuite, paſſant le Détroit de *Saint-Juanillo*, on va juſqu'au Cap & à la petite Iſle de Guiguan, qui finit le tour de l'Iſle. Elle eſt remplie de montagnes eſcarpées; mais ſes plaines ſont abondantes. Entre pluſieurs fruits, qui lui ſont communs avec les Iſles voiſines, on en diſtingue un, que les Chinois eſtiment beaucoup, & qu'ils nomment *Seyzu*. Les Eſpagnols l'ont nommé *Chicoy*. On voit croître auſſi, dans le voiſinage de Catbalogan, une plante, à laquelle on attribue des vertus ſurprenantes. Les Hollandois de Batavia, qui

Iſle de Guiguan.

(*a*) C'eſt M. Prevoſt qui ſe trompe: Samar eſt, des trois Iſles qu'il nomme, la plus proche de Manille. Voyez la Carte des Philippines. R. d. E.

(*b*) C'eſt-à-dire de cette partie de Manille qui porte le nom de *Camarines*. R. d. E.

(*c*) Suivant la Carte, le premier de ces Caps eſt ſous le douzième degré trente minutes; & le ſecond ſous l'onzième degré & demi. R. d. E.

(*d*) Voyez ci-deſſous l'Article des Iſles Palaos. R. d. E.

(*e*) C'eſt la Côte Occidentale, qui court Sud & Eſt. R. d. E.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

qui en avoient quelque connoiſſance, payoient d'abord une piſtole pour chacun de ces fruits. Quelques-uns les nomment *Fruits de Catbalogan*; d'autres, de *Saint-Ignace*, parceque les Jéſuites en faiſoient d'heureuſes expériences; mais le nom Indien eſt *Biſay-Iſagur*. La plante reſſemble au lierre, & s'attache à quelque arbre. Le fruit, qui croît aux nœuds & aux feuilles, eſt de la couleur & de la groſſeur de nos pavis. Il renferme huit, dix, ou ſeize noyaux, de la groſſeur d'une noiſette, verds & jaunes. Dans leur maturité, ils tombent d'eux-mêmes. Quoiqu'il en croiſſe auſſi dans les Iſles de *Bentajan*, d'*Ilabao*, d'*Igaſur* & de *Caragos*, les plus eſtimés ſont ceux de Panamao & de Leyte. Leur vertu augmente, ſi l'on y joint un autre fruit, que les Indiens nomment *Ligazo*, & les Eſpagnols *Pepinillo de Saint-Grégorio*, qui reſſemble fort au baume, auſſi bien que ſa plante; mais qui eſt rempli d'une ſubſtance ſemblable à l'étoupe de chanvre (*f*).

Fruit précieux par ſes vertus.

Iſle de Leyte.

L'ISLE de *Leyte* prend ſon nom du Village de Leyte, ſitué dans une Baye, vis-à-vis de Panamao. De la pointe de cette Baye, la Côte s'étend vingt lieues au Nord, juſqu'au Détroit de Saint-Juanillo. Enſuite, revenant du Nord au Sud, on trouve, à trente lieues de diſtance, l'Iſle de *Panaban* [ou *Panaon*,] qui a deux Caps, à trois lieues l'un de l'autre; le premier, nommé *Cabalian*; l'autre, *Motavan*; nom qui lui vient d'un rocher oppoſé, qu'on appelle aujourd'hui *Sogor*. Ferdinand Magellan, dans la découverte de ces Iſles en 1521, y entra par le Détroit de Panahan.

DE Sogor, qui ſe nommoit autrefois *Dimaſſivare* [ou *Limaſſava*], en allant vers l'Oueſt, on trouve encore quarante lieues de Côte juſqu'à la Pointe de Leyte. Ainſi le tour de cette Iſle eſt d'environ quatre-vingt-dix, ou cent lieues. Elle eſt très-peuplée du côté de l'Eſt, c'eſt-à-dire, depuis le Détroit de Panamao juſqu'à celui de Panahan; & ſes plaines y ſont ſi fertiles, qu'elles rendent deux cens pour un. De hautes montagnes, qui la diviſent en deux parties, cauſent tant de différence dans l'air, que l'Hyver règne d'un côté, pendant que l'autre jouit de tous les agrémens de la plus belle ſaiſon. Une moitié de l'Iſle fait la moiſſon & l'autre ſème; ce qui procure, chaque année, deux abondantes récoltes aux Inſulaires. D'ailleurs les montagnes ſont remplies de cerfs, de vaches, de ſangliers, & de poules ſauvages. La pierre, jaune & bleue, s'y trouve en abondance. Les légumes, les racines & les cocos y croiſſent ſans aucun ſoin. Le bois de conſtruction, pour les Edifices & les Vaiſſeaux, n'y eſt pas moins commun; & la Mer, auſſi favorable que la Terre aux heureux Habitans de l'Iſle, leur fournit quantité d'excellent poiſſon. On en compte neuf mille, qui payent le tribut en cire, en riz & en toiles. On vante auſſi la douceur de leur naturel, & deux de leurs uſages: l'un d'exercer entr'eux la plus parfaite hoſpitalité, lorſqu'ils voyagent; l'autre, de ne jamais changer le prix des vivres, dans l'excès même de la diſette. Enfin l'on ajoûte, à tant d'avantages, que l'air eſt plus frais à Leyte & à Samar, que dans l'Iſle de Manille.

Elle a tout à la fois l'Hyver & l'Eté.

Avantages naturels de l'Iſle de Leyte.

Iſle de Bool.

DU côté de *Bayhay* & d'*Ogmuc*, l'Iſle de Leyte regarde celle de *Bool*, dont

(*f*) Carreri rapporte toutes les propriétés de ce fruit, ſur le témoignage des Jéſuites; ſur-tout contre les poiſons & le cours de ventre, *pag.* 106 & ſuivantes.

dont la longueur eſt de ſeize lieues, du Nord au Sud, & la largeur de huit ou dix. Sa Partie Méridionale eſt la plus habitée, depuis *Obug*, ſa Capitale, juſqu'à la Preſqu'Iſle, ou la petite Iſle de *Panglao*. Elle eſt bordée de trois autres Iſles, moins peuplées. Son terroir ne produit point de riz; mais il eſt riche en Mines d'or. Le fruit de ſes palmiers & ſes racines ſuppléent d'ailleurs au défaut du riz. Ses montagnes ſont remplies de betes fauves, & les Iſles voiſines lui fourniſſent du coton. Les Habitans ont le même langage que les Biſayas; mais ils ſont plus blancs & mieux proportionnés dans leur taille, plus braves auſſi ſur Mer & ſur Terre. DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

SIBU, *Cebu*, ou *Sogbu* (*g*), devoit occuper le premier rang dans cette Deſcription, ſi l'on avoit ſuivi l'ordre de la Conquete. C'eſt la premiére Iſle où les Officiers de Magellan plantèrent l'étendart Eſpagnol, en 1521, & d'où ils ſortirent, en 1564, pour ſubjuguer Manille & les autres Iſles (*b*). Mais on s'eſt attaché à l'ordre naturel, en les ſuivant de l'Eſt à l'Oueſt. La forme de Sibu s'étend de quinze ou vingt lieues en longueur, & ſa circonférence eſt d'environ quatre-vingt-quatre. Son principal Cap, qui eſt au Nord-Eſt, ſe nomme *Burulaque*; & de-là les deux Côtes s'étendent, l'une du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, juſqu'au Détroit de *Tanay*, & l'autre du Nord au Sud, juſqu'à la petite Iſle de *Matta*, & la Ville du Nom de *Jeſus* (*i*). Cette Ville eſt ſituée ſur une Pointe, preſqu'au milieu de l'Iſle, ſous le dixiéme degré (*k*). Elle n'eſt éloignée de la petite Iſle de Matta, du côté de l'Eſt, que de la portée du mouſquet, & de celle du canon à l'Oueſt (*l*). C'eſt dans ce lieu que Magellan, ſon Beau-père, & le Capitaine Juan Serrano furent tués par les Indiens (*m*). On trouve, entre ces deux terres, un Port, où l'on eſt à l'abri de tous les vents, & qui a deux entrées, du côté de l'Eſt & de l'Oueſt; mais ſes Bancs exercent l'attention des Pilotes. La Ville a perdu ſon ancienne ſplendeur, depuis que Manille s'eſt accru. C'eſt néanmoins la réſidence d'un Evêque, d'un Gouverneur, de deux Alcades & de quelques autres Officiers. Elle eſt défendue par un bon Fort. La Garniſon conſiſte en deux Compagnies, d'Eſpagnols, de Pampanghis & de Cagayans. Un Couvent d'Auguſtins, fondé, comme la Ville, en 1598, y conſerve une Image de l'Enfant Jeſus, qui fut trouvé, le jour de la Conquete, entre les dépouilles des Vaincus. On jugea qu'elle avoit été laiſſée par quelque Soldat de Magellan, au tems de la premiere découverte. Les Indiens l'avoient honorée comme leurs Idoles. On compte, dans la Ville du Nom de Jeſus, cinq mille maiſons. Les Jéſuites y ont un Collège. De deux Bourgs, qui ſont dans le reſte de l'Iſle, celui de *Payran* eſt habité Sibu, ou Sogbu. Sa Capitale.

(*g*) Pigaphetta la nomme *Zubu*.

(*b*) Ce ne furent pas les Officiers de Magellan qui ſubjuguérent ces Iſles; mais d'autres Eſpagnols, ſous les ordres de Michel Legaſpi, comme on le verra ci-deſſous. Les premiers, en partant des Philippines, prirent la route des Moluques. Voyez le Volume précédent, *pag.* 198. & 199. R. d. E.

(*i*) Son ancien nom eſt Zebu, ou Sibu. R. d. E.

(*k*) Trente-cinq minutes au-delà, ſuivant la Carte. R. d. E.

(*l*) Il eſt évident que le côté Occidental de Matta eſt le plus proche. R. d. E.

(*m*) Pigaphetta ne parle pas du Beau-père, & raconte que Juan Serrano fut abandonné vif, dans l'Iſle, par ſes Compagnons, *pag.* 42.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

bité par des Marchands & des Ouvriers Chinois ; l'autre, par des Indiens originaires de l'Iſle, qui ſont exempts du tribut, parcequ'ils ont été les premiers à recevoir les Eſpagnols pour Maîtres, & qu'ils les ont aidés à découvrir les autres Iſles. Le principal fruit du terroir eſt une ſorte de grain, nommé *Borona*, qui tient lieu de riz aux Inſulaires. Il eſt de la couleur du millet; mais un peu plus petit & d'un autre goût. Sibu produit encore beaucoup d'*Abaca* blanche, dont on fait des cables & des toiles fort fines. Cette plante ſe ſême. On la bat dans ſa maturité, pour en tirer les fils ; comme le *Gamuto*, qui eſt une autre eſpèce de filaſſe, qu'on tire du cœur des palmiers pour en faire des cordes noires, mais qui ne réſiſte pas ſi longtems à l'eau. Il y croît auſſi beaucoup de coton & de tabac. On trouve, dans les montagnes, quantité de cire & de civette. Les femmes Indiennes font de très-belles toiles de leur coton. Elles en font une autre de l'écorce des palmiers, dont la chaîne eſt de coton.

Productions de Sibu.

Isles qui l'environnent.

SIBU a pluſieurs Iſles au Nord-Eſt, telles que *Bantayan*, qui eſt environnée de quatre ou cinq autres plus petites, dans leſquelles on ne compte que trois cens Tributaires, uniquement occupés de la pêche & de la fabrique des toiles. A l'Eſt, entre Sibu & la Côte d'Ogmuc & Leyte, on trouve les petites Iſles de *Camotes*, dont la principale eſt *Poro*, qui dépend de Sibu. Son Cap, nommé *Tanion*, confine à l'Iſle *des Noirs*, qui a cent lieues de tour, & dont elle n'eſt ſéparée que par un petit Canal, large d'une lieue & très-dangereux par ſes courans. Cette Iſle s'étend, depuis le neuvième degré, juſqu'au dixième trente minutes (*n*). Elle eſt aſſez fertile en riz, pour en fournir Sibu & les Iſles voiſines, après avoir payé ſon tribut. Les montagnes ſont habitées par des Noirs aux cheveux crêpus, dont l'Iſle a tiré ſon nom, & qui ont diviſé entr'eux ces Cantons ſauvages. Les uns en occupent les ſommets, & les autres ſont établis ſur les panchans. Outre la jalouſie des limites, ils ont ſouvent l'occaſion de ſe battre, parcequ'ils ne peuvent avoir de femmes que celles qu'ils ſe ſont enlevés mutuellement. Auſſi le ſang coule-t-il ſans ceſſe dans cette farouche Nation. On diſtingue une autre eſpèce de Noirs, qui demeurent aux embouchures des Rivières, ſans communication avec les précédens, & qui portent une haine mortelle aux Eſpagnols. Cependant, lorſque l'Iſle eſt attaquée par les Corſaires de Mindanao & de Xolo, ils courent tous à la défenſe commune; mais enſuite ils ſe retirent auſſi-tôt dans leurs Cantons. Les Biſayas habitent les plaines, & le plus grand nombre eſt du côté de l'Oueſt, ſous le gouvernement des Jéſuites. On compte trois mille Tributaires dans l'Iſle, dont la principale occupation eſt de faire du cacao, qu'on a porté de la Nouvelle-Eſpagne aux Philippines. Les montagnes produiſent du riz, qui croît naturellement ſans eau.

Isle des Noirs.

Isles de Fuegos & de Panamao.

L'ISLE de *Fuegos* (*o*), ou de *Siquior*, eſt proche de la dernière & de Sibu. Quoique petite, elle eſt habitée par des Peuples courageux, qui ſe font redouter de Mindanao & de Xolo. L'Iſle de *Panamao*, ſituée vers l'Oueſt

(*n*) Suivant la Carte elle s'étend juſqu'au onzième quinze minutes. R. d. E.

(*o*) C'eſt l'*Iſle des Feux*. R. d. E.

l'Oueſt (*p*), n'eſt éloignée de Leyte que de la portée du mouſquet. Son circuit eſt de ſeize lieues, ſa longueur de quatre, & ſa largeur proportionnée. Elle eſt montagneuſe, arroſée de pluſieurs Rivières, & remplie de Mines de ſouffre & de vif-argent. C'eſt depuis peu d'années qu'elle a ceſſé d'être déſerte, & ſon Gouvernement dépend de celui de Leyte. DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

DANS toutes les Iſles qu'on a nommées, le nombre des Sujets de la Couronne d'Eſpagne, Eſpagnols, ou Indiens, monte à deux cens cinquante mille ames, quoiqu'à peine en ait-on ſubjugué la douzième partie. Les Indiens mariés payent dix piaſtres de tribut; & tous les autres, cinq, depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à cinquante. De ce nombre, le Roi n'a que cent mille Tributaires. Le reſte dépend des Seigneurs, & les revenus royaux ne montent pas à plus de quatre cens mille pièces de huit, qui ne ſuffiſent point pour l'entretien des quatre mille Soldats répandus dans les Iſles, & pour les gages exceſſifs des Miniſtres. Auſſi la Cour eſt-elle obligée d'y en joindre deux cens cinquante mille, qu'elle envoye de la Nouvelle-Eſpagne.

(*p*) Panamao eſt ſituée, non à l'Oueſt, mais à l'Eſt de celles des Noirs & de Sibu, au Nord de Leyte, & fort éloignée, de ce côté-là, de l'Iſle des Feux. R. d. E.

§. V.

Iſles de Mindanao & de Xolo.

ON compte ces deux Iſles entre les Philippines, quoique la première ſoit à deux cens lieues de Manille au Sud-Eſt. Sa ſituation eſt depuis le ſixième degré juſqu'au dixième trente minutes (*a*), entre les Caps de *Saint-Auguſtin*, de *Suliago* & de *Samboangan*. Elle forme ainſi comme un triangle, dont ces trois Caps ſont les pointes. On trouve, entre ceux de Suliago & de Saint-Auguſtin, c'eſt-à-dire, du Nord au Sud, une belliqueuſe Province, qui ſe nomme *Los Caragos*. Celle d'*Illigan*, qui dépend de *Dapitan*, & celle de *Subanos*, ſont entre Suliago, qui eſt au Nord-Eſt, & Samboangan. La Province, qui s'étend de l'Oueſt à l'Eſt, depuis ce dernier Cap juſqu'à celui de Saint-Auguſtin, forme une ligne droite, & confine d'un côté & de l'autre avec les Provinces de *Bubayen* & de *Mindanao*. Le circuit de l'Iſle entière eſt d'environ trois cens lieues; mais elle a tant de Caps avancés & des Bayes ſi profondes, qu'on peut la traverſer en un jour & demi. Elle eſt environnée de pluſieurs Iſles, entre leſquelles on diſtingue *Xolo*, à trente lieues de Samboangan; *Baſilan*, *Sangail*, & la Preſqu'Iſle de *Santrangan*. Situation & grandeur de Mindanao.

AVEC tant d'éloignement & de diviſion entre ſes parties, Mindanao ſe reſſent de divers climats, & ſe trouve entourée de Mers orageuſes, ſur-tout du côté de Los Caragos. La partie, qui eſt ſous le Gouvernement de Samboangan, eſt très-tempérée. Les vents y ſont agréables, les tempêtes rares,

(*a*) Suivant Carreri & Dampier, la plûpart des Voyageurs placent Mindanao entre le cinquième degré trente minutes, & le huitième quarante minutes. R. d. E.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

res, & les pluyes peu fréquentes. Dans les Provinces de Mindanao & de Buhayen, qui dépendent de deux Rois Maures, les Terres ſont marécageuſes, & remplies de moucherons fort incommodes. On compte, dans l'Iſle, vingt Rivières navigables, & deux cens de moindre grandeur. Les plus fameuſes ſont celles de *Buhayen* & de *Butuan*, qui viennent de la même ſource, mais dont la première coule vers Mindanao, & la ſeconde ſe joint à la Mer vis-à-vis Bool & Leyte. La troiſième, nommée *Sibaguey*, prend ſa ſource près de Dapitan, & ſépare les Provinces de Mindanao & de Samboangan. L'Iſle contient auſſi deux Lacs; l'un qui ſe nomme *Mindanao*, d'où elle a tiré ſon nom (*b*), & qui eſt d'une fort grande étendue; l'autre, d'environ huit lieues de circuit, nommé *Malanao*, & ſitué dans la partie oppoſée de l'Iſle. Tout le Pays eſt rempli de montagnes, à l'exception des parties maritimes; ce qui n'empêche point qu'il ne produiſe beaucoup de riz, & des racines fort nourriſſantes. On y trouve de toutes parts, principalement ſur la Côte de Los Caragos, & près de la Rivière de Butuan, une grande abondance de ces palmiers, dont les fruits ſe nomment *Sagu*, de la farine deſquels on fait du pain & du biſcuit, comme aux Moluques (*c*).

Ses productions particulieres.

OUTRE les productions communes aux autres Iſles, Mindanao a le Durion, fruit eſtimé ſur toute la Côte des Indes, dans lequel on trouve trois ou quatre amandes, couvertes d'une ſubſtance molle & blanchâtre, avec un noyau ſemblable à celui des prunes, qui ſe mange rôti, comme les marons. Il a la même qualité que les autres fruits de l'Orient; c'eſt-à-dire, qu'il faut le cueillir pour le faire parvenir à ſa maturité. On en trouve beaucoup depuis Dapitan juſqu'à Samboangan, dans une étendue de ſoixante lieues, particulièrement dans les Cantons élevés; mais ſur-tout dans les Iſles de Xolo & de Baſilan. On aſſure que l'arbre eſt vingt ans à donner ſes premiers fruits. La Canelle n'eſt pas moins particulière à l'Iſle de Mindanao. L'arbre, dont elle eſt l'écorce, y croît ſans culture, ſur les montagnes, & n'a pas d'autre maître que celui qui s'en ſaiſit le premier. De-là vient apparemment que, dans la crainte d'être prévenu par ſon voiſin, chacun ſe hâte d'enlever l'écorce avant qu'elle ſoit mure; & quoiqu'elle ſoit d'abord auſſi picquante que celle de Ceylan, elle perd en moins de deux ans ſon goût & ſa vertu. On la recueille dans vingt-cinq Villages, ſur la Côte de Samboangan, vers Dapitan, & dans un ſeul Village de la Province de *Cagayan* (*d*).

Canelle de Mindanao.

LES Habitans de l'Iſle y trouvent de fort bon or, en creuſant aſſez loin dans la Terre. Ils en trouvent dans les Rivières, en y faiſant des foſſes avant

Or de cette Iſle.

(*b*) *Mindanao* ſignifie, en Langue du Pays, *Homme de Lac.*

Nota. Les Naturels du Pays l'appellent proprement *Mangindanao* R. d. E.

(*c*) C'eſt de la moëlle de ces arbres, & non de la farine des fruits, qu'on fait le pain de ſagu aux Moluques. Voyez nos Notes ſur l'*Hiſtoire Naturelle* de ces Iſles, au Tom. XI. *pag.* 102. & le §phe. XI. ci-deſſous. R. d. E.

(*d*) Dampier, quoique fort exact à relever les avantages de Mindanao, ne parle point de la Canelle, qu'on prétend accorder à cette Iſle. C'eſt apparemment le *Coulit-Lawan*, écorce d'arbre, dont l'odeur approche beaucoup de celle du clou de girofle, ſurtout quand on en tire l'huile. R. d. E.

Digitized by Google

avant l'arrivée du flot (*e*). Les Volcans leur donnent beaucoup de soufre, sur-tout celui de *Sanxil*, qui est dans le voisinage de Mindanao. Il s'y éleva, en 1640, une haute montagne, qui vômit tant de cendres, que cette éruption fit craindre la ruine entière de l'Isle (*f*).

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Souffre de ses Volcans.

ON pêche de grosses Perles dans les Mers voisines. Le Père de *Combes*, Jésuite, qui a publié l'Histoire de Mindanao, raconte que dans un endroit très-profond, on en connoît une, qui est de la grosseur d'un œuf, & qu'on a tenté inutilement de la trouver (*g*). Avec toutes les espèces d'oiseaux qui sont dans les autres Isles, Mindanao produit le *Charpentier*, auquel on attribue la propriété de trouver une herbe qui rompt le fer. On y voit une prodigieuse quantité de sangliers, de chèvres & de lapins; mais sur-tout de singes très-lubriques, qui ne permettent pas aux femmes de s'éloigner de leurs maisons.

Ses perles, ses oiseaux, & ses animaux.

Les Insulaires sont divisés en quatre Nations principales, sous les noms de *Mindanaos*, de *Caragos*, de *Lutaos* & de *Subanos*. On vante les Caragos pour leur bravoure. Les Mindanaos sont renommés par leur perfidie. Les Lutaos, Nation établie depuis peu dans les trois Isles de Mindanao, de Xolo & de Basilan, vivent dans des maisons bâties sur des pieux, au bord des Rivières; & leur nom signifie *Nageur*. Ces Peuples aiment si peu la Terre, que ne s'embarrassant jamais du soin de semer, ils ne vivent que de leur pêche. Cependant ils entendent fort bien le Commerce; & la liaison qu'ils entretiennent avec les Habitans de Borneo, les engage à porter le turban comme eux. Les Subanos, dont le nom signifie *Habitans des Rivières*, sont regardés des autres avec mépris. Ils passent pour les Vassaux des Lutaos. Leur usage est de bâtir leurs maisons sur des pieux si hauts, qu'on n'atteindroit pas avec une picque à cette espèce de nids. Ils s'y retirent la nuit, à l'aide d'une perche qui leur sert d'échelle. Les *Dapitans*, qui font aussi comme une Nation séparée, surpassent toutes les autres par le courage & la prudence. Ils ont puissamment assisté les Espagnols, dans la conquête des Isles voisines.

Peuples qui l'habitent.

L'INTÉRIEUR du Pays est habité par des Montagnards, qui ne descendent jamais sur les Côtes. On y trouve aussi quelques Noirs, à qui leur barbarie ne produit point d'autre avantage que de servir à la conservation de leur liberté. Tous ces Insulaires sont Idolâtres, ou sans Religion; mais, depuis Sanxil jusqu'à Samboangan, le Mahométisme règne sans partage, sur-tout dans les Isles de Basilan, & dans celle de Xolo, qui est comme le siège de cette Secte & la Mecque de l'Archipel, parceque celui qui en infecta ces Isles y avoit son tombeau, que les Espagnols détruisirent à leur ar-

Leur Religion.

(*e*) Les Hollandois ne conviennent pas de cette propriété importante de l'Isle, dont les Habitans vivent dans la dernière indigence; & si on leur a vû, en certains tems, plus d'or qu'à l'ordinaire, Valentyn est persuadé qu'il venoit des Espagnols. On assure cependant qu'il s'en trouve quelque peu dans l'Isle de *Sarangani*, quoique les Commissaires Hollandois n'en ayent jamais pû découvrir le moindre indice. R. d. E.

(*f*) C'est l'Isle de Sangir, dont on a donné la description au Tome XI. *pag.* 20. On y trouve en même-tems une relation curieuse de la terrible éruption de la montagne *Abou*, en 1711. R. d. E.

(*g*) Dampier & Valentyn ne disent rien de ces belles perles. R. d. E.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

arrivée. Au fond, dit Carreri, la plûpart ſont Athées, & ceux qui ont quelque Religion ſont Sorciers (*b*). Les Mahométans ne connoiſſent de la leur, que la défenſe de manger du porc, la loi de la circonciſion & la liberté d'entretenir pluſieurs femmes. D'ailleurs ils ſont fort ſobres. Leur nourriture eſt un peu de riz cuit à l'eau, & des racines, ſans aucun aſſaiſonnement d'épices. Avec le poiſſon même & la chair des animaux, ils n'employent que de l'eau & du ſel. Leur habillement n'eſt pas moins ſimple: un même habit leur ſert de haut-de-chauſſe, de pourpoint & de chemiſe. Ils portent au côté un cris, eſpèce de poignard dont le manche eſt doré, & une ceinture au-deſſus du haut-de-chauſſe, ou plutôt une écharpe ſi large qu'elle leur tombe ſur les genoux. Les femmes ont une ſorte de ſac, qui leur ſert de juppe pendant le jour, comme de draps & de matelas ſur une mauvaiſe natte pendant la nuit. Leurs maiſons de bois ſont couvertes de joncs. La terre leur ſert de ſièges, les feuilles d'arbre de plats, les cannes de vaſes, & les cocos de taſſes.

Uſages & loix fort barbares.

LES uſages des Nations, qui habitent les montagnes, ſont plus barbares que ceux des Mahométans. Un Père, qui rachéte ſon fils de l'eſclavage, en fait ſon propre eſclave; & les enfans exercent la même rigueur à l'égard de leur père. Le moindre bienfait donne droit, parmi eux, ſur la liberté d'autrui; & pour le crime d'un ſeul, ils réduiſent toute une famille à l'eſclavage. Ils ne connoiſſent point l'humanité pour les Etrangers. Ils ont le vol en horreur; mais l'adultère leur paroit une faute legère, qui s'expie par quelque amende. Ils puniſſent l'inceſte au premier degré, en mettant le coupable dans un ſac, & le jettant au fond des flots. Jamais une Nation ne s'arme contre une autre. Mais les Particuliers, qui ont à vanger quelque injure, s'efforcent, par toutes ſortes de voyes, d'ôter la vie à ceux dont ils ſe croyent offenſés; ſans autres loix, dans leurs querelles, que le pouvoir ou la force des adverſaires. Le plus foible a recours aux préſens, pour arréter les pourſuites. Celui qui ſe propoſe de commettre un meurtre, commence par amaſſer une ſomme d'argent, pour ſe mettre à couvert de la vengeance, s'il redoute les parens de l'ennemi, dont il veut ſe défaire. Après ſon expédition, il eſt mis au rang des Braves, avec le droit de porter le turban rouge. Cette cruelle diſtinction, qui eſt établie parmi les Subanos, a plus d'éclat encore dans la Nation des Caragos, où, pour obtenir l'honneur de porter la marque des Braves, c'eſt-à-dire, un turban de diverſes couleurs, nommé *Baxacho*, il faut avoir tué ſept hommes.

Adminiſtration de la Juſtice, & degrés de Nobleſſe.

LES deux Rois Maures de Mindanao adminiſtrent la Juſtice par les mains d'un Gouverneur, qui porte le nom de *Zarabandal*. Cet Office eſt la première Dignité, dans chacune des deux Cours. On y diſtingue des degrés de Nobleſſe. *Tuam* eſt le titre des Grands. *Otançayas* eſt celui des Perſonnes riches, qui ſont Seigneurs d'un certain nombre de Vaſſaux. Les Princes du Sang Royal ſe nomment *Cacites*. En général, les ſimples Sujets ont beaucoup à ſouffrir de l'oppreſſion des Grands, parceque l'autorité ſouveraine eſt trop foible pour réprimer cette tyrannie.

ON

(*b*) *Ubi ſuprà*, pag. 214.

Digitized by Google

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

On vante la magnificence & la piété des Mahométans de l'Iſle, aux funérailles des Morts. Leur pauvreté ne les empêche pas d'employer tout ce qu'ils poſſèdent, pour vêtir d'habits neufs, le parent, ou l'ami qu'ils ont perdu, & pour le couvrir des plus riches toiles. Ils plantent, autour du ſépulchre, des arbres & des fleurs. Ils brûlent des parfums; & s'il eſt queſtion d'un Prince, ils enferment ſon tombeau dans un beau Pavillon, avec quatre étendarts blancs aux côtés. Anciennement, ils tuoient un grand nombre d'eſclaves, pour ſervir de cortège au Mort. Mais leur uſage le plus ſingulier eſt celui qui les oblige de faire leur cercueil pendant leur vie, & de le tenir en vûe dans leurs maiſons, pour ne jamais oublier que la condition humaine les deſtine à la mort.

Funérailles ſomptueuſes des Mahométans.

Leurs femmes ſont chaſtes & modeſtes; mais elles trouvent, dans leur laideur, un grand ſecours pour l'exercice de cette vertu. Les nôces ſe célèbrent avec beaucoup de pompe; & la fête dure quinze jours. Après la célébration, la femme conſerve l'habit blanc qu'elle a pris le jour des fiançailles, & le mari en prend un rouge.

Leurs Mariages.

L'arme, que les Mahométans portent ſans ceſſe, eſt un poignard, ou un cris, dont la lame eſt flamboyante. Les Seigneurs ſont diſtingués par le manche, qui eſt d'ivoire ou d'or. Dans leurs guerres, ils employent la lance & le bouclier rond; ce qui les diſtingue auſſi des Habitans de toutes les autres Iſles, qui portent un bouclier de forme longue (*i*). En Mer, ils ont l'uſage de certaines petites cannes, de la groſſeur du doigt, qu'ils nomment *Babacaies*, & qui ſont ſi dures & ſi pointues, qu'étant tirées comme des fléches, elles ont la force de percer une planche. Ils joignent ſur Terre, à la lance & au cris, un ciméterre fort tranchant. Ceux qui les croyent venus originairement de Borneo, en apportent, pour preuve, un autre uſage, qui leur eſt commun avec les Habitans de cette Iſle: c'eſt celui de la Sarbacane. Ils lancent, par la ſeule force du ſouffle, de petites fléches empoiſonnées, qui cauſent infailliblement la mort, ſi le remède n'eſt pas appliqué ſur le champ; & l'expérience a fait reconnoître que l'excrément humain eſt le plus ſûr.

Armes dont ils ſe ſervent.

On trouve, autour de Mindanao, pluſieurs Villages gouvernés par un petit Prince indépendant du Roi de cette partie de l'Iſle, qui n'a jamais pû le ſubjuguer. Ce Peuple eſt Idolâtre, & les Nobles ſont Mahométans.

A trente lienes de l'Iſle, vers le Sud-Eſt, on rencontre celle de *Xolo*, qui eſt gouvernée par un Roi particulier, & que la multitude de Navires Maures, qui ne ceſſent pas d'y aborder, font nommer juſtement la Foire de toutes les Iſles voiſines. C'eſt la ſeule des Philippines, qui offre des éléphans. Les Inſulaires, n'ayant pas l'uſage d'apprivoiſer ces animaux, comme dans la plus grande partie des Indes, ils s'y ſont extrêmement multipliés. On y trouve des chèvres, dont la peau n'eſt pas moins mouchetée que celle des tigres. Le *Salangan*, ſi renommé aux Indes, par l'uſage qu'on

Iſle de Xolo, & ſes propriétés.

Ses éléphans, & chèvres mouchetées.

Nom de l'oiſeau dont on mange les nids.

(*i*) Le bouclier rond eſt auſſi en uſage à Amboine, à Celebes, & dans quelques autres Iſles. Voyez le Tome XI. R. d. E.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

qu'on fait de ſes nids pour la bonne chère, eſt le plus curieux des oiſeaux de Xolo. Entre les fruits, on compte beaucoup de poivre, que les Habitans recueillent verd; des durions en abondance; & l'eſpèce de pomme, que les Eſpagnols ont nommée le *Fruit du Roi*, parcequ'elle ne ſe trouve que dans ſon Jardin. Sa groſſeur eſt celle d'une pomme commune; & ſa couleur, un aſſez beau pourpre. Ses pepins blancs, de la groſſeur des gouſſes d'ail, ſont couverts d'une ecorce auſſi épaiſſe que la ſemelle d'un ſoulier; & le goût en eſt très-agréable. On vante, dans cette Iſle, une herbe, nommée *Ubosbamban*, dont la vertu eſt d'exciter l'appétit. Les perles, qui ſe pèchent ſur les Côtes, ſont diſtinguées par leur beauté. C'eſt une méthode ſingulière des Plongeurs de Xolo, avant que de s'enfoncer dans l'eau, de ſe frotter les yeux avec le ſang d'un coq blanc. La Mer jette beaucoup d'ambre gris ſur le rivage, principalement depuis Mai juſqu'à Septembre; tems pendant lequel on n'y connoît pas les vents de Sud & de Sud-Oueſt.

Fruit du Roi.

Herbe qui excite l'appétit.

Perles & ambre gris.

L'ISLE de *Baſilan*, qui n'eſt qu'à trois lieues de Mindanao, en a douze de circuit. Comme elle fait face à la Province de Samboangan, on la nomme le Jardin qui lui fournit des platanes, des cannes de ſucre, des gaves & des lanzones. Ce dernier fruit, qui porte le nom de *Boaba*, dans l'Iſle de *Pintador*, eſt de la groſſeur d'une noix. Il renferme, dans ſon écorce, trois ou quatre pepins, ſi doux & ſi délicats, qu'on en peut manger une quantité ſurprenante, ſans en reſſentir aucune incommodité. Le maron, qu'on nomme *Tugup* à Leyte, eſt un autre fruit de ces deux Iſles, qui a l'écorce cotoneuſe, & qui devient auſſi gros que le melon. La ſubſtance en eſt molle & de fort bon goût. Il contient de petits noyaux, qui reſſemblent aux *Atas* & aux *Cirimayas* de la Nouvelle-Eſpagne. Le *Balono*, avec l'apparence d'un coing au dehors, renferme un noyau, qui eſt environné d'un poulpe d'un doigt d'épaiſſeur. On le confit au vinaigre avant ſa maturité. Baſilan produit beaucoup de riz, qui ne différe pas moins, en couleur & en odeur, que par ſes autres qualités. Dans une ſi petite Iſle, les Rivières ſont grandes & difficiles à traverſer. Les ſangliers & les cerfs n'y manquent point dans les forêts. Le bois y eſt propre à bâtir. Enfin la Mer concourt à l'abondance du terroir, en fourniſſant aux Inſulaires tous les poiſſons connus en Europe, & d'autres eſpèces qui ſont particulières au climat; ſur-tout de belles tortues de la ſeconde eſpèce, c'eſt-à-dire de celles qu'on recherche pour leur écaille. On joint, à toutes ces richeſſes, deux ſortes de *Jais*.

Iſle de Baſilan, nommée le Jardin de Samboangan.

Ses principaux fruits.

Autres propriétés de l'Iſle.

[L'ISLE de *St. Jean*, ſuivant Dampier, eſt à l'Orient de Mindanao, à trois ou quatre lieues de diſtance, & à ſept ou huit degrés de Latitude. Cette Iſle a environ trente-huit lieues de longueur, & vingt-quatre de largeur, au milieu. Le côté Septentrional eſt plus large, & le Méridional plus étroit. L'Iſle eſt aſſez élevée, & pleine de petites montagnes couvertes de bois.]

Iſle de S. Jean.

§. VI.

§. VI.

Conquête des Iſles Philippines.

Description des Isles Philippines.

APRÈS la découverte des Philippines, les Eſpagnols, ſatisfaits de s'être ouvert une nouvelle route aux Indes Orientales, & d'en avoir heureuſement profité pour s'établir aux Moluques, ſe bornèrent, pendant plus de vingt ans, à ſoûtenir leur établiſſement dans ces dernières Iſles. Mais, tandis qu'ils y étoient aux mains avec les Portugais, on combattoit, en Portugal & en Eſpagne, avec d'autres armes. Ces deux Couronnes employoient la Plume, les Aſtrolabes & les Cartes Géographiques, pour faire valoir leurs prétentions & leurs droits. A la fin, ce fameux procès fut décidé en faveur du Portugal ; & le peu d'Eſpagnols, qui reſtoient aux Moluques, les abandonnèrent volontiers, ſans autre condition que d'obtenir leur paſſage en Eſpagne.

Lenteur des Eſpagnols pour la Conquête de ces Iſles.

CE fut alors que la Cour de Madrid commença ſérieuſement à tourner ſes vûes vers les Philippines, & que pour recueillir quelque fruit de l'entrepriſe de Magellan, elle réſolut de conquérir des Iſles, ſur leſquelles on ne lui conteſtoit pas les premiers droits. Ruyz-Lopez de *Villalobos* reçut ordre, en 1542, de partir, du Mexique, avec cinq Vaiſſeaux. Après deux mois de navigation, il découvrit, à la hauteur de dix degrés, l'Iſle de *Los-Coralos*, & de-là celles des *Larrons*, qui ont pris depuis le nom de *Marianes*. Enſuite, les Pilotes s'accordant mal, il ne put trouver les Iſles à l'onzième degré. Il ſe vit forcé de mouiller dans la Baye de *Caraga*, au mois de Février 1543, & non-ſeulement il y perdit preſque tous ſes gens, par la faim & les maladies ; mais les tempêtes abîmèrent quatre de ſes Vaiſſeaux ; & rejetté par les Portugais, qui lui refuſèrent des rafraîchiſſemens aux Moluques, il alla mourir de chagrin dans l'Iſle d'Amboine.

CETTE diſgrace rebuta les Eſpagnols, juſqu'à leur faire oublier, pendant dix ans, l'intérêt qu'ils avoient à la conquête des Philippines. Mais Philippe II, reveillé par un Religieux Auguſtin, nommé le Père *Urbanetta*, donna de nouveaux ordres au Viceroi du Mexique, qui fit partir, en 1564, une Eſcadre de quatre Vaiſſeaux de guerre, & d'une Fregate, montée de quatre cens hommes, ſous le commandement de Michel-Lopez *Legaſpi*. Urbanetta, & quelques Religieux du même Ordre, s'engagèrent dans une entrepriſe dont on devoit le plan à leurs conſeils. La Flotte arriva dans l'Iſle de Leyte, au commencement de l'année ſuivante ; & paſſant heureuſement le Détroit, elle alla mouiller dans le Port de *Sibu*, le 27 d'Avril, jour de la Pentecôte. Elle avoit été guidée par un Maure de Borneo, qui connoiſſoit toutes ces Iſles, & que Legaſpi avoit pris à bord près de *Panaon*. Les Eſpagnols ne trouvèrent point d'obſtacle à leur deſcente ; mais, ayant conçu quelque défiance des Inſulaires, ils emportèrent d'aſſaut la Ville Indienne de Sibu. On trouva, dans le pillage, cette Image de l'Enfant Jeſus, dont le nom fut donné à la Ville & au premier Couvent que les Auguſtins y fondèrent. Après l'établiſſement des Eſpagnols, Urbanetta partit ſur l'Amiral, avec Dom Philippe de *Salzedo*, pour découvrir & fixer

Entrepriſe de Lopez Legaſpi.

Il ſe rend Maître de Sibu, & la nomme Jeſus.

Digitized by Google

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

une route juſqu'à la Nouvelle-Eſpagne, dans des Mers immenſes, qu'on n'avoit encore traverſées qu'au haſard. Il fit heureuſement ce Voyage; mais l'honneur de la découverte lui fut ravi par Dom Alonſo de *Arel'ana*, qui étoit parti dans une Patache avant lui, & qu'il trouva dans la Nouvelle-Eſpagne en y arrivant. Cependant on n'en a pas moins d'obligation aux lumières & au travail d'Urbanetta, qui a tracé les Cartes néceſſaires pour cette Navigation, après avoir obſervé fort ſoigneuſement la route.

Service qu'Urbanetta rend à la Navigation.

En 1570, Legaſpi fut revêtu du titre de Général, par des Lettres du Roi d'Eſpagne, qui lui ordonnoient d'étendre ſes Conquêtes. Il ſe préſenta, l'année ſuivante, devant la Ville de Manille; & l'ayant ſubjuguée ſans effuſion de ſang, il y jetta les fondemens de celle qui ſubſiſte aujourd'hui. Bien-tôt le Commerce y fut ouvert avec la Chine. Legaſpi mourut en 1572; mais Guido de *Labazarris*, qui ſuccéda au Gouvernement, continua de s'étendre dans l'Iſle, & fit préſent, à ſes plus braves Soldats, de pluſieurs terres qui furent érigées en Fiefs, avec de glorieuſes diſtinctions, que la Cour d'Eſpagne ne fit pas difficulté de confirmer. En 1574, les Eſpagnols ſe trouvèrent aſſez forts pour repouſſer une Flotte de ſoixante-dix Barques, qu'un Corſaire Chinois, nommé *Limabon*, avoit raſſemblées pour les attaquer. L'année d'après, Dom François de *Sande*, envoyé du Mexique avec de nouvelles forces, entreprit la fameuſe expédition de Borneo, dans laquelle il pilla la Capitale de cette Iſle, après avoir vaincu le Roi. Il força, au tribut, les Iſles de Mindanao & de Xolo. Ses Succeſſeurs marchèrent vivement ſur ſes traces. Stefano Rodriguez de *Figueroa* entreprit en 1597, la Conquête de Mindanao à ſes propres fraix, & rendit le nom Eſpagnol redoutable à toutes les Iſles; mais il mourut dans le cours de ſes exploits. Dom Juan de *Ronquillo* prit le commandement après lui, & la guerre fut continuée long-tems avec divers ſuccès. Enfin, le 6 d'Avril 1635, Juan *Chaves* ſe rendit maître de la Province de Samboangan, dans laquelle il fit bâtir un Fort. Le Roi de cette partie de l'Iſle ſe vit réduit à demander la paix. Elle fut conclue à pluſieurs conditions, dont la principale étoit une amitié ſi ſincère, que dans toutes les offenſes & les accuſations de mécontentement, les plaintes devoient être portées aux deux Cours, & que la bonne intelligence ne ſeroit jamais rompue qu'après l'eſpace de ſix mois (*a*). Le Roi de cette partie de l'Iſle pouvoit mettre alors trente mille hommes en campagne, armés de mouſquets, que les Hollandois leur avoient vendus, de fléches & d'autres inſtrumens militaires. Sa réſidence habituelle étoit dans un lieu ouvert, qui n'étoit fortifié que de paliſſades & de quelques piéces de canon. Après avoir vécu long-tems avec lui dans une profonde paix, le Gouverneur de Manille ſe croyant menacé par les Corſaires Chinois, lui abandonna le Fort de Samboangan, à condition qu'il le rendroit aux Eſpagnols lorſqu'ils en voudroient rétablir la Garniſon. Mais, comme ils avoient moins de confiance pour les Habitans de la Province de Caragas, ils ne ceſſèrent point d'y entretenir un Alcade Major, avec quelques Troupes de leur Nation. Ils avoient d'ailleurs le Fort d'*Illigan*, dans la Province

Fondation de Manille.

Accroiſſement des Eſpagnols aux Philippines.

Leurs Conquêtes dans l'Iſle de Mindanao.

Paix qu'ils font avec le Roi.

(*a*) On trouve ce détail dans l'Hiſtoire de Mindanao, par le Père de *Roblis*.

ce de Dapitan, qu'ils continuèrent de faire garder avec le même ſoin, quoique les Habitans de cette Province ne ſe fuſſent jamais relâchés de la fidélité qu'ils avoient promiſe à l'Eſpagne. Mais on n'ignoroit pas qu'une crainte puérile avoit eu beaucoup de part à leur ſoumiſſion. En voyant les Eſpagnols, l'épée au côté, manger du biſcuit & fumer du tabac, ils les avoient pris pour des monſtres redoutables, qui avoient une queue, qui mangeoient des pierres, & qui vomiſſoient de la fumée.

Description des Isles Philippines.

Opinion que les Habitans ont des Eſpagnols.

On obſerve que les Jéſuites entrèrent dans l'Iſle de Mindanao, le 24 de Février 1624, pour s'employer à la converſion des Inſulaires, & pour remplir toutes les fonctions Eccléſiaſtiques. Dom Ferdinand *Tello*, Gouverneur de l'Iſle pour l'Eſpagne, leur confia le ſoin des Paroiſſes. Illigan & Dapitan furent compris dans cette diſtribution.

Dom Sebaſtien Hurtado de *Corcuero*, Gouverneur de Manille en 1638, conquit l'Iſle de Xolo avec une Flotte de quatre-vingt Barques, montée d'un grand nombre d'Indiens & de ſix cens Eſpagnols. La paix qu'il fit avec les Inſulaires fut cimentée par l'établiſſement du Chriſtianiſme, ſous la direction des Jéſuites. Mais elle fut rompue par l'imprudence de quelques Officiers d'Eſpagne, & renouvellée en 1646, à condition que le Roi payeroit tous les ans, pour tribut, trois Barques chargées de riz, de la longueur de huit braſſes. Deux ans après, l'Iſle fut attaquée par les Hollandois, qui trouvèrent une réſiſtance inſurmontable dans la valeur des Eſpagnols; mais le Roi de Xolo, prenant cette occaſion pour rompre ſon dernier Traité, parvint à ſe délivrer de ſes Vainqueurs. La néceſſité força les Eſpagnols d'accepter des conditions à leur tour. Ils ont la liberté de mouiller dans les Ports de l'Iſle; & les Sujets du Roi vont trafiquer aux Philippines.

Conquête de Xolo.

Lorsque l'union des Couronnes de Caſtille & de Portugal eut mis une partie de l'Orient ſous la domination de l'Eſpagne, le Gouverneur de Manille arma une Flotte conſidérable, pour achever la Conquête des Iſles: mais étant parti dans une Galère, pour ſe rendre à bord de l'Amiral, qui avoit déja mis à la voile, ſes Rameurs, qui étoient des Sangleys, ſe mutinèrent, le tuèrent avec tous les autres Eſpagnols, & conduiſirent ſa Galère à la Chine. Dom Louis de *Las-Marianas*, ſon fils, ſuccéda au Gouvernement, & n'abandonna point ſon entrepriſe. Les Gouverneurs ſuivans ont tourné tous leurs efforts à la même vûe; & le ſuccès a répondu ſi mal aux eſpérances de l'Eſpagne, que ſuivant le témoignage de tous les Voyageurs, elle n'a pas ſubjugué la dixième partie des Inſulaires.

Les Eſpagnols en ſont chaſſés.

§. VII.

Gouvernement de Manille & des autres Iſles.

Malgré l'extrême éloignement de la Cour de Madrid, le Gouvernement Eſpagnol, de ces Iſles, eſt établi ſur des Loix ſi ſages, & d'une forme ſi propre à les rendre conſtantes, qu'elles ne ſervent pas moins à ſoûtenir l'exercice de l'autorité qu'à prévenir ſes abus.

L'administration Eccléſiaſtique eſt entre les mains de l'Archevêque de Manille, qui eſt nommé par le Roi. Il décide, non-ſeulement tou-

Gouvernement Eccléſiaſtique.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

tes les Cauſes de ſon Diocèſe, mais encore celles des Evêques, ſes Suffragans, par voye d'appel. Cependant, ſi ſa ſentence ne s'accorde point avec la première, on eſt libre d'en appeller à l'Evêque de Camarines, qui eſt revêtu d'un pouvoir particulier du Saint-Siège. Outre l'Archevêque, & ſes trois Suffragans, qui ſont les Evêques de Sibu, de Camarines & de Cagayan, il y a toûjours, à Manille, un Evêque Titulaire, ou un Coadjuteur, que les Eſpagnols nomment *Evêque à l'Anneau*; il prend le Gouvernement de la première Egliſe vacante, afin que tous les devoirs ſoyent remplis ſans interruption. On n'a pû trouver de meilleur expédient, pour conſerver au Roi d'Eſpagne le droit de nomination, & pour aſſurer le repos des Fidèles, qui ſeroient ſix ans ſans Paſteur, s'il falloit attendre celui qui leur vient de Madrid. Le Commiſſaire de l'Inquiſition eſt nommé par le Tribunal du Mexique.

Gouvernement Civil.

L'ADMINISTRATION Civile & Militaire a pour Chef un Gouverneur, qui joint à ce titre celui de Capitaine Général. Son Office dure huit ans.

Tribunal ſuprême.

Il eſt Préſident du Tribunal ſuprême, qui eſt compoſé de quatre Auditeurs, ou Juges, & d'un Procureur Fiſcal. Ce Tribunal ayant été formé en 1584, on crut en reconnoître l'inutilité; & les appointemens des Officiers furent deſtinés, en 1590, à l'entretien d'un Corps de Troupes. Mais, en 1598, il fut rétabli avec de nouvelles prérogatives. Cette Cour reçoit les appels des Magiſtrats des Villes, & juge des violences commiſes par les Eccléſiaſtiques, comme le Tribunal de la Force en Eſpagne. Le Gouverneur y aſſiſte en qualité de Préſident; mais il n'a point de voix; & ſi celles des quatre Auditeurs ſont également partagées, il nomme un Docteur, qui fait pancher la balance.

Appointemens des principaux Officiers.

Les appointemens annuels de chaque Auditeur ſont de quatre mille quatre cens pièces de huit, dont ils reçoivent le tiers de quatre en quatre mois. Ceux du Procureur Fiſcal ſont les mêmes; mais il a de plus ſix cens pièces, des Sangleys, pour la protection qu'il leur accorde; & deux cens, comme Procureur de la Sainte-Croiſade. Les appointemens réglés du Gouverneur montent à treize mille trois cens pièces de huit; quatre mille en qualité de Général, quatre mille comme Préſident de la Cour, & cinq mille trois cens comme Gouverneur, ou Supérieur Civil. S'il meurt dans le cours de ſon adminiſtration, le plus ancien Auditeur jouit de ſes appointemens, & prend ſoin des affaires civiles & militaires, dont il rend compte enſuite au nouveau Gouverneur.

ON doit trouver ſurprenant, que dans un Pays, où les vivres, les étoffes, & tout ce qui ſert au faſte, comme aux néceſſités de la vie, eſt à plus vil prix que dans aucun autre lieu du Monde, les Officiers reçoivent de ſi grands ſalaires. Auſſi les Voyageurs obſervent-ils, que ſi les Iſles Philippines étoient moins éloignées de l'Eſpagne, il n'y auroit pas de Seigneur, dans cette Cour, qui ne briguât un Gouvernement où le gain eſt immenſe, la juriſdiction fort étendue, l'autorité ſans bornes, les commodités en abondance, les prérogatives plus flatteuſes & les honneurs plus diſtingués que dans la Vice-royauté des Indes (*a*).

Prérogatives extraordinaires du Gouverneur.

Outre le Gouvernement Civil, & l'Adminiſtration de la Juſtice avec le Conſeil, le Gouverneur donne tous les emplois militaires,

(*a*) Carreri, *ubi ſupra*, pag. 49.

taires, nomme vingt-deux Alcades, qui gouvernent autant de Provinces, diſpoſe du Gouvernement des Iſles Marianes, lorſqu'il vacque par la mort, juſqu'à-ce que la Cour y ait pourvû. Il diſpoſoit auſſi de ceux de Formoſe & de Ternate, tandis que ces Iſles appartenoient à l'Eſpagne. Il diſtribue des Seigneuries, ſur les Villages Indiens, aux Soldats Eſpagnols, qu'il juge dignes de cette récompenſe. Ces Fiefs ſe donnent ordinairement pour deux vies, c'eſt-à-dire, avec droit de ſucceſſion pour la femme & les enfans; après quoi, la terre revient au Domaine Royal. Les Seigneurs reçoivent la plûpart des droits qui ſeroient payés au Roi, ſur-tout le tribut de dix piaſtres pour chaque marié, & de cinq pour les autres; mais ils ſont obligés auſſi de fournir, pour l'entretien de la Milice, deux piaſtres de chaque tribut, & quatre *Cavans* de riz (*b*) à chaque Soldat de leur Diſtrict. Outre les dix piaſtres, le Roi tire, dans les terres de ſon Domaine, deux Cavans de riz par tête. DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Le Gouverneur des Philippines nomme à tous les Canonicats vacans de l'Egliſe Archiépiſcopale, & n'eſt obligé qu'à le faire ſçavoir au Roi, qui confirme ſa nomination. Pour remplir les Paroiſſes ſéculières, & les Bénéficiers Royaux, l'Archevêque nomme trois Sujets, entre leſquels le Gouverneur en choiſit un. Les Paroiſſes des Réguliers ſont pourvûes par le Supérieur Provincial de l'Ordre, dont le choix n'a pas beſoin de confirmation; mais un Religieux n'a droit d'entendre que les Confeſſions des Indiens, ſans la permiſſion des Evêques. Enfin le Gouverneur nomme le Général du Gallion qui va tous les ans à la Nouvelle-Eſpagne; emploi qui rapporte plus de cinquante mille écus. Il nomme les Commandans des Places de guerre, & plus de Capitaines & d'Officiers qu'il n'y en a dans toute l'Eſpagne; parcequ'il a le pouvoir de diſtribuer, aux Indiens, des commiſſions de Colonels, de Majors & de Capitaines, pour les attacher à la Nation Eſpagnole, par des diſtinctions qui les exemptent de la moitié du tribut.

Mais cette grandeur & cette étendue d'autorité ont leur contrepoids, dans la recherche que les Habitans des Philippines font de la conduite d'un Gouverneur après ſon adminiſtration. Le droit des plaintes eſt accordé à tout le monde, & ſe publie dans chaque Province. Ce droit dure ſoixante jours, pendant leſquels l'oreille du Juge eſt ouverte. [Les accuſateurs ont encore trente jours pour pourſuivre leurs plaintes devant le Juge.] C'eſt ordinairement le Gouverneur qui ſuccéde. Il apporte une Commiſſion expreſſe du Roi & du Conſeil des Indes. Cependant la Cour ſe réſerve le jugement d'un certain nombre de chefs, que le Juge envoye en Eſpagne, après avoir reçu toutes les informations: mais il prononce ſur les cas qui ne ſont pas réſervés. Les Auditeurs, qui ſont chargés de l'adminiſtration après la mort d'un Gouverneur, ou qui paſſent à quelque poſte dans un autre Pays, ſont ſoûmis à la même recherche, avec cette différence, qu'ils peuvent partir, en laiſſant un Procureur qui réponde pour eux. La rigueur eſt pouſſée ſi loin, dans ces étranges Procès, que ſans égard à la grandeur du rang, elle va juſqu'à la priſon. Dom Sebaſtien Hurtado de *Corcuera* ſe vit Inconvéniens qui les balancent.

(*b*) Le *Cavan* peſe cinquante livres d'Eſpagne.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Triſte ſort de la plûpart des Gouverneurs.

vit renfermé, pendant cinq ans, dans le Château de Saint-Jacques; & Dom Diegue de *Taxardo*, quelque tems de moins: mais un ordre exprès du Roi leur fit rendre tout ce qu'on leur avoit ôté injuſtement. A la vérité, le Conſeil des Indes a modéré cette rigueur, en ordonnant que, ſans maltraiter les Gouverneurs, toutes les informations fuſſent envoyées en Eſpagne. Cependant la diſtance des lieux empêche toûjours que cet ordre ne ſoit exactement obſervé. Carreri aſſure, que depuis la Conquête, on ne compte que deux Gouverneurs, qui ſoyent revenus en Eſpagne, & que les autres ſont morts, ou de chagrin, ou de la fatigue du Voyage. Il ajoute que la recherche des crimes vaut toûjours cent mille écus à celui qui ſuccède; & que le Prédéceſſeur eſt obligé de tenir cette ſomme prête, pour ſe délivrer des embarras dont il eſt menacé (*c*).

(*c*) *Ubi ſuprà*, pag. 54.

§. VIII.

Climat & Richeſſe des Philippines.

Chaleur & humidité régnantes.

LA chaleur & l'humidité ſont les deux qualités générales de toutes ces Iſles; mais la première n'y eſt pas ſi ſenſible qu'en Italie, aux jours caniculaires, quoiqu'elle ſoit plus incommode, par les ſueurs qu'elle cauſe & qui affoibliſſent les meilleurs tempéramens. L'humidité vient du grand nombre de Rivières, de Lacs, d'Etangs, & des pluyes abondantes qui tombent pendant la plus grande partie de l'année. On obſerve, comme une propriété particulière aux Philippines, que les orages y commencent par la pluye & les éclairs, & que le tonnerre ne s'y fait entendre qu'après la pluye. Pendant les mois de Juin, de Juillet, d'Août, & une partie de Septembre, on y voit régner les vents du Sud & de l'Oueſt. Ils amènent de ſi grandes pluyes & des tempêtes ſi violentes, que toutes les campagnes ſe trouvant inondées, on n'a point d'autre reſſource que de petites Barques, pour la communication des lieux. Depuis Octobre juſqu'au milieu de Décembre, c'eſt le vent du Nord qui régne; pour faire place enſuite, juſqu'au mois de Mai, à ceux d'Eſt & d'Eſt-Sud-Eſt. Ainſi les Mers des Philippines ont deux Mouſſons, comme les autres Mers des Indes; l'une, ſéche & belle, que les Eſpagnols nomment la *Briſe*; l'autre, humide, orageuſe, qu'ils appellent *Vandaral*.

Régne des vents.

ON remarque encore que dans ce climat, les Européens ne ſont pas ſujets à la vermine, de quelque ſaleté que ſoyent leurs habits & leurs chemiſes; tandis que les Indiens en ſont couverts. La neige n'y eſt pas plus connue que la glace; auſſi n'y boit-on jamais de liqueur froide, à moins que, ſans aucun égard pour ſa ſanté, on ne ſe ſerve de ſalpêtre pour rafraîchir l'eau. En un mot, la chaleur eſt ſi conſtante, qu'avec l'avantage d'un continuel équinoxe, on ne change jamais l'heure des repas, ni celle des affaires, on ne prend point d'habits différens, & l'on n'en porte de drap que pour ſe garantir de la pluye. Ce mélange de chaleur & d'humidité ne rend pas l'air fort ſain. Il retarde la digeſtion, il incommode les jeunes Européens plus

Qualités de l'air.

plus que les vieillards. Mais auſſi les alimens y ſont legers. Le pain ordinaire, n'étant que de riz, a moins de ſubſtance que celui de l'Europe. Les palmiers, qui croiſſent en abondance dans une terre humide, fourniſſent l'huile, le vinaigre & le vin. Comme on a le choix de toutes ſortes de viandes, les perſonnes riches ſe nourriſſent de gibier, le matin, & de poiſſon le ſoir. Les pauvres ne mangent guères que du poiſſon mal cuit, & gardent la viande pour les jours de Fête. Une autre cauſe de la mauvaiſe qualité de l'air eſt la roſée, qui tombe dans les jours les plus ſereins. Elle eſt ſi abondante, qu'en ſecouant un arbre, on en voit tomber une ſorte de pluye. Cependant elle n'incommode point les Habitans naturels du Pays, qui vivent quatre-vingt & cent ans; mais la plûpart des Européens s'en trouvent fort mal. On ne dort & l'on ne mange point à Manille ſans être humide de ſueur; mais elle eſt beaucoup moindre dans les lieux ouverts, parceque l'air y eſt plus agité. Auſſi toutes les perſonnes riches ont des maiſons de campagne, où elles ſe retirent depuis le milieu de Mars juſqu'à la fin de Juin. Quoique la chaleur ſe faſſe ſentir avec plus de force dans le mois de Mai qu'en aucun tems, on ne laiſſe pas alors de voir ſouvent, pendant la nuit, des pluyes épouvantables, accompagnées de tonnerre & d'éclairs.

Description des Isles Philippines.

On a déja fait obſerver, que Manille eſt particuliérement ſujette à d'effroyables tremblemens de terre, ſur-tout dans la plus belle ſaiſon. Elle en reſſentit un ſi violent, au mois de Septembre de l'année 1627, qu'une des deux montagnes, qui ſe nomment *Carvallos*, dans la Province de Cagayan, en fut applatie. En 1645, le tiers de la Capitale fut ruiné par le même accident, & trois cens perſonnes furent enſevelies ſous les ruines de leurs maiſons. Les vieux Indiens aſſuroient que ces malheurs avoient été plus fréquens, & que de-là étoit venu l'uſage de ne bâtir que de bois. Les Eſpagnols ont ſuivi cet exemple, du moins pour les étages au-deſſus du premier. Leurs allarmes ſont continuelles, à la vûe d'un grand nombre de Volcans, qui vomiſſent des flammes autour d'eux, & qui rempliſſant de cendres tous les lieux voiſins, envoyent des pierres fort loin, avec un bruit ſemblable à celui du canon. D'un autre côté, tous les Voyageurs nous repréſentent le terroir comme un des plus agréables & des plus fertiles du Monde connu. En toute ſaiſon, l'herbe croît, les arbres fleuriſſent; &, dans les montagnes comme dans les jardins, les fruits accompagnent toûjours les fleurs. On voit rarement tomber les vieilles feuilles, avant que les nouvelles ſoyent venues. De-là vient que les Habitans des montagnes n'ont pas de demeure fixe, & ſuivent l'ombre des arbres, qui leur offrent tout à la fois une retraite agréable & des alimens. Lorſqu'ils ont mangé tous les fruits d'une campagne, ou d'un bois, ils paſſent dans un autre lieu. Les orangers, les citroniers, & tous les arbres connus en Europe, donnent régulièrement du fruit deux fois l'année; & ſi l'on plante un rejetton, il en porte l'année ſuivante. Villalobos, Dampier & Carreri, s'accordent à déclarer qu'ils n'ont jamais vû de campagnes ſi couvertes de verdure, ni de bois ſi remplis d'arbres vieux & épais, ni d'arbres qui fourniſſent plus de ſecours & de commodités pour la ſubſiſtance des hommes.

Tremblemens de terre.

Volcans.

Ce qui rend les Montagnards errans.

Ajoutons, avec les mêmes Ecrivains, que Manille ſe trouvant placée

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

cée entre les plus riches Royaumes de l'Orient & de l'Occident, cette ſituation, en fait un des lieux du Monde, où le Commerce eſt le plus floriſſant. Les Eſpagnols venant par l'Occident, & d'autres Nations de l'Europe & des Indes par l'Orient, les Philippines peuvent être regardées comme un centre où toutes les richeſſes du Monde aboutiſſent, & d'où elles reprennent de nouvelles routes. On y trouve l'argent du Perou & de la Nouvelle Eſpagne, les diamans de Golkonde, les topaſes, les ſaphirs & la canelle de Ceylan, le poivre de Java, le girofle & les noix muſcades des Moluques, les rubis & le camphre de Borneo, les perles & les tapis de Perſe, le benjoin & l'ivoire de Camboye, le muſc de Lequios, les toiles de coton & les étoffes de ſoye du Bengale, les étoffes, la porcelaine & toutes les raretés de la Chine. Lorſque le Commerce étoit ouvert avec le Japon, Manille en recevoit, tous les ans, deux ou trois Vaiſſeaux, qui laiſſoient de l'argent le plus fin, de l'ambre, des étoffes de ſoye, & des cabinets d'un admirable vernis, en échange, pour du cuir, de la cire & des fruits du Pays. Pour faire juger, en un mot, de tous les avantages de Manille, il ſuffit d'ajoûter, qu'un Vaiſſeau, qui en part pour Acapulco, revient chargé d'argent, avec un gain de quatre pour un.

Avantages des Philippines pour le Commerce.

Perte du Commerce du Japon.

§. IX.

Animaux, Plantes & Fruits des Philippines.

LA fécondité d'un Climat ſe faiſant obſerver juſques dans la propagation des animaux, on voit naître, dans les campagnes des Philippines, une ſi grande quantité de bufles ſauvages, qu'un bon Chaſſeur en peut tuer vingt à coups de lance, dans l'eſpace d'un jour. Les Eſpagnols ne les tuent que pour en prendre la peau, & les Indiens en mangent la chair. Le nombre des cerfs, des ſangliers & des chèvres eſt ſurprenant dans les Forêts. On n'a pas manqué d'apporter, à Manille & dans quelques autres Iſles, des chevaux & des vaches de la Nouvelle-Eſpagne, qui n'ont pas ceſſé d'y multiplier. Mais l'exceſſive humidité de la terre ne permet pas d'y élever des moutons.

Abondance de diverſes ſortes d'animaux.

ON ne parle point des ſinges pour en faire admirer le nombre, quoiqu'il ſoit incroyable dans les montagnes; mais ils y ſont d'une grandeur monſtrueuſe, & d'une hardieſſe qui les rend capables de ſe défendre contre l'attaque des hommes (*a*). Lorſqu'ils ne trouvent plus de fruits dans leurs rétraites, ils deſcendent ſur le rivage de la Mer, pour s'y nourrir d'huitres & de crabbes. Entre pluſieurs eſpèces d'huitres, on en diſtingue une, qu'on appelle *Taclow*, & qui peſe pluſieurs livres. Les ſinges, qui les trouvent ouvertes, & qui craignent qu'en ſe fermant, elles ne leur attrapent la patte, commencent par y jetter une pierre, qui les empêche de ſe fermer, & les mangent alors ſans crainte. Ils prennent les crabbes avec la même adreſſe, en mettant la queue entre leurs pinces, pour les enlever tout d'un coup, lorſqu'elles viennent à la ſerrer.

Singes monſtrueux.

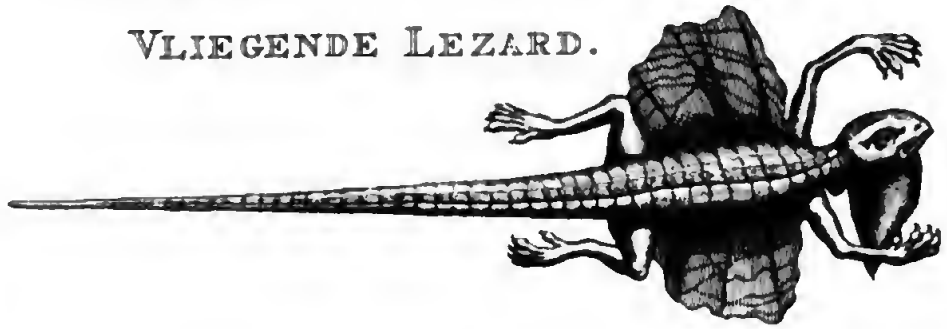
ON

(*a*) Carreri rapporte que ces ſinges ſe défendirent ſi bien, une fois, à Samboangan, avec des bâtons, contre un Soldat qui les attaquoit, qu'ils l'obligèrent de prendre la fuite, dont il mourut de peur quelques jours après. R. d. E.

Digitized by Google

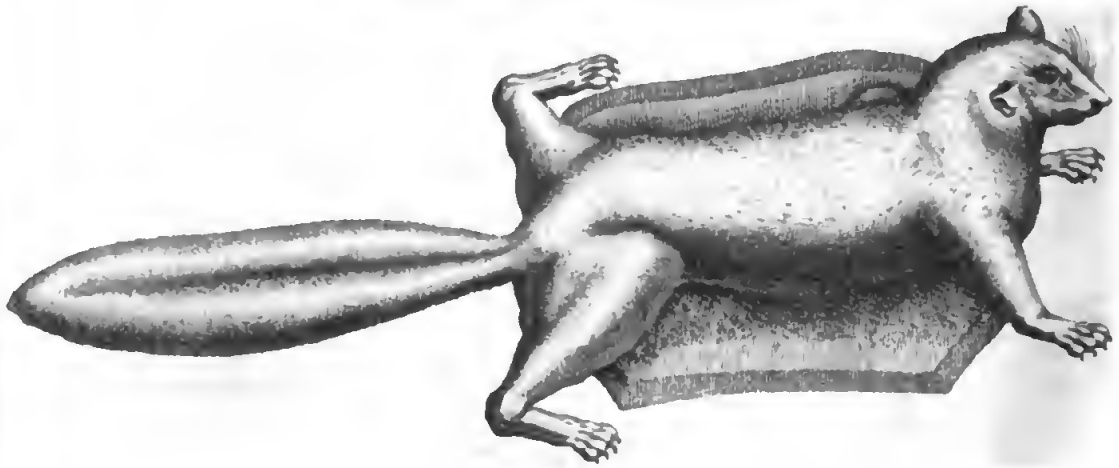
LEZARD VOLANT.

VLIEGENDE LEZARD.



ECUREUIL VOLANT.

VLIEGENDE INKHOORN.



J. V. Schley direx.

On obſerve, dans les civettes des Philippines, qui ſont auſſi en fort grand nombre, que ſi leur parfum n'eſt pas ôté tous le mois, l'ardeur qu'elles en reſſentent eſt ſi vive, qu'elles ſe frottent contre terre, pour rompre la veſſie qui le contient. Ces Iſles ſont le ſeul endroit du Monde, où l'on voit une eſpèce de chats, de la grandeur des lièvres & de la couleur des renards, auxquels les Inſulaires donnent le nom de *Taguans*. Ils ont des aîles, comme les chauve-ſouris, mais couvertes de poil, dont ils ſe ſervent, pour ſauter d'un arbre ſur un autre, à la diſtance de trente palmes (*b*). On trouve, dans l'Iſle de Leyte, un animal qui n'eſt pas moins ſingulier, & qui ſe nomme *Mango*. Sa grandeur eſt celle d'une ſouris. Il a la même queue, mais ſa tête eſt deux fois plus groſſe que ſon corps, avec de longs poils ſur le muſeau. [Cet animal ne ſe nourrit que de charbon.] L'*Iguana* ſe trouve aux Philippines comme en Amérique. Sa figure reſſemble beaucoup à celle du crocodile; mais il a la peau rougeâtre, parſemée de taches jaunes, la langue fendue en deux, les pieds ronds & doublés de corne. Quoiqu'il paſſe pour un animal terreſtre, il traverſe facilement les plus grandes Rivières. Les Indiens & les Eſpagnols mangent ſa chair, & lui trouvent le goût de celle des tortues.

Description des Isles Philippines.

Propriété des civettes aux Philippines.

Taguans, ou chats allés.

Mango.

Iguana.

L'humidité, joint au ferment continuel de la chaleur, produit, dans toutes les Iſles, des ſerpens d'une grandeur extraordinaire. Celui qu'on nomme *Ibitin*, ſe tient pendu par la queue, au tronc d'un arbre, pour attendre qu'il y paſſe des cerfs, des ſangliers & même des hommes. Il eſt ſi gros & ſi long, qu'il les dévore tout entiers; après quoi, il ſe ſerre contre l'arbre pour les digerer. Carreri s'imagine qu'il les attire par ſon haleine, & que l'unique moyen de s'en garantir, eſt de rompre l'air qui ſe trouve entre l'homme & le ſerpent. Un autre ſerpent, nommé *Aſſagua*, ne fait la guerre qu'à la volaille. Celui que les Habitans nomment *Olopang*, jette un venin fort dangereux. Les *Bobas*, qui ſont les plus grands, ont quelquefois trente pieds de longueur.

Serpens horribles.

De pluſieurs oiſeaux ſinguliers des Iſles, le plus admirable par ſes propriétés eſt le *Tavon*. C'eſt un oiſeau de Mer, noir & plus petit qu'une poule; mais qui a les pieds & le cou aſſez longs. Il fait ſes œufs dans des terres ſabloneuſes. Leur groſſeur eſt à-peu-près celle des œufs d'oye. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'après que les petits ſont éclos, on y trouve le jaune entier ſans aucun blanc, & qu'alors ils ne ſont pas moins bons à manger qu'auparavant; d'où l'on conclut qu'il n'eſt pas toûjours vrai, que la fécondité vienne du jaune des œufs. On rôtit les petits, ſans attendre qu'ils ſoyent couverts de plumes. Ils ſont auſſi bons que les meilleurs pigeons. Les Eſpagnols mangent ſouvent, dans le même plat, la chair des petits & le jaune de l'œuf. Mais ce qui ſuit, mérite beaucoup plus d'admiration. La femelle raſſemble ſes œufs, juſqu'au nombre de quarante ou cinquante, dans une petite foſſe, qu'elle couvre de ſable, & dont la chaleur de l'air fait une eſpèce de fourneau. Enfin, lorſqu'ils ont la force de ſecouer

Oiſeaux ſinguliers.

Le Tavon & ſes propriétés.

(*b*) Il y en a auſſi dans l'Iſle de Poulo-Condor. C'eſt une eſpèce d'écureuil allé, dont on trouve la figure dans les Lettres Edifiantes. Nous la joignons ici, avec celle du lezard volant, qui n'eſt pas moins curieux. R. d. E.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

ſecouer la coque & d'ouvrir le ſable pour en ſortir, elle ſe perche ſur les arbres voiſins, elle fait pluſieurs fois le tour du nid, en criant de toute ſa force; & les petits, excités par le ſon, font alors tant de mouvemens & d'efforts, que, forçant tous les obſtacles, ils trouvent le moyen de ſe rendre auprès d'elle. Les Tavons font leurs nids aux mois de Mars, d'Avril & de Mai; tems où la Mer étant plus tranquille, les vagues ne s'élèvent point aſſez pour leur nuire. Les Matelots cherchent avidemment ces nids, le long du rivage. Lorſqu'ils trouvent la terre remuée, ils l'ouvrent avec un bâton, & prennent les œufs & les petits, qui ſont également eſtimés.

Tourterelles des Philippines.

ON voit, aux Philippines, une ſorte de tourterelles, dont les plumes ſont griſes ſur le dos, & blanches ſur l'eſtomac, au milieu duquel la Nature a tracé une tache ſi rouge, qu'on la prendroit pour une playe fraîche, d'où le ſang paroît ſortir.

Le Kolin.

LE *Kolin* eſt un oiſeau de la groſſeur d'une grive, de couleur noire & cendrée, qui n'a, ſur la tête, au lieu de plumes, qu'une eſpèce de couronne ou de crête de chair.

Le Paloma-Torcaz.

Le *Paloma-Torcaz* eſt à-peu-près de la même groſſeur. Son plumage eſt varié de gris, de verd, de rouge & de blanc, avec une tache fort rouge au milieu de l'eſtomac; mais ſa principale diſtinction conſiſte dans ſon bec & ſes pieds, qui ſont auſſi du plus beau rouge.

Le Salangan.

Les Inſulaires donnent le nom de *Salangan* à ce fameux oiſeau, dont les nids paſſent pour un mets délicieux, à la Chine & dans toutes les Indes. Il eſt commun dans les Iſles de Calamianes, de Xolo, & dans quelques autres. Sa groſſeur eſt celle d'une hirondelle. Il bâtit ſon nid ſur les rochers qui touchent au bord de la Mer, & l'attache au rocher même, à-peu-près comme l'hirondelle attache le ſien aux murailles.

L'Herrero.

L'*Herrero* eſt un oiſeau verd, de la groſſeur d'une poule, auquel la Nature a donné un bec ſi dur, qu'il perce les troncs des plus grands arbres pour y faire ſon nid; ſon nom, qui ſignifie *Forgeron*, lui vient des Eſpagnols, pour marquer le bruit de ſon travail, qui ſe fait entendre d'aſſez loin (*c*). On lui attribue la propriété de connoître une herbe qui rompt le fer.

Le Colocolo.

Un autre oiſeau, nommé *Colocolo*, a celle de nager ſous l'eau, avec autant de vîteſſe qu'il vole dans l'air. Ses plumes ſont ſi ſerrées, qu'elles deviennent ſéches auſſi-tôt qu'il les a ſecouées hors de l'eau. Il eſt de couleur noire, & plus petit que l'aigle; mais ſon bec, qui n'a pas moins de deux palmes, eſt ſi dur & ſi fort, qu'il prend & qu'il enlève toutes ſortes de poiſſons.

Différence de quelques animaux qui ont du rapport aux nôtres.

ON trouve quantité de paons dans les Iſles de Calamianes. Au lieu de faiſans & de perdrix, les montagnes y fourniſſent d'excellens coqs ſauvages. Les cailles ſont de la moitié plus petites que les nôtres. Elles ont le bec & les pieds rouges. Toutes les Iſles ſont remplies d'une ſorte d'oiſeaux verds, qui ſe nomment *Volanos*, de pluſieurs eſpèces de perroquets, & de cacatous blancs, dont la tête eſt ornée d'une touffe de plumes. Les Eſpagnols avoient porté, aux Philippines, des poulets d'Inde qui n'y ont pas multiplié. Ils y ſuppléent par une poule ſingulière, qui ſe nomme *Camboie*, parcequ'elle vient de cette Région, & qui a les pieds ſi courts que ſes aîles touchent la terre. Les coqs, au contraire, ont de longues jambes, & ne cédent

(*c*) Il eſt nommé *Charpentier* ci-deſſus. R. d. E.

cédent rien aux coqs d'Inde. On eſtime une autre ſorte de poules, qui ont la chair & les os noirs, mais d'excellent goût. Les groſſes chauve-ſouris, dont on a déja parlé, ſont fort utiles à Mindanao, par la quantité de ſalpêtre qu'on y tire de leurs excrémens.

Description des Isles Philippines.

Salpêtre de l'excrément des chauve-ſouris.

A l'égard des poiſſons, Pline n'en a nommé preſqu'aucun, qui ne ſe trouve dans ces Mers: mais elles en ont d'extraordinaires, tels que le *Douyon*, que les Eſpagnols ont nommé *Peſce-Muger*, parcequ'il a les parties du ſexe & les mammelles d'une femme. Ses os ont la propriété d'étancher le ſang & de guérir le rhume. Sa chair a le goût de celle du porc; mais on ne connoît point le mâle de cette eſpèce.

Le Douyon, ou le Peſce-Muger.

Les poiſſons, qu'on nomme *Epées*, ne ſont différens des nôtres que par la longueur extraordinaire de leur corne, qui les rend fort dangereux pour les petites Barques. Les crocodiles ſeroient les plus redoutables ennemis des Inſulaires, par leur abondance & leur voracité; ſi la Providence n'y avoit mis comme un double frein, qui arrête leur multiplication & leurs ravages. Les femelles ſont ſi fertiles, qu'elles font juſqu'à cinquante petits; mais lorſqu'ils doivent éclore de leurs œufs, qu'elles ſont à terre, elles ſe mettent dans l'endroit par lequel ils doivent paſſer; & les avallant l'un après l'autre, elles ne laiſſent échapper que ceux à qui le haſard fait prendre un autre chemin. En ſecond lieu, ces animaux, n'ayant point de conduits pour les excrémens, vomiſſent ce qui leur reſte dans l'eſtomac après la digeſtion. Ainſi leur nourriture y fait un long ſéjour, qui les empêche de reſſentir ſouvent la faim; ſans quoi il en couteroit tous les jours, aux Iſles, un grand nombre d'hommes & de beſtiaux. On n'a jamais ouvert un de ces monſtres, dans le ventre duquel on n'ait trouvé des os & des crânes d'hommes. Les Eſpagnols, comme les Indiens, mangent les petits crocodiles. On trouve quelquefois, ſous leurs mâchoires, de petites veſſies pleines d'un excellent muſc.

Les Philippines ſont infectées de crocodiles.

Les Lacs des Iſles ont une autre eſpèce de poiſſons monſtrueux, que les Indiens nomment *Bubayas*, & qui ne paroiſſent point différens de ceux que les Portugais ont nommés *Caymans*. Ils n'ont pas de langue; ce qui leur ôte, non-ſeulement le pouvoir de faire du bruit, mais encore celui d'avaller dans l'eau. Auſſi ne dévorent-ils leur proye que ſur le rivage. Ils ſeroient les plus redoutables de tous les monſtres, s'ils n'avoient une extrême difficulté à ſe tourner. On leur attribue quatre yeux; deux en haut & deux en bas, avec leſquels on prétend qu'ils apperçoivent dans l'eau toutes les eſpèces de poiſſons qui leur ſervent de proye, quoiqu'à terre ils ayent la vûe fort courte. On ajoûte que le mâle ne peut ſortir de l'eau qu'à moitié, & que les femelles vont chercher ſeules de quoi vivre, dans les campagnes voiſines de leurs retraites. Carreri ſemble confirmer cette opinion, lorſqu'il aſſure que les Chaſſeurs ne tuent jamais que des femelles. Il donne pour préſervatif éprouvé, contre les ſurpriſes des Buhayas, ou des Caymans, un fruit nommé *Bonga*, ou *Nang-Kauvagan*, qui vient, dit-il, d'une ſorte de canne, & dont l'odeur, apparemment, éloigne ces terribles animaux. Mais il affoiblit un peu la confiance qu'il demande pour ce fruit, en aſſurant qu'il a la même vertu contre les ſortilèges (*d*).

Buhayas, monſtres dangereux.

Fruit qui ſert de préſervatif contre eux.

Les

(*d*) *Ibid.* pag. 177.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Baleines, chevaux marins, huitres & rayes d'une extrême grandeur.

LES Mers de Mindanao & de Xolo ſont remplies de grandes baleines, & de chevaux marins ſans pieds, dont la queue reſſemble à celle des crocodiles. Il ſe trouve de ſi grandes huitres, dans ces Iſles, qu'on ſe ſert des écailles pour abreuver les bufles. Les Chinois en font de très-beaux ouvrages. On y diſtingue deux ſortes de tortues; l'une dont la chair ſe mange, & dont l'écaille eſt négligée; l'autre, au contraire, dont on recherche beaucoup l'écaille & dont on ne mange point la chair. Les rayes y ſont d'une grandeur extraordinaire. Leur peau, qui eſt fort épaiſſe, ſe vend aux Japonois, pour en faire des fourreaux de cimeterre.

Fruits divers.

PASSONS aux fruits qui ne ſont connus, ou qui n'ont des propriétés rémarquables, que dans les Iſles Philippines. On en diſtingue deux, également eſtimés des Eſpagnols & des Indiens. Ils croiſſent naturellement dans les bois.

Santor.

On a déja vanté le premier, qui ſe nomme *Santor*, & dont on fait d'excellentes confitures, dans un Pays où le quintal de ſucre ne vaut pas un écu. Carreri en donne une exacte deſcription. Il a la figure, & même la couleur d'une pêche; mais il eſt un peu plus plat. Son écorce eſt douce. En l'ouvrant, on y trouve cinq pepins, aigres & blancs. Il ſe confit également au ſucre & au vinaigre; & pour troiſième propriété, il donne un fort bon goût au potage. L'arbre reſſembleroit parfaitement au noyer, s'il n'avoit les feuilles plus larges. Elles ont une vertu médicinale, & le bois eſt excellent pour la Sculpture (*e*).

Mabol.

L'AUTRE fruit, qui ſe nomme *Mabol*, eſt un peu plus gros que le premier, mais cotoneux, & de la couleur de l'orange. L'arbre eſt de la hauteur d'un poirier; chargé de branches & de feuilles, qui reſſemblent à celles du laurier. Le bois, coupé dans ſa ſaiſon, approche de la beauté de l'ébène.

Bilimbins, ou Carambolas.

ON a fait, dans un article précédent, l'éloge du *Chicoy*, ou du *Seizu*, qui ſe trouve dans l'Iſle de Guigan. Les *Bilimbins*, que les Portugais nomment *Carambolas*, ſont acides dans les Indes Orientales; mais, dans le terroir de Manille, ils ont un goût fort agréable. On les mange cruds, aſſaiſonnés avec du vinaigre & du ſucre.

Macupa, ou Jambo.

Le *Macupa*, que les Portugais ont nommé *Jambo*, eſt beaucoup plus gros aux Philippines que celui qui croît à Goa.

Autres fruits.

Il en eſt de même des *Banchilins*, des *Jaccas*, nommés *Naucas* par les Eſpagnols, des *Tampaies*, & des *Caſſuis*, ou *Caguis*. Les *Mangas* de Siam, ou de *Papagallo*, qui eſt le nom Portugais, & les *Camico*, qui reſſemblent aux Caramboles, mais qui ſont plus aigres & ſans pepins, acquèrent une nouvelle perfection dans les Jardins de Manille.

Lumboy, ou Jambulon.

Le *Lumboy*, qui croît dans les forêts, & que les Tagales nomment *Dohat*, eſt tout-à-fait ſemblable au poirier. Il donne d'abord une jolie fleur blanche, d'où naît un fruit gros comme une ceriſe, mais de la longueur d'une olive. Les Portugais le nomment *Jambulon*.

Dottoyan.

Le *Dottoyan*, eſt un arbre plus rare, dont le fruit eſt rouge & ſans pepins, comme le Jambulon; mais la chair en eſt blanche, & le goût mêlé d'aigre & de doux.

Panungian.

Le *Panungian* eſt un fort grand arbre, qui produit un fruit de la groſſeur d'un œuf de pigeon, dont la coquille eſt rouge, & qui a la forme & la dureté

(*e*) *Ubi ſuprà*, pag. 176.

reté de nos pommes de pin. Sa chair, qui eſt tranſparente & de bon goût, aide à la digeſtion. On donne auſſi le nom de *Licias* à ce fruit, parcequ'il a quelque reſſemblance avec celui de la Chine ; mais, au fond, ce n'eſt pas le même. DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

LE *Carmon* excite l'appétit, & n'eſt pas deſagréable lorſqu'il eſt bouilli. Il eſt auſſi gros qu'une pomme commune. Il a l'écorce d'un oignon, & ſa chair eſt aigre & douce. L'arbre, qui reſſemble au pommier, croît facilement ſur le bord des Rivières. On trouve, dans quelques Iſles, des *Durions*, dont l'arbre y eſt plus grand qu'à Patane & à Camboie. Ce fruit, dont on a déja fait la deſcription, croît ſur le gros de la branche, comme les pommes de pin. Les *Marans*, fruit commun aux Philippines, ont quelque reſſemblance avec les Durions, mais ils deviennent beaucoup plus gros. Les *Lanzones*, ou les *Boasbas*, ſont une ſorte de raiſins par leur goût & leurs autres qualités. Au lieu d'olives, les montagnes des Iſles produiſent des *Paxos*, fruit qui leur reſſemble aſſez par la forme, dont le goût eſt exquis dans ſa maturité. Verds & tendres, on les mange au vinaigre. Carmon. Durions, Marans, Lanzones, ou Boasbas. Paxos.

DANS les hautes montagnes d'Iloccos & de Cagayan, on trouve des pins ſauvages, d'une hauteur admirable, qui ne portent pas de pommes, comme les nôtres, mais un autre fruit, peu différent des amandes, & du même goût. Le *Lumbon*, autre arbre des montagnes, produit de petites noix, dont l'écorce eſt dure, & renferme une poulpe, du goût des pignons ; mais ce fruit affoiblit l'eſtomac : on en tire une huile, qui ſert, au lieu de ſuif, pour eſpalmer les Vaiſſeaux. Les *Jamboas*, fruits d'un arbre qui reſſemble au citronier, par ſa grandeur & ſes feuilles, ſont ronds, jaunâtres, & deviennent deux fois auſſi gros que la tête d'un homme. Leur goût tire ſur celui du citron. Les uns ont des pepins rouges ; d'autres les ont jaunes, & quelques-uns blancs. De pluſieurs eſpèces d'oranges, il n'y en a point aux Philippines qui ne ſoyent plus groſſes que celles de l'Europe. On y trouve de gros & de petits citrons ; mais la plûpart ſont fort doux. Les fruits de la Nouvelle-Eſpagne, tels que les ates, les ananas, les zapotes-prietos, les papaias, les mameges & les gayavas-peruleras, croiſſent heureuſement dans toutes ces Iſles. Les gayavas s'y ſont extrêmement multipliés. On en fait des confitures, & du vin qui l'emporte ſur celui du palmier. Ce fruit reſſerre avant ſa maturité, & lâche quand il eſt très-mûr : ſes feuilles ſont un excellent vulnéraire, & n'ont pas moins de vertu pour l'enflure des jambes. On n'a pu faire croître aucun fruit de l'Europe à Manille, & dans les autres Iſles. Les figuiers mêmes, les grenadiers & le raiſin muſcat, qu'on y tranſporte, n'y parviennent jamais à la maturité. Amandes qui croiſſent ſur des pins. Lumbon. Jamboas. Oranges & citrons. Aucun fruit de l'Europe ne croît aux Philippines.

CARRERI s'étend beaucoup ſur une autre eſpèce d'arbres, qui ſont le principal revenu des Inſulaires, & qui leur apportent, dit-il, autant de plaiſir que d'utilité. On en diſtingue juſqu'à quarante eſpèces, qu'il range toutes ſous le nom de palmiers, & dont les principales fourniſſent les Iſles de pain. Celle que les Tagales nomment *Toro*, & les Montagnards *Landau*, porte le nom de *Sagu* aux Moluques. Elle croît naturellement & ſans culture, ſur le bord des Rivières. Toute ſa ſubſtance, du bas juſqu'en haut, eſt molle comme celle d'une rave. L'écorce eſt épaiſſe d'un doigt, Diverſes ſortes de palmiers.

&

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

& n'eſt ni fort dure, ni polie. La manière d'employer cet arbre, aux Philippines, eſt différente de celle des Moluques (*f*).

Saſa & Nipa.

UNE autre eſpèce, qui donne du vin & du vinaigre, ſe nomme *Saſa* & *Nipa*. Elle n'eſt point aſſez grande, pour mériter le nom d'arbre. Son fruit reſſembleroit aux dattes: mais il n'arrive point à ſa maturité, parceque les Inſulaires coupent la branche auſſi-tôt qu'ils voyent paroître la fleur. Il en ſort une liqueur, qu'ils reçoivent dans des vaiſſeaux, & dont ils tirent quelquefois dix pintes dans une ſeule nuit. L'écorce de *Calinga*, qui eſt une ſorte de canelle (*g*), ſert à la préparer, & l'empêche de s'aigrir. On employe les feuilles du même palmier à couvrir les maiſons; & couſues avec du fil de canne très-fin, elles durent environ ſix ans. On en tire auſſi du vin des cocos, & de l'huile, qui eſt fort bonne dans ſa fraîcheur. De la première écorce des cocotiers on fait des cordages & du calfat pour les Navires. L'écorce intérieure ſert à faire des vaſes & d'autres commodités.

Bourias.

LE *Bourias* eſt un troiſième palmier des Philippines, dont les Iſles, qui ſont proche du Détroit de Saint-Bernardin, ont pris leur nom. L'arbre eſt plus gros que le cocotier. Ses fruits ſont proprement des dattes, dont les noyaux ſervent à faire de fort beaux chapelets; & ſes feuilles reſſemblent à celles des palmiers d'Afrique. On en tire une liqueur, dont on fait, par le moyen du feu, une eſpèce de miel & de ſucre noir, nommé *Pacaſcas*, qui ſe vend dans de petites boëtes, & que les Inſulaires eſtiment beaucoup. La ſubſtance de ce palmier ſe transforme auſſi en pain. On en compoſe une eſpèce de farine, avec le fruit broyé qu'on y mêle; mais cette nourriture eſt moins ſaine que le ſagu.

Bonga.

CARRERI met, au nombre des palmiers, juſqu'à l'arbre qui produit l'areca; petite pomme, ou plutôt petite noix, de la groſſeur d'un gros gland, qui entre, avec la chaux, dans la compoſition du betel. Cet arbre ſe nomme *Bonga*. Ses feuilles ſont auſſi larges que celles du Bourias. Le tronc eſt haut, mince, droit & tout couvert de nœuds. Enfin une quatrième eſpèce, dont les Inſulaires tirent beaucoup d'avantages, eſt celle qu'ils nomment

Yonota.

l'*Yonota*. Elle leur fournit une ſorte de laine, qu'on appelle *Baios*, dont on fait des matelats & des oreillers; du chanvre noir, nommé *Jonor*, ou *Gamuto*, pour les cables de Navires; & de petits cocos, moins bons à la vérité que les grands. Ses fils ſont de la longueur & de la groſſeur du chanvre. Ils ſont noirs comme les crins de cheval, & l'on aſſure qu'ils durent long-tems dans l'eau.

(*f*) Voyez l'Article de ces Iſles. Aux Philippines, on coupe le ſagu par morceaux. On le laiſſe tremper quelque-tems dans l'eau, après avoir enlevé ſeulement une bande de l'écorce, afin que le reſte ſerve à conſerver la ſubſtance intérieure; & l'on taille enſuite cette ſubſtance blanche en très-petites parties. Lorſqu'elle eſt taillée, on la foule avec les pieds, dans des paniers de canne, proche de la Rivière, juſqu'à ce que le jus en ſorte, par la quantité d'eau qu'on y jette, & tombe dans un vaiſſeau plein d'eau, qui eſt deſſous. On lève enſuite cette eſpèce de pâte, on la met dans des formes compoſées de feuilles de palmier, où elle s'endurcit un peu; après quoi, étant ſéchée au Soleil, ſans le ſecours d'autre feu, elle ſert de pain, fort nourriſſant, & qui réſiſte longtems à la corruption. *Carreri*, pag. 183.

Nota. Ce n'eſt donc pas du fruit de ces arbres, qu'on fait le pain de ſagu, comme il a été dit ci-deſſus. R. d. E.

(*g*) Voyez ci-deſſus, *pag.* 38. R d. E.

l'eau. La laine & le chanvre s'enlèvent d'autour du tronc. On tire auſſi, des branches, un vin doux; & leurs bouts ſe mangent tendres. Il n'y a point de palmiers dont les feuilles ne puiſſent ſervir à couvrir des maiſons, ou à faire des chapeaux, des nattes, des voiles pour les Navires, & d'autres ouvrages utiles. Ainſi ce n'étoit pas ſans raiſon que Pline écrivoit, il y a ſeize cens ans, que les Pauvres y trouvent de quoi manger, boire, ſe vêtir & ſe loger.

Diverſes ſortes de bois.

L'ARBRE, qui porte la caſſe, eſt en ſi grande abondance aux Philippines, que, pendant les mois de Juin & de Mai, les Inſulaires en engraiſſent leurs pourceaux. [Cet arbre n'eſt pas ſi grand que celui du Tamarin, qui eſt très-haut; mais il eſt plus rempli de branches. Ses feuilles, un peu plus grandes que celles des poiriers, ſont d'un très-beau verd. Cuites avec les fleurs, en manière de conſerve, elles ſont auſſi bonnes que le fruit; elles cauſent même moins de nauſées.] Les Tamarins, ou plutôt les *Sampales*, dont le fruit ſe nomme *Tamarin*, n'y ſont pas moins communs. [Ce fruit, qui vient dans des gouſſes comme des fèves vertes, a un goût piquant, ce qui fait qu'on le mange avec du ſel & qu'on le confit avec du ſucre.] Le bois ſert à divers ouvrages, comme l'ébène. On voit, ſur les montagnes, diverſes ſortes de grands arbres, qui ſervent également à la conſtruction des Vaiſſeaux & des Maiſons, & dont le feuillage eſt toûjours verd. Tels ſont l'*Ebène* noir; le *Balayon* rouge, l'*Aſana*, ou le *Naga*, dont on fait des vaſes, qui donnent, à l'eau, une couleur bleue, & qui la rendent plus ſaine (*b*); le *Calinga*, qui jette une odeur fort douce, & dont l'écorce eſt aromatique (*i*); le *Tiga*, dont le bois eſt ſi dur, qu'il ne peut être ſcié qu'avec la ſcie à l'eau, comme le marbre; ce qui le fait nommer auſſi *Arbre de fer*. La difficulté de pénétrer dans ces épaiſſes Forêts, ne permet pas, aux Inſulaires mêmes, de connoître toutes les richeſſes qu'ils tiennent de la Nature. Ils ont, ſur quelques montagnes de Manille, quantité de muſcadiers ſauvages, dont ils ne recueillent rien.

Feuilles qui ſe transforment en animaux.

MAIS, ce qui doit paſſer pour un phénomène des plus extraordinaires, c'eſt que, dans ces Iſles, les feuilles de certains arbres n'arrivent à leur maturité que pour ſe transformer en animaux vivans, qui ſe détachent des branches, & qui volent en l'air, ſans perdre la couleur de feuille. Leur corps ſe forme des fibres les plus dures. La tête eſt à l'endroit par où la feuille tenoit à l'arbre, & la queue à l'autre extrêmité. Les fibres des côtés forment les pieds, & le reſte ſe change en aîles (*k*).

ON

(*b*) C'eſt l'arbre d'où l'on tire le ſang de dragon.

(*i*) C'eſt cette même écorce que quelques Auteurs ſont paſſer pour une eſpèce de canelle. On en a parlé ci-deſſus. M. Prevoſt le repéte à la fin de cet article, comme s'il s'agiſſoit encore d'un autre arbre différent du Calinga. R. d. E.

(*k*) Carreri, qui parle de cette métamorphoſe, la croit bien prouvée par le témoignage d'un Evêque & d'un Cordelier. Voici ſes termes: „ Le Pére Joſeph d'*Oren-*
„ *ſe*, Cordelier, & Provincial de la Province de *Saint Grégoire*, aux Philippines, m'a
„ dit que pendant qu'il étoit Curé du Village de *Camalie*, dans une des Iſles de Camarines, il l'avoit vû de ſes propres yeux,
„ & m'en a fait un écrit autentique, que je
„ conſerve." Dom *Gines Barientos*, Evêque
„ de Troye, & Coadjuteur de l'Archevêché
„ de Manille, m'a confirmé la même choſe.
„ S'il m'appartenoit de raiſonner là-deſſus,
„ je dirois qu'il n'y a qu'une manière d'expliquer cette merveille: c'eſt en ſuppo-
„ ſant

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Cacao. Aimir.

Bambou, ou Vexuco.

Camotes. Glabis. Ubis. Xicama. Taylan.

Fleurs particulières à ces Iſles.

Zampaga, Solafi, Locoloco, Balanoy.

ON a porté, de la Nouvelle-Eſpagne aux Philippines, la plante du Cacao. Quoiqu'il n'y ſoit pas auſſi bon, il s'y eſt aſſez multiplié, pour diſpenſer les Habitans d'en faire venir de l'Amérique. L'arbre, qu'on appelle *Aimir*, eſt moins remarquable par ſes fruits, qui pendent en grappes, & qui ſont d'un fort bon goût, que par la propriété qu'il a de ſe remplir d'une eau très-claire, que les Chaſſeurs & les Sauvages tirent, en perçant le tronc. L'eſpèce de canne, qu'on nomme ordinairement *Bambou*, à l'exemple des Portugais, & que les Eſpagnols appellent *Vexuco*, croît au milieu de tous ces arbres, les embraſſe comme le lierre, & monte juſqu'à la cime des plus grands. Il eſt couvert d'épines, qu'on ôte pour le polir. Lorſqu'on le coupe, il en ſort autant d'eau claire qu'un homme en a beſoin pour ſe desaltérer; de-ſorte que les montagnes en étant remplies, on ne court jamais riſque d'y manquer d'eau. L'utilité de ces cannes eſt connue par toutes les Relations.

ON ne parle point des Platanes (*l*), des Cannes de ſucre, des Ananas, que les Eſpagnols appellent *Poſias*, du Gingembre, de l'Indigo, ni d'un grand nombre de plantes & de racines qui ſont communes à la plûpart des Régions de l'Orient. Mais c'eſt aux Philippines qu'il faut chercher les *Camotes*, eſpèce de groſſes raves, qui flattent l'odorat comme le goût; les *Glabis*, dont les Inſulaires font une ſorte de pain, & que les Eſpagnols mangent cuits, comme des navets; l'*Ubis*, qui eſt auſſi gros qu'une courge, & dont la plante reſſemble au lierre; les *Xicamas*, qui ſe mangent confits, ou cruds, au poivre & au vinaigre; des Carottes ſauvages, qui ont le goût des poires, & le *Taylan*, qui a celui des Patates. Toutes ces racines croiſſent en ſi grande abondance, que la plûpart des Sauvages ne penſent point à ſe procurer d'autres alimens.

ILS n'apportent pas plus de ſoin à la culture des fleurs, parceque la Nature en fait tous les fraix, & que leurs champs en ſont toûjours parſemés. On donne le premier rang à celle qu'ils nomment *Zampaga*. Elle reſſemble au *Mogorin* des Portugais. C'eſt une eſpèce de petite roſe blanche, à trois rangs de feuilles, dont l'odeur eſt beaucoup plus agréable que celle de nôtre jaſſemin. On en diſtingue deux autres; le *Solafi*, & le *Locoloco*, qui ont l'odeur du giroſle. La fleur, qui porte les trois noms de *Balanoy*, *Torongil* & *Damoro*, donne une petite ſemence de l'odeur du baume, qui eſt très-bonne

„ ſant qu'un ver s'engendre d'une telle feuil-
„ le & prend enſuite des ailes, comme on
„ le voit tous les jours aux mouches, aux
„ couſins, aux vers à ſoye, & mille autres in-
„ ſectes ". *Ubi ſuprà*, pag. 190

Nota. M. Prevoſt a parlé ailleurs de ces papillons-feuilles. Voyez le dernier article de l'*Hiſtoire Naturelle des Moluques*, au Tome XI. R. d E.

(*l*) Les Portugais les appellent *Figues des Indes*. On a vû leur deſcription dans un autre lieu. Mais voici les obſervations de Carreri ſur ceux des Philippines. Il y en a de diverſes ſortes & de divers goûts; L'un s'appelle *Obiſpo*, parceque ſon excellence le rend digne de la bouche d'un Evêque; un autre, *Plantano di Pipita*, que les Inſulaires cultivent autour de leurs maiſons, non-ſeulement pour jouir de l'ombre de ſes feuilles, mais pour les faire ſervir de plats & de ſerviettes; un troiſième, *Tanduque*, gros comme le bras, & long d'une palme & demie, qui ſe mange rôti, avec du vin & de la canelle, & dont le goût approche de celui du coing; un quatrième, *Vendicaxol*, qui n'eſt pas moins eſtimé; un cinquième, *Dedo de Dama*, qui l'eſt encore plus. Les Habitans croyent ce fruit ſi ſain, qu'ils le donnent aux Malades.

bonne pour l'eſtomac, & que les perſonnes délicates mêlent avec le betel. Le *Daſo* jette une odeur aromatique, juſques dans ſa racine. Le *Cablin*, qui eſt plein d'odeur, lorſqu'il eſt cueilli, en rend encore plus, lorſqu'il eſt ſec. La *Saraſa*, nommée par les Eſpagnols *Oja de Saint Juan*, eſt une très-belle fleur, dont les feuilles ſont fort larges, & mêlées de verd & de blanc. Outre le gingembre commun, dont les campagnes ſont remplies, on y en trouve une eſpèce plus chaude & plus forte, qui ſe nomme *Langeovas*.

Description des Isles Philippines.
Daſo.
Cablin.
Saraſa.

On aſſure qu'il n'y a point d'Iſles au Monde, qui produiſent plus d'herbes médicinales. Celles qui ſe trouvent en Europe ont, aux Philippines, les mêmes vertus dans un degré fort ſupérieur. Mais on vante encore plus celles qui ſont propres au terrain & au climat. Le *Pollo*, herbe fort commune & ſemblable au pourpier, guérit, en très-peu de tems, toutes ſortes de bleſſures. La *Panſipane* en eſt une plus haute, qui porte une fleur blanche comme celle de la fève: appliquée ſur les playes, après avoir été bien pilée, elle en chaſſe toute la corruption. La *Golondrine* a la vertu de guérir preſque ſur le champ la dyſſenterie. Quantité d'autres herbes guériſſent les bleſſures, ſi l'on en boit la décoction. Une autre ſert, comme l'Opium, à faire perdre la raiſon dans un combat, pour ne plus craindre les armes de l'Ennemi; & l'on aſſure que ceux, qui en ont pris, ne rendent point de ſang par leurs bleſſures. Carreri donne, pour garans de cette vertu, un Gouverneur Portugais, & pluſieurs Miſſionnaires. Il vante l'admirable qualité de deux autres herbes; l'une, qui étant appliquée ſur les reins, empêche de ſentir aucune laſſitude; l'autre, qui gardée dans la bouche, ſoûtient les forces, & rend un homme capable de marcher deux jours ſans manger.

Herbes médicinales.
Pollo.
Panſipane.
Golondrine.
Autres ſimples d'une merveilleuſe vertu.

Les mêmes qualités de l'air, qui produiſent beaucoup d'animaux venimeux dans les Iſles, y font croître quantité d'herbes, de fleurs & de racines de la même qualité. Quelques-unes portent un venin ſi ſubtil, que, non-ſeulement elles font mourir ceux qui ont le malheur d'y toucher, mais qu'elles infectent l'air aux environs, juſqu'à répandre une contagion mortelle, lorſqu'elles ſont en fleur. D'un autre côté, on trouve, dans les mêmes lieux, d'excellens contre-poiſons. Sans parler du *Bezoar*, qui eſt d'une vertu merveilleuſe aux Philippines, & qui ſe forme dans le ventre des chèvres & des cerfs; le *Manungal* en poudre, donné dans de l'eau tiéde, ou de l'huile de coco, eſt ſouverain pour les fièvres malignes & peſtilentielles. La feuille d'*Alipayon*, qui reſſemble à celle du platane, nettoye parfaitement une playe, & fait revivre la chair. La racine du *Dilao*, pilée & bouillie, avec de l'huile de coco, guérit les playes des fléches & des épines empoiſonnées. Une herbe, que les Eſpagnols nomment *Culebras*, & les Tagales *Carògtong*, eſt ſi puiſſante pour réunir les parties ſéparées, qu'un ſerpent, coupé en deux, ſe rétablit dans ſa forme par l'uſage qu'il en fait. Un bois, nommé *Doctan*, a la même vertu. Le fruit de l'*Amuyon*, qui eſt de la groſſeur d'une noiſette, & picquant comme le poivre, guérit les maux cauſés par le froid. Le *Pondacaque*, pilé & appliqué chaud, facilite l'accouchement. L'arbre, qui ſe nomme *Camandag*, eſt ſi venimeux, que ſes feuilles mêmes ſont mortelles. La liqueur, qui diſtille de ſon tronc, ſert aux Inſulaires pour empoiſonner la pointe de leurs fléches. L'ombre ſeule de l'arbre fait périr l'herbe

Poiſons & Antidotes.
Bezoar.
Manungal.
Alipayon.
Dilao.
Culebras, ou Carogtong.
Doctan.
Amuyon.
Pondacaque.
Camandag, & ſa dangereuſe vertu.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

aux environs. S'il eſt tranſplanté, il détruit tous les arbres voiſins, à l'exception d'un arbriſſeau, qui eſt ſon contre-poiſon, & qui l'accompagne toûjours. Ceux qui voyagent, dans les lieux déſerts, portent dans la bouche un petit morceau de bois, ou une feuille de cet arbriſſeau, pour ſe garantir de la pernicieuſe vertu du Camandag.

Maca-Bubay.

Le *Maca-Bubay*, dont le nom ſignifie ce qui donne la vie, eſt une eſpèce de lierre de la groſſeur du doigt, qui croît autour d'un arbre. Il produit quelques filets, dont les Inſulaires font des bracelets, pour les porter comme un antidote contre toutes ſortes de poiſons. La racine du Bubay, priſe du côté qui regarde l'Orient, & pilée pour être appliquée ſur les playes, guérit plus ſouverainement qu'aucun baume. L'arbre de ce nom croît parmi les Bâtimens, & les pénétre de ſes racines juſqu'à renverſer de grands Edifices. Il vient auſſi dans les montagnes, où il eſt fort honoré des Indiens (*m*).

Plantes ſenſitives.

De pluſieurs plantes ſenſitives, qui tiennent comme le milieu entre les ſimples végétaux & les animaux, on en admire une, aux Philippines, qui reſſemble tout-à-fait au chou. Elle fut découverte, en 1642, par un Soldat de la Côte d'Ibabao, qui voulant la prendre, s'apperçut qu'elle fuyoit ſa main, & qu'elle ſe retiroit ſous l'eau de la Mer. Celle que les Eſpagnols ont nommé *Verguenzoſa*, ou la *Honteuſe*, croît ſur les collines de Saint-Pierre, proche de Manille. A quelque heure & quelque legèrement qu'on la touche, elle ſe retire & ferme très-legèrement ſes feuilles. La *Spugna* & l'*Urtica Marina* ſe trouvent auſſi dans les Iſles.

(*m*) Carreri, parlant de la vertu des plantes & des arbres des Philippines, nous apprend qu'un Frère Jéſuite, Allemand, nommé George *Carrol*, Apotiquaire du Collège de Manille, en avoit fait la deſcription en deux Volumes *in-folio*, avec les figures ſi bien faites d'après le naturel, qu'avec le Livre en main on les reconnoiſſoit facilement dans les campagnes. Il y avoit marqué leurs vertus & la manière de les préparer. C'étoit un travail de quinze ans. Ces connoiſſances lui venoient des Indiens, qui ſont d'admirables Herboriſtes. Cet Ouvrage, dit Carreri, mériteroit d'être publié pour le bien commun. Il ajoûte, qu'il ne manqua point de le repréſenter au Supérieur & au Frère Carrol, *pag.* 203.

§. X.

Langues & Uſages des Inſulaires.

Six langues différentes.

La différence des Nations, que le haſard, ou leur propre choix, a raſſemblées aux Philippines, entraîne auſſi celle des langues. On en compte ſix dans la ſeule Iſle de Manille; celles des *Tagales*, des *Pampangas*, des *Biſayos*, des *Cagayans*, des *Iloccos*, & des *Pangaſinans*. Celles des Tagales & des Biſayas ſont les plus uſitées. On n'entend point la langue des Noirs, des Zambales & des autres Nations ſauvages. Carreri ne fait pas difficulté d'aſſurer, que les anciens Habitans ont reçu leur langage & leurs caractères des Malais de la Terre-ferme, auxquels il prétend qu'ils reſſemblent auſſi par leur ſtupidité. Dans leur écriture, ils ne ſe ſervent que de trois voyelles, quoiqu'ils en prononcent différemment cinq. Ils ont treize conſonnes. Leur méthode eſt d'écrire de bas en haut, en mettant la première ligne à gauche,

Manière d'écrire des Inſulaires.

che, & continuant vers la droite, contre l'uſage des Chinois & des Japonois, qui écrivent de haut en bas, & de droit à gauche. Avant que les Eſpagnols leur euſſent communiqué l'uſage du papier, ils écrivoient ſur la partie polie de la canne, ou ſur des feuilles de palmier, avec la pointe d'un couteau. Aujourd'hui les Indiens Maures des Philippines ont oublié leur ancienne écriture, & ſe ſervent de l'Eſpagnole. DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

LA première Loi, parmi eux, eſt de reſpecter & d'honorer les Auteurs de leur naiſſance. Toutes les Cauſes ſont jugées par le Chef du *Barangué*, aſſiſté d'un Conſeil des Anciens. Dans les Cauſes civiles, on appelle les Parties, on s'efforce de les accommoder; & ſi ce prélude eſt ſans ſuccès, on les fait jurer de s'en tenir à la Sentence des Juges: après quoi les témoins ſont examinés. Si les preuves ſont égales, on partage la prétention. Si l'un des deux Prétendans ſe plaint, le Juge devient ſa Partie & s'attribuant la moitié de l'objet conteſté, il diſtribue le reſte entre les témoins. Dans les Cauſes criminelles, on ne prononce point de Sentence juridique. Si le coupable manque d'argent pour ſatisfaire la Partie offenſée, le Chef & les principaux du Barangué lui ôtent la vie à coups de lances. Quand le Mort eſt lui-même un des principaux, toute ſa Parenté fait la guerre à celle du Meurtrier, juſqu'au jour où quelque Médiateur propoſe, pour compenſation, une certaine quantité d'or, dont la moitié ſe donne aux Pauvres, & l'autre à la Femme, aux Enfans, ou aux Parens du Mort. Jugement des Cauſes. Forme Criminelle.

A l'égard du vol, ſi le coupable n'eſt pas connu, on oblige toutes les perſonnes ſuſpectes, de mettre quelque choſe ſous un drap, dans l'eſpérance que la crainte portera le voleur à profiter d'une ſi belle occaſion pour reſtituer ſans honte. Mais ſi rien ne ſe retrouve par cette voye, les accuſés ont deux manières de ſe purger. Ils ſe rangent ſur le bord de quelque profonde Rivière, une picque à la main, & chacun eſt obligé de s'y jetter. Celui qui ſort le premier eſt déclaré coupable; d'où il arrive que pluſieurs ſe noyent, par la crainte du châtiment. La ſeconde épreuve conſiſte à prendre une pierre, au fond d'un baſſin d'eau bouillante. Celui qui refuſe de l'entreprendre paye l'équivalent du vol. Manière de découvrir & de punir le vol.

ON punit l'adultère par la bourſe. Après le payement, qui eſt règlé par la Sentence des Anciens, l'honneur eſt rendu à l'offenſé; mais avec l'obligation de reprendre ſa femme. Les châtimens ſont rigoureux pour l'inceſte. Toutes ces Nations ſont livrées au plaiſir des ſens. Il s'y trouve peu de femmes, qui regardent la continence comme une vertu. Dans les mariages, l'homme promet la dot, avec des clauſes pénales pour le cas de répudiation, qui ne paſſe pas pour un deshonneur, lorſqu'on s'aſſujettit aux conditions règlées. Les fraix de la Nôce ſont exceſſifs. On fait payer au Mari l'entrée de la Maiſon, ce qui ſe nomme le *Paſſava*; enſuite la liberté de parler à ſa femme, qu'on appelle *Patignog*; puis celle de boire & de manger avec elle, qui porte le nom de *Paſſalog*; enfin, pour conſommer le mariage, il paye aux Parens le *Ghina-puang*, qui eſt proportionné à leur condition. Autrefois, la dot étoit pour le Beau-père, qui en diſpoſoit, à ſa mort, comme d'un bien propre; ou ſi la fille étoit orpheline, ſes Parens prenoient la dot, pour la diſtribuer aux enfans qui devoient ſortir d'elle. La Nôce étoit célébrée par un ſacrifice, chez la Prêtreſſe, qui portoit le titre de *Catalo-* Femmes & Mariages.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

na, & qui donnoit ſa bénédiction aux deux Epoux. On tuoit quelque animal à quatre pieds, pour en faire le principal mets du feſtin. Si, dans la ſuite, il naiſſoit quelque différend entre le mari & ſa femme, on faiſoit un autre ſacrifice, où le mari devoit égorger la victime. [Enſuite, après avoir danſé, il prioit ſon *Anito* de lui accorder la paix qu'il deſiroit ſi ardemment. Carreri, qui ajoûte cette circonſtance, dit que les mariages ſe contractent dans la même Tribu & entre les plus proches Parens, excepté le premier degré.]

Supplément à la Polygamie.

LA Polygamie n'étoit point en uſage chez les Tagales: mais ſi le mari n'avoit point d'enfans de ſa femme, il pouvoit, avec ſon conſentement, recevoir une Eſclave dans ſon lit. Les Biſayas étoient libres de prendre deux femmes, & même un plus grand nombre; mais avec cette différence, que les enfans de la première héritoient des deux tiers, & ceux des autres, d'un tiers ſeulement. L'or de la dot ſe meſuroit, & ne ſe peſoit point. L'adoption étoit en uſage dans cette Nation.

Coutume extrêmement barbare.

Mais on ne connoît point d'exemple d'une coutume auſſi barbare, que celle qui s'y étoit établie, d'avoir des Officiers publics, & payés fort chèrement, pour ôter la virginité aux filles; parcequ'elle étoit regardée comme un obſtacle aux plaiſirs du Mari. A la vérité, il ne reſte aucune trace de cette infâme pratique, depuis la domination des Eſpagnols. Cependant le Voyageur, à qui l'on doit ce récit, ajoûte, ſur le témoignage des Miſſionnaires, qu'aujourd'hui même un Biſayas s'afflige de trouver ſa femme à l'épreuve du ſoupçon, parcequ'il en conclut, que n'ayant été deſirée de perſonne, elle doit avoir quelque mauvaiſe qualité, qui l'empêchera d'être heureux avec elle (*a*).

Rangs & occupations des Inſulaires.

LA Nobleſſe, parmi tous ces Peuples, n'étoit point une diſtinction héréditaire. Elle s'acqueroit par l'induſtrie ou par la force, c'eſt-à-dire en excellant dans quelque profeſſion. Ceux du plus bas ordre n'avoient pas d'autre exercice que l'agriculture, la pêche, ou la chaſſe. Depuis qu'ils ſont ſoûmis aux Eſpagnols, ils ont contracté la pareſſe de leurs Maîtres, quoiqu'ils ſoyent capables de travailler avec beaucoup d'adreſſe. Ils excellent à faire de petites chaînes, & des chapelets d'or d'une invention fort délicate. Dans les Calamianes & quelques autres Iſles, ils font des boëtes, des caiſſes & des étuis de diverſes couleurs, avec leurs belles cannes, qui ont juſqu'à cinquante palmes de longueur. Les femmes font des dentelles, qui approchent de celles de Flandres, & la broderie en ſoye cauſe de l'admiration aux Européens.

Autres uſages qui leur ſont particuliers.

ON a remarqué, depuis long-tems, que jamais ces Inſulaires ne mangent ſeuls, & qu'ils veulent du moins un Compagnon. Un mari, qui perd ſa femme, eſt ſervi, pendant trois jours, par des hommes veufs. Les femmes, après la mort de leur mari, reçoivent le même office de trois veuves. On ne ſouffre point la préſence des filles aux accouchemens, dans l'opinion qu'elles rendent le travail plus difficile.

Comment ils traitent les Morts.

La ſépulture des pauvres n'eſt qu'une ſimple foſſe, dans leur propre maiſon. Les perſonnes riches ſont renfermées dans un coffre de bois précieux, avec des bracelets d'or & d'autres ornemens. Ce coffre, ou ce cercüeil, eſt placé dans un coin de leur demeure, à

(*a*) Carreri, *ubi ſuprà*, pag. 156.

à quelque diſtance de la terre. On l'entoure d'une eſpèce de treillage; & dans la même enceinte on met un autre coffre, qui contient les meilleurs habits, ou les armes du Mort, ſi c'eſt un homme, & les outils du travail, ſi c'eſt une femme. Avant l'arrivée des Eſpagnols, le plus grand honneur qu'on pût faire à la mémoire des Morts, étoit de bien traiter l'eſclave qu'ils avoient le mieux aimé, & de le tuer pour lui tenir compagnie. L'habit de deuil eſt noir parmi les Tagales, & blanc chez les Biſayas. Ils ſe raſent alors la tête & les ſourcils. Autrefois, après la mort des Principaux, on gardoit le ſilence pendant pluſieurs jours, on ne frappoit d'aucun inſtrument, & la navigation ceſſoit ſur les Rivières voiſines. Certaines marques apprenoient au Public qu'on étoit dans un tems de ſilence, & portoient défenſe de les paſſer, ſous peine de la vie. Si le Mort avoit été tué par quelque trahiſon, tous les Habitans de ſon Barangué attendoient, pour quitter le deuil & pour rompre le ſilence, que ſes Parens en euſſent tiré vengeance, non-ſeulement contre les Meurtriers, mais contre tous les Etrangers, qu'ils regardoient comme Ennemis.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Deuil ſingulier.

La vengeance en fait partie.

Les Indiens Maures de ces Iſles ſont de moyenne taille, bien faits de corps, & d'une couleur rougeâtre, qui approche du noir. Les Tagales portent leurs cheveux juſqu'aux épaules. Les Cagayans les portent plus longs. Les Iloccos plus courts; & les Biſayas, encore plus courts que les Iloccos. Les Zambales ſe les coupent par devant, & laiſſent pendre ceux de derrière. Toutes les femmes des Iſles ſont d'une couleur peu différente, excepté celles des Biſayas, parmi leſquelles il s'en trouve d'aſſez blanches. Elles portent leurs cheveux ſans treſſes, mais liés d'une manière agréable. Comme la plûpart ſont noires, celles qui ne le ſont point aſſez, employent certaines écorces d'arbre, & de l'huile de coco, mêlée avec du muſc & quelques autres odeurs. Elles mettent leur gloire à tenir leurs dents fort nettes, & d'égale grandeur. Elles les couvrent d'une teinture noire, qui ſert à les conſerver; & les plus qualifiées les ornent de petites lames d'or. Avant l'arrivée des Eſpagnols, les hommes n'avoient ni barbe ni mouſtache, par le ſoin qu'ils prenoient de ſe les arracher avec des pincettes. Les hommes & les femmes portent, dans pluſieurs Iſles, des pendans d'oreilles, & quelquefois deux à chacune. [Perſonne ne pouvoit s'habiller de rouge autrefois, qu'il n'eut tué quelqu'un, ni porter d'étoffe rayée, qu'il n'eut tué ſept hommes.] L'ancien habit des hommes eſt un pourpoint leger, qui vient à peine juſqu'aux hanches, avec des manches fort courtes. Ils s'enveloppent, le reſte du corps, de quelque étoffe, ſouvent ornée d'or, qu'ils paſſent entre leurs jambes, comme les Indiens en-deçà du Gange. Ils portent, aux bras, des anneaux d'or & d'ivoire, ou des bracelets de perles; aux jambes, des cordons noirs; & aux doigts, pluſieurs bagues. Un petit manteau, qu'ils replient ſous un bras, fait le reſte de leur ajuſtement, avec une toile ſur la tête, en forme de bonnet, ou de turban, qu'ils nomment *Manpuſon*, & dont les plus galans laiſſent pendre un bout ſur leurs épaules. Quelques-uns ſe ſervent d'un habillement court, nommé *Chimina* Les femmes n'en portent pas d'autre; mais elles y ajoûtent une longue toile, qu'elles appellent *Saras*, pour ſervir de juppe; & lorſqu'elles ſortent de leurs maiſons, elles ſe couvrent les épaules d'un petit manteau. Au reſte, leur prin-

Figure, taille, & habits des Inſulaires.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

principale ambition conſiſte dans les bijoux, qu'elles ont aux doigts, aux oreilles & au cou. Elles ne portent point de bas, ni de ſouliers, pour ſe tenir les jambes plus fraîches. Cependant les femmes de qualité, qui ſe picquent d'être vêtues à l'Eſpagnole, ne paroiſſent jamais ſans être chauſſées.

Ornemens de leur peau.

AUTREFOIS, malgré leur habillement, tous ces Inſulaires ſe marquoient la peau de pluſieurs figures; & de-là vient le nom de *Pintados*, que les Eſpagnols ont donné à la principale Iſle des Biſayas, qui regardoient ce bizarre ornement comme une marque de nobleſſe & de valeur. Ils n'avoient pas même la liberté de s'en parer tout d'un coup, mais par degrés, & ſuivant le nombre de leurs belles actions. Les hommes ſe peignoient juſqu'à la barbe & aux ſourcils; les femmes, une main entière, & une partie de l'autre. Aujourd'hui les Iloccos ſont les ſeuls, qui conſervent cet uſage dans l'Iſle de Manille.

Manière dont ils ſe ſaluent.

ILS ſe ſaluent entr'eux fort civilement, en ôtant le Manputon de deſſus leur tête. S'ils rencontrent quelqu'un d'une plus haute qualité, ils plient le corps aſſez bas, en ſe mettant une main, ou toutes les deux, ſur les joues, & levant en même-tems un pied en l'air, avec le genou plié. Cependant, quand c'eſt un Eſpagnol qu'ils voyent paſſer, ils font ſimplement leur révérence, en ôtant le Manputon, baiſſant le corps, & tendant les mains jointes.

Leur nourriture.

ILS ſont aſſis, en mangeant, mais fort bas; & leur table eſt fort baſſe auſſi. Il y a toûjours, comme à la Chine, autant de tables que de convives. On y boit plus qu'on ne mange. Le mets ordinaire n'eſt qu'un peu de riz bouilli dans l'eau. La plûpart ne mangent de viande, que les jours de fête. Leur muſique & leurs danſes reſſemblent auſſi à celles des Chinois.

Leur muſique & leurs amuſemens.

L'un chante, & les autres répétent le couplet, au ſon d'un tambour de métal. Ils repréſentent, dans leurs danſes, des combats feints, avec des pas & des mouvemens meſurés. Ils expriment diverſes actions avec les mains, & quelquefois avec une lance, qu'ils manient avec beaucoup de grace. Auſſi, les Eſpagnols ne les trouvent pas indignes d'être introduits dans leurs fêtes. Les compoſitions, dans leur langue, ne manquent, ni d'agrément, ni d'éloquence. Mais ils mettent leur principal amuſement dans les combats des coqs, qu'ils arment d'un fer tranchant, dont ils leur apprennent l'exercice.

Leur Religion, & manière dont on la connoît.

ON n'a rien trouvé, juſqu'à préſent, qui puiſſe jetter du jour ſur la Religion & l'ancien Gouvernement des Inſulaires naturels. Les ſeules lumières qu'on ait tirées d'eux, leur ſont venues par une eſpèce de tradition, dans des chanſons qui vantent la Généalogie & les faits héroïques de leurs Dieux. On ſçait qu'ils en avoient un, pour lequel ils avoient un reſpect ſingulier, & que les chanſons Tagales nomment *Barhala-May-Capal*, c'eſt-à-dire *Dieu Fabricateur*. Ils adoroient les animaux, les oiſeaux, le ſoleil & la lune. Il n'y avoit point de rocher, de pierre, de cap & de rivière, qu'ils n'honoraſſent par des ſacrifices; ni ſur-tout de vieil arbre, auquel ils ne rendiſſent quelques honneurs divins; & c'étoit un ſacrilège de le couper. Cette ſuperſtition n'eſt pas tout-à-fait détruite. Rien n'engagera un Inſulaire à couper certains vieux arbres, dans leſquels ils ſont perſuadés que les ames de leurs ancêtres ont leur réſidence. Ils croyent voir, ſur la cime de ces arbres,

bres, divers fantômes, qu'ils appellent *Tibalang*, avec une taille giganteſque, de longs cheveux, de petits pieds, des aîles très-étendues & le corps peint. Ils reconnoiſſent, diſent-ils, leur arrivée par l'odorat. Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt qu'ils prétendent les voir, & qu'ils le ſoûtiennent avec toutes les marques d'une forte perſuaſion; tandis que les Eſpagnols n'apperçoivent rien (*b*).

Description des Isles Philippines. Apparitions prétendues.

Ils adoroient encore quelques Dieux particuliers, que les Biſayas nomment *Davatas*, & les Tagales *Anitos*. L'un préſidoit aux montagnes, l'autre aux ſemences; d'autres à la pêche, aux édifices, à la conſervation des enfans. Ils mettoient, au nombre de ces Anitos, leurs ayeux & leurs biſayeux, qu'ils invoquoient auſſi dans leurs beſoins, & ceux qui mouroient par le fer, ou la foudre, ou qui étoient mangés par les crocodiles. Dans cette opinion, les vieillards choiſiſſoient, pour leur ſépulture, quelque endroit remarquable dans les montagnes, particuliérement ſur les pointes qui s'avancent dans la Mer, pour y être adorés par les Pêcheurs & les Mariniers. Avec le ſecours des mêmes traditions, ils racontent quantité de fables ſur la Création du Monde, & ſur ſes premiers Habitans.

Divinités bizarres.

Les Eſpagnols ne trouvèrent, dans tout l'Archipel, ni Rois, ni Seigneurs d'une haute diſtinction. Dans les guerres continuelles que les Inſulaires avoient entr'eux, ils ſe liguoient avec les plus hardis ou les plus puiſſans. Chaque petit État portoit le nom de *Barangué*, qui ſignifie *Barque*; apparemment, parceque les premières familles y étant venues dans un Barangué, elles étoient demeurées ſoûmiſes aux Capitaines, qui étoient peut-être les Chefs des familles, ce titre s'étoit conſervé. Ils paſſoient les jours entiers, par Mer & par Terre, à chercher des victimes [dans le plus grand ſilence;] & lorſqu'ils en avoient aſſez trouvé pour aſſouvir leur rage, ils reprenoient l'uſage de la voix, avec leurs habits de fête, pour exprimer leur ſatisfaction, par des cris & des tranſports.

Ancienne forme de Gouvernement.

Dampier, qui étoit à Mindanao (*c*) en 1686, y fit, dans un aſſez long ſéjour, quelques obſervations qui méritent d'être recueillies. Il fait ce portrait des Habitans: „ Les Mindanayens ſont de taille médiocre. Ils „ ont les membres petits, le corps droit & la tête menue; le viſage ova„ le, le front plat, les yeux noirs & peu fendus, le nez court, la bouche „ aſſez grande, les lèvres petites & vermeilles, les dents noires & fort „ ſaines, les cheveux noirs & luiſans, le teint bazané, mais tirant plus „ vers le jaune clair, que dans les autres Parties des Indes, particuliére„ ment pour les femmes. Leur coutume eſt de porter l'ongle du pouce „ fort long, ſur-tout celui du pouce gauche. Ils ne le coupent jamais, „ quoiqu'ils le raclent ſouvent. Ils ont naturellement beaucoup d'eſprit. „ Ils ſont agiles & laborieux, quand ils le veulent; mais, en général, fai„ néans & larrons, ſans goût pour le travail, s'ils n'y ſont forcés par la „ faim. A la vérité, leur pareſſe vient auſſi de la ſévérité de leurs Prin„ ces, qui les tiennent dans une rigoureuſe dépendance. Ces Maîtres ty„ ranni-

Obſervations de Dampier ſur Mindanao.

Caractère des Inſulaires.

(*b*) Le Dictionnaire Tagale, compoſé par un Cordelier, s'étend fort au long ſur ces fantômes.

(*c*) Voyez ci-deſſus l'Article de cette Iſle.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

„ ranniques leur prenant tout ce qu'ils gagnent, ils ne penſent à ſe procu-
„ rer que ce qui eſt d'uſage préſent, c'eſt-à-dire, ce qu'ils peuvent porter
„ de la main à la bouche. La plûpart n'en ſont pas moins orgueilleux. Ils
„ marchent avec beaucoup de fierté; aſſez civils néanmoins à l'égard des
„ Etrangers, liant connoiſſance avec eux & les recevant avec beaucoup
„ de franchiſe; mais implacables pour leurs Ennemis, vindicatifs au ſuprê-
„ me degré, & capables d'employer ſouvent le poiſon, pour ſatisfaire
„ leur reſſentiment (*d*).

„ LEURS habits conſiſtent dans une ſimple veſte & un haut-de-chauſſe.
„ Ils vont jambes & pieds nuds; mais ils ont ſur la tête un turban, dont
„ les deux bouts ſont garnis de frange ou de dentelle, & ſe raſſemblent par
„ un nœud qui en laiſſe pendre une partie. Les femmes ſont mieux faites
Peinture des femmes. „ que les hommes. Leurs cheveux ſont noirs & longs, noués & pendans
„ par derrière. Elles ont le viſage plus long que les hommes, & leurs
„ traits ſont forts réguliers, à l'exception du nez, qui eſt très-court, & ſi
„ plat entre les yeux, qu'on diſtingue à peine cette partie. Leur front
„ n'a pas non plus d'élévation ſenſible. De loin, elles paroiſſent extrême-
„ ment jolies; mais de prés, on eſt frappé de ces imperfections. Leurs
„ membres ſont fort petits; & leur habit n'eſt qu'une veſte, comme celle
„ des hommes, avec une juppe d'une ſeule piéce, couſue par les deux
„ bouts, & trop large de deux pieds pour le corps. Auſſi peuvent-elles la
„ porter par les deux bouts, & la tourner de haut en bas, en pliſſant le
„ côté trop large, pour la proportionner à la groſſeur du corps. La veſ-
„ te, ou la robbe, eſt ouverte, & deſcend un peu au-deſſous des reins. Les
„ manches en ſont beaucoup plus longues que les bras, & ſi étroites par le
„ bout, qu'à peine y peut-on paſſer les mains; mais elles ſe plient ſur le
„ poignet (*e*)". Le même Voyageur attribue, aux femmes de Mindanao, beaucoup d'inclination pour les Etrangers, ſur-tout pour les Blancs. Elles ſe familiariſeroient aiſément avec eux, ſi l'uſage du Pays ne les privoit d'une liberté pour laquelle on leur connoît du goût. Elles ont néanmoins celle de parler aux Etrangers, mais toûjours ſous les yeux de leurs Maris.

Agréable manière de mandier. CES Indiens ont une manière de mandier, qui eſt particulière à leur Iſle, & dont l'Auteur trouve la ſource dans le peu de Commerce qui s'y fait. Lorſqu'il y arrive des Etrangers, les Inſulaires ſe rendent à bord, les invitent à deſcendre, & demandent à chacun s'il a beſoin d'un *Camarade*, terme qu'ils ont emprunté des Eſpagnols, ou s'il déſire une *Pagaly*. Ils entendent par l'un, un ami familier; & par l'autre, une intime amie. On eſt obligé d'accepter cette politeſſe, de la payer par un préſent, & de la cultiver par la même voye. Chaque fois que l'Etranger deſcend à terre, il eſt bien reçu chez ſon Camarade ou chez ſa Pagaly. Il y mange, il y couche pour ſon argent; & l'unique faveur qu'on lui accorde gratis eſt le tabac & le bétel, qui ne lui ſont point épargnés. Les femmes du plus haut rang ont la liberté de converſer publiquement avec leur Hôte, de lui offrir leur amitié, & de lui envoyer du bétel & du tabac.

LA

(*d*). *Voyage de Guillaume Dampier*, Tome II. pag. 357 & 368. (*e*) *Ibidem.* pag. 369.

Description des Isles Philippines.

Ville Capitale de Mindanao, & singularité de ses Edifices.

La Capitale de l'Isle porte aussi le nom de Mindanao. Sa situation est au Midi de l'Isle, à sept degrés vingt minutes de Latitude Septentrionale, sur les bords d'une petite Rivière, qui n'est qu'à deux miles de la Mer. Les maisons y sont d'une forme extrêmement singulière. On les élève sur des pilotis, qui ont jusqu'à vingt pieds de hauteur, plus ou moins gros, suivant l'air de magnificence qu'on veut donner à l'Edifice. Aussi n'ont-elles qu'un étage, divisé en plusieurs chambres, où l'on monte de la rue par des degrés. Le toît est large, & couvert de feuilles de palmier. Chaque maison offre ainsi sous elle, un grand espace à jour, qui ressemble à nos halles, mais qui, pour être si clair, n'en est pas ordinairement plus propre. Les Pauvres, qui nourrissent des canards ou des poules, entourent ces pilotis d'une cloison, & s'en font une basse-cour.

Palais du Sultan.

Le Palais du Sultan est distingué par sa grandeur. Il est assis sur cent quatre-vingt gros piliers, beaucoup plus hauts que ceux des maisons ordinaires, avec de grands & larges degrés par lesquels on y monte. On trouve, dans la première chambre, une vingtaine de canons de fer, placés sur leurs affuts. Le Général & les Grands ont, comme le Roi, de l'Artillerie dans leurs Hôtels. A vingt pas du Palais, on distingue un petit Bâtiment, élevé aussi sur des piliers, mais à trois ou quatre pieds seulement. C'est la Salle du Conseil, & celle où l'on reçoit les Ambassadeurs & les Marchands étrangers. Elle est couverte de nattes fort propres, sur lesquelles tous les Conseillers sont assis les jambes croisées.

Arts de Mindanao.

Il y a peu d'Artisans dans cette Ville. Les principaux sont les Orfèvres, les Forgerons & les Charpentiers, quoiqu'à peine y trouve-t-on trois Orfèvres. Ils travaillent en or & en argent, & tout ce qu'on leur commande est fort bien exécuté; mais ils n'ont point de boutiques, ni de marchandises en vente. Les Forgerons travaillent aussi bien qu'il est possible, avec de mauvais outils. Dampier admira tant d'adresse avec si peu d'invention (*f*). Ils n'ont point d'étau, ni d'enclume. Ils forgent sur une pierre fort dure, ou sur un morceau de vieux canon. Cependant ils ne laissent pas de faire des ouvrages achevés, sur-tout des meubles ordinaires & des ferremens pour les Vaisseaux. Presque tous les Habitans sont Charpentiers. Ils savent tous manier la hache droite & la courbe. Mais ils n'ont point de scies. Pour faire une planche, ils fendent l'arbre en deux; & de chaque moitié, ils font une seule planche, qu'ils polissent avec la hache. Ce travail est pénible; mais le bois, conservant tout son grain, est d'une force qui les dédommage de la peine & des fraix.

Témoignage du Père le Clain sur les Pintados.

Le Pere le *Clain*, Missionnaire Jésuite, parcourut, en 1697, la Province de *Los Pintados*. Ce sont, dit-il, de grandes Isles, séparées les unes des au-

(*f*) Il faut bien se garder, par exemple, de juger de leur habileté par leurs soufflets. C'est un tronc d'arbre, d'environ trois pieds de long, percé comme une de nos pompes, placé debout à terre, & près duquel on fait du feu. Vers le bout d'en-bas il a un petit trou, qui fait face au feu. Dans ce trou est un tuyau, qui porte le vent au feu, par le moyen d'un gros bouquet de plumes, attaché au bout d'un bâton. Ces plumes, bouchent le trou du tronc d'arbre, chassent l'air & le poussent dans le tuyau. Au reste, le tuyau du bout fait jouer aisément cette grossière machine. *Ibid.* pag. 374.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

autres par des bras de Mer, dont le flux & le reflux rend la navigation difficile & dangereuſe. On y comptoit déja ſoixante & dix-ſept mille Chrétiens, ſous la conduite ſpirituelle de quarante & un Miſſionnaires de la même Compagnie. Le même Ecrivain donne le nom de *Palaos* à d'autres Iſles, qui ne ſont pas éloignées des Marianes, quoiqu'elles n'y ayent aucune communication, & dont il raconte la découverte (*g*).

Découverte des Iſles nommées Palaos.

Par quel haſard.

EN faiſant la viſite des Etabliſſemens de ſon Ordre, il arriva dans une Bourgade de l'Iſle de *Samal* (*h*), la dernière & la plus méridionale des Pintados. Il y trouva vingt-neuf Palaos; c'eſt le nom qu'il donne, auſſi, aux Habitans des Iſles nouvellement découvertes. Les vents d'Eſt, qui règnent ſur ces Mers depuis le mois de Décembre juſqu'au mois de Mai, les avoient jettés à trois cens lieues de leurs Iſles, dans la Baye de cette Bourgade, qui ſe nomme *Guivam* (*i*). Ils s'étoient embarqués, dans leur Patrie, ſur deux Barques, pour paſſer dans une Iſle voiſine. Un vent impétueux les avoit emportés en haute Mer. Tous leurs efforts n'ayant pû les rapprocher de Terre, ils avoient vogué au gré des vents, pendant ſoixante-dix jours, avec ſi peu de proviſions, qu'ils avoient ſouffert longtems la faim & la ſoif, [ſans autre boiſſon que l'eau qui tomboit du Ciel, & n'ayant pour toute nourriture que le poiſſon qu'ils prenoient dans une eſpèce de naſſe, faite de pluſieurs petites branches d'arbres liées enſemble.] Enfin, ils s'étoient trouvés à la vûe de l'Iſle de Samal. Un Guivamois, qui étoit au bord de la Mer, les avoit apperçus; & jugeant, à la forme de leurs Bâtimens, qu'ils étoient Etrangers, il les avoit exhortés, par des ſignes, à paſſer par le Canal qu'il leur montroit, pour éviter des bancs de ſable & des écueils, ſur leſquels ils alloient échouer. Ces Malheureux, effrayés de voir un Inconnu, s'étoient efforcés de retourner vers la haute Mer; mais le vent n'avoit pas ceſſé de les repouſſer au rivage. Alors le Guivamois, touché de compaſſion pour leur perte, qu'il voyoit infaillible, s'étoit jetté à la Mer, & n'avoit pas balancé à s'avancer à la nâge vers l'une des deux Barques, pour s'en faire le Pilote. Ceux qu'il vouloit ſecourir avoient mal expliqué ſes intentions. Dans leur crainte, les hommes, & même les femmes, chargées de leurs petits enfans, s'étoient jettés au milieu des flots pour gagner l'autre Barque. Il étoit monté dans celle qu'ils avoient abandonnée; & les ayant ſuivis juſqu'à l'autre, il les avoit ſauvés comme malgré eux, en les conduiſant au Port.

Une tempête jette à Guivam deux Barques inconnues.

ILS avoient pris terre, le 28 de Décembre 1696. Tous les Habitans du Bourg, dont la plûpart étoient Chrétiens, les avoient reçus avec beaucoup d'humanité. Ils avoient mangé fort avidemment des cocos; mais lorſqu'on leur

(*g*) Dans une Lettre du premier Recuell des *Lettres édifiantes*, ſéconde Edition. Le même récit ſe trouve dans l'Epître du ſixième Recueil. On voit, dans le même Tome, des Brefs du Pape, & d'autres Lettres qui propoſent une Miſſion dans ces Iſles. On y en trouve même la Carte, compoſée ſur les témoignages & de la manière qu'on va lire. Mais d'habiles Voyageurs aſſurent, que ſi ces Iſles exiſtoient, dans la poſition qu'on leur attribue, il faudroit que leurs Vaiſſeaux euſſent paſſé par deſſus, en traverſant cette Mer.

Nota. M. Prevoſt auroit dû nommer ces habiles Voyageurs. R. d. E.

(*h*) Ou *Samar*. R. d. E.

(*i*) C'eſt *Guiguan*. R. d. E.

leur avoit préſenté du riz cuit à l'eau, qui eſt la nourriture de toute l'Aſie, ils l'avoient regardé avec admiration; & prenant les grains pour des vermiſſeaux, ils avoient refuſé d'y toucher. Rien n'avoit tant ſatisfait leur goût que les groſſes racines, ſur-tout celles qu'on nomme *Palavans*. On avoit fait venir, d'un autre Bourg de l'Iſle, deux femmes, que les vents avoient jettées autrefois ſur la même Côte. Elles les avoient auſſi-tôt reconnus à leur langage; & s'étant fait reconnoître auſſi pour être des mêmes Iſles, ils s'étoient mis tous à pleurer de tendreſſe & de joye. Les reſpects, qu'ils avoient vû rendre au Miſſionnaire du Bourg, leur avoient fait juger qu'il étoit le Roi du Pays, & que leur vie étoit entre ſes mains. Ils s'étoient jettés à terre, pour implorer ſa miſéricorde & lui demander la vie. Sa compaſſion pour leurs peines, & les careſſes qu'il avoit faites à leurs enfans, avoient achevé de leur inſpirer de la confiance. Il les avoit diſtribués dans les maiſons des Habitans, avec ordre de leur fournir des habits & des vivres; mais il avoit voulu qu'on ne ſéparât point ceux qui étoient mariés, & qu'on n'en prît pas moins de deux enſemble, dans la crainte de cauſer trop de chagrin à ceux qui ſe verroient ſeuls. De trente-cinq qu'ils étoient à leur départ, il n'en reſtoit que trente. La faim & les incommodités d'une longue navigation en avoient fait mourir cinq pendant le voyage; & quelques jours après leur arrivée, il en mourut un autre, qui reçut heureuſement le Baptême.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

C'EST ſur leur récit, que le Père le Clain donne la Deſcription de leurs Iſles. Elles ſont au nombre de trente-deux. Il y a beaucoup d'apparence, dit-il, qu'elles ſont plus au Midi que les Iſles Marianes, vers onze ou douze degrés de Latitude Septentrionale, & ſous le même parallele que Guivam; puiſque ces Etrangers, venant droit de l'Eſt à l'Occident, avoient abordé au rivage de cette Bourgade. Le Miſſionnaire ſe perſuade auſſi que c'eſt une de ces Iſles, qu'on avoit découverte de loin, quelques années auparavant. Un Vaiſſeau des Philippines ayant quitté la route ordinaire, qui eſt de l'Eſt à l'Oueſt ſous le treizième parallele, & s'étant un peu écarté au Sud-Oueſt, l'apperçut pour la première fois. Les uns la nommèrent *Caroline*, du nom de Charles II, Roi d'Eſpagne; & d'autres, l'Iſle de *Saint-Barnabé*, parcequ'elle fut découverte le jour de cette Fête. Depuis moins d'un an, elle avoit été vûe d'un autre Vaiſſeau, que la tempête avoit fait changer de route, en allant de Manille aux Marianes. Le Gouverneur des Philippines avoit donné ordre au Vaiſſeau, qui fait preſque tous les ans cette route, de chercher la même Iſle, & d'autres qu'on n'en croit pas éloignées. Mais toutes ces recherches avoient été ſans ſuccès.

Lumières que le Père le Clain tire de ces Etrangers.

LES Etrangers ajoûtoient que de leurs trente-deux Iſles, il y en a trois qui ne ſont habitées que par des oiſeaux, mais que toutes les autres ſont extrêmement peuplées. Quand on leur demandoit quel peut être le nombre des Habitans, ils montroient un monceau de ſable, pour marquer que la multitude en eſt innombrable. [*Falu*, ou] *Lamurrec*, qui eſt la plus conſidérable de leurs Iſles (*k*), eſt celle où le Roi tient ſa Cour. Les autres [qui

Etat de leurs Iſles.

(*k*) Les autres ſe nomment *Panlek*, *Lamululutup*, *Saraon*, *Tarofie*, *Valayyay*, *Satavan*, *Cutac*, *Tfaluc*, *Piraulop*, *Utai*, *Pic*, *Piga*, *Puc*, *Falait*, *Caruvaruvong*, *Ylatu*, *Lamuliur*,

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

[qui ont auſſi leurs Chefs,] ne lui ſont pas moins ſoûmiſes (*l*). Il ſe trouvoit, parmi ces trente Etrangers, un des principaux Seigneurs du Pays, avec ſa femme, qui étoit fille du Roi. Quoiqu'ils fuſſent à demi nuds, la plûpart avoient un air de grandeur, & des manières qui marquoient la diſtinction de leur naiſſance. Le Seigneur avoit tout le corps peint de certaines lignes, dont l'arrangement formoit diverſes figures. Les autres hommes avoient auſſi quelques-unes de ces lignes; mais les femmes & les enfans n'en avoient aucune. Par le tour & la couleur du viſage, ils avoient quelque reſſemblance avec les Inſulaires des Philippines: mais les hommes n'avoient pas d'autre habit qu'une eſpèce de ceinture, qui leur couvroit les reins & les cuiſſes, & qui ſe replioit pluſieurs fois autour du corps. Ils avoient, ſur les épaules, plus d'une aune & demie de groſſe toile, dont ils ſe faiſoient une ſorte de capuchon, qu'ils lioient par-devant, & qu'ils laiſſoient pendre négligemment par derrière. Les femmes étoient vêtues de même, à l'exception d'un linge, qui leur deſcendoit un peu plus bas, de la ceinture ſur les genoux.

LEUR langue n'a rien de ſemblable à celle des Philippines, ni même à celle des Iſles Marianes. Il parut, au Père le Clain, que leur manière de prononcer approchoit de celle des Arabes. La plus diſtinguée de leurs femmes avoit pluſieurs anneaux & pluſieurs colliers, les uns d'écaille de tortue, les autres d'une matière inconnue aux Miſſionnaires, qui reſſemble aſſez à de l'ambre gris, mais qui n'eſt pas tranſparente.

Informations ſur leurs uſages.

CES Inſulaires n'ont pas de vaches dans leurs Iſles. Ils parurent effrayés, lorſqu'ils en virent quelques-unes qui broutoient l'herbe, auſſi-bien que des aboyemens d'un petit chien, qu'ils entendirent dans la Maiſon des Miſſionnaires. Ils n'ont pas, non plus, de chats, ni de cerfs, ni de chevaux, ni généralement d'animaux à quatre pieds. Ils ont des poules, dont ils ſe nourriſſent; mais ils n'en mangent point les œufs. [Malgré cette diſette de toutes choſes, ils ſont gais & contens de leur ſort, ils ont des chants, & des danſes aſſez régulières, ils chantent tous enſemble, & font les mêmes geſtes, cequi a quelque agrément; Ils furent ſurpris de la blancheur, de la politeſſe, & des manières des Européens, ils admirérent la muſique, les inſtrumens, les dantes des Eſpagnols, & les armes dont ils ſe ſervent, ſurtout la poudre à canon.] On ne s'apperçut pas qu'ils euſſent aucune connoiſſance de la Divinité, ni qu'ils adoraſſent des Idoles. Toute leur vie paroiſſoit animale, c'eſt-à-dire, uniquement bornée au ſoin de boire & de manger. Ils n'ont pas d'heure réglée pour les repas. La faim & la ſoif les déterminent, lorſqu'ils trouvent de quoi ſe ſatisfaire; mais ils mangent peu chaque fois, & leurs plus grands repas ne ſuffiſent point pour le cours d'une journée.

LEUR civilité, ou la marque de leur reſpect, conſiſte à prendre, ſuivant qu'ils

muliur, *Tavas*, *Saypen*, *Tacaulap*, *Rapiyang*, *Tavon*, *Mutacuſan*, *Piylu*, *Olatan*, *Palu*, *Cucumyat*, *Pyalucunung*, *Piculat*, *Hulatan*, & *Tagyan*. Les trois dernières ſont celles qui n'ont que des oiſeaux pour habitans.

(*l*) Le Père le Clain parle auſſi de l'Iſle des Amazones, dont il a été fait mention ci-deſſus, *pag.* 33. C'eſt peut-être de lui qu'on a emprunté cet article. R. d. E.

Digitized by Google

qu'ils ſont aſſis ou debout, la main ou le pied de celui auquel ils veulent faire honneur, & à s'en frotter doucement le viſage. Ils avoient, entre leurs petits meubles, quelques ſcies d'ecaille, qu'ils aiguiſoient en les frottant ſur des pierres. Leur étonnement parut extréme, à l'occaſion d'un Vaiſſeau Marchand qu'on bâtiſſoit à Guivam, de voir la multitude des inſtrumens de Charpenterie qu'on y employoit. Ils les regardoient ſucceſſivement, avec une vive admiration. Les métaux ne ſont pas connus dans leur Pays. Le Miſſionnaire leur ayant donné, à chacun, un aſſez gros morceau de fer, ils marquèrent plus de joye, que s'ils euſſent reçu la même quantité d'or. Dans la crainte de perdre ce préſent, ils le mettoient ſous leur tête pendant la nuit. Ils n'avoient pas d'autres armes que des lances, & des traits, garnis d'oſſemens humains. Mais ils paroiſſoient d'un naturel pacifique. Leurs querelles ſe terminoient par quelques coups de poing, qu'ils ſe donnoient ſur la tête; & ces violences mêmes étoient d'autant plus rares, qu'à la moindre apparence de colère, leurs amis s'entremettoient pour appaiſer le différend. Cependant, loin d'être ſtupides ou peſans, ils ont beaucoup de vivacité. Avec moins d'embonpoint que les Habitans des Iſles Marianes, ils ſont bien proportionnés, & de la même taille que les Philippinois. Les hommes & les femmes laiſſent également croître leurs cheveux, qui leur tombent ſur les épaules. Lorſqu'ils vouloient paroître avec un peu d'avantage, ils ſe peignoient le corps d'une couleur jaune, dont ils connoiſſoient tous la préparation. Leur joye étoit continuelle, de ſe trouver dans l'abondance de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Ils promettoient de revenir de leurs Iſles, & d'engager leurs Compatriotes à les ſuivre. Le Gouverneur de Manille les faiſoit encourager dans cette diſpoſition, pour la faire ſervir à ſoûmettre toutes leurs Iſles au joug de l'Eſpagne; & les Miſſionnaires le ſecondoient ardemment, dans la vûe de s'ouvrir une ſi belle porte pour la propagation de l'Evangile (*m*).

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Zèle des Miſſionnaires.

(*m*) Relation du Père le Clain, dans une Lettre à ſon Général, écrite à Manille le 10 de Juin 1697. Deux Jéſuites, nommés le Père *Cortil*, & le Père *Duberon*, entreprirent, en 1710, de porter l'Evangile aux Iſles Palaos, avec divers ſecours qu'ils avoient obtenus de la Cour d'Eſpagne. Joſeph *Somera*, dont on a publié une courte Relation dans l'onzième Recueil des Lettres édifiantes, nous apprend qu'étant deſcendus dans une de ces Iſles, tandis qu'après leur débarquement le Vaiſſeau fut emporté au large par les Courans & les Briſes, ils demeurèrent abandonnés à la merci des Inſulaires. Mais Somera & les autres gens du Vaiſſeau ne débarquèrent point. L'unique éclairciſſement qu'ils rapportèrent, c'eſt qu'ayant pris hauteur à un quart de lieue de l'Iſle, ils ſe trouvèrent par cinq degrés ſeize minutes de Latitude du Nord; & la variation, au lever du Soleil, fut trouvée de cinq degrés Nord-Eſt. Enſuite, s'étant approchés d'une autre Iſle, à cinquante lieues de celle qu'ils avoient quittée, ils ſe trouvèrent par ſept degrés quatorze minutes du Nord, à une lieue au large de cette Iſle.

L'année ſuivante, le Père *Serrano*, tenta la même entrepriſe, muni de Brefs du Pape & d'autres pièces, pour leſquelles on a déja renvoyé au ſixième Tome des Lettres édifiantes. Il partit de Manille, le 15 Décembre, avec un autre Jéſuite & l'élite de la Jeuneſſe du Pays. Le troiſiéme jour de leur navigation, le Vaiſſeau fut briſé par une violente tempête, & tous périrent, à la réſerve de deux Indiens & d'un Eſpagnol, qui échappèrent du naufrage, pour en porter la triſte nouvelle à Manille. Ainſi tout ce qui regarde les Iſles Palaos eſt encore dans une véritable obſcurité.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

[*Supplément à la Découverte des Iſles Palaos, ou Nouvelles Philippines.*

Remarque préliminaire.

SI M. Prevoſt avoit lû attentivément les Lettres des Miſſionnaires, dont il parle, & les Relations de pluſieurs Voyageurs, tout ce qui regarde les Iſles Palaos, ou Nouvelles Philippines (*a*), ſur-tout leur exiſtence, qu'il revoque en doute, ne lui paroitroit pas dans une véritable obſcurité; mais en ſuppoſant même ce défaut de lumières, c'eſt une raiſon de plus pour ne point négliger celles que nous avons.

Carte des Iſles Palaos.

ON a déja ſuppléé pluſieurs circonſtances à la Relation du Père le Clain, & l'on croit devoir encore ajoûter ici la Carte qui l'accompagne; parceque l'Editeur des Lettres édifiantes y renvoye pour la connoiſſance de la grandeur, de la diſtance & de la ſituation de ces nouvelles Iſles. Tout celà, dit-il, ſe trouve marqué dans la Carte, où l'œil en découvrira plus d'un ſeul coup, qu'on n'en pourroit expliquer dans un long diſcours. Cette Carte eſt remarquable pour ſa conſtruction, qui paroitra de nouvelle invention aſſez ſingulière. Ce ſont les Inſulaires qui l'ont tracée eux-mêmes; On pria les plus habiles d'arranger, ſur une table, autant de petites pierres qu'il y a d'Iſles dans leur Pays, & d'exprimer, comme ils pourroient, le nom, l'étendue & la diſtance de chaque Iſle. Cet arrangement a fourni le deſſein de la Carte, dont quelques Géographes ont fait uſage (*b*). Quoiqu'elle ne puiſſe pas paſſer pour fort exacte, elle donne cependant de grandes lumières ſur la ſituation & la grandeur de ces Iſles. Le chiffre, qui eſt au milieu de chaque Iſle, marque combien il faut de jours pour en faire le tour. Celui qui eſt dans les intervalles, déſigne le nombre de jours qu'on employe pour ſe rendre d'une Iſle à l'autre. On a diſtingué par les deux premières Lettres de l'Alphabet, la plus grande de ces Iſles, nommée *Panlog* (*c*), & celle de *Falu*, ou *Lamuirec*, où le Roi fait ſa réſidence. Les trois Lettres ſuivantes indiquent la route des Inſulaires, qui s'embarquèrent dans l'Iſle d'*Amorſot*, pour paſſer dans celle de *Paiz*, lorſque la tempête les porta en haute Mer & les jetta enſuite ſur la Pointe de Guivam dans l'Iſle de Samal.

Manière dont elle a été conſtruite.

Premiers indices de ces nouvelles Terres.

DEPUIS longtems on avoit découvert, du haut des montagnes de cette Iſle, & même en pleine Mer, de groſſes fumées du côté de l'Eſt, qui annonçoient de nouvelles Terres; mais on n'en eût de connoiſſance certaine, que quelque-tems avant que les Inſulaires, dont parle le Père le Clain, euſſent abordé dans l'Iſle de Samal. Voici de quelle manière le Père le Gobien raconte cette avanture.

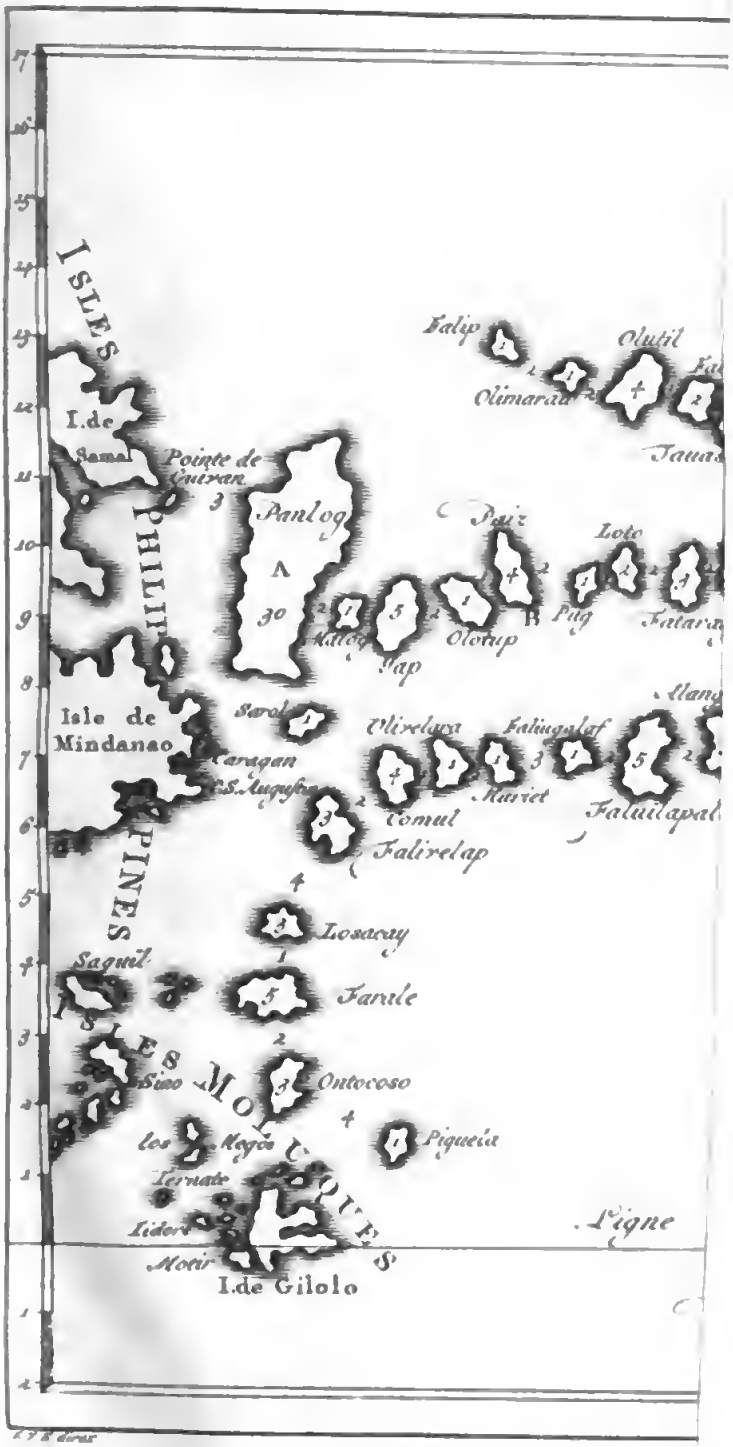
Un frère du Roi eſt jetté ſur la Côte de Mindanao.

„ LE frère du Roi de ces Nouvelles Philippines, avoit été jetté, dans „ un Voyage de Mer, ſur la Côte de *Carragan*, dans la grande Iſle de Min„ danao. Les Pères Auguſtins Eſpagnols, qui ont une belle Miſſion ſur „ cette Côte, reçurent ce Prince avec honneur, lui firent amitié, l'inſtrui„ ſirent

(*a*) On leur a donné ce dernier nom, parcequ'elles ont été découvertes ſous les auſpices de Philippe V. Roi d'Eſpagne.

(*b*) Valentyn a inſeré ce morceau dans la grande Carte qui eſt à la tête de ſon Ouvrage.

(*c*) Les Européens, qui la connoiſſoient déja, l'avoient nommée l'Iſle de *St. Jean*.



CARTE DES NOUVELL
KAART DER NIEUWE PH

„ firent de la Religion Chrétienne, & lui conférérent le Baptême; ce qui lui causa une si grande joye, qu'il ne pensa plus à retourner en son Pays. „ Le Roi, inquiet de ce que son frère avoit disparu, équippa une Flotte „ de cent petits Bâtimens, qu'il envoya dans toutes les Isles de sa dépendance pour en apprendre des nouvelles. Un de ces petits Bâtimens, surpris „ de la tempête, fut aussi jetté sur la Côte de Carragan, dans l'endroit même où le frère du Roi avoit abordé. Ceux qui le cherchoient, étant descendus à terre, le rencontrèrent, lui exposèrent le sujet de leur voyage, & l'inquiétude où étoit le Roi son frère, le conjurant, les larmes aux yeux, de s'en retourner avec eux. Le Prince les écouta „ avec tranquillité, les remercia de la peine qu'ils s'étoient donnée, & „ leur déclara, qu'ayant trouvé la perle de l'Evangile, & le plus riche trésor qui soit au Monde, il avoit résolu de le conserver précieusement, & „ de passer, dans cette vûe, le reste de ses jours parmi les Chrétiens; qu'il „ les prioit d'assurer le Roi son frère, qu'il étoit content & qu'il se portoit „ bien; mais qu'étant Chrétien, il ne pouvoit demeurer à sa Cour, ni s'exposer à perdre sa Foi, ou du moins à en altérer la pureté ".

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES

Les Jésuites des Philippines, qui ne doutérent plus de l'existence de ces Isles nouvellement découvertes, prirent la résolution d'y aller annoncer les Vérités de l'Evangile. On a vû quel fut le mauvais succès de leur première tentative, & la remarque, qui termine l'Article précédent, en dit assez sur celui de la seconde; mais on pouvoit donner plus d'étendue aux circonstances mêmes de cette dernière expédition, parcequ'elles contiennent de nouveaux éclaircissemens sur les Isles Palaos. C'est ce qui nous engage à les rapporter, d'après la Relation qui en a été publiée.

Première & seconde tentative pour découvrir les Palaos.

Le Navire la *Sainte-Trinité*, sur lequel Somera s'embarqua, avec les Pères Duberon & Cortil, mit à la voile des Philippines, le 14 Novembre 1710, pour tâcher de pénétrer dans les Isles Palaos. Après quinze jours de navigation, il découvrit la terre au Nord-Est, trois degrés Nord, à environ trois lieues. Comme la Variation s'étoit trouvée de quatre à cinq degrés Nord-Est, dans cette route, il revira de bord pour s'approcher davantage, & apperçut deux Isles, auxquelles il donna le nom de *Saint-André*, parcequ'on célébroit, ce jour-là, la Fête de cet Apôtre.

1710.

Relation de cette dernière expédition.

Bien-tôt on vit venir une Barque, dont ceux qui la montoient crioient de loin, aux Espagnols, *Mapia*, *Mapia*; c'est-à-dire, *bonnes gens*. Un Palaos, nommé *Moac*, qui avoit été baptisé à Manille, & dont Somera s'étoit fait accompagner, se montra à eux, & leur ayant parlé, ils ne balancèrent pas de se rendre à bord du Navire, où ils furent bien reçus. On apprit d'eux, que ces Isles s'appelloient *Sonsorol*, & qu'elles étoient du nombre des Palaos. Leur joye parut extrême de voir un de leurs Compatriotes parmi des Européens, qu'ils embrassèrent avec tendresse & amitié, après leur avoir baisé les mains. L'après midi, deux autres Batteaux, chargés chacun de huit hommes, furent au devant de Somera. En approchant de son bord, ces Insulaires commencèrent à chanter, & régloient la cadence en frappant des mains sur leurs cuisses. Quand ils eurent abordé, ils examinèrent attentivément le Vaisseau Espagnol, dont ils mesurérent la longueur, s'imaginant qu'il étoit fait d'une seule pièce. So-

Apparition de quelques Barques.

Isles Sonsorol.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES. 1710.

mera, à qui ils préſentèrent des cocos, du poiſſon & des légumes, leur demanda à quelle aire de vent Panlog étoit ſituée? Ils lui montrèrent le Nord-Nord-Eſt, & lui dirent qu'il y avoit encore au Sud-quart-Sud-Oueſt, & au Sud-quart-Sud-Eſt, deux Iſles, dont l'une s'appelloit *Mevieres* & l'autre *Poulo*.

Iſles Mevieres & Poulo.

SOMERA s'étant un peu approché de la terre, envoya ſon Aide-Pilote, pour chercher, avec la ſonde, un endroit où l'on put mouiller. La Chaloupe, arrivée à un quart de lieue de l'Iſle, fut abordée par deux Batteaux du Pays, montés de pluſieurs hommes. L'un d'eux, ayant apperçu un ſabre, le prit, le regarda attentivément & ſe précipita dans la Mer avec cette arme. L'Aide-Pilote ne put trouver aucun lieu propre à jetter l'ancre, parceque le fond étoit de roche, & qu'il y avoit grand fond par-tout. Un autre homme de l'équipage fut envoyé dans le même but; mais il ne réuſſit pas mieux. Somera, qui s'étoit ſoûtenu pendant ce tems à la voile, contre le courant, qui portoit avec viteſſe au Sud-Eſt, prit le large, au retour de ſes deux Chaloupes. Il interrogea les Inſulaires ſur la grandeur de l'Iſle & ſur le nombre de ſes Habitans. Ils répondirent qu'elle avoit environ deux lieues & demie de tour, & qu'il y avoit huit ou neuf cens perſonnes, dont la nourriture conſiſtoit en poiſſon, en cocos & en légumes.

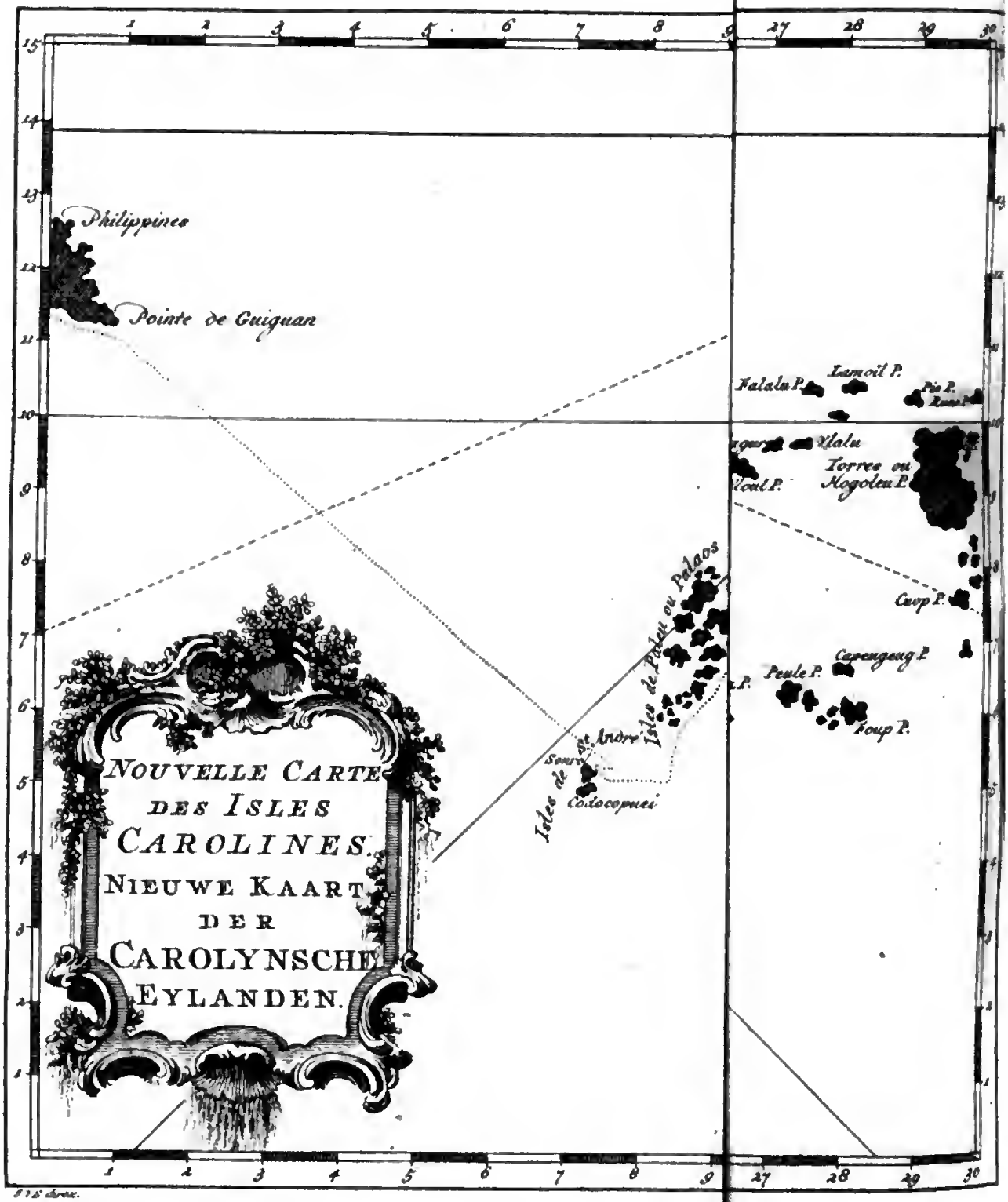
Vains efforts de Somera pour jetter l'ancre.

LE Vaiſſeau ayant été emporté au large vers le Sud-Eſt, ne put regagner la terre que le quatrième jour, qu'il ſe trouva à l'embouchure de deux Iſles. On fit encore chercher un bon mouillage, mais ſans ſuccès: on trouva un ſi grand fond de roche par-tout, qu'il fut impoſſible de jetter l'ancre. Ces tentatives inutiles déterminèrent Somera à faire route vers *Panlog*, la principale de toutes les Iſles de cet Archipel, éloignée d'environ cinquante lieues de celle où il avoit voulu pénétrer d'abord. Arrivé au ſeptième degré quatorze minutes de Latitude Nord, il découvrit cette Iſle, à la diſtance d'environ une lieue. Sur les quatre heures du ſoir, quatre Batteaux s'approchèrent de ſon bord, ſe tenant néanmoins au large de la longueur d'un demi cable. Ils furent ſuivis preſque auſſi-tôt de deux autres. Quelques-uns des Inſulaires, qui étoient dans ces Batteaux, ſe jettèrent à la Mer & furent à bord du Vaiſſeau Eſpagnol, à deſſein de voler ce qui pourroit leur tomber ſous la main. L'un ayant vû une chaine attachée au bord, fit ſon poſſible pour la rompre & l'emporter. Un autre ſe jetta ſur un organeau; un troiſième, remarquant des rideaux de lit, les prit à deux mains, & les auroit probablement arrachés, ſi un des gens de l'équipage n'eut accouru: Si-tôt que cet Indien l'apperçut, il ſe jetta à la Mer & prit le large. Don *Padilla*, Commandant du Vaiſſeau, connoiſſant les intentions de ces Barbares, fit mettre ſes Soldats ſous les armes. Les Inſulaires, voyant cette manœuvre, prirent leur route vers la terre, & décochèrent pluſieurs fléches en ſe retirant. Don Padilla fit faire une décharge de mouſqueterie ſur eux. A ce bruit, ils ſe jettèrent tous à la Mer & abandonnèrent leurs Batteaux, nageant droit à terre avec une viteſſe extraordinaire. Le feu de la mouſqueterie ayant ceſſé, ils regagnèrent leurs Batteaux, s'y embarquèrent & s'éloignèrent à toutes rames.

Iſle de Panlog.

IL y eut encore quelques autres Batteaux qui s'approchèrent du Navire; mais comme le Palaos avoit ſuivi les Péres Duberon & Cortil, qui étoient

Digitized by Google


Philippines
Pointe de Guiguan
Halalu P.
Lamoil P.
Pic P.
Ilalu
Torres ou Mogoleu P.
Coup P.
Capenguug P.
Poule P.
Poup P.
Isles de Pulau ou Palaos
Isles de St. André
Codocopuei
NOUVELLE CARTE DES ISLES CAROLINES.
NIEUWE KAART DER CAROLYNSCHE EYLANDEN.

toient paſſés dans l'Iſle de Sonſorol, on ne put tirer, de ces Indiens, aucune lumière ſur leurs Iſles. Le portrait que Somera fait des Palaos, eſt entièrement conforme au récit du Père le Clain, & ce n'en ſeroit ici qu'une répétition inutile. DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES. 1710.

TOUTES les tentatives des Eſpagnols ayant été vaines, il fut réſolu, dans un Conſeil, de retourner à Sonſorol, pour s'informer des deux Miſſionnaires qui y étoient reſtés. Somera s'étant trouvé Nord & Sud de l'Iſle, demeura près de vingt-quatre heures bord ſur bord, ſans appercevoir aucun Batteau, quoiqu'il ne fut qu'à une lieue de la terre. Il rangea la Côte occidentale de l'Iſle pendant une journée entière, ſans pouvoir débarquer. Se trouvant pour lors preſque ſans vivres & ſans proviſions, il prit le parti de retourner à Manille.

§. I.

Nouveaux Eclairciſſemens ſur les Iſles Palaos.

QUOIQUE l'entrepriſe de Somera n'eut pas tout le ſuccès qu'on en attendoit, cependant on ne peut point la regarder comme entièrement infructueuſe, puiſqu'elle ſervit du moins à s'aſſurer de l'exiſtence des Iſles Palaos, par la découverte de quelques-unes des plus voiſines des Philippines; Mais nous voulons bien avouer que ce ſeroit encore peu de choſe, ſi nous n'avions à y ajoûter de nouveaux éclairciſſemens, dont M. Prevoſt ne paroit pas même avoir eû la moindre connoiſſance. Ces dernières particularités, qui prennent la forme d'une Deſcription Géographique, accompagnées d'une Carte plus régulière, ſont tirées d'une Lettre écrite par le Père *Cantova*, Jéſuite, à un de ſes Confrères, & datée d'*Agadna* le 20 Mars 1722. (*a*). Le Miſſionnaire y rend d'abord compte de la découverte d'un nouvel Archipel, habité par un nombre conſidérable d'Infidèles. Selon la Relation de ce Père, on eut connoiſſance de quelques-unes des Iſles, dont nous parlons, preſque dans le même-tems que les Eſpagnols prirent poſſeſſion des Iſles Marianes. Ce nouvel Archipel reçut alors le nom d'Iſles *Carolines*. On regardoit l'Iſle de Guahan, la plus grande des Marianes, comme la porte qui devoit ouvrir l'entrée d'une multitude innombrable d'Iſles Auſtrales inconnues. Celles, dont il s'agit ici, étant, pour ainſi dire, à la tête de ces Iſles, les Gouverneurs de Guahan ont fait pluſieurs tentatives pour y pénétrer; mais toutes leurs peines ont été inutiles. Cette découverte étoit réſervée à ces derniers tems, comme dit l'Auteur de la Relation ſuivante. Introduction. Nouvelle Carte des Iſles Palaos, ou Carolines.

„ LE 19 Juin 1721., on apperçut une Barque étrangère, peu différente „ des Barques Marianoiſes, mais plus haute; Un Soldat Eſpagnol, qui la „ vit de loin voguer à pleines voiles, la prit pour une Fregate. Cette Bar- „ que aborda à une terre déſerte de l'Iſle de Guahan, du côté de l'Eſt, qu'on „ appelle *Torofofo*. Il y avoit vingt-quatre perſonnes dans cette Barque, „ onze hommes, ſept femmes & ſix enfans. Quelques-uns mirent pied à „ terre, & ſaiſis de crainte, ſe gliſſérent ſous les palmiers, où ils firent „ leurs 1721. Inſulaires jettés dans l'Iſle de Guahan, donnent lieu à leur découverte.

(*a*) Recueil XVIII. des Lettres édifiantes.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES. 1721.

„ leurs proviſions de cocos. Un Indien Marianois, qui pêchoit aux envi-
„ rons de cette Côte, les ayant apperçus, revint en donner avis au Père *Muſ-*
„ *cati*, qui étoit dans la Bourgade de *Inarahan*. Ce Père, & quelques Ma-
„ rianois prirent des Canots, & allèrent au ſecours de ces pauvres Inſulai-
„ res, qui ne ſavoient dans quel Pays ils étoient, ni à quelle Nation ils a-
„ voient à faire. Comme le Chef de la Bourgade avoit l'épée au côté, cet
„ objet les frappa tellement, qu'ils crurent être au dernier moment de leur
„ vie. Les femmes, ſaiſies de la même frayeur, pouſſèrent des cris épou-

Bon accueil qu'ils reçoivent des Eſpagnols.

„ vantables. On avoit beau leur témoigner, par des ſignes, qu'ils n'a-
„ voient rien à craindre; il n'étoit pas poſſible de les raſſurer. Cependant
„ l'un d'eux, plus hardi que les autres, ayant apperçu le Père Muſcati ſur le
„ rivage, dit en ſa langue quelques mots à ſes Compagnons; &, ſautant à
„ terre, alla au devant du Miſſionnaire, à qui il offrit quelques petits pré-
„ ſens, entr'autres des morceaux de *Carai*, dont ces Inſulaires ſe font
„ des bracelets, & une ſorte de pâte, de couleur jaune ou incarnate, dont
„ ils ſe peignent le corps, dans leurs jours de fete & de réjouiſſances. Ce
„ Père embraſſa tendrement l'Inſulaire & reçut ſon préſent avec bonté.

„ CES démonſtrations d'amitié diſſipèrent toute crainte; la confiance ſuc-
„ ceda à la frayeur, & ceux qui étoient reſtés dans la Barque, perſuadés
„ qu'ils ſeroient traités plus humainement qu'ils ne l'avoient eſperé, ne fi-
„ rent plus difficulté de mettre pied à terre. On leur donna de quoi appai-
„ ſer leur faim & ſe refaire des fatigues qu'ils avoient ſouffertes.

Arrivée d'une autre Barque d'Indiens.

„ QUELQUES jours après, une nouvelle Barque étrangère, ſemblable à
„ celles des Iſles Marianes, aborda à la Pointe de *Orote*, qui eſt à l'Oueſt
„ de l'Iſle de Guahan. Elle ne contenoit que quatre hommes, une femme
„ & un enfant; on leur donna des habits & on les conduiſit à *Umatag*, pour
„ les confronter avec les autres Inſulaires, & s'aſſurer s'ils étoient de la mê-
„ me Nation. Leur joye fut inexprimable dès qu'ils ſe virent, & ils ſe la
„ témoignèrent par de tendres & de continuels embraſſemens.

Informations à leur ſujet.

„ COMME on n'avoit point d'Interpréte, ces Indiens ne donnèrent que
„ peu d'éclairciſſemens ſur leurs Iſles, ni ſur ce qui les regardoit. Mais
„ on a appris depuis, que ces deux Barques étoient parties en même-tems
„ avec quatre autres, de l'Iſle *Farroilep*, pour ſe rendre à celle d'*Ulée*; que
„ dans cette traverſée, ces Barques avoient été ſurpriſes d'un vent d'Oueſt
„ qui les avoit diſperſées de côté & d'autre; que ces pauvres Inſulaires a-
„ voient érré, pendant vingt jours, au gré des vents, prêts à tout mo-
„ ment de faire naufrage; qu'ils avoient beaucoup ſouffert de la faim, de
„ la ſoif & des efforts extraordinaires qu'il leur avoit fallu faire pour réſiſter
„ à la violence impétueuſe des courans. Ils paroiſſoient tous languiſſans,
„ & leurs mains étoient écorchées à force de tirer à la rame. Un d'eux
„ même, jeune & robuſte, ne ſurvécut pas long-tems à tant de fatigues.

Vêtement & figure de ces Inſulaires.

„ CES Indiens avoient, pour tout vêtement, une pièce de toile, ou d'é-
„ toffe, dont ils s'enveloppoient les reins, & qu'ils paſſoient entre leurs jam-
„ bes. Leurs Chefs, qu'ils appellent *Tamoles*, ont une eſpèce de robbes
„ fendues par les côtés, qui leur couvrent les épaules & la poitrine, & qui
„ leur tombent juſqu'aux genoux. Les femmes ont, outre la pièce de toile,
„ dont elles ſe ceignent comme les hommes, une ſorte de juppe, qui leur

„ deſcend

„ deſcend depuis la ceinture juſqu'à mi-jambe. Les Nobles ſe peignent le corps & ſe percent le lobe des oreilles, où ils attachent des fleurs, des herbes aromatiques des grains de coco, ou même de verre, quand ils peuvent en attraper. Ces Peuples ſont bien pris dans leur taille; ils l'ont haute & d'une groſſeur proportionnée. La plûpart ont les cheveux crêpus, le nez gros, de grands yeux & très-vifs, & la barbe aſſez épaiſſe. Pour ce qui eſt de la couleur du viſage, il y a quelque différence entr'eux; les uns l'ont ſemblable à celle des purs Indiens: d'autres ſont des Meſtices, nés d'Eſpagnols & d'Indiennes. Le Père Cantova ajoûte, qu'il en a vû de Mulâtres. DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES. 1721.

„ Le Gouverneur Eſpagnol ayant fait conduire ces Inſulaires dans la Ville d'Agadna, le Père Cantova eut occaſion de les fréquenter ſouvent & de les faire parler ſur les choſes qu'il leur indiquoit par ſignes. Il apprit, par ce moyen, leur langue, qu'il entendoit aſſez au bout de deux mois pour comprendre ce qu'ils lui diſoient. Comme on les retint pluſieurs mois, malgré eux, ce Père profita de ce tems pour s'inſtruire plus en détail, du nombre & de la ſituation de leurs Iſles, de leur Religion, de leurs Mœurs, de leurs Coûtumes & de leur Gouvernement. Il n'oſe ſe flatter de marquer, avec la dernière exactitude, la ſituation de ces nouvelles Iſles, qu'il ne décrit que ſur le rapport des Indiens. Cependant, s'il y a quelque erreur, il ne la croit pas conſidérable, vû les précautions qu'il a priſes: il a entretenu pluſieurs fois ceux de ces Inſulaires qui avoient le plus d'expérience. Comme ils ſe ſervent d'une bouſſole, qui a douze aires de vent, il s'informa quelle route, & quelle aire de vent ils ſuivoient, quand ils navigeoient d'une Iſle à une autre, & combien de tems ils mettoient dans leur traverſée. Après toutes combinaiſons faites, il croit ne pas ſe tromper, lorſqu'il place toutes les Iſles Carolines entre le ſixième & l'onzième degré de Latitude Septentrionale, & qu'il les fait courir par les trente degrés de Longitude, à l'Eſt du Cap du Saint-Eſprit. Situation & Deſcription de ces Iſles.

„ Les Iſles de cet Archipel ſe partagent en cinq Provinces, qui ont chacune leur Langue particulière; mais toutes ces Langues, quoique différentes entre elles, paroiſſent tirer leur origine d'une ſeule; & à en juger par la reſſemblance des termes, il eſt probable que l'Arabe eſt cette Langue matrice d'où elles dérivent. Diviſion en cinq Provinces.

„ La première Province, qui eſt à l'Eſt, s'appelle *Cittac*; *Torres*, ou *Hogoleu*, eſt l'Iſle principale, qui a beaucoup plus d'étendue que celle de Guahan. Ses Habitans ſont Négres, Mulâtres & Blancs. Cette Province eſt gouvernée par un petit Roi, qui ſe nomme *Tabulucapit*. Ce Prince a ſous ſa domination un grand nombre d'Iſles, d'une grandeur inégale, mais toutes très-peuplées & éloignées les unes des autres ſeulement de huit, quinze & trente lieues (*b*). Première Province.

„ La

(*b*) Voici les noms que le Père Cantova donne aux Iſles qui s'étendent du Nord-Eſt à l'Oueſt. *Etei*, *Ruao*, *Pis*, *Lamoil*, *Falalu*, *Ulalu*, *Magur*, *Vieu*, *Pullep*, *Leſguiſchel*, *Temetem*, *Schoug*. Celles qui courent du Sud-Eſt au Sud-Oueſt, ſont, *Cuop*, *Capeugeug*, *Foup*, *Peule*, *Pat*, *Scheug*. On y compte encore un grand nombre de petites Iſles, dont on ne nous apprend pas les noms, *pag.* 211.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES. 1721.

„ LA ſeconde Province commence à quatre degrés & demi à l'Eſt du
„ Méridien de Guahan. Elle contient vingt-ſix Iſles un peu conſidérables,
„ dont quatorze ſont fort peuplées. Elles ſont ſituées entre le huitième &
„ le neuvième degré de Latitude Septentrionale (*c*). Cette Province eſt
Seconde Province. „ diviſée en deux Principautés, celle d'*Ulée*, dont le Prince ſe nomme *Go-*
„ *falu*, & celle de *Lamurrec*, dont le Seigneur porte le nom de *Mattuſon*.
„ Les Indiens, que la tempête avoit jettés dans l'Iſle de Guahan, & qui
„ procurèrent ces connoiſſances au Père Cantova, étoient tous nés dans cet-
„ te Province, & la plûpart étoient des Iſles d'Ulée & de Farroilep (*d*).

Troiſième Province. „ A deux degrés à l'Oueſt de l'Iſle de Guahan, commence la troiſième
„ Province. L'Iſle de *Feis*, une des principales de cette Province, eſt
„ très-peuplée & très-fertile: elle a environ ſix lieues de tour, & eſt gou-
„ vernée par un Seigneur particulier, qu'on appelle *Meirang*. On trouve,
„ un degré plus loin à l'Oueſt, un amas d'Iſles qui compoſent la Provin-
„ ce (*e*). Ces Iſles occupent vingt-cinq lieues en longueur & quinze en
„ largeur. Le Souverain, qui s'appelle *Caſchattel*, fait ſa réſidence à *Mog-*
„ *mog*. Quand les Barques navigent dans ce Golfe, on amène les voiles
„ ſi-tôt qu'elles ſont à la vûe de Mogmog. C'eſt-là une des marques de reſ-
„ pect & de ſoumiſſion que ces Inſulaires donnent à leur Prince. Les Ha-
„ bitans de ces Iſles vivent de cocos, de poiſſon & de ſix ou ſept ſortes
„ de racines, ſemblables à celles qui croiſſent dans les Iſles Marianes.

Quatrième Province. „ LA quatrième Province eſt à l'Oueſt de la troiſième, environ à trente
„ lieues de diſtance. *Tap*, qui en eſt la principale Iſle, a plus de quarante
„ lieues de tour: Elle eſt très-peuplée & fort fertile. Outre les diverſes
„ racines, dont les Habitans font du pain, on y trouve des patates, qu'ils
„ nomment *Camotes*; elles leur ſont venues des Philippines, ſelon le rap-
„ port d'un des Indiens, né dans cette Iſle. Il raconta que ſon père, nom-
„ mé *Coor*, qui y tenoit un rang diſtingué, trois de ſes frères & lui, fu-
„ rent jettés, par la tempête, dans une des Provinces des Philippines, qu'on
„ appelle *Biſaias*; qu'un Miſſionnaire les reçut avec amitié, leur donna des
„ habits & des morceaux de fer, qu'ils eſtiment plus que toute autre
„ choſe; qu'en s'en retournant dans leur Iſle, ils emportèrent des ſe-
„ mences de pluſieurs plantes, qui s'y étoient tellement multipliées,
„ qu'ils pouvoient en fournir les autres Iſles de cet Archipel. Le mê-
Ses Mines d'argent. „ me Indien ajoûta, qu'il y avoit des Mines d'argent dans ſon Iſle, mais
„ qu'on en tiroit peu, faute d'inſtrumens de fer propres à les exploiter;
&

(*c*) Les Iſles de la ſeconde Province ſont, *Ulée*, *Lamurrec*, *Seteoel*, *Ifeluc*, *Eurrupuc*, *Farroilep*, & quelques autres moins conſidérables, qui ſont marquées dans la Carte, *pag.* 212.

(*d*) Le Pilote Jean *Rodriguez* ayant échoué ſur le banc de *Sainte-Roſe*, en 1616, découvrit cette dernière Iſle avec ſes deux petites Iſles collaterales. Elle ne lui parut éloignée que de quarante-cinq lieues de l'Iſle de Guahan, étant ſituée entre le dixième & l'onzième degré de Latitude Septentrionale. *Ibidem.*

(*e*) Ces Iſles, qui furent découvertes, en 1712, par le Capitaine Don Bernard de *Egui*, dont la route eſt tracée ſur la Carte, ſont *Faiolep*, qui a cinq lieues de tour, *Oieſcur*, *Sagaleu*, *Mogmog* & *Marurrui*. On donne le nom de *Lumululutu* aux Iſles qui ſont à l'Eſt, & on appelle *Egoy* toutes celles qui ſont à l'Oueſt. L'Iſle de *Zaraol*, qui eſt à quinze lieues de cet aſſemblage d'Iſles, appartient à la même Province, *pag.* 214.

„ & que, lorsqu'il tomboit ſous la main des morceaux d'argent vierge, on „ travailloit à les arrondir, pour en faire préſent au Souverain de l'Iſle, chez „ lequel on en voyoit d'aſſez conſidérables pour ſervir de ſiéges. Ce Sei- „ gneur s'appelle *Yeguir*. A ſix ou ſept lieues de cette Iſle, on en trouve „ trois autres petites qui forment un triangle (*f*).

Cinquième Province.

„ La cinquième Province eſt éloignée d'environ quarante-cinq lieues de „ l'Iſle d'Yap. Elle contient pluſieurs Iſles, auxquelles on donne communé- „ ment le nom de *Palaos*, & que ces Indiens nommoient *Panleu*. Ils aſſu- „ rèrent qu'elles étoient en grand nombre; mais ils n'en comptèrent que „ ſept principales, ſituées du Nord au Sud (*g*). Leur Souverain s'appelle „ *Yaray*, & tient ſa Cour à *Yalap*. Ces Iſles ſont habitées par un Peuple „ nombreux, mais barbare. Les hommes & les femmes y ſont entière- „ ment nuds, & ſe nourriſſent de chair humaine. Les Indiens des Caroli- „ nes regardent cette Nation avec horreur, comme l'ennemie du genre hu- „ main, & avec laquelle il eſt dangereux d'avoir aucun commerce.

Iſles de St. André.

„ On trouve au Sud-Oueſt de *Nagarrol*, derniére Iſle de la cinquième „ Province, à près de vingt-cinq lieues de diſtance, les deux Iſles de „ *Saint-André*, que les Naturels du Pays appellent *Sonrrol* & *Cadocopuei* (*h*). „ Ces Indiens ajoûtèrent, qu'à l'Eſt de toutes ces Iſles, il y en a un grand „ nombre d'autres, & une ſur-tout très-étendue, qu'on nomme *Falupet*, „ dont les Habitans adorent le *Tiburon*, eſpèce de poiſſon cetacée, très- „ voracc. Ces Inſulaires ſont Négres, pour la plûpart, & ont des mœurs „ ſauvages & barbares. Les Indiens, de qui le Père Cantova apprit tou- „ tes ces circonſtances, les tenoient de quelques Habitans de ces Iſles, „ que la tempête avoit jettés ſur leurs Côtes.

Religion de ces Inſulaires.

„ Tous les Habitans de ce grand Archipel, n'ont preſque pas la moin- „ dre idée de Religion. Ils vivent ſans culte & n'ont aucune de ces „ connoiſſances qui caractériſent l'homme raiſonnable. Le Père Cantova „ ayant demandé, à ces Indiens, qui avoit fait le Ciel & la Terre & tou- „ tes les choſes viſibles, ils lui répondirent qu'ils n'en ſavoient rien. Ils „ avouèrent cependant qu'il y avoit de bons & de mauvais eſprits; mais „ ils leur donnoient un corps ſujet aux paſſions & aux foibleſſes de la „ Nature humaine. Ces eſprits ont deux ou trois femmes; le plus ancien „ d'entr'eux s'appelle, dans leur tradition, *Sabucour*, qui avoit eu *Hal-* „ *melul* pour femme. Il eut de ce mariage un fils, auquel ils donnent „ le nom de *Eliulep*, qui veut dire, en leur langue, *le grand Eſprit*, & une „ fille

(*f*) Ces Iſles ſont *Ngolil*, *Laddo* & *Petangaras*, pag. 217.

(*g*) Leurs noms ſont *Pelilieu*, *Coaengal*, *Tagaleteu*, *Cogeal*, *Yalap*, *Mogulibes* & *Nagarrol*. Ibidem.

(*h*) Ces deux Iſles, dont Somera parle, ſont ſituées à cinq degrés & quelques minutes de Latitude Septentrionale. Comme on n'avoit eu aucune nouvelle des Péres Duberon & Cortil, depuis qu'ils étoient reſtés à Sonrrol, avec quatorze autres perſonnes, parmi leſquelles ſe trouvoit un Indien, appellé *Moac*, le Père Cantova demanda, aux Habitans des Carolines, s'ils n'en auroient point de connoiſſance; Ils ne purent lui en dire des nouvelles; mais ſi-tôt qu'il eut prononcé le nom de l'Indien, les Habitans d'Ulée témoignèrent, par un mouvement de joye, le deſir qu'ils avoient d'apprendre ce qu'il étoit devenu. Ils lui demandèrent s il vivoit encore & s'il ſavoit où il étoit. „ Il y a plu- „ ſieurs années, lui dirent-ils, qu'il a diſ- „ paru; nous avons demandé inutilement „ de ſes nouvelles dans toutes nos Iſles, & „ nous ne doutons point qu'il n'ait péri ſur „ Mer ".

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES. 1721. Leurs Dogmes.

„ fille, nommée *Ligobuud*. Le fils épouſa *Leteubieul*, née dans l'Iſle d'U-
„ lée. Elle mourut à la fleur de ſon âge, & ſon ame s'envola auſſi-tôt au
„ Ciel. Eliulep avoit eu d'elle un fils, nommé *Lugueileng*, qui ſignifie *le*
„ *milieu du Ciel*. On le revère comme le grand Seigneur du Ciel, dont il
„ eſt héritier préſomptif. Cependant Eliulep, peu content de n'avoir eu
„ qu'un enfant de ſon mariage, adopta *Reſchabuileng*, jeune homme très-
„ accompli, qui étoit de Lamurrec. Dégouté de la Terre, il monta au
„ Ciel, pour y jouir des mêmes plaiſirs que ſon père. Il avoit encore
„ ſa mère, qui demeuroit à Lamurrec, ſelon ces Indiens. Cet enfant
„ adoptif eſt deſcendu du Ciel juſqu'à la moyenne région de l'air, pour en-
„ tretenir ſa mère, & lui faire part des miſtères céleſtes. Les Habitans
„ de Lamurrec débitent toutes ces fables groſſières, pour ſe faire eſtimer &
„ reſpecter des Iſles voiſines. Ligobuud, ſœur d'Eliulep, ſe trouvant en-
„ ceinte au milieu de l'air, deſcendit ſur la Terre, où elle accoucha de
„ trois enfans. La Terre ſtérile & aride, dans ce tems-là, fut couverte en un
„ inſtant, d'herbes, de fleurs & d'arbres fruitiers. Elle la peupla auſſi
„ d'hommes raiſonnables.

„ DANS ces commencemens, on ne connoiſſoit point la mort; c'étoit
„ un court ſommeil. Les hommes quittoient la vie le dernier jour du declin
„ de la Lune, & dès qu'elle commençoit à reparoître ſur l'Horiſon, ils reſ-
„ ſuſcitoient comme s'ils ſe fuſſent réveillés d'un profond ſommeil. Mais
„ un certain *Erigiregers*, eſprit mal-intentionné, qui ſe faiſoit un ſupplice
„ du bonheur des humains, leur procura un genre de mort contre lequel
„ il n'y eut plus de reſſource; quand on étoit une fois mort, c'étoit pour
„ toûjours. Ils appellent cet Erigiregers, *Elus Melabut*, c'eſt à-dire, *Eſ-*
„ *prit mal-faiſant*: ils donnent le nom de *Elus Melaſirs*, qui ſignifie, *Eſ-*
„ *prit bien-faiſant*, aux autres eſprits L'Erigiregers n'eſt pas le ſeul mau-
„ vais eſprit; ils mettent dans la même Claſſe, un certain *Aurogrog*, qui
„ ayant été chaſſé du Ciel pour ſes manières impolies & groſſières, apporta
„ ſur la Terre le feu inconnu juſqu'alors.

„ LUGUEILENG, fils d'Eliulep, eut deux femmes, l'une céleſte, qui
„ lui donna deux enfans, *Carrer* & *Melilau*; l'autre terreſtre, née à Fa-
„ lalu. Il eut de celle-ci un fils appellé *Oulefat*. Ce jeune homme ayant
„ ſçu que ſon père étoit un eſprit céleſte, prit ſon vol vers le Ciel, com-
„ me un autre Icare. Mais à peine ſe fut-il élevé dans les airs, qu'il re-
„ tomba ſur la Terre: cette chute le déſola; il pleura amèrement ſa mal-
„ heureuſe deſtinée, ſans cependant ſe déſiſter de ſon premier deſſein. Il
„ alluma un grand feu, &, à l'aide de la fumée, il fut porté une ſeconde
„ fois en l'air, & arriva enfin auprès de ſon père céleſte. Les mêmes In-
„ diens dirent, qu'il y avoit, dans l'Iſle de Falalu, un petit étang d'eau douce,
„ où les Dieux venoient ſe baigner, & que, par reſpect pour ce bain
„ ſacré, aucun Inſulaire n'oſoit en approcher, de crainte d'encourir
„ l'indignation de leurs Divinités. Ils donnent une ame raiſonnable au
„ Soleil, à la Lune & aux Etoiles, qu'ils croyent habitées par un nom-
„ bre conſidérable d'hommes céleſtes. Quoique tous les Habitans
„ de ce grand Archipel admettent ces fabuleuſes Divinités, on ne
„ voit cependant, parmi eux, ni Temples, ni Idoles, ni aucun au-

„ tre

„ tre Culte extérieur. Ils ont des coûtumes différentes pour les funerailles de leurs morts. Dans preſque toutes ces Iſles, au moment que le malade expire, on lui peint tout le corps de couleur jaune. Ses parens & ſes amis s'aſſemblent autour du cadavre pour pleurer de concert la perte commune : ils pouſſent des cris épouvantables; on n'entend de toutes parts que lamentations & gemiſſemens. A ces cris ſuccède un morne ſilence; une femme prononce alors, d'une voix tremblante & entrecoupée de ſanglots & de ſoupirs, l'éloge funèbre du deffunt. Elle vante, dans les plus magnifiques termes, ſa beauté, ſa nobleſſe, ſon agilité à la danſe, ſon adreſſe à la pêche, & toutes les autres qualités qui l'ont rendu recommandable. Pour donner des marques plus ſenſibles de douleur, quelques-uns ſe coupent les cheveux & la barbe, & les jettent ſur le cadavre. On obſerve, ce jour-là, un jeune rigoureux, dont on ſe dédommage la nuit ſuivante. Les cérémonies finies, les uns renferment le corps du deffunt dans un petit édifice de pierre, qu'ils gardent au dedans de leurs maiſons. D'autres les enterrent loin de leurs habitations, & les environnent d'un mur de pierre, auprès duquel ils mettent toute ſorte d'alimens, perſuadés que l'ame du deffunt les ſucce & s'en nourrit. Ils admettent un Paradis, où les gens de bien reçoivent la recompenſe de leurs bonnes actions, & un Enfer, où les méchans ſont punis. Les ames qui vont au Ciel retournent le quatrième jour ſur la Terre, & demeurent inviſibles au milieu de leurs parens.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES. 1721. Obſeques des perſonnes diſtinguées.

„ QUOIQUE ces Inſulaires n'ayent aucun Culte extérieur, ils ont cependant des Prêtres & des Prêtreſſes, qui prétendent avoir commerce avec les ames des deffunts. Ce ſont ces Prêtres, qui, de leur pleine autorité, déclarent ceux qui vont au Ciel, & ceux qui ont l'Enfer pour partage; on honore les premiers comme des eſprits bien-faiſans; on leur donne même le nom de *Tabutup*, qui ſignifie *Saint Patron*. Chaque famille a ſon Tahutup, qu'on invoque dans ſes beſoins, dans ſes entrepriſes, dans ſes voyages, dans ſes travaux. C'eſt à lui que les Membres de chaque famille demandent le rétabliſſement de leur ſanté, le ſuccès de leurs voyages, l'abondance de la pêche & la fécondité de leurs terres. Ils lui font des préſens, qu'ils ſuſpendent dans la maiſon de leurs Tamoles, ſoit par intérêt, pour obtenir de lui les graces qu'ils lui demandent; ſoit par gratitude, pour le remercier des faveurs qu'ils ont reçues de ſa main libérale.

Prêtres & Prêtreſſes.

„ LES Habitans de l'Iſle d'Yap ont un Culte plus groſſier & plus barbare. Une eſpèce de crocodile eſt l'objet de leur vénération. Ils ont parmi eux un certain nombre d'impoſteurs, qui font accroire, au Peuple, qu'ils ont communication avec le malin eſprit, & qui, par cette impoſture, commettent impunément toute ſorte de crimes. Ils procurent des maladies & même la mort à ceux dont ils ont intérêt de ſe défaire.

Culte groſſier des Inſulaires d'Yap.

„ LA pluralité des femmes eſt non-ſeulement permiſe dans toutes ces Iſles; elle eſt encore une marque d'honneur & de diſtinction. L'adultère y eſt en horreur: on le regarde comme un grand crime; mais le coupable obtient facilement ſon pardon. Il ſuffit qu'il faſſe un riche pré-

Différens uſages de ces Peuples.

„ ſent au mari de celle avec qui il a eu un commerce illicite. Le mari „ peut repudier ſa femme lorſqu'elle a violé la foi conjugale: la femme „ jouit du même droit lorſque ſon mari lui déplait : Dans l'un & l'autre „ cas, ils ont certaines loix à obſerver pour la dot. Si quelqu'un d'eux „ meurt ſans poſterité, la veuve épouſe le frère de ſon mari deffunt. Ils ne „ portent jamais de proviſions dans leurs barques quand ils vont à la pêche. „ Leurs Tamoles s'aſſemblent, dans une maiſon, au mois de Février, & ju- „ gent, par la voye du ſort, ſi la navigation doit être heureuſe & la pêche „ abondante.

„ Ces Peuples, quoique barbares, ont une certaine police, qui fait voir „ qu'ils ſont plus raiſonnables que la plûpart des autres Indiens, qui n'ont, „ pour ainſi dire, que la forme humaine. L'autorité du Gouvernement ſe „ partage entre pluſieurs familles nobles, dont les Chefs s'appellent *Tamoles*. „ Outre ces Chefs, il y a, dans chaque Province, un principal *Tamol*, auquel „ tous les autres ſont ſoûmis. Ils laiſſent croître leur barbe fort longue, „ pour s'attirer plus de reſpect. Ils commandent avec empire, parlent „ peu, & affectent un air grave & ſérieux. Un Tamol eſt aſſis ſur une „ table élevée, lorſqu'il donne audience. Les peuples s'inclinent devant lui „ juſqu'à terre, & reçoivent, les yeux baiſſés, ſes ordres avec le plus „ profond reſpect. Lorſque le Tamol les congédie, ils ſe retirent en „ ſe courbant le corps, comme ils ſont en s'approchant, & ne ſe re- „ lèvent que lorſqu'ils ſont hors de ſa préſence. Ses paroles ſont autant „ d'oracles, & on exécute ſes ordres ſans examiner s'ils ſont juſtes ou „ non. Les maiſons de ces Tamoles ſont de bois & ornées de peintures „ telles qu'ils ſavent les faire. Les maiſons des particuliers ne ſont pas „ ſi belles: ce ſont de petites cabanes fort baſſes, couvertes de feuilles de „ palmiers.

Leur Gouvernement.

„ Les criminels ne ſont point punis, comme en Europe, ſoit par la „ priſon, ſoit par des peines afflictives: on ſe contente de les exiler dans „ une autre Iſle. Chaque Canton a deux maiſons, deſtinées, l'une pour „ l'éducation des jeunes filles, & l'autre pour celle des jeunes gar- „ çons; mais toute l'éducation ſe réduit à enſeigner quelques principes va- „ gues d'Aſtronomie. La plûpart s'y appliquent à cauſe de ſon utilité pour „ la Navigation. Le Maître a une ſphère, ſur laquelle les aſtres, du moins „ les principaux, ſont tracés.

Education de la jeuneſſe.

„ Les femmes s'occupent ordinairement de l'intérieur de la maiſon, dont „ elles prennent ſoin. La pêche, la culture de la terre & la conſtruction des „ Barques, ſont la principale occupation des hommes. Le Père Cantova don- „ ne une deſcription curieuſe de ces Barques. Elles n'ont, pour toute voile, „ qu'un tiſſu très-fin de feuilles de palmiers; la proue & la pouppe ont la „ même figure & ſe terminent l'une & l'autre en une pointe élevée, de la for- „ me d'une queue de dauphin. On conſtruit ordinairement, dans chaque „ Barque, qnatre petites chambres pour la commodité des paſſagers; l'une „ à la proue, la ſeconde à la pouppe, les deux autres aux deux côtés du „ mât, où la voile eſt attachée; mais elles débordent en dehors de la Barque, „ & y forment comme deux aîles. Le toît de ces chambres, fait de feuil-

Occupations de ces Indiens.

Deſcription de leurs Barques.

„ les

„ les de palmiers, de la figure d'une impériale de caroſſe, eſt propre à ga-
„ rantir de la pluye & des ardeurs du Soleil.

„ Au dedans du corps, ſont différens compartimens, où l'on met la car-
„ gaiſon & les proviſions de bouche. Ce qu'il y a de ſurprenant dans ces
„ Barques, c'eſt qu'on les conſtruit ſans cloux: les planches ſont ſi bien join-
„ tes les unes aux autres, par le moyen d'une eſpèce de ficelle, dont ils ſe
„ ſervent au-lieu de cloux, que l'eau ne peut y pénétrer. Comme ils n'ont
„ point de fer pour couper le bois, ils ſe ſervent de coignées & de haches
„ de pierre. Si des Vaiſſeaux étrangers laiſſent, dans leurs Iſles, quelques
„ vieux morceaux de fer, ils appartiennent de droit aux Tamoles, qui en
„ ſont faire des outils, qu'ils louent aux particuliers, & dont ils tirent un
„ profit conſidérable.

„ Les bains ſont très-communs dans ces Iſles, & très-fréquentés. Les
„ Habitans ſe baignent ordinairement trois fois par jour; le matin, à midi
„ & ſur le ſoir; ils ſe mettent au lit dès que le Soleil eſt couché, & ſe lèvent
„ avec l'Aurore. Le Tamol s'endort au bruit d'un concert que forme une
„ troupe de jeunes gens, qui s'aſſemblent le ſoir autour de ſa maiſon, & qui
„ chantent les chanſons & les meilleures pièces de leurs Poëtes les plus célè-
„ bres. Les perſonnes même d'un certain âge, réuniſſent quelquefois leurs
„ voix avec celles de la jeuneſſe, & paſſent une partie de la nuit à danſer
„ au clair de la Lune, devant la maiſon de leur Chef. La beauté de leur danſe,
„ qui ſe fait au ſon de la voix, parcequ'ils n'ont point d'inſtrumens, con-
„ ſiſte dans l'exacte uniformité des mouvemens du corps.

Leurs divertiſſemens.

„ Les hommes, ſéparés des femmes, ſe mettent vis-à-vis les uns des au-
„ tres, & remuent la tête, les bras, les mains & les pieds. Ils ſe couvrent
„ la tête de plumes & de fleurs; des herbes aromatiques pendent de leurs
„ narines, des feuilles de palmier, tiſſues avec art, ſont attachées à leurs
„ oreilles. Ils ont encore d'autres ornemens aux bras, aux mains & aux
„ pieds. Ils ſe perſuadent que ces ornemens, dont ils ſe parent, donnent de
„ nouveaux agrémens à cette ſorte de danſe. Les femmes prennent auſſi une
„ eſpèce de divertiſſement plus convenable à leur ſexe. Aſſiſes, & ſe regar-
„ dant les unes les autres, elles commencent un chant pathetique & lan-
„ goureux, & accompagnent le ſon de leur voix du mouvement cadencé de
„ la tête & des bras (*i*). A la fin de la danſe, le Tamol, s'il eſt généreux,
„ tient en l'air une pièce de toile, qu'il montre aux danſeurs, & qu'il don-
„ ne à celui qui eſt aſſez adroit pour s'en ſaiſir le premier. Outre le diver-
„ tiſſement de la danſe, ils ont pluſieurs jeux où ils donnent des preuves de
„ leur adreſſe & de leur force. Ils s'exercent à manier la lance, à jetter
„ des pierres & à pouſſer des balles en l'air.

„ La pêche de la baleine eſt un autre ſpectacle aſſez amuſant, ſelon la
„ deſcription que le Père Cantova en donne, d'après un Indien de l'Iſle d'Ulée.
„ Dix ou douze de leurs Iſles, diſpoſées en manière de cercle, forment une
„ eſpèce de Port, où la Mer jouit d'un calme perpétuel. Quand une baleine
„ paroit

(*i*) Ce divertiſſement s'appelle, dans leur langue, *Tanger*, *ifaifil*, qui veut dire, *la plainte des femmes*, pag. 240.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES. 1721.

„ paroit dans ce Golfe, les Inſulaires ſe mettent auſſi-tôt dans leurs Canots, „ & ſe tenant du côté de la Mer, ils avancent peu à peu, effrayent l'ani- „ mal, & le chaſſent devant eux juſqu'à une certaine diſtance des Côtes. „ Alors les plus adroits ſe jettent dans la Mer: les uns dardent la baleine de „ leurs lances, & les autres l'amarrent avec de gros cables, dont les bouts „ ſont attachés au rivage. La multitude de peuple, que la curioſité atti- „ re ſur les bords de la Mer, fait retentir l'air d'acclamations & de cris de „ joye. L'animal pris, on termine la pêche par un grand feſtin.

Guerres de ces Inſulaires.

„ Les querelles, qui s'élèvent entre ces Inſulaires, ſe terminent ordinai- „ rement par des préſens, excepté lorſqu'elles ſont publiques, & entre „ deux ou pluſieurs Bourgades. La guerre dans ce cas eſt néceſſaire, pour „ pouvoir mettre fin aux différends. Des pierres & des lances armées „ d'os de poiſſons, ſont les ſeules armes dont on ſe ſerve dans ces Iſles; la „ manière de faire la guerre eſt plutôt un combat ſingulier qu'une batail- „ le: Chaque particulier n'a à faire qu'à l'ennemi qu'il a en tête. Si on a „ réſolu d'en venir à une action déciſive, on s'aſſemble de part & d'autre „ dans une raſe campagne; alors, les Troupes étant en préſence, „ les deux Armées forment chacune, de leur côté, un eſcadron de trois „ rangs. Les jeunes gens occupent le premier. Le ſecond eſt compoſé „ de ceux qui ſont d'une plus haute taille, & les plus âges forment le „ troiſième. Le combat commence par le premier rang, où chacun com- „ bat d'homme à homme à coups de pierres & de lances. Lorſque quelqu'un „ eſt bleſſé & hors de combat, il eſt auſſi-tôt remplacé par un com- „ battant du ſecond rang, & enfin par un autre du troiſième. La guerre „ finit par des cris de triomphe de la part des vainqueurs, qui inſultent aux „ vaincus.

Habitans d'Ulée moins groſſiers.

„ Les Habitans d'Ulée & des Iſles voiſines paroiſſent plus civiliſés & plus „ raiſonnables que les autres; leur air eſt plus gracieux, & leurs manières „ ſont moins groſſières. Ils ont de la gayeté dans l'eſprit, ils ſont rete- „ nus & circonſpects dans leurs paroles & moins ennemis de l'humanité. „ Il y a parmi eux beaucoup de Meſtices, & quelques Négres ou Mulâtres „ qui leur ſervent de Domeſtiques. Il eſt probable que les Négres viennent „ de la Nouvelle-Guinée, où ces Inſulaires ont pu aller par le côté du Sud.

Conjectures ſur le mélange de Meſtices & de Blancs parmi ces Peuples.

„ Pour les Blancs, ils deſcendent vraiſemblablement des Eſpagnols. Cette „ conjecture eſt fondée ſur ce que rapporte le Père *Colin*, dans ſon Hiſtoire „ des Iſles Philippines. Ce Miſſionnaire raconte, que Martin *Lopez*, Pilote „ du premier Vaiſſeau, qui paſſa de la Nouvelle-Eſpagne, au ſecours des Phi- „ lippines, en 1566, complota avec vingt-huit perſonnes de l'équipage, de „ jetter les autres dans une Iſle déſerte, de s'emparer du Vaiſſeau & d'al- „ ler pirater ſur les Côtes de la Chine. Le complot fut découvert, & pour „ prévenir le mauvais deſſein de ces malheureux, on les abandonna eux- „ mêmes dans une Iſle de Barbares, ſituée à l'Eſt des Marianes. Cette „ Iſle eſt ſans doute une des Carolines, où ces rebelles épouſérent des „ Indiennes, de qui deſcendent les Meſtices, qui ſe ſont extremement mul- „ tipliés dans ces Iſles.

Nourriture.

„ Toute la nourriture de ces Inſulaires conſiſte en fruits, en racines & „ en

„ en poiſſons. La terre ne produit, dans ce climat, ni riz, ni froment, „ ni orge, ni bled d'Inde; on n'y voit aucun animal à quatre pieds".

Description des Isles Philippines. 1732.

Le Père du *Halde*, un des Editeurs des Lettres édifiantes, annonçant, aux Jéſuites de France, la découverte faite, depuis peu, d'un nouvel Archipel, qui contient une multitude d'Iſles inconnues & fort peuplées, leur rend compte de la mort du Père Cantova, qui avoit obtenu la permiſſion d'aller annoncer la Foi à ces Nations barbares. Sa Relation eſt tirée d'un Mémoire que Don Fernando *Valdes Tamon*, Gouverneur des Philippines, envoya au Roi d'Eſpagne. „ Ce fut le 2 Février 1732, dit-il, que le Père „ Cantova partit des Iſles Marianes, accompagné du Père Victor *Walter*. „ Ils arrivèrent heureuſement, le 2 de Mars, à une des Iſles Carolines. „ Pendant les trois premiers mois, ils annoncèrent, avec ſuccès, la Foi à „ ſes Habitans. Les proviſions ayant commencé à manquer, le Père Walter „ retourna aux Iſles Marianes, pour y prendre des vivres. Impatient de re- „ joindre ſon Confrère, il mit inceſſamment à la voile, & ſe trouva près „ de ces Iſles, après neuf jours de navigation. Il fit auſſi-tôt tirer plu- „ ſieurs coups de canon, pour appeller ces Inſulaires, & pour avertir le „ Père Cantova de ſon arrivée; mais aucune Barque ne parut; ce qui fit „ ſoupçonner, à lui & à ſes Compagnons, que ces Barbares avoient maſſa- „ cré leur Miſſionnaire. Ils prirent la réſolution d'entrer dans la Baye que „ forment deux Iſles, dont la plus grande ſe nomme *Falalep*. S'étant un „ peu avancés, ils s'apperçurent bien-tôt que leur maiſon avoit été brûlée.

Mort du Père Cantova.

„ Ce ſpectacle les jetta dans la plus grande conſternation. A peine eu- „ rent-ils donné les premiers momens à la triſteſſe, que quatre petites Bar- „ ques s'approchèrent de leur Bâtiment & leur apportèrent des préſens de „ cocos. On demanda à ces Inſulaires des nouvelles du Père Cantova, & „ de ſes Compagnons Ils répondirent d'un air embarraſſé qu'ils étoient „ allés à la grande Iſle d'*Yap*. Mais comme la crainte paroiſſoit peinte ſur „ leurs viſages, & qu'ils refuſèrent de s'approcher des Eſpagnols, pour rece- „ voir du biſcuit, du tabac & d'autres bagatelles, qu'ils eſtiment beaucoup, „ on ne douta plus que le Miſſionnaire n'eut péri par la main de ces „ Barbares. Un Indien, qui fut pris, donna le détail de la mort du Père „ Cantova & des circonſtances qui l'accompagnèrent. Ce Père fut maſ- „ ſacré dans l'Iſle de *Mogmog*, où il étoit allé pour baptiſer un moribond. „ Ses Compagnons ſubirent le meme ſort dans l'Iſle de Falalep (*k*)".

Les Miſſionnaires & les Voyageurs, dont nous avons rapporté les Relations, ne ſont pas les ſeuls qui ayent parlé des Iſles Palaos. M. *Anſon*, ce Marin ſi célèbre, en fait auſſi mention, & toutes ſes conjectures ſervent à établir leur exiſtence. Après avoir donné la deſcription des *Pros* des Habitans de Guahan, qu'il regarde comme la production de quelque genie ſupérieur des Iſles Marianes, & dont les Peuples voiſins n'ont fait qu'imiter l'invention, il dit, qu'il y a au Sud, & au Sud-Oueſt de ces Iſles, un grand nombre d'autres Iſles, qu'on croit s'étendre juſques vers les Côtes de la Nouvelle-Guinée. „ Ces Iſles, continue-t-il, ſont ſi peu éloignées de celles „ des

Conjectures de M. Anſon, ſur l'exiſtence des Iſles Palaos.

(*k*) Pag. 49.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

„ des Larrons, que des Pirogues en ont été quelquefois jettées, par le mau-
„ vais tems, à l'Iſle de Guahan. Les Eſpagnols équipèrent, il y a quelques
„ années, une Barque pour en faire la découverte. Ils y laiſſèrent deux
„ Miſſionnaires Jéſuites, qui, dans la ſuite, ont été maſſacrés par les Habi-
„ tans. Il eſt fort apparent que des Pros des Iſles des Larrons, auront été
„ auſſi jettés vers quelques-unes de ces nouvelles Iſles. Il ſemble que la
„ même rangée d'Iſles s'étend vers le Sud-Eſt, auſſi bien que vers le Sud-
„ Oueſt, & même à une très-grande diſtance; car Schouten, qui traverſa
„ la Partie Méridionale de l'Ocean Pacifique, en 1615, rencontra une
„ grande double Pirogue, pleine de monde, à plus de mille lieues au
„ Sud-Eſt des Iſles des Larrons. S'il eſt permis de conjecturer, que cette
„ Pirogue double fut une imitation des Pros, il faudra ſuppoſer, dans tout
„ cet intervalle, une rangée d'Iſles, aſſez voiſines l'une de l'autre, pour
„ donner lieu à cette communication, ne fut-ce qu'accidentelle. Ce qui
„ confirme cette conjecture, c'eſt que tous ceux qui ont fait la traverſée
„ d'Amerique aux Indes Orientales, ſous quelque Latitude Méridionale que
„ ce ſoit, ont trouvé pluſieurs petites Iſles parſemées dans ce vaſte
„ Ocean (*l*)".

D'UN autre côté, la Carte Eſpagnole, que M. Anſon donne à la fin de ſon Ouvrage, montre que cette longue rangée d'Iſles ſe continue auſſi vers le Nord, depuis celles des Larrons juſqu'au Japon; de-ſorte que les Iſles des Larrons ne ſont qu'une très-petite partie d'une longue chaine d'Iſles, qui prenant au Japon, s'étendent peut-être juſqu'aux Terres Auſtrales inconnues (*m*).

TANT de conjectures & de rapports réunis, n'aſſurent-ils pas l'exiſtence des Iſles Palaos, dont M. Prevoſt paroit douter, ſur le témoignage d'habiles Voyageurs, qu'il ne nomme point, & qui prétendent, ſelon lui, que leurs Vaiſſeaux auroient dû paſſer par-deſſus (*n*)?]

(*l*) *Voyage de George Anſon.* Tom. III. pag. 135.

(*m*) La Carte Eſpagnole, dont on parle ici, a été gravée d'après celle que M. Anſon trouva à bord d'un Galion Eſpagnol, dont il s'étoit emparé. Cette Carte eſt celle de l'Ocean Pacifique, entre les Philippines & le Mexique. Le Galion régloit ſa Navigation ſur elle; mais comme elle n'étoit pas tout-à-fait conforme aux obſervations de l'Amiral Anglois, il l'a corrigée & l'a rendue très-exacte.

(*n*) Voyez auſſi l'avanture que nous avons rapportée, ſur la foi des Relations Hollandoiſes, au Tome XI. *pag.* 19.

Deſcription

Digitized by Google

KAART VAN'T EILAND CELEBES OF MAKASSAR.

Deſcription de l'Iſle Celebes, ou Macaſſar.

Introduction.

LE Maire & quantité d'autres Navigateurs, qu'on n'a pas ceſſé de voir relâcher à Celebes, ou paſſer à la vûe de cette Iſle, ont comme affecté, par des raiſons qu'on ignore, de n'en parler qu'avec beaucoup de réſerve. Cependant, elle tient un rang ſi diſtingué, dans les Mers Orientales, qu'au défaut d'une Deſcription régulière, qui ne ſe trouve dans aucune Relation de Voyage, on croit devoir raſſembler les obſervations diſperſées d'un grand nombre de Voyageurs, ſur-tout celles des Hollandois, qui y poſſèdent un Fort & un excellent Comptoir, fondés ſur les ruines de l'ancien Etabliſſement Portugais. C'eſt d'après eux qu'on s'eſt accoutumé à l'appeller indifféremment *Celebes*, ou *Macaſſar*, du nom de ſa principale Ville & du plus puiſſant de ſes Etats (*a*).

Poſition & étendue du Royaume de Macaſſar.

CE Royaume, que ſes Habitans nomment *Mancaçar*, & qui, depuis les Conquêtes d'un de ſes Rois, vers la fin du dernier ſiècle (*b*), comprend en effet la plus grande partie de l'Iſle, s'étend depuis la Ligne Equinoxiale juſqu'au ſixième degré de Latitude Méridionale. Sa longueur ſe prend du Septentrion au Midi. Elle eſt d'environ cent trente lieues (*c*), ſur quatre-vingt de largeur, qui eſt celle qu'on donne ordinairement à l'Iſle (*d*).

Mandar

(*a*) Cette Introduction n'eſt guères de miſe. Le Maire n'a jamais été à Celebes, & d'autres Navigateurs, qui n'ont fait que *relâcher*, ou *paſſer à la vûe* de cette Iſle, n'avoient pas beſoin d'*affecter* tant de réſerve pour ſi peu de connoiſſances. On en trouve d'ailleurs une Deſcription régulière dans Valentyn; & M. Prevoſt, qui promet, à ſon *défaut*, de *raſſembler les obſervations diſperſées d'un grand nombre de Voyageurs, ſur-tout celles des Hollandois*, s'eſt contenté, à l'exception d'une ſeule Remarque de Dampier, de copier uniquement *Gervaiſe*, dont l'Hiſtoire, ou plutôt le Roman, plein du fiel le plus amer du Monachiſme, ne méritoit pas cette préférence. Les Hollandois ſont auſſi bien maîtres de toute l'Iſle que du Fort & du Comptoir qu'ils y poſſèdent. On ne peut pas dire non plus, que cet Etabliſſement ſoit fondé ſur les ruines de celui des Portugais, ni que les deux noms de l'Iſle lui viennent des Hollandois. Voyez le Tome X. *pag.* 347. R. d. E.

(*b*) Vers le milieu du dernier ſiècle. R. d. E.

(*c*) L'Original porte ſeulement cent vingt lieues. R. d. E.

(*d*) Dampier s'écarte un peu de cette meſure; l'Iſle Celebes, dit-il, a de longueur, du Nord au Sud, environ ſept degrés de latitude, & environ trois de largeur. Comme elle eſt ſous la Ligne, la Partie Septentrionale eſt à un degré trente minutes du Nord; & la Partie Méridionale à cinq degrés trente minutes du Sud. Suivant la ſupputation ordinaire, la Pointe Septentrionale s'étend du Nord au Sud; mais, du côté du Septentrion, il y a une autre Pointe, longue & ſerrée, qui règne au Nord-Eſt environ trente lieues; & trente lieues à l'Orient de cette Pointe, eſt l'Iſle de Gilolo, d'où les Moluques ne ſont pas éloignées. Au Midi de l'Iſle Celebes, il y a un Golfe d'environ ſept à huit lieues de large, & quarante à cinquante de long, qui règne dans le Pays, & va preſque droit au Nord. Ce Golfe contient pluſieurs petites Iſles. La Ville de Macaſſar eſt à l'Occident de l'Iſle, & preſqu'au Sud. A l'Orient, il y a des Lacs de grande étendue, & quantité de petites Iſles. Du côté du Septentrion, nous vîmes une haute montagne; mais du côté de l'Orient, les terres ſont baſſes tout le long; car nous croiſâmes preſque depuis un bout juſqu'à l'autre. La terre de ce côté-là eſt noire & profonde, extraordinairement graſſe, riche & pleine d'arbres. Il y a pluſieurs

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Mandar & *Bouguis* (*e*) étoient deux autres Royaumes qui le bornoient au Septentrion, mais qui ont ſuivi la fortune de celui de *Toraja* (*f*), & de quelques autres Provinces, aujourd'hui ſoûmiſes aux Rois de Macaſſar. Quelques-uns comptent cette grande Iſle au nombre des Moluques, dont elle n'eſt éloignée que d'environ quatre-vingt lieues.

Propriétés du climat.

SA ſituation étant au milieu de la Zone torride, on s'imagine aiſément qu'il y règne une extrême chaleur. Peut-être ſeroit-elle inhabitable, ſi ces ardeurs exceſſives n'étoient moderées par des pluyes aſſez abondantes, qui rafraîchiſſent ordinairement la Terre, cinq ou ſix jours avant & après les pleines Lunes, & pendant les deux mois que le Soleil y employe dans ſon paſſage, en parcourant les Signes du Zodiaque. D'un autre côté, ce mêlange de pluye & de chaleur, joint aux vapeurs qu'exhalent continuellement les Mines d'or & de cuivre, qui ſont en aſſez grand nombre dans le Pays, y excite, preſque tous les jours, au coucher du Soleil, des orages terribles & les plus furieux tonnerres. L'air y ſeroit très-mal ſain, s'il n'étoit purifié par les vents du Nord, qui s'y font ſentir avec violence, pendant la meilleure partie de l'année. Auſſi-tôt qu'ils viennent à manquer, ce qui eſt heureuſement très-rare, le Pays eſt déſolé par diverſes maladies contagieuſes; mais, lorſqu'ils ſouffient avec leur force ordinaire, tous les Habitans jouiſſent d'une ſanté ſi parfaite, qu'on les voit vivre ſans maladies, juſqu'à l'âge de cent ou de ſix-vingt ans.

Variété des productions de l'Iſle.

DE toutes les Provinces, qui compoſent le Royaume de Macaſſar, il n'y en a point que la Nature n'ait diſtinguée par quelque faveur particulière, qui la rend néceſſaire à toutes les autres. Celles qui ne ſont compoſées que de rochers & de montagnes inacceſſibles, contribuent à la richeſſe du Pays, par leurs Carrières, & par leurs Mines. Dans les unes, on trouve de très-belles pierres; avantage rare aux Indes. Les autres ont des Mines d'or, de cuivre & d'étain. La Province de Toraja fournit ſeule une aſſez grande quantité de poudre d'or; & lorſque les ravines, qui ſe précipitent des montagnes de *Mamoja*, ont achevé de s'écouler, on en découvre ſouvent de petits lingots dans les vallées. Gervaiſe raconte, ſur des témoignages qu'il croit dignes de foi, qu'on y en a trouvé de la groſſeur du bras (*g*).

Or en poudre & en lingots.

Diverſes eſpèces de bois.

LES terres de l'Iſle Celebes ſont remplies d'ébéniers, de bois de calambouc, de calamba, de ſandal, & de quelques eſpèces qui ſervent à teindre en verd & en écarlate; teinture ſi vive & ſi brillante, qu'elle efface la plûpart des nôtres. Le bois de charpente & de menuiſerie, plus commun que le bois à brûler n'eſt en Europe, met les Habitans en état de conſtruire des Bâti-

ſieurs ruiſſeaux d'eau douce, qui ſe jettent dans la Mer. Ce côté de l'Iſle paroît un bois continuel, dont les arbres ſont extraordinairement gros & grands. *Voyages de Dampier*, Tom. II. pag. 501 & 502.

Nota. La *petite* différence que M. Prevoſt trouve, entre la meſure de Gervaiſe & celle de Dampier, conſiſte, en ce que le premier parle ſeulement du Royaume de Macaſſar, & le ſecond de l'Iſle entière. C'eſt à quoi il n'a pas fait attention. R. d. E.

(*e*) M Prevoſt avoit changé *Bouguis* en *Bonguis*; La même faute ſe trouve dans la Carte. R. d. E.

(*f*) La conquête de Mandar & Bouguis n'a pas *ſuivi*, mais précedé celle de Toraja, dont la ſituation eſt auſſi au-delà du premier de ces Royaumes. R. d. E.

(*g*) Hiſtoire de Macaſſar, *pag.* 21. Cet or eſt de mauvais alloi. R. d. E.

Bâtimens de Mer à meilleur marché qu'en aucun Port (*b*). Leurs bambous ſont ſi durs & ſi ſolides, qu'ils en font non-ſeulement des cabanes, mais de petits bâteaux & des fléches. Il n'y a point de Contrée dans les Indes, où cette eſpèce de roſeau croiſſe mieux. Au-lieu d'un pied de diamétre, qui eſt ſa groſſeur commune, il en a ſouvent plus de trois dans l'Iſle de Celebes; & comme il eſt naturellement creux, les Macaſſarois en font des tambours, qui ne rendent pas moins de bruit que les nôtres.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

D'autres Provinces ne ſemblent formées que pour le plaiſir de leurs Habitans. Quantité de petites Rivières, dont elles ſont arroſées, leur fourniſſent d'excellent poiſſon, qui fait, pendant toute l'année, la principale partie de leur nourriture. Mais rien n'approche de la peinture qu'on nous fait du Payſage. La variété en eſt infinie; ce ſont des collines & des campagnes, remplies d'arbres toûjours verds; des fruits & des fleurs dans toutes les ſaiſons; des oiſeaux, qui ne ceſſent jamais de chanter. Entre le jaſmin, les roſes, les tubereuſes, les œillets, & quantité d'autres fleurs, que la Terre produit d'elle-même, on donne un rang fort ſupérieur à celle qui ſe nomme *Bougna-Gené-Maura*. Elle a quelque choſe du lys; mais ſon odeur eſt infiniment plus douce, & ſe fait ſentir de beaucoup plus loin. Les Inſulaires en tirent une eſſence, dont ils ſe parfument pendant leur vie, & qui ſert à les embaumer aprés leur mort. Sa tige eſt d'environ deux pieds de haut. Elle ne ſort pas d'un oignon, comme le lys, mais d'une groſſe racine fort amère, qu'on employe pour la guériſon de pluſieurs maladies, ſur-tout, des fièvres pourpreuſes & peſtilencielles. Les arbres les plus communs, dans ces délicieuſes plaines, ſont les citroniers & les orangers. Parmi les oiſeaux, dont le nombre eſt ſi grand que l'air en eſt quelquefois obſcurci, ſoit qu'ils y naiſſent tous, ou que la beauté du Pays les y attire des Iſles voiſines, celui qu'on vante le plus, n'a guéres que la groſſeur d'une alouette. Son bec eſt rouge; le plumage de ſa tête, & celui de ſon dos ſont tout-à-fait verds; celui du ventre tire ſur le jaune, & ſa queue eſt du plus beau bleu du monde. Il ſe nourrit d'un petit poiſſon qu'il va chaſſer ſur la Rivière, dans certains endroits, où l'inſtinct eſt le ſeul guide qui puiſſe le conduire. Il y voltige, en tournoyant à fleur d'eau, juſqu'à-ce que ce poiſſon, qui eſt fort leger, ſaute en l'air & ſemble vouloir prendre le deſſus, pour fondre ſur ſon ennemi. Mais l'oiſeau a toûjours l'adreſſe de le prévenir. Il l'enléve de ſon bec, & l'emporte dans ſon nid, où il s'en nourrit un jour ou deux, pendant leſquels ſon unique occupation eſt de chanter. Enſuite, lorſque la faim le preſſe, il retourne à la chaſſe & ne revient point ſans une nouvelle proye. Cet oiſeau merveilleux ſe nomme *Ten-rou-joulon*. Le *Lourys* eſt une ſorte de perroquet preſqu'entiérement rouge, dont la gorge ſur-tout eſt d'un rouge de feu trés-éclatant, & relevé par de petites rayes noires. On ne le nomme, entre quantité d'autres eſpèces de perruches vertes, ou bigarrées, que pour faire remarquer une propriété ſingulière, qui lui fait garder un ſilence triſte & mélancolique; tandis

Beauté admirable de quelques Provinces.

Bougna-Gené-Maura, fleur vantée.

Ten-rou-joulon, oiſeau d'une beauté ſingulière.

Lourys, ſorte de perroquet rouge, d'humeur mélancolique.

(*b*) Depuis la Conquête des Hollandois, les Habitans de Macaſſar ſont obligés de faire conſtruire tous leurs Bâtimens de Mer dans d'autres Lieux, comme à Java, Borneo, &c. Voyez l'Article 9. du Traité de 1667. R. d. E.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

dis que les autres ont toute l'apparence de gayeté, qui eſt ordinaire aux perroquets (*i*).

Fruits qui diſtinguent l'Iſle Celebes.

Tous les fruits des Indes, ſur-tout les mangues, les bananes, les oranges & les citrons, croiſſent admirablement dans l'Iſle de Celebes. Les manguiers y ſont ſi grands & ſi touffus, qu'on trouve, en plein midi, de la fraîcheur ſous leur feuillage, & qu'on y peut être à couvert des plus groſſes pluyes. Les feuilles en ſont auſſi longues que celles du noyer. Elles répandent une fort bonne odeur, pour peu qu'on les broye. Leurs fruits, qui ſont de figure ovale & de la groſſeur de nos poires, pendent de l'arbre par de longs filets. Ils ont la peau dorée, comme celle de nos bons-chrétiens d'Eté, mais beaucoup plus tendre; la chair fort ſucrée, & de couleur rougeâtre, avec un noyau aſſez dur, dont l'amande eſt fort amère. On connoît qu'elles ſont mures, lorſqu'elles peuvent ſe peler avec l'ongle, comme l'orange. Les melons de Celebes ſont ſi rafraîchiſſans, que malgré leur petiteſſe, la moitié d'un ſuffit pour appaiſer la ſoif la plus ardente, & pour en préſerver un Voyageur pendant une journée entière, dans les plus grandes chaleurs. L'homme le plus robuſte ne l'eſt pas aſſez pour porter une grappe de bananes, qui ſont les figues du Pays. Elles ne ſont guères plus groſſes que les nôtres; mais la plûpart ont près d'un pied de long, & le goût en eſt véritablement délicieux. Les Inſulaires leur donnent le nom d'*Onty*. On y remarque, en les coupant, des croix ſi ſupérieures à celles du même fruit dans les autres Parties des Indes, que les Portugais ſe faiſoient un ſcrupule de les ouvrir avec un couteau, dans la crainte de manquer de reſpect pour le ſigne ſacré du Chriſtianiſme.

Superſtition des Portugais.

Noix, ſeul fruit de l'Europe, connu des Inſulaires. Ses uſages.

De tous les fruits qui croiſſent en Europe, l'Iſle Celebes ne produit que des noix. Elles y ſont beaucoup moins blanches que les nôtres, & la coquille eſt incomparablement plus dure. Elles ne ſont pas même de ſi bon goût; mais on auroit peine à s'imaginer la quantité d'huile que les Habitans en tirent. Entre pluſieurs remèdes, dans leſquels ils l'employent avec différentes préparations, ils en compoſent un onguent, qui vaut le meilleur baume, & qui a des vertus encore plus certaines pour la guériſon des playes. Ils en font auſſi des flambeaux, en la faiſant bouillir avec la chair blanche du coco; ce qui forme une pâte, dont ils enduiſent des bâtons fort ſecs, qu'ils expoſent, pendant quelques heures, au Soleil. Ces flambeaux ſont auſſi propres, durent autant, & ne rendent pas moins de lumière que ceux qu'on fait ici de la meilleure cire; & lorſqu'ils ſont bien allumés, on a beaucoup plus de peine à les éteindre.

Vin qui égale ceux de France.

L'abondance des palmiers ſupplée au défaut de la vigne, qu'on n'a jamais pû faire croître dans l'Iſle, & lui procure continuellement une liqueur, que Gervaiſe ne fait pas difficulté de comparer aux plus excellens vins de France, quoiqu'il ne la trouve pas tout-à-fait ſi ſaine. On n'en peut boire avec excès, ſans s'expoſer à la dyſſenterie.

Cotoniers de Celebes.

On voit, dans le Royaume de Macaſſar, de vaſtes plaines, qui ne ſont couvertes que de cotoniers; & cet arbriſſeau s'y diſtingue auſſi par des propriétés ſingulières. Ses fleurs, au-lieu d'être jaunes, comme dans les autres

(*i*) On ne s'attache qu'aux propriétés particulières de l'Iſle.

tres Contrées de l'Aſie & de l'Afrique, y ſont d'un rouge couleur de feu, longues, coupées comme le lys, & très-agréables à la vûe, mais ſans aucune ſorte d'odeur. Auſſi-tôt que la fleur eſt tombée, le bouton devient auſſi gros qu'une noix verte, & donne un coton qui paſſe pour le plus fin de l'Inde.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

On admire, que ſous la Ligne, non-ſeulement pluſieurs légumes, tels que les raves, la chicorée & le pourpier, mais les choux mêmes, ſoyent auſſi communs dans l'Iſle de Celebes qu'en Europe. On y trouve du romarin, du baume, du nenuphar, & quantité d'excellens ſimples, dont les Habitans connoiſſent la vertu pour différentes maladies. L'Opium, que les Portugais nomment *Ophyon*, eſt celui dont on fait le plus de cas. C'eſt une ſorte d'arbuſte, qui croît ordinairement ſur les tombeaux, dans les antres des montagnes, ou dans certains lieux pierreux & ſauvages, qui ne ſont connus que des Inſulaires. Ses feuilles ſont d'un verd fort pâle. On tire une liqueur de ſes rameaux, par une inciſion ſur laquelle on applique un vaiſſeau de bambou qui s'en remplit: mais lorſqu'il eſt plein, on obſerve ſoigneuſement qu'il n'y puiſſe entrer d'air. La liqueur s'y épaiſſit dans l'eſpace de quelques jours. Auſſi-tôt qu'elle acquiert une certaine conſiſtence, on la coupe en morceaux, pour en faire de petites boules, que les Malais & tous les Mahométans viennent acheter au poids de l'or. De l'eau, dans laquelle ils ont fait diſſoudre une de ces boules, après l'avoir fait paſſer par deux tamis différens, ils arroſent le tabac qu'ils veulent fumer. Cette teinture lui donne un goût, qu'ils trouvent merveilleux. Ils prétendent qu'elle facilite la digeſtion & qu'elle fortifie l'eſtomac. Mais ſon effet le plus certain eſt de les enivrer; & le ſommeil qu'elle leur procure, dans cette ivreſſe, a tant de charmes pour eux, qu'ils le préfèrent à tous les autres plaiſirs. L'expérience leur apprend néanmoins que l'habitude de l'Ophyon n'eſt pas ſans danger. Il devient ſi néceſſaire à ceux qui en ont fait beaucoup d'uſage, que s'ils le quittent; on les voit bientôt maigrir, tomber dans une affreuſe langueur, & mourir de foibleſſe & d'abbattement. Mais il eſt encore plus dangereux d'en prendre avec excès. L'homme le plus vigoureux, qui en fume plus de quatre ou cinq fois dans l'eſpace de vingt-quatre heures, tombe infailliblement en lethargie; ou s'il en prend plus d'un demi grain en ſubſtance, il s'endort preſqu'auſſi-tôt; & ce ſommeil, de quelque douceur qu'il paroiſſe accompagné, ne manque point de le conduire à la mort. Un grain, de la groſſeur du riz, eſt un violent purgatif. Mêlé avec de la thériaque, il a des effets tout oppoſés; & le dévoyement le plus opiniâtre ne lui réſiſte pas long-tems. Les Macaſſarois en mêlent avec le tabac qu'ils fument, avant que d'aller au combat, pour échauffer leur courage, & ſe rendre même inſenſibles aux plus ſanglantes bleſſures. Ils ont d'ailleurs une quantité ſurprenante de poiſons & d'herbes venimeuſes, dont ils compoſent une liqueur ſi ſubtile, qu'il ſuffit, dit-on, d'y toucher ou d'en reſſentir l'odeur, pour mourir à l'heure même. Ils y trempent la pointe de leurs fléches. Auſſi ne font-elles point de bleſſure qui ne ſoit mortelle; & quand elles ſeroient empoiſonnées depuis vingt ans, l'effet n'en ſeroit pas moins funeſte. On aſſure qu'il n'y a que la fumée, qui puiſſe leur faire perdre cette malheureuſe vertu. Quelques-unes de ces redoutables plantes

Légumes communs ſous la Ligne.

Ophyon. Deſcription de ſes effets.

Ivreſſe qu'il cauſe.

Ses dangers.

Poiſons & herbes venimeuſes.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

reſſemblent beaucoup à l'Ophyon, & les Inſulaires ont quelquefois le malheur de s'y tromper: mais les animaux de l'Iſle, conduits par un inſtinct plus ſûr que la raiſon, s'éloignent, avec une promptitude admirable, de tous les poiſons qui ſe trouvent ſous leurs pas.

Celebes n'a point d'animaux carnaſſiers.

CELEBES n'eſt pas moins abondante en beſtiaux que l'Europe. Les bœufs y ſont auſſi gros; & les vaches y donnent un lait qui n'eſt pas inférieur au nôtre. Il s'y trouve des chevaux & des buffles. On rencontre, dans les forêts, des troupeaux de cerfs & de ſangliers L'Iſle n'a point de tygres, ni de lions, ni d'éléphans & de rhinoceros; mais les ſinges y ſont comme en poſſeſſion de l'Empire, autant par leur grandeur & leur férocité que par leur nombre. Les uns ſont abſolument ſans queue. D'autres ont une queue fort longue, & d'une groſſeur proportionnée à celle de leur corps. On les diſtingue en deux principales eſpèces; l'une de ceux qui marchent toûjours à quatre pattes, & l'autre de ceux qui, ſe tenant droit comme les hommes, ne vont jamais que ſur les pieds de derrière. Les blancs, parmi leſquels on en voit d'auſſi grands que les plus gros dogues d'Angleterre, ſont beaucoup plus dangereux que les noirs & les blonds. Ils ſont particuliérement la guerre aux femmes. Le premier, qui en apperçoit une, raſſemble auſſi-tôt ſes compagnons par des cris. Ils ſe ſaiſiſſent d'elle, ils lui font toutes ſortes d'outrages, ils l'étranglent & la déchirent en pièces. Les ſeuls ennemis, que les ſinges ayent à redouter dans l'Iſle de Celebes, ſont d'affreux ſerpens, qui leur donnent la chaſſe nuit & jour. Quelques-uns ſont d'une ſi prodigieuſe grandeur, que d'un ſeul coup ils avallent un ſinge, lorſqu'ils peuvent le ſurprendre. D'autres, moins gros, mais plus agiles, les pourſuivent juſques ſur les arbres. Ceux qui ne ſe ſentent point aſſez forts pour leur faire une guerre ouverte, employent diverſes ſortes de ruſes. Ils obſervent le tems où les ſinges s'endorment, & chaque jour leur apporte une nouvelle proye. D'autres, dont le ſifflement approche de celui de quelques oiſeaux, montent ſur les arbres, s'y cachent ſous les feuilles, & ſe mettent tranquillement à ſiffler. Ce bruit attire les ſinges, qui ſont naturellement curieux; & le ſerpent, qui a comme le choix de ſa victime, ſaute ſur celui qu'il veut dévorer, le tient attaché ſur une branche avec ſa queue, lui déchire les entrailles, & boit ſon ſang juſqu'à la dernière goutte. Cette antipathie, ou plutôt ce goût des ſerpens de Celebes, pour les ſinges, préſerve les Villes & les Campagnes de ce qu'elles auroient à ſouffrir de leur exceſſive multiplication. Il en reſte aſſez pour cauſer des allarmes continuelles aux Inſulaires, qui ont ſans ceſſe leurs femmes & leurs champs à défendre, contre des animaux également laſcifs & voraces. A la vérité, le ſeul mouvement d'un bâton, entre les mains d'un homme, ſuffit pour les effrayer. On ajoûte, que ceux qui les pourſuivent en ſont ſouvent récompenſés par un autre avantage. Comme les ſinges, à l'exemple des chèvres, mangent les boutons de certains arbriſſeaux, dont la digeſtion forme les pierres de bezoar, on en trouve au milieu de leurs excrémens, que la crainte leur fait lâcher dans leur ſuite. Ce bezoar eſt le plus cher & le plus eſtimé. Les pierres en ſont plus rondes & plus groſſes que celles qui viennent des chèvres; & l'expérience a ſouvent prouvé, qu'un grain des premières produit autant d'effet que deux des autres.

Etranges récits qu'on fait des ſinges de Celebes.

Guerre que leur font les ſerpens.

TOUT

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Tout le Royaume de Macaſſar n'eſt arroſé que par une grande Rivière, qui le traverſe du Septentrion au Midi. Elle ſe jette dans le Golfe, ou le Détroit, vers le cinquième degré de Latitude Méridionale. Sa largeur eſt de plus d'une demie lieue à ſon embouchure. Plus haut, elle n'a qu'environ trois cens pas; & de-là, juſqu'à peu de diſtance de ſa ſource, elle n'eſt pas plus large que la Seine, à Paris. Mais, dans toute l'étendue de ſon cours, elle ſe diviſe par une infinité de bras, qui ſe répandent dans toutes les parties du Royaume, & qui contribuent à l'enrichir, en formant les Canaux du Commerce. Elle eſt malheureuſement infectée d'un grand nombre de crocodiles, plus dangereux ici que dans aucune autre Rivière de l'Orient; ces monſtres, ne ſe bornant point à faire la guerre aux poiſſons, s'aſſemblent quelquefois en troupes, & ſe tiennent cachés au fond de l'eau, pour attendre le paſſage des petits Bâtimens. Ils les arrêtent; & ſe ſervant de leur queue comme d'un croc, ils les renverſent, & ſe jettent ſur les hommes & les animaux, qu'ils entraînent dans leur retraite. On trouve, dans la même Rivière, des ſirènes (*k*) d'une prodigieuſe grandeur, dont les nâgeoires de devant ſont exactement taillées en forme de main.

Seule grande Rivière du Royaume de Macaſſar.

Ses crocodiles & ſes ſirènes.

Quoique le lit de la Rivière de Macaſſar ait aſſez de profondeur pour les plus grands Vaiſſeaux, il eſt occupé par un ſi grand nombre de ſables, qu'une Barque de cinquante tonneaux n'y peut avancer plus d'une demie heure, ſans échouer. Mais pluſieurs Provinces ont de fort bons Ports, qui ſervent de retraite aux grands Bâtimens. On vante beaucoup celui de *Jompandam*, qui eſt dans le Détroit même, & dont la Ville eſt bâtie ſur le rivage. Les Hollandois, qui en ſont les maîtres, n'ont rien négligé pour s'en aſſurer la poſſeſſion. Ils y ont conſtruit un Fort. Outre les richeſſes qu'ils tirent de l'Iſle, en or, en ſoye, en coton fin, en bois d'ébène, de ſandal & de calamba, que les Habitans leur donnent en échange pour des draps de l'Europe, & pour du fer, qui manque à l'Iſle, ils ont fait, de cet Etabliſſement, un entrepôt fort avantageux, pour leur Commerce avec d'autres Pays qui n'en ſont pas éloignés. De Macaſſar à l'Iſle de Borneo, d'où ils reçoivent de l'or, des diamans, du poivre, & d'autres marchandiſes, le trajet n'eſt que d'un jour de navigation. Aux Iſles d'Amboine, de Banda & de Bouton (*l*), qui leur fourniſſent la muſcade & le girofle, on ne compte que deux ou trois jours. Il n'y en a pas plus de quatre aux Iſles de *Terlattes* (*m*) & de Timor, d'où l'on apporte quantité de cire & de bois de ſapan. Les Moluques, comme on l'a déja remarqué, en ſont à quatre-vingt lieues. Les Royaumes de Siam, de Camboye, de la Cochinchine & du Tonquin, l'Empire de la Chine & les Iſles Philippines n'en ſont guères à plus de trois cens. Auſſi Jompandam eſt devenue, entre les mains de la Compagnie Hollandoiſe, une des plus grandes & des plus importantes Places du Royaume de Macaſſar, & par conſéquent de l'Iſle entière.

Port de Jompandam.

Etabliſſement avantageux des Hollandois.

Man-

(*k*) Ou Lamantins.

(*l*) Il en faut excepter cette dernière Iſle. R. d. E.

(*m*) C'eſt apparemment *Teralta*, ſuivant les Hollandois. R. d. E.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

MANCAÇARA, qui en eſt la Capitale, & que les Rois ont choiſie pour leur ſéjour, eſt plus anciennement une belle & grande Ville, dont les Fortifications ne ſont pas mépriſables, quoique les Hollandois ayent ruiné celles qui étoient l'ouvrage des Portugais (*n*). Elle eſt ſituée un peu au-deſſus de l'embouchure de la Rivière, vers le ſixième degré de Latitude Méridionale (*o*), dans une plaine fertile en riz, en fruits, en fleurs & en légumes. Ses murailles ſont battues d'un côté par la grande Rivière. Ses rues ſont en aſſez grand nombre, & la plûpart fort larges (*p*). L'uſage du pavé n'y eſt pas connu; mais le ſable, dont elles ſont naturellement couvertes, y fait règner beaucoup de propreté. Elles ſont bordées d'un double rang d'arbres fort touffus, que les Habitans entretiennent avec ſoin, parceque leurs maiſons en reçoivent de l'ombre, & qu'ils y trouvent une fraîcheur continuelle pendant la chaleur du jour. On n'y voit point d'autres édifices de pierre, que le Palais du Roi, & quelques Moſquées; mais, quoique toutes les autres maiſons ſoyent de bois, la vûe n'en eſt pas moins agréable, par la variété de leurs couleurs. Le bois d'ébène, qui domine particulièrement, eſt d'un éclat qui ſurprend les Etrangers; & les pièces en ſont enchaſſées avec tant d'art, qu'on n'en apperçoit pas les jointures. Le plus grand de ces Bâtimens n'a pas plus de quatre ou cinq toiſes de long, ſur une ou deux de largeur. Les fenêtres en ſont fort étroites; & le toît n'eſt compoſé que de grandes feuilles, dont l'épaiſſeur réſiſte à la pluye. La plûpart ſont élevées & ſoûtenues en l'air, ſur des colonnes d'un bois ſi dur, qu'il paſſe pour incorruptible. On y monte par une échelle, que chacun tire ſoigneuſement après lui, lorſqu'il eſt entré; dans la crainte d'être ſuivi de quelque chien. Cet animal paſſe pour immonde; & ces Inſulaires, qui ſont les plus ſuperſtitieux de tous les Mahométans, ſe croiroient indignes du jour, s'ils n'alloient ſe laver dans la Rivière, auſſi-tôt qu'un chien les a touchés. Sur le toît, qui eſt plat & fort bas, chaque maiſon a toûjours trois croiſſans, dont deux ſont droits, & ſont les deux extrémités. Celui du milieu eſt renverſé. On trouve, à Mancaçara, dans un grand nombre de boutiques, tout ce qu'on peut déſirer pour les commodités d'une grande Ville. On y voit de belles Places, où le Marché ſe tient deux fois le jour; c'eſt-à-dire le matin, avant le lever du Soleil; & le ſoir, une heure avant qu'il ſe couche. Jamais on n'y rencontre que des femmes. Un homme ſe rendroit mépriſable, s'il oſoit y paroître, & s'expoſeroit aux dernières inſultes, de la part des enfans, qui ſont élevés dans l'opinion que le ſexe viril eſt réſervé pour des occupations plus ſérieuſes & plus importantes. On nous repréſente, comme un ſpectacle agréable, de voir arriver, chaque jour, toutes les jeunes filles des Bourgs & des Villages voiſins, chargées, les unes de poiſſon d'eau douce, qui ſe prend, à cinq ou ſix lieues de la Ville, dans un gros Bourg, nommé *Galezon* (*q*), où la pêche eſt établie;

Mancaçara, Capitale du Royaume. Sa deſcription.

Beauté de ſes rues.

Agrément de ſes édifices.

Les hommes ſont exclus des Marchés publics.

(*n*) Ce n'eſt qu'un Bourg ouvert de toutes parts, qu'on appelle auſſi la *Negrerie de Vlaardingen*. R. d. E.

(*o*) Elle n'atteint pas même le cinquième, ſuivant la Carte. R. d. E.

(*p*) On n'y en compte qu'une grande, qui eſt celle des Chinois, & deux ou trois petites. R. d. E.

(*q*) C'eſt *Geliſſon*, ou *Gliſſon*, ſuivant les Relations Hollandoiſes, & *Galeſor* dans nôtre

blie; les autres, de marée, qu'elles apportent de différens Ports; ou de fruits & de vin de palmier, qui viennent particulièrement de *Banttaim*, Village éloigné de deux lieues; de volaille, de chair de bœuf & de buffle, qui ſe vendent dans les mêmes Marchés que le fruit & le poiſſon. Autrefois les Inſulaires portoient leur zèle pour la Loi de Mahomet, juſqu'à faire ſcrupule de manger aucune ſorte d'animaux à quatre pieds: mais leur abſtinence ſe borne aujourd'hui à la chair du porc. Cependant on ne vend point de gibier dans les Places publiques, parceque le droit de chaſſer eſt réſervé au Roi & aux Seigneurs. D'ailleurs le ſanglier, qui eſt le plus commun des animaux ſauvages de l'Iſle, eſt compris dans l'abſtinence du porc; & l'uſage du Roi même, eſt de faire préſent, aux Etrangers, de ceux qu'il prend à la chaſſe. DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

AVANT les guerres qui ont réuni toutes les parties de Celebes ſous la Domination d'un ſeul Maître, on ne comptoit pas moins de cent ſoixante mille Habitans dans la Capitale du Royaume de Macaſſar, & dans les Villages voiſins, ſans y comprendre les femmes & les enfans. C'eſt avec cette nombreuſe Milice, qu'un des derniers Rois étendit ſes Conquêtes. Mais il ne reſte aujourd'hui qu'environ quatre-vingt mille hommes, capables de porter les armes. Nombre des Habitans.

LA Capitale de la Province de Bouguis, qui ſe nomme *Boné*, n'eſt guères moins belle & moins peuplée que Mancaçara, dont elle eſt éloignée de neuf ou dix journées. *Vagiou*, *Soppen* & *Renuguy* (*r*), ſont d'autres Villes conſidérables de la même Province. *Mandar* & *Mamoya*, principales Villes de la Province de Mandar, ſont à ſept journées de Mancaçara; & *Toraja*, Capitale de la Province de même nom, n'en eſt guères plus éloignée. Autres Villes de Celebes.

LES plus grandes Villes du ſecond ordre, de la Province particulière de Macaſſar, ne ſont entr'elles qu'à la diſtance de ſept ou huit lieues. Les principales ſe nomment *Tallou*, *Touraté*, *Borobaſſou* (*s*); toutes trois célèbres par leurs Manufactures, où l'on fabrique diverſes ſortes de toiles de coton & d'étoffes de ſoye.

TOUS les Voyageurs conviennent que, parmi les Peuples des Indes, il n'y en a point qui ayent reçu de la Nature plus de diſpoſition que les Macaſſarois pour les Arts, les Sciences & les Armes. Ils ont la conception vive, l'eſprit juſte, & la mémoire ſi heureuſe, qu'ils n'oublient preſque jamais ce qu'ils ont une fois appris. Les qualités du corps répondent à celles de l'ame. Ils ſont grands & robuſtes, laborieux, capables de réſiſter aux plus grandes fatigues. Leur teint eſt moins baſané que celui des Siamois; mais ils ont le nez beaucoup plus plat & plus écraſé. Ce nez, qui les défigure à nos yeux, eſt chez eux une beauté, qu'on ſe plaît à former dès leur enfance. Auſſi-tôt qu'ils voyent le jour, on les couche nuds, dans un Qualités naturelles & figure des Macaſſarois. Leur éducation.

tre Carte; mais il y eſt mal placé au Nord de Macaſſar. Il devroit être au Midi. A ſa place il falloit mettre *Goa*, autre Bourg, qui paroît à l'Eſt ſur le Golfe de Saleyer. R. d. E.

(*r*) Ce dernier nom ſe trouve de même exprimé ſur la Carte. Gervaiſe écrit *Pereequy*. R. d. E.

(*s*) *Tallou*, ou plutôt *Tello*, eſt apparemment *Talabor*, qu'on voit dans la Carte; mais *Touraté*, ou *Turate*, qui devroit être au Midi de Macaſſar, s'y préſente fort loin, au Nord, ſous la Ligne. R. d. E.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

un petit panier, où leurs nourrices prennent ſoin, à toutes les heures du jour, de leur applatir le nez en le preſſant doucement de la main gauche, tandis que de l'autre main, elles le frottent avec de l'huile, ou de l'eau tiède. On leur fait les mêmes frottemens dans toutes les autres parties du corps, pour faciliter les développemens de la Nature. De-là vient apparemment qu'ils ont tous la taille fine & dégagée, & qu'on ne voit point, dans l'Iſle, de boſſus ni de boiteux. On les ſèvre un an après leur naiſſance; dans l'opinion qu'ils auroient moins d'eſprit, s'ils continuoient plus long-tems d'être nourris du lait maternel. A l'âge de cinq ou ſix ans, tous les enfans mâles, de quelque diſtinction, ſont mis, comme en dépôt, chez un parent, ou chez un ami; de peur que leur courage ne ſoit amolli par les careſſes de leurs mères, & par l'habitude d'une tendreſſe mutuelle. Ils ne retournent point dans leur famille avant l'âge de quinze ou ſeize ans, & la Loi leur donne alors le droit de ſe marier: mais il eſt rare qu'ils uſent de cette liberté, avant que de s'être perfectionnés dans tous les exercices de la guerre. Comme ils naiſſent preſque tous avec de l'inclination pour les armes, ils y acquièrent tant d'habileté, qu'on ne connoît pas d'Indiens plus adroits à monter à cheval, à décocher une fléche, à tirer un fuſil, & même à pointer un canon. Il n'y en a point auſſi qui manient mieux le cris & le ſabre. Le cris, qu'on a ſi ſouvent nommé dans cet Ouvrage, eſt une arme commune aux Malais, aux Javans, & à d'autres Inſulaires de l'Inde, mais qui n'eſt nulle part ſi rédoutable que dans le Royaume de Macaſſar. Sa longueur eſt d'un pied & demi. Il a la forme d'un poignard, avec cette différence, que la lame s'allonge en ſerpentant, comme nos Peintres repréſentent un rayon du Soleil. Les Macaſſarois s'en ſervent particulièrement dans leurs duels, qui ſe ſont de deux manières: tantôt ils ſe battent avec le ſabre & la rondache, tantôt ils ſont armés de deux cris. De celui qu'on tient de la main gauche, on écarte & rabat les coups. De l'autre, on pouſſe quelques bottes, qui finiſſent bientôt le combat; car la moindre égratignure d'une arme, qui eſt ordinairement empoiſonnée, devient une playe ſi mortelle, qu'on deſeſpère du remède. Auſſi ces querelles ſont-elles preſque toûjours ſuivies de la mort des deux combattans. Leur manière de décocher les fléches, n'eſt pas moins extraordinaire. Ils les ſont d'un bois très-leger, au bout duquel ils attachent une dent de requin (*t*). Au-lieu d'arcs, ils ont une ſarbacane, de bois d'ébène, longue d'environ ſix pieds, & fort polie en dedans. Ils y mettent une fléche, qu'ils ſouffient plus ou moins loin, ſuivant la force de leur haleine; mais qui porte ordinairement juſqu'à ſoixante ou quatre-vingt pas, & ſi juſte que, s'il en faut croire l'Auteur de ce récit, ils ne manquent jamais de donner dans l'ongle d'un doigt qu'ils ſe ſont propoſés pour but.

Leur inclination pour les armes.

Ce que c'eſt qu'un cris, & ſon uſage.

Sarbacanes, qui ſervent d'arcs.

Les Macaſſarois ſont mieux vêtus que les autres Indiens.

LES Macaſſarois ſont vêtus plus proprement qu'aucune autre Nation des Indes. L'habillement des perſonnes de qualité, eſt une longue veſte, qui leur deſcend preſqu'aux genoux, ordinairement de brocard d'or & d'argent, ou d'un beau drap d'écarlate, qu'ils achétent des Hollandois. Les boutons, qui la ferment par devant, ſont d'orfévrerie. Les manches en ſont fort étroi-

(*t*) Poiſſon connu, qui a les dents aiguës & tranchantes.

HOMME ET FEMME DE MACASSAR.
MACASSAARSSCHE MAN EN VROUW.

troites, & ſe boutonnent juſqu'au poignet. La culotte, qu'ils portent deſſous, reſſemble aux nôtres; mais elle n'eſt que d'une petite étoffe de ſoye, rayée de pluſieurs couleurs. Leur ceinture eſt de brocard, d'une couleur différente de celle de la veſte; elle eſt fort large, & les deux bouts, qu'on laiſſe pendre juſqu'au deſſus du genou, ſont richement brodés d'or & d'argent, à la hauteur d'un pied. Lorſqu'ils paroiſſent en public, ils mettent, par-deſſus cet habit, un petit manteau de mouſſeline, qui ſe porte négligemment. Le cris eſt paſſé du côté droit, dans la ceinture; la poignée & le fourreau en ſont preſque toûjours d'or maſſif. De l'autre côté, ils portent, dans la largeur de leur ceinture, un petit couteau, du tabac, du bétel, & leur bourſe, parcequ'ils n'ont point de poche. En campagne, ils ont, avec le cris, un ſabre, qu'ils paſſent auſſi du côté droit, & dont la poignée eſt ordinairement d'or ou d'argent. Celle des plus ſimples Soldats eſt d'ivoire ou de bois précieux. L'uſage commun du Pays, eſt de marcher pieds nuds. Cependant les perſonnes de qualité, qui craignent moins l'incommodité de la chaleur, que celle de ſentir le ſable, chauſſent de petites ſandales moreſques, brodées d'or & d'argent; à-peu-près comme les ſouliers de nos Dames. Le chapeau eſt en horreur aux Macaſſarois; & leur reſpect va ſi loin pour le turban, qu'ils ne s'en ſervent qu'aux jours de fêtes & de réjouïſſances publiques. Mais ils portent habituellement un petit bonnet, de la figure d'un chapeau, & d'une étoffe blanche, plus ou moins précieuſe, ſuivant le rang ou les richeſſes, avec un petit bord d'or ou d'argent. Leur turban n'eſt pas formé comme celui des Turcs; ce n'eſt qu'une large bande d'étoffe ou de toile, qu'ils s'ajuſtent fort proprement autour de la tête. Celui des Prêtres & des Vieillards eſt blanc. Les jeunes gens en portent indifféremment de toutes les couleurs, mais le plus ſouvent rouges, verds ou rayés. C'eſt non-ſeulement une propreté, mais un uſage indiſpenſable pour les perſonnes de diſtinction, d'entretenir, ſur leurs ongles, une teinture rouge, qu'on y met dès leur enfance. Ils ne ſont pas moins curieux de ſe peindre les dents, en verd ou en rouge. Dans leurs premières années, ils ſe les font polir & limer; après quoi ils ſe les frottent avec du jus de citron, qui les rend ſuſceptibles de la couleur qu'on veut leur donner. Cette opération ne ſe fait pas ſans douleur, & ſans qu'il en coute du ſang. Mais l'empire de la mode n'eſt pas moins reſpecté à Celebes, qu'en Europe. Souvent même les Seigneurs Macaſſarois ſe font arracher leurs meilleures dents, pour en porter d'or, d'argent, ou de tombac.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Habits des hommes.

Dequoi ils ſe couvrent la tête.

Modes ſingulières pour leurs ongles & leurs dents.

Les femmes ont encore plus de paſſion pour la propreté que les hommes; mais elles ſont moins magnifiques. Elles portent des chemiſes d'une belle mouſſeline, qui leur deſcendent juſqu'aux genoux. Les manches en ſont étroites, & ſi courtes qu'elles ne paſſent pas le coude. Le col en eſt aſſez haut, pour couvrir entièrement le ſein. Elles portent deſſous une culotte de brocard d'or ou d'argent, qui ne diffère de celle des hommes, qu'en ce qu'elle eſt plus longue, & qu'elle paſſe toûjours le gros de la jambe. Comme elles ſont d'une adreſſe extrême, rien n'eſt plus beau que la broderie d'or ou d'argent, dont les extrêmités de cette culotte ſont enrichies. Elles ont, par-deſſus, un jupon ſemblable à celui des femmes de France, qui n'eſt que de toile, ou de quelque étoffe legère, dans l'intérieur de leur maiſon;

Habits des femmes.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

mais les jours de fete, elles en prennent un de mouſſeline rayée, au travers duquel, la culotte de brocard d'or & d'argent, dont le fond eſt ordinairement rouge, paroît dans toute ſa beauté. Leurs cheveux, qui ſont leur ſeule coeffure, ſont proprement noués par derrière. Elles les ont naturellement fort noirs; & lorſqu'ils ſont humectés de parfums, qui en augmentent l'éclat, le tour, qu'elles donnent à leurs boucles, forme une parure agréable; on leur voit peu de bagues & de pierreries. C'eſt l'ornement des hommes. Elles n'ont, pour collier, qu'une petite chaine d'or, que leurs maris leur donnent le lendemain de leur nôce, pour les faire ſouvenir qu'elles ſont leurs premières eſclaves (*v*).

Cérémonie qui aſſujettit les femmes à ſervir leurs maris.

EN effet, elles ſont ſouvent chargées de tous les offices domeſtiques. Il y a peu d'eſclaves dans l'Iſle de Celebes. Les Loix n'y permettent point, comme dans la plûpart des autres Pays des Indes, aux péres & aux mères d'y vendre leurs enfans, ni aux perſonnes avancées en âge, d'engager leur liberté; & la crainte de voir troubler la tranquillité publique, par les Priſonniers de guerre, porte la Cour à les faire tranſporter dans les Contrées voiſines. Gervaiſe raconte, qu'étant à Siam, en 1685, il vit arriver deux Vaiſſeaux Macaſſarois qui en étoient chargés. Le Roi de Siam, & le fameux Conſtance, alors Miniſtre de ce Prince, en achetèrent une partie. Le Chevalier de Chaumont, Ambaſſadeur de France à cette Cour; & l'Abbé de Choiſy en prirent auſſi quelques-uns, qui les ſuivirent en France. Ils étoient originaires de la Province de Toraja, dont le Roi de Macaſſar venoit d'achever la Conquête (*x*).

Raiſon pour laquelle Celebes a peu d'eſclaves.

LA Nobleſſe, dans le Royaume de Macaſſar, n'eſt pas comme dans la plus grande partie de l'Orient, une diſtinction paſſagère, attachée, ſuivant le caprice du Prince, à la perſonne qu'il lui plaît d'en revétir, & qui ne paſſe pas toûjours à ſes Deſcendans. Elle eſt fondée ſur des titres, qui la ren-

Nobleſſe de Celebes, diſtinguée de celle des Indiens.

(*v*) On paſſe ſur tous les uſages, qui ſont communs aux Macaſſarois, avec les autres Mahométans des Indes. Ainſi l'on ne s'arrête point aux préparatifs & aux cérémonies du mariage: mais ce qu'on va lire a le mérite de la ſingularité: „ Après les formalités établies, on méne les nouveaux Mariés dans une chambre fort obſcure, où il „ n'y a point d'autre lumiére que celle d'une „ petite lampe, allumée dans un coin. On „ les y laiſſe ſeuls pendant trois jours & trois „ nuits, ſans qu'il leur ſoit permis d'en ſortir, ni à perſonne d'y entrer. Une vieille femme ſe tient ſeulement à la porte, „ pour leur fournir tout ce qui leur eſt néceſſaire; & cette retraite eſt ſi rigoureuſe, „ que pour leur ôter tout prétexte d'en ſortir, il y a, dans la chambre même, un petit cabinet deſtiné aux beſoins naturels. „ Les trois jours qu'ils paſſent enſemble ſont „ employés, par les Parens & les Amis, en „ feſtins & en réjouiſſances. Dès le matin „ du quatriéme jour, le nouveau Mari ſe „ diſpoſe à prendre congé des Parens de ſa „ femme, pour aller prendre poſſeſſion de „ la maiſon qu'il doit occuper; mais avant „ qu'il ſorte de la chambre obſcure, un Valet y porte, à la pointe du jour, une barre de fer, ſur laquelle ſont gravés quelques „ chiffres myſtérieux, avec un ſeau d'eau „ fraîche. Le plus âgé de la Compagnie „ ſuit bientôt; & s'approchant du lit, il oblige les deux Epoux de ſe lever, & de „ ſe mettre tous deux les pieds nuds, ſur la „ barre de fer. Alors il leur jette le ſeau „ d'eau tout entier ſur le corps, en prononçant quelques prières. Les Valets entrent „ enſuite, pour eſſuyer leurs Maîtres, & „ pour les aider à ſe vêtir ". *Gervaiſe, ubi ſuprà, pages 220 & précedentes.*

(*x*) Cette Province étoit paſſée depuis longtems ſous la domination du Roi de Macaſſar, qui avoit été vaincu lui-même par les Hollandois, dès l'année 1667, & particuliérement en 1669, comme on le verra ci-après. R. d. E.

rendent perpétuelle. Auſſi les Nobles y ſont-ils plus fiers, que dans aucun autre endroit du Monde. On en diſtingue pluſieurs ſortes. Les principaux ſont ceux dont la Nobleſſe eſt attachée à des Terres, anciennement annoblies par les Rois, en faveur de quelques Sujets qui avoient rendu des ſervices conſidérables à l'Etat. Les conceſſions de cette nature rendent une Terre inaliénable. Elles obligent les Poſſeſſeurs, de payer une certaine ſomme à la Couronne, & de ſervir le Roi dans ſes Armées, à leurs propres frais, lorſqu'ils reçoivent l'ordre de le ſuivre. Cette Nobleſſe ſe tranſmet, ſans fin, aux Deſcendans de la même Race; & s'ils meurent ſans enfans, leurs Terres ſont réünies au Domaine. Elle donne d'autant plus de puiſſance & d'autorité, que tous les Vaſſaux d'une Seigneurie ſont obligés, ſans diſtinction de Sexe, de ſervir leur Seigneur par quartier; ou de ſe racheter du ſervice, par une ſomme équivalente. Ces anciens Nobles & leurs Deſcendans ſont diſtingués par le titre de *Daens* (*y*), qui répond, parmi nous, à celui de Duc. Ils ne paroiſſent à la Cour qu'avec un nombreux cortége. Ils marchent immédiatement après les Princes du ſang. Ils rempliſſent les premières Charges & les meilleurs Gouvernemens du Royaume. Le nom de Daen eſt ſi honorable, qu'on le donne même aux Princes de la Maiſon Royale. Mais comme la multiplication d'une Nobleſſe, qui ne veut ſouffrir aucune concurrence, pourroit avilir les autres Nobles & devenir préjudiciable à l'Etat, le nombre de ces Nobles eſt fixé. Il n'eſt guères plus grand, aujourd'hui, que celui de nos Ducs. Les anciens s'oppoſeroient à de nouvelles créations; & le Roi ſe contente de ſoûtenir ces illuſtres Races, par les faveurs qu'il leur accorde, ſoit en leur diſtribuant les Terres nobles qui lui reviennent, à l'extinction de ceux qui les ont poſſédées, ſoit en leur abandonnant les confiſcations & d'autres profits.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR. Premier Ordre.

Le ſecond Ordre de Nobleſſe eſt celui des *Carrés*, qui répondent à nos Marquis & à nos Comtes, & qui ne ſe ſont pas moins multipliés. Cet honneur dépend uniquement de la volonté du Roi. Un Macaſſarois, qui plaît à la Cour, obtient facilement l'érection de ſon Village en *Carré*. Ses enfans lui ſuccédent; mais quoique l'égalité règne dans cet Ordre, les plus anciens jouiſſent d'une diſtinction, que les autres ne peuvent attendre que de la longueur du tems.

Second Ordre.

Les *Lolos*, qui ſont la troiſième Claſſe, compoſent la ſimple Nobleſſe. Ils ſont annoblis par des Lettres particulières, & par quelques préſens qui répondent à leurs ſervices, ou par l'eſpérance d'en recevoir. Souvent, pour flatter un riche Marchand, leurs amis leur donnent le nom de Lolo; mais les Daens, les Carrés, & les vrais Lolos ſe gardent bien de prodiguer ces titres.

Troiſième Ordre.

Le Gouvernement de Macaſſar eſt purement Monarchique. Les Rois, qui occupent le Trône depuis près de neuf cens ans, y ont toûjours été fort abſolus, toûjours craints & reſpectés de leurs Sujets. La Couronne eſt héréditaire; mais les frères y ſuccèdent, à l'excluſion des fils; ſoit qu'ils paſſent pour les plus proches Parens, ſoit qu'on appréhende que la minorité des Souverains ne donne lieu à des guerres civiles, qui troubleroient l'ordre & la tranquillité de l'Etat. Cracn *Biſet*, qui règnoit en 1685, étoit le vingtiè-

(*y*) M. Prevoſt écrit toûjours *Dacus*. R. d. E.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

vingtième Roi de ſa Race. Ce Prince, un des plus grands qui ait rempli le Trône de Macaſſar, jouiſſoit d'une autorité abſolue. Outre les Garniſons des Ports de Mer, des Villes, & des Places frontiéres, il avoit toûjours en réſerve un corps de dix mille hommes, auxquels il ne donnoit aucune ſolde, mais qu'il entretenoit d'habits & d'armes. Dans les Guerres auxquelles il devoit ſes Conquêtes, ſon Armée étoit compoſée de quatre-vingt-huit mille hommes d'Infanterie, & de douze mille Cavaliers (z).

Méthodes militaires des Macaſſarois.

L'ETENDART royal de Celebes eſt ou blanc ou rouge. Un ancien uſage oblige les Rois de choiſir l'une ou l'autre de ces deux couleurs. Il eſt parſemé de croiſſans, entrelaſſés de feuillages d'or & d'oiſeaux. En campagne, on le tient continuellement déployé à côté du Monarque, ſous la garde de pluſieurs Compagnies d'Infanterie. Les Seigneurs & les principaux Officiers ont auſſi chacun leur drapeau, gardé par leurs plus braves Soldats, parceque ſa perte entraîne celle de leur réputation & de leur emploi. Cet établiſſement eſt d'autant plus ſage, que le drapeau de chaque Officier ayant ſa marque qui le diſtingue, il eſt facile au Roi, qui les connoît tous, de remarquer ceux qui font leur devoir. Il eſt toûjours campé dans un lieu, d'où il peut voir tout ce qui ſe paſſe autour de lui; & dans les marches, il ſe tient au milieu de ſon Armée, où les Princes & les Daens, avec leurs Troupes, ſont plus ou moins éloignés de ſa perſonne, ſuivant le degré de leur Nobleſſe ou de leur Dignité. Les Macaſſarois ont de ſi gros canons, qu'un homme y peut entrer ſans peine & s'y cacher tout entier. Mais leur poudre a ſi peu de force, que ces monſtrueuſes pièces deviennent ſouvent inutiles (a). On campe chaque jour au ſoir, & la marche recommence au lever du Soleil. Quoique les chaleurs ſoyent exceſſives, il eſt rare qu'on s'arrête juſqu'au lieu marqué pour le Camp; & le repas du matin eſt la ſeule nourriture qu'il ſoit permis de prendre avant la fin du jour. Lorſque deux Armées ſe rencontrent, les premiers momens du combat ſont furieux; ſurtout lorſqu'après avoir épuiſé toute leur poudre, elles en viennent au ſabre & au cris, qui font une expédition terrible. Mais cette eſpéce de tranſport, où l'Ophyon jette les Macaſſarois, à la vûe de leurs Ennemis, n'eſt pas ordinairement de longue durée. Une réſiſtance de deux heures fait ſucceder l'abattement à la rage. Ceux qui connoiſſent leur caractére cherchent le moyen de les amuſer, pour laiſſer à leur premier feu le tems de s'éteindre, & n'ont pas de peine alors à les mettre en deſordre.

LA plûpart de leurs autres uſages ont trop de reſſemblance avec ceux des Iſles voiſines & de tous les Indiens Mahométans, pour demander ici des explications plus étendues: mais on ne ſe diſpenſera point de quelque détail ſur leur Religion, & ſur la maniére dont les Hollandois ſe ſont établis dans leur Iſle (b).

IL

(z) Ce Prince, dont la Genéalogie connue ne remonte qu'à ſon Ayeul, ſe nommoit *Haſſan-Oudin*, ou *Craen Goa*; & il avoit ſuccedé à ſon Pére Sombanco, malgré les Loix de Macaſſar; Gervaiſe exaltoit ſon autorité & ſa puiſſance, dans un tems, où il devoit ſçavoir qu'elle étoit fort tombée. R. d. E.

(a) Gervaiſe, *ubi ſuprà*, pag. 189. On a bien eu ſoin de leur ôter cette Artillerie. R. d. E.

(b) Il ſeroit à ſouhaiter, pour l'honneur de M. Prevoſt, qu'il ſe fut diſpenſé de parler de ces deux objets, ſur-tout du dernier. R. d. E.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Ce que leur Religion a de singulier.

Il n'y a pas deux cens ans que les Macaſſarois étoient encore dans les ténèbres de l'Idolâtrie. Ils ne connoiſſoient rien de plus grand & de plus reſpectable, dans l'Univers, que le Soleil & la Lune, unique objet de leurs vœux & de leurs adorations. Le lever & le coucher de ces deux Aſtres étoient le tems de leur culte. Ils leur demandoient les faveurs qu'ils les croyoient capables de leur accorder. Si par haſard quelque nuée les déroboit à leurs yeux pendant leur prière, ils les ſuppoſoient irrités; & ſe hâtant de rentrer dans leurs maiſons, ils ſe proſternoient devant leurs figures, qu'ils gardoient avec reſpect dans quelque lieu diſtingué. Elles étoient d'or, d'argent, de cuivre, ou de terre dorée, & d'une grandeur proportionnée à leur zèle. Le premier & le quinzième jour de la Lune étoient conſacrés à l'honneur de ces deux Divinités. Ils leur offroient, en ſacrifice, des bœufs, des vaches & des cabris. L'opinion de la Métempſycoſe étant alors établie parmi eux, comme dans la plus grande partie des Indes, ils auroient crû commettre un grand crime, s'ils avoient tué, pour leur uſage particulier, quelques-uns de ces animaux: mais ils ſe faiſoient un devoir de les immoler au Soleil & à la Lune, parcequ'ils croyoient avoir obligation de leur exiſtence, & de tout ce qu'ils poſſedoient, à l'heureuſe fécondité de leurs influences. Ces ſacrifices ſe faiſoient régulièrement, juſques dans les moindres Villages; & l'on voyoit des pères, qui n'ayant plus rien à ſacrifier, après avoir immolé tous leurs beſtiaux, n'épargnoient pas leurs propres enfans. Ils auroient crû faire injure à leurs Dieux, s'ils leur avoient bâti des Temples ſur la Terre, parcequ'ils n'y trouvoient pas de matière aſſez précieuſe pour compoſer leur demeure. Dans cette idée, tous les grands ſacrifices ſe faiſoient au milieu des Places publiques, par des Prêtres entretenus aux dépens du Peuple. Les ſacrifices particuliers étoient offerts par les mains des pères de famille, devant la porte de leurs maiſons, à la vûe de tout le voiſinage.

Depuis l'introduction de l'Alcoran, dans l'Iſle de Celebes, l'attention que les Mahométans ont apportée à détruire toutes les traces de l'ancienne Religion, dans la crainte qu'elles ne ſerviſſent à faire retomber les Inſulaires dans l'Idolâtrie, ne permet guères aux Voyageurs de remonter à la ſource d'un culte ſi ſimple, ni d'approfondir les autres antiquités de l'Iſle. Cependant l'Auteur, qu'on vient de citer, ayant eu l'occaſion de converſer, à Siam, avec un grand nombre de Macaſſarois, apprit d'eux, que malgré la Doctrine de la tranſmigration des ames, leurs Ancêtres ne faiſoient pas difficulté de manger de la chair de porc, & des oiſeaux. Ils croyoient qu'il n'y avoit point d'ame aſſez coupable pour avoir mérité d'être releguée dans le corps d'une bête auſſi ſale que le cochon; & celui des oiſeaux leur paroiſſoit trop petit, ou du moins compoſé d'organes trop foibles & trop mal diſpoſés, pour recevoir une ame humaine, & lui laiſſer la liberté de ſes opérations. Ils avoient auſſi pour principe, qu'étant immortelle, on devoit la mettre en état de paroître, avec honneur, dans toutes les ſituations qui l'attendoient ſucceſſivement après la ſéparation du corps; & cette opinion leur faiſoit enterrer leurs Morts avec leurs plus beaux habits & la meilleure partie de leurs biens. On trouve quelquefois, dans leurs

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

anciens tombeaux, quantité de vaſes, de braſſelets, de chaînes & de lingots d'or.

Idées des Macaſſarois ſur l'origine du Monde.

LEURS Docteurs enſeignoient que le Ciel n'avoit jamais eu de commencement; que le Soleil & la Lune y avoient toûjours exercé une ſouveraine puiſſance, & qu'ils y avoient vécu en bonne intelligence, juſqu'au jour d'une malheureuſe querelle, où le Soleil avoit pourſuivi la Lune dans le deſſein de la maltraiter; que s'étant bleſſée en fuyant devant lui, elle avoit accouché de la Terre, qui étoit tombée par haſard dans la ſituation qu'elle garde encore; que cette lourde maſſe s'étant entr'ouverte, dans ſa chûte, il en étoit ſorti deux ſortes de Geans; que les uns s'étoient rendus maîtres de la Mer, où ils y commandoient aux poiſſons; que dans leur colère, ils y excitoient des tempêtes, & qu'ils n'éternuoient jamais ſans y cauſer quelque naufrage: que les autres Geans s'étoient enfoncés juſqu'au centre de la Terre, pour y travailler à la production des metaux, de concert avec le Soleil & la Lune; que lorſqu'ils s'agitoient avec trop de violence, ils faiſoient trembler la Terre, & qu'ils renverſoient quelquefois des Villes entières: qu'au-reſte la Lune étoit encore groſſe de pluſieurs autres Mondes, qui n'avoient pas moins d'étendue que le nôtre, & qu'elle en accoucheroit ſucceſſivement, pour réparer les ruines de ceux qui devoient être conſommés par l'ardeur du Soleil; mais qu'elle accoucheroit naturellement, parceque le Soleil & la Lune ayant reconnu, par une expérience commune, que le Monde avoit beſoin de leurs influences, ils s'étoient enfin reconciliés, à condition que l'empire du Ciel ſe partageroit également entre l'un & l'autre, c'eſt-à-dire, que le Soleil régneroit pendant la moitié du jour, & la Lune pendant l'autre moitié.

Comment le Chriſtianiſme fut introduit dans Celebes.

TEL étoit le ſyſtême des Macaſſarois, lorſque deux Marchands de l'Iſle furent conduits aux Moluques, par des entrepriſes de Commerce. Ils furent bien reçus, à Ternate, où les Portugais, qui s'y étoient établis depuis quelques années, exerçoient ouvertement leur Religion. Ces deux Etrangers parurent charmés des cérémonies du Chriſtianiſme, & de l'idée qu'on leur fit prendre du Créateur de l'Univers. Antoine *Galva*, qui commandoit alors dans la Forteresſe de ſa Nation, ſe fit un honneur de les inſtruire. Ils demandèrent le Baptême; l'Iſle étoit ſans Prêtre: ils le reçurent des mains de ce pieux Gouverneur, qui nomma l'un, *Antoine*, & l'autre, *Michel*. Etant retournés dans leur Patrie, ils annoncèrent l'Evangile, avec un zèle qui leur attira bientôt un grand nombre de diſciples. Mais les Rois de l'Iſle marquèrent peu de goût pour une Doctrine, qui combattoit les plus douces inclinations de la Nature. Le ſeul Roi de *Soppen* [ou *Sopping*], après avoir paru longtems incertain, profita de l'arrivée d'un gros Vaiſſeau Portugais, qui étoit venu charger du bois de ſandal, pour demander de nouvelles inſtructions au Capitaine. Il reçut publiquement le Baptême avec toute ſa famille & partie de ſa Cour.

Il y eſt détruit par le Mahométiſme.

QUELQUES Hiſtoriens racontent qu'un Roi de *Sion*, touché de cet exemple, ſe fit baptiſer avec le Roi de Soppen: mais Gervaiſe aſſure, que s'il y eût jamais un Royaume de Sion dans les Indes, il n'étoit pas dans l'Iſle de Celebes; à moins qu'on ne veuille ſuppoſer que la mémoire en ſoit effacée

cée dans l'eſprit des Inſulaires. „ Ce Pays n'eſt connu, dit-il, d'aucun „ Macaſſarois; & les plus habiles Géographes en ignorent l'exiſtence (*c*)". Il paroît plus certain que Saint François-Xavier, arrivé depuis peu dans les Indes, fut informé de ces heureux progrès de l'Evangile, & qu'il réſolut d'y contribuer par la ferveur de ſon zèle: mais tous ſes efforts ne purent lui faire trouver l'occaſion de paſſer dans l'Iſle de Celebes; & d'autres Miſſionnaires, que les Portugais firent partir pluſieurs fois, à la prière du Roi de Soppen, n'y arrivèrent pas plus heureuſement. Ce délai arrêta l'Ouvrage du Ciel. Quelques Mahométans de l'Iſle de Sumatra, qui ſe trouvoient à la Cour du Roi de Macaſſar, en prirent occaſion de lui propoſer l'Alcoran. Ils eurent peine à le faire ſortir d'une longue incertitude. Cependant il prit le parti de députer, en même-tems, quatre de ſes principaux Officiers, dans des vûes fort oppoſées: deux à Malaca, pour demander au Gouverneur Portugais, quelques Prêtres Chrétiens, qui fuſſent capables de réſoudre ſes difficultés; & deux à la Cour d'Achem, pour en amener auſſi des Prêtres Mahométans, dont il pût recevoir le même ſecours. Il s'étoit perſuadé qu'après avoir examiné ſoigneuſement l'une & l'autre Religion, il lui ſeroit aiſé de ſe déterminer pour la meilleure. Son Conſeil loua cette réſolution; mais, dans la crainte que les Docteurs Chrétiens & Mahométans ne partageaſſent l'eſprit des Peuples, ils lui repréſentèrent que pour l'intérêt de la paix, il devoit embraſſer la Religion de ceux qui arriveroient les premiers; d'autant plus qu'il pouvoit eſpérer que le Ciel lui feroit connoître, par cette voye, le choix auquel il devoit s'attacher. Il eut la foibleſſe de s'y engager; & tous ſes Sujets firent, avec lui, le même ſerment. La Cour de Sumatra, qui en fut avertie, ne perdit pas un moment pour faire partir ſes Docteurs. Ils arrivèrent, à Macaſſar, avant les Portugais, & le Roi ſe fit circoncire. Pour rendre ſon engagement plus ſolemnel, ils l'obligerent de faire bâtir une ſuperbe Moſquée, qu'il enrichit de ce qu'il avoit de plus précieux. Le Prince, ſon frère, & quelques Seigneurs, dont le goût s'étoit declaré pour la Religion Chrétienne, firent éclater leur indignation. Ils firent entrer, pendant la nuit, des pourceaux dans la nouvelle Moſquée; & les ayant égorgés dans le même lieu, ils frottèrent de leur ſang les murs & les portes. Après une entrepriſe ſi hardie, ils n'eurent pas d'autre reſſource que de ſe retirer dans le Royaume de Bouguis, qui n'étoit pas encore réüni à celui de Macaſſar; & dans l'eſpace d'un mois, la Religion Mahométane acheva d'étouffer toutes les ſemences du Chriſtianiſme.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Hiſtoire ſingulière de ce changement.

Ce fut dans ces circonſtances qu'on vit arriver, à Jompandam, des Vaiſſeaux Portugais & des Miſſionnaires, ſous la conduite des deux Députés qui avoient été envoyés à Malaca. Leur douleur fut égale à leur ſurpriſe. Ils employèrent tous leurs efforts pour faire ouvrir les yeux au Roi ſur ſon erreur, & pour l'engager du moins à les écouter; mais ce Prince leur déclara que la négligence des Gouverneurs Portugais étoit irréparable. Cependant

(*c*) C'eſt l'Iſle de *Sjauw*, dont on a donné la deſcription au Tome XI. *pag.* 21. Les Jéſuites y ont été longtems établis. R. d. E.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

pendant il en uſa civilement avec eux. Après avoir permis aux Marchands, qui les avoient amenés, d'exercer leur Commerce dans toute l'étendue de ſes Etats, il prit occaſion de cette faveur même, pour leur faire bâtir, à ſes propres fraix, une fort belle Egliſe, dans une Ville qu'il leur avoit accordée pour demeure; & les Miſſionnaires eûrent la permiſſion de s'y établir, ſous prétexte de rendre les devoirs de leur profeſſion aux Portugais. Il laiſſa même à ceux d'entre ſes Sujets, qui n'avoient pas encore été circoncis, la liberté de recevoir le Baptême, & aux nouveaux Chrétiens, celle de perſéverer dans la Foi. Peut-être n'avoit-il en vûe que de ménager la Nation Portugaiſe, dont il redoutoit la puiſſance, qu'il voyoit croître de jour en jour: mais les Miſſionnaires, expliquant mieux ſes diſpoſitions, déplorèrent la négligence des Officiers de Malaca; & divers malheurs, qui tombèrent preſqu'en même-tems ſur cette Ville, en furent regardés comme une juſte punition (*d*) (*e*).

Etabliſſement des Hollandois dans l'Iſle Celebes.

LA Conquête de l'Iſle entière, qui fut entrepriſe par le même Prince (*f*) (*g*), & terminée par ſon Succeſſeur, y ouvrit enſuite un chemin facile au Mahométiſme. Mais rien n'a tant ſervi à l'y confirmer, que l'Etabliſſement des Hollandois à Jompandam, après qu'ils eurent trouvé le moyen d'en faire chaſſer les Portugais (*b*). Tavernier raconte, au ſecond Tome de ſes Voya-

(*d*) Elle fut affligée de la peſte, de la famine & de la guerre. *Gervaiſe, ubi ſuprà, pag.* 258.

(*e*) C'eſt injurier le Ciel, que de lui attribuer la punition de toute une Ville, pour la négligence d'un ſeul Gouverneur, qui auroit d'ailleurs fait ſon devoir, puiſqu'on avoue qu'il envoya des Miſſionnaires ſous la conduite des deux Députés. Mais toute cette hiſtoire, que la plûpart des Auteurs ont adoptée, eſt une fable, dont le ridicule ſe fait ſentir de ſoi-même. Il eſt de plus prouvé, que l'établiſſement du Mahométiſme, dans l'Iſle de Celebes, doit ſon origine aux conquêtes d'un Roi de Ternate, nommé *Babou*, ou *Baab-Ullah*, qui y introduiſit ce culte, en 1580, ſous le règne de Craen *Pantingalaon*, ou Craen *Carout*, le premier qui ſe fit circoncire, pour donner l'exemple à ſes Sujets. R. d. E.

(*f*) Il n'eſt guères probable que cette conquête, non de l'*Iſle entière*, mais ſeulement de deux Royaumes, fut entrepriſe par le même Prince qui s'étoit fait Mahométan, en 1580, puiſqu'on ne fixe ſa mort qu'environ l'an 1640; & le Roi, qui règnoit à Macaſſar, en 1632, lors de l'Ambaſſade d'Antoine *Caan*, étoit déja âgé de ſoixante ans. Auſſi les Auteurs Hollandois ſuppoſent-ils deux Rois dans cet intervalle. R. d. E.

(*g*) Une mort imprévûe arrêta le cours de ſes Victoires. Il avoit enlevé la femme d'un des plus grands Seigneurs de ſa Cour. Ce Mari furieux trouva le moyen de s'en vanger. Un jour que le Roi, pour donner le plaiſir de la pêche à ſa Maîtreſſe, l'avoit fait monter ſeule avec lui ſur une Barque, il s'y gliſſa parmi les Rameurs; & ſe jettant ſur lui, il le fit tomber mort de cinq ou ſix coups de poignard. Enſuite il ſe précipita dans la Mer, ſans qu'on ait jamais pû ſavoir ce qu'il étoit devenu.

Nota. Tous ſes parens & ſes meilleurs amis portèrent la peine de ſon crime, & furent jettés dans des chaudières d'eau-bouillante. Le Roi laiſſa deux fils, dont l'aîné, qui lui ſuceeda, ſe nommoit Craen *Sombanco*, & le Cadet Craen *Mabella*, ou *Ma-Allé*, dont il ſera parlé ci-deſſous. R. d. E.

(*b*) Sans eux, dit le même Ecrivain, on y verroit encore trois belles Egliſes qu'ils ont fait abbatre, & un bon nombre de Chrétiens, qui auroient pû beaucoup contribuer à la converſion de ces Peuples. On ſçait qu'ayant fait chaſſer les Miſſionnaires & les Catholiques par leurs intrigues & leurs calomnies, ils ont mieux aimé y voir régner Mahomet, que d'y voir ſuivre Jeſus-Chriſt. *Ubi ſupià*, pag. 262 & 263.

Nota. Les Hollandois ont fait chaſſer les Jéſuites & les Portugais, non *par leurs intrigues & leurs calomnies*, mais par droit de conquête, & à cauſe de la haine mortelle que ceux-ci portoient à leur Nation, comme toute per-

Voyages, que la Compagnie de Hollande, ne pouvant pardonner aux Jéſuites Portugais, d'avoir fait congédier, par l'Empereur de la Chine, les Ambaſſadeurs qu'elle lui avoit envoyés, vers la fin de l'année 1658, & de leur avoir fait refuſer la liberté du Commerce (*i*), prit la réſolution de s'en vanger, non-ſeulement ſur tous les Jéſuites, mais ſur tous les Marchands Portugais; qu'ayant appris que les Vaiſſeaux, qu'ils envoyoient, tous les ans, à Celebes, étoient entrés dans le Port de Jompandam, chargés des plus riches marchandiſes de la Chine, elle avoit fait partir, de Batavia, une Flotte conſidérable, pour les prendre ou les couler à fond; „ & qu'el-„ le avoit pû former ce deſſein avec juſtice, pour ſe dédommager des cinq „ cens mille écus qu'elle avoit employés inutilement à l'Ambaſſade de la „ Chine". Mais d'autres ſont perſuadés que c'eſt un prétexte ſpécieux, dont les Hollandois ont coloré leur uſurpation (*k*). Si leurs Ambaſſadeurs furent mal reçus à la Cour de la Chine, il n'en faut pas chercher d'autres raiſons que la défiance naturelle des Chinois (*l*). Un Voyageur eſtimé nous fait un récit plus ſimple (*m*), „ ſur le témoignage de pluſieurs per-„ ſonnes deſintéreſſées, & d'une probité reconnue, qui en avoient appris „ les

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR. Prétexte dont il fut coloré.

perſonne impartiale en conviendra ſans peine. S'il y a de l'injuſtice dans cette action, Gervaiſe auroit dû nous citer quelque exemple, où les Catholiques, plus équitables, n'en ayent pas agi de même envers les Reformés, qu'ils ne ſouffrent nulle part dans leurs Colonies, tandis qu'ils tolèrent bien toutes les autres Religions établies aux Indes. Sans cela, n'eſt-on point en droit de retorquer l'imputation contre eux-mêmes? Mais l'impudent Abbé a cru apparemment pouvoir s'en diſpenſer, par la raiſon, *que la Morale toute ſenſuelle de Mahomet, avoit aſſez de rapport aux maximes du Calviniſme, & que la Doctrine de Jeſus-Chriſt étoit une condamnation continuelle de leur conduite.* On ne fait aucune difficulté de reſtituer ici ces paroles, que M. Prevoſt a jugé à propos de ſupprimer, ſans doute pour l'honneur de ſon Auteur, qu'elles caractériſent ſi bien à tous égards. Cependant s'il retranche d'un côté avec jugement, il ajoûte de l'autre avec aſſez d'imprudence, & de ſon propre fond, *que rien n'a tant ſervi à confirmer le Mahométiſme dans l'Iſle, que l'établiſſement des Hollandois!* Ne diroit-on pas qu'ils y ſont venus pour prêcher l'Alcoran, & pour affermir cette Doctrine ſi ſemblable à leurs maximes? Au reſte, le petit nombre de Chrétiens de nom, que les Portugais ont laiſſés dans l'Iſle Celebes, & qui, pour la plûpart, n'avoient embraſſé, que par des vûes d'intérêt, cette nouvelle Religion, dont ils connoiſſoient à peine les premiers préceptes, ſont bientôt retournés à leurs anciennes erreurs; tant il eſt vrai que l'opiniâtre attachement des Mahométans pour leur culte, rend preſque toûjours vains les efforts qu'on employe pour leur converſion, comme les Hollandois l'ont conſtamment éprouvé depuis. C'eſt auſſi le témoignage que des Catholiques dignes de foi en ont donné contre leurs propres Miſſionnaires. (Voyez *Bernier*, Tom. XIII. *pag.* 353.) Nous demandons grace pour cette longue Note, qui nous a paru indiſpenſable. R. d. E.

(*i*) Cette Ambaſſade ſe fit au commencement de l'année 1655. Voyez la première Relation du Tome VII. de ce Recueil. R. d. E.

(*k*) On n'a beſoin de prétexte ſpécieux, qu'au défaut de juſtes motifs; & ceux des Hollandois, contre le Roi de Macaſſar, l'étoient plus qu'on ne les demande ordinairement pour faire la guerre à ſes voiſins. R. d. E.

(*l*) On ſçait pourtant bien le contraire; & M. Prevoſt lui-même ſe ſouviendra, qu'il a eu ſoin de remarquer, au ſujet des obſtacles que les Jéſuites ſuſcitèrent aux Ambaſſadeurs Hollandois, que ces Pères *n'agiſſoient probablement que par le motif de la Religion*; comme ſi la Religion autoriſoit un mal, pour qu'il en arrive un bien. (Voyez le Tome VII. *pag.* 45.) C'eſt ainſi que la paſſion aveugle ſouvent les hommes raiſonnables, juſqu'à leur faire approuver dans les uns, ce qu'ils condamnent dans les autres. R. d. E.

(*m*) Ce Voyageur *eſtimé* eſt toûjours Gervaiſe, dont le récit va être mis dans un état à ne pouvoir plus en impoſer aux ſimples, ou fournir des calomnies aux malicieux ennemis de la Nation Hollandoiſe. R. d. E.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR. Hiſtoire d'une étrange révolution.

„ les circonſtances de la bouche même de ceux qui avoient eu le plus de „ part à cette expédition (*n*)".

VERS l'année 1650(*o*), la Compagnie Hollandoiſe envoya quelques-uns de ſes principaux Officiers à *Sombanco*, qui règnoit alors dans le Macaſſar, pour lui demander la permiſſion de trafiquer avec ſes Sujets. Elle leur fut accordée d'autant plus facilement, que ce Prince, ayant déja tiré de grands avantages du Commerce des Portugais, ne s'en promit pas moins de celui de Batavia. Les Députés de la Compagnie furent traités avec diſtinction, & partirent ſatisfaits. Quelques Vaiſſeaux Hollandois, qui furent bientôt envoyés pour l'exécution du Traité, arrivèrent heureuſement au Port de Jompandam. Ils y firent un profit ſi conſidérable, qu'ils emportèrent le deſſein d'y retourner en plus grand nombre. Mais ayant reconnu, dès la première fois, que leur gain croîtroit au double, s'il n'étoit pas partagé avec les Marchands Portugais, ils prirent la réſolution de tourner tous leurs efforts

(*n*) *Ibidem*, pag 61.

(*o*) L'Edition de Paris porte 1560. C'eſt une faute d'impreſſion très-excuſable, mais qui fait un fort mauvais effet à la ſuite de ce qui précéde. Il eſt faux, au-reſte, que la Compagnie Hollandoiſe n'ait commencé à trafiquer, dans le Macaſſar, que vers l'année 1650. Warwick parle du Commerce que ſa Nation y faiſoit en 1603. (Voyez le Tome X. *pag.* 347.) Le Journal de Matelief prouve, qu'en 1607, elle avoit déja un Comptoir à *Tello*. (*Ibid.* pag. 399 & 403.) Le Chef qui s'y trouvoit, convaincu de malverſation, fut conduit priſonnier à bord, & le Comptoir abandonné, au grand chagrin du Roi, à qui l'on promit cependant de renvoyer un autre Commis pour continuer le Commerce dans ſes Etats. On ne ſçait pas quand les Hollandois rétablirent ce Comptoir; mais il eſt certain, qu'en 1618, le Roi de Macaſſar fit maſſacrer tous leurs gens & piller leur Loge. (*Ibid.* pag. 524.) Laurent *Reaal*, ancien Gouverneur Général, fut auprès du Roi en 1620: &, trois ans après, il y avoit de nouveau quelques Commis de la Compagnie, qui en furent rappellés. En 1625, le Sr. *van Speult*, ancien Gouverneur d'Amboine, eut une audience du Roi, qui lui fit une reception des plus favorables. Le caractère perfide de ce Prince, le porta néanmoins bien-tôt à entrer, avec le Roi de Tidor, en conſpiration contre les Hollandois. La reconciliation, qui ſuivit l'Ambaſſade du Sr. *Caan*, en 1632, ne dura que juſqu'au commencement de l'année 1636. Le Roi de Macaſſar fit encore aſſaſſiner le Commis *van Vliet*, & quatre ou cinq Hollandois. M. *van Diemen*, conclut, l'année ſuivante, une Convention avec ce Prince. C'eſt environ ce tems qu'on place le nouveau Roi, dont on a rapporté la mort tragique. Sous le règne de Sombanco, ſon fils & ſon ſucceſſeur, on compte deux Chefs de la Loge de Macaſſar; Jean van *Suydwyck*, juſqu'en 1646, & Evert *Buys*, entre les années 1651 & 1654. Un autre Commis fut obligé de ſe ſauver l'année ſuivante. Le Roi Sombanco étoit mort depuis deux ans. Craen *Pantigalaon*, Régent du Royaume, ne lui ſurvécut guères que d'une année. Le jeune Roi, nommé *Haſſan-Oudin*, étoit fils de Sombanco, à qui il ſucceda, au préjudice de Craen Mabella, ſon Oncle, qui étoit abſent du Pays. Durant cet intervalle, les Macaſſarois ne ceſſèrent d'inquiéter les Hollandois, & d'envoyer pluſieurs Flottes au ſecours des Rebelles d'Amboine. On leur offrit la Paix à différentes repriſes; mais ils la rejettèrent toûjours. Cependant après avoir été ſucceſſivement battus, ils l'acceptèrent enfin, en 1656, à des conditions beaucoup plus favorables pour eux que pour la Compagnie. Les fréquentes infractions, dont cette Paix fut bientôt ſuivie, donnèrent lieu à l'expédition de 1660. (Voyez le §. I.) Un nouveau Traité, conclu la même année, eut le ſort du précédent; mais la Guerre, qui finit par celui de 1667, fut encore plus heureuſe pour les Hollandois, qui achevèrent, en 1669, de réduire l'Iſle ſous leur obéïſſance. Voyez les §. II & III.

Ces éclairciſſemens, ſur leſquels on peut compter, paroîtront d'autant plus néceſſaires à la tête de l'Hiſtoire de Gervaiſe, qu'ils en ſont comme la pierre de touche, à l'aide de laquelle on pourra ſans peine, diſtinguer le vrai d'avec le faux. C'eſt une eſpéce de fil, qu'on met à la main des Lecteurs, pour leur faciliter la ſortie de ce dangereux Labyrinthe. R. d. E.

Digitized by Google

efforts à ſe défaire de ces dangereux Rivaux (*p*). L'entrepriſe devoit leur paroître difficile. Les Portugais étoient bien établis. Ils étoient aimés du Peuple & conſidérés du Roi; mais le Conſeil de Batavia fonda toutes ſes eſpérances ſur les moyens qu'il réſolut d'employer. On y convint de faire monter, tous les ans, ſur les Vaiſſeaux qui devoient aller à Macaſſar, un certain nombre de Soldats choiſis, qui ſe diſperſeroient adroitement dans les Provinces, ſous les prétextes ordinaires du Commerce; mais particuliérement dans celle de Bouguis, où il ſeroit plus aiſé de jetter des ſemences de révolte, parcequ'elle étoit nouvellement conquiſe; qu'entre ces Emiſſaires, il n'y en auroit que trois ou quatre, dans chaque Province, auxquels on confieroit le fond du ſecret, après les avoir engagés à la fidélité par les plus redoutables ſermens; qu'on attendroit que leur nombre fût aſſez grand, pour lever le maſque avec ſûreté; que dans l'intervalle on feroit un fond capable de fournir aux préſens continuels, par leſquels il étoit à propos d'amuſer le Roi & ſes Miniſtres; enfin, qu'on ménageroit aſſez les Portugais & les Jéſuites, pour ne leur donner aucun ſujet de défiance & de plainte.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR. Avec quelle adreſſe les Hollandois concertent un deſſein.

CET étrange projet eut tout le ſuccès que les Hollandois s'en étoient promis. Leurs Soldats, bien entretenus, & diſperſés, pendant quelques années, dans les Provinces, ſe raſſemblèrent au moment qu'on s'y attendoit le moins, & vinrent ſe joindre aux mécontens de Bouguis. Ils s'avancèrent, en Corps d'Armée, vers la Capitale du Royaume. Leur marche fut ſi prompte, qu'avant que le Roi pût en être averti, ils avoient déja paſſé la Rivière qui ſépare les deux Provinces. Ce Prince ne laiſſa pas de raſſembler quelques Troupes, avec leſquelles il eut la fermeté de ſe préſenter aux Rebelles; & les ayant chargés vigoureuſement, il les força de chercher leur ſalut dans la fuite. Ils repaſſèrent la Rivière, pour attendre, ſur ſes bords, les ſecours qu'on leur avoit fait eſpérer de Batavia. Le Roi, qui eut le tems de former une Armée, n'épargna rien pour les engager dans un combat général; mais, ne pouvant leur faire abandonner leur poſte, il ſe réduiſit à les fatiguer, par les attaques continuelles d'un grand nombre de petits Bâteaux, qui portoient l'allarme juſques dans leur Camp (*q*).

Comment ils l'exécutent.

LES Hollandois, au deſeſpoir de ſe voir ſi mal ſecondés, & commençant à craindre que leurs Partiſans ne s'accommodaſſent avec le Roi, par quelque Traité ſecret, employèrent un ſtratagême, dont l'Auteur aſſure, „ que le „ ſouvenir eſt encore en exécration dans les Indes (*r*). Après s'être ap„ perçus que l'Armée royale venoit, pendant la nuit, boire & ſe rafraîchir „ à la Rivière, ils choiſirent, dans leurs Troupes, quelques Montagnards, „ qui connoiſſoient les herbes venimeuſes; & dans l'eſpace de quelques jours, „ ils

(*p*) Il n'a jamais été queſtion des Portugais, qu'en 1660, parcequ'il s'y trouvoit de leurs Vaiſſeaux, & qu'ils étoient les Ennemis naturels des Hollandois. R. d. E.

(*q*) L'abſurdité de cette fable ſaute aux yeux, & ne mériteroit pas d'être relevée, ſi nous ne remarquions, que Gervaiſe en a pris le ſujet dans l'Hiſtoire des expéditions de 1666, & de 1669. (Voyez les §. II & III. ci-deſſous.) Mais, en nous faiſant enſuite le récit de celle de 1660, il détruit d'une main, ce qu'il tâche d'édifier de l'autre. R. d. E.

(*r*) *Ibidem*, pag. 71.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

„ ils s'en firent apporter assez, pour empoisonner toutes les eaux. Ce des-
„ sein demandoit beaucoup de justesse dans leurs mesures. Ils avoient ob-
„ servé l'heure que leurs Ennemis prenoient pour se rafraîchir. En jettant
„ les herbes, quelques lieues au-dessus du Camp royal, ils les faisoient ar-
„ river dans le tems, où ces Malheureux se croyoient libres de satisfaire
„ leur soif. Les uns mouroient immédiatement, de la force d'un poison
„ qui n'a nulle part autant de subtilité qu'à Celebes. Les autres se trai-
„ noient avec peine jusqu'à leurs tentes, pour mourir dans les bras de leurs
„ compagnons, & les rendre témoins d'un desastre, dont ils ne compre-
„ noient pas encore la cause. Enfin le Roi, & ceux qui étoient échap-
„ pés à la mort, ouvrant les yeux sur le sort qui les menaçoit à leur tour, ne
„ pensèrent qu'à s'éloigner de cette rive fatale. Mais ce ne fut pas sans
„ pousser des cris d'horreur, qui devinrent, pour eux, une nouvelle source
„ d'infortune (*s*). Les Hollandois, avertis par ce tumulte, repassèrent
„ promptement la Rivière, & les poursuivirent jusqu'à la portée du canon
„ de la Capitale, où le Roi fut obligé de se renfermer. Ils n'eurent pas la
„ hardiesse de l'assiéger; mais, blocquant la Place, ils s'efforcèrent de cou-
„ per la communication des vivres, pendant que deux Vaisseaux de leur
„ Nation, gardoient le Port & bouchoient le passage de la Mer. En mê-
„ me-tems ils mirent le feu de toutes parts au riz, dont on étoit prêt à
„ faire la récolte. Ils pillèrent tous les Villages d'alentour (*t*). Ils for-
„ cèrent les Habitans de chercher une retraite dans les montagnes [de
„ quelques Isles voisines.] Les Troupes, qui restoient au Roi dans la Ville,
„ firent plusieurs sorties, sous la conduite de Daen *Ma-Allé*, frère de ce
„ Prince (*v*); mais leurs Ennemis, comptant d'obtenir, tôt ou tard, par
„ la famine, ce qu'ils n'étoient pas sûrs d'emporter par la force, prirent
„ toûjours le parti de se battre en retraite. En effet, les provisions, qui
„ s'étoient trouvées dans la Place, furent bien-tôt épuisées. Le riz s'y
„ vendit au poids de l'or; & pendant six ou sept mois, on n'y vécut
„ que du cuir de différens animaux, qu'on faisoit bouillir dans de l'eau
„ pure (*x*).

Ils empoisonnent une Rivière.

Famine à laquelle ils réduisent la Capitale de Macassar.

„ LES

(*s*) Autre fable grossière, & calomnie *exécrable*, digne de l'Auteur de la précédente, lequel après avoir fait passer, dans différentes Provinces, un assez grand nombre de Soldats, pour en former tout-à-coup une puissante Armée, sans que personne s'en apperçoive, ne doit pas trouver plus de difficulté à empoisonner les eaux d'une Rivière rapide, de façon, que, sans perdre de leur *force*, elles arrivent, *cinq ou six lieues* au-dessous, précisément dans le tems que des Malheureux ont soif & se présentent pour en boire. Il est vrai que M. Prevost, dans la vûe apparemment de diminuer un peu le prodige, a eu soin de réduire la distance à *quelques lieues*, & d'ajoûter, *que le poison n'a nulle part autant de force qu'à Celebes*; mais celà n'empêche pas que l'anachronisme de l'Abbé Gervaise ne garde toûjours la sienne, pour y servir d'antidote. R. d. E.

(*t*) C'est ici une nouvelle preuve, qu'on confond les événemens de 1666, avec ceux de 1660. Voyez le §. II. ci-dessous. R. d. E.

(*v*) On a vû que le Roi Sombanco étoit mort en 1653; & il sera démontré, dans la suite, que, de son vivant, Daen Ma-Allé, ou Mabella, s'étoit retiré de l'Isle. Ce sont donc les Heros d'un Roman, puisqu'avant 1660, les Hollandois n'ont point fait la Guerre, au Roi de Macassar, dans ses propres Etats, mais bien du côté de Bouro, d'Amboine, de Button & ailleurs. R. d. E.

(*x*) Le Siège de Samboupo, qui ne dura pas même deux mois, & la famine, dont on parle ici, appartiennent à l'expédition de 1669. Voyez le §. III. ci-dessous. R. d. E.

Digitized by Google

„ Les eſpérances du Roi étoient fondées ſur les Vaiſſeaux Portugais, qui
„ venoient mouiller, tous les ans, dans le Port de Jompandam, & qu'il at-
„ tendoit de jour en jour. Ils arrivèrent enfin; mais quelle fut la ſurpriſe
„ des Macaſſarois, à la vûe de trente autres voiles, qui parurent preſ-
„ qu'auſſi-tôt, avec le Pavillon de Hollande, & qui enveloppèrent la petite
„ Flotte, dont ils ſe promettoient du ſecours (y)? Deux des plus gros Vaiſ-
„ ſeaux Hollandois mirent à terre quelques Compagnies de Soldats, qui a-
„ voient ordre de ſe joindre aux Rebelles de Bouguis (z). Cinq autres
„ attaquèrent la Fortereſſe Portugaiſe; & leur Artillerie étant fort nom-
„ breuſe, ils n'eurent beſoin que d'un jour pour la réduire en poudre.
„ Quantité de braves gens périrent ſous les ruines; & ceux, qui ſe trouvè-
„ rent vivans, lorſque l'Ennemi entra dans la Place, aimèrent mieux périr
„ les armes à la main, que d'accepter la compoſition qu'on leur offrit. Le
„ Gouverneur avoit été tué dès la première décharge. Sa femme, ne pou-
„ vant lui ſurvivre, fit une action, dont la mémoire ſe conſerve encore. El-
„ le raſſembla tout ce qu'elle avoit de richeſſes, en pierreries & en lingots
„ d'or; elle en fit charger, ſous ſes yeux, les plus gros canons de la Forte-
„ reſſe; & pour ôter, aux Hollandois, le plaiſir de poſſéder de ſi précieu-
„ ſes dépouilles, elle mit, de ſa propre main, le feu aux pièces, qui étoient
„ pointées du côté de la Mer. Enſuite, elle alla ſe poſter courageuſement
„ dans l'endroit le plus dangereux, où elle trouva bien-tôt la mort.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Arrivée d'une Flotte Hollandoiſe.

Elle s'empare du Fort.

Généroſité d'une femme.

„ Pendant que les cinq Vaiſſeaux Hollandois achevoient de battre la
„ Fortereſſe & la Ville de Jompandam, les autres étoient aux priſes avec
„ la petite Flotte Portugaiſe, qui ſe vit auſſi forcée de céder à l'inégalité du
„ nombre. Mais ce ne fut qu'après un combat fort glorieux. De ſept
„ Vaiſſeaux, dont elle étoit compoſée, trois furent brûlés, deux coulés à
„ fond; & les deux, qui reſtoient, tombèrent entre les mains de l'Ennemi.
„ Les ſept Capitaines & les principaux Officiers avoient perdu la vie dans
„ une ſi belle défenſe, & l'avoient vendue ſi cher, qu'ils acquirent plus
„ de gloire, dans leur défaite, que les Hollandois n'en purent tirer de
„ leur victoire.

„ Aussi-tôt, la Flotte victorieuſe s'avança vers la Capitale du Royau-
„ me, qui n'eſt éloignée que de cinq ou ſix lieues du Port. Elle eſt ſituée
„ un peu au-deſſus de l'embouchure de la Rivière, dans un Canton très-agréa-
„ ble, mais qui n'a rien d'avantageux pour ſa défenſe. Auſſi fut-elle atta-
„ quée par Mer & par Terre. Les Hollandois ne laiſſèrent pas d'y trouver
„ plus de réſiſtance, qu'ils ne s'y étoient attendus (a). Le Roi, qui étoit
„ exercé à la Guerre depuis ſa première jeuneſſe, s'y défendit avec autant
„ de jugement que de courage. Daen Ma-Allé, ſon frère, ſe diſtingua
„ par des actions ſi ſurprenantes, que les Hollandois en conçurent une ja-
„ louſie,

L'effet d'une mine aſſujettit Celebes aux Hollandois.

(y) Nous voici de retour aux événemens de 1660; mais il eſt faux que la Capitale eut été aſſiégée avant l'arrivée des Portugais, & les circonſtances de ce Siège doivent être rapportées à l'année 1669, comme on l'a remarqué dans la Note précédente. R. d. E.

(z) Evénemens de 1667. Le reſte de l'article, quoique peu juſte, rentre dans ceux de 1660; & l'action généreuſe de la femme du Gouverneur eſt pour le compte de Gervaiſe. R. d. E.

(a) Continuation des événemens de 1660, dont on trouvera ci-deſſous un récit plus fidèle. On y verra entr'autres, que *deux* Vaiſſeaux Hollandois en détruiſirent *ſix* Portugais. R. d. E.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

„ louſie, qui leur fit jurer ſa perte (*b*). Mais enfin, la ruine des princi-
„ paux appartemens du Palais, de l'Arſenal, & de la meilleure partie des
„ murailles de la Ville, qu'une mine fit ſauter en l'air, ſans que les Ma-
„ caſſarois, à qui cette eſpèce d'attaque étoit inconnue, puſſent en deviner
„ la cauſe, jetta le Roi dans une ſi vive allarme, qu'il fit demander la
„ Paix (*c*). Il ne put obtenir qu'une ſuſpenſion d'armes, pendant laquelle
„ on convint des conditions ſuivantes.

Conditions de leur Traité avec le Roi & ſes Succeſſeurs.

„ QUE la Ville, la Forteresſe & le Port de Jompandam, demeureroient,
„ en propriété, à la Compagnie Hollandoiſe, avec leurs dépendances, qui
„ furent étendues, par les Vainqueurs, à trois ou quatre lieues dans les ter-
„ res; & que le Roi renonceroit, pour lui & pour ſes Succeſſeurs, à tous
„ ſes droits ſur ces poſſeſſions (*d*).

„ [QU'ON accorderoit, aux Revoltés, une Amniſtie générale, avec la facul-
„ té de rentrer dans tous les biens qui ſe trouveroient avoir été uſurpés ſur
„ eux pendant la Guerre (*e*).]

„ QUE les Jéſuites ſeroient chaſſés du Royaume, tous leurs biens con-
„ fiſqués, au profit de la Compagnie, pour la dédommager des fraix de
„ l'Ambaſſade, qu'on les accuſoit d'avoir fait manquer à la Cour de la Chine,
„ leurs Maiſons raſées, & leurs Egliſes démolies (*f*).

„ QUE les Portugais ſeroient privés des Gouvernemens, des Charges &
„ des Dignités, dont il avoit plû au Roi de les honorer; leurs Magaſins
„ fermés & leurs Fortifications détruites: qu'ils ſortiroient inceſſamment du
„ Royaume, s'ils n'aimoient mieux y demeurer, à condition de n'y faire
„ aucun Commerce; & que, pour leur en ôter tous les moyens, ils ſeroient
„ relégués dans quelque Village éloigné des Villes (*g*).

„ QUE le Roi feroit partir inceſſamment un Ambaſſadeur pour Batavia,
„ avec des préſens proportionnés à la dignité des Parties contractantes, pour
„ obtenir, du Gouverneur Général, la ratification du Traité.

„ QUE les Hollandois s'obligeroient, de leur part, auſſi long-tems que
„ le Roi & ſes Succeſſeurs ſeroient fidèles à leurs promeſſes, de ne leur cau-
„ ſer aucun trouble dans la poſſeſſion de leurs Etats; d'entrer dans tous
„ leurs intérêts, & de les aſſiſter dans leurs guerres, étrangères ou do-
„ meſtiques; de continuer le Commerce qu'ils avoient commencé avec
„ leurs Sujets; c'eſt-à dire, de vendre, ou d'acheter d'eux, au prix ordi-
„ naire,

(*b*) Il n'y a pas un mot de vrai dans ce qu'on dit ici du Roi Sombanco & de Daen Ma-Allé ſon frère. Voyez la Note (*v*), & plus particulièrement la fin de cet Article. R. d. E.

(*c*) La circonſtance de la mine eſt de l'année 1669, quoique la Paix, dont il s'agit ici, ſoit celle de 1667, comme celà paroitra d'une manière évidente. R. d. E.

(*d*) Cet article prouve démonſtrativement qu'il eſt queſtion du Traité de 1667; car la ceſſion de Jompandam a été ſtipulée par l'article onzième. (Voyez ce Traité ci-deſſous, §. II.) La Guerre de 1660, avoit mis les Hollandois en poſſeſſion du Fort de *Panakoke*. Voyez le §. I. R. d. E.

(*e*) Autre preuve que c'eſt le Traité de 1667, parcequ'avant ce tems il n'y avoit point de Revoltés. R. d. E.

(*f*) Ces bons Pères avoient donc de grands biens; Gervaiſe dit ailleurs qu'ils ſont ſi *pauvres*! Au-reſte le Traité ne parle pas de cette confiſcation, moins encore de ſon prétexte. R. d. E.

(*g*) L'article 6 du Traité, porte, que tous les Portugais *ſans exception* ſortiroient inceſſamment du Royaume. Le ſurplus eſt de Gervaiſe. R. d. E.

„ naire, les marchandiſes qu'ils apporteroient ou qu'ils trouveroient dans le Port.

„ Daen Ma-Allé refuſa de ſigner un Traité, qui lui parut humiliant pour ſa Patrie (*b*). Mais le Roi n'en accepta pas moins toutes les conditions, & nomma un des principaux Seigneurs de ſa Cour, pour le porter à Batavia, avec deux cens pains d'or, & d'autres préſens de la même richeſſe. Après la ratification, les Jéſuites & la plus grande partie des Portugais ſortirent du Royaume. Ceux que la pauvreté, ou d'autres raiſons, furent capables d'y retenir, ſe virent honteuſement relégués dans un Village nommé *Borobaſſou*, où ils mènent encore une vie obſcure & languiſſante (*i*).

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Les Jéſuites & les Portugais ſont chaſſés de l'Iſle.

„ Depuis cette révolution, les Hollandois ont ſatisfait aſſez fidèlement aux Loix qu'ils ſe ſont impoſées. Ils ſont attachés à leurs engagemens, par les avantages qu'ils trouvent continuellement dans le Commerce de l'Iſle, & par la crainte de perdre un des meilleurs Ports des Indes (*k*)".

Conduite des Hollandois.

Mais il manqueroit quelque choſe à ce détail hiſtorique, ſi l'on n'y joignoit les avantures de Ma-Allé; & le récit en paroîtra d'autant plus curieux, qu'il jette du jour ſur un événement mal éclairci dans les Relations du Royaume de Siam. Les Hollandois trouvèrent bientôt le moyen de rendre ce Prince odieux, ou ſuſpect, au Roi ſon frère. Ils firent entrer, dans leurs vûes, une Dame du Palais, que le Roi aimoit depuis long-tems avec une folle paſſion, & pour laquelle il avoit un excès de confiance, dont Ma-Allé lui avoit ſouvent repréſenté le danger. Cette femme, excitée tout à la fois par ſon reſſentiment & par les libéralités des nouveaux Alliés de Celebes, prit occaſion du refus que le Prince avoit fait de ſigner la Paix, pour faire craindre au Roi qu'il ne méditât quelque projet de révolte. Elle lui perſuada inſenſiblement, que le Peuple, prévenu en ſa faveur, n'attendoit qu'un moment favorable pour l'élever ſur le Trône. Les Hollandois ſecondèrent cette intrigue par de faux avis, qu'ils firent valoir comme un témoignage de leur attachement. Ils parlèrent d'une conjuration, dont ils expliquoient les circonſtances. Enfin, n'ayant rien épargné pour faire comprendre, au Roi, que ſa perte étoit inévitable, s'il ne la prévenoit par celle de ſon frère, ils pouſſèrent le zèle juſqu'à ſe charger de l'exécution, & leurs ſervices furent acceptés (*l*).

Hiſtoire de Daen Ma-Allé.

Les Hollandois s'engagent à le tuer.

Ma-Allé, tranquille dans ſon innocence, ne s'occupoit qu'à gémir des malheurs de ſa Patrie. Il n'auroit pas évité ceux qui le menaçoient lui-même, s'il n'eût été promptement averti par un Officier du Palais, qui avoit entendu la dernière conférence où ſa mort avoit été réſolue. Sa première réſolution fut d'aller trouver le Roi, ſon frère, pour ſe juſtifier dans ſon

Comment il évite la mort.

(*b*) Epiſode néceſſaire pour le Roman qu'on va faire. R. d. E.

(*i*) On a déja remarqué, que, ſuivant le Traité, ils furent tous obligés de partir ſans aucune exception. R. d. E.

(*k*) *Ubi ſup.* pag. 57. & précédentes. Comment Gervaiſe pouvoit-il ignorer, qu'en 1669, les Hollandois s'étoient rendus Maîtres de l'Iſle, & que malgré leur *fidelité* reconnue à remplir leurs engagemens, les Macaſſarois les avoient bientôt obligés de reprendre les armes pour châtier cette Nation perfide? R. d. E.

(*l*) *Ibid.* pag. 95.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

ſon eſprit; mais ſes amis, craignant qu'au premier pas il ne tombât entre les mains de ceux qui s'étoient chargés de le tuer, l'engagèrent à ſortir ſecrétement du Royaume. Une Barque, aſſez bien équipée, ſe trouva prête à l'entrée de la nuit. Il y entra, ſans être apperçu des Soldats Hollandois, qui gardoient le Port, avec deux Officiers, qui compoſoient toute ſa ſuite (*m*). L'un portoit ſon bouclier, ſon carquois & ſon ſabre; l'autre étoit chargé de ſes pierreries, & de tout ce qu'il avoit pû raſſembler d'or & d'argent. Il s'éloigna des Côtes avec tant de bonheur, qu'à force de voiles & de rames, il arriva, dans l'eſpace de deux jours, à l'Iſle de Java. On ne nous apprend point dans quel Port (*n*); mais il ſe trouva dans les Etats d'un Prince de ſon Sang, qui le reçut avec toutes ſortes d'honneurs. Bientôt il y épouſa la fille d'un des principaux Seigneurs de cette Cour. L'Auteur la nomme *Ancqué-Sapia*. Comme il la vit dans la ſuite, à Siam, la peinture qu'il fait d'elle ne doit pas paſſer pour un portrait d'imagination (*o*).

Il paſſe dans l'Iſle de Java & s'y marie.

Portrait d'Ancqué-Sapia, ſa femme.

„ Ce n'étoit pas la plus belle femme des Indes; mais elle avoit beaucoup „ d'eſprit, & l'humeur fort enjouée, avec un caractère de grandeur qui a„ voit aſſez de rapport à celui du Prince. Le bruit des grandes actions, „ par leſquelles il s'étoit diſtingué, avoit eu plus de part que ſon rang, à „ l'inclination qu'elle avoit conçue pour lui. Cependant ſa famille s'étoit „ crue fort honorée de la voir rechercher par un Prince, qui, tout fugitif „ & tout malheureux qu'il étoit alors, ne laiſſoit pas d'être l'héritier pré„ ſomptif d'une riche Couronne, & qui pouvoit raiſonnablement eſpérer „ qu'en ſe rétabliſſant un jour dans les bonnes graces du Roi, ſon frère, „ il rentreroit en poſſeſſion de tous les biens qu'il avoit abandonnés ".

LES deux premières années de leur mariage ſe paſſèrent fort heureuſement. Mais les Hollandois n'eurent pas plutôt appris qu'un Prince ſi redoutable avoit choiſi, pour retraite, une Cour peu éloignée de leur principal Etabliſſement, qu'ils le trouvèrent trop proche de Macaſſar & de Batavia. Ils firent menacer le Roi, qui s'étoit déclaré ſon Protecteur, de lui déclarer la Guerre, s'il le gardoit plus long-tems dans ſes Etats (*p*). Ma-Allé fut averti de l'orage qui ſe formoit ſur ſa tête. Il ne voulut point expoſer ſes amis à ſe voir enveloppés dans ſa diſgrace; & réſiſtant à toutes leurs inſtances, il ſe rendit à celles du Roi de Siam, qui lui avoit déja fait offrir pluſieurs fois un aſile & de l'emploi ſous ſa protection. Il partit, de Java, avec la Princeſſe ſon épouſe & quelques fidèles ſerviteurs. Enſuite, plus de ſoixante familles Macaſſaroiſes, qui s'étoient trouvées dans cette Iſle, lorſqu'il y étoit arrivé, ſe déterminèrent à le ſuivre, par un ſimple mouvement

Il eſt obligé de ſe retirer à Siam.

(*m*) Si, de ce Roman, qui n'a été inventé que pour ſe divertir aux dépens des Hollandois, l'on ôte tout ce qui les concerne, le reſte ſera aſſez conforme à la vérité de l'Hiſtoire; mais il ne faudra pas placer l'avanture, comme Gervaiſe, après la révolution, parceque le Roi Sombanco étoit mort, & Daen Ma-Allé, ſon frère, abſent depuis long tems. R. d. E.

(*n*) C'eſt à *Sourabaja*. On le ſait d'abord fuir la fureur des Hollandois, & le voici qui vient, pour ainſi dire, ſe jetter entre leurs mains. R. d. E.

(*o*) Il ſemble que M. Prevoſt a conçu lui-même quelque défiance pour ce que ſon Auteur n'a pas vû; quoique la Princeſſe Ancqué-Sapia fût morte avant l'arrivée de Gervaiſe à Siam. R. d. E

(*p*) Ceci eſt vrai, & l'inquiétude des Hollandois bien fondée. R. d. E.

vement d'eſtime & d'affection, qui leur fit ſouhaiter de partager ſa bonne ou ſa mauvaiſe fortune.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Il arriva au Port de Siam, en 1664 (*q*), ſur un Vaiſſeau que le Roi lui avoit envoyé. Ce Monarque lui fit bâtir un Palais, orné des plus beaux ouvrages de la Chine. Il fit préſent, à la Princeſſe, de quantité de pierres précieuſes & de vaſes d'or. Il aſſigna, pour leur entretien, une penſion proportionnée à leur rang; & pour comble de faveur, il revêtit Ma-Allé de la Charge de grand Tréſorier de la Couronne, ſous le titre de *Doya-Paedi*, qui revient à celui de nos Ducs & Pairs. Il fit diſtribuer, à tous ceux qui l'avoient ſuivi, des terres pour leur ſubſiſtance, & des bœufs pour les labourer; avec ordre de rendre à leur Prince tous les honneurs, & de lui payer les mêmes tributs, qu'ils auroient cru lui devoir ſur le Trône.

Accueil qu'il y reçoit.

Pendant pluſieurs années, ſa reconnoiſſance parut égale à tant de bienfaits. „ Jamais, dit un Voyageur (*r*) qui écrivoit ſur le témoignage de „ ſes propres yeux, on ne vit d'exemple d'un plus ſincère & plus fidèle at„ tachement. Mais, faiſant profeſſion du Mahométiſme, l'intérêt de ſa „ Religion, qu'il crut offenſée par quelques mauvais traitemens que les Mo„ res de Siam avoient reçus du Roi, le fit entrer dans une conſpiration qui „ lui conta la vie (*s*). La Princeſſe Ancqué-Sapia, morte depuis quelques „ années, lui avoit laiſſé deux fils, que les Miſſionnaires François deman„ dèrent au Roi, & qui furent amenés à Paris, pour y recevoir une édu„ cation Chrétienne, au Collège de Louis le Grand (*t*)".

Sa mort.

(*q*) Cette datte, & les années du ſéjour de Ma-Allé à Java, rendent témoignage contre l'Auteur, que ce Prince n'étoit pas à Macaſſar lors de la dernière révolution; & une preuve inconteſtable de la mort de Sombanco, ſon frère, c'eſt que les deux Traités de 1660 & de 1667, ſont ſignés par le nouveau Roi, Haſſan-Oudin ſon fils. C'eſt ainſi que Gervaiſe nous a fait un véritable pot pourri d'Hiſtoire, en confondant les époques & les perſonnes, pour pouvoir ſemer, plus tranquillement, à la faveur de ces ténèbres, ſes calomnies contre les Hollandois, qui ſont à l'abri de ſes traits impuiſſans.

La critique d'un Auteur, qui a été juſqu'ici en poſſeſſion d'une certaine eſtime, qu'on ne lui conteſte pas à d'autres égards, doit augmenter le deſir de le connoître. Nicolas Gervaiſe étoit natif de Paris, & fils du Médecin de M. Fouquet, Surintendant des Finances. A l'âge de vingt ans, il s'embarqua, pour le Royaume de Siam, avec quelques autres Eccléſiaſtiques, qui y alloient en Miſſion. Gervaiſe y demeura quatre ans. De retour dans ſa Patrie, le jeune Abbé fut ſucceſſivement Curé à Vannes en Bretagne, Prevôt de l'Egliſe de St. Martin de Tours, & enfin Evêque d'*Horren*. Enſuite il s'embarqua pour le lieu de ſa Miſſion; mais y étant arrivé, il fut maſſacré avec ſes Eccleſiaſtiques, par les Caraïbes, en 1729. R. d. E.

(*r*) Gervaiſe. R. d. E.

(*s*) On trouve toutes les circonſtances de cet événement dans les Mémoires du Comte de Fourbin.

Nota. Voyez l'Extrait que nous avons donné de ces Mémoires, au Tome XII. R. d. E.

(*t*) Ils y furent baptiſés, ſous la protection de Louis XIV. & de Monſeigneur le Dauphin, qui leur firent l'honneur de leur donner leurs noms. L'aîné fut nommé *Louis Daen-Rourou*; & le ſecond, *Louis Dauphin Daen-Toulolo:* On n'a pas publié la ſuite de leurs avantures: mais il eſt certain qu'avant la mort de Daen Ma-Allé, leur Père, la Couronne de Macaſſar, qui lui appartenoit par les Loix fondamentales du Pays, étoit paſſée ſur la tête de *Craen Biſet*, ſon neveu, & fils unique du Roi Sombanco. *Ubi ſuprà*, pag. 9. 10 & 110.

Nota. Le Comte de Forbin dit que ces deux jeunes Princes ſervoient l'un & l'autre dans la Marine de France. Ils n'avoient pas d'autre fortune à eſpérer dans leur Pays. R. d. E.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

1660.

§. I.

[Première Expédition des Hollandois contre Macaſſar, en 1660.

Remarque préliminaire.

C'EST rendre un bon ſervice à un Auteur, que de rapprocher ſes corrections de ſes erreurs, & M. Prevoſt même doit nous ſavoir gré, d'avoir détaché du Tome onzième, le Morceau ſuivant, qu'il oppoſe au précedent, inſeré dans ſon neuvième Volume. Gautier *Schouten*, témoin occulaire des faits qu'il raconte, reputé par ſa bonne-foi & ſon exactitude, mérite, à tous égards, plus de crédit que Gervaiſe, qui n'avoit jamais été à Celebes, & qui, paſſionné lui-même, écrivoit ſur des rapports auſſi faux que malicieux.]

Cauſe des Guerres continuelles des Hollandois avec les Macaſſarois.

ON ſe diſpenſe de répeter ce qu'on a déja traité, avec aſſez d'étendue, dans la Deſcription de cette Iſle; mais on croit devoir obſerver, que Schouten n'attribue pas, comme Tavernier & d'autres Voyageurs, l'entrepriſe de la Compagnie Hollandoiſe à ſon reſſentiment contre les Jéſuites (*a*). „ Il n'y a point de Peuple, dit-il, qui ait jamais marqué tant d'infidélité „ & de barbarie, contre les Hollandois, que celui de Macaſſar, ni qui ait „ tant de fois violé ſa foi & ſes promeſſes. L'expérience a fait connoître „ que lorſqu'ils nous flattoient le plus, & qu'ils nous témoignoient le plus „ d'amitié, ils étoient ſur le point de faire éclater quelque nouveau trait „ de perfidie. Il eſt vrai, qu'outre leur naturel, ils y étoient excités par „ les Portugais, qui, ſous prétexte de les ſecourir, ſe mettoient en poſſeſ„ ſion de leurs Fortereſſes, en bâtiſſoient de nouvelles, & nous repréſen„ toient comme des troupes de Pirates & de Voleurs, l'écume des Peuples, „ gens qui vouloient vivre ſans Princes & ſans Rois, & qui ſe croyoient „ tout permis, mais qu'on pouvoit aiſément détruire, ſi les Macaſſarois „ vouloient l'entreprendre (*b*)". Ainſi la Guerre, qu'on portoit à l'Iſle Celebes, n'étoit qu'une vengeance, contre les Inſulaires mêmes, d'autant plus importante pour la Compagnie, qu'elle s'accordoit avec l'intérêt de ſon Commerce (*c*). Schouten ne dit rien non plus du projet concerté, par le Conſeil de Batavia, pour ſuſciter, à l'Iſle, des Ennemis dans ſon propre ſein: mais il convient que le ſecret de l'entrepriſe fut gardé long-tems, & qu'au départ de la Flotte le bruit couroit encore qu'elle alloit à Solor & à Timor, pour chaſſer les Portugais des petites Fortereſſes qu'ils occupoient dans ces deux Iſles (*d*). L'Armée Hollandoiſe étoit de trente-trois voiles, qui conſiſtoient en vingt-deux Vaiſſeaux, trois Galions, & huit Chaloupes, ſur leſquels on avoit embarqué douze cens Européens, diviſés en Compagnies de cinquante hommes, & plus de quatre mille Noirs d'Amboine, d'Oomi & de Naſſalau. Schouten admira les impreſſions de la crainte, dans le changement qui ſe fit tout d'un coup parmi ces Indiens, lorſqu'après avoir compté d'aller à Solor & à Timor, pour y combattre une poignée d'Ennemis, ils entendirent nommer Macaſſar, dont ils connoiſſoient les Habitans

Forces de l'Armée où ſe mit Schouten.

(*a*) Ils les accuſoient d'avoir fait manquer le ſuccès de leur Ambaſſade à la Chine. Voyez ci-deſſus.

(*b*) Pag 120.

(*c*) L'intérêt du Commerce de la Compagnie ne s'accorde jamais avec la Guerre; mais M. Prevoſt, qui ajoûte cette réflexion, ne pouvoit pas ſe défaire tout-à-coup de ſa prévention contre les Hollandois. R. d. E.

(*d*) Pag. 121 & 126.

Digitized by Google

bitans pour une Nation fort belliqueuſe. „Ils demeurèrent auſſi interdits, que „ s'ils euſſent été condamnés à la mort. Un de leurs principaux Capitaines, „ qui mangeoit à la table des hauts Officiers Hollandois, n'avoit pas voulu „ goûter de viande, parcequ'il avoit fait vœu, diſoit-il, que la première „ qu'il mangeroit, ſeroit la cervelle rôtie & les yeux des Ennemis qu'ils au- „ roient tués: mais il devint muet comme les autres, en apprenant qu'on „ alloit à Macaſſar; & chacun d'eux ſe crut mené à la boucherie (*e*)".

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar. 1660.

Timidité des Noirs.

On n'empruntera ici, de Schouten, que les circonſtances du combat contre les Portugais, pour mettre le Lecteur en état de les comparer avec celles qu'on a lûes dans la Deſcription de l'Iſle Celebes (*f*). C'eſt par le témoignage des Partis oppoſés, qu'on éclaircit les événemens. „Le 10 „ de Juin 1660, nous joignîmes, dit Schouten, au commencement de la „ nuit, & au clair de la Lune, les deux Navires de nos Amiraux, qui a- „ voient toûjours gardé l'avant (*g*). Lorſque nous eûmes mouillé autour „ d'eux, ils nous firent ſçavoir ce qui s'étoit paſſé. Ils avoient trouvé, „ au quartier des Portugais, ſix Vaiſſeaux de cette Nation, richement „ chargés, qui étoient venus, depuis peu, de Macao, pour ſe remettre en „ Mer au premier jour, & continuer leur route vers Goa. Cette priſe é- „ toit trop avantageuſe, pour la laiſſer échapper. Il fut donc réſolu qu'on „ feroit voir un échantillon du courage des Hollandois, devant le Palais „ du Roi de Macaſſar, à la vûe & aux yeux de toute ſa Cour, & qu'on „ ne donneroit pas aux Portugais le tems de ſe reconnoître, pour éprou- „ ver s'ils ſçauroient ſoûtenir, comme ils l'avoient tant de fois publié à „ cette Cour, que les Hollandois n'étoient que des Faquins & des Lâches". Dès que le jour eut commencé à luire, les deux Amiraux Hollandois portèrent ſur la Flotte Portugaiſe; & pour compliment, ils lui envoyèrent toutes leurs bordées. Les Portugais étoient déja en état de défenſe; & d'abord ils firent aſſez bien leur devoir. On ne vit que feu & flammes autour des Combattans. La Ville de Macaſſar & la Forteresſe, nommée *Sambou-po*, retentiſſoient du fracas de l'Artillerie; & le Roi voyoit que ſous ſes yeux, deux Vaiſſeaux en oſoient attaquer ſix des Portugais, dans ſes Ports & ſous ſes Ramparts. Des millions (*b*) d'Habitans attendoient, ſur le rivage, de quel côté la victoire alloit ſe déclarer; lorſqu'une étincelle, qui tomba ſur la poudre de l'Amiral des Portugais le fit ſauter en l'air.

Récit de la défaite des Portugais.

Deux autres de leurs Vaiſſeaux, qui ne purent ſe garantir de la flamme, brûlèrent juſqu'à fleur d'eau, & ſautèrent auſſi; tandis que les Equipages, s'étant jettés à la Mer, ou dans de petits Bâtimens, gagnèrent aſſez heureuſement le rivage. Enfin, deux autres [qu'on pourſuivoit] ſe firent échouer ſur la Côte; & le ſixième, qui ſe nommoit *Nôtre-Dame des Remèdes*, fut le ſeul qui tomba au pouvoir des Hollandois. Ils le trouvèrent chargé d'étoffes de ſoye, de bois de ſandal, & d'autres marchandiſes de

(*e*) Pag. 132.

(*f*) Cependant il eſt bon de remarquer, que les Amiraux *van Dam* & *Truitmans*, furent détachés avec les Vaiſſeaux la *Meuſe* & le *Breukel*, pour faire des propoſitions de paix au Roi de Macaſſar. Deux jours s'étant paſſés ſans recevoir de leurs nouvelles, la Flotte, qui tenoit encore la Mer, s'avança juſqu'à *Tanakeke*, & ſe prépara pour attaquer les Places le long de la Côte. R. d. E.

(*g*) Ils revenoient de Macaſſar, ſuivant la Note précédente. R. d. E.

(*b*) Des milliers. R. d. E.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR. 1660.

de la Chine. Après l'avoir fait armer, ils changèrent ſon nom de Nôtre Dame des Remèdes, en celui de *Remèdes Hollandois*. La perte de leur côté ne monta qu'à quatre hommes; mais le nombre des bleſſés fut plus grand (*i*). Ils ignorèrent combien il étoit mort de Portugais, quoiqu'ils ne puſſent douter que l'artillerie & les flammes n'en euſſent fait périr un grand nombre (*k*).

Barbaries des Hollandois & des Macaſſarois.

LE récit de l'attaque de la Ville, & du reſte de cette Guerre, s'accorde aſſez fidèlement, dans Schouten, avec celui qu'on a donné ſur le témoignage des Portugais (*l*). Il ne déguiſe pas même les excès de barbarie auxquels ſa Nation s'emporta (*m*). Macaſſar fut réduite en cendres, & les Portugais chaſſés de l'Iſle. La Paix, qui ſuccéda, & qui mit la Compagnie Hollandoiſe en poſſeſſion de tout ce que les Portugais y avoient occupé (*n*), ne laiſſa pas d'être violée, pendant le ſéjour que Schouten continua de faire aux Indes. Les Inſulaires furent battus autant de fois qu'ils prirent les armes: mais s'il faut juger de leur ſoumiſſion préſente par les fureurs qui l'ont précédée (*o*), elle ne durera qu'autant que les Hollandois l'entretiendront par la rigueur.

(*i*) Il fut ſeulement de huit hommes. R. d. E.

(*k*) Pag. 134.

(*l*) Il ſe réduit à une double attaque des Forts de Panakoke & de Samboupo, où étoit le Palais du Roi, dont les Troupes, aidées des Portugais, firent une réſiſtance des plus vigoureuſes. Tandis que toutes les forces ennemies s'avançoient vers la dernière de ces Places, on fit une deſcente, pour marcher droit à la première. Le peu de monde, qui y étoit reſté, n'eut pas même le tems d'en ſortir, vû la promptitude avec laquelle les Hollandois ſe rendirent maîtres des portes, paſſant au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontrèrent dans la Place, qu'on ſe hâta de mettre en bon état de défenſe. L'Armée ennemie ne tarda pas d'y revenir pour en faire le Siége. Le combat fut rude; mais enfin il ſe décida à l'avantage des Hollandois. R. d. E.

(*m*) Entre pluſieurs traits fort odieux, il raconte, qu'après une mêlée, d'où les Inſulaires ſe retiroient, „ un Soldat Hollandois, acharné au combat, furieux, ſans „ doute, dit-il, & tranſporté hors de lui-„ même, trouvant dans ſon chemin une „ femme de Macaſſar, avec un enfant entre ſes bras, qu'elle tâchoit de conſerver, „ le lui arracha & lui perça inhumainement „ le cœur. La mère, tranſportée à ſon „ tour, prit un cris, qui eſt le poignard „ de l'Iſle, & l'alla plonger dans le ſein du „ Soldat, qui tomba mort d'un ſeul coup. „ Mais cette généreuſe femme fut tuée à „ l'inſtant par d'autres Hollandois, qui preſ-„ que tous n'étoient plus maîtres d'eux-mêmes". *Pag.* 143.

Nota. M. Prevoſt ſemble faire grace aux Hollandois, en ne rapportant que ce trait de barbarie *entre pluſieurs fort odieux*; mais c'eſt le ſeul que lui fourniſſoit Schouten, qui juſtifie la fureur des Soldats par la certitude où ils étoient, que la multitude de leurs Ennemis les accableroit, s'ils ne faiſoient des efforts extraordinaires. R. d. E.

(*n*) Ils reſtèrent maîtres de Panakoke, leur conquête; mais les Portugais ne furent pas encore chaſſés de l'Iſle. R. d. E.

(*o*) La bonne foi de Schouten éclate dans les peintures. „ Ces Perfides, dit-il, n'ont „ pas laiſſé de rompre cette Paix, par des „ fourberies & des cruautés, telles qu'ils en „ avoient déja exercé contre nôtre Nation. „ Pluſieurs de nos gens, échappés du nau-„ frage, ont été maſſacrés par leurs mains. „ Ils ont attaqué nos Forteresſes. Ils ont „ envoyé des Flottes contre nous, entr'autres à Button, avec dix mille hommes de „ débarquement. Ils nous preſſoient avec „ une fureur incroyable, en 1666, lorſque „ l'Amiral Corneille *Speelman*, qui fut envoyé de Batavia avec une Armée navale, „ au ſecours de cette Iſle, remporta ſur „ eux une glorieuſe victoire. Le Roi de „ Macaſſar, affoibli, demanda encore la „ Paix: mais elle ne dura pas plus que les „ précédentes. Toutes les Parties de l'Iſle „ conſpirèrent la perte des Hollandois, en „ 1669. Le même Speelman, qui fut employé à diſſiper cette tempête, n'en vint „ à bout qu'après des exploits extraordinaires, dont la mémoire mériteroit d'être „ perpétuée par une Hiſtoire particulière. „ Enfin, conclut Schouten, les Macaſſarois „ furent réduits, & la grande & puiſſante „ Iſle de Celebes eſt maintenant ſoûmiſe à la „ Compagnie". *Pag.* 160 & 161.

§. II.

§. II.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

[*Seconde Expédition des Hollandois, contre Macaſſar, en 1666.*

Introduction.

LE récit de Schouten nous conduit naturellement à celui de ces Exploits mémorables, qui ont réduit l'Iſle de Celebes ſous l'obéïſſance de la Compagnie Hollandoiſe, & qu'il jugeoit ſi dignes d'être tranſmis à la poſtérité, par une Hiſtoire particulière. Ce ſouhait, qu'il ſemble former pour l'honneur de ſa Nation, a été accompli depuis, & nous avons, de ces derniers événemens, une Relation très-authentique (*a*), dont nous allons donner le précis, après avoir rapporté, en peu de mots, les cauſes de cette nouvelle Guerre, que nous emprunterons de Valentyn, & qui répandront beaucoup de jour ſur quelques-unes de ſes circonſtances, relatives aux Rebelles de l'Iſle.

1665.

Le Roi de Macaſſar rompt la Paix avec les Hollandois.

A peine la Paix de 1660 eut été ſignée, que le Roi de Macaſſar recommença à exercer toutes ſortes de violences, de perfidies & de cruautés contre les Hollandois. En 1665, il envoya à Button, un Corps de dix mille hommes, qui attaquèrent leurs Places, & maltraitèrent leurs gens. Peu de mois auparavant, quelques-uns de leurs Vaiſſeaux ayant fait naufrage ſur ſes Côtes, ſes Sujets maſſacrèrent inhumainement ceux qui avoient échappé à la fureur des ondes, & pillèrent à l'ordinaire leurs marchandiſes. Tel fut le ſort des Navires la *Baleine* & la *Lionne*. Preſque dans le même-tems, un Prince de Macaſſar eut l'audace de donner un ſoufflet au Chef du Comptoir Hollandois, qui reclamoit l'aſſiſtance du Roi, au ſujet du dernier de ces Vaiſſeaux. Un affront ſi ſenſible ne permit pas, à ce Chef, de s'arrêter plus longtems dans un lieu où ſa Nation ne trouvoit ni ſûreté ni juſtice. Lorſqu'il s'embarqua pour retourner à Batavia, un Noble Bouguis, nommé Raja *Palaka*, partit ſecrétement avec lui, plein de projets de vengeance contre le Roi Haſſan-Oudin, dont il avoit reçu quelque mécontentement particulier, ſans compter le double motif qui l'engageoit à fuïr une Cour, où ſon Ayeul & ſon Père, qui en occupoient les premières Charges, ſous le règne de Sombanco, avoient fini leurs jours par les plus cruëls ſupplices.

On ſe prépare à lui faire la Guerre.

Ce jeune homme, arrivé à Batavia, fit ſes plaintes au Conſeil, implora ſon ſecours, indiquant en même-tems les moyens de ſe rendre maîtres de Macaſſar, & de vanger les outrages faits à la Compagnie, au ſervice de laquelle il offroit de s'employer de toutes ſes forces. On ſe concerta avec lui, & l'on réſolut de faire partir inceſſamment une puiſſante Flotte, ſous les ordres de l'Amiral Speelman; mais il fut trouvé bon d'envoyer, en attendant, Raja Palaka, à Macaſſar, où l'on ne ſavoit encore rien de ſon évaſion, pour y aſſembler ſon monde; ce qu'il fit avec tant d'imprudence, qu'il ſe ſeroit vû en danger éminent de perdre la vie, s'il ne ſe fut ſauvé à tems à Button, d'où le Roi de Goa l'ayant fait reclamer, par ſes Ambaſſadeurs, ſans pouvoir l'obtenir, ce Prince y envoya, en 1666, une Flotte

1666.

(*a*) Cette Relation, imprimée à Batavia, & traduite en François, ſe trouve jointe à l'Hiſtoire de Macaſſar, par Gervaiſe, Edition de Ratisbonne, chez Eraſme *Kinkius*, en 1700.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR. 1666.

te de vingt-cinq mille hommes, avec menace de ſaccager l'Iſle, ſi on ne le remettoit entre ſes mains; mais le Roi de Button, comptant ſur l'arrivée de la Flotte Hollandoiſe, que Raja Palaka lui faiſoit eſpérer, de jour en jour, refuſa conſtamment de ſatisfaire à ſa demande.

Relation de cette expédition.

„ L'AMIRAL Speelman, qui avoit mis à la voile, de Batavia, le 24 „ Novembre, avec treize Vaiſſeaux, montés de cinq cens Soldats Hol„ landois, trois cens Indiens, & des Matelots au-delà de l'ordinaire, é„ tant arrivé, le 19 Décembre, à la vûe de Macaſſar, reçut, le lende„ main, dans ſon bord, deux Députés, qui lui apportoient, de la part „ du Roi, mille cinquante-ſix mazes d'or, que ce Prince avoit promis „ pour le maſſacre des Hollandois, & mille quatre cens trente-cinq risda„ les pour le pillage du Vaiſſeau la *Lionne*; mais ayant refuſé de faire ſoû„ miſſion à la Compagnie, on fut obligé de lui déclarer la Guerre, d'au„ tant plus qu'on ſçavoit, que ce Prince avoit envoyé une puiſſante Flotte „ du côté de Button, il y avoit environ ſix ſemaines. Auſſi-tôt les Vaiſ„ ſeaux Hollandois arborérent le pavillon rouge, & paſſant devant la Vil„ le de Macaſſar, ſe rendirent au Sud de l'Iſle, pour y faire tout le dégat „ qu'il leur ſeroit poſſible.

„ L'AMIRAL étant arrivé au Golfe de *Turate* (*b*), y fit une deſcente, „ avec deux Compagnies d'Infanterie Hollandoiſe, & tous les Bouguis „ qui étoient repartis ſur ſa Flotte. Après avoir réduit en cendres dix „ Habitations, grandes & petites, quantité de pady & de riz, & une „ Jonque neuve, armée en guerre, il revint le ſoir à bord, chargé de dé„ pouilles, emmenant quatorze priſonniers, avec autant de têtes de ceux „ qui avoient été tués dans cette rencontre. Le lendemain, la Flotte mouil„ la devant *Bontein* (*c*); où étoient les greniers des Ennemis. L'Amiral „ fit mettre à terre huit Compagnies d'Infanterie Hollandoiſe, deux de Na„ tionaux, & les Troupes de Raja Palaka, qui ſaccagérent une trentaine „ de Villages, & les réduiſirent en cendres, avec cent Barques, & trois „ mille laſts de pady & de riz. Cette expédition terminée ſi heureuſement, „ la Flotte fit voile vers Button, où elle arriva, à la vûe des Châteaux de la „ Place, le dernier jour de l'année ".

SUIVANT Valentyn, le Roi de cette Iſle, aſſiégé par l'Armée de Macaſſar, avoit été obligé de chercher ſon ſalut dans les montagnes. Les Ennemis s'étant mis à ſa pourſuite, il n'auroit pas pû y tenir longtems; & c'en étoit fait de Raja Palaka, ſi la crainte ne lui eut inſpiré d'aſſurer ce Prince, qu'il avoit des avis poſitifs, que l'Amiral Speelman ſeroit à Button, au plus tard dans ſept à huit jours. Là-deſſus le Roi demanda un délai pour ce court eſpace de tems, ſous prétexte qu'il lui étoit impoſſible de faire réſoudre, ſi promptement, ſes Montagnards à l'extradition de Raja Palaka, quoiqu'il y fut entiérement diſpoſé lui-même. Ce délai lui avoit été accordé, lorſque Speelman parut, le ſixième jour, avec ſa Flotte.

„ LE

(*b*) Ce n'eſt pas ce *Turate*, qui eſt marqué, dans nôtre Carte, ſur la Côte Occidentale, immédiatement au-deſſous de la Ligne Equinoxiale. Il s'agit ici d'un lieu de ce nom, ſitué au Midi de l'Iſle, en deça de *Banette*, ou dans ces environs.

(*c*) *Bontein* devroit être à la place de *Bompanga*, dans la même Carte.

„ Le premier de Janvier 1667, l'Amiral ſe rendit avec les Chaloupes „ & les plus petits Bâtimens de la Flotte, dans le Port de Button, dont „ il trouva la Ville étroitement aſſiégée par les Macaſſarois, avec environ „ quatre cens cinquante Bâtimens, & plus de dix mille hommes. Les Hol„ landois ayant mis pied à terre, tombèrent d'abord ſur les Barques de pro„ viſion, que les Ennemis avoient tirées à ſec, & en brûlèrent ſoixante, „ après une vive eſcarmouche. Enſuite ils aſſiégèrent l'Armée de Macaſ„ ſar, avec leurs petits Bâtimens. Leurs premières diſpoſitions attirèrent „ bientôt un grand nombre de Bouguis, qui vinrent ſe rendre à Raja Pa„ laka. Les Macaſſarois, qui voyoient leurs forces diminuer, craignant d'ê„ tre attaqués dans leurs retranchemens, levèrent le Siège pendant la nuit, „ & mirent le feu à leur Camp; tandis que tous les autres Vaiſſeaux de la „ Flotte Hollandoiſe entroient ſucceſſivement dans la Baye.

„ Les Ennemis envoyèrent enſuite des Députés à l'Amiral, qui ne les „ trouvant pas d'une qualité aſſez diſtinguée pour traiter avec lui, les ren„ voya juſqu'à trois fois; & ce ne fut que le 4. du même mois, que les trois „ principaux Chefs de l'Armée de Macaſſar vinrent ſe jetter à ſes pieds, „ pour ſe remettre à la diſcrétion de la Compagnie. Toutes les Troupes „ ennemies ayant été deſarmées, on en tranſporta cinq mille cinq cens „ hommes des plus robuſtes, dans une Iſle qui eſt entre Button & *Pantſia„ na*, ou *Pangaſina*, & l'on en prit, pour Eſclaves, environ quatre cens, „ tant hommes que femmes, outre cinq mille Bouguis, & quatre-vingt-ſix „ Pirogues des Ennemis, qui ſe rendirent à Raja Palaka. Trois cens au„ tres Pirogues (*d*), qui avoient été priſes ſur le Roi de Button, lui fu„ rent reſtituées. Enfin, cette journée livra, entre les mains des Hollandois, „ plus d'onze mille perſonnes; quatre mille laſts de riz, trois cens Piro„ gues, qu'ils coulèrent à fond, dans la Baye de Button, trente autres Bar„ ques, qu'on donna au Roi & aux Grands du Royaume; dix des meilleures, „ dont on fit préſent à Raja Palaka, & deux belles Jonques de guerre, „ que l'Amiral retint pour le ſervice de ſa Flotte, avec tous les principaux „ Chefs & Commandans de Macaſſar, qui demeurèrent auprès de lui com„ me priſonniers de guerre; ſans parler du butin aſſez conſidérable, qui con„ ſiſtoit principalement en criſſes, à poignées d'or & d'autres métaux, en „ armes à feu, javelots, quelque or, tant monnoyé qu'en lingots, & en „ cent quatre-vingt-quinze étendarts ou banderoles.

„ L'Amiral partit là-deſſus pour Amboine, d'où il ne revint, à Button, „ que vers la fin de Juin, avec ſeize Bâtimens, Vaiſſeaux ou Yachts, & „ quatorze Chaloupes, parmi leſquelles il s'en trouvoit quatre du Roi de „ Ternate. Cette Flotte avoit été accueillie d'une ſi violente tempête; „ dans le trajet de Button aux *Bougeroenes*, que les Barques de Raja Pala„ ka, qui étoient auſſi parties d'Amboine, ſous la conduite du Capitaine „ *Poleman*, en avoient été preſque toutes diſperſées; mais ce Capitaine re„ joignit quelque-tems après l'Amiral, avec la Chaloupe la *Concorde*, qu'il „ mon-

(*d*) Valentyn, qui donne la même Relation, n'en met que deux cens. C'eſt peut-être une faute dans la traduction.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR. 1667.

„ montoit, & lui donna avis, qu'il avoit vû Raja Palaka en grand peril, „ ſans qu'il lui eut été poſſible d'aller à ſon ſecours. Sur ce rapport, l'Ami- „ ral l'ayant renvoyé en Mer, avec deux Chaloupes, pour chercher le Ra- „ ja, il le trouva enfin, après bien des fatigues. Tous deux furent „ d'avis de paſſer, avec leur monde, à travers du Pays de *Boné*, ſur la Côte „ Orientale, pour ſe rendre par terre à Bontein, où étoit le rendez-vous de „ l'Armée. Ils exécutèrent cette réſolution avec beaucoup de courage, & „ brûlèrent, en paſſant, plus de cent Négreries, outre une grande quantité „ de pady & de riz.

„ CEPENDANT l'Amiral étant arrivé aux environs de Bontein, trouva cet- „ te Place bien fortifiée de paliſſades, & la Côte deffendue par pluſieurs „ Fortins de terre, avec près de ſix mille Macaſſarois, pour la garde de ces „ Poſtes. Il ne laiſſa pas d'y faire une deſcente & d'attaquer l'Ennemi, qu'il „ parvint à déloger ſans aucune perte conſidérable. Après avoir tout réduit „ en cendres, la Flotte fit voile du côté de Macaſſar, où les Ennemis pa- „ roiſſoient réſolus de faire une vigoureuſe réſiſtance; mais on ne jugea „ pas à propos de rien entreprendre contre eux, qu'on n'eut reçu des nou- „ velles de Raja Palaka, & que les Barques ne fuſſent arrivées.

„ LE 19 Juillet, à la pointe du jour, les Ennemis commencèrent à „ faire grand feu du Fort Royal, & à tirer une infinité de volées de ca- „ non ſur le *Tertolen*, que l'Amiral montoit; On ne manqua pas de leur ré- „ pondre de toute l'Artillerie de la Flotte, qui continua de battre juſqu'à la „ nuit, dont les Vaiſſeaux profitèrent pour s'éloigner de terre, ce qui fit „ croire aux Ennemis que l'Amiral étoit mort. On ſe rendit enſuite de- „ vant *Panakoke*, où les Troupes de Button arrivèrent auſſi le 23, avec „ vingt-quatre Barques montées de mille hommes. Les petits Bâtimens „ ayant fait deſcente, mirent le feu au Village de *Batta-batta*; le 27, ils „ canonnèrent *Borrambon*, & le lendemain, ils ſe portèrent devant *Gliſſon*, „ où, dans une vive eſcarmouche qu'ils eurent avec les Ennemis, ils per- „ dirent un Lieutenant & quatorze hommes.

„ PEU après, l'Amiral ayant eu avis que les Ennemis avoient deſſein de „ couper le paſſage à Raja Palaka, & au Capitaine Poleman, qui ve- „ noient de Bontein, avec leurs Troupes, n'eut rien de plus preſſé que d'ac- „ courir à leur ſecours. Il les trouva inopinément dans les environs de „ *Patembean*, & apprit d'eux, qu'ils avoient eû une rencontre fort vive, a- „ vec l'Ennemi; mais qu'ils étoient enfin demeurés victorieux. Enſuite „ étant retourné avec ſa Flotte, du côté de Gliſſon, l'Amiral y fit deſcen- „ te, le 2 Août, ſans aucune réſiſtance. Ce jour-là ſe paſſa en de furieu- „ ſes eſcarmouches, dans leſquelles les Hollandois eurent cinquante-ſix „ hommes bleſſés; ce qui n'empêcha pas qu'ils ne donnaſſent la chaſſe aux „ Ennemis, juſques fort avant dans le Pays, après avoir totalement défait „ leurs premières Troupes. On fut informé, qu'en deux rencontres, ils a- „ voient perdu plus de mille hommes, & que Craen *Montemarano* avoit „ abandonné les Hollandois, & s'étoit de nouveau rangé ſous les étendarts „ du Roi de Macaſſar, laiſſant aux premiers ſon fils aîné avec une de ſes „ ſœurs. Speelman n'avoit plus alors qu'environ treize cens hommes, tant

„ Soldats

„ Soldats, que Matelots, ſans compter les Naturels du Pays. Le Yacht „ le *Nuiſſembourg*, qui étoit parti le 6, de Macaſſar, ſe trouva le lendemain „ en grand danger; Quarante-cinq Eſclaves de l'Iſle, & quinze Priſonniers „ de diſtinction, qui s'étoient rendus aux Hollandois, devant cette Place, „ ayant briſé leurs fers, égorgèrent la garde avec des bambous aiguiſés, & „ alloient s'emparer du Bâtiment, ſans le ſecours qu'il reçut d'un autre „ Vaiſſeau, & l'effet d'un coup de canon chargé de feraille, qu'on tira „ à propos ſur ces Traitres, qui furent tous maſſacrés dans la fureur de la „ mêlée.

„ L'Armée de Boni, compoſée de ſix mille hommes, étant partie de Tu- „ rate, ſur les Vaiſſeaux Hollandois, étoit arrivée devant Gliſſon, & y a- „ voit mis pied à terre. Raja Palaka avoit donné, la nuit précédente, un „ aſſaut ſur Turate, & chaſſé l'Ennemi de trois Poſtes. Les Hollandois „ avoient alors, à Gliſſon, environ ſept mille Bouguis, trois mille Ternatois „ & Buttonois, outre les Troupes des Capitaines *Joncker* & *Strycker*, avec „ quatre pièces de canon. L'Armée ennemie étoit forte d'environ vingt „ mille hommes.

„ Le 18, l'Amiral & ſon Conſeil ayant réſolu, avec Raja Palaka, d'atta- „ quer, pendant la nuit, le Château de Gliſſon, avec cent hommes d'élite „ & bien armés, ſous la conduite d'un transfuge, ce deſſein leur réuſſit ſi „ bien, qu'à trois heures du matin l'Amiral apprit que Raja Palaka s'étoit „ rendu maître de ce Poſte, & demandoit du ſecours, qui lui fut envoyé „ tout de ſuite. Ce renfort arriva très-à propos, parceque les Ennemis „ donnèrent cinq aſſauts furieux ſur la Place, depuis ſix heures du matin „ juſqu'à midi; mais ils furent toûjours vigoureuſement repouſſés, & for- „ cés enfin de ſe retirer juſqu'à cinq heures du ſoir, qu'ils revinrent à la „ charge avec tant de furie, que la victoire eut été fort douteuſe, ſi les „ Aſſiégés ne ſe fuſſent parfaitement bien tenus ſur leurs gardes.

„ Les Ennemis furent d'abord arrêtés par l'effet de quatre bombes & „ autant de grenades; une ſortie qu'on fit ſur eux, dans ce moment, les mit „ en fuite juſqu'à leur premier *Pagger*, ou Fortin, qu'ils furent contraints de „ quitter, à cauſe des bombes & des grenades qu'on y jettoit du Château. Ce „ Fortin, & un autre proche de Gliſſon, étoient ſitués ſi avantageuſement, „ que les Ennemis auroient pû de-là canonner la Flotte, & il parut que „ c'étoit auſſi à ce deſſein, qu'ils avoient commencé à y dreſſer quelques „ Batteries. Leurs transfuges apprirent enſuite, qu'ils avoient perdu beau- „ coup de monde, entr'autres le Roi de *Mandhar*, le fils aîné de Craen „ *Linques*, & pluſieurs des principaux de leur Nobleſſe. La perte, du côté „ des Hollandois, ne s'étoit montée qu'à ſix Bouguis tués & cinquante „ bleſſés. On commanda enſuite des Soldats Hollandois, avec les Bouguis „ du Capitaine Poleman, pour la garde des Forts de Gliſſon; & la même „ nuit, les Troupes de Boni s'étant avancées juſqu'au-deſſous de l'Armée „ Royale, avec huit pièces de canon, elles y répandirent l'allarme de tou- „ tes parts.

„ Le lendemain, à la pointe du jour, les Ennemis ayant raſſemblé tou- „ tes leurs Forces, vinrent donner un rude aſſaut au Pagger de Gliſſon; „ mais ils furent vigoureuſement repouſſés. Après s'être retirés dans le

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR. 1667.

„ Fort du Sud, ils l'abandonnèrent le jour ſuivant aux Bouguis, qui y mirent „ le feu, & retournant à groſſes troupes ſous le Fort Royal, chacun avec „ ſa charge de pady ſur les épaules, les Macaſſarois, qui les virent, les „ chargèrent ſi bruſquement, qu'après un combat fort vif, pendant deux ou „ trois heures, les deux partis ſe ſéparèrent ſans pouvoir ni l'un ni l'autre „ s'attribuer l'honneur de la victoire. Cependant les Ennemis, quittant „ bientôt leurs retranchemens, allèrent camper à la portée de canon du „ Pagger Hollandois. On les y attaqua, la nuit du 26, avec tant de bon- „ heur, qu'ils furent contraints de prendre la fuite, laiſſant une trentaine „ de morts, & tout leur Camp au pillage des Hollandois, qui brulèrent & „ ſaccagèrent tous les Villages à deux lieues au Sud de Macaſſar. L'Ami- „ ral ayant fait auſſi démolir tous les Forts & Paggers qu'il avoit pris à „ Gliſſon, fit voile, la nuit du 2 Septembre, pour ſe rendre au Sud de la „ Rivière d'*Ayen*, où il mit tout ſon monde à terre, ſans aucune réſiſtance. „ Quand l'Armée s'y fut bien retranchée, Raja Palaka s'avança juſqu'aux „ travaux des Ennemis, qu'il délogea; & ce ſuccès fut immédiatement „ ſuivi de la priſe d'un de leurs Paggers, ſitué ſur la Côte, dont il enleva „ l'Artillerie.

„ LE 17. du même mois, les Hollandois eurent un autre combat des „ plus rudes avec les Ennemis, qui furent défaits & mis en fuite, avec „ perte de trente Malais, ſans compter les Macaſſarois, parmi leſquels ſe „ trouvoient trois perſonnes de marque. Cette victoire ne couta, aux pre- „ miers, que ſept Bouguis tués & ſoixante bleſſés. Un grand nombre de „ ces Peuples vint ſe rendre au Raja, ſous la conduite des principaux de „ ſa famille. Le Roi de *Panna*, ſon proche Parent, qui tenoit auſſi la „ Campagne, avec un Corps d'environ cinq mille hommes, s'étoit approché „ juſqu'à ſeize miles de Macaſſar, & avoit pillé & ſaccagé pluſieurs Villa- „ ges ſur ſa route. D'un autre côté, le Roi de *Biema*, qui depuis ſa déli- „ vrance de Button, avoit toûjours paru fort attaché à la Compagnie, ve- „ noit de ſe jetter de nouveau dans les Troupes du Roi de Macaſſar, après „ avoir miſérablement maſſacré neuf Hollandois, à bord d'une Chaloupe.

„ LE premier jour du mois d'Octobre fut marqué par un nouvel avanta- „ ge, que les Hollandois remportèrent ſur un Corps de huit à neuf cens „ hommes des Troupes ennemies. Deux jours après, Raja Palaka „ chaſſa quelques Macaſſarois, qui étoient occupés à conſtruire un Fort „ dans les environs de *Pattembite*. L'avis qu'on eut d'une irruption „ qu'ils méditoient de faire dans le Pays des Bouguis, avec trente-deux „ Pirogues & mille hommes, obligea l'Amiral d'y envoyer, en toute diligen- „ ce, trois Vaiſſeaux & deux Chaloupes. La nuit du 8, on reçut un nouveau „ renfort de trente Déſerteurs de *Sopping*, qui avoient perdu leur Roi dans „ les montagnes. Pluſieurs proches Parens de Raja Palaka ayant joint les „ autres dans le Village de *Sanrangen*, il y alla la nuit ſuivante, & en re- „ vint le matin, avec cent cinquante hommes & deux cens trente-ſept „ femmes, ou enfans. Ce Raja s'étant remis tout de ſuite en Campagne, „ battit encore les Ennemis à différentes repriſes, & ſe rendit maître de „ trois de leurs Paggers, où il trouva entr'autres onze pièces d'Artillerie; „ mais il reçut deux legères bleſſures.

„ DES

„ Des avantages si fréquens, quoique peu considérables, avoient si fort abbatu le courage des Ennemis, que l'Amiral crut devoir profiter de cette consternation pour leur faire des propositions de Paix. Le Roi de Macassar reçut bien ses Députés, & demanda une trêve de trois jours pour se résoudre. Le 1er de Novembre, ses Ambassadeurs arrivèrent au Camp des Hollandois, avec une suite d'environ deux cens hommes. On les renvoya le lendemain, accompagnés de deux Députés, qui eurent ordre de déclarer au Roi, de vive voix, que s'il avoit quelque chose à proposer, ou à repliquer, il le fit avant les six heures du soir, parcequ'alors la trêve seroit finie. Les Députés furent conduits à l'audience du Prince. Après avoir entendu leur Commission, le Conseil parut fort embarrassé sur le parti qu'il devoit prendre; Enfin *Crongron*, l'un des principaux Ministres, rompant le silence, dit en riant: *Hé bien! les Hollandois n'ont-ils pas raison? Qu'est-il besoin de consulter davantage? Si nous ne voulons pas les attaquer, ils nous attaqueront nous-mêmes.* Les Députés furent congediés avec cette réponse.

„ Dans ces entrefaites, les Craens *Layo* & *Bancala* s'étant fait voir sur la Rivière, comme s'ils eussent voulu se rendre, l'Amiral leur envoya Raja Palaka, chargé de quelques présens, qu'ils acceptèrent avec reconnoissance: Ces deux Craens avoient la garde d'un petit Pagger, derrière celui de la Pointe de la Rivière d'Ayen; Raja Palaka convint, avec eux, qu'on iroit les attaquer, entre le 2 & le 3 Novembre, & qu'ils feroient semblant de se deffendre; mais qu'après quelques décharges en l'air, ils sortiroient de leur Poste, pour aller chez eux rallier leurs Troupes & solliciter leurs Voisins, à venir se rendre, à leur exemple, entre les mains de la Compagnie, comptant qu'ils pourroient joindre l'Armée Hollandoise avec cinq mille hommes armés. Ce projet fut exécuté à point nommé, & malgré la résistance du premier Pagger, une Batterie de six piéces de canon l'obligea bien-tôt de se rendre. Outre ces deux Paggers, les Hollandois en trouvèrent deux autres abandonnés, qu'ils réduisirent en cendres. Le 4, Raja *Cajo* fut envoyé, avec cinq Barques, du côté de Turate, pour porter aux Grands de ce lieu-là quelques présens. Le Prince *Calemaita*, qui servoit dans les Troupes de Macassar, avoit fait connoître son desir de se reconcilier avec la Compagnie & avec le Roi de Ternate son frère. Il y avoit encore, sur le bord de la Rivière, un Pagger, que les Ennemis abandonnèrent, & qu'on démolit ensuite; un autre plus grand, mais presque tout demantelé & muni de peu de monde; un troisième, où le Roi étoit logé, tomboit aussi en ruine; & il paroissoit que l'Ennemi eut dessein de décamper de-là pour aller se poster sur le bord de la Rivière de Gresse. Au bout du Bois, il y avoit un grand Pagger derrière Borrombon, que Craen *Linques* gardoit; mais on en avoit déja retiré l'Artillerie. L'Amiral s'y rendit le 7, avec Raja Palaka, suivis de deux cens Soldats Européens & des Troupes d'Amboine; ils mirent d'abord le feu au Bourg de Bonaye, & résolurent de relever un vieux Pagger au bout du Bois, pour favoriser l'attaque du Château de Linques, & se porter ensuite sur Borrombon, au cas de réussite de la première entreprise.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR. 1667.

„ LE Roi & ſon Peuple, qui voyoient toutes ces diſpoſitions, ſem-
„ bloient être fort portés pour la Paix; mais Craen *Tello* y étoit d'autant
„ plus contraire. Il vouloit à tout riſque livrer Bataille à l'Armée Hollan-
„ doiſe. Craen *Greſſe* étoit arrivé à *Wadjo*, ſans y avoir trouvé de ſecours
„ conſidérable. Raja Panna, neveu de Raja Palaka, & qui ſuivoit le mê-
„ me parti, avoit décampé de *Beron* pour aller à Sopping, où il étoit en
„ bonne poſture. Daen *Pabile*, & ceux de *Loubou*, s'étoient battus à diver-
„ ſes fois contre ceux de Wadjo, & avoient eû l'avantage ſur ces der-
„ niers, qui, à cauſe de l'incendie des Villages aux environs, s'étoient re-
„ tirés juſqu'à leur principale Négrerie. La plûpart des Peuples de deça
„ la Rivière s'étoient rangés ſous l'obéiſſance des Hollandois, & les au-
„ tres avoient pris le parti du Roi de Macaſſar. Ceux de *Lamoure* avoient
„ imploré la protection de la Compagnie, contre l'oppreſſion inſupportable
„ de Daen *Matuane*, & ceux de Biema desapprouvoient bien l'attentat
„ & meurtre commis par leur Roi; mais ils n'avoient pas encore député
„ à l'Amiral pour renouveller le Traité, ni envoyé les frères de l'Aſſaſſin
„ qu'il avoit demandés.

„ TELLE étoit la ſituation des choſes, le 7 de ce mois, lorſqu'on vit ar-
„ river, au Camp Hollandois, des Ambaſſadeurs du Roi de Macaſſar,
„ chargés d'une lettre & de ſept ſacs, qui contenoient trois mille trois
„ cens quatre-vingt quatorze risdales. L'Amiral y répondit, de ſon côté,
„ par l'envoi de quelques Députés, qui revinrent le lendemain avec trois
„ Macaſſarois, dont la Commiſſion n'aboutiſſoit qu'à demander, de la part
„ de leur Prince, une trève de dix jours dans toute l'étendue de ſon Royau-
„ me, pour pouvoir ſe déterminer ſur les conditions de la Paix; mais on
„ ne voulut lui accorder que trois jours.

„ EN attendant, ſur les avis qu'on reçut, que les Craens Layo & Bancala
„ étoient déja ſur pied, qu'ils avoient brûlé les habitations frontières de
„ la juriſdiction du Roi, & dirigé enſuite leur marche du côté de Linques,
„ où Craen Linques s'étoit auſſi rendu, avec trois cens hommes, pour
„ ſolliciter, à ce qu'on croyoit, le Peuple à la revolte contre ce Prince,
„ l'Amiral jugea à propos d'y envoyer la Chaloupe le *Dauphin*, avec un
„ Député, pour les aſſûrer des bonnes intentions de la Compagnie. On tra-
„ vailloit en même-tems à raſſembler les Alliés de Turate. Craen Tello
„ étant tombé malade, avoit été obligé de ſe faire tranſporter à Jompan-
„ dan, & Craen Callematta étoit parti de compagnie. Le Roi avoit com-
„ mencé de fortifier le Village de *Bonte Birain*, ſur la Rivière de Greſſe;
„ mais l'on fut informé qu'il n'étoit gardé que par une dixaine d'hom-
Concluſion de la Paix. „ mes, & que généralement tout le Pays de Macaſſar aſpiroit après la
„ Paix". On n'en étoit pas fort éloigné, puiſqu'elle ſe fit le 18 de ce mois, à des conditions extrêmement avantageuſes pour la Compagnie (*a*).

(*a*) Nous avons promis d'en rapporter les Articles. Les voici en moins de paroles.

1. On confirme les Traités du 19 Août, & 2 Décembre 1660, dans tous leurs points, pour autant qu'il n'y a pas été dérogé par le préſent Traité.

2. On livrera inceſſamment à l'Amiral, ſans exception, tous les Européens, Sujets de

de la Compagnie, qui ſe trouvent à Macaſſar, ſoit qu'ils y ſoyent paſſés en dernier lieu, ou dans d'autres tems.

3. On reſtituera à la Compagnie tous les effets qu'on a recouvrés du naufrage du Vaiſſeau la *Baleine*, & du Yacht la *Lionne*, à l'exception de huit pièces de canon de fer, au cas qu'il ſe trouve, que la Compagnie en a été ſatisfaite.

4. On fera prompte & bonne juſtice, en préſence du Réſident de la Compagnie, de tous ceux qui ſeront trouvés coupables des aſſaſſinats commis en la perſonne de pluſieurs Hollandois, & la Régence de Macaſſar en fera une exacte recherche, pour qu'il en ſoit ſtatué un exemple.

5. Elle s'oblige en particulier de contraindre tous les Débiteurs de la Compagnie à lui payer au plutôt leurs arrerages, ſinon cette année, du moins pour le plus tard l'année prochaine.

6. On fera ſortir de Macaſſar & des Pays de ſon reſſort, tous les Portugais & leurs adhérens qui s'y trouvent, ſans aucune exception; Et comme on doit croire que les Anglois ſont de grands Boutefeux, qui ont eû la principale part à l'infraction des derniers Traités, les Régens de Macaſſar ſeront tenus de leur faire auſſi évacuer le Pays, à la première occaſion, ſans permettre jamais à ces deux Nations, ou à d'autres de l'Europe, d'y venir exercer le Commerce, ni même d'y reſter, après le dernier du mois de..... tout au plus tard.

7. La Compagnie jouira du Commerce libre dans tout le Macaſſar, à l'excluſion de toute autre Nation, ſoit Européenne ou Indienne, ſans que perſonne puiſſe y apporter des toiles ou autres marchandiſes de Coromandel, de Surate, de Perſe & de Bengale, ni aucunes denrées de la Chine, ſous peine de confiſcation des effets, au profit de la Compagnie, & de correction arbitraire. On n'en excepte que les groſſes toiles telles qu'on les fait ſur la Côte Orientale de Java.

8. On accorde auſſi à la Compagnie l'exemption de tous Droits d'entrée ou de ſortie.

9. Les Régens ou les Sujets de Macaſſar ne pourront naviguer (1) à l'avenir qu'à Baly, à la Côte de Java, à Jacatra, Bantam, Jamby, Palembang, Johor & Borneo, & ils ſeront tenus de ſe munir, à cet effet, dès paſſeports de l'Officier qui commande ici de la part de la Compagnie, ſous peine d'être traités comme ennemis & ſaiſis; ſans qu'il leur ſoit deſormais permis d'envoyer aucuns Bâtimens à Bima, Solor, Timor, &c. ou à l'Eſt de la Pointe de *Laſſen*, qui eſt la Partie Orientale du Golfe de Sileyer, ni de l'autre côté, au Nord ou à l'Eſt de Borneo, pour aller à Mindanao, ou aux Iſles voiſines, ſous peine de la vie & de confiſcation des biens de ceux qu'on y trouvera.

10. Tous les Forts ſitués le long de la Côte de Macaſſar, comme *Borrambon*, *Pannekoke*, *Greſſe*, *Mariſſon*, *Borrebos* ou autres, ſeront inceſſamment démolis; à l'exception ſeulement du Château de *Sambonpo*, qui reſtera au Roi; & l'on ne pourra plus en bâtir de nouveaux, ſoit là ou ailleurs, que du commun conſentement de la Compagnie.

11. Le Fort Septentrional, nommé *Joupandan*, ſera évacué tout de ſuite par les Troupes de Macaſſar, & livré en bon état à la Compagnie, pour y mettre Garniſon; le Village & les Terres de ſa dépendance devant y reſter comme auparavant, ſans que le Gouvernement de Macaſſar puiſſe ſe mêler en aucune façon des Habitans; bien entendu que les Marchands payeront au Roi, pour leur trafic, tels droits & péages, dont on conviendra ultérieurement, & que la Compagnie ne donnera point d'azyle, dans l'étendue de ſon reſſort aux Malfaiteurs ou Débiteurs du Roi & des Grands. On relevera auſſi inceſſamment la Loge de la Compagnie, ſoit dans l'intérieur du Fort, ou au dehors, à ſon choix.

12. La Monnoye de Hollande, qui a cours à Batavia, l'aura auſſi à Macaſſar au même prix; & ſi le Peuple témoignoit de la repugnance à la recevoir, le Gouvernement ſe charge de la lui faire agréer par force.

13 Pour amende de la dernière infraction de la Paix, le Roi & les Grands promettent de livrer, à la Compagnie, mille Eſclaves des deux Sexes, ou d'en payer la valeur en canon, en or, ou en argent, à raiſon de deux Teils & demi, ou de quarante Mazes d'or de Macaſſar chaque Eſclave.

14. Le Roi & les Grands de Macaſſar ne pourront ſe mêler, à l'avenir, des affaires du Pays de Biema & de ſon reſſort, ni jamais l'aſſiſter directement ou indirectement contre la Compagnie.

15. Leſdits Régens, informés de l'horrible aſſaſſinat, dont le Roi de Biema, ſon Gendre Craen *Dompo*, Raja *Tamborro*, Raja *Sangarre*, & leurs adhérens, au nombre de vingt-

(1) Le Traducteur avoit mal rendu les mots de *vaarten maaken*, par ceux de *faire bâtir aucunes Barques ou Vaiſſeaux*. Ainſi la Note qu'on a ajoûtée, d'après cet article, ci-deſſus, *pag.* 89, tombe d'elle-même.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR. 1667.

vingt-cinq personnes, se sont rendus coupables envers la Compagnie, s'engagent de lui livrer Raja Biema & ceux de ses Complices qui pourront être découverts, pour qu'ils soyent punis comme ils le méritent; de même que Craen *Montemarano* (1), afin qu'il demande en toute soumission pardon de son crime.

16. Ils restitueront, au Roi de Button, tous ses Sujets, qui ont été faits prisonniers, dans la dernière invasion des Macassarois, avec le prix reçu de ceux qui sont morts depuis leur vente; & renoncent très-expressément à toutes prétensions sur ses Etats.

17. Ils restitueront de même au Roi de Ternate, les Habitans des Isles *Xulas*, & les canons qu'ils lui ont enlevés; déclarant n'avoir aucune prétension sur ces Isles, & renonçant, en faveur dudit Roi, à toutes celles qu'ils forment sur les Isles *Saleyer* & *Pantsiana*, sur toute la Côte Orientale de Celebes, y compris les Isles de *Bangay*, de *Gapy* & autres, situées le long de cette Côte; comme aussi entre *Mandhar* & *Manado*, sur les Pays de *Lambagy*, *Caudiepan*, *Bool*, *Tontoli*, *Dampellas*, *Balaissang*, *Silensac* & *Cajely*, qui appartenoient anciennement aux Rois de Ternate, & que lesdits Régens de Macassar leur cédent à perpétuité, promettant de ne jamais les troubler à l'avenir dans la possession de ces Terres.

18. De plus, lesdits Régens renoncent à tous droits de souveraineté sur les Pays de Bouguis & de Loubou, dont ils reconnoissent les Rois, Princes & Seigneurs pour libres & indépendans, & déclarent n'avoir pas la moindre prétension à leur charge; promettant de remettre en pleine liberté, sans aucun delai, le vieux Roi de Sopping, ses terres, femmes, enfans, domestiques & effets sans exception, & de nous les délivrer, avec tels autres Seigneurs Bouguis, qui peuvent se trouver encore au pouvoir du Roi de Macassar, y compris leurs femmes & enfans.

19. Ils déclarent aussi reconnoître pour libres, les Rois, Seigneurs & Etats de *Layo* & de *Bancala*, avec tout le Pays de *Turate* & de *Badjing* & leurs dépendances, qui se sont soûmis à la Compagnie pendant la Guerre.

20. Tous les Pays conquis, par la Compagnie & ses Alliés, depuis *Boulou-Boulou* jusqu'à *Turate*; & de-là jusqu'ici à *Bangaya*, leur demeureront en propriété, selon le droit de la Guerre, le Roi de Macassar n'y ayant plus rien à prétendre; mais le tout restant à la disposition de la Compagnie, pour en faire ce que bon lui semblera; & dès que les Rois de *Panne* & de *Baeca* seront arrivés, on pourra designer ce qui nous revient au Nord de Macassar, en vertu du même droit de conquête.

21. Les Pays de *Wadjo*, *Boulou-Boulou* & *Mandhar*, s'étant rendus coupables envers la Compagnie & ses Alliés, lesdits Régens promettent de les abandonner, sans leur prêter directement ou indirectement la moindre assistance contre nous.

22. On est aussi convenu que les Bouguis & les Turatois, qui ont des femmes de Macassar, & les Macassarois, qui en ont de Bouguis & de Turate, pourront emmener chacun la sienne, selon que bon lui semble, comme il est convenable; & l'on ne recevra desormais, dans les Etats de part & d'autre, aucun des Sujets respectifs, qui voudroient s'y retirer, que du consentement de leurs Rois & Seigneurs légitimes.

23. Les Régens de Macassar, conformément au 6me. Article, promettent de fermer leur Pays à toutes les autres Nations, & de leur en défendre l'entrée de toutes leurs forces; mais au cas qu'ils n'en fussent pas en état, pour lors ils devront demander, à cet effet, le secours de la Compagnie, qu'ils reconnoissent comme leur Protectrice, & qu'ils seront aussi tenus d'assister, de leur côté, en étant requis, sans entrer en aucune négociation de Paix avec ses Ennemis.

24. Dans ce Traité de Paix perpétuelle, d'Amitié & d'Alliance, sont compris les puissans Rois de Ternate, Tidor, Bachian, Button; les Rois de Bouguis, Sopping, Loubou, Turate, Layo, Badjing, avec tous leurs Pays & Sujets; comme aussi Biema, de même que tels autres Souverains & Princes, qui demanderont par la suite à entrer dans cette Alliance.

25. S'il arrivoit qu'il s'élevât des différends entre les Alliés respectifs, les parties ne pourront pas d'abord recourir aux armes; mais elles devront en instruire le Capitaine des Hollandois, pour qu'il tâche d'accommoder les choses à l'amiable; & si l'une des parties ne vouloit pas entendre raison, alors tous les Alliés seront obligés de venir au secours de l'autre.

26. Après la conclusion de ce Traité, le Roi & les Grands de Macassar seront tenus d'envoyer à Batavia, avec l'Amiral, deux des principaux Rois du Conseil, à leur choix, pour présenter ce Traité à M. le Gouverneur Général & à MM. du Conseil des Indes, & leur

(1) Voyez ci-dessus, *pag.* 120.

leur en demander la ratification, ſous l'aſſurance, que leſdits Députés s'en retourneront ſatisfaits; mais il ſera libre, a M. le Général; s'il le ſouhaite, d'exiger deux fils des principaux Rois, pour reſter auprès de lui comme Otages, auſſi longtems qu'il le jugera néceſſaire; Néanmoins, après une année, le Roi de Macaſſar pourra les faire relever par d'autres: & la Compagnie ſera tenuë de leur faire porter l'honneur & le reſpect convenables, ſans ſouffrir qu'on leur faſſe la moindre violence.

27. Pour ampliation du 6me. Art., on accorde à la Compagnie la permiſſion de tranſporter à Batavia les Anglois, qui ſont dans ce Pays, avec tous leurs effets, ſans que le Roi puiſſe s'y oppoſer.

28. De même pour ampliation du 15me. Art., il a été promis, que ſi dans dix jours on ne trouve pas morts ou vifs les Rois de Biema & de Montemarano, on mettra alors en depôt, entre les mains de la Compagnie, les fils de ces deux Princes.

29. Le Gouvernement promet à la Compagnie de lui payer en dedommagement des fraix de la Guerre, la ſomme de 25000. risdales, en cinq Mouſſons conſécutives, ſoit en canon, en marchandiſes, or, argent ou joyaux, ſuivant leur prix.

30. Et pour plus religieuſe obſervation de tous ces Articles, le Roi de Macaſſar & les Grands de ſon Royaume d'une part, l'Amiral, pour la Compagnie d'autre part, ainſi que les Rois & Princes compris dans cette Alliance, après l'invocation du ſaint Nom de Dieu, les ont jurés, ſignés & ſcellés, chacun en ſa manière, dans une Tente dreſſée en raſe campagne, aux environs de *Borrombon*, ſur le propre Territoire de la Compagnie, le Vendredy, 18 Novembre 1667.

Dans le courant du mois de Mars de l'année ſuivante, on fit encore d'autres Traités avec les Rois de Tello & de Linques. On ſe contentera d'en extraire les conditions, acceptées par ces Princes.

„ Je ſouſſigné *Paducca Siri Sultan Harotunara Cbit*, Roi de Tello, devenu Ami & „ Allié de la Compagnie, dans la dernière „ Paix faite avec le Royaume de Macaſſar, „ me rappellant la fidélité & le ſoin paternel, dont la Compagnie uſe conſtamment „ envers ſes Amis & Alliés: déclare, par ces „ préſentes, que j'ai réſolu, de l'avis des Seigneurs de mes Etats, de mes Frères & de „ mes Sujets, de m'allier & m'engager, moi „ & les miens, auſſi bien que tout mon Royaume, encore plus étroitement avec la même „ Compagnie, & de la prier de me recevoir „ en ſa protection, non-ſeulement moi en „ particulier, mais auſſi tous mes Enfans, afin que tant durant ma vie qu'après ma „ mort, ils puiſſent être conſidérés avec „ moi, comme Amis & Alliés de la Noble „ Compagnie des Indes Orientales, qui nous „ prend ſous ſa garde paternelle, pour que „ perſonne au monde ne nous faſſe le moindre tort ou outrage. Surquoi le Sr. Corneille Speelman, Amiral &c., ayant bien „ voulu accepter amiablement & avec cordialité, les propoſitions que je lui ai fait faire par les Rois de Ternate & de Linques; „ c'eſt pourquoi je m'engage moi & les miens, „ à toute fidélité ſincère envers ladite Compagnie, nous remettant entièrement à ſes „ généreux ſoins; & comme ſes Amis & ſes „ Ennemis ſont auſſi les nôtres, nous ſerons toûjours prêts d'aller à la Guerre avec „ elle, par-tout où nous ſerons appellés. Au „ cas que je vienne à décéder, mes Enfans „ & les Enfans de mes Enfans demeureront „ ſous ſa tutelle & protection paternelle, & „ ſi moi ou eux ne laiſſions point de Deſcendans, les Seigneurs de mon Royaume, „ mes Frères & autres Parens, ne pourront „ élire un Roi à ma place, que de l'avis & „ conſentement de la Compagnie; Et même, ſi mes Enfans ne ſe comportoient pas „ comme ils doivent, elle pourra élire quelqu'autre des plus proches à leur place, „ pour le bien de mes Etats & celui de mes „ Sujets; confiant le tout de bon cœur à la „ direction de la Compagnie. En foi dequoi „ &c. ".

Fait à Tello, le 9 Mars 1668.

„ Je ſouſſigné *Mamalyang*, Roi héréditaire de *Cbinrana Linques*, & Baron dans le „ Royaume de Macaſſar, ayant mûrement „ examiné le Traité ci-deſſus, par lequel le „ Roi de Tello mon Frère s'eſt allié & engagé à la Compagnie des Indes, en ma préſence; déclare, pour moi & pour mes Fils „ & Filles, Domeſtiques, Pays & Peuples, „ non-ſeulement que je m'oblige de même „ envers ladite Compagnie, mais que je me „ mets auſſi entièrement ſous ſon obéiſſance „ & ſa protection, promettant de lui être dès „ maintenant & à jamais fidèle dans tous ſes „ commandemens, dans ſon ſervice & ſes ordonnances; En foi dequoi, moi & mon „ Fils *Tartara Cranivan Patena*, avons ſigné, ſcellé & juré cet Acte, entre les „ mains de l'Amiral, & en préſence de tous „ les Rois Alliés, qui l'ont de même ſigné „ comme témoins, ſavoir le puiſſant Roi „ de Ternate, le Roi de Palaka, le Prince „ Calematta & le Roi de Layo, le 13 de „ Mars 1668 ".

§. III.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR. 1668.

§. III.

Conquête de Macaſſar, par les Hollandois, en 1668 & 1669.

Nouvelle rupture de la Paix.

LES réjouiſſances qui ſe firent à Batavia, pour la Paix de Macaſſar, étoient à peine finies, & l'Amiral Speelman, après avoir pris poſſeſſion du Fort de Jompandan, dont il changea le nom en celui de *Rotterdam*, s'occupoit encore à s'aſſûrer des fruits de ſa victoire, lorſque les perfides Peuples, qu'il venoit de ſoûmettre, s'emparèrent, par trahiſon, de deux de ſes Chaloupes, chacune montée de huit Hollandois & de ſix Bouguis, qu'ils maſſacrèrent tous, ſans épargner même les Capitaines *Commers* & *Haamſtede*. Ce tragique événement arriva au mois d'Avril 1668. Les Rois de Tello & de Linques, qui peu de jours auparavant s'étoient engagés de la manière la plus ſolemnelle envers la Compagnie, furent les premiers qu'on vit lever l'étendart de la revolte ; mais ce malheur fut compenſé par l'arrivée de cinq cens Bouguis, qui joignirent les Hollandois, dont le courage n'étoit pas peu abbatu par les maladies. Au mois de May, il leur mourut plus de cent hommes, & preſque tous les autres étoient travaillés de fièvres malignes. L'Amiral même s'en trouvoit ſi incommodé, que pour changer d'air, il ſe mit en Mer, à bord d'un Yacht, en attendant les ſecours. Ce fut pour faciliter la jonction de ceux qu'on ſe promettoit des Alliés de Turate, qu'il fit occuper de nouveau le Pagger de *Batta-Batta*, dont la ſituation, au Nord de Samboupo, lui devenoit importante à pluſieurs égards.

LES Bouguis s'étant mis en Campagne, du côté de *Maros*, remportèrent, le 12 Août, une victoire ſignalée ſur les Ennemis, qu'ils mirent en fuite, & dont ils coupèrent ſoixante-cinq têtes, parmi leſquelles ſe trouva celle de *Paye Lingen*, un des principaux Chefs des Macaſſarois ; mais les Hollandois perdirent en échange le Yacht *Purmerland*, qui tirant, avec quelques autres Vaiſſeaux, ſûr le Fort de Samboupo, fut brûlé de ſes propres poudres. Raja *Loubou*, qui juſques-là avoit ſuivi leurs drapeaux, étoit paſſé du côté de l'Ennemi avec dix des ſiens. Enfin, les avantages ne balançoient encore que foiblement les pertes, lorſqu'il arriva, de Batavia, trois Vaiſſeaux, qui avoient à bord trois cens ſoixante-quinze hommes de nouvelles Troupes.

DÈS que l'Amiral eut reçu ces renforts, il s'avança ſi près des Ouvrages de l'Ennemi, que ſuivant l'expreſſion de la Relation, on pouvoit ſe donner la main les uns aux autres. On eut bien-tôt recours aux Négociations de Paix. Les Rois de Goa & de Tello avoient auſſi envoyé une Lettre au Gouverneur Général & au Conſeil des Indes, par quelques Meſſagers de Macaſſar, partis le 18 Septembre ; mais qui ne la rendirent que cinq mois après. Comme ces deux Rois tâchoient de ſe purger de la dernière rupture, dont ils rejettoient toute la faute ſûr l'Amiral Speelman, on peut juger qu'ils ſe trouvoient dès lors fort preſſés & dans un grand embarras

embarras de ſe tirer d'affaire. Cependant leur opiniâtreté continuoit de leur cauſer autant de mal que les armes des Hollandois. DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR. 1668.

CES derniers n'eurent plus qu'une ſuite d'avantages rapides. Le 2 Octobre, leurs Bouguis prirent d'aſſaut la Forteresſe de *Barras*, y firent trois cens priſonniers, tant femmes qu'enfans, & emportèrent trente-ſix têtes. Il y eut enſuite une eſcarmouche, dans laquelle les Ennemis eurent encore du pire. Le 12, les Hollandois avoient auſſi pris d'aſſaut un Pagger aſſez conſidérable entre la Mer & Samboupo, & l'Ennemi travailloit à faire un nouveau retranchement, pour remplacer cette perte. Les Bouguis étant ſortis du Fort Hollandois de Maros, s'étoient avancés juſqu'à la Négrerie *Pamadingan*, & s'y étoient renforcés dans deux Paggers, juſqu'au nombre de trois mille, après avoir brûlé tout ce qui s'étoit préſenté ſur leur route.

AU commencement du mois d'Avril 1669, on renouvella les Négociations pour la Paix; mais l'opiniâtreté des Ennemis fut encore un obſtacle à ſa concluſion. Cependant il en mouroit de faim tous les jours, & les Hollandois les ſerroient de ſi près, dans leur Fort de Samboupo, qu'ils n'en étoient éloignés que d'un jet de pierre. Au mois de May leurs travaux ſe trouvèrent avancés juſqu'à une verge de ſes murailles, & en état de ſoûtenir un rude aſſaut. D'un autre côté, Crain *Jerenica*, un des plus fameux Généraux de l'Ennemi, étoit venu au ſecours du Roi de Macaſſar, avec deux ou trois mille hommes, dont les Hollandois étoient journellement menacés; mais ils n'avoient fait encore aucune entrepriſe conſidérable, ſi ce n'eſt que la nuit du 13 au 14, ils attaquèrent, avec dix ou douze Barques remplies de monde, le Yacht le *Schelvis*, qui les repouſſa vigoureuſement, quoiqu'il n'eut pas plus de dix-huit hommes en état de combattre. 1669.

SUIVANT les rapports des transfuges de Samboupo, au commencement du mois de Juin, la diſette des vivres y étoit grande parmi le Peuple; mais les principaux n'en montroient pas plus d'inclination pour la Paix. Les Aſſiégeans travailloient, depuis quelque-tems, à une Mine, qu'ils firent jouër le 17, avec tant de ſuccès, qu'elle enleva un grand pan de la muraille. Les Aſſiégés bouchèrent auſſi-tôt la brêche avec des gabions & autres choſes; Les Hollandois y revinrent ſi ſouvent à l'aſſaut, qu'ils gagnèrent la muraille; mais ils y trouvèrent tant de réſiſtance, qu'ils ne purent ſe rendre maîtres du Château & de la Ville de Samboupo, que le 24 Juin, après que les Ennemis s'en furent retirés, pour la plûpart, au Château de Goa, où ils manquoient de toutes choſes. Les Hollandois ſe rendent maîtres de Samboupo.

ENFIN, le mois ſuivant, on conclut un nouveau Traité de Paix, par lequel le Roi & les Grands de Macaſſar s'obligeoient d'obſerver, de point en point, celui du 18 Novembre 1667; de livrer à la Compagnie toute leur Artillerie, de démolir & de raſer toutes leurs Fortifications, ſans en pouvoir jamais faire de nouvelles, & de donner des Otages, pour la ſûreté de leurs engagemens. On ne peut guères ſe diſpenſer de rapporter auſſi en ſubſtance ces derniers Articles, avec les Lettres de ſoumiſſion de quelques-uns des Rois de Macaſſar, pour faire voir de quelle manière la Traité de Paix, qui ſoûmet Macaſſar à la Compagnie.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

1669.

Compagnie a mis, ſous ſon obeïſſance, cette Nation ſuperbe & perfide, qui depuis longtems étoit la terreur & le fleau de tous ſes Voiſins (*a*).

(*a*) Le Roi & les Grands de Tello, avec le Crain Linques, ayant fait les ſoumiſſions requiſes à la Compagnie, ont été de nouveau reçus dans ſon Alliance, aux conditions ſuivantes;

1°. Qu'ils garderont ſaintement & à perpétuité les anciens Traités; déclarant qu'ils ne les ont violés que par leur pernicieux Conſeil; qu'ils en ſont fort fâchés; qu'ils ſe reconnoiſſent infiniment obligés à la Compagnie, d'avoir bien voulu leur pardonner à leur très-humble prière; & qu'ils s'en remettent à ſes bontés; la ſuppliant néanmoins, qu'à l'égard des ſommes, qui lui ont été promiſes par le Traité de Bonaye, il lui plaiſe de ne pas permettre qu'ils ſoyent ſurchargés au-delà de leurs forces, parcequ'ils ſe trouvent dans l'impuiſſance d'y ſatisfaire.

2°. Qu'ils reputent à grand grace & bienfait, que la Compagnie veuille bien leur laiſſer leurs armes de main & leurs mouſquets, en conſidération qu'ils ont abandonné les premiers le parti du Roi de Macaſſar, pour ſe ſoûmettre à la Compagnie; promettant de délivrer inceſſamment, & ſans aucune réſerve, toutes les petites piéces d'Artillerie qui ſe trouvent encore à Tello, Goa, Sadrebone ou ailleurs, ſans en prétendre la moindre choſe, & remerciant bien la Compagnie de ce qu'il lui plaît de les accepter ſuivant leur prix, en deduction de la dette ſuſmentionnée.

3°. Qu'ils s'engagent de démolir les Fortifications de Tello, quand il plaira à la Compagnie, & de n'en jamais faire de nouvelles ſans ſon conſentement.

4. Qu'en qualité de bons & fidéles Alliés de la Compagnie, ils tiendront pour Ennemis déclarés, ceux des Rois de Celebes, qui refuſent de lui faire ſoumiſſion, & qu'ils contribueront à leur cauſer le plus de mal qu'il ſera poſſible.

5. Qu'en cas que Crongron, ſeul Auteur de la rupture du dernier Traité, ne vienne pas ſe jetter aux pieds de la Compagnie, pour lui demander grace, & ſe remettte entiérement à ſa diſcrétion, ſous l'aſſurance donnée, même ſans l'avoir demandée, qu'on n'attentera point ſur ſa perſonne, ni ſur ſa vie, pour lors, ils aideront à le pourſuivre, à le prendre, ou le tuer, ſelon que l'occaſion s'en préſentera, & remettront, entre les mains de la Compagnie, tous les effets qu'on pourra trouver lui appartenir, en diminution des ſommes ſtipulées par le dernier Traité.

6. Que pour plus de ſûreté de ce nouveau Traité d'Alliance, le Roi, ou quelqu'un de ſes Grands, au choix des Vainqueurs, chaque fois qu'on le demandera, ſera tenu de venir demeurer parmi eux, en un lieu commode, & d'y reſter auſſi longtems qu'il plaira à la Compagnie.

7. Enfin, que pour ôter tout ſujet de défiance, ils ne viendront jamais dans aucune Place de la Compagnie, qu'avec peu de monde, & même ſans armes, le reſte de leur ſuite étant obligé de s'arrêter hors de la Porte.

Fait le 15 Juillet 1669.

Les Députés de Goa ſont enſuite comparus, & ont déclaré, que le Roi ne pouvant venir en perſonne, à cauſe de ſa maladie, les avoit envoyés pour demander grace, en ſon nom, à la Compagnie, la priant très-humblement de le recevoir, comme elle a fait le Roi de Tello, & de le rétablir dans ſon Alliance; ſurquoi le Traité précédent leur ayant été lû, ils l'ont accepté dans tous ſes points; & y ont encore ajoûté les ſuivans.

1°. Que conformément à l'exemple de Tello, les Rois & les Peuples de Goa & Sadrebone raſeront & démoliront, quand il plaira à la Compagnie, toutes les Fortifications de ces deux Places, ſans pouvoir jamais les relever, ni en bâtir de nouvelles, que du conſentement de ladite Compagnie.

2°. Qu'ils ne ſe mêleront en aucune manière des Malais, Maures ou autres Etrangers, qui ſont actuellement à Tello, Goa, Sadrebone & ailleurs; laiſſant à la Compagnie d'en agir avec eux comme elle le jugera à propos; & promettant de ne recevoir, à l'avenir, aucun Etranger chez eux, ſans la permiſſion de la Compagnie, qui aura la faculté de tenir à Tello, Goa & Sadrebone, autant de monde qu'elle voudra, pour veiller ſur leur conduite; & l'on empêchera l'entrée des Rivières de Tello & de Sadrebone, à toutes les Barques qui ne ſeront point munies de ſes paſſeports.

Fait le 27 Juillet 1669.

La Lettre de Crain Goa, au Gouverneur Général & à M. M. du Conſeil des Indes, après un préambule à la mode des Orientaux, eſt conçue en ces termes;

„ Au reſte nous déclarons en ſincérité & „ pure-

„ pureté de cœur, que nous ſommes tous „ véritablement amis de la Compagnie, & „ que nous le ſerons invariablement tant „ que le Soleil & la Lune éclaireront l'Uni„ vers; & comme à cauſe de nôtre éloigne„ ment, par ignorance & faute d'entende„ ment, nous avons mal agi avec la Com„ pagnie, nous la ſupplions très-inſtam„ ment, de vouloir nous le pardonner, de „ même qu'à nos Enfans & à tous les autres „ Grands, &c".

Les Crains Tello & Linques, par leurs Lettres, confeſſent avoir violé la Paix, & ils en demandent pardon, à-peu-près dans les mêmes termes, promettant d'aller à Batavia, pour faire ſoûmiſſion au Gouverneur Général & au Conſeil des Indes. Voici les noms des Rois & Princes, que l'Amiral Speelman y conduiſit en triomphe.

Les Rois de Tello & de Linques, avec leurs femmes, & une ſuite de trois à quatre cens perſonnes,

Crain *Birey*, fils du Roi de Macaſſar.

Crain *Mandelli*, fils de Crain Crongron.

Les Crains *Manout* & *Wello*, deux des principaux Seigneurs de la Cour de Macaſſar.

Les Galerans *Manaſſa* & *Timbol*, de la part du Roi de Goa, avec un cortège de cent quarante perſonnes.

Le Prince *Calematta*, accompagné de ſa femme, & la ſœur du Roi de Tello, avec une ſuite de cent cinquante perſonnes.

Outre ces Princes, il y avoit encore le Roi de Palaka, le Prince de Boni, & d'autres Députés des Princes Alliés, ſuivis de plus de huit cens perſonnes, dont l'arrivée, à Batavia, ne cauſa pas peu d'embarras au Gouvernement, ſur-tout les Troupes de Raja Palaka, qui commettoient de nuit beaucoup de deſordres. Cependant on trouva enfin moyen de s'en défaire, en les employant, ſous les ordres de leur Roi, dans une expédition contre l'Empereur de Java, où elles rendirent de fort bons ſervices.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

Le Roi de Palaka ayant ainſi vangé la mort de ſon Pere & de ſon Ayeul, accomplit le vœu qu'il avoit fait de ſe couper les cheveux en cérémonie. Plus de trente mille hommes ſuivirent ſon exemple, & depuis ce tems les Bouguis ſe diſtinguent, par leur courte chevelure, des autres Peuples de l'Iſle, qui la portent longue (1).

La Compagnie, pour reconnoître les ſervices éclatans, que ce Raja lui avoit rendus, le rétablit non ſeulement dans ſes Royaumes de Palaka, de Boni, de Sopping, & quelques autres; mais elle lui fit encore préſent d'une magnifique chaîne d'or, qui lui fut portée par une Députation ſolemnelle, & elle lui aſſigna une penſion viagère de deux cens écus par mois. Son caractère remuant, vindicatif & ambitieux, le fit tomber bientôt dans l'ingratitude envers la Compagnie, qui, obligée de ſe tenir continuellement ſur ſes gardes, contre un Prince ſi dangereux, apprit avec plaiſir ſa mort, arrivée au mois d'Avril 1696.

(1) Voyez la Figure d'un Bouguis, au Tome XI. pag. 84.

§. IV.

Remarques Géographiques ſur l'Iſle Celebes.

Le peu de connoiſſances qu'on a de l'intérieur de l'Iſle Celebes, ne doit pas en faire attendre une Deſcription complette. Auſſi ne s'attachera-t'on ici qu'à quelques remarques générales, qui pourront ſervir à rectifier les erreurs des Cartes Géographiques, ſur la ſituation des principaux Lieux Maritimes. On a déja eu occaſion d'en relever une partie, dans les Articles précédens; mais, ſans s'arrêter à ces différences, il ſuffira d'indiquer ſimplement les endroits, ſelon l'ordre où ils ſont placés de ſuite.

Geographie de l'Iſle Celebes.

La Côte Occidentale, qui eſt la plus fréquentée, commence à cinq degrés trente minutes de Latitude Méridionale. On y trouve d'abord, au Sud, le Bourg de *Turatte*, qui donne ſon nom à un des plus puiſſans Royaumes de l'Iſle. Il eſt ſitué ſur une Baye, qui s'étend Nord-Oueſt à une bonne lieue dans les Terres. A l'entrée de cette Baye, eſt une petite Iſle ſans nom, peu éloignée du Rivage; ſept ou huit miles au Sud-Oueſt de Turatte, on découvre ce fameux Banc, que les Hollandois ont nommé

Partie Occidentale.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

den Bril, ou la *Lunette*; Ecueil dangereux, de deux lieues de tour, ſur lequel la Compagnie a perdu pluſieurs Vaiſſeaux, & qu'il eſt cependant aiſé d'éviter, pourvû qu'on ait ſoin de s'approcher du Rivage, aux environs de Turatte, où l'on peut mouiller l'ancre, pour y attendre un vent favorable; ſans quoi l'on court riſque d'être emporté par le Courant en très-peu de tems. De Turatte, tirant au Nord-Oueſt, à la diſtance de deux miles, on vient à la Pointe Méridionale de *Tanahkeke*, vis-à-vis de laquelle eſt une Iſle de même nom, de deux miles de circuit, environnée de Rochers, excepté du côté de l'Eſt, & preſque toute déſerte.

De la Pointe de Tanahkeke, ſuivant la Côte, au Nord, on rencontre les Bourgs de *Tanaë* & de *Geliſſon*, la Forteresſe de *Panakoke*, la Ville & le Château de *Samboupo*, & un peu plus au Nord, le Château d'*Oudjong Pandang*, connu aujourd'hui ſous le nom de *Fort Rotterdam*, ſitué auprès de la célèbre Ville de *Macaſſar*, qu'on ſe contente de nommer ici, remettant à parler plus amplement de ces deux Places, après qu'on aura fait le tour de l'Iſle.

De Macaſſar, la Côte court de plus en plus au Nord-Eſt, juſqu'à un grand Golfe, entre lequel & cette Ville on trouve d'abord celle de *Tello*, Capitale d'un Royaume de ce nom, à une grande lieue au Nord de Macaſſar, d'où l'on en compte cinq pour arriver à *Maros*, autre Ville ſituée dans un Canton abondant en riz, dont le dixme rend un profit conſidérable à la Compagnie. Six miles au Nord de Maros eſt la Ville de *Tanetta*, auſſi Capitale d'un puiſſant Royaume de même nom, au milieu d'une première Baye, qui eſt bien-tôt ſuivie d'une autre beaucoup plus grande, qu'on nomme la Baye de *Badjoukike*, où cent Vaiſſeaux pourroient être à leur aiſe. Entre Macaſſar & Tanetta, la Côte eſt garnie d'une infinité de Bancs, de Rochers & d'Iſlots. Derrière les Lieux qu'on vient de nommer, ce ſont de belles montagnes fertiles en riz, & entrecoupées par de grandes Forêts d'eſpace en eſpace.

On compte quatre à cinq miles de Tanetta juſqu'au milieu de la Baye de Badjoukike, qui en a près de huit d'étendue, où eſt ſituée la Ville de *Mandar*, Capitale d'un grand Royaume de même nom, limitrophe des Etats du Roi de Ternate, dans la Partie Septentrionale de l'Iſle. C'eſt ici qu'on ſe borne, pour retourner au Sud, le long du Golfe de *Boni*, ou de *Saleyer*, dont l'enfoncement eſt à la hauteur de Badjoukike, du côté de l'Eſt, à quatre ou cinq miles de diſtance.

Tout près de ce Golfe eſt la Ville de *Loubou*, ſuivie de celle de *Sopping*, onze miles plus au Sud, l'une & l'autre Capitales de deux puiſſans Royaumes, auxquels on donne leurs noms. Au Sud de Sopping, on entre dans le Pays des *Bouguis*, qui font partie des Etats du Roi de *Boni*, dont la Ville Capitale, de ce nom, eſt à cinq miles de Sopping, & un mile de *Tſijnrana*, où ce Prince, le plus puiſſant de tous les Rois de Celebes, fait ſa réſidence ordinaire. Tſijnrana eſt ſituée ſur le bord d'une Rivière de même nom, qui prend ſa ſource au Lac de *Tempe*, à quatre ou cinq miles dans les Terres, & va ſe jetter dans le Golfe de Boni, qui eſt rempli d'une infinité de Bancs, de Rochers & d'Iſlots, principalement ſur cette Côte. La Pointe de *Tanjoli* la termine au Sud; Vis-à-vis, à l'Eſt, on a

la

la petite Iſle *Bouloucomba*, remarquable par une propriété, qui n'eſt cependant pas unique aux Indes. C'eſt qu'on y ſème quand on moiſſonne à Maros, quoique ces deux Lieux ne ſoyent pas fort éloignés l'un de l'autre, & ſeulement ſéparés par une montagne de hauteur médiocre (*a*). DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR

L'ISLE de *Saleyer* ſe préſente à un mile de cette Pointe Méridionale. Elle s'étend Sud & Nord à huit ou neuf miles, ſur deux de largeur au centre, d'où elle ſe retrécit preſque également vers ſes deux bouts. A l'Oueſt on voit une autre petite Iſle, nommée *Baajen-Eiland*, & quelques Rochers, que les Hollandois appellent *Zoutelands Rotzen*, ſans compter trois petites Iſles au Sud, peu éloignées de celle de *Calauro*, qui eſt aſſez grande. Ces deux Iſles appartiennent au Roi de Macaſſar. On ne parle point des Iſles *du Tigre*, à l'Eſt de Calauro; elles ſont en grand nombre, mais toutes fort petites. Entre Saleyer & Celebes ſont trois Iſlots, qu'on nomme les *Bougerones*, & qui ſe préſentent dans ce Détroit, quoiqu'elles n'en empêchent pas le paſſage. Deux miles à l'Oueſt, la Côte Méridionale de Celebes offre une grande Baye, au fond de laquelle eſt ſituée *Bonteyn*, Ville qui dépend du Roi de Boni, d'où la Côte forme encore pluſieurs enfoncemens, à l'Oueſt, juſqu'à Turatte, dans la diſtance de huit à dix miles.

APRÈS avoir fait le tour de cette Partie Occidentale de Celebes, l'ordre ne nous rappelle à la Partie Orientale, de l'autre côté du Golfe de Boni, que pour obſerver qu'on n'en a aucune connoiſſance. L'Iſle de *Pangaſane*, qui eſt à trois ou quatre miles à l'Eſt de cette Pointe, peut avoir neuf miles en longueur ſur deux de large. *Tibore*, au Nord de l'Iſle, eſt le Chef-lieu d'un petit Royaume, autrefois fameux. A l'entrée du Canal, qui ſépare Pangaſane de Celebes, on voit, au Sud, l'Iſle *Cambayna*, d'environ ſix miles de circuit, & quelques autres petites. Celle de *Button*, à l'Eſt, n'a pas moins de ſeize miles en longueur, du Nord au Sud, mais ſa largeur eſt inégale. La petite Ville, qui porte ſon nom, eſt au Sud-Oueſt de l'Iſle, ſur une éminence, à l'entrée du Détroit de Pangaſane; mais le Roi tient ſa Cour à *Coulongſouſou*, qu'on confond quelquefois avec l'autre Ville. Ce Prince eſt Tributaire du Roi de Ternate. A l'Eſt de Button ſont les Iſles *Toucan-beſis*, au nombre de huit ou dix. Au Nord eſt celle de *Wawony*, qui a cinq ou ſix miles de circuit. Les autres Iſles, qui ſuivent juſqu'à la Pointe Septentrionale de Celebes, ont été nommées dans la Deſcription des Moluques (*b*). Partie Orientale.

REVENONS à la Côte Orientale de Celebes. On y trouve peu de Lieux remarquables. *Tambouco*, Village ſitué à quarante miles au Nord de Pangaſane, auprès de la Rivière *Laban*, eſt renommé par les ſabres qu'on y fabrique. La Baye de Tambouco eſt ſuivie, au Nord, de celle de *Tomini*. Entre ces deux Bayes on a les Bourgs de *Modone*, de *Balante*, de *Gorontale*, & quelques autres, juſqu'à *Manado*, ſur la Pointe Septentrionale, où les Hollandois ont une Forteresſe, nommée *Amſterdam*, dont on a parlé ailleurs (*c*).

IL nous reſte à parcourir la Côte, depuis Manado à l'Oueſt, & de-là au Sud Partie Septentrionale.

(*a*) La même merveille ſe remarque au Cap Comorin, & dans d'autres lieux des Indes. Voyez le Tome XIV. pag. 137.

(*b*) Voyez le Tome XI. pag. 23.

(*c*) *Ibid.*

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Sud juſqu'aux frontières des Etats du Roi de Ternate. La Baye d'*Amoura* eſt à cinq miles de Manado. Dix miles au-delà, l'on entre dans le Royaume de *Boulan*, & vingt-un miles plus loin, dans celui de *Caudipan*, qui n'offre que deux Bourgs remarquables, *Dauw* & *Boulan-Itam*. A trente miles de Dauw, eſt le Village de *Bwool*, ou *Bool*, ſitué ſur une Baye, à l'Eſt de laquelle ſe voyent deux petites Iſles, nommées *Middelbourg* & *Viſſingue*. De la Baye de Bool, on ſe rend dans celle de *Tontoli*, qui en eſt éloignée de vingt miles, & d'ici on en compte encore neuf, juſqu'au Village de *Dondo*, après lequel on trouve ceux de *Silenſak*, *Bala-iſſan* & *Dampelas*, avec quatre petites Iſles ſur cette Côte. On paſſe enſuite dans la grande Baye de *Cajeli*, dont les environs ſont fort peuplés. C'eſt ici proprement que finit le territoire du Roi de Ternate, qui poſſède une étendue de Côtes de cent huit miles, entre Manado & cette Baye (*d*).

Royaume de Macaſſar.

A l'égard des Etats qui appartiennent aux Rois de Macaſſar, on doit diſtinguer ceux que la Compagnie poſſède, de ceux qu'elle a laiſſés à ces Princes (*e*). Avant la conquête, ils étoient tous Vaſſaux du Roi de Macaſſar, ou de Goa, qui n'a plus aujourd'hui que le premier rang entre les Alliés des Hollandois. Macaſſar & Goa, anciennes Capitales de deux Royaumes différens, ne ſont que de méchans Bourgs ouverts, dont les Hollandois nomment le premier *la Négrerie de Vlaardingen*, compoſé d'une grande rue & de deux ou trois petites. On y voit pluſieurs belles maiſons, des deux côtés de la Rade. Au Nord eſt la Forteresſe *Oudjong Pandang*, ou *Joupandam*, qui a reçu depuis le nom de *Rotterdam*, & dont nous donnons ici le Plan, avec ſa deſcription dans les Renvois (*f*). On y tient conſtamment une forte Garniſon, bien pourvûe d'artillerie & de munitions de guerre, parceque Macaſſar eſt reputé pour être la clef des Provinces Orientales, & que d'ailleurs on ne peut jamais accorder la moindre confiance aux Macaſſarois.

Fort Rotterdam.

GOA

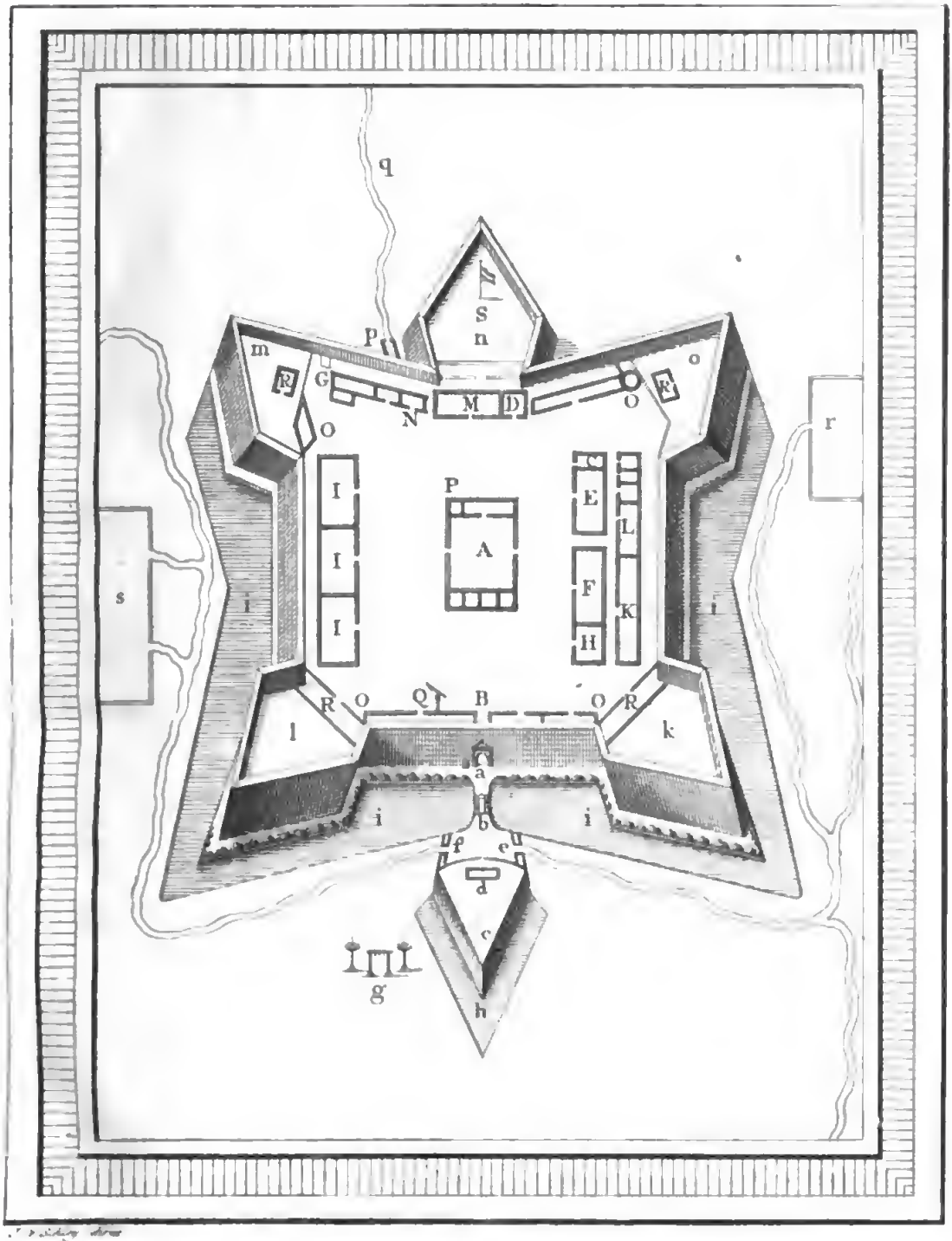
(*d*) Voyez le Traité ci-deſſus, Art. 17.
(*e*) Même Traité, Art. 14. 20. & 21.
(*f*) Renvois du Plan du Fort Rotterdam.

A. L'Egliſe.
B. La Grand' Garde.
C. La Sécretairie.
D. Comptoir du Commerce.
E. Gouvernement.
F. Maiſon du Premier Commis.
G. ——— du Capitaine.
H. ——— du Prédicateur.
I. Magazins.
K. L'Attelier.
L. L'Arſenal.
M. Garde du Gouverneur.
N. ——— de la Porte.
O. Magazins à poudre.
P. Maiſon de Ville.
Q. La Bacule.
R. Corps de Garde ſur les Baſtions.
S. Bâton de Pavillon.

Ouvrages extérieurs.

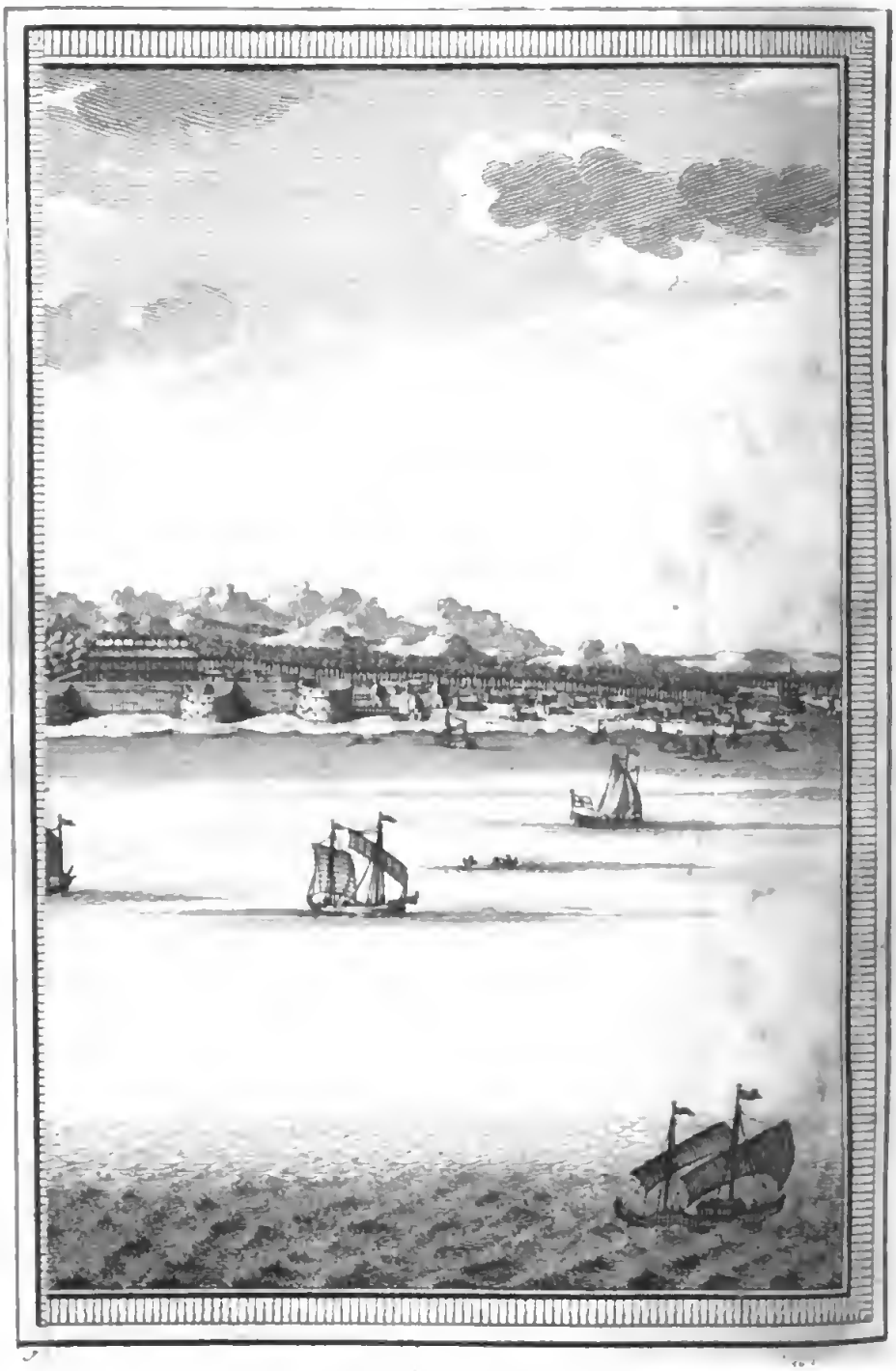
a. Porte de la Campagne.
b. Le Pont.
c. Le Ravelin.
d. Corps de Garde.
e. Chemin de la Négrerie.
f. ——— du Cimetière.
g. Lieu des Exécutions.
h. Foſſé du Ravelin.
i. Foſſés du Fort.
k. Baſtion Manderſjah.
l. ——— Amboine.
m. ——— Bachian.
n. ——— Boni.
o. ——— Button.
p. Porte de l'Eau.
q. Chemin du Mole.
r. Le Paſſar, ou Marché.
s. Cimetière des Hollandois.

Digitized by Google



FORT ROTTERDAM. 'T KASTEEL ROTTERDAM.

Digitized by Google



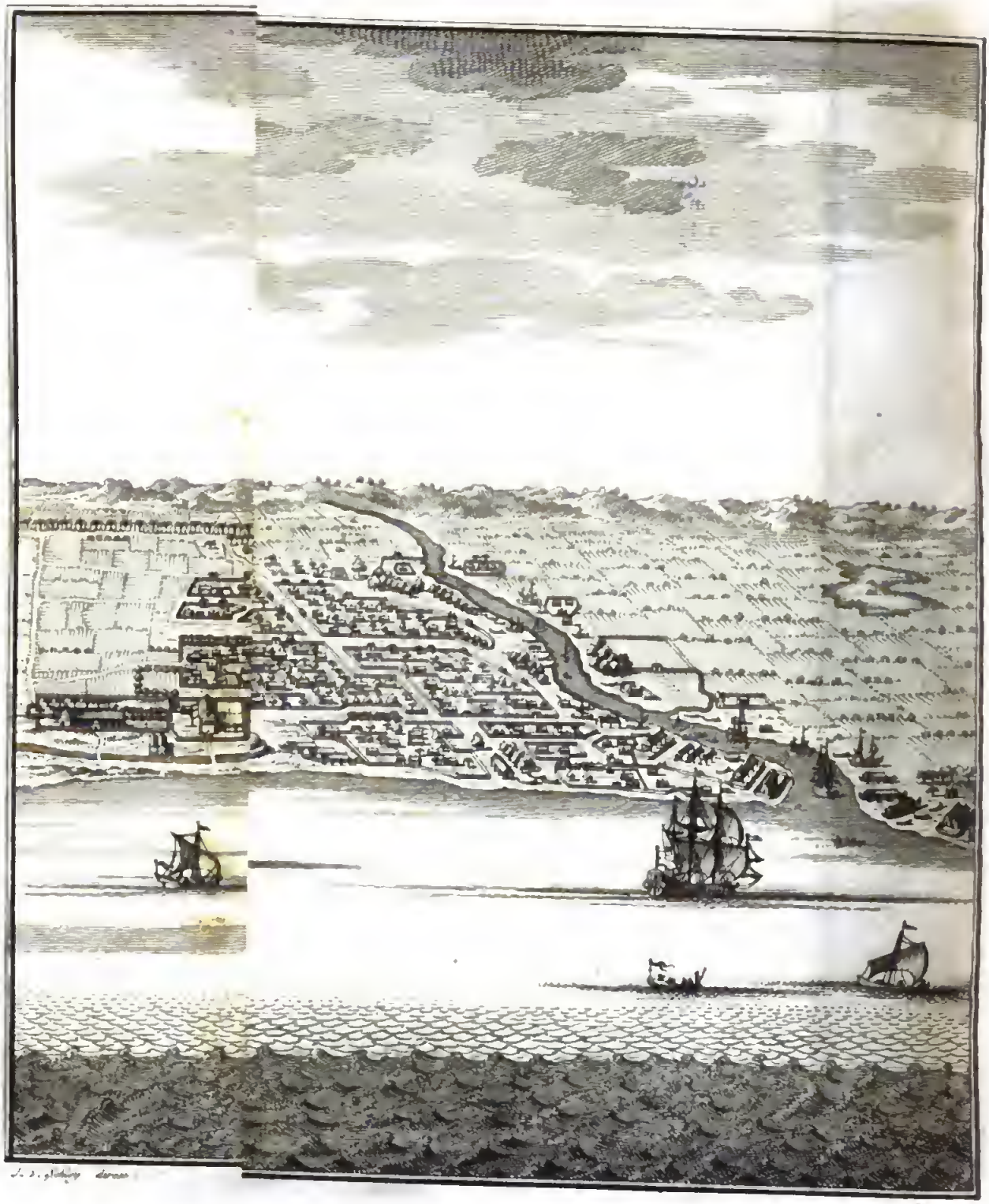
EZIGT VAN SAMBOEPO.

Digitized by Google

1.4.31

134 C

Digitized by Google



Goa n'eſt qu'à deux miles de Macaſſar, du côté du Nord, où il y avoit autrefois une eſpèce de Fortereſſe, mais de beaucoup inférieure à celle de *Samboupo*, la ſeule qu'on ait laiſſé au Roi par la Paix (*g*). On donne ici le Plan, avec une Vûe de cette dernière Place. Quoique ce ſoit la principale des Etats du Roi de Macaſſar, c'eſt au fond peu de choſe. Description de l'Iſle Celebes, ou Macassar.

Le Roi de Boni, dont les Etats ſont à l'Eſt de ceux de Macaſſar, eſt actuellement le plus puiſſant de tous les Princes de l'Iſle. Raja Palaka s'étoit rendu redoutable même à la Compagnie, qui l'avoit élevé à ce degré de grandeur, en reconnoiſſance de ſes ſervices. Outre pluſieurs Fortereſſes, qu'il avoit fait conſtruire, ſon Arſenal étoit bien pourvû d'armes à feu, & il pouvoit mettre, en très-peu de tems, une Armée de ſoixante mille hommes en Campagne. Royaume de Boni.

Après les Rois de Goa & de Boni, ſuivent en rang ceux de *Loubou*, de *Tello*, de *Sopping*, de *Wadjou*, de *Tanetta*, de *Laya*, de *Bancala*, de *Panna*, de *Bacca*, & quelques autres, dont les Etats ſont petits, & juſqu'ici peu connus. Quand il s'agit de tenir une Aſſemblée générale, pour délibérer ſur les affaires publiques, le Gouverneur Hollandois en donne d'abord connoiſſance aux Rois de Goa & de Boni, & ce dernier convoque tous les autres Alliés, qui forment ainſi le grand Conſeil de l'Iſle de Celebes. Autres Etats Alliés.

La jalouſie, qui règne entre ces Princes, a ſouvent donné lieu à des troubles, auxquels les Hollandois ont toûjours pris parti pour le Roi de Boni, contre celui de Goa; & l'on reproche à quelques-uns de leurs Gouverneurs, d'avoir, par des vûes d'intérêt particulier, affoibli la puiſſance de la Compagnie, en aggrandiſſant celle des Rois de l'Iſle, à qui ils ont fait accorder, de tems à autre, des Provinces entières, ſous le nom de petits morceaux de terres, qui étoient à leur convenance. L'Auteur attribue la trop grande déference du Conſeil de Batavia, au défaut d'une Carte exacte de Celebes, ſans laquelle il ne pouvoit pas juger de l'importance de ces ſortes de conceſſions, qui fourniſſoient toûjours occaſion, aux Rois du Pays, d'en uſurper davantage. Les exemples, que cet Auteur en rapporte, n'auront ſans doute pas manqué de produire l'effet qu'il en eſpéroit, pour le bien de la Compagnie; du moins ce Gouvernement eſt reſté depuis aſſez tranquille. Fautes de quelques Gouverneurs Hollandois.

Les principales marchandiſes, qu'on tire de cette Iſle, ſont, du riz, en très-grande quantité, & le meilleur des Indes, dont les Hollandois font des cargaiſons conſidérables pour les Moluques, & les Iſles de Banda; de l'Or, qui eſt de bas alloi; de l'yvoire, beaucoup de bois de ſapan, & peu de celui de ſantal à Biema, du cotton, du camphre, pluſieurs ſortes de quincailleries de fer, des armes propres aux Indiens, du gingembre, du poivre long, & des perles, qui ſe pêchent ſur quelques Côtes de l'Iſle. Celles qu'on y porte conſiſtent en draps d'écarlate, & étoffes d'or & d'argent, ou toiles de Cambaye, en étain, en cuivre & en fer, en ſavon & en aſſa foetida. Ces deux-ci y viennent de Surate. Marchandiſes du Commerce de l'Iſle.

(*g*) Voyez l'Article 10. du Traité.

Deſcription

DESCRIPTION DE L'ISLE DE BORNEO.

Deſcription de l'Iſle de Borneo.

Grandeur de cette Iſle.

CETTE Iſle, qui eſt la plus grande de toutes celles des Indes Orientales, s'étend à quatre degrés & demi au Sud, & à huit degrés au Nord de l'Equateur, ce qui fait ainſi douze degrés & demi en Latitude. Sa Longitude eſt entre cent cinquante & cent cinquante-huit degrés. On compte ſon circuit à plus de cinq cens trente miles.

Ses principaux Etats.

SI l'Iſle eſt grande, elle n'eſt pas moins riche, mais on en connoit peu l'intérieur. Il n'y a que ſix ou ſept Rois, qu'on déſigne par les noms des principales Places; *Banjar-Maſſin*, *Succadana*, *Landa*, *Sambas*, *Hermata*, *Jathou* & *Borneo*. Celui de Banjar-Maſſin paſſe pour le plus puiſſant de tous, & c'eſt auſſi celui qu'on connoit le mieux.

Royaume de Banjar-Maſſin.

ON donne fort gratuitement le titre de Ville, à ſon Chef-lieu, qui n'eſt qu'un Village, ſitué au Sud, à quatre degrés de Latitude, & à cent cinquante-cinq de Longitude, près d'une grande Rivière, qui forme quelques Iſles. Il faut bien trois jours pour s'y rendre en Bâteaux, de ſon embouchure. Banjar-Maſſin a beaucoup de maiſons, la plûpart bâties de bambou, à la manière des Indiens, quoiqu'il y en ait auſſi quelques-unes de planches. Elles ſont pour l'ordinaire ſi grandes, qu'une ſuffiroit à loger cent familles, dans des appartemens ſéparés.

Ses Habitans.

LES Habitans du Rivage tirent leur origine de divers Peuples voiſins, dont ils parlent auſſi les Langues. La perfidie & la cruauté forment leur caractère. Les Montagnards, de l'intérieur du Pays, paroiſſent d'un meilleur naturel; Outre les principales richeſſes de l'Iſle, ils poſſèdent encore les plus belles femmes, blanches & fort ſpirituelles. Les Rois & les Princes même ne dédaignent pas de rechercher leur alliance.

Productions de l'Iſle.

IL ſe fait ici un très-grand Commerce avec pluſieurs Nations étrangères, tant de l'Europe que des Indes. Les marchandiſes du produit de l'Iſle ſont, de l'or en quantité, ſoit en poudre, ou en lingots, mais une eſpèce moindre que l'autre; des diamans, ſur-tout dans le Royaume de Succadana & ailleurs; des perles, ſur la Côte Septentrionale, du poivre, preſque par-tout, des cloux de girofle & des noix muſcades, en petite quantité, & ſeulement au ſommet de quelques montagnes, du camphre, dans le Royaume de Succadana, du benjoin, du ſang de dragon, du bois de calambac, du bois d'aigle, des rottings, ou cannes, du fer, du cuivre, de l'étain, des bezoars de ſinges & de boucs, des pierres de porc, des toutombos, ou coffrets faits de joncs fins & de feuilles, de la cire, & d'autres marchandiſes. Celles qui ont le plus de débit ici, ſont, les pierres d'agathe rouge, les bracelets de cuivre, toutes ſortes de coraux, la porcelaine, le riz, l'amfion, ou opium, le ſel, les oignons, les aulx, le ſucre & les toiles.

Commerce des Etrangers à Banjar Maſſin.

TOUTES les années il arrive ici dix ou douze Jonques de la Chine, de Siam & de Johor, qui viennent échanger ces marchandiſes contre d'autres; ce ſont les Portugais de Macao qui leur en ont appris le chemin. Souvent ces Peuples y amènent des Ambaſſadeurs, chargés de riches préſens

ſens pour le Roi de Banjar-Maſſin, qui prétend uſurper le titre d'Empereur de Borneo, quoique tous les autres Rois de l'Iſle ſoyent indépendans. DESCRIPTION DE L'ISLE DE BORNEO.

SES Etats fourniſſent du poivre en abondance. On y recueille auſſi beaucoup d'or dans les montagnes, parmi le ſable de la Rivière, & ſur-tout dans quelques étangs, où l'Auteur aſſûre qu'on en trouve ſouvent des lingots de dix, quinze, juſqu'à vingt livres & davantage; mais les Inſulaires font difficulté de le tirer de l'eau, qui eſt froide comme glace, & même ils n'oſent toucher aux gros morceaux, qu'ils regardent comme les matrices des petits. Les Mines du Roi ſont à pluſieurs journées de ſa réſidence. On s'y rend d'abord par eau, & enſuite par terre; mais le voyage eſt pénible. Il y a un Gouverneur à *Bonnawa-Aſam*, qui eſt chargé de l'inſpection de ces Mines, & de lever les droits du Prince. Cette Contrée produit encore du fer, du cuivre & de l'étain. Cinq journées plus loin, au Nord, eſt une grande montagne, d'où l'on apporte quantité de criſtaux, parmi leſquels il ſe trouve quelquefois de beaux diamans, dont les Habitans ne ſavent pas faire la différence.

LE Royaume de Banjar-Maſſin s'étend au Nord l'eſpace d'environ trois degrés. Sa largeur à l'Oueſt, juſqu'à la Rivière de *Cotaringa*, n'eſt que de quarante-cinq miles, quoiqu'on en aît ſouvent beſoin de cent pour s'y rendre par Mer, avec un tems calme, à cauſe de la rapidité des courans contraires. Les principaux lieux qu'on rencontre dans cette route, à l'Oueſt de la Rivière de Banjar-Maſſin, ſont *Tatas*, *Cota-Tengah*, où le Roi fait ordinairement ſa réſidence; & *Caljong-Campang*, dont les environs fourniſſent auſſi beaucoup d'or; *Mandaway*, nom d'un Bourg & d'une fort grande Rivière, qui coule dans un Canton également riche par ſes Mines de ce précieux métal, ſon ſang de dragon, ſa cire, ſes pierres de bezoar, ſes cannes & ſes ouvrages de joncs. Quelques miles de-là, tirant toûjours à l'Oueſt, on vient à la Rivière de *Sampit*, dont l'embouchure n'a pas moins de deux miles & demi de largeur. Au-devant eſt une Baye ſpacieuſe, où mille Vaiſſeaux pourroient être à l'abri de tous les vents. On fait auſſi, ſur ce Rivage, un grand Commerce, tant en or, qu'en autres marchandiſes. Les montagnes y produiſent de la muſcade, qui ne le cède point à celle de Banda, & du girofle auſſi bon que celui d'Amboine; quoique ces épiceries ne ſoyent pas en aſſez grande quantité pour faire un objet de Commerce. Les Habitans du Rivage les achétent à vil prix des Montagnards, & les revendent avec avantage aux Chinois. *Ponboang* & ſa Rivière abondent en or & en belles cannes; mais *Cotaringa*, dernière Place des Etats de Banjar-Maſſin, ſurpaſſe de beaucoup, en richeſſe, tous les autres Lieux de cette Côte. Ils peuvent fournir au Roi, ſept mille deux cens hommes armés.

ON entre enſuite dans les Etats du Roi de Succadana, dont la puiſſance n'eſt point comparable à celle du Roi de Banjar-Maſſin, n'ayant pas au-delà de mille Soldats; mais il eſt beaucoup plus riche, par ſes diamans & ſon camphre, qui manquent à l'autre. On trouve ici des diamans de la groſſeur d'une chique, & quelques-uns même de celle d'un œuf de pigeon. Royaume de Succadana. Ses diamans.

DESCRIPTION DE L'ISLE DE BORNEO.

On croyoit autrefois ces pierres moins dures que celles des Mines de Golkonde ; mais l'expérience a fait voir qu'elles ne leur cèdent en rien. Pour s'en rendre maître, le Roi tient, à l'embouchure de ſa Rivière, quelques Bâtimens armés, qui, empêchant la communication avec les Etrangers, obligent ſes Sujets à lui porter toutes leurs pierres, dont ils ne retirent que ce qu'il plaît au Prince. Cependant ils en vendent encore beaucoup en cachette à des Bâtimens de Bantam, de Johor & autres, qui entrent dans la Rivière, ſans ſe mettre en peine des Garde-Côtes. On peut remonter cette Rivière à quarante miles, dans des Chaloupes. Le Bourg de Succadana, qui eſt ſitué ſur ſa première embouchure, à un degré & demi de Latitude Méridionale, n'offre rien de remarquable. Il eſt compoſé de cinq ou ſix cens maiſons, bâties comme celles de Banjar-Maſſin. Vingt-cinq lieues droit à l'Oueſt de Succadana, vis-à-vis du Golfe, eſt l'Iſle de *Crimataja*, dont on tire quantité de fer pour l'uſage du Pays, & quelques autres Iſles peu conſidérables.

Royaume de Landa.

LE Royaume de *Landa* commence immédiatement au Nord de l'Equateur. Le Bourg de ce nom, ſitué au bord du grand Fleuve de *Lauwe*, eſt aſſez bien bâti, & c'eſt-là que le Roi fait ſa réſidence. On compte encore, dans ſes Etats, les Rivières de *Moira Sambas*, de *Mampava*, & quelques autres. Ce Royaume appartenoit anciennement au Roi de Sourabaja, dans l'Iſle de Java, & celui de Succadana en avoit uſurpé enſuite la plus grande partie ; mais aujourd'hui il y a un Roi indépendant, dont on ne connoit guères les facultés.

Royaumes de Hermata & de Sambas.

PLUS loin au Nord, ſous le ſecond degré de Latitude Septentrionale, on vient d'abord à *Hermata*, Bourg qui donne ſon nom à un autre Royaume Maritime ; & enſuite le Pays du Roi de *Sambas*, quelques miles dans les Terres. C'eſt un puiſſant Prince. On trouve auſſi, dans ſes Etats, de beaux diamans & d'autres marchandiſes précieuſes, qu'il achéte à vil prix des Habitans des Montagnes.

Royaume de Borneo.

DROIT au Nord, ou vers le Nord-Nord Oueſt, ſe tient le Roi de *Borneo*, dans un Bourg de ce nom, ſitué de même ſur une belle Rivière, auprès d'une fort grande Baye, des deux côtés de laquelle paroiſſent quelques Iſles, environnées de Bancs de ſable. Devant cette Baye, à douze miles du Rivage, ſe voyent encore trois autres Iſles, dont la principale ſe nomme *Pulo Tiga*, avec un grand Banc de pluſieurs miles d'étenduc. Les environs de Borneo ſont fort marécageux, & preſque toûjours ſous l'eau ; de-ſorte qu'on eſt obligé de ſe ſervir de Bâteaux pour arriver aux maiſons, dont on fait monter le nombre à deux ou trois mille, la plûpart bâties de planches, ſans compter encore celles qui ſont diſperſées de tous côtés dans la Campagne. Les Habitans du plat Pays ne quittent jamais leurs armes, qui conſiſtent dans l'arc & les fléches empoiſonnées. Ils ſont robuſtes & courageux ; mais leur caractère perfide ne permet plus aux Hollandois de leur accorder la moindre confiance, après y avoir été ſi ſouvent trompés.

ENTRE Sambas & Borneo, la Côte forme deux grands enfoncemens, entrecoupés de pluſieurs Rivières. On ne voit qu'un petit nombre d'Habita-

bitations, dans toute cette étendue, qui paſſe les quarante miles. Au-devant du premier enfoncement ſont les Iſles de *Comados*, de *Slakenburg*, & un Volcan, peu éloigné du Rivage. De l'autre côté de Borneo, c'eſt-à-dire au Nord-Eſt, on rencontre quantité de Villages, de Rivières, de Pointes & d'Anſes, qui n'ont rien de plus remarquable que leurs noms. Les Iſles *Ste. Marie* & *Ste. Urſule*, qui ſont fort petites, ſuivent la Côte dans cet ordre. Quand on les a paſſées, on trouve le Fleuve *Sandanaon*, qui fait la frontière de ce Royaume. DESCRIPTION DE L'ISLE DE BORNEO.

Le Pays de *Marudo*, qui eſt au-delà, s'avance beaucoup plus au Nord, entre quatre grandes Pointes, dont la première, nommée *Sanſaon*, eſt à onze miles de la ſeconde, qui s'appelle *Tandjong Mater*, après laquelle ſuit la Baye deMarudo, avec une Ville de ce nom, ſituée au fonds. A certaine diſtance du Rivage, on découvre encore quatre grandes Iſles & pluſieurs petites ſans noms: Les deux autres Pointes, à l'Eſt de la Baye, ſont *Pulo Avigo* & *Punta Corpaon*, entre leſquelles on a auſſi quelques petites Iſles. Pays de Marudo.

De cette dernière Pointe la Côte court à l'Eſt, & forme une grande Baye de dix-ſept miles de largeur & d'autant de profondeur, nommée la *Baye de Ste. Anne*. Quelques lieues au Nord eſt l'Iſle *S. Michel*, avec quatre ou cinq petites. La Pointe de *Tandjong Matte*, à l'Eſt de la Baye, en a auſſi quelques-unes. On compte plus de vingt miles d'ici juſqu'à l'*Ooſt-Hoek*, ou la Pointe Orientale de l'Iſle, d'où la Côte tourne bien-tôt droit à l'Oueſt, le long de la Baye, que les Hollandois nomment *Dwaal Baay*, & qui aboutit, de l'autre côté, à la Pointe *Tandjong Tape*, peu éloignée de l'Iſle de *St. Auguſtin* & de quelques autres petites. On a enſuite les Bayes de *Ste. Lucie* & de *St. Vit*, *Porto Tube*, très-bon Havre, & enfin la Pointe de *St. Antoine*, à cinquante-trois miles au Sud-Eſt de la dernière. Toute cette étendue de Pays eſt inconnue, & porte le nom de *Côte déſerte*. Au Nord-Eſt de la Pointe de St. Antoine ſe voyent les Iſles de *Taba*, & les *Sept Iſles*, ſans compter quelques autres petites, plus proche du Rivage. La Pointe d'*Aart Gyzens*, qui en eſt à dix miles, au Sud-Eſt, ſe trouve immédiatement ſous la Ligne. D'ici la Côte court ſix à ſept miles, la plûpart à l'Oueſt, juſqu'à la Pointe *Deutekom*, où l'on a encore une Baye ſpacieuſe avec une grande Iſle, à peu de diſtance du Rivage. Quoique le reſte de cette Côte, qui fait partie des Etats de Banjar-Maſſin, ſoit aſſez habité, il n'y a guères que *Paſſir*, qui mérite d'être nommé, par ſon Commerce avec les Macaſſarois. *Pulo Laout* eſt une grande Iſle, à dix-huit miles de la Pointe Méridionale, nommée *Oudjong Salatan*, longue de ſix miles & large de trois ou quatre. On entre enſuite dans la Rivière de Banjar-Maſſin, où nous finiſſons le tour de l'Iſle. Côte déſerte.

Il reſteroit à deſirer quelques éclairciſſemens ſur l'intérieur du Pays; mais tout ce qu'on en ſçait, c'eſt qu'il eſt rempli de hautes montagnes & de grandes forêts inacceſſibles. Le Royaume de *Lava*, qui eſt au cœur de l'Iſle, n'eſt guères connu que de nom, & l'on ne trouve pas beaucoup plus de lumières touchant ceux de Succadana, de Lamba, de Hermata & de Sambas, où l'on préſume qu'il y a beaucoup de déſerts, plus avant dans les Terres. Intérieur de l'Iſle.

Description de l'Isle de Borneo.

Le Pays de Marudo, au Nord de l'Iſle, ſe fait ſur-tout remarquer par ſes Bois & par ſes Montagnes. On y en voit une entr'autres, derrière Marudo, qu'on nomme le *Mont de St. Pierre*, qui eſt d'une hauteur prodigieuſe. Ces Contrées ſauvages ſont peuplées d'une infinité de ſinges. Outre les *Orang-Hoetans*, ces véritables ſatyres, qui marchent droit ſur leurs pieds de derrière, & qui ont une reſſemblance ſi parfaite avec l'homme, on y voit une eſpèce de ces animaux, qui ſont blancs comme neige, & quelques-uns, dont la couleur eſt entièrement noire. C'eſt dans le corps de ces ſinges, qu'on trouve les meilleurs bezoars; Ceux de boucs ſont fort inférieurs, & auſſi beaucoup plus communs; mais les principaux viennent d'une eſpèce de hériſſon, ou de porc-épi, qui eſt ici aſſez rare. Les Portugais les ont nommées *Pedra de Porca*, & ils leur attribuent de grandes vertus. Si l'on pouvoit pénétrer plus avant dans le Pays, quels tréſors n'y trouveroit-on pas, qui ſont encore inconnus!

Habitans de Borneo.

Les Habitans du Bourg de Borneo paſſent pour les plus riches de tous les Inſulaires, non-ſeulement parcequ'on y recueille une très grande quantité d'or en poudre, mais parceque cet or eſt beaucoup plus fin qu'ailleurs. On leur donne auſſi le meilleur camphre de toutes les Indes, & ils ont encore d'autres marchandiſes précieuſes, qui ſont fort recherchées. Leurs Pirogues ſont les plus belles, les plus fortes & les plus grandes qu'on voye parmi les Peuples Orientaux. Il y en a qui ont huit à dix pieds de large, & juſqu'à quarante ou cinquante de longueur, avec une grande tente au milieu, & pour l'ordinaire trente à quarante Rameurs. Le bois de conſtruction ne leur manque pas, & leur induſtrie les rend propres à ces ſortes d'ouvrages.

Religion Payenne.

Le Paganiſme s'eſt conſervé dans l'intérieur de l'Iſle, où l'on ne voit cependant ni Pagodes ni Bramines, chacun ſe faiſant un Dieu & un Culte à ſa fantaiſie. Les uns adorent le Soleil, la Lune & les Etoiles, & d'autres les premiers objets qui s'offrent à leurs yeux le matin, lorſqu'ils ſortent de leurs maiſons. Leur ſuperſtition eſt extrême; ils ont une infinité de ſignes heureux ou malheureux. S'ils ſe mettent en voyage, & qu'un oiſeau, qu'ils tiennent de mauvais augure, vienne à voler vers l'endroit d'où ils ſont partis, il n'en faut pas davantage pour leur faire rebrouſſer chemin tout de ſuite; mais ſi l'oiſeau paſſe devant eux, ils continuent leur route ſans la moindre inquiétude; & l'expérience contraire ne détruit preſque jamais ces ſortes de préjugés.

Religion Mahometane.

La Religion Mahometane eſt établie le long des Côtes, & gagne peu à peu les Parties intérieures de l'Iſle, où l'on voit déja quelques Moſquées. Mais les Montagnards, qui ſouhaitent de l'embraſſer, ſont obligés de payer bien cher les Prêtres qu'on leur donne.

Religion Catholique Romaine.

Après que les Portugais ſe furent fait un Commerce dans cette Iſle, quelques-uns de leurs Miſſionnaires employèrent leurs efforts pour attirer les Habitans à la Religion Catholique Romaine. Ils trouvèrent la réſiſtance ordinaire auprès des Mahometans; mais quantité de Gentils ſe laiſſèrent diſpoſer à recevoir le Baptême. On comptoit déja trois ou quatre mille de ces Chrétiens de nom, le long de la Rivière de *Caljong Cajamp*, lorſqu'en-

qu'environ l'année 1690, leur Prêtre fut maſſacré par ordre du Roi de Banjar-Maſſin, à l'occaſion de certaine revolte ; & depuis ce tems, le Chriſtianiſme s'eſt entierement éteint dans l'Iſle. Une petite croix, que quelques Indiens portent encore au cou, eſt le ſeul veſtige qui en reſte. DESCRIPTION DE L'ISLE DE BORNEO.

§. I.

Commerce des Européens dans l'Iſle de Borneo.

ON ignore depuis quand l'Iſle de Borneo eſt connuë des Européens. Ptolomée la nomme *Inſula bonæ Fortunæ*, ou l'*Iſle de la bonne Fortune* ; mais la poſition qu'il donne, dans ſa Carte, à cette Iſle & à d'autres Pays des Indes, fait bien voir qu'il n'en avoit aucune connoiſſance. Quoi qu'il en ſoit, on ne ſauroit refuſer aux Portugais l'honneur de ſa découverte. Commerce des Portugais.

Dom George de *Meneſes*, Gouverneur des Moluques, en 1526, fut le premier qui donna l'ordre, à *Vaſco Laurens*, de chercher cette Iſle ; & l'on apprend des Hiſtoriens de ſa Nation, quel fut le ſuccès de ſa Commiſſion, auprès du Roi, qu'ils ne deſignent que par un trait de ſtupidité des plus étranges (*a*). Gonzalve *Pereira*, quatrième Gouverneur de Ternate, aborda à Borneo, quatre ans après, & fit la Paix avec ce Prince. Dans la ſuite, les Portugais ont continué d'y envoyer, de tems en tems, quelques Vaiſſeaux, ſur-tout ceux de Macao, pour y charger du poivre & d'autres marchandiſes précieuſes.

Le premier Hollandois qui ait paru à Borneo, eſt Olivier de Noort, dont la Relation a déja fourni quelques legers éclairciſſemens ſur cette Iſle (*b*). L'Amiral van Warwick vint mouiller, trois ans après, c'eſt à dire en 1604, devant l'Iſle de Crimata, avec quelques Vaiſſeaux (*c*). Ce fut à lui, que le Roi de Succadana accorda la liberté de Commerce dans ſes Etats, en lui renvoyant huit Hollandois, que ſes Sujets avoient faits priſonniers. Commerce des Hollandois.

Vers l'année 1607, il ſe trouvoit ici, de la part de ſa Nation, un Commis, nommé *Hans Roef*, qui demandoit inſtamment d'en être rappellé, parcequ'ayant amaſſé une grande quantité de diamans, dont les Habitans étoient informés, il craignoit qu'ils ne lui ôtaſſent la vie, pour s'emparer de ſes richeſſes. Environ le meme-tems, on apprit auſſi, que le Roi de Banjar-Maſſin avoit attaqué une Jonque Hollandoiſe, & fait aſſaſſiner le Commis Giles *Michelſz* ; qui s'étoit rendu à terre, à l'invitation meme de ce Prince perfide. Sur cette nouvelle, *Verſchoor*, qui commandoit la Jonque, ſe hâta d'envoyer ſa Chaloupe à Succadana, pour en enlever leurs Marchands avec leurs pierreries ; mais à ſon arrivée, il trouva que le Commis Roef étoit parti pour Patane, depuis quelques jours.

Au

(*a*) Voyez le Tome I de ce Recueil, pag. 141.

(*b*) Voyez le Tome précedent, pag. 204. & ſuiv.

(*c*) Voyez le Tome X pag. 349 & 350.

DESCRIPTION DE L'ISLE DE BORNEO.

AU commencement de l'année 1609, il y avoit de nouveau, à Succadana, un Commis Hollandois, nommé Samuel *Blommart*, chargé de conclure, au ſujet du Commerce des diamans, un Traité, tant avec le Roi de Banjar-Maſſin, qu'avec la Reine de Landa, qui, peu de tems auparavant, avoit fait mourir le Roi ſon Epoux. Ce nouveau Commis ayant fini le tems de ſon engagement, revint à Bantam, au mois de Septembre de l'année ſuivante, avec une quantité aſſez conſidérable de diamans.

SUIVANT ſon rapport, les meilleures Places de l'Iſle, pour le Commerce, étoient *Teyen*, ſituée ſur la Riviere de Lauwe, d'où une autre petite Rivière coule vers Landa; *Sadong*, au Nord de Sambas, appartenant au Roi de Borneo, & d'où l'on peut ſe rendre, en un jour, à Landa, par terre; *Manpana*, au Sud de Sambas, & *Borneo*, au Nord de l'Iſle; mais il donnoit à Sadong la préférence ſur les trois autres Lieux.

CE Commis ajoûtoit, qu'on trouvoit beaucoup d'or, mais de bas aloi, & des pierres de bezoar à Sambas, où, après ſon arrivée, il avoit envoyé un de ſes Aſſiſtans pour prendre certaines informations de Commerce. On lui avoit rapporté, que la communication entre Sambas & Landa étoit facile, au moyen de celle des Rivières, qui paſſoient auprès de ces deux endroits, & que dans le premier, le riz étoit à meilleur prix qu'à Succadana, & d'une bonté fort ſupérieure.

AU mois d'Avril 1609, ſur l'avis que quarante Pirogues de Palimbang ſe préparoient à venir faire une expédition contre Succadana, Blommart en prit occaſion d'offrir à la Reine de Landa, un de ſes Yachts, pour deffendre l'entrée de ſa Rivière, & de demander en même-tems le Commerce excluſif en faveur de la Nation Hollandoiſe; mais la réponſe de la Reine fut, que ſon Pays de Landa étoit ouvert pour tout le monde.

CETTE tentative n'ayant pas réuſſi, Blommart partit de Succadana, pour ſe rendre auprès du Roi de Sambas, qui reçut fort bien ſes propoſitions, & ſe laiſſa même employer dans une négociation avec le Roi des Sauvages, dans le Pays duquel eſt proprement la Mine des diamans. Ce dernier envoya d'abord, pour échantillon, une pierre de trente à quarante carats, en faiſant ſavoir, qu'il en avoit une bonne quantité de quatre à vingt-quatre carats.

EN attendant, Blommart fit, avec le Roi de Sambas, un Traité, par lequel les Hollandois s'étoient engagés d'aſſiſter & de ſecourir ce Prince contre toute attaque & invaſion, ſoit du dedans ou du dehors, à l'exception des entrepriſes qu'il pourroit faire lui-même ſur d'autres Pays. En échange le Roi de Sambas accordoit aux Hollandois, le libre Commerce dans ſes Etats, y compris Mompana, Landa, & juſqu'au Pays des Sauvages, d'où l'on tire les diamans, ſans être ſujets à aucuns droits, ni pour leurs perſonnes, ni pour leurs marchandiſes, avec excluſion de toutes les autres Nations Européennes.

CEPENDANT la Compagnie ne trouvant pas ce Commerce fort avantageux, ordonna en 1623, de lever le Comptoir de Succadana & quelques autres. On s'eſt contenté depuis, juſqu'en 1666, d'y envoyer, chaque année, deux Vaiſ-

Vaiſſeaux, pour acheter des diamans & des perles. Pendant quelques-unes des années ſuivantes, les Hollandois n'y ont pas eu le moindre Commerce. DESCRIPTION DE L'ISLE DE BORNEO.

Suivant les remarques, qui nous ont été communiquées par un des Officiers de la Compagnie des Indes, ils avoient fait auſſi, environ l'an 1633, avec le Pangoran, ou Roi de Banjar-Maſſin, un Traité, en vertu duquel ce Prince leur accordoit la liberté du Commerce, à l'excluſion de toutes les autres Nations; ce qui les obligeoit de tenir conſtamment quelques Vaiſſeaux à l'embouchure de la Rivière, pour en empêcher l'entrée aux Etrangers. Cette Convention excluſive a été renouvellée depuis plus d'une fois, & encore, en dernier lieu, dans l'année.... Selon un Accord, de l'an 1660, la Compagnie payoit, à Banjar-Maſſin, cinq pour cent de Droits d'entrée ſur ſes marchandiſes. Cependant il ne paroit pas que ſon Commerce s'y ſoit ſoûtenu longtems, & tout un demi ſiècle ne nous fournit pas, à cet égard, la moindre circonſtance. Valentyn ajoûte ſeulement, qu'en 1712, l'arrivée de deux Ambaſſadeurs du Roi de Banjar-Maſſin, à Batavia, engagea de nouveau le Gouvernement, à envoyer des Officiers à Banjar-Maſſin, pour y établir un Comptoir; mais ayant trouvé que les Chinois en avoient déja enlevé les principales marchandiſes, ils revinrent fort mécontens, & depuis ce tems, les Hollandois ont entièrement négligé ce Commerce.

En 1701, les Anglois ont eû auſſi, à Banjar-Maſſin, une eſpèce de Loge fortifiée, dont la garde étoit confiée à une Troupe de Bouguis de l'Iſle Celebes, qu'ils avoient pris à leur ſolde. Les premiers n'excedoient pas le nombre de quarante, & le ſcorbut leur avoit fait perdre beaucoup de monde. Les Habitans formèrent le deſſein de les attaquer; mais les Anglois, avertis de ce complot, le prévinrent, & s'emparèrent, par ſurpriſe, de Banjar-Maſſin & de quatre autres Villages, quoiqu'ils ne fuſſent plus alors que dix de leur Nation, avec quarante Bouguis. Commerce des Anglois.

Le Général Anglois garda Banjar-Maſſin pour lui, & reſtitua les quatre Villages au Roi, qui lui avoit payé trois mille risdales pour les fraix de cette expédition contre ſes Sujets rebelles. Woodes Rogers remarque, que les Anglois abandonnèrent Banjar-Maſſin, environ l'année 1705 (*d*), & il eſt bien vrai que vers ce tems-là leurs affaires ſe trouvoient en fort mauvais état dans l'Iſle: mais celà n'empêche pas qu'ils n'y ſoyent reſtés beaucoup plus tard, & Valentyn dit avoir vû, en 1713, au Cap de Bonne Eſpérance, un de leurs Chefs de ce Comptoir, qui en rapportoit de grands tréſors. Son bord de chapeau, tout garni de diamans, pouvoit faire juger de ce que contenoient ſes coffres. Cet Officier, pendant ſon ſéjour au Cap, s'étoit attiré de l'attention par ſa brillante figure.

Les Hollandois devoient concevoir d'autant plus de jalouſie de cet Etabliſſement des Anglois, à Banjar-Maſſin, qu'on accuſoit ceux-ci d'intelligence avec quelques Princes de l'Iſle de Celebes. Le Roi de Boni ſe plaignoit, en 1701, au Gouverneur de Macaſſar, qu'ils faiſoient tous leurs efforts

(*d*) Voyage de Woodes Rogers, pag. 271. & ci-deſſus, pag. 242.

Digitized by Google

DESCRIPTION DE L'ISLE DE BORNEO.

efforts pour debaucher ſes Sujets, & qu'ils en avoient déja engagé plus de trois cens à leur ſervice. Leur Chef venoit d'envoyer des préſens au Roi de Goa, & à d'autres Princes de l'Iſle, qui cherchoient à ſe ménager la faveur des Anglois, dans l'eſpérance qu'ils pourroient, par leur moyen, rétablir leur ancienne autorité, & s'affranchir de la ſujettion où les Hollandois les avoient reduits; mais le Gouverneur & le Roi de Boni, qui en étoient prévenus, prirent ſi bien leurs meſures, que tous ces projets s'évanouïrent d'eux-mêmes. Cependant il faut avouer, que ſi les Anglois euſſent trouvé, à Borneo, autant de facilité que dans l'Iſle de Celebes, à ſe faire des créatures, les ſuites de cet Etabliſſement auroient pu être fatales aux Hollandois.]

Suite

Suite des Voyages aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt.

Introduction.

LE Voyage de Kæmpfer, la Deſcription du Japon, celles [des Iſles Marianes, Philippines, Palaos] & de l'Iſle Celebes, n'ayant paru, dans l'ordre précédent, qu'à titre d'intermedes, on ne remettra pas plus loin la ſuite des Voyages aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt, c'eſt-à-dire, par les Détroits de Magellan & de le Maire. Quoique ces fameux Paſſages appartiennent proprement à l'Amérique, la même raiſon, qui a fait placer leur Découverte dans l'Article de l'Aſie, doit y faire joindre auſſi leur Deſcription; d'autant plus qu'elle s'offre naturellement, dans les Voyageurs dont on va recueillir les Journaux. Mais donnons une idée générale du ſujet qui reſte à traiter.

Voyageurs dont on a les remarques ſur les Détroits de Magellan & de le Maire.

LE premier, qui tenta cette route après Magellan, fut Dom François Garcie Joffre de *Loayſa*, Commandant d'une Flotte Eſpagnole de ſept Vaiſſeaux. On a vû ſes projets & ſon ſort, dans la Deſcription des Philippines (*a*). Il entra dans le Détroit, au mois de Janvier 1526, & n'en ſortit qu'au mois de Mai, pour entrer dans la Mer du Sud.

ALONSO de *Camargo* partit d'Eſpagne en 1539, avec trois Vaiſſeaux, qu'il avoit ordre de conduire au Perou, & ſa navigation fut heureuſe juſqu'à l'entrée du Détroit; mais il eut tant à ſouffrir, dans le paſſage, qu'ayant été ſéparé des deux Bâtimens qui accompagnoient le ſien, il arriva ſeul, & dans un état déplorable, au Port d'*Arequipa*, dans la Mer du Perou. Des deux autres, l'un périt par le naufrage; & le troiſième, deſeſpérant de ſurmonter la violence des flots, prit le parti de retourner en Eſpagne.

D'AUTRES Eſpagnols paſſèrent le même Détroit en divers tems; & tous ces Voyages n'eurent pas un ſuccès plus heureux.

EN 1578, François *Drake*, Anglois, paſſa le Détroit de Magellan, dans l'eſpace de treize jours, avec cinq Vaiſſeaux de ſa Nation. Il revint en Europe, par les Indes Orientales, & par le Cap de Bonne-Eſpérance.

EN 1580, Pierre *Sarmiento de Gamboa*, Eſpagnol, venant du Perou en Eſpagne, par le même Détroit, y fonda la Colonie de *Philippeville*. On a déja remarqué que *Winter*, Capitaine d'un Vaiſſeau de la Flotte de Drake, avoit repaſſé le premier par cette voye, de la Mer du Sud en Europe (*b*).

THOMAS *Candish*, excité par l'exemple de Drake, fit, en 1586, le Voyage des Indes Orientales par le Détroit de Magellan, & revint, comme

(*a*) M. Prevoſt ſe trompe. Ce Général étant mort, dans ſon trajet de la Mer du Sud, la Deſcription des Philippines ne peut pas faire mention de lui, dont il n'eſt parlé que dans une Note du Voyage de Magellan, au Tome précédent, *pag.* 199. R. d. E.

(*b*) Voyez le Tome XIV. *pag.* 200. R. d. E.

INTRODUCTION.

me lui, par le Cap de Bonne-Eſpérance. Mais ces deux Anglois ne cherchoient qu'à s'enrichir par le pillage des tréſors du Perou.

OLIVIER de *Noort*, dont on a déja donné la Relation, fut le premier Hollandois, qui par des motifs bien entendus, & pour affranchir le Commerce des Provinces-Unies de la tyrannie des Eſpagnols, entreprit, en 1599, de ſe rendre dans les Mers d'Orient par la même route. Il fit, en trois ans, le tour du Monde; plus heureux que Sebald de *Weert*, autre Officier de ſa Nation, qui après avoir employé, dans la même année, près de neuf mois à lutter contre les difficultés du paſſage, ſe vit forcé de revenir en Hollande, ſans avoir pû pénétrer juſqu'à la Mer du Sud (*c*).

EN 1614, Georges *Spilberg* ſuivit les traces d'Olivier de Noort, pour ſoûtenir le Commerce de la Hollande, & ne fit pas moins heureuſement le tour du Globe.

JACQUES *l'Hermite*, autre Hollandois, entreprit le même Voyage en 1624, & paſſa heureuſement le Détroit.

LE Chevalier Jean *Narborough*, envoyé par Charles II, pour faciliter la Navigation des Anglois par de nouvelles découvertes, paſſa le Détroit de Magellan en 1669, & revint par la même voye. Cooke ſe trompe, en lui attribuant l'honneur d'avoir été le premier qui l'eût paſſé & repaſſé dans le même Voyage.

SCHARP, Boucanier Anglois, étant entré dans la Mer du Sud par l'Iſthme d'Amérique (*d*), ſe propoſoit de retourner en Europe par le Détroit de Magellan; mais ayant manqué l'ouverture du Paſſage, il porta plus loin au Sud, & rentra, dans la Mer du Nord, en 1681, par une Mer ouverte, ſans avoir eu la vûe d'aucune Terre, juſqu'à ſon arrivée dans l'Iſle de *Nevis*.

EN 1695, une Eſcadre Françoiſe de ſix Vaiſſeaux, ſous le commandement de M. de *Gennes*, entreprit d'aller faire la Guerre aux Eſpagnols, ſur les Côtes du Perou. Elle entra dans le Détroit de Magellan, au mois de Février de l'année ſuivante; mais n'ayant pas ceſſé pendant deux mois, de trouver des vents contraires, elle fut obligée de retourner ſur ſes traces.

CE ſont les obſervations de la plûpart de ces Navigateurs, qu'on croit devoir recueillir, pour en former autant d'articles, ſous le nom de ceux qui les ont publiées.

A l'égard du Détroit de le Maire, dont on a donné la découverte, dans l'article de ce Voyageur, il eſt aujourd'hui mieux connu, qu'il ne l'avoit été pendant plus d'un ſiècle, par quelques Relations fort eſtimées (*e*). Tel-

(*c*) Olivier de Noort ne paſſa le Détroit qu'après les Vaiſſeaux de la Flotte de Mahu, comme on l'a prouvé dans le Volume précédent, *pag.* 200. De Weert pénétra bien juſqu'à la Mer du Sud; mais il fut obligé de rentrer dans le Détroit. *Ibidem*, pag. 208. R. d. E.

(*d*) C'eſt-à-dire, qu'à l'exemple de pluſieurs autres Avanturiers, il ſe rendit par Terre avec ſes Compagnons, ſur le bord de la Mer du Sud, où ſes brigandages lui procurèrent des Vaiſſeaux.

(*e*) On ne parle point de celle de Corneliſz Schouten, Compagnon de Jacques le Maire, parcequ'elle ne contient rien qui ne ſe trouve dans celle de le Maire même. Nous en avons une traduction de l'année 1618, à Paris, chez *Gobert*, *in*-12. La plus ancienne Edition de celle de le Maire, en François, eſt à la fin de la première Partie de la traduction Françoiſe d'Herrera.

Introduction.

Telles ſont, 1°. Celle de Woodes *Rogers*; 2°. Celle d'Edouard *Cooke*, 3°. Celle de M. *Frezier*, Voyageur reſpectable à pluſieurs titres, qui jouit de ſa réputation dans un Poſte honorable, & qui a donné au Public, en 1732, le récit d'un Voyage à la Mer du Sud, qu'il fit pendant les années 1712, 1713 & 1714. 4°. Celle de M. *Anſon*, publiée par M. *Walter*, Miniſtre de l'Eſcadre Angloiſe, dont il s'eſt fait l'Hiſtorien, & compoſée ſur les Journaux de tout ce qu'il y avoit de perſonnes éclairées dans la même Eſcadre.

Comment on les va donner ſucceſſivement.

Tous les Voyageurs qu'on vient de nommer, & dont on n'a pas déja donné l'extrait, vont paroître ici ſucceſſivement; avec cette différence, que ceux qui ont paſſé les Détroits de Magellan, ou de le Maire, dans une autre vûe que celle d'aller aux Indes Orientales, & qui appartiennent par conſéquent à d'autres Parties de ce Recueil, ne paroîtront que pour fournir leurs remarques ſur ces deux Détroits; au-lieu qu'une partie de ceux, qui ont pouſſé leur courſe juſqu'à la Mer des Indes, ſeront préſentés dans l'étendue convenable à chacun de leurs articles, pour terminer LES VOYAGES AUX INDES ORIENTALES PAR LE SUD-OUEST.

§. I.

Drake. 1577.

Voyage du Chevalier Drake.

Motifs du Voyage & départ de l'Eſcadre Angloiſe.

Hackluyt, qui nous a conſervé le Journal Anglois de cette Expédition (*a*), nous apprend qu'elle fut long-tems myſtérieuſe, & que pour ſurprendre apparémment les Eſpagnols ſur les Côtes du Chili, du Perou & du Mexique, où ils ſe croyoient preſqu'inacceſſibles par la Mer du Sud, on publia qu'une Eſcadre de cinq Vaiſſeaux, que les Anglois avoient fait équiper à Plymouth, étoit deſtinée pour le Voyage d'Alexandrie. Elle partit, ſous le commandement du Chevalier Drake, le 15 de Novembre 1577; & le 5 d'Avril de l'année ſuivante, elle arriva heureuſement à la vûe du Breſil. Les vents ne la favoriſèrent pas moins juſqu'à la Rivière de la Plata, & de-là juſqu'au Port que Magellan avoit nommé *Saint Julien* (*b*). 1578.

Punition exemplaire.

Le premier ſpectacle qui s'offrit aux Anglois, dans ce Port, fut un Gibet planté; ce qui leur fit juger que Magellan avoit exercé une rigoureuſe Juſtice, ſur quelques Mutins de ſon Equipage. Drake en prit occaſion de ſe faire rendre compte de quelques deſordres, qui avoient éclaté dans le ſien. Un Officier, nommé *Doughtie*, qui fut convaincu d'avoir excité les Ma-

(*a*) Recueil d'Hackluyt, Edition de 1600, *pag.* 730. Ce Voyage a été traduit en François, par *F. de Louvencour*, Sieur de *Vaucbelles*, & publié à Paris chez *Goſſelin* en 1613. Le Traducteur remarque, dans ſon Epître, adreſſée à M. de *Saint Simon*, Seigneur & Baron de *Courtomer*, que Drake enleva tant de richeſſes aux Eſpagnols, qu'à ſon retour il fit pour plus de huit cens mille écus de préſens à la Reine ſa Maîtreſſe, & à divers Seigneurs de ſa Cour. Il ajoûte, avec aſſez d'obſcurité, que le Journal, dont il donnoit la Traduction, venoit d'un Payſan de Courtomer, qui avoit fait le Voyage avec Drake.

(*b*) La Flotte du Chevalier Drake fut battue & diſperſée pluſieurs fois par la tempête, avant ſon arrivée au Port Saint Julien, R. d. E.

DRAKE. 1578. Matelots à la revolte, pour rompre un Voyage dont il commençoit à craindre les dangers, ſe vit condamné, ſuivant la forme des Loix, à perdre la tête d'un coup de hache. L'Auteur obſerve, comme une ſingularité ſans exemple ſur Mer, „ qu'il demanda la Communion, & qu'elle lui fut accor„ dée; après quoi il embraſſa le Général, il lui demanda pardon, il pria „ pour la Reine & le Royaume, il prit congé de la Compagnie, & marcha „ conſtamment à la mort (*c*) ".

L'ESCADRE, ayant quitté Saint Julien le 17 d'Août 1578, entra, le 20, dans le Détroit de Magellan. Elle avança peu juſqu'au lendemain. Le Canal parut fort ſinueux, comme s'il eût été ſans Paſſage. Un vent contraire, qui ſe leva vers la fin du jour, força les Anglois de retourner, & de jetter l'ancre comme au hazard.

Obſervations de Drake ſur le Détroit de Magellan.

LE deſſein, qu'on s'eſt propoſé, oblige ici de s'attacher aux moindres obſervations qui regardent le Détroit. „ On y voit pluſieurs beaux Ha„ vres, où l'on trouve de fort bonne eau douce: mais la principale com„ modité manque; c'eſt-à-dire, que proche même de la terre, on n'y trou„ ve pas de fond pour mouiller, excepté dans quelque Rivière étroite, ou „ entre quelques rochers. Ainſi, lorſqu'on y eſt ſurpris de quelque vent „ contraire, ou de quelque tourbillon, le danger n'y eſt jamais médiocre. „ La terre, des deux côtés, eſt bordée de montagnes fort hautes, & cou„ vertes de neige. A l'Eſt & à l'Oueſt, on rencontre pluſieurs Iſles, en„ tre leſquelles la Mer paſſe avec autant de force, qu'à l'entrée même du „ Détroit. Sa largeur eſt de deux lieues en quelques endroits, & de trois „ ou quatre en d'autres, mais nulle part de moins d'une lieue. L'air y eſt „ très-froid. Cependant les arbres y ſont toûjours verds; & l'on trouve, „ deſſous, quantité de bonnes herbes (*d*) ".

Ignorance des Anglois.

DES remarques ſi vagues, & de ſi peu d'utilité, doivent faire juger que le Chevalier Drake n'avoit pas fort à cœur l'intérêt général de la Navigation; ou plutôt, on en doit conclure que les Anglois étoient encore fort éloignés de cette habileté qu'ils s'attribuent aujourd'hui (*e*). La fortune leur tenant lieu d'autres lumières, ils eurent le bonheur de ſortir du Détroit, & d'entrer dans la Mer du Sud, dès le 6 de Septembre; c'eſt-à-dire, de faire en treize jours, un paſſage, où des Navigateurs moins heureux ont employé juſqu'à neuf mois. A la vérité, ils furent jettés le 7, par une tempête, à plus de deux cens lieues en Longitude: mais cette diſgrace même leur devint avantageuſe, en les faiſant tomber dans une Baye, où ils mouillèrent tranquillement. Cependant ils ſe virent dérivés enſuite à cinquante-cinq degrés & un tiers, au Midi du Détroit; ce qui leur fit donner, à la Baye, qu'ils avoient été forcés de quitter, le nom de *Severing of the Friends*, ou *Baye de la ſéparation des Amis*. La fortune, qui ne les accompagnoit pas moins, leur fit découvrir, à la hauteur où ils étoient parvenus, une Iſle qui leur fournit d'excellente eau douce, & des herbes d'une ſingulière vertu (*f*).

Baye de la ſéparation des Amis.

LA

(*c*) Voyage de Drake, pag. 25 & 26.
(*d*) *Ibid.* pag. 28.
(*e*) On peut dire qu'elle eſt commune à toutes les Nations commerçantes de l'Europe, par la communication de lumières qui ſe fait mutuellement.
(*f*) Voyage de Drake. pag. 30.

DRAKE. 1579.

La ſuite de leurs courſes, dans la Mer du Sud, n'offre qu'une ſcène continuelle de victoires & de proſpérités. Ils prirent un ſi grand nombre de Vaiſſeaux Eſpagnols, & ſi richement chargés, qu'au commencement de l'année ſuivante, raſſaſiés d'or & d'argent, toutes leurs idées ſe tournèrent à choiſir une route ſûre, pour retourner en Angleterre avec leurs tréſors.

Riche butin de la Flotte de Drake.

Il s'en préſentoit deux: celle du Détroit de Magellan, par lequel ils étoient venus; & l'autre, par cette grande Mer du Sud, dont l'étendue eſt effrayante. En ſe déterminant pour la ſeconde, il reſtoit encore à conſidérer s'ils devoient prendre par les Moluques & le Cap de Bonne-Eſpérance, ou monter le long de la Chine & de la Tartarie par le Détroit d'Anian, pour venir deſcendre en Angleterre par la Mer Glaciale, en doublant le Cap Tabin & de Norvégue. Deux raiſons portèrent Drake à rejetter la route du Détroit de Magellan. Premiérement, les Eſpagnols, qui avoient eu le tems de raſſembler leurs forces ſur les Côtes du Perou & du Chili, lui parurent beaucoup plus redoutables à ſon retour, pour des Vaiſſeaux chargés de richeſſes, qu'ils n'avoient pû l'être à ſon arrivée, pour des Avanturiers qui ne cherchoient alors que l'occaſion de s'enrichir au prix de leur ſang. En ſecond lieu, il ſe formoit une idée terrible de la bouche du Détroit, du côté de la Mer du Sud. Il en avoit eſſuyé les pluyes, les tempêtes, les rafales; & ſes meilleurs Pilotes ne ſe rappelloient pas, ſans frayeur, les ſables qu'ils avoient obſervés ſur cette Côte.

Il balance ſur le choix d'une route pour ſon retour.

On réſolut, dans une aſſemblée de toute la Flotte, de prendre la route du Japon & de la Chine, pour retourner par la Mer du Nord (*g*), & cette opinion fut ſuivie le 16 d'Avril 1579. Mais comme on étoit arrêté depuis quelque-tems par des calmes, on prit le parti d'avancer juſqu'à ſix cens lieues en Longitude, pour trouver des vents plus favorables dans cet éloignement de la Terre.

Le 5 de Juin, à quarante-trois degrés du Nord, l'air devint ſi froid, que tous les Equipages ayant beaucoup à ſouffrir, & la peine croiſſant à meſure qu'on avançoit vers le Pôle Arctique, on prit le parti de retourner à trente-huit degrés de la Ligne. On découvrit à cette hauteur, une Terre, à laquelle il y avoit peu d'apparence que les Eſpagnols, ou d'autres Nations de l'Europe, euſſent jamais abordé. Elle parut baſſe & unie. Bien-tôt on apperçut une bonne Baye, où l'Eſcadre fut portée par un vent favorable; & Drake y fit jetter l'ancre avec confiance, à la vûe d'un grand nombre de cabanes, qui bordoient le rivage.

Froid exceſſif qui le fait retourner vers la Ligne.

Découverte de la Nouvelle Albion.

Les Habitans marquèrent moins d'effroi que d'admiration, en voyant avancer des Maſſes flottantes, qui devoient être pour eux un ſpectacle fort nou-

(*g*) On ne trouve pas un mot du deſſein de paſſer par la Mer du Nord, dans le Journal Anglois du Recueil d'Hackluyt. Mais le Traducteur François en parle pluſieurs fois. Comme ce n'eſt pas le ſeul point ſur lequel il s'écarte du véritable Journal, on doit ſuppoſer que l'Exemplaire, qu'il avoit reçu du Vaſſal de M. de Courtomer, contenoit quelques *Variantes*. Cependant on eſt aſſez en peine comment le Chevalier Drake eſpéroit alors de venir de la Chine par la Mer Glaciale. Le Détroit d'Anian n'a jamais été bien connu.

Nota. Le Journal Anglois, qui ſe trouve dans l'*Univerſal Hiſtory of Voyages and Travells*, dit expreſſément, que le Chevalier Drake crut qu'il étoit néceſſaire de prendre ſa route par la Mer du Nord. R. d. E.

DRAKE. 1579. nouveau. Ils s'approchèrent des premiers Anglois qui deſcendirent ſur le ſable ; & loin de les traiter en Ennemis, ils leur firent des careſſes & des préſens. Drake, pour répondre à leur humanité, fit diſtribuer parmi eux quelques pièces d'étoffe, qu'ils reçurent avec de grandes marques de joye.

Etat du Pays. Les hommes étoient abſolument nuds ; mais leurs femmes avoient les épaules couvertes d'une peau velue de daim, ou de quelque autre animal ; & de la ceinture juſqu'aux genoux, elles portoient, en forme de tablier, une eſpèce de toile, compoſée d'écorce d'arbre. Leurs maiſons, qui étoient fort près de la Mer, reſſembloient, par la forme, à nos colombiers ; c'eſt-à-dire, qu'elles étoient rondes & ſans fenêtres, avec une ſeule porte, & une ouverture au ſommet, pour ſervir de paſſage à la fumée. Leurs lits n'étoient que des rameaux de ſapin & d'autres arbres, diſpoſés en cercle autour du foyer, qui formoit le centre de chaque cabane.

Douceur des Habitans. PENDANT tout le ſéjour que les Anglois firent dans cette Baye, ils ne ceſſèrent pas de recevoir la viſite de ces honnêtes Sauvages, qui leur apportoient, tantôt de fort beaux panaches de plume, tantôt des ſacs remplis de feuilles ſéches de tabac. Mais avant que de s'approcher d'une petite colline, où le Général avoit fait dreſſer les Tentes, ils s'arrêtoient pour diſcourir entr'eux. Enſuite, laiſſant leurs arcs & leurs fléches dans le même lieu, ils s'avançoient pour faire leurs préſens. La première fois que leurs femmes vinrent avec eux, elles s'arrêtèrent auſſi ; mais ce fut pour s'égratigner les joues, en pouſſant des lamentations & des cris pitoyables.

Ils prennent les Anglois pour des Dieux. Drake s'imagina, que prenant les Anglois pour des Dieux, c'étoit une ſorte de ſacrifices qu'elles vouloient leur faire. Il donna ordre à ſes gens de ſe mettre en prières, pour faire connoître apparemment qu'ils avoient eux-mêmes une Divinité puiſſante, à laquelle ils rendoient leurs adorations. Il fit lire publiquement quelques Chapitres des Saintes Ecritures. Les Sauvages ſe rendirent fort attentifs, & parurent pénétrés de plaiſir. Après cette lecture, ils s'approchèrent modeſtement des Tentes ; & Drake fut extrêmement ſurpris de les voir rendre, aux Anglois, tout ce qu'ils en avoient reçu (*b*).

IL jugea que la nouvelle de ſon arrivée s'étoit répandue plus loin ; car, peu de jours après, on les vit paroître en plus grand nombre ; & deux d'entr'eux, s'étant ſéparés des autres, lui firent connoître par diverſes marques de reſpect, auxquelles il ne put ſe méprendre, qu'ils l'avoient diſtingué pour le Chef de ſa Troupe. Ils continuèrent leurs ſignes, par leſquels il crut comprendre auſſi qu'ils vènoient de la part de quelque perſonne puiſſante, ou peut-être de leur Roi, & qu'ils lui demandoient un gage de confiance, ſur lequel ce Prince, ou ce Seigneur, pût hazarder lui-même une viſite. Le diſcours, dont ces ſignes furent accompagnés, dura près d'une demie heure. Drake s'efforça de leur faire entendre, à ſon tour, qu'il leur vouloit toutes ſortes de bien. Il leur offrit des préſens, pour celui qui les avoit envoyés. Cette offre, qu'ils acceptèrent de fort bonne grace, parut leur

(*b*) Cette reſtitution, de quelque motif qu'elle pût venir, eſt aſſez ſingulière pour faire remarquer que le Traducteur ſe trompe ici. L'Anglois porte, comme je l'ai traduit, *They reſtored again, to us, thoſe things which before we beſtowed upon them.* Page 737.

DRAKE. 1579.

leur cauſer beaucoup de joye. On vit bientôt venir, entre pluſieurs Sauvages, un homme de fort belle taille & d'un air aſſez gracieux, qu'on ne put méconnoître pour leur Roi. Il marchoit gravement; & ſon cortège pouſſoit autour de lui des cris & des chants. Un Officier, de bonne mine, qui le précédoit de quelques pas, portoit une maſſe, ou un ſceptre, d'où pendoient deux Couronnes & trois longues chaînes. Les Couronnes étoient compoſées de plumes, de diverſes couleurs, & les chaînes paroiſſoient d'os. Le Roi, & tous ceux qui environnoient ſa Perſonne, étoient vêtus de peaux. Les autres étoient nuds; mais ils avoient le viſage peint, les uns de blanc, les autres de noir, & quelques-uns de différentes couleurs. Ils avoient, avec eux, un fort grand nombre d'Enfans; &, ſans diſtinction d'âge, ils portoient tous dans leurs mains quelque préſent.

Le Roi du Pays viſite le Général Anglois.

Le Général Anglois, quoique prévenu en faveur d'une Nation ſi douce, ne voulut pas recevoir, ſans précaution, une troupe dont le nombre l'emportoit beaucoup ſur la ſienne. Il donna ordre à ſes gens de ſe tenir ſous les armes, & de ſe ranger autour de leurs Tentes, dont ils s'étoient fait comme un petit Fort, défendu d'un bon rempart. Le Roi ne parut point effrayé de ces diſpoſitions. Il ſalua tous les Anglois. Celui qui portoit ſon Sceptre, ayant appellé un autre Officier, auquel il dit quelque choſe d'une voix baſſe, celui-ci répéta fort haut ce que l'autre lui diſoit, & cette ſorte de harangue dura fort long-tems. Enſuite le Roi s'approcha du Fort, avec les hommes & les femmes de ſon Cortège, après avoir fait ſigne au Peuple & à tous les Enfans de demeurer en arrière. Alors, celui qui portoit le Sceptre entonna un chant, & commença une danſe, avec une grace & une meſure qui cauſèrent de l'admiration aux Anglois. Le Roi, ſon Cortège, & tout le Peuple ſuivirent cet exemple. Enfin Drake, charmé du ſpectacle & guéri de ſes défiances, leur permit d'entrer, en chantant & en danſant, dans le Fort & dans les Tentes (*i*).

Conduite extrêmement ſingulière des Sauvages.

Après la danſe, le Roi s'aſſit, & preſſa le Général, par des ſignes, de s'aſſeoir près de lui. D'autres ſignes, par leſquels il continua de s'expliquer, ne ſemblèrent marquer d'abord que de l'affection & des offres de ſervice: mais les Anglois ſe crurent bientôt obligés de leur donner un ſens plus étendu. Le Roi, prenant la plus grande des deux Couronnes, la mit ſur la tête de Drake. Enſuite il lui mit au cou les trois chaînes, en recommençant à chanter avec tout ſon Peuple. Il fit cette cérémonie d'un air grave & reſpectueux; & par intervalles, il répétoit le nom d'*Hiob*, que les Anglois prirent pour un terme de déférence, ou pour un titre de dignité. Drake ne fit pas difficulté de recevoir le Sceptre & la Couronne, au nom de la Reine d'Angleterre, en ſouhaitant que toutes les richeſſes du Pays fuſſent tranſportées quelque jour à Londres, pour la gloire & le bonheur de ſa Patrie.

Drake ſe croit couronné Roi du Pays.

Le Peuple s'écarta auſſi-tôt à quelque diſtance, & parut ſe livrer à des exercices de Religion. Quelques Anglois, pouſſés par la curioſité, voulurent être témoins de cette nouvelle ſcène. Ils virent pluſieurs troupes de Sauvages, qui prenoient le plus jeune d'entr'eux, & qui ſe mettant en cercle

Exercice de Religion des Sauvages.

(*i*) Pages 61 & précédentes.

DRAKE. 1579. cle autour de lui, jettoient des cris fort triſtes, en s'égratignant le viſage & ſe picquant la peau juſqu'au ſang. Drake ne put douter qu'ils ne le priſſent pour un Dieu, lorſqu'il les vit revenir, pour lui montrer leurs égratignures & leurs playes. Il leur fit donner des emplâtres & des onguents, dont ils admirèrent beaucoup la vertu; & leur folle erreur ne faiſant qu'augmenter, ils continuèrent leurs ſacrifices, de trois jours. Mais les Anglois trouvèrent enfin le moyen de leur faire comprendre, que cette extravagance leur déplaiſoit.

Pourquoi Drake nomme le Pays la Nouvelle Albion.

DRAKE, ayant pris poſſeſſion du Pays, pour la Reine, ſa Maîtreſſe, lui donna le nom de *Nouvelle Albion*; non-ſeulement parcequ'il ſe crut le premier qui l'eût découvert, mais parcequ'il lui trouva beaucoup de reſſemblance avec l'Angleterre, par la verdure & la beauté de ſes Côtes. Il fit graver, ſur une lame de cuivre, le nom, le portrait (*k*) & les armes de la Reine, ſon propre nom, l'an & le jour auquel il étoit arrivé, & les faveurs qu'il avoit reçues de la Nation. Cette lame fut clouée ſur la face d'un pilier de pierre, qu'il fit élever au milieu du Fort.

Etrange ſorte de lapins qui s'y trouvent.

LORSQU'ON eut fait les réparations néceſſaires au Vaiſſeau, le Général obſerva plus ſoigneuſement le Pays, & ſe fit un amuſement de viſiter pluſieurs habitations des Sauvages. Il ne vit preſque aucune terre, qui ne portât les apparences de quelque mine d'or ou d'argent. Les daims y ſont en ſi grand nombre, qu'on les rencontre par milliers. On trouve, de toutes parts, une ſorte de lapins, dont la deſcription eſt fort étrange. Ils ont le corps auſſi grand que les lapins de Barbarie, la tête de la groſſeur des nôtres, les pieds ſemblables à ceux des taupes, & la queue d'un rat, mais beaucoup plus longue. Sous le ventre, ils ont, des deux côtés, un petit ſac, dans lequel ils mettent des proviſions pour la faim, lorſqu'ils ſont raſſaſiés. Les Sauvages en mangent la chair, qu'ils trouvent de fort bon goût, & font tant de cas de la peau, que la robbe de leur Roi en étoit compoſée.

Retour de Drake en Angleterre.

LE départ de l'Eſcadre leur cauſa de vifs regrets. Drake s'étoit déterminé à prendre ſa route par les Moluques, dans la crainte des dangers qu'il prévoyoit par le Nord. Il rencontra pluſieurs Iſles, juſqu'au 14 de Novembre, qu'il eut la vûe de Ternate, où il obtint du Roi toutes ſortes de faveurs, & la liberté du Commerce. De-là, paſſant par les Iſles de Celebes & de Java, il arriva, le 18 de Juin 1580, au Cap de Bonne-Eſpérance, ſans avoir eu la vûe d'aucune terre, & le 22 de Juillet à Sierra Liona. Enfin, le 3 de Novembre de la même année, c'eſt-à-dire, trois ans, douze jours moins, après ſon départ, il acheva le tour du Monde, en mouillant heureuſement au Port de Plimouth (*l*).

1580.

(*k*) Le Journal Anglois dit ſimplement qu'il fit clouer, ſur le pilier, une pièce de Monnoye d'Angleterre.

(*l*) Le Chevalier Drake arriva à Plimouth le 26 Septembre. Ainſi il fit le tour du Monde dans l'eſpace de deux ans, dix mois & quinze jours. Ayant été créé Chevalier, il prit un Globe pour deviſe avec les mots; *Tu primus circumdediſti me Divino auxilio.* L'idée en paroit empruntée de l'anneau que Charles Quint donna à Sebaſtien *Cano*, ou *Canut*, qui le premier a fait le tour du Monde. Voyez le Tome XIV. *pag.* 199. R. d. E.

§. II.

§. II.

Voyage de Pedro de Sarmiento.

Occaſion du Voyage de Sarmiento.

Le paſſage de Drake, par le Détroit de Magellan, allarma ſi vivement les Eſpagnols, que pour aſſurer la tranquillité de leurs Etabliſſemens, en fermant la ſeule voye qui les expoſoit alors à l'invaſion des Etrangers, ils prirent la réſolution d'y bâtir un Fort. Le Viceroi du Perou avoit envoyé deux Vaiſſeaux de Guerre, ſous le commandement de Pedro *Sarmiento* (*a*), le plus habile Navigateur que l'Eſpagne eut dans ces Mers, pour donner la chaſſe à Drake, & lui enlever, s'il étoit poſſible, les richeſſes qu'il emportoit du Perou; mais les Anglois étant déja trop éloignés, Sarmiento reçut ordre d'aller voir, dans le Détroit de Magellan, de quelle manière on pourroit le fortifier. Il employa neuf mois à cette entrepriſe; & rempli de ſes obſervations, il vint en Eſpagne, pour en rendre compte à la Cour. Elle s'en promit aſſez de ſuccès, pour faire partir Diego Faris de *Valdez*, avec une Flotte de vingt-trois Vaiſſeaux, montée de trois mille cinq cens hommes d'Equipage, & de cinq cens vieux Soldats pour travailler aux Fortifications.

Les Eſpagnols veulent fortifier le Détroit de Magellan.

Mais cette expédition, quoique fort bien concertée, ne répondit pas aux eſpérances de la Nation Eſpagnole (*b*). A peine la Flotte étoit ſortie du Port de Cadix, qu'une affreuſe tempête en fit échouer cinq Vaiſſeaux, avec perte d'environ deux cens hommes; & le reſte fut ſi mal traité par les flots, que Valdez ne put continuer ſon Voyage qu'avec ſeize voiles, accompagné de Pedro de Sarmiento, qui devoit etre Gouverneur du nouveau Fort. Après avoir perdu beaucoup de tems à ſe radouber, ils ſe virent forcés de paſſer l'Hyver ſur la Côte du Breſil, dans la Rivière de Janeiro. Ils remirent en Mer au Printems: mais, vers le quarante-deuxième degré de Latitude Auſtrale, ils eſſuyèrent une ſi rude tempête, que la moindre de leur diſgrace fut de ſe voir réduits à battre la Mer, au hazard, pendant l'eſpace de vingt-deux jours, & de gagner enfin l'Iſle de Sainte Catherine. Ils avoient perdu, dans cette fatale occaſion, un de leurs meilleurs Bâtimens, avec trois cens hommes & vingt femmes qu'il avoit à bord, & la plus grande partie des munitions qui étoient deſtinées pour le Détroit.

Diſgrace de leur Flotte.

Sarmiento eſt nommé Gouverneur du Fort.

Valdez, ſe roidiſſant contre l'infortune, laiſſa tous ſes Malades à Sainte Catherine, & le tiers de ſes Vaiſſeaux, qu'il ne put remettre en état de ſoûtenir la Mer. Il lui en reſtoit dix, avec leſquels il ſe hâta de partir, pour donner la chaſſe à quelques Anglois, qui avoient paru ſur la Côte. Mais, en arrivant à l'embouchure du Détroit, une nouvelle tempête le força de retourner à Rio Janeiro. L'année ſuivante, Pedro de Sarmiento, qui s'étoit rendu au Perou, entreprit le même Voyage ſous de meilleurs auſpices, par la Mer du Sud, & débarqua heureuſement quatre cens hommes & trente femmes à la Pointe de Poſſeſſion, où il fit bâtir un Fort, qu'il appella *Nom-*

(*a*) M. Prevoſt le nomme *Serano*, dans ce premier article. R. d. E.

(*b*) Argenſola attribûe le mauvais ſuccès de cette entrepriſe, au Général, qu'il nomme *Sanche Flores*. R. d. E.

SARMIENTO. 1580.

Sarmiento bâtit Nombre de Jeſus & Philippeville.

Nombre de Jeſus. De-là, s'étant rendu par terre au Port de Famine (*c*), il y bâtit une Citadelle, qu'il nomma *Philippeville.* A l'approche de l'Hyver, il s'embarqua pour retourner en Eſpagne, avec vingt-cinq Matelots: mais il eut le malheur d'être pris, dans ſa route, par le fameux Chevalier *Walter Raleigh*, qui le conduiſit en Angleterre (*d*). On a vû, dans la Relation d'Olivier de Noort, & l'on achevera de voir dans celle de Candish, quel fut le ſort des Eſpagnols qu'il avoit laiſſés au Détroit. Il reſte à donner quelque idée de ſes découvertes, ſur le témoignage d'Argenſola, Hiſtorien des Moluques (*e*), & du Capitaine Edouard Cooke (*f*).

Ses obſervations dans le Détroit.

EN retournant vers la Mer du Nord, il mouilla dans une Baye inconnue, où il ne vit paroître aucun Habitant: mais il y découvrit des veſtiges de pieds humains, des dards, des rames & des filets. Ses gens montèrent au ſommet de pluſieurs hautes montagnes, d'où ils apperçurent un Archipel de petites Iſles (*g*) & un Canal fort ſpacieux, qui les traverſoit. Quoique la plûpart de ces Iſles fuſſent déſertes, elles lui ſemblerent naturellement fertiles. Il vit, dans quelques-unes, pluſieurs Indiens nuds, & peints de terre rouge. Plus loin, il en découvrit cinq dans une eſpèce de Canot, qu'ils abandonnèrent, pour prendre la fuite à pied. Ses recherches, ſur le rivage, lui firent trouver une hute ronde, compoſée de quelques pieux, de large écorce d'arbres & de peaux de loups marins (*h*), dans laquelle il fit un amas de petites broſſailles & de coquilles, avec quelques filets de pêche, des os en forme de crochets ou d'hameçons, & pluſieurs petits ſacs remplis de terre rouge. En continuant d'avancer d'une Iſle à l'autre, il découvrit une Habitation, régulièrement bâtie, & quantité d'Indiens aux environs. A cinquante-quatre degrés de Latitude du Sud, ſur une Pointe qu'il nomma *Saint Iſidore*, il en trouva de fort traitables, qui ſe mêlèrent familièrement avec l'Equipage du Vaiſſeau. Entre les montagnes, il en vit une, à peu de diſtance, qui vomiſſoit des flammes, & qui n'en étoit pas moins couverte de neige. Dans l'embouchure occidentale du Détroit, Sarmiento vit des hommes hauts de trois *Verges* (*i*), & d'une groſſeur proportionnée. Ses gens en ſaiſirent un, qu'ils amenèrent à bord. Après avoir paſſé la plus étroite partie du Détroit, il découvrit clairement ſur la Côte

(*c*) Ce nom ne lui fut donné qu'en 1587, par Thomas Candish, qui, trouvant la Citadelle déſerte, jugea que tous les Eſpagnols étoient morts de faim.

(*d*) Sarmiento y eut de fréquens entretiens, ſur ſes Voyages, avec le Chevalier Drake, & même avec la Reine, & tira, de ces converſations, des lumières propres pour l'exécution d'autres deſſeins qu'on forma à ſon retour en Eſpagne. R. d. E.

(*e*) Livre 3 & 4.

(*f*) Dans la Relation de ſon Voyage à la Mer du Sud, *pag.* 43 & 44.

(*g*) Les Eſpagnols comptèrent quatre-vingt-cinq Iſles tant grandes que petites. R. d. E.

(*h*) On a déja remarqué qu'ils ſont nommés, par d'autres Voyageurs, loups & veaux marins.

(*i*) C'eſt-à-dire, de neuf pieds. Quoique rien ne ſoit ſi poſitif que ce témoignage, & qu'il s'accorde avec celui de pluſieurs autres Relations, il paroît bien ſurprenant que dans la ſuite tous les Geans du Détroit ayent comme diſparu, & que tous les Navigateurs d'un tems plus proche du nôtre, n'y ayent vû que des hommes de la taille ordinaire. Cette groſſe Ville, avec des Tours, ces Bourgs, ces Habitations bien peuplées, & ces arbres dignes d'un meilleur climat, n'ont pas été retrouvés non plus ſur la Côte des Patagons, qui eſt celle du Nord.

Digitized by Google

Côte du Nord, entre deux longues Montagnes, quelques délicieuſes Plaines, pluſieurs Bourgs, & une Ville ornée ou fortifiée de pluſieurs Tours. Sur la Côte Méridionale, qui eſt celle de la Terre de feu, il ne fut pas moins ſurpris de trouver, à la diſtance de cinq lieues du rivage, un Pays fort bien peuplé, dont les Habitans nourriſſoient des beſtiaux, & beaucoup d'arbres ſemblables à ceux qui portent la canelle & le coton. Le Détroit, dans toute ſa longueur, lui parut de cent dix lieues; ce qui s'accorde avec le compte de Magellan.

SARMIENTO. 1580. Ville & Bourgs qu'il y découvre.

§. III.

Différens Voyages aux Indes Orientales, par le Détroit de Magellan.

LA loi qu'on s'eſt impoſée, de paſſer legèrement ſur toutes les Relations qui ne portent point un caractère particulier d'agrément ou d'utilité, & qui ſe trouvent ſupprimées d'elles-mêmes, comme on l'a fait obſerver, par d'autres Relations plus exactes & plus completes, oblige ici de raſſembler, ſous un même titre, pluſieurs Voyageurs, qui n'ont pas d'autre droit, pour ſortir de l'obſcurité, que d'avoir tenté les premiers une route peu connue, & d'avoir ſervi comme de guides à des Obſervateurs plus éclairés.

I. THOMAS CANDISH, Gentilhomme du Comté de Suffolk (*a*), encouragé par la réputation de Drake, partit de Plymouth, le 22 de Juillet 1586, avec huit Vaiſſeaux, qui le firent arriver, le 17 de Décembre, au Port qu'il nomma le premier, *Port Deſiré*, ou *du Deſir* (*b*). Il en partit le 28, pour ſuivre la Côte; & le 30, à quarante-huit degrés de Latitude Auſtrale, il rencontra un Rocher, à cinq lieues de la Terre, autour duquel la ſonde fit trouver, à la diſtance d'un mile, huit braſſes d'eau ſur un fond pierreux. Il doubla le *Cap Blanc* & le *Cap des Vierges*, qui n'avoient point encore de nom. Après avoir jetté l'ancre ſous le dernier, qui eſt à l'entrée du Détroit de Magellan, il s'engagea, le 6 de Janvier, dans la bouche du Détroit, à cinquante-deux degrés. Le 7, il y prit, ſur le rivage, vingt-trois Eſpagnols, & leur Chef nommé *Hernando;* triſte reſte de quatre cens hommes de la même Nation, qui étoient morts de faim & de miſère dans la nouvelle Colonie de Sarmiento. Il arriva, le 10, à *Philippeville*, dont les murs & les fortifications ſubſiſtoient encore. Depuis l'embouchure du Détroit juſqu'à l'endroit où il ſe retrécit le plus, il compte quatorze lieues, & la route, dit-il, eſt à l'Oueſt & au Nord. Il en compte dix, depuis cet endroit juſqu'à l'Iſle des *Pingouins*, au Sud-Oueſt, tirant un peu vers le Sud.

THOMAS CANDISH. 1586.

1587.

Son arrivée au Détroit de Magellan.

Quoi-

(*a*) Son Journal ſe trouve dans la Collection d'Hackluyt, pag. 803 & ſuivantes, ſous le titre d'*Admirable & heureux Voyage*, &c. On nous y apprend, qu'il fut compoſé par François *Pretty*, de *Ry*, dans le Comté de Suffolk, employé ſous les ordres de Candish; que Candish étoit lui-même de *Trimley*, Bourg du même Comté. Je ne connois pas de traduction Françoiſe de cet Ouvrage. Il eſt écrit fort groſſièrement.

(*b*) On en verra, ci-deſſous, la Deſcription.

CANDISH. 1587.

Ses obſervations ſur la Colonie Eſpagnole de Sarmiento.

QUOIQU'UNE partie de ſes remarques, ſur l'Etabliſſement de Sarmiento, ſe trouve dans les citations de la Relation d'Olivier de Noort, il convient au deſſein qu'on ſe propoſe, de les rappeller ici dans ſes propres termes. „ Philippeville avoit quatre Forts, & chacune de leurs faces avoit été mon„ tée d'une pièce de canon de fonte; mais les Eſpagnols avoient pris ſoin „ d'enterrer cette artillerie, & l'on n'en voyoit plus que les affuts. Candish „ ne manqua point de faire déterrer toutes les pièces, & de les faire tranſpor„ ter à bord. La Place étoit ſituée, ſans contredit, dans l'endroit le plus „ favorable du Détroit pour le bois & l'eau. Elle avoit pluſieurs Egliſes. „ Les Loix y devoient être fort ſévères; car on voyoit quelques Gibets, „ auxquels pluſieurs Criminels étoient encore attachés. Il paroiſſoit que les „ Eſpagnols y avoient été long-tems réduits à ne vivre que de moules & „ de limpets. Candish n'y trouva pas d'autres vivres, à l'exception de quel„ ques daims, qui deſcendoient des montagnes pour ſe raſraîchir au bord „ de la Rivière. Ces Eſpagnols s'étoient flattés de ſe rendre les ſeuls Maî„ tres du Détroit: mais le Ciel fit connoître que ce n'étoit pas ſa volonté. „ Pendant plus de deux ans qu'ils occupèrent leur Ville, ils n'y virent rien „ croître & rien proſpérer. D'un autre côté, ils furent ſouvent attaqués „ par les Indiens, juſqu'à-ce qu'ayant conſommé toutes leurs proviſions, ils „ moururent preſque tous de faim dans leurs maiſons, où les Anglois trou„ vèrent leurs cadavres tout vêtus. L'air en étoit encore infecté. Ceux „ qui étoient demeurés vivans avoient pris le parti d'enſevelir, dans la „ terre, leurs meubles & tout ce qu'ils n'avoient pas eu la force d'empor„ ter, pour abandonner cette funeſte demeure, & ſe mettre en chemin le „ long du rivage, dans l'eſpoir d'y trouver de quoi ſoûtenir leur miſerable „ vie. Ils n'avoient pris que leurs arquebuſes & quelques uſtenciles; mais, „ à l'exception de quelques oiſeaux de Mer, qu'ils avoient tués par inter„ valles, ils n'avoient vécu, pendant l'eſpace d'un an, que de racines & „ de feuilles. Enfin, lorſqu'ils rencontrèrent Candish, ils étoient determi„ nés à prendre leur route vers la Rivière de Plata. Dans leur nombre de „ vingt-quatre, ils avoient deux femmes (*c*)".

Il lui donne le nom de Port de Famine.

CANDISH changea le nom de leur malheureuſe Colonie en celui de *Port de Famine*, que tous les autres Voyageurs lui ont conſervé depuis. Il la place à cinquante-trois degrés du Sud, & le Cap *Froward* (*d*) à cinquante-quatre (*e*). Il donna auſſi le nom de Baye d'*Eliſabeth* à une belle Baye ſabloneuſe, qui, ſuivant le calcul de ſa route, eſt à vingt lieues du Port de Famine. Deux lieues plus loin, il trouva une Rivière d'eau douce, & quantité de Sauvages, avec leſquels il fit quelque liaiſon, quoiqu'il les donne pour des Antropophages. Le Canal de *Saint Jerome* en eſt, dit-il, à deux lieues. De ce Canal, qu'il nomme ailleurs une Rivière, il compte, par eſtime, trente-quatre lieues juſqu'au débouchement du Détroit dans la Mer du Sud. Ainſi, conclut-il, toute ſa longueur eſt d'environ quatre-vingt-

(*c*) Journal de Thomas Candish, *ubi ſuprà*, pag. 806.

(*d*) C'eſt une corruption, pour *Forward*.

(*e*) Le Cap *Froward*, comme il eſt nommé dans le Journal Anglois, n'étant éloigné que de cinq lieues du Port de Famine, doit être ſitué au cinquante-troiſième degré, quinze ou ſeize minutes. R. d. E.

vingt-dix lieues d'Angleterre (*f*), & la Latitude du débouchement eſt à-peu-près la même que celle de l'entrée, c'eſt-à-dire, d'environ cinquante-deux degrés quarante minutes du Sud. Il ſe trouva, dans la Mer du Sud, le 24 de Février (*g*). CANDISH. 1587.

Le reſte de ſon Voyage ne contient que diverſes expéditions ſur les Côtes du Chili, du Perou, & de la Nouvelle Eſpagne, avec ſa route aux Philippines, & ſon retour en Angleterre par le Cap de Bonne-Eſpérance. Il rentra dans le Port de Plymouth, le 9 de Septembre 1588 (*h*).

II. Olivier de Noort, qui fit le Voyage des Indes Orientales par la même route, en 1598, a déja trouvé place à la ſuite de Magellan, dans le Tome XIV. de ce Recueil, où l'on a cru devoir le faire ſervir à jetter du jour ſur la Relation de Pigafetta. OLIVIER DE NOORT. 1598.

III. Sebald de Weert, également célèbre par les Iſles qui portent ſon nom, & par les malheurs qu'il eſſuya dans un Voyage au Détroit de Magellan, n'offre rien de plus remarquable, dans ſon Journal (*i*), que le detail même de ſes diſgraces, qui l'obligèrent de renoncer à ſon entrepriſe. Il étoit parti de Hollande, le 27 de Juin 1598, avec une Eſcadre de cinq Vaiſſeaux, dont il commandoit l'un, ſous les ordres de l'Amiral *Mahu* & du Vice-Amiral Simon *de Cordes*; Cette petite Flotte, s'étant arrêtée trop longtems ſur la Côte d'Afrique, n'arriva au Détroit que le 6 d'Avril de l'année ſuivante. Elle y entra fort heureuſement: mais les vents devinrent ſi contraires, que Sebald, après avoir eſſuyé, pendant plus de huit mois, tous les dangers d'une Mer terrible, & s'être vû ſéparé de ſes Compagnons, qui continuèrent plus heureuſement leur route, fut contraint, par la révolte de ſes gens, par la faim, & par le déplorable état de ſon Vaiſſeau, de rentrer dans la Mer du Nord. Une ſi triſte ſituation ne lui avoit guères permis de faire des obſervations utiles: cependant on trouve, dans le Journal de ſes peines, pluſieurs circonſtances qui méritent d'être recueillies. SEBALD DE WEERT. 1598. Ses diſgraces. 1599.

C'est de lui qu'on apprend que la Baye, qui avoit reçu, des premiers Navigateurs, le nom de *Baye Verte*, prit celui de *Baye de Cordes*, le 2 d'Août 1599, en mémoire de tous les accidens que les Hollandois du Vice-Amiral y avoient eſſuyés (*k*). Outre l'excès de la faim & du froid, ils y avoient été fort mal traités par les Sauvages; & ſi l'imagination ne leur fit pas groſſir les objets de leur crainte, on doit prendre une étrange idée de ces Barbares, ſur leur récit. La Flotte n'ayant pas encore été diſperſée, de Cordes fut détaché avec deux Chaloupes, vers une Iſle qui eſt vis-à-vis de Noms qu'il donne à différens lieux.

(*f*) La longueur de ce Détroit eſt de cent dix lieues d'Allemagne, ſelon le calcul des Eſpagnols & des Hollandois. *Recueil de la Compagnie Hollandoiſe*, Tom. III. pag. 47. R. d. E.

(*g*) *Ibidem*, pag. 807.

(*h*) On trouve, à la ſuite de ſon Journal, les hauteurs de quantité de lieux, les fondes, & les variations de l'Aiguille ſur toute ſa route, par Thomas *Fuller* d'Ipſwich, qui étoit ſon Pilote. Hackluyt y joint quelques autres petits Journaux du même Voyage, tels que celui de *Winter*, qui accompagnoit Drake, & qui repaſſa le Détroit; celui de *Coidley* & de *Wbech*; enfin celui d'un autre Voyage de Candish, en 1591, où l'Auteur, nommé Jean *Jane*, parle d'une Carte admirable du Détroit, levée par Candish, mais qui ne paroît pas avoir jamais vû le jour.

(*i*) Au Recueil de la Compagnie Hollandoiſe, Tom. I. pag. 609.

(*k*) *Ibid.* pag. 654.

Sebald de Weert. 1599.

de la même Baye. „ Il y trouva ſept Canots, remplis de Sauvages, qui n'a „ voient pas moins de dix ou onze pieds de haut, & dont la couleur étoit „ rouſſe & la chevelure fort longue. Auſſi-tôt qu'ils eurent apperçu les Cha„ loupes, ils deſcendirent au rivage, d'où ils jettèrent une ſi grande quan„ tité de pierres, que les Hollandois n'oſèrent s'en approcher. Alors, ſe „ flattant de leur avoir inſpiré de l'effroi, ils ſe rembarquèrent tous dans „ leurs Canots, pour fondre avec de grands cris ſur les Chaloupes. Le „ Vice-Amiral les laiſſa venir juſqu'à la portée du fuſil, & fit faire ſur eux „ une décharge, qui en tua quatre ou cinq. Ils retournèrent à terre, où, „ dans leur fureur, ils arrachèrent, de leurs propres mains, des arbres qui „ paroiſſoient gros de neuf ou dix pouces, pour s'en faire des retranche„ mens & des armes (*l*). Tous ces Sauvages étoient entièrement nuds, à „ l'exception d'un ſeul, qui avoit autour du cou, une peau de chien ma„ rin, qui lui couvroit le dos & les épaules. Leurs armes étoient des flé„ ches d'un bois fort dur, qu'ils lançoient vigoureuſement avec la main, & „ dont la pointe avoit la forme d'un harpon. Elle demeuroit dans le corps „ de ceux qui en étoient bleſſés, n'étant attachée au bout du bois qu'avec „ des boyaux de chiens marins; & ce n'étoit pas ſans beaucoup de peine „ qu'on l'en tiroit, parcequ'elle pénétroit fort avant (*m*)". La prudence obligea de Cordes d'abandonner ces Furieux: mais d'autres Hollandois, qui furent ſurpris peu de jours après, ne ſe dégagèrent pas avec le même bonheur. Ils perdirent pluſieurs de leurs gens; & l'Amiral ayant envoyé, au même lieu, des forces plus nombreuſes, „ on n'y trouva plus ces hom„ mes cruels, ou plutôt ces bêtes brutes, mais on y vit d'horribles mar„ ques de leur brutalité. Ils avoient inhumainement défiguré les cadavres „ des Morts (*n*)".

Ordre de Chevalerie Hollandoiſe.

En quittant cette Baye, l'Amiral, pour éterniſer la mémoire d'un Voyage ſi extraordinaire, forma un Ordre de Chevalerie, compoſé des principaux Officiers de la Flotte; & le calme ayant obligé, dès le lendemain, de mouiller dans une autre grande Baye, au Sud, il ne remit pas plus loin la première célébration de cet Etabliſſement. Tous les Chevaliers prêtèrent, entre ſes mains, un ſerment ſolemnel, par lequel ils promirent „ de ne jamais „ conſentir à rien qui fût contraire aux loix de l'honneur, dans quelques pé„ rils & quelques extrêmités qu'ils puſſent tomber; ni à rien, qui pût tour„ ner au deſavantage de leur Patrie. Ils y ajoûtèrent particulièrement la „ promeſſe d'expoſer leur vie contre les Ennemis de leur Nation, & de faire „ tous leurs efforts pour rendre les armes des Hollandois triomphantes, dans „ les Pays d'où l'Eſpagne tiroit les tréſors qu'elle employoit depuis tant d'an„ nées à faire la Guerre aux Pays-bas. Cette cérémonie ſe fit à terre, ſur la „ Côte Orientale du Détroit; & l'Ordre, ou la Confrairie, prit le nom du „ *Lion déchaîné*. L'Amiral fit écrire les noms des Chevaliers ſur une table, „ qui fut placée, dans le même lieu, ſur un haut pilier, afin qu'elle pût être „ vûe de tous les Vaiſſeaux qui tiendroient cette route; & la Baye reçut le „ nom de *Baye des Chevaliers*".

Deux

(*l*) *Ibid.* pag. 651 & 652. (*m*) *Ibidem.* (*n*) Pag. 656.

Sebald de Weert. 1599.

Deux autres Bayes furent nommées, l'une, *Baye des Soucis*, & l'autre *Baye Cloſe* (*o*), par alluſion à divers malheurs, qui ne ceſſoient pas de pourſuivre la Flotte: mais on n'en trouve pas les hauteurs dans le Journal; comme ſi tant de diſgraces avoient fait perdre, aux Hollandois, le ſoin de ces obſervations (*p*). De Weert ne laiſſe pas de s'attacher beaucoup à faire connoître la figure & le caractère des Habitans.

Caractère & figure des Sauvages du Détroit.

„ Un jour, dit-il, que „ ſes Matelots étoient à chercher des vivres, ils virent trois Canots „ conduits par des Sauvages, qui ayant découvert la Chaloupe, ſautèrent à „ terre, & grimpèrent comme des ſinges, ſur les montagnes. On ne trou„ va, dans les Canots, que de jeunes pingouins, des harpons de bois, de „ petites peaux de bêtes ſauvages, & d'autres bagatelles. Mais les Hollan„ dois apperçurent, au pied d'une montagne voiſine, une femme, avec deux „ petits enfans, qui faiſoit tous ſes efforts pour ſe ſauver. Elle fut priſe „ & conduite à bord, ſans qu'on remarquât ſur ſon viſage aucun air de „ triſteſſe ou d'émotion. Sa taille étoit médiocre, & ſa couleur rouſſe. „ Elle avoit le ventre pendant, l'air farouche, les cheveux courts & qui „ paroiſſoient coupés juſqu'aux oreilles. Pour ornement, elle portoit au „ cou des coquilles de limaçons; & par derrière, une peau de chien ma„ rin, qui lui couvroit les épaules, & qui étoit attachée ſous ſa gorge avec „ des cordes de boyaux. Le reſte de ſon corps étoit nud. Les mammel„ les lui pendoient comme des pis de vache. Elle avoit la bouche grande, „ les jambes tortues, & les talons fort courts.

„ Elle refuſa de manger de la viande cuite. On lui offrit quelques oi„ ſeaux, qui ſe trouvoient dans la Chaloupe, & qu'elle reçût avidemment. „ Son premier ſoin fut d'en arracher les plus grandes plumes. Enſuite elle „ les ouvrit avec des coquilles de moules, en les coupant derrière l'aîle droi„ te, au-deſſus de l'eſtomac & entre les deux cuiſſes. Elle les vuida, c'eſt„ à-dire, qu'elle jetta le fiel, les entrailles & le cœur; mais ayant paſſé le „ foye ſur le feu, elle le mangea, ſi cru, que le ſang en couloit de ſes lè„ vres. Pour vuider le goſier, elle commença par le retourner; & le te„ nant, d'un côté entre les dents, de l'autre avec la main gauche, elle le „ nettoya deux ou trois fois de la main droite, & elle le mangea, ſans au„ tre apprêt que de l'avoir fait un peu chauffer. Les autres parties du corps, „ elle les déchira de ſes dents, avec tant d'avidité que le ſang en ruiſſe„ loit ſur ſon ſein. Ses enfans mangèrent, comme elle, de cette chair „ crue. L'un, qui étoit une fille, paroiſſoit âgée de quatre ans. L'autre „ ne pouvoit avoir plus de ſix mois, quoiqu'il eût déja beaucoup de dents, „ & qu'il marchât ſeul (*q*).

„ Leur manière de manger étoit accompagnée d'un air fort ſérieux, ſans „ que la mère fît jamais le moindre ſouris, pendant que les Matelots rioient „ avec éclat. Après ſon repas, elle ſe mit ſur les talons, dans la poſture „ ordi-

(*o*) Deux des Vaiſſeaux de la Flotte, commandés, l'un par le Vice-Amiral de Cordes, & l'autre par Sebald de Weert, reſtèrent dans le Détroit juſqu'au 3 de Décembre. Déterminés, enfin, à lever l'ancre, ils ſortirent de la *Baye Cloſe*, mais ſous de mauvais auſpices; car ils ne ſe rejoignirent plus depuis. *Ibid.* R. d. E.

(*p*) Pag. 654 & 655.

(*q*) Pag. 669 & 670.

SEBALD DE WEERT. 1599.

„ ordinaire d'une guenon. Pour dormir, elle ſe plia comme en un mon-
„ ceau. Les genoux lui touchoient au menton, & ſon petit enfant, qu'elle
„ tenoit entre ſes bras, avoit la bouche à ſa mammelle. On la retint deux
„ jours à bord. De Weert la fit reconduire au rivage, après lui avoir fait
„ mettre une robbe, qui avoit des demi-manches & qui lui deſcendoit aux
„ genoux, avec un bonnet ſur la tete, & quelques grains de verroterie au-
„ tour des bras & du cou. Il lui fit auſſi préſent d'un petit miroir, d'un
„ couteau, d'un clou & d'une aleſne, dont elle parut fort ſatisfaite. On
„ vêtit le plus jeune de ſes deux enfans, d'une robbe verte, avec quel-
„ ques grains de verre. L'autre fut retenu, & conduit en Hollande.
„ Cette ſéparation parut chagriner la mère : cependant elle deſcendit
„ volontairement dans la Chaloupe, ſans faire aucun effort pour emme-
„ ner ſa fille (*r*). "

CETTE femme ſauvage étoit de la partie méridionale du Détroit. Celles du côté du Nord parurent plus modeſtes & plus traitables à de Weert, qui eut auſſi l'occaſion de les connoître. Après avoir pris la réſolution de quitter les Detroits, il reſolut auſſi de s'arrêter dans l'Iſle des Pingouins, pour en faire une proviſion, ſans laquelle il auroit dû s'attendre à périr de faim ſur la route. Il avoit rencontré Olivier de Noort, près de la Baye des Chevaliers; mais n'en ayant pû rien obtenir, dans un paſſage où chacun

1600. étoit occupé de ſes propres beſoins, il arriva, le 12 de Janvier, dans la petite Iſle des Pingouins, qui eſt éloignée d'une lieue de l'autre. En chaſſant, on trouva, dans un des creux de ces animaux, une femme qui s'y tenoit cachée. Olivier de Noort étoit deſcendu dans cette Iſle; & quelques Sauvages, qui s'y trouvoient alors, ayant tué deux de ſes gens, il les avoit maſſacrés tous, à la réſerve de cette femme, qui s'étoit apparemment dérobbée, mais qui avoit reçu néanmoins quelques bleſſures, dont elle faiſoit voir les cicatrices. Elle avoit le viſage peint; & ſur le corps, une eſpèce de manteau, de peaux de bêtes & d'oiſeaux, couſues avec aſſez d'art, qui lui deſcendoit juſqu'aux genoux. A la ceinture, elle portoit une autre peau, qui lui couvroit modeſtement les cuiſſes. Sa taille étoit grande, & ſes forces paroiſſoient proportionnées. Elle avoit les cheveux coupés aſſez courts, au-lieu qu'au Nord, comme au Sud, les hommes les portent fort longs. De Weert offrit un couteau à cette femme, qui l'accepta d'un air ſatisfait, & qui lui fit entendre, par reconnoiſſance, qu'il trouveroit beaucoup plus d'oiſeaux dans la plus grande des deux Iſles. On la laiſſa dans le lieu où elle étoit, quoiqu'elle parût ſouhaiter d'être tranſportée au Continent (*s*).

Iſles de Sebald, & d'où leur vient leur nom.

ENFIN, Sebald de Weert ſortit du Détroit, le 21 de Janvier, après neuf mois d'un pénible & dangereux ſéjour, dans ces horribles Parages. Le 24, ſe trouvant à la vûe de trois petites Iſles, qui n'étoient point encore marquées dans les Cartes, il leur donna ſon nom, qu'elles ont porté depuis dans toutes les Relations des Voyageurs, & que l'ignorance de ſon origine a fait quelquefois défigurer. Il les place à ſoixante lieues du Continent, à cinquante degrés quarante minutes.

APRÈS

(*r*) Page 671. (*s*) Page 681.

Après quelques nouvelles courſes, le Vaiſſeau de Sebald de Weert entra dans la Manche Britannique, le 6 de Juillet, & jetta l'ancre le 13, au Port de Rotterdam, avec trente-ſix hommes, qui lui reſtoient de cent cinq, avec leſquels il étoit parti pour les Détroits (*t*). Sebald de Weert. 1599.

IV. Georges Spilberg (*v*) prit auſſi la route du Détroit de Magellan, en 1614, pour ſe rendre aux Moluques, avec une Flotte de ſix Vaiſſeaux, équipés par la Compagnie de Hollande. C'étoit l'année qui précéda la connoiſſance d'un Détroit plus avancé au Sud; & loin d'avoir diſputé l'honneur de cette découverte à Jacques le Maire & à Corneliſz Schouten, qu'il rencontra l'année ſuivante, dans l'Iſle de Java, il ne put ſe perſuader de la vérité de leur récit. „ Pendant leur longue navigation, „ dit-il, ces gens-là n'avoient découvert, ni de nouvelles Terres, ni de „ nouveaux Peuples, avec qui l'on pût trafiquer. Ils racontoient ſeulement qu'ils avoient trouvé un nouveau Paſſage, différent du Paſſage connu; quoiqu'il n'y eût aucune apparence, puiſqu'ils avoient employé „ quinze mois & trois jours dans leur Voyage juſqu'à Ternate, & que de „ leur aveu ils n'avoient eu que des vents favorables". Il les appelle de *prétendus faiſeurs de découvertes* (*x*); & dans un autre endroit, il affecte de faire tomber, ſur quelques autres, la gloire réelle de leur ſuccès. „ Nous „ étions informés, dit-il, qu'il y avoit, au Sud, d'autres Paſſages que ce„ lui de Magellan, comme on le lit dans l'Hiſtoire des Indes Orientales, „ écrite en Eſpagnol par le Père Joſeph de *Coſte*. Cet Hiſtorien dit, à la „ fin du Chapitre X, que Dom Gava *Mendoza*, Gouverneur du Chili, ayant „ envoyé le Capitaine *Ladriblero*, avec deux Vaiſſeaux, pour chercher un „ Paſſage qui eſt au Sud de Magellan, il le trouva, & s'éleva par cette „ route en haute Mer, courant du Nord au Sud, ſans ſuivre le Détroit. „ Pluſieurs autres Hiſtoriens ont tenu pour certain, qu'il y avoit, dans le „ Détroit même de Magellan, un Paſſage du côté du Sud, par lequel on „ ſe met promptement au large, & l'on gagne bien-tôt la Mer du „ Chili (*y*)". Georges Spilberg. 1614. Ce qu'il penſoit de la découverte du Détroit de le Maire.

Quelque explication qu'on puiſſe donner à ces apparences de jalouſie, Spilberg s'eſt rendu lui-même aſſez célèbre, pour n'être pas incommodé de la réputation de ſes Concurrens. Son Journal repréſente une navigation d'environ trois ans, qui doit tenir rang entre les Voyages autour du Monde, puiſque s'étant rendu aux grandes Indes, par la route du Sud-Oueſt, il revint dans les Ports de Hollande, par le Cap de Bonne-Eſpérance. Mais la plûpart de ſes obſervations regardant les affaires du Commerce, ou n'ayant point de caractère particulier qui les diſtingue, on ſe borne, ſuivant le projet de cet article, à recueillir ce qui peut ſervir à la connoiſſance du Détroit de Magellan (*z*). Idée de ſon Journal.

Il arriva, le 25 de Mars, 1615, à la vûe du Cap des Vierges, qu'il nom- 1615.

me

(*t*) Page 688.
(*v*) Le même, dont on a déja donné un Voyage aux Indes Orientales.
(*x*) Voyage de Georges Spilberg, au Tome IV. du Recueil de la Compagnie Hollandoiſe, pag. 556.
(*y*) *Ibid*, pag. 503 & 504.
(*z*) Spilberg en donne une Carte fort détaillée.

GEORGES SPILBERG. 1615.

me de *Virginie*; mais il y trouva le fond ſi mou, que de trois ancres qu'il fit jetter, aucune n'ayant pû mordre, il prit ſon cours à l'Oueſt-Nord-Oueſt. Le 26, après avoir beaucoup louvoyé, il ſe vit proche du Pays, qu'il appelle *les ſept Montagnes*, où il fut ſurpris de ne ſe trouver que ſur dix braſſes d'eau. La crainte l'obligea de retourner au Cap de Virginie, en côtoyant des Terres fort baſſes, qui lui parurent fort ſemblables à la Côte de Douvres. Ses Equipages, effrayés du mauvais tems, qui leur faiſoit croire l'entrée du Détroit impoſſible à de ſi gros Vaiſſeaux, éclatèrent en murmures. Quelques-uns propoſèrent d'aller paſſer l'Hyver au *Port Deſiré*, à l'exemple de Candish & d'Olivier de Noort; & d'autres vouloient retourner au Cap de Bonne-Eſpérance, pour ſe rendre de-là aux Indes Orientales. Spilberg déclara, d'un ton ferme, qu'il avoit ordre de traverſer le Détroit de Magellan, & qu'il n'y avoit pas d'autre route à choiſir. Cette réponſe, courte, prompte & réſolue, impoſa du reſpect aux Mutins.

Ses obſervations ſur le Détroit de Magellan.

LE 28, quatre Vaiſſeaux entrèrent dans le Détroit, avec un vent de l'Oueſt & de l'Oueſt Quart du Sud. Vers la brune, on jetta l'ancre ſur vingt huit à trente braſſes, proche de la Côte Septentrionale. Les Courans, pouſſés le lendemain par un vent d'Oueſt Quart de Sud-Oueſt, ſe précipitèrent ſi impétueuſement hors du Détroit, qu'on ne pût mettre à la voile de tout le jour. Le ſoir, l'Amiral, ayant entrepris de virer le cable, dériva ſur un banc, où la profondeur n'étoit que de ſeize à dix-ſept braſſes. Pendant le reſte de la nuit, il fut jetté hors du Détroit; & l'eſpace de deux jours il ſe vit ſeul, & forcé de demeurer à mâts & à cordes. Cependant il rentra le 2 dans la bouche du Détroit, courant d'abord au Sud-Eſt Quart de Sud, & peu à peu plus à l'Oueſt, pour s'avancer ſur la Côte Septentrionale. Enſuite, il fit l'Oueſt-Nord-Oueſt, toûjours la ſonde à la main. Cette précaution étoit ſi néceſſaire, que le lendemain, à l'arrivée du jour, il découvrit, en levant l'ancre, quantité de bas-fonds autour de lui. Lorſqu'il fut dans le Détroit, il rencontra un banc, d'un quart de lieue de large, où la profondeur diminua bien-tôt de quatre-vingt-dix-huit braſſes d'eau à cinq. Après avoir évité cet écueil, il vit le premier Pas du Détroit, qui n'avoit pas une demie lieue de large; & le flot l'ayant porté dans le Pas, il n'y trouva pas de fond propre à mouiller. Il vit, ſur la Terre de feu, un homme de très-grande taille, qui ſe montra pluſieurs fois ſur une petite colline. Proche du Pas, cette Terre eſt un lieu fort ſec, où les dunes approchent de celles de Zelande. Un calme obligea de mettre la Chaloupe en Mer, pour touer le Vaiſſeau. On traverſa le Pas; & l'ancre fut jettée à midi, entre le premier & le ſecond Pas.

Il donne des noms à différens lieux.

LE 4, on porta le cap à l'Oueſt-Quart de Sud-Oueſt, avec un vent de Nord-Nord-Oueſt; & le ſoir, on mouilla ſur ſeize braſſes, à la pointe du ſecond Pas, vers la Côte Septentrionale. Le 7, un Commis, nommé Corneille de *Viane*, engagea l'Amiral à deſcendre, pour viſiter le Pays. Ils n'y virent point d'hommes; mais ils apperçurent deux autruches, que toute leur viteſſe ne put leur faire fuivre long-tems. Ils trouvèrent une Rivière fort large, dont les rives étoient bordées d'arbriſſeaux, couverts de grains noirs d'un fort bon goût. Spilberg nomma le Cap de cette Terre, *Cap de Viane*. Sur le ſoir, après s'être avancé juſqu'à la pointe du ſecond Pas, &

s'ê-

s'être approché des Iſles des Pingouins, qui ſont au nombre de trois, il leur donna les noms ſuivans: à celle qui eſt au Sud, le nom d'*Iſle de la grande Côte*; à celle du milieu, celui de *la grande Patagone*, ou d'*Iſle des Geans*; à celle qui eſt au Nord, & qui paroît la plus petite, le nom d'*Iſle de la Cruche*. Sa curioſité le fit deſcendre dans l'Iſle de la grande Côte, où il trouva deux corps morts, enterrés, ſans doute à la manière du Pays, avec peu de terre ſur eux, & des fléches à l'entour. Il fut ſurpris de l'art avec lequel ils étoient enſevelis dans des peaux de pingouins. L'un étoit de la taille ordinaire; l'autre n'avoit pas plus de deux pieds & demi de long. Ils avoient au cou de petits colliers, compoſés fort adroitement de coquilles de limaçons, qui n'étoient pas moins luſtrées que des perles. Spilberg les fit recouvrir ſoigneuſement de terre. Il ne trouva rien, dans les Iſles, qui fût propre à ſervir d'alimens. On n'y voit qu'un peu d'herbe, qui fait la nourriture des pingouins. GEORGES SPILBERG. 1615.

Le 10, ayant remis à la voile avec un vent de Nord-Eſt, on arriva, vers midi, dans une belle Baye, que Spilberg prit pour celle de Famine, parcequ'il y vit les ruines d'une Ville & de pluſieurs Forts. Enſuite, rangeant toûjours la Côte Septentrionale, où le terrain offre beaucoup d'arbres & quelques endroits fort unis, il jugea que les Eſpagnols l'avoient autrefois cultivé. Il fut ſurpris, vers le ſoir, après avoir mouillé ſur trente braſſes, & fort près du rivage, de voir, ſur la Côte Méridionale, de beaux arbres & des bois fort verds, avec quantité de perroquets. La hauteur étoit néanmoins de cinquante-quatre degrés. Mais il fut encore plus étonné d'appercevoir un Paſſage, par lequel on découvroit la pleine Mer. Il ne douta point qu'on ne pût entrer, par cette voye, dans la Mer du Chili; & ſon regret fut d'être ſéparé du Yacht, qu'il y auroit envoyé.

Le lendemain, il courut au Sud, & au Sud Quart de Sud-Eſt, juſqu'à une grande pointe, derrière laquelle on trouve un grand enfoncement, où la Rade eſt très-bonne. Les terres y étoient fort hautes & couvertes de neige, comme au milieu de l'Hyver. De-là, il porta au Sud-Oueſt, pour aller au troiſième Pas, devant lequel il mouilla le ſoir, ſur quarante-deux braſſes. Le matin du jour ſuivant, il fit viſiter une autre Baye; & deſcendant lui-même à terre, il n'y trouva que de l'eau douce, & des arbres, dont l'écorce avoit le goût du poivre; ce qui lui fit donner, à cette Baye, le nom de *Baye du Poivre*.

On remit à la voile, avec des vents ſi variables, qu'on eut beaucoup de peine à repaſſer la Baye des Moules, à côté de laquelle on rencontre une petite Iſle & des terres fort hautes. Un coup de canon, que l'Amiral fit tirer vers le ſoir, amena bien-tôt une Chaloupe, qui lui apprit que le reſte de ſa Flotte étoit à l'ancre dans la Baye *Deſcordes*. Tous les Officiers ſe raſſemblèrent, avec une joye extrême d'avoir ſurmonté tant de dangers, & de ſe revoir après une ſi longue ſéparation. Quelques-uns avoient apperçu, ſur le rivage, pluſieurs Indiens avec leurs femmes & leurs enfans. On leur avoit donné des couteaux & du vin d'Eſpagne, dont ils avoient paru fort ſatisfaits: mais, entendant tirer ſans ceſſe aux oyes & aux canards, la frayeur les avoit fait diſparoître. Spilberg prit occaſion d'un calme, pour ordonner qu'on s'arrêtât huit jours à faire de l'eau & du bois. Les E-

GEORGES SPILBERG. 1615.

quipages, qui avoient beſoin de rafraîchiſſemens, trouvèrent, dans la Baye Deſcordes, une grande abondance de moules & d'autres coquillages, dont le goût leur parut meilleur que celui des huitres, du creſſon de Mer, du perſil, du perſil de Macédoine, & des graines rouges d'arbriſſeaux.

LE 24, après avoir doublé un Cap, on mouilla le ſoir, ſur ſeize braſſes, près d'une petite Iſle, ſuivie de ſept ou huit autres, auxquelles on donna des noms. Le 25, on découvrit une belle Baye, où le vent ne permit pas d'entrer. Le 26, ayant mouillé ſur vingt-cinq braſſes, derrière une Iſle qui ſe préſente au Sud, on apperçut de-là une ouverture, que l'Amiral entreprit de reconnoître. Il deſcendit dans l'Iſle, où, du ſommet d'une montagne, il jugea, comme tous ceux qui l'accompagnoient, que c'étoit un véritable Paſſage qui conduiſoit à la Mer du Sud (*a*): mais ſes inſtructions, dit-il, portoient de ſuivre le Détroit de Magellan, ſans tenter d'autre route. Le 27, il profita d'un vent favorable, pour entrer dans la Baye qu'il avoit vûe le jour précédent. L'abondance des coquillages & des graines, la bonté du fond, ſur vingt-cinq braſſes, l'excellence des eaux, qui forment une Rivière en tombant des montagnes, & qui ſe rendent dans la Mer au travers des bois, l'ayant porté à s'y rafraîchir pendant quelques jours, il l'appella, de ſon nom, la *Baye de Spilberg*. Dans cet intervalle de repos, il ne put réſiſter à la curioſité de faire chercher le Paſſage. Le premier Pilote, qu'il détacha dans une Chaloupe, avec quelques Matelots, s'avança vers une pointe de terre, où la vûe de pluſieurs beaux oiſeaux lui fit permettre, à quatre de ſes gens, de deſcendre pour les tuer: ils ſe virent attaqués auſſi-tôt par une troupe de Sauvages, armés de groſſes maſſues, qui en aſſommèrent deux. Cette diſgrace ayant fait lever l'ancre, on alla mouiller, le 2 de Mai, dans une autre Baye. L'Amiral voulut remonter, avec trois Chaloupes armées, une aſſez groſſe Rivière qui vient s'y décharger: mais cette entrepriſe faillit de lui coûter cher, par la violence des Courans, qui le pouſſant avec plus de force qu'il ne s'y étoit attendu, lui firent trouver beaucoup de difficulté à rentrer dans la Baye. Il vit, ſur les bords de la Rivière, pluſieurs petites hutes, où les Sauvages faiſoient leur demeure, & qu'ils abandonnèrent, à la vûe des Chaloupes. L'embouchure offroit un grand eſpace, entouré de pieux, qu'il prit pour une Pêcherie. La mort d'un de ſes gens, qui ſe nommoit Abraham *Pieters*, lui fit donner, à cette Rivière, le nom de *Rivière d'Abraham*.

LE 4, il découvrit, dans la Côte Septentrionale, un Canal preſqu'auſſi large que le Détroit même, où les Courans rouloient avec beaucoup d'impétuoſité, & qui s'étendoit à l'Oueſt-Nord-Oueſt. Le vent & la marée favoriſant la Flotte, on réſolut d'en profiter pendant toute la nuit, avec la ſeule précaution de faire prendre l'avant au Yacht. On étoit, alors, entre les hautes Côtes qui ſont proche du Cap Maurice. C'étoit un ſpectacle aſſez ſurprenant, de voir de ſi gros Vaiſſeaux, comme enfoncés dans cet eſpace, aller de nuit à la voile ſur une eau ſi profonde, qu'on n'y trouvoit pas de fond (*b*). Le 5, on obſerva que le Canal s'élargiſſoit; & bien-tôt, on découvrit la pleine Mer. Le vent, qui devint fort frais le ſoir & toute

(*a*) *Ibidem*, pag. 503. (*b*) Pag. 506.

te la nuit, fit faire beaucoup de chemin. Il continua le 6, avec un tems chargé, qui n'empêcha point d'appercevoir le Cap du Sud, assez reconnoissable par sa hauteur en écore, & par quelques pointes, qui ressemblent à de petites tours. Avant midi, on débouqua le long de la Côte Méridionale, à la vûe de plusieurs dangereux Ecueils, & de plusieurs petites Isles qui bordent la Côte du Nord. Mais le vent prit tant de force, que d'autres Isles, qui se présentoient à l'avant, causèrent beaucoup d'épouvante à toute la Flotte. Elles sont au bout du Canal de Magellan, à-peu-près comme les Sorlingues sont à l'extrêmité du Canal d'Angleterre. Aussi Spilberg leur donna-t-il le nom de *Sorlingues*, comme il avoit donné celui de *Zelande* à d'autres Isles qui les précédent. GEORGES SPILBERG. 1615.

Il ajoûte que cette quantité d'Isles & d'Ecueils rendent la sortie du Canal d'autant plus dangereuse, qu'on n'y trouve aucun endroit où l'on puisse mouiller & se mettre à l'abri dans le besoin. Aussi-tôt qu'on a doublé le Cap *Desiderado*, qui est d'une forme extraordinaire, on commence à se trouver dans une Mer fort agitée. „ Ainsi, dit-il, après les périls du Dé- „ troit, il reste à vaincre de nouveaux obstacles. Toutes les Relations en „ rendent témoignage, & je le confirme par le mien (*c*)".

Après être entré fort heureusement dans la Mer du Sud, Spilberg s'y rendit long-tems redoutable aux Espagnols. Il battit une Flotte Royale (*d*), commandée par Dom Rodrigue de *Mendoza*; & n'ayant pas cessé de répandre l'épouvante sur toutes les Côtes du Chili & du Perou, il ne s'en éloigna que le 26 de Décembre, pour se rendre aux Moluques (*e*), par les Isles Marianes & les Philippines. De-là il fit voile à l'Isle de Java, d'où étant parti le 14 de Décembre 1616, il arriva, au Texel, le premier de Juillet 1617 (*f*). 1616.

V. En 1623, c'est-à-dire, environ six ans après la découverte du Détroit de le Maire, les Etats Généraux, & le Prince Maurice de Nassau, Amiral des Provinces-Unies, résolurent, pour la première fois, de faire visiter ce nouveau Passage. La mort de Jacques le Maire, qui étoit arrivée dans son retour des Indes Orientales, & les doutes que Georges Spilberg avoit fait naître sur la vérité de son Journal & sur le témoignage 1623. JACQUES L'HERMITE.

(*c*) Pag. 507.

(*d*) Ce combat, qui se donna le 18 de Juillet 1615, fut très-vif. La Flotte Royale, composée de huit Vaisseaux, & montée de trois ou quatre mille hommes d'équipage, fut très-maltraitée; elle perdit trois de ses Vaisseaux & plus de la moitié de ses Troupes. R. d. E.

(*e*) Jean Cornelisz *de Moye*, Ecrivain de son Vaisseau, & vraisemblablement Auteur du Journal, y dessina une Carte de ces Isles & de Button, qu'il donne ici, & dont il garantit l'exactitude. On y trouve, non-seulement les situations des Places, la forme des Côtes, les Bayes & les Aiguades, mais encore toutes les Sondes. „ Je me suis ap- „ pliqué, dit-il, à tout observer, pendant „ les diverses navigations que j'y ai faites. „ Je n'ai rien marqué que je n'aye vû ou „ sondé moi-même. C'est par cette raison „ qu'on y trouve certains Pays qui ne sont „ pas entièrement dessinés, & vers lesquels, „ du côté de l'Ouest, gît un bas-fond de „ quatre à six brasses de profondeur, fond „ de roche, ainsi que me l'ont assuré plu- „ sieurs Pilotes qui y ont navigé, & qui ont „ vû clairement le fond ". *Ibidem*, pag. 560 & 561.

(*f*) Ce Voyage qui a duré environ trois ans, est, à proprement parler, l'époque du Commerce & de la Puissance de la Compagnie des Indes Orientales. R. d. E.

L'Hermite. 1623. gnage de ſes Aſſociés, paroiſſent avoir été la ſeule cauſe d'une ſi longue incertitude.

Jacques l'Hermite fut choiſi pour commander la Flotte des Etats. C'étoit la plus puiſſante qu'ils euſſent envoyée dans ces Mers, & cette diſtinction lui fit donner le nom de *Flotte de Naſſau*. Elle étoit compoſée d'onze Vaiſſeaux, montés de mille ſix cens trente-ſept hommes, entre leſquels étoient ſix cens Soldats, diſtribués en cinq Compagnies, & de deux cens quatre-vingt-quatorze pièces d'artillerie. Les Colléges de l'Amirauté & la Compagnie des Indes Orientales avoient contribué, comme à l'envi, aux fraix de cet armement. Le Voyage, juſqu'au Détroit, fut très-long, ſans aucun obſtacle qui parût capable de le retarder. On n'eut, que le 1 de Février 1624, la vûe du Cap de *Pennas*, dont les hautes montagnes étoient couvertes de neige, & l'on s'y trouva ſur vingt-cinq braſſes de fond.

1624.

L'Hermite avoit pris ſa route par l'Iſle d'*Annobon*. „ Il lui fut impoſſible, dit-il, de connoître ſi le Détroit de le Maire eſt bien placé dans „ les Cartes par rapport à cette Iſle. La plûpart des Pilotes, quand ils ont „ navigé dans la haute Mer, ont la mauvaiſe habitude de ne mettre, dans „ leurs Cartes, que la moitié du pointage, & du nombre de lieues qu'ils „ ont parcourues. Au contraire, lorſqu'ils font route au large, & qu'ils „ ſoupçonnent néanmoins d'être proche des terres, ils mettent, dans leurs „ Cartes, le double du chemin qu'ils ont fait. Il arriva auſſi, dans la Flotte de Naſſau, qu'en arrivant aux trente-unième degrés & demi, les „ pointages des Pilotes ſe trouvèrent fort différens: mais, au Cap de Pennas, ils s'accordèrent preſque tous, quoiqu'on n'eût pas fait moins de „ quatre cens lieues ſans avoir la vûe d'aucune terre ". L'Hermite en conclut, qu'il eſt plus ſûr de ſe règler par ſa propre expérience & par les règles de l'art, que par les Cartes (*g*).

Comme ſes inſtructions lui défendoient de relâcher à la Côte du Breſil, plus au Nord que Rio de la Plata, il ne fut pas plutôt à la hauteur de cette Rivière, qu'il s'efforça d'en découvrir la Côte: mais il fut pouſſé bien loin à l'Eſt, par les vents de Sud-Oueſt; d'où ceux qui veulent paſſer le Détroit de le Maire, doivent apprendre, que pour trouver des vents plus favorables, il faut s'approcher de la Côte du Breſil & la ranger le plutôt qu'il eſt poſſible (*h*).

Laissons le reſte de ce récit à l'Auteur du Journal. Le 2 du même mois, nous nous trouvâmes devant la Bouque du Détroit de le Maire, que nous n'aurions pû voir, & devant laquelle nous n'aurions pas ſoupçonné d'être, ſi l'un des Pilotes (*i*), qui avoit fait le Voyage en 1619, avec les Caravelles d'Eſpagne, ne l'eût reconnue à la forme de ſes montagnes. Cette Bouque ne laiſſe pas de ſe faire diſtinguer par de bonnes marques. Les Terres Orientales, qui ſont le long du Détroit, & que le Maire a nommées le *Pays des Etats*, ſont hautes, montueuſes, & entrecoupées; & le côté Occidental, qui ſe nomme le *Pays de Maurice*, offre pluſieurs collines rondes, fort près

(*g*) Journal de la Flotte de Naſſau, Tome IV. du Recueil de la Compagnie Hollandoiſe. Pag. 640. & précédentes.

(*h*) *Ibid*, pag. 691.

(*i*) Valentin *Fanyz*, qui connoiſſoit très-bien ce Détroit. R. d. E.

près du rivage. En arrivant à l'entrée du Détroit, nous vîmes deux de nos Vaiſſeaux à l'ancre, dans une Baye, qui a porté, depuis, le nom de *Baye de Verſchoor*. Ils ſe mirent auſſi-tôt ſous les voiles, pour joindre la Flotte. Le vent ayant alors tourné à l'Eſt, & les Courans nous portant avec rapidité dans le Détroit, vers la Côte Occidentale, l'Hermite balança s'il devoit aller mouiller dans la *Baye de Valentin*, dont la Côte étoit ſous le vent: mais lorſqu'on fut proche de cette Baye, qui, du côté du Nord, eſt entre la ſeconde & la troiſième Pointe du côté Occidental du Détroit, on y vit un Vaiſſeau à l'ancre. C'étoit une raiſon d'avancer; & l'on crut enſuite pouvoir jetter l'ancre hors de la Baye. Heureuſement, les gens du Vaiſſeau nous apperçurent aſſez-tôt, pour nous faire avertir du danger par une Chaloupe. Nous revirâmes promptement, & nôtre bonheur nous fit gagner le deſſus de la Pointe Méridionale de la Baye, où nous mouillâmes à quinze braſſes d'eau, ſur un fond preſque tout de roches. De ce mouillage, nous enfilâmes le milieu du Détroit, & nous y attendîmes les deux Vaiſſeaux que nous avions vûs au-dehors. Le troiſième ne put mettre à la voile. Avant midi, la brune fut ſi épaiſſe, qu'elle nous déroba la vûe des Terres, de l'un & de l'autre côté. Enſuite, la Pointe Méridionale du Détroit nous demeurant à l'Eſt, nous nous trouvâmes à la hauteur de cinquante-cinq degrés vingt minutes. L'Hermite. 1624.

Il paroîtra ſurprenant que nous euſſions employé neuf mois, à nous rendre de Hollande au Détroit de le Maire, & peut-être attribuera-t-on cette lenteur aux difficultés de la navigation: mais l'unique raiſon, qui la fit durer ſi long-tems, fut que nous étant mis trop tôt en Mer, nous paſſâmes la Ligne dans une ſaiſon peu favorable. Ceux qui feront le même Voyage doivent prendre leurs meſures pour la paſſer à la fin d'Octobre, ou dans le cours de Novembre. Les vents de Nord, qui règnent alors entre les Tropiques, rendront la courſe fort prompte & fort heureuſe (*k*).

Le 3, à la hauteur de cinquante-ſix degrés, on fut pris d'un calme, qui donna le tems, aux deux Vaiſſeaux, qui avoient rejoint la Flotte, de raconter ce qui leur étoit arrivé depuis leur ſéparation. Verſchoor, qui en commandoit un, avec la qualité de Contre-Amiral, n'avoit rejoint l'autre, & celui qu'on avoit vû dans la Baye de Valentin, que vers les cinquante-quatre degrés. Le 30 de Janvier, ils avoient embouqué le Détroit: mais la rapidité des Courans les ayant empêché de pénétrer plus loin, ils étoient demeurés ſous voiles, pendant la nuit ſuivante; & le lendemain, ils avoient viſité les Bayes du côté Occidental du Détroit, ſans y trouver aucun bon mouillage. Le premier de Février, Verſchoor avoit envoyé, à la Baye de Valentin, un des trois Vaiſſeaux, nommé le *Griffon*, pour chercher la Flotte & reconnoître le fond. Cette Baye avoit reçu ſon nom d'un Pilote, nommé *Valentin Janſz*. Verſchoor ayant auſſi donné le ſien, à la Baye où il étoit demeuré à l'ancre hors du Détroit, avoit envoyé quelques gens à terre, pour viſiter le Pays. Ils étoient entrés dans une petite Rivière, où ils avoient trouvé une Rade, commode pour de petits Bâtimens, mais qui n'avoit point aſſez d'eau pour les grands Navires. Ils y avoient lié commerce

(*k*) Pag. 693.

L'Hermite. 1624. merce avec les Habitans, dont ils avoient reçu des peaux de chiens marins, ſans en pouvoir obtenir de beſtiaux ni d'autres rafraîchiſſemens. La pêche leur avoit fourni quantité de poiſſon, du goût & de la figure du merlan: mais n'y étant point à couvert du vent d'Eſt, qui rendoit les houles fort hautes, ils étoient revenus à bord, avant que de nous avoir découvert.

Le 6, on vit le Cap de Horn, à la diſtance de trois lieues au Nord-Nord-Oueſt. Le 11, à cinquante-huit degrés & demi, le froid fut extrême. Le 14, on obſerva que la déclinaiſon de l'Aiguille étoit conſidérable, quoique les Bouſſoles différâſſent les unes des autres. L'après midi du même jour, vers cinquante-ſix degrés vingt minutes, on revit le Cap de Horn à ſept lieues Oueſt; d'où l'on conclut que les Courans portoient furieuſement à l'Eſt, contre l'eſtime des Pilotes, qui croyoient, ſur le témoignage du Journal de le Maire, qu'ils portoient à l'Oueſt. Auſſi tous les pointages mettoient la Flotte bien loin, à l'Oueſt du Cap de Horn. Le matin du 15, on vit ce Cap à deux lieues Oueſt-Nord-Oueſt. En le doublant, on apperçût, entre lui & le Cap le plus voiſin à l'Oueſt, un grand Golfe, qui entroit dans les Terres auſſi loin que la vûe pouvoit s'étendre. On ſe flatta d'y trouver quelque bonne Baye: mais le calme n'ayant pas permis d'y mouiller avant la nuit, l'Amiral fit remettre le cap au large.

Le 16, à cinquante-ſix degrés dix minutes, avec le Cap de Horn à l'Eſt, on eut la vûe de deux Iſles, qui ſont éloignées de quatorze ou quinze lieues de ce Cap, & qui ne ſont pas marquées dans les Cartes. Les Courans portoient au Nord-Oueſt. Le 17, un vent Oueſt-Nord-Oueſt ayant fait craindre, à l'Amiral, de décheoir, pendant la bonace, au-deſſous du Cap de Horn, il fit porter vers une grande Baye, qui reçut de lui le nom de *Naſſau*; & s'y étant avancé l'eſpace de deux lieues, il y trouva un bon mouillage, à vingt-cinq ou trente braſſes, ſur un fond comme de chaux. Le lendemain, quelques Officiers découvrirent une autre Baye, où l'on pouvoit être à couvert des Briſans, dans un mouillage fort ſûr, proche duquel on trouvoit de l'eau douce, qui deſcendant des montagnes, pouvoit être facilement portée juſqu'aux Chaloupes. Le bois & le leſt n'y étoient pas moins en abondance. Ce fut la troiſième Baye qu'on découvrit du côté du Sud. Elle fut nommée *Baye de Schapenham*, du nom du Vice-Amiral. Quelques Sauvages parurent du côté de l'aiguade, & ne marquèrent rien de farouche. Cependant, ſans leur avoir fait la moindre inſulte, dix-ſept Hollandois, qui retournèrent le 24, au ruiſſeau, furent aſſommés par ces Barbares: On ne trouva, ſur le rivage, que cinq corps, horriblement déchirés, & coupés en quartiers: ce qui fit juger que les autres avoient été dévorés par les Indiens (*l*).

Le Vice-Amiral, qui s'étoit mis ſur un Yacht, nommé *le Levrier*, pour viſiter la Côte, rapporta, le 25, qu'étant allé d'abord vers un endroit de la Rade, où l'on avoit vû monter de la fumée, & qu'il nomma *Baye du Levrier*, il y avoit paſſé la nuit à l'ancre; qu'étant deſcendu le matin, il avoit trouvé quelques hutes, où les Sauvages n'avoient pas fait difficulté de le recevoir; que de-là il s'étoit avancé à l'Eſt, & qu'après avoir traverſé un grand Canal,

(*l*) *Ibidem.* pag. 697.

Canal, il s'étoit trouvé à l'Eſt du Cap de Horn; qu'il étoit allé jetter l'ancre derrière un Cap, au-delà d'une Iſle, qu'il avoit nommée *Terbaltens*, d'où il étoit revenu vers la Flotte. Il aſſura auſſi que la Terre de Feu, telle qu'on la voit dans les Cartes, eſt diviſée en pluſieurs Iſles; que pour paſſer dans la Mer du Sud, il n'eſt pas néceſſaire de doubler le Cap de Horn; qu'on peut le laiſſer au Sud, en entrant par l'Eſt dans la Baye de Naſſau, & gagner la haute Mer par l'Oueſt de ce Cap: que comme on voit par-tout des Anſes, des Bayes, & des Golfes, dont la plûpart s'enfoncent dans les terres, autant que la vûe peut s'étendre, il eſt vraiſemblable qu'il y a des Paſſages dans la grande Baye de Naſſau, par leſquels on pourroit traverſer dans le Détroit de Magellan (*m*). L'Hermite. 1624.

La plus grande partie de la Terre de Feu eſt remplie de montagnes; mais avec un mêlange de belles vallées, & de prairies arroſées de ruiſſeaux très-agréables. Entre cette Terre & les Iſles, il ſe trouve pluſieurs bonnes Rades, où des Flottes entières peuvent être à couvert. Le bois & le leſt y ſont fort communs. Quoique, du côté de la Mer, les montagnes paroiſſent arides, elles ſont couvertes d'arbres, qui panchent tous vers l'Eſt, par la violénce des vents oppoſés, qui ſouffient ordinairement dans ce climat. La même Terre, qui produit tant d'arbres, eſt creuſe, & n'a que deux ou trois pieds de profondeur, qu'on meſure facilement avec un bâton, en le faiſant pénétrer juſqu'à la roche. Les vents ne ceſſent preſque jamais d'y régner, & les tempêtes y ſont fréquentes. L'Auteur du Journal croit devoir les attribuer aux grandes exhalaiſons qui ſortent des eaux, & qui ſont impétueuſement pouſſées de l'Oueſt à l'Eſt. Elles s'élèvent, dit-il, ſi ſubitement, qu'à peine laiſſent-elles le tems d'amener les voiles. Trois ancres ne ſuffiſent pas pour affermir un Vaiſſeau, quoiqu'à l'abri de la Côte même d'où vient le vent. Il renverſe les Chaloupes, ſoit qu'elles ſoyent à la toue, ſoit amarrées à bord. Ceux qui veulent faire route, à l'Oueſt, doivent donc éviter cette Terre, & courir au Sud. C'eſt le ſeul moyen de ſe délivrer des vents d'Oueſt, & de rencontrer les vents du Sud, qui les conduiront au terme.

Tous les Hollandois de la Flotte eurent l'occaſion d'obſerver, que les Habitans de cette Terre naiſſent auſſi blancs que les Européens. Leurs enfans paroiſſent tels que les nôtres: mais enſuite, ils ſe peignent le corps de diverſes couleurs. Les uns ont le viſage, les bras, les mains, les jambes, ou d'autres membres, peints de rouge, & le reſte du corps très-blanc, quoique marqueté de divers traits. D'autres ſont tout-à-fait rouges d'un côté, & tout-à-fait blancs de l'autre. Chacun ſe peint & ſe bigarre à ſon gré. Ils ſont d'une taille puiſſante & bien proportionnée, mais qui n'excede point, en hauteur, celle des Européens. Ils ont les cheveux noirs, épais & longs. Leurs dents ne ſont pas moins affilées que le tranchant d'un couteau. Tous les hommes vont nuds; mais les femmes portent un morceau de cuir à la ceinture. Elles ſont peintes, comme leurs maris; & leur parure conſiſte dans quelques coquilles, qu'elles ont autour du cou. Quelques-unes ſe couvrent les épaules d'une peau de chien marin, qui ne doit pas

(*m*) Pag. 698.

L'Hermite. 1624. pas les garantir beaucoup du froid. L'Hermite admira qu'elles puſſent le ſupporter. Leurs hutes ſont compoſées de branches d'arbres, enduites de boue. Elles ont deux ou trois pieds de profondeur en terre. La forme en eſt ronde; mais elles ſe terminent en pointe, par une petite ouverture, qui ſert de paſſage à la fumée. Les meubles ſe réduiſent à quelques corbeilles de jonc, qui contiennent des inſtrumens de pêche, tels que des lignes, & des hameçons aſſez ſemblables aux nôtres, quoiqu'ils ne ſoyent que de pierre. Ils y attachent, pour amorce, des moules & d'autres petits enquillages. Leurs armes ont beaucoup de variété. On voit, aux uns, des arcs & des fléches; aux autres, de longs javelots, dont la pointe eſt un os tranchant, & garni de petits crochets; mais le plus grand nombre a des maſſues, des frondes, & des couteaux de pierre. Ils ne ſont jamais ſans ces redoutables inſtrumens, parce qu'autant que les Hollandois en purent juger, ils ont continuellement la guerre avec d'autres Peuples, qui ſont à quelques lieues d'eux, vers l'Iſle de Terhaltens, & qui ſont peints de noir, comme ceux de la Baye de Schapenham & de celle du Levrier le ſont preſqu'entiérement de rouge (*n*).

Leurs Canots ſont extrémement ſinguliers. Ces Barbares ont l'adreſſe de dépouiller leurs plus gros arbres de toute leur écorce, & de la courber, en ôtant quelques bandes, qu'ils ſçavent recoudre à d'autres endroits (*o*). Ils la mettent ſur une forme de bois, à-peu-près comme nous mettons les Vaiſſeaux ſur le chantier, juſqu'à-ce qu'elle y ait pris une parfaite conſiſtence. Alors, ils la garniſſent, d'un bout à l'autre, de pieces de bois, qui la traverſent pour l'affermir; & couvrant cette charpente d'une autre écorce, ils parviennent à rendre le fond impénétrable à l'eau. La longueur de ces Canots eſt de dix à ſeize pieds, ſur environ deux pieds de largeur. Ils peuvent contenir ſept ou huit hommes, ſans aucune ſorte d'élancemens aux côtés; & la plûpart nâgent auſſi vite que les Chaloupes à rames.

Ces miſérables Indiens reſſemblent moins d'ailleurs à des créatures humaines, qu'aux bêtes farouches. Les Hollandois ne purent douter qu'ils ne déchirent les hommes, & qu'ils n'en dévorent la chair crue & ſanglante. Ils n'ont pas la moindre étincelle de Religion ni de Police. S'il leur prend quelque beſoin naturel, lorſqu'ils ſont enſemble, ils ſe ſatisfont ſur le champ, avec autant de ſaleté que d'impudence. Ils ne connoiſſoient pas encore les armes de l'Europe; & ne s'imaginant point qu'elles puſſent leur nuire, ils prenoient les mouſquets par le bout, & les lames des ſabres à pleines mains. Cependant la ruſe & la perfidie leur ſont ſi familiéres, qu'ils affectent de la douceur avec les Etrangers, pour chercher l'occaſion de les ſurprendre & de les maſſacrer.

Quoique les Hollandois n'euſſent pas trouvé de beſtiaux, vers la Baye de Schapenham, ils y avoient apperçu de la fiente, & d'autres marques, qui portérent un Soldat de la Flotte à s'avancer dans le Pays. Il rapporta qu'il avoit vû paître, dans une prairie, quantité de bœufs & de vaches; & l'on ne fut pas informé, avec moins de certitude, qu'il y avoit auſſi d'autres rafraîchiſſe-

(*n*) Pag. 701. (*o*) Ces Canots ont à-peu-près la figure & la forme des Gondoles de Veniſe. *Ibidem*, pag. 47. R. d. E.

rafchiſſemens: mais la crainte de ſe livrer à des Barbares, dont on ignoroit le nombre, & dont on connoiſſoit ſi bien la férocité, porta l'Amiral à faire lever les ancres le 27 de Février (p). L'Hermite. 1624.

Ajoutons que le 5 de Mars, il étoit à cinquante-neuf degrés quarante-cinq minutes, & qu'il eſſuya ſucceſſivement deux tempêtes de l'Oueſt: ce qui lui donne occaſion d'obſerver, que la plûpart des Navigateurs s'étoient trompés juſqu'alors, en croyant qu'on pouvoit bien aller au Chily par le Détroit de le Maire, mais qu'il n'étoit pas poſſible de venir du Chily & du Perou par ce Détroit, dans la Mer du Nord. Ils ſuppoſoient fauſſement, dit-il, que les vents du Sud étoient un obſtacle; tandis qu'au contraire on n'y rencontre que des vents d'Oueſt & de Nord-Oueſt, & que par conſéquent il eſt incomparablement plus aiſé de venir du Chily traverſer le Détroit, en côtoyant la Terre de Feu, qu'il ne l'eſt, en allant par le Détroit au Chily, de monter au Sud pour ſe délivrer des vents d'Oueſt (q). L'Amiral craignoit beaucoup que ces vents, qui régnoient ſans diſcontinuer, ne fuſſent des vents aliſés; parcequ'ils ne lui auroient pas laiſſé d'eſpérance de gagner au Sud du Cap de Horn, pour s'avancer dans la Mer du Sud. Il ſe repréſentoit des tempêtes continuelles, des brumes, des pluyes, & d'autres fortunes de Mer, qui pouvoient diſperſer ſes Vaiſſeaux; d'autant plus que ſes inſtructions ne lui marquoient pas d'autre rendez-vous que l'Iſle Juan Fernandez, où il n'étoit pas poſſible de ſe rendre avec ces vents. Cette difficulté lui fit prendre le parti d'aſſembler le Conſeil, pour recueillir les avis, dans la ſuppoſition que les vents d'Oueſt ne ceſſaſſent point de ſouffler. On propoſa la Terre de Feu, & le Détroit de Magellan, pour y paſſer l'Hyver: mais après en avoir peſé tous les dangers, on réſolut de tenir encore la Mer pendant deux mois, dans l'eſpérance de doubler le Cap. Cette réſolution parut la plus ſage, lorſqu'après s'être avancé juſqu'à ſoixante-un degrés, on eut, vers le milieu de Mars, un vent de Sud-Sud-Eſt, avec lequel on fit route ſi legèrement, que le 28 du même mois on découvrit la Côte du Chily (r).

La Flotte paſſa près de huit mois, dans cette Mer, à chercher l'occaſion de ruiner le Commerce Eſpagnol, & d'y établir celui des Provinces-Unies, par la Conquête de quelque Pays, dont elles puſſent conſerver la poſſeſſion. Mais les Hollandois avoient trop compté ſur l'eſpoir de trouver les Indiens diſpoſés à ſe revolter contre l'Eſpagne (s), ou ſur l'affoibliſſement des forces de cette Couronne. Après diverſes tentatives, qui ne ſervirent qu'à faire éclater leur ambition, ils ſe virent obligés, comme Olivier de Noort & Georges Spilberg, de renoncer à leurs projets, pour ſe rendre aux Indes

(p) Pag. 703.
(q) Pag. 704.
(r) Pag. 705.
(s) Les Hollandois avoient raiſon de compter ſur les Indiens, particuliérement ſur les Négres. Ils avoient fait dire au Prince Maurice, qu'ils prendroient les armes contre les Eſpagnols, & qu'ils lui faciliteroient les moyens de s'emparer de *Lima*, ou de *Callao*. Mais le Viceroi, qui avoit été informé de ce complot, laiſſa, à Lima, deux Compagnies de Troupes réglées pour avoir l'oeil ſur les Négres, qu'il fit deſarmer. Cet accident, joint à un tems affreux, fit échouer les Hollandois, qui donnèrent, dans cette occaſion, des preuves de leur courage & de leur intrépidité. *Ibidem.* Pag. 66. R. d. E.

SCHAPENHAM. 1625. des Orientales, par les Iſles Marianes. L'Hermite étoit mort, le 2 de Juin, dans l'entrepriſe actuelle de s'emparer de Lima (*t*). Schapenham, qui avoit ſuccédé au Commandement général, ne ſe diſtingua que par de cruelles exécutions (*v*). Enfin, las de maſſacres & d'incendies, il fit mettre à la voile, pour les Iſles Marianes, où il arriva le 25 de Janvier 1625. Les Inſulaires de Guaham, de qui les Hollandois reçurent des rafraîchiſſemens, n'avoient pas encore tiré beaucoup d'avantage du Commerce des Eſpagnols, puiſque leur avidité pour le fer leur fit donner, à la Flotte Hollandoiſe, juſqu'à quatre-vingt livres de riz pour une vieille hache rouillée. Schapenham remit en Mer, le 11 de Février. Il rencontra, le 14, à dix degrés & demi de Latitude du Nord, une Iſle qu'il prit pour celle de *Sabavedra*, quoique cette eſtime ne s'accordât point avec les Cartes. Le 15, à neuf degrés quarante-cinq minutes, il en vit une autre, qu'il ne trouva point dans ſes Cartes, & qui lui parut aſſez peuplée. Mais, ce qui ſemble mériter plus d'attention, ayant réſolu, le 23, de prendre ſon cours au Sud-Sud-Oueſt, juſqu'à la hauteur de trois degrés, il arriva, dans l'eſpace de huit jours, à la vûe des Moluques, ſans avoir eu celle des Philippines. De-là, paſſant par l'Iſle d'Amboine, où ſon panchant, pour la cruauté, lui fit ſaiſir l'occaſion de châtier rigoureuſement quelques Rebelles, dans les Iſles de *Cambelle* & de *Loubou*, il ſe rendit à Batavia. Sa Flotte y fut diſperſée, par de nouvelles diſpoſitions du Conſeil des Indes; & le 3 de Novembre, après avoir mis à la voile, pour l'Europe, avec deux Vaiſſeaux, dont on lui avoit conſervé le commandement, il mourut à bord, près de l'Iſle *Boſtoc*, où il fut enterré, à deux lieues de Bantam.

1626. SES deux Vaiſſeaux mouillèrent, le 21 de Janvier 1626, au Cap de Bonne-Eſpérance, & rentrèrent heureuſement au Texel, le 9 de Juillet (*x*).

§. IV.

(*t*) Pag. 721.

(*v*) Le 14 de Juin, il fut réſolu qu'on tueroit tous les Priſonniers Eſpagnols, à la réſerve de trois Vieillards. Les raiſons d'une exécution, ſi peu ordinaire parmi les Hollandois, furent qu'on n'avoit que peu de vivres & encore moins d'eau; qu'on ne pouvoit nullement garder des gens dont il n'y avoit ni ſervice, ni profit à eſpérer; que de les relâcher, c'étoit bleſſer toutes les règles de la prudence, à cauſe des inconvéniens qui en pouvoient réſulter, outre que les Eſpagnols en auroient fait des riſées. Il n'y avoit donc pas de voye plus ſûre que de leur ôter la vie. *Ibid.* pag. 724. Le matin du 15, on pendit vingt-un Eſpagnols aux vergues, à la vûe de tous ceux qui étoient ſur le rivage. *Ibidem.* A la priſe de Quaiaquil, on fit priſonniers dix-ſept Eſpagnols, qui furent jettés dans la Mer. *Pag.* 733.

Nota. M. Prevoſt auroit dû faire attention, que les Hollandois ne ſe portèrent à cet acte d'inhumanité, qu'après avoir reçu la réponſe du Viceroi, à qui les Priſonniers Eſpagnols avoient écrit pour traiter de leur rançon. Comme ce Viceroi avoit répondu, qu'il n'avoit que de la poudre & du plomb au ſervice des Hollandois, qu'il ne vouloit entendre parler d'aucune négociation pour la rançon des Priſonniers, & qu'il feroit pendre ceux qui ſe préſenteroient, à l'avenir, pour une telle négociation, quel parti les Hollandois pouvoient ils prendre? R. d. E.

(*x*) Pag. 709. Le reſte du Journal n'a de curieux que le crime & le ſupplice d'un Chirurgien, nommé Jacques *Weger*. Cet événement paroît trop étrange, & trop vérifié par le témoignage de toute une Flotte, pour demeurer dans l'oubli.

„ On ſe plaignit, à l'Amiral, que pluſieurs Malades, qui avoient pris des re-
„ mèdes de Weger, étoient morts, d'une
„ manière à faire juger qu'il y avoit eu quel-
„ que choſe d'extraordinaire. Ces plaintes
„ parurent dignes d'attention. Le Vice-Ami-
„ ral & le Contre-Amiral, ayant été chargés
„ d'examiner le Chirurgien, l'exhortèrent à
„ confeſſer ſon crime. Il refuſa de parler;
„ mais comme il y avoit des demi-preuves
„ contre lui, il fut appliqué à la queſtion.

On

„ On le mit à demi nud; & dans cet état, „ on ſuſpendit, à ſon corps, ſix des plus pe- „ ſans pierriers. Il s'en reſſentit ſi peu, qu'il „ eut l'inſolence de le déclarer aux Commiſ- „ ſaires, en affectant de les défier. Cette „ inſenſibilité, pour la douleur, l'ayant fait „ ſoupçonner de quelque ſortilége, on ache- „ va de le dépouiller, & on lui trouva, ſur „ la poitrine, un ſachet, qui contenoit une „ peau & une langue de ſerpent. On revint „ à l'examiner. Comme on le menoit à la „ Chambre du Conſeil, il fit un ſi grand ef- „ fort, quoiqu'il eût les mains liées, qu'il „ ſauta dans la Mer, pour s'y noyer. Un „ Trompette du Vaiſſeau, s'étant jetté auſſi- „ tôt après lui, le ſoûtint ſur les flots; mais „ le Chirurgien s'efforçant d'avaler de l'eau, „ pour s'enfoncer plutôt, & pour entraîner „ le Trompette avec lui, d'autres Matelots, „ qui ſe jettèrent auſſi dans la Mer, eurent „ la force de les ſoûtenir & de les ramener „ dans la Chaloupe. Après cette tentative, „ Weger, ſe voyant ſi bien obſervé qu'il per- „ dit l'eſpérance d'échapper, confeſſa, qu'il é- „ toit originaire de Louvain, & Licencié en „ Médecine; qu'il avoit donné la mort à „ ſept hommes du Bord, parcequ'il avoit „ trop de peine à les gouverner; qu'il s'étoit „ propoſé de manger à la table de l'Amiral, „ & que ſi cette diſtinction lui eût été refu- „ ſée, il avoit pris la réſolution d'empoiſon- „ ner l'Amiral, le Vice-Amiral, & tous les „ Officiers qui lui auroient été contraires: „ que depuis long-tems, il avoit eu l'inten- „ tion de faire pacte avec le Diable, mais „ que malgré toutes ſes invocations il n'avoit „ pû l'engager à paroître; que depuis qu'il „ étoit priſonnier, il s'étoit efforcé de ſe „ tuer, ou de s'étouffer, ſans l'avoir pû. „ On le ſoupçonnoit encore d'avoir commis „ d'autres crimes: mais on ſe contenta de „ cette confeſſion volontaire, & le Conſeil „ lui fit donner la mort". *Ibidem, pag.* 612. *& ſuivantes.* SCHAPENHAM. 1626.

§. IV.

Voyage du Chevalier Jean Narborough. NARBOROUGH.

Introduction. ON apprend, d'un fameux Voyageur (*a*), que le Chevalier *Narborough* fut envoyé exprès, par Charles II, pour reconnoître les Détroits de Magellan, la Côte des Patagons, & les Ports Eſpagnols, ſur cette frontière de leurs Etats d'Amérique; avec ordre d'établir, s'il étoit poſſible, quelque correſpondance entre l'Angleterre & les Indiens du Chily (*b*). Cette entrepriſe n'eut pas le ſuccès que le Roi Charles s'en étoit promis. Narborough fut ſéparé d'un petit Vaiſſeau, qui accompagnoit le ſien, & perdit enſuite une partie de ſes gens, qui ſe laiſſa prendre par les Eſpagnols. Mais il rapporta du moins quelques découvertes, également précieuſes pour les Géographes & les Navigateurs (*c*). On raconte que Charles II, avoit fondé de ſi grandes eſpérances ſur cette expédition, & qu'il en attendoit le

(*a*) Voyage de M. Anſon, Tome I. *pag.* 244.

(*b*) Les vûes du Roi d'Angleterre, en faiſant faire ce Voyage, n'étoient pas ſeulement de faire alliance avec ces Peuples ſauvages; Ce Prince y enviſageoit bien d'autres avantages, indépendans de ces motifs politiques. Il conſideroit que le Commerce immediat avec ces Indiens pourroit être extrêmement avantageux à la Nation Angloiſe. Il ſçavoit que le Chily, lorſque les Eſpagnols le découvrirent, produiſoit de l'or en plus grande quantité qu'il n'a fait depuis qu'ils en étoient en poſſeſſion; ce qui faiſoit croire que les Mines les plus riches avoient été prudemment cachées par les Indiens. *Ibid.* pag. 245. R. d. E.

(*c*) Outre celles qu'on va lire, l'Auteur du Voyage de M. Anſon, juge la Carte des Détroits de Magellan & des Côtes voiſines, dreſſée par Narborough, plus exacte que celle de M. Frezier, pour ce qu'elle contient, & ſupérieure ſur quelques points à celle de M. Halley, particuliérement dans ce qui regarde la Longitude des différentes parties de ces Détroits. *Ubi ſuprà*, pag. 249.

Digitized by Google

NARBOROUGH. 1669. le ſuccès avec tant d'impatience, qu'ayant appris que Narborough avoit paſſé aux Dunes, à ſon retour, il alla au-devant de lui dans ſa Berge juſqu'à Graveſend (*d*).

Départ, & proviſions de Narborough. Ce Voyageur ſortit de la Tamiſe, le 26 Septembre 1669, à bord d'un Vaiſſeau de Roi de trente-ſix pièces de canon, nommé le *Swipſtakes*, dont il avoit reçu le commandement par une Commiſſion ſpéciale; avec une Flute du port de ſoixante-dix tonneaux. Quoiqu'il n'explique pas l'objet de ſon Voyage, il ne veut pas qu'on ignore qu'il avoit fait, aux dépens du Roi, une abondante proviſion de couteaux, de cizeaux, de miroirs, de braſſelets, de haches, de ſerpes, de hoyaux, de cloux, d'aiguilles, d'épingles, de ſonnettes, de boetes, de linge ouvré, de toiles, de tabac, & de pipes, pour négocier, dit-il, avec les Naturels des Pays où il devoit toucher. Il fait obſerver que la Pointe du Lezard, en Angleterre, eſt à cinquante degrés dix minutes de Latitude, & à dix-huit degrés trente minutes de Longitude, parcequ'il prit toûjours ſa Longitude de cette Pointe (*e*).

Préſervatif vérifié ſur Mer contre les maladies des climats chauds. Dans l'eſpace d'environ quatre mois qu'il employa pour arriver aux Côtes du Breſil, il vérifia, comme il l'avoit déja fait dans quelques autres Voyages, que la ſaignée contribuë beaucoup à ſoûtenir la ſanté contre les exceſſives chaleurs, & que c'eſt en particulier un ſouverain remède contre la fièvre chaude. Il s'applaudit auſſi d'une méthode, qu'il avoit toûjours ſuivie dans la diſtribution des vivres, & qu'il croit très-propre à prévenir les différends ſur un Vaiſſeau: c'étoit de ne pas faire meilleure chère que le moindre de ſon Equipage. „ En général, dit-il, nous bûvions tous du même „ tonneau, & nous mangions des memes proviſions, tant qu'elles duroient. „ Je ne ſouffrirai jamais qu'un de mes Officiers ait un bon morceau par ſon „ choix. Il faut que le ſort le donne. Les portions étoient diſtribuées à „ ceux, que nommoit un homme à qui je faiſois bander les yeux (*f*) ".

1670. Le 21 Février [1670], on eut la vûe de la terre, à l'Oueſt; & c'eſt proprement ici que commencent les obſervations, qui font le mérite du Journal de Narborough. Il fit jetter la ſonde à quatre lieues du rivage. On trouva vingt & une braſſes, ſur un fond de petites pierres & de ſables. La terre, aux environs, n'eſt pas trop élevée; mais plus loin, elle paroît haute & rougeâtre. On avoit, à deux lieues, le Cap Blanco, au Nord-Nord-Oueſt du Vaiſſeau. C'étoit l'endroit le plus Septentrional qu'on pût découvrir, & la terre la plus Méridionale fait face au Cap. La Côte, qui court au Sud, eſt médiocrement haute; mais, dans les terres, il y a des montagnes dont les ſommets ſont plats, en forme de tables. A cinq miles de la Côte, qui forme une eſpèce de Baye, on eut dix-ſept braſſes, ſur

Obſervations depuis le quarante-ſeptième degré de Latitude du Sud, juſqu'au Détroit de Magellan.

(*d*) *Ibid.* pag. 248.

(*e*) Journal du Voyage du Capitaine Narborough à la Mer du Sud, au Tome III. du Recueil des Voyages dans l'Amérique Méridionale. Amſterdam, 1738, *pag.* 3. Le Traducteur le nomme mal-à-propos *Nerbrough*.

(*f*) *Ibidem*, pag. 24. Avec cette bonne nourriture, & le ſecours de la ſaignée, en paſſant le Tropique du Cancer, perſonne n'eut de fièvre chaude pendant le Voyage. *Pag.* 25.

ſur un fond rude. La terre, qu'on découvrit clairement, paroiſſoit comme de l'herbe, brûlée du Soleil. On n'y voyoit aucun arbre, ſur les montagnes, ni dans les vallées; & l'on ne remarqua, ni feu, ni fumée, dans le Pays. NARBOROUGH. 1670.

APRÈS avoir changé pluſieurs fois de route, on porta droit à l'Oueſt. Depuis trois jours, la brume n'avoit pas permis de prendre de hauteur. On étoit, par eſtime, à quarante-ſept degrés quatorze minutes de Latitude Auſtrale. La diſtance Méridienne, depuis le Lezard à l'Oueſt, étoit de 1014 lieues, un mile $\frac{1}{3}$. La Longitude, priſe du Lezard, 61 degrés 56 minutes $\frac{5}{18}$. La variation de l'Aiman, 18 degrés à l'Eſt. Narborough craignit d'avoir paſſé le Port Deſiré.

LE 24, il fit voile au Nord; & s'étant mis dans ſa Chaloupe, il rangea la Côte, pendant que le Vaiſſeau faiſoit vent largue à deux lieues de terre. Ce rivage eſt une chaîne de pointes de terre, & de rochers ſéparés les uns des autres. A la pointe Septentrionale de la Baye des Veaux marins, on trouve une petite Iſle, qui n'eſt qu'un amas de rochers, de la forme d'une mule de foin, & qui eſt couverte de fiente d'oiſeaux. La marée eſt extrêmement rapide, entre cette Iſle & le Continent. Du côté de la Mer, l'Iſle eſt environnée de roches détachées. Le bord du Continent eſt bas & ſabloneux; mais, en avançant dans les terres, on trouve de larges dunes & des montagnes. Les Anglois donnèrent à l'Iſle le nom de *Tomahauke*, du nom Indien d'une maſſue qu'ils avoient vû flotter, & qui diſparut à leurs yeux. Au Nord-Oueſt, ils découvrirent une Baye ronde, nommée, dans leurs Cartes, *Baye de Spiring*, ou *des Eperlans*, qui a trois petites Iſles de médiocre hauteur. Sa largeur eſt de ſept miles, & ſon enfoncement d'environ trois lieues. Sur ſa pointe, qui va en tournant au Nord-Nord-Oueſt, il y a des rochers noirs, ſemblables à un Bâtiment ruiné, au milieu duquel il y auroit une tour. Narborough côtoya le rivage, dont il trouva les bords fort eſcarpés, & pleins de rochers noirs. Il y vit auſſi des Bayes baſſes, & de l'herbe ſur les montagnes, mais ſans bois, & ſans apparence d'eau douce. Au côté Nord-Eſt de la Baye de Spiring, la terre avance en pointe. C'eſt un fort beau Pays, où l'on voit d'agréables collines, & de petites Bayes ſabloneuſes. Six petites Iſles de rochers font face à cette pointe; l'une à la portée du fuſil de la terre, les autres plus loin. La plus avancée, & la plus grande, eſt celle qu'on nomme l'*Iſle des Pingouins*, longue d'environ trois quarts de mile, du Nord-Nord-Eſt au Sud-Sud-Oueſt, ſur un demi mile de largeur de l'Eſt à l'Oueſt. Cette Iſle n'eſt compoſée que de rochers eſcarpés, excepté vers le milieu, qui eſt graveleux, & qui offre un peu d'herbe verte. C'eſt la retraite d'un prodigieux nombre de pingouins, & de veaux marins. Narborough prit trois cens pingouins, dans l'eſpace d'un quart d'heure. Il en auroit pris auſſi facilement trois mille, ſi ſa Chaloupe avoit pû les contenir. Il n'y a qu'à les chaſſer en troupes vers le bord de la Mer, où deux ou trois hommes les tuent d'un coup de bâton ſur la tête, à meſure que d'autres les prennent dans la Chaloupe. Les veaux marins demandent plus de précautions, & terraſſeroient un homme qui ne ſe tiendroit pas ſur ſes gardes. A deux lieues de-là, on découvre quantité de rochers.

Baye des Veaux marins.

Iſle de Tomahauke.

Iſle des Pingouins.

NARBOROUGH. 1670. rochers ſéparés. Le fond eſt de mauvaiſe tenuë, entre ces Iſles, & hors de la pointe la plus avancée.

Port Deſiré. C'EST au Nord de ces Iſles, dans une Baye, qui a quatre lieues de longueur & une lieue & demie d'enfoncement, qu'on voit au Nord-Oueſt le Port Deſiré. Narborough obſerva qu'on peut le découvrir, de l'Iſle des Pingouins. Il en eſt à trois lieues. Vers le milieu de la Baye, on rencontre des rochers blancs, qui ont près de deux miles de long, & dont le haut eſt marqué de rayes noires, cauſées par la chûte des eaux. Le ſommet en eſt plat; mais plus loin, dans les terres, on voit des hauteurs rondes & des dunes. Au Sud de la Baye, la terre eſt bordée par des rochers eſcarpés, qui reſſemblent à de grandes murailles, & ſous leſquels il s'eſt formé un enfoncement ſabloneux, où les Chaloupes peuvent être à couvert.

La Flute eſt ſéparée du Vaiſſeau. LE Vaiſſeau jetta l'ancre à l'embouchure du Port. Mais Narborough y entra le lendemain avec ſes deux Chaloupes, dans l'eſpérance d'y trouver la Flute, qu'il avoit perdue de vûe depuis quelques jours. Il fit allumer du feu ſur le rivage, & brûler de l'herbe ſeche, dont la fumée pouvoit le faire découvrir. Pendant qu'une partie de ſes gens monta ſur les hauteurs, pour étendre plus loin leurs recherches, il ſonda le Havre en baſſe marée. Le mouillage y eſt très-bon pour les grands Vaiſſeaux, pourvû qu'ils ayent de bons cables & de fortes ancres. Mais le rivage a peu de bois, & n'a preſque point d'eau fraîche. Sur les montagnes, & ſur des dunes aſſez larges, on voit quelques buiſſons, & de l'herbe ſeche & longue, qui croît en touffe. Le terroir eſt aride & graveleux. Cependant quelques vallées ont de la terre noire, & ſemblable à du terreau.

Productions naturelles du Port Deſiré. ON n'avoit apperçu, juſqu'alors, aucune marque d'habitation, mais Narborough découvrit enfin quelques traces d'hommes, derrière des buiſſons, & ſur de l'herbe arrachée. Il trouva, dans le même lieu, de la laine, des plumes, des os de bêtes, & des fragmens de pierre à feu. Il monta ſur une hauteur, où ſes gens avoient laiſſé, le jour auparavant, quelques braſſelets, ſous un Pavillon qu'ils y avoient élevé; mais voyant que perſonne n'y avoit touché, il y laiſſa tout. Dans un lieu ſi déſert, il ne vit pas d'autres animaux que deux lièvres, qui couroient ſur les montagnes. La curioſité lui fit faire un mile & demi vers l'intérieur du Pays. Il trouva, dans les vallées, entre des rochers, quantité de pois ſauvages, dont les feuilles ſont vertes, & les fleurs bleuâtres, du même goût que les feuilles de nos pois verds. Entre pluſieurs ſortes d'herbes vertes, il en trouva d'odoriférantes, qui reſſemblent à l'ivraye, & dont les fleurs ſont blanches & jaunes. Il en trouva une autre, qui diffère peu de la ſauge, mais qui croît en touffes, près de la terre, comme la laitue. Ces herbes, avec les feuilles de pois, furent un rafraîchiſſement très-ſalutaire pour l'Equipage Anglois, qui commençoit à ſe reſſentir du ſcorbut. Les moules & d'autres coquillages, que l'Auteur nomme *Limpets*, ſont en abondance ſur le rivage, au pied des rochers. Une petite Iſle, fort peuplée de veaux marins, offre auſſi quantité d'oiſeaux de Mer, qui couvent entre les rochers & dans les buiſſons, & qui ſe laiſſent prendre ſur leurs nids.

Narborough y paſſe l'Hyver. CE Havre parut commode à Narborough pour radouber ſon Vaiſſeau. D'ailleurs,

D'ailleurs, la vûe portant fort loin en Mer, du haut des montagnes, on ne pouvoit manquer de voir la Flute, lorſqu'elle s'approcheroit de cette Côte. Quelques Matelots découvrirent deux ſources d'eau douce; l'une dans une petite anſe, à demi mile du rivage, en remontant la Rivière; l'autre, dans une vallée, entre des rochers, à côté de l'endroit où le Vaiſſeau étoit venu mouiller. Ces ſources ſont petites, & l'eau en eſt un peu ſomache; „ car, dans ces vallées arides, le terroir eſt naturelle- „ ment ſalé: la terre & les rochers ſont couverts de ſalpêtre, comme „ d'un verglas". NARBOROUGH. 1670.

PENDANT qu'on travailloit au Vaiſſeau, Narborough pénétra dans diverſes parties du Pays. A deux miles au Nord-Oueſt, il le trouva plein de hauteurs, aride, ſans bois & ſans eau. On y voit néanmoins des vallées aſſez baſſes, mais ſeches, dont la terre eſt de la nature du ſalpêtre, & quelques buiſſons diſperſés, dont la feuille reſſemble à celle de l'aubépine. Les plus petits produiſent une eſpèce de petites noix de galle, dont la graine eſt auſſi piquante que le poivre. Le terroir, en général, eſt graveleux & ſabloneux. Il n'y croît qu'un peu d'herbe brûlée. En creuſant, on y trouve du ſable, mêlé de gravier & de roche, ſans aucun ſigne de métaux ou de minéraux, ni dans la terre, ni dans les pièces de roches. Du haut des montagnes, la vûe ne découvre que d'autres hauteurs, & des dunes à-peu-près ſemblables à la Terre de Cornouailles. Ceux qui marchent, pour la première fois, dans ce terroir, s'y fatiguent beaucoup. Dans ce premier Voyage, Narborough vit neuf bêtes qui reſſembloient à des daims, mais plus hautes, le cou plus long, la tête ſans cornes, le dos rougeâtre, & le ventre blanc. Lorſqu'il en fut à la portée du fuſil, elles prirent la fuite, en henniſſant comme des chevaux. Un autre jour, il vit trois autruches, de couleur griſe, & plus grandes que nos plus gros coqs d'Inde. Quoiqu'elles ne puſſent voler, elles ſe ſauvèrent par la viteſſe de leur courſe. Un chien, qui fut lâché ſur elles, en coupa une; mais ſans pouvoir l'empêcher de s'élancer vers les montagnes. Deſcription du Pays.

LE 4 de Mars, Narborough prit, dans ſes deux Chaloupes, quarante hommes, armés chacun d'une maſſue & d'un bâton, avec leſquels il entra dans le Havre de l'Iſle des Veaux marins. Ces animaux fuyant en troupes, il les fit entourer; & dans l'eſpace d'une demie-heure, ſes gens en tuèrent quatre cens. Auſſi-tôt qu'ils étoient aſſommés, d'un ſeul coup qu'on leur donnoit ſur la tête, il leur faiſoit couper la gorge, pour les ſaigner tandis qu'ils étoient encore chauds. La grandeur des vieux mâles eſt ordinairement celle d'un veau. Ils reſſemblent au lion, par le cou, le poil, la tête & le muſeau. La femelle n'a pas moins de reſſemblance, par devant, avec la lionne, excepté qu'elle eſt toute velue, & qu'elle a le poil uni comme un cheval; au-lieu que le mâle ne l'a uni qu'au derrière. Ils ſont d'ailleurs fort difformes. Leur corps va toûjours en diminuant, juſqu'à deux nâgeoires, ou deux pieds fort courts, qui en font l'extrêmité. Ils en ont deux autres à la poitrine; de-ſorte qu'ils peuvent marcher ſur terre, & grimper même ſur les rochers & ſur des montagnes aſſez hautes. Ils ſe plaiſent à coucher au Soleil, & à dormir ſur le rivage. Quoiqu'il y en ait des milliers, qui ont quatorze pieds de long, le plus grand nombre n'en a Iſle des Veaux marins. Combien les Anglois en tuent.

NARBOROUGH. 1670.

que cinq. Ils ont toûjours la gueule ouverte. Leur chair eſt auſſi belle que celle de l'agneau, très-bonne dans ſa fraîcheur, & meilleure encore lorſqu'on la tient un peu dans le ſel. Ceux, que les Anglois prenoient la peine d'aprêter, étoient des plus jeunes, & tettoient encore leurs mères. Elles bélent en arrivant à terre, & les petits s'en approchent en bélant, comme des agneaux. Une vieille mère en allaite quatre ou cinq, & chaſſe ceux qui ſe préſentent en plus grand nombre; ce qui fit juger à Narborough qu'elles ont quatre ou cinq petits d'une portée. Il fit dégraiſſer les plus gros, dont on tira de l'huile pour les lampes & pour d'autres uſages du Vaiſſeau. Celle qu'on tira, des plus jeunes, parut auſſi bonne, aux Anglois, que de l'huile d'olive. Ils s'en ſervoient, pour leurs ſalades, qui étoient compoſées de feuilles de pois verds & d'autres herbes.

Uſage qu'ils en font.

Llamas ou Guanacos.

LE 6 de Mars, Narborough trouva un de ces animaux, ſemblables aux daims, dont il avoit déja rencontré quelques-uns, mort, & ſans corruption. Son dos étoit couvert d'une laine aſſez longue, couleur de roſe ſéche. Sous le ventre, ſa laine étoit blanche. Il étoit de la groſſeur d'un jeune poulain. Il avoit le cou long, la téte, le muſeau & les oreilles d'un mouton, les jambes fort longues, les pieds fourchus comme ceux d'une bête fauve, la queue petite & rougeâtre. Il n'avoit point de cornes, & n'en avoit jamais eu. Narborough le prit pour un mouton du Perou, de l'eſpèce de ceux qu'on nomme *Llamas*, ou *Guanacos*. Il le fit ouvrir, pour chercher la pierre de Bezoar, ſur un ancien récit de quelques Eſpagnols des Indes Occidentales; mais ſes recherches furent inutiles. Dans la ſuite, il rencontra pluſieurs troupes de ces animaux, au nombre de trente & de quarante. Il vit auſſi des renards, des chiens ſauvages, & cinq ou ſix liévres, plus grands que les nôtres, avec un moignon de la longueur d'un pouce, qui leur tient lieu de queue. Mais il n'apperçut point d'autres oiſeaux, que des milans, ſemblables à ceux de l'Europe, & de petits oiſeaux qui reſſemblent aſſez à la linotte. Entre pluſieurs ſortes de mouches, il vit de groſſes abeilles.

Abondance de poiſſon.

QUELQUES Anglois du Vaiſſeau, qui s'étoient avancés d'un autre côté, dans les Terres, n'y avoient pas fait d'autres découvertes; d'où Narborough conclut, que les ſeules richeſſes de cette Côte ſont l'abondance extraordinaire du poiſſon. Il faut, dit-il, qu'il y en ait une quantité véritablement infinie, pour nourrir tous les veaux marins, les pingouins & les autres oiſeaux, qui n'ont pas d'autre aliment, & qui ſont extrémement gras. Il vit nâger des veaux marins, la tête hors de l'eau, avec un gros poiſſon dans la gueule.

Inſcription laiſſée par Jacques le Maire.

UN autre jour, il remonta la Rivière avec quatorze hommes armés. Elle s'élargit près d'une petite Iſle, qui eſt couverte de broſſailles; & s'étreciſſant au-deſſus, elle tourne au Sud-Oueſt. Dans ce détour, on rencontre une autre Iſle, de hauteur médiocre & pleine de roches, où l'on ne trouve qu'un peu d'herbe & quelques petits buiſſons. Narborough deſcendit dans cette Iſle. Il fut ſurpris d'y voir un Poteau de cinq pieds, qui paroiſſoit avoir fait partie d'un mât, dreſſé avec ſoin, & ſur lequel on avoit cloué une planche, d'un pied en quarré. La planche ne contenoit rien. Mais un

un Matelot trouva, au pied de ce monument, une plaque de plomb, avec une inſcription en Langue Hollandoiſe (*g*), qui portoit les noms de Jacques le Maire & de ſes Compagnons, avec l'année & le deſſein de leur Voyage. Dans un trou du Poteau, bouché par une longue cheville de bois, il y avoit une petite boete de fer blanc, qui renfermoit une feuille de papier chargée d'écriture, mais ſi mangée de rouille, qu'il fut impoſſible d'y rien déchiffrer. Narborough grava, ſur la planche, avec ſon couteau, le nom de ſon Vaiſſeau, & la datte de l'année & du mois. Il emporta la plaque de plomb, & nomma cette Iſle, l'*Iſle de le Maire*. De-là, étant paſſé au rivage du Nord, il fit deux miles dans le Pays. Il n'y vit point d'arbres; mais le terroir lui parut meilleur qu'il ne l'eût encore rencontré, mêlé de marne, & capable de culture. Les guanacos, les renards, les lièvres, les chiens & les chats ſauvages ſe préſentèrent en grand nombre. On prit un *Armadillo*, que les chiens avoient chaſſé dans un trou, & qu'on n'eut pas de peine à déterrer. Cet animal eſt de la groſſeur d'un heriſſon, & ne lui reſſemble pas mal. Il porte, ſur ſon dos, une écaille, dont il ſe couvre comme d'une cuiraſſe, & qui ne peut être entamée par la morſure des chiens. On vit des rats, en pluſieurs endroits; & les chiens prirent un autre animal, qui étoit noir, avec deux taches blanches ſur le dos. Enfin l'on vit encore des autruches, quelques perdrix, & quantité de milans; mais on ne découvrit aucune apparence d'eau douce. En retournant vers la Côte, au Sud, avec la Chaloupe, Narborough traverſa une petite Baye, d'environ deux miles de long, & large de trente pieds, qui forme une Iſle de la même longueur. Il nomma cette Iſle, l'*Iſle des Lièvres*, parcequ'il y vit plus de vingt de ces animaux dans une ſeule troupe.

Narborough. 1670.

Iſle de le Maire.

Armadillo, animal ſingulier.

Iſle des Lièvres.

Le 25 de Mars, après avoir pris la réſolution de partir le jour ſuivant, il dit à ſon Equipage: „ Meſſieurs, vous êtes témoins qu'aujourd'hui je „ prens poſſeſſion de cette Côte, du Port Deſiré, & de tout le Pays des „ deux côtés, pour S. M. Charles II, Roi de la Grande-Bretagne, & pour „ ſes Héritiers". Enſuite il fit tirer trois coups de canon. Mais il n'explique point quels droits l'Angleterre pouvoit s'attribuër, ſur un Pays où le Maire & d'autres Voyageurs avoient relâché avant les Anglois.

Narborough prend poſſeſſion du Pays pour le Roi d'Angleterre.

Le

(*g*) L'Auteur a pris ſoin de conſerver juſqu'à l'ordre des lignes:

M. D C. X V.
Een Schip ende een Jacht
Genaemt Eendracht
en Hoorn gearri-
veert den VIII De-
cember. Vertrok-
ken met het
Schip d'Een-
dracht, Den X
January:
M. D C. X V I.
C: Jacques le Maire.
S. Willem Corns Schouten.
Aris Claſſen.
Jan Corns Schouten.
Claes Janſſen Ban.

Digitized by Google

NARBOROUGH. 1670.

Le lendemain (*b*), il fit voile au Sud, avec plus de ſoin, que jamais, de vérifier ſes obſervations. Il étoit, le premier d'Avril, à la hauteur de la Baye des Veaux marins (*i*), d'où il ſuivit la Côte, à trois lieues de diſtance, ſur vingt braſſes d'eau, fond de ſable noir. Le 2, à neuf heures du matin, il apperçut, à l'Oueſt, une petite Iſle plate, à une lieue du Continent, & à quarante-huit degrés quarante minutes de Latitude du Sud. La terre qui lui fait face eſt élevée, & remplie de hautes montagnes, dont les cimes ſont rondes. Deux lieues plus loin, vers le Sud, la terre eſt baſſe, avec une pointe de quatre lieues de long, du côté de la Mer; mais le rivage, qui la borde, eſt plein de rochers. A deux lieues de cette petite Iſle, on trouva vingt-trois braſſes, ſur le même fond de ſable noir. Le Vaiſſeau s'approcha juſqu'à cinq miles de la Côte; & de l'Iſle, juſqu'au Port Saint Julien, on filla, la ſonde à la main, ſur dix-huit ou vingt braſſes, fond de ſable fin & noir. Lorſqu'on a fait une lieue, au Sud de la petite Iſle, le rivage court Sud-Sud-Oueſt & Nord-Nord-Eſt. A l'extrêmité Méridionale de la pointe, du côté de la Terre, on voit de hautes collines; mais, le côté de la Mer offre un rocher blanc & eſcarpé, d'une hauteur médiocre, qui de loin paroît diviſé par une grande bande noire. Au-delà du rocher, la montagne s'élève en rond juſqu'au ſommet. C'eſt-là qu'eſt le Port Saint Julien. L'embouchure eſt au milieu de la Baye (*k*); mais les deux pointes en cachent l'entrée, & ne permettent pas de la découvrir de la Mer. On eſt obligé, dans la baſſe marée, de la faire reconnoître par les Chaloupes. La Terre, qui fait face au Port, eſt élevée, & pleine de montagnes rondes, qui ſe terminent en pain de ſucre. La Côte n'a pas d'endroit plus haut, tandis qu'au Sud, elle paroît unie, auſſi loin que la vûe peut s'étendre. Il y a près de neuf lieues, de la petite Iſle à Saint Julien. NAR-

Obſervations importantes.

Approche du Port Saint Julien.

Sa ſituation.

(*b*) Il fait ici des remarques importantes. Ce jour-là, 26 de Mars, à ſix heures du matin, lorſque le Soleil parut ſur l'horiſon à l'Occident, la Lune ſe coucha ſous l'horiſon à l'Occident, après s'être éclipſée à Londres, à onze heures dix minutes avant midi, & ici à ſix heures & plus de trente minutes. Celà fait, dit-il, quatre heures quarante minutes de différence entre le Méridien de Londres & le Méridien du Cap Blanco. Il vit l'Eclipſe au Sud Eſt de l'Amérique, à ſoixante-dix degrés de Longitude Oueſt du Méridien de Londres; mais il ne la put voir entière, parceque le Ciel étoit couvert. Suivant ſon calcul, le Cap Blanco eſt à ſoixante-neuf degrés ſeize minutes de Longitude Oueſt du Méridien de Londres. Il croit ce calcul juſte, quoiqu'il en eût été plus ſûr, ſi la Lune n'eût pas été couverte de nuages. Ainſi le Cap Blanco eſt à quarante-ſept degrés vingt minutes de Latitude du Sud, & à ſoixante-un degrés cinquante-ſix minutes de Longitude Oueſt du Lezard. Diſtance Méridienne à l'Oueſt 1014 lieues, un mile $\frac{6}{18}$ du Lezard. Le Port Deſiré eſt à quarante-ſept degrés quarante-huit minutes de Latitude du Sud, & à ſoixante-un degrés cinquante-ſept minutes de Longitude Oueſt du Lezard. L'Iſle des Pingouins eſt à quarante-ſept degrés cinquante-cinq minutes de Latitude du Sud, & à ſoixante-un degrés cinquante-ſept minutes de Longitude Oueſt du Lezard. La variation de l'Aiguille étoit de dix-ſept degrés trente minutes à l'Eſt.

Nota. Wood parle auſſi d'une Eclipſe de Lune; mais il varie ſur la datte. Quant à la différence du Méridien de Londres, il s'accorde avec Narborough, à douze minutes près, qu'il trouve de plus à l'égard du tems; mais il faut auſſi remarquer, que le dernier la rapporte au Cap Blanco, & l'autre au Port Deſiré, que Narbourough fait plus à l'Oueſt d'une minute en Longitude. R. d. E.

(*i*) A quarante-huit degrés dix minutes de Latitude, ſur la Côte des Patagons.

(*k*) A quarante-neuf degrés dix minutes de Latitude du Sud, & à ſoixante-trois degrés dix minutes de Longitude du Lezard. La variation de l'Aiman ſe trouva de ſeize degrés dix minutes à l'Eſt.

Nota. Wood place le Port Saint Julien ſous le quarante-huitiéme degré vingt minutes de Latitude. R. d. E.

Digitized by Google

Narborough fit jetter l'ancre dans la Baye, ſur douze braſſes, à deux lieues de l'embouchure du Port. Sa Chaloupe, qu'il avoit envoyée pour le reconnoître, & pour chercher la Flute, lui rapporta que le mouillage y étoit excellent & que le plus grand Vaiſſeau y pouvoit être en ſûreté: mais elle n'avoit vû, ni la Flute, ni aucune marque que ce Bâtiment y eût touché. Il fallut renoncer à toute eſpérance de la revoir. L'Equipage parut allarmé de ſe trouver réduit à naviguer ſeul, dans une Mer orageuſe & ſur des Côtes inconnues, ſans aucune reſſource, ſi l'on avoit le malheur de toucher à quelque rocher. Narborough s'efforça de bannir cette crainte, en leur repréſentant les richeſſes du Pays dont ils alloient approcher, & l'exemple du fameux Drake, qui avoit fait le tour du Monde, dans un tems où les Navigateurs avoient moins de lumières & d'expérience. Il ordonna que la portion d'eau-de-vie fût redoublée. Une pêche heureuſe, où la ſeine, jettée à l'Eſt, ramena cinq cens poiſſons, gris & couverts d'écailles, de la groſſeur du mulet, & quantité d'huitres & de moules, qui ſe trouvent ſur le rivage & dans les veines des rochers, joint à l'abondance de veau marin ſalé, rendirent la joye & le courage aux Anglois.

Narborough. 1670.

L'Equipage Anglois s'allarme.

Comment Narborough l'encourage.

Le 22, Narborough viſita un Marais, qui n'a pas moins de deux miles de long, & ſur lequel il trouva deux pouces d'épaiſſeur d'uu ſel très-blanc, qu'on prendroit de loin pour un pavé fort uni. Il en fit remplir deux ſacs; mais la pluye & le mauvais tems ayant commencé à le faire fondre, on fut obligé d'en tirer environ deux tonnes de deſſous l'eau. Ce ſel étoit également agréable au palais & à l'odorat (*l*).

Salines du Port Saint Julien.

Vers la fin d'Avril, la gelée devint ſi forte, & les tempêtes ſi fréquentes, qu'on prit le parti de défuner les mâts & de ſerrer les agrets, pour remettre au Printems le paſſage du Détroit. Le mouillage étoit ſûr dans le Port Saint Julien. On y voyoit beaucoup de gibier & d'oiſeaux. Narborough, ayant fait goûter ſon projet à l'Equipage, ne s'occupa plus que de ſes découvertes & de ſes obſervations (*m*). Le 6 de Mai, il fit ſept ou huit miles dans les terres, au Nord-Oueſt. Le Pays lui parut généralement rempli de grandes dunes, couvertes d'herbe. Sur le ſommet des mon-

Voyages de Narborough dans les terres.

(*l*) Wood qui a donné la Relation du même Voyage, comme nous le prouverons dans l'article ſuivant, fait une deſcription plus ample de ces Salines. R. d. E.

(*m*) Le 7 de Juin, vers le ſoir, d'un tems froid, mais fort clair, on découvrit diſtinctement les Etoiles qui ſont proche du Pôle Antarctique. Quelques-unes des plus petites Etoiles de la petite Hydre ſont près du Pôle. Narborough en remarqua pluſieurs autres, de la première & de la ſeconde grandeur, qui lui parurent fort propres à faire des obſervations; particuliérement l'Etoile au Sud de l'Ariadne; celle qui eſt à la tête de l'Hydre; celle qui eſt dans l'Oeil du Pan; celles qui ſont à la Serpe de Tucan, & celles qui ſont à ſa cuiſſe & à ſon dos; celles qui ſont à la tête, à l'aîle & au corps de Grus. Mais les plus grandes ſont celles du premier pied du Centaure & de la Croiſade. Les autres Etoiles ſont de la troiſième, de la quatrième & de la cinquiéme grandeur. On remarquoit auſſi fort diſtinctement les deux nuages, & la petite nue noire dans laquelle eſt le pied de la Croiſade, & qui ſe voit toûjours à plein lorſque la Croiſade eſt ſur l'Horiſon, comme elle y eſt toûjours dans ces Latitudes. Le Ciel de cette partie de l'Hemiſphère Méridional, ne diffère point de celui de l'Hemiſphère Septentrional: mais il n'y a d'Etoiles propres à faire des obſervations, qu'à dix-huit degrés du Pôle. Il n'y a point non plus d'Etoile Polaire, comme celle qui eſt à la queue de la petite Ourſe au Nord. *Ibid*, *pag.* 80 & *précédentes.*

NARBOROUGH. 1670.

montagnes, comme dans le fond des vallées, il trouvoit de grandes écailles d'huitres, les unes ſur des rochers, & d'autres dans les veines de la terre. C'étoit les plus grandes qu'il eut jamais vûes; car elles avoient juſqu'à ſept pouces de largeur. Cependant il ne s'en trouve pas une dans le Port; d'où il conclut qu'elles étoient-là depuis le Déluge univerſel. Il ne vit pas la moindre marque de minéral, ou de métal, ni aucun arbre; mais il trouva une bonne ſource d'eau dans les montagnes, & pluſieurs ſalines à ſix miles dans les terres.

Or trouvé dans des écailles de moules.

UN Volontaire du Vaiſſeau, ſe promenant dans une petite Iſle, qu'on nomma l'*Iſle de Juſtice*, rencontra deux écailles de moule, attachées enſemble avec une corde verte de boyau. En les ouvrant, il fut extrêmement ſurpris d'y trouver trois petits morceaux d'or, qui ſembloit avoir été battu au marteau. On voyoit ſouvent des autruches, des guanacos, & des renards. Dans quelques endroits, on remarquoit des traces de feu, des herbes foulées, qui ne permettoient pas de douter que des hommes n'y euſſent couché, & des reſtes de guanacos (*n*) & d'autruches. Cependant on jugeoit que ceux qui avoient mangé ces animaux ne les avoient pas fait rôtir; car la chair qui reſtoit autour des os paroiſſoit cruë. Narborough demeura perſuadé que c'étoient des Sauvages, & que le feu qu'ils allumoient ne ſervoit qu'à réchauffer les doigts de leurs enfans. Il ne douta point qu'ils ne viſſent les Anglois, & que la crainte ne fût la ſeule raiſon qui les empêchoit de ſe faire voir. Mais la vie qu'ils mènent, dans ces affreux déſerts, eſt plus miſérable que celle des bêtes ſauvages. Ils doivent même ſe trouver quelquefois dans une extrême diſette, puiſque tous les lieux où les Anglois pénétrèrent, ſont également dépourvûs de fruits, d'herbes & de racines. A l'Oueſt, les montagnes étoient couvertes de neige. On ne découvre, à perte de vûe, que hauteurs ſur hauteurs, ſans arbres & ſans buiſſons. Les ſommets de ces montagnes ſont aſſez unis; &, dans pluſieurs endroits, il en coule de l'eau douce: mais ce n'eſt que de la neige fondue, puiſque l'eau ceſſe de couler lorſqu'il n'y reſte plus de neige (*o*).

Traces d'hommes.

Miſérable vie des Sauvages.

Les Anglois en rencontrent ſept.

LE 22 de Juin, trois Anglois armés, qui s'étoient avancés l'eſpace de quatre miles à l'Oueſt, virent, ſur une montagne, ſept Indiens, qui les découvrirent auſſi, & dont trois vinrent à quelque diſtance au devant d'eux. Ils avoient à la main l'arc & les fléches, une peau ſur leurs épaules, une autre ſur la tête; & aux pieds, des morceaux de peau qui leur ſervoient de ſouliers: le reſte du corps étoit nud, mais ils avoient le viſage peint de rouge & de blanc. La difficulté qu'ils firent, de s'approcher aſſez pour ſe laiſſer toucher, ſembloit marquer qu'étant informés des cruautés des Eſpagnols, ils n'oſoient ſe fier à ce qui leur reſſembloit. Ils reculoient à meſure que les Anglois vouloient s'avancer, en leur faiſant ſigne de retourner au Vaiſſeau, & prononçant, d'une voix rude, qui paroiſſoit ſortir du fond de

(*n*) Ce ſont ces brebis ſauvages, que les Eſpagnols appellent *Llamas*, ou *Llanacos*, & dont Wood fait la deſcription comme on le verra dans ſon article. R. d. E.

(*o*) Wood, qui a fait la deſcription du même Pays, ajoûte, que la temperature de l'air y eſt la même qu'en Angleterre. R. d. E.

de leur gozier, *ozſe*, *ozſe*. Cependant ils prirent quelques bagatelles qu'on leur jetta, telles qu'un couteau, un morceau de toile & une cravate. On leur offrit de l'eau-de-vie, dont ils ne voulurent pas gouter. Ils n'avoient point de braſſelets. Leurs regards étoient extrémement farouches; mais ils étoient bien faits, quoique d'une taille médiocre. Ils avoient la couleur olivâtre, & les cheveux noirs. Ils paroiſſoient fort timides: auſſi prirent-ils la fuite, lorſqu'ils en purent trouver l'occaſion. Le reſte de leur troupe s'étoit arrêté ſur la montagne. NARBOROUGH. 1670.

Inventaire d'un paquet enlevé aux Sauvages.

DANS un autre Voyage, quelques Anglois trouvèrent un paquet de peau, & deux chiens attachés enſemble au pied d'un buiſſon. Pluſieurs Indiens, qui étoient aſſis dans le même lieu, s'enfuirent auſſi-tôt avec de grandes marques de frayeur. Leur paquet, que Narborough ouvrit lui-même, contenoit pluſieurs ſachets de peau, remplis de terre rouge & blanche, dont ils ſe peignent le viſage; des pierres à feu, des braſſelets de coquilles, de petits morceaux de bois, des courroyes cordonnées, des fléches, des écailles de moules & d'armadillos, un inſtrument compoſé d'une petite pointe de clou, au bout d'un petit bois, en forme de poinçon. Leurs peaux étoient de veaux marins & de guanacos, couſues enſemble avec de petites cordes de boyaux, qui étoient vieilles, pleines de trous, & qui ſentoient fort la graiſſe. Les coquilles de moules paroiſſoient formées pour leur ſervir de couteaux. Après ce riche inventaire, Narborough fit remettre, dans le paquet, tout ce qui s'y etoit trouvé, & le renvoya dans le même buiſſon, d'où ſes gens l'avoient apporté. Les chiens lui parurent une ſorte d'épagneuls, aſſez gros, & ſi familiers, qu'ils ſe laiſſoient toucher ſans aucune marque de crainte. Leur couleur étoit naturellement griſe; mais on les avoit peints de rouge. Ils étoient d'une maigreur extrême.

Leurs chiens.

Jugement de Narborough ſur le Pays des Patagons.

MALGRÉ cette triſte peinture du Pays des Patagons, Narborough aſſure que du côté de l'Oueſt, où il fit près de vingt miles, „ la terre eſt, en „ général, bonne, & fournie de bons pâturages, pour toutes ſortes de „ beſtiaux; qu'il n'y manque que du bois pour bâtir, & que les montagnes „ n'y étant pas trop hautes, ni l'air mal ſain, il n'y a peut-être pas de „ meilleure Contrée en Amérique (*p*)". Il y trouva un ruiſſeau d'eau douce, & des étangs d'eau ſalée, d'une aſſez grande étendue. Les guanacos s'y préſentent en troupes de cent (*q*). On y rencontre des vingtaines d'autruches à la fois, des lièvres, des perdrix, plus groſſes & plus griſes que les nôtres, des bécaſſines, des oyes ſauvages, & quantité de petits oiſeaux; des milans, de petits faucons, des hiboux, des renards, des chiens ſauvages & des armadillos. Dans tout le Pays qu'il parcourut, il ne découvrit, ni ſerpent, ni bête venimeuſe ou féroce, ni rien qui puiſſe incommoder les Habitans; à l'exception, dit-il, du froid & de la faim (*r*).

L'Auteur vante les rafraîchiſſemens de cette Côte.

CETTE opinion ne l'empêcha point de retourner, vers le milieu de Septembre, au Port Deſiré, pour y faire de nouvelles proviſions de veaux marins, de pingouins & d'œufs de ces oiſeaux, qu'il ne trouvoit pas, dans la

(*p*) Pag. 90.
(*q*) Voyez la Relation de Wood, ci-deſſous. R. d. E.
(*r*) Pag. 91.

NARBOROUGH. 1670. la même abondance, au Port Saint Julien (*s*). Il vante extrêmement les rafraîchiſſemens de cette Côte. „ Pourvû qu'on ait du ſel, dit-il, on s'y „ pourvoit fort bien; & je puis aſſurer que ces proviſions ſe conſervent „ quatre mois & plus, lorſqu'on s'entend bien à les ſaler. On trouve autant de ſel qu'on en veut, au Marais de S. Julien; & je crois même „ qu'en Eté, on en peut faire au Port Deſiré; car il y a du ſel ſéché dans „ des trous de rochers. Il y a auſſi pluſieurs baſſes, où l'on peut creuſer, „ pour en tirer du ſel, après y avoir fait entrer l'eau de la Mer. Outre les „ pingouins, on y voit quantité de pies de Mer, de canards, de mouettes, de pigeons blancs de Mer, de plongeons, qui ont la gorge blanche, & de foulques (*t*) ".

Il met à la voile pour le Détroit.

MAIS il eſt tems de ſuivre Narborough au principal théatre de ſes obſervations. Il leva l'ancre, le 13 d'Octobre, & ſix jours après, il doubla le Cap, que les Anglois ont nommé *Beachy-head* (*v*), & la Montagne de *S. Yves* (*x*). La Côte, en cet endroit, forme une Baye, où la Rivière de *Sainte Croix* va ſe jetter. Le 21, il doubla le Cap *Fair Weather*, ou *du beau Tems* (*y*). C'eſt-là que la Rivière de *Gallegoes* ſe joint à la Mer. Le 22, il ſe vit à la hauteur du *Cap des Vierges*, à l'entrée du Détroit de Magellan (*z*).

Sillage du Vaiſſeau.

DANS tout ce parage, c'eſt-à-dire, depuis le Cap des Vierges, juſqu'à l'entrée du Détroit, on trouve un bon fond pour l'ancre. Il n'y a de fortes marées que dans le Détroit: la marée monte & deſcend; elle a ſon cours, comme ſur les autres Côtes. On compte ſix heures de flux, & deux heures de reflux. La plus grande hauteur du flux eſt de quatre braſſes; & les Anglois remarquèrent qu'à onze heures, lorſque la Lune changeoit, la marée étoit fort haute (*a*). On voit, dans cet endroit, quantité d'herbes qui ſe détachent des rochers, & qui flottent au gré des vagues. A deux heures après midi, le Vaiſſeau ſe trouvoit devant la *Pointe de Poſſeſſion*, d'où il ſuivit la Côte Septentrionale. La ſonde, qui fut jettée partout, donna 22, 18, 16, 12 & 9 braſſes, ſur un fond ſabloneux, mais quelquefois graveleux & de cailloux. Comme les Côtes étoient tout-à-fait inconnues à Narborough, il gouvernoit ſuivant leur poſition; d'autant plus qu'il ne connoiſſoit pas mieux l'entrée du Détroit, & qu'ayant appris ſeulement qu'il eſt ſerré entre des terres qui ſemblent le boucher, il craignoit de ne le pas découvrir.

CE-

(*s*) Wood parle avec étonnement d'un Vaiſſeau à trois mâts, qu'il trouva dans le Port Deſiré, ce qui lui donna une grande idée de l'induſtrie de ces Indiens. R. d. E.

(*t*) Pag. 96.

(*v*) Wood fait mention du même Cap, qu'il déſigne ſous le nom de *Tête de Rocher*. R. d. E.

(*x*) A cinquante degrés dix minutes de Latitude. La variation de l'Aiman s'y trouva de ſeize degrés trente-ſept minutes à l'Eſt.

(*y*) A cinquante-un degrés trente minutes de Latitude du Sud.

(*z*) Ce Cap, qui eſt au Nord de l'entrée, eſt à cinquante-deux degrés vingt-ſix minutes de Latitude, & à ſoixante-cinq degrés quarante-deux minutes de Longitude Oueſt du Lezard; & à la diſtance Méridienne de 1062 lieues à l'Oueſt du Lezard. On y trouva la variation de l'Aiman de dix-ſept degrés à l'Eſt. *Ibidem, pag. 98 & précédentes.*

(*a*) Wood dit que l'eau monte, dans la haute marée, juſqu'à quarante braſſes; Le même Voyageur donne quelques inſtructions à ceux qui font voile vers le Détroit. R. d. E.

Digitized by Google

Cependant, à cinq heures, il arriva vis-à-vis de l'entrée avec un vent frais de Nord-Nord-Eſt. Il porta au Sud-Oueſt-Quart-de-Sud, dans l'embouchure; mais il ne put avancer plus d'une lieue. La marée étoit ſi forte, qu'elle faillit d'emporter le Vaiſſeau ſur des briſans qui ſont au Nord, & couverts de beaucoup d'herbes. On y trouva cinq pieds d'eau, & quatorze braſſes à côté, vers le Canal. Ces briſans courent un mile au Nord, depuis la pointe du Détroit. Narborough, repouſſé par la marée, & combattu par le vent, qui devint Nord-Oueſt, fut contraint de ſortir du Détroit, & de jetter l'ancre à vingt-cinq braſſes, ſur un fond de cailloux, pour y paſſer toute la nuit. Narborough. 1670. Embouchure du Détroit.

Il compte un peu plus de huit lieues, depuis le premier Détroit, juſqu'au ſecond. La route, de l'un à l'autre, eſt au Sud-Oueſt-Quart-d'Oueſt, & au Nord-Eſt-Quart-de-Nord. Du premier Détroit au ſecond, il y a ſept lieues de largeur, depuis la Côte du Nord juſqu'à celle du Sud. Ce Canal paroît une petite Mer; car on ne peut remarquer le ſecond Détroit, qu'après avoir fait plus de trois lieues. A ſa pointe, la Côte Septentrionale, qui court un mile ou deux au Nord-Eſt, forme une Baye, & préſente un rocher blanc d'une hauteur ordinaire, qu'on nomme le *Cap S. Grégoire*. On peut mouiller, dans cette Baye, à huit braſſes, ſur un fond de ſable fin & net, à demi mile de la Côte. Si le vent ſouffle entre le Nord-Eſt & le Sud-Oueſt, il faut mouiller à l'Oueſt. Les vents d'Oueſt règnent beaucoup dans ce Canal. Diſtance du premier au ſecond, & ſa deſcription.

Narborough avançant, la ſonde en main, dans le ſecond Détroit, trouva vingt-huit & trente braſſes, ſur un fond de petits cailloux. La Côte Septentrionale de ce Détroit, forme une Baye à la pointe Orientale, & n'eſt qu'une chaîne de rochers blancs. Ce Détroit court Oueſt-Sud-Oueſt, & Eſt-Nord-Eſt. A la ſortie, qui eſt à l'Oueſt, la Côte eſt de rochers blancs, eſcarpés, & la partie Méridionale ſe forme en pointe. La Côte, du même côté, tourne au Sud-Eſt depuis cette pointe, & court enſuite au Sud; ſon rivage eſt bas. La Côte Septentrionale, qui eſt de rochers blancs, offre une pente, propre à débarquer, & tourne au Nord: elle contient un Havre rond, où l'on trouve quatre braſſes d'eau dans la haute marée. Narborough le nomma *Oatz Harbour*. A l'Oueſt de ce Détroit, on rencontre trois Iſles, qui paroiſſent autant de rochers eſcarpés, & qui forment un triangle, à quatre lieues du Détroit, vers l'Oueſt-Sud-Oueſt. La plus petite & la plus orientale s'appelle *S. Barthelemi*; la plus grande & la plus occidentale, *Se. Eliſabeth*; & celle du milieu, qui eſt la plus méridionale, l'*Iſle S. Georges*, nommée auſſi l'*Iſle des Pingouins* (*b*), parcequ'il s'y en trouve un grand nombre. Les Anglois jettèrent l'ancre à deux miles de l'Eliſabeth, ſur un fond de ſable fin & noir, à huit braſſes: la pointe orientale de l'Iſle leur demeuroit au Sud-Quart-d'Eſt (*c*). Second Détroit.

Le lendemain, Narborough ne put réſiſter à la curioſité de deſcendre à terre. Il s'y trouva, preſqu'auſſi-tôt environné de dix-neuf Inſulaires, auxquels Iſle Eliſabeth.

(*b*) Elle eſt nommée l'*Iſle des Lions Marins* par d'autres. Voyez la Carte du Détroit. R. d. E.

(*c*) Wood, qui fait la deſcription de l'Iſle Eliſabeth, donne des inſtructions utiles à ceux qui naviguent dans ces parages, & ſur-tout dans les environs de l'Iſle Saint Georges. R. d. E.

NARBOROUGH. 1670. quels il fit quelques préſens, qui les rendirent fort traitables. Enſuite il ſonda le Canal, entre l'Iſle d'Eliſabeth, & celle de S. Barthelemi: ſa largeur eſt environ d'un mile; ſa profondeur, de trente-huit braſſes au milieu, & de neuf à dix près du rivage, ſur un fond graveleux.

Peinture des Inſulaires.

LES Inſulaires, qu'il eut le tems d'obſerver mieux en retournant à bord, ſont d'une taille médiocre & ramaſſée, mais aſſez bien faits. Ils ont le viſage rond, le front bas, le nez médiocre, les yeux noirs, les dents polies, unies, ſerrées & fort blanches, les oreilles petites, les cheveux noirs, droits, fins, d'une longueur ordinaire, mais rudes ſur le devant de la tête. Ils ont la poitrine large: tout leur corps eſt peint de rouge, détrempé avec de la graiſſe; leurs joues, leurs bras & leurs pieds, ſont barbouillés de blanc, & rayés de noir. Ils ont la tête petite & les doigts courts. Leur habillement eſt de peaux de guanacos, de veaux marins, & de loutres, faufilées enſemble, ſans autre forme, que celle d'un tapis quarré, d'environ cinq pieds. Ils s'enveloppent les épaules de ces peaux, à-peu près comme les Montagnards d'Ecoſſe portent l'eſpèce de manteau qu'ils nomment *Plading*. Leurs bonnets ſont des peaux d'oiſeaux, avec les plumes; & pour chauſſure, ils s'attachent aux pieds d'autres peaux. Narborough admira combien ils ſont endurcis au froid. Ils ne portent pas même leur informe vêtement, lorſqu'ils ſont en action, & demeurant nuds, depuis la tête juſqu'aux pieds, ils ne paroiſſent pas ſenſibles à la plus forte gelée, qui faiſoit alors trembler les Anglois. Ils n'ont pas de barbe, ni d'autre poil ſur le corps, ni rien qui mette la pudeur à couvert. Cependant quelques-unes de leurs femmes portoient une pièce de peau à la ceinture. Elles ſont vêtues comme les hommes, excepté qu'elles ont des colliers & des braſſelets de coquille, & qu'elles ne portent pas de bonnets. Leur taille eſt un peu moins haute, & leur viſage moins plein. Elles parlent auſſi d'un ton plus doux. Le langage des hommes eſt rude & groſſier: ils répétoient ſouvent le mot *Urſa*; & ſi quelque choſe leur déplaiſoit, ils crioient *Ur*, *Ur*, en râlant du goſier. Ils ſe nourriſſent indifféremment de chair & de poiſſon, c'eſt-à-dire, de tout ce qu'ils peuvent prendre. Narborough ne s'apperçut point qu'ils euſſent aucune forme de Gouvernement, ni la moindre dépendance, qui leur fît reſpecter un Maître. Il ne leur vit pas non plus aucune apparence de Religion. A l'arrivée des Anglois, ils s'approchèrent d'eux ſans crainte, l'arc & deux fléches à la main. La longueur de leurs arcs eſt d'environ quatre pieds; & celle de leurs fléches, d'un peu moins de dix-huit pouces. Elles ſont de bois, armées d'une pointe de caillou aiguiſé, & de deux plumes: la corde eſt un boyau cordonné, & les plumes n'ont pas d'autre attache qu'un boyau. Ils avoient de gros chiens métifs, ſemblables à ceux du Port de S. Julien. Narborough ne put découvrir leurs Canots, qui étoient apparemment de l'autre côté de l'Iſle, vis-à-vis la Terre-ferme.

Freshwater-Bay, ou Baye d'Eau douce.

LE 30 d'Octobre, il alla mouiller dans une petite Baye, à demi mile du rivage, ſur un fond graveleux, & huit braſſes d'eau. La marée y monte & deſcend de dix pieds, ſans pouvoir incommoder les Vaiſſeaux. Deux ruiſſeaux d'eau douce y coulent à peu de diſtance. Elle eſt entourée d'arbres, fort ſemblables aux hêtres, qui n'ont pas moins de dix-huit pouces de

de diamétre, & de quarante pieds de long, & dont le bois eſt propre à la charpente. On y trouve auſſi des groſeliers ſauvages, & pluſieurs autres arbriſſeaux. Après avoir employé plus de trois heures à la viſiter, Narborough lui donna le nom de *Freshwater-Bay*, ou *Baye d'Eau douce*. Sa ſituation eſt à neuf lieues au Sud de la Baye de *Sweepſtakes* (*d*). Elle offre une pointe ſabloneuſe & baſſe, qui avance plus, dans la Mer, que les autres pointes, & qui eſt chargée de quelques arbres. NARBOROUGH. 1670.

CETTE Baye d'Eau douce gît Nord & Sud, avec le *Port de Famine*, à la diſtance de ſix lieues, d'une pointe à l'autre. Celle du Port de Famine ne ſe montre point, lorſqu'on vient du Nord, juſqu'à-ce qu'on ſoit Nord-Oueſt & Sud-Oueſt, avec la Pointe de *Sainte Anne*; car la Baye eſt dans un petit coin, au Nord-Oueſt; & la terre, à ſon Oueſt, eſt baſſe, en pointe & ſabloneuſe. En avançant un peu, dans les terres qui l'environnent, on trouve des vallées remplies de beaux arbres verds, dont les feuilles ont une odeur fort agréable, & reſſemblent à celles du bouleau. Pluſieurs prairies, en forme d'enclos, qu'on apperçoit de divers côtés, ſemblent marquer que ces lieux n'ont pas toûjours été ſans Habitans. En venant du Nord, on voit, ſur la Pointe de Sainte Anne, d'aſſez grands buiſſons, & des arbres fort hauts. La Côte, de cette Pointe, eſt pleine de rochers, ſans en être plus dangereuſe; & l'on peut la ſuivre hardiment, pour entrer dans le Port de Famine. Sa deſcription.

NARBOROUGH place ce Port à cinquante-trois degrés trente-cinq minutes de Latitude du Sud, & à ſoixante-huit degrés neuf minutes de Longitude Oueſt du Lezard (*e*). Il y parcourut les terres, en divers endroits, ſans y trouver aucune eſpèce d'arbres fruitiers. Les bois n'ont que deux ſortes d'arbres, qui ſoyent propres à la charpente; l'un, qui a l'écorce aromatique, & d'un goût piquant (*f*); l'autre, qui reſſemble au hêtre: mais le Détroit n'a pas de meilleurs ni de plus gros arbres. Il s'en trouve de deux pieds & demi de diamétre, & de quarante pieds de long, dont on peut tirer de trés-belles planches. Les herbes y ſont aſſez bonnes, quoique le terroir ſoit aride & ſabloneux. Au Nord-Quart-de-Nord-Oueſt du Port de Famine, & dans tout l'intérieur du Pays, on ne voit que des montagnes fort hautes, dont les ſommets paroiſſent nuds & ſtériles: quelques-unes ſont toûjours couvertes de neige. Vers la Côte méridionale, les terres s'élèvent en pointes. On trouve ſur le rivage, & dans l'eau douce, des canards & des oyes ſauvages, & des baleines dans le milieu du Canal. Narborough eſt porté à croire que les montagnes ne ſont pas ſans quelques mines d'or, ou de cuivre, ou d'autre métal. Un Sauvage, qui vint à bord, & qui lui vit un anneau d'or au doigt, fit ſigne de la main vers les montagnes. Deſcription du Port de Famine.

LE

(*d*) L'Auteur ne déſigne point autrement cette Baye, à laquelle il donna le nom de ſon Vaiſſeau.

Not. Elle eſt marquée dans la Carte. Wood, qui donne à l'autre le même nom de Baye d'Eau douce, s'étend plus au long ſur ſes propriétés. R. d. E.

(*e*) A la diſtance de 1092 lieues de ce Méridien, à l'Oueſt, ſuivant l'eſtime.

(*f*) L'Auteur le prend pour le *Winter-bark*, qui ſe vend chez les Epiciers d'Angleterre, & qui a l'odeur & le goût du poivre.

NARBOROUGH. 1670.

Cap Forward.

LE Cap *Forward* eſt la terre la plus Méridionale du grand Continent de l'Amérique (*g*). Ce qu'on découvre du Pays, derrière ce Cap, n'offre que des rochers pointus & eſcarpés, d'un gris noirâtre, & d'aſſez grande hauteur. L'eau n'a pas moins de quarante braſſes, le long des bords. Dans le milieu du Canal, il n'y a pas de fond ſur deux cens braſſes; & la marée s'y fait peu ſentir. Ce Canal a trois lieues de largeur, depuis la Côte Septentrionale, juſqu'à celle du Sud: mais Narborough conſeilla de ſuivre plutôt celle du Nord, que celle du Sud, où les vents d'Oueſt règnent le plus.

Baye de Wood.

Différens lieux & leurs noms.

Bras Anglois.

LE 4 de Novembre, il entra dans une Baye, ſans nom, à laquelle il donna celui de *Baye de Wood* (*b*). Le 5, il ſe trouva devant le Cap de *Hollande*, près duquel ſont le Cap de *Coventry*, la *Baye d'André*, la *Baye Deſcordes*, celle de *Forteſcue* (*i*), & le Cap *Galant*, avec un Port de même nom. Il nomma *Charles* & *Monmouth*, deux Iſles, qui ſont par le travers de la Baye de Forteſcue. Plus loin, à l'Oueſt, ſont celles de *Jacques*, de *Rupert*, d'*Arlington*, de *Sandwich*, & de *Wren*. Il nomma ce Bras du Détroit, le *Bras Anglois*. Le Cap Galant n'eſt pas à plus d'une lieue de la Baye de Forteſcue, à l'Oueſt. On croiroit alors que le Détroit n'a point de paſſage vers l'Oueſt; car la Côte Méridionale court ſi fort vers le Nord-Oueſt, qu'elle ôte la vûe de la Côte Septentrionale. Mais plus loin, on voit deux grandes ouvertures vers la Côte du Sud, l'une vis-à-vis de l'Iſle Charles, l'autre plus à l'Oueſt. Narborough nomma cette Baye, la *Baye des Baleines*, parcequ'il y vit pluſieurs de ces animaux.

Baye des Baleines.

Cap de Hollande.

Cap Galant.

DEPUIS le Cap Forward juſqu'au Cap de Hollande, le Détroit s'étend cinq lieues à l'Oueſt-Quart-de-Nord-Oueſt; depuis le Cap de Hollande juſqu'au Cap Galant, huit lieues à l'Oueſt-Nord-Oueſt; depuis le Cap Galant juſqu'à une Pointe baſſe vers l'Oueſt, trois lieues au Nord-Oueſt-Quart-d'Oueſt. Dans ce parage, le Détroit n'a pas plus de deux miles de large, depuis la Côte Septentrionale juſqu'aux Iſles que Narborough nomma les *Iſles Royales*. Il donna le nom d'*Iſle Rupert*, à l'Iſle la plus Occidentale, qui n'eſt éloignée, du milieu du Canal, que de la portée du canon; & celui de *Pointe du Paſſage*, à la Pointe baſſe, qui eſt vis-à-vis de l'Iſle Rupert, vers la Côte Septentrionale. Il doubla la Pointe du paſſage, avec un vent frais. Le 7 de Novembre, il mouilla vis-à-vis de la Baye d'*Eliſabeth*, à la Pointe qu'il nomma, la *Pointe des Baleines*, parcequ'il y en vit un grand nombre. On y trouve, près des roches, quantité de bonnes moules, longues de cinq pouces. L'eau n'y moutonne que pendant une heure, dans le tems du flot. En général, les marées, loin d'être nuiſibles à la Navigation dans tout le Détroit, ſont d'un grand ſecours lorſqu'on veut changer de route.

Iſles Royales, & Rupert.

Pointes du Paſſage & des Baleines.

LE

(*g*) A cinquante-trois degrés cinquante-deux minutes de Latitude du Sud, & à ſoixante-huit degrés quarante minutes de Longitude Oueſt du Lezard, à la diſtance de 1099 lieues de ce Méridien, à l'Oueſt. La variation de l'Aiman s'y trouva de ſeize degrés à l'Eſt.

(*b*) Le nom que Narborough donne à cette Baye, prouve que Wood l'accompagnoit dans ce Voyage, comme nous le ferons voir par la ſuite. R. d. E.

(*i*) Wood, qui lui donne ce nom, en fait une deſcription. R. d. E.

Digitized by Google

Le Détroit, entre la Baye d'Eliſabeth & la Rivière de *Saint Jérôme*, n'a pas plus de deux lieues de large. Le Pays eſt élevé vers la Côte Méridionale, où l'on voit pluſieurs enfoncemens qui peuvent mettre les Vaiſſeaux à couvert. Narborough nomma cette Baye, la *Baye des Moules*. La Côte Méridionale eſt eſcarpée, pleine de roches, & bordée de petites Iſles. Celle du Nord eſt baſſe & couverte de bois. Près du rivage, on découvre une vallée, où coule une Rivière-d'eau douce. Elle a ſi peu d'eau, pendant la baſſe marée, qu'à peine reçoit-elle une Chaloupe; mais la marée y monte à huit ou neuf pieds. Narborough la nomma, *Rivière de Batchelor* (*k*). Le mouillage eſt bon devant l'embouchure, à neuf, dix ou douze braſſes, ſur un fond ſabloneux. Cette Rade de la Rivière de Batchelor reçut, des Anglois, le nom de *Rade d'York*. Le Cap de *Quad* eſt ſur la Côte Septentrionale. Il eſt compoſé de rochers eſcarpés, qui lui donnent la figure d'un grand Château, élevé ſur des montagnes. Comme il s'avance beaucoup, & qu'il forme une eſpèce de coude, la terre, des deux côtés, ſemble ſe joindre; mais l'entrée du Paſſage ſe découvre à meſure qu'on en approche, & que le Détroit tourne vers le Nord. Dans cet endroit, la largeur du Détroit n'eſt que de quatre miles. Ses deux Côtes ſont eſcarpées & pleines de rochers. Vis-à-vis du Cap de Quad, on trouve, ſur la Côte Méridionale, une belle & grande Baye, qui ſe nomme la *Baye de Ridder*. Narborough n'y entra point; mais, ſi le mouillage eſt bon, c'eſt la plus belle Rade du Monde pour mettre les Vaiſſeaux à couvert de toutes ſortes de vents. Cet endroit du Détroit, depuis la Pointe du paſſage juſqu'au Cap de Quad, en eſt le plus tortueux; d'où Narborough prit occaſion de le nommer le *Bras tortu*. Dans le même endroit, vers la Côte Septentrionale, on rencontre deux petites Iſles, à l'Eſt du Cap de Quad.

Le 14 de Novembre, les Anglois découvrirent, ſur la Côte Méridionale, à treize lieues du Cap de Quad, un autre Cap, que Narborough nomma le *Cap Monday*, c'eſt-à-dire *du Lundi*. La largeur du Détroit y eſt de quatre miles. Sa Côte Septentrionale, qui s'y courbe en arc, a de grandes Anſes & des Iſles. Sur l'une & l'autre Côte, on voit de hautes montagnes, ſtériles & pleines de rochers. Vers le Cap Monday, le Détroit commence à s'élargir du côté de l'Oueſt, & court Nord-Oueſt-Quart-d'Oueſt, juſqu'au Cap *Upright*, c'eſt-à-dire, *Cap Droit*, en hauteur, qui eſt un rocher eſcarpé ſur la Côte Méridionale, à quatre lieues du Cap Monday. De ce dernier Cap, le Détroit courant encore Nord-Oueſt-Quart-d'Oueſt, paroît conduire droit à la Mer du Sud. On n'y remarque point de marée, ni de courant; & l'on n'y trouve point de fond ſur deux cens braſſes, à la portée du fuſil de l'une & de l'autre Côte. Elles offrent toutes deux, pluſieurs Anſes, & quantité de petites Iſles, qui n'ont aucun danger, parcequ'elles ſont en falaiſes. Vers midi, on paſſa devant une autre Iſle, qui eſt ſur la Côte Septentrionale, & que Narborough nomma l'*Iſle Weſtminſter*. Entre elle & le Continent, du même côté, on découvre un grand nombre de morceaux de terre, ou de petites Iſles, & de rochers détachés, qui reçurent, des Anglois,

Narborough. 1670.

Baye d'Eliſabeth, & Rivière de Saint Jérôme.

Baye des Moules.

Rivière de Batchelor.

Rade d'York.

Cap Quad.

Baye de Ridder.

Bras tortu.

Cap Monday ou du Lundi.

Cap Upright ou Cap Droit.

Iſle de Weſtminſter.

(*k*) Wood, qui découvrit dans le même-tems cette Rivière, lui donne le même nom. R. d. E.

NARBOROUGH. 1670.

glois, le nom de *Lawyers*, ou de *Gens de Loi*. De l'Iſle de Weſtminſter, à la Côte Méridionale, le Détroit a cinq miles de large.

Cap Deſſeada.

DEPUIS le Cap Monday juſqu'au Cap *Deſſeada*, qui eſt à cinquante-trois degrés dix minutes de Latitude du Sud (*l*), la direction du Détroit eſt Nord-Oueſt-Quart-d'Oueſt, & Sud-Eſt-Quart-de-Sud. Ces deux Caps ſont à quinze lieues l'un de l'autre. On en compta vingt-huit, depuis le Cap de Quad juſqu'à celui de Deſſeada; & depuis ce dernier Cap, le Détroit court Nord-Oueſt demi-Quart-d'Oueſt juſqu'à la Mer du Sud. Narborough nomma ce Bras, *Long-reach*, ou *Bras long*, tandis que ſes gens le nommérent *Long-lane*, ou *Longue rue*. Il n'y a point de partie du Détroit de Magellan, qui mérite mieux le nom de Détroit, car les deux Côtes y ſont continuellement élevées, pleines de rochers ſtériles, & couvertes de neige. Depuis le Cap de Quad juſqu'à la Mer du Sud, Narborough, frappé de l'horrible aſpect de cette terre, la nomma *South Deſolation*, c'eſt à-dire, *Déſolation du Sud*. Le Cap *Pillar*, ou *des Piliers*, eſt à cinquante-trois degrés cinq minutes de Latitude du Sud, & à ſoixante-douze degrés quarante neuf minutes de Longitude Oueſt du Lezard.

Terres nommées Déſolation du Sud.

Cap Pillar.

Avis nautiques, pour l'embouchure du Détroit par la Mer du Sud.

SUIVANT l'eſtime du ſillage, entre les deux Mers, les Anglois donnent au Détroit, avec ſes bras & ſes divers replis, cent ſeize lieues de long, depuis le Cap des Vierges, juſqu'au Cap Deſſeada. Narborough obſerve ici, que pour ſortir de la Mer du Sud & rentrer dans le Détroit de Magellan, il faut paſſer devant ce dernier Cap. „ Lorſque vous ſerez devant le Cap Pillar, „ faites route, dit-il, au Sud-Eſt-Quart-d'Eſt, & même encore plus à l'Eſt. „ Ne perdez pas de vûe la Côte Méridionale; il y a, vers celle du Nord, „ un ſi grand nombre d'Iſles & de Golfes, qu'on pourroit s'y méprendre, „ & s'y briſer".

Cap de la Victoire.

AU Nord de l'embouchure du Détroit, dans la Mer du Sud, on trouve quatre petites Iſles, aſſez proches l'une de l'autre. La plus Orientale eſt ſeule; & ſa figure eſt celle d'une mule de foin, ou d'un pain de ſucre. Les trois autres ſont plates. Elles ſont au Nord-Nord-Oueſt du Cap Pillar, à ſix lieues de diſtance; & au Sud-Oueſt du Cap de la *Victoire*, à quatre lieues. Narborough les nomma les *Iſles de Direction*. Il conſeille de doubler ces Iſlots, pour gagner l'embouchure du Détroit.

Iſles de Direction.

Les Anglois vont relâcher à l'Iſle de N. S. Del-Socoro.

APRÈS la fatigue & l'ennui d'un ſi long paſſage, le Vaiſſeau Anglois ſe trouva ſur une Côte d'Iſles, peu éloignées du Continent, qui laiſſoient voir dans les terres, Nord & Sud, quantité de montagnes, dont les plus hautes étoient couvertes de neige. Ces Iſles n'étant point habitées, l'Equipage en avoit peu de ſecours à tirer pour ſes beſoins. Cependant Narborough prit le parti de relâcher à celle de *Noſtra-Sennora Del-Socoro*, qu'il découvrit le 26 de Novembre. A l'Eſt, elle s'élève en rond. Vers le centre, elle eſt plus baſſe qu'aux deux bouts; ce qui forme une eſpèce de ſelle. Au Sud, elle eſt bordée de rochers. Au Sud-Eſt, à l'extrêmité de l'Iſle, on en voit deux fort pointus, qui ſont joints enſemble, & dont le ſommet eſt tout blanc de fiente d'oiſeaux. Cette Iſle a cinq ou ſix mares d'eau douce; mais elle

(*l*) A ſoixante-douze degrés cinquante-ſix minutes de Longitude Oueſt du Lezard; Diſtance de 1149 lieues du même Méridien; Variation de l'Aiman, dix minutes à l'Eſt.

elle eſt ſans fruits, & preſque ſans herbe, parceque les bois y ſont trop épais. Les Anglois n'y virent aucune bête ſauvage, & preſque pas d'autres oiſeaux que des milans, des oyes ſauvages, & des mouettes; en un mot, rien qui pût ſervir à leur nourriture (*m*). Ils paſſèrent dans une autre Iſle, plus proche du Continent, qui leur parut reſſembler beaucoup à celle qu'ils venoient de quitter. Sa longueur eſt de quatre lieues, du Nord au Sud, & ſa largeur d'une à deux lieues. Narborough, ne la trouvant pas marquée dans ſon Routier, la nomma, de ſon propre nom, l'*Iſle de Narborough*, avec la frivole cérémonie d'en prendre poſſeſſion au nom du Roi d'Angleterre (*n*). Vers le Sud, il vit quantité d'autres Iſles, toutes fort hautes, qui bordent le Continent.

Narborough. 1670.

Iſle qui reçoit le nom de Narborough.

On ne le ſuit, dans cette route, & juſqu'à *Baldivia*, ſur la Côte du Chily, d'où les obſtacles qu'il trouva de la part des Eſpagnols (*o*), & la fuite de pluſieurs de ſes gens, l'obligèrent de retourner bien-tôt vers l'Europe, que pour l'accompager à ſon retour, & le voir repaſſer, de la Mer du Sud dans celle du Nord, par le Détroit de Magellan, dont la deſcription fait le principal objet de cet Article. Ainſi, remettant la ſuite de ſes obſervations à la partie de cet Ouvrage, qui doit regarder l'Amérique, on paſſe à le repréſenter au commencement de l'année ſuivante, gouvernant vers l'embouchure du Détroit. Les nuits étoient courtes; & la Lune les rendoit ſi claires, qu'il voyoit quelquefois à la diſtance d'une lieue.

Le 6 Janvier, à cinquante-deux degrés cinquante-trois minutes de Latitude du Sud, il ne ſe comptoit éloigné que de dix lieues, du Cap Deſſeada. En effet, il découvrit bien-tôt les quatre Iſles de Direction, qui ſont à l'entrée du Détroit, Nord-Nord-Oueſt de ce Cap. Une heure après, lorſqu'il les eut au Nord, à la diſtance de trois lieues, la ſonde ne put lui faire trouver fond que ſur ſoixante-dix braſſes. On étoit à cinq heures du matin: le tems ne fut pas plutôt éclairci, qu'il apperçut le Cap Deſſeada, quoiqu'il reſtât encore de l'obſcurité ſur les montagnes. Ce Cap étoit au Sud-Eſt du Vaiſſeau, à huit lieues de diſtance. Dans un tems clair, on le découvre de quinze ou ſeize lieues, comme celui de Pillar; tant ces terres ont d'élévation. Avec un vent frais, d'Oueſt-Sud-Oueſt, il gouverna Eſt-Quart-de-Sud-Eſt, pour doubler le Cap Pillar. On voyoit, au-deſſus de l'eau, quantité de briſans & de pointes de rochers, à quatre lieues à l'Oueſt du Cap Deſſeada, où les vagues s'alloient briſer avec une violence épou-

1671.

Retour de Narborough par le Détroit de Magellan.

(*m*) N. S. Del-Socoro eſt à quarante-cinq degrés de Latitude du Sud, & à ſoixante-onze degrés quarante-deux minutes de Longitude Oueſt du Lezard. Variation de l'Aiman, onze degrés à l'Eſt.

(*n*) Il s'imagine, dit-il, qu'une Anſe du Continent, qui eſt d'environ trois lieues au Sud-Eſt de cette Iſle, eſt l'endroit qui eſt nommé *S. Domingo*, dans le Routier, à quarante-quatre degrés cinquante minutes de Latitude du Sud.

(*o*) Pour concluſion des éclairciſſemens qu'il tira des Indiens du Pays, il revint perſuadé, que ſi les Anglois pouvoient obtenir, du Roi d'Eſpagne, la liberté du Commerce ſur cette Côte, ils en tireroient de très-grands avantages. Les Habitans, dit-il, le deſirent beaucoup: mais les Gouverneurs Eſpagnols n'oſent y conſentir ſans un ordre exprès, à moins qu'ils n'y ſoyent contraints par la force; ce qui pourroit s'executer facilement par le moyen de quatre Vaiſſeaux de vingt ou trente pièces de canon, qui ſeroient en état de ſe mocquer de leurs défenſes. *Pag.* 171 & 172.

NARBOROUGH. 1671.

épouvantable. Le même ſpectacle ſe préſentoit, juſqu'à un demi mile de ce Cap. Cependant, comme on ne remarquoit ni marée, ni courant, qui entrât dans le Détroit, la navigation n'en parut pas plus dangereuſe. A neuf heures du matin, le Cap Pillar étoit au Sud du Vaiſſeau, à la diſtance d'un mile & demi. Narborough fut ſurpris de ne trouver alors que cinquante-deux dégrés, cinquante-une minutes de Latitude du Sud, dans le même endroit, où, ſuivant ſon eſtime, elle s'étoit trouvée auparavant de cinquante-deux degrés cinquante-huit minutes. Il conſeille à tous ceux qui voudront gagner l'entrée Occidentale du Détroit, de porter le cap ſur la Côte, à cinquante-deux degrés cinquante minutes. On eſt ſûr alors de découvrir les quatre Iſles de Direction, qu'il eſt toûjours aiſé de reconnoître à la deſcription qu'il en a donnée. Lorſque le vent eſt à l'Oueſt, les houles ſe briſent avec beaucoup d'impétuoſité contre ces Iſles, dont la plus Orientale eſt éloignée des autres, de près d'un mile. Le Cap Pillar eſt une Pointe de rochers eſcarpés, au Sud de l'entrée du Détroit: le Cap Deſſeada fait la Pointe Occidentale, & n'eſt guères qu'à deux lieues de l'autre. A la Pointe du Cap Deſſeada, la Côte, au Sud du Cap, court Sud-Sud-Eſt, & ne préſente que des rochers d'une hauteur inégale. A l'Oueſt du même Cap, à la diſtance d'environ quatre lieues, les briſans ſont en grand nombre, & paroiſſent, au-deſſus de l'eau, comme des ruines de pluſieurs anciens bâtimens. On y voit auſſi des rebords de rochers enfoncés: ce ſont autant d'écueils dangereux. Narborough les met à cinquante-trois dégrés dix minutes de Latitude du Sud, à près de dix lieues au Sud-Quart-d'Oueſt des Iſles de Direction; tant la première entrée du Détroit a de largeur. Il leur donna le nom de *Juges*. Pourvû qu'on ait la vûe de la Terre, le paſſage eſt ſans danger: mais ſi l'on vouloit entrer de la Mer du Sud, dans le Détroit, ſans l'avoir déja traverſé, on trouveroit une extrême difficulté de l'Oueſt à l'Eſt, parcequ'à la ſortie de la Mer du Sud, & à l'entrée du Détroit, vers le Nord, il y a quantité d'Ouvertures & de Bayes, qu'on prendroit plutôt pour le Paſſage, que le Détroit même. On répete, avec Narborough, que le plus ſûr eſt de ſuivre la Côte Méridionale, en s'allarguant du Cap Pillar. Pendant un mile ou deux, il faut gouverner Eſt-Quart-de-Sud-Eſt, enſuite Eſt-Sud-Eſt, & Sud-Eſt-Quart-d'Eſt. C'eſt dans cette direction, que le Canal court juſqu'au Cap de Quad (*p*).

Conſeils importans pour ceux qui rentrent dans le Détroit.

Côte Septentrionale & ſes dangers.

TOUTE la Côte Septentrionale, tirant vers l'Eſt, depuis le Cap de la Victoire, juſqu'au Cap Forward, eſt un Pays affreux, plein de rochers & de montagnes. De l'entrée du Détroit, à la diſtance de quinze lieues, vers l'Eſt, on trouve un grand nombre de petits rochers détachés, & d'Iſles hautes, bordées de rochers. On rencontre auſſi de grandes Bayes, & des Anſes, qui entrant dans le Pays au Nord, rendent le paſſage fort incertain. Outre le danger de manquer le véritable Canal, on ſeroit expoſé mille fois au naufrage, ſur-tout ſi le vent étoit à l'Oueſt, & le tems couvert; ce qui ne diſcontinue guères pendant tout l'Hyver. Sur la même Côte, entre le Cap de la Victoire, & le Cap de Quad, il y a des Bayes & des enfoncemens, dont

(*p*) *Ibid.* pag. 182 & précédentes.

dont Narborough ignore l'étendue dans les terres. Il lui manquoit une petite Barque, pour la découvrir. NARBOROUGH. 1671.

LE 6 Janvier, au ſoir, il jetta l'ancre devant la Rivière de Batchelor, avec la ſatisfaction d'y être à couvert des vents d'Oueſt & du Nord. Cependant il reconnut que le vent le plus dangereux, dans ce mouillage, qui eſt d'ailleurs excellent ſur ſept, huit, neuf, dix ou onze braſſes, ſeroit celui du Sud, qui le traverſe, ſi la Mer y pouvoit devenir fort haute: mais la largeur du Détroit, dans cet endroit, n'eſt que d'environ deux lieues. Quelques Anglois ayant remonté la Rivière, l'eſpace de quatre miles, ne purent aller plus loin avec la Chaloupe, quoiqu'ils euſſent pris le tems de la haute marée. Ils marchèrent l'eſpace de cinq ou ſix miles, dans le Pays; mais ils furent arrêtés par des montagnes & des bois inacceſſibles. Pluſieurs petits ruiſſeaux d'eau douce tombent des montagnes couvertes de neige, & forment des caſcades naturelles dans les lieux eſcarpés. Les rochers ſont d'une eſpèce de marbre blanc; & les autres reſſemblent à ceux du Port de Famine. On fouilla la terre, en divers endroits; mais on ne vit aucune apparence de métal, ni de minéral. Ces affreux déſerts n'offrirent pas, aux Anglois, la moindre trace d'hommes ni de bêtes. Obſervations ſur la Rivière de Batchelor.

ON remit à la voile, pour ſe rendre au Port de Famine. La vûe de la Rivière de *Segars* (*q*), devant laquelle on paſſa le 16, tenta Narborough d'y faire chercher des Habitans. *Peket*, ſon Lieutenant (*r*), y fit environ neuf miles dans la Chaloupe; & la trouvant bouchée par des troncs d'arbres, qui l'empêchèrent de remonter plus loin, il ne fut pas plus heureux dans les recherches qu'il fit par terre. Enfin, juſqu'au ſoir du 14 de Février, où le Vaiſſeau ſortit heureuſement du Detroit, on ne vit qu'un ſeul Indien, qu'on ne put même engager à venir à bord. Il étoit nud, ſans arc & ſans fléches. On crut comprendre, par ſes ſignes, qu'étant tombé entre les mains de quelques Sauvages, d'une autre Nation, il avoit pris la fuite, pour ſortir d'eſclavage. Rivière de Segars.

DEPUIS le Cap Deſſeada, juſqu'à l'Iſle Eliſabeth, où l'on étoit le 7 de Février, on trouve, en abondance, du bois & de l'eau douce; mais, de cette Iſle, juſqu'au Cap des Vierges, les Anglois en cherchèrent inutilement dans pluſieurs Bayes, qu'ils n'avoient pas encore reconnues. Ils entrèrent dans celle de Grégoire, qui eſt après le Cap du même nom, cinq ou ſix miles à l'Eſt du ſecond Détroit. Toutes ces Bayes ſont ſabloneuſes, & bordées d'une terre fort aride. En entrant dans le premier Détroit, Peket, qui revenoit de faire un dernier effort, pour découvrir des Indiens, apperçut, dans une petite Anſe ſabloneuſe, trois ancres, au-deſſus des traces de la haute marée. Il deſcendit au rivage, dans l'eſpérance d'y trouver du canon, & d'autres reſtes de quelque Vaiſſeau ſubmergé. Un de ſes Matelots y trouva quelques inſtrumens de fer, dont il y avoit peu d'éclairciſſemens à tirer: mais on reconnut facilement que les ancres étoient Eſpagnoles. A cinq ou ſix miles aux environs, la terre eſt remplie de rats, qui ſe retirent dans des trous, comme les lapins: quantité de coquilles, qu'on Cap & Baye de Grégoire. Débris d'un Vaiſſeau Eſpagnol. Peuplade de rats.

(*q*) Wood la nomme *Sedgar*. R. d. E.

(*r*) L'Editeur avertit que le Chevalier Jean Narborough finiſſant ici ſon Journal, ce qui ſuit eſt tiré de celui de Nathanael *Peket*, Lieutenant du *Sweepſtakes*, qui continua le ſien juſqu'en Angleterre.

NARBOROUGH. 1671. qu'on voyoit autour de leurs terriers, firent juger qu'ils vivent de limpets.

APRÈS avoir doublé le Cap des Vierges, & le Cap Blanco, Narborough, qui avoit été ſi ſatisfait des rafraîchiſſemens du Port Deſiré, y envoya ſa Chaloupe, pour y faire de l'eau; mais ſon étonnement fut extrême, de la voir revenir ſans en avoir pû tirer plus de cinq ou ſix tonneaux, & d'une eau même qui étoit ſaumache. Il n'explique pas la cauſe de ce changement.

L'eau douce manque au Port Deſiré.

TROIS mois & demi, d'une heureuſe navigation, firent arriver le Vaiſſeau Anglois à la vûe des Côtes d'Angleterre, le 10 de Juin. Suivant l'eſtime de Peket, Lieutenant de Narborough, la différence de la Longitude, depuis le Cap Blanco, juſqu'au Cap Lezard, en Angleterre, eſt de ſoixante degrés quarante-cinq minutes cinq dixièmes; & la diſtance Méridienne, de huit cens quarante lieues (*s*).

Retour des Anglois dans leur Patrie.

(*s*) *Ibidem*, pag. 200 & précédentes.

WOOD.

§. V.

Voyage du Capitaine Wood, par le Détroit de Magellan.

Introduction.

LE ſoin qu'on a pris de traduire cette courte Relation, & de l'inſérer dans un Recueil (*a*), prouve aſſez que ceux qui l'ont jugée digne de cet honneur, en avoient l'opinion qu'elle mérite: mais elle ne les juſtifie pas de n'avoir fait aucun effort pour découvrir la datte du Voyage, que l'Auteur paroît avoir négligée lui-même (*b*). Cette négligence me réduit à la placer comme au haſard, après quelques autres Journaux, qui ne peuvent être plus anciens, puiſqu'on y trouve des noms qu'ils doivent avoir empruntés d'elle.

1669. WOOD partit des Dunes, le 26 de Septembre, à bord d'un Vaiſſeau de Roi, nommé le *Raſle-tout*, de conſerve avec une Pinque, qui ſe nommoit le *Jeune-homme*; & dès le 22 de Novembre, il ſe trouva au quarante-huitième degré vingt minutes de Latitude Auſtrale, au Sud du Port Deſiré. Les deux Vaiſſeaux coururent au Nord, pour chercher ce Port. Wood, s'étant mis dans ſa Pinaſſe, ſuivit la Côte d'une grande Baye, qui eſt bornée au Sud par l'*Iſle des Chiens marins* (*c*), & au Nord par une petite Iſle pierreuſe. Il trouva, ſur la dernière, un ſi grand nombre de ces amphibies,

Départ, & viteſſe de la route juſqu'au Port Deſiré.

(*a*) Elle ſe trouve au Tome V. du Recueil de Paul *Marret*, Amſterdam 1712, ſans autre éclairciſſement qu'un mot, dans la Préface, par lequel il paroît qu'elle a été publiée, à Londres, en 1699.

Nota. Celà ne ſe peut pas; car le Voyage ſe fit ſeulement à la fin de cette année. R. d. E.

(*b*) Narborough & Wood n'ayant fait que deux Journaux d'un ſeul & même Voyage: c'eſt ce qui nous a engagé à placer ici, & à déterminer la datte de celui de Wood, que l'Edition de Paris laiſſe incertaine. 1°. L'un part de la Tamiſe le 26 Septembre, & l'autre des Dunes le même jour. 2°. Le premier étoit à bord du *Swepſtakes*, qui ſignifie *Raſle-tout*, nom du Vaiſſeau que montoit le ſecond. 3°. Ils ſe ſont trouvés tous deux au Sud du *Port Deſiré*, & ont fait les mêmes manœuvres pour reconnoître la terre, quoiqu'il ſe trouve quelque différence entre les dattes. Mais on peut les concilier, en ſuppoſant qu'il faut lire, dans la Relation de Narborough, le 21 *Novembre* 1669, au-lieu du 21 *Février* 1670. Voyez ci-deſſus, *pag.* 174. R. d. E.

(*c*) Nommés par d'autres, *Lions & Veaux marins*.

Nota. Cette remarque eſt une preuve, que les deux Voyageurs parlent de la même Baye, & de la même Iſle. R. d. E.

Digitized by Google

bies, qu'il en fit tuer quatre cens, pour la nourriture de ſon Equipage. Un mile plus haut, on rencontre une autre Iſle, peuplée d'une ſorte d'oiſeaux de Mer, que les Anglois nomment *Shags*. Ils y en tuèrent quantité de jeunes, dont la chair leur parut excellente. Plus haut encore, à la même diſtance, & près du rivage, on voit une quatrième Iſle, qu'ils nommèrent l'*Iſle des Lièvres*, parceque ces animaux y ſont en abondance (*d*). Ils en tuèrent pluſieurs, qui peſoient juſqu'à vingt livres. En les chaſſant, ils furent étonnés de leur voir chercher leur retraite dans des trous, comme nos lapins. Cette Iſle eſt le meilleur terroir qu'il y ait autour du Havre. Le reſte de la Côte eſt couvert de rochers, ou de gravier ſec & ſtérile, ſans bois & ſans eau douce.

Wood. 1669.

Lièvres qui ſe terrent comme les lapins.

Le 24 de Novembre, tandis que les deux Vaiſſeaux couroient au Nord, Wood, rangeant la Côte dans ſa Pinaſſe, traverſa une autre Baye, grande & profonde, qui ſe nomme *Baye des Epices*, où, parmi quelques Iſles pierreuſes, il reconnut celle des *Pingouins*. Son admiration fut extrême, à la vûe du prodigieux nombre de ces animaux, qui ne pouvant ni voler, ni courir fort vîte, ſe laiſſoient tuer à coups de bâton. Le ſoir, on mouilla dans la Baye du *Port Deſiré*, à ſeize braſſes d'eau; & deux jours après, on entra dans ce Havre (*e*). Les obſervations de Wood, paroiſſant ici beaucoup plus exactes, que celles de tous les Navigateurs qui l'avoient précédé, demandent néceſſairement le détail qu'il leur donne dans ſon récit; & quoiqu'elles puiſſent leur reſſembler par quelques circonſtances, des leçons importantes ne peuvent paſſer pour d'inutiles répétitions.

Il place le Port Deſiré, à quarante-ſept degrés trente minutes de Latitude Auſtrale. Si le vent eſt bon, dit-il, un Vaiſſeau y peut entrer à toute heure de la marée, parceque dans la baſſe marée même, il y a toûjours aſſez d'eau. Aux trois quarts de l'ebbe, ou au quart du flux, on peut en appercevoir tous les dangers; mais il ne conſeille à perſonne d'y entrer, ſans avoir obſervé le Havre en baſſe marée. C'eſt alors qu'on en voit diſtinctement tous les écueils, & qu'on a même une marque à terre, pour ſe guider avec ſûreté. En venant du Nord du Cap *Saint Georges*, que les Eſpagnols nomment *Cap Blanco*, & rangeant la Côte vers le Nord du Cap Deſiré, on découvre une chaîne de Briſans, qui s'élèvent beaucoup hors de l'eau, à la diſtance d'une lieue du rivage, outre pluſieurs autres qui en ſont ſéparés. Au Sud de la Baye, on apperçoit l'Iſle des Pingouins, entre cinq ou ſix plus petites Iſles; & au Nord, le Port même, qui, au Sud de ſon entrée, à un demi mile du côté de la Mer, & à-peu-près autant de la Rivière, offre un rocher en forme de pyramide. Ce rocher, qui a toute l'apparence d'un Clocher ou d'une Tour, peut ſervir de marque d'autant plus ſûre, qu'il eſt environné d'autres rochers de couleur bleuâtre. Après avoir mouillé dans le Port, les deux Vaiſſeaux avoient le même rocher à leur Sud-Eſt.

Obſervations de Wood ſur le Port Deſiré.

Le

(*d*) Les amphibies, dont Wood parle ici, ſont probablement, les veaux marins de Narborough. L'*Iſle des Lièvres* porte le même nom dans la Relation de ce dernier, ci-deſſus, *pag.* 179. R. d. E.

(*e*) Le rapport de ce récit avec celui de Narborough, (ci-deſſus, *pag.* 175.) eſt ſi viſible, qu'on y retrouve juſqu'aux mêmes expreſſions. R. d. E.

WOOD. 1670.

LE vif de la marée, dans cette Rade, eſt à midi, en pleine & nouvelle Lune. Au tems des hautes marées, le flux & le reflux ſont très-rapides, & l'eau monte d'environ trois braſſes. L'entrée du Port n'a pas plus d'une portée de mouſquet, d'un côté à l'autre. Le partage de cette terre eſt une affreuſe ſtérilité, ſans forêts & ſans eau douce; mais on ne laiſſe pas d'y trouver quantité de brebis d'Eſpagne, auſſi groſſes que nos daims, quelques lièvres, des autruches, dont il eſt difficile d'approcher, des canards, des corbeaux, des ſhags noirs, des jabots blancs (*f*), & de gros canards bleus, qui ſont aſſez familiers. Les groſſes moules & les limpets ſont en abondance autour des rochers. Wood trouva, ſur une des Iſles, l'Inſcription Hollandoiſe de Jacques le Maire, qu'on a déja rapportée; clouée, comme d'autres la repréſentent, ſur une feuille de plomb, contre la face d'un pieu. Mais il découvrit de plus, dans un trou du même pieu, une boëte de fer blanc, qui contenoit un papier ſi uſé, qu'il lui fut impoſſible d'en lire l'écriture (*g*).

Monumens du Voyage de Jacques le Maire.

DE cette Iſle, les Chaloupes peuvent remonter la Rivière, l'eſpace de huit ou neuf miles. Une lieue & demie au-deſſus de l'Iſle, elle coule Sud-Oueſt-Quart d'Oueſt; & pendant une groſſe lieue, elle n'a pas moins d'un mile de large: mais enſuite, ſe reſſerrant beaucoup dans un Canal rempli de gros rochers eſcarpés, & d'un grand nombre de petites Iſles, ſes deux bords ſont arides & pierreux. Wood la remonta auſſi loin qu'il fut poſſible. Il n'en trouva pas l'eau douce; mais il découvrit deux petits Etangs; l'un au Nord-Oueſt de ſon Vaiſſeau, à cinquante pas du rivage; & l'autre au Nord-Nord-Eſt, à la diſtance d'un mile. L'eau du dernier, qui vient de ſource, lui parut de très-bon goût. Il ajoûte que la marée étant fort violente dans ce Havre, le mouillage y doit être fort dangereux, en Hyver, lorſque la Rivière entraine de la glace, ou lorſque le vent eſt orageux du côté de l'Oueſt. Mais, ſur la Côte Méridionale, à deux miles & demi de l'embouchure du Port, entre l'Iſle & le Continent, on trouve une Anſe commode, avec un fond de vaſe, où l'on peut mouiller près du rivage ſans aucun riſque. Le ſeul conſeil qu'il donne, eſt d'éviter un Rocher, qu'on rencontre ſur la route, & qui eſt couvert à demie marée (*h*).

Port de Saint Julien.

LES Anglois des deux Vaiſſeaux prirent poſſeſſion du Pays, au nom du Roi de la Grande-Bretagne, ſans prétendre apparemment que leurs Droits puſſent jamais devenir excluſifs. Le 25 de Mars, ayant fait voile du Port Deſiré, ils entrèrent, le 7 d'Avril, dans celui de *Saint Julien*, pour y paſſer le reſte de l'Hyver (*i*). Après avoir obſervé que ce Port reçut ſon nom de Magellan, en 1520, Wood nous apprend, que ce fameux Voyageur y fit pendre Jean *Carthagene*, Evêque de Burga, & ſon Couſin, pour avoir entrepris de porter ſon Equipage à la revolte, & qu'il laiſſa, dans ce Pays déſert,

(*f*) En Anglois, *White-Breaſts*.
Nota. Suivant Narborough, ce ſont des plongeons. R. d. E.

(*g*) Cette circonſtance eſt une nouvelle preuve que Wood étoit du Voyage de Narborough, qui emporta la placque de plomb, laiſſée par le Maire, comme on l'a vû ci-deſſus, *pag.* 179. R. d. E.

(*h*) Pag. 144.

(*i*) Narborough & Wood paſſent tous deux une partie de l'Hyver au Port Deſiré, dont ils prennent poſſeſſion le même jour, au nom du Roi de la Grande Bretagne, & entrent enſemble, au commencement du mois d'Avril, dans celui de S. Julien. R. d. E.

Digitized by Google

déſert, l'Aumônier de ſon Vaiſſeau, qui fut enſuite maſſacré par les Naturels du Pays (*k*). Un incident ſi ſingulier, dont on ne trouve aucune trace dans la Relation de Pigaphetta, ſembloit demander d'autres éclairciſſemens; ſur-tout, lorſqu'il le place à côté d'un fait plus certain (*l*). C'eſt le ſupplice de Thomas *Doughtie*, condamné à mort, en 1578, dans le même Port & pour le même crime, par le Chevalier François Drake, qui en prit occaſion de donner le nom d'*Iſle de Juſtice*, au lieu de l'exécution (*m*). WOOD, 1670. Fait ſingulier attribué à Magellan.

LES remarques de Wood ſont ici fort précieuſes pour la Navigation. Ceux qui veulent entrer dans ce Port doivent obſerver, dit-il, des règles fondées ſur ſon expérience. Lorſqu'ils ſeront venus au Nord du Cap Saint Georges, ou du Port Deſiré, ils doivent paſſer entre la première Terre haute, qu'ils verront ſous le quarante-huitième degré quarante minutes de Latitude Auſtrale, qui eſt auſſi celle du Port Saint Julien, & la Terre baſſe. Mais s'ils arrivent au Sud de ce Port, ils trouveront que la Terre y eſt ſous le cinquantième degré vingt minutes de Latitude, qu'elle y eſt baſſe, ſans aucune ſorte d'arbres, & qu'elle n'a des collines blanches & eſcarpées que du côté de la Mer. Une fois entrés dans le Havre, ils y peuvent mouiller ſur ſept, huit, neuf ou dix braſſes d'eau: mais, à ſon embouchure, ils doivent ſe garder d'un Banc de roche, qui eſt couvert de quatre braſſes d'eau en haute marée, & où il n'en reſte pas plus de quatre pieds après le refoulement de la Mer. Pour traverſer cette dangereuſe Barre, ils doivent ſonder le Canal, & ne pas manquer d'y mettre quelque baliſe, parceque le fond de la Baye eſt ſujet à changer par la violence des tempêtes. Mais qu'ils n'oublient pas de laiſſer au Nord-Oueſt le Cap pierreux, & certains endroits blancs d'une Montagne qui eſt dans les Terres. D'ailleurs, on peut ſe croire ſûrement ſur la Barre, lorſqu'on eſt vers le milieu de quelques collines blanches, qui ſe trouvent dans la Baye, au Nord-Eſt, à un mile & demi de l'embouchure du Havre, & qui reſſemblent beaucoup à des Iſles. On eſt alors vis-à-vis d'une ouverture, en forme de ſelle, qui paroît au-delà dans les Terres. Après l'avoir paſſée, on continuera directement ſa route, environ l'eſpace d'un mile & demi, & l'on y pourra donner fond à ſix ou ſept braſſes. Cependant le meilleur endroit, pour amarrer, eſt entre l'Iſle de Juſtice, & une autre Iſle voiſine. Les marées ſont quelquefois très-incertaines dans ce Havre. Si le vent eſt au Sud, l'eau monte autant par les baſſes marées que par les hautes. Remarques ſur le Port Saint Julien.

WOOD paſſa pluſieurs jours, au Port Saint Julien, ſans y appercevoir aucun Habitant. Le 12 d'Avril, étant monté au ſommet d'une montagne, Salines du Pays.

(*k*) Pag. 145 & 146.

(*l*) Argenſola, dans ſon Hiſtoire des Moluques, après avoir rapporté les murmures de l'Eſcadre de Magellan, occaſionnés par les mauvais tems & les difficultés d'une Navigation inconnue, dit, que Magellan fit punir de mort les Capitaines Louis de *Mendoza* & Gaſpard *Quejada*, qui vouloient attenter à ſa vie. Le même Auteur ajoûte, qu'il fit mettre à terre, dans un lieu déſert, Jean *Carthagene*, & un Eccléſiaſtique, qui étoit probablement l'Aumônier dont parle Wood, leſquels avoient auſſi trempé dans la conſpiration. On ne ſçait ſur quel fondement ce Voyageur donne le titre d'Evêque à Jean Carthagene. R. d E.

(*m*) Voyez le Journal de Drake; mais il ſemble, par celui de Narborough, que c'eſt ce dernier, qui a donné ce nom à l'Iſle. Ci-deſſus, *pag.* 182. R. d. E.

Wood. 1670.

gne, à l'Eſt, la plus haute qu'on découvre entre le Cap de Saint Georges & les Détroits, il lui donna ſon nom, qu'il grava même ſur une pierre (*n*). Delà, il apperçut, dans l'éloignement, un grand Lac au Nord, & ſa curioſité lui fit entreprendre de le viſiter: mais, après avoir fait deux miles, il crut remarquer quelque choſe qui remuoit derrière un buiſſon. Il étoit prêt à tirer, dans l'opinion que c'étoit une bête fauve; lorſqu'il vit paroître un homme, qui recula d'abord un peu plus loin derrière une colline, où il fut joint par ſix autres Indiens, armés d'arcs & de fléches. Une juſte défiance l'obligea de retourner au Vaiſſeau. Quelques jours après, ayant repris la même route avec une eſcorte plus nombreuſe, il découvrit des traces d'hommes & d'enfans ſur les bords du Lac (*o*). Ce grand amas d'eau eſt une véritable Saline, d'où il fit tirer, à diverſes repriſes, environ dix tonneaux de ſel. Il s'en trouva ſi bien, pour conſerver ſes animaux marins, qu'il réſolut d'en faire une groſſe proviſion. Le 15 de Mai, cinquante hommes, chargés de ce travail, en accumulèrent un gros morceau dans un lieu fort ſec. Mais, trois jours après, lorſqu'on y retourna pour en prendre, il ne s'y en trouva pas aſſez pour remplir la main; quoique dans l'intervalle il ne fût pas tombé une goute de pluye. Wood parcourut les bords du Lac, dans ſes deux principales dimenſions. Il lui donne quatre mille de ſes pas, d'un côté, & ſeize mille de l'autre; c'eſt-à-dire, environ deux miles & demi de large, ſur dix miles de long. Comme cet eſpace étoit alors tout couvert de ſel, de l'épaiſſeur de quatre pouces, on jugea, par le calcul, qu'il en pouvoit contenir cent mille tonneaux (*p*).

Traces d'hommes.

Grandeur de la principale Saline.

Quelques Habitans ſe firent voir, par intervalles, ſans ſe laiſſer approcher; & toutes les recherches de Wood ne lui firent découvrir aucune trace de leur demeure. Il remarqua néanmoins qu'ils ont le teint olivâtre, comme tous les Amériquains, & qu'ils ſe peignent le corps de diverſes couleurs. Ils faiſoient quelquefois un bruit horrible, dans le deſſein apparemment d'engager les Anglois à ſe retirer; mais ils ne les menacèrent jamais de leurs fléches. Wood crut obſerver que la température de l'air eſt la même ici qu'en Angleterre. Le Pays, à vingt miles à la ronde, lui parut ſec, ſtérile, plein de rochers & de gravier, ſans bois & ſans eau, tel, en un mot, que Narborough l'a décrit; mais il ajoûte, que s'il y a quelques buiſſons du côté de la Mer, plus on avance dans les Terres, moins on en trouve. A neuf miles du mouillage, il découvrit une Rivière d'eau douce, qui ſe décharge dans une Saline. Cette Région, dit-il, eſt remplie de Lacs ſalés (*q*). On verra néanmoins, dans une autre Relation, qu'avec des beſoins fort preſſans, d'autres Anglois n'y purent trouver aucune apparence de ſel.

Divers animaux qui s'y trouvent.

Wood y vit auſſi quantité d'animaux, que d'autres Voyageurs de ſa Nation n'y trouvèrent plus dans la même abondance. La pêche & la chaſſe l'amuſèrent beaucoup pendant tout l'Hyver; ſur-tout lorſqu'une forte gelée

(*n*) M. Anſon dit que Narborough lui donna le nom de *Wood's Mount*, ou *Mont de Wood*. R. d. E.

(*o*) Ce récit eſt le même que celui de Narborough ſur le même ſujet. Ci deſſus, *pag.* 182 & 183. R. d. E.

(*p*) Pag. 148.

(*q*) Cette Relation eſt encore la même que celle de Narborough, quoique le dernier n'entre pas dans un ſi grand détail au ſujet de ces Salines. R. d. E.

gelée amenoit quantité de canards, de pluviers, de bécaſſines, de perdrix, & d'oiſeaux inconnus à l'Europe. Ces brebis ſauvages, que les Eſpagnols nomment *Llanacos*, ſe montroient en troupes de ſix ou ſept cens. Il leur donne douze paumes de haut. Par la tête & la longueur du cou, elles reſſemblent au chameau ; mais, par le reſte du corps & la croupe, elles approchent beaucoup du cheval. A la vûe d'un homme, elles henniſſent comme les chevaux, avec un ronflement qui vient des narines. Les Anglois en tuèrent pluſieurs, & trouvèrent leur laine d'une fineſſe admirable. Ils en auroient pris davantage, s'ils avoient eu des chiens pour les laſſer à la courſe. Les autruches, qu'ils voyoient auſſi en fort grand nombre, ne peuvent ſe prendre ſans le même ſecours. Les lièvres y ſont de la même groſſeur qu'au Port Deſiré, & les renards paroiſſent plus gros que les nôtres. Wood y vit, avec admiration, un petit animal, moins gros que la tortue de terre, & couvert, ſur le dos, d'une petite écaille, ſéparée en deux pièces qui ſe joignent. Sa chair eſt d'un gout exquis. Les Eſpagnols le nomment *Cochon cuiraſſé* (*r*). Un autre, beaucoup ſingulier par ſes propriétés, porte le nom de *Grondeur*, ou de *Souffleur*. Il a la queue épaiſſe. S'il voit paroître un homme, il gronde, il ſouffle, il gratte la terre avec les pieds de devant. Cependant, il n'a pour défenſe que ſon derrière, qu'il tourne bien-tôt vers celui qui s'approche, & d'où il fait ſortir des excrémens d'une inſupportable odeur.

Wood. 1670.

Deux animaux ſinguliers.

Au reſte, l'eau douce n'eſt rare ici qu'en Eté. On y trouve, pendant l'Hyver, de l'eau de neige en divers endroits, dont le plus commode, pour les Chaloupes, eſt un Rocher qui ſe préſente dans le Port. Le bois, quoique plus commun qu'au Port Deſiré, n'eſt propre qu'à faire des fagots.

Le 16 de Septembre, c'eſt-à-dire, vers la fin de l'Hyver, les deux Vaiſſeaux furent rappellés au Port Deſiré, par la néceſſité d'y faire une nouvelle proviſion de pingouins & de chiens de Mer (*s*). Deux jours les y firent arriver heureuſement. Mais leur étonnement fut extrême, d'y trouver un Vaiſſeau à trois mâts, peint de rouge & compoſé de jonc. Ils prirent une haute idée de l'induſtrie des Habitans, qui leur avoit fait imiter les Navires de l'Europe (*t*). Wood avoit fait ſemer, à peu de diſtance du rivage, diverſes ſortes d'herbages & de légumes, tels que des choux, des raves, des carottes, des raiforts, des pois, des féves & des oignons. Il retrouva peu des uns & des autres. Les Sauvages avoient tout déraciné, ſans en avoir fait aucun uſage. Ce qui reſtoit de raves parut excellent; mais les pois & les féves étoient déja montés en graine. La nuit du 18, Wood obſerva ici le commencement & la fin d'une Eclipſe de Lune, qui lui fit trouver, pour différence de Longitude, entre ce Pays & Londres, ſoixante-dix degrés; c'eſt-à-dire, à l'égard du tems, quatre heures cinquante-deux minutes (*v*).

Les Sauvages font un Vaiſſeau de la forme des nôtres.

Progrès de nos légumes dans ce climat.

Il

(*r*) C'eſt l'*Armadillo* de la Relation de Narborough, ci-deſſus, *pag.* 179. R. d. E.

(*s*) Narborough retourne dans le même tems, au même lieu, & pour la même raiſon; ce qui confirme encore nos conjectures; mais ils n'étoient plus à deux Vaiſſeaux. R. d. E.

(*t*) Il eſt étonnant que Narborough ne diſe rien de ce Vaiſſeau. R. d. E.

(*v*) Voyez le Voyage de Narborough, *pag.* 180; mais il y a une ſi grande différence, par rapport au tems & au lieu de l'obſervation, que ce pourroit bien être une ſeconde Eclipſe. R. d. E.

Digitized by Google

WOOD. 1670.

Il attendit, à lever l'ancre, jusqu'au 14 d'Octobre, pour courir au Sud vers le Détroit de Magellan. Le 17, il apperçut, à dix degrés de Latitude Méridionale, une belle Pointe blanche, qu'il nomma *Tête de Rocher* (*x*). Il vit, à la même hauteur, une Montagne, que d'autres ont nommée *Saint Yves*, dont le sommet forme une assez grande plaine, & qui est accompagnée, à son Nord, d'une autre Montagne d'égale hauteur, qui se termine en pointe, & de quelques-unes de la même figure, au Sud. En le suivant ici, dans ses Descriptions, on ne pense point à répéter celles des Voyageurs dont il suivoit les traces. Une route si difficile, & variée par une continuelle diversité, lui présentant mille nouveaux sujets d'observation, il ne se proposoit lui-même de recueillir que ce qui étoit échappé à ses Prédécesseurs.

Pointe nommée Tête de Rocher.

A cinquante degrés trente minutes, il découvrit un Cap, formé de collines blanches, qui n'est point marqué dans les Cartes, & que cette raison lui fit nommer *Blancford*. De-là au Cap de *la Vierge*, où il arriva le 22 (*y*), la véritable route est au Sud-Quart-d'Oueſt, l'espace d'environ vingt lieues. Dans toute cette étendue, la terre est basse, avec des collines blanches; & l'on trouve, par-tout, vingt-huit brasses d'eau, sur un bon fond de sable. Le flux court entre les deux Caps, Nord-Nord-Est, & le reflux Sud-Sud-Oueſt. En pleine & nouvelle Lune, le tems de la haute marée est à dix heures, & l'eau monte d'environ quarante brasses. Au Nord du Cap de la Vierge, à la distance d'environ quatre lieues, on ne voit que des collines blanches & escarpées, jusqu'au Cap, qui est la terre la plus haute: mais sur la dernière de ces collines, à la longueur du cable, au Nord du Cap, on apperçoit un espace noirâtre, vis-à-vis duquel est une Pointe de rocher, qui s'élance une lieue dans la Mer. Eloignez-vous, par conséquent, d'une bonne distance, si vous faites voile vers le Détroit. La terre paroit d'ailleurs très-stérile, & sans autre bois que de petits buissons, d'un Cap à l'autre (*z*).

Cap de Blancford.

Au Sud de l'embouchure du Détroit, la Terre n'ayant point de nom dans les Cartes, Wood lui donna celui de *Promontoire de la Reine Catherine*. Elle est composée presqu'entièrement de collines blanches, à-peu-près de la même hauteur que l'Isle de Wight; & sa distance du Cap de la Vierge est d'environ huit lieues. Depuis ce dernier Cap, jusqu'à la Pointe, que les Espagnols ont nommée de *Possession*, Wood compte neuf lieues Oueſt, par la Boussole (*a*). C'est sur cette Pointe que Sarmiento fit bâtir son premier Fort, qu'il nomma *Nombre de Jesus*.

Promontoire de la Reine Catherine.

Le passage de la première Entrée coûta peu aux deux Vaisseaux Anglois (*b*). Ils se rendirent sur la Côte Méridionale. Mais Wood remarque, en faveur,

Remarque de Wood sur le Détroit de Magellan.

(*x*) Narborough leva l'ancre, & doubla ce Cap dans le même-tems. R. d. E.

(*y*) Voici encore Wood & Narborough qui se trouvent le même jour, 22 d'Octobre, à la hauteur du Cap *des Vierges*, comme le dernier l'appelle. R. d. E.

(*z*) Pag. 153.

(*a*) Personne n'avoit encore marqué ces distances. Aussi ne sont-elles pas exactes dans les anciennes Cartes.

Nota. Narborough donne les sondes de ces Côtes. R. d. E.

(*b*) C'est M. Prevost, qui parle toûjours des deux Vaisseaux. R. d. E.

Digitized by Google

veur, dit-il, de ceux qui viendront après lui, qu'à l'Oueſt de la Pointe de Poſſeſſion, il y a une Baye ſabloneuſe, dont l'accès eſt fort difficile, parceque l'eau y eſt fort baſſe; que c'eſt à cinq lieues de-là, Oueſt-Sud-Oueſt, qu'on trouve la première Entrée du Détroit, dont la largeur, d'un côté à l'autre, eſt de deux miles & demi; qu'après avoir paſſé la Pointe Orientale de cette Entrée, on trouve deux Bas-fonds, l'un au Nord, l'autre au Sud, & que le meilleur, qui conſiſte dans une chaîne de Rochers, eſt le plus éloigné. Mais ſi l'on venoit à manquer de vent, ou s'il ſouffloit avec trop de violence, on peut mouiller en chemin, entre la Pointe de Poſſeſſion & l'Entrée du Détroit. A l'égard de la Terre, elle eſt bordée de collines blanches, d'une médiocre hauteur. Le rivage eſt couvert, en baſſe eau, de ſable & de gravier, quoiqu'il ſoit aſſez eſcarpé pour ne pas permettre aux Chaloupes d'y aborder. Du ſable de la Côte, à un quart de mile de la Pointe Occidentale, ſort auſſi une chaîne de Rochers, qu'on peut découvrir par les herbes qui croiſſent deſſus; & quelque part qu'on apperçoive des herbes, on peut conclure infailliblement qu'elles cachent des Bas-fonds & des Rochers (*c*). Wood. 1670.

Après avoir paſſé la première Entrée, ſi l'on n'eſpère pas de pouvoir arriver, avant la nuit, à l'Iſle Eliſabeth, Wood conſeille de ne pas mouiller ici, & de retourner plutôt entre la Pointe de Poſſeſſion & le Détroit. On ſe trouveroit ſans abri contre la tempête du Sud-Oueſt-Quart-d'Oueſt, qui eſt ordinaire dans ce Parage; & les ancres venant à chaſſer pendant la nuit, on ſeroit menacé de dériver ſur la Côte. D'ailleurs, après avoir fait environ deux lieues dans l'eſpace large, qui eſt entre les deux Pas, on ne diſcerne pas ſans peine la Pointe du ſecond, parceque la terre y eſt baſſe; & dans un tems de brume, l'embarras eſt ſi grand à la trouver de jour, qu'il doit l'être encore plus de nuit. C'eſt cette Pointe, qui ſe nomme le *Cap Grégoire*. A ſon Eſt, elle a une Rade, expoſée aux vents d'Oueſt, où l'on peut mouiller à ſept ou huit braſſes d'eau, ſur un fond d'aſſez bonne tenue. Conſeils pour la Navigation.

Les Anglois virent quantité de feux ſur la Côte Méridionale, qui leur parut inégale & raboteuſe. Ils en conclurent qu'elle eſt fort peuplée. Le ſoir du même jour, ils traverſèrent la ſeconde Entrée. Wood lui donne environ cinq miles de large à l'Eſt, & un peu moins à l'Oueſt. Sa longueur, d'un bout à l'autre, eſt de trois lieues; de-ſorte qu'on en doit compter vingt-trois d'ici au Cap de la Vierge. Ce n'eſt qu'après l'avoir entièrement paſſée, qu'on découvre trois Iſles au Nord-Oueſt, à la diſtance d'environ quatre lieues, & par la Bouſſole. L'une a reçu le nom d'*Eliſabeth*, du Chevalier Drake. Les deux autres ſe nomment *Saint Georges* & *Saint Barthelemy*. La terre, entre ce ſecond Détroit & la Pointe de l'Iſle Eliſabeth, eſt fort haute, ſéche & ſtérile en quelques endroits, fertile en d'autres, ſur-tout dans les vallées. Outre d'aſſez bonne herbe, elle produit de petites bayes d'un goût merveilleux, que Wood nomma *Raiſins Magellaniques*. Leur couleur eſt pourpre. Elles contiennent de petits pepins, & leur Raiſins Magellaniques.

(*c*) Pag. 157.

Wood. 1670. leur goût approche de celui des raiſins d'Europe. D'autres reſſemblent à de petites ceriſes, & ſont de couleur rougeâtre (*d*).

Depuis la Pointe du ſecond Détroit juſqu'à l'Oueſt de l'Iſle Eliſabeth, la diſtance eſt de ſept lieues. On peut mouiller dans cet eſpace, le long de la Côte du Nord, à ſix & à vingt braſſes d'eau; mais il ſuffit d'avancer juſqu'à-ce qu'on ait, au Sud-Quart-d'Eſt, la Pointe, qui eſt à l'Eſt de l'Iſle. Tenez, alors, le milieu entre l'Iſle & la Côte. Vous aurez huit ou neuf braſſes d'eau, ſur un fort bon fond, ſans preſque vous ſentir de la marée, qui eſt forte entre les Iſles. Cet endroit eſt fort commode, pour y attendre les vents, qui conduiſent à la Mer du Sud. Il eſt bon, d'ailleurs, pour toutes ſortes de vents, parceque la nouvelle & la pleine Lune y font la haute marée. On trouve, ſur la Côte du Nord, deux petits Havres, très-avantageux pour les petits Vaiſſeaux; l'un à deux lieues du Détroit, & l'autre à trois lieues & demie. Wood nomma le plus Oriental, *Port des Ecreviſſes*, parceque ces animaux y ſont en abondance, & que dans le beſoin ils peuvent offrir une aſſez bonne nourriture. A l'autre, qui lui parut le meilleur des deux, il donna le nom de *Port de Vaughan* (*e*).

Conſeils de Wood.

Deſcription de l'Iſle Eliſabeth.

L'Isle Eliſabeth a plus de ſix lieues en longueur, de l'Eſt à l'Oueſt, ſur trois de large, du Nord au Sud. Elle eſt fort eſcarpée. On peut en faire le tour avec un petit Vaiſſeau; mais à ſon Oueſt le Canal eſt étroit, & ſi plein de rochers, que dans quelques endroits il ne s'y trouve pas plus de trois braſſes d'eau. Elle n'a point de bois, ni d'eau douce, quoiqu'il y croiſſe de fort bonne herbe & pluſieurs ſortes de bayes (*f*). Les deux autres Iſles n'ont de remarquable que leurs pingouins, qui ſont meilleurs qu'au Port Deſiré, & de jeunes jabots blancs, dont Wood vante beaucoup la bonté. La terre, depuis la Côte Méridionale du ſecond Détroit juſqu'au Sud des Iſles, eſt haute; & la quantité de feux, que les Anglois y apperçurent, ne leur permit pas de douter qu'elle ne ſoit fort peuplée. Sur la même Côte, ils découvrirent une petite Anſe, ſi remplie, dans la haute marée, d'une ſorte de poiſſon, qui reſſemble au muge, que d'un ſeul coup de ſeine ils en prirent ſept cens, dont le moindre étoit de la groſſeur d'un maquereau. La Côte Septentrionale eſt baſſe, juſqu'à la Pointe de l'Iſle Eliſabeth. Les Llanacos & les autruches s'y montrent en aſſez grand nombre, tandis qu'il n'en paroît point ſur la Côte du Midi (*g*). Wood avertit, comme d'un point fort important, que ſi l'on veut paſſer dans la Mer du Sud, il faut tenir le milieu entre l'Iſle de la Reine Eliſabeth & celle de Saint Barthelemy, où l'on peut mouiller à trente braſſes d'eau, & continuer à la même diſtance, juſqu'au Sud de la première de ces Iſles. On doit ſe garder, près de Saint Georges, d'un Banc de la longueur d'un mile, ſur lequel on a, dans quelques endroits, moins de trois ou quatre braſſes, mais qui ſe fait découvrir de loin, par les herbes qui croiſſent deſſus (*b*).

Ecueil de l'Iſle Saint Georges.

Le

(*d*) Pag. 158. Ce ſont les groſeliers de Narborough, ci-deſſus, *pag.* 187. R. d. E.
(*e*) Pag. 159.
(*f*) Narborough fait une deſcription curieuſe des Indiens de cette Iſle. Voyez ci-deſſus, *pag.* 186 R. d. E.
(*g*) Pag. 160.
(*b*) Pag. 161.

Le 30 d'Octobre, après avoir couru vers le Sud, on ſe vit forcé, par quelques raffales, qui deſcendoient des collines, de mouiller, à l'entrée de la nuit, dans une Baye ſans nom, à laquelle Wood donna celui de *Baye d'Eau douce* (*i*), pour honorer deux petits Ruiſſeaux où les Chaloupes en peuvent faire aiſément. Depuis le Cap de la Vierge, c'eſt le premier endroit où l'on trouve du bois & de l'eau; ſans compter que les canards, & d'autres oiſeaux, y ſont en grand nombre. Le Détroit y eſt large d'environ cinq lieues. Le jour ſuivant, on entra, deux lieues & demie plus loin, dans une autre Baye, au Sud de celle d'où l'on étoit ſorti, plus petite & plus ſabloneuſe, où pluſieurs Indiens des deux ſexes, s'approchant des Anglois avec beaucoup de douceur & de familiarité, témoignèrent une joye extrême, à la vûe des rubans rouges qu'on leur mit autour du cou & des bras. Ils donnèrent, en échange, des arcs & des peaux de bêtes fauves, qui leur ſervent d'habits. On continua de trouver d'autres petites Bayes, juſqu'au Port de Famine; mais Wood inſiſte beaucoup ſur la néceſſité de ranger de près la Côte à l'Eſt, pour s'y mettre à l'abri des vents, qui ſouffient du même côté avec beaucoup de violence. L'eau eſt profonde, & le mouillage aſſez ſûr. Il veut qu'on ne s'écarte point d'un mile ou deux de la Terre, juſqu'à deux lieues du Port de Famine. Alors, dit-il, on trouve un Recif, qui s'avance d'un mile en Mer; & l'on n'en a pas plutôt doublé la pointe, qu'on reconnoît le Port, à la vûe d'un gros arbre iſolé, qui ſe préſente ſur la Côte Septentrionale. On voit d'ailleurs une grande ouverture, à l'Eſt de cette pointe; au-lieu qu'au Sud, tout paroît enclavé par les Terres. Mais gardez-vous d'y entrer, ſi vous ne voulez vous expoſer au riſque de n'en pouvoir ſortir; du moins, ajoûte-t-il, ſi ce n'eſt pas un paſſage à la Mer de l'Eſt, comme les Eſpagnols la nomment, à l'entrée de Saint Sebaſtien (*k*).

Wood. 1670.

Baye d'Eau douce.

Conſeils nautiques.

En mouillant, au Port de Famine (*l*), Wood examina curieuſement ce lieu fameux, où les Eſpagnols avoient bâti une Ville & des Forts du nom du Roi Philippe II, pour fermer le paſſage du Détroit aux autres Nations de l'Europe; deſſein auſſi abſurde, dit-il, que l'érection du Château de Douvres, pour ſervir de clé au Canal de la Manche. Il n'y reſte aucune trace des anciens Edifices, depuis que Thomas Candish les a détruits par le feu (*m*). On pêche, dans cette Rade, des éperlans, de vingt & un pouces de long, & qui en ont huit de circonférence (*n*). Une Rivière, qui eſt au Sud, & dont les bords offrent du bois en abondance, reçut, de Wood, le nom de *Sedgar* (*o*). Divers ſentiers, que les Anglois y découvrirent, leur firent juger que le Pays doit être rempli d'Habitans. Ils y virent diverſes eſpèces d'oiſeaux, entre leſquels ils diſtinguèrent une perruche.

Deſſein abſurde des Eſpagnols.

Eperlans monſtrueux.

Le 3 de Novembre, ils s'engagèrent entre ces deux Côtes eſcarpées, dont on

(*i*) La datte du 30 Octobre, le nom que Narborough & nôtre Voyageur donnent à cette Baye, & la conformité de leurs Relations, prouvent évidemment qu'ils parlent du même Voyage. Voyez ci-deſſus, *pag.* 186. R. d. E.

(*k*) Pag. 163.

(*l*) Narborough a fait la deſcription de ce Port. Ci-deſſus, *pag.* 187. R. d. E.

(*m*) Pag. 164.

(*n*) *Ibidem.*

(*o*) *Segars*, dans le Journal de Narborough, ci-deſſus, *pag.* 193. R. d. E.

Wood. 1670. on a déja repréſenté l'horrible perſpective, pour s'avancer vers le *Cap Fâcheux* (*p*), qui eſt la Terre la plus Méridionale du grand Continent de l'Amérique. Ils le trouvèrent digne de ſon nom, par ſa hauteur en écore, & par les dangereuſes raffales qu'on y eſſuye. Il leur fut impoſſible de jetter l'ancre, pendant toute la nuit & juſqu'au lendemain à midi, lorſqu'un peu à l'Oueſt du *Cap Hollande* (*q*), ils entrèrent dans une Baye ſabloneuſe, à laquelle Wood donna ſon nom (*r*). Le 5, en s'avançant vers la Côte du Nord, pour éviter les petites Iſles & les Rochers qui ſont au Sud, ils trouverent une autre Baye ſabloneuſe, où l'on peut mouiller ſur huit, neuf, ou dix braſſes d'eau, à quatre ou cinq cables du rivage. Cette Baye, qui eſt à l'Eſt du Cap Galant, reçut, de Wood, le nom de *Forteſcue*. Elle renferme une petite Anſe, commode pour de petits Vaiſſeaux, qui fut nommée *Port Galant*. On y voit auſſi deux petits Ruiſſeaux d'eau douce, & quantité de Bois. A l'Eſt du Port Galant, la terre s'abaiſſe vers le rivage; mais elle eſt haute à l'Oueſt, & le ſommet des montagnes eſt couvert de neige. La Baye *Deſcordes*, qui contient une petite Iſle & quelques Rochers, n'a pas moins de deux miles de long. Ici, la largeur du Détroit eſt de quatre lieues; ce qui n'empêche point que la Côte tournant en cercle, il ne ſemble, en pluſieurs endroits, qu'on n'y doive trouver aucun paſſage. A deux lieues de la Baye d'Eliſabeth, qui eſt ſur la Côte Septentrionale, on trouve, à l'Oueſt, une Rivière d'eau douce, qui fut nommée *Rivière de Batchelor* (*s*).

Baye que Wood nomme Forteſcue.

Port Galant.

Rivière qu'il nomme Batchelor.

Si l'on obſerve avec quel ſoin tout ce qui a déja paru dans les Relations précédentes eſt ici ſupprimé, on ne ſera pas ſurpris de ſe voir tranſporté au 14 de Novembre, & treize lieues au-delà du Cap de *Quad*, devant une Pointe de terre au Sud, plus avancée qu'une autre, qui eſt au Nord, pour lui voir donner le nom de *Cap Lundi* (*t*). Wood obſerve, pour la première fois, que la variation orientale eſt de ſeize ou dix-ſept degrés dans tout le Détroit. Après avoir doublé le Cap de Quad, il vit, au Sud, des Havres, des Rivières & des Enfoncemens, qui s'étendent bien loin dans les Terres, & qui ſont demeurés ſans noms dans les Cartes; mais où le tems ne lui permit pas de porter ſes obſervations. A trois lieues de l'embouchure du Détroit, dans la Mer du Sud, ſe croyant menacé du mauvais tems, il entra dans une petite Baye, où le mouillage ſe trouva bon, à l'Oueſt de laquelle on diſtingue cinq petites Iſles pierreuſes, qui, à meſure qu'on en approche, ſemblent jointes au Continent. Elle fut nommée la *Baye de Mardi*. Pendant quatre jours, que les deux Vaiſſeaux y paſſèrent à l'ancre, on découvrit, à l'Oueſt de cette Baye, une petite Anſe, à l'abri de tous

Cap Lundi.

Baye de Mardi.

(*p*) C'eſt le Cap Forward, dont on a parlé dans pluſieurs endroits. R. d. E.

(*q*) Narborough rapporte les raiſons pour leſquelles on ne peut mouiller dans ce Canal. Voyez ci-deſſus, *pag.* 192. R. d. E.

(*r*) Voyez nôtre Note (*b*), *pag.* 188. Il faut encore remarquer que Narborough & Wood entrèrent le même jour dans cette Baye. R. d. E.

(*s*) Les noms de *Forteſcue*, de *Port Galant* & de *Batchelor*, ſe trouvent auſſi dans la Relation de Narborough, ci-deſſus, *pag.* 188 & 189. R. d. E.

(*t*) Narborough, qui découvrit ce Cap, le même jour, 14 Novembre, lui donne le même nom. R. d. E.

tous les vents, où tous les oiſeaux, communs dans le Détroit, ne manquent pas plus que le bois & l'eau douce. Le 19, les Anglois ſortirent du Détroit, & le 25, ils découvrirent la Terre, vers laquelle s'étant avancés, ils allèrent mouiller dans une Baye, à l'Eſt de l'Iſle *N. S. Del-Socoro*. Cette Iſle, qu'ils firent viſiter, ne leur offrit pas une ſeule Créature humaine, quoiqu'il y eût une maiſon, aſſez ſemblable à nos berceaux de jardin, proche d'un Rocher, ſur lequel ils virent une infinité des mêmes oiſeaux qu'ils avoient vûs dans la Mer du Nord. Wood en fit prendre deux ou trois cens, qui étoient encore trop jeunes pour avoir la force de voler. Le bois & l'eau ne manquent point ici. L'ancre fut levée le 30, & l'on apperçut, au Nord-Oueſt, une ouverture qu'on prit pour *San-Domingo* (v). On y porta ſans balancer, juſqu'à la vûe de divers autres Enfoncemens, qui ſe préſentoient du même côté, & qui avoient l'apparence d'autant de Havres ou de Golfes. Wood entreprit d'en viſiter un, dans ſa Pinaſſe; mais il reconnut que c'étoit une Iſle, à l'Oueſt de laquelle la Mer s'élargiſſoit, & qu'entre les deux Côtes l'eau avoit peu de profondeur. On ne trouva bientôt que quatre braſſes, avec une groſſe Mer. Quelques petites Bayes ſabloneuſes paroiſſoient offrir un bon mouillage, & l'on y pouvoit entrer par un vent du Sud. On l'avoit à l'Oueſt-Nord-Oueſt. L'avis de tout le monde fut de retourner à l'Iſle du Secours, d'où l'on fit route vers celle de *Chiloé*, qu'on découvrit dès le jour ſuivant. Les vagues y étoient ſi fortes, que perdant l'eſpérance d'y aborder, on tira vers la Mer, pour ſe rendre à *Baldivia*; & le neuvième jour, on entra heureuſement dans la Rivière de ce nom. Wood obſerve que depuis le Cap Deſſeado, à l'embouchure du Détroit de Magellan, juſqu'à cette Rivière, la route eſt Nord, ſix degrés quarante-cinq minutes à l'Eſt, & que la diſtance eſt de deux cens ſoixante-deux lieues.

Wood. 1670. Iſle de N. S. Del-Socoro.

Havres & Golfes inconnus.

L'INUTILITÉ de ſes efforts, pour engager les Eſpagnols & les Indiens dans quelque Traité de Commerce; le malheur qu'il eut de ſe voir enlever pluſieurs de ſes gens; ſon départ précipité, ſoit par la crainte de perdre ſon Vaiſſeau, ou par celle de trouver moins de facilité, dans un autre tems, à ſe rapprocher de l'embouchure du Détroit; ſon paſſage, qui dura dix-huit jours (x), depuis le Cap Deſſeado juſqu'au Port Deſiré; enfin, ſon retour, en Angleterre, où il arriva dans le cours du mois de Juin de l'année ſuivante, ſont des événemens qui groſſiſſent ſon Journal, ſans y rien ajoûter de curieux ou d'utile (y).

Retour de Wood en Angleterre.

1671.

(v) On trouve la ſituation de l'Iſle *N. S. Del-Socoro* & de *San-Domingo*, dans le Journal de Narborough, qui découvrit la premiè-re en même-tems. Voyez *pag.* 190 & 191. R. d. E.

(x) Du 6 Janvier au 24.

(y) Les manœuvres qu'on voit faire à Narborough & à Wood, dans le cours de leur Voyage, commencé & fini le même jour, mais ſur-tout ces dernières circonſtances, prouvent manifeſtement que les deux Journaux ſont deux Relations différentes du même Voyage, & que par conſéquent nous avons eû raiſon de fixer le Voyage de Wood, aux mêmes années que celui de Narborough. R. d. E.

§. VI.

COWLEY. [*Voyage du Capitaine Cowley autour du Monde.*

Introduction. PLUSIEURS Pirates, connus dans la ſuite ſous les noms de *Bucaniers* & de *Flibuſtiers*, commencèrent, vers l'an 1626, à jetter la terreur dans le monde commerçant. Les Mers du Nord furent le premier théatre de leurs expéditions, & ils ne quittèrent ces parages qu'après s'être mis en état de parcourir les autres Mers, & de faire reſpecter leur pavillon. Pierre *le Grand*, ayant croiſé quelque-tems ſur les Côtes de l'Iſle de *Tortue*, ſe rendit fameux par la défaite de la Flotte Eſpagnole à l'Oueſt de Carthagene. Cette action, où le Vice-Amiral fut pris, le rendit d'autant plus célèbre, qu'il n'avoit qu'une petite Barque montée de vingt-huit hommes d'Equipage. Les Traitans de l'Iſle de Tortue, informés du riche butin que Pierre le Grand avoit fait ſur les Eſpagnols, ſuivirent ſon exemple; ils armèrent & furent croiſer aux environs du Cap de *Alvares*. Le ſuccès répondit à leurs eſpérances, & leur nombre augmenta conſidérablement.

Hiſtoire de quelques fameux Pirates.

Pierre le Grand.

Les Sables d'Olone. BASILE *Ringroſe*, qui fut engagé à leur ſervice, & qui a donné une hiſtoire particulière de leur origine, de leur aggrandiſſement & de leurs expéditions, place immédiatement après Pierre le Grand, un François, nommé *les Sables d'Olone*, qui avoit été tranſporté, à l'âge de ſeize ou dix-ſept ans, dans les Iſles Caribes, en qualité de domeſtique ou d'eſclave. Son tems fini, il fut à Carthagene, & ſe joignit à une troupe d'Avanturiers, qui s'y étoit formée vers l'an 1644. Ayant ravagé une partie de cette Iſle & de ſes environs, il fit voile vers l'Iſle de Tortue, où il reçut un renfort conſidérable, & fit un riche butin. Enflé de ſes ſuccès, il retourna ravager les Côtes de l'Amérique Méridionale, & prit *Maracaybo* (*a*), Ville Capitale de la Province de *Vénézuela*. Ces expéditions faites, il ſe joignit à un autre Pirate, qui s'appelloit Michel *de Baſca*, Major de l'Iſle de Tortue. Après avoir partagé, entre eux, les richeſſes qu'ils avoient enlevées aux Eſpagnols, ils mirent à la voile, avec leur petite Flotte, compoſée de huit Vaiſſeaux & de ſix cens ſoixante hommes d'Equipage. Dans cette Campagne, ils prirent *Gibraltar*, & un grand nombre de Vaiſſeaux Eſpagnols richement chargés (*b*).

Michel de Baſca.

Le Chevalier Morgan. LE Chevalier Henri *Morgan*, né dans la Principauté de Galles, fut un des plus fameux Flibuſtiers Anglois. S'étant embarqué à bord d'un Vaiſſeau qui partoit pour les Iſles Barbades, il fut vendu pour ſervir en qualité d'eſclave pendant quelque-tems. A peine eut-il recouvré ſa liberté, qu'il fut à la Jamaique, & s'aſſocia avec une troupe de Pirates qu'il y trouva. Il fit trois ou quatre Voyages avec eux; mais, ennuyé de ſervir comme ſubalterne, il convint avec quelques-uns de ſes Camarades, d'acheter un Vaiſſeau, & de courir les Mers à leur profit. Morgan en fut le Capitaine, & rangea les Côtes de Campêche, qu'il pilla. Il fit des priſes conſidérables & retour-

(*a*) Cette Ville eſt ſituée vers le dixième degré de Latitude Méridionale.

(*b*) Les Sables s'étant préſenté devant *Leon de Nicaragua*, fut pris par les Indiens, ſon corps mis en pièces, brulé, & ſes cendres jettées au vent.

retourna triomphant à la Jamaique, où il trouva un vieux Pirate, qui s'appelloit *Mansvelt*, homme fort expérimenté dans le métier de Piraterie, & dans la Navigation. Ces deux Avanturiers formérent une Flotte de quinze Vaiſſeaux, montée de cinq cens hommes, dont Morgan fut fait Vice-Amiral. Cette Flotte fit voile vers l'Iſle *Sainte Catherine*, que Mansvelt prit, mais qu'il ne put garder, parceque le Gouverneur de la Jamaique ne voulut point lui donner du ſecours, dans la crainte de déplaire au Roi de la Grande Bretagne. L'Amiral ſe voyant ainſi abandonné, prit le parti de ſe retirer à Tortue, où il mourut. Morgan, qui devoit naturellement lui ſucceder dans le poſte d'Amiral, fit équipper une nouvelle Flotte, beaucoup ſupérieure à celle de Mansvelt, & mit en Mer. Le Port de *Cuba* fut le lieu du rendez-vous. Toute la Flotte y étant arrivée, on mit à la voile pour *Puerto del Principe* & *Puerto Velo*, qui furent pris tous deux. Mais comme le butin qu'on y fit, ne ſuffiſoit pas pour acquitter les dettes, que les Flibuſtiers Anglois avoient contractées dans la Jamaique, les François ſe ſéparérent de Morgan. Celui-ci ne ſe déconcerta point: il équippa à peu de fraix une petite Flotte, & prit *Porto Bello*, où il fit un butin conſidérable. Comme il prévoyoit qu'il étoit de ſon intérêt de s'attacher ſon Equipage, il fut à Cuba, où il partagea, avec ſes gens, les dépouilles des Eſpagnols. L'argent ſe montoit à deux cens cinquante mille piéces de huit, ſans compter une grande quantité de riches marchandiſes. Déterminé à faire de plus grandes entrepriſes, il retourna à la Jamaique, où il comptoit trouver un grand nombre d'Avanturiers. Il ne ſe trompoit pas: Pluſieurs ſe joignirent à lui. Le Gouverneur ordonna même à un Vaiſſeau de trente-ſix canons, qui étoit arrivé, depuis peu, de la Nouvelle Angleterre, de renforcer ſon Eſcadre, forte de quinze Vaiſſeaux, & qui avoit neuf cens hommes d'Equipage. Ayant mis à la voile, ils prirent une ſeconde fois Maracaybo & Gibraltar, & défirent une Flotte Eſpagnole. Après cette expédition, Morgan partit pour *Panama*, avec une autre Flotte de trente-ſept voiles & deux mille combattans. Il perdit quatre de ſes Vaiſſeaux à la priſe de l'Iſle Sainte Catherine. Cette perte fut ſuivie de pluſieurs malheurs: la maladie ſe mit dans l'Equipage, & la Flotte fut battue de la tempête pendant pluſieurs jours. COWLEY.

Tous ces contre-tems fâcheux n'empêchérent point Morgan de continuer ſa route. Après une navigation des plus pénibles, il entra dans la Mer du Sud, & fut mettre le ſiége devant Panama, dont il ſe rendit maître quatre jours après. La diſcorde s'étant miſe entre l'Amiral & les Officiers, au ſujet du partage des richeſſes, qu'on avoit trouvées dans la Ville, Morgan prit la fuite avec quatre Vaiſſeaux, & ſe retira dans la Jamaique.

Nouvelle troupe d'Avanturiers.

Ce fameux Pirate ayant renoncé à cet infâme métier, une nouvelle troupe d'Avanturiers infecta les Mers, avec une Flotte de neuf Vaiſſeaux (*c*). Ils firent voile vers *Dorien*, le 23 de Mars 1679, & s'emparérent, le 5 Avril, de la Ville *Sainte Marie*. Comme ils n'y trouvérent pas un auſſi riche butin qu'ils l'eſpéroient, ils rangérent la Côte juſqu'à Panama, où ils coulérent à fond quelques Vaiſſeaux Eſpagnols, & firent des priſes conſidérables ſur

(*c*) Les Capitaines *Coxon*, *Harris*, *Bournano*, *Sawkins*, *Sharp*, *Cook*, *Alleston*, *Rowe* & *Macket*, étoient les principaux Chefs de cette troupe.

COWLEY. ſur eux, pendant les dix jours qu'ils bloquèrent la Ville. Le Capitaine *Coxon* les ayant quittés, *Sawkins* fut choiſi pour commander en chef. Cet Amiral ayant été tué, le Capitaine *Sharp* lui ſuceeda, & ſe diſtingua par pluſieurs exploits remarquables. S'étant avancé juſqu'à l'Iſle de *Gorgone*, il y radouba ſes Vaiſſeaux, & fit voile enſuite pour *Arica*, où il arriva après une longue & pénible navigation. Il avoit deſſein de ſurprendre la Ville & d'y entrer pendant la nuit, mais ce projet ne réuſſit point; ce qui l'engagea à ſe retirer au Village de *Hilo*, dont il ſe rendit maître, & où il prit de nouvelles proviſions. Ces Avanturiers pillèrent & ravagèrent tout ce qui ſe trouva ſur leur route, juſqu'à l'Iſle de *Juan Fernandez*, aux environs de laquelle ils arrivèrent vers la fin de 1679. Le Capitaine Sharp ayant été dépoſé, au commencement de l'année ſuivante, le Capitaine *Watlin* fut élu Amiral de cette petite Flotte. Perſuadé qu'on feroit un riche butin dans Arica, il fut réſolu de l'attaquer une ſeconde fois. L'aſſaut fut vif, mais ayant été repouſſés avec perte, ils renoncèrent à leur projet; regagnèrent Panama, & rangèrent la Côte juſqu'à *Paita*, qu'ils ne purent ſurprendre. Déchus en partie de leurs eſpéranees, ils continuèrent leur route pour tâcher de découvrir les Détroits de Magellan. Ils trouvèrent, ſur leur route, une Iſle, qui leur étoit inconnue, & à laquelle ils donnèrent le nom d'*Iſle du Duc d'York*. Ayant paſſé plus d'un mois à chercher les Détroits de Magellan, ſans pouvoir les trouver, ils retournèrent chez eux par une route nouvelle. Les Iſles Caribes furent les ſeules qu'ils virent depuis le 6 Novembre juſqu'au 20 Décembre. Arrivés dans ces Iſles, ils ſe ſéparèrent, & chacun ſe retira dans ſon Pays.

Cowley entre au ſervice des Flibuſtiers.

1683.

LE ſueeès des plus grandes entrepriſes dépend ſouvent du ſecret: tel échoue dans ſes projets, qui auroit certainement réuſſi, s'il avoit ſçu les exéeuter avant que de les divulguer. Les Bucaniers & les Flibuſtiers étoient ſi perſuadés de eette vérité, que perſonne n'entroit dans leurs ſecrets. Les Officiers, les Pilotes & les Matelots, qu'ils prenoient à leur ſerviee, n'étoient initiés dans leurs miſtères, qu'à une certaine hauteur de la Mer. C'eſt ee qui arriva au Capitaine *Cowley* (*d*), homme eonnu, parmi ees Avanturiers, pour un des plus habiles Marins de ſon tems. Engagé, foreé, pour ainſi dire, de commander un Armateur d'un Port François, appellé *le Petit Guaves*, dans l'Iſle de Saint Domingue, rendez-vous ordinaire d'une troupe de Flibuſtiers, il partit de Virginie, le 23 d'Août 1683. Comme il alloit entrer dans le *Petit Guaves*, le Capitaine *Cook*, un des prineipaux Chefs de la troupe, lui eommuniqua le projet qu'il avoit formé, & lui dit qu'il falloit faire voile vers les Côtes de Guinée. De tels ordres ſurprirent Cowley, mais il fallut obéir; il changea, en conſéquence, ſa route, qu'il dirigea vers les Iſles du Cap Verd. Il arriva, au mois de Septembre, dans l'Iſle de *Sal*, où il ne trouva que du poiſſon, & des bêtes ſauves (*e*). Après avoir

(*d*) Le Journal du Capitaine Cowley ſe trouve dans un Ouvrage Anglois, qui a pour titre; *A new Univerſal Collection of Voyages and Travels.*

(*e*) Le Gouvernement de cette Iſle, ſituée vers le ſeizième degré de Latitude, étoit ſingulier. Le nombre de ſes Habitans ne ſe montoit qu'à cinq, dont quatre avoient des titres. Un étoit Gouverneur, trois avoient le rang de Capitaines, & le cinquième étoit Sujet, *pag.* 129.

avoir parcouru une partie des Iſles du Cap-Verd, ces Avanturiers débarquèrent à *Saint Jago*. Ils enlevèrent tout ce qui ſe trouva ſous leurs mains; mais leur meilleure capture, fut un Vaiſſeau de quarante canons, chargé de toute ſorte de proviſions, qu'ils prirent dans le Port de *Sierra Leona*. Cette priſe faite, ils gouvernèrent vers l'Iſle Juan Fernandez, & rangèrent la Côte du Breſil. Arrivés au quarantième degré de Latitude Méridionale, la Mer leur parut rouge comme du ſang; ce qui étoit occaſionné par une quantité prodigieuſe de chevrettes. Les veaux marins & les baleines ſont ſi communs dans cet endroit, qu'on y en trouve cent fois plus, qu'au même degré de Latitude Septentrionale. Nos Avanturiers découvrirent, au quarante-ſeptième degré de Latitude, une Iſle inconnue, que le Capitaine Cowley nomma *Pepys*. Le Havre de cette Iſle eſt très-avantageux: mille Vaiſſeaux peuvent y être à la Rade. Ils y firent de l'eau & y prirent des proviſions en abondance.

Cowley. 1683.

Découverte de l'Iſle Pepys.

Après avoir radoubé leurs Vaiſſeaux, ils remirent à la voile, au commencement de Janvier, & dirigèrent leur route vers les Détroits de Magellan. Dès le 28 du même mois, ils abordèrent aux Iſles de *Sebald*, & gouvernant Sud-Oueſt par l'Oueſt, ils apperçurent, vers le cinquante-troiſième degré, la Terre de feu; mais n'oſant paſſer le Détroit de le Maire, ils ſe déterminèrent à en faire le tour. Le 14 Février, il s'éleva une furieuſe tempête, qui les jetta juſqu'au ſoixante-troiſième degré trente minutes; hauteur où aucun Vaiſſeau n'avoit point encore été. Le froid y étoit exceſſif, ce qui leur fit prendre le parti de revirer vers le Nord-Eſt. Ayant trouvé, au quarante-ſeptième degré de Latitude, un Vaiſſeau Anglois, nommé le *Nicolas*, commandé par Jean *Eaton*, ils engagèrent le Commandant à ſe joindre à eux. Eaton les accompagna juſqu'à l'Iſle de Juan Fernandez, & ils entrèrent dans une Baye où ils trouvèrent vingt-cinq braſſes d'eau (*f*).

1684.

Les Avanturiers n'ayant aucun but fixe, & voulant parcourir toutes les Mers, gouvernèrent Nord-Nord-Eſt juſqu'à-ce qu'ils fuſſent ſortis de la Baye d'Arica. Ils ſe déterminèrent alors à faire voile vers le Cap *Blanc*, & continuèrent leur route juſqu'au ſeptième degré, où ils trouvèrent l'Iſle de *Lobos*. Après avoir carené leurs Vaiſſeaux, & pris des rafraîchiſſemens, ils ſortirent de cette Baye, & gouvernèrent vers les Iſles *Gallapagos*, ſituées ſous la Li-

(*f*) Le Capitaine Sharp avoit jetté l'ancre, dans la même Baye, en 1680. Comme il avoit trouvé cet endroit déſert & inhabité, il le nomma l'*Iſle Sainte Catherine*, où il laiſſa un Indien qui lui appartenoit. Ce pauvre Indien, qui n'avoit qu'un fuſil, un petit baril de poudre, quelques bales & un couteau, étoit dans une crainte continuelle de tomber entre les mains des Eſpagnols. Il établit ſa demeure dans un vallon fort agréable, peu éloigné des Côtes de la Mer. Il ſe bâtit une petite cabane, qu'il couvrit avec des peaux de veaux marins, & ſe fit un lit, élevé de deux pieds avec des peaux ſemblables. Comme il n'avoit point d'inſtrumens propres pour la pêche, il ſe procura, par ſon induſtrie, une eſpèce de harpon, avec lequel il prit aſſez de poiſſon pour ſa ſubſiſtance juſqu'à l'arrivée de Cowley. Sa joye fut extrême, lorſqu'il apperçut les Anglois, & ſur-tout le Capitaine Cook, qu'il connoiſſoit particulièrement. Nous ſommes en partie redevables, à cet Indien, de ce que nous connoiſſons de l'Iſle Sainte Catherine, *pag.* 121.

COWLEY. 1684.

Ligne. Cowley appella celle qui eſt ſous le premier degré, du côté du Sud, l'Iſle du *Roi Charles*. Ils jettèrent l'ancre dans une grande Baye qui eſt au Nord, & y trouvèrent une quantité prodigieuſe de tortues de Mer & de Terre, qui peſoient juſqu'à deux cens livres, & d'oiſeaux de différentes eſpèces. L'Iſle du Duc d'York ne leur offrit que du bois & de l'eau; avantage qu'ils ne trouvèrent pas dans les autres Iſles.

INFORMÉS, par un de leurs priſonniers, qu'ils pourroient facilement s'emparer de *Realego*, ils ſe déterminèrent à retourner en Amérique pour ranger la Côte Septentrionale. Ils arrivèrent heureuſement au Cap *Treſpontas*, où ils trouvèrent de bonne eau. Après y avoir laiſſé leurs priſonniers, ils prirent la route de Realego: Leur arrivée jetta l'allarme dans la Ville; mais les Indiens, revenus de leur première ſurpriſe, ſe préparèrent à faire une belle défenſe; ce qui étonna les Flibuſtiers & leur fit prendre le parti de ſe retirer. Ayant remis à la voile, ils gouvernèrent vers le Golfe *Saint Michel*, à l'embouchure duquel ils trouvèrent les deux Iſles *Mangera* & *Amapalla*, dont ils ſe rendirent maîtres. Une diſpute s'étant élevée entre les Capitaines Eaton & *Davis*, qui avoit remplacé le Capitaine Cook, mort depuis peu, ils réſolurent de ſe ſéparer, après avoir carené leurs Vaiſſeaux.

Les Flibuſtiers échouent devant Realego.

Ils ſe ſéparent.

LE Capitaine Eaton ſuivit Cowley. Ces deux Avanturiers ſortirent de la Baye de Saint Michel, le 15 d'Août, & dirigèrent leur route vers le *Cap François*, pour ſe rendre à *Paita*, où ils prirent deux Vaiſſeaux qui y étoient à l'ancre. Inſtruits qu'ils trouveroient, dans l'Iſle *Gorgone* (*g*), de bonne eau & de bon bois, ils relâchèrent au Port, qui eſt un des plus beaux & des meilleurs Havres de ces parages. Gardant toûjours Oueſt-Nord-Oueſt, ils continuèrent leur Voyage juſqu'aux Indes Orientales. Ayant découvert, à la hauteur de treize degrés deux minutes de Latitude, l'Iſle de *Guan*, ils en firent le tour pour chercher une Baye qui eſt à l'Oueſt.

Cowley entre dans la Baye de Guan.

LE Gouverneur Eſpagnol, informé de leur arrivée, leur envoya trois copies de la même Lettre, écrites en Eſpagnol, en François & en Hollandois. Il leur marqua qu'étant au ſervice du Roi d'Eſpagne, il vouloit ſavoir qui ils étoient, d'où ils venoient & à qui ils appartenoient. Le Capitaine Eaton fit réponſe au Gouverneur, qu'ils étoient envoyés, par la Cour de France, pour faire des découvertes, & qu'ils étoient venus à Guan pour y prendre des proviſions. A peine le Gouverneur eut-il reçu cette réponſe, qu'il envoya une Députation au Capitaine Eaton, pour l'aſſurer de ſon amitié & l'engager à deſcendre chez lui, avec promeſſe de lui fournir toutes les proviſions dont il auroit beſoin. Les Flibuſtiers, flattés d'une ſi gracieuſe invitation, envoyèrent des préſens au Gouverneur, qui leur en fit auſſi de conſidérables. Le Capitaine Cowley profita des bonnes diſpoſitions des Eſpagnols pour radouber ſon Vaiſſeau. Les Indiens ſuivirent, extérieurement, l'exemple des Eſpagnols; mais Cowley, qui connoiſſoit leur perfidie, ſe tint ſur ſes gardes (*b*).

LES

(*g*) Les Flibuſtiers appelloient cette Iſle, ſituée dans la Mer du Sud, à cinq lieues du Continent, l'*Iſle de Sharp*, parcequ'il l'avoit découverte quelques années auparavant. *Pag.* 132.

(*b*) Pag. 135.

Les Avanturiers remirent à la voile, le 4 Avril, & découvrirent, vers le vingtième degré trente minutes de Latitude Septentrionale, une chaîne d'Iſles, au Nord de Luçon, la plus grande des Iſles Philippines. Ils eôtoyèrent ces Iſles, & ayant le vent en poupe, ils arrivèrent, en peu de jours, à Canton, une des plus riches Provinces de la Chine, où ils firent un butin conſidérable. Les richeſſes immenſes, qu'ils enlevèrent, auroient raſſaſié des gens moins ambitieux: mais rien ne pouvoit les ſatisfaire. Le Capitaine Eaton en donna une preuve bien convaincante. Informé qu'un Vaiſſeau Tartare, dont la principale cargaiſon étoit des lingots d'or & d'argent, faiſoit voile vers les Iſles Marianes, il le ſuivit depuis Canton juſqu'à Manille. L'ayant perdu de vûe, il jetta l'ancre aux environs de Luçon, & y attendit un vent favorable pour aller à Bantam. Il découvrit pluſieurs petites Iſles, où il prit des proviſions. Dans ſa route vers Borneo, il fit une deſcente dans une Iſle qui eſt au Nord. Son Vaiſſeau étant à la Rade, il fit dreſſer une tente & une batterie de dix piéces de canon, pour ſe défendre au cas que les Naturels du Pays vinſſent les attaquer. Ces préparatifs furent inutiles. Les Indiens, qui n'avoient jamais vû d'Européens, furent ſi frappés, à leur premier aſpect, qu'ils les évitèrent le plus qu'ils purent. Pluſieurs ſe jettèrent à la nâge, de peur de tomber entre leurs mains. Les Flibuſtiers en prirent cependant quelques-uns, qu'ils gardèrent près de deux mois, & qu'ils traitèrent fort amicalement.

Cowley. 1684. Son Voyage à la Chine.

Le Capitaine Cowley, déterminé à renoncer à cet infâme métier, penſa à retourner en ſon Pays. Quelques-uns de ſes Camarades, qui avoient formé le même projet, quittèrent le Capitaine Eaton, ſous prétexte de pourſuivre un Vaiſſeau, qu'ils apperçurent à une certaine hauteur. Mais leur véritable deſſein étoit d'aller à Batavia. Parvenus à une certaine hauteur, ils furent jettés, par les vents contraires, à *Cheribon*, ſur la Côte de Java. Là ils apprirent que Charles II. Roi d'Angleterre étoit mort, & que les Hollandois s'étoient emparés du Comptoir de Bantam, un des plus conſidérables que les Anglois euſſent, dans ce tems-là, aux Indes Orientales. Cette perte a été très-préjudiciable au Commerce de la Compagnie Orientale Angloiſe. Le Capitaine Cowley, qui deſiroit ardemment de retourner en Angleterre, s'embarqua ſur un Vaiſſeau Hollandois, & arriva, le 1er de Juin, devant le Cap de Bonne-Eſpérance. Ayant remis à la voile, le 15 du même mois, il ſe trouva, le 29, au dix-neuvième degré quarante cinq minutes de Latitude Méridionale, & le 20 de Juillet, au quinzième degré de Latitude Septentrionale. Le 22, il paſſa la même Ligne ſous laquelle il avoit paſſé à ſon départ de la Virginie, en 1683, & il reconnut alors qu'il avoit fait le tour du Globe terreſtre dans l'eſpace de trois ans & deux mois.]

Il renonce au métier de piraterie.

1685.

Son retour en Europe.

1686.

FROGER.

§. VII.

Voyage de Froger, ou Relation du Voyage de M. de Genes, au Détroit de Magellan.

Introduction.

Origine du deſſein de ce Voyage.

VERS l'année 1686, quelques Flibuſtiers de l'Iſle Saint Domingue, fatigués d'avoir battu, pendant pluſieurs années, les Côtes de Carac, de la Nouvelle Eſpagne & de l'Iſle de Cuba, ſans voir leur fortune plus avancée, réſolurent de tourner leurs brigandages ſur celles de la Mer du Sud, qu'ils croyoient plus riches & moins fortifiées. Ils connoiſſoient deux Paſſages; l'un par Terre, l'autre par le Détroit de Magellan. Le premier, qui eſt incomparablement plus court, avoit été tenté, avec ſuccès, par quelques autres Avanturiers; mais, outre le danger d'y être attaqués par les Indiens, qui ſont tantôt en guerre, tantôt en paix avec les Eſpagnols, ils n'étoient pas certains de trouver, dans cette Mer, des Bâtimens convenables pour leurs courſes. Le Paſſage du Détroit leur paroiſſant plus ſûr, ils prirent cette route; & d'heureuſes témérités leur firent traverſer, ſans diſgrace, des écueils qui effrayent les plus habiles Navigateurs. Ils ſe firent long-tems redouter des Eſpagnols du Chily & du Perou, par les deſcentes continuelles qu'ils firent ſur ces deux Côtes, & par le grand nombre de Vaiſſeaux qu'ils y enlevèrent. Cependant leur butin fut médiocre. Une troupe, mal diſciplinée, n'étoit pas capable de conduire ſes entrepriſes avec beaucoup d'ordre. D'ailleurs, les plus riches marchandiſes paroiſſant embarraſſantes à des Brigands, qui n'avoient point de retraite, ils ſe contentoient de les rançonner. Lorſqu'ils s'étoient fournis de vivres pour cinq ou ſix mois, ils choiſiſſoient, au large, quelque Iſle déſerte, où ils paſſoient le tems dans une vie ſenſuelle; & leurs proviſions n'étoient pas plutôt épuiſées, qu'ils retournoient au pillage.

Flibuſtiers qui paſſent dans la Mer du Sud.

Conduite qu'ils y tiennent.

Par quelles avantures ils repaſſent le Détroit.

APRÈS avoir exercé cette infâme piraterie pendant ſept ans, ils penſèrent à repaſſer dans la Mer du Nord. Ils ſe raſſemblèrent dans l'Iſle de Juan Fernandez, pour y faire le partage de leur butin, qui ne montoit pas, pour chacun, à plus de neuf mille livres. Ceux, qui ſe ſentirent preſſés du déſir de revoir leur Patrie, n'en reprirent pas moins la route du Détroit: mais vingt-trois d'entr'eux, à qui le haſard du jeu avoit fait perdre la meilleure partie de ce qu'ils avoient gagné, virent partir leurs Compagnons ſans regret, & ſe mirent dans une Barque, réſolus de périr, ou d'arracher de nouvelles faveurs à la Fortune. Ils enlevèrent, ſur la Côte du Perou, cinq Vaiſſeaux Marchands, entre leſquels ils choiſirent celui qui leur parut le plus propre à ſoûtenir la fatigue d'un long Voyage; & l'ayant chargé de ce qu'ils avoient trouvé de plus précieux dans les autres, ils ſe flattèrent de revenir plus riches que ceux qui les avoient quittés. Les obſtacles ſembloient diſparoître devant eux. Ce bonheur ne les abandonna point juſqu'au milieu du Détroit. Mais une tempête y fit périr leur Bâtiment. Ils ſe virent réduits à conſtruire une Barque, qui leur coûta dix mois d'un travail fort pénible. Ils la chargèrent des débris de leurs richeſſes;

ſes; & quoique leur nombre fût diminué, par la faim & la miſère, les plus heureux arrivèrent à l'Iſle de Cayenne. FROGER.

TANDIS que les uns s'établirent dans cette Iſle, & que d'autres retournèrent à Saint Domingue, quatre ou cinq des plus déterminés, ne pouvant ſe conſoler de la perte de leur fortune, conçurent le projet d'un ſecond Voyage, dans la Mer du Sud, & paſſèrent en France avec de bons Mémoires. L'un d'eux, nommé *Macerty*, offrit ſes ſervices à M. de *Genes*, qui paſſoit pour un homme entreprenant. Il lui fit goûter ſon deſſein. M. de Genes ſe rendit à la Cour, pour l'expliquer lui-même, & pour obtenir l'honneur de l'exécution. Ses propoſitions furent agréées avec tant de faveur, que le Roi lui laiſſa le choix des Vaiſſeaux; & la nouveauté du Voyage lui fit tant de Partiſans, que pluſieurs perſonnes de la première diſtinction s'intéreſſèrent dans ſon armement. Il trouva quantité de jeunes gens, que la curioſité de voir un autre Hemiſphère, & l'eſpérance de s'enrichir, engagèrent à faire la Campagne avec lui (*a*).

FROGER, qui n'avoit alors que dix-neuf ans, mais qui s'étoit exercé aux Mathématiques, & que la lecture des Relations de Voyages avoit familiariſé avec l'Hiſtoire du Monde, ſaiſit cette occaſion de ſervir utilement ſa Patrie. Il partit, dans le deſſein d'obſerver tout ce qui mérite l'attention d'un Voyageur, & de s'appliquer ſur-tout à faire des Cartes particulières de l'entrée des Ports & des Rivières, ſoit par lui-même, ſoit en reformant les Cartes & les Mémoires des Navigateurs, qui l'avoient précédé. On fait cas, en effet, de ſes Deſcriptions & de ſes Plans. Il en a retranché les détails inutiles; & juſqu'à lui, la Marine Françoiſe n'avoit rien eu de plus exact ſur l'ancienne route, qui conduit aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt. Caractère de Froger.

L'ESCADRE de M. de Genes étoit compoſée de ſix Vaiſſeaux (*b*). Elle ſortit de la Rochelle le 3 de Juin 1695; & ſe trouvant, le premier de Juillet, à la vûe du *Cap-Verd*, elle prit des rafraîchiſſemens à l'Iſle Françoiſe de *Gorée*. Froger en donne la Deſcription, & s'étend ſur les Négres de *Ruſiſque*, ſans rien ajoûter à ce qu'on a vû, ſous toutes ſortes de formes, dans les premiers Tomes de ce Recueil. De-là, ce Chef d'Eſcadre François alla porter la guerre, dans la Rivière de *Gambra*, ou *Gambie*, au Fort Anglois de *Saint James*, qui ſe rendit avec peu de réſiſtance (*c*). Les Rois 1695. Eſcadre Françoiſe, & ſon départ. Son Expédition à la Rivière de Gambie.

(*a*) Il publia ſa Relation, en 1698, lorſqu'il vit, dit-il, dans l'Epître Dédicatoire à M. le Comte de Maurepas, que tous ceux qu'il avoit accompagnés gardoient le ſilence ſur leur Expédition. Un vol. in-12, à Paris, chez Michel *Brunet*.

(*b*) On doit toûjours le nom des Vaiſſeaux à l'Hiſtoire de la Marine: 1°. Le *Faucon Anglois*, de quarante-ſix pièces de canon, & de deux cens ſoixante hommes d'Equipage, commandé par M. de *Genes*. 2°. Le *Soleil d'Afrique*, de trente-deux pièces, & de deux cens vingt hommes, commandé par M. du *Parey*, Capitaine de Frégate legère. 3°. Le *Seditieux*, de vingt-ſix pièces, & de cent quarante hommes, commandé par M. de *la Roque*, Capitaine de Frégate legère. 4°. La *Félicité*, Corvette de huit pièces de canon, & de quarante hommes. 5°. La *Gloutonne*, Flute de dix pièces & de quarante hommes. 6°. La *Feconde*, Flute de quatre pièces & de vingt hommes. Ces deux Flutes portoient deux mortiers & ſix cens bombes, avec des vivres & des munitions pour un Voyage de long cours.

(*c*) Les Anglois avoient été pluſieurs années

FROGER. 1695.

Rois Afriquains, de pluſieurs Contrées voiſines, rendirent honneur au Pavillon de France. Enſuite M. de Genes, traverſant la grande Mer qui ſépare l'Afrique du Breſil, arriva, le 24 de Novembre, aux Iſles de *Sainte Anne*, qui ſervoient autrefois de retraite aux Hollandois, lorſqu'ils entreprirent la Conquête du Breſil. Elles n'en ſont éloignées que de deux lieues. On en compte trois, dont la plus grande, qui eſt entre les deux autres, & qui n'a qu'une lieue & demie de circuit, offre, du côté de la Terre-ferme, une Anſe fort agréable, où l'on fait d'excellente eau. Les ſeuls rafraîchiſſemens qu'on y trouve ſont quelques fruits ſauvages, du pourpier, & de petites ceriſes canelées, qui ont à-peu-près le goût des nôtres; mais on eſt réjoui par le chant d'une infinité de petits oiſeaux, qui rempliſſent les Bois dont ces Iſles ſont couvertes. Froger auroit admiré le *Cardinal*, eſpèce de petit moineau, dont les aîles & la queue ſont noires, & le reſte du corps d'une couleur d'écarlate très-vive, ſi toutes ſes obſervations n'étoient tombées ſur le *Colibri*, petit oiſeau de la groſſeur du hanneton & d'un plumage verd. C'eſt un des plus rares ouvrages de la Nature. Il tire ſa ſubſiſtance des fleurs, comme les abeilles; ſon nid eſt de la groſſeur d'un œuf, & d'autant plus curieux, qu'il eſt fait d'un coton très-fin, & ſuſpendu à des branches fort menues (*d*). Les deux autres Iſles forment, avec la grande, au Nord & au Sud, des Canaux où les Vaiſſeaux peuvent paſſer. Celle du Nord a, du côté de la Terre-ferme, une Anſe fort commode pour carener les Vaiſſeaux; & celle du Sud n'eſt qu'un gros Rocher de forme ronde. Vis-à-vis de ces Iſles, on apperçoit, ſur la Côte, un petit Bourg Portugais.

Iſles de Sainte Anne.

L'oiſeau Cardinal.

Le Colibri.

Cap de Frie.

LE 29, on doubla le Cap de *Frie*; & le 30, on ſe trouva devant deux grandes Roches, aſſez éloignées l'une de l'autre, qui s'élèvent comme deux pains de ſucre à l'embouchure de la Rivière de *Janeyro*. La deſcription de cette Ville appartient à d'autres parties de ce Recueil; mais faiſons honneur à Froger d'en avoir donné le Plan, & celui de l'entrée de la Rivière. Après avoir payé aſſez cher les rafraîchiſſemens des Portugais, M. de Genes remit à la voile, le 27 de Décembre. Un calme fâcheux l'obligea de mouiller, le 29, dans le Canal de l'*Iſle Grande*. Cette Iſle n'a pas moins de dix-huit lieues de tour. Elle eſt haute, & couverte de bois, dont l'épaiſſeur ne permet pas d'y pénétrer. Cependant on y voit des plaines entières d'orangers & de citroniers. Entre divers fruits ſauvages, Froger vante la poire de *Mapou*, qui porte un coton roux, dont on fait des matelas d'une éternelle durée. Il ſuffit de les expoſer au Soleil pour faire renfler le coton, qui reprend alors toute ſa force, & qui rend le matelas comme neuf (*e*). On voit, dans les Bois de l'Iſle, un autre fruit, qui eſt de la groſſeur d'une noix verte, & dont la tête ſemble couronnée de cloux de girofle. La Côte, vis-à-vis de l'Iſle Grande, préſente un gros Bourg Portugais, de quatre ou cinq cens Habitans.

Deſcription de l'Iſle Grande.

Poire de Mapou.

DANS

nées à bâtir ce Fort, ſitué au milieu d'une belle Rivière, où le trafic eſt fort grand. Cette perte étoit conſidérable; ſon revenu montant à plus d'un million, *pag.* 40. Voyez le détail de cette Expédition, au Tom. IV. de ce Recueil, *pag.* 22. R. d. E.

(*d*) Pag. 63.

(*e*) Pag. 87.

Froger. 1696.

Dans le deſſein, où l'on étoit, de ne plus toucher à la Terre, juſqu'au Détroit de Magellan, on n'avoit rien épargné, à Janeyro, pour la proviſion de l'Eſcadre. M. de Genes fit renouveller l'eau & le bois dans l'Anſe de l'Iſle Grande, & leva l'ancre le 5 de Janvier 1696. Si la route, où le Lecteur va s'engager avec lui, n'a plus les agrémens de la nouveauté, elle ne ſera pas ennuyeuſe par ſa longueur. Les obſervations de Froger ſeront réduites à celles qui lui ſont propres, ou qui peuvent ſervir à l'éclairciſſement des Relations précédentes.

Trois ſpectacles extraordinaires.

Jusqu'à la fin de Janvier, on ne ceſſa point de faire voile au large, à plus de quarante lieues de Terre. Dans cet éloignement, les François eurent trois ſpectacles, plus ſurprenans pour eux, que pour ceux qui fréquentent cette Mer. Le 23, ils virent quantité de veaux marins, qui dormoient ſur le dos à fleur d'eau. Le 29, ils furent beaucoup plus étonnés de voir quelques baleines, des margots, & un prodigieux nombre d'oiſeaux, qui ſuivoient le Vaiſſeau comme des canards. Le 31, la Mer fut ſi couverte de petites écreviſſes rouges, qu'on auroit pû lui donner le nom de *Mer Erithrée*, & qu'on en prit plus de dix mille avec des paniers (*f*).

Cap S. Yfiez-de-las-Barreras.

Le 4 Février, on reconnut le Cap *Saint Yfiez-de-las-Barreras*, dont les Terres ſont baſſes & paroiſſent ſtériles. La plûpart de ceux qui ont navigué ſur ces Côtes, & qui en ont fait des Relations, racontent, qu'à la vûe d'un Vaiſſeau, les Sauvages font de grands feux, & des ſacrifices au Diable, pour le conjurer d'exciter quelque tempête qui le faſſe périr.

Le 7, à la pointe du jour, une erreur, qui fit prendre le premier Cap qu'on apperçut, pour celui des *Vierges* (*g*), expoſa l'Eſcadre à donner ſur un Banc, dont elle auroit eu beaucoup de peine à ſe dégager. Elle découvrit bien-tôt un autre Cap, qu'elle reconnut enfin pour celui des Vierges; & la faveur du vent, jointe à celle du Courant, la fit entrer auſſi-tôt dans le Détroit, où elle mouilla, vers le ſoir, à l'entrée de la Baye de *Poſſeſſion*.

Facilité avec laquelle les François entrent dans le Détroit de Magellan.

Ainſi les François éprouvèrent que toutes les difficultés, dont on voit de ſi terribles images dans le récit d'un grand nombre de Voyageurs, viennent du mauvais choix de la ſaiſon, ou de l'impatience qui ne permet pas d'attendre des vents & des marées favorables. A la vérité, ils ne trouvèrent pas conſtamment ces deux avantages; mais la variété même du tems, qui les arrêta au milieu de leur courſe, prouve aſſez qu'ils manquèrent de patience à leur tour.

Cap Entrana.

Le vent s'étant fort affoibli, le 12, ils ne purent avancer plus de trois lieues dans toute la longueur du jour. Le 13, ils doublèrent le Cap *Entrana*, pour aller mouiller à l'entrée de la Baye *Boucaut*, où ils virent quelques baleines, & quantité de marſouins tout blancs, à l'exception de la tête & de la queue.

Baye Boucaut.

Le 14, ayant louvoyé juſqu'à midi, pour réſiſter à la marée contraire, ils jettèrent l'ancre au milieu de cette Baye. La Côte en eſt plate

(*f*) Pag. 90.

(*g*) Pour éviter les répétitions, on ne s'attachera qu'aux lieux dont les noms & la deſcription ne ſe trouvent point dans les autres Relations.

ROGER. 1696. plate & ſtérile. Elle n'a ni eau ni bois; mais on y voit des bécaſſines, & d'autres oiſeaux de Mer. Quelques Matelots, qui firent une lieue dans les Terres, apperçurent même des bœufs ſauvages & des chèvres. Le rivage offre d'ailleurs une prodigieuſe quantité de jambles & de moules, dont quelques-unes peſent juſqu'à demie livre; & les coquilles ſont d'une beauté charmante.

Iſle de Saint Georges.

LE 16, on doubla le *Cap Gregoire*; & ſur le midi, on mouilla une petite lieue au-deſſous de l'Iſle de *Saint Georges* (*b*), dont le calme & la marée ne permirent pas d'approcher de plus près. Le circuit de cette Iſle eſt d'une lieue. Elle eſt haute & ſéche. On y trouve des champignons, des oiſeaux de Mer, & quelques caſes de Sauvages abandonnées. Les vents, qui redoublèrent pendant les jours ſuivans, firent différer à lever l'ancre juſqu'au 21. On rangea d'aſſez près l'Iſle de Saint Georges, la ſonde à la main; ce qui n'empêcha point qu'on ne ſe trouvât tout-d'un-coup dans la pointe d'un Banc, qui n'étoit pas marquée ſur la Carte. L'adreſſe des Pilotes ſauva l'Eſcadre de ce danger. On mouilla, le ſoir, à ſix lieues de l'Iſle de Saint Georges, dans une Anſe où la Côte s'élève agréablement, & commence à ſe couvrir de bois. Elle a de petites Rivières, où l'on peut faire de très-bonne eau. Le ſelery, les groſeilles, les renards, les outardes, les grives, les canards, les cormorans, & d'autres oiſeaux de Mer y ſont en abondance.

Baye de Famine.

DE cette Anſe, où l'on fut retenu juſqu'au 24, par les vents contraires, on s'avança vers la *Baye de Famine*; & malgré les difficultés de la Côte, qui eſt pleine de rochers, on fit de très-bonne eau à deux lieues de cette Baye.

Premiers Sauvages que les François rencontrent.

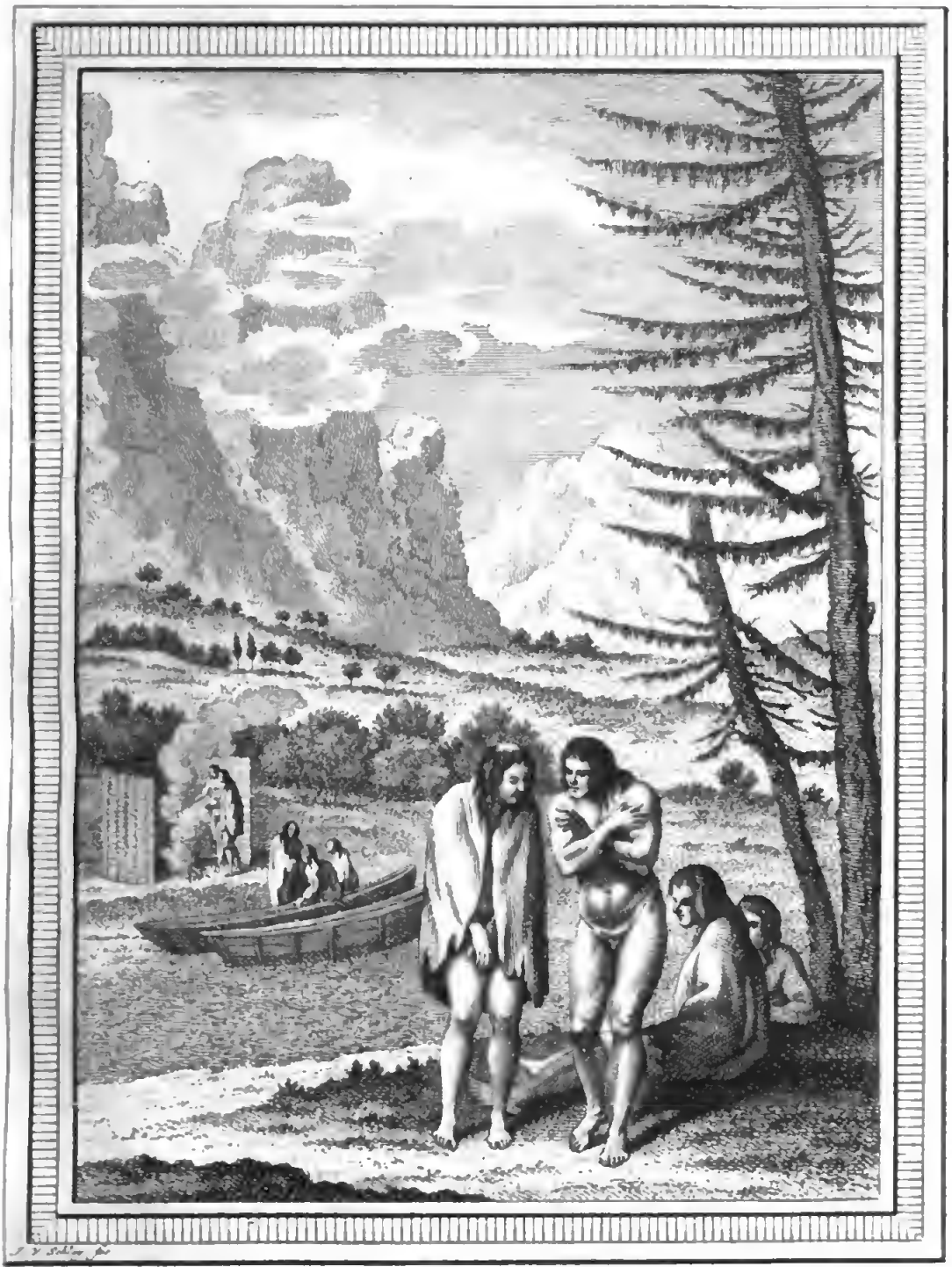
Les François virent ici, pour la première fois, quelques-uns de ces Sauvages, que les premiers Voyageurs ont repréſentés avec tant d'exagération, juſqu'à leur donner huit ou dix pieds de haut, & leur faire avaler des ſeaux de vin. Ils parurent fort ſobres, & le plus haut n'avoit pas ſix pieds. Leur nombre étoit de huit ou dix, qui conſtruiſoient, ſur le bord de la Mer, deux petits Canots d'écorce. Ils prièrent les François, par divers ſignes, de n'y pas toucher. Une grande & vieille femme, qui étoit avec eux, ſembloit exercer quelque autorité ſur les autres. Ils avoient des frondes & des fléches, avec cinq ou ſix petits chiens, qui leur ſervoient apparemment pour la chaſſe. Leurs fléches étoient armées de pierre à fuſil, taillée en langue de ſerpent. Au-lieu de fer, dont on obſerva qu'ils n'avoient aucune connoiſſance, ils ſe ſervoient de gros cailloux, fort bien taillés, pour couper le bois. Leur habillement, & leur couleur, étoient les mêmes dont on a déja donné la deſcription: mais les François virent leurs caſes, qui ne conſiſtent qu'en un demi cercle de branches d'arbres, qu'ils plantent & qu'ils entrelaſſent, pour ſe garantir des injures de l'air (*i*).

LE

(*b*) Ce nom eſt nouveau; mais c'eſt la même Iſle que les Anglois nomment *Iſle des Pingouins*, parcequ'ils y en trouvèrent un grand nombre.

Nota. Cette Note eſt déplacée dans l'Edition de Paris, où ſon renvoi ſe rapporte au Cap *Entrans*, que M. Anſon nomme *Entrance*, dans ſa Carte. On trouve déja le nom de *S. Georges* dans la Relation de Narborough. R. d. E.

(*i*) Pag. 97.



HABITANS du DÉTROIT de MAGELLAN, nommés PATAGONS, leurs Barques, leurs Chaumines, &c.

INWOONDERS van de STRAAT MAGELLAN, genaamt PATAGONS, hunne Schuiten, Hutjes, &c.

Froger, 1696.

Le 25, des vents variables & contraires obligèrent le Chef d'Eſcadre de mouiller ſous le Cap *Forward*. Le lendemain, après avoir doublé ce Cap, on arriva le ſoir au Cap de *Hollande*, mais avec d'épouvantables coups de vent, qui ſortoient d'entre deux montagnes, & ſouvent au milieu d'un grand calme. Vers minuit, on ſe vit forcé de retourner au mouillage qui ſe préſenta le premier: ce fut deux lieues au-deſſus du Cap Forward, dans une grande Baye fort commode, où M. de Genes prit le parti de s'arrêter juſqu'au 3 de Mars, à faire du bois & de l'eau. Une Rivière, qui s'y décharge, reçoit facilement les Chaloupes, dans la haute marée. Cette Baye n'étant pas marquée dans les Cartes, les François la nommèrent *Baye Françoiſe*, & donnèrent à la Rivière le nom de M. *de Genes* (*k*).

Cap Forward.

Cap de Hollande.

Baye Françoiſe, & Rivière de Genes.

Un vent favorable leur rendit le courage de doubler encore une fois le Cap de Forward. Le 5, ils reconnurent la Baye de Famine, où les Eſpagnols, qui s'y étoient établis ſous le règne de Philippe II, ſeroient encore, ſuivant la réflexion de l'Auteur, s'ils n'avoient pas été mangés par les Sauvages (*l*). Cette Baye eſt grande; le fond en eſt bon (*m*). Pluſieurs grandes plaines, dont elle eſt environnée, paroiſſent capables de culture, & le gibier y eſt en abondance.

Les jours ſuivans furent terribles, par la violence des coups de vent, qui repouſſèrent un Vaiſſeau de l'Eſcadre juſqu'à la Baye Françoiſe. Ils redevinrent favorables le 9; mais pour changer le lendemain, avec beaucoup de pluye & de grêle, & pour continuer d'être contraires juſqu'au 20. Alors, un heureux intervalle permit de gagner la Rade du Port *Galant*, où l'Eſcadre paſſa quinze jours, avec des vents très-froids & beaucoup de neige. On y tint Conſeil: la patience & les vivres commençant à manquer aux François, on ſe détermina, ſi le vent ne changeoit pas dans l'eſpace de deux jours, à retourner vers l'Iſle Grande, pour y renouveller les proviſions, & pour tenter la fortune par d'autres voyes. Froger ne laiſſe pas d'attribuer des regrets fort vifs, à ceux qui changeoient ſi legèrement de réſolution. „ Il n'y avoit pas un Matelot, dit-il, qui n'eût mieux aimé „ mourir de faim, que de retourner ſur ſes traces. Ils s'accoutumoient „ déja à manger des rats, & les payoient quinze ſols, prix courant (*n*)". Il ajoûte, „ que pour mieux les jouer, le vent redevint favorable auſſi-tôt „ qu'ils furent ſous les voiles, & leur fit faire encore une tentative, qui „ n'eut pas plus de ſuccès ".

Port Galant.

Les François abandonnent leur entrepriſe.

Quelques heures leur ayant ſuffi, pour retourner à l'embouchure du Détroit, ils rentrèrent dans la Mer du Nord, le 11 d'Avril: Les Côtes du Breſil leur promettoient les mêmes ſecours qu'ils y avoient déja trouvés. Ils ſe rendirent dans la *Baye de tous les Saints*, devant la Ville de *Saint Salvador*, dont Froger fait une deſcription (*o*), qui ſera mieux placée dans une autre partie de ce Recueil. Après y avoir employé quatre mois, à rétablir leurs Malades, M. de Genes réſolut de viſiter la *Cayenne*, Iſle Françoiſe,

L'Eſcadre va ſe rafraîchir à S. Salvador.

Elle ſe rend à l'Iſle de Cayenne.

(*k*) Pag. 104.
(*l*) Pag. 105.
(*m*) L'Auteur remarque que quarante Vaiſſeaux peuvent y mouiller aiſément, *pag.* 105. R. d. E.
(*n*) Pag. 108.
(*o*) Pag. 134 & ſuivantes.

FROGER. 1696.

ſe, où les Habitans de cette Nation avoient été rétablis, en 1677, par M. le Maréchal d'*Eſtrées*, après en avoir été chaſſés deux fois depuis 1635, première année de leur poſſeſſion.

Sa route.

L'ESCADRE quitta Saint Salvador le 7 d'Août, pourvûe de toutes ſortes de rafraîchiſſemens; & doublant le Cap *Saint Antoine*, elle courut au large pendant quelques jours, pour s'éloigner de la Côte, qui eſt dangereuſe, par ſes Bancs de roches, & parceque les grains y ſont fréquens. Le 17, on reconnut le Cap *Saint Auguſtin*, dont on ſe croyoit à plus de trente lieues; ce qui fit juger aux Pilotes, qu'ils avoient été portés à la Côte par de grands Courans. Le 22, ayant paſſé la Ligne, ils en trouvèrent d'autres qui portoient vers l'Oueſt; Ils continuèrent de courir au large, pour ſe mettre à la hauteur du Cap d'*Orange* (*p*). Le 27, lorſqu'ils ſe croyoient encore à plus de ſoixante lieues de terre, ils s'apperçurent que l'eau devenoit jaune & bourbeuſe, & qu'elle étoit un peu douce; d'où ils conclurent qu'ils étoient à l'embouchure du fameux Fleuve des *Amazones*, qui, par ſa rapidité, conſerve la douceur de ſes eaux près de vingt lieues en Mer. Les jours ſuivans, s'étant approchés de la Côte, qu'ils ſuivirent à trois & quatre lieues, ſans trouver jamais plus de cinq & ſix braſſes d'eau, ils reconnurent le Cap d'Orange, le 30; & le même jour, ils doublèrent une groſſe Roche, nommée le *Connétable*, qui eſt à trois lieues au large, & à cinq de Cayenne. Après l'avoir rangée à demie portée de canon, ils mouillèrent, vers ſix heures du ſoir, à trois lieues au Nord de l'Iſle, devant cinq petits Iſlots qui en ſont fort proche.

Cap S. Antoine.

Cap S. Auguſtin.

Cap d'Orange.

Eau du Fleuve des Amazones.

Rocher le Connétable.

LES Courans étant d'une violence extrême ſur cette Côte, la Chaloupe fut obligée de faire le tour de l'Iſle, pour aller demander un Pilote, qu'elle n'amena que le lendemain, parceque la Mer étoit baſſe. On ſe ſervit, autant qu'il fut poſſible, de la marée, pour arriver au mouillage de l'Iſle, où il y a ſi peu d'eau, qu'on ne peut appareiller qu'à demi flot. Enfin l'ancre fut jettée ſous le canon de la Ville, à une portée de piſtolet du rivage.

Deſcription de l'Iſle de Cayenne.

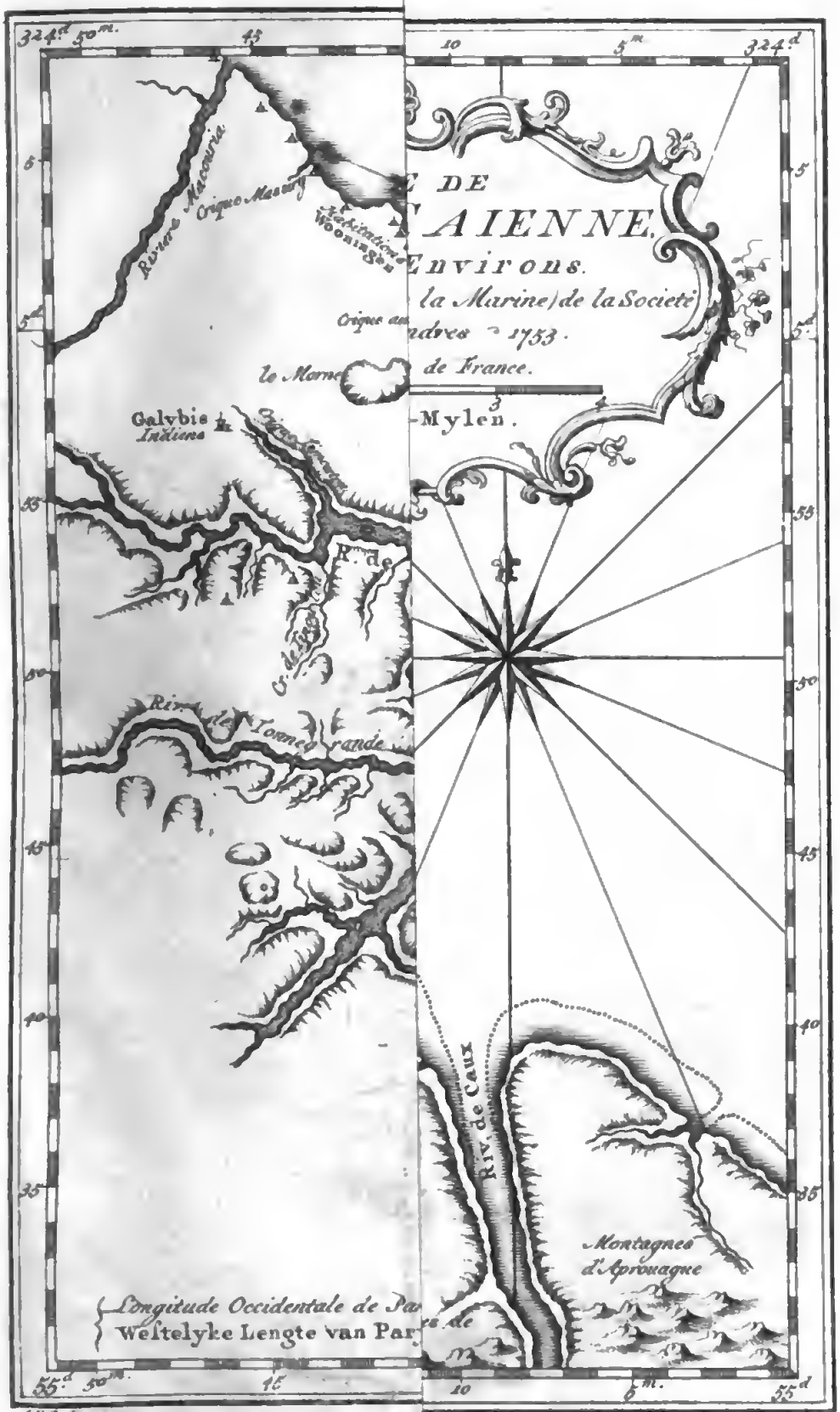
L'ISLE de Cayenne eſt ſituée à la Côte de la *Guaiane*, à quatre degrés quarante-cinq minutes de Latitude du Nord, & à trois cens trente-deux degrés de Longitude. Elle eſt formée par deux bras de Rivière, & ſa circonférence eſt d'environ dix-huit lieues. Froger la repréſente aſſez haute ſur le bord de la Mer, & ſi marécageuſe, dans ſon milieu, qu'on ne peut aller par terre d'un bout à l'autre. Les marais ſont couverts de mangles fort épais, qui croiſſent juſques dans l'eau de Mer, & dont l'entrelaſſement forme une eſpèce de chauſſée, ſur laquelle, en certains endroits, on peut marcher plus de quinze ou vingt lieues ſans mettre pied à terre (*q*).

LA

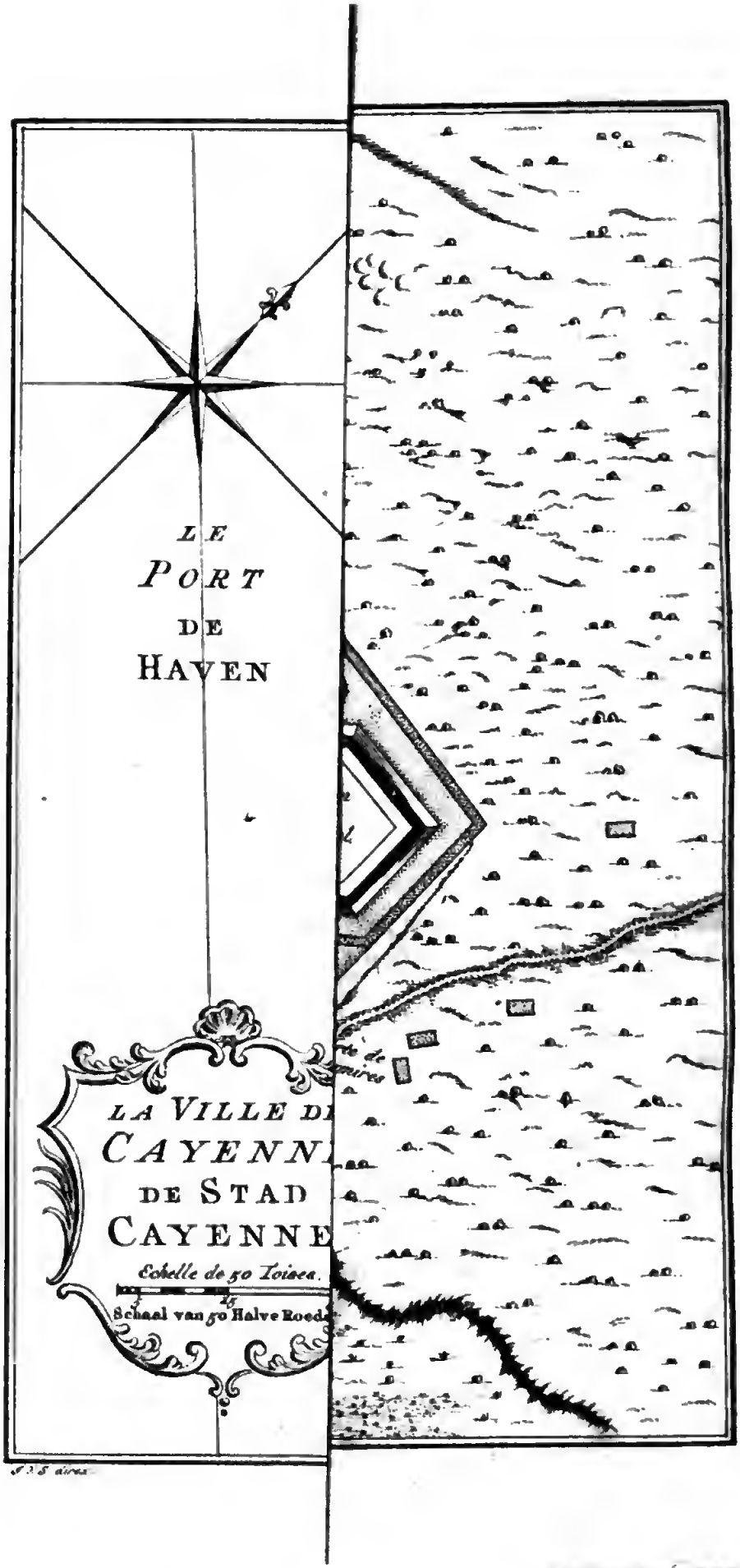
(*p*) Les Hollandois, après avoir paſſé la Ligne, ſont obligés de venir reconnoître ce Cap, pour ſe rendre à *Surinam*, & de ſuivre la Côte avec le Courant. *Pag.* 158. On commence, de ce Cap, à voir des montagnes dans le fond des Terres. *Pag.* 159.

(*q*) On a vû, dans les Relations d'Afrique & d'Aſie, que les branches de ces arbres ſe courbent vers la terre, où elles prennent racine, & forment des bois impénétrables. Les huitres s'attachent à leur pied.

318 A



KAART VAN H[illegible]n. Door den H[r] Bellin. &[c]


LE
PORT
DE
HAVEN
LA VILLE DE
CAYENNE
DE STAD
CAYENNE
Echelle de 50 Toises.
Schaal van 50 Halve Roeden

La ſituation de la Ville eſt à l'Occident de l'Iſle, où la Nature & l'Art ont également contribué à la fortifier. Sa figure forme un exagone irrégulier. Elle eſt défendue par un Fort, qui commande de toutes parts, & par différentes Batteries, qui montent à près de ſoixante pièces de canon. Sa Garniſon étoit alors de deux cens hommes de Troupes règlées, & le nombre de ſes Habitans de plus de quatre cens, qui demeurent dans l'Iſle, ou à peu de diſtance ſur la Côte, & qui, à la moindre allarme, ſont obligés de prendre les armes. Leur Gouverneur, nommé M. de *Feroles*, avoit l'adminiſtration ſuprême de la Juſtice. Froger donne le Plan de la Ville & du Fort de Cayenne; mais, ſans parler des édifices, il ajoûte uniquement, que les Jéſuites, qui ſont chargés de l'adminiſtration ſpirituelle, ont une Égliſe dans la Ville, & une Chapelle à l'autre bout de l'Iſle, pour la commodité des Habitans. Froger. 1696.

L'air de Cayenne étoit autrefois mal ſain, non-ſeulement parceque le terrein y eſt plein de bois & marécageux, mais encore parcequ'il y pleut continuellement pendant neuf mois. Les maladies y étoient fréquentes, & les enfans y mouroient preſqu'auſſi-tôt qu'ils voyoient le jour: mais depuis que l'Iſle ſe défriche, on commence à s'y bien porter. Les femmes y accouchent heureuſement, & leurs enfans ſont robuſtes.

Le principal Commerce de l'Iſle conſiſte en ſucre & en rocou; mais il ſe fait peu de l'un & de l'autre, parceque les Habitans manquent d'eſclaves pour y travailler. Auſſi les Navires y paſſent-ils quelquefois près d'un an, pour attendre leur cargaiſon. Les marchandiſes, que l'on y porte de France, ſont du vin, de l'eau-de-vie, des farines & des viandes ſalées. Les bœufs y ſont très-rares. Il eſt même défendu d'en tuer, ſans une permiſſion expreſſe, parcequ'on veut leur laiſſer le tems de multiplier. On y porte des merceries & des ferremens, pour traiter avec les Indiens. L'argent y avoit toûjours été fort rare: mais les Flibuſtiers, qui étoient revenus, depuis peu, de la Mer du Sud, & dont chacun n'avoit pas moins de deux ou trois mille écus, l'avoient rendu plus commun, en achetant des Magaſins & des Habitations. Son Commerce.

Les François de Cayenne avoient fait, pendant quelque-tems, un Commerce aſſez avantageux d'eſclaves, de poiſſon ſec, & de hamacs avec les Indiens de la Rivière des Amazones: mais, depuis quelques années, les Portugais, voulant s'y établir, faiſoient cruellement maſſacrer tout ce qui s'oppoſoit à leurs vûes. M. de Feroles avoit entrepris de faire un chemin, pour aller par terre à cette Rivière, & ſe propoſoit d'en chaſſer les ennemis de ſon Commerce. Outre l'ancien intérêt de l'Iſle, il avoit découvert que la Rivière des Amazones a des Mines d'argent.

Avec le ſucre & le rocou, l'Iſle de Cayenne produit du coton & de l'indigo. Elle eſt très-fertile auſſi en maïz & en manioc. Il y croît de la caſſe, des papaies, des pommes d'acajou, de la vanille & de la *Pite*, eſpèce d'herbe, dont la côte ſe teille comme le chanvre. Le fil en eſt plus fort & plus fin que la ſoye, dont Froger croit qu'il ruineroit le Commerce, ſi l'uſage en étoit permis en France (r). Ses productions.

L'E-

(r) Pag. 169.

FROGER. 1696. L'ÉBENE noire, la verte, le bois de lettre, le bois de violette, & d'autres bois de teinture & de menuiſerie, ſont communs dans l'Iſle. Le poiſſon & le gibier y ſont en abondance. On y voit des tigres, des cerfs, des cochons, des porcs-épis, des agoutils, des ſapajoüs & des cameleons. L'*Agoutil* eſt de la groſſeur d'un lièvre. Il a la couleur du cerf, le muſeau pointu, de petites oreilles, & les jambes courtes & menues. Le *Sapajou* de Cayenne eſt une eſpèce de petit ſinge, d'un poil jaunâtre, qui a de gros yeux, la face blanche & le menton noir. Il eſt alerte & careſſant; mais voleur, & très-ſenſible au froid, comme les *Sagouins* du Breſil. On trouve, dans l'Iſle, de fort gros ſerpens; mais peu venimeux. Entre pluſieurs ſortes d'oiſeaux, les perroquets y ſont d'une beauté ſingulière. Ils apprennent facilement à parler, & les Indiens ont l'art de leur faire croître des plumes de diverſes couleurs, en les frottant du ſang de certains reptiles. Les Bois ſont peuplés de flamands, de petites perriques, de colibris, d'ocos & de toucans. On nomme *Ocos*, un oiſeau de la groſſeur d'un poulet d'Inde, qui a le plumage noir ſur le dos, & blanc ſous l'eſtomac, le bec court & jaune, la marche fière, & la tête ornée de petites plumes relevées en panache. Le *Toucan* eſt noir, rouge & jaune. Sa groſſeur eſt celle d'un pigeon. On admire particulièrement ſon bec, qui eſt preſqu'auſſi gros que ſon corps, & rayé de bandes noires & blanches, qu'on prendroit pour de l'ébene & de l'ivoire. Sa langue eſt une ſimple plume, fort étroite (*s*). Les flamands de Cayenne ne ſont pas plus gros que nos poules. Ils volent par bandes, comme les canards; & leur plumage eſt d'un ſi beau rouge, que les Indiens s'en font des couronnes.

Son Gouvernement. LE Gouvernement de Cayenne n'eſt pas renfermé dans les bornes de l'Iſle. Il s'étend plus de cent lieues ſur le bord du Continent. A l'Oueſt, il la a Rivière de *Marouy*, qui le ſépare de la Colonie Hollandoiſe de Surinam; & du côté du Sud, il touche au bord Septentrional du Fleuve des Amazones, où les Portugais ont trois Forts, ſur les Rivières de *Parou* & de *Macabu*. Ce Pays eſt habité par différentes Nations, qui ne parlent point la même langue. Elles ſont preſque ſans ceſſe en guerre; mais leurs exploits n'aboutiſſent qu'à s'enlever mutuellement quelques Priſonniers. Ces Indiens ſont de petite taille. Il s'arrachent la barbe & ſe colorent de rocou. Leurs cheveux ſont noirs, longs & plats. Ils vont nuds, à l'exception du milieu du corps, qu'ils couvrent d'une petite bande de coton, paſſée entre les jambes. Leurs ornemens ſont des couronnes de plumes, de différentes couleurs, & des braſſelets de raſſade. La plûpart ſe percent l'entre-deux des narines, pour y pendre une petite pièce d'argent, ou un gros grain de criſtal verd, qui vient de la Rivière des Amazones. On diſtingue une Nation entière, dont l'uſage eſt de ſe faire un trou fort large à la lèvre d'en-bas, & d'y paſſer un petit morceau de bois, auquel ce criſtal eſt attaché. Chaque Nation porte, d'ailleurs, quelque marque, qui la fait diſtinguer. L'unique habillement des femmes eſt un morceau de toile, d'un demi pied en quarré, qu'elles ont à la ceinture; & quelques-unes n'y portent qu'une ſimple feuille de carret.

Habillement des Indiens.

LES

(*s*) Pag. 171.

Les hommes ſe ſervent de leur arc, avec beaucoup d'adreſſe, pour la chaſſe & pour la pêche. Ils font des hamacs, dont on admire le travail; de la poterie, qui n'eſt pas moins eſtimée; & des paniers, emboîtés ſi parfaitement l'un dans l'autre, que l'eau n'y peut pénétrer. Ils gravent, ſur leurs callebaſſes, diverſes figures, qu'ils enduiſent d'un vernis à l'épreuve de l'eau. Mais avec cette induſtrie, ils ſont extrémement pareſſeux. On les trouve toûjours dans leurs hamacs. L'avenir ne leur cauſe jamais d'inquiétude. Il n'y a que le beſoin préſent, qui les tire de leur indolence. Au milieu du travail, & même à la guerre, s'ils apprennent que leurs femmes ſoyent accouchées, ils ſe hâtent de retourner à leurs maiſons, ils ſe bandent la tête; & comme s'ils étoient eux-mêmes dans les douleurs de l'enfantement, ils ſe mettent au lit, où les voiſins viennent leur rendre viſite & leur donnent de ridicules conſolations. Leurs habitations ſont compoſées de pluſieurs longues caſes, qu'ils nomment *Carbet*, où pluſieurs Familles vivent enſemble, ſous un Capitaine. Ils ſe nourriſſent de caſſave, de maïz, de poiſſons & de fruits. Les hommes vont à la pêche, tandis que les femmes cultivent la terre. Ils portent peu de vivres à la guerre. Froger, qu'on ne peut ſoupçonner ici d'une fauſſe imputation, puiſqu'il écrivoit ſur le témoignage des Jéſuites du Pays (*t*), aſſure qu'ils mangent la chair de leurs Priſonniers les plus gras, & qu'ils vendent les autres aux François. Ils ont entr'eux pluſieurs Fêtes, pendant leſquelles ils s'invitent d'un Carbet à l'autre; & parés de leurs couronnes & de leurs ceintures de plumes, ils paſſent le jour en danſes rondes, mêlées de feſtins, où ils s'enivrent d'une liqueur très-forte, qu'ils nomment *Ouicou*. C'eſt une compoſition de caſſave & de fruits, qu'ils font bouillir enſemble. Leur ignorance eſt digne de compaſſion. Ils adorent les Aſtres; mais ils craignent beaucoup un mauvais Génie, auquel ils donnent le nom de *Piaye*. Leurs Loix les attachent à une ſeule femme, qu'ils ne peuvent quitter, s'ils ne la ſurprennent dans le crime. Ils portent le reſpect fort loin pour les Vieillards. Lorſque la mort en enlève un, ils l'enterrent dans le Carbet où il a vêcu, ſans autre cérémonie que de s'enivrer: mais après lui avoir laiſſé le tems de pourrir, ils aſſemblent les Habitans des Carbets voiſins, ils déterrent les os, & les brûlant, ils en mettent la cendre dans leur Ouicou, pour l'avaller dans une Fête éclatante (*v*).

Froger. 1696.

Leur induſtrie.

Quelques-uns de leurs uſages.

Leur Religion.

Etrange reſpect qu'ils marquent à leurs Vieillards.

Antoine *Biet*, qui publia, en 1674 (*x*), la Relation de ce qui s'étoit paſſé, en 1652, dans l'Iſle de Cayenne, pour l'Etabliſſement d'une Colonie Françoiſe, dont le ſuccès ne fut pas plus heureux que celui d'une autre Expédition, entrepriſe quelques années auparavant, dans la même vûe, s'étend beaucoup plus ſur la Deſcription de l'Iſle. Elle ſe nomme *Cayenne*, du nom d'un Fleuve qui la forme. Je ne la puis mieux comparer, dit-il, qu'à l'Iſle de *Camargue*, formée par le Rhône, excepté que celle de Cayenne eſt un peu plus grande. Sa circonférence eſt de quinze ou ſeize lieues. Le courant du Fleuve vient du Midi, & ſe diviſe en deux bras, dont

Deſcription de l'Iſle de Cayenne, par Antoine Biet.

D'où elle tire ſon nom.

(*t*) Pag. 177. (*v*) Pag. 178. (*x*) A Paris, *in*-4°, chez *Clouſier*.

FROGER. 1696.

dont le principal, qui eſt *Cayenne*, ſe jette dans la Mer, à l'Oueſt, & n'a pas moins d'un quart de lieue de large à ſon embonchure. L'autre coule du côté de l'Eſt & prend le nom de *Mahury*, de celui d'une Pointe de terre, où il ſe joint à la Mer. L'Iſle regarde donc la Mer au Nord, la Terre-ferme au Sud, la Pointe de Mahury à l'Eſt, & le Fleuve de Cayenne à l'Oueſt. A l'embouchure de ce Fleuve, elle eſt terminée par une autre Pointe, dont la forme eſt celle d'un croiſſant, de la longueur d'une lieue, & qui finit par deux cornes, dont l'une ſe nomme la *Pointe de Ceperou*. C'eſt à cette Pointe, que dans l'entrepriſe dont Biet raconte l'Hiſtoire, on conſtruiſit un Fort, ſur une petite colline, qui prend ſa racine de la Mer, & monte doucement juſqu'à ſa cime. Il étoit dans une ſituation aſſez commode, excepté qu'on n'y pouvoit eſpérer d'eau que par le ſecours d'une citerne. On y avoit fait un puits, à cent pas de la colline; mais dans la ſuppoſition d'un Siège, il ne pouvoit être d'aucun uſage pour la Place. Le mouillage eſt excellent au pied de la même colline, dans le Canal même du Fleuve, qui peut contenir, entre les deux cornes du croiſſant, plus de cent Vaiſſeaux à l'ancre, ſous la protection du Fort. Des deux côtés de la colline, les Barques & les Chaloupes approchent du rivage à la diſtance d'un pied. C'eſt un autre petit Port, en forme auſſi de croiſſant, dont un petit rocher fait la pointe. Au côté de ce rocher, le rivage de la Mer eſt un beau ſable, d'un quart de lieue de longueur, juſqu'à l'embouchure d'un petit ruiſſeau, qui tarit par intervalles. Tout l'eſpace, depuis le Fort juſqu'au ruiſſeau, eſt un terrein plat & capable de culture.

Pointe de Ceperou, où le premier Fort fut conſtruit.

DE l'autre côté du même ruiſſeau, on rencontre une colline, qui s'avançant un peu dans la Mer, forme une autre Pointe, au pied de laquelle une fontaine ſort ſous une roche. Cette colline, qui fait la ſeconde corne du croiſſant, porte le nom de *Conobebo*. Elle eſt de la même hauteur que celle de Ceperou; & du côté qui regarde l'Eſt, elle eſt ſuivie d'un fort beau rivage, qui s'étend l'eſpace d'un grand quart de lieue, ſous le nom d'*Anſe de Conobebo*. Le terrein en eſt plat, & formé par une autre colline, qui s'avance auſſi en Mer, & qui ſe nomme *Romata*. Le rivage, qui ſuit à l'Eſt, en tire le nom d'*Anſe de Romata*. C'eſt encore un parfaitement beau terrein; mais il n'eſt arroſé d'aucun ruiſſeau. L'extrêmité de cette Anſe eſt fermée de même par une Pointe de terre, après laquelle on trouve l'Anſe, ou le Rivage de *Remire*, qui eſt de la même beauté, & qui s'étend d'une lieue en longueur. C'eſt au milieu de cette Anſe, que dans les deux premières tentatives d'une Colonie, on avoit établi la principale habitation. Mais Biet blâmoit beaucoup ce choix. Il n'y avoit pas d'autre eau que celle de quelques Mares, formées par les pluyes, & l'on étoit obligé d'aller, avec beaucoup de peine, juſqu'à une petite Rivière, qui en étoit à la portée du canon. D'ailleurs, on ne pouvoit eſpérer d'y faire jamais un Port ſûr & commode. La petite Rivière, dont on vient de marquer l'éloignement, eſt extrêmement agréable. Il n'y a point, d'ailleurs, de hautes montagnes dans l'Iſle. On n'y voit que des collines, qui peuvent être cultivées juſqu'au ſommet; & le reſte du terrein, qui eſt fort uni, ſe trouve

Pointe de Conobebo.

Pointe de Romata.

Anſe de Remire.

Digitized by Google

trouve mêlé de ſavanes, ou de belles prairies, dont les herbes ſont excellentes (y). FRODER. 1696.

Création fort ſingulière des Capitaines Indiens.

Biet, dont la ſageſſe & la piété ſont des garants continuels pour la vérité de ſes récits, du moins lorſqu'il les fait ſur le témoignage de ſes propres yeux, rapporte quelques uſages fort ſinguliers des Peuples voiſins de l'Iſle. Ceux qui veulent obtenir la qualité de Capitaines, doivent avoir donné des preuves éclatantes de valeur & de prudence. Ces Elections ſe font après une guerre, & ſont précédées d'exercices qui paroîtront incroyables. Premièrement, raconte Biet, celui qui aſpire à cette grande diſtinction, déclare ſes vûes en revenant dans ſa caſe avec une rondache ſur la tête, baiſſant les yeux, & gardant un profond ſilence. Il n'explique pas même ſon deſſein à ſa femme & à ſes enfans. Mais, ſe retirant dans un coin de la caſe, il s'y fait faire un petit retranchement, qui lui laiſſe à peine la liberté de ſe remuer. On ſuſpend, au-deſſus, le hamac qui lui ſert de lit, afin qu'il n'ait occaſion de parler à perſonne. Il ne ſort de ce lieu que pour les néceſſités de la nature, & pour ſubir de rudes épreuves, que les autres Capitaines lui impoſent ſucceſſivement.

Epreuve ſans exemple.

On lui fait garder, pendant ſix ſemaines, un jeûne fort rigoureux. Toute ſa nourriture conſiſte dans un peu de millet bouilli & de caſſave, dont il ne doit manger que le milieu. Les Capitaines voiſins viennent le viſiter matin & ſoir. Ils lui repréſentent, avec beaucoup de force, que pour ſe rendre digne du rang auquel il aſpire, il ne doit craindre aucun danger; que non-ſeulement il aura l'honneur de la Nation à ſoûtenir, mais à tirer vengeance de ceux qui ont pris en guerre leurs Parens & leurs Amis, & qui leur ont fait ſouffrir une mort cruelle; que le travail & la fatigue ſeront deſormais ſon ſeul partage, & qu'il n'aura plus d'autre voye pour acquérir de l'honneur. Après cette harangue, qu'il écoute modeſtement, on lui donne mille coups, pour lui faire connoître ce qu'il auroit à ſupporter, s'il tomboit entre les mains des Ennemis de ſa Nation. Il ſe tient debout, les mains croiſées ſur la tête. Chaque Capitaine lui décharge, ſur le corps, trois grands coups, d'un fouet compoſé de racines de palmier. Pendant cette cérémonie, les jeunes gens de l'habitation s'employent à faire les fouets; & comme il ne reçoit que trois coups d'un même fouet, il en faut beaucoup lorſque les Capitaines ſont en grand nombre. Ce traitement recommence deux fois le jour, pendant l'eſpace de ſix ſemaines. On le frappe en trois endroits du corps; aux mammelles, au ventre & aux cuiſſes. Le ſang ruiſſelle; & dans la plus vive douleur, il ne doit pas faire le moindre mouvement, ni donner la plus legére marque d'impatience. Il rentre enſuite dans ſa priſon, avec la liberté de ſe coucher dans ſon lit, au-deſſus duquel on met, comme en trophée, tous les fouets qui ont ſervi à ſon ſupplice.

Elles finiſſent encore plus ſingulièrement.

Si ſa conſtance ſe ſoûtient pendant ſix ſemaines, on lui prépare des épreuves d'un autre ordre. Tous les Chefs de la Nation s'aſſemblent, parés ſolemnellement, & viennent ſe cacher aux environs de la caſe, dans des buiſſons,

(y) Voyage Equinoxial, ou Relation &c. *pag.* 95 & précédentes.

FROGER. 1696.

buiſſons, d'où ils pouſſent d'horribles cris. Enſuite, paroiſſant tous avec la fléche ſur l'arc, ils entrent bruſquement dans la caſe; ils prennent le Novice, déja fort exténué de ſon jeûne & des coups qu'il a reçus; ils l'apportent dans ſon hamac, qu'ils attachent à deux arbres, & d'où ils le font lever. On l'encourage, comme la premiére fois, par un diſcours préparé; & pour eſſai de ſon courage, chacun lui donne un coup de fouet, beaucoup plus fort que tous les précédens. Il ſe remet dans ſon lit. On amaſſe, autour de lui, quantité d'herbes très-fortes & très-puantes, auxquelles on met le feu, ſans que la flamme puiſſe le toucher, mais pour lui en faire ſentir ſeulement la chaleur. La ſeule fumée, qui le pénétre de toutes parts, lui fait ſouffrir des maux étranges. Il devient à demi fou dans ſon hamac; & s'il y demeure conſtamment, il tombe dans des pamoiſons ſi profondes, qu'on le croiroit mort. On lui donne quelques liqueurs, pour lui faire rappeller ſes forces; mais il ne revient pas plutôt à lui-même, qu'on redouble le feu, avec de nouvelles exhortations. Pendant qu'il eſt dans ces ſouffrances, tous les autres paſſent le tems à boire autour de lui. Enfin, lorſqu'ils croyent le voir au dernier degré de langueur, ils lui font un collier & une ceinture de feuilles, qu'ils rempliſſent de groſſes fourmis noires, dont la picqûre eſt extrêmement vive. Ils lui mettent ces deux ornemens, qui ont bien-tôt le pouvoir de le reveiller par de nouvelles douleurs. Il ſe léve; & s'il a la force de ſe tenir debout, on lui verſe, ſur la tête, une liqueur ſpiritueuſe, au travers d'un crible. Il va ſe laver auſſi-tôt, dans la Rivière, ou la Fontaine la plus voiſine; & retournant à ſa caſe, il y va prendre un peu de repos. On lui fait continuer ſon jeûne, mais avec moins de rigueur. Il commence à manger de petits oiſeaux, qui doivent être tués par la main des autres Capitaines. Les mauvais traitemens diminuent, & la nourriture augmente par degrés, juſqu'à-ce qu'il ait repris ſon ancienne force. Alors, il eſt proclamé Capitaine. On lui donne un arc neuf, & tout ce qui convient à ſa dignité. Cependant ce rude apprentiſſage ne fait que les petits Chefs Militaires. Pour être élevé au premier rang, il faut être en poſſeſſion d'un Canot, qu'on doit avoir fait ſoi-même; ce qui demande encore un travail long & pénible (z).

Autre condition pour les grands Capitaines.

Méthode auſſi étrange pour la création des Piayes, ou des Médecins.

LA méthode du Pays, pour faire les *Piayes* (a), qui ſont les Médecins, n'eſt pas moins remarquable. Celui qui aſpire à cette grande diſtinction, paſſe d'abord environ dix ans chez un ancien Piaye, qu'il doit ſervir en recevant ſes inſtructions. L'ancien obſerve s'il a les qualités néceſſaires. L'âge doit être au-deſſus de vingt-cinq ans.

LORSQUE le tems de l'épreuve eſt arrivé, on fait jeûner le Novice avec plus de rigueur encore que les Capitaines. Il eſt exténué juſqu'à manquer de force. Les anciens Piayes s'aſſemblent, & ſe renferment dans une caſe, pour lui apprendre le principal myſtère de leur Art, qui conſiſte dans l'évocation de certaines Puiſſances, que Biet croit celles de l'Enfer. Au-lieu de le fouetter, comme les Capitaines, on le fait danſer avec ſi peu de relâche, que dans ſa foibleſſe il tombe ſans connoiſſance. Mais on la lui rappelle, avec

(z) *Ibidem*, pag. 376 & ſuivantes.

(a) Froger donne ce nom à leur Divinité.

avec des ceintures & des colliers remplis de groſſes fourmis noires. Enſuite, pour le familiariſer avec les plus violens remèdes, on lui met, dans la bouche, une eſpèce d'entonnoir, par lequel on lui fait avaller un grand vaiſſeau de jus de tabac. Cette étrange médecine lui cauſe des évacuations qui vont juſqu'au ſang, & qui durent pluſieurs jours. Alors on le déclare Piaye, & revêtu de la puiſſance de guérir toutes ſortes de maladies. Cependant, pour la conſerver, il doit obſerver un jeûne de trois ans, qui conſiſte, la première année, à ne manger que du millet & de la caſſave; la ſeconde, à manger quelques crabbes avec cette eſpèce de pain; & la troiſième, à ſe contenter encore d'y joindre quelques petits oiſeaux. Mais la plus rigoureuſe partie de cette abſtinence eſt la privation des liqueurs fortes. Ils n'ont le droit de ſe faire appeller à la viſite des Malades, qu'après avoir achevé ce long cours d'épreuves & de pénitences. L'évocation des Puiſſances infernales ne mérite pas le ſoin que Biet a pris d'en rapporter toutes les circonſtances: mais ſon récit demande plus d'attention lorſqu'il vante la connoiſſance que ces Barbares ont d'un grand nombre de ſimples, „ avec „ leſquelles ils font des cures admirables. Ils ont des racines, qui guériſ„ ſent les playes les plus empoiſonnées, & qui ont la force d'en tirer les „ fléches rompues". Biet aſſure qu'il en a vû les effets, & qu'en ayant obtenu quelques-unes, il les planta dans l'Iſle de la *Barbade* (*b*). Pourquoi les

FROGER. 1696.

Simples d'une vertu admirable.

(*b*) *Ibid.* pag. 388 & précédentes. Le même Voyageur fait quelques obſervations curieuſes ſur la Langue de cette Côte. Elle eſt, dit-il, d'une ſingulière ſtérilité. Comme ces Sauvages ne connoiſſent aucune ſorte d'Art, de Science, ni de Religion, ils n'ont que les mots qui leur ſervent à communiquer entr'eux & à nommer ce qu'ils comprennent par le miniſtère des ſens. Auſſi n'a-t-on pas beſoin de beaucoup de tems ni de peine pour les entendre. „ Des huit „ parties de l'Oraiſon, dont nous compo„ ſons un diſcours, ils n'en ont que deux; „ ſçavoir, le Nom des choſes, & le Verbe, „ pour repréſenter les actions & les paſſions. „ Ils ont deux ſortes de Noms, le Subſtan„ tif & l'Adjectif; mais ſans diſtinction de „ Nombre, ſans Cas & ſans Articles. S'ils „ veulent nommer du Pain, ils diſent „ *Meiou*. S'ils veulent dire qu'il appartient „ à Pierre, ils diſent *Meiou Pierre*". Cependant on peut dire qu'ils ont un Vocatif; car ils s'appellent fort bien entr'eux; à moins que le ton ſeul ne leur en tienne lieu. Au lieu de Pluriel, ils ſe ſervent du mot *Papo*, qui ſignifie tous. Lorſqu'ils veulent repréſenter un nombre fort grand, qu'ils ne peuvent compter, ils montrent leurs cheveux, en prononçant le nom *Taponimé*, qui veut dire beaucoup. Ils n'ont qu'une ſeule terminaiſon pour tous les Genres. S'ils veulent exprimer les qualités contraires à celles de leurs Adjectifs, ils y ajoûtent la négation *Ous*, qui ſignifie proprement Non. Par exemple, les François ſont bons, *Francici troupa*. Les François ſont mauvais, *Francici troupa ous*. Ils ont les Pronoms démonſtratifs, moi, toi, lui, qui ſervent pour tous les poſſeſſifs, & pour diſtinguer les Perſonnes des Verbes. *Aou* ſignifie moi, nous, je, mien, & nôtre. *Amoré*, toi, tu, vous, vôtre. *Moé*, il, ils, lui, eux & leur. Ils n'ont pas de Pronom relatif, ni de Verbe ſubſtantif, ni de Conjugaiſon des Verbes, ni de Paſſif. A l'égard des Nombres, ils ne comptent que juſqu'à quatre: 1, *Annik*; 2, *Oko*; 3, *Orona*; 4, *Acourabamé*. Pour exprimer cinq, ils montrent les cinq doigts d'une main; tous les doigts des deux mains pour exprimer dix; & ceux des mains & des pieds pour exprimer vingt. *Opoupomé* ſignifie deux fois les mains & les pieds. S'ils veulent exprimer un plus grand nombre, ils ſe ſervent de leurs nœuds. Biet joint, à pluſieurs autres remarques, un petit Dictionnaire des mots qu'il a pû recueillir. Une ſingularité qu'il fait obſerver encore, c'eſt qu'il y a quelque différence entre le langage des hommes & celui des femmes. Les hommes ajoûtent à la fin du mot, *bo* ou *bon*; & les femmes ajoûtent *ri*. Par exemple, pour dire, *je vais à Ceperou*, un homme dit, *aou Ceperoubo* ou *Ceperouban niſau*; une femme, *aou Ceperiri niſan*. Biet n'explique pas d'où cette différence eſt priſe. *Ibid, pag. 594 & ſuivantes.*

FROGER. 1696. les François de la Cayenne, à qui ces connoiſſances doivent être familières, ne nous communiquent-ils pas un tréſor plus précieux que toutes les productions de leur Iſle?

Intempérance des gens de Mer. L'ESCADRE Françoiſe paſſa trois ſemaines à rétablir ſes Malades. Froger fait une remarque badine ſur l'intempérance des gens de Mer. Il étoit arrivé depuis deux jours, à Cayenne, un Vaiſſeau Marchand, chargé de vin & d'eau-de-vie. Comme les Equipages de l'Eſcadre reçurent leur ſolde pour nn mois, & que depuis long-tems ils n'avoient trouvé une ſi belle occaſion, ils bûrent, en huit jours, non-ſeulement la cargaiſon du Marchand, mais encore tout ce qu'il y avoit de vin & d'eau-de-vie dans l'Iſle.

1697. M. de Genes fit lever l'ancre le 25 Janvier; & paſſant par la Martiniqne & la Guadeloupe, ſans autre vûe apparemment que de protéger le Commerce François, il remit à la voile le 10 de Février 1697. Depuis le débouquement des Antilles, juſqu'aux Iſles Açores, on ne ceſſa point de voir des herbes, qui viennent, dit-on, du Canal de Bahama, d'où elles ſont jettées fort au large par la rapidité des Courans, & diſperſées dans toute cette Mer par les vents d'Aval, qui règnent continuellement ſur les Côtes de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre. Le 21 d'Avril, l'Eſcadre vint mouiller heureuſement (*c*) devant la Rochelle.

Retour de l'Eſcadre à la Rochelle.

(*c*) Un Vaiſſeau, que les vents en avoient ſéparé le 14, étoit entré dans ce Port avant elle. Pendant les cinq derniers jours, M. de Genes, manquant de vivres, fut obligé d'employer le ſucre & le cacao des Marchands, pour faire du chocolat à ſon Equipage. Cette liqueur étoit aſſez nourriſſante pour tenir lieu de repas aux Matelots; mais ils ne s'en accommodoient point, parcequ'elle leur étourdiſſoit la tête. *Pag.* 225.

WOODES ROGERS.

§. VIII.

Voyage de Woodes Rogers aux Indes Orientales, par le Sud-Oueſt.

Introduction. DE pluſieurs obſervations politiques, qui ſervent d'introduction à ce Journal, on croit devoir détacher celles qui jettent du jour ſur les vûes des Anglois, dans leurs Navigations à la Mer du Sud par les Détroits, & qui appartiennent par conſéquent à l'objet de cet Article. Drake, Candish & Narborough ne ſe ſont pas expliqués avec tant de bonne foi. D'ailleurs les circonſtances ayant changé, depuis le commencement du dix-huitième ſiècle, il paroît néceſſaire d'expliquer les nouveaux motifs qui portoient les Anglois à tenter les mêmes entrepriſes.

Eclairciſſement ſur les Voyages des Anglois par le Sud-Oueſt. WOODES *Rogers* commence par une courte peinture des intérêts de ſa Nation, juſqu'au tems de ſon départ. Il repréſente l'Eſpagne ſi jalouſe du Commerce de la Mer du Sud, que dans ſes Traités avec les autres Nations, elle n'avoit jamais voulu permettre, ſans quelque dure reſtriction, que leurs Vaiſſeaux touchaſſent au rivage de cette Côte. „ Les tréſors immenſes des „ Indes Occidentales ſe rendoient, dit-il, tous les ans au Port de Cadix, „ où la plûpart des Nations de l'Europe avoient plus ou moins d'intérêt. Nos „ marchandiſes y étoient embarquées tous les ans, ſous les noms de nos „ Facteurs Eſpagnols, ou vendues aux Marchands de cette Nation, qui les

„ envo-

„ envoyoient aux Indes pour leur compte; & nous avions, au retour, de „ l'or, de l'argent, & d'autres richeſſes. Il y avoit d'ailleurs un Commer- „ ce ſecret, par la voye de la Jamaique, ſur les Côtes de la Mer du Nord; „ mais il ſe faiſoit avec beaucoup de riſque, parceque les Garde-Côtes „ Eſpagnols enlevoient tous les Vaiſſeaux Anglois qu'ils pouvoient ſurpren- „ dre. Cependant, comme nous leur fourniſſions de meilleures denrées, „ & à plus bas prix, qu'ils ne les avoient de leurs Galions, non-ſeulement „ leurs Marchands, mais leurs Garde-Côtes mêmes, trafiquoient ſourdement „ avec nous, lorſqu'ils y voyoient de la ſûreté". Woodes Rogers.

Tel étoit le négoce de l'Angleterre avec l'Eſpagne, juſqu'à la grande Alliance de 1701. La Maiſon d'Autriche, incapable par elle-même de ſe remettre en poſſeſſion de cette Couronne, implora le ſecours des Anglois & des Provinces-Unies. Alors, pour dédommager ſes Alliés des fraix de la guerre, elle leur accorda la propriété de toutes les Terres & des Villes de la domination Eſpagnole, qu'ils pourroient obtenir par la voye des armes. Mais les François entreprirent de les devancer. Dès l'année 1698, ils avoient envoyé, de la Rochelle à la Mer du Sud, deux Vaiſſeaux chargés des productions de leurs Manufactures, ſous le Commandement de *Beauchêne-Gouin*, de Saint Malo, pour eſſayer d'y établir quelque Commerce (*a*). Le ſuccès avoit ſi bien répondu à leurs eſpérances, qu'ils continuèrent d'y faire un trafic d'une vaſte étendue; & que dans une ſeule année, on y vit juſqu'à dix-ſept de leurs Vaiſſeaux, de Guerre ou Marchands. Woodes Rogers ne craint pas d'avancer, ſur des témoignages, qu'il croit certains, „ que dans les premières années de ce ſiècle, ils apportèrent en France, „ ſans aucune exagération, plus de cent millions de riſdales, qui montent „ preſqu'à vingt-cinq millions de livres ſterling; outre ce qu'ils acque- „ roient par leur trafic à la Mer du Nord, en ſervant de Convoi aux Ga- „ lions ou à la Flotte d'Eſpagne, pour le voyage & le retour des Indes Oc- „ cidentales. C'eſt par ces deux moyens, qu'ils ſe rendirent abſolument „ maîtres d'un Commerce ineſtimable, qui les mit en état de réſiſter à la „ plûpart des Puiſſances de l'Europe, & de ſoûtenir une guerre, ſous le poids „ de laquelle ils auroient ſuccombé ſans cette reſſource".

L'Auteur n'examine point ce qui empêcha ſa Nation, de tirer plus d'avantages de ſon alliance avec la Maiſon d'Autriche, & d'envoyer, au commencement de la guerre, quelque Colonie dans la Mer du Sud: mais il n'a beſoin, dit-il, que de ſon expérience, pour aſſurer que cette entrepriſe pouvoit réuſſir; & s'il avoit eu des forces ſuffiſantes, pendant le Voyage qu'il fit dans cette Mer, il lui auroit été facile de former divers Etabliſſemens. Après avoir réfléchi ſur les objections, il n'en trouve que quatre, auxquelles on doive s'arrêter. 1°. Qu'il eſt difficile à pluſieurs Vaiſſeaux de faire un ſi long Voyage de conſerve. 2°. Qu'il ne l'eſt pas moins de ſe munir de vivres & d'autres ſecours, pour aller & revenir, dans la ſuppoſition de quelque diſgrace. 3°. Qu'il y a peu d'apparence d'y pouvoir mener

Obſervations de Rogers ſur les intérêts de ſa Nation.

Objections qu'il ſe fait.

(*a*) L'Auteur cite ici le Journal de ce Commandant, qui n'a jamais été publié, mais dont il ſe vante d'avoir une Copie. Voyez ci-deſſous.

WOODES ROGERS.

ner assez de monde, pour en former une véritable Colonie. 4°. Qu'elle ne pourroit empêcher d'autres Nations d'y trafiquer, ni réussir peut-être elle-même dans ce Commerce.

Comment il y répond.

ROGERS croit bien répondre à la première, en établissant, par son expérience, que plusieurs Vaisseaux peuvent faire ensemble le Voyage autour du Monde. On n'ignore point, ajoûte-t'il, que des Flottes entières vont aux Indes Orientales & reviennent de conserve, quoique le Voyage soit beaucoup plus long. Aux deux objections suivantes, il répond, que les deux Vaisseaux, dont il commandoit l'un, avoient à bord plus de monde, qu'on n'en met ordinairement sur des Bâtimens du même port, & qu'ils ne laissoient point d'avoir des vivres pour seize mois ; d'où il conclut que des Vaisseaux de guerre & de transport, bien équipés, peuvent achever cette expédition, & porter des vivres au moins pour une année. Il veut même que pour chaque Vaisseau de guerre, on puisse accorder un Vaisseau chargé de vivres, qui en porteroit pour neuf ou dix mois de plus, parcequ'il n'auroit que le petit nombre de Matelots qui lui seroit nécessaire pour la manœuvre. On transporteroit donc assez de monde pour former une Colonie, & des vivres pour vingt-deux mois, qui seroient plus de tems qu'on n'en a besoin pour le Voyage à la Mer du Sud & pour le retour. D'un autre côté, si quelque Vaisseau venoit à s'écarter, il se retrouveroit infailliblement aux lieux marqués pour les rendez-vous. Tous les Navigateurs ont trouvé ce Voyage facile, dans la saison favorable ; & les Equipages mêmes jouissent d'une santé plus ferme, que ceux qui vont aux Indes Occidentales par les Mers du Nord. On peut se rafraîchir, aux Isles du Cap-Verd & au Brésil. La plus longue distance, de ces deux endroits à la Mer du Sud, n'est guères de plus que dix semaines. On arrive alors au Chily, dont le climat est si doux, & s'accorde si bien avec la constitution des Européens, que leurs Malades s'y rétablissent bien-tôt.

ENFIN, pour réponse à la quatrième objection, Rogers suppose que l'Angleterre peut fournir des marchandises, non-seulement meilleures, mais à plus vil prix que les autres Nations de l'Europe. Les Anglois, dit-il, trouveroient à négocier avantageusement dans la Mer du Sud, puisque les Espagnols font un prodigieux débit des productions de l'Europe, par la voye de Porto-Bello, de Carthagene & de Panama, & puisque les François y ont porté leurs marchandises, à des prix si fort au-dessous de ce qu'elles coûtoient par l'ancienne route, que le Commerce de la Flotte & des Galions de la vieille Espagne sembloit toucher à sa ruine.

Aveu contraire à ses espérances.

MAIS, après avoir établi ces principes, Rogers, se défiant du succès de la grande Alliance, fait un aveu, qui s'accorde mal avec le dessein qu'il avoit d'exciter sa Nation au Commerce de la Mer du Sud. „ Il est certain, dit-il, qu'en guerre ou en paix, nous n'y maintiendrons jamais nos „ avantages, sans une Colonie : mais, s'il m'est permis de m'expliquer „ ouvertement, il n'est guères probable que nous puissions rétablir nôtre „ Commerce en Espagne, pendant que cette Couronne sera sur la tête d'un „ Monarque François. En vain aspirons-nous au Commerce de la Mer du „ Sud. Nous n'y réussirons pas, si nous ne nous en saisissons pendant la „ guerre, pour obtenir qu'il nous soit confirmé par un Traité ".

CE

Woodes Rogers. 1708.

Ce fut apparemment l'opinion qu'on avoit de l'Auteur de ces raiſonnemens, qui lui fit confier, en 1708, le Commandement d'un des deux Vaiſſeaux, nommés le *Duc* & la *Ducheſſe* (*b*), qui avoient été équipés à la Rade Royale, proche de Briſtol, pour aller croiſer dans la Mer du Sud; tous deux bien fournis de tout ce qui eſt néceſſaire pour un Voyage de long cours. On prend encore une plus haute idée de ſa Commiſſion, en le voyant accompagné du fameux Guillaume *Dampier*, qui s'étant deja ſignalé par de célèbres Voyages, ne dédaigna point de prendre ſous lui la qualité de premier Pilote. Ils mirent à la voile le 2 d'Août. Jamais il n'y eut d'inſtructions plus ſages, que celles qu'ils avoient reçues de leurs Armateurs, ni de conſeil mieux règlé que celui qui fut établi dans les deux Vaiſſeaux; & pour conſerver une Relation exacte & fidèle de tout ce qui devoit arriver pendant le Voyage, Rogers ſe pourvut d'un Livre blanc, qui fut expoſé à la vûe de tout l'Equipage, & ſur lequel on écrivoit chaque événement, avec liberté, pour tout le monde, de corriger ſur le champ les moindres erreurs (*c*). Au-reſte, quoiqu'on ne puiſſe mal juger en effet de la fidélité d'un Journal, qui fut compoſé avec tant de précaution, on ne doit pas la même confiance à tous les détails hiſtoriques, qui n'y ont été joints qu'après le retour, & qui compoſent au moins les trois quarts de l'Ouvrage (*d*). Exceptons-en néanmoins l'Extrait que Rogers donne, en peu de mots, du Journal de Beauchêne-Gouin. Cette Piéce, n'ayant jamais été publiée, mérite d'être ici conſervée, dans une Note (*e*).

Départ de la Rade Royale.

Remarques ſur le Journal de Rogers.

Il n'y a rien de plus curieux & de plus important dans la Navigation des

(*b*) Le *Duc*, monté de trente canons & de cent quatre-vingt-trois hommes, & la *Ducheſſe* de vingt-ſix canons & cent cinquante-un hommes. *Pag* 30. R. d. E.

(*c*) Edition d'Amſterdam 1716, 2 vol. *in*-12.

(*d*) La plûpart ſont tirés de ſources ſuſpectes; ſur-tout ceux qui regardent les Jéſuites du Paraguay.

(*e*) Beauchêne-Gouin, dit-il, le dernier Navigateur, du moins que je ſache, qui ait paſſé par le Détroit de Magellan, y donna fond au Cap *des onze mille Vierges*, (ou *de la Vierge*) le 24 Juin 1699. Il y fut retenu quelques jours par les vents contraires. Le 3 de Juillet, il relâcha dans le Port *de Famine*; & quoique ce fût ici la plus rude ſaiſon de l'année, le climat, depuis l'embouchure du Détroit juſqu'à ce Havre, lui parut auſſi tempéré qu'en France. Il y trouva quantité de bois pour le chauffage; mais il y eſſuya de groſſes bourraſques de pluyes & de neiges, qui venoient de l'Oueſt. Il compte qu'il ſeroit facile de s'y établir, dans un quartier du Pays, qui s'étendroit plus de vingt lieues; & qu'on pourroit ſemer du grain, & nourrir du bétail, dans l'Iſle *Eliſabeth*. A la vûe des feux qu'il découvrit ſur la *Terre De-Fuego*, il s'y rendit avec ſa Chaloupe, & il trouva que les Naturels du Pays y alloient par bandes de cinquante ou ſoixante; qu'ils étoient doux & humains, mais fort miſérables; qu'ils n'avoient, pour tout habit, qu'une eſpèce de tunique, qui ne leur paſſe point les genoux, faite de peaux de bêtes ſauvages, dont leurs cabanes, formées de pieux, ſont auſſi couvertes. Quelques-uns même ſe rendirent à bord de ſon Vaiſſeau, qui étoit à cinq lieues du rivage; & jamais il n'alloit à terre, qu'ils ne vinſſent en foule lui demander l'aumône. Le 16 d'Août, il remit à la voile; & comme il avoit promis, à ceux qui devoient le ſuivre de France, qu'ils trouveroient de ſes Lettres au Port *Galant*, il y toucha. Il obſerve que le Climat & la Navigation varient beaucoup dans ces Détroits, que les raffales y ſont violentes, & les bons mouillages très-rares. Il vit, à [l'oppoſite de] l'Embouchure du Détroit de *Saint Jérôme*, une Iſle, qui n'eſt marquée dans aucune Carte, & qui a deux bons Havres, dont il nomma le plus conſidérable, *Port Dauphin*; & le moindre, *Port de Philippeaux*. Il prit poſſeſſion de l'Iſle, & lui donna le nom d'*Iſle de Louis le Grand*. Le Paſſage de ces Détroits, dit-il, eſt ſûr dans

Woodes Rogers. 1708.

des deux Vaiſſeaux Anglois, que de les voir entrer dans la Mer du Sud, ſans paſſer par les routes connues, & s'en ouvrir par conſéquent une nouvelle, qui n'eſt ni celle de Magellan, ni celle de le Maire. Comme le Journal ne porte point d'autre éclairciſſement que les hauteurs, il faut néceſſairement les ſuivre, pour ſe former quelque idée de cette courſe.

Par quelle voye Rogers paſſe dans la Mer du Sud.

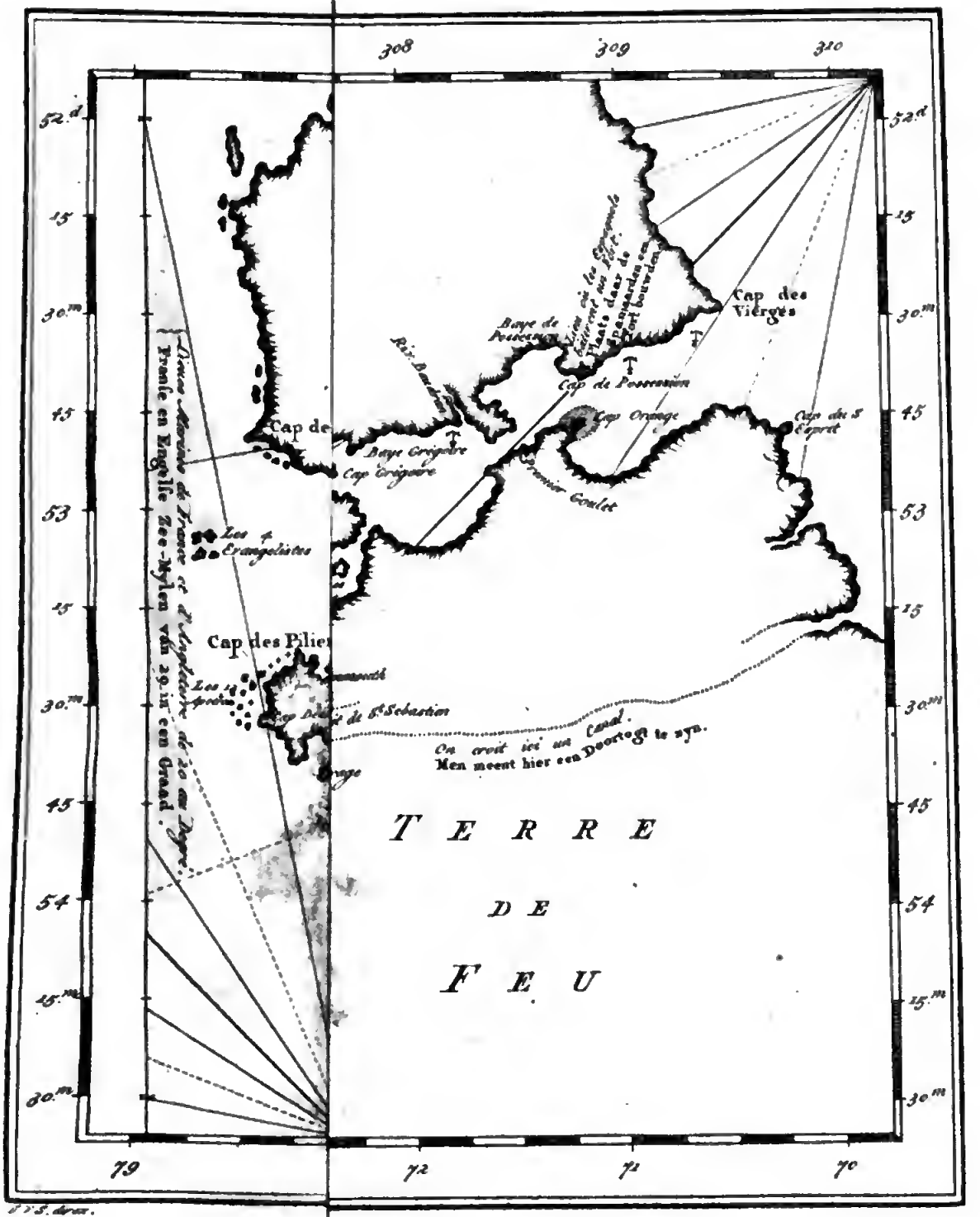
Le 21 de Décembre, le *Duc*, commandé par Rogers, ſe trouva par les quarante-huit degrés cinquante minutes de Latitude Méridionale. Il avoit déja vû, depuis quelques jours, quantité de joncs marins fort hauts, preſque tout ronds & branchus, qui paroiſſoient ſur divers rochers. Le 23, à dix heures du matin, ayant rejoint la *Ducheſſe*, ils découvrirent la Terre, qui portoit au Sud-Sud-Eſt, à neuf lieues de diſtance. Elle ſe préſenta d'abord ſous la forme de trois Iſles, qui ſembloient ſe multiplier à meſure qu'ils en approchoient. A midi, ils l'eurent au Sud-Oueſt, à ſix lieues de ſon extrêmité Occidentale. Ils virent alors que ce qu'ils avoient pris pour des Iſles ſe joignoit avec la Terre baſſe. Mais un vent frais d'Oueſt les empêcha d'y arriver, & les obligea de ſe tenir à trois ou quatre lieues de la Côte, qui couroit, autant qu'ils en purent juger, Eſt-Nord-Eſt & Oueſt-Sud-Oueſt. Ils reconnurent enfin que c'étoient les Iſles de *Falkland*, que peu de Cartes décrivent, & qu'aucune ne place juſte, quoiqu'elles s'accordent aſſez bien à l'égard de leur Latitude. Leur milieu eſt ſous le cinquante-unième degré de Latitude Méridionale, & Rogers lui donne ſoixante-un

Situation des Iſles de Falkland.

dans la bonne ſaiſon, mais très-difficile en Hyver. Il en ſortit, pour entrer dans la Mer du Sud, le 21 de Janvier 1700, & il alla viſiter le Port de *San-Domingo*, qui eſt la frontière des Eſpagnols, & le ſeul lieu où il croit qu'on puiſſe, aujourd'hui, faire un Etabliſſement, parceque tout le reſte eſt occupé. Il y arriva le 3 de Février; & le 5, il jetta l'ancre à l'Eſt d'une Iſle, qui porte différens noms, mais que les derniers Voyageurs appellent *Sainte Magdelaine*. Son premier Lieutenant, qu'il y envoya pour en prendre poſſeſſion, lui rapporta qu'elle étoit fort agréable, & lui fit voir des buiſſons d'une grande beauté, avec des pois en fleur, qu'il y avoit trouvés à l'Eſt: d'où Beauchêne-Gouin conjecture, qu'on pourroit s'y établir, quoiqu'il avoue d'ailleurs que l'air y eſt très-humide, par les pluyes & les brouillards, qui viennent des montagnes, dont elle eſt environnée. Il voulut paſſer enſuite à la découverte de quatre Iſles, qui ſont à la vûe de celle-ci & du Continent: mais, un vent du Nord-Oueſt & l'épaiſſeur de la brume lui ayant fait perdre la Terre de vûe, il eut le chagrin de ne pouvoir découvrir toute cette frontière. Il ajoûte, que le Pays eſt rempli de hautes montagnes, juſqu'à la Mer, & que le Capitaine d'un Vaiſſeau Eſpagnol, qui avoit paſſé l'Hyver dans ces Quartiers, l'aſſura qu'on y trouve un bon Port, où les Vaiſſeaux peuvent être amarrés à de gros arbres; mais qu'on y voit peu d'Habitans ſur la Côte, & qu'ils vivent comme ceux du Détroit de Magellan.

Après avoir fait un aſſez bon Commerce avec les Indiens de la Côte du Chily, il retourna, au mois de Janvier, par le Cap de *Horn*, qu'il place ſous le cinquante-huitième degré quinze minutes de Latitude Auſtrale, & ſon paſſage fut extrêmement heureux; mais il ne vit point la Terre juſqu'au 19, qu'il découvrit, à cinquante-deux degrés quelques minutes, une petite Iſle de trois ou quatre lieues de circonférence, qui n'eſt pas marquée dans les Cartes. Il trouva de gros Courans à peu de diſtance de cette Iſle; & le 20, il ſe rendit à celle de Sebald de *Weert*, dont le terrein eſt marécageux, ſans arbres, mêlé de quelques montagnes, & n'a pour Habitans qu'un grand nombre d'oiſeaux de Mer. *Ibid. pag. 287 & précédentes.*

Nota. Dans la Carte réduite du Détroit de Magellan, que nous donnons, M. Bellin renvoyant à cette Note, remarque, qu'il a dreſſé cette Carte ſur les Mémoires & les Plans qui ont été levés par le Sr. *Labat*, Ingenieur, embarqué ſur le Vaiſſeau de M. de Beauchêne, en 1699 & ſuivantes, & qui a ſéjourné ſept mois dans le Détroit. Il ajoûte, qu'on n'a pu en placer tous les détails dans la nouvelle Carte. R. d. E.


308
309
310
52.d
15
30.m
45
53
54
15.m
79
72
71
70
Cap des Vierges
Cap de Penemuin
Cap Orange
Cap de S Esprit
Baye Grigore
Cap Grigore
Cap de
Les 4 Evangelistes
Cap des Pilier
Les 11 Apostles
Cap de St Sebastien
Baye
Detroit
On croit ici un Canal.
Men meent hier een Doortogt te zyn.
TERRE
DE
FEU
Route Marine de France et d'Angleterre de 20 en Degré.
Franse en Engelse Zee-Mylen van 20 in een Graad.

un degrés cinquante-quatre minutes de Longitude Oueſt de Londres. Ces deux Iſles s'étendent, en longueur, d'environ deux degrés; meſure, néanmoins, qui ne put être priſe qu'à vûe d'œil. Le meme jour, dans l'incertitude de leur étendue à l'Eſt, on mit à la cape, depuis huit heures du ſoir juſqu'à trois du matin. On avoit paſſé, entre deux & trois heures après midi, devant un gros Rocher blanc, haut & rond, qui avoit paru iſolé, à trois lieues du rivage, & qui ne reſſemble pas mal à celui qu'on nomme *Faſtnele*, à l'Oueſt du Cap Clear, en Irlande. La Côte a preſqu'auſſi le même aſpect que celle de Portland, quoiqu'elle ſoit moins haute. A quatre heures, on avoit eu, au Sud-Eſt-Quart-de-Sud, à la diſtance de ſept lieues, ſon extrêmité Nord-Eſt; & le Rocher blanc, au Sud, à trois lieues de diſtance. A ſix heures, la Terre la plus Orientale, dont on eut la vûe, étoit au Sud-Eſt, à ſept lieues. Tous les côteaux avoient l'apparence d'un bon terrein. La pente en eſt facile, garnie de bois, & le rivage ne manque point de bons Havres.

Woodes Rogers. 1708.

Autres obſervations.

Le 25, après avoir fait route Sud-Eſt, à cinquante-deux degrés de Latitude, on revit la Terre à midi. Elle couroit au Sud, depuis le Rocher blanc. A ſix heures du ſoir, on la perdit de vûe, ſans avoir pû reconnoître ſi elle étoit habitée. Le 26, à midi, on vit, à l'Oueſt-Nord-Oueſt, à quatre lieues de diſtance, une petite Iſle baſſe, qui n'eſt pas marquée ſur les Cartes. On étoit à cinquante-trois degrés onze minutes; & le vent, qui avoit été fort variable, depuis le ſoir du jour précédent, s'étoit remis du Nord-Nord-Eſt au Sud. On courut, le lendemain, à l'Eſt, depuis la petite Iſle baſſe, & la Latitude ſe trouva de cinquante-quatre degrés quinze minutes. Le 30, elle étoit de cinquante-huit degrés vingt minutes. Le premier & le ſecond jour de Janvier, les vents étant de l'Oueſt-Sud-Oueſt au Nord-Oueſt, accompagnés de brume, on reſſentit un froid très-vif. Le 5, la Mer devint ſi groſſe, que la *Ducheſſe* eut beaucoup à ſouffrir. On fit route avec un vent d'Oueſt-Nord-Oueſt, & la Latitude Méridionale fut de ſoixante degrés cinquante-huit minutes. Les vents furent à-peu-près les mêmes, avec des ondées de grêle & de pluye juſqu'au 10. On n'avoit point ici de nuit, ſous le ſoixante-unième degré cinquante-trois minutes de Longitude, Oueſt, de Londres. Le Conſeil des deux Vaiſſeaux ne jugea point à propos d'avancer au-delà; & c'eſt peut-être plus loin, qu'aucun Navigateur ait jamais pénétré au Sud (*f*).

1709.

Juſqu'où Rogers s'avance au Sud.

Le 15, après avoir eu des vents modérés & variables, on en trouva un frais du Sud-Oueſt; & la hauteur étant de cinquante-ſix degrés, on reconnut qu'on étoit dans la Mer du Sud, après avoir fait le tour du Cap de *Horn* (*g*). Le 20, à trois heures après midi, on vit, à l'Eſt-Quart-de-Nord-Eſt, à dix lieues de diſtance, la haute Terre voiſine du Port *Saint Etienne*, ſur la Côte de *Patagonie*, dans la Mer du Sud, à quarante-ſept degrés de Latitude. Le 22, on revit la même Côte, à quarante-quatre degrés neuf minutes. Les Equipages avoient commencé à ſe reſſentir des fatigues

Il ſe trouve dans la Mer du Sud ſans le ſçavoir.

(*f*) Pag. 171 & précédentes. Les Hollandois ont été depuis, juſqu'au-delà du ſoixante-ſixième degré de Latitude Méridionale; mais ſans faire d'autres découvertes. R. d. E.

(*g*) *Ibidem.*

Woodes Rogers. 1709.

tigues d'une ſi longue route, & ſouhaitoient impatiemment d'arriver à l'Iſle *Juan Fernandez*. Mais toutes les Cartes différant alors ſur ſa poſition, c'étoit un nouveau ſujet d'incertitude. A trente-ſix degrés trente-ſix minutes de Latitude, la variation de l'Aiguille fut de dix degrés au Nord. Cinq jours après, les Anglois eurent la vûe de l'Iſle, qu'ils cherchoient comme au hazard.

Ce n'eſt pas pour en donner ici la Deſcription, qu'on y a conduit les deux Vaiſſeaux. Elle ſera réſervée à des Navigateurs plus modernes, dont les obſervations ſemblent avoir acquis plus de poids par un long ſéjour. Mais on ne croit pas devoir dérobber, à Rogers, l'honneur d'un récit qui ſe trouve cité dans quantité d'autres Relations, & qui jette beaucoup d'agrément dans la ſienne.

Hiſtoire d'Alexandre Selkirk, Ecoſſois, abandonné dans l'Iſle Juan Fernandez.

Le premier de Février, à quatre lieues de l'Iſle, il mit ſa Chaloupe en Mer, pour aller reconnoître la Terre. Tandis qu'on attendoit ſon retour, on vit, à l'entrée de la nuit, un grand feu ſur le rivage. Ce ſpectacle fit juger qu'il y avoit, à l'ancre, quelques Vaiſſeaux Eſpagnols ou François; & dans la néceſſité où l'on étoit de faire de l'eau & des vivres, on prit la réſolution de les attaquer. Cependant, le lendemain, à la vûe de la Baye du milieu, où l'on s'attendoit à rencontrer l'Ennemi, on n'apperçut aucun Vaiſſeau, non plus que dans l'autre Baye au Nord-Oueſt; & ces deux Bayes ſont néanmoins les ſeuls endroits où l'on puiſſe mouiller. On crut alors qu'il y avoit eu quelque Bâtiment, qui, ne ſe trouvant point en état de combattre, avoit pris le parti de ſe retirer. Mais tous les doutes furent éclaircis, à l'arrivée de la Chaloupe. Elle revint bien-tôt, avec un homme vétu de peaux de chèvres, dont la figure avoit quelque choſe de plus ſauvage que celle de ces animaux. C'étoit un Ecoſſois, nommé *Alexandre Selkirk*, qui avoit été Maître, à bord d'un Vaiſſeau Anglois, & que ſon Capitaine avoit abandonné, dans cette Iſle, depuis quatre ans & quatre mois (*b*). Ce Malheureux avoit allumé, à la vûe des deux Vaiſſeaux, le feu qu'on avoit vû pendant une partie de la nuit.

„ Il avoit vû paſſer quantité d'autres Bâtimens, pendant le ſéjour qu'il „ avoit fait dans cette ſolitude; mais il n'en avoit vû mouiller que deux, „ qu'il avoit reconnus pour des Eſpagnols. Quelques gens de l'Équipage, „ qui l'avoient apperçu, avoient tiré ſur lui, & l'avoient pourſuivi juſ„ques dans les Bois. Il s'étoit heureuſement dérobbé à leur fureur, en „ grimpant ſur un arbre, où ils ne l'avoient pas découvert, & d'où il leur „ avoit vû tuer pluſieurs chèvres autour de lui. Il avoua qu'il n'auroit pas „ fait de difficulté de ſe livrer à des François, s'il eût vû paroître quel„ qu'un de leurs Vaiſſeaux; mais qu'il avoit mieux aimé s'expoſer à mourir „ dans un lieu déſert, que de tomber entre les mains des Eſpagnols, qui „ n'auroient pas manqué de le tuer, ou de le condamner aux Mines, dans „ la crainte qu'il ne découvrit aux Etrangers ce qui appartenoit à la Mer „ du Sud.

„ Il nous apprit, raconte Rogers, qu'il étoit né à *Largo*, dans la Pro„ vince

(*b*) Dampier, qui étoit alors ſur le même Vaiſſeau, n'eut pas de peine à le reconnoître, & rendit témoignage à ſon habileté.

Woodes Rogers. 1709.

„ vince de Fiſe, en Ecoſſe; que dès ſon enfance il avoit été élevé à la Ma-
„ rine; qu'ayant été abandonné dans l'Iſle, par le Capitaine *Pradling*, à
„ l'occaſion de quelque démêlé qu'il avoit eu avec lui, il avoit pris la réſo-
„ lution d'y demeurer, plutôt que de ſolliciter ſa grace par des ſoumiſſions
„ qui l'auroient expoſé à de nouveaux chagrins; outre que ſon Vaiſſeau
„ étoit en mauvais état: qu'étant revenu neanmoins à des ſentimens plus
„ modérés, il avoit ſouhaité d'y retourner, mais que le Capitaine avoit re-
„ fuſé de le recevoir. Il ajoûta qu'il avoit déja touché à cette Iſle, dans
„ un autre Voyage, & qu'on y avoit alors laiſſé deux hommes, qui n'y
„ avoient paſſé que ſix mois, juſqu'au retour de ceux qui les avoient aban-
„ donnés. Cet exemple l'avoit ſoûtenu contre les premiers mouvemens du
„ deſeſpoir, en lui faiſant eſpérer le même traitement.

„ Il avoit été mis à terre avec ſes habits, ſon lit, un fuſil, quelques
„ livres de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un
„ chaudron, une Bible, quelques Livres de piété, ſes Inſtrumens & ſes
„ Livres de Marine. Pendant les premiers huit mois, il eut beaucoup de
„ peine à vaincre ſa mélancolie. Il ſe fit deux cabanes de branches d'ar-
„ bres, l'une à quelque diſtance de l'autre. Il les couvrit d'une eſpèce de
„ joncs, & les doubla de peaux de chèvres, qu'il tuoit à meſure qu'il en
„ avoit beſoin. Lorſque ſa poudre approcha de ſa fin, il trouva le ſecret
„ de faire du feu, avec deux pièces de bois de piment qu'il frottoit, ſur
„ le genou, l'une contre l'autre. La plus petite de ſes hutes lui ſervoit de
„ cuiſine. Dans la grande, il dormoit, il chantoit des Pſeaumes & prioit
„ Dieu. Jamais il n'avoit été ſi bon Chrétien. Accablé d'abord de triſteſ-
„ ſe, ou manque de pain & de ſel, il ne mangeoit qu'à l'extrêmité de la
„ faim. Il n'alloit ſe coucher que lorſqu'il ne pouvoit plus ſoûtenir la veille.
„ Le bois de piment lui ſervoit à cuire ſa viande & à l'éclairer; & ſon
„ odeur aromatique récréoit ſes eſprits abbattus.

„ Il ne manquoit pas de poiſſon; mais il n'oſoit en manger ſans ſel,
„ parcequ'il lui cauſoit un fâcheux dévoyement, à la réſerve des écreviſ-
„ ſes de Rivière, qui ſont d'un goût exquis dans l'Iſle, & preſqu'auſſi groſ-
„ ſes que celles de Mer. Tantôt il les mangeoit bouillies, & tantôt gril-
„ lées, comme la chair de ſes chèvres, à laquelle il ne trouvoit pas le goût
„ ſi fort qu'à celle des nôtres, & dont il faiſoit d'excellent bouillon. Il en
„ tua juſqu'à cinq cens. Enſuite, ſe voyant ſans poudre, il les prenoit à
„ la courſe; & s'en faiſant même un amuſement, il en avoit lâché environ
„ le même nombre, après les avoir marquées à l'oreille. Un exercice con-
„ tinuel l'avoit rendu ſi agile, qu'il couroit au travers des bois, ſur les ro-
„ chers & les collines, avec une vîteſſe incroyable. Nous l'éprouvâmes,
„ continue Rogers, en allant à la chaſſe avec lui. Nous avions à bord un
„ chien dreſſé au combat des taureaux, & de bons coureurs. Il les de-
„ vançoit tous. Il laſſoit nos hommes & le chien. Il prenoit les chèvres
„ & nous les apportoit ſur le dos. Un jour, nous dit-il, il s'en étoit peu
„ fallu qu'une chèvre ne lui eût coûté la vie. Il la pourſuivoit avec tant
„ d'ardeur, que l'ayant priſe ſur le bord d'un précipice, caché par des buiſ-
„ ſons, il tomba de haut en bas avec elle. Cette chûte lui fit perdre la

WOODES ROGERS. 1709.

„ connoiſſance. Enfin, revenant à lui-même, il trouva la chèvre morte „ ſous lui. Il étoit ſi briſé, qu'il paſſa vingt-quatre heures dans la même „ place; & s'étant traîné avec beaucoup de peine juſqu'à ſa cabane, qui „ étoit éloignée d'un mile, il n'en pût ſortir qu'après dix jours de repos.

„ UN long uſage lui fit prendre du goût à ſes alimens, quoique ſans ſel „ & ſans pain. Dans la ſaiſon, il trouvoit quantité de bons navets, que „ d'autres avoient ſemés, & qui couvroient quelques arpens de terre. Il „ ne manquoit pas non plus d'excellens choux, qu'il cueilloit ſur les arbres „ qui portent ce fruit, & qu'il aſſaiſonnoit avec celui du piment, nom- „ mé autrement *Poivre de la Jamaïque*, dont l'odeur eſt délicieuſe. Il y „ trouva auſſi une ſorte de poivre noir, qui ſe nomme *Maligata* (*i*), fort „ bon pour chaſſer les vents & pour guérir la colique. Ses ſouliers & ſes „ habits furent bien-tôt uſés, par ſes courſes, au travers des bois & des „ broſſailles: mais ſes pieds s'endurcirent à cette fatigue. Après avoir re- „ joint les Anglois, il fut quelque-tems ſans pouvoir s'aſſujettir à porter des „ ſouliers.

„ LORSQU'IL eut ſurmonté ſa mélancolie, il prenoit quelquefois plaiſir à „ graver ſur les arbres, ſon nom & la datte de ſon exil. Il dreſſoit des „ chats ſauvages & des chevreaux, à danſer avec lui. Les chats & les „ rats lui firent d'abord une cruelle guerre. Ils s'étoient apparemment mul- „ tipliés par quelques animaux de la même eſpèce, ſortis des Navires, qui „ avoient relâché dans l'Iſle. Les rats venoient ronger ſes habits, & mê- „ me ſes pieds, pendant ſon ſommeil. Il trouva le moyen, pour s'en ga- „ rantir, d'apprivoiſer les chats, en les nourriſſant de la chair des chèvres; „ ce qui les rendit ſi familiers, qu'ils venoient coucher en grand nombre „ autour de ſa hute. Ainſi, par le ſecours de la Providence, & par la for- „ ce de ſon âge, qui n'étoit que d'environ trente ans, il triompha des hor- „ reurs de ſa ſolitude, juſqu'à n'y trouver que de la douceur & du conten- „ tement. Après avoir uſé ſes habits, il ſe fit un juſte-au-corps & un bon- „ net de peaux de chèvres, qu'il couſit enſemble avec de petites courroyes „ qu'il en avoit ôtées, & avec un clou qui lui ſervoit d'aiguille. Il ſe fit „ des chemiſes de quelque toile qu'on lui avoit laiſſée, & l'eſtame de ſes „ bas lui ſervit de fil. Il étoit à ſa dernière, lorſque les deux Vaiſſeaux „ lui apportèrent d'autres ſecours. Son couteau s'étant uſé juſqu'au dos, il „ en forgea d'autres, avec quelques cercles de fer, qu'il trouva ſur le ri- „ vage, & dont il fit divers morceaux, qu'il eut l'art d'applatir & d'ai- „ guiſer.

„ IL avoit tellement perdu l'uſage de parler, que ne prononçant les mots „ qu'à demi, on eut longtems aſſez de peine à l'entendre. Il refuſa d'abord „ l'eau-de-vie qu'on lui préſenta, dans la crainte de ſe brûler l'eſtomac par „ une liqueur ſi chaude; & quelques ſemaines ſe paſſèrent, avant qu'il pût „ goûter avec plaiſir des viandes apprêtées à bord. Il avoit joint, à ſa „ chair de chèvres, à ſes racines & au poiſſon, une eſpèce de prunes noi- „ res qui ſont excellentes, mais qu'il ne cueilloit pas aiſément, parcequ'el-

„ les

(*i*) Apparemment celui que nous nommons *Malaguette*.

„ les croiſſent au ſommet des montagnes & des rochers. Pendant que les „ Anglois furent à l'ancre; la reconnoiſſance lui fit braver toutes ſortes de „ dangers pour leur procurer ce rafraîchiſſement. Ils le nommoient le „ Gouverneur, ou plutôt le Monarque abſolu de l'Iſle. Rogers lui donna, „ ſur ſon Vaiſſeau, l'office de Contre-Maître (*k*)".

WOODES ROGERS. 1709.

Les deux Vaiſſeaux quittèrent l'Iſle Juan Fernandez, le 14 de Février, pour s'engager dans des expéditions funeſtes aux Eſpagnols. Ils s'emparèrent de *Guaiaquil*, dont ils tirèrent une groſſe rançon, & de quelques petits Vaiſſeaux, ſur leſquels ils enlevèrent plus de Priſonniers que de richeſſes. Leur dernier exploit, dans cette Mer, fut la priſe d'un Vaiſſeau de Manille, qui leur fit acheter la victoire d'autant plus cher, que le fruit n'en répondit point à leurs eſpérances. Ils en attaquèrent un autre, qui ſe défendit encore plus vigoureuſement; & ce combat, joint aux maladies qui enlevèrent leurs plus braves Guerriers, les mit dans la néceſſité de faire le tour de la moitié du Globe, pour aller chercher d'autres reſſources aux Indes Orientales. La difficulté de ſe procurer des vivres (*l*) n'eut pas moins de part à cette réſolution. Mais, avant leur départ, elle leur fit tenter pluſieurs deſcentes, dans des lieux peu connus des autres Navigateurs, & qui méritent, par conſéquent, plus d'explications que leurs pirateries.

Suite du Voyage.

Exploits des Anglois.

Ils s'arrêtèrent dans l'Iſle de *Gorgone*, ſituée à la diſtance d'environ ſix lieues de la Côte du Perou. Rogers lui en donne trois de long, Nord-Eſt & Sud-Eſt; mais il la repréſente fort étroite, remplie de bois & d'arbres de haute futaye. Il y en vit un, nommé par les Eſpagnols *Palma-Maria*, dont ils font des mâts, & d'où il découle un baume, qui leur ſert à guérir diverſes maladies. Cette Iſle paroît de loin aſſez haute, & forme trois éminences. Le mouillage y eſt bon, devant ſon Nord-Eſt; mais elle a des ſables près du rivage, ſur-tout au Sud-Eſt, & vers le Sud-Oueſt, où l'on voit une autre petite Iſle, qui ſemble s'y joindre, avec des Bas-fonds & des Briſans, qui ne s'étendent pas moins d'un mile à l'Eſt. Dampier, qui avoit viſité pluſieurs fois ce lieu, n'avoit jamais mouillé dans l'endroit où les deux Vaiſſeaux relâchèrent, quoique ce ſoit la meilleure, ou plutôt la ſeule bonne Rade qu'il y ait autour de l'Iſle. Les Priſonniers Eſpagnols racontoient qu'on y eſſuye de terribles orages & de furieux tourbillons; mais les Anglois en furent quittes pour de la pluye & du tonnerre. Cependant, Rogers croit que dans la ſaiſon des Briſes, ou de nos mois d'Hyver, & au Printems juſqu'au mois de Mai, on peut y reſſentir de violentes Briſes du Nord. Il conſeille de mouiller alors de l'autre côté de l'Iſle, où l'on eſt plus à l'abri. On voit divers rochers remarquables, autour de l'Iſle, parti-

Obſervations de Woodes Rogers ſur l'Iſle Gorgone.

(*k*) Pag. 199 & précédentes. A l'occaſion d'Alexandre Selkirk, l'Editeur obſerve, d'après Ringroſe, dans la Relation qu'il a donnée des Avantures de Sharp & d'autres Flibuſtiers, qu'un Vaiſſeau ayant péri ſur les bords de cette Iſle, un ſeul homme, qui échappa aux flots, y vécut cinq ans, juſqu'à ce qu'un autre Vaiſſeau le reprit. Dampier parle auſſi, dans ſes Voyages, d'un Moſquite, qui fut laiſſé dans la même Iſle, en 1681, & qu'il y retrouva en 1684.

(*l*) Par leur calcul, il ne devoit leur en reſter que pour onze jours, en ſuppoſant qu'il en falloit cinquante pour ſe rendre aux Iſles Marianes.

WOODES ROGERS. 1709.

ticulièrement celui du Sud-Oueſt, qu'on prendroit pour une voile, à demi mile du rivage. Il en paroît pluſieurs au Nord-Eſt, qui ſont eſcarpés & ronds & ſur leſquels les oiſeaux ſont leurs nids, à la longueur d'un cable de terre. Rogers vit, dans cette Iſle, des ſinges, des cochons-d'Inde, des liévres, des lezards, & de fort beaux cameleons, avec une ſi prodigieuſe quantité de ſerpens, de toutes ſortes de grandeurs, qu'on ne ſauroit preſque faire un pas ſans marcher deſſus. Il y fit prendre un vilain animal, qui lui parut de la race des ſinges de moyenne taille; avec cette différence, qu'il avoit le poil plus épais & plus long, le muſeau, les yeux & le nez plus petits, l'air plus ridé & plus difforme, les dents plus longues & plus aiguës, les oreilles moins grandes, quoiqu'il eût la téte de la meme figure, les hanches plus matérielles, le corps plus gros à proportion, la queue fort courte, & trois doigts ſeulement, à chaque patte, plus longs & plus aigus que ceux des ſinges, qui d'ailleurs n'en ont pas moins de cinq. On le plaça ſur la plus baſſe voile de miſene. Il fut près de deux heures à monter ſur la hune, où le ſinge le plus lourd auroit grimpé en moins d'une demie minute. On auroit dit qu'il alloit par reſſort, comme une pendule, tant ſa marche étoit grave & lente. Auſſi les Eſpagnols lui donnent-ils le nom de *Pareſſeux*. On prétend qu'il vit des feuilles d'un arbre fort haut; & qu'après s'y être engraiſſé, il maigrit juſqu'à n'avoir que la peau & les os, avant qu'il ſoit monté ſur un autre (*m*).

Eſpéce de ſinge, nommé Pareſſeux.

Singularité de cet animal.

Le 25 d'Août, Rogers fit voile vers la Baye de *Tecames*. Les Eſpagnols, qu'il avoit à bord, lui dirent, qu'à trois lieues de cette Baye, au Nord, il y avoit un dangereux Banc, qui court, en Mer, l'eſpace d'environ deux lieues, depuis une colline blanche fort remarquable par ſa hauteur. En effet, l'eau s'y trouva ſi bourbeuſe, & la route ſi incertaine, que Dampier même, qui avoit paſſé pluſieurs fois à cette hauteur, y parut embarraſſé. La ſonde donna des profondeurs fort inégales, de treize à quarante braſſes, juſqu'à deux lieues du mouillage, où l'on n'eut qu'environ quatorze braſſes à la vûe des maiſons.

Baye de Tecames.

La terre, qui borne la Baye de Tecames au Nord, eſt une Pointe haute, longue & plate, qui paroît blanche, juſqu'au bord de l'eau. Elle eſt moins haute au Sud, mais les collines y ſont auſſi blanches. L'intervalle, qui forme un eſpace d'environ trois lieues, eſt plus bas, & couvert de bois épais. On trouve, au fond de cette petite Baye, le Village de Tecames, qui s'apperçoit de quatre lieues en Mer, lorſque le Ciel eſt ſerein. Il n'eſt compoſé que d'un petit nombre de maiſons: mais quatre lieues plus loin, dans les terres, on rencontre un gros Bourg. A trois lieues, au Nord, coule une grande Rivière, que les Eſpagnols nomment *Rio-de-las-Eſmeraldas*, c'eſt-à-dire, *Rivière des Emeraudes*, & qui eſt remplie de ſables. Le Pays voiſin n'a pour Habitans, que des Indiens, des Mulâtres & des Sambous. Près du Village de Tecames, on voit une autre Rivière, où les Chaloupes peuvent entrer à demie-marée. Le flot y monte plus de trois braſſes & court au Nord; mais la Mer y roule de groſſes lames, qui dans tout autre endroit du Monde, donneroient du dégoût pour cette Rade. On y doit ve-

Sa deſcription.

(*m*) Pag. 344 & précédentes.

venir du Sud, où s'étant d'abord approché de la Terre blanche, la plus Méridionale, on s'en éloigne enſuite pour éviter le Banc. Les deux Vaiſſeaux Anglois y entrèrent, à la hauteur du Cap *Saint François*, ſous un degré de Latitude du Nord, & ce parage eſt environ Eſt-Nord-Eſt, à ſix lieues du Cap. Ils n'approchèrent point de la Terre à plus d'une demie lieue, dans la crainte d'un petit Banc, formé par une Pointe, à moitié de la diſtance entre Tecames & le Cap, qui eſt d'aſſez bonne hauteur, & qui deſcend de la Mer en échellons. Ils avoient jetté l'ancre ſur un fond de ſable, à ſept braſſes d'eau: mais vers l'enfoncement de la Baye, où ſont les maiſons, on ne trouve pas plus de trois braſſes, à une portée de mouſquet du rivage. Les Briſes de Mer & de Terre ne ſe font pas moins reſſentir ici, que ſur toute la Côte. La Briſe de Mer ſouffle de l'Oueſt-Sud-Oueſt; & celle de Terre, du Sud & du Sud-Quart-de-Sud-Eſt. La première ſe lève ordinairement l'après midi, & continue juſqu'à minuit; & l'autre commence alors, pour tomber vers midi. Gardez-vous d'un Rocher, que l'eau couvre au quart du flot; & d'un Bas-fond, à la longueur d'un cable du rivage, depuis la première Pointe, en entrant dans la Rivière de l'Aiguade. Un Vaiſſeau ne doit pas mouiller près de la Terre, en haute marée, parceque l'ebbe y eſt quelquefois extraordinaire. D'ailleurs, il y fait ſec, quoique le tems ſoit humide au Nord, où les pluyes ſe bornent dans cette ſaiſon. Depuis le mois de Juin juſqu'à celui de Décembre, le tems y eſt toûjours beau & ſerein; mais depuis le commencement de Janvier juſqu'à la fin de Mai, on y eſt expoſé à de groſſes pluyes.

WOODES ROGERS. 1709. Ses dangers.

Les Indiens du Pays traitent cruellement les Eſpagnols. Ils ſont armés de fléches empoiſonnées & de fuſils; & la diſpoſition du rivage leur donnant une grande facilité à s'y embuſquer, il y auroit beaucoup de danger à vouloir y débarquer malgré eux. Rogers obſerve que ce fut à la hauteur du Cap Saint François, que le Chevalier Drake enleva un Vaiſſeau chargé de lingots, en 1578; & que le Chevalier Richard Hawkins fut pris par les Eſpagnols, dans cette Baye, en 1594, ſous le règne d'Eliſabeth (*n*).

Haine des Indiens du Pays contre les Eſpagnols.

Le 10 de Septembre, les Anglois relâchèrent dans une des Iſles *Gallapagos*, à deux degrés deux minutes de Latitude du Nord. Ces Iſles ſont en ſi grand nombre, qu'en deux fois, ils en comptèrent juſqu'à cinquante: mais il n'y en a pas une ſeule, qui ſemble promettre de l'eau douce. Cependant les Relations Eſpagnoles aſſurent qu'il s'en trouve dans une, & qu'elle eſt ſituée au premier degré trente minutes de Latitude Méridionale. Rogers ſçavoit auſſi, par de bons témoignages, qu'un Vaiſſeau de Guerre Eſpagnol, croiſant ſur les Pirates, avoit touché à l'une de ces Iſles, ſituée ſous un degré, vingt ou trente minutes de Latitude du Sud; qu'il la nomma *Sainte Marie de l'Aiguade*, parcequ'on y trouve de l'eau douce, quantité de bois, des tortues de Mer & de Terre, du poiſſon, & une bonne Rade, & qu'elle eſt éloignée d'environ [cent] quarante lieues de l'Iſle *Plata*. Mais il croit qu'on y peut ajoûter, du moins, trente lieues de plus, & que c'eſt la même où le Capitaine *Davis*, Flibuſtier Anglois, prit des rafraîchiſ-

Obſervations de Rogers ſur les Iſles Gallapagos.

(*n*) Pag. 359 & précédentes.

WOODES ROGERS. 1709.

chiſſemens. Les lumières que Davis donne, pour la retrouver, ſont, qu'elle eſt ſituée à l'Oueſt de ces Iſles.

On voit preſque toutes ſortes d'oiſeaux de Mer, entre les Gallapagos, & quelques-uns de Terre, ſur-tout des faucons & des tourterelles; ſi familiers les uns & les autres, qu'ils ſe laiſſent tuer à coups de bâton. Il n'eſt pas aiſé de juger d'où les tortues de Terre y ſont venues, parcequ'il ne s'en trouve pas de la même eſpèce ſur le Continent. Les chiens marins n'y ſont pas en ſi grand nombre que dans l'Iſle Juan Fernandez, & leur fourure y eſt moins bonne. Rogers fut attaqué par un de ces animaux, qui étoit de la groſſeur d'un ours; & qui auroit pû le tuer, s'il n'eût été armé d'une demie picque. „ J'étois, dit-il, ſur le rivage, lorſ-

Il eſt attaqué par un chien marin.

„ qu'il ſortit de l'eau, la gueule béante, avec autant de vîteſſe & de féro-
„ cité, que le chien le plus furieux, qui a rompu ſa chaîne. Il m'attaqua
„ trois fois. Je lui enfonçai ma picque dans la poitrine, & chaque fois ſe
„ retournant vers moi, il s'arrêta, pour gronder & me montrer les dents.
„ Il n'y avoit pas vingt-quatre heures, qu'un homme de mon Equipage avoit
„ failli d'être dévoré par un des mêmes animaux (*o*)".

Baye de Segura.

LE 24 de Décembre, les deux Vaiſſeaux Anglois ſe retirèrent avec le Galion de Manille, qu'ils avoient pris le 22, dans un Port de Califorie, que Rogers nomme *Segura*, parcequ'il le prend pour le même auquel Thomas Candish donne ce nom (*p*). On en peut découvrir l'entrée à la faveur de quatre hauts Rochers, qui reſſemblent, pour ceux qui viennent de l'Oueſt, aux Aiguilles de l'Iſle de Wight, & dont les deux plus Occidentaux ſont en forme de pain de ſucre. Le plus avancé vers la Terre eſt percé, comme l'arcade d'un Pont, & l'eau paſſe par cette ouverture. Il faut laiſſer à gauche celui qui eſt le plus proche de la Mer, s'en écarter d'environ la longueur d'un cable, & courir vers le fond de la Baye, qui eſt ſaine dans toutes ſes parties, & où l'on trouve, depuis dix, juſqu'à vingt & vingt-cinq braſſes. On y eſt enfermé par les Terres, depuis l'Eſt-Quart-de-Nord-Eſt, juſqu'au Sud-Eſt Quart-de-Sud. La Rade ne ſeroit pas d'ailleurs des plus ſûres, ſi le vent de Mer ſouffloit impétueuſement (*q*).

Ses marques & ſes dangers.

LE Pays eſt fort montagneux, ſtérile, & couvert de ſables, qui ne laiſſent pas de produire quelques arbriſſeaux, dont les fruits ſont différentes ſortes de graines. Rogers fit viſiter la Côte. Ses gens s'avancèrent environ quinze lieues au Nord, & trouvèrent quantité d'arbres de haute futaye. Mais ils n'apperçurent aucun de ces bons Ports, que les Priſonniers Eſpagnols leur avoient fait eſpérer. Ils virent ſouvent de la fumée, en divers endroits; ce qui leur fit juger que le Pays eſt fort bien peuplé. Cependant ils ne virent nulle part aucune apparence de culture.

Ses Habitans.

DANS cette ſaiſon, le vent de Terre ſouffle preſque ſeul (*r*), à Segura. L'air

(*o*) Pag. 367.

(*p*) Il le place vers le vingt-deuxième degré cinquante-cinq minutes de Latitude du Nord; & cent treize degrés trente-huit minutes de Longitude Oueſt de Londres.

(*q*) *Ibidem*, Tome II, pag. 17.

(*r*) L'Auteur remarque ici, que le vent de Terre, qui ſouffle dans cette ſaiſon, rend le mouillage fort bon à droite de la Baye, lorſqu'on y entre, où l'on peut avoir, ſur un Banc, de-

L'air y eſt très-ſerein, & la pluye rare; mais, pendant la nuit, il tombe d'abondantes roſées, qui donnent beaucoup de fraîcheur. Les Anglois découvrirent, à peu de diſtance du rivage, une Habitation d'environ trois cens Indiens. Rogers ne leur reproche point de férocité. Ils étoient, dit-il, d'une taille droite & puiſſante, mais beaucoup plus noirs qu'aucun des Indiens qu'ils avoient vûs dans les Mers du Sud. Ils avoient les cheveux longs, noirs & plats, qui leur pendoient juſqu'aux cuiſſes. Tous les hommes étoient nuds; mais les femmes portoient, à la ceinture, des feuilles, ou des morceaux d'une eſpèce d'étoffe qui en paroît compoſée, ou des peaux de bêtes & d'oiſeaux. Celles qu'il vit étoient noires & ridées: mais il s'imagina que les pères & les maris craignoient d'expoſer les jeunes à la vûe des Anglois. Ils parloient du goſier, & leur langue paroiſſoit fort dure. Quelques-uns portoient des colliers & des bracelets de brins de bois & de coquilles; d'autres avoient au cou de petites bayes rouges, & des perles, qu'ils n'ont pas ſans doute l'art de percer, puiſqu'elles étoient entaillées dans leur rondeur, & liées l'une à l'autre avec un fil. Ils trouvoient cet ornement ſi beau, qu'ils refuſèrent les colliers de verre des Anglois. Leur paſſion n'étoit ardente, que pour les couteaux & les inſtrumens qui ſervent au travail: mais ils avoient la bonne foi de ne pas prendre ceux que les Ouvriers laiſſoient à terre pendant la nuit. On ne remarqua point qu'ils euſſent le moindre uſtencile de l'Europe. Leurs huttes étoient fort baſſes, conſtruites de cannes & de branches d'arbres, & ſi mal couvertes, qu'elles ne les garantiſſoient pas de la pluye. On ne voyoit nulle trace de jardins ou d'agriculture aux environs. Ils ne vivoient guères que de poiſſon; ce qui joint à leurs miſérables cabanes, qui ne ſembloient dreſſées que pour un tems, fit croire à Rogers qu'ils n'avoient pas leur demeure fixe dans la Baye, & qu'ils n'y étoient raſſemblés que pour la ſaiſon de la péche. Les inſtrumens, qu'ils y employent, ne ſont, ni des hameçons, ni des filets; c'eſt un ſimple dard de bois, dont ils percent le poiſſon avec beaucoup d'adreſſe. Ils ſont excellens Plongeurs. Les Anglois en virent plonger un, qui après avoir enfilé un poiſſon avec cette arme, le donna, ſans mettre la tête hors de l'eau, à un autre Sauvage qui l'attendoit ſur une eſpèce de Canot. Rogers n'en fut pas témoin; mais il vit lui-même pluſieurs de ces Plongeurs, prendre de vieux couteaux qu'il leur jettoit, avant qu'ils euſſent atteint le fond (*s*). Une petite ſemence, noire, qu'ils broyoient avec des pierres, & qu'ils mangeoient à poignée, paroiſſoit leur tenir lieu de pain. Quelques Anglois, qui ne firent pas difficulté d'en mettre dans leurs potages, aſſurèrent qu'elle avoit le goût du caffé. On leur voyoit quelquefois manger certaines racines, qui ont le goût des *Yams*, une ſorte de légume qui croît dans une coſſe, & dont le goût approche de celui des pois verds, des bayes ſemblables à celles du lierre, & qui, ſéchées au feu, ont tout-à-fait le goût des pois ſecs. Les Anglois trouvèrent d'autres bayes, qui ont la figure des groſeilles rouges, mais dont la poulpe, qui eſt aigre & blanche, enferme un noyau avec ſon pepin. Ils trouvèrent auſſi des poiriers pi-

WOODES ROGERS. 1709.

Leur bonne foi.

Leur extrême adreſſe à plonger.

Productions du Pays.

depuis dix juſqu'à vingt braſſes d'eau; mais à gauche, ou à bas-bord près des rochers, il n'y a point de fond. *Tom. II. pag.* 12. R. d. E.

(*s*) *Ibidem*, pag. 14.

WOODES ROGERS. 1709.

piquans, dont le fruit a le goût de nos groſeilles blanches, & n'eſt pas un mauvais aſſaiſonnement pour les ſauces.

LES peaux des bêtes fauves, qui étoient aſſez communes dans les hutes des Indiens, ne permettoient pas de douter qu'avec la péche, ils n'euſſent une ſaiſon deſtinée à la chaſſe. Ils donnoient quelques marques de reſpect à l'un d'entr'eux, qui portoit ſur la tête un bonnet garni de plumes; mais ils paroiſſoient jouir en commun de tout ce qu'ils poſſedoient. S'ils troquoient du poiſſon pour de vieux couteaux, dont les deux Vaiſſeaux étoient bien pourvûs, ils les donnoient au premier Indien qui ſe trouvoit près d'eux; & lorſqu'ils en avoient aſſez, il ne falloit plus eſpérer d'obtenir aucune part de leur pêche. Il ſembloit que leur vice dominant fut la pareſſe, & qu'ils ne fuſſent occupés de leur ſubſiſtance, que pour la durée de chaque jour. Ils regardoient avec beaucoup d'attention le travail des Anglois, ſans ſe mettre en peine de les aider. Leurs armes ſont l'arc & la fléche, dont ils tuent des oiſeaux au vol. Leurs arcs ſont d'un bois ſouple, inconnu aux Anglois, & garnis d'une corde de fil d'herbe, d'environ ſept pieds de long. Leurs fléches, qui ne ſont que des petites cannes, armées de quelques os de poiſſon bien affilés, en ont à-peu-près quatre & demi. La plûpart de leurs couteaux & des inſtrumens qui leur ſervent à tailler, ſont compoſés des dents d'un poiſſon, qui ſe nomme *Goulu*. Rogers vit deux ou trois groſſes perles à quelques-uns de leurs colliers. Ses gens trouvèrent, dans leurs courſes, des pierres fort peſantes, qui brilloient beaucoup, & qu'ils prirent pour quelque minéral. Il regretta qu'ils n'en euſſent point apporté à bord. L'eau de la Baye eſt excellente, & le fenouil marin y croît en abondance: mais on n'y voit point d'oiſeaux extraordinaires (*t*).

Vie commune des Habitans.

Deſcription de toutes les Côtes de la Mer du Sud, priſe aux Eſpagnols.

EN quittant la Mer du Sud, Rogers compta, parmi les plus précieuſes dépouilles des Eſpagnols, une Deſcription qu'il leur avoit enlevée, des Côtes, des Rades & des Havres, des Rochers & des Bancs, depuis *Acapulco* juſqu'à *Chiloé*, grande Iſle de la Côte de Chily, à quarante-quatre degrés de Latitude Méridionale. Il la publie à la fin de ſon Journal (*v*), comme l'ouvrage des plus habiles Pilotes de cette Nation, qui la deſtinoient à leur propre uſage. Cependant il ajoûte que les Cartes marines peuvent toûjours être perfectionnées; & quoique la Copie qu'il donne de ce Routier ſoit exacte, il déclare qu'en la comparant avec les Cartes que les Eſpagnols ont dreſſées eux-mêmes de toutes ces Côtes, il y a trouvé pluſieurs différences. Il craint donc que de part & d'autre on ne puiſſe reconnoître plus d'une erreur; d'autant plus que l'exactitude des Eſpagnols n'égale point celle des Anglois & des Hollandois. Mais il n'en aſſure pas moins que c'eſt le meilleur Guide qu'on ait publié juſqu'aujourd'hui (*x*). Les bornes de ce Recueil ne permettent ici, que de l'indiquer aux Navigateurs; & dans l'ordre qu'on s'eſt propoſé, il n'appartiendroit d'ailleurs qu'à la Deſcription de l'Amérique.

Obſervation de Rogers ſur cette Pièce & ſur les Cartes.

LE *Duc* & la *Ducheſſe*, accompagnés du Galion qu'ils avoient pris, ne quittèrent

(*t*) Pag. 15. & ſuivantes. (*v*) Au Tom. II. (*x*) *Ibid*, pag. 76.

quittèrent point le Port de Segura avant le 12 de Janvier 1710. Leur navigation fut pénible, mais heureuſe juſqu'à l'Iſle de *Guaham*, où ils n'arrivèrent que le 12 de Mars. Après y avoir pris des vivres, ils remirent à la voile le 21; & ſe fiant aux lumières de leur premier Pilote, à qui cette route étoit familière, ils prirent par le Détroit de la Nouvelle Guinée, qu'ils paſſèrent le 18 de Mai, pour s'avancer plus vîte vers celui de *Bouton*, dans lequel ils ſe trouvèrent engagés dès le 27. Ils remercièrent le Ciel de leur avoir procuré, dans l'Iſle du même nom, de l'eau & des vivres, qui commençoient à leur manquer; mais ils regardèrent comme un autre bonheur de rencontrer un Vaiſſeau Malayen, qui leur promit de les guider au travers du Détroit de *Saleyer*, & juſqu'à Batavia. Cette route parut ſi difficile à Rogers, qu'il croit en devoir les circonſtances à l'utilité de la Navigation.

Woodes Rogers. 1710.

Route des Anglois juſqu'à Batavia.

Le 10 de Juin, leur guide, qu'ils rencontrèrent à cinq degrés quarante-cinq minutes de Latitude Auſtrale, & à deux cens quarante degrés vingt-une minutes de Longitude Oueſt de Londres, leur fit enfiler le Détroit qu'ils redoutoient; & lorſqu'ils furent entre les Iſles, qui ſont au Nord de Saleyer, il les fit courir Nord-Oueſt-Quart-d'Oueſt, pour ſe tenir à bonne diſtance des Iſles, au travers d'un profond Canal, qui n'a pas moins de trois lieues de large. Ils doublèrent enſuite la partie la plus Méridionale de l'Iſle *Celebes*; & de-là, ils prirent par le Canal où paſſent ordinairement les gros Vaiſſeaux Hollandois, qui vont à Batavia, pour éviter les Bas-fonds de *Brill* & de *Banca*, dont les premiers ſont ſi dangereux, qu'en pluſieurs endroits on n'y trouve que trois braſſes d'eau, & quelquefois moins. Ils portèrent donc le cap au Nord, à côté de Celebes, dont la partie Sud-Oueſt eſt baſſe vers le rivage, mais où l'on voit de hautes montagnes plus loin dans les Terres. A la hauteur même de cette Pointe Sud-Oueſt, on rencontre un Rocher aſſez remarquable. Rogers, ayant fait jetter la ſonde, ſe trouva ſur dix braſſes d'eau. Il avoit le Rocher au Nord, à ſix lieues de diſtance, & devant lui une Iſle baſſe & unie, longue d'environ trois lieues, qui couroit du Nord-Oueſt-Quart-d'Oueſt au Nord-Nord-Oueſt. Il fit route droit vers le Nord de cette Iſle, pour s'en approcher à la diſtance d'une lieue & demie; & là, tournant un peu au Nord, il doubla une langue de ſable, après laquelle il découvrit trois petites Iſles. Enſuite il courut Nord-Oueſt, pour jetter l'ancre, à l'entrée de la nuit, ſous l'Iſle même, derrière la langue de ſable, où il trouva dix braſſes & le fond très-net. Alors, il avoit le Rocher de Celebes, Nord-Eſt-Quart-de-Nord, à quatre lieues de diſtance, la plus Septentrionale des trois petites Iſles, Oueſt, à deux lieues, & celle du milieu, Oueſt-Sud-Oueſt, à trois lieues, pendant que l'autre étoit enfermée avec la grande Iſle. On n'avoit pas ceſſé d'avoir la ſonde à la main, & jamais on n'avoit eu moins de ſix braſſes d'eau, ni plus de dix.

Paſſages dangereux.

Le 12, à la pointe du jour, on leva l'ancre, pour courir entre les deux petites Iſles, en ſe tenant toûjours plus près de celle du Nord, ſans trouver plus de dix braſſes. Après avoir débouqué, on porta d'abord à l'Oueſt, enſuite au Sud-Oueſt, à la faveur d'un bon vent de Sud-Eſt; [& du Sud-Eſt-Quart-

WOODES ROGERS. 1710.

Quart-d'Eſt] & vers midi, on n'eut en vûe que la haute Terre de Celebes, qui ſe trouvoit à l'Eſt. Rogers doute qu'avec les Cartes ordinaires, & ſans le ſecours de l'expérience, on puiſſe traverſer heureuſement ces redoutables Paſſages (*y*).

Réflexions jalouſes de l'Auteur ſur les Etabliſſemens Hollandois.

Il eut moins de peine à s'approcher de Batavia, où la petite Eſcadre mouilla le 20, au milieu de quarante Vaiſſeaux de diverſes grandeurs. Le Conſeil Hollandois, jaloux de ſes propres avantages, lui donna quelques ſujets de plainte, qui lui ſont regretter que la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales n'ait pas quelque bon Port, d'où elle puiſſe tenir en bride celle de Hollande. Il ſouhaiteroit particulièrement qu'elle en eût un, dans lequel les Chinois puſſent négocier. Les Anglois, dit-il, en tireroient plus de profit que de leurs Voyages à la Chine, où l'on n'en uſe pas trop bien avec eux (*z*). Depuis environ cinq ans, ils avoient abandonné *Banjarmaſſin*, dans l'Iſle de Borneo, quoique cette Place, bien fortifiée & ſoigneuſement entretenue, pût leur devenir auſſi avantageuſe que Batavia l'eſt pour la Hollande. Jamais, dit-il, encore, les Hollandois n'ont moins d'une vingtaine de Vaiſſeaux dans ce Port, avec aſſez de monde pour les équiper au beſoin: d'où il conclut triſtement que ſi la guerre s'allumoit entre les deux Nations, ils pourroient chaſſer les Anglois de tous les lieux où ils ſont établis dans les Indes (*a*).

Arrivée de Rogers au Cap de Bonne-Eſpérance.

La route de l'Iſle de Java, au Cap de Bonne-Eſpérance, fût d'environ deux mois, depuis le 24 d'Octobre juſqu'au 29 de Décembre. Les trois Vaiſſeaux Anglois s'y joignirent à neuf de leur Nation, & à ſeize Hollandois, qui devoient partir de conſerve pour les Ports de l'Europe (*b*); nombre ſurprenant, & qui donne une idée bien ſingulière du Commerce de ces deux Etats, dans un tems où toute l'Europe étoit livrée aux fureurs de la Guerre. Rogers n'entreprend point de donner la Deſcription du Cap; & quelque opinion qu'on ait dû prendre de ſon habileté, on n'accorderoit pas la préférence à ſes obſervations ſur celles de Kolben. Mais il repréſente cette Colonie Hollandoiſe dans un tableau racourci, qui fera juger de ſes progrès depuis environ quarante ans; & les réflexions, qu'il y joint, ajoûteront quelque choſe aux anciennes connoiſſances. „ Aucun de mes gens, dit-il, „ n'y eut la moindre avanture avec les ours, les tigres & les Hottentots: ainſi je me borne à quelques particularités, que j'y obſervai moi-„ même".

Ses remarques ſur cette Colonie.

La Ville Hollandoiſe eſt bien bâtie, & compoſée d'environ deux cens cinquante maiſons & d'une Egliſe. On voit pluſieurs Villages autour du Cap, depuis dix juſqu'à trente miles de diſtance, & quantité de Fermes répandues de tous côtés, à près de cent miles à la ronde; de-ſorte qu'on y peut lever, en peu de tems, trois mille hommes bien armés, d'Infanterie & de Cavalerie. Le climat n'eſt pas auſſi brûlant qu'on ſe l'imagine. Sa ſituation eſt ſous le trente-cinquième degré de Latitude Auſtrale. L'air eſt fort ſain, & le terroir extrêmement fertile. Avec les préjugés qu'on y apporte,

(*y*) Pag. 110 & précédentes.
(*z*) Pag. 134.
(*a*) *Ibidem.*
(*b*) *Ibidem*, pag. 145 & 146.

porte, contre les ſables de l'Afrique, on eſt ſurpris d'y trouver un grand nombre de jolies Maiſons de Campagne & de beaux Jardins, des Vignes, des Plantations de jeunes chênes, & d'autres arbres qu'on y cultive. Mais le gros bois de charpente ne ſe trouve qu'à cinquante miles du Cap. Ces Fermes & ces Plantations produiſent un bon revenu à la Compagnie Hollandoiſe, outre ce qu'elle abandonne à l'entretien de la Garniſon. Les Terres s'afferment à ſi grand marché, pour encourager l'agriculture, & le rapport en eſt ſi conſidérable, qu'on eſt en état de payer de gros droits de ſortie, pour toutes les denrées que les Hollandois envoyent ſans ceſſe à leurs autres Colonies de l'Indouſtan, ou que les Flottes prennent à leur paſſage. Ils ſe flattent même de pouvoir fournir bien-tôt des Garniſons à tous ces Etabliſſemens. D'ailleurs l'abondance des vivres & des munitions du Cap, qu'ils regardent comme une ſeconde Patrie, leur donnent le pouvoir d'attendre & de recevoir facilement du ſecours de l'Europe, pour ſoûtenir leur Commerce, malgré toutes les entrepriſes qui pourroient le menacer. „ Je ſuis perſuadé, obſerve Rogers, que nôtre Compagnie des Indes Orientales ne „ fit pas une démarche trop prudente, lorſqu'elle abandonna ce poſte pour „ celui de Sainte Helene, qui n'eſt pas, à beaucoup près, ſi bien ſitué, ni „ capable de répondre aux mêmes vûes (*c*)".

Woodes Rogers. 1710.

Les Anglois regrettent de l'avoir abandonné pour Sainte Helene.

Entre les avantages, dont les Hollandois jouiſſent ici, on doit compter un magnifique Hôpital, auſſi bien pourvû de Médecins, de Chirurgiens & de remèdes, qu'il y en ait en Europe. Il peut contenir environ ſept cens Malades. Les Vaiſſeaux de la Compagnie ne ſont pas plutôt arrivés, qu'ils y envoyent leurs Matelots languiſſans, & qu'ils y trouvent, à leur place, des hommes frais & vigoureux. Ils y ont auſſi des Magaſins remplis de toutes ſortes d'agrets, avec tous les Officiers de Marine qui en dépendent; ſage diſpoſition, dont l'utilité ſe fait ſentir continuellement, pour la force & l'étendue de leur Commerce. Tous les ans il arrive au Cap un Exprès de Hollande, qui vient à la rencontre de leur Flotte des Indes Orientales, compoſée ordinairement de dix-ſept juſqu'à vingt gros Vaiſſeaux. Cet Exprès porte des ordres ſecrets au Commandant de la Flotte. Il eſt le ſeul qui ſçache à quelle hauteur ils trouveront leur Convoi, dans les Mers du Nord. Les Capitaines de tous les Vaiſſeaux reçoivent de lui cet ordre cacheté, & ne doivent l'ouvrir que dans certaines circonſtances, à l'approche de leur Pays. C'eſt ainſi que depuis long-tems leurs Flottes échappent à la vigilance de l'Ennemi, & rentrent heureuſement dans leurs Ports. Enfin, on obſerve de ſi bonnes loix au Cap, l'induſtrie, le bon ordre & la propreté y règnent ſi parfaitement, qu'il n'y a point de Nation qui ne dût y prendre des modéles. Cependant Rogers, prévenu, dit-il, en faveur de la liberté Angloiſe, y trouve la Juſtice un peu trop ſévère. L'Iſle *Robin*, ou des *Pingouins*, qui eſt à l'entrée de la Baye, ſert aujourd'hui de priſon & de ſupplice aux Mutins. Ils y ſont condamnés, par Sentence du Fiſcal, à paſſer toute leur vie dans un travail fort pénible.

Sage politique des Hollandois.

On envoye, tous les ans, un Vaiſſeau du Cap à Madagaſcar, pour y acheter

(*c*) Pag. 148.

WOODES ROGERS, 1710.

ter des Eſclaves que les Hollandois employent à cultiver leurs terres. Ils ne peuvent tirer aucun ſervice des Hottentots; Nation ſi lâche, & ſi jalouſe de ſa liberté, qu'elle aime mieux mourir de faim, que de s'occuper utilement. Rogers eut ici quelques entretiens avec un Anglois & un Irlandois, qui avoient demeuré pluſieurs années avec les Pirates de Madagaſcar, & qui après avoir obtenu leur pardon, s'étoient habitués au Cap. Ils lui dirent que ces Miſérables, qui avoient fait tant de bruit dans le Monde, ſe trouvoient réduits au nombre de ſoixante ou ſoixante-dix hommes, dont la plûpart étoient fort pauvres, & ne s'attiroient que du mépris dans l'Iſle, quoiqu'ils s'y fuſſent mariés. Ils ajoûtent qu'il ne leur reſtoit plus qu'une Frégate & une Chaloupe; mais qu'à la concluſion de la paix, c'eſt-à-dire, lorſque les Troupes ſeroient congédiées, ſi l'on n'avoit ſoin d'en nettoyer l'Iſle, & d'empêcher que leur nombre ne s'accrût, ils pouvoient recommencer leurs brigandages & ſe faire encore redouter (*d*).

Anciens Pirates de Madagaſcar.

Château du Cap.

Le Château, que les Hollandois ont au Cap, eſt devenu fort vaſte. Il eſt bâti de pierre de taille, & monté de ſoixante-dix pièces de canon. Les Officiers de la Garniſon, qui eſt d'environ cinq cens hommes, y ont de fort bons logemens: mais Rogers le trouve trop éloigné de la Rade, pour ſervir à la défenſe des Vaiſſeaux. Auſſi ſe propoſoit-on d'y dreſſer une Batterie, ſur une Pointe ſabloneuſe, qui ſe préſente à droite, en entrant. Cette Rade eſt fort dangereuſe en Hyver, par la violence des vents de Mer, qui règnent dans cette ſaiſon. Mais ils ſouffient rarement en Eté, quoiqu'il ne ſe paſſe preſque point de jour où l'on ne reſſente de furieuſes raffales du Sud-Eſt, qui venant de la *Montagne de la Table*, ne permettent aux Chaloupes d'aller & venir que le matin & le ſoir, dans un tems même aſſez calme (*e*).

A plus de cent miles du Cap, les Hollandois ont découvert une ſource d'eau chaude, à laquelle on attribue des effets merveilleux pour la guériſon des maladies les plus deſeſpérées.

Jugement de Rogers ſur le ſéjour du Pays.

En un mot, dans un ſéjour de quatre mois, que Rogers fit au Cap, il en connut aſſez les avantages, pour en partir perſuadé qu'un homme, qui voudroit vivre loin du tumulte & de toutes ſortes d'embarras, ne peut choiſir d'endroit plus commode que le Pays voiſin, qui relève des Hollandois (*f*).

1711.

Il arrive en Angleterre avec un riche butin.

Il remit à la voile, le 3 d'Avril 1711, ſous le Pavillon de l'Amiral Hollandois; & le 1er d'Octobre il mouilla heureuſement aux Dunes. Sa priſe, qu'il remit aux Armateurs propriétaires, étoit un Vaiſſeau de cent ſeize hommes, monté de vingt pièces de gros canon, & de vingt pierriers de bronze. Il n'entre point dans le détail des richeſſes, qu'il avoit enlevées aux Eſpagnols: mais il en fait concevoir une haute idée, lorſqu'il parle de ſes lingots, & de toute la vaiſſelle d'argent, de l'or & des perles, dont il remit le compte aux Armateurs (*g*).

(*d*) Pag. 150. (*e*) Pag. 151. (*f*) Pag. 152. (*g*) Pag. 160.

§. IX.

§. IX. FREZIER.

Voyage de M. Frezier, par le Détroit de le Maire.

Introduction.

C'EST ſous les yeux de l'Auteur même, qu'on peut dire exactement que cet Extrait va paroître, puiſque M. *Frezier* jouit encore, dans une heureuſe vieilleſſe, de l'honneur & des autres fruits de ſon travail; & cette remarque ſera comme une double caution, pour la fidélité avec laquelle on veut repréſenter ici ſa Perſonne & ſon Ouvrage.

Il explique lui-même, dans un agréable Exorde, ſon caractère, ſes talens & ſa fortune. „ La ſtructure de l'Univers, qui eſt l'objet naturel de „ nôtre admiration, avoit toûjours fait auſſi le ſujet de ſa curioſité. Dès „ l'enfance, il faiſoit ſon plus grand plaiſir de tout ce qui lui en pouvoit „ donner quelque connoiſſance. Les Globes, les Cartes, les Relations de „ Voyageurs avoient pour lui des attraits ſinguliers. A peine s'étoit-il „ trouvé capable de voir par lui-même, qu'il avoit entrepris le Voyage d'I- „ talie. Enſuite, le prétexte des Etudes avoit ſervi à lui faire parcourir „ une partie de la France. Mais, fixé enfin par un Emploi (*a*), qu'il „ eut l'honneur d'obtenir au ſervice du Roi, il avoit perdu l'eſpérance de „ ſuivre l'inclination qui le portoit à voyager, lorſqu'avec la permiſſion „ de Sa Majeſté, il embraſſa l'occaſion de faire le Voyage de la Mer du „ Sud".

Dans ſon Epître, au Régent de France, il nous apprend, „que Louis „ XIV, toûjours magnifique, & toûjours favorable au zèle & aux efforts „ de ſes Sujets, permettoit qu'il lui expliquât lui-même les principales par- „ ties de ſa Relation, & les Plans qu'il avoit levés par ſon ordre, & qu'il „ lui faiſoit la grace d'en marquer de la ſatisfaction; récompenſe plus fla- „ teuſe pour lui, que les libéralités dont elle étoit accompagnée".

Ensuite, raiſonnant dans ſa Préface, ſur la nature de l'Ouvrage qu'il publie, il fait une réflexion qu'on adopte ici d'autant plus volontiers, que, de la part d'un Voyageur ſi éclairé, elle doit ſervir à nous reconcilier avec ceux qui ſe plaignent de trouver, dans ce Recueil, un trop grand nombre d'obſervations nautiques. „ Il y auroit, dit-il, beaucoup à retrancher, „ dans ma Relation, ſi l'agréable devoit faire négliger l'utile. Mais il im- „ porte plus à la République, pour le bien du Commerce, qu'on connoiſſe „ les Saiſons, les Vents généraux, les Courans, les Ecueils, les bons Mouil- „ lages, & les Débarquemens, que des choſes ſimplement amuſantes & cu- „ rieuſes. Si nous avions connu les bons Mouillages, dans la Baye de „ Tous les Saints & dans la Rade d'Angria, nous n'aurions par perdu un „ cable & deux ancres. On doit, ſans doute, apporter plus de ſoin à la „ conſervation des Vaiſſeaux & de leurs agrets, & plus d'attention au ſa- „ lut de ceux qui travaillent pour la Patrie, qu'à ſatisfaire la curioſité de „ ceux qui jouiſſent, dans une vie molle, des avantages que les Naviga- „ teurs leur procurent aux dépens de leur repos & de leur vie (*b*)". L'autorité

(*a*) Celui d'Ingénieur ordinaire de Sa Majeſté.

(*b*) Pag. 10. de l'Avertiſſement.

FREZIER. torité de M. Frezier doit avoir ici d'autant plus de poids, qu'en la faiſant ſervir à relever l'utilité des parties qu'elle regarde, on ne penſe point à s'en prévaloir, pour ſupprimer celles qui ſont de pur agrément, ou d'une utilité moins ſérieuſe.

Il ajoûte, qu'il s'eſt attaché à remarquer les erreurs qu'on avoit reconnues, depuis quatorze ans, dans les Cartes marines Angloiſes & Hollandoiſes (*c*), & qu'à ſon retour, il eut la ſatisfaction de voir ſon travail confirmé, ſur un point important (*d*), par les Obſervations aſtronomiques du Père *Feuillée*. Ce Religieux, dont il parle d'ailleurs avec eſtime, ne laiſſa point de l'attaquer dans la ſuite, ſous des prétextes aſſez legers, & le mit dans la néceſſité de ſe défendre par une Réponſe fort vive. Sans entrer dans ces diſcuſſions, qui ſe ſont terminées à l'honneur de M. Frezier, on n'en veut recueillir que ce qui peut ſervir à relever le prix de ſa Relation, en faiſant connoître, qu'à ſon départ, il avoit déja toutes les qualités qui doivent donner de la confiance pour les lumières d'un Voyageur. Il avoit compoſé un petit Traité de Navigation, ſous M. de la *Hire*, & des Elémens d'Aſtronomie, ſous M. de *Varignon*. Il s'étoit muni de bons inſtrumens, dont il fit un excellent uſage. L'exercice n'ayant pû manquer de perfectionner ſes talens, il n'eſt pas ſurprenant qu'après ſon Voyage, la Cour l'ait honoré de pluſieurs commiſſions diſtinguées (*e*); Mais ſon principal éloge eſt ſa Relation même; dont on ne ſe propoſe néanmoins de donner ici que divers Fragmens, qui conviennent au ſujet de ce Volume (*f*).

Il s'embarqua au Port de Saint Malo, en qualité d'Officier, dans un Vaiſſeau de trente-ſix pièces de canon, & de cent trente-cinq hommes d'E-
1711. quipage, commandé par M. *Du Chêne-Battas*, homme d'une expérience égale dans la Marine & dans le Commerce. Ce Navire, qui ſe nommoit le *Saint Joſeph*, fut accompagné d'un petit Bâtiment de cent vingt tonneaux, nommé la *Marie*, pour ſervir au tranſport des vivres.

Départ. Les vents étoient ſi peu favorables au départ, qu'en ſortant du Port, le 23 de Novembre 1711, le *Saint Joſeph* & la *Marie* furent obligés de mouiller le même jour près du Cap *Frehel*, ſous le canon du Château de *la Latte*,

(*c*) On n'avoit point encore de Cartes Françoiſes, pour les Voyages de long cours.

(*d*) Le point important que les Obſervations du Père Feuillée, faites l'une à la Côte du Perou, & les autres à celle du Chily, confirment, eſt la reforme de Longitude qu'il avoit faite ſur la ſimple eſtime, faute d'inſtrumens, & ſans autre point fixe que celui de Lima, placé à ſoixante-dix-neuf degrés quarante-cinq minutes de différence Occidentale du Méridien de Paris, ſuivant une Obſervation de Don Pedro de *Peralta*, confrontée avec les Tables de M. Caſſini, pour le premier Satellite de Jupiter. *Ibidem*, pag. 14. de l'Avertiſſement. R. d. E.

(*e*) Il fut chargé, pendant près de ſept ans, du ſoin des Fortifications dans l'Iſle de Saint Domingue. Enſuite, il fut nommé à l'Emploi de Directeur général des Fortifications de Bretagne, qu'il exerce encore. J'ai reçu de lui quelques bons avis ſur les premiers Tomes de ce Recueil, & je ne manquerai pas d'en profiter dans l'*Errata* général.

(*f*) Edition in-4°. (Paris 1732), à laquelle on a joint une Réponſe de l'Auteur à la Préface critique des Obſervations du Père Feuillée, & la Chronologie des Vicerois du Perou, depuis l'établiſſement des Eſpagnols. La première Edition eſt de 1716, dédiée à M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume.

Digitized by Google

te, dans la Baye de la *Frenaie* (*g*), où ils les attendirent en vain. L'Auteur y fut témoin du naufrage d'un Vaiſſeau de trente-ſix pièces de canon (*b*), qui ſe briſa ſur un Ecueil, au pied du Fort de la Latte: ſpectacle effrayant, pour un jeune Officier, qui faiſoit ſon premier eſſai de Navigation. L'obſtacle des vents n'ayant pas ceſſé pendant près de deux mois, les deux Vaiſſeaux retournèrent au Port de Saint Malo, & revinrent mouiller quatre fois dans la même Baye. Enfin, les vents ſe rangèrent à l'Eſt-Quart-de-Sud-Eſt, & l'on mit auſſi-tôt à la voile, pour paſſer le grand Canal entre *Rochedouvre* & *Guerneſey*, dans la vûe d'éviter les Corſaires, qui infeſtoient alors la Côte de Bretagne. A la faveur des mêmes vents, on ſortit heureuſement de la Manche; & quoique la Mer fût très-groſſe, on parvint, ſans diſgrace, à la Latitude de trente-deux degrés, où les vents aliſés de Nord & Nord-Eſt rendirent la Navigation plus agréable.

FEVRIER 1711.

Retardement dans la Rade de la Frenaie.

1712.

En arrivant à la vûe de l'Iſle de *Palme*, l'Auteur eut occaſion de faire quelques remarques ſur la Ligne & la Table de *Lock* (*i*). Quoiqu'on ne le ſuive, dans une route fort connue, que pour y recueillir ſes Obſervations, on ſe croit obligé, en faveur de ceux qui n'ont pas de goût pour les détails de cette nature, ou qui n'en connoiſſent pas le prix, de les rejetter ſouvent dans les Notes (*k*). Mais faiſons honneur, à M. Frezier, d'avoir

Remarques ſur la Table & la Ligne de Lock.

Témoignage que l'Auteur ſe rend à lui-même.

(*g*) Cette Rade n'eſt éloignée, de Saint Malo, que de quatre lieues, à l'Oueſt, & la plûpart des Vaiſſeaux, qui ſortent du Port, y vont mouiller pour attendre les vents, ou pour raſſembler leurs Equipages.

(*b*) Il ſe nommoit la *Grande-Bretagne*, commandé par M. le Chevalier de *la V.*..... L'Equipage fut ſauvé, à l'exception de trois hommes, dont l'un étoit Officier.

(*i*) On appelle *Lock*, du nom de ſon Inventeur, un morceau de bois, de huit à neuf pouces de long, fait quelquefois comme le fond d'un Vaiſſeau, qu'on charge d'un peu de plomb, afin qu'il demeure ſur l'eau dans l'endroit où on le jette. Ce qu'on nomme *Ligne de Lock*, eſt une petite corde, attachée au Lock, par le moyen de laquelle on eſtime le chemin d'un Vaiſſeau, en meſurant la longueur de la partie de cette corde, qu'on a dévidée pendant un certain tems, qui eſt ordinairement une demie minute, ou trente ſecondes, pendant lequel le Vaiſſeau, pouſſé par le vent, s'eſt écarté du Lock, qui eſt demeuré comme immobile au-deſſus de l'eau dans l'endroit où on l'a jetté. La *Table de Lock* eſt un morceau de planche, diviſé en quatre ou cinq colonnes, pour écrire, avec de la craye, l'eſtime de chaque jour. Dans la première ſont marquées les heures, de deux en deux; dans la ſeconde, le rhumb de vent, ou la direction du Vaiſſeau, par rapport aux principaux points indiqués par la Bouſſole; dans la troiſième, la quantité de nœuds qu'on a filés en jettant le Lock; dans la quatrième, le vent qui ſouffle; dans la cinquième, les obſervations ſur la variation de l'Aiman. Les nœuds de la Ligne, ou de la Corde, ſont ordinairement éloignés les uns des autres, d'environ quarante-un pieds huit pouces, pour le tiers d'une lieue; de ſorte que ſi l'on file l'intervalle de trois nœuds pendant une demie minute, on eſtime qu'on fait une lieue de chemin par heure. Mais c'eſt cette diviſion que l'Auteur croit défectueuſe.

(*k*) Ici, dit l'Auteur, quatre ou cinq obſervations de la hauteur du Soleil nous redreſſèrent beaucoup. Depuis nôtre ſortie de la Manche, nous nous trouvions preſque toûjours moins avant, que nôtre eſtime. Je crus que cette erreur venoit de la diviſion de la Ligne de Lock, à laquelle nos Navigateurs ſont accoutumés de ne donner que quarante-un pieds huit pouces par nœuds ou tiers de lieues, faiſant la lieue marine de quinze mille pieds François; en quoi ils ſe trompent lourdement, ſi un degré eſt 57060 toiſes, & la lieue marine de 2853 de celles du Châtelet de Paris, comme MM. de l'Académie des Sciences l'ont meſuré, par ordre du Roi, en 1672. Car, ſuivant ce calcul, la lieue étant de 17118 pieds, la Ligne de Lock devroit avoir, pour chaque nœud, par rapport à l'Horloge de trente ſecon-

FREZIER. 1712.

d'avoir été capable de porter tout d'un coup un jugement fort juſte ſur des opérations délicates, „ ſans avoir jamais été ni à l'Ecole de Marine, ni en „ Mer; & d'avoir forcé les vieux Marins de convenir, qu'avec un peu de „ connoiſſance des Mathématiques, on peut faire ce qu'ils ſont ordinaire„ ment par pure routine, ſans être capables de rendre aucune raiſon Géo„ métrique de leurs pratiques les plus ſimples".

Il paſſe aux Iſles du Cap-Verd.

A vingt-un degrés vingt-une minutes de Latitude, & vingt-un degrés trente-neuf minutes de Longitude Occidentale, ou de différence du Méridien de Paris, on trouva la Mer fort blanche, pendant cinq ou ſix lieues; & quarante braſſes de ſonde, ne donnèrent pas de fond: après quoi, l'eau reprenant ſa couleur ordinaire, on crut avoir paſſé ſur un haut fond, qui n'eſt pas marqué dans les Cartes (*l*). On ſe propoſoit de prendre des rafraîchiſſemens, aux Iſles du *Cap-Verd*; & le 15 de Février, on eut ſucceſſivement la vûe de celles de *Saint Nicolas*, de *Sainte Lucie*, & de *Saint Vincent*; mais ſans autre règle, pour les diſtinguer d'abord, que de ſimples conjectures. On reconnut alors l'utilité des Vûes de terre deſſinées.

Entrée de la Rade de l'Iſle de Saint Vincent.

Cependant, celle de Saint Vincent s'annonce elle-même, par une terre baſſe, qui s'allonge au pied des hautes montagnes, vers le Nord-Oueſt, du côté de l'Iſle *Saint Antoine*, & par un petit rocher de la forme d'un pain de ſucre, qui paroît à l'entrée de la Baye, à l'Oueſt de l'Iſle, environ à deux cables de terre. Ce petit rocher, qu'il fallut ranger à la portée du fuſil, pour gagner au vent, eſt fort ſain; & l'on y trouve, à cette diſtance, vingt-ſept braſſes d'eau. Mais, en le doublant, on eſt expoſé à de grandes raffales, qui tombent par-deſſus la montagne du Nord-Eſt (*m*).

Obſervations ſur cette Iſle.

L'ISLE de Saint Vincent offrit peu de ſecours aux beſoins du Vaiſſeau. Le ruiſſeau, qui coule, pendant une grande partie de l'année, dans une petite Anſe, la plus au Nord de la Baye, étoit entiérement deſſéché. On ne trouva, dans les Cantons voiſins, que des Mares d'eau ſalée; & pour Habitations, quelques cabanes de branches d'arbres, moins propres à des hommes qu'à des bêtes. La porte en eſt ſi baſſe, qu'on n'y peut entrer qu'en ſe courbant juſqu'à terre. Les meubles étoient quelques ſacs de peau, & des écailles de tortues, qui ſervoient de ſiéges, & de réſervoirs pour garder de l'eau. Les Inſulaires avoient abandonné leurs demeures, dans la crainte d'être enlevés pour l'eſclavage. On en vit deux ou trois, tout-à-fait nuds, qui ſe refugièrent dans les bois, à l'approche des François. A force

condes, quarante-ſept pieds ſix pouces ſept lignes. Sur ce principe, les nœuds étant trop courts, je ne m'étonnois pas que nous fiſſions moins de chemin, en effet, que par nôtre eſtime. Nous en devions faire $\frac{1}{9}$ & $\frac{91}{1350}$, c'eſt à-dire, environ $\frac{1}{15}$ de moins. L'Auteur fut confirmé dans cette penſée, le 31 de Janvier, lorſqu'après avoir fait environ cent lieues, depuis la dernière obſervation, il trouva huit lieues $\frac{1}{4}$ de trop à l'eſtime, & que d'autres en trouvoient davantage: mais il reconnut, dans la ſuite du Voyage, l'incertitude du Lock, qu'il faut que l'expérience & le bon ſens corrigent ſur la manière de le jetter, & ſur l'inégalité du vent, qui eſt rarement d'un même degré de force pendant deux heures d'intervalle qu'on ne le jette pas. La chûte des Courans inconnus eſt encore une nouvelle cauſe d'incertitude; de-ſorte qu'il eſt ſouvent arrivé que la Table de Lock quadroit avec la hauteur obſervée, & ſouvent même il eſt arrivé qu'au-lieu d'y retrancher, il y falloit ajoûter. *Pag.* 6 & 7.

(*l*) Pag. 8.

(*m*) Pag. 9.

force de recherches, on découvrit, à la Pointe du Sud de la Baye, un petit filet d'eau, qui couloit des terres eſcarpées au bord de la Mer: mais ce ne fut qu'en creuſant, pour faciliter ſon cours, qu'on parvint à faire la proviſion du Vaiſſeau pour deux jours. Cette eau n'étoit pas excellente dans ſa fraîcheur; & dans l'eſpace de ſept ou huit jours elle devint ſi puante, que l'Equipage n'en buvoit pas volontiers. Il eſt plus aiſé de faire du bois, d'une eſpéce de tamarins, qui ne ſont pas éloignés de la Mer. La pêche eſt auſſi fort abondante dans la Baye. Elle eſt garnie de pierres, qui ne permettent de jetter la ſeine que dans une Anſe, entre deux petits Caps, vers l'Eſt-Sud-Eſt: mais on ſe dédommage avec l'hameçon, qui fait prendre des moules, des poulets d'eau, des machorans, des ſardines, des grondeurs, des becunes à dent blanche, & d'une eſpèce qui ont la queue d'un rat, & des taches rondes par tout le corps. D'autres Obſervations de l'Auteur ont déja paru, au troiſième Tome de ce Recueil, dans la Deſcription des Iſles du Cap-Verd. FREZIER. 1712.

DE ces Iſles, après avoir continué la navigation juſqu'à quarante minutes de Latitude du Nord, & vingt-trois degrés cinquante minutes du Méridien de Paris, on changea de route, pour éviter de s'abbattre trop vers la Côte du Breſil, où les Courans portent au Nord-Oueſt. On paſſa la Ligne, au trois cens cinquante-cinquième degré de Teneriſe. Les calmes retardèrent le Vaiſſeau; mais ils firent place à des fraîcheurs variables, à des pluyes, à des tems couverts, parmi leſquels on parvint entre les vingt-un & vingt-deux degrés de Latitude, & trente-quatre ou trente-cinq de Longitude, où l'on ne ſe crut pas loin de l'Iſle de l'Aſcenſion, parcequ'on apperçut quantité d'oiſeaux. Mais on n'eut pas la vûe de cette Iſle, ni de celle de la Trinité, dont on ſe croyoit aſſez proche, ſuivant le témoignage de quelques Cartes, vers les vingt-cinq degrés & demi de Latitude; & trois jours après, à l'aide d'un vent frais, on arriva, préciſément avec l'eſtime (*n*), à l'Iſle de Sainte Catherine. Route juſqu'à l'Iſle Sainte Catherine, au Breſil.

Remarques ſur l'eſtime.

CE

(*n*) L'Auteur en donne un détail inſtructif. „ Le lendemain du départ de Saint Vin„ cent, l'eſtime, dit-il, nous précéda un „ peu; & le jour ſuivant, nous la précédâ„ mes: mais, le 26 de Février, après avoir „ pris hauteur par les ſix degrés cinquante„ quatre minutes, nous nous trouvâmes „ huit lieues plus au Sud que nous ne pen„ ſions, quoique deux jours auparavant, „ nous euſſions obſervé neuf degrés quaran„ te-cinq minutes. L'erreur continua toû„ jours du même côté, avec ces marques de „ Courans, que nous appellons *Lits de ma„ rée*, juſques vers les neuf degrés Sud, de „ cinq à ſix minutes, ſuivant la grandeur des „ journées, ſans compter la correction de la „ Ligne de Lock. Depuis les neuf juſqu'aux „ treize degrés, l'erreur étoit moindre que „ depuis les treize aux vingt-ſept; & la dif„ férence étoit d'autant plus conſidérable, „ que nous approchions de Terre; de-ſorte „ qu'un jour, il ſe trouva que nous avions „ fait vingt-cinq lieues, lorſque l'eſtime n'en „ donnoit que ſeize".

Il paroît évident, à l'Auteur, que ces erreurs venoient des Courans, qui portoient au Sud. Que ce ſoit directement, au Sud, au Sud-Eſt, ou au Sud-Oueſt, c'eſt ce qu'il ne croit pas qu'on puiſſe ſçavoir poſitivement: mais il juge qu'ils doivent porter au Sud-Oueſt, ou au Sud-Sud-Oueſt, parcequ'ils ſont déterminés à cette direction par le giſement de la Côte du Breſil. Cette expérience, dit-il, réduit à peu d'étendue la remarque de *Woogt*, qui, dans ſon *Flambeau de Mer*, obſerve, que dès le mois de Mars juſqu'au mois de Juillet, le Courant, à la Côte du Breſil, prend une direction violente le long du rivage, vers le Nord; & que depuis Décembre juſqu'au mois de Mars, le Courant

FREZIER. 1712.

Ce fut le 31 de Mars, à la pointe du jour, que découvrant la Terre (*o*), on reconnut bien-tôt l'Iſle de *Gal* par ſa figure, & par quelques petites taches blanches, qu'on prend de loin pour des Navires, ſans parler de quelques petits Iſlots qui l'environnent. On l'avoit alors à l'Oueſt-Quart-de-Sud-Oueſt, à la diſtance de huit ou neuf lieues. La ſonde fit trouver cinquante-cinq braſſes, fond de ſable fin & vaſeux. On prit hauteur à une lieue & demie de cette Iſle, au Sud-Quart-de-Sud-Eſt, trois lieues à l'Eſt de la Pointe de l'Iſle Sainte Catherine, & l'on trouva vingt-ſept degrés trente-deux minutes de Latitude Auſtrale (*p*).

Iſle de Gal & ſes approches.

Anſe d'Arazatiba.

L'Auteur, nommé avec d'autres Officiers pour aller reconnoître s'il n'y avoit pas de Vaiſſeaux ennemis dans l'Anſe d'*Arazatiba*, qui eſt en Terre-ferme à l'Oueſt de la Pointe Sud de l'Iſle, découvrit d'abord une Aiguade, fort commode, à un quart de lieue du Navire, Eſt-Sud-Eſt. Il pénétra plus loin vers une petite Langue de terre, où il trouva, dans une maiſon abandonnée, des cendres chaudes, qui lui firent juger que les Habitans n'avoient pris

rant du Sud s'anéantit; ou ſi cette remarque eſt vraye de la partie du Nord de cette Côte, elle n'eſt pas régulière pour celle du Sud, depuis les dix degrés de Latitude Sud, un peu au large.

On peut dire néanmoins, contre la conjecture de l'Auteur, que ſi les Courans portoient au Sud-Oueſt, ils rapprocheroient de la Côte du Breſil les Navires qui viennent de la Mer du Sud; & que l'expérience faiſant voir, au contraire, que depuis les Iſles Sebald, on trouve deux & trois cens lieues d'erreur contraire à l'atterage de cette Côte, ou de l'Iſle *Fernando Noronho*, il s'enſuit que les Courans ne doivent pas porter au Sud-Oueſt.

M. Frezier répond; 1°, que les Courans, qui prolongent la Côte du Breſil, venant à rencontrer les Terres nouvelles des Iſles Sebald, & la Terre des Etats, refluent du côté de l'Eſt, comme l'ont expérimenté pluſieurs Navires; enſuite ils tombent quelquefois dans un autre lit de Courans, qui porte à la Côte de Guinée. Les Cartes des Côtes d'Afrique & de l'Amérique Méridionale donnent de la vraiſemblance à cette conjecture. 2°. Ces erreurs viennent des Cartes marines, particullèrement de celles de Pieter *Goos* dont nos Navigateurs ſe ſervent le plus. On ne s'apperçoit pas toûjours de cette erreur de poſition aux atterages du Breſil, en venant de l'Europe, parcequ'on y eſt ſouvent porté par les Courans, & que ne ſachant ſi leur direction eſt du côté de l'Eſt ou de l'Oueſt, ſouvent on n'en corrige point les lieues, comme l'Auteur & d'autres Perſonnes du Vaiſſeau le firent dans leur Navigation, à l'exemple des Hollandois. De-là vient, dit-il, qu'on trouve ſi bonnes, les Cartes, que les Hollandois ont faites ſur leurs Journaux.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt très-vrai, conclut-il, que depuis l'Iſle Saint Vincent, juſqu'à Sainte Catherine, ſon Vaiſſeau fit, au Sud, plus de ſoixante lieues au-delà de l'eſtime, quoiqu'on eût pris hauteur preſque tous les jours, & qu'on fût armé de précaution contre cette erreur. Malgré celà, ils arrivèrent à Sainte Catherine, le 31 de Mars, poſitivement avec leurs points ſur la Carte de Pieter Goos, à dix lieues plus ou moins les uns des autres. D'où il croit pouvoir inférer, que ſi le Vaiſſeau eût donné du chemin, à l'Oueſt, il ſeroit beaucoup entré dans les Terres, comme il eſt arrivé, dit-il, à la plûpart des Navires François, qui ont fait le Voyage de la Mer du Sud. *Pag.* 16 & *précédentes.*

(*o*) Le 30 de Mars, dans l'idée qu'on étoit près de Terre, on ſonda vers le ſoir, & la ſonde donna quatre-vingt-dix braſſes d'un fond mêlé de ſable, vaſe & coquillage. Deux lieues & demie plus à l'Oueſt, on trouva dix braſſes de moins; & pendant toute la nuit, on trouva même profondeur & même fond. *Ibid.*

(*p*) Une lieue & demie plus à l'Oueſt, ils trouvèrent vingt braſſes d'eau, fond de ſable vaſeux plus gris. De diſtance en diſtance, le fond diminue, juſqu'à ſix braſſes, où ils mouillèrent entre l'Iſle Sainte Catherine & la Terre-ferme, ayant l'Iſle de Gal au Nord-Eſt-Quart-d'Eſt, environ trois lieues d'alignement avec les deux Pointes les plus Nord de Sainte Catherine, & la Pointe de la Terre-ferme au Nord-Quart-de-Nord-Eſt. *Pag.* 17.

pris la fuite que depuis quelques heures. Ils étoient déja informés de la Priſe de *Rio de Janeyro*, que M. de *Guay-Trouin* avoit rançonné depuis peu, pour vanger l'inſulte que les Portugais avoient faite à quelques François Priſonniers de guerre; & l'arrivée d'un Vaiſſeau de France leur cauſa tant d'effroi, que les femmes s'étoient déja ſauvées dans les montagnes. Cependant trois hommes, s'avançant dans une Pirogue, vinrent offrir au Vaiſſeau des vivres & des rafraîchiſſemens de la part du Gouverneur, à la ſeule condition qu'on ne leur fît aucun mal. Les Officiers François continuant d'exécuter leur commiſſion, paſſèrent d'abord par un petit Détroit, large d'environ deux cens toiſes, & fermé par l'Iſle & la Terre-ferme, dans lequel ils ne trouvèrent que deux braſſes & demie d'eau. De part & d'autre ils apperçurent de belles Habitations. Le Détroit, qu'ils ne ceſſoient pas de ſonder, n'avoit nulle part aſſez d'eau pour un Navire de ſix canons. Ils côtoyèrent pluſieurs belles Anſes de l'Iſle; mais, arrêtés par les ténèbres, ils furent obligés de s'approcher du rivage. Le haſard les conduiſit dans une petite Anſe, où ils trouvèrent heureuſement de l'eau & un peu de poiſſon. Ils y paſſèrent la nuit, en garde contre les tygres, dont les bois ſont remplis, & dont ils avoient vû des veſtiges récens ſur le ſable. A la pointe du jour, ils pénétrèrent une demie lieue plus loin, pour s'aſſurer qu'il n'y avoit aucun Vaiſſeau à l'ancre, dans la Baye d'Arazatiba. Un d'entr'eux, qui avoit relâché, deux ans auparavant, dans le même lieu, avec M. *Chabert*, fit remarquer aux autres une Langue de terre baſſe, où l'on trouve quantité de bœufs ſauvages: mais, quelque beſoin qu'ils en euſſent, ils n'avoient point aſſez de vivres pour entreprendre cette chaſſe. On ne trouve pas de bœufs dans la partie du Nord de l'Iſle. Il ſeroit plus avantageux de relâcher au Sud, ſi les Navires y étoient en ſûreté; mais dans les vents d'Eſt, d'Eſt-Sud-Eſt, & de Sud-Eſt, on y eſt toûjours expoſé au danger de s'y perdre. Cette Rade eſt par les vingt-ſept degrés cinquante minutes, à l'Oueſt de la Pointe du Sud. On trouve, dans une Anſe qui eſt à l'Eſt de l'Iſlot *Fleuri*, de très-bonne eau & de petites huitres vertes, d'excellent goût. Les Officiers François étant entrés, à leur retour, dans cette Anſe, & dans deux autres plus au Nord, y trouvèrent, dans une Habitation abandonnée, une groſſe proviſion d'oranges douces, de citrons & de groſſes limes, dont ils chargèrent leur Canot. Vis-à-vis de la derniére Anſe eſt un Iſlot, derrière lequel on voit un petit Port, où le Gouverneur de l'Iſle tient ordinairement une Barque pour les beſoins des Habitans, mais qui ne leur ſert, le plus ſouvent, qu'à faire le Commerce du poiſſon ſec, qu'ils portent à Lagoa, ou à Rio de Janeyro.

FREZIER. 1712.

Obſervations de l'Auteur ſur l'Iſle Sainte Catherine.

En arrivant au Vaiſſeau, les Officiers François y trouvèrent Emmanuel *Manſa*, Gouverneur de Sainte Catherine, avec quelques Portugais, qui avoient apporté des rafraîchiſſemens. Les civilités, qu'ils y avoient reçues, inſpirèrent tant de confiance aux Habitans, qu'on ne ceſſa plus de voir venir des Pirogues chargées de poules, de tabac & de fruits. Ils promirent des bœufs, qu'ils devoient faire apporter de Lagoa. Mais cette Place étant à douze lieues de l'Iſle (*q*), & la ſaiſon paroiſſant déja fort avancée

Rafraîchiſſemens de l'Iſle.

(*q*) Sept lieues au Nord de Sainte Catherine, il y a une Anſe, où les Portugais nourriſſent

FREZIER. 1712. cée pour doubler le Cap de Horn, où les vents ſont redoutables en Hyver, on prit le parti de mettre à la voile, le Dimanche 10 d'Avril: cependant le tems fut ſi peu favorable, qu'on ne put ſortir du Canal avant le 12; & ce délai produiſit de nouvelles obſervations (*r*).

LES vents furent preſque continuellement variables, juſqu'à la hauteur de quarante degrés, où la brume devint fort épaiſſe & fut ſuivie d'un calme, après lequel on la vit recommencer, avec la même épaiſſeur, vers quarante-trois degrés trente minutes. Dans cette Latitude, & dans celle du Cap Blanc, qui eſt de quarante-ſix degrés (*s*), on vit quantité de baleines & de nouveaux oiſeaux, ſemblables à des pigeons, d'un plumage régulièrement mêlé de blanc & de noir, qui leur a fait donner, par les François, le nom de *Damiers*, & celui de *Pardela*, par les Eſpagnols. Ils ont le bec long, un peu crochu & percé au milieu des deux narines. Leur queue développée reſſemble aux écharpes en falbala de petit deuil.

Oiſeaux du Cap Blanc.

COMME on étoit toûjours en garde contre les Courans, & contre les erreurs des Cartes Hollandoiſes, qui mettent le Cap Blanc quatre degrés trop à l'Oueſt, on commença les ſondes au quarante-troiſième degré trente minutes de Latitude, & ſuivant l'eſtime de l'Auteur, à cinquante-deux degrés trente-trois minutes de Longitude. On ne trouva point de fond à cette hauteur; mais à quarante-ſix degrés cinquante minutes, & cinquante-huit degrés huit minutes de Longitude (*t*), on trouva quatre-vingt-cinq braſſes, fond de ſable mêlé de gris & de rougeâtre. Les ſondes varièrent enſuite, depuis ſoixante-quinze juſqu'à ſoixante-dix & ſoixante-ſix, en ſuivant toûjours le Sud-Oueſt, à quelques degrés près vers le Sud, ou vers l'Oueſt, pour s'approcher inſenſiblement à la Côte. La nuit du 5 au 6 de Mars, on craignit de s'en approcher trop; & cette crainte parut juſte le lendemain, à la vûe de la Mer, qu'on trouva fort changée. Vers le

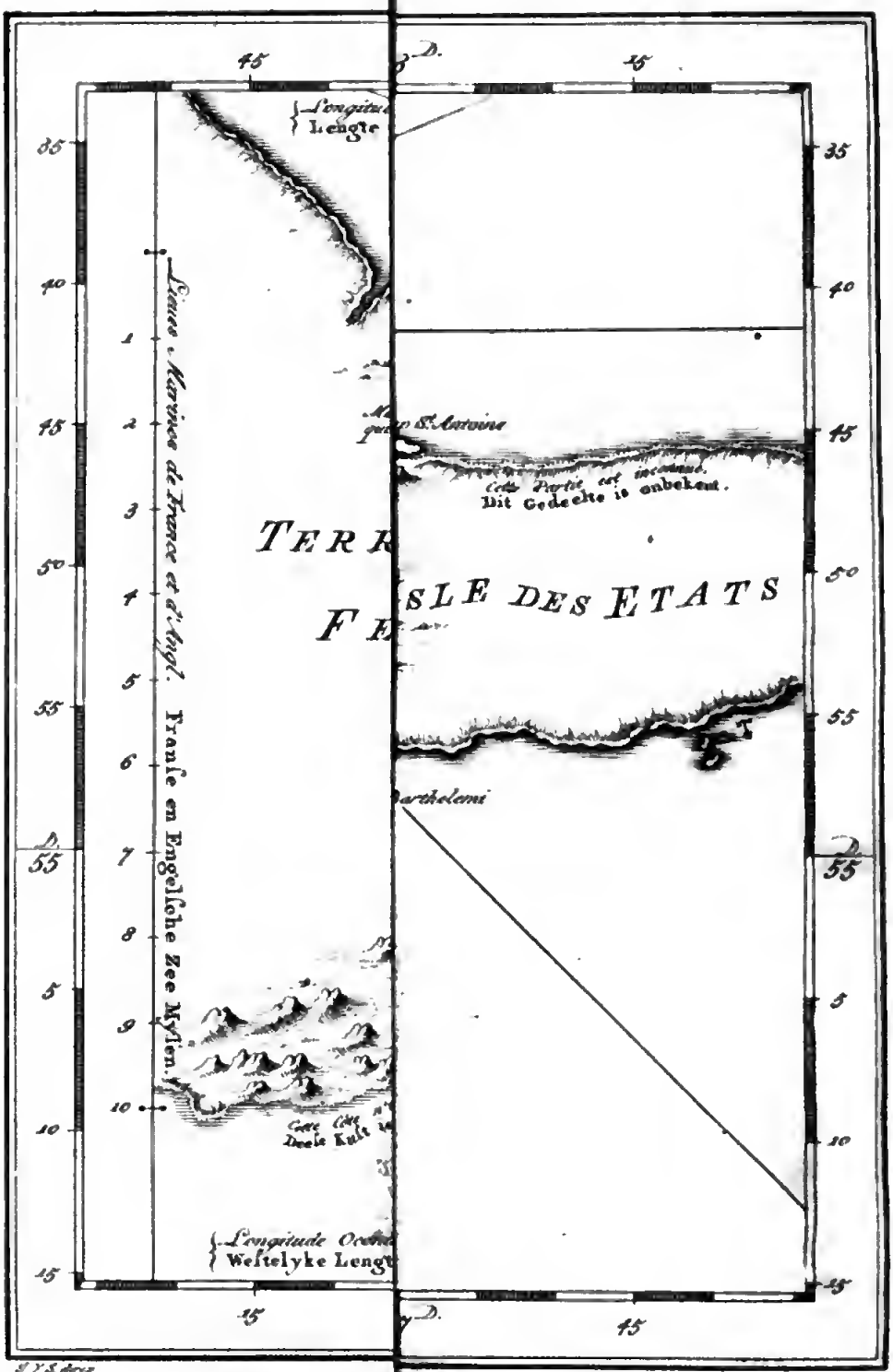
riſſent des bœufs. Près de-là eſt le Port de *Guarupa*, où l'on eſt à l'abri de toutes ſortes de vents; mais il eſt difficile à connoître, parcequ'au dehors il ne paroît qu'une grande Anſe, au fond de laquelle eſt la petite ouverture du Port. *Pag.* 26.

(*r*) En courant pluſieurs bordées vers l'Iſle & la Terre-ferme, la ſonde à la main, on trouva un fond aſſez égal. On reconnut d'aſſez près, à l'égalité du Vaiſſeau, une petite Anſe, où le mouillage eſt bon, ſur cinq ou ſix braſſes, à l'abri de toutes ſortes de vents, & une petite Rivière de bonne eau, commode pour les Navires qui mouillent près du premier Iſlot, qui eſt à gauche en entrant, dans une Anſe de ſable de l'Iſle Sainte Catherine, & qui ſe nomme l'*Iſlot aux Perroquets*. On reconnut auſſi, en louvoyant, une grande Anſe nommée *Toujouqua*, dans laquelle ſe décharge une grande Rivière. L'entrée de l'Anſe paroît étroite; & du côté du Sud, on y apperçoit des Bancs de Rocher. *Pag.* 27. M. Frezier donne une courte Deſcription de Sainte Catherine, & de ſes productions.

(*s*) Voyez, ci-deſſous, le Journal d'Anſon.

(*t*) On ſe croyoit alors à cinquante-une lieues du Cap Blanc, ſur une Carte manuſcrite, c'eſt-à-dire, par les trois cens vingt-un degrés cinquante-deux minutes du Méridien de l'Iſle de Fer, ou trois cens vingt-trois degrés trente-deux minutes de celui de Tenerife: ce qui s'accordoit aſſez bien avec d'autres ſondes de quelques Navires, qui avoient eu connoiſſance de ce Cap; d'où l'on peut conclure, que ſans faire attention à ſa Longitude abſolue, il eſt mal placé par rapport à celle de Sainte Catherine. En effet, on a remarqué que la *Côte déſerte*, ou *des Patagons*, ne court pas Sud-Oueſt, & Sud-Oueſt-Quart-d'Oueſt, comme on la trouve dans les Cartes, mais Sud-Oueſt-Quart-de-Sud, & Sud-Sud-Oueſt; ce qui a mis pluſieurs Vaiſſeaux en danger. *Pag.* 28.

Digitized by Google



KAART,
Gesch Bellin, &a

le ſoir, on eut celle d'une Terre baſſe & de cinq ou ſix Mondrains, que quelques-uns prirent pour le *Cap des Vierges* (*v*), fondés ſur pluſieurs Journaux, qui le placent à cinquante-deux degrés trente minutes, quoiqu'il ſoit plus au Nord dans les Cartes: mais ce ſentiment étoit démenti par la dernière obſervation de Latitude. L'Auteur juge que ce fut le Cap Saint-Eſprit de la Terre de feu. On jetta la ſonde, qui donna trente-ſix braſſes d'eau, fond de ſable noir, mêlé de pierres de la même couleur. FREZIER. 1712.

Le lendemain 7, on vit diſtinctement la Terre de feu, qu'on prit le parti de côtoyer à quatre ou cinq lieues de diſtance. Elle eſt de moyenne hauteur, eſcarpée en falaiſes ſur les bords de la Mer. Les bois, dont elle eſt revêtue, ſont diviſés par bouquets; & par-deſſus cette première Côte, on voit de hautes montagnes, preſque toûjours couvertes de neige (*x*). Après avoir ſuivi la Terre de feu juſqu'à cinq ou ſix lieues du Détroit de le Maire, on mit à la cape, au large d'environ quatre lieues, pour attendre le jour ſuivant, ſur quarante braſſes d'eau, fond de cours, ou gros ſable curé. Pendant cette nuit, le Vaiſſeau eſſuya des raffales du Sud-Oueſt, qui apportoient la neige & les frimats, des montagnes avancées dans les Terres. Cependant il dériva peu; ce qui prouva aſſez que le Courant avoit peu de violence, ou qu'il portoit au vent (*y*). Terre de feu & ſes apparences.

Le Dimanche, 8 de May, on fit voile pour chercher le Détroit de le Maire, qu'on reconnut facilement à trois Mondrains uniformes, qu'on a nommés *les Trois Frères*. Ils ſont contigus entr'eux, dans la Terre de feu; & par-deſſus, on découvre une haute Montagne en pain de ſucre, couverte de neige, & fort éloignée dans la Terre. Une lieue à l'Eſt des Mondrains, on voit le Cap *Saint Vincent*, dont la terre eſt fort baſſe; enſuite un petit Cap, qui n'eſt pas plus haut, & qui ſe nomme *Cap de Saint Diego* (*z*). En arrivant au Nord-Nord-Eſt & Nord de ces petits Caps, on s'apperçoit, à meſure qu'on en approche, que le Détroit de le Maire, qu'ils couvroient par la Terre des Etats, s'ouvre peu-à-peu, juſqu'à-ce qu'enfin, à trois quarts de lieue Eſt du premier, on en voit toute l'ouverture: remarque dont l'Auteur fait ſentir la néceſſité, pour s'aſſurer du Détroit, par l'exemple de pluſieurs Vaiſſeaux, qui ſe ſont crus dans le Paſſage, quoiqu'ils fuſſent à l'Eſt de la Terre des Etats, & qu'ils ne la viſſent que du côté de l'Oueſt, trompés, dit-il, par des Mondrains ſemblables aux trois Frères, & par quelques Anſes ſemblables à celles de la Terre de feu. Approches du Détroit de le Maire.

A

(*v*) La plûpart des Hollandois & les Anglois le nomment, *Cap de la Vierge Marie*.

(*x*) L'Auteur remarque qu'on peut déterminer le giſement de cette Côte au Nord-Oueſt-Quart-de-Nord, & Sud-Eſt-Quart-de-Sud, depuis le Détroit de Magellan, à celui de le Maire, en corrigeant un demi rhumb ou vingt-trois degrés de variation Nord-Eſt. *Pag.* 29.

(*y*) Ce qui n'eſt guères vraiſemblable, ſuivant l'Auteur, à cauſe du giſement de la Côte oppoſée. *Ibidem*.

(*z*) M. Frezier croit avoir lieu de juger que le Cap Saint Vincent eſt beaucoup plus Nord, & que celui, auquel on a donné ce nom, eſt celui de Saint Diego; fondé ſur des Cartes manuſcrites Eſpagnoles, fort anciennes, & peut-être tirées de la découverte des *Nodales*. Pag. 30.

FREZIER. 1712. A l'Eſt du Cap Saint Vincent, on trouva une marée forte & rapide: Mais comme on n'ignoroit pas que ſon cours eſt de ſix heures, ou ſix heures & demie, on avoit pris le tems favorable, & l'on ne rangea pas la Côte à plus de cinq quarts de lieue. Cette précaution fit emboucher heureuſement, avec le flot qui porte rapidement au Sud, & ſe partage en deux Courans, dont l'un ſuit le Détroit, qui n'eſt large que de ſix à ſept lieues, & l'autre ſe jette à l'Eſt le long de la Terre des Etats.

Port Maurice. VERS le milieu du Détroit, on apperçoit le Port *Maurice*, petite Anſe d'une demie lieue de large, au fond de laquelle, du côté du Nord, eſt une petite Rivière, où l'on peut faire aiſément de l'eau & du bois. A côté de ce Port, ou de cette Anſe, un quart de lieue plus au Sud, on trouve une Baye, d'une lieue d'ouverture & beaucoup plus enfoncée, que les uns prennent pour le Port de *Bon-Succès*, d'autres pour la Baye *Valentin*, & qui offre auſſi de l'eau & du bois (*a*). Il ſemble, obſerve l'Auteur, que le Port de Bon-Succès devoit être la première Anſe qu'on trouve en ſortant, après avoir doublé le Cap Gonzalez, ou de Bon-Succès. Le nom ſeul paroît décider de la poſition de ces deux Bayes, parceque les *Nodales*, qui découvrirent celle-ci, devoient regarder effectivement comme un heureux ſuccès d'avoir paſſé le Détroit, & de rencontrer une fort bonne Baye, où ils pouvoient mouiller en ſûreté. Les Sauvages n'y ſont pas ennemis des Etrangers (*b*). Ils ſont nuds, quoique le Pays ſoit extrêmement froid. Quelques-uns portent une peau d'oiſeau à la ceinture; d'autres ont les épaules couvertes de la peau de quelque bête fauve, comme les Sauvages du Détroit de Magellan. Ils ſont preſqu'auſſi blancs que les Européens. Le rouge leur plaît ſi fort, qu'un d'entr'eux, voyant un bonnet de cette couleur ſur la tête d'un Officier, eut la hardieſſe de le prendre & de le mettre ſous ſon bras. Un autre, voyant la crête rouge de quelques poulets du Vaiſſeau, la leur arracha pour l'emporter. Ils paroiſſent mieux faits & plus robuſtes qu'on n'eſt au Chily. Leurs femmes ſont auſſi plus belles, & leurs Pirogues d'écorce d'arbre ſont couſues avec beaucoup d'art.

Port de Bon-Succès, ou Baye Valentin.

Portrait des Habitans.

Dangers des deux Vaiſſeaux François. ON trouva la marée contraire, à l'Eſt de la Baye Valentin; & les raffales devenant fort violentes, il fallut forcer de voiles pour doubler le Cap *Saint Barthelemi*, qui eſt le plus Sud de la Terre des Etats. On le doubla heureuſement, & vers la nuit, on l'avoit laiſſé à deux lieues au Nord-Oueſt: mais le tems, qui devenoit impétueux, força de mettre à la cape, avec une inquiétude, qui devoit être terrible, ſi proche de Terre & vers le tems des ténèbres. „ Les Cartes, dit l'Auteur, nous menaçoient d'une perte „ inévitable; mais heureuſement pour nous, la Terre des Etats, du côté du „ Sud, ne git pas Eſt-Sud-Eſt, & Oueſt-Nord-Oueſt, comme elles la mar„ quent. Elle ne court qu'Eſt & Oueſt, & prend même un peu du Nord, „ près du Cap Saint Barthelemi, comme on l'avoit remarqué avant la nuit.

„ Sui-

(*a*) L'Auteur ajoûte; & même d'un bois blanc & leger, dont on pourroit faire des mâts de hune.

(*b*) Ce récit porte ſur le témoignage de deux autres Vaiſſeaux François; la *Reine d'Eſpagne*, qui relâcha ici le 6 de Novembre 1712, & le *Saint Jean Baptiſte*, de Saint Malo, en 1713.

„ Suivant les Cartes, nous devions dériver à l'Eſt-Quart-de-Sud-Eſt, & „ nous ne pouvions éviter de périr (*c*) ". FREZIER. 1712.

LA joye des deux Vaiſſeaux François fut extrême, de ſe revoir le lendemain, dans un calme, qui ſuivit cette horrible tempête, & qui leur donna le tems de ſe remettre en état de ſouffrir les coups de Mer. Ils regagnèrent, avec des vents frais, celui qu'ils avoient perdu à la cape. Depuis les quarante-trois degrés & demi juſqu'au cinquante-ſeptième, ils n'avoient point eu de vents du côté de l'Eſt, & preſque point de beaux jours, mais un tems variable & embrumé, avec des vents continuels du Nord au Sud par l'Oueſt, excepté depuis le vingt-ſixième degré juſqu'au cinquante, que deux jours d'un bon vent frais de Nord-Nord-Eſt les tira d'un parage où ils avoient vû le péril de fort près. Le 17 de May (*d*) on courut pendant la nuit au Sud-Eſt-Quart-de-Sud, avec le vent au Sud-Oueſt, dans la crainte de rencontrer les Iſles *Barnevelt*, que quelques-uns placent à cinquante-ſept degrés de Latitude. Mais, vingt-quatre heures après, les vents s'étant rapprochés du Sud, on porta au Nord-Eſt-Oueſt.

Météore extraordinaire.

ON ſe croyoit à cinquante-ſept degrés & demi de Latitude, & à ſoixante-neuf ou ſoixante-dix de Longitude, lorſqu'une heure après minuit, on vit un Météore, inconnu aux plus anciens Navigateurs du Vaiſſeau; c'étoit une lueur différente du feu Saint Elme & d'un éclair, qui dura l'eſpace d'une demie minute, & qui fit ſentir un peu de chaleur. Ce Phenomène, dans le froid & pendant un grand vent, effraya la plûpart de ceux qui le virent, juſqu'à leur faire fermer les yeux. Ceux qui le trouvèrent ſi redoutable en parlèrent comme d'un éclair, dont le brillant ſe faiſoit ſentir au travers même de la paupière. Les plus hardis aſſuroient qu'ils avoient vû un globe, d'une clarté bleuâtre & très-vive, d'environ trois pieds & demi de diamétre, qui s'étoit diſſipé entre les haubans du grand hunier. Tout le monde s'imagina que c'étoit le préſage de quelque tempête. Cependant les trois jours ſuivans n'apportèrent rien de pis; & lorſqu'on eut paſſé le Cap de Horn de neuf à dix degrés, on commençoit à ſe flatter d'être bien-tôt hors de ces affreux parages: mais un vent de Nord-Oueſt & d'Oueſt-Nord-Oueſt ſouleva ſi furieuſement les flots, qu'on fut obligé d'amener la vergue de mizaine, le mât de perroquet de fougue, & juſqu'au bâton de Pavillon. Dans cette horrible ſituation, l'Auteur fait une peinture fort vive de ſes peines. „ Il ſentit un mortel chagrin de s'être expoſé à de ſi rudes incom- „ mo-

Tempête furieuſe.

Regrets de l'Auteur.

(*c*) On pourroit répondre, obſerve l'Auteur, „ que le même Courant, qui nous jettoit le long de la Côte des Etats, a pû „ nous empêcher de dériver autant au Nord-„ Eſt, que nous l'euſſions fait ailleurs, par-„ cequ'il devoit courir, comme la Côte, „ près de Terre, & nous en tenir à même „ diſtance. Ce ſentiment ſeroit probable, ſi „ d'autres Navires n'avoient reconnu mieux „ que nous ce giſement. Au-reſte, il eſt „ évident que nous dérivâmes beaucoup à „ l'Eſt. Car, ſur les neuf heures du matin, „ le tems s'étant un peu éclairci, nous ne „ vîmes plus de Terre, quoique nous n'en „ dûſſions être qu'à deux lieues au Sud, ou „ au Sud-Eſt, tout au plus, ſi elle a treize „ ou quatorze lieues de long, depuis le Dé-„ troit, comme l'aſſurent ceux qui l'ont cô-„ toyée ". *Pag.* 33.

(*d*) Le ſecond Valſſeau avoit diſparu le 14, à cinquante-huit degrés cinq minutes de Latitude, & ſoixante-quatre ou ſoixante-un de Longitude. On ne le revit qu'au Port de la Conception.

FREZIER. 1712.

„ modités; touché des maux préſens, épouvanté de l'avenir, ſi ſon Vaiſ„ ſeau, comme pluſieurs autres, étoit contraint d'aller paſſer l'Hyver à la „ Plata, Rivière terrible par la mauvaiſe tenue du fond, par les coups de „ vent, les bancs de ſable, & les naufrages, dont pluſieurs Officiers du „ bord avoient été témoins. Je comparois, dit il, la vie tranquille des „ plus miſérables à Terre, avec celle d'un honnête homme ſur Mer, dans „ un tems d'orage; les beaux jours qu'on goûte en Europe au mois de May, „ avec ces jours obſcurs qui ne duroient que ſix heures & ne nous éclairoient „ guères plus qu'une belle nuit, &c. ". Cette tempête dura vingt-quatre heures. A cinquante-un degrés de Latitude, & quatre-vingt-quatre, ou quatre-vingt-deux de Longitude, ſuivant l'eſtime, on fut en état de ſe ſervir des vents de Sud-Oueſt & de Sud-Sud-Oueſt, qui ſont les plus fréquens; & quelques changemens, qui ſuccedèrent, pendant les jours ſuivans, n'empêchèrent point d'arriver à quarante degrés quarante minutes de Latitude, où l'on fut ſurpris d'appercevoir la Terre, de cinquante lieues plutôt qu'on ne s'y étoit attendu. On avoit ſuivi une Carte manuſcrite de Saint Malo, qui s'étoit trouvée meilleure que les Cartes Hollandoiſes juſqu'au Détroit de le Maire. Celle de Pieter Goſſe reculoit la Côte des Patagons de ſoixante lieues trop à l'Oueſt, par rapport au Breſil. Cependant, ſuivant ſa Longitude, on atterroit fort juſte (*e*). L'Auteur en prend occaſion de faire ici quelques nouvelles remarques ſur l'eſtime (*f*), qui lui font conjecturer, qu'il y

Vûe de la Terre.

Remarques ſur l'eſtime.

(*e*) Pag. 35 & précédentes.

(*f*) Il obſerve que les Cartes manuſcrites, dont il vient de parler, ont été corrigées, du côté du Cap Blanc & du Détroit de le Maire, ſur les Journaux des Vaiſſeaux de Saint Malo, qui ont fait le Voyage de la Mer du Sud; Journaux qui s'accordent tous aſſez bien ſur la Longitude de l'un & de l'autre. Mais il doute que cet accord général puiſſe faire une opinion certaine, parcequ'on s'apperçoit des Courans tout le long de la Côte. Depuis le trente-deuxième au trente-cinquième degré de Latitude, ſon Vaiſſeau avançoit un peu moins que l'eſtime; ce qui pouvoit venir de l'erreur du Lock: mais, au contraire, depuis le 37 juſqu'au 41, il avançoit plus au Sud, de ſix à ſept lieues, ſur cinquante; & trois jours après, de ſeize lieues & demie ſur ſoixante-dix d'eſtime; c'eſt-à-dire, d'environ un quart. Enſuite, ce compte alloit en diminuant; de-ſorte qu'à quarante-neuf degrés cinquante minutes, les hauteurs s'accordoient très-bien avec l'eſtime, juſqu'au Détroit de le Maire, dont la Longitude fut trouvée de ſoixante-un degrés trente-cinq minutes, qui répondent aux trois cens dix-huit degrés vingt-cinq minutes de l'Iſle de Fer, ou trois cens ſeize degrés quarante-cinq minutes du Méridien de Teneriſe. Depuis-là, l'Auteur doute que les Cartes ayent pû être corrigées, avec raiſon, pour la Longitude du Cap de Horn & de la Côte du Chily; car les Navires, qui ont rangé ce Cap, y ont trouvé des Courans, qui leur ont fait faire, à l'Eſt, le chemin qu'ils croyoient avoir fait à l'Oueſt. De-là viennent ces différences des Cartes, qui mettent cent lieues du Détroit au Cap de Horn, tandis que les manuſcrites n'y en mettent que quarante à cinquante. Ce qui paroît bien ſûr à l'Auteur, c'eſt qu'il n'eſt que par cinquante-cinq degrés cinquante minutes, ou cinquante-ſix degrés de Latitude, au plus, quoique dans toutes les Cartes marines imprimées, il ſoit par les 57½, ou 58. Pour la diſtance de ce Cap à la Côte du Chily, elle eſt encore peu connue, parcequ'il y a peu de Navires qui ayent rangé la Côte de Feu de ce côté. La prudence ne permet pas même de s'y expoſer; car les vents y ſont dangereux, du Sud Sud-Oueſt à l'Oueſt. Cependant il y a un Canal, découvert en 1713, par lequel on pourroit ſe ſauver dans le Détroit de Magellan.

Suivant le Père Feuillée, qui met la Conception par les ſoixante-quinze degrés trente-deux minutes trénte ſecondes de Longitude; c'eſt-à-dire, vingt-cinq lieues, plus à l'Oueſt, que les Cartes manuſcrites réformées; & ſuppoſant celle du Détroit de le Maire, telle qu'on

y a deux Courans, formés, l'un par la Mer du Sud, l'autre par la Mer du Nord; que celui-ci doit porter depuis Sainte Catherine juſqu'à la Terre de Feu, au Sud-Sud-Oueſt, & depuis le Détroit, au Sud-Eſt & à l'Eſt-Sud-Eſt, déterminé à cette direction par la Côte des Patagons, enſuite par la nouvelle Terre des Iſles Sebald, & par celle de Feu & des Etats; que celui de la Mer du Sud doit ſuivre à-peu-près le giſement de la Terre de Feu, depuis le Cap Pillar juſqu'au Cap de Horn, & de-là ſe tourner vers l'Eſt & l'Eſt-Nord-Eſt, le long des Iſles Barnevelt & des Etats, comme l'expérience le fait connoître. L'Auteur juge encore qu'il doit y avoir un peu de Courant, attiré, dit-il, par celui du bout des Terres dans la partie du Sud du Chily; & l'expérience le prouve auſſi. Enfin, ſans vouloir déterminer la direction particulière des Courans, qui peut varier par des cauſes particulières, il aſſure qu'auprès du Cap de Horn, ils doivent porter vers le Nord-Eſt. La *Marie* ſe trouva ſur l'Iſle *Diego Ramirez*, non-ſeulement lorſqu'elle s'en croyoit à quarante lieues, ſur le témoignage de la Carte de Pieter Goos, où elle eſt reculée de trente lieues à l'Oueſt, plus qu'elle n'eſt dans les Cartes manuſcrites, mais encore lorſqu'elle ſe comptoit près de deux degrés plus Sud.

FREZIER. 1712. Deux Courans, dont la connoiſſance eſt néceſſaire.

POUR concluſion, l'Auteur conſeille, à un Navigateur, qui veut doubler le Cap de Horn en venant de l'Eſt, de prendre toûjours du Sud & de l'Oueſt, la moitié plus qu'il ne croît en avoir beſoin; ſoit parceque les vents règnent toûjours du côté de l'Oueſt, ſoit pour ſe précautionner contre les Courans, qui peuvent le reculer, comme il eſt arrivé à pluſieurs Navires, qui ſe ſont trouvés à terre lorſqu'ils croyoient avoir doublé le Cap, & devoir être au large de quarante à cinquante lieues: & de-là, dit-il, eſt venue ſans doute l'erreur des Cartes Hollandoiſes qui mettent la moitié trop de diſtance du Détroit de le Maire au Cap de Horn.

Avis pour doubler le Cap de Horn.

LA Terre qu'on avoit apperçue étoit une Pointe, qu'on prit pour celle de *Vallena*, parcequ'il s'en offroit une autre à l'Eſt, qui pouvoit être celle de *Saint Marcel*. Trois ou quatre Iſlots, qu'on laiſſoit au Sud-Sud-Eſt, derrière le Vaiſſeau, étoient apparemment ceux de l'entrée de Chiloé, nommés par les Eſpagnols *Farellones de Carelmape*, dont on n'avoit paſſé qu'à la demie portée du canon, dans une nuit fort obſcure. Le ſoir, on vit une au-

qu'on vient de le dire, ce qui fait trente-cinq lieues plus Eſt que les Cartes de Pieter Goos, l'erreur du Vaiſſeau de l'Auteur n'étoit que d'environ trente lieues. Il en explique la poſſibilité, par un détail d'obſervations, qui font concevoir comment ſon Vaiſſeau avoit pû dériver depuis qu'il étoit ſorti du Détroit. *Pag.* 37 & 38.

Nota. Ce Vaiſſeau dériva conſidérablement à l'Eſt, la nuit qu'il ſortit du Détroit, non ſeulement parceque M. Frezier n'eut point de connoiſſance de terre le lendemain, mais encore parcequ'il ſe trouva huit minutes plus Nord ſur dix ou douze lieues d'eſtime. Deux jours après, par les cinquante-ſept degrés vingt-ſix minutes de Latitude, il ſe trouva, au contraire vingt-deux minutes plus Sud ſur ſoixante-dix lieues. Les Courans ne furent point ſenſibles pendant ſept jours. L'Auteur ne put faire aucune obſervation pendant que ſon Vaiſſeau courut environ quatre-vingt lieues majeures en Longitude. Arrivé au cinquante-neuvième degré vingt minutes, il ne trouva aucune différence. Mais ayant été huit jours ſans voir le Soleil, il ſe trouva vingt-ſept minutes plus Sud que l'eſtime. *Pag.* 72. R. d. E.

FREZIER. 1712. autre Pointe au Sud-Eſt-Quart-d'Eſt, & une troiſième au Nord-Eſt-Quart-de-Nord, qui étoit celle de la Galere, d'où l'embouchure de la Rivière de Baldivia commence à ſe former.

On remet ailleurs les obſervations de l'Auteur. ſur le Chily & le Perou.

LE récit des courſes de l'Auteur, ſur les Côtes du Chily & du Perou, & ſes remarques ſur ces deux Contrées, ſur leurs Productions, leurs Habitans, leur Commerce, & leurs principales Villes, doivent être précieuſement réſervés pour enrichir les Deſcriptions de l'Amérique Méridionale. Dans le deſſein, auquel on s'arrête uniquement, de recueillir ici tout ce qui peut ſervir à la connoiſſance du Détroit de le Maire, ſuivant la méthode qu'on a gardée pour celui de Magellan, il ne reſte qu'à repréſenter M. Frezier & ſes obſervations dans ſon retour en Europe.

1713. LE Lundi 9 d'Octobre 1713, il quitta Callao, ſur un Vaiſſeau de Marſeille, nommé la *Mariane*, qui devoit paſſer à la Conception pour y prendre des vivres, parcequ'ils y ſont, non-ſeulement meilleurs, mais moins chers qu'au Port de Lima. Le 25, après avoir fait route, pendant quatre jours, ſans obſerver la Latitude, il ſe trouva, d'un, & même de deux degrés, plus au Sud que l'eſtime, par les dix-ſept; ce qui lui fit conclure que c'étoit l'effet des Courans. Trois Vaiſſeaux, ſortis du même Port après lui, tombèrent dans la même erreur. Ses raiſonnemens, ſur une mépriſe ſi prompte, ne regardent pas moins les Détroits de Magellan & de le Maire, que la Mer du Perou.

Remarques ſur les Courans & les Vents.

ON conçoit facilement, dit-il, la raiſon de ces Courans, dès qu'on eſt informé qu'au long de la Côte du Perou, la Mer porte toûjours au Nord. Ce flux continuel, du même côté, ne peut être entretenu que par un mouvement de tourbillon: il faut donc qu'au large, les eaux fluent au Sud, pour ſucceder à celles qui courent le long de la Côte au Nord. *Zarate*, dans ſon Hiſtoire de la Conquête du Perou, attribue ce Courant du Nord aux vents du Sud-Oueſt, qui règnent le long de la Côte pendant toute l'année: il ajoûte que les eaux de la Mer du Nord, paſſent avec impétuoſité par le Détroit de Magellan, pouſſent celles de la Côte du Perou, vers le Nord, ſuivant ſon giſement. Cette dernière idée, conçue dans un tems où l'on n'avoit pas encore découvert un plus grand Paſſage au-delà de la Terre de Feu, n'auroit pas été ſans vraiſemblance, ſi l'on obſervoit le même Courant dans la partie du Sud du Chily. Mais le tems a fait voir, que bien loin, que la Mer du Nord entre dans celle du Sud, il y a plus d'apparence que celle du Sud entre dans celle du Nord, puiſqu'au Cap de Horn les Courans portent ordinairement du côté de l'Eſt. C'eſt ce que pluſieurs Vaiſſeaux ont évidemment reconnu, non-ſeulement par l'Eſtime & par les Cartes, ſur leſquelles il faut peu compter, mais à vûe de Terre, ſuivant les meilleurs Journaux (*g*).

LES vents ordinaires, qui règnent depuis l'Eſt-Sud-Eſt, accompagnèrent la *Mariane* juſqu'au trente-ſeptième degré de Latitude, & l'obligèrent de courir au large, l'eſpace d'environ deux cens lieues. Enſuite, ils changèrent au Sud, au Sud-Sud-Oueſt, & à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Cette régularité des

(*g*) Pag. 252.

des vents d'Eſt-Sud-Eſt & Sud-Eſt, rendoit la Navigation ſi longue, avant qu'on eût penſé à courir fort au large, que les Vaiſſeaux avoient beſoin de ſix ou ſept mois pour aller de Callao à la Conception, parcequ'ils n'avançoient qu'à la faveur de quelques petits Nords, & des fraîcheurs qui viennent de Terre, la nuit & une partie du matin (*b*). Il en faut conclure, que ce n'eſt pas une ignorance indifférente, que celle de la Phyſique, dans un homme de Mer. Le ſeul raiſonnement auroit pû conduire à cette découverte, qui n'eſt peut-être dûe qu'au hazard. FREZIER. 1713.

CETTE remarque eſt accompagnée de pluſieurs réflexions. Le flux, ſuivant l'Auteur, venant continuellement de la partie de l'Eſt, dans la Zône torride ſur Mer, & non pas ſur Terre, où ces vents ne ſont pas réguliers, doit être remplacé par un autre air, qui vient auſſi de la Mer; & par conſéquent, au-delà de cette Zône, l'air doit flotter en ſens contraire. Ainſi, vers les Tropiques, les vents doivent prendre de l'Oueſt, & beaucoup du Sud, à meſure qu'on approche de la Terre, qui court à-peu-près Nord & Sud, depuis le Détroit de Magellan juſqu'au dix-huitième degré de Latitude Auſtrale. Que les vents viennent toûjours de la partie de l'Eſt dans les vaſtes Mers, le long de la Zône torride, c'eſt conſtamment une ſuite du mouvement journalier de la Terre, d'Occident en Orient; parceque cette Zône, comprenant les plus grands cercles de la Sphère, eſt emportée avec plus de rapidité que les autres, qui s'approchent des Pôles, & comme la Terre a plus de maſſe, elle doit avoir auſſi plus de vîteſſe que l'Atmoſphère de l'air qui l'environne. On doit donc ſentir de la réſiſtance, comme ſi l'air fluoit ſur un corps immobile. Cette réſiſtance fait le vent ſur Mer, & non pas ſur Terre, parceque l'inégalité de ſa ſurface, mêlée de cavités renfermées entre les montagnes, emporte la partie la plus baſſe de l'air que nous reſpirons. Réflexions qui les confirment.

L'EXPÉRIENCE, ajoûte M. Frezier, prouve toutes les circonſtances de ce raiſonnement. La Mer du Sud étant la plus vaſte, c'eſt auſſi dans cette Mer que les vents ſont les plus réguliers. Si l'on court de la Côte du Perou à la Chine, on trouve toûjours les vents dans la partie de l'Eſt. Dans la Mer des Indes, on les trouve de même, avec d'autres vents d'une direction oppoſée; c'eſt-à-dire, des vents d'Oueſt plus au Nord, ou plus au Sud, ſuivant que la diſpoſition des terres les rejette, & ſuivant la ſaiſon. Enfin, il lui paroît encore évident qu'entre les vents oppoſés, il doit y avoir des calmes & des irrégularités, cauſées par les tourbillons d'air qui ſe choquent; ce qu'il éprouva auſſi par les trente degrés du Sud (*i*).

[LE tems devenu calme, on attera préciſement à la Pointe de *Labapie*, ſuivant l'eſtime, en ſe ſervant de la Carte manuſcrite, dont on a parlé, ſans avoir égard à ſa Longitude, mais ſeulement à la différence du Méridien de Lima, en tranſpoſant paralellement toute la Côte à l'Oueſt, ſelon l'obſervation de Don Pedro *Peralta*, plus Occidentale d'un degré quarante-cinq minutes, que celle qui étoit marquée dans la Connoiſſance des Tems de Paris, 1712. Le Sieur *François*, demeurant à Lima, qui l'a obſervé ſéparément & avec Peralta

(*b*) Pag. 253.

(*i*) Pag. 254 & précédentes.

FREZIER. 1713. ta, par les Eclipſes des Satellites de Jupiter, la mettoit encore trente minutes plus à l'Oueſt, c'eſt-à-dire, par quatre-vingt degrés quinze minutes de différence du Méridien de Paris, ſuivant les Cartes de M. Caſſini. Mais le Pére Feuillée, ſur une Obſervation du Sr. Durand, ne la met que par ſoixante-dix-neuf degrés neuf minutes trente ſecondes.

Erreur des Cartes.

CEUX qui s'étoient ſervis des Cartes gravées de Pieter Goos, van Keulen, & Edmond Halley, ont navigé dans les Terres, ſoixante-dix, quatre-vingt, & même cent lieues ſur celles de ce dernier, qui ſont les plus mauvaiſes pour la Mer du Sud. Tous les Vaiſſeaux François, qui remontent de Callao à la Conception, trouvent les mêmes erreurs. Il faut donc conclure qu'elle eſt environ cinq degrés plus à l'Eſt que Lima. Auſſi l'Auteur avoit-il eſtimé, que ſa Longitude devoit être d'environ ſoixante-quinze degrés quinze minutes de différence Occidentale du Méridien de Paris, & de trois cent trois degrés cinquante-une minutes de Tenerife. Cette eſtime avoit été confirmée par le giſement de la Côte, très-connu en pluſieurs endroits. Mais il la trouva rectifiée à ſon retour, par l'Obſervation du Père Feuillée, qui met la Conception par le ſoixante-cinquième degré trente-deux minutes (*k*).]

APRÈS avoir paſſé trois mois à la Conception, il ſortit de ce Port du Chily (*l*) le 18 Février 1714, avec trois Vaiſſeaux de Saint Malo, qui avoient promis au ſien de l'eſcorter juſqu'en France. Mais, ſous prétexte qu'il étoit mauvais voilier, ils l'abandonnérent, le 12 de Mars, & lui laiſſérent le regret de les avoir ſuivis juſqu'à la Latitude de cinquante-huit degrés quarante minutes, lorſqu'il auroit pû paſſer quarante lieues plus au Nord, & racourcir ſa route de ſix jours, ſans pénétrer ſi loin dans de rigoureux climats, où la fatigue eſt toûjours inſéparable du danger. A peine les trois Malouins eurent-ils diſparus, qu'on apperçut, de la *Mariane*, à trois quarts de lieues vers l'Oueſt, une glace qui n'avoit pas moins de deux cens pieds de hauteur hors de l'eau. On la prit d'abord pour une Iſle inconnue; mais le tems étant devenu plus clair, on reconnut diſtinctement que c'étoit une glace, dont la couleur bleuâtre avoit, en quelques endroits, l'apparence de fumée; & l'on en vit flotter quelques petites pièces autour du Vaiſſeau. Deux lieues plus loin au Nord-Eſt, c'eſt-à-dire, à l'Eſt-Nord-Eſt du Monde, on en vit un autre Banc, à la diſtance de cinq quarts de lieues, beaucoup plus haut que le premier, & qui ſe préſentoit comme une Côte rangée, de quatre à cinq lieues de long, dont on ne découvroit pas l'extrêmité dans la brume. On en fut heureuſement dégagé par un vent frais, qui en fit perdre la vûe. Quoique tous ces parages, obſerve l'Auteur, euſſent été fréquentés depuis quatorze ans, en toute ſaiſon, peu de Navires y avoient trouvé des glaces. La ſeule *Aſſomption*, commandée par *Porée*, avoit rencontré, en 1708, un grand Banc, qui avoit l'apparence d'une Côte. Les trois Malouins mêmes, qui en pinçant le vent, avoient gagné à l'Eſt-Nord-Eſt, n'apperçurent pas celle que la *Mariane* avoit vûe: mais ils en trouvérent un autre Banc, par les cinquante-quatre degrés trente minutes. C'eſt un

1714.

Glaces qui n'avoient pas encore été apperçues.

Conjecture ſur leur formation.

(*k*) Pag. 403.

(*l*) A trente-ſix degrés quarante-trois minutes de Latitude du Sud.

n avertiſſement pour ceux qui entreprennent de paſſer le Cap de Horn en Hyver: quoique peut-être auſſi la plus dangereuſe ſaiſon ſoit l'Automne, parcequ'alors les glaces ſe rompent, après avoir été détachées par les petites chaleurs de l'Eté. Comme elles ſont fort épaiſſes, elles ne doivent plus ſe fondre, juſqu'à l'Eté ſuivant; car la hauteur, qui paroît hors de l'eau, n'eſt que le tiers de la véritable épaiſſeur, dont le reſte eſt dedans. FREZIER. 1714.

Ne ſupprimons aucune remarque, dont il y ait de l'utilité à tirer pour la Navigation dans les deux Détroits. S'il eſt vrai, dit l'Auteur, comme pluſieurs le prétendent, que les glaces ſe forment, en Mer, de l'eau douce qui coule des Terres (*m*), il faut conclure qu'il y en a vers le Pôle Auſtral: mais il n'eſt pas vrai qu'il y en ait plus loin au Nord, que les ſoixante-trois degrés de Latitude, du moins dans l'étendue de plus de deux cens lieues, depuis les cinquante-trois de Longitude juſqu'aux quatre-vingt; car cet eſpace a été parcouru par différens Navires, que les vents de Sud-Oueſt & de Sud-Sud-Oueſt ont forcés de courir beaucoup au Sud, pour doubler le bout des Terres. D'où M. Frezier conclut que ces Terres Auſtrales, qu'on étoit accoutumé de marquer dans les anciennes Cartes, ſont de pures chimères, qu'on retranche avec raiſon des Cartes nouvelles.

Ce que l'Auteur penſe des Terres Auſtrales.

Mais, quoiqu'on ait ſupprimé ces fauſſes Terres, quelques-uns (*n*) ont conſervé le Détroit de *Brouwers*, qui n'eſt pas moins imaginaire que ces Terres Auſtrales, ſans conſidérer que de tant de Navires, qui ont paſſé à l'Eſt de la Terre des Etats, aucun n'a reconnu de Côte plus à l'Eſt, ſoit à vûe de Terre, ſoit au large, où paſſent preſque tous les Vaiſſeaux qui reviennent de la Mer du Sud. On n'a pas corrigé, non plus, les erreurs des Terres connues, qui ſont mal placées. Les Cartes Marines placent le Cap de Horn à cinquante-ſept degrés trente minutes, ou cinquante-huit degrés de Latitude; les unes, à plus de cent vingt lieues, & d'autres même à cent quarante lieues du Détroit de le Maire; quoiqu'il ne ſoit effectivement qu'à la Latitude de cinquante-cinq degrés, quarante-cinq ou cinquante minutes, & à quarante ou cinquante lieues au plus, de ce Détroit. L'Auteur ne parle point de la Longitude, qui n'eſt pas connue certainement, mais qu'on peut régler à-peu-près ſur celle de la Conception, en ſuivant la plus grande conformité des eſtimes, depuis trois cens dix degrés à trois cens onze du Méridien de Tenerife, au-lieu de trois cens trois, ou trois cens quatre, comme on le trouve marqué dans les Cartes. De-là vient auſſi la fauſſeté du giſement de la Côte, depuis ce Cap juſqu'à celui des Piliers, qui courent enſemble Sud-Eſt-Quart-d'Eſt & Nord-Oueſt-Quart-d'Oueſt, au-lieu qu'ils ſont marqués Sud-Eſt-Quart-de-Sud & Nord-Eſt-Quart-de-Nord. Près du Cap de Horn, elle prend encore plus de l'Oueſt, com-

Erreurs des Cartes Marines.

(*m*) D'autres croyent que la neige, qui tombe abondamment pendant les grands froids de ces climats, ſe gèle en ſe fondant ſur la Mer, & s'accumule ainſi en monceaux de glaces. *Pag.* 504 & 505. R. d. E.

(*n*) L'Auteur cite de Fer, c'eſt-à dire, ſa Carte de 1700.

FREZIER. 1714. comme l'ont remarqué ceux qui ont rangé une grande partie de cette Côte. On la voit encore marquée comme inconnue, dans la plûpart des Cartes; mais quoiqu'effectivement on ne ſoit pas bien informé du détail, on en connoît du moins le principal giſement.

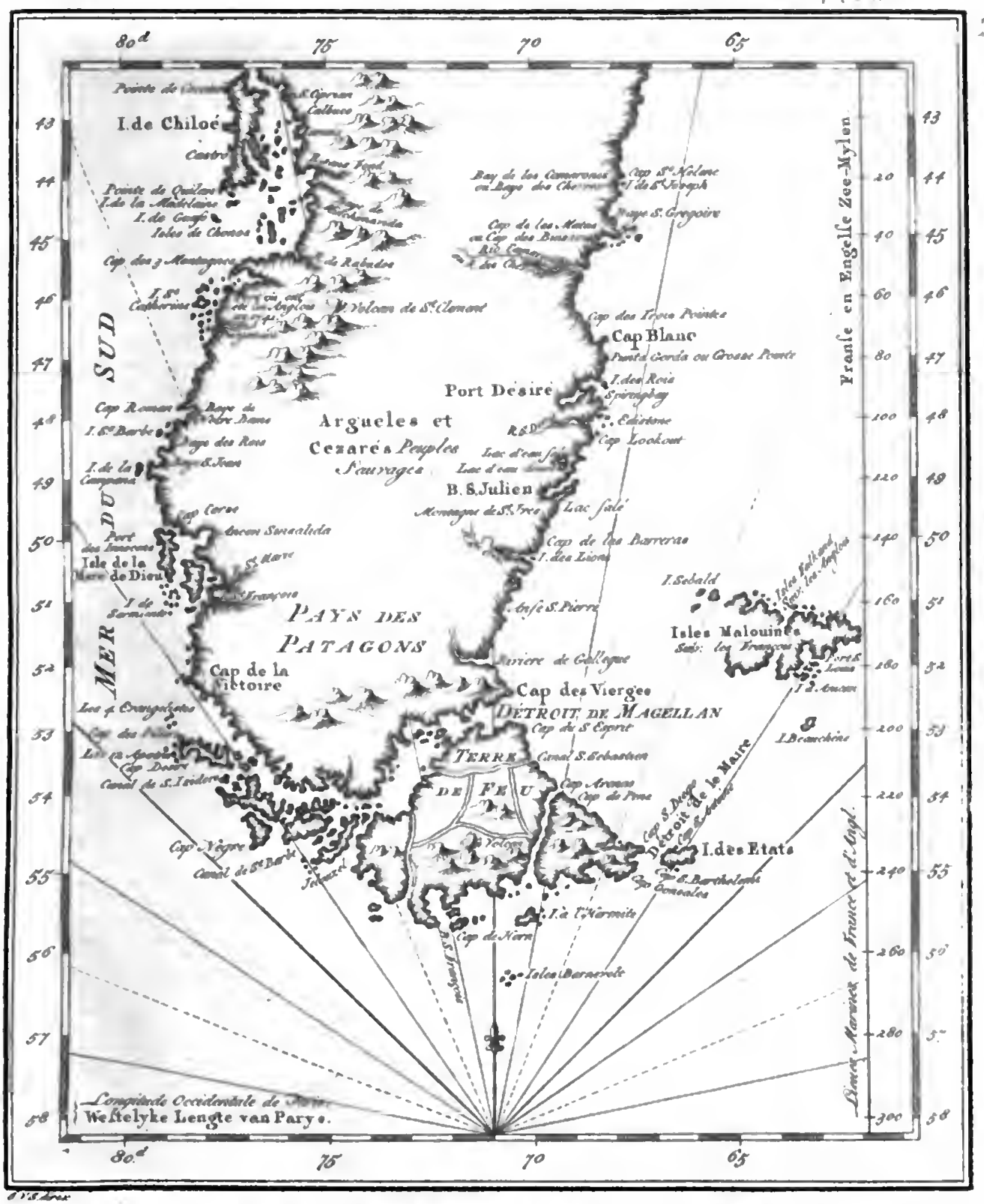
Explication d'une Carte donnée par l'Auteur.

Nouvelle découverte.

C'EST pour remédier à tous ces défauts, que l'Auteur s'eſt attaché à recueillir des Mémoires, ſur leſquels il a dreſſé une Carte, qu'on ſe croit bien autoriſé à donner après lui. Il y place deux nouvelles découvertes; l'une, d'un Paſſage dans la Terre de Feu, par lequel le hazard fit débouquer, du Détroit de Magellan, le 15 de May 1713, la *Sainte Barbe*, Tartane Françoiſe, commandée par *Marcand*. Sur les ſix heures du matin, elle ſortit de la Baye d'Eliſabeth, en portant au Sud-Oueſt & au Sud-Oueſt-Quart-de-Sud. Elle prit le Canal ordinaire pour celui de la Rivière *de Maſſacre*; & gouvernant au Sud-Oueſt, avec la faveur des Courans & d'un bon vent de Nord-Eſt, ſur une Iſle qu'elle prenoit pour l'Iſle *Dauphine*, elle rangea conſtamment cette Iſle. Une heure après l'avoir dépaſſée, elle ſe trouva dans un grand Canal, où, du côté Sud, elle ne voyoit pas d'autre terre qu'un grand nombre d'Iſlots, mêlés de Briſans. Alors, ſe croyant égarée, elle chercha un mouillage, qu'elle trouva dans une petite Baye, ſur quatorze braſſes d'eau, fond de ſable gris & petit gravier blanc. Le 26 de May, après avoir louvoyé pour ſortir de cette Baye, qui eſt ouverte à l'Eſt-Sud-Eſt, elle porta ſucceſſivement au Sud, au Sud-Quart-de-Sud-Oueſt, & au Sud-Sud-Oueſt. A midi, elle ſe trouva hors des Terres. Elle prit hauteur, & l'obſervation lui donna cinquante-quatre degrés trente-quatre minutes de Latitude; ce qui fut confirmé par celle du lendemain, qui lui donna cinquante-quatre degrés vingt-neuf minutes, à la vûe d'un Iſlot, ſitué à l'Eſt du Monde, & au Sud d'une grande Iſle, dont la Pointe du Sud-Eſt fut nommée *Cap Noir*, parcequ'elle eſt de cette couleur. L'Iſlot eſt un Rocher, de la forme d'une très-haute Tour, à côté duquel en eſt un autre, plus petit; mais à-peu-près de la même forme. Ceux qui chercheront ce Canal ne ſçauroient le manquer, ſur des marques ſi ſingulières. Il eſt large d'environ deux lieues. Le fond en eſt bon, & les plus gros Navires y peuvent paſſer ſans riſque. On le prendroit pour le même Détroit, que M. de l'Iſle a mis dans ſa dernière Carte du Chily, ſous le nom de *Jalouchté*, ſi les Mémoires Anglois, que cet habile Géographe a ſuivis, ne le mettoient au Sud du Cap Forward. C'eſt peut-être auſſi le même, par lequel un Bâteau de l'Eſcadre de M. de Genes débouqua fort heureuſement en 1696.

Iſles découvertes par les Malouins.

LA ſeconde découverte, que l'Auteur a placée dans ſa Carte, eſt celle de pluſieurs Iſles nouvelles, à cinquante & un degrés de Latitude, dont la plûpart ont été reconnues depuis 1700, par des Vaiſſeaux de Saint Malo. Elles ſont placées ſur les Mémoires du *Maurepas* & du *Saint Louis*, deux Vaiſſeaux de la Compagnie des Indes, qui les virent de près, & dont le dernier y fit même de l'eau, dans un Etang d'eau rouſſe & fade, près d'un Port auquel il donna ſon nom. L'un & l'autre en parcoururent différens endroits: mais celui qui les a côtoyées de plus près eſt le *Saint Jean-Baptiſte*, commandé par *Doublet*, du Havre, qui cherchoit à paſſer par un Enfoncement qu'il voyoit vers le milieu, & dans lequel il ne trouva que des Iſles baſſes preſqu'à



CARTE RÉDUITE DE LA PARTIE LA PLUS MERIDIONALE DE L'AMERIQUE,
Par le Sr Bellin Ingr de la Marines de la Societé Royale de Londres &a
GEREDUCEERDE KAART VAN HET ZUIDELYKSTE DEEL VAN AMERICA,
Door den Hr Bellin, Ingr des Zee-vaards, &a

qu'à fleur d'eau. On doit la découverte de cette ſuite d'Iſles à M. *Fouquet*, de Saint Malo, qui leur donna le nom d'*Anican*, de celui de ſon Armateur (*o*). FREZIER. 1714. Iſles d'Anican.

La partie du Nord de ces Terres, qu'on a nommée *Côte de l'Aſſomption*, fut découverte le 16 de Juillet 1708, par *Porée*, de Saint Malo, qui lui donna le nom du Vaiſſeau qu'il montoit. On la croyoit une nouvelle Terre, éloignée d'environ cent lieues à l'Eſt des nouvelles Iſles; mais diverſes raiſons (*p*) ont porté l'Auteur à les joindre aux autres. Il ne doute pas d'ailleurs que ces Iſles ne ſoyent celles que le Chevalier *Hawkins* découvrit en 1593. Il étoit à l'Eſt de la Côte des Patagons, vers les cinquante degrés, lorſqu'il fut jetté par une tempête ſur la Côte d'une Iſle inconnue, le long de laquelle il fit environ ſoixante lieues; & la vûe de pluſieurs feux lui fit juger qu'elle étoit habitée. Juſqu'ici, on avoit nommé ces Terres les Iſles *Sebald*; parcequ'on s'imaginoit que les trois, qui portent ce nom (*q*) dans les Cartes, étoient ainſi marquées au hazard, faute d'en connoître mieux le nombre: mais le Vaiſſeau l'*Incarnation*, commandé par *Brignon*, de Saint Malo, les reconnut de près, en 1711, en venant de Rio Janeyro, & vit effectivement trois petites Iſles, d'environ demie lieue de long, rangées en triangle, comme elles le ſont dans les Cartes. Il n'en paſſa qu'à trois ou quatre lieues, ſans appercevoir aucune autre Terre, quoique le tems fût très-clair; ce qui prouve qu'elles ſont ſéparées des Iſles nouvelles, du moins de ſept ou huit lieues. Côte de l'Aſſomption. Iſles Sebald.

Enfin, la Carte de l'Auteur tient compte, en chiffres romains, des variations de l'Aiman, dans ces Parages, où ſa déclinaiſon eſt très-conſidérable au Nord-Eſt. Elle s'eſt trouvée de vingt-ſept degrés, à l'Eſt des nouvelles Iſles (*r*).

Reve-

(*o*) Les routes, tracées dans la Carte, font voir le giſement de ces Terres, par rapport au Détroit de le Maire, d'où ſortoit le *Jean-Baptiſte*, lorſqu'il les vit, & par rapport à la Terre des Etats, dont les deux autres avoient eu connoiſſance avant que de les trouver.

(*p*) 1°. Les Latitudes obſervées au Nord & au Sud de ces Iſles, & le giſement des parties connues, concourent parfaitement au même point de réunion du côté de l'Eſt, ſans qu'il reſte de vuide entre deux. 2°. Il n'y a point de raiſons pour eſtimer cette Côte de l'Aſſomption, à l'Eſt des Iſles d'Anican. Pluſieurs Navigateurs en ont porté des jugemens, qui ne s'accordent point, & la diverſité des eſtimes eſt toûjours une marque d'Incertitude. 3°. Ce que l'Auteur donne pour convainquant, c'eſt que ſuivant la Longitude où cette nouvelle Terre étoit placée dans la Carte manuſcrite, ſon Navire auroit dû paſſer par-deſſus; & qu'étant longue d'environ cinquante lieues, Eſt-Sud-Eſt & Oueſt-Nord-Oueſt, il eſt moralement impoſſible qu'aucun Vaiſſeau n'en eût eu connoiſſance. Ainſi, conclut-il, on ne peut plus douter que ce ne fût la partie du Nord des Iſles nouvelles, dont le tems fera découvrir la partie de l'Oueſt, qui eſt encore inconnue. *Pag.* 264. 265.

Nota. On doit remarquer, ſur la ſeconde raiſon, que M. *le Gobien de St. Jean* eſtime que la Côte de l'Aſſomption eſt au Sud de l'embouchure de la Rivière de la Plata; ce qui étant pris à la rigueur, ne pourroit l'éloigner, à l'Eſt, que de deux ou trois degrés, c'eſt-à-dire d'environ vingt-cinq ou trente lieues. La premiére fois qu'on vit cette Côte, en venant de l'Iſle de Sainte Catherine, on l'eſtima par trois cens vingt-neuf degrés, & la ſeconde fois, en venant de la Rivière de la Plata, où les vents contraires avoient obligé de relâcher, après avoir tenté de paſſer le Cap de Horn, on la jugea par trois cens vingt-deux degrés. *Pag.* 511 & 512. R. d. E.

(*q*) De celui de Sebald de Weert, Hollandois.

(*r*) Pag. 266 & précédentes.

FREZIER. 1714. Isle d'Acençaon.

REVENONS, avec M. Frezier, par les trente-cinq degrés de Latitude, & les trente-neuf de Longitude, d'où les vents d'Eſt le menèrent juſqu'au Tropique du Capricorne. Il y eſſuya quatre jours de calme, & d'une ſi groſſe pluye, que les cataractes du Ciel lui parurent ouvertes. D'autres vents le firent arriver, le 8 d'Avril, à la vûe de l'Iſle de l'*Aſcenſion*, où plutôt, de l'*Acençaon*; nom Portugais qu'on lui a conſervé, pour la diſtinguer d'une autre Iſle de l'Aſcenſion, qui eſt par les ſix degrés vers la Côte de Guinée. Celle-ci eſt à vingt degrés vingt-cinq minutes de Latitude, & trente-deux degrés cinq minutes de Longitude, c'eſt-à-dire, trois degrés plus Oueſt qu'elle n'eſt marquée dans les Cartes (*s*). Ce n'eſt proprement qu'un Rocher, d'environ une lieue & demie de long; très-reconnoiſſable, du côté du Sud & de l'Oueſt, par un Piton de forme un peu conique, & preſqu'auſſi haut que l'Iſle. Du côté de l'Eſt, elle forme comme deux têtes, qui terminent le Cap. On peut la reconnoître encore mieux par trois Iſlots, dont l'un, qui n'a pas moins d'une demie lieue de long, eſt à l'Eſt-Quart-de-Nord-Eſt de la grande Iſle. Ces trois Iſlots ont donné lieu à quelques Navigateurs de s'imaginer, que l'Iſle de l'Aſcenſion & celle de la Trinité étoient la même; fondés ſur ce qu'il eſt arrivé à pluſieurs Vaiſſeaux de chercher la dernière dans ſa Latitude, ſans la pouvoir trouver. Mais l'Auteur aſſure que d'autres l'ont reconnue, en venant des Indes Orientales, & qu'ils y ont même fait de l'eau dans un Etang. Il reproche au Docteur Halley, de l'avoir ſupprimée dans ſa grande Carte, & d'avoir donné le nom de *la Trinité*, à l'Iſle de l'Aſcenſion (*t*), qu'il place, d'ailleurs, dans ſa véritable Latitude (*v*).

Si elle eſt la même que celle de la Trinité?

ON trouve, dans cette Iſle, une belle Caſcade, qui pourroit fournir de l'eau à toute une Eſcadre; mais les groſſes pierres, dont le rivage eſt bordé, & la violence des vagues, ne permettent pas d'y deſcendre ſans riſque: encore l'eau, dont la *Mariane* eut peine à faire quelques barriques, ſe corrompit-elle en trois ou quatre jours; ce qui peut faire douter qu'elle vienne de ſource. [L'Auteur ayant appareillé, le 9 d'Avril, & les calmes l'ayant retenu quelques jonrs autour de cette Iſle, s'apperçut qu'il y avoit des Courans au Nord-Oueſt, & au Nord-Nord-Oueſt (*x*).] Il fallut renon-

(*s*) L'Auteur étant parti de la Conception par ſoixante-quinze degrés quinze minutes de Longitude, qui répondent aux trois cens trois degrés cinq minutes du Méridien de Teneriſe, au-lieu de deux cens quatre-vingt-dix-huit degrés, qui eſt celle des Cartes Hollandoiſes, trouva cette Iſle, ſuivant ſon eſtime, par trente-deux degrés cinq minutes, qui répondent aux trois cens quarante-ſix degrés quinze minutes.

(*t*) Le Père Feuillée, dans ſa Préface Critique de ſes Obſervations, prend parti pour le ſentiment de Halley: mais M. Frezier paroît ſe confirmer dans le ſien, par l'autorité du Routier Portugais de Manuel *Pimentel*, qui établit aſſez bien la diſtinction des deux Iſles. *Réponſe à la Préface de Feuillée, ubi ſuprà, pag.* 45 & 46.

(*v*) Cette Latitude eſt de vingt degrés vingt-cinq minutes. L'Auteur ajoûte, que charmé d'avoir découvert cette Iſle, parcequ'il eſpéroit y trouver de l'eau, & avec ce ſecours, continuer ſa route, vint mouiller à l'Oueſt cinq degrés Nord, ou à l'Oueſt-Quart-Nord-Oueſt du Monde, ſur trente braſſes d'eau, fond de ſable & de teignant. Mais voulant avoir un meilleur fond, il envoya ſa Chaloupe, qui en trouva un à vingt-cinq braſſes de gros ſable noir, au Nord-Nord-Oueſt d'un Iſlot fendu, plus au Nord. *Pag.* 516. R. d. E.

(*x*) Pag. 517.

renoncer au projet de continuer la route, & prendre le parti de relâcher à la Baye de Tous les Saints. Le 20 du même mois, on la découvrit, à douze degrés cinquante minutes de Latitude, & plus loin de l'Aſcenſion, qu'on ne la trouvoit marquée dans les Cartes de Pieter Goos, Robin, van Keulen, & Loots; à-peu-près de la moitié dans les unes, & du tiers dans les autres. L'Auteur compte neuf degrés de Longitude, de l'Iſle au Continent. Quelle devoit être, dit-il, l'erreur des trois Vaiſſeaux Malouins, qui s'étoient règlés ſur les Cartes, en partant de la Conception? Comme ils avoient pris leur départ cinq ou ſix degrés trop à l'Oueſt, & que la Côte du Breſil eſt trop avancée à l'Eſt d'autant de degrés, ils trouvèrent au moins deux cens lieues de mépriſe. Ces erreurs, ajoûte M. Frezier, ont toûjours été à-peu-près les mêmes, pour tous les Navires qui ont relâché à la Côte du Breſil, ou à l'Iſle de Fernando Noronho, en revenant de la Mer du Sud.

Frezier, 1714. Autres erreurs des Cartes Marines.

[L'ignorance de la théorie, qui règnoit parmi les Navigateurs, leur faiſoit attribuer cette différence de l'Eſtime & des Cartes, aux Courans qu'ils diſoient porter à l'Eſt, ſans qu'une eſpèce d'uniformité d'erreur, non-ſeulement à l'attérage du Breſil, mais encore à celui de France, leur fit ouvrir les yeux depuis quatorze ans de Navigation continuelle, quoiqu'ils viſſent qu'ils trouvoient les Terres du Breſil trop à l'Oueſt, & que, reformant leur point ſur les Cartes, les Côtes d'Europe étoient trop à l'Eſt, à-peu-près de la même quantité, qu'ils y avoient rapporté leur eſtime. En celà ils font voir leur peu de curioſité, & leur négligence à s'inſtruire. Ils ſont néanmoins plus excuſables que leurs principaux Hydrographes, qui auroient dû profiter des Obſervations que M. de l'Académie des Sciences ont données dans la Connoiſſance des Tems. Mais comme ces choſes étoient trop au deſſus de leur portée, pour les entendre & les ſavoir réduire au calcul ordinaire des Cartes Hollandoiſes, dont on a coutume de ſe ſervir, ils les ont mal-à-propos négligées, comme des productions de gens de Lettres, qui n'avoient pas d'expérience. C'eſt ſur ce principe qu'un Malouin ſoûtient, que la Côte du Breſil eſt bien ſituée en Longitude ſur ces mêmes Cartes, quoique ſur les Obſervations faites à Olinde & à la Cayenne, il y ait ſix degrés d'erreur trop à l'Eſt.

L'Auteur s'étant trouvé à environ une lieue de diſtance de la Côte, qui eſt mal-ſaine, le mauvais tems l'obligea de prendre le large pour attendre un tems plus favorable, ce qui le fit regagner au Sud contre les Courans, qui portent ſenſiblement au Nord-Eſt, depuis Mars juſqu'en Septembre; ſaiſon où les vents de Sud-Eſt & de Sud-Sud-Eſt règnent de façon, qu'il faut alors ſe ranger au Sud, comme le remarque le grand Flambeau de la Mer.

On attéra enfin, le 26 d'Avril, au vent de *Praya de Zomba*, Terre reconnoiſſable par une infinité de *Tapions*, ou marques blanches, qui ſe ſont voir juſqu'à deux ou trois lieues du Cap de Saint Antoine. L'intervalle que l'ouverture que la Baye de tous les Saints met entre ce Cap & l'Iſle *Taporica*, le fait paroître ſans ſuite, lorſqu'on le voit au Nord-Oueſt, & ne laiſſe appercevoir que confuſément l'Iſle ou la Côte de bas bord. En approchant de Terre on voit, au bout du Cap, le Fort Saint Antoine, au milieu duquel

FREZIER. 1714. eſt une Tour couverte en pointe, qui paroît comme un Pavillon. Au-devant de ce Cap eſt un Banc de rochers, ſur lequel il y a quatre à cinq braſſes d'eau de Mer baſſe ; il s'avance environ à trois quarts de lieue au Sud-Oueſt.]

LA Deſcription de la Baye de Tous les Saints, & celle de *Saint Salvador*, Capitale du Breſil, dont l'Auteur s'occupa juſqu'au 7 de May, paroîtront avec honneur dans une autre partie de ce Recueil. Il partit ſur la *Mariane*, en compagnie des trois Malouins, qui forcèrent encore de voiles pour la devancer. A l'exception des calmes, qui la retinrent preſqu'un mois à petites journées, ſa navigation fut heureuſe juſqu'au Mardi, 10 de Juillet (*y*), qu'elle eut la vûe du Pic d'une des Iſles Açores, à laquelle cette montagne a fait donner le même nom. Il eſt fait en pain de ſucre, & ſi haut, qu'on peut le découvrir, comme celui de Tenerife, à la diſtance de trente lieues. L'Auteur le vit de vingt-cinq lieues au Sud-Quart-Sud-Eſt. Trois jours après, on reconnut l'Iſle *Saint Michel*, environ vingt lieues plutôt qu'on ne s'y attendoit. Pieter Goos approche trop, & le Flambeau de Mer éloigne trop ces deux Iſles. On remarqua la même erreur, en approchant de celle de *Tercere* (*z*), où l'on prit le parti de relâcher, dans la crainte que la continuation des calmes n'achevât d'épuiſer les vivres.

Vûe du Pic des Açores.

Supplément à la Deſcription de l'Iſle Tercere.

SI la Deſcription de l'Iſle Tercere a paru, dans un autre Volume de cet Ouvrage, c'eſt d'après les obſervations de Linſchoten & d'autres anciens Navigateurs, qui n'ont pû donner que les lumières de leur tems, ſur des lieux où l'eſpace de plus d'un ſiècle doit avoir apporté des changemens conſidérables. Les remarques de M. Frezier ſeront un utile Supplément.

CETTE Iſle eſt aſſez haute. Elle ſe fait reconnoître, du côté du Sud-Eſt, par une Langue de terre baſſe, qui s'allonge vers l'Eſt, & par un Cap coupé du côté de l'Oueſt, formé par une Langue de terre, qui offre deux Mondrains; enfin, par deux Iſlots taillés à pic, une lieue à l'Eſt de ce Cap. Trois Briſans à fleur d'eau ſont une autre marque, à demie lieue au Sud-Sud-Eſt de ces deux Iſlots. Les uns & les autres ſont mal placés, dans le Flambeau de Mer (*a*).

Avis pour le mouillage.

LE Samedi, 14 de Juillet, la *Mariane* mouilla dans la Rade de la Ville d'*Angra*, ſur vingt braſſes d'eau, fond de ſable gris, coquillage pourri & petit

(*y*) L'Auteur remarque qu'après avoir atteint les quatre degrés Nord, il trouva une grande différence d'avec ſon eſtime. Il l'attribua au Courant général du Nord-Oueſt, qui règne par cette Latitude le long de la Côte du Breſil & de la Guyane. Il commença à trouver par cette Latitude les vents aliſés depuis l'Eſt juſqu'au Nord-Nord-Eſt, d'aſſez beau frais, qui le pouſſèrent juſques par les vingt-ſix degrés, & le remirent par la Longitude du Cap Saint Auguſtin. Retenu preſqu'un mois par les calmes, dans ces parages, il s'apperçut de quantité de Courans & de Marées, & vit une ſorte de goëmon en petits grains comme des groſeilles, qu'il croit venir du Détroit de *Babam*, lequel néanmoins étoit éloigné de près de ſix cens lieues vers l'Oueſt. Sa conjecture eſt fondée ſur ce que l'on n'en voit, de cette ſorte, ni auprès des Açores, ni auprès des Canaries, qui ſont les Terres les plus proches, & que d'ailleurs en allant à l'Oueſt, on les trouve en plus grande quantité. Dans cette hypotheſe ils ſeroient apportés par les Courans qui vont à l'Eſt. *Pag.* 541 *& ſuivantes.* R. d. E.

(*z*) L'Auteur la nomme *Terciere.*

(*a*) Pag. 282.

petit corail blanc (*b*). Elle ſalua la Ville de neuf coups de canon, qui lui furent rendus coup pour coup. Le lendemain, elle ſe trouva tellement engagée dans des pierres, qu'elle fut obligée de ſe rendre au mouillage ordinaire, près de la porte de la Ville, où ſont l'Aiguade & le Quai (*c*). FEVRIER. 1714.

Angra eſt ſituée au bord de la Mer, vers le milieu de la partie du Sud de Tercere, au fond d'une petite Anſe, formée par une Langue de terre fort haute, qui ſe nomme *Mont Breſil*. L'Auteur ne croit pas que ce petit Port mérite un autre nom que celui d'Anſe. Il eſt ouvert depuis l'Eſt juſqu'au Sud-Oueſt. Il n'a pas plus de quatre cables de large, & peut-être pas deux de bon fond, où l'on puiſſe être en ſûreté dans toute autre ſaiſon que la plus belle partie de l'Eté. Il n'y règne alors que de petits vents, depuis l'Oueſt au Nord-Nord-Oueſt; mais auſſi-tôt que l'Hyver commence, on y eſt expoſé à de ſi rudes tempêtes, que la plus courte reſſource eſt de mettre à la voile, lorſqu'on voit dans l'air quelque apparence de mauvais tems. Une longue expérience ne permet pas aux Habitans de s'y tromper. Situation de la Ville d'Angra.

La haute Montagne ſe couvre alors & s'obſcurcit; & quelques jours auparavant, les oiſeaux viennent croaſſer autour de la Ville (*d*). Les Navigateurs, qui ſe trouvent dans la néceſſité de ne pas quitter la Rade, abandonnent leurs Vaiſſeaux, ou mettent les petits Bâtimens à terre, au pied du Fort *Saint Sebaſtien*, & ſe retirent dans la Ville juſqu'à la fin de l'orage. Au mois de Septembre 1713, ſept Bâtimens périrent à la vûe d'Angra, ſans qu'on pût ſauver un ſeul homme des Equipages qui ſe trouvoient à bord (*e*).

Quelque mauvais que ſoit ce Port, les Portugais ont apporté beaucoup de ſoin à le fortifier. Ils ont fait une triple Batterie, preſqu'à fleur d'eau, ſur le Cap le plus avancé à droite, en entrant, qui eſt celui de *Saint Antoine*. Elle eſt continuée enſuite de bonne maçonnerie, le long de la Côte, juſqu'à la Citadelle, avec des Redans, & de petits Moineaux, qui la flanquent ſans beaucoup de néceſſité; car les rochers la rendent inacceſſible aux Chaloupes. Pour conſerver une communication, de la Batterie de Saint Antoine à la Citadelle, on a fait, le long de la Montagne, un Boyau, traverſé par une petite crevaſſe, qu'on paſſe ſur un Pont, défendu par deux Redoutes, au milieu deſquelles eſt une Chapelle de Saint Antoine, avec une bonne Fontaine. Les Batteries de la Côte ſe joignent aux dehors de la Citadelle, qui viennent juſqu'au bord de la Mer. Fortifications du Port.

La Citadelle même, que les Portugais nomment *Caſtello de San Juan*, eſt ſituée au pied du Mont Breſil, qu'elle enferme par l'enceinte du corps de Citadelle nommée Caſtello de San Juan.

(*b*) L'Auteur fait remarquer ſa poſition, comme un Avertiſſement pour l'éviter, parceque le fond y eſt mêlé de groſſes pierres: elle avoit le Cap de Saint Antoine au Sud-Oueſt-Quart-d'Oueſt, la Cathédrale au Nord-Oueſt-Quart-de-Nord, les deux Iſlots à l'Eſt-Sud-Eſt, & le Fort Saint-Sebaſtien au Nord-Nord-Oueſt.

(*c*) On y avoit le Fort Saint Sebaſtien, au Sud, ou Eſt-Quart-d'Oueſt, & celui de Saint Antoine, au Nord-Quart-de-Nord-Eſt, ſur treize braſſes d'eau, fond de ſable noirâtre & vaſeux, à diſtance de Terre d'un bon cable.

(*d*) Pag. 284.

(*e*) *Ibidem.*

FREZIER. 1714. de la Place, du côté de l'Oueſt, & par les dehors, du côté du Port. Ces dehors, qu'on pourroit nommer une continuation d'enceinte, quoique ſans Foſſé, ſerviroient peu, dans un Siège par Terre & par Mer. Un Vaiſſeau, mouillé ſur cinquante braſſes, au Sud-Eſt-Quart-de-Sud, les rendroit preſqu'inutiles, en les battant de revers. Mais le haut Fort n'a pas ce défaut. Il eſt aſſez bien planté, bien conduit, & bâti de bonne maçonneric ſur un rocher, dans lequel on a creuſé un Foſſé de quatre à cinq toiſes de profondeur, & large de dix à douze. Dans le fond de ce Foſſé, le long de l'Eſcarpe, on voit un rang de Puits, de deux à trois toiſes en quarré, & de dix à douze pieds de profondeur; ſi proches les uns des autres, qu'ils ne ſont ſéparés que par une traverſe du même rocher, épaiſſe de deux à trois pieds. Au-devant de la Courtine, où eſt la Porte, ces rangs de Puits ſont triplés, & s'avancent à quatre ou cinq toiſes de la Contreſcarpe. La profondeur du Foſſé, le renfort des Puits, la hauteur des Murailles, & la ſolidité de leur maçonnerie, font penſer aux Portugais que leur Château eſt imprenable. Les Eſpagnols y ont ſoûtenu contr'eux trois ans de Siège, juſqu'à l'arrivée de ſix mille François, qui les forcérent d'abandonner la Place, & de ſe ſauver par Mer, où ils furent pris (*f*). M. Frezier ne ſe forma pas une meilleure idée de cette Forteresſe, qui n'a, dit-il, pour tout dehors, qu'un petit Fer à cheval du côté du Port, & un petit Chemin couvert, aujourd'hui ſans Paliſſade, dont le Glacis, à l'Angle ſaillant du Baſtion, vers la Ville, eſt ſi roide, qu'on pourroit facilement s'en ſervir comme d'un Rideau, pour gagner le Foſſé à la ſape; d'autant plus qu'il eſt preſque tout de terre rapportée, & que le rocher, au-deſſous, paroît fort traitable. Enſuite le Foſſé n'eſt défendu que par trois pièces de canon, parceque les flancs du Baſtion ſont ſi petits, qu'ils ne peuvent en contenir davantage. A l'entrée du Fort, ſous le Rampart, eſt un aſſez beau Corps-de-Garde & bien vouté, mais que l'Auteur ne croit pas à l'épreuve de la bombe. L'unique ſouterrain eſt le Magaſin à poudre. Il y a, dans le Château, deux belles Citernes; & l'on peut encore tirer de l'eau de la Fontaine de Saint Antoine, qui eſt au Mont Breſil, où l'on ne peut aller qu'en paſſant par le Fort, parceque la Côte de l'Oueſt eſt bordée de Batteries à-peu-près comme celle de l'Eſt, & que la partie du Sud eſt eſcarpée en falaiſes inacceſſibles. Auſſi le Fort n'a-t'il, de ce côté-là, qu'une ſimple clôture. Sur le haut du Mondrain de l'Eſt, on voit deux Tours, nommées *Facha*, où l'on entretient ſans ceſſe une Sentinelle, pour découvrir les Vaiſſeaux qui approchent de l'Iſle, & pour marquer leur nombre, par celui des Pavillons qu'il montre ſucceſſivement.

Haut Fort.

Jugement de l'Auteur.

Autres Ouvrages d'Angra.

A l'égard du corps de la Place, elle eſt revêtue d'une chemiſe de bonne maçonnerie, ſur laquelle eſt un Parapet de même matière, & de ſix ou ſept pieds d'épaiſſeur. La défenſe des Baſtions eſt raſante. On y compte environ vingt pièces de canon; & le Magaſin contient, dit-on, quatre mille armes.

Fort Saint Sebaſtien.

LE Château de San Juan n'ayant été bâti, par les Eſpagnols, à l'Oueſt du Port, que pour commander à la Terre, les Portugais ont élevé enſuite, du

(*f*) *Ibidem.*

du côté de l'Eſt, un petit Fort nommé *Saint Sebaſtien*, pour dominer ſur la Rade. C'eſt un quarré de maçonnerie, d'environ ſoixante toiſes de face, qui a ſon entrée du côté de la Terre, avec un petit Foſſé; & du côté de la Mer, une Batterie en Angle ſaillant au-devant de la Courtine, défendue par les faces des petits Baſtions. Au-deſſous de celle-ci, à fleur d'eau, on en voit une autre, diſpoſée ſuivant le contour du rocher, qui bat très-avantageuſement dans la Rade & dans le Port. Toutes les Batteries, ſurtout celle de Saint Antoine, ſont bien garnies d'Artillerie, mais en mauvais ordre. On y compte plus de deux cens pièces de canon de fer, & une vingtaine de fonte. Pour la garde de cette Place, le Roi de Portugal entretient ordinairement deux cens hommes, dont la paye n'eſt que d'environ trente-ſix livres de monnoye de France. Auſſi paroiſſent-ils fort miſérables; mais l'Iſle peut fournir, au beſoin, ſix mille hommes capables de porter les armes, ſuivant le dénombrement qui s'en fit, lorſqu'ils s'aſſemblèrent, pour s'oppoſer à la deſcente de M. du Guay-Trouin, qui ſe préſenta devant l'Iſle, & qui prit enſuite celle de Saint Georges (*g*).

Frezier. 1714.

Artillerie & Garde de la Place.

Quoique Tercere ſoit la meilleure des Açores, les Habitans d'Angra ſont fort pauvres. Ils n'ont pas d'autre Commerce, que celui du bled, & d'un peu de vin qu'on y vient charger pour Lisbonne. Mais la rareté de l'argent ne les a point empêchés d'orner beaucoup leur Ville. Les maiſons n'ont qu'un étage. Elles ſont plus propres au-dehors, que riches en meubles. Les Egliſes y ſont d'un goût qui tient du grand, par les beaux Perrons, les Plates-formes, & les Corridors qui en préparent l'entrée, particulièrement la Cathédrale, qui ſe nomme, en langage du Pays, la *Sé*, ou *San-Salvador*. Les plus belles du ſecond ordre ſont celles des Cordeliers ou de Saint François, & celle des Jéſuites, dont la Maiſon s'élève au-deſſus de tous les autres Bâtimens de la Ville. Il y a deux autres Couvens de moindre apparence. A quatre Couvens d'Hommes, répondent quatre Couvens de Femmes; ſans parler d'un grand nombre de Chapelles (*h*). Quoique la Ville ne ſoit pas dans un plan bien égal, ni percée réguliérement, elle eſt agréable, & rafraîchie par quelques bonnes Fontaines, qui ſont diſtribuées dans chaque Quartier. Un ruiſſeau, qui la traverſe, ſert à pluſieurs Moulins, dont la plûpart ſont au-deſſus des murs. On y voit auſſi un ancien Fort, que le voiſinage des Moulins a fait nommer *Forte des Moinhos*, & qu'on appelle quelquefois *Caza da Polvora*, parcequ'il ſert aujourd'hui de Magaſin à poudre. C'eſt un quarré de maçonnerie, de quinze toiſes de face, flanqué, à l'antique, d'une demie Tour ſur le milieu de chaque côté. De-là, on découvre toute la Ville, & le mêlange de Terre, de Mer, d'Edifices & de Verdure, forme une Perſpective fort riante.

Deſcription de la Ville d'Angra.

Du côté de la Campagne, la Ville eſt d'ailleurs ſans enceinte, & ſans aucune fortification détachée. On pourroit y venir par Terre, en débarquant à *Porto Judeo*, ou à *Saint Martin*, qui en ſont à deux ou trois lieues, à l'Eſt & à l'Oueſt, & où le mouillage eſt bon, avec peu de défenſe. Mais le Roi de Portugal tire ſi peu d'avantage de ces Iſles, que l'Auteur n'en trouve pas la poſſeſſion digne d'envie. Elles ne produiſent rien de plus re-

Elle peut être attaquée par Terre.

com-

(*g*) Pag. 287.

(*h*) Pag. 289.

FREZIER. 1714. commandable qu'un peu de blé, & quantité de ces oiſeaux, qu'on nomme *Canariens*, ou *Serins*. Quoiqu'ils y ſoyent plus petits que ceux qu'on élève en France, ils ont la voix incomparablement plus forte.

APRÈS avoir fait de l'eau, du bois, de la farine & du vin, avec quelques proviſions de bœufs, de volailles & de légumes, la *Mariane* remit en Mer le 18 de Juillet. L'Iſle de *Saint Michel*, dont elle eut la vûe, le 20, parut, au Sud-Eſt, comme diviſée en deux Iſles, au milieu deſquelles on voyoit pluſieurs petits Mondrains, qu'on auroit pris pour des Iſlots, ſi l'on n'avoit ſçu qu'elles étoient contiguës, par une Terre baſſe, qui eſt noyée lorſqu'on la voit de quatre lieues au large. On fit voile, à l'Eſt, à la diſtance de dix ou douze lieues de la Pointe du même côté, ſans craindre une Baſſe, que les Cartes marquoient ſur cette route, à dix ou douze lieues de cette Pointe: ſur quoi l'Auteur obſerve, qu'on ſe ſeroit bien gardé de cette manœuvre, ſi l'on n'eût appris d'un Capitaine Portugais, fort expérimenté, que de toutes les Baſſes, qui ſe trouvent ſur les Cartes autour des Açores, il n'y a que celle des *Formigas*, qui ſoyent entre Sainte Marie & Saint Michel. Les autres ne ſont proprement que des hauts-fonds, ſur leſquels on ne trouve pas moins de quarante ou cinquante braſſes d'eau. Mais le Capitaine avoit averti que, dans ces endroits, la Mer étoit beaucoup plus agitée. Il n'exceptoit pas même les trois ou quatre Baſſes marquées à l'Oueſt, environ ſoixante lieues au large, ſur leſquelles on trouve beaucoup de poiſſon, que les Inſulaires vont pêcher tous les jours. On peut l'en croire, ajoûte M. Frezier, d'autant plus que le Docteur Halley les a ſupprimées dans ſa Carte; ce qu'il n'a pu faire ſans de fortes raiſons, puiſqu'il ne s'agit pas moins que de la perte des Vaiſſeaux qui la ſuivroient avec confiance (*i*).

Obſervations ſur les Baſſes de cette Mer.

Témoignage d'un Capitaine Portugais.

LE Capitaine Portugais aſſuroit encore, que lui-même & les Capitaines Portugais, qui vont chaque année au Breſil, s'étoient convaincus, dans leurs Voyages, que ſous la Ligne, vers le Nord du Cap Saint Auguſtin, il n'y a aucune des ſaletés qu'on trouve marquées dans les Cartes, à l'exception du *Pennon de S. Pedro*, qui eſt un rocher à-peu-près rond, élevé hors de l'eau d'environ cinquante à ſoixante braſſes, & qui n'ayant pas moins de quatre cablures de diamétre, ſe fait remarquer à quatre ou cinq lieues de diſtance. Mais, outre cette facilité de le voir, il eſt d'autant moins dangereux, qu'en faiſant ſonder à l'entour, on a vérifié qu'il n'y a point de fond (*k*).

DES vents favorables, qui commencèrent à *mi-Canal* des Açores & de la Terre-ferme, firent arriver la *Mariane* à l'embouchure du Détroit de Gibraltar, le 31 de Juillet, ſans aucune erreur ſenſible; d'où M. Frezier conclut que ces Iſles ſont bien ſituées dans le grand Flambeau de Mer. En paſſant dans le Détroit, il entendit pluſieurs coups du canon de Ceuta, aſſiégée depuis plus de trente ans par les Maroquins; & vers le ſoir il découvrit les feux de leur Camp. Enfin, le 17 d'Août, il entra heureuſement dans le Port de Marſeille (*l*).

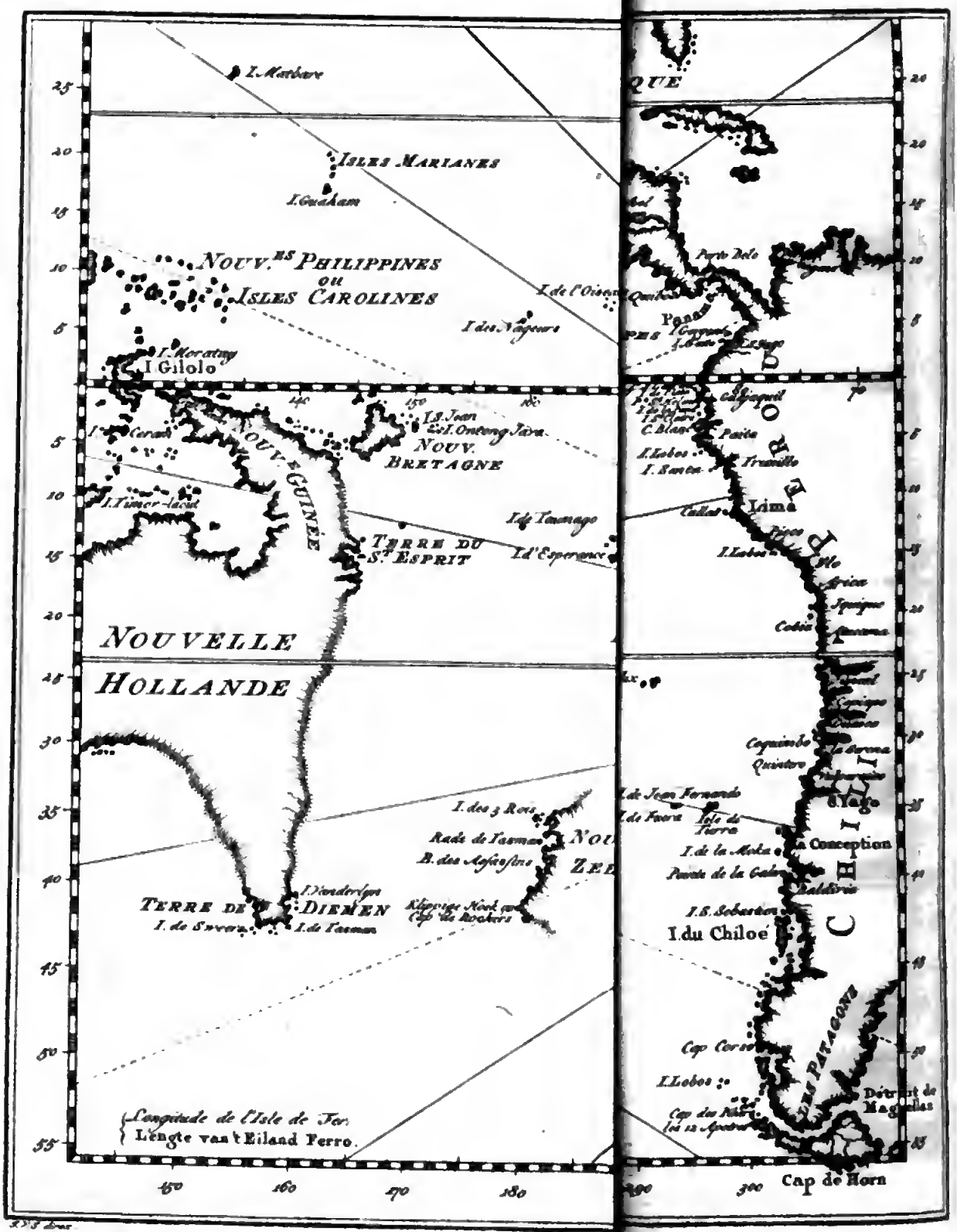
(*i*) Pag. 290. (*k*) Pag. 289 & 290. (*l*) Pag. 291.

§. X.

M.L.31

250 H

Digitized by Google



CARTE RÉDUITE DE LA MER D ZEE, Door den H.r Bellin, &.a

Digitized by Google

§. X. ANSON.

Voyage de George Anſon, autour du Monde par le Sud-Oueſt.

Introduction.

LES motifs de cette fameuſe Expédition ayant été les mêmes, qui avoient conduit tant de fois les Anglois à la Mer du Sud, c'eſt-à-dire, l'eſpérance d'affoiblir l'Eſpagne, en attaquant cette Couronne à la principale ſource de ſes forces, il ſeroit inutile d'entrer dans un nouveau détail de Politique, qui appartient moins au Recueil des Voyages qu'à l'Hiſtoire Générale de l'Europe. Mais on peut remarquer, ſans offenſe, qu'il y a peu d'Entrepriſes de cette nature, qui ayent été publiées avec plus d'éclat, & que l'Ecrivain du Journal (*a*) ſemble avoir rapporté toutes ſes vûes à l'honneur de ſa Nation. Cependant, ceux qui en ont pris occaſion de traiter ſon Ouvrage de Roman, n'ont pû faire tomber ce reproche que ſur quelques Deſcriptions affectées, ou ſur un petit nombre de raiſonnemens & de conjectures, qui paroiſſent venir de l'orgueil du triomphe. Les ſoupçons ne peuvent tomber ſur la vérité des faits, dans un récit dont tous les Témoins exiſtent encore, & contre lequel on n'a point appris, juſqu'à préſent, que perſonne ait reclamé. Ainſi, faiſant profeſſion de ne s'attacher qu'à la Partie hiſtorique, on ne balance point à donner cet Extrait pour un des plus curieux & des plus inſtructifs qui ayent paru dans ce Recueil.

Départ, & forces de l'Eſcadre Angloiſe. 1740.

L'ESCADRE Angloiſe mit à la voile [du Port de *Ste. Helene*] le 18 Septembre 1740; compoſée (*b*) de cinq Vaiſſeaux de guerre, une Chaloupe armée, & deux Bâtimens de tranſport pour les vivres. Divers embarras, qui ont peu de rapport à cette Expédition, & l'obſtacle continuel des vents con-

(*a*) C'eſt M. *Walter*, Aumônier de l'Eſcadre. Sa Préface eſt une Pièce étudiée, dans laquelle il s'efforce d'inſpirer le goût des mêmes Entrepriſes à tous les Anglois. Il a joint, à ſon récit, un grand nombre de Cartes & de Plans, dreſſés ſur les obſervations de ſon Chef. La traduction de ſon Ouvrage, qui avoit paru d'abord en Hollande, a été réimprimée à Paris, avec des corrections qui la rendent plus exacte, & une extrême propreté dans toutes les parties de l'exécution, Chez *Delormel*, 1750, *in*-12, 3 *vol.*

(*b*) Les Vaiſſeaux étoient le *Centurion*, de ſoixante pièces de canon & de quatre cens hommes d'Equipage, commandé par M. *Anſon*, Chef d'Eſcadre; le *Glocester*, de cinquante pièces & de trois cens hommes, commandé par Richard *Norris*; le *Severn*, de même force que le *Glocester*, ſous les ordres d'Edouard *Legg*; la *Perle*, de quarante pièces de canon & de deux cens [cinquante] hommes, commandé par Mathieu *Mitchel*; le *Wager*, de vingt-huit pièces & de cent ſoixante hommes, ſous le commandement de Dandy *Kidd*. La Chaloupe, nommée le *Tryal*, étoit de huit pièces & de cent hommes, commandée par Jean *Murray*. Les deux Navires d'avitaillement étoient des Pinques; la plus grande, de quatre cens tonneaux; & l'autre, de la moitié de cette charge. Outre l'Equipage de ces Navires, il y avoit, à bord de l'Eſcadre, quatre cens ſoixante-dix Invalides & Soldats de Marine, commandés par le Lieutenant Colonel *Cracherode*. La ſanté du Capitaine Norris l'ayant obligé, à Madere, d'abandonner ſon Emploi, il fut rempiacé par le Capitaine Mitchel; qui le fut par le Capitaine Kidd; & le Capitaine Murray ayant ſuccedé ſur le *Wager* au Capitaine Kidd, le commandement du *Tryal* fut donné au Lieutenant *Cheap*. *Voyage d'Anſon*, Tome I. pag. 35 & 45.

ANSON. 1740.

contraires, lui firent employer quarante jours, pour ſe rendre à l'Iſle de *Madere* (*c*), quoique ſouvent ce trajet n'en prenne pas plus de dix ou douze. M. *Anſon* apprit du Gouverneur de cette Iſle, qu'on y avoit vû, depuis quelques jours, à peu de diſtance des Côtes, ſept ou huit Vaiſſeaux de Ligne [& une Patache], qu'on avoit pris pour des François ou des Eſpagnols. Il ne douta point que cette Flotte ne fût deſtinée à traverſer ſon Entrepriſe; & la ſuite des événemens le convainquit, que c'étoit la fameuſe Eſcadre Eſpagnole, qui étoit commandée par Dom Joſeph *Pizarro*. Mais, loin de nuire aux Anglois, elle ne cauſa de chagrin qu'à ceux qui l'avoient armée dans cette vûe (*d*).

Elle eſt menacée par la Flotte Eſpagnole de Dom Pizarro.

SAINT JAGO, une des Iſles du *Cap-Verd*, étoit le premier rendez-vous que M. Anſon avoit donné aux Vaiſſeaux de ſon Eſcadre, ſi quelque accident venoit à les ſéparer; mais en partant de Madere, le 3 de Novembre, il conſidéra que la ſaiſon étoit déja fort avancée; & pour ne pas s'expoſer à de nouveaux retardemens, il nomma, au-lieu de Saint-Jago, l'Iſle de *Sainte Catherine*, ſur la Côte du Breſil. En faiſant route vers cette Iſle, les Anglois obſervèrent que la direction des vents aliſés différoit beaucoup de celle qu'ils avoient cru leur trouver, quoiqu'ils euſſent fondé leur attente ſur le ſentiment de tous les Auteurs qui ont traité de ces vents, & ſur l'expérience des Navigateurs (*e*).

Rendez-vous donné dans l'Iſle Sainte Catherine.

Différences dans la direction des vents aliſés.

LE

(*c*) L'Auteur remarque qu'il trouva la Longitude Occidentale de Madere, à compter de Londres, entre dix-huit degrés trente minutes, & dix-neuf degrés trente minutes, quoique les Cartes la placent dans le dix-ſeptième degré. [Sa Latitude eſt de trente-deux degrés vingt-ſept minutes Nord.]

(*d*) Après avoir eſſuyé toutes ſortes de deſaſtres, pendant cinq ou ſix ans, un ſeul de ſes Vaiſſeaux, nommé l'*Aſie*, rentra au Port de la Corogne en 1746. On trouve ici la plûpart des Avantures de cette malheureuſe Flotte; ſur-tout la conſpiration d'un Indien, nommé *Orellana*, qui étant à bord de l'*Aſie*, avec dix ou onze de ſes Compagnons, entreprit de ſe rendre maître du Vaiſſeau, tua un grand nombre d'Eſpagnols & périt les armes à la main. *Tome I. Chapitre III.*

(*e*) Le Docteur *Halley*, dans ſon Traité des vents aliſés, qui régnent dans la Mer d'Ethiopie, & dans l'Ocean Atlantique, dit que depuis le vingt-huitième juſqu'au dixième degré de Latitude Septentrionale, il règne généralement un vent frais du Nord-Eſt, qui, du côté de l'Afrique, va rarement plus à l'Eſt que l'Eſt-Nord-Eſt, ou plus au Nord que le Nord-Nord-Eſt: mais que du côté de l'Amérique, le vent eſt tant ſoit peu plus Oriental, quoique de ce côté même, il ſaute fréquemment d'un ou de deux rhumbs au Nord [de l'Eſt.] Il ajoûte, que depuis le dixième degré juſqu'au quatrième de Latitude Septentrionale, il règne des calmes & des travades, & que depuis le quatrième degré [de Latitude Septentrionale] juſqu'au trentième de Latitude Méridionale, les vents ſouffient toûjours entre le Sud & l'Eſt. Les Anglois de l'Eſcadre comptoient ſur cette Doctrine; mais ils éprouvèrent les différences ſuivantes: Quoique le vent fût Nord-Eſt vers le vingt-huit degré de Latitude Septentrionale, cependant depuis le vingt-cinq juſqu'au dix-huitième degré de la même Latitude, il ne paſſa pas une ſeule fois vers le Nord-Eſt, & il reſta preſque toûjours vers le Sud. A la vérité, depuis le dix-huitième degré juſqu'au ſixième & vingt minutes, il fut au Nord-Eſt, mais pas entièrement, ayant tourné pendant quelques-tems à l'Eſt-Sud-Eſt. De-là, environ juſqu'à la hauteur de quatre degrés quarante-ſix minutes de la même Latitude, il fut très-variable. Il venoit tantôt du Nord Eſt, ſe tournoit enſuite au Sud-Eſt, & ſouvent il faiſoit calme tout plat, avec un peu de pluye & des éclairs. Enſuite il reſta preſque toûjours variable entre le Sud & l'Eſt, juſqu'à ſept degrés trente minutes de Latitude Méridionale, & ſe maintint après celà entre le Nord

Le 20 de Novembre, après avoir congedié un des Navires d'avitaillement, qui fut pris par les Eſpagnols en voulant ſe rendre aux Barbades, les Capitaines de l'Eſcadre repréſentèrent au Commandant qu'ils avoient quantité de Malades à bord. On n'y trouva point d'autre remède, que de faire ſix ouvertures à chaque Vaiſſeau, pour donner plus de paſſage à l'air ſous les ponts; d'où l'Auteur prend occaſion de faire ſentir, par des réflexions fort juſtes, combien il eſt important de veiller à la conſervation de la vie & de la ſanté des gens de Mer, & d'encourager ceux qui propoſent de nouvelles méthodes pour rafraîchir & purifier l'air dans les Vaiſſeaux (*f*). Anson. 1740.

Après avoir paſſé la Ligne, le 28 de Novembre, à vingt-ſept degrés cinquante-neuf minutes de Longitude Occidentale de Londres, on ſe trouva, le 10 du mois ſuivant, au bord du fameux Banc, que la plûpart des Cartes nomment *Abrolhos*, plus dangereux apparemment vers le milieu, mais qui l'eſt ſi peu, à trente-ſix degrés trente minutes de Longitude & à vingt de Latitude Méridionale, qu'on n'y trouva pas moins de trente-ſept braſſes de fond. Elles allèrent enſuite en augmentant, juſqu'à quatre-vingt-dix; & le fond ſe déroba tout-d'un-coup à la ſonde, quoique la ligne fût de cent cinquante braſſes. Suivant les eſtimes, on étoit alors à quatre-vingt lieues (*g*) du Cap *Frio*. Au-delà du ſeizième degré de Latitude Méridionale, l'Eſcadre tomba dans un Courant violent, qui alloit vers le Sud, & qui, ſuivant la Côte du Breſil, s'étendoit même juſqu'au Midi de la Rivière de *Plata*. Il faiſoit quelquefois juſqu'à trente miles en vingt-quatre heures; & l'on vérifia même que dans cet intervalle, il en avoit fait une fois [plus de] quarante. L'Auteur obſerve que s'il eſt cauſé, comme il y a beaucoup d'apparence, par le mouvement de l'eau, qui, pouſſée ſur la Côte du Breſil par le vent aliſé de la Mer d'Ethiopie, cherche à s'échapper, on peut ſuppoſer naturellement que la direction en eſt déterminée par le giſement de la Côte; & cette remarque ſerviroit d'autant mieux à l'explication de tous les autres Courans, qu'on n'en connoît pas de conſidérables à une grande diſtance des Terres; & ſi l'on pouvoit la poſer pour principe, il ſeroit toûjours facile de corriger l'eſtime par la Latitude obſervée (*h*).

Banc d'Abrolhos. Les Anglois le ſondent.

Courans & leur explication.

Les

Nord & l'Eſt, juſqu'à quinze degrés trente (1) minutes de la même Latitude; puis fut Eſt & Sud-Eſt juſqu'à vingt-un degrés trente-ſept minutes. Mais après celà, même juſqu'à la Latitude de vingt-ſept degrés quarante-quatre minutes, il ne ſouffla pas une ſeule fois entre le Sud & l'Eſt, quoiqu'il parcourût tous les autres points du Compas. Mais comme l'Eſcadre n'étoit guères éloignée des Côtes du Breſil, cette proximité ſert peut-être d'explication au dernier point. L'Auteur croit ici ces obſervations fort importantes, non-ſeulement pour tenir les Navigateurs en garde, mais encore pour contribuer à terminer le grand différend ſur la cauſe des vents aliſés & des mouſſons. *Pag.* 93 *& précédentes.*

(*f*) *Ibid.* pag. 95 & ſuivantes.

(*g*) Dans tout cet Extrait, les lieues ſont de vingt au degré.

Nota. L'Edition de Paris porte ici *vingt & un degrés.* Ce ſeroient des lieues paſſablement grandes. R. d. E.

(*h*) *Ibid.* pag. 103. Il ſeroit à ſouhaiter, pour le bien général de la Navigation, que les vrayes directions des différens Courans, qui ſont connus, fuſſent examinées, avec plus d'exactitude qu'on n'a fait juſqu'à préſent. R. d. E.

(1) L'Edition de Paris, & la Traduction Françoiſe, portent *treize* minutes. R. d. E.

ANSON. 1740.

Les Anglois arrivent à l'Iſle Sainte Catherine.

LES maladies qui ſe faiſoient reſſentir, ſur tous les Vaiſſeaux de l'Eſcadre, & qui ſont ordinaires dans ces Climats chauds, étoient des fièvres ardentes; mal terrible, non-ſeulement dans ſes premiers ſymptômes, mais dans ſes reſtes mêmes, qui ſont très-ſouvent mortels pour les Convaleſcens. Ils en conſervent ordinairement une dyſſenterie opiniâtre, & des teneſmes qui les empêchent long-tems de reprendre leurs forces. Ce deſordre croiſſant de jour en jour, les Anglois ſe crurent fort heureux, le 18 de Décembre, d'avoir découvert la Terre du Breſil. La Côte, qui paroît haute & montueuſe, court entre l'Oueſt & l'Oueſt-Sud-Oueſt. On apperçoit, à la diſtance d'environ dix lieues, un Pays plus bas, qui s'étend vers l'Oueſt-Sud-Oueſt, & qu'on reconnoît bien-tôt pour l'Iſle de *Sainte Catherine*. Les Anglois paſſèrent entre ſa Pointe Septentrionale & une Iſle voiſine, qui ſe nomme *Alvoredo*. Ils laiſſèrent tomber l'ancre ſur douze braſſes, à trois miles de la première & deux lieues de l'autre (*i*). Deux Forts, qu'ils apperçurent devant eux, leur parurent deſtinés à fermer le paſſage entre l'Iſle Sainte Catherine & le Continent. Avec le ſecours d'un Pilote Côtier, qu'ils demandèrent au Gouverneur, ils allèrent mouiller, le 20, ſur cinq braſſes & demie, dans une Baye du Continent, large & commode, que les François appellent *Bon-Port* (*k*). Le lendemain, ils remirent à la voile, pour ſe placer au-delà des deux Forts, qui ſe nomment *Santa Cruz* & *Santa Juan* (*l*). Dans cette poſition, ils ſe promirent, des Portugais, tous les ſecours qu'ils pouvoient attendre d'une Couronne amie de l'Angleterre.

Deſcription de cette Iſle.

LES changemens qui ſont arrivés dans l'Iſle de Sainte Catherine, depuis les deſcriptions que d'autres Voyageurs en ont publiées [& les difficultés que l'Eſcadre y rencontra,] portent l'Auteur à rendre compte de ſes Obſervations, en faveur des Vaiſſeaux Anglois qui peuvent y toucher en faiſant voile à la Mer du Sud. Cette Iſle, ſi l'on en croit les Habitans, n'eſt large que d'environ deux lieues; mais elle en a neuf de longueur. Sa ſituation eſt à quarante-neuf degrés quarante-cinq minutes de Longitude Occidentale de Londres. Elle s'étend depuis vingt-ſept (*m*) degrés trente-cinq minutes, juſqu'au vingt-huitième degré de Latitude Méridionale. Quoique les terres en ſoyent hautes, on ne la découvre pas aiſément à la diſtance de dix lieues, parceque, dans cet éloignement, elle eſt obſcurcie par le Continent du Breſil, dont les Montagnes ſont extrêmement hautes; mais à meſure qu'on en approche, on la diſtingue ſans peine, à pluſieurs petites Iſles entre leſquelles elle eſt ſituée, & qui s'étendent à l'Eſt (*n*). La meilleure

(*i*) L'Auteur remarque que la Marée, dans cet endroit, alloit du Sud-Sud-Eſt au Nord-Nord-Oueſt, à raiſon de deux nœuds par heure, le flux venant du Sud. Nous corrigeons ici pluſieurs fautes de l'Edition de Paris. *Pag.* 107. R. d. E.

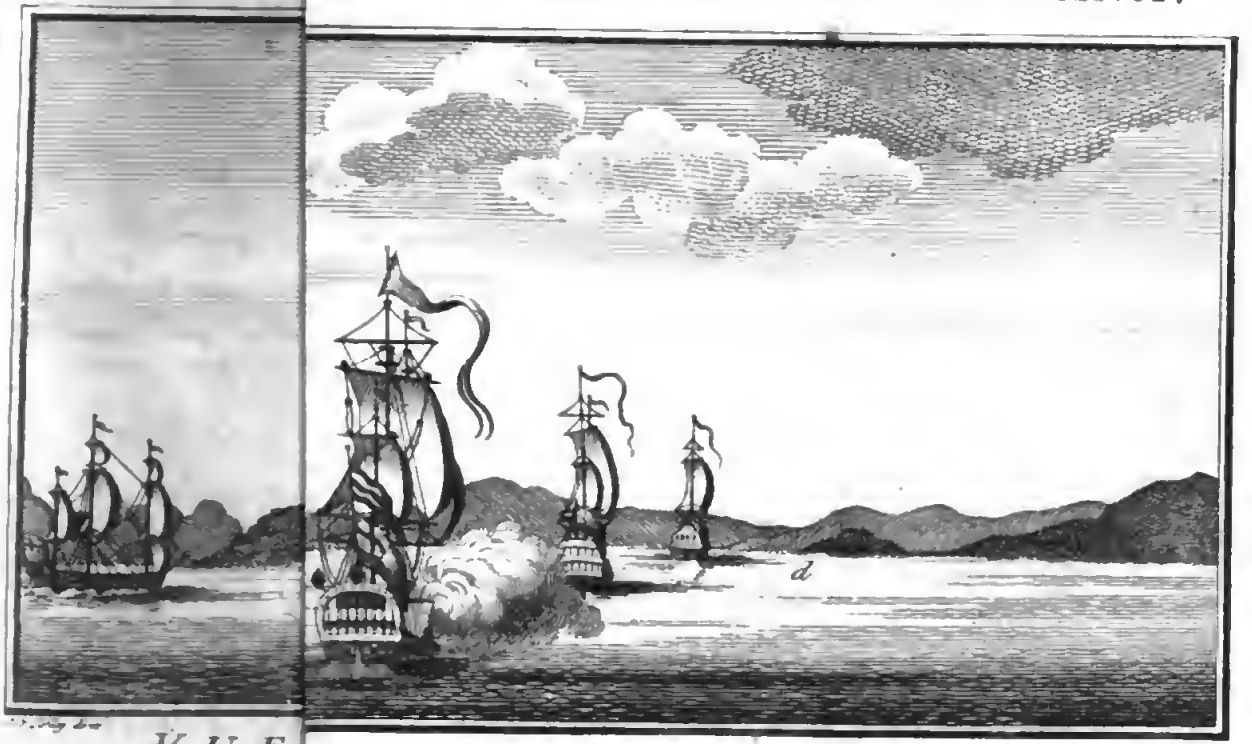
(*k*) Depuis le dernier mouillage juſqu'à celui-ci, l'Auteur remarque, qu'on trouva par-tout fond de vaſe, avec une profondeur d'eau qui alloit en diminuant d'une manière ſuivie juſqu'à cinq braſſes, & enſuite en augmentant juſqu'à ſept, après quoi la ſonde donna ſix & cinq braſſes alternativement. *Pag.* 108. R. d. E.

(*l*) On trouva, entre l'Iſle & la Terre-ferme, quatre, cinq & ſix braſſes d'eau ſur un fond mou. Cette Iſle eſt fort vantée par les Navigateurs qui y ont touché, tant pour la bonté de l'air que pour l'abondance des vivres. *Pag.* 109 & 110. R. d. E.

(*m*) La Traduction Françoiſe met *quarante-ſept* degrés. C'eſt une erreur que M. Prevoſt a ſuivie. R. d. E.

(*n*) On donne ici une Vûe exacte de la Tou-

*VUE de la P*ord-Ooſt Punt van 't Eiland S. CATHARINA.



V U E de Noordelyke Ingang des HAVENS.

leure entrée du Port eſt entre la Pointe & l'Iſle Alvoredo, où les Vaiſſeaux peuvent hardiment pénétrer, avec le ſeul ſecours de la ſonde. M. Frezier, ſuivant la remarque de l'Auteur, a donné un Plan de l'Iſle Sainte Catherine, de la Côte voiſine & des petites Iſles d'alentour; mais il s'eſt trompé en donnant, à l'Iſle d'Alvoredo, le nom d'Iſle de *Gal*; la dernière de ces Iſles étant ſept ou huit miles au Nord-Oueſt de l'autre, & d'ailleurs beaucoup plus petite. Il déſigne, par le nom d'*Alvoredo*, une Iſle ſituée au Midi de Sainte Catherine. Il oublie l'Iſle de *Maſaquura*. Son Plan eſt aſſez exact à d'autres égards. Anson. 1740.

L'Entrée du Port, du côté du Nord, a de largeur environ cinq miles. Il eſt à huit miles de l'Iſle Saint Antoine; & la direction, depuis ſon entrée juſqu'à cette Iſle, eſt Sud-Sud-Oueſt-demi-Quart à l'Oueſt. Vers le milieu de l'Iſle, il eſt reſſerré par deux Pointes, qui forment un Canal d'un quart de mile. Pour défendre ce paſſage, on avoit commencé à conſtruire une Batterie ſur la Pointe, du côté de l'Iſle. Mais cet ouvrage paroît inutile, dans un Canal, qui n'ayant que deux braſſes de profondeur, ne peut recevoir des Bâtimens capables de former une attaque. D'ailleurs, le paſſage ordinaire, au Nord de l'Iſle, eſt ſi large & ſi ſûr, qu'une Eſcadre y peut toûjours entrer malgré les Forts, quand le vent vient de la Mer. Outre la Batterie de la Pointe, on avoit commencé à conſtruire trois autres Forts pour défendre l'entrée du Port. Le premier, nommé le *Saint Juan*, eſt ſur une Pointe de Sainte Catherine, du côté de l'Iſle aux *Perroquets*; le ſecond, en forme de demie-lune, eſt ſur l'Iſle de Saint Antoine, & le troiſième, qui a l'air d'une Fortereſſe régulière, eſt ſur une Iſle peu éloignée du Continent. C'eſt la réſidence du Gouverneur.

Le terroir de Sainte Catherine eſt ſi fertile, que de lui-même il produit des fruits. Il eſt couvert d'une forêt d'arbres toûjours verds, mais entremêlés de ronces, d'épines & d'arbriſſeaux, qui forment enſemble un fourré ſi épais, qu'il n'eſt pas poſſible de le traverſer. On y trouve néanmoins quelques ſentiers, que les Habitans ont ouverts pour leur commodité. Ces paſſages, & quelques terres défrichées, ſur le bord de la Mer, du côté qui regarde le Continent, ſont les ſeuls endroits de l'Iſle qui ſoyent découverts. Les bois, compoſés d'arbres & d'arbuſtes aromatiques, y rendent une odeur charmante; mais, dans les lieux où la terre eſt libre, les fruits & les plantes de tous les autres Pays croiſſent preſque ſans culture. Auſſi n'y manque-t'on point d'ananas, de pêches, de raiſins, d'oranges, de limons, de citrons, de melons, d'abricots, ni de bananes. Les oignons & les patates, qui s'y trouvent dans la même abondance, ſont d'un ſecours extrême pour les Vaiſſeaux. On vante moins les autres vivres. Ce ſont quelques chetifs bœufs, qui reſſemblent à des buſles, mais dont la chair eſt mo- Ses Productions.

Pointe Nord-Eſt de cette Iſle, marquée (*a*), comme elle paroit au Nord-Oueſt; & (*b*) eſt la petite Iſle *Alvoredo*, reſtant au N. N. O., à la diſtance de ſept lieues. La meilleure Entrée du Port eſt dans l'intervalle de ces deux points. La Vûe de cette Entrée Septentrionale eſt repréſentée dans la partie inférieure de la même Planche. (*a*) eſt la Pointe N. O. de l'Iſle; (*b*) l'Iſle aux *Perroquets*; (*c*) une Batterie ſur l'Iſle principale; & (*d*) une autre Batterie ſur une petite Iſle proche du Continent. R. d. E.

ANSON. 1740.

molaſſe & d'un goût deſagréable; ce qui vient apparemment des calbaſſes ſauvages, qui leur ſervent de nourriture. Les faiſans, qu'on y peut prendre en grand nombre, ſont auſſi d'un goût moins délicat que les nôtres. Cependant le Port fournit différentes ſortes de poiſſons exquis, dans quantité de petites Anſes ſabloneuſes, où la ſeine ſe tire facilement.

Eau & Climat de Sainte Catherine.

L'EAU de l'Iſle, comme celle de la Terre-ferme, qui ſe préſente vis-à-vis, eſt d'une bonté admirable, & ſe conſerve fort bien ſur Mer. Pendant les premiers jours, elle travaille dans les Barques, avec une puanteur inſupportable, & d'abord elle ſe couvre d'une écume verdâtre; mais bien-tôt cette écume ſe précipitant au fond, l'eau devient fort douce & fort claire. Les François, qui dans leurs Voyages à la Mer du Sud, pendant le règne de la Reine Anne, mirent cette Aiguade en réputation, ſe fourniſſoient ordinairement d'eau & de bois dans la Baye de Bon-Port, du Côté du Continent: mais elle n'eſt excellente que pour les Vaiſſeaux, qui n'y doivent pas faire un long ſéjour. L'Eſcadre Angloiſe fit de l'eau dans l'Iſle même de Sainte Catherine, vis-à-vis celle de Saint Antoine. A l'égard du Climat, on peut s'imaginer que les Bois & les Montagnes, dont le Port eſt environné, ſont un grand obſtacle au mouvement de l'air. D'un autre côté, les vapeurs, qui s'élèvent d'un ſol fort gras, & d'une prodigieuſe quantité de végétaux de toute eſpèce, ſont aſſez épaiſſes pour couvrir l'Iſle, pendant toute la nuit, & pendant une partie de la matinée, d'un brouillard qui ne ſe diſſipe que par la force du Soleil, ou par celle de quelque vent de Mer qui le chaſſe. Les Anglois trouvèrent ſi peu de ſecours contre leurs maladies, dans un lieu ſi mal ſain, qu'ils y furent attaqués de nouvelles fièvres, accompagnées des plus dangereuſes dyſſenteries. L'Auteur n'oublie pas, entre leurs incommodités, une prodigieuſe quantité de *Mouſtiques* (o), qui les tourmentoient pendant tout le jour, & dont la piqûre eſt beaucoup plus venimeuſe que celle des couſins de l'Europe. Après leur retraite, ils ſont remplacés, vers le coucher du Soleil, par un nombre infini de petites mouches, preſqu'inviſibles, mais très-incommodes par leur bourdonnement, & par leurs piqûres, qui cauſent des tumeurs, ſuivies d'une démangeaiſon fort cuiſante. En un mot, tout ce que l'Iſle de Sainte Catherine a d'intéreſſant pour la Navigation, c'eſt qu'elle offre un lieu de relâche & de rafraîchiſſement aux Vaiſſeaux, qui veulent ſe rendre dans la Mer du Sud. Elle a ſervi long-tems de retraite à des Vagabonds, ou des Bannis, qui s'y réfugioient de divers endroits du Breſil, & qui, ſans renoncer à la qualité de Sujets du Portugal, n'étoient ſoûmis néanmoins qu'à l'autorité d'un Capitaine, qu'ils nommoient entr'eux. Comme ils étoient dans l'abondance des proviſions, mais qu'ils manquoient d'argent, ils pouvoient ſubſiſter ſans aucun ſecours de la part des Colonies voiſines, & leur pauvreté ne tentoit pas les Gouverneurs de les faire rentrer ſous le joug. Cette ſituation les rendoit fort humains pour les Vaiſſeaux étrangers, qui abordoient à leur Iſle. Ils leur donnoient des vivres; ils en recevoient des habits; & de part & d'autre on étoit content de cet échange.

Pourquoi cette Iſle a changé de Gouvernement.

(o) L'Auteur les nomme *Muſcates*. Ce ſont les *Moſquites*, ſuivant d'autres Relations. R. d. E.

ANSON. 1740.

Observations ſur les avantages que les Portugais tirent aujourd'hui du Breſil.

ge. Mais depuis que les Portugais ont reconnu tous les avantages qu'ils pouvoient tirer du Breſil (*p*), ces honnêtes Bandits ont été contraints de ſouffrir, dans leur Iſle, l'établiſſement d'une nouvelle Colonie, & de ſe ſoûmettre aux Loix d'un autre Gouvernement. Au-lieu d'un Capitaine, qui étoit couvert de haillons & qui alloit nuds pieds, ils ont à préſent l'honneur d'être commandés par un Officier de conſidération. Celui que les Anglois y trouvèrent, ſe nommoit Dom Joſe Sylva *de Paz*, Brigadier des Armées du Roi de Portugal, homme intéreſſé, qui vendoit fort cher aux Etrangers ſes moindres faveurs, & qui leur faiſoit regretter le caractère & le règne des Bandits. Cependant, le Port de Sainte Catherine étant le plus

(*p*) L'Auteur aſſure qu'ils n'ont découvert, qu'au commencement de ce ſiécle, que le Breſil, dont ils n'avoient juſqu'alors eſtimé que les plantations, contenoit une prodigieuſe quantité d'or & de diamans. Il n'y a guères plus de quarante ans, dit-il, qu'on a tranſporté de l'or du Breſil, en Europe. On en trouva d'abord dans des Montagnes peu éloignées de *Rio-Janeyro*. Enſuite, on en découvrit dans d'autres Provinces. Lorſque les pluyes, ou les rivières ont coulé, pendant quelque-tems, dans un endroit, on eſt toûjours ſûr d'y trouver de l'or. Les eaux ſéparent ce métal de la terre, & le dépoſent dans le ſable de leur lit; ce qui épargne la peine & la dépenſe de creuſer; de-ſorte que ceux qui peuvent faire perdre à une Rivière ſon ancien lit, en détournant le cours de ſes eaux, doivent compter ſur un profit ſûr. Il ſuit de-là, qu'à parler proprement, il n'y a point de Mines d'or dans le Breſil. C'eſt ce que le Gouverneur de Rio-Grande aſſura poſitivement à M. Anſon, dans pluſieurs viſites qu'il lui fit pendant ſon ſéjour à Sainte Catherine. Le ſoin de chercher de l'or, dans le lit des Rivières & des Torrens, & celui de le laver, eſt confié à des Eſclaves Negres, ſous la ſeule condition de rendre chaque jour, à leurs Maîtres, la huitième partie d'une once d'or; & s'ils ont le bonheur ou l'habileté d'en trouver davantage, le ſurplus leur appartient. On a vû des Negres devenir aſſez riches pour acheter eux-mêmes des Eſclaves; & dans cette fortune même, leur Maître n'a pas d'autre droit ſur eux que de continuer d'en exiger un huitième d'once par jour; ce qui revient environ à neuf ſhellings d'Angleterre. On peut juger, par le montant du Quint, qui revient au Roi, combien d'or eſt tranſporté, par an, du Breſil à Lisbonne. Ce Quint a été eſtimé, en dernier lieu, à cent cinquante Arobes par an, chacune de trente-deux livres, poids de Portugal. En mettant l'once, que les Anglois nomment *de Troy* (1), à quatre livres ſterling, c'eſt à-peu-près trois cens mille; & par conſéquent la ſomme totale, dont ce capital eſt le cinquième, montera à un million & demi de livres ſterling. D'ailleurs, par la proximité de la Rivière de Plata, il ſe fait, entre les Portugais & les Eſpagnols, un grand Commerce de contrebande, dont la principale branche conſiſte à changer de l'or pour de l'argent. On ne croit pas ſe tromper en évaluant cet échange, qui ſe fait à Buenos Ayres, à un demi million: ce qui feroit monter la ſomme totale de l'or, qui ſort chaque année du Breſil, à deux millions de livres ſterling.

Les Diamans du Breſil, dont l'Auteur ne ſait pas remonter la découverte à plus de vingt ans, ſe trouvent préciſément comme l'or, dans le lit des Rivières & dans des Ravins, mais ſeulement en quelques endroits, & moins généralement que l'or. On ne pouvoit ſe perſuader, que ce qui avoit toûjours été mépriſé comme ſimples cailloux, contînt de ſi précieuſes richeſſes. Le Roi de Portugal, craignant que la quantité n'en diminuât le prix, établit une Compagnie, qui a le droit excluſif de chercher des Diamans dans toute l'étendue du Breſil; & pour mettre un frein à l'avidité de cette Compagnie même, il lui eſt rigoureuſement défendu d'employer plus de huit cens hommes à ce travail. Enfin, l'Auteur ajoûte, que par ordre du Roi, on a dépeuplé une grande Ville & un grand Diſtrict, proche du lieu où les Diamans ſe trouvent, & que les Habitans ont été forcés d'aller s'établir dans d'autres parties du Pays, dans la ſeule crainte, que ſuccombant à la tentation de chercher des Diamans, ils n'en fiſſent un Commerce de contrebande. *Voyages d'Anſon, Tome I. pag. 141 & précédentes.*

(1) Ce ſont des onces de douze à la livre. R. d. E.

ANSON. 1741.

plus ſûr & le meilleur de cette Côte, l'Auteur juge que ſi les richeſſes des Colonies voiſines répondent à ce qu'on s'en promet, cette Iſle deviendra bien-tôt la principale Colonie du Breſil, & ſon Port, le plus conſidérable de toute l'Amérique Méridionale (*q*).

Navigation de l'Eſcadre juſqu'au Port Saint Julien.

LA ſaiſon, qui devenoit de jour en jour moins favorable pour doubler le Cap de Horn, faiſoit ſouhaiter impatiemment aux Anglois de remettre à la voile. Diverſes réparations, néceſſaires à l'Eſcadre, les retardèrent juſqu'au 18 de Janvier. En partant de l'Iſle Sainte Catherine, ils quittoient le dernier Port ami où ils s'étoient propoſé de coucher; & le reſte de leur courſe ne leur offroit plus que des Côtes ennemies, ou déſertes, dont ils ne pouvoient eſpérer aucun ſecours. D'ailleurs, en tirant vers le Sud, ils alloient vers des Climats orageux, où la crainte des tempêtes, & le ſeul danger d'être diſperſés, exigeoient de grandes précautions. Après avoir

Inſtructions données aux Capitaines.

règlé les rendez-vous, M. Anſon conſidérant qu'il pouvoit arriver à ſon propre Vaiſſeau de ſe perdre, ou d'être mis hors d'état de doubler le Cap de Horn, commença par établir que l'une ou l'autre de ces diſgraces ne feroit point abandonner le projet de l'Expédition. Les inſtructions des Capitaines portoient, qu'au cas de ſéparation, le premier rendez-vous ſeroit la Baye ou le Port de Saint Julien, dont ils avoient la deſcription dans le Journal du Chevalier Narborough. Ils devoient charger autant de ſel (*r*) qu'il leur ſeroit poſſible, pour leur propre uſage & pour celui de l'Eſcadre; & ſi dans l'eſpace de dix jours, ils n'étoient pas joints par leur Chef, ils devoient continuer la route par le Détroit de le Maire, doubler le Cap de Horn, & paſſer dans la Mer du Sud, où le premier rendez-vous étoit fixé à l'Iſle de Noſtra-Sennora del Socoro (*s*). Ils devoient croiſer dans ce parage, en laiſſant l'Iſle à l'Eſt-Nord-Eſt, juſqu'à la diſtance de douze lieues, auſſi long-tems que leurs proviſions de bois & d'eau le permettroient (*t*). Lorſqu'elles viendroient à manquer, ils devoient relâcher dans l'Iſle; ou, s'ils n'y trouvoient pas de bon mouillage, & que le tems fût trop rude pour leur permettre de faire des bordées, ils devoient gagner promptement l'Iſle de Juan-Fernandez, à trente-trois degrés trente-ſept minutes de Latitude Méridionale. Après avoir fait du bois & de l'eau dans cette Iſle, ſi pendant cinquante-ſix jours qu'ils devoient y employer à croiſer au large, ils n'avoient pas de nouvelles du Chef d'Eſcadre, ils pourroient conclure qu'il lui étoit arrivé quelque accident, reconnoître pour leur Commandant le principal Officier des Vaiſſeaux raſſemblés, & regarder comme leur devoir de cauſer tout le mal poſſible aux Eſpagnols, par Mer & par Terre. Dans cette vûe, ils ne devoient quitter ces Mers qu'après avoir

(*q*) *Ibid*, pag. 142.

(*r*) Le Chevalier Narborough avoit obſervé, durant ſon ſéjour au Port Saint Julien, que ce ſel étoit fort blanc & fort bon, & qu'en Février il y en avoit dequoi charger mille Vaiſſeaux. Mais l'Officier que M. Anſon y envoya, en apporta un échantillon d'une chetive apparence, & dit qu'il y en avoit très-peu. On pourroit peut-être attribuer ce changement aux grandes pluyes. *Pag.* 186. R. d. E.

(*s*) A quarante-cinq degrés de Latitude Méridionale, & à ſoixante-onze degrés douze minutes de Longitude Occidentale du Cap Lezard.

(*t*) On ſe garde de ſupprimer tout ce qui peut ſervir d'exemple & de leçon pour les Navigateurs.

Digitized by Google

CAP BLANC sur la Côte des P AGONS.

AUTRE Vue du CAP B O.

avoir épuiſé leurs proviſions & celles qu'ils pouvoient prendre ſur l'Ennemi; avec la précaution néanmoins de s'en réſerver aſſez pour ſe rendre dans la Rivière *Tigris*, proche de Canton, ſur la Côte de la Chine, d'où ils ſe hâteroient de retourner en Angleterre. La Pinque *Anne*, qu'il étoit impoſſible de décharger encore, eut les mêmes rendez-vous & les mêmes ordres.

Erreurs qui viennent des Courans.

Le lendemain du départ, & juſqu'au 23, on eut des alternatives de bon & de mauvais tems, qui furent ſuivies d'une violente tempête; mais tous les Vaiſſeaux de l'Eſcadre ſe rejoignirent heureuſement, à l'exception de la *Perle*, qui ne reparut qu'un mois après. On continua de gouverner, vers le Sud, avec les mêmes Courans qu'on avoit remarqués avant que d'arriver à l'Iſle Sainte Catherine; c'eſt-à-dire, qu'on étoit chaque jour plus avancé de vingt miles que ne portoit l'eſtime. La même erreur continua, ſans beaucoup de variation, juſqu'au-delà de la Rivière de *Plata*. On obſerva même alors que les Courans n'avoient point encore ceſſé. Il eſt difficile d'en apporter une raiſon qui lève tous les doutes. Les Pilotes Anglois ne purent ſe perſuader que cette différence vînt de quelque erreur dans leur eſtime. Ils la trouvèrent pluſieurs fois par expérience, lorſque le calme leur permettoit de s'y rapporter (*v*).

Utilité des ſondes.

Aussi-tôt qu'ils eurent paſſé la Latitude de la Rivière de Plata, ils trouvèrent fond, le long de la Côte des Patagons. L'Auteur obſerve que ces ſondes, lorſqu'elles ſont bien aſſurées, ſont d'un grand uſage pour reconnoître les lieux (*x*). Pendant une partie du tems, on eut la vûe du Cap *Blanc* (*y*), qui eſt la Terre la plus remarquable de cette Côte. De-là, faiſant cours vers le Sud, & d'environ trente lieues à l'Eſt, la profondeur augmenta juſqu'à cinquante braſſes, toûjours même fond. Alors on s'approche

(*v*) *Ibid.* pag. 160.

(*x*) Cette raiſon, qui les fit faire avec plus d'attention & à de plus grandes profondeurs qu'on ne l'a jamais fait, oblige de donner place ici aux Obſervations des Anglois. A trente-ſix degrés cinquante-deux minutes de Latitude Méridionale, ils trouvèrent ſoixante braſſes d'eau, fond de ſable fin, noir & gris. De-là, à trente-neuf degrés cinquante-cinq minutes, ils eurent depuis cinquante juſqu'à quatre-vingt braſſes, même fond que le précédent. Entre cette dernière Latitude & quarante-trois degrés ſeize minutes, fond de ſable fin gris, & les mêmes profondeurs, excepté qu'une ou deux fois ils ne trouvèrent que quarante braſſes. Enſuite, pendant un demi degré, toûjours quarante braſſes, fond de gros ſable & de coquilles briſées. Alors, ils ſe trouvèrent à la vûe, & à ſept lieues des Terres: après quoi, s'éloignant de la Côte, ils trouvèrent, différens fonds; d'abord de ſable noir; enſuite de vaſe; & après, fond raboteux & pierreux; mais enfin, parvenus à quarante-huit braſſes, ils eurent un fond vaſart, juſqu'à la Latitude de quarante-ſix degrés dix minutes. Ils revinrent alors à trente-ſix braſſes, & côtoyèrent la Terre juſqu'à ne plus trouver que douze braſſes, toûjours fond de petites pierres & de caillioux. *Ubi ſuprà*, pag. 161 & ſuivantes.

(*y*) A quarante-ſix degrés cinquante-deux minutes de Latitude, & à ſoixante-ſix degrés quarante-trois minutes de Longitude Occidentale de Londres. L'Auteur donne deux Vûes de ce Cap, qu'il garantit exactes. Avec ces ſecours, dit-il, on ne peut manquer de ſe reconnoître. Mais de quelque utilité que ſoyent ces Plans, il eſt impoſſible de les donner tous dans ce Recueil.

Nota. L'utilité des Vûes, quand elles ſont exactes, comme on ne peut douter que celles ci ne le ſoyent, nous a déterminés à en faire uſage; (*b*) repréſente le Cap même, qui, dans la première Vûe, reſte au S. O., à cinq lieues de diſtance, & dans la ſeconde, au S O. ½ O., éloigné de quatre lieues. R. d. E.

ANSON. 1741. procha davantage de la Côte, en gouvernant au Sud-Oueſt, un peu vers l'Oueſt, & le fond ſe trouva par-tout de ſable, juſqu'à-ce qu'on n'eût plus que trente braſſes. Là, on revit la Terre, à huit lieues de diſtance, & quarante-huit degrés trente-une minutes de Latitude; & le même jour, au ſoir, 17 de Février, on jetta l'ancre, à la vûe d'une petite Iſle, au Nord-Oueſt, & du Mondrain le plus Occidental, à l'Oueſt-Sud-Oueſt. La marée, dans cet endroit, portoit au Sud, un peu vers l'Oueſt. Le lendemain, une heure après avoir levé l'ancre, on fut rejoint par la *Perle*, qui ſe félicitoit d'être échappée à la chaſſe de cinq gros Vaiſſeaux Eſpagnols. Cette nouvelle auroit empêché l'Eſcadre de relâcher au Port de Saint Julien, ſi l'on n'y avoit été forcé par la néceſſité de ſe radouber. On mouilla dans cette Baye le 19 au ſoir (*z*). Comme c'eſt un rendez-vous convenable aux Vaiſſeaux, qui vont à la Mer du Sud, il paroît important, à l'Auteur, de faire connoître la Côte juſqu'au Détroit de Magellan, par une deſcription plus exacte, dit-il, qu'on ne la trouve dans les autres Voyageurs (*a*).

L'Eſcadre mouille au Port Saint Julien.

Deſcription de la Côte, juſqu'au Détroit de Magellan.

ON donne le nom de *Terre des Patagons* à cette Partie de l'Amérique Méridionale qui eſt au Sud des Etabliſſemens Eſpagnols, & qui s'étend depuis ces Colonies juſqu'au Détroit. La Partie Orientale de ce Pays eſt remarquable, par une propriété qu'on ne connoît dans aucune autre Partie du Globe terreſtre: quoique tout le Pays, qui eſt au Nord de la Plata, ſoit rempli de bois & d'arbres de haute futaye, tout ce qui eſt au Sud de cette Rivière eſt abſolument dépourvû d'arbres, à l'exception de quelques pêchers, que les Eſpagnols ont plantés dans le voiſinage de Buenos Ayres. Sur toute cette Côte, qui a quatre cens lieues de longueur, & auſſi loin que les découvertes ont pû s'étendre, on ne trouve que des broſſailles diſperſées. Mais, ſi ce Pays manque de bois, il abonde en pâturages. Le terrain

(*z*) Sur dix neuf braſſes, fond vaſart, mêlé de ſable, ayant, à l'Oueſt-Sud-Oueſt, le haut Mondrain, que Narborough a nommé *Wood's-Mount*.

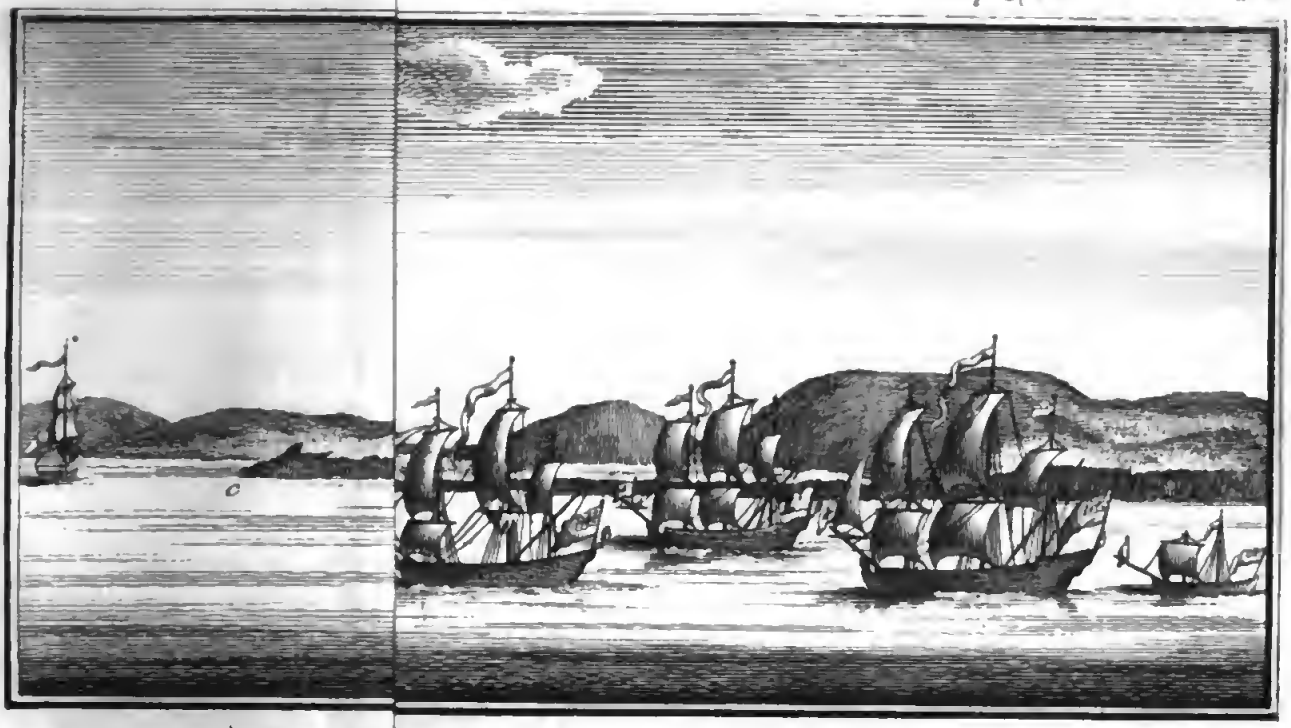
(*a*) L'Auteur donne ici deux points-de-vûe de la Côte: la première eſt celle de la Terre des Patagons, au Nord du Port Saint Julien, où (*w*) eſt Wood's-Mount. L'entrée de la Baye Saint Julien tourne autour de la Pointe (*c*). La ſeconde Vûe eſt celle de la Baye même, [où (*w*) eſt encore Wood's Mount, reſtant à 1 O. S. O ½ S; (*a*) le Cap Saint Julien, & (*b*) le Port, ou l'Embouchure de la Rivière.] Il y ajoûte deux autres Vûes; l'une, qui regarde le haut de la Rivière; [comme elle paroit de baſſe marée] & l'autre du Port, qui ſuppoſe, au contraire, que le Spectateur, retourné, regarde [le bas de la Rivière en baſſe marée, près de l'Iſle de Vraye Juſtice juſqu'à] l'Embouchure. Enfin, on y trouve un Plan particulier du Port ou du Havre, où la Barre, les Bas fonds, & les Canaux étroits, où les Chaloupes peuvent paſſer en baſſe eau, ſont marqués avec beaucoup d'exactitude.

Nota. On donne auſſi ces quatre Vûes, avec le Plan du Havre, dont voici les Renvois. A. Barre à l'entrée du Havre. B. L'Iſle de la Vraye Juſtice. C. L'Iſle des Pingouins. D. Lac d'eau ſalée, d'où l'on tira du ſel. d. d. Autres petits Lacs d'eau ſalée. E. Embouchure de la Rivière, où l'on rencontre des Bas-fonds, dont on ne connoit pas le bout. F. Canal étroit où les Chaloupes peuvent paſſer en eau baſſe. G. Endroit où les Chaloupes prirent terre.

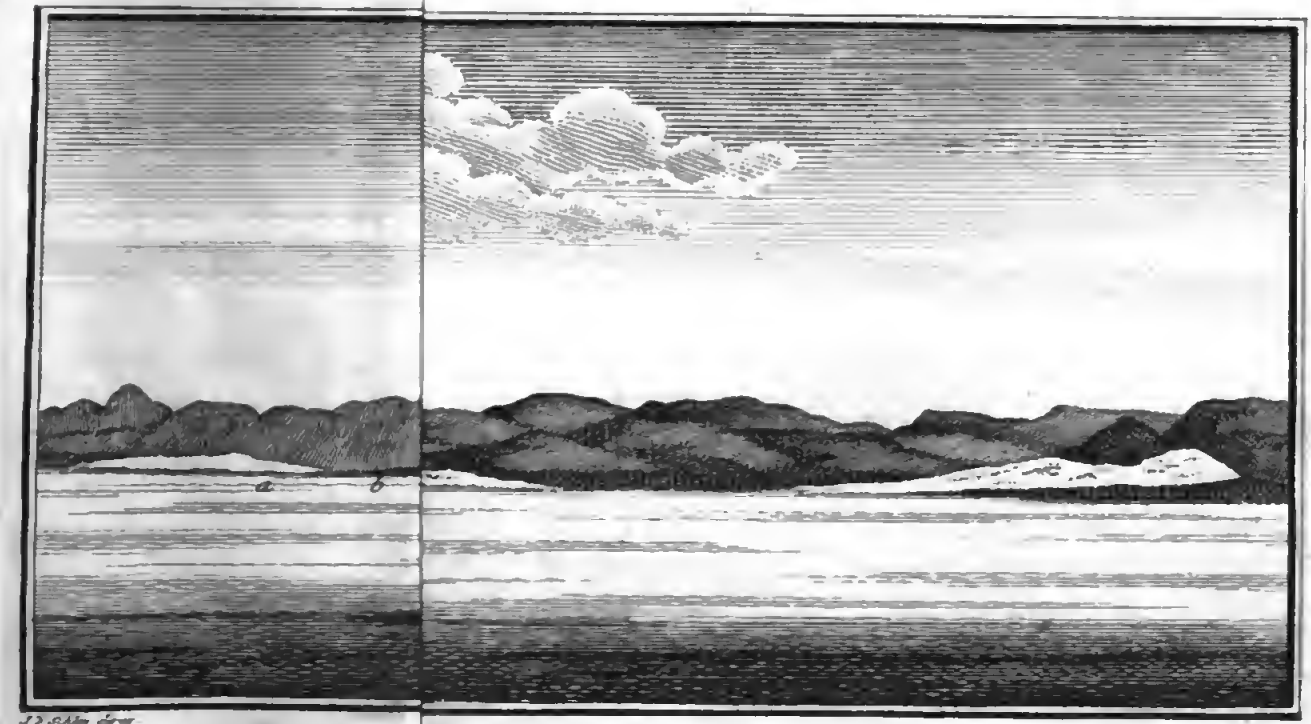
Les Chiffres marquent les profondeurs d'eau, en braſſes, telles que la ſonde les a fait trouver aux trois quarts du Juſſant ou Reflux.

Le Havre eſt ſitué par quarante-neuf degrés trente minutes de Latitude Auſtrale, & par ſoixante-dix degrés quarante-quatre minutes de Longitude Occidentale de Londres. R. d. E.

1.4 2.H



VUE de là TERRE PATAGONS, wat ten Noorden van den HAVEN S. JULIAAN.

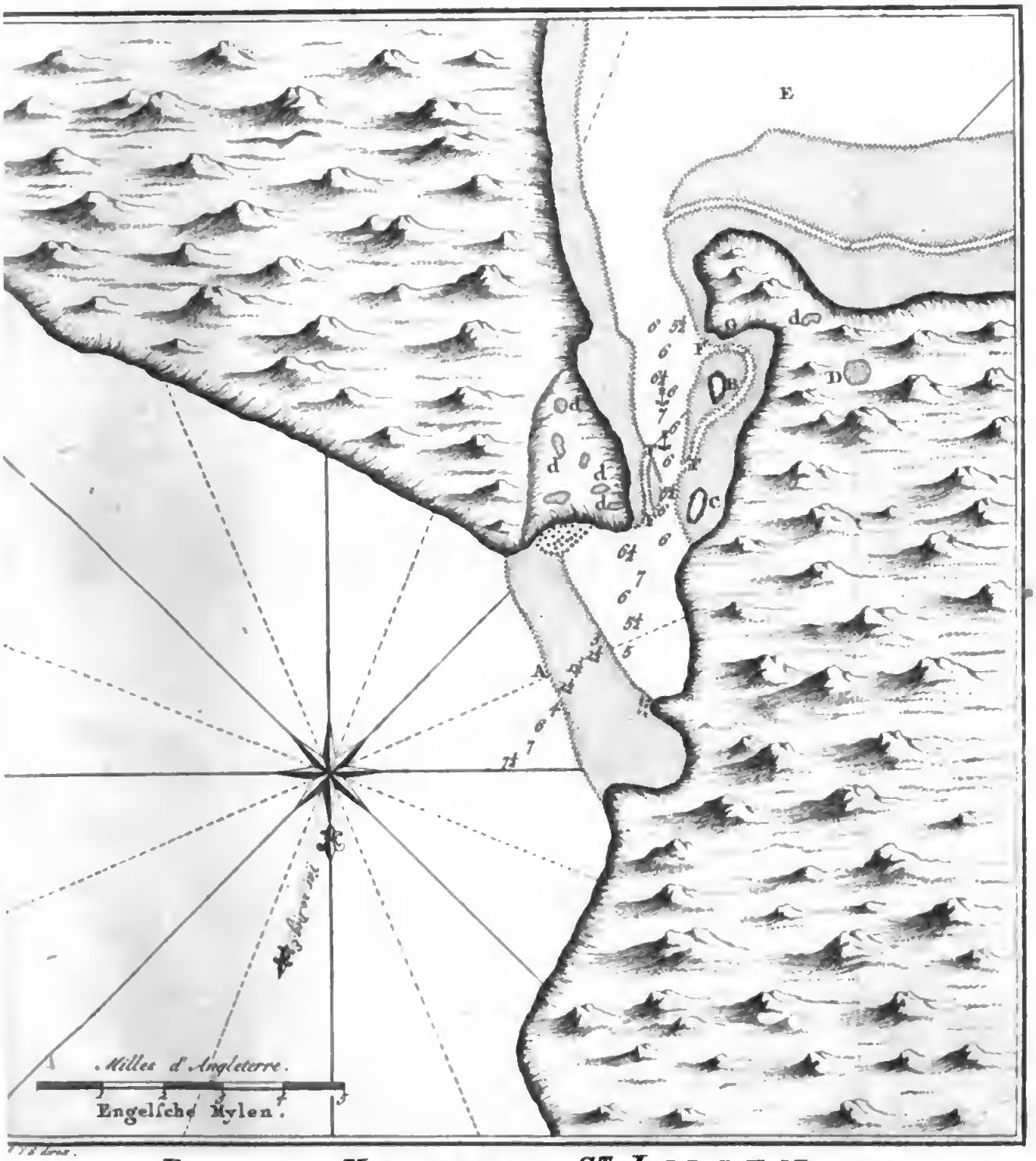


*VUE d*n S. JULIAAN'S BAAY.

Digitized by Google

VUE d S. JULIAAN'S. RIVIER.

J. V. Sichem direx. VUE S. JULIAAN'S HAVEN.



Plan du Havre de S.t Julien.
Grond-tekening van S.t Juliaan's Haven.

terrain en eſt ſec, leger & graveleux, entremêlé de grands eſpaces ſtériles, & de touffes d'une herbe forte & longue, qui nourrit une immenſe quantité de bétail. Les Eſpagnols, qui ſe ſont établis à Buenos Ayres, ayant apporté des vaches & des taureaux d'Europe, ces animaux s'y ſont tellement multipliés, que perſonne ne daigne s'en attribuer la propriété. Ils ſont devenus la proye commune des Chaſſeurs, qui les tuent par milliers, pour en prendre uniquement les cuirs & le ſuif. Cette Chaſſe eſt ſingulière. Les Habitans du Pays, Eſpagnols ou Indiens, ſont excellens Cavaliers; & l'arme, qu'ils employent contre les vaches & les taureaux ſauvages, eſt une eſpèce de lance, dont le fer a ſon tranchant perpendiculaire au bois. Ils montent à cheval, pour leur chaſſe; ils environnent la bête; & celui qui peut lui gagner la croupe, ſe hâte de lui couper le jarret. Elle tombe ordinairement du premier coup. Les Chaſſeurs la laiſſent dans le même lieu, pour en ſuivre une autre. Quelquefois une ſeconde troupe de Cavaliers marche ſur leurs traces, pour écorcher les bêtes tuées: mais la plûpart aiment mieux les laiſſer languir juſqu'au lendemain, dans l'idée que les douleurs, qu'elles ſouffrent, font crever les vaiſſeaux lymphatiques, & les rendent plus faciles à écorcher. L'Auteur aſſure que les Prêtres ſe ſont déclarés contre ce cruel uſage; & ſi ſa mémoire ne le trompe, dit-il, ils ont porté le zèle juſqu'à excommunier ceux qui le pratiquent: mais ils n'ont pû le déraciner (*b*).

Anson. 1741.

Multiplication ſurprenante des taureaux & des vaches.

Manière de les tuer.

Quoiqu'on détruiſe un grand nombre de ces animaux, dans la ſeule vûe d'en tirer le ſuif & les cuirs, on en prend auſſi de vifs, pour l'Agriculture & d'autres uſages. C'eſt une autre chaſſe, qui demande beaucoup d'adreſſe. On ſe ſert d'une eſpèce de lacq, compoſé d'une forte courroye de cuir, longue de pluſieurs braſſes, & terminé en nœud coulant. Les Chaſſeurs, montés à cheval, tiennent de la main droite le nœud coulant de ce lacq, dont le bout oppoſé eſt attaché à la ſelle; & lorſqu'ils ſont à la diſtance qui convient, ils jettent ce nœud, dont ils manquent rarement de ſerrer les cornes de la bête. Elle fuit; mais le Cavalier la ſuit avec tant de vîteſſe, que le lacq n'eſt jamais trop tendu. Pendant cette courſe, un autre Chaſſeur jette ſon nœud aux jambes de derrière de l'animal; & dans l'inſtant qu'il les ſaiſit, les deux chevaux, dreſſés à ce manége, tournent de différens côtés, & tendent les deux lacqs dans une direction contraire. Il en réſulte une ſecouſſe, qui renverſe l'animal. Les Chaſſeurs s'arrêtent; de-ſorte que les deux lacqs demeurent toûjours tendus. Alors le plus fier taureau ſe trouve hors d'état de réſiſter. On met pied à terre; on le lie avec tant de force & de ſoin, qu'il devient facile de le conduire. Les chevaux, & les tygres mêmes, ſe laiſſent prendre par cette méthode. L'Auteur, naturellement peu crédule, auroit eu peine à ſe le perſuader, s'il n'en avoit été convaincu par le témoignage de tous ceux qui ont fait quelque ſéjour à Buenos Ayres (*c*). Avec le ſuif & les cuirs, on prend quelquefois auſſi la langue des vaches qu'on a tuées. Le reſte eſt abandonné à la pourriture, ou plutôt aux animaux voraces, ſur-tout aux chiens ſauvages, dont

Manière de les prendre.

Chiens de la Terre des Patagons.

(*b*) *Ibid.* pag. 176.

(*c*) *Ibid.* pag. 178.

ANSON. 1741. dont le nombre eſt prodigieux dans ces Contrées. On les croit de race Eſpagnole, & deſcendus de chiens domeſtiques, qui n'ont pas eu d'empreſſement pour rejoindre leurs maîtres, dans un Pays où l'abondance des charognes leur offroit ſans ceſſe de quoi vivre (*d*). Ces chiens, qu'on rencontre quelquefois par milliers, n'empêchent pas la multiplication du bétail, parcequ'il ne va jamais qu'en hordes très-nombreuſes, qu'ils n'oſent attaquer. Ils ſe réduiſent à faire leur proye, des bêtes abandonnées par les Chaſſeurs, ou ſéparées du troupeau par quelque accident.

Chevaux ſauvages.

LES chevaux ſauvages du Pays, qui ne ſont pas en moindre nombre que les taureaux & les vaches, tirent auſſi leur origine d'Eſpagne. Quoiqu'en général ils ſoyent excellens, leur multitude, & la facilité de les prendre, en rendent le prix ſi vil, que dans un Pays, où l'argent eſt extrêmement bas, & toutes les marchandiſes fort chères, les meilleurs ne ſe vendent qu'un écu. On ignore juſqu'où ce bétail & ces chevaux s'étendent du côté du Midi; mais il y a lieu de croire qu'ils errent quelquefois juſqu'aux environs du Détroit de Magellan; & l'on ne doute point qu'avec le tems, ils ne rempliſſent une ſi vaſte étendue de Pays. Les Vaiſſeaux, qui relâcheront ſur cette Côte, en tireront d'autant plus d'avantage, que la chair des chevaux mêmes eſt une excellente nourriture. Malheureuſement la Côte Orientale des Patagons ſemble manquer d'eau douce; principal rafraîchiſſement qu'on cherche dans les Voyages de long cours. La terre y paroît impregnée de ſel & de nitre, & les eaux courantes, auſſi-bien que les mares, n'y fourniſſent guères que de l'eau ſaumache. Cependant, avec une recherche plus exacte, on ne doit pas deſeſpérer d'en trouver d'autre.

Eau rare ſur cette Côte.

Vigognes, & autres animaux.

LE Pays eſt peuplé d'un grand nombre de ces moutons, qu'on nomme *Vigognes* (*e*); mais ils y ſont ſi défians & ſi legers à la courſe, qu'il n'eſt pas aiſé d'en prendre. On trouve, ſur la Côte, d'immenſes troupeaux de veaux marins & une grande variété d'oiſeaux de Mer, dont les plus ſinguliers ſont les pingouins. Les Habitans ſont rares ſur cette Côte Orientale. Jamais on n'y en a vû plus de deux ou trois à la fois, & les Anglois de l'Eſcadre n'en apperçurent pas un ſeul pendant leur ſéjour au Port de Saint Julien. Ils ſont néanmoins en grand nombre vers Buenos Ayres, & ſouvent d'incommodes voiſins pour les Eſpagnols: mais, à cette hauteur, le Climat eſt plus doux, les Perſpectives plus variées, & les Terres plus étendues. Le Continent y a trois ou quatre cens lieues de largeur; au-lieu qu'à la hauteur du Port de Saint Julien, il n'en a guères plus de cent. Ce ne ſont peut-être que les Habitans de la Côte Occidentale, ou des environs du Détroit, qui s'approchent de la Côte Orientale (*f*).

L'Es-

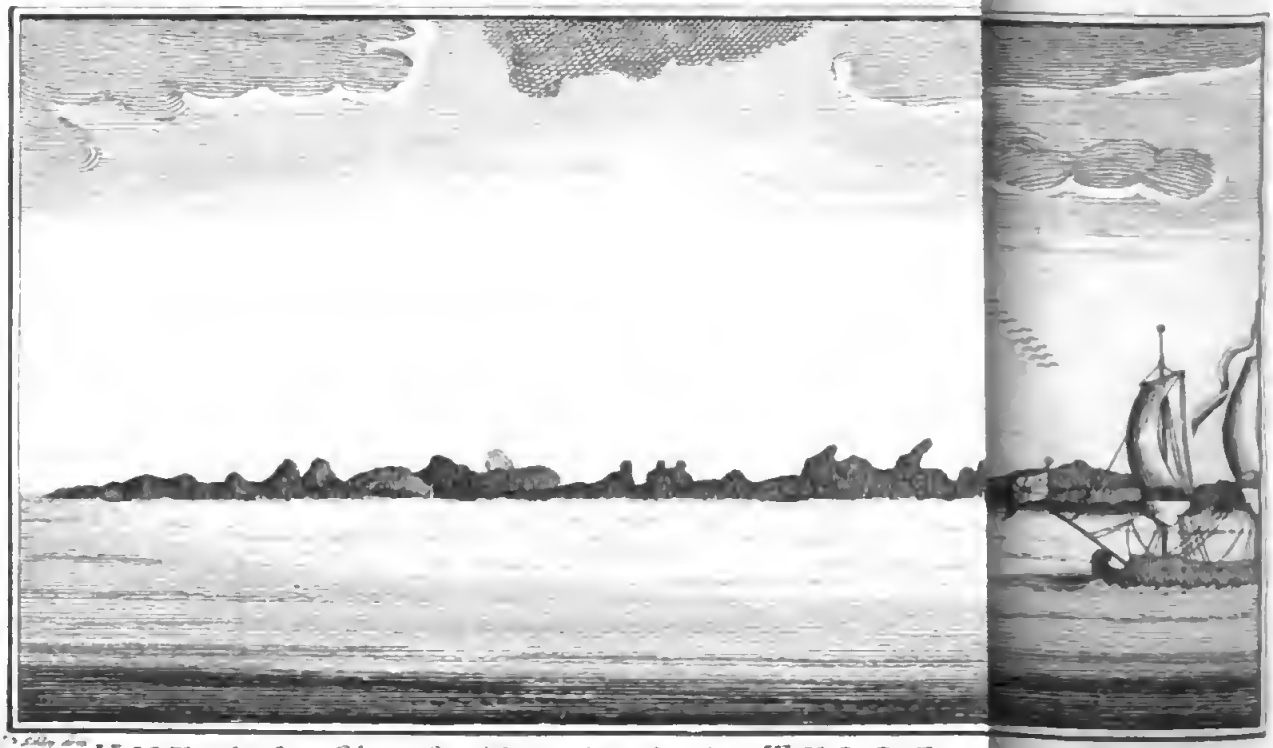
(*d*) Cette ſuppoſition a d'autant plus de vraiſemblance, que l'Amérique n'avoit point originairement de chiens.

(*e*) D'autres les nomment *Llanacos*, & ne leur donnent que de la reſſemblance avec les Vigognes.

(*f*) Comme les Indiens des environs de Buenos Ayres ſont en bien plus grand nombre que ceux qui habitent au Sud, ils les ſurpaſſent auſſi en courage & en activité. Ils ſont devenus bons Cavaliers & manient toute ſorte d'armes blanches avec beaucoup d'adreſſe; mais ils ignorent l'uſage des armes à feu. L'Hiſtoire d'Orellana, dont il a été parlé ci-deſſus, ſuffit pour donner une idée du courage & de la vigueur de ces Peuples. R. d. E.

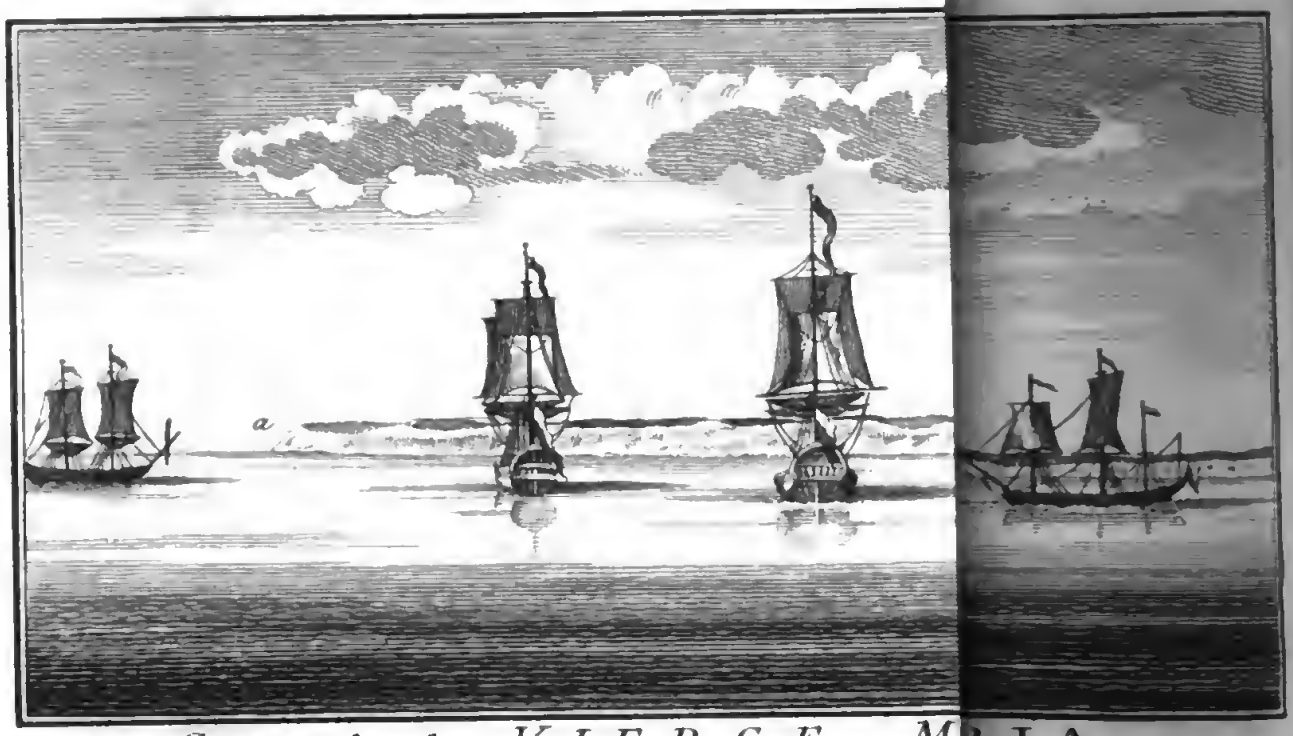
Digitized by Google

Vue du DETROIT *de* LE MAIRE *entre la* TERRE DE FEU *&* STATEN LAND.



VUE de la Côte Occidentale de la TERRE DE STATEN LAND.

282 B



CAP de la VIERGE MARIA.

VUE d'une Partie de la Côte du Nord-Est de la TERRE DEL FUEGO, et de l'Entrée du DETROIT DE LE MAIRE.

ANSON. 1741.

L'Escadre partit de Saint Julien, le Vendredi 27 de Février. Juſqu'au 4 de Mars, la ſonde donna généralement entre quarante & cinquante braſſes, fond de ſable noir & gris, quelquefois mêlé de cailloux. Le même jour, elle eut la vûe du *Cap de la Vierge*, à ſix ou ſept lieues de diſtance. C'eſt ce Cap qui forme, au Nord, l'embouchure du Détroit de Magellan (*g*). Quoique bas & plat, il ſe termine en pointe. On avoit, à cette hauteur, depuis trente-cinq juſqu'à quarante-huit braſſes. Les Anglois trouvèrent ici ce que les Obſervations ne ceſſèrent pas de leur confirmer; c'eſt que ſous ces Latitudes avancées vers le Sud, le beau tems eſt toûjours de fort courte durée, & que lorſqu'il eſt extrêmement beau, il devient un préſage de tempête. Le calme de la ſoirée ſe termina par une nuit très-orageuſe. En gouvernant au Sud, on découvrit, le lendemain, pour la première fois, la *Terre de Feu*, qui s'étendoit du Sud vers l'Oueſt, au Sud-Eſt-demi-Quart à l'Eſt. Cette vûe n'offre que des Montagnes, d'une hauteur étonnante, & couvertes de neige (*b*). On ſuivit la Côte, pendant tout le jour, & la ſonde donnoit entre quarante & cinquante braſſes d'eau, fond de pierres & gravier. Le lendemain, 7 de Mars, à quatre heures du matin on fit voile. A huit heures, on vit la Terre; & peu après, on découvrit le Détroit de *le Maire*. Dans ce moment, le Cap *Saint James* étoit à l'Eſt-Sud-Eſt de l'Eſcadre; le Cap *Saint Vincent* au Sud-Eſt-demi-Quart à l'Eſt; le Mondrain du milieu des *Trois Frères*, au Sud vers l'Oueſt; *Monte Gorda*, Sud; & le Cap *Saint Barthelemy*, qui eſt la Pointe la plus Méridionale de la *Terre des Etats*, Eſt-Sud-Eſt. L'Auteur a pris ſoin de repréſenter toutes ces Vûes dans ſes Cartes. Il obſerve que M. Frezier a donné une Vûe très-exacte de cette partie de la Terre de Feu, qui touche au Détroit, mais qu'il n'a pas donné celle de la Terre des Etats, qui en fait l'autre côté; ce qui jetta les Pilotes dans l'embarras, lorſqu'il fut queſtion de trouver l'embouchure du Détroit de le Maire, juſqu'à-ce qu'il s'ouvrît devant eux. S'ils n'avoient pas ſuivi aſſez long-tems la Côte, ils auroient manqué le Détroit, & ſe ſeroient trouvés, avant que de s'en appercevoir, à l'Eſt de la Terre des Etats (*i*).

Obſervations juſqu'au Détroit de le Maire.

Horrible aſpect de la Terre des Etats.

Quelque affreux que ſoit l'aſpect de la Terre de Feu, celui de la Terre des Etats a quelque choſe encore de plus horrible. Il n'offre qu'une ſuite de Rochers inacceſſibles, hériſſés de pointes aiguës, d'une hauteur prodigieuſe,

(*g*) A cinquante-deux degrés vingt-une minutes de Latitude Méridionale, & ſoixante-onze degrés quarante-quatre minutes, de Longitude Oueſt de Londres. On en donne une Vûe exacte, où le Cap même eſt repréſenté.

Nota. Nous avons auſſi fait uſage de cette Vûe, où (*a*) repréſente le Cap même. R. d. E.

(*b*) La partie inférieure de la même Planche peut donner quelque idée de cette affreuſe Côte. (*a*) eſt l'ouverture du Détroit de le Maire, & (*b*) le Cap Saint Diego. Les trois Mondrains, nommés les *Trois Frères* y ſont repréſentés par 1. 2. 3. & 4. eſt le *Monte Gorda*; Montagne fort élevée, plus avant dans les Terres, & qui paroit au-deſſus des Trois Frères. R. d. E.

(*i*) Cette raiſon eſt plus que ſuffiſante pour nous engager à donner auſſi ces deux Vûes. Les Renvois de la première ſont; (*a*) Partie de la Terre des Etats; (*b*) Cap S. Barthelemy; (*c*) Partie de la Terre de Feu; (*d*) Port Maurice, & (*e*) qu'on ſuppoſe être la Baye de Valentin, ou celle du Bon-Succès. Dans la ſeconde Vûe, de la Côte Occidentale de la Terre des Etats, (*a*) repréſente le Cap S. Diego, dans la Terre de Feu, & (*b*) le Cap S. Bathelemy, dans la Terre des Etats. R. d. E.

ANSON. 1741. digieuſe, couverts d'une neige éternelle, & ceints de précipices. Pluſieurs de leurs pointes paroiſſent ſuſpendues d'une manière étonnante. Les Rocs, qui leur ſervent de baſes, ne ſemblent ſéparés les uns des autres, que par des crevaſſes, qu'on croiroit formées par des tremblemens de terre. Leurs côtes ſont preſque perpendiculaires. Elles paroiſſent pénétrer dans la ſubſtance des Rochers, juſqu'à leurs racines. Enfin, l'imagination ne peut rien ſe repréſenter de plus triſte & de plus ſauvage que cette Côte.

Paſſage du Détroit. LE jour même, où l'Eſcadre avoit découvert l'embouchure du Détroit, elle profita d'un beau tems & d'un vent frais pour y entrer; & quoique ſa longueur ſoit d'environ huit lieues, elle le paſſa heureuſement à la faveur d'une forte marée. C'eſt-là que finit l'Ocean Atlantique, & que la Mer du Sud commence. Ainſi les Anglois, ne ſe repréſentant plus qu'une Mer ouverte, entr'eux & les riches Contrées auxquelles ils aſpiroient, ſe formoient déja des projets de bonheur, fondés ſur toutes les richeſſes du Chily & du Perou. Quoique l'Hyver vînt à grand pas, le Ciel étoit fort brillant; & ce jour leur parut le plus beau, dont ils euſſent joui depuis leur départ. Telle étoit leur ſituation, avant la fin du 7 de Mars. Mais ils n'étoient pas hors du Détroit, que toutes leurs eſpérances faillirent d'être enſévelies avec eux dans les flots.

Tempêtes ſans exemple. AVANT que les derniers Vaiſſeaux de l'Eſcadre euſſent débouqué, ils eſſuyèrent une tempête ſi violente (*k*), qu'elle leur fit douter ſi l'entrepriſe de doubler le Cap de Horn n'excédoit pas leurs forces. Ils avoient traité de chimères ou d'exagérations, les difficultés, dont ils avoient vû la peinture dans pluſieurs Navigateurs, qui les avoient précédés: mais les dangers, qu'ils eurent à combattre pendant les trois jours ſuivans, leur parurent au-deſſus de tout ce qu'on avoit jamais éprouvé. Quelques traits de cette étrange deſcription jetteront ici de la variété. „ Depuis la tempête qui „ nous accueillit au débouquement, nous eûmes, dit l'Auteur, une ſuite „ continuelle de tems orageux, qui fit avouer à nos Marins les plus expé„ rimentés, que tout ce qu'ils avoient appellé tempêtes n'étoit rien en „ comparaiſon. Elles élevoient des vagues ſi hautes & ſi courtes, qu'on „ ne voit rien de ſemblable dans aucune Mer connue. Ce n'étoit pas ſans „ raiſon que nous frémiſſions continuellement. Une ſeule vague, qui ſe „ ſeroit briſée ſur nôtre Vaiſſeau, nous auroit coulés à fond. Elles cauſoient d'ailleurs un roulis ſi violent, qu'on étoit dans un danger conti„ nuel d'être briſé contre le tillac, ou contre les côtés du Vaiſſeau. Nous „ eûmes quelques gens de tués par ces accidens, & d'autres fort bleſſés. „ Un de nos meilleurs Matelots fut jetté hors de bord & ſe noya: un autre „ ſe diſloqua le col. Un troiſième fut jetté par l'écoutille entre les Ponts, „ &

(*k*) L'Auteur remarque que le vent ayant ſauté au Sud, commença à ſouffler par raffales ſi violentes, que l'Eſcadre fut obligée d'amener ſes voiles & de ſe mettre à la cape ſous la grande voile. La marée, qui juſqu'alors avoit été favorable, changea auſſi & la pouſſa vers l'Eſt avec tant d'impétuoſité, qu'elle eut tout lieu de craindre qu'une partie de ſes Vaiſſeaux ne ſe briſât ſur les Côtes de la Terre des Etats. La violence réunie de la Tempête & du Courant, l'emporta avec tant de viteſſe, que le lendemain matin, elle ſe trouva à ſept lieues à l'Eſt de la Terre des Etats, qui la veille lui reſtoit au Nord-Oueſt. *Pag.* 203 & 204. R. d. E.

„ & ſe caſſa la cuiſſe. Un de nos Contre-Maîtres ſe caſſa la clavicule en deux endroits. Ce qui contribue à rendre ces tempêtes plus dangereuſes, c'eſt leur inégalité, & les intervalles trompeurs qui les ſéparent. Elles étoient accompagnées de pluye froide & de neige, qui couvroient nos agrets de glace, & geloient nos voiles; ce qui rendoit les uns & les autres ſi caſſans, qu'ils ne pouvoient réſiſter au moindre effort. Nos gens en avoient les membres engourdis. A quelques-uns, les pieds & les mains tombèrent en mortification, &c. (*l*)". ANSON. 1741.

Il y avoit ſix ſemaines qu'on étoit battu de ces effroyables tempêtes, & troublé par les plus cruelles inquiétudes. Preſque tous les Vaiſſeaux avoient donné des ſignaux de détreſſe. Les uns avoient perdu leurs vergues; d'autres une partie de leurs mâts. Cependant, on ſe flattoit de voir bien-tôt la fin de tant de maux, parceque, vers la fin de Mars, ſuivant l'eſtime, on ſe faiſoit déja à dix degrés à l'Oueſt de la Terre de Feu; & comme cette diſtance eſt double de celle que les Navigateurs jugent néceſſaire pour compenſer l'effet des Courans de l'Oueſt, on ſe croyoit bien avancé dans la Mer du Sud, & l'on s'efforçoit depuis long-tems de gouverner au Nord. Le 13 d'Avril, on n'étoit que d'un degré en Latitude, au Sud de l'embouchure Occidentale du Détroit de Magellan. Les eſpérances augmentèrent: mais on faillit de les payer bien cher. La nuit ſuivante, toute l'Eſcadre auroit échoué ſur cette Côte, ſi le tems, qui avoit été fort embrumé, ne ſe fût aſſez éclairci pour faire découvrir la Terre à deux miles. Heureuſement la Lune fit voir ſa lumière, & le vent permit de porter au Sud. Par la Latitude de cette Terre, on jugea que c'étoit une partie de la Terre de Feu, peu éloignée du débouquement Méridional du Détroit de Magellan, marqué dans la Carte de M. Frezier; & l'on s'imagina que c'étoit la Pointe qui s'y trouve nommée le *Cap Noir*. Il parut fort étonnant aux Anglois, que les Courans les euſſent jettés ſi loin à l'Eſt. Toutes leurs eſtimes les ſuppoſoient de plus de dix degrés à l'Oueſt de cette Terre. Au-lieu de dix-neuf degrés de Longitude, qu'ils croyoient avoir courus, il ſe trouvoit qu'ils n'en avoient pas fait la moitié. Ainſi, loin d'entrer, comme ils s'en étoient flattés, dans un Climat plus doux & dans des Mers plus tranquilles, ils ſe virent obligés de ſe rapprocher du Pôle, & de lutter encore contre ces terribles vents d'Oueſt, dont ils avoient tant éprouvé la fureur. Les maladies commençoient à ſe répandre. De jour en jour, la mortalité augmentoit ſur chaque Bord: & pour dernier découragement, l'Eſcadre étoit fort diminuée depuis trois jours, par la ſéparation de deux de ſes principaux Bâtimens, le *Severn* & la *Perle*. On ne les revit plus. L'opinion générale fut, qu'ayant été moins favoriſés que les autres par le vent & par la Lune, ils avoient fait naufrage ſur la Côte (*m*). [Pleins de ces triſtes idées, les Anglois coururent au Sud-Oueſt, préparés par leurs derniers contre-tems à trouver que les efforts, qu'ils alloient faire pour gagner l'Oueſt & ſurmonter le Courant qui les entrainoit à l'Eſt, ſeroient probablement inſuffiſans.]

Suite d'erreurs & de dangers.

Combien les Anglois s'étoient trompés dans leurs eſtimes.

On

(*l*) Pag. 208 & précédentes.

(*m*) Pag. 223. L'Auteur employant ici un Chapitre entier à donner des avis aux Navigateurs, qui voudront doubler le Cap de

ANSON. 1741. Extrêmités du Chef d'Eſcadre.

ON fit cours au Sud-Oueſt, avec un très-beau tems, qui dura juſqu'au 24. Mais, au-delà du ſoixantième degré de Latitude du Sud, & ſuivant l'eſtime de Horn, la ſéchereſſe du ſujet n'autoriſe point à ſupprimer un détail ſi important; mais elle m'oblige de l'abreger, & de le rejetter dans les Notes. Il commence par attribuer tous les malheurs de l'Eſcadre aux retardemens qui la firent arriver dans les Mers du Sud, pendant la plus mauvaiſe ſaiſon de l'année. Enſuite il établit, par diverſes raiſons, que tous les Vaiſſeaux qui auront quelque intérêt à cacher leur route au Sud, doivent éviter ſoigneuſement les Côtes du Breſil, ou que s'ils ſont abſolument obligés d'y toucher, pour les rafraîchiſſemens, l'Iſle Sainte Catherine eſt la dernière Place qu'ils doivent choiſir. 1°. Parceque les animaux qu'on prend en vie dans les Vaiſſeaux, tels que cochons, montons, volaille, ne s'y trouvent pas, & que les Equipages ſouffrent beaucoup d'être réduits à la ſeule viande ſalée. 2°. Parceque cette Iſle eſt trop voiſine de la Riviére de la Plata, & que les Eſpagnols ont trop d'occaſions d'être informés de tout ce qui y arrive. Rio-Janeyro lui paroît préférable. On y trouve quelques porcs & quelques volailles; & le Commerce y eſt moins fréquent avec la Plata, dont il eſt aſſez éloigné.

A l'égard de la route, pour doubler le Cap de Horn, il donne un avis de la derniére néceſſité, également fondé, dit-il, ſur ſa propre expérience & ſur la comparaiſon de pluſieurs autres Journaux: quiconque veut aller dans la Mer du Sud, doit, au-lieu de paſſer par le Détroit de le Maire, gagner l'Eſt de la Terre des Etats, courir alors au Sud juſqu'à la hauteur de ſoixante-un à ſoixante-deux degrés, mettre enſuite le cap à l'Oueſt, en reſtant à cette Latitude juſqu'à-ce qu'on ſoit bien aſſuré d'être ſuffiſamment avancé à l'Oueſt; après quoi, il faut porter au Nord. Les raiſons de l'Auteur ſont; 1°. Que les riſques ſont ſi grands, en paſſant par le Détroit de le Maire, qu'il n'eſt pas prudent de s'y expoſer, pour ſe trouver auſſi peu avancé du côté de l'Oueſt, qu'on l'auroit été par une Navigation beaucoup plus ſûre dans une Mer ouverte. 2°. S'il conſeille de gagner la Latitude de ſoixante-un à ſoixante-deux degrés Sud, avant que courir à l'Oueſt, c'eſt que ſuivant toute apparence, les Courans ſeront moins violens à cette hauteur, & le tems moins orageux & moins inconſtant. Il en fit l'expérience, qu'on a vûe dans le texte. En portant au Sud, pour ſe dégager des Terres, il eut des vents moins tempétueux. L'air, à la vérité, y étoit vif & froid, & les vents aſſez forts, mais conſtans & uniformes, avec un beau Ciel & un tems clair. Les Courans y ſont auſſi moins forts que le long des Côtes, & diminuent à meſure qu'on s'éloigne de Terre. Tous ces faits ſont prouvés, & l'Auteur en apporte diverſes explications.

[Les Courans conſtans ſont, dit-il, probablement cauſés par des vents conſtans, qui pouſſent toûjours devant eux une grande quantité d'eau, quoique d'un mouvement imperceptible. Ces eaux accumulées ſur quelque Côte qu'elles rencontrent dans leur chemin, s'échappent le long du rivage, leur ſurface tendant toûjours à ſe mettre de niveau avec le reſte de l'Ocean. Il eſt auſſi fort probable que ces vents, qu'on trouve beaucoup plus violens vers les Côtes, que ceux qui ſoufflent à la Latitude de ſoixante degrés, ont la même cauſe; car le vent d'Oueſt régne ordinairement dans la partie Méridionale de la Mer pacifique, & ce Courant d'air eſt arrêté par la hauteur prodigieuſe des Andes, ou des Montagnes de la Terre de Feu, qui traverſent tout ce Pays juſqu'au Cap de Horn. Il n'y a qu'une très-petite portion de ce Courant d'air, qui puiſſe s'échapper par deſſus le ſommet de cette chaîne de Montagnes; le reſte doit néceſſairement gliſſer le long de la Côte vers le Sud, juſqu'à-ce qu'il gagne le Cap de Horn, & forme, en doublant cette Pointe, ces furieux coups de vents qu'on y eſſuie. Quelle qu'en ſoit la raiſon, il eſt certain que les Courans & les tempêtes ont beaucoup moins de force à la hauteur de ſoixante-un à ſoixante-deux degrés, que vers la Côte de la Terre de Feu.]

Un autre avis de la même néceſſité, c'eſt de n'entreprendre ce paſſage qu'au milieu de l'Eté, c'eſt-à-dire, pendant les mois de Décembre & de Janvier. Si l'on ne fait attention qu'à la violence des vents d'Oueſt, le tems du paſſage des Anglois, qui fut vers l'Equinoxe, paroîtra le moins favorable; mais le froid exceſſif & la briéveté des jours, expoſeroient encore à de plus grands inconvéniens dans le milieu de l'Hyver, & ne permettroient pas de faire route au Sud, auſſi avant qu'il eſt néceſſaire. Enfin, ce ſont les mois de Décembre & de Janvier, qu'il faut prendre par préférence: & ſurtout il ne faut pas s'expoſer, après le mois de Mars, aux Mers ſituées au Sud du Cap de Horn.

Pour

l'eſtime, à ſix degrés à l'Oueſt du Cap Noir, on retomba dans des agitations ſi violentes, que le Chef d'Eſcadre perdit de vûe ſes quatre autres Vaiſ- Anson. 1741.

Pour ce qui regarde un lieu de rafraîchiſſement, à l'arrivée des Vaiſſeaux dans la Mer du Sud, il n'y a que l'Iſle Juan Fernandez, qu'on puiſſe recommander avec quelque prudence. La Côte Occidentale des Patagons ne manque pas de Ports; mais elle eſt ſi terrible par les Rochers & les Ecueils, dont elle eſt remplie, auſſi bien que par la violence des vents d'Oueſt, qui y dominent toûjours, qu'il faut attendre du moins, pour s'en approcher, que les Rades, les Canaux & les Mouillages en ayent été reconnus.

Au-lieu des Côtes du Breſil, on a déja connoiſſance de deux autres endroits, que l'Auteur exhorte ſa Nation à faire mieux reconnoître. L'un eſt l'Iſle *Pepys*, à quarante-ſept degrés de Latitude Sud, & ſuivant le Docteur *Halley*, à quatre-vingt lieues du Cap Blanc, ſur la Côte Orientale des Patagons. Le ſecond ſeroit aux Iſles *Falkland*, à la Latitude de cinquante-un degrés [& demi], & à-peu-près au Sud de l'Iſle Pepys. Cette dernière Iſle a été découverte, en 1686, par le Capitaine Cowley, qui la repréſente comme un lieu très-commode pour y faire de l'eau & du bois, avec un très-bon Port, capable de contenir en ſûreté plus de mille Vaiſſeaux, abondante d'ailleurs en oiſeaux, & en poiſſon. Les Iſles Falkland ont été vûes de pluſieurs Navigateurs, François & Anglois. M. Frezier les a miſes dans ſa Carte de l'extrêmité de l'Amérique Méridionale, ſous le nom de *Nouvelles Iſles*. Woodes Rogers, qui courut la Côte Nord-Eſt de ces Iſles, en 1708, dit qu'elles s'étendent environ la longueur de deux degrés; qu'elles ſont compoſées de hauteurs, qui deſcendent en pente douce les unes devant les autres; que le terrain en paroît bon; qu'il eſt couvert de bois, & qu'on y trouve de bons Ports. L'un & l'autre de ces endroits eſt à une diſtance convenable du Continent.

[Le Climat de ces Iſles doit être temperé, ſi l'on en juge par leur Latitude. Mais on ne les connoit pas encore aſſez pour pouvoir les recommander.]

On ſçait que deux Vaiſſeaux Anglois, le *Duc* & la *Ducheſſe*, de Briſtol, ne mirent que trente-cinq jours depuis les Iſles de Falkland, juſqu'à celle de Juan-Fernandez; & comme le retour eſt encore plus facile, à cauſe des vents d'Oueſt, qui règnent dans ces Parages, l'Auteur ne doute pas qu'on ne puiſſe faire ce Voyage, c'eſt-à-dire, aller & revenir, en un peu plus de deux mois; découverte qu'il croit extrêmement avantageuſe.

Pour faciliter tout ce qu'il propoſe, il donne une Carte de cette partie du Monde, qu'il croit plus exacte que toutes celles qui ont paru juſqu'à préſent. Les deux Cartes les plus eſtimées, pour l'extrêmité du Sud de l'Amérique Méridionale, ſont, dit-il, celle que le Docteur Halley a donnée pour la variation de l'Aiguille aimantée, & celle que M. Frezier a miſe dans ſon Voyage de la Mer du Sud. Mais il y en a une troiſiéme pour les Détroits de Magellan & les Côtes voiſines, dreſſée par Narborough, beaucoup plus exacte que celle de M. Frezier, pour ce qu'elle contient, & à quelques égards ſupérieure à celle de Halley, particuliérement dans ce qui regarde la Longitude des différentes parties de ces Détroits. Pour ce qui concerne la Côte, depuis le Cap Blanc juſqu'à la Terre de Feu, l'Auteur a pû faire, dans ſa Carte, pluſieurs corrections, fondées ſur ſes propres Obſervations, puiſqu'il rangea cette Côte preſque toûjours à la vûe des Terres. Il croit auſſi ſa poſition de la Côte Occidentale, au Nord des Détroits de Magellan, plus approchante de la vérité que dans aucune autre Carte.

Il ne veut pas qu'on ſe fie à la Longitude que M. Frezier aſſigne, dans ſa Carte, au Détroit de le Maire, & à toute cette Côte. Tout celà, dit-il, eſt trop à l'Eſt de huit à dix degrés; du moins, ſi l'on peut faire fond ſur le concours des autorités de pluſieurs Journaux, confirmé en quelques endroits par des Obſervations Aſtronomiques. Par exemple, ſur ces autorités, on ne peut guères placer le Cap de la Vierge, à moins de ſoixante & onze degrés de Longitude, Oueſt, de Londres; & M. Frezier le met à moins de ſoixante-ſix degrés de Paris, & par conſéquent un peu plus de ſoixante-trois de Londres; ce qui eſt certainement huit degrés trop peu. L'Auteur ne trouva que deux degrés huit minutes de différence en Longitude entre le Cap de la Vierge & le Cap Saint Barthelemy, à l'Eſt du Détroit de le Maire; & M. Frezier fait cette différence de quatre degrés; de-ſorte que non-ſeulement il place le Cap Saint Barthelemy de dix degrés trop à l'Eſt, mais il exagére au double la Côte qui eſt ſituée entre le Détroit de Magellan & celui de le Maire.

Dans la Carte de Halley, l'Auteur croit que

ANSON. 1741. Vaiſſeaux, qui malgré les plus terribles orages, n'avoient pas ceſſé juſqu'alors de l'accompagner. Il ne les revit qu'à ſon arrivée à *Juan Fernandez*; & pendant le reſte du mois d'Avril, ayant porté au Nord, depuis le 22, il continua d'être maltraité par les vents, juſqu'au dernier du mois, que ſe trouvant à cinquante-deux degrés treize minutes de Latitude, c'eſt-à-dire, au Nord des Détroits de Magellan, il ſe crut aſſuré d'avoir achevé ſon paſſage, & d'être prêt d'entrer dans la Mer du Sud. Cependant ſes ſouffrances ne firent qu'augmenter, non-ſeulement par le ſcorbut, qui cauſa de cruels ravages parmi ſes gens (*n*), mais encore par les plus fâcheux obſtacles de la Navigation, qui lui firent manquer d'abord l'Iſle de *Socoro*, premier rendez-vous, enſuite la hauteur de *Baldivia*, où le ſecond rendez-vous avoit été marqué. Il fait une triſte peinture de ſa ſituation, juſqu'au 9 de Juin, qu'il découvrit, à la pointe du jour, l'Iſle Juan Fernandez. Il avoit perdu ſoixante-dix à quatre-vingt hommes, il manquoit d'eau; & le reſte de ſon Equipage étoit ſi affoibli, par la maladie & le travail, qu'il ne lui reſtoit pas dix Matelots, en état de faire le ſervice du Quart (*o*).

En quel état il arrive à l'Iſle Juan Fernandez.

LA vûe de la Terre, qu'on découvrit à onze ou douze lieues, Nord-demi-Quart à l'Eſt, fut un ſpectacle charmant pour les Malades. Comme il fallut côtoyer l'Iſle à quelque diſtance, pour trouver la Baye, qui eſt au côté Septentrional, l'impreſſion que firent ſur eux des vallées charmantes par leur verdure, & par les ſources dont elles ſont remplies, ne peut être repréſentée. Quoiqu'il y eût dans l'Iſle une grande abondance d'excellentes plan-

que la Côte du Breſil, & celle du Perou, qui eſt à l'oppoſite, dans la Mer du Sud, ſont très-bien placées; mais que depuis la Rivière de la Plata à l'Eſt, & le Point qui lui eſt oppoſé à l'Oueſt, la Côte décline graduellement trop à l'Oueſt; de-ſorte qu'à ſon avis le Détroit de Magellan eſt éloigné de près de cinquante lieues de ſa vraye poſition. C'eſt du moins le réſultat des Obſervations de toute ſon Eſcadre, qui s'accordent avec celles de Narborough. Tous les Journaux de l'Eſcadre s'accordent auſſi à placer la Longitude Oueſt, du Port Saint Julien, entre ſoixante-dix degrés $\frac{3}{4}$ & ſoixante-onze degrés $\frac{1}{2}$, quoique le Docteur Hailey, fondé ſur l'Obſervation d'une Eclipſe de Lune faite dans ce Port, par Wood (1), la fixe à ſoixante-ſeize degrés $\frac{1}{2}$.

Enfin, l'Auteur met dans ſa Carte, non-ſeulement le cours réel qu'il a ſuivi, mais encore le cours imaginaire qu'il a cru ſuivre par l'eſtime, pour faire connoître la violence des Courans, & la prodigieuſe dérive qu'ils cauſent. Il y met auſſi les fondes, le long de la Côte des Patagons, & la variation de l'Aiguille; d'où l'on peut conclure qu'il n'y manque rien d'eſſentiel. *Pag.* 258 *& précédentes.*

Nota. Dans l'Avant Propos du Tome ſuivant, M. Prevoſt fait des excuſes à M. Frezier ſur cette Note, où il a remarqué, dit-il, que ce Voyageur eſt accuſé d'une erreur de huit degrés de Longitude, ſans s'être ſouvenu qu'il s'en eſt pleinement juſtifié dans le Mercure du Mois de Janvier 1750, *pag.* 82, & qu'il a fait retomber l'accuſation ſur ſon Adverſaire. R. d. E.

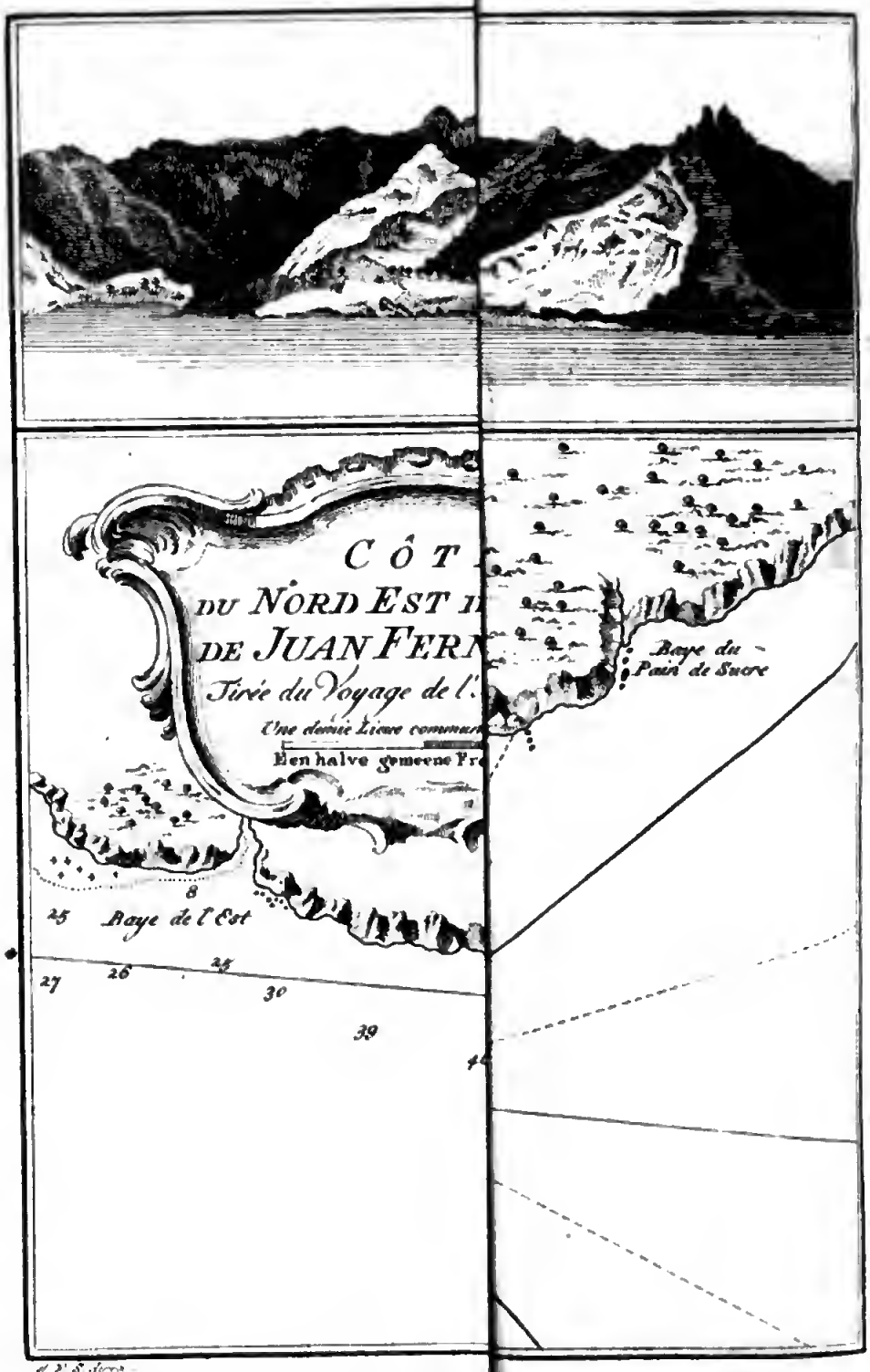
(*n*) Entre pluſieurs effets ſurprenans de ce mal, l'Auteur raconte qu'un des Soldats du Bord, qui avoit été bleſſé cinquante ans auparavant à la Bataille de la Boine, & qui avoit été ſi parfaitement guéri, qu'il s'étoit bien porté depuis, vit toutes ſes playes ſe r'ouvrir lorſqu'il fut attaqué du ſcorbut; & le calus bien formé, d'un os qui avoit été rompu, fut diſſous, comme ſi la fracture n'eût jamais été conſolidée. Pluſieurs Matelots, quoique réduits à garder le branle, paroiſſoient ſe porter encore aſſez bien, mangeoient même avec appétit, étoient gais, & parloient avec vigueur; mais ſi on les remuoit, même dans leurs branles, ils expiroient à l'inſtant. *Pag.* 270.

(*o*) Pag. 282.

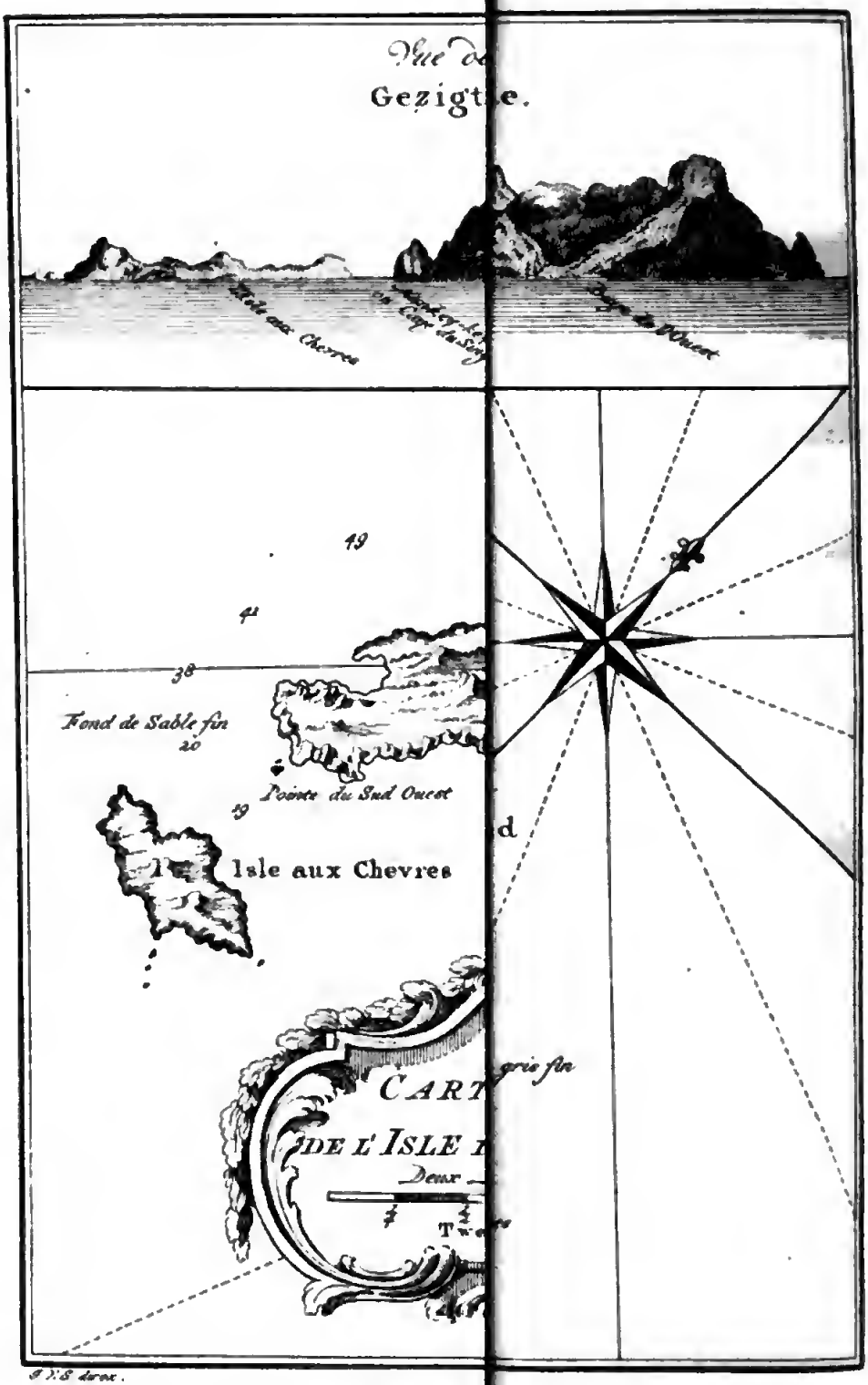
(1) L'Auteur nous apprend ici, que Wood étoit Lieutenant de Narborough. R. d. E.

288P

Digitized by Google



NOORD-OOST ANDEZ.
Uit de n.



BYZONDERE KANDEZ.

plantes, ceux qui furent envoyés d'abord à terre, n'ayant pas eu le bonheur d'en trouver aſſez-tôt, ſe hâtèrent d'apporter à bord, de l'herbe commune. Cet aliment fut dévoré avec une avidité incroyable. On mouilla le lendemain dans la Baye, ſur cinquante-ſix braſſes; & dès le même jour on découvrit une voile, qu'on reconnut bien-tôt pour le *Tryal*, un des Vaiſſeaux de la Flotte. Il n'avoit pas été moins maltraité que celui du Chef d'Eſcadre. ANSON, 1741.

Deſcription exacte de l'Iſle Juan Fernandez.

APRÈS les ſoins qui furent rendus aux Malades, la première occupation de ceux qui jouiſſoient d'un reſte de ſanté fut, de reconnoître toutes les parties de l'Iſle, pour ſe mettre en état d'en faire une deſcription un peu détaillée. M. Anſon, qui rapportoit toutes ſes vûes à l'utilité de la Navigation, avoit appris, par ſa propre expérience, combien ces lumières étoient importantes; car ſon incertitude, ſur la vraye poſition de l'Iſle, la lui avoit fait manquer le 28 de May, lorſqu'il en étoit fort proche. Il s'en étoit éloigné, pour retourner mal-à-propos vers l'Eſt; & cette erreur lui avoit coûté la perte de quantité d'hommes.

IL fit examiner ſoigneuſement les Rades & les Côtes, avec ordre de ne négliger aucune obſervation. L'Iſle Juan Fernandez eſt ſituée à trente-trois degrés quarante minutes de Latitude Méridionale, à la diſtance de cent dix lieues de la Terre-ferme du Chily. Elle tire ſon nom d'un Eſpagnol, qui en obtint la conceſſion: mais qui, après avoir tenté d'y faire un établiſſement, prit le parti de l'abandonner. Le corps de l'Iſle eſt d'une figure irréguliére (*p*). Sa plus grande étendue eſt entre quatre & cinq lieues, & ſa largeur ne va pas tout-à-fait à deux. Le ſeul bon mouillage eſt à la bande du Nord, où l'on trouve trois Bayes. Celle du milieu, connue ſous le nom de *Baye de Cumberland*, eſt la plus large, la plus profonde & la meilleure. Les deux autres, dont l'une s'appelle *Baye de l'Eſt*, & l'autre, *Baye de l'Oueſt*, ne ſont proprement que des endroits commodes pour débarquer, où les Chaloupes peuvent tranſporter des futailles juſqu'au rivage. La Baye de Cumberland eſt à l'abri des vents, du côté du Sud, & les Vaiſſeaux n'y ont rien à redouter, excepté depuis le Nord-Quart-d'Oueſt juſqu'à l'Eſt-Quart-de-Sud. Mais les vents du Nord ſoufflent ſi rarement dans ce Climat, & ſont ſi peu violens, que le riſque eſt leger de ce côté-là. Cette Baye étant la meilleure Rade de toute l'Iſle, on croit néceſſaire d'ajoûter, que les Vaiſſeaux doivent mouiller ſur ſa Côte Occidentale, à la diſtance d'un peu plus de deux cables du rivage. Ils y peuvent être à l'ancre, ſur quarante braſſes d'eau, & preſqu'entiérement à couvert de la violence des ondes, que les vents d'Eſt ou d'Oueſt chaſſent dans la Baye. Quand ces vents ſouffient, on doit prendre la précaution de garnir les cinq ou ſix dernières braſſes de cables, dans l'endroit où ils tiennent à l'ancre, d'une chaîne de fer, ou de quelque autre matière, propre à les garantir du frottement des roches de fond.

Ses trois Bayes.

Baye de Cumberland & ſes propriétés.

Vents qui y ſoufflent.

ON a déja remarqué que le vent de Nord eſt ici fort rare; ce qui vient peut-être de la hauteur des terres qui ſont au Midi de la Baye. Les vents de

(*p*) L'Auteur en donne trois Cartes, qui repréſentent ſes différentes Vûes.

ANSON. 1741. de Sud, qui y règnent ordinairement, viennent ſouvent de Terre par raffales, avec beaucoup d'impétuoſité, mais ne durent guères plus de deux ou trois minutes. Ces bouffées fréquentes & ſoudaines empêchent d'avancer dans la Baye, quand le vent vient de Terre.

Partie Septentrionale. LE côté Septentrional de l'Iſle eſt formé par des Montagnes hautes & eſcarpées, dont pluſieurs ſont inacceſſibles, quoique la plûpart ſoyent couvertes de bois. Le terrain y eſt leger, & ſi peu profond, qu'on y voit ſouvent mourir, ou tomber par le moindre choc, de grands arbres qui manquent de racines. Un Matelot de l'Equipage, parcourant une de ces Montagnes, à la quête des chèvres, ſaiſit un arbre qui étoit ſur la pente, pour l'aider à monter. L'arbre cedant, il roula de la Montagne; & s'étant accroché, dans ſa chûte, à un autre arbre, d'une groſſeur conſidérable, qui fut déraciné comme le premier, il fut écraſé par le choc des rochers (*q*).

Partie Méridionale. LA partie Méridionale, ou plutôt celle qui regarde le Sud-Oueſt, différe beaucoup de toutes les autres. C'eſt un Pays ſec, pierreux, & ſans arbres, mais bas & fort uni, en comparaiſon de la partie Septentrionale. Jamais aucun Vaiſſeau n'y aborde, parceque la Côte en eſt fort eſcarpée, & qu'outre la rareté de l'eau douce, on y eſt expoſé au vent du Sud, qui y règne preſque toute l'année, particuliérement en Hyver. Les arbres, qui croiſſent dans les Bois, au Nord de l'Iſle, ſont preſque tous aromatiques & de pluſieurs ſortes; mais il n'y en a point d'aſſez forts pour fournir de gros bois de charpente; à l'exception du myrthe, qui eſt le plus grand arbre de l'Iſle, & qui ne donne pas néanmoins des pièces de plus de quarante pieds de hauteur. Sa tête eſt ronde, comme ſi elle avoit été réguliérement taillée. Une eſpèce de mouſſe, qui croît ſur l'écorce, approche de l'ail par l'odeur & par le goût. On trouve auſſi dans l'Iſle, l'arbre de piment, & l'arbre à chou, mais en petite quantité (*r*).

Productions de l'Iſle. OUTRE une infinité de plantes, qui croiſſent naturellement dans l'Iſle Juan Fernandez, & dont la deſcription demanderoit plus de connoiſſance en Botanique, que l'Auteur ne s'en attribue, les Anglois y trouvèrent preſque tous les végétaux, qui paſſent pour ſouverains contre le ſcorbut de Mer, tels que du creſſon d'eau, du pourpier, d'excellente oſeille, & une prodigieuſe quantité de navets & de raves de Sicile. La partie verte des navets leur paroiſſoit plus agréable que les racines mêmes, qui étoient ſouvent cordées. Ils trouvèrent auſſi beaucoup d'avoine & de treffle. Les arbres à choux excitèrent peu leur friandiſe, parcequ'étant preſque toûjours ſur le bord de quelque précipice, ou dans d'autres lieux eſcarpés, il falloit couper un arbre entier pour avoir un ſeul chou. En général la douceur du climat & la bonté du terroir rendent cette Iſle excellente pour toutes ſortes de végétaux. La terre n'y demande que d'être un peu remuée, pour

(*q*) *Ibidem*, Tome II, pag. 22.

(*r*) L'Auteur ajoûte, que les Montagnes de cette Iſle reſſemblent à celles du Chily, où l'on trouve de l'or, & il croit qu'il n'eſt pas impoſſible qu'elles n'en renferment auſſi. Il parle encore de quelques Montagnes d'une terre rouge, dont la couleur ſurpaſſe celle du vermillon. *Pag.* 24. R. d. E.

290H

Digitized by Google

VDEZ, où le Chef d'Eſcadre avoit ſa Tente.
NDEZ, daar de Schout-by-Nagt deſzelfs Tent had.

pour ſe couvrir preſqu'auſſi-tôt de navets & de raves. M. Anſon, qui s'étoit pourvû d'une grande variété de ſemences potagères & de noyaux de différentes ſortes de fruits, fit ſemer des laitues, des carottes, & mettre en terre des noyaux de prunes, d'abricots & de pêches. Ce ſoin ne fut pas inutile, du moins à l'égard des fruits. Il apprit, dans la ſuite, que depuis ſon paſſage on avoit découvert dans l'Iſle, un grand nombre de pêchers & d'abricotiers, qu'on n'y avoit jamais vûs juſqu'alors.

ANSON. 1741.

M. Anſon y ſeme ou plante diverſes ſortes de fruits.

Les Bois, dont la plûpart des Montagnes eſcarpées ſont couvertes, étoient ſans broſſailles qui en fermaſſent le paſſage; & la diſpoſition irrégulière des hauteurs & des précipices, dans la partie Septentrionale, contribuoit, par cette raiſon, à former un grand nombre de belles Vallées, arroſées de ruiſſeaux, dont la plûpart formoient des Caſcades de différentes formes. Dans quelques-unes, l'ombre des Bois voiſins, l'odeur admirable qui en ſortoit, la hauteur des Rochers, qui paroiſſoient comme ſuſpendus, & la quantité de ces Caſcades, dont l'eau étoit fort tranſparente, compoſoient enſemble un ſéjour auſſi delicieux, qu'on en connoiſſe peut-être ſur la Terre. Achevons cette deſcription dans les termes de l'Auteur: „ Ce qu'il y „ a de certain, dit-il, c'eſt que la ſimple Nature ſurpaſſe ici toutes les fic„ tions de la plus riche imagination. Il n'eſt pas poſſible de repréſenter, „ par des paroles, la beauté du lieu où le Chef d'Eſcadre fit dreſſer ſa ten„ te, & qu'il choiſit pour ſa demeure. C'étoit une Clarière de médiocre „ étendue, éloignée du bord de la Mer d'un demi mile, & ſituée dans un „ endroit dont la pente étoit extrêmement douce. Il y avoit, au-devant „ de ſa tente, une large Avenue, coupée à travers le Bois juſqu'à la Mer. „ La Baye, avec les Vaiſſeaux à l'ancre, paroiſſoit au bout de cette Ave„ nue, qui s'abbaiſſoit inſenſiblement juſqu'au rivage. La Clarière étoit „ ceinte d'un Bois de grands myrthes, rangés en forme de Théatre. Le „ terrain, que ce Bois occupoit, ayant plus de pente que la Clarière, & n'en „ ayant point aſſez pour dérobber la vûe des hauteurs & des précipices, „ ces abîmes augmentoient la beauté de la Perſpective, par le ſpectacle „ qu'ils offroient au-deſſus des arbres; & pour ne laiſſer rien manquer à „ l'ornement d'une ſi belle retraite, deux ruiſſeaux, d'une eau plus pure que „ le criſtal, couloient ſous les arbres; l'un au côté droit de la tente, & l'autre „ au côté gauche, à la diſtance d'environ cent verges". L'Auteur a cru que l'idée de ce charmant Payſage méritoit d'être conſervée dans une Planche, qu'il a fait graver fidélement (*s*).

Beautés naturelles de l'Iſle.

A l'égard des animaux de l'Iſle, quelques Voyageurs aſſurent qu'ils la trouvèrent peuplée d'un grand nombre de boucs & de chèvres. Leur témoignage eſt d'autant moins ſuſpect, qu'on n'ignore pas qu'elle étoit extrêmement fréquentée par les Boucaniers & les Flibuſtiers, dans les tems qu'ils couroient ces Mers. On a même deux exemples, l'un d'un Moſquite Indien, & l'autre d'un Ecoſſois, nommé *Selkirk*, qui furent abandonnés dans l'Iſle,

Animaux qui s'y trouvent.

(*s*) C'eſt ce qui a fait traiter ſon Ouvrage d'un peu romaneſque.

Nota. Cette deſcription ſeroit-elle capable de donner une pareille idée de l'Ouvrage? R. d. E.

ANSON. 1741. l'Iſle, & qui, dans un ſéjour de quelques années, eurent le tems de connoître ſes productions. Selkirk, après y avoir paſſé quatre ou cinq ans, en partit avec le *Duc* & la *Ducheſſe*, Vaiſſeaux de Briſtol, & publia la Relation de ſes Avantures (*t*). Il aſſure particuliérement, que prenant à la courſe plus de chèvres qu'il n'en avoit beſoin pour ſa nourriture, il en lâchoit quelques-unes, après les avoir marquées à l'oreille. Son ſéjour, dans l'Iſle de Juan Fernandez, avoit précédé l'arrivée de l'Eſcadre Angloiſe, d'environ trente-deux ans. Cependant la première chèvre, qui fut tuée par les Anglois, avoit les oreilles déchirées; d'où ils conclurent qu'elle avoit paſſé par les mains de Selkirk. Cet animal avoit l'air majeſtueux, la barbe vénérable & divers autres ſymptômes de vieilleſſe. Enſuite ils trouvèrent pluſieurs des mêmes animaux, tous marqués à l'oreille; & les mâles étoient reconnoiſſables par la prodigieuſe longueur de leurs barbes, & par d'autres marques d'une très-longue vie.

Anciennes chèvres d'Alexandre Selkirk.

Elles ont été détruites par les chiens.

MAIS cette multitude de chèvres eſt fort diminuée depuis que les Eſpagnols, inſtruits de l'uſage que les Boucaniers & les Flibuſtiers faiſoient de la chair de ces animaux, ont entrepris d'en détruire la race, pour ôter cette reſſource à leurs Ennemis. Ils ont lâché, dans l'Iſle, un grand nombre de chiens, qui s'y ſont multipliés, & qui ont enfin détruit tout ce qu'il y avoit de chèvres dans les parties acceſſibles; de-ſorte qu'il n'en reſte à préſent qu'un petit nombre, parmi les rochers & les précipices, où il n'eſt pas poſſible aux chiens de les ſuivre. Elles ſont partagées en différens troupeaux, chacun de vingt ou trente, qui habitent des lieux ſéparés & qui ne ſe mêlent jamais enſemble. Les Anglois trouvèrent beaucoup de difficulté à les tuer. Cependant cette chair leur paroiſſoit d'un goût ſi friand, qu'à force de travail & d'aſſiduité, ils parvinrent à connoître tous les troupeaux. L'Auteur eſt perſuadé que le nombre des boucs & des chèvres, qui reſtent dans l'Iſle, n'excede pas deux cens (*v*).

Reſtes échappés.

Chiens de l'Iſle, & de quoi ils vivent.

LES chiens, qui les ont détruites, ou chaſſées de toutes les parties acceſſibles de l'Iſle, ſont de différentes eſpèces, qui ont extrêmement multiplié. Ils venoient quelquefois rendre viſite aux Anglois, pendant la nuit, & leur dérobboient leurs proviſions. Ils attaquèrent même quelques Matelots, qui eurent beſoin de ſecours pour s'en délivrer. Depuis que les chèvres ne leur ſervent plus de nourriture, on ſuppoſe qu'ils vivent principalement de jeunes veaux marins. Les Anglois ayant mangé de leur chair, obſervèrent qu'elle avoit un goût de poiſſon.

DANS la difficulté de tuer des chèvres, les Equipages, qui commençoient à ſe dégoûter de poiſſon, mangèrent auſſi des veaux & des lions marins. Le premier de ces deux animaux eſt connu par quantité de deſcriptions. Mais le ſecond, que les Anglois mangeoient ſous le nom de bœuf, leur parut ſi ſingulier, qu'ils s'attachèrent à le décrire fidèlement.

Deſcription des Lions Marins.

LES Lions Marins, dans toute leur taille, peuvent avoir depuis douze juſqu'à vingt pieds de long, & depuis huit juſqu'à quinze de circonférence. Ils ſont ſi gras, qu'après avoir fait une inciſion à la peau, qui n'a pas moins d'un

(*t*) Voyez, ci-deſſus, le Voyage de Woodes Rogers. (*v*) Pag. 35.

Digitized by Google

J. V. Schley direx.

LIONNE MARINE. ‖ ZEE-LEEUWIN.

1.h.31 2928

J. V. Schley direx.

LION MARIN. ‖ ZEE-LEEUW.

Digitized by Google

d'un pouce d'épaiſſeur, on trouve au moins un pied de graiſſe, avant que de parvenir à la chair ou aux os. La graiſſe des plus gros fournit juſqu'à cent vingt-ſix galons d'huile (*x*). Ils ne laiſſent pas d'être ſi ſanguins, qu'en leur faiſant de profondes bleſſures dans pluſieurs endroits, on voit ſortir, avec beaucoup de force, autant de fontaines de ſang. Pour en déterminer la quantité, on en tua d'abord un à coups de fuſil; & lui ayant enſuite coupé la gorge, on meſura le ſang qui en ſortoit. Il s'en trouva deux bariques pleines, outre celui qui reſtoit encore dans les veines. Ces animaux ont la peau couverte d'un poil court, de couleur tannée claire; mais leur queue & leurs nâgeoires, qui leur ſervent de pieds, ſont noirâtres. Les extrêmités de leurs nâgeoires ne reſſemblent pas mal à des doigts, qui ſont armés chacun d'un ongle, & joints enſemble par une membrane, qui ne s'étend pas juſqu'au bout. Outre la groſſeur, qui les diſtingue des veaux marins, ils en diffèrent encore, ſur-tout les mâles, par une eſpèce de groſſe trompe, qui leur pend du bout de la mâchoire ſupérieure, de la longueur de cinq ou ſix pouces. Cette partie ne ſe trouve pas dans les femelles; ce qui les fait diſtinguer des mâles au premier coup d'œil; outre qu'elles ſont beaucoup plus petites. Les Matelots Anglois donnoient le nom de *Bacha* au plus gros mâle, parcequ'il étoit toûjours accompagné d'un nombreux Serrail. Ces animaux ſont de vrais amphibies. Ils paſſent tout l'Eté dans les flots, & l'Hyver à terre. C'eſt dans la ſeconde de ces deux Saiſons, qu'ils s'accouplent, & que les femelles mettent bas. Leurs portées ſont de deux petits, qui naiſſent de la grandeur d'un veau marin dans toute la ſienne, & qui ſucent les mammelles de leur mère.

ANSON. 1741.

Ils ſont amphibies.

Les lions marins, pendant tout le tems qu'ils ſont à terre, vivent de l'herbe qui croît ſur les bords des eaux courantes; & le tems qu'ils ne paiſſent pas, ils l'employent à dormir dans la fange. Ils paroiſſent d'un naturel fort peſant, qui les rend difficiles à réveiller; mais la Nature leur apprend à placer en ſentinelle, autour d'eux, des mâles qui ne manquent jamais de les éveiller, lorſqu'ils voyent approcher quelque homme de la horde. Leurs cris ſont ſi bruyans & d'un ton ſi varié, qu'ils ſont fort propres à donner l'allarme. Tantôt, on les entend grogner comme des pourceaux, & d'autres fois, hennir comme les chevaux les plus vigoureux. Ils ſe battent ſouvent entr'eux, ſur-tout les males; & le ſujet ordinaire de leurs diviſions eſt quelque femelle. Les Anglois furent un jour ſurpris, à la vûe de deux de ces animaux, qui leur parurent d'une eſpèce toute nouvelle; mais ils reconnurent que c'étoient deux mâles, défigurés par les coups de dents qu'ils s'étoient donnés, & par le ſang dont ils étoient couverts. Celui, qu'ils nommoient le *Bacha*, ſembloit n'avoir acquis ſon nombreux Serrail, & la ſupériorité ſur les autres mâles, que par ſes victoires; & les bleſſures, dont il portoit les cicatrices, rendoient témoignage du nombre & de la grandeur de ſes combats. Les meilleures parties de ces animaux ſont le cœur, & ſur-tout la langue, que les Anglois trouvoient préférable à celle du bœuf. Il eſt d'autant plus facile de les tuer, qu'ils ſont preſqu'également

Comment ils vivent, & leur précaution pour ſe garder.

Leurs combats pour les femelles.

(*x*) Ce qui revient, à-peu-près, à cinq cens pintes, meſure de Paris.

ANSON. 1741.

ment incapables & de ſe défendre & de fuir. Dans la peſanteur de leur marche, on voit flotter, ſous leur peau, un amas de graiſſe molaſſe, au moindre mouvement qu'ils veulent faire. Cependant il faut ſe garder de leurs dents. Tandis qu'un Matelot en écorchoit tranquillement un jeune, la mère ſe jetta ſur lui, lorſqu'il s'en défioit le moins, & lui prit la tête dans ſa gueule. La morſure fut ſi forte qu'il en eut le crane fracaſſé, & tous les ſoins du Chirurgien ne purent lui ſauver la vie (y).

Ils attaquent les hommes.

Oiſeaux de l'Iſle. Pardelas, qui font leurs nids en terre.

L'ISLE Juan Fernandez n'a pas d'autres oiſeaux que des faucons, des merles, des hiboux & des colibris. Les Anglois n'y virent point cette eſpèce, qui ſe creuſe des nids en terre, & dont quelques autres Voyageurs ont donné la deſcription, ſous le nom de *Pardelas* ou *Damiers*; cependant, ayant trouvé pluſieurs de leurs trous, ils jugèrent que les chiens les avoient détruits. Tous les chats, que Selkirk y vit en ſi grand nombre, doivent avoir eu le même ſort, puiſque dans un long ſéjour ils n'en apperçurent qu'un ou deux. Mais les rats s'y ſont maintenus avec tant d'aſcendant, que toutes les nuits ils cauſoient beaucoup d'incommodité dans les tentes.

Poiſſon de l'Iſle & ſon abondance.

ENFIN, la Baye fournit pluſieurs eſpèces de poiſſon. Les morues y ſont d'une groſſeur prodigieuſe, & n'y ſont pas en moindre abondance que ſur les Côtes de Terre-neuve. On y prend de grandes brêmes, des anges de Mer, des cavalies, des tatonneurs, des poiſſons argentés, des congres d'une eſpèce particulière, & un excellent poiſſon noir, aſſez ſemblable à la carpe, que les Anglois nommèrent, dans leur langue, *Ramoneur de Cheminée*. A la vérité, le rivage eſt ſi couvert de rochers & de cailloux, qu'il eſt impoſſible d'y tirer la ſeine; mais on y pêche aiſément à l'hameçon; & dans l'eſpace de deux ou trois heures, deux lignes ſuffiſent pour charger une Chaloupe. Le ſeul obſtacle vient des requins, & d'autres poiſſons ſi voraces, qu'ils enlèvent le poiſſon au moment qu'il eſt pris. Les écreviſſes de Mer, plus communes peut-être à Juan Fernandez, qu'en aucun autre lieu du Monde, y ſont d'un excellent goût, & peſent ordinairement huit à neuf livres. Elles y ſont en ſi grand nombre, que lorſqu'une Chaloupe part de terre, ou lorſqu'elle y aborde, on les perce ſouvent avec le croc.

Allarmes des Anglois pour le reſte de l'Eſcadre.

L'AUTEUR conclut qu'un Vaiſſeau, dans le triſte état où il repréſente le ſien, n'a pas de meilleure retraite à deſirer que cette Iſle. Auſſi les Malades y trouvèrent-ils beaucoup de ſoulagement. L'arrivée du *Tryal* leur avoit fait eſperer d'y être bien-tôt rejoints par le reſte de l'Eſcadre. Cette attente leur faiſoit tenir ſans ceſſe les yeux tournés vers la Mer. Mais, n'ayant rien vû paroître dans l'eſpace de quinze jours, ils commencèrent à deſeſpérer de revoir jamais aucun de leurs autres Vaiſſeaux égarés, parce-qu'ils ne pouvoient ſe diſſimuler, que ſi leur propre Bâtiment avoit été obligé de tenir ſi long-tems la Mer, il n'y ſeroit pas reſté un homme en vie, & que le corps du Navire, rempli de cadavres, ſeroit devenu le jouet des vents & des flots.

Arrivée du Glocester.

CEPENDANT le 26 de Juin, ils découvrirent le *Glocester*, qui par ſes voi-

(y) *Ibidem*, pag. 44 & précédentes.

voiles baſſes, les ſeules qu'il paroiſſoit capable d'employer, leur fit juger qu'il n'avoit pas été moins maltraité qu'eux. On ſe hâta d'envoyer, à ſon ſecours, le Canot chargé d'eau, de poiſſon & d'autres rafraîchiſſemens. Jamais Equipage ne s'étoit trouvé dans une ſituation plus déplorable. Ils avoient jetté à la Mer les deux tiers de leur monde; & parmi ceux qui étoient demeurés en vie, il ne reſtoit de force, pour agir, qu'aux Officiers & à leurs Valets. Depuis long-tems, ils avoient été réduits à une pinte d'eau pour vingt-quatre heures; & malgré cette œconomie, leur proviſion tirant à ſa fin, ils étoient menacés de mourir bien-tôt de ſoif. Ce ne fut pas ſans une peine extrême, qu'après avoir louvoyé long-tems autour de l'Iſle, ils ſurmontérent les vents & les courans, pour arriver au mouillage. Mais on continua de leur envoyer de l'aſſiſtance; & ce ſoin n'empêcha pas qu'en entrant dans la Baye, leur nombre ne fut diminué des trois quarts. Mitchel, Capitaine de ce malheureux Vaiſſeau, raconta, que depuis qu'on l'avoit perdu de vûe, les vents l'avoient pouſſé juſqu'à la petite Iſle de *Maſa-Fuero*, vingt-deux lieues à l'Oueſt de Juan Fernandez; que découvrant, de ſon bord, pluſieurs ruiſſeaux dans cette Iſle, il avoit envoyé ſa Chaloupe pour y faire de l'eau; que le vent élevoit de ſi groſſes lames ſur la Côte, qu'il avoit été impoſſible d'y aborder; mais que cette tentative n'avoit pas été tout-à-fait inutile, parceque la Chaloupe étoit revenue pleine de poiſſon. Quelques Voyageurs, qui ont parlé de cette Iſle, la repréſentent comme un Roc ſtérile; mais le Capitaine Mitchel apprit, au Chef d'Eſcadre, qu'elle eſt couverte d'arbres & de verdure. Il ajoûta qu'elle n'a pas moins de quatre miles de longueur, & qu'on peut eſpérer d'y trouver quelque petite Baye, pour rafraîchir un Vaiſſeau dans le beſoin.

ANSON. 1741.

Etat auquel il eſt réduit.

On doit, à l'inſtruction des Navigateurs, la deſcription d'une partie des ſoins que le Chef d'Eſcadre prit pour ſa ſûreté. En viſitant ſon mât de miſaine, il fut allarmé de le trouver fendu, juſtement au-deſſus du premier Pont, près des barreaux du ſecond Pont. La fente étoit de deux pouces de profondeur, & de douze de circonférence: mais les Charpentiers, après l'avoir examinée, jugérent qu'en jumellant le mât avec deux chevilles de jas d'ancre, il ſeroit auſſi bon qu'il l'eut jamais été. Les cordages & les canevas lui manquoient. Quoiqu'il ſe fût chargé d'une groſſe quantité de ces deux proviſions, elles avoient été conſumées dans une ſuite continuelle de tempêtes. Après avoir employé tous les vieux cables & les vieux haubans, pour en faire de la corde torſe, on fut obligé de défaire un cable, pour en faire des cordes roulantes. A l'égard du canevas & des reſtes de voiles, tout ce qu'on en put ramaſſer fut à peine ſuffiſant pour en faire une voilure complete.

Soins nautiques.

Vers le milieu d'Août, les Malades, qui étoient à peu-près guéris, obtinrent la permiſſion de quitter les tentes communes, où ils avoient été logés juſqu'alors, & de s'établir chacun dans leur hute. On crut qu'étant ſéparés, ils pourroient s'entretenir plus proprement: mais ils reçurent ordre de ſe rendre ſur le rivage, au premier coup de canon qui ſeroit tiré du Vaiſſeau. Leurs occupations étoient de ſe procurer des rafraîchiſſemens, de

ANSON. 1741. de couper du bois & de faire de l'huile de la graiſſe des lions marins. Cette huile s'employoit à divers uſages. Elle ſervoit pour la lampe. On la mêloit avec de la poix, pour goudronner les côtés du Vaiſſeau, ou avec des cendres, pour les eſpalmer. Quelques Matelots furent employés à ſaler de la morue, ſur l'idée que firent naître au Chef d'Eſcadre deux Pêcheurs de Terre-neuve, qu'il avoit à bord. Mais cette proviſion, qui devint aſſez conſidérable, fut preſqu'entiérement négligée, dans la crainte qu'elle ne cauſât le ſcorbut, comme toutes les autres ſalines. On avoit fait conſtruire à terre un four de cuivre, & l'on y cuiſoit du pain frais pour les Malades.

Arrivée de la Pinque Anne, & ſes Avantures.

LE 16 d'Août, on découvrit, du côté du Nord, un Vaiſſeau qui fut bientôt reconnu pour la Pinque *Anne*. Son arrivée fut regardée comme une faveur du Ciel. On rendit la ration de pain entière, à tous les Equipages; & le Chef d'Eſcadre fut délivré de la crainte de manquer de proviſions, avant que de pouvoir gagner un Port ami; malheur qui l'auroit laiſſé ſans reſſource, au milieu d'une ſi vaſte Mer. Il parut fort ſurprenant que l'Equipage d'un Vaiſſeau, qui arrivoit au rendez-vous deux mois après les autres, fût en état de faire la manœuvre ſans aucun ſigne de foibleſſe: mais on apprit qu'il avoit été en relâche depuis le milieu de May, c'eſt à-dire, près d'un mois avant que le *Centurion* eût jetté l'ancre dans l'Iſle de Juan Fernandez. Il s'étoit trouvé à quatre lieues de Terre, le 16 de May, au quarante-cinquième degré quinze minutes de Latitude du Sud. Enſuite, un vent Oueſt-Sud-Oueſt l'ayant fait dériver vers la Côte, le Capitaine, las peut-être de tenir la Mer, ou dans la crainte de ne pouvoir ſe ſoûtenir contre le vent, avoit porté directement vers des Iſles, qui ſe préſentoient en grand nombre. Il eut le bonheur de trouver un mouillage à l'Eſt de l'Iſle d'*Incbin*: mais, ne s'étant pas placé aſſez près de l'Iſle, & l'Equipage n'étant pas aſſez fort pour filer du cable auſſi promptement qu'il étoit néceſſaire, le Vaiſſeau fut pouſſé à l'Eſt. La profondeur de l'eau alloit en augmentant, de vingt-cinq braſſes à trente-cinq. On continua de dériver; & le lendemain on jetta la maîtreſſe ancre, à la faveur de laquelle on réſiſta quelque-tems: mais le jour ſuivant, ayant recommencé à chaſſer ſur les ancres, juſqu'à un mile de Terre, on ne s'attendoit qu'à échouer, dans un endroit où la Côte paroiſſoit haute & fort eſcarpée. Les Chaloupes faiſoient beaucoup d'eau. Il ne ſe préſentoit aucun lieu, où l'on pût aborder. Tout l'Equipage ſe crut perdu; avec d'autant moins de reſſource, que ceux mêmes, qui euſſent pu gagner le rivage, ne devoient attendre aucun quartier des Indiens du Pays, qui ne connoiſſent d'Européens que les Eſpagnols, auxquels ils portent une haine mortelle. Cependant le Vaiſſeau s'approchoit toûjours des Rochers terribles, qui forment la Côte, lorſqu'au moment où ſa perte ſembloit inévitable, on apperçut, entre les terres, une petite ouverture qui fit renaître les eſpérances. On coupa auſſi-tôt les cables des deux ancres, & l'on mit le cap vers cette ouverture, qu'on reconnut pour l'entrée d'un Canal étroit, entre une Iſle & le Continent. Elle conduiſit les Anglois dans un Port également ſûr & tranquille, où l'excellence de l'eau, & les rafraîchiſſemens, qui s'y trouvent en abondance, leur firent donner le nom de miracle à cette heureuſe découverte.

Baye d'Inchin.

ON

1.4.31 296 A

pas trop certaine, parceque les gens du Vaisseau ne firent point d'observation, ni le

être d'une extrême utilité pour les Navigateurs. R. d. E.

Digitized by Google

PLAN
D'UNE BAYE ET D'UN HAVRE
Sur la Côte du Chili
dans la Mer du Sud.
Découverte par la Flutte l'Anne
qui servoit de Magazin à
l'Escadre de M.r Anson,
en 1741.

& les rafraîchissemens, qui s'y trouvent [illegible],
le nom de miracle à cette heureuse découverte.

On s'eſt étendu ſur ces circonſtances, par la même raiſon qui porte l'Auteur à publier une fidèle deſcription de ce Port. Il la croit d'une extrême utilité, pour les Navigateurs qui peuvent être jettés ſur les mêmes Côtes par les vents d'Oueſt, qui règnent preſque continuellement dans ces parages (z).

Deſcription de la Baye & de l'Iſle d'Inchin, nouvellement découverte.

L'Isle d'Inchin, qui eſt de cette Baye, eſt apparemment, dit-il, une des Iſles des *Chonos*, que les Géographes Eſpagnols placent, en grand nombre, le long de cette Côte. Elles ſont habitées, ſuivant le même témoignage, par un Peuple barbare, fameux par ſa haine pour les Eſpagnols. Il n'eſt pas impoſſible que ce que les Anglois prirent pour le Continent, ne fût une autre Iſle, & que la Terre-ferme ne fût beaucoup plus reculée à l'Eſt. Mais quelque opinion qu'on en doive prendre, le Port a deux endroits propres à carener les Vaiſſeaux. On y voit tomber auſſi pluſieurs ruiſſeaux d'une eau très-pure, dont quelques-uns ſont ſi favorablement diſpoſés, qu'on y peut remplir les futailles, dans la double Chaloupe, par le moyen d'une écope. Le plus conſidérable eſt au Nord-Eſt du Port. Les Anglois trouvèrent quelques poiſſons dans le ruiſſeau, & ſur-tout quelques mulets d'excellent goût, qui leur firent juger que dans une meilleure ſaiſon il étoit plus poiſſonneux. Pour rafraîchiſſemens, ils trouvèrent des plantes, telles que le ſeleri ſauvage, les orties; des coquillages, ſur-tout des petoncles & des moules, d'une grandeur extraordinaire & de très-bon goût; quantité d'oyes, de mouettes & de pingouins; tous mets exquis, pour des gens affamés, qui avoient tenu la Mer ſi long-tems. Au milieu de l'Hyver, où l'on étoit, le Climat ne paroiſſoit pas rude. Les arbres & le gazon offroient encore quelque verdure: & l'on y trouveroit, en Eté, pluſieurs rafraîchiſſemens qui manquoient alors. Les Habitans n'y ſont pas auſſi redoutables par leur nombre & leur cruauté, que les Eſpagnols ont pris plaiſir à les peindre. Un autre avantage de leur Port, c'eſt qu'il eſt fort éloigné des Etabliſſemens de cette Nation, & ſi peu connu, qu'avec un peu de précaution, un Vaiſſeau pourroit y faire un long ſéjour, ſans qu'elle en fût informée. D'ailleurs, il ſeroit facile de s'y défendre; & ſi l'on étoit en poſſeſſion de l'Iſle qui le forme, on pourroit le garder, avec peu de forces, contre une Armée nombreuſe. Cette Iſle eſt eſcarpée, preſque par-tout, du côté du Port. On a ſix braſſes d'eau fort près de la Côte, & la Pinque étoit ſur ſes ancres à vingt toiſes de Terre. Il ſeroit difficile de couper, ou

Rafraîchiſſemens qui s'y trouvent.

Il eſt d'une facile défenſe.

(z) Il avertit que le Plan de la Baye & du Port, qu'il joint à ſon récit, n'ayant été dreſſé que ſur les Mémoires & les groſſières Eſquiſſes de deux mauvais Deſſinateurs, peut n'être pas tout-à-fait exact; mais que du moins les principaux points ſont placés ſuivant l'eſtime de leur diſtance mutuelle; & que les Marins Anglois étant fort experts dans cette eſtime, les erreurs ne ſaurolent être fort conſidérables. Il ajoûte qu'à la vérité, la Latitude, qui eſt un article important, n'en eſt pas trop certaine, parceque les gens du Vaiſſeau ne firent point d'obſervation, ni le jour qui précéda leur entrée dans le Port, ni celui qui ſuivit leur ſortie; mais que cette Latitude, néanmoins, ne peut être fort éloignée de quarante-cinq degrés trente minutes du Sud. & que d'ailleurs la grandeur de la Baye rend l'incertitude où l'on demeure là-deſſus, beaucoup moins importante. *Pag.* 84.

Nota. On ne ſauroit refuſer, à la curioſité du Lecteur, le Plan d'une Baye nouvellement découverte, dont la connoiſſance peut être d'une extrême utilité pour les Navigateurs. R. d. E.

ANSON. 1741. ou d'aborder, un Vaiſſeau, protegé à cette diſtance par des gens bien armés, & poſtés dans un lieu preſqu'inacceſſible. Enfin l'Auteur, frappé de tant d'avantages, exhorte ſa Nation à faire reconnoître, avec plus de ſoin, un lieu qui mérite l'attention du Public & celle des Directeurs de la Marine (*a*).

Fauſſes idées des Eſpagnols.

L'EQUIPAGE de l'*Anne* étoit en trop petit nombre, pour entreprendre de faire des détachemens & de les envoyer à la découverte. Il craignoit également les Eſpagnols & les Indiens; & n'oſant perdre le Vaiſſeau de vûe, ſes courſes ſe bornoient aux terres qui environnent le Port. D'ailleurs, quand les Officiers auroient été ſûrs de n'avoir rien à redouter, le Pays eſt ſi couvert de Bois & ſi rempli de Montagnes, qu'il n'eſt pas aiſé d'y pénétrer. Mais ils jugèrent que les Auteurs Eſpagnols s'éloignent beaucoup de la vérité, lorſqu'ils repréſentent, ſur cette Côte, un Peuple nombreux & redoutable. En Hyver du moins, elle eſt ſi déſerte, que pendant tout le tems que les Anglois s'y arrêtèrent, ils n'y virent qu'une ſeule famille d'Indiens, compoſée d'un homme d'environ quarante ans, de ſa femme, & de deux enfans, dont l'un n'avoit pas plus de trois ans, & l'autre étoit encore à la mammelle. On les découvrit dans une Pirogue. Ils y avoient apparemment toutes leurs richeſſes, qui conſiſtoient en un chien, un chat, un filet à pêcher, une hache, un couteau, un berceau, quelques écorces d'arbres pour ſe hûter, un devidoir, un caillou, un fuſil à battre du feu, & quelques racines jaunes de fort mauvais goût, qui leur ſervoient de pain. Le Capitaine envoya ſon Canot, qui les amena facilement à bord. Il les y retint, dans la crainte qu'ils n'allaſſent le découvrir: mais il ordonna qu'ils fuſſent bien traités. Pendant le jour, ils étoient tout-à-fait libres ſur le Vaiſſeau; & la nuit ſeulement, on les tenoit renfermés. Ils mangeoient avec l'Equipage. On leur donnoit ſouvent de l'eau-de-vie, qu'ils aimoient beaucoup. Loin de paroître affligés de leur ſituation, l'homme ſur-tout ſe réjouiſſoit lorſqu'on le menoit à la chaſſe, & prenoit plaiſir à voir tirer quelque pièce de gibier. Cependant on s'apperçut à la fin qu'il devenoit rêveur, & quoique ſa femme ne perdît rien de ſa gayeté, il parut inquiet de ſe voir priſonnier. On crut lui reconnoître beaucoup d'eſprit naturel. Il ſe faiſoit entendre avec une adreſſe admirable, par des ſignes qui marquoient ſon jugement & ſa curioſité. Un grand Vaiſſeau, monté de ſi peu de gens, lui cauſoit de la ſurpriſe: il en concluoit qu'on devoit avoir perdu beaucoup de monde: ce qu'il exprimoit en ſe couchant ſur le tillac, les yeux fermés & ſans mouvement. Mais il donna une meilleure preuve de ſon habileté, par la manière dont il s'échappa, après avoir paſſé huit jours à bord. L'écoutille du Château-d'avant étoit déclouée. Il profita d'une nuit fort orageuſe, pour ſortir avec ſa femme & ſes enfans, par cette ouverture; & paſſant par-deſſus le bord du Vaiſſeau, il deſcendit avec eux dans le Canot. Sa prudence lui fit couper les hanſières qui retenoient la Chaloupe & ſa Pirogue, à l'arrière du Vaiſſeau; c'étoit le moyen d'empêcher qu'on ne pût le ſuivre. Il rama auſſi-tôt vers la Terre. Quoique le Quart ſe fît ſur le demi-Pont, tous ces mouvemens furent ſi prompts &

Famille Indienne que les Anglois amènent à bord.

Caractère extraordinaire d'un Indien.

Comment il s'échappe avec ſa famille.

(*a*) *Ibidem.* Pag. 88.

& ſi ſecrets, qu'il ne fut découvert que par le bruit de ſes rames, tandis qu'il s'éloignoit du Vaiſſeau. Mais il étoit trop tard pour s'y oppoſer. D'ailleurs on n'avoit plus, ni Chaloupe, ni Canot; & l'on eut même aſſez de peine à les reprendre. Quelques Anglois, qui avoient conçû de l'eſtime pour le caractère extraordinaire de cet Indien, ſuppoſant qu'il rodoit encore avec ſa famille dans les Bois, qui ſont autour du Port, & craignant qu'il ne manquât de proviſions, engagèrent le Capitaine à faire expoſer quelques vivres, dans un lieu qui leur parut convenable au deſſein qu'ils avoient de le ſecourir. On fut perſuadé que cette attention ne lui avoit pas été inutile. Les vivres diſparurent; & quelques circonſtances firent juger que c'étoit lui qui les avoit enlevés (*b*). Cependant on pouvoit craindre auſſi qu'il n'eût gagné l'Iſle de Chiloé, & qu'il ne donnât connoiſſance de ſon Avanture aux Eſpagnols, qui pouvoient facilement venir ſurprendre le Vaiſſeau. Cette idée porta le Capitaine à ſupprimer l'uſage qu'il avoit établi, de tirer chaque jour au ſoir, un coup de canon. Il s'étoit flatté que ce bruit rendroit ſon Bâtiment plus reſpectable aux Ennemis, qui pourroient l'entendre, & leur feroit connoître du moins qu'on y étoit ſur ſes gardes. Mais il comprit que ſa principale ſûreté conſiſtoit à demeurer bien caché, & que cette affectation, d'imiter les Vaiſſeaux de guerre, ne pouvoit ſervir qu'à le faire découvrir. Enfin, l'Equipage étant remis de ſes fatigues, & s'étant pourvû d'eau & de bois, l'*Anne* mit en Mer & ſe rendit heureuſement à l'Iſle Juan Fernandez. Anson. 1741.

Le reſte de l'Eſcadre conſiſtoit en trois Vaiſſeaux, le *Severn*, la *Perle*, & le *Wager*. On apprit, dans la ſuite, que les deux premiers étoient retournés au Breſil; & que le *Wager* (*c*), commandé par le Capitaine Cheap, avoit échoué, le 14 de May, vers le quarante-ſeptième degré de Latitude Méridionale, entre deux petites Iſles, à la portée du fuſil de la Terre. L'Auteur s'étend beaucoup ſur les diviſions de l'Equipage, & ſur les malheurs du Capitaine, qui étant abandonné de ſes gens tomba au pouvoir des Eſpagnols, d'où il ne ſortit qu'après le réglement du Cartel, entre l'Eſpagne & l'Angleterre, pour retourner en Europe, à bord d'un Vaiſſeau François (*d*). Sort de trois Vaiſſeaux de l'Eſcadre Angloiſe.

L'inquiétude du Commandant, pour trois Vaiſſeaux, dont il ignoroit le ſort, l'avoit déterminé, après l'arrivée du *Glocester*, à faire viſiter l'Iſle de *Maſa Fuero*, dans l'eſpérance d'y découvrir quelque Baye qui pouvoit leur avoir ſervi de retraite. Le *Tryal*, qui fut chargé de cette commiſſion, fit le tour de l'Iſle, & n'y vit aucun Vaiſſeau: mais il rapporta des lumières qu'on n'avoit jamais eûes, & que l'Auteur croit trop utiles à la Navigation pour les ſupprimer (*e*).

Les

(*b*) *Ibid.* Pag. 95.

(*c*) M. Cheap, Commandant de ce Vaiſſeau, qui étoit chargé de tout l'attirail de guerre, craignant de faire échouer, par ſon retardement, l'expédition projettée contre Baldivia, ſe hâta de gagner le rendez-vous de l'Iſle de Socoro, & enſuite celui de Baldivia. Mais ayant eu le malheur de tomber de l'échelle de poupe & de ſe demettre l'épaule, il ne put faire les manœuvres néceſſaires pour garantir le *Wager*, dont nous donnerons, après cet Article, le Journal publié, depuis peu, ſous le Titre de *Supplement du Voyage de M. Anſon*. R. d. E.

(*d*) Pag. 121 & précédentes.

(*e*) Il en donne deux Vûes; l'une du Nord-Eſt, & l'autre du Sud.

Nota. On donne auſſi ces deux Vûes, dont

ANSON. 1741.

LES Auteurs Eſpagnols parlent de deux Iſles de Juan Fernandez, la Grande & la Petite. La première eſt celle où l'Eſcadre étoit à l'ancre; & la Petite a reçu le nom de *Maſa Fuero*, parcequ'elle eſt plus éloignée du Continent. Le *Tryal* vérifia qu'elle eſt à vingt-deux lieues de Juan Fernandez, à l'Oueſt, vers le Sud. Elle eſt plus grande qu'on ne la repréſente ordinairement. On ne s'eſt pas moins trompé, lorſqu'on l'a dépeinte comme un Rocher ſtérile, ſans bois, ſans eau, & comme abſolument inacceſſible. Les Anglois du *Tryal* s'aſſurèrent qu'elle eſt couverte d'arbres, & qu'elle a pluſieurs beaux ruiſſeaux qui tombent dans la Mer. Ils virent auſſi un endroit, au Nord de l'Iſle, où les Vaiſſeaux peuvent mouiller, quoique l'ancrage n'y ſoit pas excellent. Le rivage a peu d'étendue. Il eſt fort eſcarpé. L'eau d'ailleurs y étant trop profonde, il faut mouiller fort près de terre, où l'on eſt expoſé à tous les vents, excepté celui du Sud. Avec ces inconvéniens, on y trouve une chaîne de Roches, qui s'avance de la Pointe Orientale de l'Iſle, à deux miles au large; mais peu dangereuſe à la vérité, parceque la Mer, qui s'y briſe continuellement, les fait aiſément reconnoître.

Deſcription de l'Iſle Maſa Fuero.

CETTE Iſle a, ſur celle de Juan Fernandez, l'avantage d'être bien peuplée de chèvres; & ces animaux, qui n'ont jamais été troublés dans leurs retraites, ſe laiſſent approcher, lorſqu'on ne les effarouche point à coups de fuſil. On y trouve un grand nombre de veaux & de lions marins. En un mot, les Anglois jugèrent, que malgré quelques inconvéniens, qui peuvent empêcher de choiſir cette Iſle pour un lieu de relâche, elle ſeroit néanmoins très-utile dans les cas de néceſſité, ſur-tout pour un Vaiſſeau ſeul, qui craindroit de rencontrer, à Juan Fernandez, un Ennemi ſupérieur (*f*).

Avantage qu'elle a ſur celle de Juan Fernandez.

LE mauvais état de la Pinque *Anne*, dont les Charpentiers jugèrent le radoub impoſſible, porta le Chef d'Eſcadre à conſentir qu'elle fût dégradée, après qu'on en eut tiré les vivres & tout ce qui pouvoit ſervir aux trois autres Bâtimens (*g*). Le Capitaine & le reſte de l'Equipage paſſèrent à bord du *Gloceſter*, où le beſoin d'hommes étoit preſſant. Quoique tous les Malades fuſſent aſſez bien rétablis, M. Anſon ne pouvoit être ſans allarmes, en conſidérant le peu de forces qui lui reſtoient. Depuis ſon départ d'Angleterre, il avoit perdu, ſur le *Centurion*, deux cens quatre-vingt-douze hommes, de quatre cens ſix avec leſquels il s'étoit embarqué. L'Equipage du *Gloceſter*, qui étoit moins fort, avoit perdu le même nombre, & ſe voyoit

La Pinque Anne eſt dégradée.

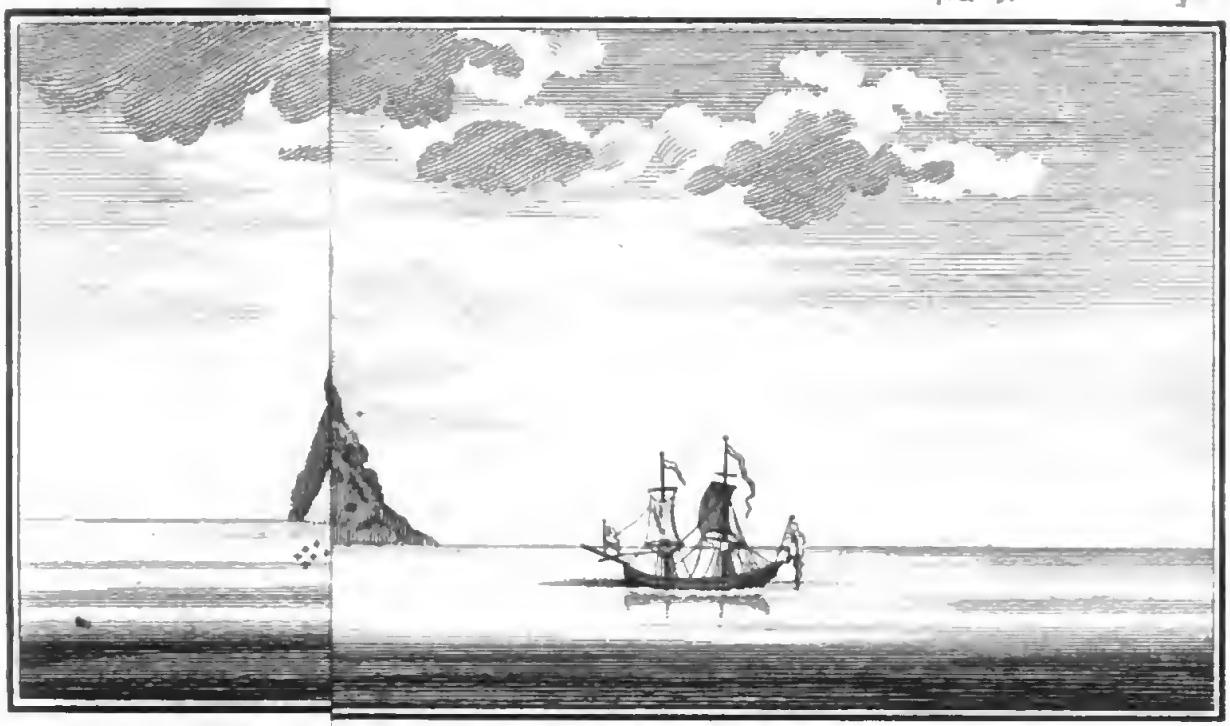
Etat où l'Eſcadre ſe trouvoit réduite.

la ſeconde eſt celle de l'Oueſt, à la diſtance de quatre miles. Les Renvois de la première indiquent, (*a*) la Pointe Orientale, où ſe voit la chaîne de Roches; (*b b*) les Ruiſſeaux qui tombent dans la Mer, & (*c*) le Mouillage au Nord de l'Iſle, qui eſt ſituée à trente-trois degrés cinq minutes de Latitude Méridionale. R. d. E.

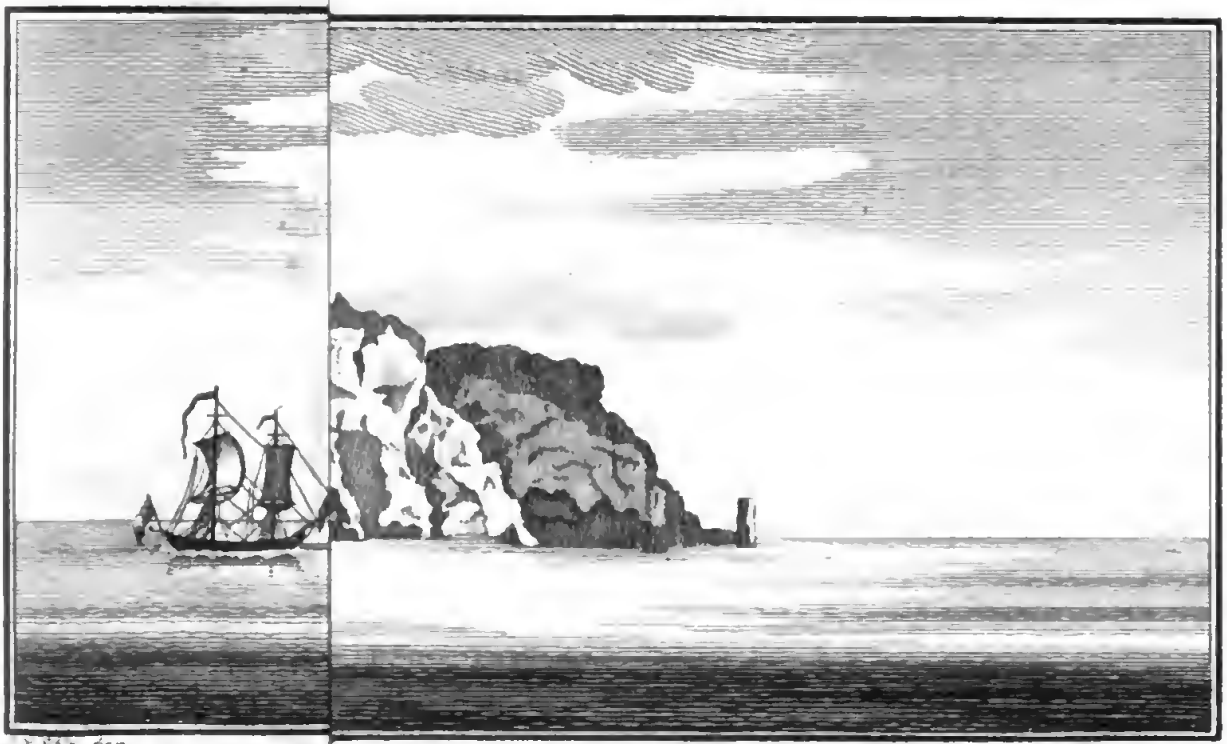
(*f*) Pag. 126.

(*g*) On fit un Procès-Verbal, qui portoit que l'*Anne* n'avoit pas moins de douze Courbes, & de quatorze Baux, rompus ou fort endommagés; qu'un des Courbatons de Beaupré étoit rompu, & un autre pourri; que les Serre-goutières étoient ouvertes & gâtées; que pluſieurs Tacquets étoient rompus, & d'autres pourris; que toute la Ferrure étoit preſqu'uſée; que les Liſſes & les Ceintes étoient pourries, & qu'ayant ôté une partie du doublage, on avoit trouvé l'Etambort en très-mauvais état; enfin, que la Proue & les Ponts faiſoient eau. Ce langage de Mer aura ſon utilité pour ceux qui l'ignorent.

1.4.21 3.0A



VUE de le N. O. Kuſt van MASA-FUERO.



VUE de le Weſt Kuſt van MASA-FUERO.

Digitized by Google

voyoit réduit à quatre-vingt-deux hommes. La mortalité devoit naturellement avoir été plus grande encore ſur le *Tryal*, dont l'Equipage avoit preſque toûjours été juſqu'aux genoux dans l'eau, ſur le tillac; cependant, il n'y étoit mort que quarante-deux hommes, & ſon bonheur en avoit ſauvé trente-neuf. Les Soldats de Marine & les Invalides avoient été plus maltraités que les Matelots. De cinquante Invalides, que le *Centurion* avoit à bord, il n'en étoit échappé que quatre; & onze Soldats de Marine, de ſoixante & dix-neuf. A bord du *Gloceſter*, tous les Invalides périrent; & de quarante-huit Soldats de Marine, il n'en reſta que deux. En un mot, les trois Vaiſſeaux, qui devoient compoſer déſormais toute l'Eſcadre, étoient montés de neuf cens ſoixante & un hommes à leur départ d'Angleterre; & l'on n'en comptoit plus que trois cens trente-cinq, en y comprenant les Mouſſes. Ce nombre ſuffiſoit à peine pour la manœuvre. Cependant, comme on ignoroit alors ce que l'Eſcadre de Pizarro étoit devenue, on devoit ſuppoſer qu'elle étoit dans la Mer du Sud, & que ſi elle n'avoit pû paſſer les Détroits ſans ſouffrir beaucoup, elle avoit trouvé des rafraîchiſſemens & des recrues dans tous les Ports de ces Mers, qui lui étoient ouverts. On ſçavoit d'ailleurs, par quelques informations, que les Eſpagnols équipoient une autre Eſcadre à Callao. Toutes ces réflexions paroiſſoient capables de décourager les Anglois. Mais un événement fort imprévû ranima toutes leurs eſpérances. ANSON. 1741.

Priſe d'un Vaiſſeau Eſpagnol.

VERS le commencement de Septembre, lorſqu'ils ſe diſpoſoient à quitter l'Iſle, ils découvrirent, au Nord-Eſt, un Bâtiment, qu'ils prirent d'abord pour un Vaiſſeau de l'Eſcadre; mais l'ayant bien-tôt reconnu pour un Eſpagnol, qu'ils ſuppoſèrent deſtiné pour Valparaiſo, ils lui donnèrent la chaſſe. Cette victoire leur coûta peu (*b*). C'étoit un Vaiſſeau Marchand du port de quatre cens cinquante tonneaux, dont l'Equipage montoit à cinquante-trois hommes, tant blancs que noirs. Sa principale charge conſiſtoit en ſucre & en étoffes bleues de laine, qui ſe fabriquent dans la Province de Quito, avec pluſieurs balles d'autres étoffes groſſières de différentes couleurs, qui portent, dans ces Quartiers, le nom de *Pannia de Tierra*, & quelques balles de coton & de tabac; mais les Anglois y trouvèrent ce qu'ils cherchoient avec plus d'empreſſement, c'eſt-à-dire pluſieurs coffres remplis d'argent travaillé, & vingt-trois ſerons de piaſtres, peſant chacun deux cens livres, ſans compter pluſieurs lettres & d'autres papiers, dont ils ſe promirent de tirer quantité d'éclairciſſemens.

Informations que les Anglois en reçoivent.

CE Bâtiment, qui ſe nommoit *Nôtre-Dame du Mont-Carmel*, étoit commandé par Dom Manuel *Zamora*. Il étoit parti de Callao, depuis vingt-ſept jours; & ſa deſtination étoit en effet pour Valparaiſo, dans le Chily, où il devoit ſe charger, pour le retour, de bled & de vin, de quelque or, & de menus cordages, dont on en fait de gros au Port de Lima. Les Anglois du *Centurion*, qui étoit le Vaiſſeau vainqueur, n'eurent rien de plus preſſant

(*b*) Il n'avoit que trois pièces de canon, de quatre livres de balle, hors d'état de ſervir, & quelques piſtolets. *Pag.* 148.

ANSON. 1741.

preſſant que de prendre des informations. Juſqu'alors ils n'avoient ſçu qu'imparfaitement la force & la deſtination de l'Eſcadre, qu'ils avoient rencontrée à la hauteur de Madere.

Informations fort utiles aux Anglois.

ILS apprirent, de leurs Priſonniers, qu'elle étoit compoſée de cinq grands Vaiſſeaux Eſpagnols, commandée par l'Amiral Pizarro, & proprement deſtinée à traverſer leurs deſſeins; mais que Pizarro, malgré tous ſes efforts pour doubler le Cap de Horn, avoit été obligé de retourner à la Rivière de Plata, après avoir perdu deux de ſes plus gros Vaiſſeaux. Ils ſçurent auſſi que, de la Plata, cet Amiral avoit averti les Eſpagnols du Perou, qu'une partie de l'Eſcadre Angloiſe pouvoit paſſer avec ſuccès dans la Mer du Sud; mais que jugeant, par ſa propre expérience, qu'elle y arriveroit foible & peu capable de défenſe, il conſeilloit au Viceroi d'armer en guerre le plus de Vaiſſeaux qu'il pourroit employer à cet uſage, & de les envoyer vers le Sud, où vraiſemblablement ils ſurprendroient ceux des Anglois, l'un après l'autre, avant qu'ils puſſent trouver l'occaſion de ſe procurer des rafraîchiſſemens. Le Viceroi, goûtant ce conſeil, avoit fait équiper ſur le champ quatre Vaiſſeaux, qui étoient partis de Callao; un de cinquante pièces de canon, deux de quarante, & un de vingt-quatre. Trois de ces Bâtimens avoient reçu ordre de croiſer à la hauteur du Port de la Conception, & l'autre à celle de Juan Fernandez. Ils avoient gardé leurs poſtes juſqu'au 6 de Juin, mais n'ayant pas vû paroître les Anglois, ils avoient repris alors la route de Callao, dans la pleine perſuaſion que leurs Ennemis n'avoient pu tenir ſi long-tems la Mer, & que, s'ils n'étoient pas abîmés dans les flots, ils avoient pris du moins le parti de retourner vers l'Europe. Ces Vaiſſeaux Eſpagnols avoient été diſperſés par une tempête, pendant qu'ils étoient en croiſière. Enſuite ils avoient été deſarmés en arrivant à Callao; & les Priſonniers ajoûtèrent, qu'en quelque-tems qu'on aprît, à Lima, l'arrivée des Anglois dans ces Mers, il ſe paſſeroit au moins deux mois, avant que le Viceroi pût rétablir ſon Eſcadre.

Danger qui les avoit menacés.

CES éclairciſſemens étoient d'autant plus favorables, que l'Equipage du *Centurion* ayant trouvé, à ſon débarquement dans l'Iſle de Juan Fernandez, quelques morceaux de cendre, des reſtes de poiſſons, des jarres fraîchement briſées, & d'autres traces récentes du ſéjour des Eſpagnols, M. Anſon ne put douter, que s'il étoit arrivé quelques jours plutôt, dans cette Iſle, il n'y eût rencontré ſes Ennemis; & dans l'état où ſes fatigues l'avoient réduit, cette rencontre auroit été fatale, non-ſeulement au *Centurion*, mais encore au *Tryal*, au *Gloceſter*, & à la Pinque *Anne*, qui étoient venus ſéparément.

Combien leur état cauſe d'étonnement aux Eſpagnols.

Les Eſpagnols du *Carmel*, ayant appris, à leur tour, ce que les Anglois avoient ſouffert, parurent fort ſurpris qu'ils euſſent pû réſiſter à tant de maux. Ils furent conduits, avec leur Bâtiment, dans la Baye de Juan Fernandez. Leur étonnement redoubla, lorſqu'ils y virent le *Tryal* à l'ancre. Ils s'imaginèrent d'abord qu'il avoit été conſtruit dans l'Iſle; & leur admiration tomba ſur l'adreſſe des Anglois, qui avoient été capables, après tant de fatigues, & dans un eſpace ſi court, non-ſeulement de reparer leurs autres Vaiſſeaux, mais d'en conſtruire un de cette forme. Enſuite, apprenant qu'il étoit venu d'Angleterre avec le reſte de l'Eſcadre, ils ne pouvoient comprendre qu'il eût fait le tour du Cap de Horn, tandis

que

que les meilleurs Vaiſſeaux d'Eſpagne avoient été forcés de renoncer à cette entrepriſe. ANSON. 1741.

LES Lettres, qui s'étoient trouvées à bord du *Carmel*, donnèrent d'autres lumières aux Anglois. Elles portoient, que pluſieurs Vaiſſeaux Marchands devoient partir du Port de Lima, pour Valparaiſo. M. Anſon, formant divers projets ſur un ſi beau fondement, dépêcha auſſi-tôt le *Tryal*, avec ordre d'aller croiſer à la hauteur du dernier de ces deux Ports. Il réſolut en même-tems de ſéparer ſes autres Vaiſſeaux, & de les emploier en différentes croiſières; autant pour diminuer la crainte d'être découvert de la Côte, que pour augmenter la facilité de faire des priſes. Celle qu'on venoit de faire avoit inſpiré, aux Equipages, une ardeur qui leur faiſoit oublier tous leurs maux. L'Artillerie de la Pinque *Anne* fut tranſportée ſur le *Carmel*; & le *Glocester* reçut, pour ſa manœuvre, un renfort de vingt-trois Matelots Eſpagnols. Après ces diſpoſitions, on leva l'ancre, le 19 de Septembre. Le *Glocester* eut ordre d'avancer juſqu'à cinq degrés de Latitude Méridionale, & de croiſer à la hauteur des Côtes les plus élevées de Paita, mais à la diſtance convenable pour n'être pas découvert. Le *Centurion* & le *Carmel* portèrent à l'Eſt, pour joindre le *Tryal* à la hauteur de Valparaiſo. Cinq jours après, ils rencontrèrent ce Bâtiment, qui avoit déja pris, avec peu de réſiſtance, un Vaiſſeau Eſpagnol de ſix cens tonneaux, nommé l'*Aranzanu*. Il y avoit trouvé à-peu-près la même charge que celle du *Carmel*, à l'exception de l'argent, qui n'excedoit guères la valeur de cinq mille livres ſterling. Mais la joye de cette victoire étoit troublée, par le malheur qu'il avoit d'être démâté & de faire eau de toutes parts. Il n'y avoit point d'eſpérance de pouvoir le radouber en pleine Mer; & les conjonctures ne permettoient pas d'aller perdre du tems dans un Port. M. Anſon prit le parti de le détruire, & de faire paſſer l'Equipage & les munitions à bord de l'*Aranzanu*, qu'il nomma *La Priſe du Tryal*. Ce Vaiſſeau, que le Viceroi du Perou avoit armé plus d'une fois en guerre, fut deſtiné à ſervir de Frégate; & M. *Saunders* fut choiſi pour la commander. Elle ſe trouva montée de vingt pièces de canon, en y comprenant les douze qui étoient à bord du *Tryal*.

Ils ſe diſpoſent à croiſer.

Priſe de l'Aranzanu.

Ce Vaiſſeau eſt nommé La Priſe du Tryal.

DANS les grandes vûes du Chef d'Eſcadre, on ne ſe promettoit pas moins que d'intercepter tous les Vaiſſeaux emploiés au Commerce, entre le Perou & le Chily, au Sud, & entre Panama & le Perou, au Nord. Mais, ſuivant la réflexion de l'Auteur, „ les arrangemens les mieux concertés n'em„ portent avec eux qu'une plus grande probabilité de ſuccès, & ne vont „ jamais juſqu'à la certitude; parceque les accidens, qui ne peuvent entrer „ en compte dans les délibérations, ont ſouvent la plus grande influence „ ſur les événemens". La fâcheuſe avanture du *Tryal*, & la néceſſité, qui força les autres Vaiſſeaux de quitter leur croiſière pour l'aſſiſter, donnèrent le tems aux Navires Eſpagnols, d'arriver au Port de Valparaiſo. On ne découvrit point une ſeule voile ennemie, juſqu'au 5 de Novembre; & l'on ne douta plus alors, que les Habitans de Valparaiſo, ne voyant point paroître le *Carmel* & l'*Aranzanu*, n'euſſent formé des ſoupçons, qui leur avoient fait mettre un Embargo ſur tous les Vaiſſeaux Marchands de leur Côte. Il étoit

Projets qui s'évanouiſſent.

ANSON. 1741.

étoit à craindre auſſi que le Viceroi ne fît travailler actuellement à remettre ſon Eſcadre en Mer; car un Exprès n'employe pas ordinairement plus de vingt-neuf ou trente jours, pour ſe rendre, par Terre, de Valparaiſo à Lima, & cinquante jours s'étoient déja paſſés depuis la priſe du *Carmel*.

Les Anglois vont ſe placer ſous le vent de Callao.

Ce double ſujet de crainte détermina les Anglois à ſe rendre, avec toutes leurs forces, ſous le vent de Callao, pour ſe mettre en état de combattre l'Eſcadre Eſpagnole. Ils firent voile aſſez loin de la Côte, pour n'être pas découverts. M. Anſon n'ignoroit pas qu'il eſt défendu, ſous de rigoureuſes peines, à tous les Vaiſſeaux du Pays, de paſſer le Port de Callao ſans y relâcher. C'étoit ſe trahir ſoi-même, que de violer une Loi conſtamment obſervée. L'incertitude du lieu, où l'on pouvoit rencontrer les Eſpagnols,

Iſle de Saint Gallan, bonne croiſière.

le fit porter au Nord. Il reconnut la petite Iſle de *Saint Gallan*, qui n'étoit éloignée que d'environ ſept lieues au Nord-Nord Eſt, demi-Quart à l'Eſt. Cette Iſle eſt ſituée vers le quatorzième degré de Latitude Méridionale, à cinq miles, au Nord, d'une hauteur nommée *Morro-Veijo*, ou *Tête de Vieillard*. L'eſpace, entre l'Iſle & cette hauteur, eſt la meilleure croiſière qu'il y ait ſur cette Côte; parceque tous les Vaiſſeaux deſtinés pour Callao, ſoit qu'ils viennent du Nord ou du Sud, cherchent à reconnoître ces deux endroits pour diriger leur cours. Le 5 de Novembre, vers le milieu du jour, on eut la vûe des hauteurs de *Barranca*, qui eſt ſituée à dix degrés trente-ſix minutes de Latitude Méridionale. On en étoit à huit ou neuf lieues, lorſqu'on eut la ſatisfaction, ſi long-tems deſirée, d'appercevoir un Vaiſſeau. Le *Centurion* lui donna la chaſſe, à toutes voiles, & le joignit en moins d'une heure. Il ſe rendit, après avoir eſſuyé quatorze coups de canon. C'étoit un Bâtiment de Guaiaquil, nommé *Sainte Thereſe de Jeſus*, & du port d'environ trois cens tonneaux. Il étoit chargé, pour

Priſe de la Sainte Thereſe.

Callao, de bois de charpente, de fil de *Pito*, qui eſt très-fort, & qui ſe fait d'une eſpèce d'herbe; de draps de Quito, de cacao, de noix de coco, de tabac, de cuirs, de cire, & d'autres marchandiſes. Les eſpèces, qui ſe trouvèrent à bord, ne montoient qu'à cent ſoixante-dix livres ſterling. La charge auroit été de grande valeur, ſi les Anglois en avoient pû diſpoſer: mais comme il eſt défendu, aux Eſpagnols, de rançonner jamais leurs Vaiſſeaux, la plûpart des choſes qu'on leur prend, dans ces Mers, n'ont pas d'autre utilité, pour le Vainqueur, que celle qu'il en peut tirer pour ſon propre uſage. Auſſi les Anglois faiſoient-ils conſiſter leur principal avantage, dans le mal qu'ils cauſoient à leurs Ennemis (*i*).

Trois Dames qui s'y trouvent, & généroſité des Officiers Anglois.

OUTRE l'Equipage, qui montoit à quarante-cinq hommes, leur priſe avoit à bord quatre hommes & trois femmes, nés tous de Parens Eſpagnols, & trois Eſclaves noires, qui ſervoient les femmes. L'Auteur fait valoir, avec raiſon, la vertu des Officiers Anglois; ſur-tout, dit-il, dans la diſpoſition où devoient être naturellement des gens de Mer, qui depuis près d'un an gardoient une continence forcée. Ces trois Dames étoient une Mère & ſes deux Filles, dont l'aînée pouvoit avoir vingt & un ans, & la cadette quatorze. Elles furent exceſſivement allarmées, de ſe voir entre les mains d'un

(*i*) Pag. 185 & 186.

d'un Ennemi, que les anciennes violences des Flibuſtiers & la différence de la Religion leur faiſoient enviſager avec horreur. La beauté ſingulière de la plus jeune des deux Filles devoit augmenter leurs craintes. Auſſi s'étoient-elles cachées, lorſque les Vainqueurs étoient paſſés ſur leur Bord; & ce ne fut pas ſans peine qu'elles ſe laiſſèrent engager à ſortir de leur retraite. Cependant un des Lieutenans du *Centurion* les raſſura bientôt par ſes politeſſes. Le Chef d'Eſcadre, informé de cet événement, ordonna qu'elles reſteroient à bord de leur Vaiſſeau, & dans l'appartement qu'elles avoient occupé juſqu'alors, où elles ne ceſſeroient pas d'être bien ſervies; avec défenſe de leur donner le moindre ſujet de peine. Il permit même, pour aſſurer l'exécution de ſes ordres, & pour leur donner le moyen de ſe plaindre, ſi quelqu'un étoit capable d'y manquer, que le Pilote Eſpagnol, qui eſt conſidéré dans cette Nation comme la ſeconde perſonne d'un Vaiſſeau, demeurât prés d'elles, avec la qualité de Garde & de Protecteur. Il donna cette commiſſion au Pilote, parcequ'on avoit crû s'appercevoir qu'il prenoit un intéret fort vif à la ſûreté des trois Dames. Il s'étoit même donné pour le Mari de la plus jeune. Mais on ſçut bientôt, par le témoignage des Priſonniers, & dans la ſuite par d'autres circonſtances, dont le récit n'eſt que differé, qu'il n'avoit pris cette qualité, que pour la mettre plus ſûrement à couvert des outrages dont il la croyoit menacée. Mais ce généreux procédé du Commandant diſſipa toutes les frayeurs des trois Priſonnières. ANSON. 1741.

Les quatre Vaiſſeaux ſe rejoignirent, pour tourner enſemble le cap au Nord. La Mer, dans le même endroit, leur parut d'un très beau rouge, à pluſieurs miles autour d'eux. On obſerva que cette couleur venoit d'une prodigieuſe quantité de [fraye de] poiſſon, qui couvroit la ſurface de l'eau. Un peu de cette eau, qu'on eût la curioſité de mettre dans un verre, ne laiſſoit pas d'être auſſi pure que le criſtal; excepté qu'on y voyoit ſurnâger quelques globules rouges & glaireux (*k*). Rougeur de la Mer, & ſa cauſe.

En rangeant la Côte, on remarquoit preſque ſans ceſſe un Courant, qui faiſoit dériver les Vaiſſeaux, vers le Nord, l'eſpace de dix ou douze miles par jour. A huit degrés de Latitude Méridionale, ils commencèrent à ſe voir entourés de bonites & de poiſſons volans, les premiers qu'ils euſſent vûs depuis leur départ des Côtes du Breſil. C'eſt une ſingularité remarquable, que ſur les Côtes Orientales de l'Amérique Méridionale, ils s'étendent à une Latitude beaucoup plus avancée que ſur les Côtes Occidentales du même Continent; car on ne les perd de vûe, ſur la Côte du Breſil, qu'en approchant du Tropique Méridional. Il paroît certain que cette différence vient des différens degrés de chaleur, dans la même Latitude, des deux côtés de ce vaſte Continent (*l*). Différence de la chaleur dans des Latitudes égales.

Le

(*k*) Pag. 190.

(*l*) L'Auteur s'abandonne ici à ſes réflexions ſur les cauſes de cette différente chaleur, & ſe plaint que les Phyſiciens n'ayent jamais tourné leur attention de ce côté-là. Il commence par établir le fait; c'eſt-à-dire, que la Latitude d'un lieu ne fournit pas de règle par laquelle on puiſſe juger du degré de chaud ou de froid qui y règne. On ne ſauroit nier, par exemple, que Londres n'ait des ſaiſons plus chaudes que le fond de la Baye de Hudſon, qui ſe trouve au même

ANSON. 1741. Prise du Navire la Nôtre-Dame du Carmin.

LE 10 de Novembre, à trois lieues au Sud de l'Isle la plus Méridionale de *Lobos*, qui est située à six degrés vingt-sept minutes de Latitude du Sud même degré de Latitude. Si l'on compare la Côte du Brésil avec la Côte Occidentale de la même partie de l'Amérique, comme Bahia avec Lima, la différence sera bien plus considérable. [Quoique la chaleur soit très-grande sur la Côte du Bresil, celle qu'on éprouve dans les Mers du Sud, à la même Latitude, est peut-être aussi temperée qu'en aucune autre partie de nôtre Globe, puisqu'en rangeant cette dernière Côte, la chaleur que l'on eut, n'égala pas une seule fois celle d'un jour d'Eté un peu chaud en Angleterre: ce qui parut d'autant plus frappant, qu'il ne tomba point de pluyes. On pourroit encore confirmer cette proposition, en observant qu'au haut des Andes, qui sont situées sous la Ligne, la neige ne se fond en aucun tems de l'année: marque d'un plus grand froid qu'il n'en règne dans plusieurs lieux, placés bien au-delà du Cercle Polaire.] Les Thermometres, qui doivent passer pour une règle infaillible du degré du chaud & du froid, font voir que dans des Latitudes très-avancées, telles que Petersbourg, la chaleur est quelquefois beaucoup plus grande qu'on ne l'a jamais observée entre les Tropiques; à Londres, en 1746, on eut, pendant quelques heures, une chaleur supérieure à celle qu'éprouva un Vaisseau de l'Escadre de M. Anson, en allant d'Angleterre au Cap de Horn, & au retour. L'Eté de cette année, un Thermometre gradué, suivant la méthode de *Farenheit*, monta une fois, à Londres, jusqu'au 78°; & la plus grande hauteur qu'un Thermometre du même genre ait atteint, dans le Vaisseau de l'Escadre, ne fut que de 76°. C'étoit dans l'Isle de Sainte Catherine, vers la fin de Décembre, le Soleil étant vertical, à trois degrés près. A Petersbourg, en 1734, le 20 & le 25 de Juillet, le Thermometre monta jusqu'à 98°, à l'ombre; [c'est-à-dire, à vingt-deux divisions de plus qu'à Sainte Catherine:] degré de chaleur prodigieux. Pourquoi la chaleur passe-t'elle pour si violente dans plusieurs endroits entre les Tropiques, tandis qu'il paroît, par ces exemples, qu'elle est souvent égalée, ou même surpassée vers le Cercle Polaire? L'Auteur répond, que l'estime du chaud, dans un lieu particulier, ne doit pas être fondée sur le degré de chaleur qui y règne quelquefois, mais plutôt sur la chaleur moyenne d'une saison, ou peut-être d'une année entière. [En considérant la chose sous ce point de vûe, on verra aisément combien un même degré de chaleur doit paroître incommode, en durant longtems sans variation sensible. Par exemple, comparant ensemble Sainte Catherine & Petersbourg, si l'on suppose, qu'en Eté, la chaleur soit à Sainte Catherine de 76°, & en Hyver de 56°, diminution qui paroît assez forte, la chaleur moyenne pour toute l'année sera de 66°, & cela peut-être de nuit aussi bien que de jour, avec peu de variation. Ainsi, ceux qui font fréquemment usage de Thermometres, ne disconviendront point, que ce degré de chaleur, continué long-tems, ne passe, chez la plûpart des hommes, pour suffoquant. Or, comme à Petersbourg, le Thermometre indique rarement une chaleur plus grande que celle qui a lieu à Sainte Catherine; cependant comme, dans d'autres tems, le froid est beaucoup plus grand, la chaleur moyenne pour une année, ou même seulement pour une saison, sera fort au-dessous de 66 degrés: car l'Auteur trouve que la variation du Thermometre, à Petersbourg, est au moins cinq fois plus grande entre les deux divisions les plus éloignées, que celle qu'il a supposé avoir lieu à Sainte Catherine.] Il ajoûte une raison, qui est prise de nous; c'est que nôtre sensation de chaleur ne répond pas infailliblement à la chaleur absolue indiquée par le Thermometre; ce qu'il éclaircit par d'autres explications. [Comme une succession perpétuelle d'air frais est nécessaire pour que nous puissions respirer, il y a aussi, quand il fait chaud, quelquetems, un air imprégné de vapeurs, qui ne manque jamais d'exciter en nous une idée de chaleur étouffante, bien plus grande que celle que la seule chaleur d'un air agité & pur auroit excité. Il suit de-là, que le Thermometre ne sauroit déterminer la chaleur que cette cause fait éprouver au corps humain; & que la chaleur, dans la plûpart des endroits situés entre les Tropiques, doit être beaucoup plus incommode, que le même degré de chaleur absolue, dans une Latitude plus avancée vers le Pôle. Car l'uniformité & la durée de la première de ces chaleurs, contribue à imprégner l'air d'une quantité prodigieuse d'exhalaisons & de vapeurs, la plûpart très-mal saines. Or, comme, dans ces Climats, les vents sont foibles & réglés, les exhalaisons changent seulement de place, sans être dissipées, ce qui rend l'Atmosphère moins propre pour la respiration, & produit par-là même cette sensation, qu'on appelle

Sud (*m*), les Anglois ſe ſaiſirent, ſans combat, d'un Navire Eſpagnol de [deux] cens ſoixante-dix tonneaux, nommé *Nôtre-Dame du Carmin*, qui avoit à bord quarante-trois Matelots. Sa charge étoit de l'acier, du fer, de la cire, du poivre, du bois de cedre, des planches, du tabac en poudre, des roſaires, des marchandiſes d'Europe en ballots, de la canelle, de l'empois bleu, & des indulgences. Ce Vaiſſeau, qui étoit chargé pour Callao, avoit touché à Paita, d'où il n'étoit parti que depuis vingt-quatre heures. Entre les Priſonniers, il ſe trouva un Irlandois, nommé *Williams*, de qui l'on apprit, que le Gouverneur de Paita, informé que les Anglois croiſoient dans cette Mer, s'occupoit actuellement à faire tranſporter, dans les Terres, le tréſor du Roi & le ſien. On ſçut auſſi qu'il y avoit, à la Douane de Paita, une ſomme conſidérable, qui appartenoit à quelques Marchands de Lima, & qu'elle devoit être embarquée à bord d'un Navire qui étoit actuellement dans le Port. L'idée d'une ſi belle proye, joint à la certitude que l'Eſcadre ayant été découverte, l'allarme ſeroit bien-tôt répandue ſur toute la Côte, & qu'il ſeroit inutile d'y croiſer plus longtems, détermina M. Anſon à tenter de ſurprendre Paita. C'étoit, d'ailleurs,

ANSON. 1741.

Motifs qui portent les Anglois à faire une entrepriſe ſur Paita.

pelle chaleur étouffante; au-lieu que dans des Latitudes plus avancées, ces vapeurs s'élèvent probablement en moindre quantité, ſans compter que des vents irréguliers & violens les diſſipent ſouvent de manière, que le même degré de chaleur abſolue n'eſt pas accompagné de cette incommode ſenſation de chaleur ſuffoquante. Il ſeroit à ſouhaiter, que, comme cet article intéreſſe le genre humain, & en particulier tous les Voyageurs, on l'approfondît avec ſoin, & que tous les Vaiſſeaux deſtinés à faire des Voyages dans des Climats chauds, fuſſent fournis de Thermometres d'une fabrique connue, & qu'on marquât exactement les obſervations journalières qu'on pourroit faire par leur moyen.

Ici l'Auteur s'étend ſur la beauté du Climat du Perou, & remarque que tout y contribue à rendre l'air ouvert & la lumière du jour agréable. En d'autres Pays, dit-il, la chaleur inſupportable du Soleil, en Eté, fait qu'on ne ſauroit, la plus grande partie du jour, ni travailler, ni même prendre l'air; & les fréquentes pluyes ne ſont pas moins incommodes dans des ſaiſons plus temperées: Mais, dans cet heureux Climat, les nuages n'y dérobbent les rayons perpendiculaires du Soleil, que pour faire jouir ces heureux Habitans, de la beauté de la lumière, ſans en reſſentir les incommodités. Auſſi peut-on travailler chez ſoi, & même à la Campagne, toutes les heures du jour; & cette fraîcheur de l'air, qui, dans d'autres Climats, eſt quelque-fois l'effet des pluyes, n'eſt ici occaſionnée que par les Briſes des Régions plus froides ſituées au Sud. Il y a lieu de ſuppoſer, qu'une temperature auſſi heureuſe eſt principalement dûe au voiſinage de ces prodigieuſes Andes, ou Montagnes, qui étant paralleles à la Côte, dont elles ſont peu éloignées, & s'élevant beaucoup plus haut qu'aucune autre Montagne, ont, ſur leur pente, une grande étendue de Pays, où, ſuivant qu'ils ſont plus ou moins éloignés du ſommet, on a toutes ſortes de Climats dans toutes les ſaiſons de l'année. Ces Montagnes, en interceptant une grande partie des vents d'Eſt, qui régnent généralement dans le Continent de l'Amérique Méridionale, & en rafraîchiſſant cette partie de l'air qui paſſe par deſſus leurs ſommets couverts de neige, ſont ſans doute la cauſe, que les Côtes voiſines & les Mers du Perou peuvent être rangées dans la claſſe des Climats les plus temperés. Car dès que les Anglois ſe trouvèrent à une certaine diſtance de la Ligne, où ces Montagnes ne purent plus leur être d'aucun ſecours, & qu'ils n'eurent plus rien pour ſe mettre à l'abri, du côté de l'Eſt, que les Hauteurs de l'Iſthme de Panama, qui ne ſont que des Taupinières en comparaiſon des Andes, ils éprouvèrent, en deux ou trois jours, qu'ils avoient paſſé, de l'air temperé du Perou, dans le Climat brûlant des Indes Occidentales.] *Pag.* 203 *& précedentes.*

(*m*) Il y a deux Iſles de ce nom: celle-ci, qui s'appelle *Lobos de la Mar*; & une autre plus Septentrionale, qui reſſemble beaucoup à la première, & qu'on nomme *Lobos de Tierra*.

ANSON. 1741. leurs, une occaſion de mettre en liberté ſes Priſonniers, qui étoient en grand nombre, & qui conſumoient des proviſions, dont il avoit beſoin lui-même. Il n'avoit pas manqué de s'inſtruire exactement, de la force & de l'état de cette Place. L'entrepriſe lui parut ſans danger, & le ſuccès preſque infaillible.

Deſcription de Paita & de ſes environs.

LA Ville de Paita eſt ſituée dans un Canton fort ſtérile (*n*), dont le terrein n'eſt compoſé que de ſable & d'ardoiſe. Elle ne contient qu'environ deux cens Familles. Les maiſons y ſont d'un ſeul étage, & n'ont pour murs que des roſeaux fendus, enduits d'argile, avec des toîts de feuilles ſéches. Cette manière de bâtir eſt aſſez ſolide, pour un Pays où la pluye eſt extrêmement rare. La plûpart des Habitans ſont des Indiens, des Eſclaves Negres, des Mulâtres, ou des Meſtices, entre leſquels on voit peu de Blancs. Le Port, qui paſſe pour un des meilleurs de cette Côte, ne mérite néanmoins que le nom de Baye: mais l'ancrage y eſt ſûr & commode. Il eſt fréquenté par les Vaiſſeaux qui viennent du côté du Nord; & c'eſt le ſeul lieu de relâche, pour ceux qui partant d'Acapulco, de Sonſonnate, de Realejo & de Panama, veulent ſe rendre à Callao. La longueur de ces Voyages, où, pendant preſque toute l'année, on a le vent contraire, oblige de border la Côte pour faire de l'eau. Quoique les environs de Paita ſoyent ſi arides, qu'on n'y trouve pas d'eau douce, ni aucune ſorte d'herbages, ou d'autres proviſions que du poiſſon & des chèvres, les Indiens, ont à deux ou trois lieues de-là, vers le Nord, une Ville nommée *Colan*, d'où ils tranſportent à Paita, ſur des Radeaux, de l'eau, du maïz, des herbages, de la volaille & d'autres rafraîchiſſemens. On y amène auſſi des beſtiaux de *Piura*, autre Ville, qui en eſt à quatorze lieues dans les Terres (*o*). L'eau, qu'on apporte de Colan, eſt d'une couleur blanchâtre; mais cette couleur ne l'empêche pas d'être fort ſaine; & l'on prétend même qu'en ſerpentant dans des Bois de ſalſe-pareille, elle s'imprégne des vertus de cet arbre. Outre ces commodités, le Port de Paita eſt un lieu de débarquement, pour les Paſſagers qui vont d'Acapulco & de Panama à Lima. Comme il eſt à deux cens lieues de Callao, qui ſert de Port à cette Capitale du Perou, & que la route par Mer ne ſe fait preſque jamais qu'avec un vent contraire, on aime d'autant mieux prendre la Terre, qu'il y a ſur la Côte un chemin aſſez commode, où l'on trouve des Villages & des Gîtes (*p*) (*q*).

PAITA

(*n*) A cinq degrés douze minutes de Latitude Méridionale.

(*o*) Cette Ville eſt mal nommée *Rivera*, dans l'Edition de Paris, & *Picera* dans le Plan de Paita, où elle eſt dite à quarante-deux miles de la dernière; erreur qui ſe trouve auſſi dans le Plan de l'Edition Angloiſe; mais le Texte la marque trois fois ſeulement à quatorze lieues. R. d. E.

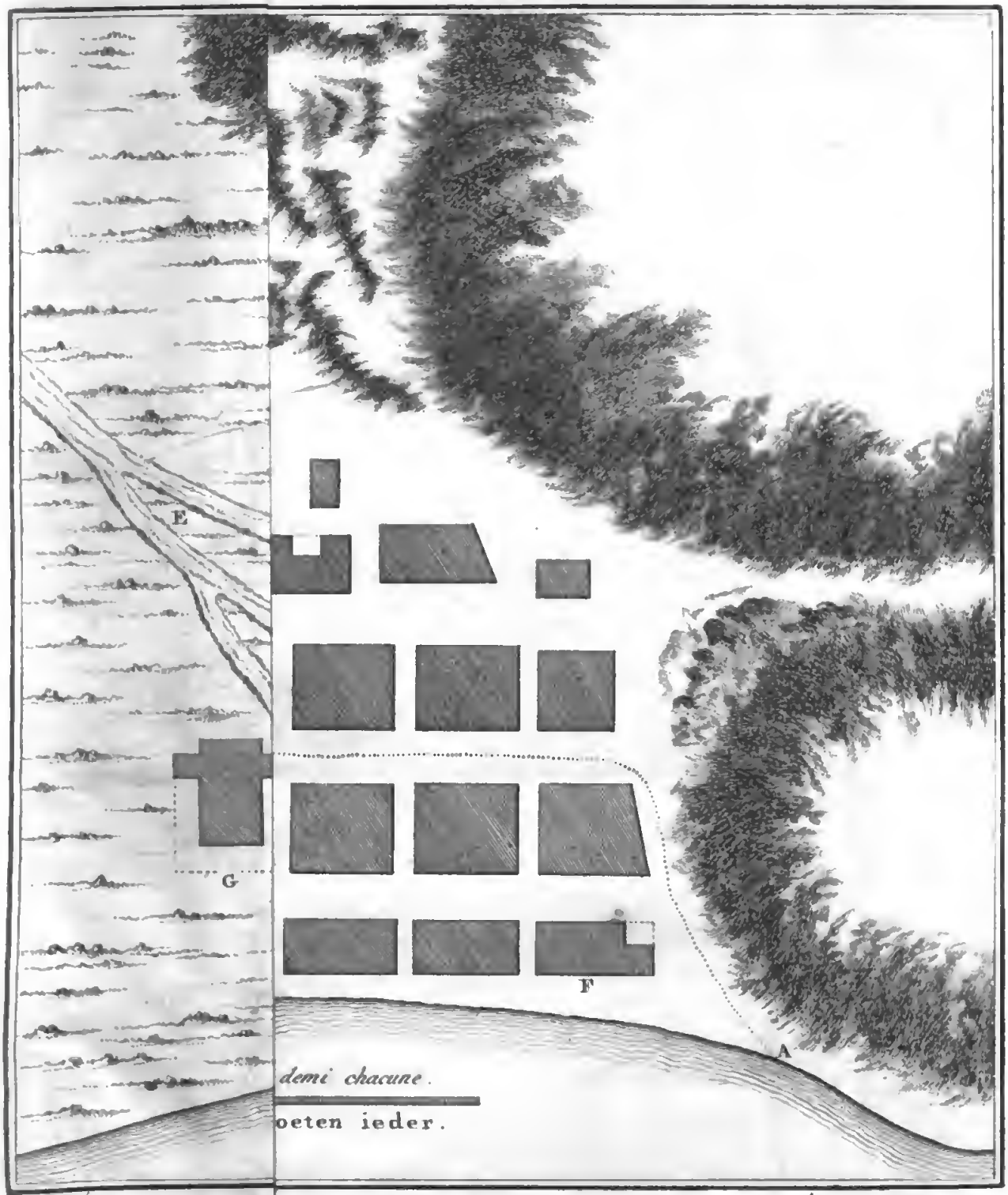
(*p*) Pag. 221 & précédentes.

(*q*) On joint le Plan de cette Ville, dont voici les Renvois.

A. Endroit où les Chaloupes mirent quarante-neuf hommes à terre.
B Le Fort, deffendu par ſix canons de quatre & ſix livres de balle.
C. Maiſon du Gouverneur.
D. Couvent des P. P. de la Mercy.
E Chemin de Piura, grande Ville, ſituée dans les Terres, à la diſtance de quatorze lieues.
F. La Douane où les Anglois trouvèrent la plus grande partie du Tréſor.
G. L'Egliſe Paroiſſiale. R. d. E.

Digitized by Google

1.4.31 308 A



GRONINGRYK SANTA-FÉ.

Digitized by Google

PAITA eſt une Ville ouverte, qui n'eſt défendue que par un Fort. M. Anſon avoit appris, de ſes Priſonniers, que ce Fort étoit muni de huit piéces de canon, mais qu'il n'étoit fermé que d'un mur de brique, ſans foſſé, ſans ouvrages extérieurs, ſans rempart, & qu'il n'avoit, pour Garniſon, qu'une Compagnie très-foible. On ajoûtoit, à la vérité, que la Ville pouvoit armer trois cens hommes. Mais comme le deſſein du Chef d'Eſcadre étoit d'employer la ſurpriſe, il ne deſeſpéra point d'emporter la Place dès la nuit ſuivante. Ses Vaiſſeaux étoient à douze lieues de la Côte; diſtance qui les aſſuroit de n'etre pas découverts, & qui n'empêchoit pas qu'en forçant de voiles ils ne puſſent arriver dans la Baye avec la nuit. Cependant ſa prudence lui fit juger qu'ils étoient trop gros, pour n'être pas apperçus, dans les ténébres mêmes, & qu'à cette vûe les Habitans allarmés ne manqueroient pas de tranſporter leurs meilleurs effets dans les Terres. Cette expédition, d'ailleurs, ne lui paroiſſant point aſſez conſidérable pour demander toutes ſes forces, il prit la réſolution de n'y employer que les Chaloupes. *Brett*, ſon Lieutenant, fut chargé de l'entrepriſe, avec cinquante-huit hommes choiſis: & pour le garantir des embarras qui pouvoient naître de l'obſcurité de la nuit, ou de l'ignorance des lieux, deux Pilotes Eſpagnols reçurent ordre de lui ſervir de Guides. Dans une commiſſion ſi délicate, on crut devoir s'aſſurer d'eux, en leur promettant qu'après avoir ſervi fidélement ils ſeroient renvoyés ſans rançon, eux & tous les autres Priſonniers; mais en les aſſurant auſſi, qu'au moindre indice de trahiſon, ils auroient la tête caſſée, & que tous leurs Compagnons ſeroient conduits en Angleterre. L'Auteur obſerve, comme une circonſtance fort ſingulière, qu'un de ces deux hommes avoit été pris, vingt ans auparavant, par le Capitaine *Clipperton*, qui l'avoit forcé de lui ſervir de Guide, pour ſurprendre *Truxillo*, Ville ſituée dans les Terres au Sud de Paita. Ainſi ſon mauvais ſort l'avoit deſtiné à faire réuſſir, contre ſa Nation, les deux ſeules entrepriſes qu'on ait tentées à terre, ſur cette Côte, pendant un ſi long intervalle (r).

ANSON. 1741. Projet de l'attaque.

CE ne fut point avant dix heures du ſoir, que Brett arriva dans la Baye avec les Chaloupes. Il y entra ſans avoir été découvert; mais lorſqu'il s'approchoit du rivage, quelques gens, à bord d'un Vaiſſeau qui étoit à l'ancre, l'apperçurent & donnèrent l'allarme, en criant de toutes leurs forces, *les Anglois, les chiens d'Anglois!* Leurs cris furent entendus du Fort. Bientôt le trouble ſe répandit dans toute la Ville. Brett vit pluſieurs lumiéres, qui ſe promenoient rapidement, & d'autres marques d'une extréme agitation. Il exhorta ſa tronpe à ramer vivement, pour ôter à l'Ennemi le tems de ſe mettre en défenſe. Cependant, avant qu'ils puſſent gagner la terre, les Soldats du Fort mirent quelques piéces de canon en état de tirer, & les pointérent ſi juſte, vers le lieu du débarquement, que le premier boulet paſſa au-deſſus de la tête des Anglois.

Comment les Anglois ſurprennent Paita.

MAIS Brett ne leur laiſſa pas le tems de lui envoyer une ſeconde volée. Auſſi-tôt que ſes gens furent à terre, un de leurs Guides les conduiſit à l'en-

(r) *Ibidem*, pag. 223.

ANSON. 1741.

l'entrée d'une rue étroite ; à cinquante pas du rivage. Ils s'y trouvèrent à couvert du feu du Fort; & s'étant formés, comme l'occaſion le permettoit, ils marchèrent droit à la Place d'armes. C'eſt un grand eſpace quarré, où ſe termine la rue par laquelle ils étoient entrés. Le Fort fait un des côtés de cette Place, & la Maiſon du Gouverneur en forme un autre. Quoiqu'ils marchaſſent en aſſez bon ordre, leurs propres cris, qui venoient de leur ardeur & de l'eſpérance du butin, le bruit de leurs armes, & le ſon de leurs tambours, qui ſe faiſoient entendre de toute leur force, perſuadèrent aux Habitans que l'Ennemi étoit en fort grand nombre, & qu'ils n'avoient pas d'autre reſſource que la fuite. Les Anglois n'eſſuyèrent qu'une décharge de quelques Marchands, poſtés dans une galerie qui entouroit la Maiſon du Gouverneur. Mais ces timides Guerriers perdant courage, au premier feu qu'on fit ſur eux, quittèrent leur Poſte, & laiſſèrent la Place à la diſcrétion des Vainqueurs (*s*). On n'eut pas moins bon marché de la Garniſon du Fort, qui eſcalada ſes propres murs pour ſe ſauver dans les Bois. Ainſi, dans l'eſpace d'un quart d'heure, les Anglois ſe trouvèrent maîtres de la Ville, ſans autre perte, que d'un homme tué & deux de bleſſés.

Ils s'en rendent maîtres.

Uſage qu'ils font de leur victoire.

BRETT plaça une Garde dans le Fort; une autre, à la Maiſon du Gouverneur, qui s'étoit enfui, un pied chauſſé, l'autre nud, abandonnant ſa femme, qui n'étoit âgée que de dix-ſept ans, & qu'il n'avoit épouſée que depuis trois jours (*t*); d'autres Gardes, ou du moins des Sentinelles à toutes les avenues de la Ville. Enſuite, ſon premier ſoin fut de prendre poſſeſſion de la Douane, où les Tréſors des Marchands étoient dépoſés. [Tandis qu'il s'occupoit de ce ſoin, les Matelots, fouillant les maiſons voiſines de leur poſte, ſe jettèrent avec avidité ſur les habits des Eſpagnols, qui étoient chamarrés de galons & de broderies, & les endoſſèrent d'abord, pardeſſus leurs jaquettes craſſeuſes & leurs chauſſes poiſſées, ſans oublier les belles perruques & les chapeaux bordés. Les derniers venus ne trouvant que des juppes & des robbes de femmes, ne firent pas difficulté de ſe parer des plus magnifiques. Les premiers de ces Maſques ridicules, qui ſe préſentèrent aux yeux de Brett, étoient ſi bien déguiſés, qu'il eut peine à les reconnoître.] Il trouva des Magaſins remplis de marchandiſes précieuſes, qui étoient tout-à-fait inutiles à l'Eſcadre: mais le jour ſuivant, lorſque M. Anſon ſe fut approché avec toutes ſes forces, & qu'on entra dans un compte plus exact des fruits de la victoire, les Chaloupes ſuffirent à peine pour le tranſport du butin. On apprit, dans la ſuite, que les Eſpagnols avoient fait monter leur perte à un million & demi de piaſtres; & l'Auteur croit que cette ſomme n'eſt pas exagérée. A ne compter que ce que les Anglois emportèrent, la vaiſſelle & l'argent monnoyé montoient à plus de trente mille livres ſterling. Les joyaux, tels que les bagues, les bracelets,

A quoi les Eſpagnols ont fait monter leur perte.

(*s*) Pag. 227 & précédentes.

(*t*) Cette femme ne reſta pourtant pas entre les mains des Anglois, & l'Auteur ajoûte, que deux Sentinelles, profitant du tumulte & de la confuſion qu'entraine ordinairement la priſe d'une Ville, ſur-tout par ſurpriſe, la ſauvèrent, dans l'inſtant même que les Anglois inveſtiſſoient ſa Maiſon. R. d. E.

lets, &c. étoient d'une valeur qu'il eſt difficile de fixer. D'ailleurs, le pillage particulier n'eſt pas compris dans ce compte. L'Auteur, embarraſſé à fixer la ſomme, ſe réduit à confeſſer que ce fut le plus grand butin que les Anglois euſſent fait ſur cette Côte (*v*). ANSON. 1741.

La Ville de Paita eſt livrée aux flammes.

Mais ils ne détruiſirent pas moins de richeſſes, par la réſolution qu'ils prirent de brûler la Ville, à l'exception de deux Egliſes, [dans leſquelles les Anglois renfermèrent tous leurs Priſonniers, au nombre de quatre-vingt-huit perſonnes,] & qui ſe trouvoient heureuſement ſéparées des maiſons (*x*). L'ordre en fut ponctuellement exécuté. On remplit, en differens jours, pluſieurs Edifices, de la poix & du goudron dont les Magaſins étoient bien fournis. Le feu prit avec tant de violence, & l'action en fut ſi générale & ſi prompte, que tout l'art des hommes n'auroit pas été capable de l'arrêter. Une bonne partie des effets, qui furent conſumés par les flammes, étoient des draps fins, des ſoyeries, des batiſtes & d'autres marchandiſes. On encloua le canon du Fort; & cinq Vaiſſeaux, qui étoient dans le Port, furent coulés à fond, après qu'on eut coupé tous les mâts. Pendant cette exécution, les Habitans raſſemblés ſur une hauteur, firent pluſieurs fois mine de vouloir attaquer la Ville & le Fort; mais leur courage ſe refroidit, juſqu'à n'oſer ſoûtenir la vûe des Anglois.

Comment les Anglois traitent leurs Priſonniers.

Le Chef d'Eſcadre, ſatisfait de la fidélité des deux Pilotes Eſpagnols, ne balança point à leur accorder le prix de leurs ſervices. Il y avoit, parmi les Priſonniers, pluſieurs perſonnes de conſidération, entre leſquelles on avoit diſtingué un jeune homme de dix-ſept ans, fils du Vice-Préſident du Conſeil de Chily. L'impreſſion qu'il avoit reçue, en naiſſant, de l'ancienne barbarie des Boucaniers & des Flibuſtiers, s'étoit renouvellée avec tant d'horreur, lorſqu'on l'avoit fait paſſer ſur un Vaiſſeau de l'Eſcadre, qu'il avoit paru prêt à s'évanouir d'effroi. Il avoit déploré ſon ſort, dans les termes les plus touchans, en regrettant ſon Père, ſa Mère, ſes Frères, ſes Sœurs, ſa Terre natale, dont il ſe croyoit ſéparé pour jamais; & n'enviſageant rien de plus favorable, qu'un éternel & dur eſclavage, tous les autres Eſpagnols avoient la même opinion de leur ſort. M. Anſon n'épargna rien pour leur faire perdre cette injurieuſe idée. Il fit manger tour à tour, à ſa table, ceux qui méritoient cette diſtinction: il ordonna qu'ils fuſſent tous traités, non-ſeulement avec humanité, mais avec décence. Auſſi parurent-ils ſe raſſurer, & la joye ſuccéda même à leur crainte. Le jeune homme conçut tant de reſpect & de tendreſſe pour ſon Bienfaicteur, & prit tant de goût à la manière de vivre des Anglois, que lorſqu'on eut relâché à Paita, l'Auteur doute s'il n'auroit pas mieux aimé faire un Voyage en Angleterre, que de retourner dans ſa Famille (*y*). Les trois Dames de la *Thereſe*, pour leſquelles on n'avoit pas ceſſé d'avoir toutes ſortes d'attentions,

Reconnoiſſance des Eſpagnols.

(*v*) *Ibid.* pag. 252.

(*x*) On ne prit cependant cette réſolution qu'après avoir fait faire, au Gouverneur, pluſieurs meſſages, pour l'inviter à traiter du rachat de la Ville, en l'aſſurant qu'à ſon refus, elle ſeroit livrée aux flammes; mais le Gouverneur, qui avoit ramaſſé toutes les Forces du Pays, à pluſieurs lieues à la ronde, charmé de ſe voir Général, & s'embarraſſant peu du ſort de ſa Place, fut ſi fier, qu'il ne daigna pas même faire la moindre réponſe. R. d E.

(*y*) Pag. 255.

ANSON. 1741.

tions, furent ſi ſenſibles à cette politeſſe, qu'au moment de leur liberté, elles demandèrent d'être menées à bord du *Centurion*, pour témoigner elles-mêmes leur reconnoiſſance au Chef d'Eſcadre. Un Jéſuite, qui paroiſſoit fort conſidéré des Eſpagnols, ne pouvoit ſe laſſer de lui exprimer la ſienne. Il marqua, ſur-tout, une haute admiration pour la conduite qu'on avoit tenue à l'égard des Dames (*z*).

Principe d'une ſage politique.

L'AUTEUR termine ce récit par des réflexions fort ſenſées. „ La manière, dit-il, dont les Eſpagnols peuvent penſer de nôtre Nation, n'eſt pas „ une choſe indifférente. Leur eſtime nous importe peut-être plus, que „ celle de tout le reſte du Monde. Le Commerce, que nous avons fait avec eux, & que nous pouvons faire encore, eſt non-ſeulement fort conſidérable, mais il eſt d'une nature toute particulière, qui exige de part „ & d'autre de l'honneur & de la bonne-foi. Ainſi M. Anſon joignoit „ une conſidération politique à ſon propre penchant, qui le portoit à „ ne pas traiter avec dureté ceux que le ſort des armes livroit entre „ ſes mains (*a*) ".

Deux autres Priſes des Anglois.

PENDANT l'expédition de Paita, le *Gloceſter*, commandé par Mitchel, avoit continué de croiſer, avec tant de ſuccès, qu'il s'étoit ſaiſi de deux Bâtimens Eſpagnols; l'un, chargé de vins, d'eau-de-vie, d'olives en jarres, & d'environ ſept mille livres ſterling en eſpèces; l'autre, qui n'étoit qu'une grande Barque, dont la charge conſiſtoit en coton. L'Eſcadre, ayant remis en Mer le 26, rencontra, dès le jour ſuivant, Mitchel avec ſes deux Priſes. Les Priſonniers de la dernière avoient déclaré d'abord qu'ils étoient très-pauvres; & les Anglois ne leur trouvant, en effet, que du coton, panchoient d'abord à la crédulité: mais lorſqu'ils eurent tranſporté la cargaiſon à bord du *Gloceſter*, ils furent agréablement ſurpris de reconnoître que ce coton n'étoit qu'un faux emballage, & qu'il y avoit, dans chaque jarre, un paquet de doubles piſtoles & de piaſtres, dont le total montoit à douze mille livres ſterling (*b*).

M. Anſon ſe flatte de communiquer par l'Iſthme avec la Flotte de l'Amiral Vernon.

APRÈS avoir rejoint le *Gloceſter*, on réſolut de tourner vers le Nord, & de gagner, auſſi-tôt qu'il ſeroit poſſible, le Cap de *Saint Lucas* en Californie, ou le Cap de *Corientes* ſur la Côte du Mexique. En partant de Juan Fernandez, M. Anſon s'étoit propoſé de toucher aux environs de Panama, & d'y chercher les moyens de lier quelque correſpondance [par Terre] avec la Flotte de l'Amiral Vernon, qu'il ſuppoſoit aux Indes Occidentales (*c*), où il ſçavoit qu'elle devoit employer ſes forces contre quelqu'un des Etabliſſemens Eſpagnols. Comme il lui paroiſſoit poſſible que Porto Bello fût déja occupée par une Garniſon Angloiſe, il ne doutoit point qu'en arrivant à l'Iſthme, il ne pût ſe procurer l'occaſion de donner de ſes nouvelles aux Anglois, qu'il ſuppoſoit ſur la Côte de l'autre Mer, ſoit par les Indiens du Pays, qui ſont aſſez bien diſpoſés pour l'Angleterre, ſoit par le miniſtère même de quelque Eſpagnol, que l'eſpoir d'une grande récompenſe auroit pû gagner: & cette intelligence une fois établie, il devenoit fort aiſé

(*z*) Pag. 258.
(*a*) Pag. 259.
(*b*) Pag. 266.
(*c*) L'Edition de Paris porte aux *Indes Orientales*. R. d. E.

aiſé de continuer. Par une voye ſi courte, M. Anſon ſe flattoit de recevoir du renfort. Il n'eſpéroit pas moins, qu'en concertant ſes opérations avec ceux qui commandoient les forces Angloiſes dans la Mer du Nord, il ne pût ſe rendre maître de Panama même. Cette conquête, ajoûte l'Auteur, auroit mis proprement les Anglois en poſſeſſion des richeſſes du Perou, ou, tout au moins, d'un équivalent pour ce que l'Angleterre auroit exigé de l'une ou l'autre Branche de la Maiſon de Bourbon (*d*).

Anson. 1741. Ses projets ſur Panama.

Ce-

(*d*) Pag. 269 & précédentes. Mais le détail de ces idées mérite d'entrer du moins dans une Note. Après avoir ſuppoſé que l'Eſcadre eût doublé le Cap de Horn, ſans aucune diminution de forces, ce qu'on doit juger poſſible par l'exemple du *Duc* & de la *Ducheſſe*, Armateurs de Briſtol, qui ne perdirent que deux hommes depuis la Côte du Breſil juſqu'à l'Iſle Juan Fernandez, l'Auteur, pour prouver qu'elle auroit pû ébranler l'Empire Eſpagnol, en Amérique, repréſente l'état où ſe trouvoient les Provinces maritimes du Chily & du Perou, & la diſpoſition actuelle des Habitans, Eſpagnols & Indiens. „ La meſintelligence, dit il, règnoit entre „ les Gouverneurs. Les Créoles étoient mé„ contens à l'excès. Il n'y avoit ni armes „ ni munitions. Les garniſons & toute diſ„ cipline militaire étoient abſolument négli„ gées. Les Indiens de la Frontière n'atten„ doient que le moment favorable pour pren„ dre les armes, & pour ſe vanger des bar„ baries qu'ils avoient eſſuyées depuis deux „ ſiècles. M. Anſon fut inſtruit de tout par „ les Lettres qu'il trouva ſur ſes Priſes. La „ crainte de l'Eſcadre Angloiſe augmenta „ beaucoup l'animoſité des Gouverneurs. Ils „ rejettoient l'un ſur l'autre les malheurs „ qu'ils prévoyoient. Le Préſident du Chi„ ly, celui de Panama, & tous les autres „ Commandans, demandoient au Vice-roi du „ Perou, les ſecours d'argent néceſſaires „ pour leur défenſe. Le Vice-roi répondoit „ que la Caiſſe Royale de Lima étoit vuide, „ & qu'il avoit aſſez de ſes propres beſoins. „ D'ailleurs, le Peuple étoit fort mécontent. „ Il étoit perſuadé que, depuis pluſieurs an„ nées, les affaires de la Monarchie n'avoient „ été ménagées que par des vûes particuliè„ res d'intérêt. Il y avoit cent preuves que „ telle étoit l'opinion règnante chez les Créo„ les, & l'Auteur ſe contente d'en rapporter „ une: c'eſt le témoignage des Académiciens „ François, envoyés en Amérique, pour y „ meſurer un degré du Méridien près de l'E„ quateur. Dans une Relation de M. de la „ *Condamine*, qui contient le meurtre du Chi„ rurgien François, on lit, que pendant le tu„ multe qu'il y eut à cette occaſion, tous les „ Habitans s'accordoient à maudire le Gou„ vernement.

„ Les Indiens, de leur côté, panchoient à „ la revolte, ſur preſque toutes les Frontiè„ res. Pluſieurs Lettres interceptées firent „ connoître que, pour peu qu'ils euſſent été „ ſecondés, ils auroient pris les armes. C'é„ toit particulièrement la diſpoſition de ceux „ qui habitent vers le Sud du Perou, des „ *Arancos*, & des autres Peuples du Chily; „ c'eſt-à-dire, des Nations les plus puiſſan„ tes. Les Eſpagnols menaçoient alors les „ Chiliens, des grandes forces qui leur ve„ noient d'Eſpagne, ſous les ordres de l'A„ miral Pizarro, & ſe vantoient qu'il alloit „ achever ce que ſes Ancêtres n'avoient pu „ finir. Ces menaces effrayèrent les Indiens, „ juſqu'à leur faire croire que leur deſtruction „ totale étoit réſolue. Les Pizarros ont été „ les premiers Conquérans du Perou; & les „ Peruviens, qui n'ont pas oublié la ruine de „ leur Empire, la mort d'*Atalipa*, dont ils „ chériſſent encore la mémoire, l'abolition „ de leur Culte, & le maſſacre de leurs An„ cêtres, déteſtent tout ce qui porte le nom „ de Pizarro. On n'ignore pas non plus, au „ Chily, que c'eſt de la même ſource que „ ſont venus l'eſclavage & la miſère des Ha„ bitans. La mémoire de ces événemens tra„ giques eſt ſi peu affoiblie chez ces Peuples, „ que toutes leurs ſolemnités ſont accompa„ gnées de Spectacles, qui leur rappellent „ l'idée de leur ancienne grandeur & de „ leurs infortunes. Ils aſſiſtent à ces repré„ ſentations avec des tranſports de regret & „ de fureur; marque ſenſible qu'ils ne reſpi„ rent que les occaſions de recouvrer leur li„ berté & de ſe vanger de leurs Tyrans. Les „ Gouverneurs Eſpagnols, qui connoiſſoient „ bien ces diſpoſitions, craignoient ſi fort un „ ſoulévement général, que vers le même „ tems ils avoient employé tous leurs ſoins „ à tranquilliſer les plus fiers de ces Indiens. „ Le Préſident du Chily avoit fait de grands „ préſens aux Chefs des Arancos, pour en „ obtenir une trêve à des conditions qui leur „ étoient fort avantageuſes; & la Négocia„ tion

ANSON. 1741.

Il les abandonne pour chercher le Galion de Manille.

CEPENDANT, il assure que telles étoient encore les grandes vûes de M. Anson, malgré la foiblesse de son Escadre. Mais en examinant les papiers, qui s'étoient trouvés à bord du *Carmel*, il y apprit que l'attaque de Carthagene avoit manqué. Cette disgrace le fit renoncer à ses espérances. Il ne lui restoit que celle de voir arriver à la Pointe Méridionale de la Californie, ou sur la Côte du Mexique, le Galion de Manille, qui devoit être en route pour Acapulco; & cette traversée ne demandant pas plus d'un mois ou cinq semaines, il se voyoit le double du tems dont il avoit besoin, parceque ce Vaisseau n'arrive point à Acapulco avant le milieu de Janvier. Cependant, comme l'eau commençoit à manquer sur tous les Bâtimens de l'Escadre, il ne falloit pas penser à partir pour la Californie, sans y avoir pourvû à des nécessités qui pouvoient devenir plus pressantes. Paita lui avoit à peine fourni de l'eau pour les besoins journaliers. Après avoir consulté les Journaux des Voyageurs, il choisit pour Aiguade l'Isle de *Qui-*

„ tion n'étoit pas encore conclue à l'arrivée „ des Anglois. M. Anson auroit trouvé toutes les Côtes dénuées de Troupes & dépourvûes d'armes. Il apprit, avec certitude, que dans tout le Royaume de Chily, il n'y avoit pas trois cens armes à feu, „ & la plûpart vieux mousquets. Baldivia „ ne lui auroit coûté que la peine de l'attaquer. Les Arancos, les *Pulches* & les „ *Pouguinches*, qui habitent les bords de la „ Rivière *Impériale*, à vingt-cinq lieues au „ Nord de cette Ville, auroient d'abord pris „ les armes. Ces Peuples peuvent mettre „ trente mille hommes en Campagne, presque tout de Cavalerie. Rien ne les auroit „ empêchés d'entrer dans le Chily, qu'ils auroient trouvé sans armes & sans munitions, „ & peuplé d'Habitans efféminés, que l'opulence & la mollesse ont rendus incapables de résister à la fatigue. Ceux des „ Frontières du Perou n'étant pas moins disposés à secouer le joug Espagnol, il pouvoit en résulter un soulévement général, „ dans toute l'Amérique Espagnole. Alors „ la seule ressource des Créoles, mécontens „ d'ailleurs du Gouvernement, eût été de „ s'accommoder avec les Indiens, & de secouer le joug d'un Maître, qui veilloit si „ mal à leur sûreté. Si cette conjecture paroît frivole, l'Auteur se croit sûr, du „ moins, que l'arrivée des Anglois faisant „ prendre les armes aux Indiens, l'Ennemi „ n'auroit pas été capable de résister à leurs „ entreprises. Il ajoûte qu'il n'y avoit que „ deux Places, sur les Côtes de cette Mer, „ Panama & Callao, qu'on pût supposer en „ état de soûtenir les efforts de l'Escadre Angloise; & M. Anson étoit bien informé „ qu'elle ne les auroit pas soûtenus long-„ tems. Le Vicerol même craignoit qu'on „ ne rendît une visite à Lima, [ayant fait „ construire, à Guaiaquil, douze Galères „ pour se mettre à l'abri des descentes des Anglois.] En effet, il y a plusieurs endroits „ sur la Côte où le mouillage est fort bon; „ sur-tout un, à deux lieues du Sud de Callao, justement au Nord de la Pointe que „ M. Anson nomme *Morro Solar*, dans sa „ Carte. On y trouve soixante à quatre-vingt „ brasses d'eau, à deux cables du rivage; & „ les Espagnols connoissoient si bien la facilité d'y faire une descente, que l'épuisement de la Caisse Royale ne leur ayant pas „ permis d'y bâtir un Fort, ils y tenoient „ une garde de cent Cavaliers, dont toute „ l'utilité se seroit réduite à leur apprendre „ de bonne heure l'arrivée des Anglois. Avec quantité d'autres avantages, que l'Auteur accumule en faveur de l'Escadre, il „ fait considérer qu'elle auroit pû recevoir, „ par l'Isthme de Panama, les armes, les „ munitions, & les recrues dont elle auroit „ eu besoin; en un mot, que l'Angleterre, „ dit-il, auroit pû se maintenir dans ses Conquêtes en dépit de tous les efforts de l'Espagne. La Cour de Madrid n'avoit que „ deux voyes pour rentrer en possession d'un „ si riche Domaine; celle des Armes, ou „ celle de la Négociation: la première eut „ été fort difficile, ou peut-être impossible; „ & la seconde auroit du moins procuré, à „ l'Angleterre, un Traité, qui eut mis des „ bornes à l'ambition de ses Ennemis ".

Il n'est pas surprenant que dans l'ennui d'une longue Navigation, M. Walter ait pris plaisir, comme l'Athénien d'Horace, à s'entretenir quelquefois d'un si beau songe.

Quibo, ſituée vers l'entrée de la Baye de Panama. L'Iſle des *Cocos* étoit plus ſur ſa route; mais quoiqu'elle ſoit vantée par les Relations de quelques Flibuſtiers, l'expérience lui avoit appris à ſe défier d'un témoignage ſi ſuſpect. D'ailleurs, en allant à Quibo, il n'étoit pas ſans eſpérance de voir tomber entre ſes mains quelque Vaiſſeau de Panama. ANSON. 1741.

Il va faire de l'eau à l'Iſle de Quibo.

Il porta donc vers Quibo, avec huit Bâtimens, qui donnoient à ſon Eſcadre l'apparence d'une Flotte conſidérable; & le 19, à ſept miles de diſtance, il découvrit le Cap *Blanc*, qui lui reſtoit au Sud-Sud-Eſt-demi-Quart à l'Eſt. Ce Cap eſt à quatre degrés quinze minutes de Latitude Méridionale, & tous les Vaiſſeaux, qui remontent ou qui deſcendent le long de cette Côte, ne manquant point de venir le reconnoître, il peut paſſer pour une excellente croiſière. Le 22, au matin, on vit l'Iſle de *Plata*, à quatre lieues à l'Eſt; & vers trois heures après midi, on eut la Pointe de *Manta*, au Sud-Eſt vers l'Eſt, à ſept miles de diſtance. Comme la Ville du même nom n'en eſt pas éloignée, le *Glocester* prit cette occaſion pour ſe délivrer de ſes Priſonniers. Le 25, on eut la vûe de l'Iſle de *Gallo*, à l'Eſt-Sud-Eſt-demi-Quart à l'Eſt, à quatre lieues de diſtance. Enſuite on traverſa la Baye de Panama, en gouvernant au Nord-Oueſt, dans l'eſpérance d'aller directement rencontrer l'Iſle de Quibo: mais on jugea bien-tôt qu'on auroit dû porter plus à l'Oueſt. Les vents, qui tournèrent vers ce Quartier, rendirent l'approche de cette Iſle fort difficile à l'Eſcadre. Elle paſſa la Ligne, le 22. Comme on quitte alors le voiſinage des grandes Montagnes, que les Eſpagnols ont nommées *Cordilleras*, & qu'on approche de l'Iſthme, où la communication libre de l'Atmoſphere, de l'Eſt à l'Oueſt, n'eſt plus interrompue par cette prodigieuſe chaîne, on s'apperçut, en peu de jours, qu'on avoit tout-à-fait changé de Climat. La chaleur devint auſſi étouffante que ſur les Côtes du Breſil. On eut juſqu'au ſeptième degré de Latitude Septentrionale, des calmes fréquens & des pluyes abondantes, qu'on attribue moins au voiſinage de la Ligne, qu'à la continuation des *Vandevals*, quoique, ſuivant l'opinion commune, cette Saiſon, qui commence en Juin, finiſſe en Novembre.

La durée des Vandevals n'eſt pas fixe.

Iſle de Quibo, & ſa poſition.

Les Anglois prirent ces intervalles de calme, pour brûler quelques-uns de leurs Bâtimens, qui n'étoient pas bons voiliers; & l'Eſcadre demeura compoſée de cinq Vaiſſeaux. Enfin, le 3 de Décembre, on découvrit la Pointe Orientale (*e*) de l'Iſle de Quibo, au Nord-Nord-Oueſt, à quatre lieues de diſtance, & l'Iſle de *Quicara* à l'Oueſt-Nord-Oueſt, dans le même éloignement (*f*). Le fond ſur ſoixante-cinq braſſes d'eau, ſe trouva de ſable gris, marqueté de noir. Comme on rencontre quelques Bas-fonds à l'entrée du Canal, on prit le parti de tenir le large juſqu'au lendemain. A ſix heures du matin, on avoit le Cap *Mariato*, au Nord-Eſt-demi-Quart au Nord,

(*e*) A ſept degrés vingt minutes de Latitude Septentrionale.

Nota. L'Edition de Paris, met ici, par erreur, Latitude Méridionale. R. d. E.

(*f*) On trouvera ci-deſſous, dans une même Planche, avec la *Vûe de la Montagne de Petaplan*, celle de ces deux Iſles, où (*a*) repréſente la Pointe Sud-Eſt de Quibo, reſtant Nord par Oueſt à quatre lieues de diſtance; & (*b*) l'Iſle de Quicara à l'O S. O. $\frac{1}{4}$ S. de l'autre Pointe, dont elle eſt éloignée de quatre lieues. R. d. E.

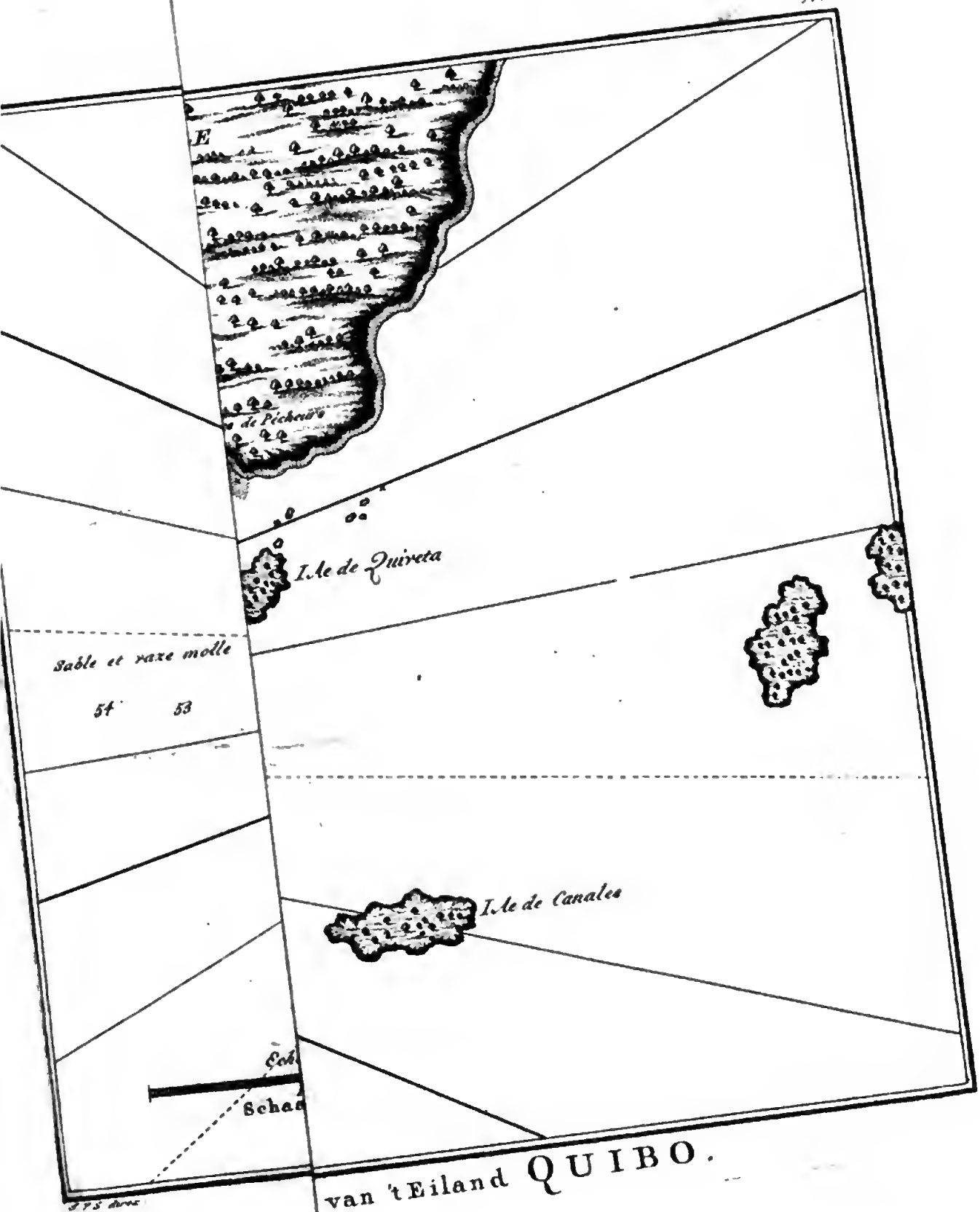
ANSON. 1741. Nord, à trois ou quatre lieues de diſtance. Après l'avoir doublé, on eut, à neuf heures, l'Iſle de *Sebaco*, au Nord-Oueſt vers le Nord, à la diſtance de quatre lieues. Un vent contraire repouſſa ſouvent les Vaiſſeaux en arrière; cependant, le lendemain, on porta heureuſement ſur la Pointe Sud-Sud-Eſt de l'Iſle; & vers trois heures après midi on entra dans le Canal *Bueno*, en faiſant le tour d'un Bas-fond, qui s'avance en Mer, de la Pointe Méridionale de l'Iſle. Ce Canal n'a pas moins de ſix miles de largeur, & l'on y peut paſſer à un mile & demi des Briſans. Les Anglois trouvèrent un fort bon mouillage, à trente-trois braſſes d'eau, fond vaſart. Ils y avoient la Pointe Méridionale de l'Iſle, au Sud-Eſt vers le Sud, une hauteur aſſez remarquable dans l'Iſle, à l'Oueſt vers le Nord, & l'Iſle de Sebaco, à l'Eſt vers le Nord (*g*).

Sa deſcription. ILS n'eurent pas de peine à trouver l'Aiguade, qui n'étoit éloignée d'eux que de trois quarts de mile, au Nord-Oueſt-demi-Quart au Nord. L'Iſle de Quibo eſt d'une égale commodité pour faire de l'eau & du bois. Les arbres couvrent tout le terrain par où la Mer monte, & l'eau douce coule dans un gros ruiſſeau ſur un rivage ſabloneux. Toute l'Iſle eſt d'une hauteur médiocre, à l'exception d'un ſeul endroit, & n'eſt proprement qu'une Forêt d'arbres toûjours verds. On y trouve particulièrement quantité de *Canificiers*, ou d'arbres qui portent la caſſe, & quelques limoniers. Mais les Anglois furent ſurpris de ne pas appercevoir, dans un lieu ſi tranquille, d'autres oiſeaux que des perroquets, des perriques, & des aras. Les autres animaux, qu'ils y virent en plus grand nombre, étoient des ſinges & des lezards, qu'ils tuoient pour les manger. L'épaiſſeur des Bois ne leur permit pas de tirer des bêtes fauves. Ils ne découvrirent que la trace d'un ſeul tygre, quoique leurs Priſonniers les euſſent aſſurés qu'ils y en trouveroient beaucoup. Mais ils les jugèrent moins redoutables qu'une eſpèce de ſerpens, que l'Auteur nomme *Serpent-volant*, parcequ'il s'élance du haut des branches ſur toutes ſortes d'animaux. La Mer y eſt auſſi fort dangereuſe, autour de l'Iſle, par la quantité de monſtrueux alligators dont elle eſt remplie, & par une ſorte de grands poiſſons plats qui s'élancent hors des flots. L'Auteur les prit pour ceux qui embraſſent ſouvent les Pêcheurs de Perles dans leurs nâgeoires, & qui les tuent. On l'aſſura que pour s'en garantir, les Plongeurs s'arment d'un couteau pointu, qu'ils enfoncent dans le ventre de cet animal, lorſqu'ils ſe trouvent ſaiſis.

M. Anſon viſite l'Iſle. Il eſt charmé de divers ſpectacles. LE Chef d'Eſcadre ſe chargea lui-même de viſiter une Baye, qui ſe préſentoit au Nord, & de ranger enſuite toute la Côte Orientale de l'Iſle. Il ne toucha nulle part où le terrain ne lui parut fort gras, & l'eau d'une bonté égale à ſon abondance. La Pointe du Nord-Eſt offre une Caſcade, qui cauſe de l'admiration. Une Rivière de l'eau la plus pure, & large de vingt toiſes, coule par une pente aſſez rapide, d'environ quatre-vingt toiſes de longueur, dans un Canal fort irrégulier, dont le fond & les bords ne ſont formés que de gros quartiers de roc. Dans quelques endroits, l'eau, ſe répar-

(*g*) Pag. 282 & précédentes. L'Auteur donne ici un Plan de l'Extrêmité Orientale, où eſt l'Aiguade, avec le Mouillage & les Sondes.

Nota. On donne auſſi ce Plan. R. d. E.



van 't Eiland QUIBO.

pandant ſur un talus égal, forme des nappes charmantes; & dans d'autres lieux, elle tombe en belles Caſcades. Les environs ſont couverts d'une belle Forêt; & les Roches mêmes, qui forment les bords du Canal, ou qui s'avancent quelquefois au-deſſus, ſont couronnées de fort grands arbres. Pendant que M. Anſon & ſes Officiers contemploient les beautés naturelles de cette ſolitude, une volée d'aras paſſa au-deſſus d'eux; „ & comme ſi ces „ oiſeaux avoient eu deſſein d'animer la fête & de relever la magnificence „ du ſpectacle, ils s'arrêtèrent à faire mille tours en l'air, qui donnèrent „ tout le tems de remarquer l'éclat & la variété de leur plumage. Ceux „ qui furent témoins de cette ſcène ne peuvent encore la décrire de ſang „ froid (*b*)".

Anson. 1741.

Huîtres perlières de Quibo.

Ils ne virent aucun Habitant; mais ils trouvèrent quelques huitres ſur le rivage, & de grands monceaux de coquilles & de belle nacre de Perles, que les Pêcheurs de Panama y laiſſent pendant l'Eté. Quoique les huitres perlières ſoyent communes dans toute la Baye de Panama, elles ne ſont nulle part en plus grande abondance qu'à Quibo. Il ne faut que ſe baiſſer dans la Mer, & les détacher du fond. La plûpart ſont fort grandes, mais coriaces & de mauvais goût. Celles, qui donnent le plus de Perles, ſont à plus de profondeur. On aſſure que la beauté de la Perle dépend de la qualité du fond où l'huitre s'eſt nourrie; ſi le fond eſt vaſard, la Perle eſt d'une couleur obſcure & de mauvaiſe eau. Les Plongeurs qu'on employe, pour cette Pêche, ſont des Eſclaves Négres, dont les Habitans de Panama & de la Côte voiſine entretiennent un grand nombre, & qui doivent être dreſſés avec un ſoin extrême à cet exercice. Ils ne paſſent pour des Plongeurs parfaits, que lorſqu'ils ſont parvenus à pouvoir demeurer ſous l'eau, juſqu'à ce que le ſang leur ſorte du nez, de la bouche, & des oreilles. Après cette épreuve, ils ont beaucoup plus de facilité à plonger. L'hémorragie s'arrête d'elle-même & jamais elle ne les reprend (*i*).

Ses tortues, & manière de les prendre en Mer.

Les excellentes tortues de la Mer de Quibo dédommagèrent les Anglois de ſes mauvaiſes huitres. [On en compte ordinairement quatre eſpèces. La première eſt la plus grande de toutes, & aſſez ſemblable à la ſeconde, qui eſt la *Caouanne*; le *Caret*, fait la troiſième eſpèce.] Celles, qu'on nomme *Tortues franches*, ſont un aliment fort ſain & d'un excellent goût. Elles peſent ordinairement deux cens livres; & tous les Equipages de l'Eſcadre, après s'en être nourris, pendant leur ſéjour dans l'Iſle, en firent, à bord, des proviſions qui leur durèrent plus d'un mois. On les voyoit ſouvent flotter en grand nombre, ſur la ſurface de la Mer, où elles étoient endormies pendant la grande chaleur du jour. Un bon Plongeur ſe plaçoit ſur l'avant d'une Chaloupe; & lorſqu'il ne ſe trouvoit plus qu'à quelques toiſes de la tortue qu'il vouloit prendre, il plongeoit, avec l'attention de remonter vers la ſurface de l'eau fort près d'elle. Alors, ſaiſiſſant l'écaille vers la queue, il s'appuyoit ſur le derrière de l'animal, qu'il faiſoit enfoncer dans l'eau, & qui ſe réveillant, commençoit à ſe débattre des pattes de derrière.

Cc

(*b*) Pag. 288.

(*i*) Pag. 490.

ANSON. 1741. Ce mouvement ſuffiſoit pour ſoûtenir ſur l'eau, l'homme & la tortue, juſqu'à ce que la Chaloupe vînt les pêcher tous deux.

Préjugé des Eſpagnols contre la chair des tortues.

L'AUTEUR admire que ſur ces Côtes, où les vivres ne ſont pas toûjours dans la même abondance, les Eſpagnols, qui les habitent, ayent pû ſe perſuader que la chair de tortue ſoit mal ſaine, & qu'ils la regardent comme une eſpèce de poiſon. Il juge que c'eſt à la figure ſingulière de l'animal, qu'il faut attribuer ce préjugé. Les Eſclaves, Indiens & Negres, qui étoient à bord de l'Eſcadre, élevés dans la même opinion que leurs Maîtres, parurent ſurpris de la hardieſſe des Anglois, qu'ils voyoient manger librement de cette chair, & s'attendoient à leur en voir bien-tôt reſſentir les mauvais effets. Mais reconnoiſſant enfin qu'ils s'en portoient mieux, ils ſuivirent leur exemple, & ſe félicitèrent d'une expérience, qui les aſſuroit à l'avenir de pouvoir faire, avec auſſi peu de fraix que de peine, de meilleurs repas que leurs Maîtres.

Cheripe, Village abondant en vivres.

L'ESCADRE remit en Mer, le 9 de Décembre. Elle prit, deux jours après, une Barque de Panama, deſtinée pour *Cheripe*, petit Village du Continent. Il ne s'y trouva que du fil de caret, du ſel de roche, & trente ou quarante livres ſterling d'argent: mais on apprit d'elle que Cheripe eſt toûjours rempli de vivres, pour en fournir aux Bâtimens qui s'y rendent de Panama, & qui en tirent preſque toutes les proviſions néceſſaires à cette Ville. Les Anglois auroient pu ſe ſaiſir, ſans danger, d'un miſérable Village, qui n'eſt pas capable de défenſe. Leur proviſion de tortues répondant à tous leurs deſſeins, ils ſe contentèrent de couler la Barque à fond, pour gagner leur croiſière ſans obſtacle.

Ordres donnés par le Chef d'Eſcadre, pour chercher le Galion.

EN partant de Quibo, le Chef d'Eſcadre avoit donné de nouveaux ordres aux Capitaines. Ils devoient ſe rendre d'abord au Nord d'Acapulco, & reconnoître la Terre, entre les Latitudes de dix-huit & dix-neuf degrés; ranger enſuite la Côte à huit ou dix lieues de diſtance, juſqu'à la hauteur du Cap de Corientes (*k*), où l'on devoit continuer de croiſer juſqu'au 14 de Février; de-là il falloit gagner l'Iſle du milieu des *Trois Maries* (*l*), à vingt-cinq lieues de ce Cap. Si les autres Vaiſſeaux ne trouvoient pas le Chef d'Eſcadre à cette Iſle, ils devoient ſe rendre à l'Iſle de Macao, ſur la Côte de la Chine.

Iſle des Cocos, & ſa poſition.

L'ESPÉRANCE commune étoit, qu'en arrivant en haute Mer, on trouveroit bien-tôt les vents aliſés. Cependant on fut contrarié, l'eſpace de près d'un mois, par des vents d'Oueſt, par des calmes, & par des pluyes exceſſives, accompagnées d'un air étouffant. Ce ne fut que le 25 de Décembre, qu'on eut la vûe de l'Iſle des Cocos, qui n'eſt, ſuivant l'eſtime des Pilotes Anglois, qu'à cent lieues du Continent (*m*). Elle a, dans ſa Partie Occidentale, un Mondrain élevé, qui s'abbaiſſe, & va ſe terminer à une Pointe baſſe vers l'Eſt. De cette Iſle, on mit le cap à l'Oueſt vers le Nord; & juſqu'au 9 de Janvier, on ne fit encore que cent lieues. Le vent aliſé, dont le ſouffle ſe fit alors ſentir, ne quitta plus l'Eſcadre juſqu'au 17 du

1742.

Vent aliſé.

(*k*) A vingt degrés vingt minutes.

(*l*) A vingt un degrés vingt-cinq minutes au Nord-Oueſt, vers le Nord du même Cap.

(*m*) A cinq degrés vingt minutes de Latitude Septentrionale.

du même mois. On ſe trouvoit à douze degrés cinquante minutes du Nord ; mais il fit place, le même jour, à un vent d'Oueſt; changement qui venoit ſans doute de ce qu'on s'étoit trop rapproché de Terre, quoiqu'on en fût encore à plus de ſoixante-dix lieues. L'Auteur en conclut que les vents aliſés ne ſoufflent qu'à une grande diſtance du Continent. Le 26 de Janvier, on étoit au Nord d'Acapulco; & l'on changea de cours, pour porter à l'Eſt vers la Terre. Pendant les quinze derniers jours, on avoit pris quelques tortues, qui flottoient ſur la ſurface de l'eau, pluſieurs dauphins, & quantité de bonites & d'albicores.

Anson. 1742.

Il ne ſouffle que fort loin du Continent.

Le 26, à dix heures du ſoir, on découvrit une lumière au Nord-Eſt. Tout le monde ſe figura que c'étoit le Galion, objet de tous les vœux de l'Eſcadre; & chaque Vaiſſeau paſſa la nuit à faire ſes préparatifs pour l'attaque. Mais le lever du Soleil fit appercevoir clairement que ce feu étoit allumé ſur la Côte. Une ſi cruelle erreur cauſa des regrets fort amers. On étoit ſur la route du Galion de Manille; mais la fin de Janvier étoit ſi proche, qu'on commençoit à douter s'il n'étoit pas arrivé. Les Priſonniers aſſuroient qu'il n'arrivoit quelquefois que vers le milieu de Février. Ils concluoient même, du feu qu'on avoit vû ſur la Côte, qu'il étoit encore en Mer, parceque c'étoit l'uſage d'en allumer pluſieurs, pour lui ſervir de fanaux, lorſqu'il tardoit trop à paroître. On n'avoit que trop de penchant à les croire; & pendant quelques jours, l'Eſcadre s'étendit à douze lieues de la Côte, dans un ordre qui ne lui auroit pas permis de paſſer ſans être apperçu. Mais les doutes recommencèrent. D'ailleurs tous les Equipages avoient beſoin d'un Port, pour s'y rafraîchir. M. Anſon prit le parti d'envoyer, à la faveur de la nuit, une Chaloupe dans le Port d'Acapulco, ſur la foi de quelques Indiens, qui aſſurèrent qu'elle pouvoit ſe procurer des éclairciſſemens ſans être découverte. L'Officier, qui la commandoit, revint cinq jours après. Il n'avoit rien trouvé qui reſſemblât à un Port, dans l'endroit où les Priſonniers Eſpagnols plaçoient Acapulco. Il avoit tiré à l'Eſt, pour découvrir ce Port: il avoit rangé la Côte pendant trente-deux lieues; & dans toute cette étendue, il n'avoit vû que de grandes Plages ſabloneuſes, où la Mer ſe briſoit avec tant de violence, qu'une Chaloupe n'y pouvoit aborder. Enfin, il avoit apperçu de loin, à l'Eſt, deux Mammelles, qui par leur figure & leur Latitude, devoient être celles d'Acapulco; mais ſe trouvant à la fin de ſes proviſions, il avoit été forcé de retourner vers l'Eſcadre.

Erreur des Anglois.

Ils cherchent Acapulco.

Sur la dernière partie de ſes Obſervations, on fit voile vers l'Eſt, pour s'approcher d'Acapulco. Le 13 de Février, on eut la vûe d'un Pays élevé, qu'on prit d'abord pour celui qu'on cherchoit, mais qu'on reconnut enſuite pour le haut Pays de *Seguateneio*. Une ſeconde Chaloupe, qui fut envoyée à la découverte, rapporta qu'elle avoit reconnu le Port d'Acapulco, & qu'il n'étoit pas moins éloigné que de cinquante lieues à l'Eſt-Sud-Eſt. Elle s'étoit avancée juſqu'au dedans de l'Iſle, qui eſt à l'embouchure de ce Port, ſans qu'un Pilote Eſpagnol & un Indien, qu'elle avoit pour Guides, s'y fuſſent reconnus. Mais elle avoit enlevé trois Pêcheurs Negres, avec la précaution d'efflotter leur Canot, vis-à-vis d'un Rocher, où il ne

ANSON. 1742. ne pouvoit manquer d'être mis en pièces par les vagues, pour faire croire à ceux qui en trouveroient les débris, que les trois Negres avoient été ſubmergés.

Les Anglois manquent le Galion.

CES Priſonniers aſſurérent qu'il avoit manqué l'occaſion de ſurprendre le Galion de Manille, & qu'il étoit arrivé au Port d'Acapulco, dès le 9 de Janvier; mais ils conſolèrent toute l'Eſcadre, en ajoûtant que ce Vaiſſeau étoit déchargé, & qu'après s'être pourvû d'eau & de proviſions, il devoit remettre à la voile, pour les Philippines, le 14 de Mars. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable aux Anglois, que la priſe du Galion devoit leur être beaucoup plus avantageuſe à ſon retour qu'avant ſon arrivée. Sa Cargaiſon ne leur auroit pas apporté autant de profit que l'argent de ſa vente. Ils virent donc renaître toutes leurs eſpérances. L'Auteur, pour les juſtifier, entreprend ici de donner une juſte idée du Commerce établi entre Manille & le Mexique. Perſonne, dit-il, n'a eu les mêmes occaſions de s'en inſtruire. Il fait remonter ſes recherches juſqu'au Voyage de Magellan: mais, comme on a pris ſoin, dans l'Article des Philippines, de recueillir tout ce qui regarde la Découverte, la Conquête, & le Gouvernement de ces Iſles, il ſuffira d'adopter ici (*n*) ce qui peut ſervir de Supplément à cet Article.

Ils eſpèrent de le prendre à ſon retour.

Idée du Commerce entre Manille & le Mexique.

LE Commerce Eſpagnol des Philippines ſe faiſoit autrefois entre Callao & Manille. Les vents aliſés étoient toûjours favorables pour ce Voyage, & trois ou quatre mille lieues de diſtance ſe faiſoient ſouvent en moins de deux mois. Mais le retour de Manille à Callao étoit très-pénible & très-ennuyeux. On y employoit quelquefois plus d'une année, parceque les premiers Navigateurs étoient aſſez ignorans pour ſe tenir, pendant toute la route, entre les limites des vents aliſés. Ils eurent l'obligation d'une meilleure méthode à un Jéſuite, qui leur perſuada de gouverner au Nord, juſqu'à-ce qu'ils fuſſent ſortis des vents aliſés, & de porter vers les Côtes de Californie à la faveur des vents d'Oueſt, qui règnent ordinairement ſous des Latitudes plus avancées. Enſuite, dans la vûe d'abréger le voyage & le retour, on changea le lieu de l'Etape du Commerce; & de Callao au Perou, il fut tranſporté à Acapulco, qui eſt un Port du Mexique.

QU'ON ſe rappelle ici la Deſcription de l'Iſle de Luçon, de la Baye de Manille, du Port de Cavite, & tous leurs avantages pour le Commerce de la Chine & des Indes. L'Auteur en donne pluſieurs Plans, dont on n'a pas manqué de faire uſage, dans ce Recueil, pour dreſſer la Carte des Philippines.

Marchandiſes qui vont de Manille à Acapulco.

MANILLE tire principalement, de la Chine & autres Pays des Indes, les marchandiſes qui conviennent au Mexique & au Perou. Telles ſont les épiceries, les ſoyeries de la Chine, & ſur-tout des bas de ſoye, dont il ne ſe tranſporte pas moins de cinquante mille paires par an; quantité d'étoffes des Indes, de mouſſelines, de toiles peintes & d'autres eſpèces; ſans parler des ouvrages d'Orfévrerie, dont la plus grande partie vient des Chinois

(*n*) Dans ce même Volume.

nois établis à Manille même, où l'on compte plus de vingt mille Domeſtiques, Ouvriers &c. Toutes ces marchandiſes ſont tranſportées par un grand Vaiſſeau, qui ſe nomme le *Galion*, & quelquefois par deux, qui partent tous les ans de Manille pour Acapulco. ANSON. 1742.

Ce Commerce n'eſt pas libre pour tous les Eſpagnols des Philippines. Il eſt reſtraint à certaines perſonnes, par diverſes Ordonnances, rédigées dans le même eſprit que celles qui regardent les Vaiſſeaux de *Regiſtre*, qui partent de Cadix pour les Indes Occidentales. C'eſt le Roi d'Eſpagne qui entretient les Galions de Manille, & qui en paye les Officiers & l'Equipage. La charge eſt diviſée en un certain nombre de bales, d'égale grandeur, qui eſt diſtribué entre les Maiſons Religieuſes de Manille, à titre de gratification pour le ſoûtien des Miſſions Evangéliques. Chaque Couvent a droit de charger, ſur le Galion, une quantité de marchandiſes, proportionnée au nombre de bales qui lui eſt aſſigné; ou, s'il y croit trouver plus d'avantage, il a la liberté de vendre & tranſporter ce droit. Comme les Marchands, qui l'achétent, ne ſont pas toûjours aſſez bien fournis pour le faire valoir de leur propre fond, le Couvent s'accommode avec eux, & leur fait des avances conſidérables à la groſſe avanture. Les Ordonnances du Roi ont limité ce Commerce à une certaine valeur de marchandiſes, qu'il n'eſt pas permis d'excéder. L'Auteur ſe croyoit bien informé, que cette valeur eſt fixée à ſix cens mille piaſtres. Mais cette loi eſt ſi mal obſervée, qu'il n'y a pas d'année où la cargaiſon ne monte beaucoup plus haut; & les retours montent rarement à moins de trois millions de piaſtres. Règles de ce Commerce. A quelle ſomme il monte.

On ſe perſuadera facilement que la plus grande partie de ces retours ne s'enſevelit pas dans Manille, & qu'elle ſe diſtribue dans toutes les Indes Orientales. C'eſt une maxime de Politique, admiſe par toutes les Nations Européennes, qu'on doit tenir les Colonies de l'Amérique dans une dépendance abſolue de leur Métropole, & qu'on ne doit leur permettre aucun Commerce lucratif avec d'autres Nations commerçantes. Auſſi n'a-t-on pas manqué de faire ſouvent des repréſentations au Conſeil d'Eſpagne, ſur le Commerce qui ſubſiſte entre le Mexique, le Perou, & les Indes Orientales. On lui a fait ſentir que les ſoyeries de la Chine, tranſportées directement à Acapulco, ſe donnoient à beaucoup meilleur marché que celles qui ſe fabriquent à Valence & dans d'autres Villes d'Eſpagne; & que l'uſage des toiles de coton, de la Côte de Coromandel, réduiſoit preſqu'à rien le débit des toiles de l'Europe, tranſportées en Amérique par la voye de Cadix. En effet, il eſt clair que ce Commerce de Manille rend le Mexique & le Perou moins dépendans de la Couronne d'Eſpagne, & qu'il détourne de très-groſſes ſommes, qui paſſeroient en Eſpagne, au profit des Marchands & des Commiſſionnaires: au-lieu qu'à préſent ces tréſors ne ſervent qu'à groſſir la fortune de quelques Particuliers, à l'extrêmité du Monde. Dom Joſeph *Patinho*, premier Miniſtre d'Eſpagne, trouva ces raiſons ſi fortes, que vers l'année 1725, il prit la réſolution d'abolir ce Commerce, & de ne permettre le tranſport d'aucune marchandiſe des Indes Orientales en Amérique, que par la voye des Vaiſſeaux de Regiſtre. Mais le On le croit préjudiciable à l'Eſpagne. Dom Joſeph Patinho veut l'abolir.

ANSON. 1742.

crédit de ceux (*o*), auxquels on y attribue le principal intérêt, fit avorter ce deſſein (*p*).

ON fait donc partir, tous les ans, de Manille, un Vaiſſeau, ou deux, au plus, pour Acapulco. Le tems du départ eſt le mois de Juillet. On arrive au Port d'Acapulco, dans le cours du mois de Décembre, ou de Janvier, ou de Février. Après avoir diſpoſé des marchandiſes, on remet ordinairement à la voile, pour Manille, au mois de Mars, & l'on y arrive dans le cours de Juin. Ainſi le Voyage eſt à-peu-près d'un an. Quoique le plus ſouvent on n'y employe qu'un ſeul Vaiſſeau, il y en a toûjours un autre, qu'on tient prêt à partir au retour du premier, & deux ou trois en réſerve, pour y ſuppléer, dans les cas d'accident, qui pourroient interrompre le Commerce. Les principaux Galions ſont égaux, en grandeur, aux Vaiſſeaux de guerre du premier rang, & peuvent avoir à bord juſqu'à douze cens hommes. Les autres, quoique fort inférieurs, ſont des Vaiſſeaux conſidérables, d'environ douze cens tonneaux, montés ordinairement de trois cens cinquante à ſix cens hommes, & de cinquante pièces de canon. Le Commandant prend le titre de Général, & porte l'Etendart Royal d'Eſpagne au haut du grand mât.

Curieuſe route du Galion.

CETTE Navigation a des règles, ou des uſages, qui s'obſervent fidèlement. Le Galion, quittant le Port de Cavite vers le milieu de Juillet, s'avance dans la Mer Orientale à la faveur de la Mouſſon d'Oueſt, qui commence au même-tems. Si l'on jette les yeux ſur la Carte des Philippines, on jugera que la route, par l'Embocadero, juſqu'à la pleine Mer, doit être fort incommode. La fin d'Août arrive quelquefois, avant que le Galion ſoit dégagé des Terres. Alors il porte à l'Eſt vers le Nord, pour tomber à la hauteur de trois degrés de Latitude & plus, où il trouve les vents d'Oueſt, qui le mènent droit à la Côte de Californie. Les découvertes des Eſpagnols, dans cette vaſte étendue de Mer, ſe réduiſent à quelques petites Iſles. On peut ajoûter, ſur le témoignage de tous leurs Navigateurs, que depuis les Philippines juſqu'à la Côte de Califorie, il ne ſe trouve pas un Port, ni même une Rade commode. Dans tout cet eſpace, on ne laiſſe pas tomber une fois l'ancre, depuis qu'on a perdu la Terre de vûe (*q*). Le Voyage ne prenant

(*o*) L'Auteur dit que c'eſt la Compagnie de Jeſus, qui para le coup que l'on vouloit porter au plus clair de ſon Commerce. R. d. E.

(*p*) Pag. 341 & précédentes.

(*q*) Carreri, qui a publié ſa Navigation de Manille à Acapulco, & qui lui donne le titre *d'ennuyeux & d'épouvantable Voyage*, ne raconte rien qui ne puiſſe ſervir ici de confirmation. Son Journal eſt peu intéreſſant; mais on y trouve les motifs qui engagent les Eſpagnols, Marchands, Facteurs & Matelots, à recommencer juſqu'à dix fois une route, qu'il appelle *prodigieuſe*, quoiqu'ils jurent chaque fois de n'y revenir jamais. „ C'eſt que la paye des Matelots eſt „ de trois cens cinquante pièces de huit, „ dont on ne leur donne que ſoixante-quinze à Cavite, dans la crainte que s'ils en „ avoient ſeulement la moitié, ils ne vouluſſent pas retourner aux Philippines pour „ avoir le reſte. C'eſt que chaque Voyage „ apporte cent cinquante, & deux cens pour „ cent de profit aux Marchands, neuf pour „ cent aux Facteurs, & qu'il eſt fort agréable de retourner chez ſoi avec dix-ſept ou „ dix-huit mille écus de profit, en moins „ d'un an, ſans compter ce qu'on fait pour „ ſoi-même. Un Gentilhomme Eſpagnol, „ qui faiſoit le Voyage ſans aucun emploi, „ dit à Carreri qu'il y gagnoit trente mille „ pièces de huit, ſeulement pour les commiſſions. On comptoit au Pilote vingt „ mille;

ANSON. 1742.

prenant guères moins de ſix mois, & le Galion ſe trouvant chargé de marchandiſes & de monde, on eſt néceſſairement expoſé à manquer d'eau douce: mais l'induſtrie des Eſpagnols y ſupplée. On ſçait que leur uſage, dans la Mer du Sud, n'eſt pas de garder, dans des futailles, l'eau qu'ils ont à bord, mais dans des vaiſſeaux de terre, aſſez ſemblables aux grandes jarres dans leſquelles on met ſouvent l'huile en Europe. Le Galion de Manille part chargé d'une proviſion d'eau, beaucoup plus grande que celle qu'on pourroit loger entre les Ponts; & les jarres, qui la contiennent, ſont ſuſpendues de tous côtés aux haubans & aux étais. Cette méthode fait gagner beaucoup de place. Les jarres, d'ailleurs, ſont plus maniables, plus faciles à ranger, & moins ſujettes à couler que les futailles. Mais les plus abondantes proviſions durant à peine trois mois, on n'a pas d'autre reſſource que la pluye, qu'on trouve aſſez réguliérement entre les trente & quarante degrés de Latitude Septentrionale. Pour la recueillir, on prend à bord une grande quantité de nattes, qu'on place de biais le long des vibords, auſſi-tôt qu'il commence à pleuvoir. Ces nattes s'étendent d'un bout du Vaiſſeau à l'autre. Le côté le plus bas eſt appuyé ſur un large bambou fendu, qui ſert de rigole pour conduire l'eau dans les jarres. Ce ſecours, quoique dépendant du hazard, n'a jamais manqué aux Eſpagnols; & ſouvent ils rempliſſent pluſieurs fois leurs jarres, dans le cours d'un Voyage (*r*).

Comment les Eſpagnols ſe procurent de l'eau douce.

Le ſcorbut leur cauſe plus d'embarras par ſes terribles ravages, & par la difficulté d'y remédier. L'Auteur eſt perſuadé que l'extrême longueur de cette Navigation, qui eſt la première cauſe des maladies, vient de la pareſſe & de l'ignorance des Marins Eſpagnols. On dit, par exemple, qu'ils ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils aménent ſouvent toutes leurs voiles ſans néceſſité. Ils craignent plus un vent trop fort, quoique favorable, que les inconvéniens d'une longue Navigation. On ordonne expreſſément aux Capitaines de faire la traverſée, ſous la Latitude de trente degrés, s'il eſt poſſible, & d'éviter ſoigneuſement d'avancer, vers le Nord, plus qu'il n'eſt néceſſaire pour trouver le vent d'Oueſt; C'eſt une reſtriction qui ne s'accorde pas avec les principes des Anglois, parcequ'on ne peut guères douter, qu'en avançant plus vers le Nord, on ne trouvât les vents d'Oueſt plus conſtans & plus forts qu'à trente degrés de Latitude. Tout leur Plan de Navigation ne paroît pas moins défectueux à l'Auteur. Si le Galion, dit-il, au-lieu de porter d'abord à l'Eſt-Nord-Eſt juſqu'à la Latitude

Autres difficultés que l'Auteur rejette ſur leur ignorance.

„ mille; aux Sous-Pilotes, neuf mille cha-
„ cun; au Général, quarante mille. Le Con-
„ tre-Maître, le Maître & le Gardien, qui
„ peuvent ſerrer plus de balots de marchan-
„ diſes, n'ont beſoin que d'un Voyage pour
„ s'enrichir. Celui qui prend de l'argent, à
„ cinquante pour cent, peut en gagner en-
„ core autant, ſans que la marchandiſe, qui
„ ſe perd, ſoit ſur ſon compte. De ſi grands
„ gains font compter pour rien la miſère &
„ le danger. Pour moi, ajoûte le même
„ Voyageur, toutes ces eſpérances, & mê-
„ me de plus grandes, ne m'exciteront ja-
„ mais à recommencer une telle Navigation,
„ qui eſt capable de faire perdre la vie, ou
„ tout au moins de la rendre inutile à ja-
„ mais". *Carreri*, *Tome V. Pag.* 327. On donnera, dans le Volume ſuivant, ſon propre Voyage.

(*r*) Voyage d'Anſon, Tome III. Pag. 345 & ſuivantes.

ANSON. 1742. Latitude de trente degrés (*s*) & un peu plus, faiſoit route au Nord-Eſt, & même plus au Nord, juſqu'à quarante ou quarante-cinq degrés, il ſeroit aidé, dans une partie de ce cours, par les vents aliſés, & le Voyage en deviendroit plus prompt de la moitié. Il ſeroit bien-tôt porté ſur les Côtes de Californie par les vents d'Oueſt; & tous les inconvéniens ſe réduiroient à ceux qui ſont cauſés par une Mer plus rude & par un vent plus fort. En 1721, un Vaiſſeau François, ſuivant la route que l'Auteur propoſe, fit la traverſée des Côtes de la Chine, à la Vallée de *Vanderas*, dans le Mexique, en moins de cinquante jours (*t*).

Signes qui annoncent la Terre au Galion.

LORSQUE le Galion eſt aſſez avancé vers le Nord pour trouver les vents d'Oueſt, il garde la même Latitude, & dirige ſon cours vers les Côtes de Californie. Après avoir couru quatre-vingt-ſeize degrés de Longitude, à compter du Cap *Eſpiritu Sancto*, on trouve ordinairement la Mer couverte d'une herbe flottante, que les Eſpagnols nomment *Porra* (*v*). Cette vûe eſt pour eux un ſigne certain (*x*) qu'ils ſont aſſez près de la Californie. Auſſi-tôt, entonnant le *Te Deum*, comme s'ils étoient à la fin du travail & du danger, ils portent au Sud; & ne cherchant la vûe de la Côte qu'après être parvenus à une Latitude beaucoup moins avancée, ils en donnent pour raiſon, qu'en cet endroit la Mer voiſine de la Californie eſt embarraſſée d'Iſles & de Bas-fonds, entre leſquels ils ne veulent pas s'engager. Ce n'eſt qu'en approchant de l'extrémité Méridionale de cette Preſqu'Iſle, qu'ils oſent chercher la Terre, autant pour prendre langue & ſçavoir des Habitans, s'il n'y a pas d'Ennemis qui croiſent dans ces Mers, que pour vérifier leur eſtime à la vûe du Cap Saint Lucas. Ils y tirent des rafraîchiſſemens d'une Colonie Indienne, formée dans l'intérieur de ce Cap, par les Miſſionnaires Jéſuites, qui allume certains feux pour leur ſervir de ſignaux (*y*). L'Auteur regarde ce lieu, comme la meilleure Croi-

Colonie Indienne, du Cap Saint Lucas, d'où il tire des rafraîchiſſemens.

(*s*) L'Edition de Paris porte ici ſeulement trois degrés. R. d. E.

(*t*) Pag. 351 & précédentes.

(*v*) L'Auteur juge, par le nom, que c'eſt une eſpece de poreau marin. Carreri dit que ces herbes ont juſqu'à vingt-cinq palmes de longueur; qu'elles ſont groſſes comme le bras vers la racine, & comme le petit doigt vers le haut; qu'elles ſont creuſes en dedans, comme les oignons en graine, auxquels la racine reſſemble vers l'extrêmité. Du côté le plus gros, elles ont de longues feuilles, en façon d'algue, larges de deux doigts, longues de ſix palmes, toutes d'égale longueur, & de couleur jaunâtre. C'eſt une des plus grandes herbes que l'Auteur eût jamais vûes. Il en goûta. Il n'y trouva aucun mauvais goût. Les Matelots la mangent, confite au vinaigre. *Ubi ſuprà*, *pag.* 342.

(*x*) C'eſt un uſage, entre les Matelots du Galion, de former alors une Cour badine, nommée la *Cour des Signes*, pour juger des Officiers du Vaiſſeau. On leur permet cette réjouiſſance, après *un horrible Voyage*, de plus de trois mille lieues, & lorſqu'ils commencent à ſe croire au Port, parcequ'il ne leur en reſte plus à faire que ſept cens. Le Matelot, qui voit la première herbe, reçoit une chaîne d'or du Général, & quantité de pièces de huit des Particuliers. Pour les Jugemens de la Cour des Signes, on élève un dais, & le Préſident, avec deux Juges, ridiculement vêtus, s'aſſeient deſſous. Ils commencent par le Général, le premier Pilote, les Sous-Pilotes, le Maître, le Contre-Maître & les autres Officiers. Enſuite ils jugent auſſi les Paſſagers. L'Ecrivain lit l'accuſation de chacun; & là-deſſus, les Juges prononcent ſentence de mort; mais elle eſt changée ſur le champ en peine pécuniaire, ou en chocolat, ſucre, biſcuit, viande, vin, ou confitures. *Carreri*, *ibidem*, *pag.* 338 & 40

(*y*) Cette Colonie cultive l'Agriculture & les

Croiſière qu'on puiſſe choiſir pour les ſurprendre. De-là, ils doivent porter ſur le Cap de Corientes, pour ranger enſuite la Côte juſqu'au Port d'Acapulco. ANSON. 1742.

En arrivant au terme, le Galion eſt amarré à deux arbres, ſur le rivage Occidental; & la Ville, qui n'eſt qu'un déſert dans d'autres tems, ſe remplit de Marchands de toutes les Provinces du Mexique. Auſſi-tôt que la cargaiſon eſt déchargée & vendue, on ſe hâte de charger l'argent, avec les marchandiſes deſtinées pour Manille, & les proviſions néceſſaires. On perd d'autant moins de tems, que par des ordres exprès, le Galion doit être ſorti du Port avant le premier d'Avril. Sa partie la plus conſidérable, pour le retour, conſiſte en argent. Le reſte eſt compoſé de cochenille, de confitures de l'Amérique Eſpagnole, de mercerie & de bijoux de l'Europe pour les femmes de Manille, de vins d'Eſpagne, de Tintò, ou de ſeul vin d'Andalouſie, pour la célébration de la Meſſe. Cette cargaiſon prenant peu de place, on monte la Batterie d'en-bas, qui demeure à fond de calle en venant de Manille. L'Equipage eſt augmenté d'un bon nombre de Matelots, & d'une ou deux Compagnies d'Infanterie, deſtinées à recruter les Garniſons des Philippines. Il s'y joint toûjours pluſieurs Paſſagers; de-ſorte qu'au retour, le Galion ſe trouve ordinairement monté de ſix cens hommes (z). Ce qu'il fait à Acapulco, & tems qu'il y paſſe.

On s'efforce de gagner d'abord la Latitude de treize ou quatorze degrés, d'où l'on continue de faire voile, dans ce parallele, juſqu'à la vûe de l'Iſle de *Guam*, une des Marianes. Les inſtructions avertiſſent ſoigneuſement de prendre garde aux Bas-fonds de *Saint Barthelemy* & de l'Iſle de *Gaſparico*. Un autre avis, qu'on donne au Galion, pour empecher qu'il ne dépaſſe, dans l'obſcurité, les Iſles Marianes, c'eſt que pendant tout le mois de Juin il eſt ordonné, aux Eſpagnols de Guam & de *Rota*, d'entretenir, pendant toutes les nuits, un feu allumé ſur quelque hauteur. Son retour à Manille.

L'Isle de Guam eſt gardée par une Garniſon Eſpagnole (a), dans la vûe d'aſſurer un lieu de relâche au Galion. Cependant la Rade y eſt ſi mauvaiſe, qu'il ne s'y arrête pas plus de deux jours. Après y avoir pris de l'eau & des rafraîchiſſemens, il en part pour gouverner directement vers le Cap *Eſpiritu Sancto*, dans l'Iſle de Samal. Il doit obſerver les Signaux de ce Cap, comme ceux de *Catanduanes*, de *Butuſan*, de *Birriborongo*, & de l'Iſle de *Batan*. Tous ces lieux ont des Sentinelles, avec ordre d'allumer un feu lorſqu'ils l'apperçoivent. Si le Général, après avoir vû le premier feu s'éteindre, en voit allumer quatre autres, ou plus de quatre, il peut conclure qu'il y a des Ennemis dans ces Parages; & ſon devoir l'oblige de faire mettre à Terre, pour s'informer de la force de l'Ennemi, & de tout ce qu'il peut redouter. Il doit ſe régler ſur les avis qu'il reçoit, & relâcher dans quelque Port ſûr. S'il eſt découvert, dans l'aſile qu'il choiſit, & s'il Précautions qu'il doit prendre.

les Arts méchaniques. Elle a planté des vignes, dont le vin approche de celui de Madere, & qui commence à ſe mettre en réputation au Mexique. C'eſt le Marquis de *Valero*, qui a fourni aux premiers fraix de cet Etabliſſement. *Voyage d'Anſon, ubi ſuprà, pag.* 354.

(z) *Ibid.* Pag. 361 & précédentes.

(a) Voyez, ci-deſſus, la Deſcription des Iſles Marianes.

ANSON. 1742. s'il craint d'y être attaqué, il doit envoyer le tréſor à Terre, y débarquer l'Artillerie pour ſa défenſe, & donner avis de ſa ſituation au Gouverneur de Manille. Mais ſi, depuis le premier feu, il remarque que les Sentinelles n'en allument que deux, il peut s'aſſurer qu'il ne lui reſte rien à craindre, & continuer ſa route juſqu'à Cavite, qui eſt le Port de Manille (*b*).

Vaine attente des Anglois.

LES eſpérances de l'Eſcadre n'avoient fait que changer d'objet; mais elles ſembloient demander d'autres meſures, depuis qu'on avoit appris, par le récit des Priſonniers, qu'on étoit informé, dans Acapulco, de la ruine de Paita, & que cette nouvelle avoit fait augmenter les Fortifications de la Place, & mettre une Garde dans l'Iſle qui eſt à l'embouchure du Port. Cependant on apprit auſſi, que cette Garde avoit été retirée deux jours avant l'arrivée de la Chaloupe; d'où l'on conclut, non-ſeulement que l'Eſcadre n'avoit pas encore été découverte, mais que l'Ennemi ne la croyoit plus dans ces Mers, & que depuis la priſe de Paita, il ſe flattoit qu'elle avoit pris une autre route. On tira tant d'encouragement de ces dernières idées, que s'étant approché juſqu'à la vûe des Montagnes, qui ſe nomment les *Mammelles*, au-deſſus d'Acapulco, on s'y mit dans une poſition, qui ne laiſſoit point à craindre que le Galion pût échapper. On y demeura juſqu'au 15 de Mars. Une ſi longue attente n'auroit pas rebuté les Anglois, s'ils n'étoient retombés dans le beſoin d'eau. M. Anſon, deſeſpéré de ce contretems, délibéra s'il n'entreprendroit pas de ſurprendre Acapulco: mais, lorſqu'il examina ſérieuſement ce deſſein, il y trouva un obſtacle inſurmontable. Les Priſonniers, qu'il interrogea ſur les vents, qui règnent près de la Côte, l'aſſurèrent, qu'à une médiocre diſtance du rivage, on avoit un calme tout plat pendant la plus grande partie de la nuit, & que vers le matin il s'élevoit toûjours un vent de Terre. Ainſi le projet de mettre le ſoir à la voile, pour arriver dans le cours de la nuit, devant la Place, devenoit une entrepriſe impoſſible (*c*).

M. Anſon veut ſurprendre Acapulco.

Il eſt forcé de chercher de l'eau à Chequetan.

LES Anglois ſe ſeroient épargné de mortelles impatiences & d'inutiles raiſonnemens, s'ils avoient pû ſçavoir, comme ils le ſçurent dans la ſuite, que l'Ennemi avoit reconnu qu'ils étoient ſur la Côte, & qu'il avoit mis un Embargo ſur le Galion juſqu'à l'année ſuivante. Mais, demeurant toûjours perſuadés qu'ils n'étoient pas découverts, ce ne fut que la néceſſité de leur ſituation, qui leur fit prendre le parti de chercher de l'eau. Ils réſolurent de ſe rendre au Port de Seguataneio, parcequ'il étoit le moins éloigné. Les Chaloupes, qu'ils avoient envoyées pour reconnoître l'Aiguade, revinrent le 5 d'Avril, après avoir découvert de l'eau excellente environ ſept miles à l'Oueſt des Rochers de Seguataneio. On jugea, par les deſcriptions, que ce devoit être le Port que Dampier nomme *Chequetan*. M. Anſon renvoya les Chaloupes pour le ſonder, & s'y rendit, à leur retour, après avoir appris que c'étoit une Rade, où l'Eſcadre pouvoit être ſans danger.

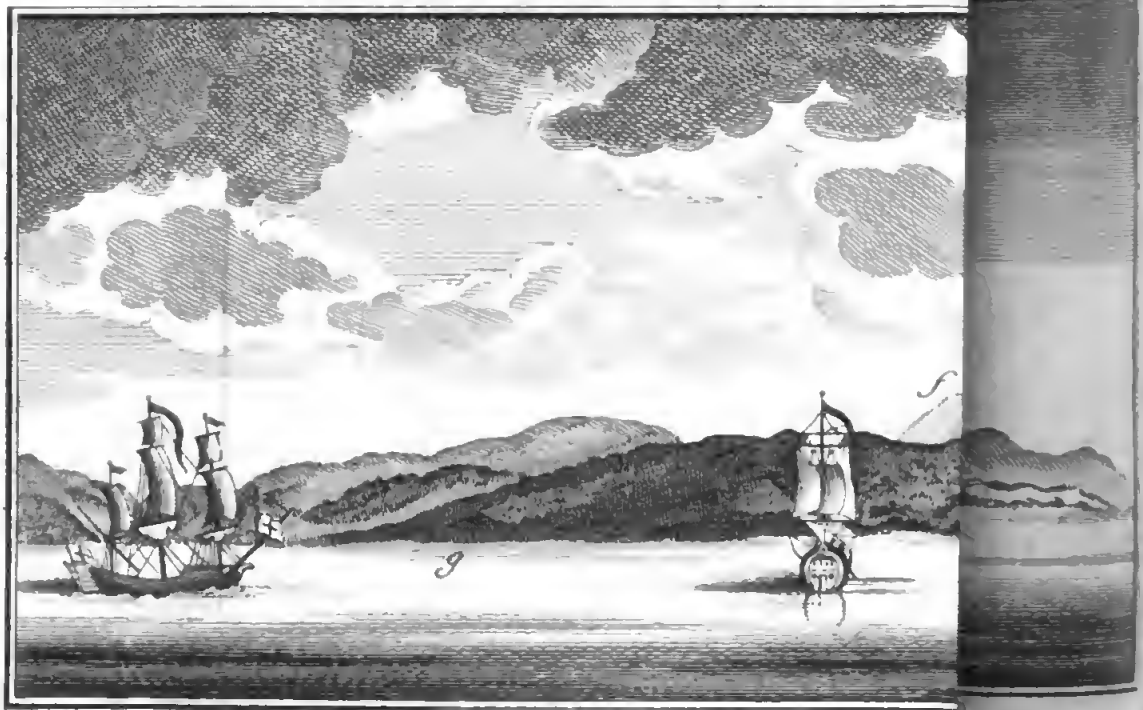
Deſcription de ce Port.

L'AUTEUR croit en devoir une deſcription exacte. Le Port, ou la Rade

(*b*) Voyage d'Anſon, Tome III. pag. 364.
(*c*) *Ibidem*, pag. 282 & précédentes.

Digitized by Google

VUE de l'Entrée de CHEQUE TAN, ou SE TANEO.



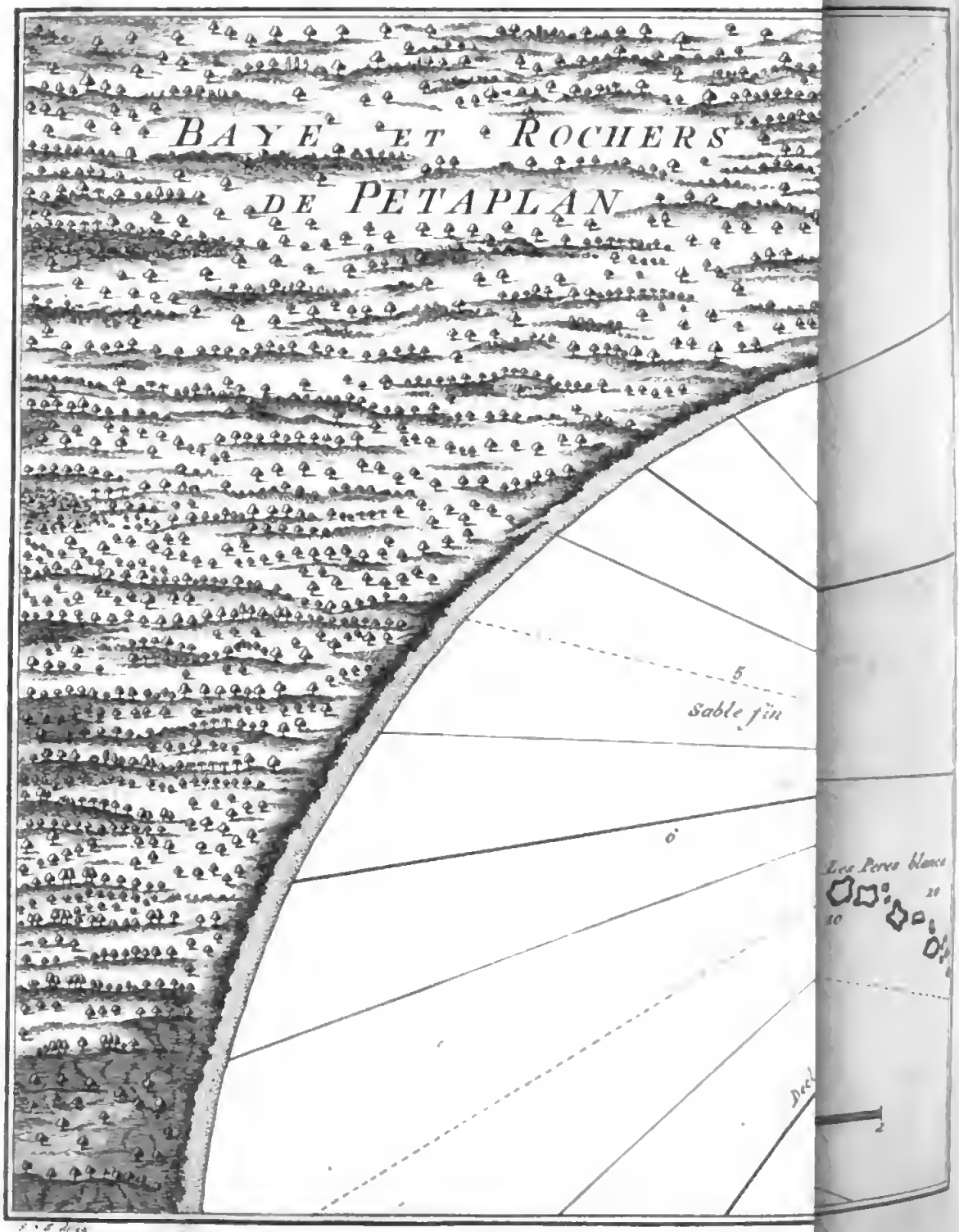
VUE de l'Entrée du Port d'ACAP

Digitized by Google

GROND-TEKENING VAN DEN HAVE[illegible]legen.

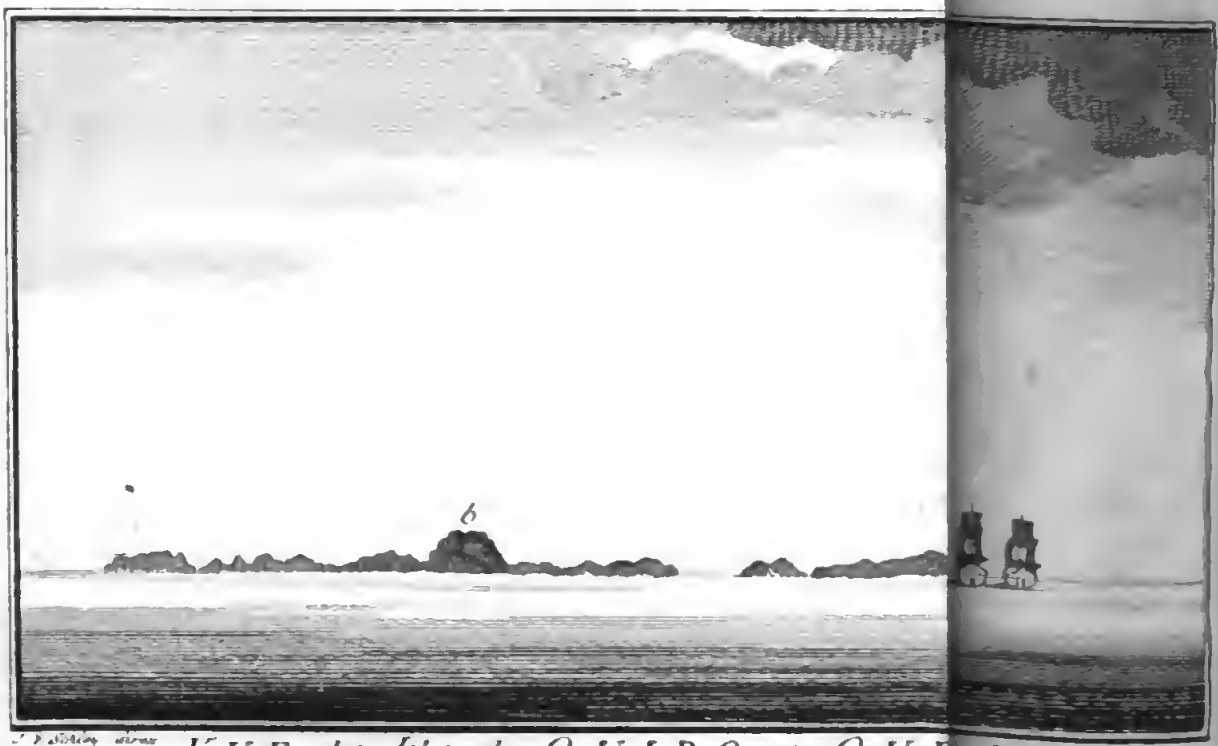
326 c

Digitized by Google


BAYE ET ROCHERS
DE PETAPLAN
5
sable fin
6
Les Perres blanca
20
20
2

BAAY EN

VUE de la Montagne de PETAPLAN, et des Rochers les MUNNIKEN.



VUE des Isles de QUIBO et QUI ARA.

Rade de Chequetan, eſt à dix-ſept degrés trente-ſix minutes de Latitude Septentrionale, & à trente lieues d'Acapulco, du côté de l'Oueſt. Dans l'étendue de dix-huit lieues, à compter d'Acapulco, on trouve un rivage ſabloneux, ſur lequel les vagues ſe briſent avec tant de violence, qu'il eſt impoſſible d'y aborder. Cependant le fond de la Mer y eſt ſi net, que dans la belle ſaiſon, les Vaiſſeaux peuvent mouiller ſûrement à un mile ou deux du rivage. Le Pays eſt aſſez bas. Il paroît bien planté, rempli de Villages; & ſur quelques éminences, on voit des Tours, qui ſervent apparemment d'Echauguettes. Cette Perſpective n'a rien que d'agréable. Elle eſt bornée, à quelques lieues du rivage, par un chaîne de Montagnes, qui s'étend fort loin à droite & à gauche d'Acapulco. Les Anglois furent ſurpris ſeulement, que dans un eſpace de dix-huit lieues de Pays, le plus peuplé de toutes ces Côtes, on n'apperçoive pas, le long du rivage, une ſeule Barque, ni le moindre Canot, pour le Commerce ou pour la Pêche. Cinq miles au-delà, & toûjours à l'Oueſt, on trouve un Mondrain, qui ſe préſente d'abord comme une Iſle: trois miles plus loin, à l'Oueſt, on voit un Rocher blanc aſſez remarquable, à deux cables du rivage, dans une Baye d'environ neuf lieues d'ouverture. Sa Pointe Occidentale forme une Montagne, qui ſe nomme *Petaplan*. C'eſt proprement une Preſqu'Iſle, jointe au Continent par une Langue de terre baſſe & étroite, couverte de broſſailles & de petits rochers. Ici commence la Baye de Seguataneio, qui s'étend fort loin à l'Oueſt de celle de Petaplan, & dont celle-ci n'eſt qu'une partie. A l'entrée de cette Baye, & à quelque diſtance de la Montagne, on découvre un amas de Rochers, blanchis des excrémens de divers oiſeaux. Quatre de ces Rochers, qui ſont plus gros que les autres, & qui ont aſſez l'apparence d'une Croix, s'appellent les *Moines Blancs*. Ils ſont à l'Oueſt, vers le Nord de Petaplan (*d*); & ſept miles à leur Oueſt, on entre dans le Port de Chequetan, qui eſt encore mieux marqué par un gros Rocher, à un mile & demi de ſon entrée, au Sud-demi-Quart à l'Oueſt (*e*).

Anson. 1742.

Côte à l'Oueſt d'Acapulco.

Montagne de Petaplan.

Si l'on côtoye la Terre d'aſſez près, il eſt impoſſible de ne pas reconnoître le Port de Chequetan à toutes ces marques. La Côte eſt ſans danger depuis le milieu d'Octobre juſqu'au commencement de May; quoique dans le reſte de l'année elle ſoit expoſée à des tourbillons violens, à des pluyes abondantes, & à des vents impétueux de toutes les pointes du Compas. Ceux qui ſe tiendroient à une diſtance conſidérable de la Côte, n'auroient pas d'autre moyen de trouver ce Port, que par ſa Latitude. Le dedans

Difficulté de reconnoître en Mer le Port de Chequetan.

(*d*) La Pointe Occidentale de cette Baye, ou la Montagne de Petaplan, reſtant S. E. par E., à la diſtance de cinq miles, eſt repréſentée dans la Planche ci-jointe, dont la partie Inférieure regarde les Iſles de Quicara & Quibo, mentionnées ci-deſſus, *pag.* 315. R. d. E.

(*e*) L'Auteur joint ici diverſes Cartes, qui repréſentent la Baye, le Port & l'Aiguade. *Nota.* Nous les donnons d'après lui, parceque la Deſcription les rend aſſez néceſſaires. On peut compter, dit-il, ſur la juſteſſe de la Vûe de l'Entrée de Chequetan, telle qu'elle paroît au Nord-Eſt, à la diſtance de cinq miles: (*e*) en eſt la Pointe Orientale; (*d*) l'Occidentale, (*f*) le Rocher iſolé, à un mile & demi de l'Entrée; (*a*) eſt une grande Baye ſabloneuſe, où il n'y a pas moyen de débarquer; (*b*) quatre Rochers blancs fort remarquables; depuis (*c*), une grande Baye s'étend à l'Oueſt. La partie inférieure de la même Planche, qui repréſente l'Entrée du Port d'Acapulco, ſera expliquée ci-deſſous, *pag.* 330. R. d. E.

ANSON. 1742. dans du Pays a tant de Montagnes, élevées les unes au-deſſus des autres, qu'on ne diſtingue rien par les vûes priſes d'un peu loin en Mer. Chaque point de vûe découvre de nouvelles Montagnes, & donne des aſpects ſi différens, qu'il n'y a point de Plan qu'on puiſſe compter de reconnoître. L'entrée du Port n'a qu'un demi mile de largeur. Les deux Pointes, qui la forment, & qui préſentent deux Rochers preſque perpendiculaires, ſont, l'une à l'égard de l'autre, Sud-Eſt & Nord-Oueſt. Le Port eſt environné de hautes Montagnes, couvertes d'arbres, excepté vers l'Oueſt. Son entrée eſt ſûre, de quelque côté qu'on veuille paſſer du Rocher, qui eſt ſitué vis-à-vis de ſon embouchure. Hors du Port, le fond eſt de gravier, mêlé de pierres; mais, dans l'intérieur, il eſt de vaſe molle. La ſeule précaution néceſſaire, en y mouillant, regarde les groſſes houles que la Mer y pouſſe quelquefois. Les Anglois obſervèrent que la marée eſt de cinq pieds, & qu'elle court à-peu-près Eſt & Oueſt.

Situation & propriétés de l'Aiguade.

L'AIGUADE ne leur parut qu'un grand Etang, ſans décharge, & ſéparé, de la Mer par le rivage. Il eſt rempli par une ſource, qui ſort de terre un demi mile plus loin dans le Pays. L'eau en eſt un peu ſaumache, ſur-tout du côté de la Mer; car, plus on avance vers la ſource, plus elle eſt douce & fraîche. Cette différence obligea les Anglois de remonter le plus haut qu'il fut poſſible, pour remplir leurs tonneaux, & ne leur cauſa pas peu d'embarras. Ils employèrent des Pirogues, qui tiroient fort peu d'eau, & de très-petites futailles, qu'ils rapportoient par la même voye, juſqu'au rivage, où elles étoient vuidées dans les grandes. Quoique cet Etang n'eût alors aucune communication avec la Mer, il peut en avoir pendant la ſaiſon des pluyes, & Dampier en parle comme d'une grande Rivière. Cependant le terrain eſt ſi bas, aux environs, qu'il doit être preſqu'entièrement inondé, avant que l'eau puiſſe déborder par-deſſus le rivage (*f*).

Courſe inutile des Anglois dans le Pays voiſin.

LE Pays voiſin, ſur-tout celui qu'on a décrit, avoit paru ſi peuplé & ſi bien cultivé, que les Anglois s'étoient flattés d'en tirer des vivres. Le Chef d'Eſcadre envoya un Parti de quarante hommes bien armés, pour découvrir quelque Village, & former quelque liaiſon avec les Habitans. Ce détachement revint le ſoir, après avoir fait environ dix miles, dans un chemin inconnu, où il trouvoit ſouvent du crotin de cheval & de mule. A cinq miles du Port, le chemin ſe diviſe entre des Montagnes; & de ces deux routes, l'une mène à l'Eſt, & l'autre vers l'Oueſt. Le malheur des Anglois leur fit prendre la route de l'Eſt, qui les conduiſit dans une grande Savanne, où ils ne ceſſèrent pas de marcher, ſans y appercevoir aucune marque de culture. La chaleur & la ſoif les forcèrent enfin de retourner vers l'Eſcadre: mais ils attachèrent à quelques piques, qu'ils plantèrent ſur la route, des billets en langue Eſpagnole, par leſquels ils invitoient les Habitans à leur apporter des vivres, qu'ils promettoient de payer fidèlement. Cette précaution fut inutile, & perſonne ne parut pendant le ſejour qu'ils firent dans le Port. Ils apprirent, dans la ſuite, qu'en tournant à l'Oueſt, ils auroient bien-tôt découvert une Ville, ou un Bourg, qui n'eſt éloigné

(*f*) *Ibid.* pag. 399.

éloigné que de deux miles de l'endroit où le chemin ſe diviſe. L'inutilité de leurs tentatives, pour engager les Habitans à leur fournir des vivres, les réduiſit aux rafraîchiſſemens qu'ils purent trouver aux environs du Port. Ils y prirent des maquereaux, des brêmes, des mulets, des ſoles & des homars. C'eſt le ſeul endroit de ces Mers où ils péchèrent des *Torpilles*, poiſſon plat, qui reſſemble beaucoup à la raye, & qui tire ſon nom d'une propriété ſingulière, qu'il a dans la Mer du Sud, comme dans celles d'Afrique & de l'Inde. L'Auteur éprouva, que non-ſeulement ceux qui marchent deſſus reſſentent un véritable engourdiſſement par tout le corps, ſurtout dans la partie qui a touché immédiatement à la torpille ; mais qu'en appuyant une canne ſur le corps de ce poiſſon, le bras qui la ſoûtient demeure quelque-tems engourdi, & qu'il en reſte quelque choſe juſqu'au lendemain. Cependant, comme la torpille n'a cette vertu que lorſqu'elle eſt vivante, on la mange ſans danger (*g*).

ANSON. 1742.

Rafraîchiſſemens du Port.

Torpilles de la Mer du Sud.

On ceſſa ici de voir des tortues, & les Chaloupes étoient obligées d'en aller prendre devant la Baye de Petaplan. La Terre ne fournit guères d'autres animaux que des lezards, qu'on y trouve en grand nombre, & que la plûpart des Matelots mangeoient avec goût. Les alligators y ſont petits. Tous les jours, au matin, on appercevoit, ſur le ſable de l'Aiguade, les traces d'un grand nombre de tygres; mais loin d'être auſſi dangereux que dans l'Afrique & l'Aſie, ils n'attaquent preſque jamais les hommes. Les faiſans, qui ſont en abondance, & de pluſieurs eſpèces, ſur la Côte, offriroient une reſſource toûjours préſente, ſi leur chair n'étoit ſéche & ſans goût. On y voit, d'ailleurs, une grande variété d'autres oiſeaux de moindre groſſeur, particuliérement des perroquets, que les Anglois tuoient ſouvent pour s'en nourrir. Les fruits, les herbages & les racines y ſont rares & de peu d'uſage. A peine les Bois fourniſſoient-ils aſſez de limons pour l'uſage journalier de l'Eſcadre, avec quelques *Papas*, & cette eſpèce de prune, qui porte, à la Jamaïque, le nom de *Prune à Cochon*. La ſeule herbe, qui mérite d'être nommée, eſt la *Morgeline*. Elle croît ſur les bords des ruiſſeaux; & ſon amertume n'empêche pas les Matelots d'en manger avidement, parcequ'elle paſſe pour un Antiſcorbutique.

Autres animaux, & plantes du Pays.

M. Anson, toûjours attentif à l'inſtruction de ceux qui fréquenteroient ces Mers après lui, remarqua, vers l'Oueſt du Port, un Pays aſſez étendu, qui paroiſſoit double, avec une eſpèce d'ouverture, à laquelle il trouva quelque apparence d'un ſecond Port. Il ne manqua point d'y envoyer une Chaloupe: mais on trouva que les deux Montagnes, qui forment ce Pays double, ſont jointes par une Vallée, & ne laiſſent entr'elles ni Port ni Rade. En général, quoique le Port de Chequetan ne fourniſſe que des rafraîchiſſemens médiocres, ſa connoiſſance eſt importante pour la Navigation. C'eſt le ſeul mouillage ſûr, dans une grande étendue de Côtes; à l'exception d'Acapulco, qui eſt occupé par les Eſpagnols. On y peut faire tranquillement de l'eau & du bois, malgré les Habitans du Pays. Les Bois, qui l'environnent, n'ont qu'un chemin étroit, du Rivage aux Terres voiſines; &

Obſervations ſur le Port de Chequetan.

(*g*) Pag. 410.

ANSON. 1742. & ce Paſſage peut être gardé par un Parti peu conſidérable, contre toutes les forces que les Eſpagnols du Pays ſeroient capables de raſſembler (*b*).

Les Anglois brûlent leurs priſes & renvoyent leurs Priſonniers.

LA ſaiſon ne permettant plus aux Anglois de nourrir une vaine eſpérance, ils ne penſèrent qu'à ſe délivrer de tout ce qui pouvoit retarder leur Navigation juſqu'à la Chine. Les trois Bâtimens Eſpagnols, qu'ils avoient équipés, furent ſacrifiés à la ſûreté du *Centurion* & du *Glocester*. M. Anſon prit le parti de les brûler, pour faire paſſer leurs Equipages & leurs agrets ſur ces deux Vaiſſeaux, qui n'auroient pu réſiſter, ſans ce ſecours, aux Mers orageuſes de la Chine, où il comptoit d'arriver vers le changement des Mouſſons. Il ſe détermina auſſi à renvoyer tous ſes Priſonniers, à la réſerve des Mulâtres, & de quelques Negres des plus vigoureux. Brett, qui s'avança, pour cette commiſſion, juſqu'à l'Entrée du Port d'Acapulco, en prit occaſion de lever le Plan de cette Entrée & de la Côte voiſine (*i*).

Fauſſes idées des Anglois, en partant pour la Chine.

EN quittant la Côte d'Amérique, le 6 de May, l'Eſcadre ſe promettoit de faire la traverſée, du Mexique aux Côtes Orientales de l'Aſie, en moins de deux mois. Elle porta au Sud-Oueſt, dans le deſſein de tomber ſous les vents aliſés, qui viennent du Nord-Eſt, & qui, ſuivant les Journaux des Navigateurs précédens, doivent ſe faire ſentir à la diſtance de ſoixante-dix ou quatre-vingt lieues de Terre. Outre cette raiſon de gouverner au Sud, les Anglois vouloient gagner le treize ou quatorzième degré de Latitude du Nord, qui eſt le parallele qu'on ſuit ordinairement dans la Mer du Sud, & celui dans lequel on eſt perſuadé qu'il y a le moins de danger. Mais ils tinrent cette route l'eſpace de ſept ſemaines, avant que de rencontrer le vent qu'ils cherchoient; & n'en ayant trouvé que de contraires ou de variables, ils n'avoient fait que le quart du chemin vers les Côtes les plus Orientales de l'Aſie, lorſque, ſuivant leurs eſpérances, ils y devoient être arrivés dans cet intervalle. D'ailleurs, les deux Vaiſſeaux ſouffroient déja beaucoup du ſcorbut, & des divers accidens, qui menaçoient la charpente. C'eſt un ſentiment général, qu'une grande abondance d'eau douce & de proviſions fraîches, eſt un puiſſant préſervatif contre le ſcorbut: ces deux ſecours ne manquoient point aux Anglois. Ils y joignoient d'autres précautions, qui conſiſtoient à nettoyer ſoigneuſement leurs Vaiſſeaux, & à tenir les écoutilles & ſabords ouverts. Cependant, les Malades ne s'en portoient pas mieux. On avoit ſuppoſé, en doublant le Cap de Horn, que la malignité du mal étoit venue de la rigueur du tems; mais

Ils recommencent bientôt à ſouffrir.

(*b*) Pag. 414 & précédentes.

(*i*) Le Port d'Acapulco eſt le plus beau de toute la Côte Septentrionale de l'Ocean Pacifique. C'eſt un Baſſin, environné de tous côtés de hautes Montagnes; mais la Ville eſt une miſérable bicoque, des plus mal ſaines; les hauteurs voiſines y empêchant la circulation de l'air; D'ailleurs la bonne eau y manque, & il faut l'y apporter de fort loin. Le Plan de ce Port, que nous joignons ici, n'eſt pas de M. Anſon; mais il différe peu de celui qu'il donne. La Vûe de l'Entrée, que nous empruntons de lui, repréſente en (*a*), la Pointe Occidentale du Port, nommée *El-Griffo*; (*b c*) eſt une Iſle, qui reſtoit, à l'égard du Spectateur, au Nord vers l'Eſt, à trois lieues de diſtance; (*d*) eſt la Pointe Orientale de l'Entrée; (*e*) le Port *Marquis*; (*f*) *Sierra di Brea*; (*b*) un Rocher blanc dans le Port; & (*g*) des Echauguettes. La Vûe de cette Entrée ſe trouve au-deſſous de celle de Chequetan, dans la même Planche; *pag.* 327. R. d. E.

A. *Acapulco.*
B. *Fort S.t Diego.*
C. *Le Port.*
D. *Pointe del Grifo.*
E. *Grande Entrée.*
F. *Petite Entrée.*
G. *Iſle à l'entrée du*
H. *Port Marquis.*

Echelle d'Aunes
Schaal van Ellen

Digitized by Google

mais un Climat chaud n'y changea rien. L'Auteur en conclut, que lorſque le ſcorbut a pris une certaine force, il ne peut être guéri qu'à terre, ou du moins à peu de diſtance du Rivage. „ On n'acquerera jamais, dit-„ il, une connoiſſance exacte de ſa cauſe ; mais on conçoit aiſément, qu'il „ faut un renouvellement d'air frais pour entretenir la vie des animaux, „ & que cet air, ſans perdre ſon élaſticité, ni aucune de ſes propriétés „ connues, peut être tellement alteré, par les vapeurs qui s'élèvent de l'O-„ cean, qu'il en devienne moins propre à conſerver la vie des animaux ter-„ reſtres, à moins qu'elles ne ſoyent corrigées par une ſorte d exhalaiſons, „ que la Terre ſeule eſt capable de fournir (*k*)".

Anson. 1742. Obſervations ſur le ſcorbut.

Les malheurs communs n'empêchérent pas d'obſerver, qu'il ſe paſſoit rarement trois jours de ſuite, ſans qu'on vît une grande quantité d'oiſeaux ; ſigne certain que ces Mers contiennent un plus grand nombre d'Iſles, ou du moins de Rochers, qu'on n'en a découvert juſqu'à preſent. La plûpart de ces oiſeaux étoient de ceux qui font leur ſéjour à terre ; & la maniére, comme le tems de leur arrivée, ne laiſſoit pas douter qu'ils ne vinſſent le matin de quelque endroit peu eloigné, & qu'ils n'y retournaſſent le ſoir. L'heure de leur paſſage, & celle de leur retour, qui varioient par degrés, firent juger que cette différence ne pouvoit venir que du plus ou moins d'éloignement de leur retraite.

Oiſeaux qu'on rencontre en pleine Mer.

On eut le vent aliſé, ſans la moindre variation, depuis la fin de Juin, juſques vers celle de Juillet. Mais, le 26 de ce mois, lorſque, ſuivant l'eſtime, on n'étoit pas à plus de trois cens lieues des Iſles *Marianes* (*l*), il tourna malheureuſement à l'Oueſt. Ce fâcheux contre-tems, qui éloignoit l'aſſurance de ſortir de peine, & pluſieurs diſgraces irréparables, qui arrivèrent au *Gloceſter*, firent prendre la réſolution de détruire ce Vaiſſeau par le feu. Elle fut exécutée, après des peines infinies, pour faire paſſer, ſur le *Centurion*, l'argent & les vivres ; ſeules richeſſes qu'on pût ſauver d'un malheureux Bâtiment qui étoit prêt à s'enfoncer, & dont l'Equipage ne conſiſtoit plus qu'en ſoixante-dix-ſept hommes, dix-huit Garçons, & deux Priſonniers. Les Malades, qui étoient au nombre de ſoixante dix, furent tranſportés dans la Chaloupe, avec tout le ſoin qu'on devoit à leur foibleſſe. Ce-

M. Anſon ſe détermine à brûler le Gloceſter.

(*k*) *Anſon*, *Tome III*, *pag.* 9 & 10. Dans le triſte état des deux Equipages, M. Anſon fit une expérience fort remarquable. La réputation des Pilules & des Gouttes de M. *Ward*, l'avoit porté à s'en fournir avant ſon dé art de Londres. Il fit donner un de ces deux remèdes, ou tous deux, à diverſes perſonnes, dans tous les degrés de la maladie. Un de ceux, qui en firent l'eſſai, commença à ſaigner violemment du nez ; & quoiqu'il fût preſqu'à l'agonie, il ſe trouva bientôt mieux. Enſuite, il ſe fortifia, quoiqu'avec lenteur ; & quinze jours après, il acheva de ſe rétablir à terre. D'autres ſentirent un ſoulagement, qui dura peu ; & d'autres ne furent pas ſoulagés. Mais les uns & les autres ne ſe trouvèrent pas plus mal, que s'ils n'euſſent rien pris du tout. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que le remède agiſſoit à proportion des forces du Malade. La plûpart de ceux qui ne pouvoient plus vivre que deux ou trois jours, n'en étoient pas affectés. Dans les autres, il opéroit par la tranſpiration, ou par le vomiſſement, ou comme une douce purgation. Dans ceux qui avoient encore toutes leurs forces, il produiſoit les mêmes effets avec violence. *Ibid.* pag. 11 & 12.

(*l*) L'Auteur leur donne toûjours leur ancien nom, d'*Iſles des Larrons*.

ANSON. 1742. Cependant, il en mourut trois ou quatre dans le tems qu'on les hiſſoit pour les faire entrer dans le *Centurion*.

Extrêmités où le Centurion tombe à ſon tour.

CE renfort, ne laiſſoit pas d'être extrêmement avantageux, pour l'unique Vaiſſeau qui reſtoit de l'Eſcadre. Mais il avoit été détourné de ſon cours, & porté fort loin au Nord, par la tempete qui avoit été ſi fatale au *Gloceſter*. Le Courant, qui avoit la même direction, ayant auſſi contribué à le faire avancer, il ſe trouvoit à dix-ſept degrés & un quart de Latitude au Nord, au-lieu de treize & demi, qui étoit le parallele qu'il devoit ſuivre pour arriver à l'Iſle de Guam. Les Pilotes ignoroient à quelle diſtance ils étoient du Méridien des Iſles Marianes; & croyant n'en être pas loin, ils appréhendoient que ſans s'en être apperçus, le Courant ne les eut portés ſous le vent de ces Iſles. Dans cette ſuppoſition, ils n'auroient pas eu d'autre parti à choiſir, que de diriger leur cours vers quelques-unes des Parties Orientales de l'Aſie, où trouvant la Mouſſon de l'Oueſt dans toute ſa force, il ne leur auroit pas été poſſible d'aborder; & cette Côte, d'ailleurs, étant à quatre ou cinq lieues d'eux, ils n'avoient que la triſte perſpective de voir périr tout l'Equipage du ſcorbut, avant que d'y pouvoir arriver. Il ne ſe paſſoit point de jour, où l'on ne perdit juſqu'à douze hommes; & pour comble de déſolation, on avoit à boucher une voye d'eau, que les Charpentiers deſeſpéroient de fermer entiérement, avant qu'on eût mouillé dans un Port.

Il découvre deux des Iſles Marianes.

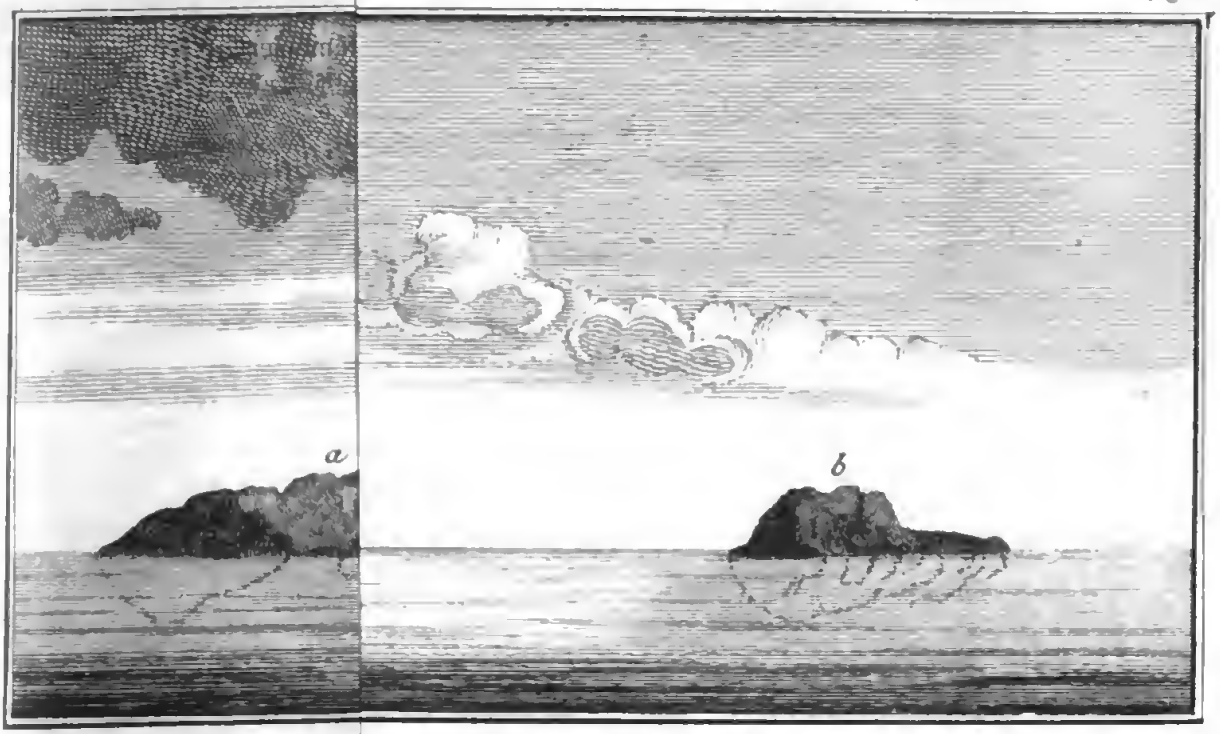
AU milieu de ces allarmes, le vent étant venu à fraîchir au Nord-Eſt, & la direction du Courant ayant tourné au Sud, on eut la ſatisfaction d'appercevoir, le lendemain à la pointe du jour, deux Iſles du côté de l'Oueſt. La plus proche, comme on l'apprit dans la ſuite, étoit celle d'*Anatacan*, dont on ne ſe crut qu'à quinze lieues. Elle parut montueuſe, & de médiocre grandeur. L'autre étoit celle de *Serigan*, qui avoit l'apparence d'un Rocher, plutôt que d'un endroit où l'on pût mouiller. La Chaloupe, qu'on y envoya, ne revint que pour confirmer cette opinion. Un vent de Terre, n'ayant pas permis de s'approcher d'Anatacan, on perdit cette Iſle de vûe le 26 d'Août; mais le matin du jour ſuivant, on découvrit celles de *Saypan* (*m*), de *Tinian*, & d'*Agnigan*. M. Anſon, fit gouverner vers Tinian, qui eſt entre les deux autres. Comme il n'ignoroit pas que les Eſpagnols avoient une Garniſon à Guam, il prit diverſes précautions pour ſa ſûreté. L'impatience de recevoir quelque information, ſur les propriétés de l'Iſle, lui fit arborer le Pavillon Eſpagnol, dans l'eſpoir que les Inſulaires, prenant ſon Vaiſſeau pour le Galion de Manille, s'empreſſeroient de venir à bord. En effet, on vit paroître, après midi, un *Pros*, qui portoit un Eſpagnol & quatre Indiens, & qui fut arrêté par la Pinaſſe Angloiſe, tandis que le Canot s'approchoit de Terre pour chercher un bon mouillage.

Ils abordent à l'Iſle de Tinian.

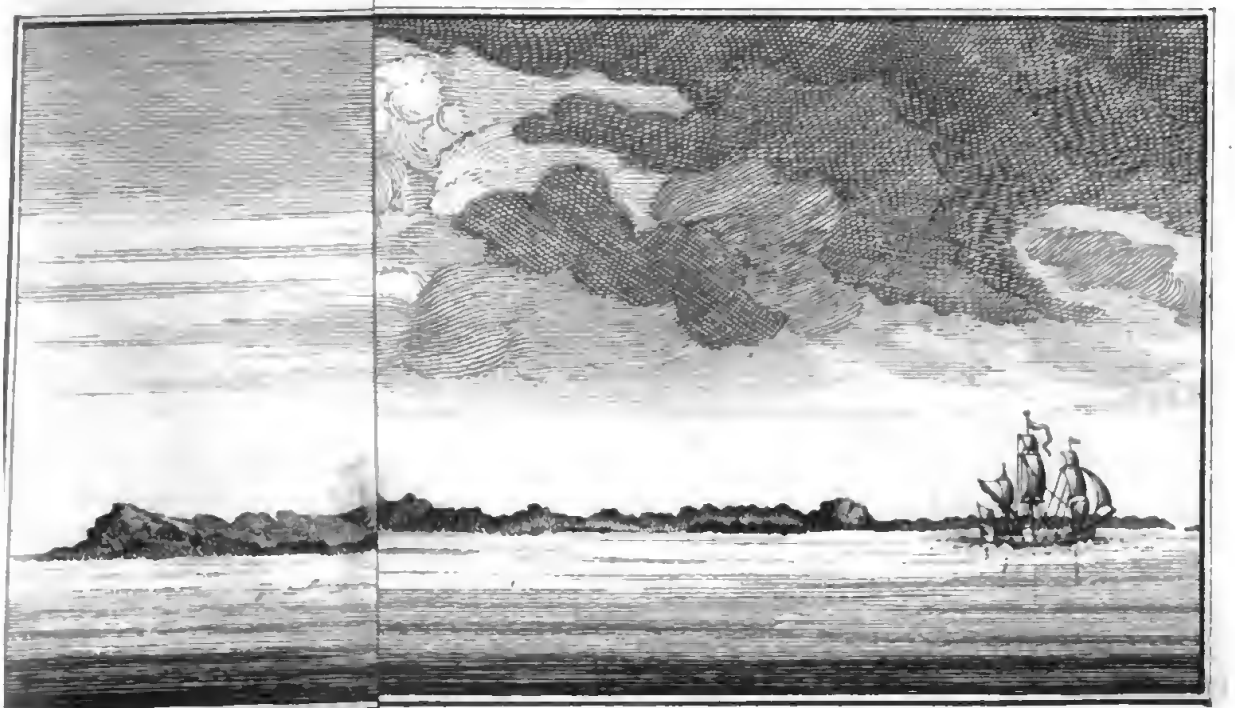
L'Eſ-

(*m*) Comme ces trois Iſles ſont les premières qui ſe préſentent ſur cette route, nous avons cru néceſſaire d'en donner les Vûes. Dans la partie ſupérieure de la Planche, (*a*) eſt *Anatacan*, à l'Oueſt vers le Sud; & (*b*) *Serigan*, à l'Oueſt vers le Nord, l'une & l'autre à treize lieues de diſtance. La partie inférieure de la même Planche repréſente la Côte du Nord-Oueſt de *Saypan*. R. d. E.

1.4-31 332 A



VUE de der EILANDEN LADRONES.



VUE de oord-Weſt Kuſt van SAYPAN.

Digitized by Google

L'Espagnol, interrogé ſur l'état de l'Iſle, fit aux Anglois un récit, qui ſurpaſſa même leurs deſirs. Il leur apprit qu'elle étoit ſans Habitans; ce qu'ils regardèrent comme un bonheur dans leur ſituation; qu'on y trouvoit en abondance tous les vivres des Pays les mieux cultivés; que l'eau étoit excellente, & l'Iſle même remplie de toutes ſortes d'animaux d'un goût exquis; que les Bois produiſoient naturellement des oranges, des limons, des citrons, des noix de cocos, & le fruit que Dampier nomme *Fruit à Pain*; que les Eſpagnols profitoient de cette fertilité pour nourrir leur Garniſon de Guam; qu'il étoit lui-même un des Sergens de cette Garniſon, & qu'il étoit venu à Tinian, avec vingt-deux Indiens, pour tuer des bœufs, qu'il devoit charger dans une Barque d'environ quinze tonneaux, qui étoit à l'ancre fort près de la Côte. Anson. 1742. Ce qu'ils apprennent d'un Sergent Eſpagnol.

Ce détail cauſa une joye fort vive aux Anglois. A la diſtance où ils étoient de la Terre, ils voyoient paître de nombreux troupeaux. Le reſte étoit confirmé par la beauté du Pays, qui avoit moins l'air d'une Iſle déſerte & inculte, que d'une Habitation. On y appercevoit des Bois charmans, avec de grandes & belles Clarières, qu'on auroit priſes pour un ouvrage de l'Art. Le Sergent Eſpagnol ayant ajoûté, que les Indiens, qu'il avoit amenés, étoient occupés à tuer des bœufs, cette circonſtance fit ſentir, à M. Anſon, combien il étoit important de les retenir, dans la crainte qu'ils n'allaſſent informer le Gouverneur Eſpagnol de l'arrivée du Vaiſſeau. Il donna des ordres pour s'aſſurer de la Barque. Beauté de l'Iſle.

Ce ne fut pas ſans une peine extrême, que le *Centurion* laiſſa tomber l'ancre ſur vingt-deux braſſes d'eau. On employa cinq heures entières à carguer les voiles. Tout ce qu'il y avoit de gens en état de ſervir, ne montoit qu'à ſoixante-onze; miſérable reſte des Equipages réunis de trois Vaiſſeaux, qui faiſoient enſemble près de mille hommes à leur départ d'Angleterre.

Les Indiens ayant conclu, de la priſe de leur Barque, qu'ils avoient des Ennemis à craindre, ſe retirèrent dans les Bois de l'Iſle, & laiſſèrent pluſieurs cabanes, qui épargnèrent, aux Anglois, la peine & le tems de dreſſer des tentes. Une de ces cabanes, qui leur avoit ſervi de Magaſin, étoit de ſoixante pieds de long, ſur quarante-cinq de large. Elle fut changée en Infirmerie pour les Malades. Tous les Officiers, & le Chef d'Eſcadre lui-même, prêtèrent la main pour les aider à ſortir du Vaiſſeau. On perdit encore vingt-un hommes, la veille & le jour du débarquement. Les Anglois la trouvent déſerte.

L'Isle de Tinian, dont l'Auteur ne ſe laſſe point de vanter les avantages, eſt ſituée à quinze degrés huit minutes de Latitude Septentrionale, & à cent quatorze degrés cinquante minutes de Longitude, Oueſt d'Acapulco. Sa longueur eſt d'environ douze miles, & ſa largeur, d'environ la moitié. Elle s'étend, du Sud-Sud-Oueſt, au Nord-Nord-Eſt. Le terrain en eſt ſec, & un peu ſabloneux; ce qui rend le gazon des Prés & des Bois plus fin & plus uni qu'il n'eſt ordinairement dans les Climats chauds; le Pays s'élève inſenſiblement depuis l'Aiguade des Anglois, juſqu'au milieu de l'Iſle: mais avant que d'arriver à ſa plus grande hauteur, on trouve pluſieurs Clarières en pente douce, couvertes d'un treſle fin, qui eſt entremelé de différentes Sa Deſcription.

ANSON. 1742. ſortes de fleurs, & bordées de beaux Bois, dont les arbres portent d'excellens fruits. Le terrain des Plaines eſt fort uni, & les Bois ont peu de broſſailles. Ils ſont terminés auſſi nettement, dans les endroits qui touchent aux Plaines, que ſi la diſpoſition des arbres étoit l'ouvrage de l'Art. Ce mêlange, joint à la variété des Collines & des Vallons, forme une infinité de vûes charmantes. Les animaux, qui pendant la plus grande partie de l'année ſont les ſeuls maîtres de ce beau ſéjour, font partie de ſes charmes romaneſques, & ne contribuent pas peu à lui donner un air de merveilleux. On y voit quelquefois des milliers de bœufs paître enſemble, dans une grande prairie; ſpectacle d'autant plus ſingulier, que tous ces animaux ſont d'un véritable blanc de lait, à l'exception des oreilles, qu'ils ont ordinairement noires. Quoique l'Iſle ſoit déſerte, les cris continuels & la vûe d'un grand nombre d'animaux domeſtiques, qui courent en grand nombre dans les Bois, excitent des idées de Fermes & de Villages. Les bœufs ſont ſi peu farouches, qu'ils ſe laiſſent d'abord approcher. M. Anſon en fit tuer quelques-uns, à coups de fuſil; mais d'autres raiſons l'ayant enſuite obligé de ménager ſa poudre, on les prenoit aiſément à la courſe. La chair en eſt bonne, & facile à digérer. On n'avoit pas plus de peine à prendre la volaille, qui eſt auſſi d'un excellent goût. A peine s'éloignoit-elle de cent pas, du premier vol; & cet effort la fatiguoit, juſqu'à ne pouvoir s'élever une ſeconde fois dans l'air. Les Anglois trouvèrent, dans les Bois, une grande quantité de cochons ſauvages, qui furent pour eux un mets exquis: mais ces animaux étoient ſi féroces, qu'il fallut employer, pour les prendre, quelques grands chiens qui étoient venus dans l'Iſle avec le détachement Eſpagnol, & qui étoient déja dreſſés à cette chaſſe. Elle fut ſanglante. Les cochons, preſſés dans leur retraite, ſe défendirent ſi furieuſement, qu'ils déchirèrent pluſieurs chiens.

LOIN de trouver de l'exagération dans le récit du Sergent Eſpagnol, les Anglois admirèrent l'abondance de cocos, de goyaves, de limons & d'oranges, dont les Bois étoient remplis. Le fruit à pain, qui porte le nom de *Rima*, dans ces Iſles, leur parut préférable au pain même. Ce fruit, dont la deſcription n'eſt pas exacte dans le Journal de Dampier (*n*), croît ſur un arbre, qui s'élève aſſez haut, & qui, vers le ſommet, ſe diviſe en grandes & longues branches. Les feuilles ſont d'un beau verd foncé; [elles ont les bords dentelés] & leur longueur eſt d'un pied à dix-huit pouces. Le fruit croît indifféremment dans toutes les parties des branches. Sa figure eſt plutôt ovale que ronde, & de ſept ou huit pouces de longueur. Il eſt revêtu d'une épaiſſe & forte écorce. Chaque fruit vient ſéparément. On ne le mange que dans toute ſa groſſeur, mais lorſqu'il eſt verd encore, & dans cet état, il ne reſſemble pas mal, en goût comme en ſubſtance, à un cul d'artichaud. En meuriſſant tout-à-fait, il devient mou, jaune, d'un goût doucereux & d'une odeur agréable, qui tient un peu de celle d'une pêche mure: mais on prétend qu'alors il eſt aſſez mal ſain, pour cauſer la dyſſenterie (*o*). Outre ces fruits, l'Iſle avoit des melons d'eau, de la

(*n*) Voyez ci-deſſus, pag. 10. R. d. E. (*o*) *Ibidem*, Tome III, pag. 52. & précédentes.

Digitized by Google

VUE V.

GEZIGT VNIAN.

la dent de lion, de la menthe, du pourpier, du cochlearia & de l'oſeille, que les Anglois dévorèrent, avec l'avidité que la Nature excite pour ces rafraîchiſſemens, dans ceux qui ſont attaqués du ſcorbut. Deux grands Lacs d'eau douce offroient une multitude de canards, de ſarcelles, de corlieux, & de pluviers ſifflans. ANSON. 1742.

L'Iſle de Tinian étoit autrefois habitée.

Il doit paroître étrange, qu'un lieu, ſi favoriſé du Ciel, ſoit entièrement déſert, ſur-tout à ſi peu de diſtance de quelques autres Iſles, qui doivent en tirer une partie de leur ſubſiſtance. Mais les Anglois apprirent qu'il n'y avoit pas cinquante ans qu'il étoit encore peuplé. Tinian contenoit plus de trente mille ames (*p*), lorſqu'une maladie épidémique en ayant emporté une grande partie, les Eſpagnols forcèrent le reſte de paſſer dans l'Iſle de Guam, qui avoit ſouffert les mêmes pertes, & de s'y établir pour remplacer les Morts: mais, après cette tranſmigration, la plûpart tombèrent dans une mortelle langueur, & périrent de chagrin d'avoir quitté leur Patrie. Ce récit des Priſonniers fut confirmé par la vûe de pluſieurs ruines, qui prouvoient aſſez que l'Iſle avoit été fort peuplée. Elles conſiſtent preſque toutes en deux rangs de piliers, de figure pyramidale, qui ont pour baſe un quarré, & qui ſont entr'eux à la diſtance d'environ ſix pieds. Chaque rang eſt ſéparé de l'autre, par le double de cet eſpace. La baſe des piliers eſt de cinq pieds quarrés, & leur hauteur de treize. Ils ſe terminent tous par un demi globe, à ſurface plate; & toute la maſſe, c'eſt-à-dire les piliers & les demi-globes, eſt de ſable & de pierre, cimentés enſemble & revêtus de plâtre (*q*). Ces monumens, ſuivant le témoignage des Priſonniers, ſont les reſtes de pluſieurs Monaſtères Indiens. Avec tous ces avantages, les vents frais, qui ſoufflent continuellement dans l'Iſle, & les pluyes, quoique rares & courtes, dont elle eſt quelquefois abreuvée, y rendent l'air extrêmement ſain. Mais elle a peu d'eau courante. Les anciens Habitans avoient ſuppléé à ce défaut, par un grand nombre de puits, qu'on trouve par-tout, aſſez près de la ſurface. On y voit auſſi de grandes pièces d'excellente eau dormante, qui paroiſſent formées par des ſources. La principale incommodité de Tinian vient d'une infinité de moucherons, & d'autres inſectes, tels que des millepedes & des ſcorpions. On y eſt tourmenté auſſi par des tiques, qui s'attachent aux hommes comme aux bêtes, & qui cachant leur tête ſous l'épiderme, y cauſent une douloureuſe inflammation.

Ruines que les Anglois y trouvèrent.

Quelle eſt ſon eau.

Inſectes incommodes.

Les Anglois trouvoient cette peine legère, en la comparant à toutes les douceurs de l'Iſle. Mais ils ignoroient que le mouillage n'y étant pas ſûr, dans certaines ſaiſons, ils étoient menacés du plus terrible accident qu'ils euſſent à redouter. La meilleure ſituation, pour les Vaiſſeaux conſidérables, eſt au Sud-Oueſt de l'Iſle. C'étoit dans cette partie que le *Centurion* avoit jetté l'ancre ſur vingt-deux braſſes d'eau, vis-à-vis d'une Baye ſablo-neu-

Le mouillage n'y eſt pas ſûr.

(*p*) Voyez, ci-deſſus, la Deſcription générale des Iſles Marianes.

(*q*) Pag 58 & précédentes. L'Auteur donne la figure de ces piliers.

Nota. Cette figure ſemble mériter place ici, parcequ'elle eſt fort belle, & que d'ailleurs on y a repréſenté, au milieu, l'Arbre du Fruit à pain, dont on donne, dans la page précédente, une deſcription exacte. R. d. E.

ANSON. 1742.

neuſe, à un mile & demi du rivage (r). Le fond de cette Rade eſt rempli de rochers de corail, fort pointus, qui depuis le milieu de Juin, juſqu'au milieu d'Octobre, expoſent un Bâtiment à de grands dangers. Cette Saiſon eſt celle de la Mouſſon de l'Oueſt. Auſſi long-tems qu'elle dure, le vent, vers le tems de la pleine Lune, & ſur-tout dans celui de la nouvelle, eſt ordinairement ſi variable, qu'il fait quelquefois le tour du Compas. Il ſouffle alors avec tant de violence, qu'on ne peut ſe fier aux plus gros cables; & le péril augmente encore par la rapidité du flux, qui porte au Sud-Eſt, entre l'Iſle de Tinian & celle d'Agnigan. Pendant les huit autres mois, c'eſt-à-dire, depuis le milieu d'Octobre juſqu'au milieu de Juin, le tems eſt égal & conſtant (s).

Triſte expérience qu'en firent les Anglois.

CES connoiſſances manquoient aux Anglois. Après s'être occupés à radouber leur Vaiſſeau, ils donnèrent tous leurs ſoins aux Malades, qui commençoient à ſe rétablir heureuſement. M. Anſon, attaqué lui-meme du ſcorbut, s'étoit fait dreſſer une tente ſur le rivage, où il vivoit ſans défiance. Cependant, comme on n'étoit pas loin de la nouvelle Lune de Septembre, une prudence néceſſaire, dans la Mouſſon de l'Oueſt, lui fit ordonner, pour la ſûreté du Vaiſſeau, que le bout des cables fût garni des chaînes des grapins, dans l'endroit où il tient aux ancres. Il les fit meme revêtir, à trente braſſes depuis les ancres, & à ſept depuis les écubiers, d'une bonne hanſière, de quatre pouces & demi de circonférence. A ces précautions, on ajoûta celle d'abbaiſſer entièrement la grande vergue & la vergue de miſaine, pour laiſſer au vent moins de priſe ſur le Vaiſſeau.

Leur Vaiſſeau eſt jetté en Mer par une tempête.

LA nouvelle Lune arriva le 18. Ce jour & les trois ſuivans ſe paſſèrent ſans diſgrace; & quoique le tems fût orageux, on ſe repoſoit ſur des meſures auxquelles il ne paroiſſoit rien manquer: mais le 22, un vent d'Eſt, qui s'éleva tout-d'un-coup, avec une impétuoſité ſurprenante, rompit tous les cables & jetta le Vaiſſeau en Mer (t). La nuit devint fort noire, & l'orage ne fit que redoubler. Il étoit accompagné d'un bruit épouvantable de tonnerre & de pluye. On n'entendit pas meme les ſignaux de détreſſe, auxquels on devoit ſuppoſer que *Saumarez*, qui commandoit à bord, auroit recours. On ne vit aucun feu, pour avertir ceux qui étoient à terre. M. Anſon, la plûpart des Officiers, & une grande partie de l'Equipage, au nombre de cent treize perſonnes, ſe trouvèrent privés, ſans le ſçavoir encore, de l'unique moyen qui leur reſtoit pour ſortir de l'Iſle. Mais c'eſt dans les termes de l'Auteur, qu'il faut repréſenter leur ſituation.

Etat de ceux qui ſe trouvoient dans l'Iſle.

„ A la pointe du jour, lorſqu'ils remarquèrent, du rivage, que le Vaiſ-

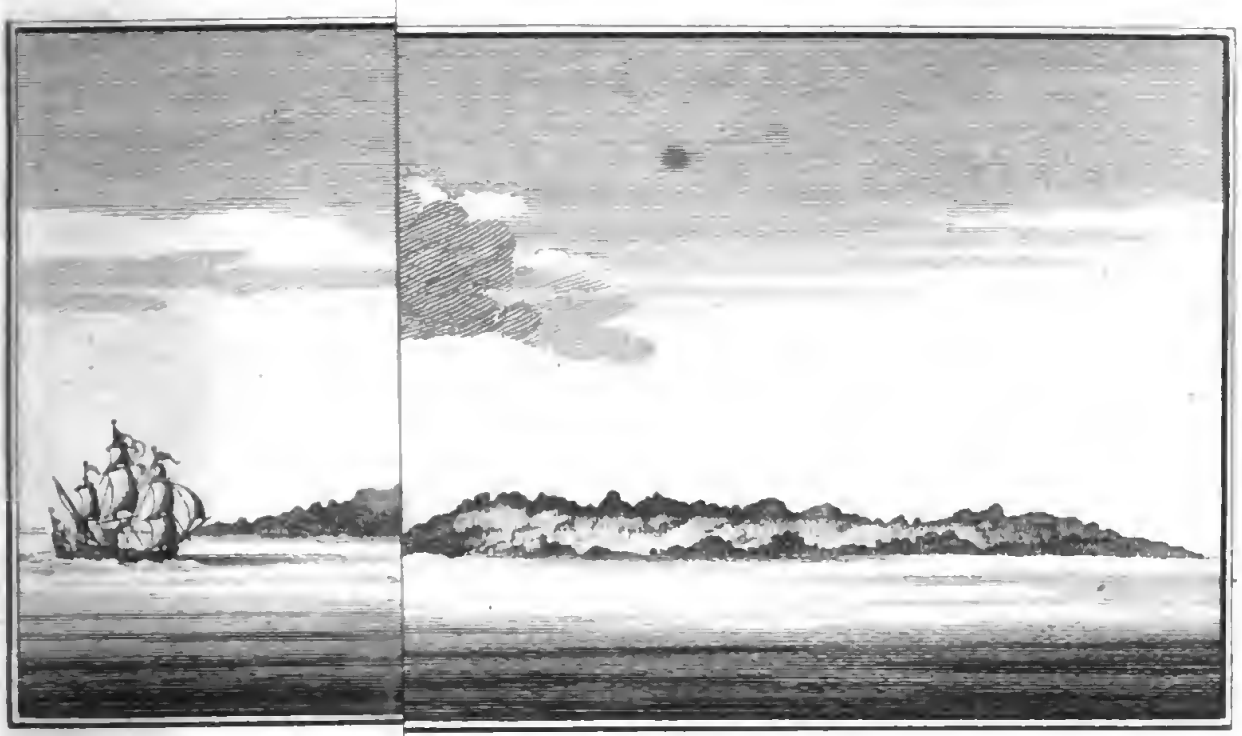
„ ſeau

(r) Le Bane, qui ſert de lieu d'ancrage, a beaucoup de pente, & court Sud-Oueſt, ſans avoir d'autres Bas-fonds qu'une ſuite de rochers au-deſſus de l'eau, éloignée du Rivage d'environ un demi mile, & qui laiſſe un paſſage étroit, que les Chaloupes doivent ſuivre pour ſe rendre dans la petite Baye ſabloneuſe; le ſeul endroit où il leur ſoit poſſible d'aborder. On joint ici la Vûe de ce côté du Sud-Oueſt de l'Iſle, où (a) repréſente le Pic de Saypan, qui paroit par deſſus la partie Septentrionale de Tinian, & reſtant au N. N. E. ½ E. Le lieu d'anerage (b), à huit miles de diſtance, eſt encore repréſenté de fort près, dans la partie inférieure de la même Planche, afin qu'on ne s'y trompe pas. R. d. E.

(s) Pag. 64 & précédentes.

(t) Cette tempête eſt décrite fort au long.

1.4.31 336 A



LE Côté du e van het Eiland TINIAN.

VUE an de Rheede van TINIAN.

Digitized by Google

„ ſeau avoit diſparu, leur conſternation fut inexprimable. La plûpart, per- Anson. 1742.
„ ſuadés qu'il avoit péri, ſupplièrent le Chef d'Eſcadre d'envoyer la Cha-
„ loupe faire le tour de l'Iſle, pour chercher les débris. Ceux qui le
„ croyoient capable d'avoir réſiſté à la tempête, n'oſoient ſe flatter qu'il
„ fût jamais en état de regagner l'Iſle; car le vent étoit toûjours à l'Eſt a-
„ vec une extrême violence, & l'on ſçavoit qu'il y avoit trop peu de mon-
„ de à bord, pour lutter contre un tems ſi orageux. Dans l'une & l'autre ſup-
„ poſition, il n'y avoit pour eux aucune eſpérance de quitter l'Iſle de Tinian.
„ Ils ſe trouvoient à plus de ſix cens lieues de Macao, Port le plus voiſin
„ pour leur Nation. Ils n'avoient pas d'autre reſſource que la petite Barque
„ Eſpagnole, d'environ quinze tonneaux, dont ils s'étoient ſaiſis, & qui
„ ne pouvoit contenir le quart de leur nombre. Le hazard de quelque Vaiſ-
„ ſeau ami, qui relâchât dans l'Iſle, étoit ſans aucune vraiſemblance. Peut-
„ être le *Centurion* étoit-il le premier Bâtiment Européen qui en eut appro-
„ ché. Il ne falloit pas eſpérer, de pluſieurs ſiécles, les accidens qui l'y
„ avoient conduit. Il ne leur reſtoit donc que la triſte attente, de paſſer
„ le reſte de leurs jours dans cette Iſle. Encore n'étoit-ce pas leur plus
„ grande crainte. Ils devoient appréhender que le Gouverneur de Guam,
„ inſtruit de leur malheur, n'envoyât contr'eux toutes ſes forces; & le
„ plus favorable traitement, qu'ils puſſent enviſager, étoit de paſſer tou-
„ te leur vie dans les chaînes. Peut-être même avoient-ils à redouter une
„ mort infâme, en qualité de Pirates; car leur Commiſſion étoit à bord du
„ Vaiſſeau.

„ Quoique ces cruelles idées fiſſent une juſte impreſſion ſur le Chef
„ d'Eſcadre, il prit un air ferme & tranquille. Ses premières réflexions
„ étoient tombées ſur les moyens de ſe délivrer d'une ſituation ſi deſeſpé-
„ rée. Il communiqua, aux plus intelligens de ſa Troupe, un plan, qu'il
„ jugea poſſible; & le voyant confirmé de leur approbation, il aſſembla
„ tous les autres, pour leur repréſenter, qu'il y avoit peu d'apparence que
„ le *Centurion* fût ſubmergé; que s'ils conſidéroient avec attention la force
„ d'un tel Vaiſſeau, ils conviendroient qu'il étoit capable de ſoûtenir les
„ plus fortes tempêtes; que peut-être reparoîtroit-il dans peu de jours;
„ mais que dans la ſuppoſition la moins favorable, on devoit juger qu'il
„ auroit été jetté aſſez loin de l'Iſle pour ſe trouver dans l'impoſſibilité d'y
„ retourner, & qu'il auroit pris la route de Macao: que pour ſe préparer
„ néanmoins à toute ſorte d'événemens, on pouvoit s'occuper des moyens
„ de ſortir de l'Iſle; qu'il en avoit déja trouvé un, qui conſiſtoit à ſcier en
„ deux la Barque Eſpagnole, pour l'allonger de douze pieds; ce qui ſe-
„ roit un Bâtiment d'environ quarante tonneaux, & capable de les tranſ-
„ porter tous à la Chine; que les Charpentiers, qu'il avoit conſultés ſur
„ cette entrepriſe, lui en promettoient le ſuccès, & qu'il ne demandoit que
„ les efforts réunis de l'Aſſemblée. Il ajoûta, qu'il vouloit partager le tra-
„ vail avec eux; & qu'il n'exigeoit rien d'autrui, dont il ne fût prêt à
„ donner l'exemple: mais qu'il étoit important de ne pas différer l'ouvra-
„ ge, & de ſe perſuader même que le *Centurion* ne pouvoit revenir, par-
„ cequ'en ſuppoſant ſon retour, il n'en réſulteroit pas d'autre inconvénient,
„ que l'inutilité du travail; au-lieu que s'il ne reparoiſſoit pas, leur infor-

ANSON. 1742. „ tune & la ſaiſon exigeoient d'eux toute la diligence, & par conſéquent „ toute l'activité poſſible.

„ CE diſcours releva leur courage; mais il ne produiſit pas d'abord tout „ l'effet que leur Chef en avoit attendu. La reſſource même, qu'il leur „ offroit, diminuant leur premier effroi, ils commencèrent à ſe flatter que „ le retour du *Centurion* les diſpenſeroit d'un travail pénible, auquel ils „ auroient toûjours le pouvoir de revenir. Cependant quelques jours d'une „ vaine attente, leur ayant été l'eſpérance de revoir le Vaiſſeau, ils ſe li- „ vrèrent avec ardeur au projet de leur délivrance. Si l'on conſidère com- „ bien ils étoient mal pourvûs de tout ce qui étoit néceſſaire à l'exécution, „ il paroîtra ſurprenant, que M. Anſon pût ſe promettre, non-ſeulement „ d'allonger la Barque, mais de l'avitailler, & de la mettre en état de par- „ courir un eſpace de ſix ou ſept cens lieues, dans des Mers qui lui étoient „ inconnues". Auſſi croit-on devoir ici ce détail de quelques circonſtances, qui feront admirer l'induſtrie des gens de Mer.

„ PAR un bonheur, dont les Anglois remercièrent la Fortune, les Char- „ pentiers étoient à terre avec leurs caiſſes d'inſtrumens, lorſque le Vaiſ- „ ſeau fut jetté en Mer. Le Serrurier s'y trouvoit auſſi, avec ſa forge & „ quelques outils; mais ſes ſoufflets étoient reſtés à bord. Le premier ſoin „ fut d'en fabriquer une paire. On manquoit de cuir; mais on y ſuppléa „ par des peaux. Les Indiens, ou les Eſpagnols, avoient laiſſé un amas „ de chaux, dont on ſe ſervit pour tanner quelques peaux de bœufs. Les „ ſoufflets, dont le tuyau fut un canon d'arme à feu, n'eurent pas d'autre „ défaut que la mauvaiſe odeur d'un cuir mal préparé.

„ PENDANT que le Forgeron s'occupoit de ſon travail, d'autres abat- „ toient des arbres, & ſcioient des planches. M. Anſon mit la main „ à cet ouvrage, qui étoit le plus pénible. Comme on n'avoit ni aſſez de „ poulies, ni la quantité néceſſaire de cordages pour hâler la Barque à ter- „ re, on propoſa de la mettre ſur des rouleaux. La tige des cocotiers, é- „ tant ronde & fort unie, parut propre à cet uſage. On abattit quelques- „ uns de ces arbres, aux bouts deſquels on pratiqua des ouvertures pour rece- „ voir des barres. Dans le même-tems, on creuſa un Baſſin ſec, où l'on „ fit entrer la Barque, par un chemin fait exprès depuis la Mer juſqu'au „ Baſſin. D'un autre côté, on tuoit des bœufs, & l'on amaſſoit toutes ſor- „ tes de proviſions. Après avoir déliberé ſur ce qui pouvoit être employé „ à l'équipement de la Barque, on trouva que les tentes, qui étoient à ter- „ re, & les cordages, que le *Centurion* avoit laiſſés par hazard, pourroient „ ſuffire, avec les voiles & les agrets de la Barque même. Comme on avoit „ quantité de ſuif, on réſolut de le mêler avec de la chaux, & de ſuiver la „ Barque de ce mêlange.

„ IL reſtoit l'embarras de ſe procurer les vivres néceſſaires, pour un „ long Voyage. On n'avoit, à terre, ni biſcuit, ni aucune ſorte de grain. „ Le fruit à pain en avoit tenu lieu, depuis qu'on étoit dans l'Iſle de Ti- „ nian; mais il ne pouvoit ſe conſerver en Mer. Quoiqu'on eût aſſez de „ bétail en vie, on n'avoit pas de ſel pour le ſaler; & dans un climat ſi „ chaud, le ſel n'auroit pas pris. On réſolut enfin de prendre à bord autant „ de noix de cocos qu'il ſeroit poſſible, & de ſuppléer au pain par du riz.

„ L'Iſle

„ L'Iſle fourniſſoit des cocos. Pour ſe procurer du riz, on réſolut d'atten- Anson. 1742.
„ dre que la Barque fût achevée, & de tenter une expédition entre l'Iſle de
„ *Rota*, où l'on ſçavoit que les Eſpagnols ont de grandes Plantations, con-
„ fiées au ſoin des Habitans Indiens. Mais cette entrepriſe ne pouvant être
„ exécutée que par la force, on examina ce qu'il y avoit de poudre à terre.
„ Il ne s'en trouva malheureuſement que pour quatre-vingt-dix coups de
„ fuſil; foible reſſource pour des gens qui devoient être privés, pendant
„ plus d'un mois, de pain & de tout ce qui pouvoit en tenir lieu, s'ils ne
„ s'en procuroient par les armes.

„ Mais on a mis, au dernier rang, le plus cruel de tous les embarras,
„ celui, qui, ſans un concours d'accidens fort ſinguliers, auroit rendu le
„ départ de la Barque abſolument impoſſible. Après avoir réglé tout ce qui
„ regardoit ſa fabrique & ſon équipement, il étoit aiſé de calculer, à-peu-
„ près, dans quel tems l'ouvrage ſeroit achevé. Enſuite, on devoit natu-
„ rellement conſidérer le cours qu'il falloit ſuivre, & la terre où l'on devoit
„ aborder. Ces idées menèrent les Officiers à la fâcheuſe réflexion qu'ils
„ n'avoient, dans l'Iſle, ni Bouſſole ni Quart-de-Cercle. Il s'étoit déja
„ paſſé huit jours, ſans aucune reſſource pour cette diſgrace; lorſqu'en
„ fouillant dans une caiſſe, qui appartenoit à la Barque Eſpagnole, on y
„ trouva une petite Bouſſole, qui ne valoit guères mieux que celles qui ſer-
„ vent de jouet aux Ecoliers, mais qui n'en fut pas moins regardée com-
„ me un tréſor ineſtimable. Peu de jours après, on eut le bonheur de
„ trouver, ſur le Rivage, un Quart-de-Cercle, qui avoit appartenu à quelque
„ Mort de l'Equipage. On s'apperçut, à la vérité, que les pinules y man-
„ quoient, ce qui le rendoit inutile; mais un Matelot ayant tiré par hazard
„ la layette d'une vieille table, que les flots avoient pouſſée à terre, y
„ trouva quelques pinules, qui convenoient fort bien au Quart-de-Cercle,
„ & qui ſervirent ſur le champ à déterminer, avec aſſez de préciſion, la
„ Latitude de Tinian. Le travail, animé par toutes ces faveurs de la For-
„ tune, avança ſi heureuſement, que le 9 d'Octobre, on ſe crut aſſez maî-
„ tre de l'exécution pour en régler la durée; & le départ fut fixé au 5 de
„ Novembre (v)".

Heureux retour du Centurion.

Mais l'embarras des Anglois devoit finir plutôt, & par une concluſion plus heureuſe. Deux jours après, un Matelot, qui ſe trouvoit ſur une hauteur, au milieu de l'Iſle, apperçut le *Centurion* dans l'éloignement. Il ſe mit à courir vers le Rivage, en criant de toute ſa force, *le Vaiſſeau, le Vaiſſeau.* Ceux qui l'entendirent, jugeant par la manière, dont cette nouvelle étoit annoncée, qu'elle devoit être vraye, la portèrent avec le même empreſſement au Chef d'Eſcadre. Il étoit dans l'ardeur du travail. Un bonheur, qu'il eſpéroit ſi peu, lui fit jetter ſa hache; „ & ſa joye, ſui-
„ vant l'expreſſion de l'Auteur, parut altérer pour la première fois cette
„ parfaite égalité d'ame, qu'il avoit conſervée juſqu'alors. Tout le monde
„ l'accompagna juſqu'au Rivage, avec des tranſports qui approchoient de
„ la

(v) Pag. 101 & précédentes.

ANSON. 1742. „ la frénesie, pour se repaître d'un spectacle dont on s'étoit cru privé „ pour jamais (x)".

Ses souffrances pendant dix-neuf jours.

L'ABSENCE du *Centurion* avoit duré dix-neuf jours, pendant lesquels il avoit éprouvé toutes les horreurs d'un impitoyable Elément. Il avoit d'abord été poussé vers l'Isle d'Agnigan, au risque de s'y briser mille fois dans l'obscurité des ténèbres. Ensuite, les Courans l'avoient fait dériver plus de quarante lieues à l'Oueſt, d'où il n'étoit revenu, à la vûe de Tinian, qu'avec des peines & des fatigues incroyables. La perte de sa double Chaloupe, qui s'étoit brisée, dès la première nuit, contre le bordage, jetta M. Anson dans un extrême embarras. Il fut obligé de faire transporter toutes les futailles sur des radeaux; & de furieux coups de vent l'exposèrent à de nouvelles allarmes. [Le Vaisseau fut même jetté une seconde fois en Mer; mais le Chef d'Escadre se trouvoit à bord, avec les principaux Officiers. Il restoit à terre soixante-dix hommes, dont une partie revinrent bien-tôt sur les deux Canots. Le tems étant plus favorable, au bout de cinq jours, les autres se virent délivrés de la crainte qu'ils avoient encore eue, d'être abandonnés dans cette Isle déserte. Dans cet intervalle, la Barque Espagnole, unique objet de leurs dernières espérances, avoit subi une nouvelle métamorphose. Ceux qui étoient restés à terre, jugeant que le travail d'allonger cette Barque, seroit aussi excessif qu'inutile, vû leur petit nombre, avoient résolu d'en rejoindre les deux pièces, & de la remettre dans son premier état. L'ouvrage avançoit déja, & ils en seroient venus à bout, si le retour du Vaisseau ne l'eut fait abandonner.] Cependant on parvint à charger autant de provisions, que l'Isle pût en fournir; & le 21 d'Octobre, on fut en état de mettre à la voile (y).

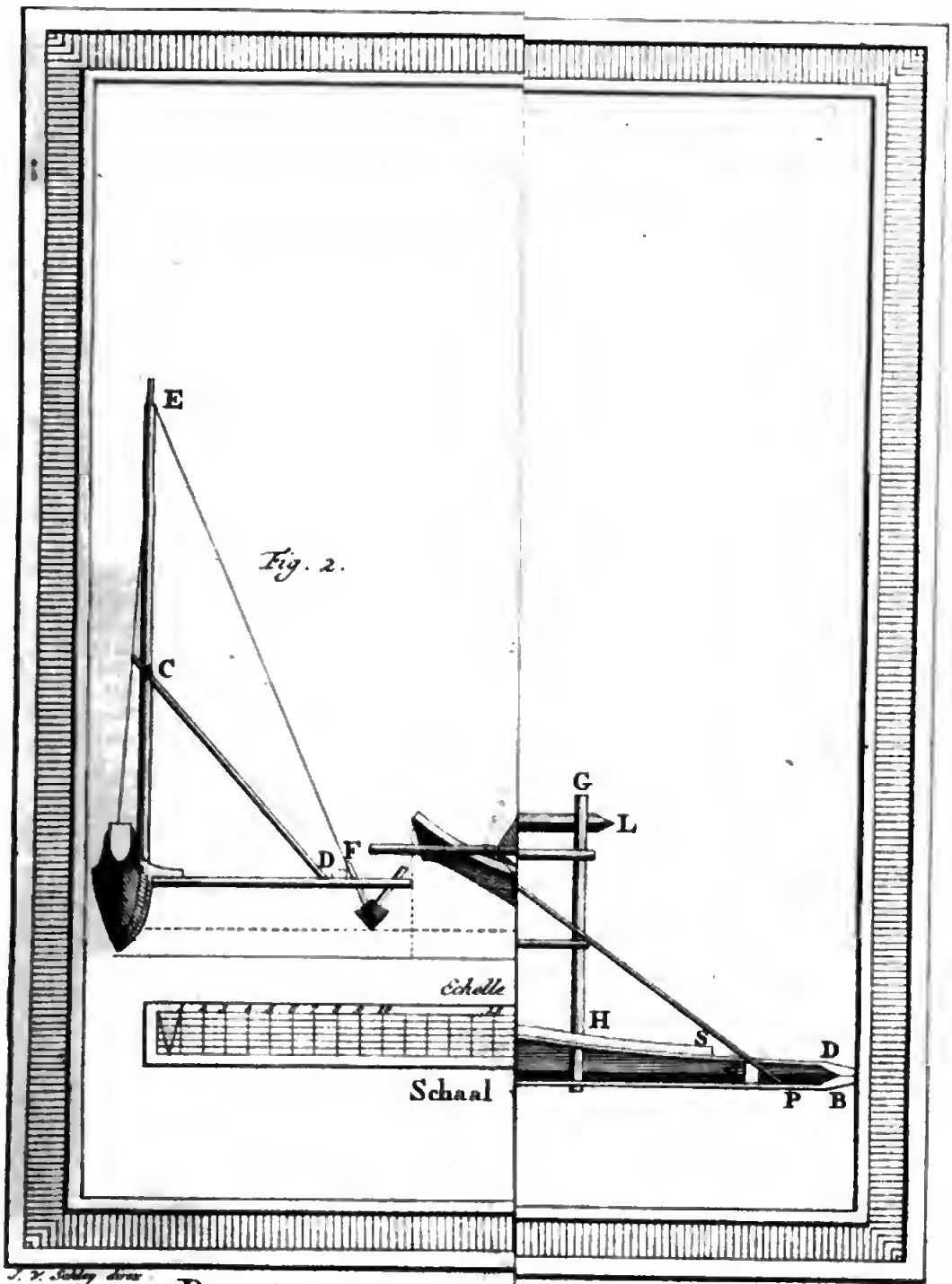
LA

(x) Pag. 102.

(y) L'Auteur donne ici une courte Description des Isles Marianes, mais qui n'ajoûte rien à celle qu'on a lûe dans l'Article particulier de ces Isles. Voyez, ci-dessus.

Nota On en doit excepter quelques éclaircissemens sur l'Etablissement Espagnol de l'Isle principale. Cette Isle, qui a trente lieues de tour, au rapport des Espagnols, est peuplée de quatre mille ames, dont le quart habite la Ville de *St. Ignatio de Agand*, Capitale & Résidence du Gouverneur. Ses maisons en sont belles & bâties de pierre & de bonne charpente. Ce Poste est deffendu par deux Forts, situés sur le Rivage, l'un, qui s'appelle le *Château de St. Angelo*, deffend la Rade. L'autre, nommé *St. Louis*, à quatre lieues au Nord-Est du premier, deffend une autre petite Rade. Ils sont peu considérables, n'étant garnis que de cinq pièces de huit. Outre ces deux Forts, il y a encore une Batterie de cinq pièces, sur une éminence voisine de la Mer. La Garnison Espagnole consiste en trois Compagnies d'Infanterie, de quarante à cinquante hommes chacune. Ce sont toutes les Troupes sur lesquelles le Gouverneur peut compter; car les Indiens sont même desarmés.

Ces Peuples sont bien faits, courageux, & très-ingenieux, à en juger par quelques-uns de leurs ouvrages. L'Auteur cite leurs *Pros*, dont M. Prevost donne, d'après lui, la figure détachée. Ces Bâtimens, les seuls dont les Marianois se servent depuis des siécles, sont d'une invention qui feroit honneur aux Nations les plus civilisées. On ne peut rien imaginer de plus convenable, pour naviger dans ces Isles, qui sont toutes à-peu-près sous le même Méridien, entre les limites des vents alisés, & où, par conséquent, pour passer de l'une à l'autre, il falloit des Bâtimens propres à recevoir le vent de côté. Ceux-ci répondent parfaitement à cette vûe; La structure en est si simple, & ils sont d'une viteſſe si extraordinaire, qu'ils méritent bien qu'on en fasse une description particulière. Les Espagnols racontent des choses incroyables, pour ceux qui n'ont jamais vû voguer ces Vaisseaux; ils font vingt miles en une heure, d'un vent alisé frais, ainsi que l'Auteur l'a remarqué pendant son séjour à l'Isle de Tinian. Leur con-



BATIMENTS DE RONS.
LIGT VAARDRONES.

La Mouſſon de l'Eſt ſembloit bien fixée. On eut en poupe un vent frais & conſtant, avec lequel on fit d'abord quarante & cinquante lieues par jour. Il reſtoit des craintes pour l'ancienne voye d'eau, qui n'avoit pas été réparée ſi parfaitement, qu'une Mer violente ne pût l'augmenter. Mais tout l'Equi-

Anson. 1742. Les Anglois quittent l'Iſle de Tinian.

conſtruction eſt étrange à tout le reſte du Monde, en fait de Bâtimens de Mer; Tous les autres Vaiſſeaux ont la Proue différente de la Poupe, & les deux côtés ſemblables. Les Pros, au contraire, ont la Proue ſemblable à la Poupe, & les deux côtés différens: Celui qui doit toûjours être au lof, eſt plat; & celui qui doit être ſous le vent, eſt courbe, comme dans les autres Vaiſſeaux. Cette figure, & le peu de largeur de ces Bâtimens, les rendroit fort ſujets à ſombrer ſous voiles, ſans une façon extraordinaire qu'on y ajoûte; c'eſt une eſpèce de Cadre, ajuſtée au côté qui eſt ſous le vent, & qui ſoûtient une poutre creuſée, & taillée en forme de petit Canot; Le poids de ce Cadre ſert à tenir le Pros en équilibre; & le petit Canot, qui eſt au bout, & qui plonge dans l'eau, ſoûtient le Pros, & l'empêche de ſombrer ſous voiles. Le corps du Pros eſt compoſé de deux pièces, qui s'ajoûtent ſuivant la longueur, & qui ſont couſues enſemble avec de l'écorce d'arbres; car il n'entre aucun fer dans cette conſtruction. Le Pros a deux pouces d'épaiſſeur vers le fond; ce qui va en diminuant juſqu'aux bords, qui ne ſont épais que d'un pouce. Les dimenſions de chaque partie, priſes d'un Pros démonté, dont on meſura toutes les pièces, ſe concevront aiſément à l'aide de la Planche.

La Figure 1. repréſente le Pros ſous voile, vû du côté du lof. La Figure 2. le repréſente vû par la Proue; le Cadre & le petit Canot qu'il ſoûtient à ſon extrêmité, eſt du côté qui eſt ſous le vent. La Figure 3. eſt le Plan de tout le Bâtiment: (*A. B.*) eſt le côté du Pros qui eſt au lof; (*C. D.*) le côté qui eſt ſous le vent; (*E. F. G. H.*) eſt le Cadre qui s'étend du même côté; (*K L.*) le petit Canot au bout de ce Cadre; (*M. N. P. Q.*) deux bras, dont l'un vient de la Poupe & l'autre de la Proue, deſtinés à affermir le Cadre; (*R. S.*) une Planche mince placée au côté du Pros qui eſt ſous le vent, pour l'empêcher de puiſer par le haut; c'eſt-là qu'un Indien aſſis, vuide l'eau du fond du Pros, & cette Planche ſert auſſi à y placer des marchandiſes; (*I.*) eſt l'endroit de la pièce du milieu du Cadre où le Mât eſt fixé Ce Mât eſt affermi (*Fig.* 2.) par l'Etançon (*C. D.*), par le Hauban (*E. F.*), & par deux Etais, dont on en voit un (*Fig.* 1.) (*C. D.*) L'autre eſt caché par la Voile. La Voile (*E. F. G.*) (*Fig* 1.) eſt faite de Nattes; le Mât, la Vergue, la Vergue intérieure & le Cadre, ſont de bambous: Le Talon de la Vergue eſt toûjours logé dans un des Creux (*T.*) ou (*V.*) (*Fig.* 3.) ſuivant la bordée que court le Pros. Lorſqu'on veut changer de bordée, on arrive un peu pour avoir le vent en Poupe; alors, en lâchant l'Ecoute, on dreſſe la Vergue, & faiſant courir le Talon le long du côté du lof, on le fixe dans le Creux oppoſé; tandis que la Vergue inférieure, en lâchant l'Ecoute (*M.*) & en hâlant l'Ecoute (*N.*) (*Fig.* 1.) prend une ſituation oppoſée à celle où elle étoit auparavant; ainſi ce qui étoit la Poupe du Pros en devient la Proue, & on a changé de bordée. Quand il eſt néceſſaire de prendre des Ris, ou de ſeſſer la Voile, celà ſe fait en la roulant autour de la Vergue inférieure. Un Pros eſt ordinairement monté de ſix ou ſept Indiens; l'un à la Proue & l'autre à la Poupe: ces deux gouvernent, chacun à ſon tour, par le moyen d'une Pagaye, dont ſe ſert celui qui eſt à la Poupe, ſuivant la bordée que l'on court. Les autres s'occupent à vuider l'eau, qui peut entrer par hazard dans le Vaiſſeau, & à manœuvrer la voile. On voit, par cette deſcription, que ces Pros, vont mieux qu'aucun autre à la voile, avec un vent de côté, & qu'ils ont la commodité d'aller & venir, en changeant ſeulement leur voile, ſans jamais virer de bord; Ils ont auſſi l'avantage d'aller avec une viteſſe bien plus grande qu'un bon voilier qui a le vent en Poupe, & ſouvent plus vite que le vent même. Quelque paradoxe que cette propoſition puiſſe paroître, elle eſt vérifiée par l'expérience des Moulins à vent, dont les ailes ſe meuvent quelquefois plus vite que le vent; avantage que n'auroient pas ceux, dont le mouvement ſeroit horizontal, parceque les ailes de ces derniers ſe derobbent à la viteſſe du vent, à meſure qu'elles tournent plus vite: au-lieu que les Moulins ordinaires ſe mouvant perpendiculairement au courant de l'air, le vent agit ſur leurs ailes dans leur plus violent mouvement, tout comme ſi elles étoient en repos. R. d. E.

ANSON. 1742. l'Equipage étoit dans une ſi parfaite ſanté, qu'il ſe ſoumettoit ſans plaintes & ſans impatience aux travaux de la manœuvre & de la pompe.

Route juſqu'à Macao. LE détail de cette route eſt d'une importance qui ne permet pas d'en rien ſupprimer. Le 3 de Novembre, on découvrit une Iſle, qu'on prit, à la première vûe, pour celle de *Botel-Tobago-Xima:* mais elle parut plus petite qu'on ne la repréſente ordinairement. Une heure après, on en vit une ſeconde, cinq ou ſix miles plus à l'Oueſt; les Cartes & les Journaux de Marine, qu'on avoit à bord, ne faiſant mention d'aucune autre Iſle, à l'Eſt de *Formoſe*, que celle de Botel-Tobago-Xima, l'impoſſibilité où l'on ſe trouvoit de prendre la hauteur à midi, fit craindre que le Vaiſſeau n'eût été pouſſé, par quelque Courant, dans le voiſinage des Iſles de *Bachi*. Une juſte précaution fit amener les voiles pendant la nuit; & l'on demeura dans cette incertitude juſqu'au lendemain, que le jour fit revoir les deux mêmes Iſles. Alors, M. Anſon fit porter à l'Oueſt; & deux heures après, on découvrit la Pointe Méridionale de l'Iſle Formoſe. Cette vûe ne laiſſa plus douter que la ſeconde Iſle ne fût Botel-Tobago-Xima; & la première, un Iſlot, ou un Rocher, ſitué à cinq ou ſix miles [à l'Eſt] de cette Iſle, que les Cartes ni les Journaux n'ont point obſervé.

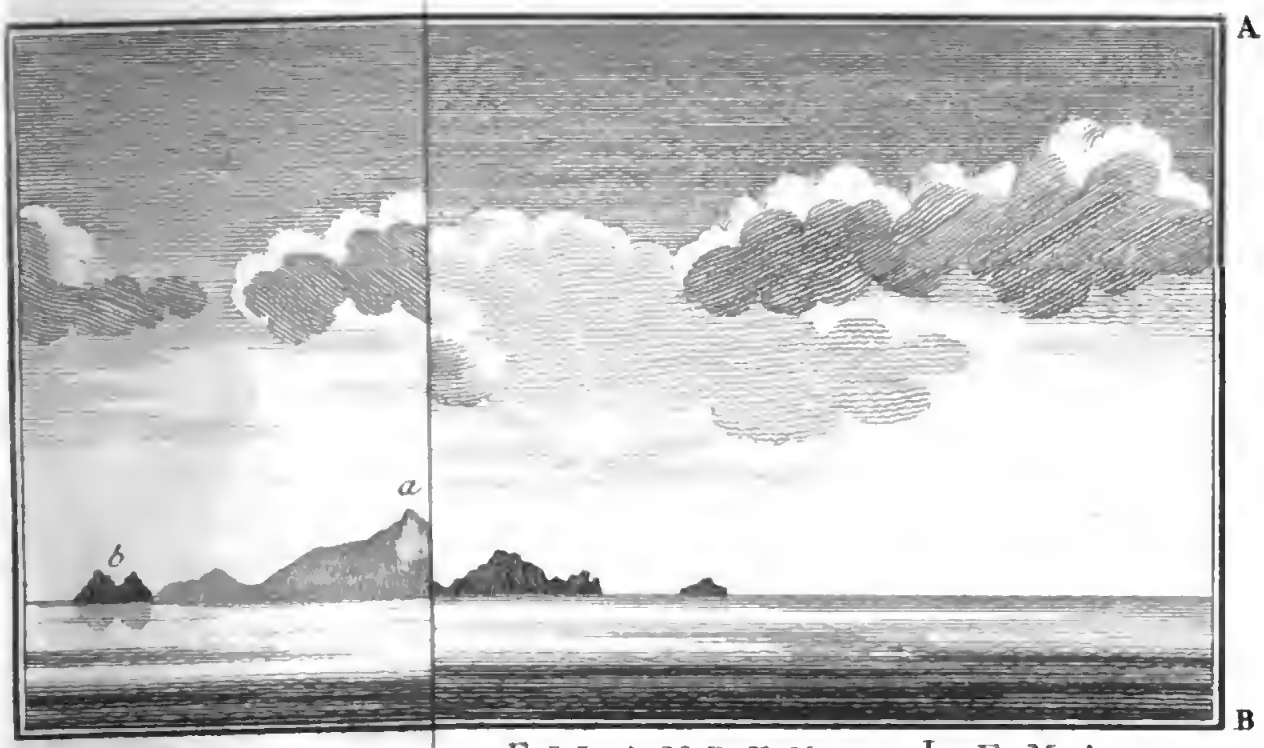
Iſle de Botel-Tobago-Xima.

Rochers de Vele-Rete. EN approchant de l'Iſle Formoſe, on prit le parti de gouverner à l'Oueſt vers le Sud, pour en doubler la Pointe. On eut l'œil ouvert pour découvrir les Rochers de *Vele-Rete*, qu'on n'apperçut qu'à deux heures après midi. On les avoit alors à l'Oueſt-Nord-Oueſt, à trois miles de diſtance, & la Pointe Méridionale de Formoſe reſtoit au Nord [Oueſt] demi-Quart-d'Oueſt, à cinq lieues. Pour ſe garantir de ces Rochers, on porta d'abord au Sud vers l'Oueſt, les laiſſant entre la Terre & le Vaiſſeau. Quoiqu'ils paroiſſent hors de l'eau, de la groſſeur du corps d'un Vaiſſeau, ils ſont environnés de Briſans; & ce qui les rend encore plus dangereux, c'eſt un Bas-fond qui s'étend, depuis cet écueil, l'eſpace d'un mile & demi vers le Sud. Le cours, depuis Botel-Tobago-Xima, eſt Sud-Oueſt vers l'Oueſt; & la diſtance, de treize lieues. Suivant la meilleure eſtime des Anglois, la Pointe Méridionale de Formoſe eſt à vingt [un] degrés cinquante minutes de Latitude Septentrionale, & à vingt-trois degrés cinquante minutes de Longitude Oueſt de Tinian; quoique quelques-uns la mîſſent un degré de plus à l'Oueſt.

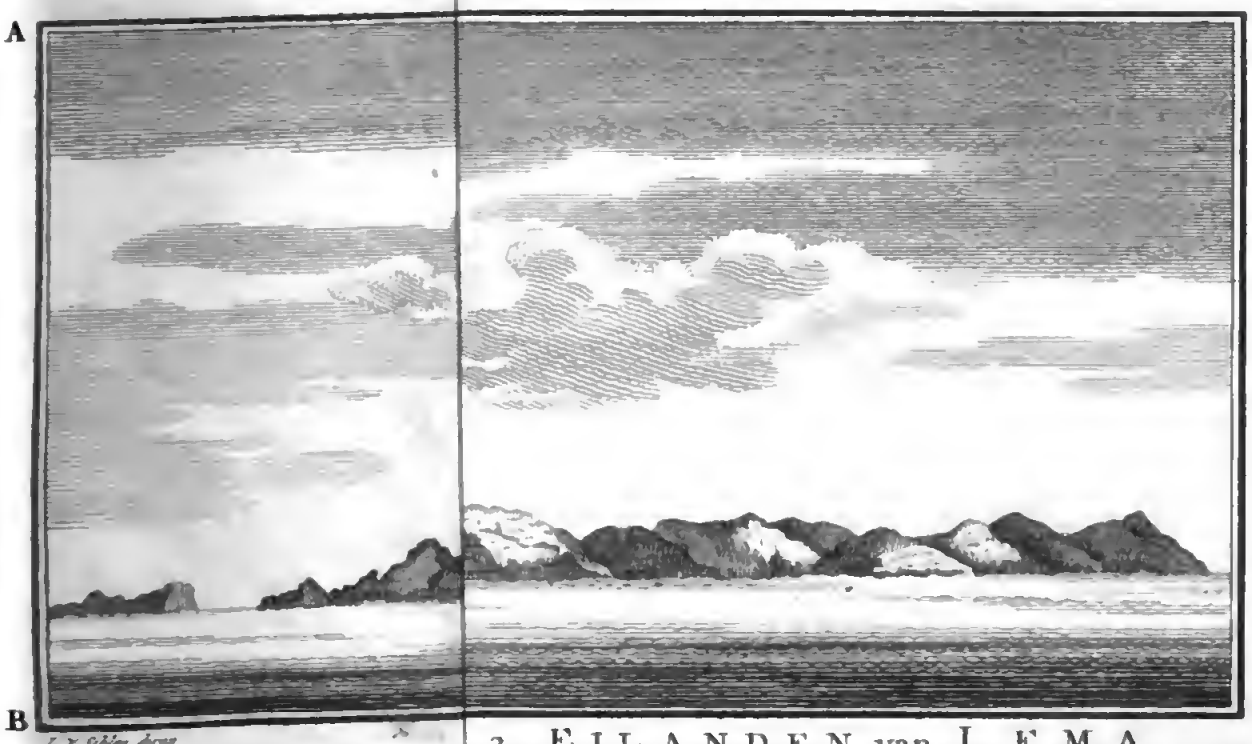
DANS l'empreſſement de relâcher à Macao, on porta, de Formoſe, à l'Oueſt-Nord-Oueſt, & quelquefois plus au Nord, dans la vûe de gagner les Côtes de la Chine à l'Eſt de *Pedro-Blanco*, Rocher qui ſert de guide aux Vaiſſeaux deſtinés pour Macao. On continua le même cours juſqu'à la nuit, pendant laquelle on amena ſouvent pour jetter la ſonde; mais ce ne fut que le 5 de Novembre, à neuf heures du matin, qu'on trouva, ſur quarante-deux braſſes, un fond de ſable gris, mêlé de coquillages. A vingt miles de-là, vers l'Oueſt-Nord-Oueſt, on eut le même fond à trente-cinq braſſes. Enſuite, les profondeurs allèrent en diminuant juſqu'à vingt-cinq; mais, peu après, elles remontèrent ſubitement à trente. On fut d'autant plus ſurpris de ces inégalités, que toutes les Cartes marquent les ſondes fort régulières au Nord de Pedro-Blanco. L'inquiétude fit virer au Nord-Nord-Oueſt.

Inégalité des ſondes.

1.4.31 342A



1. EILANDEN van LEMA.



J. v. Schley deca

2. EILANDEN van LEMA.

Digitized by Google

Oueſt. Après avoir couru trente-cinq miles dans cette direction, les ſondes recommencèrent à diminuer régulièrement juſqu'à vingt-deux braſſes; & l'on eut enfin, vers minuit, la vûe des Côtes de la Chine, au Nord vers l'Oueſt, à quatre lieues de diſtance. On demeura au large pour attendre le jour. ANSON. 1742.

Nombre ſurprenant de Bâteaux de Pêcheurs.

LA ſurpriſe des Anglois fut extrême, au lever du Soleil, de ſe voir au milieu d'un nombre infini de Bâteaux qui couvroient toute la Mer. L'Auteur ne croit point exagerer, en le faiſant monter à ſix mille, dont chacun portoit trois, quatre, ou cinq hommes; mais la plûpart cinq. Cet eſſain de Pêcheurs eſt le même ſur toute cette Côte, juſqu'à Macao. M. Anſon ſe flatta que parmi tant de Marins, il ſe trouveroit un Pilote, qui conſentiroit à ſervir de Guide au Vaiſſeau. Mais il n'y eut point d'offre qui pût en engager un ſeul à venir à bord, ni à donner la moindre inſtruction. Lorſqu'on leur répétoit le nom de Macao, ils préſentoient du poiſſon (*z*) pour ſeule réponſe, ſans marquer la moindre curioſité pour un ſpectacle auſſi nouveau pour eux qu'un grand Vaiſſeau de l'Europe, & ſans ſe détourner un moment de leur travail. Une inſenſibilité, qui s'accordoit ſi peu avec les éloges qu'on a donnés au génie de leur Nation, ne prévint pas les Anglois en leur faveur. M. Anſon fut réduit à ſe conduire par la foible connoiſſance qu'il avoit de leurs Côtes. Il conclut, de la Latitude & de la profondeur de l'eau, qui ne paſſoit point dix-ſept ou dix-huit braſſes, qu'il étoit encore à l'Eſt de Pedro-Blanco (*a*). A deux heures après midi, tandis qu'on portoit à l'Oueſt, ſans ceſſer de voir une multitude de Bâteaux, les Pêcheurs Chinois reçurent le ſignal de la retraite, par un Pavillon rouge qui fut déployé au milieu d'eux, & par le ſon d'un Cornet. Le *Centurion*, continuant ſon cours, dépaſſa deux petits Rochers, qui ſe préſentoient à quatre ou cinq miles de la Côte, & vit arriver la nuit, ſans avoir découvert Pedro-Blanco. Les voiles furent amenées juſqu'au lendemain; & le jour fit découvrir ce Rocher, qui a peu de groſſeur, mais qui eſt aſſez élevé, & qui ne repréſente pas mal un pain de ſucre par ſa figure & ſa couleur. Il eſt à ſept ou huit miles de la Côte. [On le laiſſa entre la Terre & le Vaiſſeau, paſſant à un mile & demi, & continuant toûjours le cours vers l'Oueſt.] Le 7, on apperçut une chaîne d'Iſles, qui s'étend Eſt & Oueſt, & qui porte, comme on l'apprit dans la ſuite, le nom d'*Iſles de Lema*. Elles ſont au nombre de quinze ou ſeize, de différentes grandeurs, ſtériles & couvertes de Rochers. On en découvre quantité d'autres, entre cette chaîne & le Continent (*b*). Quelques Pêcheurs firent ici compren-

Les Anglois prennent fort mauvaiſe idée des Chinois.

Iſles de Lema.

(*z*) Les Anglois ſçurent dans la ſuite que Macao ſignifie *Poiſſon*.

(*a*) L'Auteur croit important d'avertir qu'outre la Latitude de Pedro-Blanco, qui eſt de vingt-deux degrés dix-huit minutes, & la profondeur de l'eau, qui eſt preſque par-tout de vingt braſſes à l'Oueſt de ce Rocher, on peut être aſſuré du lieu où l'on eſt, par la nature du fond. Juſqu'à trente miles de Pedro-Blanco, on trouva toûjours fond de ſable; mais près de ce Rocher, on eut un fond de vaſe molle, qui continua juſqu'à l'Iſle de Macao. Seulement, fort proche & à la vûe de Pedro-Blanco, le fond, dans un petit eſpace, fut de vaſe verdâtre, mêlée de ſable. *Ibid*, pag. 151 & 152.

(*b*) L'Auteur donne ici une Vûe des Iſles de Lema, dans le point où la plus Occidentale de ces Iſles reſte à l'Oueſt-Nord-Oueſt, à un mile & demi de diſtance.

Nota. Nous inſérons cette Vûe, dont (*a*), eſt le grand Ladrone, & (*b*) le Rocher le plus

ANSON. 1742.

prendre, par des ſignes, qu'il falloit tourner autour de la plus Occidentale de ces Iſles (*c*). On ſuivit leur conſeil; & le ſoir, on jetta l'ancre à dix-huit braſſes de profondeur. Le lendemain, un Pilote Chinois vint offrir ſes ſervices en mauvais Portugais. Il demanda trente piaſtres, qui lui furent comptées ſur le champ. On apprit de lui qu'on n'étoit pas loin de Macao; & que la Rivière de Canton, à l'embouchure de laquelle cette Iſle eſt ſituée, avoit alors onze Vaiſſeaux Européens, dont quatre étoient Anglois.

Le Centurion mouille dans la Rade de Macao.

Il conduiſit le Vaiſſeau entre les Iſles de *Bambou* & de *Cabouce*, où l'on trouva douze à quatorze braſſes d'eau; & de-là au Nord vers l'Oueſt, entre un grand nombre d'Iſles, où les ſondes furent à-peu-près les mêmes juſqu'au ſoir, qu'on mouilla ſur dix-ſept braſſes, à une médiocre diſtance de l'Iſle *Lautoun*, la plus grande de celles qui forment une eſpèce de chaîne. A ſept heures du matin, on leva l'ancre; & portant à l'Oueſt-Sud-Oueſt, & Sud-Oueſt vers l'Oueſt, on alla mouiller, trois heures après, dans la Rade de Macao (*d*).

DEPUIS plus de deux ans que les Anglois étoient en Mer, c'étoit la première fois qu'ils ſe voyoient dans un Port ami, & dans un Pays civiliſé, où ils pouvoient ſe promettre toutes les commodités de la vie, & tous les ſecours néceſſaires à leur Vaiſſeau. L'Auteur donne une legère idée de l'état où ils trouvèrent la Ville Portugaiſe de Macao. „ Cette Ville, dit-il, „ autrefois très-riche, très-peuplée, & capable de ſe défendre contre les „ Gouverneurs Chinois de ſon voiſinage, eſt extrêmement déchûe de ſon „ ancienne ſplendeur. Quoiqu'elle continue d'être habitée par des Portu- „ gais, & commandée par un Gouverneur, que le Roi de Portugal nomme, „ elle eſt à la diſcrétion des Chinois, qui peuvent l'affamer & s'en rendre „ maîtres. Auſſi le Gouverneur Portugais ſe garde-t-il ſoigneuſement de „ les choquer (*e*)".

Etat préſent de cette Ville.

LA Rivière de Canton, ſeul Port de la Chine, qui ſoit aujourd'hui fréquenté par les Européens, eſt un lieu de relâche, plus commode que Macao; mais les uſages de la Chine, à l'égard des Etrangers, n'étant établis que pour des Vaiſſeaux Marchands, M. Anſon craignit d'expoſer la Compagnie Angloiſe des Indes à quelque embarras, de la part du Gouvernement de Canton, s'il prétendoit en être traité ſur un autre pied que les Commandans des Navires de Commerce. Cette conſidération, qui l'obligeoit de relâcher à Macao, le porta auſſi à députer un de ſes Officiers au Gouverneur Portugais,

plus Occidental de Lema. La partie inférieure de la Planche n'eſt que la continuation de la partie ſupérieure, & $\frac{A}{B}$ & $\frac{A}{B}$, doivent s'appliquer l'un à l'autre. R. d. E.

(*c*) Son Rocher le plus Occidental eſt une très-bonne marque de reconnoiſſance pour ceux qui viennent de l'Eſt. Il eſt à vingt & un degrés cinquante-deux minutes de Latitude Nord; au Sud, ſoixante-quatre degrés vers l'Oueſt, de Pedro-Blanco, à vingt & une lieue de diſtance. Il faut le laiſſer à ſtribord. On peut en approcher juſqu'à un demi mile, où l'on trouve dix-huit braſſes d'eau; alors il faut porter au Nord vers l'Oueſt, demi-Quart à l'Oueſt, pour embouquer le Canal entre les Iſles de Cabouce & de Bambou. *Ibid.*, pag 158 & 159.

(*d*) Sur cinq braſſes d'eau; la Ville demeurant à l'Oueſt vers le Nord, à trois lieues de diſtance; la Pointe de Lantoun à l'Eſt vers le Nord, & le grand Ladrone au Sud vers l'Eſt; l'un & l'autre de ces deux endroits à la diſtance d'environ cinq lieues. *Pag.* 158.

(*e*) *Ibid.*, pag. 160.

Digitized by Google

tugais, pour lui demander ſes avis ſur la conduite qu'il devoit tenir avec les Chinois. La principale difficulté regardoit les droits qu'on fait payer à tous les Vaiſſeaux, qui entrent dans la Rivière de Canton; impôt qui ſe règle ſur la grandeur de chaque Bâtiment. Dans tous les autres Pays du Monde, un Vaiſſeau de guerre eſt exempt de cette ſervitude; & le Chef d'Eſcadre Anglois ſe faiſoit un point d'honneur de ne pas s'y ſoûmettre à la Chine. ANSON. 1742.

Difficulté du Chef d'Eſcadre Anglois pour les droits.

DEUX Officiers Portugais, qui revinrent le ſoir avec le Député de M. Anſon, lui dirent de la part du Gouverneur, qu'il ne falloit pas eſpérer que les Chinois ſe relâchaſſent ſur le payement des droits; mais que le Gouverneur lui offroit un Pilote, pour le conduire à *Tipa*, Port voiſin, ſûr, & propre au radoub du Vaiſſeau, où vraiſemblablement les Chinois ne lui demanderoient pas l'impôt.

Le Vaiſſeau ſe rend au Port de Tipa.

LES Anglois, ayant goûté cette propoſition, levèrent l'ancre, & ſe rendirent à Tipa (*f*), Port formé par pluſieurs Iſles & ſitué à ſix miles de Macao. Ils ſaluèrent le Château, d'onze coups de canon, qui leur furent rendus au même nombre. Le lendemain, M. Anſon ſe fit mettre à terre, pour ſe procurer un entretien avec le Gouverneur Portugais, dans l'eſpérance d'en obtenir des proviſions. Il en fut reçu fort civilement, avec promeſſe de fournir au Vaiſſeau tout ce qu'on y pourroit porter ſous main; mais loin de pouvoir l'aider ouvertement, les Portugais avouèrent qu'ils ne recevoient eux-mêmes leurs proviſions qu'avec la permiſſion du Gouvernement Chinois, & qu'ils étoient abſolument dans ſa dépendance. M. Anſon prit le parti de ſe rendre lui-même à Canton, & d'adreſſer ſes demandes au Viceroi. Il eut beſoin de prendre un ton menaçant, pour obtenir du *Hoppo*, ou du Douanier Chinois, la liberté de s'embarquer dans une Chaloupe du Pays. En arrivant à Canton, il conſulta les Officiers des Vaiſſeaux Anglois, ſur la conduite qu'il devoit tenir dans cette Cour. On lui conſeilla d'employer la médiation des Marchands; fauſſes meſures, qui lui firent perdre un mois entier, à preſſer des Agens ſans crédit & de mauvaiſe foi. Dans le chagrin de ne pouvoir faire entendre ſes plaintes, il réſolut de prendre une autre voye. De ſon Bord, où il ſe fit reconduire, il écrivit au Viceroi, pour lui repréſenter, „ qu'il étoit Commandant en Chef d'une „ Eſcadre de Sa Majeſte Britannique, envoyée depuis deux ans dans la Mer „ du Sud, pour croiſer ſur les Eſpagnols, qui étoient en guerre avec le „ Roi ſon Maître; qu'en retournant dans ſa Patrie, une voye d'eau & la „ néceſſité de ſe pourvoir de vivres l'avoient forcé d'entrer dans le Port de „ Macao; qu'il s'étoit rendu à Canton, pour y demander les ſecours dont „ il

Les Portugais s'excuſent de lui fournir des vivres.

Lettre de M. Anſon au Vicerol de Canton.

(*f*) L'Auteur remarque qu'en entrant dans un paſſage formé par deux Iſles à l'Eſt du Port de Tipa, la ſonde diminua tout d'un coup, à trois braſſes & demi: mais le Pilote aſſura les Anglois, que la profondeur ne diminueroit plus; ils continuèrent leur cours juſqu'à-ce qu'ils échouèrent dans la vaſe à dix-huit pieds d'eau ſous la poupe; la marée qui baiſſoit encore, les laiſſa bien-tôt à ſeize pieds d'eau, mais le Vaiſſeau reſta droit. On ſonda autour, & l'on trouva que la profondeur augmentoit vers le Nord: Les Anglois y portèrent leur ancre de toue avec deux hanſières bout à bout, & au retour de la marée le Vaiſſeau ayant été tiré à flot, ils entrèrent dans le Port, où ils mouillèrent ſur cinq braſſes d'eau. *Pag.* 165. R. d. E.

ANSON. 1742.

„ il avoit beſoin; mais qu'ignorant les uſages du Pays, il n'avoit pû trou-
„ ver d'accès à la Cour, & qu'il ſe voyoit réduit à faire renfermer ſes
„ demandes dans une Lettre: qu'elles conſiſtoient dans la permiſſion de
„ prendre les Ouvriers néceſſaires pour réparer ſon Vaiſſeau, & d'ache-
„ ter des vivres, pour ſe mettre en état de partir avant la fin de la
„ Mouſſon".

Un Mandarin Chinois va viſiter les Anglois.

CETTE Lettre, traduite en Chinois, produiſit l'effet qu'il en avoit attendu. Deux jours après, un Mandarin du premier rang, & Gouverneur de la Ville de *Janſon*, accompagné de deux Mandarins, d'une Claſſe inférieure & d'une nombreuſe ſuite de Domeſtiques, parut ſur une Eſcadre de dix-huit demie-Galères, décorées de Pavillons & de Flammes, & chargées de Muſiciens & de Soldats. Il fit jetter le grapin à l'avant du *Centurion*. Enſuite, il envoya déclarer, au Chef d'Eſcadre, qu'il avoit ordre du Vice-roi de Canton, d'examiner l'état du Vaiſſeau. La Chaloupe Angloiſe partit ſur le champ, pour l'amener à bord. On fit de grands préparatifs pour ſa reception. Cent des meilleurs hommes de l'Equipage ſe revêtirent de l'uniforme des Soldats de la Marine, prirent les armes, & ſe rangèrent ſur le tillac. Il monta ſur le Bord au ſon des Tambours & de toute la Muſique Militaire des Anglois; & paſſant devant leur Corps de Troupes, il fut reçu ſur le demi-Pont par le Chef d'Eſcadre, qui le conduiſit dans la Chambre de poupe. Il y répéta ſa Commiſſion. Elle conſiſtoit à vérifier les articles de la Lettre, & particulièrement celui de la voye d'eau. Deux Charpentiers Chinois, qu'il avoit amenés dans cette vûe, ſe diſpoſèrent à l'exécution de ſes ordres. Il avoit mis chaque article à part, ſur un papier, avec une aſſez grande marge, ſur laquelle il devoit écrire ſes obſervations.

Adreſſe du Chef d'Eſcadre.

CE Mandarin paroiſſoit non-ſeulement homme de mérite, mais ouvert & généreux; deux qualités que l'Auteur ne croit pas communes à la Chine. Après diverſes recherches, les Charpentiers Chinois trouvèrent la voye d'eau telle qu'on l'avoit repréſentée, & conclurent qu'il étoit impoſſible de mettre le Vaiſſeau en Mer, avant qu'il fût radoubé. Alors, le Mandarin témoigna, au Chef d'Eſcadre, qu'il reconnoiſſoit la vérité de toutes ſes repréſentations. Il continua d'examiner les autres parties du Vaiſſeau; & ſa principale attention tomba ſur les pièces de Batterie, dont il parut admirer la grandeur, auſſi-bien que la groſſeur & le poids des boulets. Le Chef d'Eſcadre ſaiſit cette occaſion, pour inſinuer que les Chinois manqueroient de prudence, s'ils tardoient à lui accorder ſes demandes. Il fit des plaintes de la conduite des Officiers de la Douane; & feignant de les croire bien convaincus, que le *Centurion* ſeul étoit capable de détruire tous les Bâtimens Chinois qui ſe trouvoient dans la Rivière de Canton, il ajoûta, que ſi les procédés violens n'étoient pas convenables entre des Nations amies, il ne convenoit pas non plus de laiſſer périr ſes amis de miſère dans un Port, ſur-tout lorſqu'ils offroient de payer tout ce qui leur ſeroit accordé. Le Mandarin reconnut la juſtice de ce langage. Il déclara civilement que la Commiſſion dont on l'avoit chargé, l'obligeoit de ſe regarder comme l'Avocat du Vaiſſeau Anglois. Il aſſura qu'à ſon retour à Canton, on tiendroit un Conſeil, dont il étoit Membre; & que ſur ſes repréſentations,

Il obtient des vivres des Chinois.

il

il ne doutoit pas que toutes les demandes du Chef d'Eſcadre ne fuſſent accordées. Enfin, s'étant fait donner une liſte de toutes les proviſions néceſſaires au Vaiſſeau, il écrivit au bas la permiſſion de les acheter, & il commit un Officier de ſa ſuite, pour les faire fournir chaque jour au matin (*g*). ANSON. 1742.

APRÈS cette favorable explication, le Chef d'Eſcadre invita les trois Mandarins à dîner, en s'excuſant, ſur ſa ſituation, de ne pouvoir leur faire auſſi bonne chère qu'il le deſiroit. „ Entre pluſieurs mets, on leur ſer- „ vit du bœuf, dont les Chinois ne mangent point ſans répugnance. M. „ Anſon ignoroit, que depuis pluſieurs ſiècles, ils ont adopté quantité de ſu- „ perſtitions Indiennes. Mais ils ſe jettèrent ſur quatre groſſes pièces de „ volaille, qu'ils mangèrent preſqu'entièrement. Ils parurent fort embar- „ raſſés de leurs couteaux & de leurs fourchettes. Après avoir eſſayé en „ vain de s'en ſervir, & d'un air fort gauche, ils furent obligés d'en reve- „ nir à leur uſage; c'eſt à-dire, de ſe faire couper leur viande en petits „ morceaux, par quelques gens de leur ſuite. A la vérité, ils ſe montrè- „ rent moins novices dans l'art de boire. M. Anſon prenant droit de „ ſes incommodités pour ſe diſpenſer de boire beaucoup, le grand Manda- „ rin, qui avoit remarqué le teint vif & l'air frais d'un jeune Officier du „ Vaiſſeau, lui frappa ſur l'épaule, & lui dit, par la bouche de l'Interprê- „ te, qu'il ne lui croyoit pas les mêmes raiſons de ſobriété qu'au Chef d'Eſ- „ cadre, & qu'il le prioit de lui tenir compagnie à boire. Le jeune An- „ glois, voyant que quatre ou cinq bouteilles de vin François n'altéroient „ pas la ſérénité du Mandarin, fit apporter un flaccon d'eau des Barba- „ des, auquel ce Magiſtrat Chinois ne fit pas moins d'honneur; après „ quoi, il ſe leva de table, avec tout le ſang froid qu'il y avoit appor- „ té (*b*)". Repas qu'il donne aux Mandarins.

MALGRÉ ſes promeſſes, la patience des Anglois fut exercée par des difficultés & des lenteurs (*i*) qui prolongèrent le retardement de la permiſſion du 1743.

Craintes qui troublent le travail des Anglois.

(*g*) Pag. 183 & précédentes.

(*b*) Pag. 186 & précédentes.

(*i*) L'Auteur attribue une partie des obſtacles aux intrigues des François, qui étoient à Canton. Ecoutons ſes plaintes, qui ſont aſſez inſtructives. „ Il y en avoit un, habi- „ tué dans cette Ville, qui parloit fort bien „ la langue du Pays, qui ſçavoit parfaite- „ ment combien tout y eſt vénal, & qui con- „ noiſſoit en particulier pluſieurs des Ma- „ giſtrats; en un mot, très-propre à traver- „ ſer les deſſeins de M. Anſon. Ses intri- „ gues ne doivent pas être entiérement attri- „ buées à la haine nationale, ou à l'oppoſition „ d'intérêts entre les deux Parties. Un motif „ encore plus puiſſant y avoit ſans doute „ part; c'étoit la vanité. Les François pré- „ tendent que les Vaiſſeaux de la Compa- „ gnie ſont des Vaiſſeaux de guerre, & leurs „ Officiers craignoient que toute diſtinction, „ qui ſeroit accordée au Chef d'Eſcadre An- „ glois, en vertu de la Commiſſion de ſon „ Roi, ne les rendît moins reſpectables aux „ yeux des Chinois, ou ne fût à l'avenir un „ exemple peu favorable aux Vaiſſeaux des „ Compagnies. Et plût à Dieu qu'il n'y eût „ que les Officiers François, qui euſſent „ donné dans l'affectation de s'ériger en Com- „ mandant de Vaiſſeaux de guerre, & qui ſe „ fuſſent laiſſés aller à la crainte de perdre „ un peu de leur conſidération ſi l'on en „ uſoit autrement avec le *Centurion* qu'avec „ eux. Le mal fut que ces motifs firent le „ même effet ſur nos Compatriotes". *Ibid.* pag. 192. Ainſi, les Anglois mêmes de Canton déclarèrent contre le Chef d'Eſcadre.

ANSON. 1743. du Conſeil, juſqu'au 6 de Janvier. Dès le lendemain, quantité d'Ouvriers Chinois vinrent à bord, & le travail fut pouſſé avec vigueur (*k*). Il ne laiſſa pas d'être troublé pas différens bruits, qui firent craindre aux Anglois d'être attaqués dans le Port de Tipa. Ils apprirent, en effet, dans la ſuite, que le Conſeil de Manille, informé qu'ils étoient à carener leur Vaiſſeau dans ce Port, avoit conçu le projet d'y faire mettre le feu par un Capitaine Eſpagnol, qui s'étoit chargé de cette entrepriſe, pour la ſomme de quarante mille piaſtres; & que ce deſſein n'avoit manqué, que par la mauvaiſe intelligence du Gouverneur & des Marchands de Manille. Ils auroient eu le tems de l'exécuter; car on vit arriver le mois d'Avril, avant que le radoub, le chargement des proviſions, & l'équipement du Vaiſſeau fuſſent achevés. Les Chinois s'ennuyoient de ces longueurs. Deux Chaloupes envoyées de Macao, vinrent preſſer M. Anſon de partir. Ce meſſage, qui fut renouvellé pluſieurs fois, lui parut aſſez injurieux pour lui faire répondre d'un ton ferme, qu'il en étoit importuné, & qu'il partiroit quand il le jugeroit à propos. Mais ſa réponſe irrita auſſi les Magiſtrats Chinois. Ils défendirent qu'on portât plus long-tems des vivres au Vaiſſeau; & cet ordre, qui ne fut que trop fidèlement obſervé, força les Anglois de lever l'ancre auſſi-tôt qu'ils eurent congédié les Ouvriers.

Les Chinois leur retranchent les vivres.

Le Centurion remet à la voile.

ILS firent voile, vers la haute Mer, le 19 d'Avril. Heureuſement ils ſe retrouvoient avec un Vaiſſeau réparé, une bonne quantité de munitions fraîches, qu'ils avoient eu la prudence de ménager, & vingt-trois hommes de recrue, qu'ils avoient faits à Macao; la plûpart Laſcarins, ou Matelots Indiens, & quelques Hollandois. Le Chef d'Eſcadre avoit publié, qu'il partoit pour Batavia, & de-là pour l'Angleterre. Quoique la Mouſſon de l'Oueſt fût commencée, & que le Voyage, qu'il paroiſſoit entreprendre, paſſe pour impoſſible dans cette ſaiſon, il avoit témoigné tant de confiance dans la force de ſon Vaiſſeau & dans l'habileté de ſon Equipage, que toute la Ville de Macao, & ſes gens mêmes, étoient perſuadés qu'il vouloit ſe ſignaler par une expérience ſi hardie; & pluſieurs Habitans de Macao & de Canton s'étoient ſervi de cette occaſion pour écrire à leurs Correſpondans de Batavia.

Faux bruits que les Anglois répandent.

MAIS ce n'étoit qu'un voile, qui cachoit des deſſeins beaucoup plus importans. M. Anſon conſidéroit que le Vaiſſeau d'Acapulco n'ayant pu partir l'année précédente, il y avoit beaucoup d'apparence que cette année, il en partiroit deux du même Port. Il avoit pris la réſolution d'aller les attendre au Cap d'*Eſpiritu Sancto*, dans l'Iſle de Samal, première Terre que les Eſpagnols viennent reconnoître en approchant des Philippines. C'eſt ordinairement au mois de Juin qu'ils y arrivent; il ſe promettoit d'y être aſſez-tôt pour les y attendre. A la vérité, on repréſentoit les Galions comme de gros & forts Bâtimens, montés chacun de quarante-quatre pièces de canon, & de plus de cinq cens hommes. Il devoit même compter qu'ils s'eſcorteroient mutuellement; au-lieu qu'il n'avoit à bord que deux cens vingt-

Grandes vûes de M. Anſon.

(*k*) On leur fit payer le fer juſqu'à trois livres ſterling le quintal, & les Ouvriers en demandèrent mille, qui furent réduits à ſix cens pour la main d'œuvre.

vingt-ſept perſonnes, dont plus de trente n'étoient pas des hommes faits. Mais cette inégalité de force ne fut pas capable de l'arreter. Il ſçavoit que ſon Vaiſſeau étoit beaucoup plus propre au combat que les Galions; & l'immenſe tréſor, qu'il ſe flattoit d'enlever, lui répondoit du courage de ſes gens. Anson. 1743.

Il les explique à ſes gens.

Il avoit formé ce grand projet, en quittant la Côte du Mexique; & ſon chagrin, dans tous les détails qu'il avoit eſſuyés à la Chine, n'étoit venu que de la crainte de manquer les Galions. Il avoit gardé un profond ſecret à Macao, parcequ'il y pouvoit appréhender que le Commerce de cette Ville, avec Manille, ne ſervît à le trahir. Mais, lorſqu'il ſe vit en pleine Mer, il aſſembla tous ſes gens ſur le demi-Pont. Après leur avoir expliqué ſon deſſein, il aſſura „ qu'il ſçauroit choiſir une Croiſière, où les „ Galions ne lui échaperoient pas; que malgré la force de ces deux Bâ„ timens, il croyoit ſa victoire certaine; qu'il n'ignoroit pas de quel bois „ ils étoient compoſés; que ſi l'on s'en rapportoit aux Fables Eſpagnoles, „ ils étoient impénétrables aux boulets de canon; mais que pour lui, il „ répondoit ſur ſa parole, que pourvû qu'il les pût joindre, il les combat„ troit de ſi près, que ſes boulets, loin de rebondir contre un des flancs, „ les perceroient tous deux de part en part (*l*)".

Juſqu'où vont leurs tranſports de joye.

Ce diſcours fut reçu avec des tranſports de joye. Tout le monde promit ſolemnellement de vaincre ou de périr, & la confiance monta tout-d'un-coup juſqu'à faire oublier la modeſtie. L'Auteur confirme cette obſervation par un trait particulier. „ M. Anſon, dit-il, ayant fait proviſion, à „ la Chine, de moutons en vie, demanda un jour, à ſon Boucher, pour „ quoi il n'en voyoit plus ſervir ſur ſa table, & s'ils étoient tous tués. Le „ Boucher répondit, du ton le plus ſérieux, qu'il en reſtoit deux encore; „ mais que ſi M. le Chef d'Eſcadre le permettoit, il avoit deſſein de les „ garder pour en traiter le Général des Galions (*m*)".

Erreur de Dampier, ſur la poſition des Iſles de Bachi.

En quittant le Port de Macao, on avoit couru pendant quelques jours à l'Oueſt. Le premier de May, on vit une partie de l'Iſle Formoſe, d'où portant au Sud, on ſe trouva, le 4, ſous la Latitude où Dampier place les Iſles de Bachi. Mais les Anglois ſoupçonnèrent ce Voyageur de s'être trompé ſur cette poſition, comme ils avoient obſervé une autre de ſes erreurs pour la Latitude de la Pointe Méridionale de Formoſe. Vers les ſept heures du ſoir, on découvrit cinq petites Iſles, qu'on prit pour celles de Bachi; après leſquelles, on eut la vûe de Botel-Tabago-Xima; & l'on en prit occaſion de corriger la poſition des Iſles de Bachi, qu'on a placées juſqu'à préſent vingt-cinq lieues trop à l'Oueſt (*n*).

Elle eſt corrigée par les Anglois.

De-là, M. Anſon fit porter entre le Sud & le Sud-Eſt, pour s'approcher du Cap Eſpiritu Sancto. On le découvrit, le 20 de May, au Sud-Sud-Oueſt, à onze lieues de diſtance. C'eſt une Terre médiocrement haute, & re-

(*l*) Pag. 208 & précédentes.
(*m*) Pag. 209.
(*n*) Suivant les obſervations des Anglois, celle de ces Iſles, qui eſt au milieu, eſt à douze degrés quatre minutes de Latitude Septentrionale. Elles ſont au Sud-Sud-Eſt de Botel Tabago-Xima, à vingt lieues de diſtance; & cette dernière Iſle eſt à vingt & un degrés cinquante-ſept minutes de la même Latitude. *Pag.* 210.

ANSON. 1743. relevée de pluſieurs Mondrains de forme ronde. Comme on n'ignoroit pas qu'il y avoit des Sentinelles ſur ce Cap, pour faire des ſignaux aux Galions lorſqu'ils approchent de terre, M. Anſon fit amener les hautes voiles, dans la crainte d'être apperçu. Cette Croiſière étoit celle qu'il avoit choiſie. Il ordonna qu'on gardât le Cap entre le Sud & l'Oueſt, & qu'on s'efforçât de ſe tenir dans la Latitude de-douze degrés quarante minutes du Nord, à quatre degrés de Longitude Eſt de Botel-Tabago-Xima. On touchoit à la fin de May. Les Galions étant attendus le mois ſuivant, chacun ſe flattoit d'heure en heure, de voir arriver le moment qui devoit lui faire oublier tous ſes maux (*o*).

Croiſière qu'ils choiſiſſent.

M Anſon exerce ſes gens.

DANS cet intervalle, l'ouvrage n'étant pas fatiguant ſur le Vaiſſeau, M. Anſon fit exercer régulièrement ſon monde au maniment des armes & à la manœuvre du canon. C'étoit un uſage qu'il avoit obſervé pendant tout le Voyage, lorſque les circonſtances l'avoient permis; & l'avantage, qu'il en tira contre le Galion, fut un heureux dédommagement qui juſtifia ſes ſoins. L'Auteur en prend occaſion de recommander cette pratique à tous les Commandans de ſa Nation, comme un de leurs plus importans devoirs. „Qui „ n'avouera pas, dit-il, qu'entre deux Vaiſſeaux de guerre, égaux en nom„ bre d'hommes & de canon, la différence, qui vient du plus ou moins „ d'habileté, dans l'uſage du canon & de la mouſquéterie, eſt ſi grande, „ qu'il n'y a point d'autre circonſtance qui puiſſe la balancer. S'il eſt cer„ tain que ce ſont ces armes, qui décident du combat, quelle doit être l'iné„ galité entre deux Partis, dont l'un ſçait employer ſes armes, de la ma„ nière la plus deſtructive pour ſon Ennemi; & dont l'autre ſe ſert ſi mal „ des ſiennes, qu'il les rend preſqu'auſſi dangereuſes pour lui-même que pour „ l'Ennemi (*p*)?". On peut ſe plaindre auſſi, ſuivant l'Auteur, que la Nation demeure trop ſervilement attachée à d'anciennes pratiques. Si l'exercice du fuſil, par exemple, n'a pas toûjours été porté à ſa perfection ſur les Vaiſſeaux de guerre Anglois, le mal vient moins de négligence, que de la méthode qu'on a ſuivie pour l'enſeigner. Sur le Vaiſſeau de M. Anſon, on apprenoit, aux Matelots, la manière la plus prompte de charger avec les cartouches; on les exerçoit continuellement à tirer au but, & le Chef d'Eſcadre propoſoit des prix pour ceux qui tiroient le mieux. Un Equipage, ſi bien inſtruit, vaut le double de celui qui n'eſt pas exercé à tirer (*q*).

Obſervations ſur la néceſſité de cette méthode.

Projets de défenſe à Manille.

TOUTES les attentions, avec leſquelles on s'efforça de ſe dérobber à la vûe des Sentinelles de terre, ne purent empêcher que le Vaiſſeau ne fût apperçu plus d'une fois. L'avis en fut porté à Manille. Les Marchands y prirent l'allarme, & s'adreſſèrent au Gouverneur, qui entreprit d'équiper une Eſcadre de cinq Vaiſſeaux; deux de trente-deux pièces de canon, un de vingt, & deux de dix, pour attaquer les Ennemis de l'Eſpagne. Quelques-uns de ces Bâtimens avoient déja levé l'ancre; mais de nouvelles diſputes, pour les fraix de l'armement, entre les Marchands & le Gouverneur, & la Mouſſon contraire, arrêtèrent encore une fois leur entrepriſe.

Au-

(*o*) Pag. 209. (*p*) Pag. 213. (*q*) Pag. 216.

Au-reſte, M. Anſon fut ſurpris d'avoir été découvert ſi ſouvent de la Côte, parceque la Pointe du Cap n'eſt pas fort élevée, & que le Vaiſſeau fut preſque toûjours à dix ou quinze lieues au large. Cependant à meſure que le mois de Juin avançoit, l'impatience des Anglois alloit en augmentant. Ils ſe voyoient déja au dix-neuf. On ne s'arrêtera point à repréſenter, avec l'Auteur, combien l'idée des tréſors Eſpagnols s'étoit emparée de leur imagination; mais on conclura volontiers avec lui, qu'en voyant reculer leurs eſpérances, „ ils devoient en ſentir la plus vive inquiétude, & que „ d'heure en heure, la certitude de voir paroître les Galions pouvoit di„ minuer (r)".

Impatience des Anglois.

Cependant le 20 de Juin, c'eſt-à-dire, un mois juſte après leur arrivée, ils furent delivrés de cette cruelle incertitude. A la pointe du jour, on découvrit une voile au Sud-Eſt. Le Chef d'Eſcadre ayant fait porter auſſi-tôt vers ce Bâtiment, on le reconnut pour un des Galions: mais on fut ſurpris qu'il ne changeât point de route, & qu'il portât toûjours ſur le *Centurion*. M. Anſon ne pouvoit ſe perſuader que les Eſpagnols l'euſſent reconnu à ſon tour. Cependant il ne put demeurer longtems en balance, ni douter même qu'ils n'euſſent pris la réſolution de le combattre.

Ils découvrent un des Galions.

Vers midi, les Anglois ſe trouvèrent à une lieue du Galion; & ne voyant pas paroître le ſecond, ils conclurent qu'il en avoit été ſéparé. Bientôt les Eſpagnols hiſſèrent leur voile de miſaine, & s'avancèrent ſous leurs huniers, le cap au Nord, avec le Pavillon & l'Etendart d'Eſpagne au haut du grand mât. M. Anſon s'étoit préparé auſſi pour le combat, & n'avoit pas négligé ce qui pouvoit lui faire tirer meilleur parti de ſes forces. Il avoit choiſi trente de ſes plus habiles Fuſiliers, qui furent diſtribués dans les Hunes, & dont les ſervices répondirent à ſon attente. Comme il n'avoit pas aſſez de monde pour donner un nombre ſuffiſant d'hommes à l'Artillerie, chaque pièce de la Batterie d'en-bas n'en eut que deux, pour la charger. Le reſte étoit diviſé en petites troupes de dix ou douze, qui parcouroient l'entre-deux des Ponts, pour mettre le canon aux ſabords, & le tirer, lorſqu'ils le trouvoient chargé. Cet ordre le mit en état de ſe ſervir de toutes ſes pièces; & ne penſant point à tirer par bordées, entre leſquelles il y auroit eu néceſſairement des intervalles, il ordonna d'entretenir un feu continuel, dont il ſe promettoit d'autant plus d'avantages, que l'uſage des Eſpagnols eſt de ſe jetter ventre à terre, lorſqu'ils voyent une bordee prête à partir, & d'attendre, dans cette poſture, qu'elle ſoit lâchée; après quoi ils ſe relèvent, pour ſervir aſſez vivement le canon & la mouſquéterie, juſqu'à-ce qu'ils ſe croyent menacés d'une autre bordée. En tirant coup ſur coup, on comptoit de leur faire perdre tous les avantages de cette méthode.

On ſe prépare des deux côtés au combat.

Méthode des Eſpagnols pour éviter les bordées.

Le *Centurion*, ſe trouvant à la portée du canon ennemi, arbora ſon Pavillon. M. Anſon crut obſerver que les Eſpagnols avoient négligé juſqu'alors de débarraſſer leur Vaiſſeau, & qu'ils étoient occupés à jetter dans les flots

Le combat s'engage.

(r) Pag. 220.

ANSON. 1743. flots leur bétail, & tout ce qui leur étoit incommode, il fit tirer ſur eux ſes pièces de chaſſe, quoique l'ordre général fût de ne tirer qu'à la portée du piſtolet. Le Galion répondit de ſes deux pièces de l'arrière, & le *Centurion* ayant prolongé ſa vergue de ſivadiere, pour ſe diſpoſer à l'abordage, les Eſpagnols affectèrent de l'imiter. Bien-tôt, il ſe plaça ſous le vent des Ennemis, & côte à côte, pour les empêcher de gagner de l'avant, & de ſe jetter dans le Port de *Jalapay*, dont ils n'étoient éloignés que de ſept lieues. Ce fut alors que le combat devint fort vif.

PENDANT une demie heure, les Anglois dépaſſèrent le Vaiſſeau ennemi, & foudroyèrent ſon avant. La largeur de leurs ſabords les mettoit en état de faire jouer toutes leurs pièces, tandis que le Galion ne pouvoit employer qu'une partie des ſiennes. Dès le commencement de l'action, les nattes, dont ſes baſtingues étoient remplies, prirent feu, & jettèrent une flamme, qui s'élevoit juſqu'à la moitié de la hauteur du mât de miſaine. Cet accident, qui parut cauſé par la bourre du canon des Anglois, jetta leurs Ennemis dans une extrême confuſion ; mais il fit craindre auſſi, au Chef d'Eſcadre, que le Galion n'en fût conſumé, & que le feu ne ſe communiquât même à ſon Vaiſſeau. Enfin les Eſpagnols ſe délivrèrent de cet embarras, en coupant leurs baſtingues, & faiſant tomber dans la Mer toute cette maſſe enflammée. Le *Centurion* n'en conſerva pas moins l'avantage de ſa ſituation. Son canon étoit ſervi avec autant de régularité que d'ardeur ; tandis que ſes Fuſiliers, placés dans les Hunes, découvroient tout le Pont du Galion, & qu'après avoir nettoyé les Hunes ennemies, ils tuoient, ou mettoient hors de combat, tout ce qui ſe montroit ſur le demi-Pont. Ce feu continuel cauſa un mal infini aux Eſpagnols. Leur Général même en fut bleſſé. Cependant, après une demie heure de combat, le *Centurion* perdit l'avantage de ſa ſituation, & l'Ennemi continua de ſoûtenir ſon feu pendant plus d'une heure : mais enfin, le canon Anglois, chargé à mitrailles, fit une ſi terrible exécution, qu'ils commencèrent à perdre courage. M. Anſon s'apperçut de leur deſordre. Il voyoit, de ſon Bord, les Officiers Eſpagnols, qui parcouroient le Galion, pour retenir leurs gens à leurs poſtes. Mais tous leurs efforts devinrent inutiles. Après avoir tiré, pour dernier effort, cinq ou ſix coups de canon avec aſſez de juſteſſe, ils ſe reconnurent vaincus; & leur Pavillon ayant été emporté au commencement de l'action, ils amenèrent l'Etendart qui étoit au ſommet du grand mât. Celui qui fut chargé de cette dangereuſe Commiſſion auroit été tué par les Fuſiliers, ſi le Chef d'Eſcadre, qui comprit de quoi il étoit queſtion, ne les eût empêché de tirer. Ainſi la victoire ne coûta plus rien aux Anglois (*s*).

Accident qui nuit aux Eſpagnols.

Feu terrible des Fuſiliers Anglois.

Le Galion ſe rend.

LE Galion ſe nommoit *Noſtra Signora de Cabadonga*. Il étoit commandé par le Général Dom Geronimo de *Montero*, Portugais de naiſſance, le plus brave & le plus habile Officier que l'Eſpagne eût aux Philippines. Non-ſeulement le Galion étoit plus grand que le *Centurion*, mais il avoit à bord cinq cens cinquante hommes, trente-ſix pièces de canon, & vingt-huit pierriers. L'Equi-

Son nom & ſes forces.

(*s*) Pag. 229 & précédentes.

L'Equipage étoit bien pourvu de petites armes, & le Vaiſſeau bien muni contre l'abordage, tant par la hauteur de ſes plat-bords, que par un bon filet de cordes de deux pouces, dont il étoit baſtingué, & qui ſe défendoit par demi-picques. Les Eſpagnols eurent ſoixante-ſept hommes de tués dans l'action, & quatre-vingt-quatre bleſſés. Le *Centurion* ne perdit que deux hommes, & n'eut que dix-ſept bleſſés, entre leſquels on comptoit un Lieutenant. L'Auteur conclut que les meilleures armes ont peu d'effet, entre des mains mal exercées à s'en ſervir (*s*). ANSON. 1743.

Joye des Vainqueurs, & danger qui les menace.

ON n'entreprend point de repréſenter les tranſports de l'Equipage Anglois, lorſqu'il ſe vit en poſſeſſion d'un tréſor, qui avoit fait depuis ſi longtems l'unique objet de ſes eſpérances, & pour lequel il avoit tant ſouffert. Dans le même inſtant, il ne s'en fallut preſque rien, qu'un bonheur ſi préſent ne fût anéanti, par l'accident le plus funeſte. A peine l'Ennemi eut-il baiſſé Pavillon, qu'un des Lieutenans de M. Anſon s'approchant de lui, ſous prétexte de le féliciter, lui dit à l'oreille, que le feu avoit pris au *Centurion*, fort près de la ſoute aux poudres. Le Chef d'Eſcadre reçut cette nouvelle ſans émotion; & la ſageſſe de ſes ordres fit éteindre l'incendie.

Un autre Galion leur échappe.

IL donna le commandement de la Priſe à M. Saumarez, ſon premier Lieutenant, avec rang de Capitaine de Haut-bord. Tous les Priſonniers Eſpagnols furent envoyés à bord du Vaiſſeau Anglois, à l'exception de ceux qu'on crut néceſſaires pour aider à la manœuvre du Galion. On apprit d'eux, que l'autre Galion, que les Anglois avoient empêché, l'année d'auparavant, de ſortir d'Acapulco, n'avoit point attendu l'arrivée de celui qu'ils avoient pris; & qu'ayant mis ſeul à la voile, il devoit être arrivé, à Manille, avant que le *Centurion* ſe fût poſté au Cap Eſpiritu Sancto. Les Anglois regrettèrent beaucoup que le tems perdu, à Macao, les eût empêchés de faire deux priſes au-lieu d'une (*v*).

Précautions du Chef d'Eſcadre.

APRÈS l'action, ils réſolurent de ne pas perdre un moment pour retourner dans la Rivière de Canton; Cependant, M. Anſon ſe crut d'abord obligé de faire tranſporter les tréſors Eſpagnols à bord du *Centurion*; & cette précaution étoit d'une extrême importance. La Saiſon faiſant craindre un fort mauvais tems, dans une Navigation qui devoit ſe faire à travers des Mers peu connues, il falloit qu'un butin ſi précieux ſe trouvât ſous les yeux du Chef d'Eſcadre, & qu'il fut aſſuré, contre toutes ſortes d'accidens, par la fidélité de l'Equipage & par la bonté du Vaiſſeau. Il n'étoit pas moins important de s'aſſurer des Priſonniers. De-là dépendoient non-ſeulement les tréſors, mais la vie même des Vainqueurs. Les Eſpagnols étoient plus nombreux du double, que ceux qui les avoient pris; & quelques-uns d'entr'eux, obſervant la foibleſſe de l'Equipage Anglois, dont une partie n'étoit compoſée que de jeunes gens, regrettèrent, avec pluſieurs marques d'indignation, d'avoir été vaincus, diſoient-ils, par une poignée d'Enfans (*x*). Pour leur ôter les moyens de ſe révolter, ils furent tous mis à fond de cale, ſans autre exception que les Officiers & les Bleſſés, avec deux Ecoutilles ouvertes, pour donner paſſage à l'air. On fit, de quelques groſſes planches, deux

Comment il s'aſſure des Priſonniers.

(*s*) Pag. 230. (*v*) Pag. 233. (*x*) Pag. 235.

ANSON. 1743. deux eſpèces de tuyaux, dont le vuide joignoit l'Ecoutille du premier Pont à celle du ſecond. En facilitant l'entrée de l'air à fond de cale, ces tuyaux aſſuroient les Anglois contre toutes les entrepriſes de leurs Priſonniers, qui n'auroient pû déboucher par un Canal de ſept ou huit pieds de haut; & pour en augmenter la difficulté, on braqua, contre cette ouverture, quatre Pierriers, chargés de balles, près deſquels on poſta des Sentinelles, la méche allumée à la main, avec ordre d'y mettre le feu au premier mouvement des Eſpagnols. Leurs Officiers, au nombre de dix-huit, furent logés dans la Chambre du premier Lieutenant, avec une Garde de ſix hommes; & le Général même, qu'on fit coucher dans la Chambre du Chef d'Eſcadre, eut une Sentinelle près de lui. D'ailleurs, tous les Priſonniers étoient bien avertis, que le moindre trouble ſeroit puni de mort: & ces précautions n'empêchèrent pas que l'Equipage Anglois ne ſe tînt prêt à la moindre allarme. Tous les fuſils étoient chargés, & placés à vûe d'œil; les Matelots ne quittoient pas leurs ſabres ni leurs piſtolets; & les Officiers, ſe couchant tout vêtus, dormoient avec leurs armes (*y*) à côté d'eux.

Leur miſérable ſituation.

L'AUTEUR ne fait pas difficulté d'avouer que la condition des Eſpagnols étoit déplorable. Outre la chaleur, qui étoit exceſſive, ils ſouffroient à fond de cale, toutes les incommodités d'une horrible puanteur. La ration d'eau, qu'on leur accordoit par jour, ſuffiſoit à peine pour les empêcher de mourir de ſoif, puiſqu'elle n'étoit que d'une pinte. On ne pouvoit leur en donner davantage, dans un tems où l'Equipage même n'avoit que la moitié de plus. Il parut ſurprenant que dans un aſſez long Voyage, cette affreuſe miſère n'en fît pas mourir un ſeul: mais un mois d'une ſi rude priſon les métamorphoſa ſi ſinguliérement, qu'ayant paru frais & vigoureux lorſqu'ils y étoient entrés, ils en ſortirent avec l'apparence d'autant de Squelettes ou de Fantômes (*z*).

Les Anglois retournent à la Riviére de Canton.

PENDANT qu'on prenoit toutes ces meſures pour la ſûreté des Tréſors & des Priſonniers, M. Anſon faiſoit gouverner vers la Rivière de Canton: & le 30 de Juin, au ſoir, on eut la vûe du Cap de *Langano*, à la diſtance de dix lieues à l'Oueſt. Le lendemain, on vit les Iſles de Bachi (*a*). Quoiqu'on n'en compte pas ordinairement plus de cinq, les Anglois en remarquèrent pluſieurs autres à l'Oueſt (*b*). De-là, continuant leur route vers Canton, ils découvrirent, le 8 de Juillet, l'Iſle de *Supata* (*c*), la plus Occidentale des Lema. Le 11, ils prirent à bord deux Lamaneurs Chinois, l'un pour

(*y*) Pag. 237.

(*z*) Pag. 238.

(*a*) Comme le vent étoit trop au Nord pour que les Anglois puſſent eſpérer de les doubler, ils réſolurent de paſſer entre les Iſles de *Grafton* & de *Monmouth*, où le paſſage ne paroiſſoit pas dangereux; mais lorſqu'ils y furent engagés, la Mer leur ſembla terrible; elle moutonnoit & écumoit comme ſi elle eut été pleine de Briſans, & la nuit rendoit ce ſpectacle encore plus effrayant. Cependant ils paſſèrent ſans danger, & ils s'apperçurent que ce qui leur avoit fait tant de peur n'étoit cauſé que par une forte marée. *Pag.* 239. R. d. E.

(*b*) L'Auteur fait remarquer que comme les Canaux, qui ſéparent ces Iſles, ne ſont pas connus, il vaut mieux paſſer au Nord ou au Sud de ces Iſles que de s'y engager. *Pag.* 240. R. d. E.

(*c*) A cent trente-neuf lieues; & au Nord, quatre-vingt-deux degrés trente-ſept minutes vers l'Oueſt de celle de Grafton.

pour le *Centurion*, l'autre pour la Prise; & ne rencontrant aucun obstacle, ils arrivèrent heureusement devant la Ville de Macao.

ANSON. 1743.

Ils avoient eu le tems, dans un si long intervalle, de compter la valeur du butin. Elle montoit à un million trois cens treize mille huit cens quarante-trois pièces de huit, & trente-cinq mille six cens quatre-vingt-deux onces d'argent en lingots; outre une partie de cochenille & quelques autres marchandises d'assez peu de valeur, en comparaison de l'argent. Cette Prise, jointe aux autres, faisoit à-peu-près la somme totale de quatre cens mille livres sterling, sans y comprendre les Vaisseaux, les marchandises, &c, que l'Escadre Angloise avoit brûlés ou détruits aux Espagnols, & qui ne pouvoient aller à moins de six cens mille livres sterling. Ainsi, l'Auteur estime la perte de l'Espagne à plus d'un million sterling. Si l'on y ajoûte, dit-il, les dépenses que cette Couronne fit pour l'équipement de l'Escadre de Dom Pizarro, les fraix extraordinaires où l'Escadre Angloise la jetta dans ses Ports d'Amérique, & la ruine de ses Vaisseaux de guerre, le total doit monter à des sommes excessives (*d*).

Compte des richesses du Galion.

On trouva, sur le Galion, des Desseins, des Journaux, & la Carte de l'Océan Pacifique entre le Mexique & les Philippines (*e*).

En laissant tomber l'ancre en-deçà de *Bocca-Tigris*, Passage étroit, qui forme l'embouchure de la Rivière de Canton, le dessein du Chef d'Escadre étoit d'entrer le lendemain dans ce Canal, & de remonter jusqu'à l'Isle du *Tigre*, où la Rade est à couvert de tous les vents. Mais on vit arriver, avant la nuit, une Chaloupe, envoyée par le Commandant des Forts de Bocca-Tigris, pour s'informer d'où venoient les deux Vaisseaux. M. Anson répondit à l'Officier Chinois, que le *Centurion* étoit un Vaisseau de guerre du Roi de la Grande-Bretagne, & l'autre Bâtiment une Prise qu'il venoit de faire sur les Espagnols; qu'il vouloit entrer dans la Rivière, pour y trouver un abri contre les ouragans de cette Saison, & qu'il se proposoit de partir pour l'Angleterre au retour de la bonne Mousson. L'Officier lui demanda un état des hommes, des armes, & de toutes les munitions de guerre qu'il avoit à bord, parceque son devoir l'obligeoit d'en rendre compte au Gouvernement de Canton. Mais lorsqu'il eut entendu que les Anglois avoient quatre cens fusils, & trois à quatre cens barils de poudre, il parut si effrayé de ce récit, qu'il n'eut pas la hardiesse de mettre ces deux articles sur sa liste, dans la crainte de causer trop d'allarme à ses Maîtres. Les Anglois s'imaginèrent qu'à cette occasion, il défendit, en particulier, au Lamaneur Chinois, de conduire les deux Vaisseaux au-delà de Bocca-Tigris.

Les Chinois se font rendre compte des forces du Vaisseau Anglois.

Ce Passage n'a guères qu'une portée de fusil de largeur. Il est formé par deux Pointes de terre, sur chacune desquelles les Chinois ont un Fort. Celui qui se présente à gauche n'est proprement qu'une Batterie, au bord de l'eau, avec dix-huit embrasures: mais on n'y voyoit alors que douze canons

M. Anson passe, malgré eux, le Détroit de Bocca-Tigris.

(*d*) Pag. 242.

(*e*) L'Auteur donne ici cette Carte, qui contient la route du Galion, & celle du *Centurion* sur le même Océan, avec les variations de l'Aiguille; Observations, dit-il, qui n'ont jamais été publiées, & qu's'accordent avec les conjectures du Docteur Halley.

ANSON. 1743. nons de fer, de quatre ou ſix livres de balle. Le Fort de la droite reſſemble aſſez à nos grands Châteaux antiques. Il eſt ſitué ſur un Rocher élevé; mais les Anglois n'y apperçurent pas plus de huit ou dix canons, de ſix livres de balle. Telles étoient les Fortifications qui défendoient l'entrée de la Rivière de Canton. Cette deſcription doit faire juger que M. Anſon ne pouvoit être arrêté par de ſi foibles obſtacles, quand les deux Forts euſſent été parfaitement fournis de munitions & de Canoniers. Auſſi le refus des Lamaneurs n'empêcha-t-il point le Chef d'Eſcadre de lever l'ancre, & de paſſer entre les Forts, menaçant le Pilote Chinois de le faire pendre au bout de la vergue, s'il arrivoit que l'un ou l'autre des deux Vaiſſeaux touchât. On paſſa le Détroit, ſans aucune oppoſition. Mais le malheureux Lamaneur en fut puni par les Chinois; & le Commandant même des Forts ne fut pas traité avec moins de rigueur, pour un mal auquel il n'avoit pû s'oppoſer.

M. Anſon écrit au Viceroi de Canton.

LE 16 de Juillet, M. Anſon envoya un de ſes Officiers à Canton, avec une Lettre pour le Viceroi, dans laquelle il lui expliquoit les raiſons qui l'avoient obligé de paſſer le Détroit de Bocca-Tigris, & le deſſein où il étoit de lui aller rendre ſes devoirs. L'Officier Anglois fut reçu civilement, & le Viceroi promit d'envoyer le lendemain ſa réponſe. Dans le même-tems, quelques Officiers Eſpagnols demandèrent au Chef d'Eſcadre la liberté d'aller à Canton ſur leur parole. Elle leur fut accordeé, pour deux jours. Les Mandarins, apprenant qu'ils étoient dans cette Ville, les firent appeller, pour ſçavoir d'eux-mêmes comment ils étoient tombés au pouvoir des Anglois. Ces généreux Priſonniers déclarèrent de bonne-foi, que les Rois d'Eſpagne & d'Angleterre étant en Guerre ouverte, ils avoient réſolu de prendre le *Centurion*, & qu'ils l'avoient attaqué dans cette vûe; mais que l'événement avoit été contraire à leurs eſpérances. Ils ajoutèrent que depuis leur infortune, ils avoient reçu du Chef d'Eſcadre un traitement fort humain. Cet aveu, dans une bouche ennemie, fit une juſte impreſſion ſur l'eſprit des Chinois, qui avoient été portés juſqu'alors à prendre M. Anſon pour un Pirate. Mais quoiqu'ils ne puſſent douter du témoignage des Eſpagnols, ils leur demandèrent comment il étoit poſſible qu'ils euſſent été vaincus par un Ennemi qui ne les égaloit pas en forces, & pourquoi les Anglois ne les avoient pas tués tous, puiſque les deux Nations étoient en Guerre. A la première de ces deux queſtions, les Eſpagnols répondirent que le *Centurion*, quoique beaucoup plus foible en Equipage, étoit un Vaiſſeau de Guerre, qu'il avoit par conſéquent beaucoup d'avantages ſur le Galion, qui n'étoit qu'un Vaiſſeau Marchand. La ſeconde difficulté s'expliquoit d'elle-même, par l'uſage établi entre les Nations Européennes, de ne pas donner la mort à ceux qui rendent les armes. Mais ils reconnurent que M. Anſon, cédant à la bonté naturelle de ſon caractère, les avoit traités avec plus de douceur qu'il n'étoit obligé par les Loix de la Guerre. Cette réponſe inſpira, aux Mandarins, beaucoup de reſpect pour lui; quoique l'Auteur n'oſe aſſurer que le bruit des tréſors, dont il étoit en poſſeſſion, n'eut autant de part à ce ſentiment, que la haute idée qu'ils avoient conçue de ſon caractère (*f*).

Témoignage que les Priſonniers Eſpagnols rendent aux Anglois.

LE

(*f*) Pag. 254 & ſuivantes.

1743. ANSON.

Explications du Viceroi.

Les Priſonniers Eſpagnols ſont relâchés à ſa prière.

Plaintes amères que les Anglois font des Chinois.

Le 20, trois Mandarins, accompagnés d'une ſuite fort nombreuſe & d'une Flotte de Chaloupes, vinrent à bord du *Centurion*, & remirent au Chef d'Eſcadre un ordre du Viceroi, qui lui accordoit chaque jour une certaine quantité de vivres, & des Pilotes pour conduire les deux Vaiſſeaux juſqu'à la ſeconde Barre. Ils ajoûtèrent, en réponſe à la Lettre, que le Viceroi s'excuſoit de recevoir ſa viſite pendant les grandes chaleurs, parceque les Mandarins & les Soldats, qui devoient néceſſairement aſſiſter à cette cérémonie, ne pouvoient s'aſſembler ſans beaucoup de fatigue; mais que vers le mois de Septembre, lorſque la Saiſon commenceroit à s'adoucir, il le recevroit avec joye. M. Anſon étoit informé qu'on avoit déja fait partir de Canton un Courier pour la Cour de Pekin, avec la nouvelle de l'arrivée des deux Vaiſſeaux. Il ne put douter que le motif des délais du Viceroi ne fût de gagner du tems, pour recevoir les ordres de l'Empereur. Mais cette partie de la Commiſſion des Mandarins n'étoit pas la plus importante. Ils parlèrent des Droits, que les deux Vaiſſeaux devoient payer. Le Chef d'Eſcadre rejetta cette propoſition d'un ton ferme. Il répondit que n'ayant point apporté de marchandiſes, dans leurs Ports, & n'ayant pas deſſein d'en emporter, il ne devoit pas être compris dans le cas des Loix de la Chine, qui ne pouvoient regarder que les Vaiſſeaux Marchands; qu'on n'avoit jamais exigé de Droits pour les Vaiſſeaux de Guerre, dans les Ports où l'uſage étoit d'en recevoir; & que les ordres du Roi ſon Maître lui défendoient expreſſément de ſe relâcher ſur ce point. Une réponſe ſi déciſive arrêta les Mandarins. Ils paſſèrent au dernier Article de leur Commiſſion; c'étoit de prier le Chef d'Eſcadre de relâcher les Priſonniers qu'il avoit à bord, parceque le Viceroi craignoit que l'Empereur ſon Maître n'apprît avec chagrin qu'on retenoit Captifs, dans ſon propre Domaine, des gens d'une Nation qui lui étoit alliée, & qui faiſoit un grand Commerce avec ſes Sujets. M. Anſon ſouhaitoit ardemment d'être délivré de ſes Priſonniers Eſpagnols. Cependant, pour relever le prix d'une faveur qu'il avoit deſſein d'accorder, il fit quelques difficultés; après leſquelles il feignit de céder au deſir d'obliger le Viceroi. Les Mandarins partirent; & quatre jours après, quelques Jonques vinrent prendre les Priſonniers, pour les tranſporter à Macao. Enſuite les deux Vaiſſeaux allèrent jetter l'ancre au-deſſus de la ſeconde Barre, où ils devoient reſter juſqu'à la Mouſſon.

On paſſe ſur un long détail d'injuſtices, de tromperies & de vols que les Anglois eſſuyèrent de la part des Chinois, avant que de pouvoir ſe procurer, pour leur argent, les proviſions dont ils avoient beſoin pour retourner en Europe. L'Auteur eſt fort éloigné de ſouſcrire aux éloges que les Miſſionnaires prodiguent à cette Nation. „ En fait d'artifice, dit-il, de „ fauſſeté, & d'attachement pour le gain, il ſeroit difficile de trouver, dans „ aucun autre Pays du Monde, des exemples comparables à ceux qu'on „ voit tous les jours à la Chine (*g*)". Il en rapporte un grand nombre.

„ Qu'on

(*g*) Pag. 263.

ANSON. 1743. „ Qu'on juge, ajoûte-t-il, par ces échantillons, des mœurs d'une Nation „ qu'on préfére ſouvent au reſte des humains, comme le modéle des plus „ excellentes qualités (*b*) '.

M. Anſon prend le parti d'aller à Canton.

MAIS le Chef d'Eſcadre étoit moins inquiet de ces difficultés, que de ſe voir preſqu'à la fin du mois de Septembre, ſans avoir reçu le moindre meſſage de la part du Viceroi. Ses réflexions ne lui firent pas trouver d'autre moyen pour ſortir d'embarras, que d'aller lui-même à Canton. Il envoya un de ſes Officiers, le 27 de Septembre, au Mandarin qui avoit été chargé de l'inſpection de ſon Vaiſſeau, pour l'informer qu'il étoit réſolu de ſe rendre à Canton dans ſa Chaloupe, & que le lendemain de ſon arrivée il feroit prier le Viceroi de fixer le tems de l'Audience. Le Mandarin ſe contenta de répondre qu'il feroit ſçavoir, au Viceroi, les intentions du Chef d'Eſcadre.

Ses précautions pour ſon Vaiſſeau.

ON n'en fit pas moins les préparatifs qui convenoient à ce Voyage. L'Equipage de la Chaloupe, au nombre de dix-huit hommes, fut vêtu fort proprement. L'habit uniforme étoit d'écarlate, avec des veſtes d'une étoffe de ſoye bleue, garnies de boutons d'argent, & les Armes du Chef d'Eſcadre ſur l'habit & ſur le bonnet. Pour ſe diſpoſer à tout événement, M. Anſon donna la Commiſſion de Capitaine au premier Lieutenant de ſon Vaiſſeau, & lui laiſſa ſes inſtructions. Elles portoient, que s'il étoit retenu pour la querelle des Droits, le Galion ſeroit détruit, & que le *Centurion* deſcendroit la Rivière au-deſſous de Bocca-Tigris & s'arrêteroit au-delà du Détroit, pour y attendre de nouveaux ordres du Chef d'Eſcadre.

Il eſt trompé par les Marchands Chinois.

Tous les Officiers des Vaiſſeaux Anglois, Danois & Suédois, ſe rendirent à bord du *Centurion*, pour ſervir de cortège au Chef de la Nation Angloiſe. Le même jour, il s'embarqua dans ſa Chaloupe, ſuivi de celles des Vaiſſeaux Marchands. En paſſant devant la Rade de *Wampo*, où les Européens étoient à l'ancre, il fut ſalué par tous leurs Vaiſſeaux, à l'exception de ceux des François; & le ſoir il entra dans Canton. A ſon arrivée il reçut la viſite des principaux Marchands Chinois, qui le félicitérent d'etre venu ſans obſtacle, & qui affectérent de lui en témoigner beaucoup de joye. Mais c'étoit un nouvel artifice, pour l'engager à ſe repoſer, ſur eux, du ſoin de lui ménager l'Audience du Viceroi. Il prit confiance à leurs promeſſes, ſans avoir néanmoins à ſe reprocher trop de crédulité, puiſqu'il en fut preſſé fort vivement par les Marchands de ſa propre Nation. Pendant plus d'un mois, on ne l'entretint que des mouvemens qu'on ſe donnoit pour le ſatisfaire. Cependant un délai, dont il ne prévoyoit pas la fin, lui faiſant reconnoître qu'il étoit joué par de faux prétextes, il prit le parti de s'adreſſer directement au Viceroi, & de lui demander une Audience, ſans laquelle il comprit qu'il n'obtiendroit jamais la permiſſion de faire embarquer ſes vivres. Il la demanda par une Lettre, dont il chargea le Mandarin qui commandoit la Garde, à la principale Porte

(*b*) Pag. 275.

te de Canton. Un jeune Facteur du Comptoir Anglois, qui parloit fort bien la Langue Chinoiſe (*i*), lui ſervit d'Interprête. Dans l'intervalle, onze rues de Canton furent conſumées par le feu; & les ſecours que les Anglois prêtèrent aux Habitans, pour la conſervation du reſte de la Ville, diſpoſèrent ſi favorablement l'eſprit du Viceroi, qu'enfin l'Audience fut fixée au 30 de Novembre. ANSON. 1743. Secours qu'il donne dans un incendie.

CETTE nouvelle fut d'autant plus agréable à M. Anſon, que le Conſeil n'avoit pû ſe déterminer là-deſſus, ſans renoncer à la prétention des Droits, & ſans avoir pris la réſolution de lui accorder tout ce qu'il avoit demandé; car les Magiſtrats Chinois n'ignoroient pas ſes diſpoſitions, & leur fine politique ne leur auroit pas permis de l'admettre à l'Audience pour conteſter avec lui. Dans cette idée, il ſe prépara gayement à ſe rendre au Palais; ſûr d'ailleurs de ſon Interprête, qui lui promit de répéter hardiment tout ce qui lui ſeroit dicté. Le jour marqué, à dix heures du matin, un Mandarin vint l'avertir que le Viceroi étoit prêt à le recevoir. Il ſe mit en chemin avec ſa ſuite. A la porte de la Ville, il trouva deux cens Soldats, en bon ordre, qui l'accompagnèrent juſqu'à la grande Place du Palais. Dans cette Place, il y en avoit dix mille ſous les armes, au travers deſquels il fut conduit juſqu'à la Salle d'Audience. Il y trouva le Viceroi, dans un fauteuil de parade, ſous un dais fort riche, accompagné de tous les Mandarins du Conſeil. On avoit laiſſé, pour le Chef d'Eſcadre, un ſiége vuide, qu'il occupa, n'ayant entre le Viceroi & lui que le Chef de la Loi & celui de la Tréſorerie, qui, ſuivant le cérémonial Chinois, ont la préſéance ſur tous les Officiers d'épée. Il obtient une Audience du Viceroi.

DANS le cours de cette Audience, M. Anſon apprit, de la bouche même du Viceroi, que c'étoit par ſa Lettre qu'il avoit eu la première nouvelle de ſon arrivée à Canton. Mais il n'avoit pas beſoin de cette humiliante confirmation, pour reconnoître l'infidélité des Marchands. On ne lui parla point des Droits. On lui accorda toutes les permiſſions qu'il demandoit; & lorſqu'il eut achevé ſes explications, le Viceroi lui fit des remercimens fort vifs de l'important ſervice qu'il avoit rendu à la Ville de Canton pendant l'incendie. Cependant il obſerva qu'il y avoit bien long-tems que le *Centurion* étoit ſur les Côtes de la Chine; & pour adoucir cette eſpèce de plainte, il lui ſouhaita un heureux retour en Europe. Ce qui s'y paſſe.

EN ſortant de la Salle d'Audience, le Chef d'Eſcadre fut preſſé d'entrer dans un appartement voiſin, où l'on avoit préparé des rafraîchiſſemens pour lui: mais apprenant que le Viceroi n'y devoit pas être, il s'en excuſa civilement. A ſon retour, il fut ſalué de trois coups de canon; nombre que les Chinois ne paſſent jamais, dans aucune cérémonie. Sa joye

(*i*) Il ſe nommoit *Flint*. On l'avoit laiſſé fort jeune à Canton, pour y apprendre le Chinois, parce qu'on étoit perſuadé, alors, qu'il étoit fort utile, à la Compagnie Angloiſe, d'y avoir un bon Interprête de la Nation. L'Auteur déplore que cet exemple n'ait pas été ſuivi, quoique l'expérience, dit-il, ait prouvé que l'avantage en étoit plus grand qu'on n'avoit pû l'eſpérer. Il ſe plaint „ qu'on „ préfére ridiculement de faire un Com- „ merce, auſſi conſidérable que celui de „ l'Angleterre à Canton, par le Baragouin „ Anglois de quelques Interprêtes Chinois, „ ou par le canal très-ſuſpect d'autres Nations." *Pag.* 293.

ANSON. 1743. joye fut extrême, non-ſeulement d'avoir obtenu des permiſſions qui le mettoient en état de partir au commencement de la Mouſſon, & d'arriver en Angleterre avant qu'on pût ſçavoir, en Europe, qu'il étoit en route pour le retour; mais encore plus d'avoir établi, par un exemple éclatant, l'exemption des Vaiſſeaux de guerre de ſa Nation dans les Ports de la Chine (*k*).

Deux avantages dont M. Anſon s'applaudit.

Les ordres du Viceroi furent exécutés avec tant de diligence, que dans l'eſpace de quatre jours, M. Anſon vit toutes les proviſions à bord, & qu'il ne lui reſta qu'à faire lever l'ancre pour deſcendre la Rivière. Le *Centurion* & ſa Priſe paſſèrent Bocca-Tigris, le 10 de Décembre. Ils mouillèrent le 12 devant Macao. Les Marchands de cette Ville avoient offert ſix mille piaſtres pour le Galion, prix fort au-deſſous de ſa valeur. Ils ſouhaitoient de conclure le marché: mais comme ils n'ignoroient pas que les Anglois étoient dans l'impatience de partir, ils ne vouloient rien ajoûter à leurs offres. M. Anſon avoit trouvé aſſez de nouvelles de l'Europe, à Canton, pour être perſuadé que la Guerre entre l'Eſpagne & l'Angleterre duroit encore, & que la France ſe déclareroit pour l'Eſpagne. Il ſçavoit auſſi qu'on ne pouvoit être informé de ſa victoire, en Europe, avant le retour des Vaiſſeaux Marchands qu'il avoit trouvés à la Chine. Ces deux raiſons, qui devoient lui faire hâter ſon Voyage, le déterminèrent à livrer le Galion pour la ſomme qu'on lui offroit.

Il vend le Galion aux Portugais de Macao.

Il mit à la voile, pour ſon retour, le 15 de Décembre. Sa navigation fut heureuſe juſqu'au Détroit de la Sonde, où il mouilla, le 3 de Janvier, dans la Rade de l'Iſle du Prince, pour faire de l'eau & du bois. Il remit en Mer, le 8; & la même fortune l'accompagna juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance. Trois ſemaines de repos, dans une belle Colonie Hollandoiſe, qui lui rappella les charmantes Vallées de Juan-Fernandez & les belles Clarières de Tinian, le mirent en état d'en partir le 3 d'Avril. Il découvrit l'Iſle de Sainte Helene le 19, mais ſans y vouloir toucher. Le 12 de Juin, il eut la vûe du Cap Lézard; & le 15 au ſoir, il arriva, ſans perte & ſans danger, à la Rade de Spithead, après un Voyage de trois ans & neuf mois (*l*).

Son retour en Angleterre. 1744.

(*k*) *Ibidem*, pag. 307. (*l*) *Ibid.* pag. 327.

§. XI.

Obſervations critiques ſur les Chinois.

ON a détaché, du Voyage de M. Anſon, quelques Obſervations critiques ſur les Chinois, qu'on regrette de n'avoir pû joindre à l'Article de la Chine, dans le huitième Tome de ce Recueil (*a*), mais que leur ſingularité ne permet pas de ſupprimer.

Critique des Arts Chinois.

Les belles Manufactures, qu'on voit en grand nombre à la Chine, & dont les Nations les plus éloignées recherchent les Ouvrages avec tant d'empreſſement,

(*a*) Le Voyage a paru depuis.

preſſement, prouvent aſſez que les Chinois ſont induſtrieux. Mais cette adreſſe dans les Arts méchaniques, qui peut paſſer pour leur talent favori, n'eſt pas pouſſée au plus haut point. Ils ſont fort inférieurs, dans les Arts, aux Japonois, qui les cultivent comme eux; & dans pluſieurs choſes, ils n'égalent pas la dextérité & le génie des Européens. Comme preſque tout leur talent conſiſte dans l'imitation, ils ont cette ſtérilité d'invention qu'on a toûjours reprochée aux Imitateurs ſerviles. C'eſt ce qu'on remarque ſurtout dans les Ouvrages, qui demandent beaucoup de juſteſſe & d'exactitude, tels que les horloges, les montres, les armes à feu, &c. Ils en copient fort bien chaque pièce à part, & ſçavent donner, à tout l'aſſemblage, aſſez de reſſemblance avec l'original; mais ils n'atteignent point à cette juſteſſe dans la fabrique, qui produit l'effet auquel la machine eſt deſtinée. ANSON.

Si l'on paſſe de leurs Manufactures à des Arts d'un ordre plus relevé, tels que la Peinture & la Sculpture, on les trouve encore plus imparfaits. Ils ont quantité de Peintres, & la Peinture eſt en honneur dans la Nation; cependant on les voit rarement réuſſir dans le deſſein & dans le coloris, pour les figures humaines. Ils n'entendent pas mieux l'art de former des groupes, dans les grandes compoſitions. A la vérité, ils peignent fort bien les fleurs & les oiſeaux; mais cet avantage même, ils le doivent plutôt à la beauté de leurs couleurs qu'à leur habileté. On y trouve ordinairement peu d'intelligence dans la manière de diſtribuer les jours & les ombres; & plus rarement encore, cette grace & cette facilité, qui ſe font admirer dans les Ouvrages de nos bons Peintres. Il y a, dans toutes les productions du pinceau Chinois, quelque choſe de roide & de meſquin, qui déplaît; & tous ces défauts, dans leurs Arts, peuvent être attribués au caractère particulier de leur génie, qui manque abſolument de feu & d'élévation.

A l'égard de leur Littérature, l'Auteur traite leurs opinions d'abſurdes, & leur obſtination d'inconcevable. Depuis bien des ſiècles, tous leurs Voiſins ont l'uſage de l'Ecriture par lettres, pendant que les Chinois ſeuls ont négligé, juſqu'à préſent, cette divine invention, & demeurent attachés à la methode groſſière de repréſenter les mots par des caractères arbitraires. Cette méthode rend néceſſairement le nombre des caractères trop grand pour la mémoire. Elle fait, de l'Ecriture, un Art qui exige une application infinie, & dans lequel on ne peut jamais etre que médiocrement habile. Tout ce qu'on a reçu des ſiècles précédens, par cette voye, doit être enveloppé de ténèbres & de confuſion; car les liaiſons, entre ces caractères & les mots qu'ils repréſentent, ne peuvent être tranſmis par les Livres; il faut qu'elles ayent paſſé d'âge en âge par le ſecours de la Tradition; ce qui ſuffit ſeul pour répandre une très-grande incertitude ſur des matières compliquées, & ſur des ſujets d'une grande étendue. On le ſentira parfaitement, ſi l'on fait attention aux changemens qu'un fait ſouffre, en paſſant par trois ou quatre bouches. L'Auteur conclut de-là, que le grand ſçavoir & la haute antiquité de la Nation Chinoiſe ſont fort problématiques. Critique de leur Littérature.

ANSON. Critique de leur Morale.

QUELQUES Miſſionnaires avouent, dit-il, que les Chinois ne ſont pas comparables aux Européens du côté des Sciences ; mais ils les donnent pour des modéles de Juſtice & de Morale, dans la Théorie comme dans la Pratique. Si l'on en croit quelques-uns de ces Ecrivains, le vaſte Empire de la Chine n'eſt qu'une Famille, bien gouvernée, unie par les liens de la plus tendre amitié, où l'on ne diſpute jamais que de prévenance & de bonté. Mais l'Auteur trouve la réfutation de cet éloge, dans la conduite que les Magiſtrats & les Marchands de Canton tinrent avec le Chef d'Eſcadre Anglois. A l'égard de leur Théorie, il lui paroît, ſuivant le témoignage des Miſſionnaires mêmes, qu'au-lieu d'établir des principes qui puiſſent ſervir à juger des actions humaines & donner des règles générales de conduite, ces prétendus Sages ſe bornent à recommander un attachement aſſez ridicule à quelques points peu importans de Morale. Ce n'eſt pas ſur leur droiture, ajoûte l'Auteur, ni ſur leur bonté, que les Chinois ſont fondés à s'attribuer de la ſupériorité ſur leurs Voiſins ; mais uniquement ſur l'égalité affectée de leurs dehors, & ſur leur extrême attention à réprimer toutes les marques extérieures de paſſion & de violence. Peut-être, dit-il encore, le ſens froid & la patience, dont les Chinois ſe glorifient, & qui les diſtinguent des autres Nations, ſont-ils au fond la ſource de tous leurs vices ; car on a ſouvent obſervé qu'il eſt difficile d'affoiblir, dans un homme, les paſſions les plus vives & les plus violentes, ſans augmenter, en même-tems, la force de celles qui ſont plus étroitement liées avec l'amour-propre. La timidité, la diſſimulation & la friponnerie des Chinois ont peut-être leur principale ſource dans la gravité affectée & l'extrême attachement aux bienſéances extérieures, qui ſont des devoirs indiſpenſables dans leur Nation.

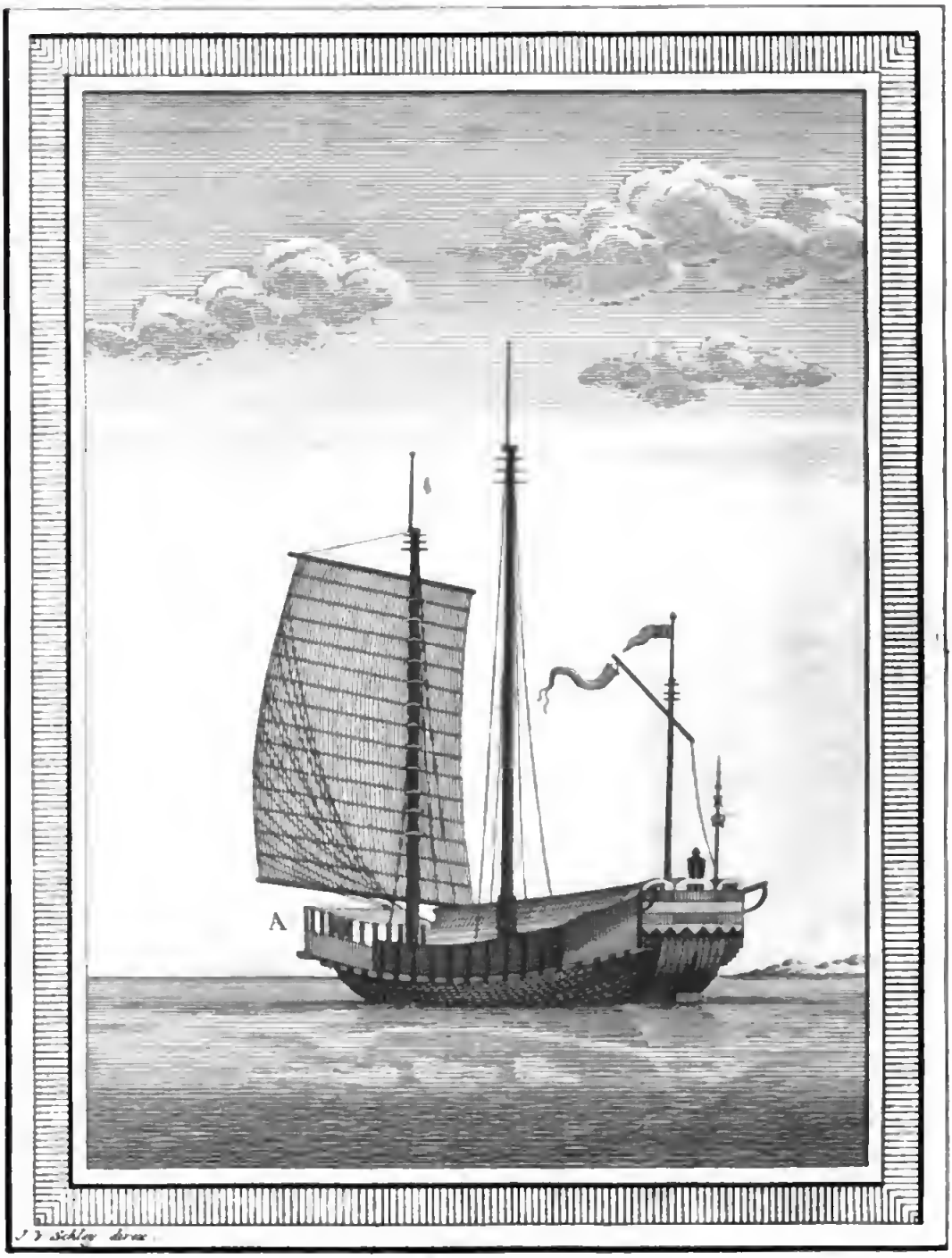
Critique de leur Gouvernement.

L'AUTEUR ne fait pas plus de grace à leur Gouvernement. Il en appelle encore à M. Anſon. Nous avons vû, ce ſont ſes termes, que les Magiſtrats Chinois ſont corrompus, le Peuple voleur, les Tribunaux dominés par l'intrigue & la vénalité. La conſtitution même de l'Empire eſt défectueuſe, puiſque le premier but d'un ſage Gouvernement doit être d'aſſurer la tranquillité des Peuples contre les entrepriſes des Puiſſances étrangéres : or, cet Empire ſi grand, ſi riche, ſi peuplé, dont la ſageſſe & la politique ſont rélevées par tant d'Ecrivains, s'eſt vû conquis par une poignée de Tartares. Aujourd'hui même, par la poltronerie des Habitans, & par la négligence de tout ce qui concerne la guerre, il eſt expoſé, non-ſeulement aux attaques d'un Ennemi puiſſant, mais même aux inſultes d'un Forban, ou d'un Chef de Voleurs.

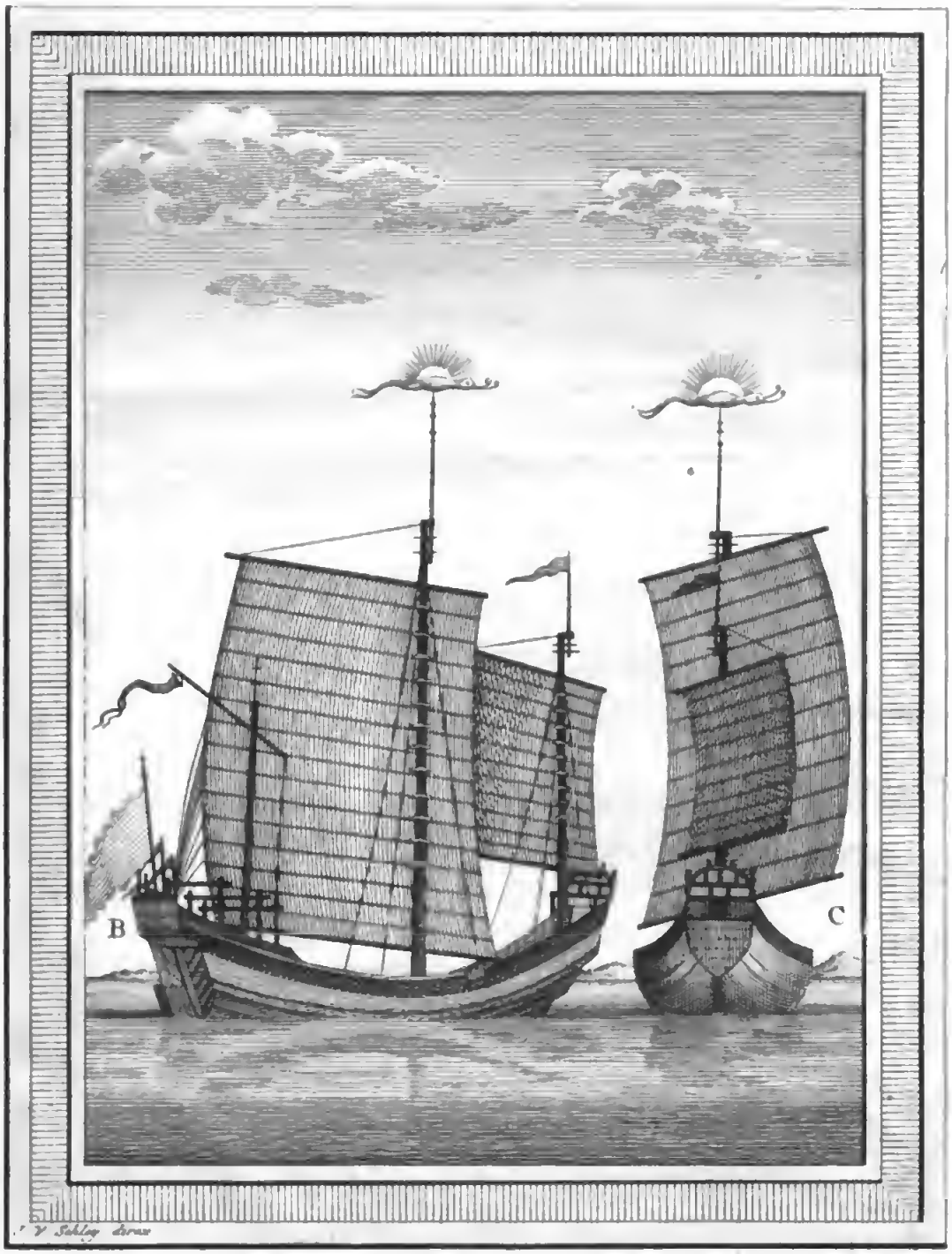
ON a remarqué, à l'occaſion des différends de M. Anſon avec les Chinois, qu'avec le *Centurion* ſeul, ce Général Anglois ſe croyoit ſupérieur à toutes les Forces navales de la Chine. L'Auteur, pour juſtifier une aſſertion ſi hardie, donne le deſſein des deux ſortes de Navires, qui ſont en uſage à la Chine (*b*). Le premier eſt une Jonque de cent vingt tonneaux ; eſpè-

(*b*) On donne auſſi ce deſſein pour l'intelligence de la deſcription. A. eſt le premier de ces Vaiſſeaux ; B. la ſeconde Jonque, & C. l'avant plat de ce Bâtiment. R. d. E.

Digitized by Google



VAISSEAUX CHINOIS, I.re Sorte.
CHINESE VAARTUIGEN, I.ste Soort.



VAISSEAUX CHINOIS, II.de Sorte.
CHINESE VAARTUIGEN, II.de Soort.

Digitized by Google

Digitized by Google

eſpèce de Bâtiment qui ſert ſur les grandes Rivières, & quelquefois pour les petits Voyages, où l'on ne perd pas de vûe les Côtes. L'autre eſt de deux cens quatre-vingt tonneaux ; & quoique les Chinois en ayent d'un plus grand port, elles ont toutes la même forme. L'avant de ce Vaiſſeau eſt tout-à-fait plat. Lorſque le Bâtiment eſt fort chargé, la ſeconde & la troiſième planche de cette ſurface platte eſt ſouvent ſous l'eau. Les mâts, les voiles & le funin de ces Jonques, ſont d'une forme encore plus groſſière que le corps. Les mâts ſont des troncs d'arbre, dont on n'a retranché que l'écorce & les branches. Chaque mât n'a que deux haubans, faits de joncs entrelaſſés, & ſouvent amarrés tous deux du côté du vent. L'étague de la vergue, lorſqu'elle eſt hiſſée, ſert de troiſième hauban. Les voiles ſont des nattes, fortifiées, de trois en trois pieds, par une côte de bambou. Elles gliſſent le long du mât à l'aide de pluſieurs cerceaux; & lorſqu'on les amène, elles ſe plient ſur le pont. Ces Vaiſſeaux Marchands ſont ſans Artillerie. On doit juger, par leur deſcription, qu'ils ſont abſolument incapables de réſiſter au moindre de nos Vaiſſeaux armés; & tout l'Empire n'en a pas un ſeul, que ſa fabrique rende plus propre à protéger les autres. A Canton, que l'Auteur regarde comme le Magaſin des Forces navales de la Chine, les Anglois ne virent que quatre Jonques de guerre, d'environ trois cens tonneaux, de la même fabrique que celles qu'on a décrites, & montées de huit ou dix canons, dont les plus gros n'étoient que de quatre livres de balle (*c*). ANSON.

(*c*) Pag. 323 & précédentes.

§. XII.

[*Supplément au Voyage de M. Anſon à la Mer du Sud.*

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

DE tous les Vaiſſeaux qui compoſoient l'Eſcadre de M. Anſon, le *Wager*, commandé par le Capitaine *Cheap*, fut celui qui ſouffrit le plus de l'horrible tempête, dont ils furent aſſaillis, le 7 Mars 1741, au débouquement du Détroit de le Maire (*a*); Après avoir perdu un de ſes mâts, ſéparé du reſte de l'Eſcadre, ayant ſes agrets dans le plus grand deſordre, il échoua malheureuſement contre une Iſle de la Côte Occidentale des Patagons. Les circonſtances de la perte de ce Navire, & les avantures de ſon Equipage, ont été recueillies des Mémoires que quelques-uns de ſes infortunés Officiers ont publiés, depuis leur retour en Angleterre (*b*). Le Compilateur de ces Journaux, trouve, dans la naïveté & dans la conformité de leurs récits, de ſûrs garants de la fidélité & de l'exactitude de leurs Auteurs. Introduction.

LE

(*a*) Voyez ci deſſus, *pag.* 284.

(*b*) Le premier eſt le Journal des Srs. *Bulkeley* & *Cummins*, imprimé à Londres, en 1743. Le ſecond eſt d'Alexandre *Campbell*, imprimé à Dublin, en 1747 Le troiſième eſt ſans nom d'Auteur, imprimé à Londres, en 1751. Le quatrième eſt d'Iſaac *Morris*, imprimé à Dublin, en 1752 C'eſt de ces différens Mémoires, qu'on a compoſé un tout, ſous le titre de *Supplement au Voyage de M. Anſon*, imprimé à Lyon l'année dernière.

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

Sort funeſte du Vaiſſeau le Wager.

LE *Wager*, balotté par une Mer preſque toûjours en fureur, & totalement deſemparé, parvint, le 13 de May, à la vûe de la Terre; mais l'Officier de quart, à qui le Charpentier fit part de cette découverte, ſe perſuadant trop legérement que l'avis étoit faux, négligea d'en inſtruire le Capitaine, qui étoit malade; & ce ne fut que lorſque le Vaiſſeau fut entiérement affalé ſur la terre, où l'entrainoit la marée, qu'on ne put plus diſſimuler le péril, qui étoit inévitable. L'impétuoſité du vent, joint à la chûte du Capitaine (*c*), qui l'empêcha de ſe porter lui-même à la manœuvre, fut la perte de ce Navire. Le 14, à quatre heures du matin, ayant touché, ce fut en vain que les Anglois voulurent jetter l'ancre pour l'affermir, ſe trouvant environnés de Rochers de toutes parts. Il heurta une ſeconde fois & briſa la tête de ſon gouvernail; A ce nouveau choc, l'allarme fut générale; chacun couroit de côté & d'autre pour prêter la main à la manœuvre, & tâcher de gouverner avec de gros cordages. Enfin le Vaiſſeau heurta une troiſiéme fois; mais heureuſement il s'engagea entre deux Ecueils, qui l'empêchèrent de couler à fond. Le Soleil, qui ſe leva alors, montrant le Rivage à la portée du fuſil, ranima l'eſpérance de ce malheureux Equipage. Le Lieutenant & le Contre-Maître, que M. Cheap envoya ſucceſſivement pour reconnoitre la Terre, préférant leur propre conſervation à l'humanité & à la ſubordination dûe à leur Capitaine, ne revinrent point au Vaiſſeau. Malgré tous ces contretems, les Anglois prirent terre, mais par un tems ſi froid, qu'il étoit à craindre qu'il n'achevât de détruire ce que les flots avoient épargné. Après avoir retiré de ce Vaiſſeau tous les effets & toutes les proviſions qu'ils purent, ils en formèrent un Magaſin. Peu-à-peu ils vinrent à bout de ſe faire des logemens commodes. Ils auroient pû y mener une vie aſſez douce, ſi l'ordre & l'intelligence avoient règné parmi eux; mais, ſoit par la faute des Chefs, ſoit par la mutinerie des Subalternes, ils ſe trouvèrent dans un état d'anarchie & de confuſion, qui dura juſqu'au moment de leur diſperſion.

Il échoue entre deux Ecueils.

L'Equipage ſe ſauve à terre.

Ses diſſenſions.

LE premier ſujet de mécontentement fut l'ordre que fit obſerver M. Cheap, dans le tranſport des effets, du Vaiſſeau au Magaſin; & ce mécontentement alla ſi loin, que les Anglois complotèrent de faire ſauter le Capitaine & les Officiers dans leurs tentes, par le moyen d'une trainée de poudre; mais ceux-ci en ayant été avertis, les Auteurs d'un auſſi horrible attentat ſe retirèrent dans les Bois, pour ſe ſouſtraire au ſupplice dû à leur crime. Preſqu'en même-tems une affaire beaucoup plus ſérieuſe acheva d'aigrir les eſprits, qui n'étoient déja que trop portés à la revolte. Un nommé *Cozens*, homme inquiet & du plus violent caractère, voulut maltraiter le Munitionnaire, qui avoit retranché la ration d'un des gens de l'Equipage. Cheap, informé de ce deſordre, & ſentant les ſuites funeſtes qu'occaſionneroit ce manque de ſubordination, accourut pour reprimer, par ſon autorité, l'inſolence de cet Officier ſubalterne. Mais le furieux Cozens, qui ne reconnoiſſoit plus de Maître, réſiſta avec tant d'arrogance au Capitaine, que celui-ci, de colère, lui lâcha imprudemment un coup de piſtolet,

Le Capitaine tue un des Mutins.

(*c*) Voyez ci-deſſus, *pag.* 299.

piſtolet, qui le renverſa baigné dans ſon ſang; & nonobſtant tous les ſoins qu'on prit de lui, il expira le quatrième jour. Cette mort acheva de revolter les eſprits contre Cheap, qui fut encore blâmé d'avoir refuſé de laiſſer tranſporter le Bleſſé dans un endroit plus ſain & plus commode. SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

Au milieu de tant de troubles qui les agitoient tour à tour, les Anglois ne perdirent point de vûe le ſoin de ſe procurer des vivres, dans une Iſle qui en fourniſſoit peu. Tout ce qu'ils purent tirer du Vaiſſeau, en farine, viande ſalée, vin & liqueurs, étoit pour eux une foible reſſource, dont il falloit uſer avec ménagement, ignorant le tems qu'ils ſeroient obligés de reſter dans cette Iſle. Ils étoient réduits au nombre de cent, ſans compter neuf Déſerteurs, dont la ſubſiſtance n'étoit plus à charge; tout le reſte, conſiſtant en cinquante-quatre hommes, étant mort, ou dans la route, ou depuis le naufrage. Ce nombre, quelque diminué qu'il fut, étoit encore fort grand, vû la difficulté d'augmenter le dépôt de leurs proviſions, qui ſe conſommoient tous les jours. Cependant les Indiens des Iſles voiſines leur apportèrent, à diverſes fois, quelques moutons, du poiſſon, des oyes ſauvages & des moules excellentes; mais tout celà n'étoit pas capable de les garantir de la diſette qui les menaçoit. La première fois que ces Indiens parurent devant l'habitation des Anglois, ils faiſoient tous les ſignes qui pouvoient les caractériſer Chrétiens, ſans oſer pourtant mettre leurs Canots à terre. Pour les y engager, M. Cheap leur fit toutes les démonſtrations capables de leur perſuader qu'ils recevroient le meilleur traitement. Ils ſe rendirent enfin à ſes ſollicitations, & abordèrent. Le Capitaine les accueillit avec beaucoup d'amitié, leur fit préſent, à chacun, d'un chapeau & d'un habit de Soldat, & les régala de liqueurs, qu'ils trouvèrent délicieuſes.

Diſette des vivres.

Les Anglois voyent des Indiens.

L'accueil qu'on leur avoit fait, les engagea à revenir ſouvent & même en grand nombre avec toute leur famille. Leurs Canots étoient remplis de veaux marins, de moutons & de coquillages, qu'ils apportoient en préſent. Ils tiroient leurs Canots à terre, & ſe conſtruiſoient des cabanes couvertes d'écorces d'arbres & de peaux de veaux marins. Ces Indiens ſont d'un naturel fort doux; leur taille eſt médiocre; ils ont le teint bazané, le nez plat, les yeux fort enfoncés dans la tête. Ils vivent dans la fumée, étant dans l'habitude d'entretenir continuellement du feu, même dans leurs Canots. Ils n'ont aucune ſorte de vêtement; & quoiqu'il fit alors un froid des plus rigoureux, ils étoient tous nuds, à l'exception d'un vieux morceau de drap, que les hommes & les femmes portent attaché à la ceinture, & qu'ils font revenir par-deſſus l'épaule: les garçons & les filles n'ont pas même ce morceau de drap, & ſont nuds comme la main. Les Anglois avoient beau les habiller; à chaque fois qu'ils revenoient, ils étoient toûjours dans leur premier état. Une des choſes qui les étonna davantage, ce fut un miroir: il ſeroit difficile d'exprimer l'eſpèce de ſurpriſe dont ils furent frappés, en y voyant leur image. Parmi ces Indiens, la condition des femmes eſt aſſez mauvaiſe; elles ſont chargées de tout le travail; ce ſont elles qui vont à la pêche, tandis que leurs maris paſſent leur tems à couper du bois, ou à ſe repoſer auprès du feu.

Leur caractère.

La manière de pêcher de ces femmes eſt fort remarquable. Elles ſont dans leurs Canots à une certaine diſtance en Mer; elles plongent, tenant entre les

Leur façon de pêcher.

Supplément au Voyage d'Anson. 1741.

dents un petit panier; elles demeurent ſous l'eau un tems incroyable, ramaſſant dans le fond tout ce qu'elles peuvent trouver; & lorſque leur panier eſt plein, elles reviennent & continuent de plonger juſqu'à ce qu'elles ayent rempli leurs Canots. Les Anglois n'auroient pas perdu de ſi bons hôtes, qui les aidoient à ſubſiſter des fruits de leur péche, s'ils n'euſſent voulu attenter à l'honneur de leurs femmes : Comme ils ſont extrêmement jaloux, le moindre ſoupçon, ſur cet article, rompt les liens les plus étroits de l'amitié.

Cauſe du départ de ces Indiens.

Les Anglois alloient tous les jours au Vaiſſeau, & tous les jours ils en retiroient de nouveaux ſecours de vivres; mais avec le tems la violence des marées acheva de briſer ce Bâtiment, & dès le milieu de Juillet ils n'en virent plus que les débris flottans ſur les eaux. Ce leur fut une néceſſité de ménager leur Magaſin plus qu'ils n'avoient fait encore; & pour le garder avec plus de ſureté, le Capitaine y fit poſer des Sentinelles jour & nuit. Cette ſage précaution n'empêcha cependant pas que le Magaſin ne fut volé à diverſes repriſes. Après beaucoup de clameurs de l'Equipage, on parvint enfin à découvrir les vrais Auteurs des larcins. Cheap réſolut d'en faire une juſtice exemplaire; le Conſeil de Guerre les condamna à recevoir chacun ſix cens coups de fouet, & à être réduits à la demie ration. Une fauſſe compaſſion engagea les Officiers à leur en épargner deux cens coups, & on leur retrancha encore la demie ration qui leur avoit été conſervée. Malgré cette ſévérité, le Magaſin fut encore volé juſqu'à trois fois. On découvrit heureuſement les nouveaux Voleurs, qui furent abandonnés dans une Iſle déſerte.

Triſte ſituation des Anglois.

La diſette des vivres devenoit toûjours plus grande, & les Anglois, comme des loups affamés, couroient par-tout après un peu de nourriture; heureux, lorſqu'après s'être fatigués toute la journée, ils rapportoient quelques méchantes herbes, pour les mêler avec leur farine & un peu de ſuif. Ils eſſuyérent, dans cette Iſle, des jours ſi froids & ſi rigoureux, que mourant de faim, ils n'avoient pas le courage de ſortir de leurs logemens, pour aller chercher dequoi vivre. Campés ſur un triſte Rivage, habitant un Pays ſauvage & ingrat, éloignés de leur Patrie de pluſieurs milliers de lieues, ne pouvant y retourner qu'à travers mille dangers, déchirés par des troubles domeſtiques, dévorés d'appréhenſion pour les maux à venir, leur vie étoit un deſeſpoir continuël. Dans cette cruelle miſére, toute leur eſpérance, après Dieu, étoit en leur grande Barque; mais elle étoit de beaucoup trop petite pour contenir leur nombre; Cependant le Charpentier trouva le moyen de l'allonger d'onze à douze pieds vers la quille; Il travailla près de deux mois à perfectionner ſon ouvrage; Son zèle & ſon génie parurent également dans le prompt ſuccès de ſon travail.

Ils allongent la Barque.

Les Anglois n'eurent pas plutôt vû la reſſource qu'on leur préparoit, qu'ils ſe mirent tous à raiſonner ſur la route qu'on devoit prendre. Le Capitaine, toûjours conſtant dans la réſolution de ſuivre, autant qu'il le pourroit, les ordres qu'il avoit reçus de M. Anſon, vouloit aller vers le Nord. Le Canonnier, en liſant le Journal du Chevalier Narborough, ſe perſuada qu'il étoit plus ſûr de prendre la route du Sud. Cette oppoſition de ſentimens produiſit, parmi eux, un ſchiſme, dont les effets ſu-

Nouveaux troubles parmi eux.

rent

rent pouſſés bien loin; & comme il en réſulta deux partis, pleins d'une animoſité mutuelle, les uns ſe déclarant pour le Capitaine, les autres pour le Canonnier, il eſt néceſſaire de faire connoître plus particuliérement le caractére de ces deux Chefs. SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

M. Cheap, Officier exact & intrépide, étoit un de ces hommes rigides qui veulent le devoir, ſans conſidérer les difficultés, & ſans ſe mettre en peine des murmures. Il ſentoit l'autorité de ſa place, & ne croyoit pas que ce fut à lui à prendre conſeil des autres, mais aux autres à recevoir l'ordre de lui. Il avoit le commandement hautain, le naturel vif & colère; la réſiſtance, loin de l'arrêter, le rendoit plus ardent à pourſuivre l'exécution de ſes volontés; il agiſſoit alors en homme piqué, & auroit perdu la vie plutôt que de reculer. Ce caractère dur & altier lui avoit déja fait perdre l'affection de la plus grande partie de ſon monde. Les cœurs n'étant plus à lui, la crainte ſeule pouvoit lui conſerver encore du reſpect & de l'obéïſſance: l'un & l'autre devoit lui manquer, dès qu'un parti formé contre lui, ſe perſuaderoit qu'il n'étoit plus à craindre; & c'eſt ce qui arriva. Caractère de M. Cheap.

Bulkeley, Canonnier du Vaiſſeau, Navigateur habile & appliqué, étoit un de ces hommes qui réfléchiſſent aux conſéquences d'un projet, qui en condamnent la hardieſſe, lorſqu'elle n'eſt point accompagnée de ſûreté, & qui penſent que, dans les conjonctures difficiles, on doit paſſer par-deſſus les règles ordinaires. Il étoit aſſez perſuaſif pour entrainer les autres dans ſon opinion, & aſſez ferme pour ſoûtenir un ſentiment, qu'il croyoit juſte, contre toutes les oppoſitions de pure autorité. Il étoit eſtimé de tous les Officiers & aimé de tous les gens de l'Equipage. Il avoit toûjours paru un des plus zéles & des plus actifs pour le bien commun. L'opinion que l'on avoit de ſes lumières & de la droiture de ſes intentions, lui aſſûroit la confiance générale. Auſſi à peine eut-il propoſé ſon idée & développé les raiſons qui le faiſoient incliner pour la route du Sud, que la plupart furent de ſon avis. Ce conſentement preſque unanime le porta à dreſſer un Mémoire raiſonné, ſigné de tous ceux qui étoient pour la route du Sud. Tous s'empreſſérent de le ſigner, à l'exception de cinq ou ſix, qui, par attachement pour M. Cheap, refuſérent de ſe joindre aux autres. Caractère de Bulkeley.

Ce Mémoire fut comme une déclaration de guerre entre les deux partis. Le Canonnier le préſenta lui-même au Capitaine, qui demanda du tems pour faire ſes réflexions. Etonné du grand nombre de ſignatures, il vit bien qu'il riſqueroit trop à faire un éclat. Il ſe flatta qu'en temporiſant, ce premier feu pourroit ſe diſſiper; & qu'alors, en tâchant de gagner quelques-uns du parti contraire, il ſe mettroit en état d'être obéi. Il ne penſoit pas qu'il avoit à faire à gens, dont l'obſtination étoit au-deſſus des artifices. Dès le lendemain, Cheap fit appeller le Canonnier avec les principaux Officiers. Mémoire préſenté à M. Cheap par l'Equipage. Il ne l'approuve pas.

„ J'ai fait, Meſſieurs, leur dit-il, mes réflexions ſur le contenu de vôtre „ Mémoire. Il m'a occupé l'eſprit au point que je n'ai pas fermé l'œil „ de la nuit. Il me ſemble que vous avez pris vôtre réſolution d'une ma„ nière un peu précipitée. Vous voulez que nous prenions la route des „ Détroits de Magellan; mais, faites-vous attention que nous en ſommes „ éloignés de plus de cent ſoixante lieues, & que nous avons le vent con„ traire?

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

„ traire? Songez-vous au long trajet que nous aurons à faire, après avoir „ passé les Détroits, ayant toûjours vent devant, & par une route où il „ n'y a point d'eau à espérer?". A celà Bulkeley répondit, que selon l'estime des meilleurs Navigateurs Ils n'étoient pas à plus de quatre-vingt-dix lieues du Détroit; que l'allongement de la Barque les mettoit en état de porter avec eux une provision d'eau suffisante pour un mois; que d'ailleurs en faisant route au Nord, ils avoient cent lieues à faire pour atteindre l'Isle de Juan-Fernandez, où il y avoit cent à parier contre un, qu'ils ne trouveroient ni M. Anson, ni aucun des Vaisseaux de l'Escadre. Après plusieurs débats, le Capitaine faisant reflexion, que toute vivacité de sa part ne serviroit qu'à aigrir les esprits davantage, fut obligé de consentir à tout ce qu'ils voulurent; croyant pouvoir, par la suite, diviser une Cabale si vive; mais Bulkeley sentant le desordre qu'occasionneroit leur desunion, prit le parti, de concert avec le reste de l'Equipage, dont il étoit devenu le Dieu tutelaire, de déposer le Capitaine. Les cris de joye qui succedèrent à cette résolution, étant parvenus jusqu'aux oreilles de M. Cheap, il voulut en sçavoir la cause; &, pour cet effet, il fit appeller ses Officiers, qui lui déclarèrent, qu'on avoit résolu de lui ôter le Commandement pour le donner à M. *Beaus* son Lieutenant. Que l'on se figure la situation d'un homme, tel que M. Cheap, en entendant une déclaration si outrageante. Il eût la force de se posséder; & se tournant vers le Lieutenant, il lui dit d'un ton haut & ferme: „ Quel est l'homme assez hardi pour entreprendre de m'ôter le Com- „ mandement? Est-ce vous, Monsieur?" Cette apostrophe sévère déconcerta le Lieutenant, qui répondit en tremblant, que non. Bulkeley arriva sur ces entrefaites: mais voyant que Cheap avoit des pistolets, pendus à la ceinture, il jugea plus prudent de se retirer avec sa suite, qu'il avoit fait armer de fusils, que de s'exposer à attenter à la vie de son Commandant. Ce malheureux Capitaine ayant ôté ses pistolets, s'avança pour parler à cette troupe revoltée. Il les conjura, au nom de Dieu, de cesser tous leurs tumultes, leur protestant qu'ils seroient satisfaits; mais ces Mutins ne voulurent entendre aucune raison, que M. Cheap ne leur eût promis, qu'à l'avenir on distribueroit, à chacun, une pinte d'eau-de-vie par jour. Cette indulgence étoit pernicieuse, puisqu'une distribution pareille devoit absorber la provision entière en moins de trois semaines; mais il fallut en venir-là pour calmer la fureur de ces brutaux, qui ne consentirent à se retirer qu'à cette condition.

Les Anglois prennent la résolution de déposer leur Capitaine.

Le calme se rétablit parmi eux.

Le calme parut rétabli parmi l'Equipage; mais les passions de ce peuple turbulent ne tardèrent pas d'exciter de nouveaux orages. On étoit à la fin de Septembre, & il est difficile d'éprouver un froid plus rigoureux, & des tems aussi incommodes que ceux qu'ils avoient eû constamment, depuis quatre mois, qu'ils avoient été jettés dans l'Isle du *Wager*. La saison cependant commençoit à s'adoucir, & quelques beaux jours leur promettoient le retour d'un tems si desiré, & si propre au départ. Le Capitaine donna ordre, au Canonnier, de s'embarquer sur la Chaloupe, avec quatre autres, & d'aller croiser, pendant une semaine, le long de la Côte Méridionale, pour en prendre une connoissance exacte. Ils furent plusieurs jours en Mer, & trouvèrent, à peu de distance de la Baye, où ils

Le Capitaine envoye à la découverte.

ils étoient établis, qu'ils nommèrent *la Baye de Cheap*, un bon Port, où ils passèrent une nuit. Ensuite continuant leur course au Sud, ils trouvèrent une Côte extremement dangereuse, au bout de laquelle ils découvrirent un endroit fort commode pour se mettre à l'abri. Ils y tuèrent beaucoup d'oyes & de canards sauvages; De-là suivant la même route, ils entrèrent dans une belle Baye sabloneuse, où le mouillage est excellent, & où ils trouvèrent une grande quantité de gibier; Ils débarquèrent, & parcourant la campagne, ils aboutirent à une seconde Baye, large de douze lieues, & profonde de dix-huit; au-delà de laquelle ils apperçurent distinctement cette Côte garnie de bois verds, dont le Chevalier Narborough parle dans ses Mémoires.

Pemberston engage l'Equipage à arrêter le Capitaine.

Leur retour & les découvertes qu'ils communiquèrent à leurs Compagnons, leur semblèrent d'un bon augure, & il ne fut plus question que de mettre des bornes à l'autorité du Capitaine, qui n'en vouloit rien relâcher, & sur lequel ils rejettoient leurs malheurs communs. *Pemberston*, Capitaine des Troupes de terre, soit que l'Equipage l'eut gagné, soit animosité particulière contre M. Cheap, soit encore qu'il crut que les desastres dont ils étoient accablés, n'eussent leur cause que dans la mauvaise conduite du Capitaine, se présente à l'Equipage & leur dit; „ Mes Enfans, je vous de„ mande main forte pour mettre aux arrêts le Sieur Cheap, en punition du „ meurtre commis par lui contre Cozens", protestant que ce n'étoit point l'animosité qui le faisoit agir contre le Capitaine, mais son devoir, qui le forçoit à cette sévérité, pour n'être pas responsable de ce crime à son retour en Angleterre. La proposition fut reçue avec acclamation par les Anglois, & ils s'engagèrent d'aller, dès le lendemain, surprendre M. Cheap dans son lit. Il est étonnant que ce Capitaine n'ait eu aucun avis d'une conspiration si éclatante & si publique; du moins ne prit-il aucune mesure pour s'en defendre.

Ce fut le Vendredi matin, 9 d'Octobre, que cet odieux complot s'exécuta. Une troupe de Matelots entrèrent brusquement dans la tente de M. Cheap, qui étoit couché; ils se jettèrent sur lui, se saisirent de ses armes, & s'emparèrent de tous ses effets. Nonobstant ses clameurs sur le procedé indigne de son Equipage, il fut conduit, malgré lui, dans la tente du Munitionnaire; Ce fut-là que les Anglois à l'envi insultèrent à son malheur, jusqu'au point de le frapper. Leur intention avoit d'abord été de le mener prisonnier en Angleterre; mais M. Cheap ayant demandé, pour toute grace, qu'on voulut bien le laisser dans l'Isle, où il se tireroit d'affaire comme il pourroit, la chose fut proposée à tout le corps de l'Equipage, & Bulkeley lui-même, sentant combien cette affaire deviendroit épineuse à leur arrivée, s'ils amenoient leur Capitaine prisonnier, persuada ses Compagnons d'accorder à M. Cheap ce qu'il demandoit. Un autre Officier, nommé *Hamilton*, & le Chirurgien, obtinrent la permission de rester avec cet infortuné Capitaine.

M. Cheap demande à rester dans l'Isle.

Toutes choses ainsi règlées, on déféra le Commandement à M. Beaus, Lieutenant, & on dressa des Articles de discipline, auxquels le nouveau Commandant acquiesça. Ces Articles contenoient en substance, que le Capitaine David Cheap ayant abusé de son autorité, en qualité de

Beaus est nommé Commandant.

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

Commandant sur le Vaisseau du Roi le *Wager*, soit dans le naufrage de ce Navire, soit dans la conservation & sureté de ce qu'on en avoit tiré, soit encore dans la promesse qu'il avoit faite de prendre la route du Sud, qu'il n'avoit pas voulu tenir au moment du départ: lui Capitaine Cheap étoit déchû de son Commandement, avoit été constitué prisonnier; & l'autorité transferée à M. Beaus, Lieutenant. Ils convinrent encore de préparer les vivres pour douze jours, vû l'incommodité de le faire à bord de la grande Barque, & deffense d'enlever la portion de son Camarade, par fraude ou autrement, sous peine d'être abandonné & mis à terre. A l'égard de ceux qui devoient monter la *Berge*, ou la Chaloupe, ils jugèrent à propos de ne leur donner que pour huit jours de vivres, afin de les mettre dans la nécessité de ne pas abandonner la grande Barque, & deffense fut faite de s'éloigner de plus d'une portée de fusil, sous les mêmes peines. Pour prévenir toutes sortes de mutineries, querelles, ou violences, il fut deffendu à tous d'user de menaces ou d'insultes, & que quiconque manqueroit à son devoir, à cet égard, seroit aussi déserté. Il fut encore arrêté, que tout ce qu'on trouveroit de gibier, oiseaux, poissons & autres vivres, seroit également partagé entre tous, & deffendu à qui que ce fut d'en soustraire la moindre partie, sous la même peine. Ces Articles furent signés par le Lieutenant, & quarante-sept autres, tant Officiers que Matelots.

Articles de discipline dressés par l'Equipage.

Les Anglois lancent leur Barque à l'eau.

Le 12 d'Octobre, à la pointe du jour, les Anglois lancèrent à l'eau leur grande Barque, qu'ils nommèrent le *Speedwel*, ou *Heureux départ*. Comme on étoit occupé à charger ce Bâtiment des choses nécessaires, M. Cheap fit prier ses Compatriotes de lui laisser les provisions dont ils pourroient se passer, & leur fit sentir, que l'humanité demandoit qu'on proposât, aux Déserteurs, qui restoient dans l'Isle, s'ils vouloient s'embarquer avec le gros de l'Equipage. On lui promit l'un & l'autre, & le lendemain, on envoya vers les Déserteurs, qui n'étoient plus que cinq ou six, les autres ayant traversé le Canal, sur des Canots Indiens, & étant parvenus au Continent. Ils furent reconnoissans de l'offre qu'on leur faisoit; mais étant déterminés à rester, ils firent seulement la même prière que M. Cheap, de leur laisser quelques provisions. En conséquence on envoya, au Capitaine, toutes les choses qu'on avoit mises en réserve pour lui, M. Hamilton, le Chirurgien & les Déserteurs, afin qu'il en fit la distribution comme il jugeroit à propos; sçavoir, cinq demi barils de poudre, six grenades, un demi-muid de balles à mousquet, six fusils, deux paires de pistolets, douze pierres à fusil, six pierres à pistolet, plusieurs outils de Charpentier, deux épées, un compas vertical, un quart de cercle, une paire de balances, quatorze pièces de bœuf, quatorze pièces de porc, & cent quatre-vingt-dix livres de farine.

M. Cheap demande & obtient quelques provisions.

Tout étant prêt le 13 pour mettre à la voile, le Canonnier se rendit auprès de M. Cheap, pour lui faire ses adieux. Le Capitaine lui recommanda très-expressement, lorsqu'il seroit arrivé en Angleterre, d'y faire un rapport fidèle & sans passion de tous les événemens passés: il lui parla avec amitié, lui fit présent d'un de ses meilleurs habits; & après lui avoir touché la main d'une manière affectueuse, il lui souhaita un bon & heureux voyage.

Telle

Telle fut la ſéparation de ces deux hommes, qui ſe craignoient l'un & l'autre, & qui avoient tant de raiſons de ſe haïr.

Supplément au Voyage d'Anson. 1741.

Les Anglois s'embarquèrent à onze heures du matin, au nombre de quatre-vingt-un hommes, cinquante-neuf ſur la grande Barque, douze dans la Berge, & dix dans la Chaloupe; Ils mirent à la voile avec un vent d'Oueſt-Nord-Oueſt. En ſortant de la Baye, la voile du mât de miſaine ſe déchira, & ils eurent bien de la peine à éviter les Rochers qui bordent la Côte; Ils s'y ſeroient infailliblement briſés, ſans le ſecours de la Berge & des rames. Ce premier péril fut leger, en comparaiſon de beaucoup d'autres, qu'il leur fallut eſſuyer. Ils avancèrent le long d'une Côte ſtérile, juſqu'à une Baye ſabloneuſe, où l'ancrage parut bon. Ils y paſſèrent une nuit, & le lendemain après midi, le beau tems les invita à lever l'ancre; mais ils ne firent que croiſer, & revinrent paſſer la nuit au même endroit. L'envie de réparer leurs voiles, les engagea à dépêcher la Berge à la Baye de Cheap, pour y prendre du canevas, qu'ils y avoient laiſſé en abondance. Neuf perſonnes, qui furent détachées pour exécuter cette commiſſion, partirent, & ne revinrent plus. Sans doute que de plus ſérieuſes réflexions les déterminèrent à rejoindre le Capitaine Cheap. Les Anglois attendirent en vain leur Berge pendant pluſieurs jours, dont ils profitèrent pour pêcher du poiſſon & des coquillages. Enfin, voyant qu'elle ne revenoit pas, ils mirent en Mer avec la Chaloupe: mais la Mer fut toûjours ſi groſſe, qu'ils craignoient à chaque inſtant d'être ſubmergés. Le peu de concert qui régnoit parmi eux, rendoit leur ſituation encore plus fâcheuſe. Les uns, abattus par le découragement & le deſeſpoir, refuſoient de ſe prêter aux manœuvres les plus néceſſaires; les autres, livrés à une humeur inquiéte & turbulente, étoient toûjours prêts à ſe mutiner; joint à celà que l'humidité de leurs habits, & la tranſpiration de tant de corps entaſſés les uns ſur les autres, répandoient autour d'eux une infection inſupportable.

Départ des Anglois.

La Berge abandonne la Barque, & va retrouver M. Cheap.

Route pénible des deux autres Bâtimens.

Ils furent ainſi très-longtems à lutter contre les flots, ſans avancer beaucoup, ne pouvant alarguer en Mer, & la néceſſité les contraignant d'aller à Terre, pour y chercher des vivres. Ils eurent bien de la peine à dépaſſer les petites Iſles qui ſont au Sud de l'Iſle du Wager: Enfin, ils apperçurent le vrai Continent; mais cette nouvelle Côte, plus dangereuſe que les précédentes, ne leur offrit qu'un amas de Rochers à fleur d'eau, contre leſquels la Mer venoit ſe briſer avec un horrible fracas; de-ſorte qu'ils avoient continuellement la mort devant les yeux, n'oſant ſe haſarder de tenir la Mer, & ne pouvant, ſans le plus grand riſque, tenter d'aller à Terre. Cependant ils n'avoient, pour toute nourriture, que quatre onces de farine par jour; & le beſoin d'y ſuppléer, par l'induſtrie, les força de paſſer par deſſus toutes les difficultés, pour s'introduire ſucceſſivement dans tous les Havres, où ils eſpéroient trouver de l'abri & des vivres. Ils virent, le long de cette Côte, diverſes cabanes d'Indiens, mais toutes inhabitées.

Le 2 Novembre, ils ſe trouvèrent, par leur obſervation, à cinquante degrés de Latitude Méridionale. C'étoit avoir fait bien du chemin, l'Iſle du Wager, d'où ils étoient partis, trois ſemaines auparavant, étant à quarante-ſept degrés; Ils n'en étoient cependant pas plus contens: Les Ecueils, dont ils étoient environnés, ne leur offroient qu'une mort certaine, &

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

ils crurent devoir attribuer au miracle leur entrée dans un bon Havre, quoiqu'ils n'y trouvèrent que leur ſureté, la Côte étant tout-à-fait ſtérile, & la Mer impraticable pour la pêche. Leur ſenſibilité pour les contre-tems, qui leur arrivoient ſucceſſivement dans leur route, fut bien augmentée, par la perte qu'ils firent de leur Chaloupe, que la force de la Marée emporta, nonobſtant qu'elle fut amarrée à la poupe de la Barque. Tous ces malheurs entrainèrent la déſertion d'onze des leurs, qui ſe firent mettre à Terre, & donner leur contingent des proviſions embarquées; les repréſentations du Lieutenant & du Canonnier, qui après lui avoit la principale autorité, ne purent les retenir; ils obtinrent cependant une décharge d'eux, comme quoi ils avoient été débarqués, de leur choix, & non par violence. Réduits au nombre de ſoixante, ſans en être plus heureux, ils continuèrent leur route à travers les Rochers & les Briſans, dont toute cette Côte eſt remplie, & le 10, ils ſe trouvèrent à la hauteur du Cap *Victoria*, & peu de tems après, à l'embouchure du Détroit de Magellan. La multitude de Rochers & de Briſans, la Marée, d'une violence ſupérieure à tout ce qu'ils avoient vû; tout concouroit à augmenter leurs allarmes: Ils furent tout le jour entre la vie & la mort; leur Barque même fut tellement engloutie, qu'ils deſeſpérèrent de la pouvoir retirer. Un ouragan qui s'éleva, leur fit croire leur perte certaine; lorſque tout-à-coup le tems s'éclaircit, & un vent frais les conduiſit dans un bon Havre, où ils trouvèrent l'eau auſſi tranquille que celle d'un Etang. Ils y virent quelques Indiens, avec leſquels ils trocquèrent une paire de culottes de toile, pour un chien qu'ils mangèrent avec l'avidité de gens réduits, depuis huit jours, à quatre onces de farine. Les traits d'inhumanité, qui arrivoient journellement, repréſentoient au naturel les horreurs de leur ſituation; Chacun d'eux craignant pour ſoi, gardoit précieuſement tout ce qui pouvoit aſſûrer ſa nourriture, & auroit vû de ſang froid mourir tout l'Équipage, plutôt que de faire la plus petite libéralité. Dès qu'ils pouvoient attraper un peu de farine, ils ſe jettoient deſſus & la dévoroient telle qu'elle étoit. Tous les jours il mouroit quelqu'un faute d'alimens. Le 14, ils découvrirent, à l'Oueſt, le Cap *Pilar*, & le lendemain, le Cap *Monday*. La diſcorde retarda encore leur route; les uns diſoient qu'ils n'étoient pas dans le Détroit; les autres, au contraire, aſſuroient qu'on l'avoit preſque paſſé. Le premier ſentiment prévalut, & ils retournèrent; mais au bout de quelques jours ayant découvert le Cap *Deſſeada*, au Sud-Oueſt vis-à-vis le Cap Pilar, ils reconnurent leur erreur. Le 6 Décembre, ſe trouvant près du Cap *Quad*, ils apperçurent de la fumée ſur le Rivage oppoſé, & virent, à l'entrée d'une petite Baye, des Indiens, qui leur crièrent de toutes leurs forces, *bona*, *bona*. Quelques Anglois deſcendirent à Terre & échangèrent, avec eux, des marchandiſes de vil prix, pour deux chiens, trois ou quatre oyes ſauvages & quelques pièces de veau marin ſec. Ces Indiens ſont de taille médiocre; leur teint eſt olivâtre; ils ont les cheveux d'un beau noir & les portent fort courts. Ils ont le viſage rond, le nez & les yeux petits, mais les plus belles dents du monde, unies, polies, ſerrées, & d'une blancheur de neige. Ils portent ſur la tête un tour de plumes blanches, qui leur ſied parfaitement bien. Leurs vêtemens ſont faits de peau de veau marin, & d'un autre animal, qu'on

Perte de la Chaloupe.

Extrêmité où ſe trouve la Barque.

Les Anglois entrent dans un bon Havre.

Diſette où ils ſont réduits.

Paſſage du Détroit de Magellan.

qu'on nomme *Guianacoës*, dont on a vû la deſcription ailleurs. L'envie d'abréger leur route ne permit pas aux Anglois de s'arrêter longtems avec ces Indiens, dont les femmes avoient diſparu à leur arrivée; ils les quittèrent pour ſortir au plutôt du Détroit. Le ſouvenir du paſſé les tenoit très-attentifs à prévenir une nouvelle mépriſe. Le vent étoit devenu favorable, & ils parcouroient ſans péril des Côtes, où ils trouvèrent de très-bonne eau, d'excellens coquillages, quantité de mouettes & d'autres oiſeaux de Mer, dont ils mêlèrent les œufs avec de la farine, & en firent un poudding à l'Angloiſe. SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

Le 9, ils étoient déja par-delà l'Iſle *Sainte Eliſabeth*: Ils découvrirent un charmant Pays, où quantité de Guianacoës paiſſoient par troupes de dix & de douze. Leur intention étoit d'aller à Terre, pour en attraper quelqu'un; mais le vent ne le leur permit pas. En très-peu de tems ils ſe trouvèrent à la hauteur du Cap de la *Vierge Marie*, & hors de ce formidable Détroit, qui les avoit retenus un mois entier, & où il leur avoit fallu diriger habilement leur cours à travers une multitude de Pointes & de Tournans, dans une étendue de cent ſeize lieues. Nos Voyageurs rendent ici la juſtice qui eſt dûe au Chevalier Narborough, dans l'exactitude des directions, qu'il a données en décrivant ce Détroit; directions auxquelles il eſt impoſſible de trouver la moindre choſe à corriger, ou à ajoûter. Sortie du Détroit.

Après avoir dépaſſé le Cap de la Vierge Marie, ils apperçurent, ſur le Rivage, des hommes à cheval, qui leur faiſoient ſigne de s'approcher; mais le vent ne permit pas aux Anglois d'aborder, & s'étant tourné tout d'un coup à l'Oueſt, il les obligea de partir ſans avoir pû s'aſſûrer ſi ces Cavaliers avoient été jettés ſur cette Cote par un naufrage, ou s'ils étoient des Naturels du Pays, qui habitent le long de la Rivière de *Gallegos*. A en juger par leur habillement & par leur contenance, ils les prirent pour Européens. Le 14, ils étoient à quarante-neuf degrés dix minutes de Latitude Méridionale, & à ſoixante-quatorze degrés cinq minutes de Longitude Oueſt. Le lendemain, ils arrivèrent à l'Iſle *des Pingouins*, qui n'eſt qu'à un mile du Rivage, & qu'ils trouvèrent couverte de veaux marins & de pingouins. Ils s'arrêtèrent peu de tems à cette Iſle, pour atteindre plutôt le *Port Deſiré*, où ils s'étoient propoſé de ſéjourner. Arrivée au Port Deſiré.

L'Entrée de ce Port eſt très-remarquable, par un Roc de quarante pieds de haut, qui eſt du côté du Sud, à un mile dans les Terres, & qui reſſemble à une borne faite de main d'homme. Leur premier ſoin, en arrivant au Port Deſiré, fut d'aller à l'Iſle des *Veaux Marins*, qui en eſt à une lieue. En moins d'une demie heure, ils tuèrent une très-grande quantité de ces animaux; mais ſoit que cette nourriture aît, par elle-même, quelque qualité nuiſible, ſoit que la trop grande abondance ne put trouver une facile digeſtion, dans des eſtomacs affoiblis, ceux qui en mangèrent, avec trop d'avidité, furent ſaiſis de fièvres violentes, accompagnées de maux de tête. Les Anglois trouvèrent, ſur cette Côte, un grand nombre de briques gravées de différens caractères. Sur une de ces briques on liſoit très-diſtinctement ces mots: *Capt. Straiton* 16. *Canons* 1687., qui ſelon toute apparence déſignoient un ancien naufrage. Ils virent auſſi le *Puits Pecket*, dont parle Mauvaiſe qualité du veau marin. Puits Pecket.

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

le Chevalier Narborough, dans la Relation de ſon Voyage. Sa ſource eſt ſi petite qu'elle ne donne que cent vingt pintes d'eau par jour. Comme le puits étoit plein, ils en eurent bientôt tiré dequoi remplir leurs tonneaux vuides. Si la néceſſité les avoit réduits au deſeſpoir, & excités à la revolte, l'abondance ici les porta à vouloir tout avoir à la fois; & ſans conſidérer la longue route, qu'ils avoient encore à faire juſqu'au Breſil, il fallut leur abandonner le peu de farine, qui étoit leur unique reſſource, & qui fut conſommé en bien peu de tems. Enfin, ils partirent, le 26 Décembre, du Port Deſiré, & le meme jour ils doublèrent le Cap *Blanco*, dont ils vérifiérent la Longitude à ſoixante-onze degrés Oueſt. Ce fut dans cette route, qu'ils regrettérent leurs proviſions, ſe trouvant réduits à ne manger que du veau marin, qui commençoit à ſe gâter, faute de ſel. Il falloit être auſſi affamés qu'ils l'étoient, pour s'accommoder de ce poiſſon à demi pourri; mais, malgré ſa puanteur, ils le dévoroient comme le mets le plus délicieux. Juſqu'au 10 de Janvier, ils n'eurent pas d'autre nourriture. Le Munitionnaire en mourut. De quarante-trois perſonnes qu'ils étoient encore, il n'y en avoit pas vingt qui euſſent le courage de manger. Ils n'étoient guères mieux fournis d'eau, n'en ayant plus que trois cens vingt pintes. Enfin, la Terre, qu'ils n'avoient point vû depuis quatorze jours, ſe montra à leurs yeux. Cet aſpect ranima leurs eſperances; mais ce ne fut que le 12, qu'ils purent aſſez s'approcher du Rivage, pour aller à terre, à la nage; car depuis la fuite de leur Berge, & la perte de leur Chaloupe, ils étoient contraints de ſe jetter à l'eau pour gagner le Rivage; & par le moyen des tonneaux vuides, ils firent parvenir, avec le flot, des mouſquets, de la poudre & du plomb, à ceux qui étoient à terre, qui firent une chaſſe ample de veaux marins, de chevaux & de chiens, dont cette Côte eſt infeſtée. Le lendemain, la Barque approcha la terre de fort près, & ayant amarré leurs rames dans l'écoutille, ils s'en ſervirent pour tirer à eux ce que leurs Compagnons avoient preparé; Une partie des Anglois, qui étoient à terre, revinrent à bord; mais à peine furent-ils embarqués avec les vivres, qu'il ſurvint une briſe de Mer ſi violente, qu'ils furent obligés de partir, laiſſant à terre huit hommes de l'Equipage, & toute l'eau fraiche. La tourmente fut ſi extraordinaire, que la tête de leur gouvernail fut briſée, & le Bâtiment faillit à être ſéparé en deux. Se voyant forcés d'alarguer en Mer, & dans l'impoſſibilité de reprendre leurs reſtés à terre, ils mirent à flot un de leurs poinçons, qu'ils rempliront d'habits, d'armes à feu, de poudre, de balles, de chandelles, & autres proviſions, avec une Lettre, pour informer ces Malheureux du danger où étoit la Barque, & qui les mettoit, malgré eux, dans la néceſſité de les abandonner. Les Anglois de la Barque virent de loin leurs infortunés Compagnons, ſe ſaiſir du poinçon, que le flot avoit pouſſé ſur le Rivage, le défoncer, & après la lecture de la Lettre, ſe jetter à genoux, & pouſſer des cris, qui tenoient du deſeſpoir. Ce qui pouvoit adoucir la douleur de cet abandon, c'eſt qu'ils étoient dans un Pays bien pourvû de vivres, & qu'ils y trouveroient infailliblement des Habitans.

Départ du Port Deſiré.

1742.

Les Anglois vont à Terre à la nage.

La Barque y laiſſe huit hommes.

LES quatre jours ſuivans, la Barque avança fort peu. L'eau leur manquoit;

quoit; mais le 19, le hazard les conduiſit à Terre, où ils en trouvèrent d'excellente. Le lendemain, Bulkeley & Cummins parcourant le Rivage, firent rencontre de quelques Habitans, montés ſur de bons chevaux. Comme les Anglois étoient alors au Nord de la Rivière de *la Plata*, ils eurent lieu de penſer que ces gens étoient Portugais; ils liérent converſation avec eux en cette Langue, & apprirent de ces Pêcheurs, que la Guerre entre les Anglois & les Eſpagnols duroit toûjours; & que ces derniers avoient actuellement deux Vaiſſeaux de Guerre, l'un de cinquante & l'autre de ſoixante canons, qui croiſoient à la hauteur du Cap *Sainte Marie*; qu'il n'y avoit pas plus de ſix ſemaines qu'un autre de leurs Vaiſſeaux, de ſoixante-dix canons, avoit été briſé contre la Côte, & qu'il s'y étoit perdu corps & biens. Ces Pêcheurs invitèrent les deux Anglois à leur Habitation, où ils les régalèrent de bœuf & de pain blanc; il y avoit longtems qu'ils n'avoient fait ſi bonne chère. Bulkeley & Cummins voulant en faire part à leurs Compagnons, achetèrent du pain & d'autres proviſions, qu'ils envoyerent à la Barque; & ce ne fut que la crainte de quelque trahiſon, qui les força de mettre à la voile pour *Rio Grande*.

Supplément au Voyage d'Anson. 1742. Portugais qu'on trouve au Nord de la Plata.

Les Anglois navigèrent ſept jours de ſuite ſans pouvoir prendre terre. Dès le 26, ils n'avoient plus rien à manger; trois de leurs hommes moururent de faim. Le jour ſuivant, leurs obſervations leur donnèrent trente-deux degrés quarante minutes de Latitude Méridionale, & le 28, ſur les ſix heures du matin, ils découvrirent l'Embouchure de Rio Grande. Cette vûe excita en eux les tranſports de joye que peuvent éprouver des hommes, qui depuis longtems à deux doigts de la mort, ſe ſentent rendus à la vie.

Les Anglois arrivent à Rio Grande.

L'Embouchure de cette grande Rivière eſt très-dangereuſe, par une Barre de ſable, & pluſieurs Bas-fonds qui en rendent l'entrée très-difficile. Bulkeley, qui ſervit de Pilote, conduiſit habilement la Barque à l'entrée de la Ville, où l'on jetta l'ancre.

A peine les Anglois furent-ils arrivés, qu'on dépêcha vers eux un Bateau, avec un Sergent & un Soldat, qui étoient chargés d'amener quelqu'un de cette Barque, pour rendre compte au Gouverneur, & lui apprendre qui ils étoient, d'où ils venoient, & quel étoit leur deſſein en abordant à Rio Grande. Le Sergent & le Soldat montèrent ſur le Bâtiment, & parurent effrayés de n'y voir qu'une troupe de gens décharnés, & d'une figure hideuſe. Ils jettèrent ſur eux des regards qui exprimoient l'horreur & la compaſſion que cet état leur inſpiroit. Beaus, Pemberſton, Bulkeley & Cummins ſe rendirent à terre pour ſe préſenter au Gouverneur, qui leur fit un accueil des plus gracieux, les logea & les traita avec toute l'hoſpitalité poſſible, ſans oublier les Anglois reſtés dans la Barque, à qui il envoya auſſi des vivres en abondance. Entre autres queſtions que leur fit ce Commandant, il s'informa s'ils avoient quelques bonnes Cartes du Pays; mais ayant appris que non, & que l'induſtrie, unie à la force, avoit triomphé de tous les obſtacles, il demanda à Bulkeley un Journal circonſtancié de leur route.

Bon accueil que leur font les Portugais.

Les Anglois apprirent auſſi du Gouverneur, que le *Severn* & la *Perle*, deux Vaiſſeaux de l'Eſcadre de M. Anſon, étoient actuellement à Rio Janeyro, en très-mauvais état; qu'ils avoient été ſéparés du reſte de l'Eſcadre, & avoient fait courſe vers le Breſil, & qu'ils avoient envoyé demander des hommes, pour

Ce qu'ils apprennent de l'Eſcadre de M. Anſon.

Supplément au Voyage d'Anson. 1742.

pour remonter leur Equipage, ne pouvant en recevoir que par la Flotte d'Angleterre, qui n'étoit attendue qu'en May ou Juin. La curiosité attira un Peuple innombrable pour voir de près le petit Bâtiment le *Speedwel*, & considérer des Malheureux échappés comme par miracle à la fureur des eaux. Hommes, femmes, enfans, chacun s'empressoit de venir à bord; Le Gouverneur, accompagné du Commandant & du Commissaire des Guerres, les honorèrent de leur visite; ils ne pouvoient assez admirer combien les besoins extrêmes donnent d'industrie, & ils comprenoient encore moins comment plus de soixante personnes avoient pu trouver place dans un Bâtiment si petit. Le Gouverneur leur promit de les faire partir, le plutôt qu'il pourroit, pour Rio Janeyro, & qu'en attendant ils ne manqueroient de rien.

Le Gouverneur va voir leur petit Bâtiment.

Troubles de la Garnison de Rio Grande.

L'abondance dans laquelle se trouvèrent les Anglois, les empêcha d'abord de s'appercevoir des troubles qui règnoient à Rio Grande. Presque tous ceux qu'ils avoient pris pour des Officiers, étoient des gens de la Soldatesque, élevés à ce grade par violence, dans une revolte de la Garnison. L'occasion de cette revolte avoit été le mauvais traitement, que l'on avoit fait aux Soldats, qui depuis longtems n'avoient pas été payés, qui manquoient de vivres, & étoient presque sans habits. Ils avoient eû beau se plaindre; on ne les avoit pas écoutés. Après avoir vainement tenté toutes les voyes de représentations, le desespoir leur inspira la pensée d'en venir à celles de fait, les regardant comme l'unique remède à leurs maux. Ils en vouloient principalement au Gouverneur; non qu'ils eussent aucune vexation directe à lui reprocher; mais ils prétendoient, qu'au lieu de reprimer, comme il l'auroit dû, ceux qui les opprimoient, il les avoit encouragés à le faire.

Le Gouverneur informé de cette cabale, en voulut prévenir les suites. Il eut été trop dangereux d'employer la force ouverte; il eut recours à la ruse, pour détourner au moins sur d'autres, l'orage qui étoit prêt à fondre sur lui. Dans toutes les occasions où il pouvoit etre observé & entendu par les Soldats, il eut soin d'affecter beaucoup de chagrin de leur situation, & encore plus d'envie d'en adoucir les rigueurs. Il fit répandre, par des Emissaires affidés, qu'il voyoit avec douleur qu'on l'accusoit de n'avoir point à cœur les intérêts de sa Garnison, & de lui refuser le nécessaire pour en tirer avantage; tandis qu'il étoit évident, que ceux qui donnoient de lui ces fâcheuses impressions, ne le faisoient que pour jetter un voile sur leurs rapines; qu'il craignoit que ces accusations injustes ne lui eussent aliéné nombre d'honnêtes gens; qu'il étoit vrai pourtant qu'il avoit tenté tous les moyens de mettre fin à leurs misères, & qu'il n'auroit point de repos qu'il ne les eût satisfaits. En parlant de la sorte, on désignoit adroitement ceux des Officiers qui devoient passer pour les vrais coupables. Ces discours furent répétés si souvent, & appuyés d'une manière si naturelle, que les Soldats commencèrent à rougir de leur erreur, & à se persuader qu'ils avoient les obligations les plus essentielles à celui qu'ils avoient regardé jusques-là comme leur ennemi; ainsi la rage, dont ils étoient possedés contre leur Gouverneur, se tourna tout-à-coup en confiance, en zèle & en admiration. La haine des Soldats, qui n'avoit fait que changer d'objet, éclata bientôt contre les Officiers, dont on leur avoit donné de la défiance.

Non

Supplément au Voyage d'Anson. 1742.

Non contens de les accabler de reproches injurieux, il les dépoſèrent tous, & choiſirent, parmi leurs Camarades, des ſujets pour mettre à leur place. Ces Soldats, devenus Officiers, prirent ſi promptement les airs & les manières de leur nouvel état, que lorſque les Anglois arrivèrent, ils ne purent en faire la différence.

Cette révolution leur parut d'abord fort indifférente à leurs intérêts, & elle l'auroit été ſans doute, ſi la Place eut été fournie de vivres; mais il n'y en avoit, dans le Magaſin, qu'une quantité ſuffiſante tout au plus pour ſix ſemaines. Les Soldats voyoient donc impatiemment, que les Anglois fuſſent venus partager le peu de pain qui leur reſtoit. Leurs murmures engagèrent le Gouverneur, qui ne vouloit pas les chagriner, à faire retrancher les proviſions qu'il avoit accordées à ces Réfugiés, & on les réduiſit à la ration des Soldats. Le fâcheux état où ils ſe trouvoient, & la crainte d'en augmenter les rigueurs par un plus long ſéjour, les déterminèrent à ſolliciter leur départ. Beaus, Lieutenant, à qui le Gouverneur avoit donné un logement chez lui, avoit entièrement oublié ſes malheureux Compagnons d'infortune. Le Canonnier, toûjours plein de zèle pour le ſervice de ſa compagnie, alla le trouver au Gouvernement, & lui repréſenta la néceſſité de ſortir d'une Place affamée, & de ſe rendre inceſſamment à Rio Janeyro, pour s'embarquer ſur le *Severn* & ſur la *Perle*. Le Lieutenant répondit, que le Gouverneur, à qui il en avoit parlé, diſoit ne pouvoir les faire partir qu'à l'arrivée de quelque Vaiſſeau, ne voulant pas les expoſer au riſque de faire route ſur un Bâtiment auſſi chétif que le leur. Bulkeley repliqua, que les riſques de leur ſéjour étoient encore plus grands, puiſque s'il arrivoit quelque malheur au Vaiſſeau que l'on attendoit, ils étoient réduits à mourir de faim. Beaus promit d'en informer le Gouverneur; mais deux jours ſe paſſèrent ſans qu'il leur rendit réponſe. Bulkeley réſolut de faire une ſeconde tentative auprès de Beaus, pour obtenir leur tranſport à Rio Janeyro. Après lui avoir fait ſentir à quoi l'obligeoit ſa place de Lieutenant Commandant, il conclut par le prier inſtamment d'engager le Gouverneur à lui faire donner des chevaux & des guides pour lui & deux autres, afin qu'ils puſſent aller, par terre, juſqu'à Sainte Catherine, d'où ils paſſeroient aiſément à Rio Janeyro. Le Lieutenant promit encore d'en parler, & qu'on auroit ſa réponſe ſans faute dans l'après midi; mais elle ne vint point; & dès le lendemain, Bulkeley lui écrivit une Lettre fort vive, où il lui expoſa la ſituation de ſon Equipage, qui depuis quelques jours étoit ſans pain, lui faiſant entendre qu'il déviendroit reſponſable de ſa négligence à procurer leur départ pour le ſervice du Roi. Cette Lettre fit ſon effet. Le Lieutenant vint, pour la première fois, à leur quartier; ils le reçurent froidement, & de manière à lui faire ſentir, que ſa longue abſence étoit auſſi déplacée que choquante. Il les mena chez le Commandant, qui leur promit de leur faire donner bonne proviſion de bœuf & de poiſſon; mais que pour du pain, il lui étoit impoſſible de leur en fournir.

Les Anglois demandent à partir pour Rio Janeyro.

On étoit déja au 6 de Mars, & quoique le vent eût été très-favorable depuis trois ſemaines, aucun Vaiſſeau ne paroiſſoit, & la proviſion de vivres touchoit à ſa fin. Bulkeley & deux autres allèrent ſe préſenter au Gouverneur, pour lui demander un guide & la permiſſion de partir; il leur

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1742.

accorda l'un & l'autre, & leur promit tous les ſecours de vivres qu'il pouvoit leur donner. Pemberſton réſolut de ſe joindre à eux pour faire le voyage par terre. Il fut donc arrêté qu'ils partiroient inceſſamment; mais, dans le tems qu'ils ſe préparoient à leur départ, on eut nouvelle que quatre Vaiſſeaux étoient arrivés à Sainte Catherine, & qu'ils venoient de mettre à la voile pour Rio Grande. Cette nouvelle rompit le voyage projetté. Les Vaiſſeaux arrivèrent le 19, & leur apprirent, que le *Severn* & la *Perle* étoient partis pour les Barbades. Ces Vaiſſeaux, chargés de proviſions & de quelque argent, avoient pris en paſſant le Gouverneur de Sainte Catherine, & lui avoient remis les ordres de la Cour, qui le nommoient pour venir à Rio Grande, publier l'amniſtie accordée, par le Roi de Portugal, à tous les Complices de la dernière revolte, qui voudroient rentrer dans leur devoir. La choſe s'exécuta avec ſolemnité & appareil. Le Gouverneur de Sainte Catherine, après avoir lû l'amniſtie du Roi ſon Maître, annonça aux Soldats, qu'il apportoit le tiers du payement de leurs arrérages, & que le reſte de la ſomme étoit en chemin; mais les Soldats proteſtèrent & demandèrent, avec tumulte, tout ou rien. Le Commandant, pour qui la Garniſon avoit beaucoup de déférence, parcequ'il étoit un des intrus, tâcha d'appaiſer cette émotion, en leur parlant comme il convenoit. Ils ſe calmèrent en effet, & lui répondirent: „ Vous êtes nôtre „ Commandant; C'eſt à vous de décider ce que nous devons faire: Quel„ que parti que vous preniez, nous l'appuyerons au péril de nôtre vie". Le Commandant, qui connoiſſoit la valeur de ces proteſtations, & qui n'avoit point envie de ſe perdre pour leur complaire, déclara, que ſon avis étoit d'accepter avec reconnoiſſance le pardon que le Roi leur offroit; & tout de ſuite renonçant au Commandement, il prit un mouſquet & ſe mit au rang. Cet exemple fut ſuivi de tous les Officiers poſtiches, & en un inſtant la ſubordination fut rétablie.

Arrivée de quatre Vaiſſeaux.

Amniſtie pour la Garniſon de Rio Grande.

Beau trait du Commandant.

LES Anglois ayant appris qu'un des Vaiſſeaux arrivés devoit repartir le 27, ſe rendirent auſſi-tôt auprès de M. Beaus, pour qu'il leur permit de profiter d'une occaſion ſi favorable; Il répondit, qu'il comptoit lui-même partir ſur ce Vaiſſeau, que quelques Officiers pourroient y avoir place; mais que pour l'Equipage, il falloit qu'il attendît une autre occaſion. Bulkeley, toûjours Chef, quand le bien de ſa compagnie le demandoit, fit tous les reproches imaginables au Lieutenant, du peu de ſoin qu'il prenoit de ſon Equipage; & conduiſit ſes Compagnons chez le Gouverneur, qui leur dit que ſes ordres étoient donnés, pour que la moitié de l'Equipage partit par le premier Vaiſſeau, moyennant qu'ils payaſſent leur paſſage; cependant vû l'impoſſibilité de le faire, on prit des arrangemens, & Beaus avertit ſes Officiers & Matelots, qu'une partie de l'Equipage partiroit par le premier Vaiſſeau, & que lui conduiroit le reſte.

Départ d'une partie des Anglois.

ENFIN, le 28 Mars, jour tant deſiré pour leur départ, arriva. Le Bâtiment, deſtiné à leur tranſport, étoit un Brigantin, nommé la *Sainte Catherine*. On leur donna pour proviſions deux tonnes de bœuf ſalé, & dix groſſes meſures de farine. Le 31, ils paſſèrent le Banc, & s'arrêtèrent dans un Havre très-commode. Le Pays tout autour eſt une vaſte plaine, arroſée de pluſieurs Rivières, fort poiſſonneuſes; on y trouve des melons délicieux, &

de

de bons pâturages, où l'on nourrit quantité de bétail. Le laitage y eſt excellent.

Le 8 d'Avril, ils mouillèrent dans le Port *Saint Sebaſtien*. L'ancrage y eſt admirable, & le Port ſûr. Le terroir de cette petite Ville eſt le plus agréable de l'Amerique. Les oranges, les limons & toute ſorte de bons fruits, y ſont extrêmement communs, & il y a abondance de poiſſon & de gibier. Le 12, ils arrivèrent à *Rio Janeyro*. Le Gouverneur reçût les Anglois avec toute l'hoſpitalité poſſible, & commit un Chirurgien Hollandois, qui parloit parfaitement bien l'Anglois, pour leur ſervir de Protecteur, avec titre & autorité de Conſul. Il lui donna ſes ordres pour leur chercher un logement, & régla qu'outre la chandelle & le bois, on leur donneroit à chacun huit vingtains par jour pour leur entretien. Le nouveau Conſul s'empreſſa de leur procurer tous les ſecours poſſibles ; il les logea bien, & leur envoya tous les uſtenciles néceſſaires à leur établiſſement. Leur ſituation ne pouvoit être plus agréable; il ne tenoit qu'à eux d'en jouir: mais ce calme heureux fut bien-tôt troublé par de nouvelles diviſions. Le Boſſeman, que les Officiers avoient eû la foibleſſe d'introduire dans leur chambre, & même d'admettre à leur table, ſuſcita, dans tout l'Equipage, par ſon caractère inſupportable, & par les airs de Commandant qu'il voulut ſe donner, des troubles, qui allèrent juſqu'à obliger les Officiers de s'éloigner du Corps, & de prendre des habitations ſéparées, pour ſe ſouſtraire aux violences de cet homme & de ceux qu'il avoit mis dans ſon parti. Ils n'en vouloient pas moins qu'à leur vie: ce qui détermina le Gouverneur à faire partir les Officiers, par un Vaiſſeau, nommé le *Saint Ubes*, qui étoit actuellement au Port, chargé pour Bahia & Lisbonne. Le jour du départ fut fixé au 20 de May. Leur trajet, juſqu'au Port de Bahia, où ils mouillèrent le 7 de Juin, n'eut rien de remarquable. Ils trouvèrent, dans cette Capitale du Breſil, moins de compaſſion pour leur état malheureux qu'à Rio Grande & Rio Janeyro; & ſans le Capitaine du *Saint Ubes*, ces Officiers n'auroient ſçû comment ſe tirer de cette cruëlle ſituation.

Ils arrivent à St. Sebaſtien, & Rio Janeyro.

On les y traite fort bien.

Nouvelles diviſions des Anglois.

Les Officiers ſe ſéparent de l'Equipage.

Le Gouverneur les fait partir pour Bahia.

Bahia eſt ſituée dans le fond d'une Baye ſpacieuſe & riante, entrecoupée de pluſieurs belles Iſles, qui produiſent quantité de coton; En entrant, on apperçoit, du côté de l'Eſt, la Pointe de *Gloria*, où il y a une grande Fortification, avec une Tour au milieu. Au fond de la Baye, on trouve un vaſte Port, où l'ancrage eſt excellent, pour les plus grands Vaiſſeaux. La Ville eſt bien fortifiée du côté de Terre & du côté de Mer. Elle eſt grande, riche, bien peuplée & magnifiquement bâtie ; mais avec l'incommodité d'être placée ſur le penchant d'une montagne, dont la deſcente eſt fort roide ; de-ſorte que les rues ſont de vrais précipices, & qu'on eſt obligé de ſe ſervir de machines pour tranſporter les marchandiſes au Port. Les maiſons, au nombre de trois mille, ſont toutes de briques ou de pierre. Les Egliſes ſont ſuperbes. La Cathédrale ſur-tout eſt un très-bel Edifice, enrichi d'inſcriptions, de dorures, & des ornemens les plus riches ; De la principale porte de cette Egliſe, on découvre tout le Port, ce qui forme un point de vûe admirable. L'Egliſe des Jéſuites eſt toute bâtie de marbre d'Europe. Les Habitans ſont extrêmement vains & fiers, aimant le faſte, & pour ſuppléer aux galons d'or & d'argent, qui leur ſont interdits, ils couvrent leurs

Deſcription de Bahia.

Caractère des Habitans.

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1742.

habits d'une prodigieuſe quantité de chaines, de médaillles, de chapelets, de colliers, de boucles d'orcille & de croix d'or & d'argent. L'intérieur de leurs maiſons eſt auſſi riche que ſomptueux. La ſituation de leur Ville, ne leur permettant pas l'uſage des caroſſes & des chaiſes, ils ſe font porter, par leurs Négres, dans des hamacs de coton, où ils ſont mollement couchés ſur des carreaux de velours, ayant tout autour d'eux des rideaux de Damas. On voit, dans toutes les rues, un contraſte habituël de pompe qui éblouit, & de miſére qui revolte. Si l'on eſt frappé du luxe des Maîtres, on l'eſt encore davantage du ſort cruël d'une multitude d'Eſclaves, que l'on excede de fatigues, que l'on aſſomme de coups, que l'on trouve toûjours nuds & baignés de ſueur, & dont la vie n'eſt jamais à l'abri du caprice & de la mauvaiſe humeur de leurs tirans. Les vivres y ſont extrêmement chers, ſur-tout le poiſſon. Le voiſinage de la Mer n'en empêche point la rareté, à cauſe d'une quantité de baleines, qui infeſtent cette Baye, & qui en écartent tout autre poiſſon. La culture des terres eſt fort négligée, le menu Peuple ne s'occupant que du trafic du tabac.

Leur cruauté pour leurs Eſclaves.

Retour des Anglois en Europe.

APRÈS avoir ſéjourné quatre mois à Bahia, ſans aucun ſecours que ceux du généreux Capitaine, les Anglois s'embarquèrent, ſur ſon Vaiſſeau le *Saint Ubes*, le 11 Septembre, pour Lisbonne; Ils y arrivèrent le 28 Novembre, après avoir eſſuyé, par les trente-neuf degrés dix-ſept minutes de Latitude Nord, & par les ſix degrés de Longitude Oueſt, une tempête, qui mit leur Vaiſſeau dans le plus grand danger. Nos Paſſagers Anglois ſe rendirent au Comptoir de leur Nation, où ils apprirent que Beaus, Lieutenant du *Wager*, avoit paſſé, & étoit parti, par le Paquebot, pour l'Angleterre. Les Conſuls les firent embarquer pour leur Patrie, à bord du Vaiſſeau du Roi le *Stirling-Caſtle*, le 20 de Decembre, & le 1er. Janvier 1743, ils arrivèrent à Spithead, où, après avoir reçû toutes les réprimandes, que méritoient des Officiers rebelles, on leur interdit le ſervice de Sa Majeſté, & il fut deffendu de leur payer leurs appointemens. Cet arrêt fait voir, que quelque abus que les Supérieurs faſſent de leur autorité, il n'eſt point de raiſon qui autoriſe à en ſecouer le joug.

1743.

Avantures des huit hommes laiſſés ſur une Côte deſerte.

APRÈS avoir conduit, en Angleterre, une partie des Anglois, qui compoſoient l'Equipage du Vaiſſeau le *Wager*, le Lecteur ſera ſans doute curieux d'apprendre la ſuite des avantures des huit hommes, que la Barque laiſſa ſur la Côte des Patagons (*d*). Ces malheureux ayant reçû le tonneau, que leurs Compagnons de la Barque leur envoyérent, par le flot, avec la Lettre, contenant les raiſons qui les obligeoient de prendre le large; accablés d'un abandon ſi barbare, qu'ils ſuppoſoient n'être occaſionné que par l'incommodité du nombre, ils ſe laiſſérent aller à toutes les fureurs du deſeſpoir, accuſant d'ingratitude leurs Compagnons, pour leſquels ils avoient eu le courage de ſe ſacrifier. Ils ſe trouvoient dans un Pays déſert & ſauvage, ſur une Côte, où les Vaiſſeaux n'abordent jamais, éloignés de cent lieues de Buenos Ayres, qui encore étoit une Ville ennemie. Leurs corps, épuiſés de fatigues & de ſouffrances, leur rendoient impoſſibles les efforts néceſſaires pour les tirer d'une ſituation auſſi deſeſpérée.

Après

(*d*) Voyez ci-deſſus, pag. 374.

Supplément au Voyage d'Anson.

Après un ſéjour de quelques mois, pendant lequel ils avoient tenté deux fois de ſe rendre à Buenos Ayres, mais toûjours en vain, ayant été contraints, faute de vivres, de revenir à leur ancienne cabane; pour comble d'infortune ils perdirent encore quatre des leurs, dont ils trouvèrent deux égorgés, & les deux autres furent ſans doute emmenés priſonniers par leurs meurtriers. Fatigués des malheurs, qui, comme à l'envi, les accabloient, nos Anglois ſe mirent, une troiſième fois, en chemin pour Buenos Ayres, aimant mieux s'expoſer à tout, & être priſonniers des Eſpagnols, que de ſe voir en proye aux animaux féroces, dont cette Contrée eſt remplie, & aux viſites des Indiens, qui égorgèrent leurs miſérables Compagnons. Leur deſſein fut d'abord de côtoyer la Mer, pour ne pas manquer l'Embouchure de la Rivière de la Plata, & enſuite les bords de ce Fleuve, juſqu'à-ce qu'ils euſſent rencontré quelque habitation; mais les dunes de ſable, qui règnent le long de cette Côte, & qui ſont fort élevées, rendirent leur chemin extrémement penible; ils marchèrent dix jours avant de trouver la fin de ces ſables incommodes. Enfin, ils arrivèrent à l'embouchure d'une Rivière, qu'ils crurent être celle qui faiſoit l'objet de toutes leurs eſpérances; mais voulant la côtoyer, ils rencontrèrent une multitude de ruiſſeaux bourbeux, qui leur barroient le paſſage; ils en traverſèrent quelques-uns à la nâge; dans d'autres ils enfonçoient quelquefois juſqu'aux épaules. Les obſtacles ſe multiplièrent au point, que quoiqu'il leur fut infiniment douloureux de reculer, lorſqu'ils ſe croyoient au terme de toutes leurs peines, leur plus court parti fut de retourner à leur ancien quartier. Tant de tentatives infructueuſes les firent renoncer pour toûjours au projet d'aller à Buenos Ayres par terre. Revenus à leur triſte azile, ils n'oſoient plus s'écarter comme ils faiſoient auparavant, n'ayant point d'armes pour ſe deffendre. L'exemple de leurs malheureux Compagnons, & les bêtes féroces, qui ſont répanduës ſur la Côte, les rendoient extrêmement circonſpects; ils y vécurent trois mois de viande cruë, leur induſtrie ne leur ayant pas ſuggeré d'autre moyen de faire du feu qu'avec des pierres. Enfin, la Providence les tira du miſérable état où ils étoient. Mais laiſſons le récit de cet heureux évènement à l'Auteur même. „ Un ſoir, „ dit-il, que j'étois reſté ſeul au logis, mes trois Camarades étant allés à „ la quête des proviſions, quand je vis le moment de leur retour approcher, je voulus aller à leur rencontre. A peine eus-je fait quelques pas, „ que j'apperçus une douzaine de chevaux, qui venoient à moi au grand „ galop. Je m'arrêtai, & à meſure qu'ils approchoient, je reconnus, à la „ couleur & à l'habillement des Cavaliers qui les montoient, que c'étoient des Indiens, ou Patagons. Il n'y avoit plus moyen de fuir, & je „ me crus mort. Je repris mes ſens un inſtant, pour me diſpoſer à attendre ma deſtinée, avec toute la fermeté dont j'étois capable. Je me préſentai aux Indiens, & me jettant à genoux je leur demandai humblement „ la vie. Dans le même moment j'entendis une voix qui me cria; ne „ craignez rien, *Iſaac*, nous ſommes tous ici (*e*). C'étoient mes trois Camarades, que les Indiens menoient en croupe. Je laiſſe à imaginer la „ dou-

Ils ſont réduits à quatre.

Vains efforts qu'ils font pour aller à Buenos Ayres.

Ils tombent entre les mains des Indiens.

(*e*) C'étoit Iſaac Morris, qui a publié le Journal des avantures de ces huit hommes.

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON.

„ douce impreſſion que cette parole fit ſur mon cœur. Je vis bien que „ puiſque les autres n'avoient point eû de mal, je n'avois pas beaucoup „ à craindre.

„ LES Indiens mirent pied à terre; une partie alla viſiter nôtre caba- „ ne; les autres reſtérent auprès de nous le ſabre haut, en diſpoſition de „ nous ôter la vie au moindre ſigne de réſiſtance. Lorſqu'ils eurent tout „ examiné, ils pouſſérent trois cris épouvantables, nous firent monter en „ croupe, & nous emmenèrent à quelques miles de-là, ſur le bord de la „ Mer, où ils joignirent une douzaine d'autres Indiens, avec quatre cens „ chevaux, dont ils avoient fait capture à la chaſſe. Ils nous régalèrent „ d'un cheval, qu'ils tuèrent & firent rôtir. Ce mêts, parut délicieux à „ des gens comme nous, réduits, depuis plus de trois mois, à ne vivre „ que de viande cruë. Ils nous firent auſſi préſent de quelques vieux „ morceaux d'étoffe, pour nous couvrir; car nous étions nuds. J'appris, „ alors, de mes Camarades, le riſque que j'avois couru d'être laiſſé tout „ ſeul. Ils me dirent, que lorſqu'ils avoient été rencontrés par les In- „ diens, ceux-ci vouloient les emmener ſur le champ à leur rendez-vous, „ & qu'ils avoient eu beaucoup de peine à leur faire comprendre, par „ ſignes, qu'il y en avoit encore un d'eux, qui étoit reſté dans une ca- „ bane peu éloignée; ce qui détermina les Indiens à venir m'enlever avec les „ trois autres". L'Auteur eut lieu de ſe féliciter beaucoup, du bonheur qui l'avoit rendu priſonnier avec eux, ne pouvant rien lui arriver de pis que d'échapper à cet eſclavage.

Leur route dans le Pays.

LE lendemain, ils quittèrent le Rivage, pour s'enfoncer dans l'intérieur des Terres, chaſſant devant eux cette grande troupe de chevaux. Dix-neuf jours de marche vers le Sud-Oueſt les firent arriver au ſecond rendez-vous, qui pouvoit être éloigné du premier, d'environ quatre-vingt lieues. Ils s'arrêtèrent dans une vallée, entre deux hautes montagnes, où il y avoit d'excellens pâturages pour les chevaux, & pluſieurs petites Rivières, mais point de bois, excepté quelques taillis clairs & peu étendus. Il y avoit, dans cette vallée, une douzaine de cabanes, occupées par un autre parti d'Indiens, qui y avoient leurs familles. Ils parurent dans une admiration ſingulière de voir des hommes blancs; les Anglois étant les premiers qu'ils euſſent encore vûs. Ils ſéjournèrent un mois dans ce hameau, & ils y furent vendus & achetés nombre de fois. Une paire d'éperons, un baſſin de cuivre, quelques plumes d'autruche, & d'autres bagatelles ſemblables, furent le prix de ces acquiſitions. Quelquefois on les jouoit, ou bien on les tiroit au ſort, de manière qu'ils changeoient de maître pluſieurs fois en un même jour.

On les mène à la Ville principale.

PENDANT ce tems-là, différens partis d'Indiens les joignirent, de retour des courſes pour leſquelles ils avoient été détachés. Chaque parti amenoit les chevaux, dont ils avoient fait capture. Le Chef, ou Cacique, les examine & les marque; & l'Auteur fait obſerver, que ces chevaux ne ſont pas inférieurs à ceux d'Europe de la meilleure race. Après leur réunion, ils partirent avec quinze cens chevaux pour la Ville principale, où le Roi de ces Indiens fait ſa réſidence. Ils employèrent quatre mois à faire ce Voyage. Ces Indiens ont une manière de voyager fort avantageuſe; ils por-

portent avec eux leurs cabanes, & tous les uſtenciles du ménage. Ces cabanes ſont faciles à porter, ne conſiſtant qu'en quelques piquets, dont une partie ſe met debout, & le reſte en travers de l'un à l'autre, & le tout eſt couvert de peaux de cheval: de-ſorte que les cabanes ſont tout auſſi commodes que nos tentes pour le tranſport, & qu'elles mettent bien plus à l'abri de la pluye & du froid. L'Auteur croit, par la longueur du chemin, que la Ville principale n'eſt pas à moins de quatre cens lieues de l'ancien quartier des Anglois. Quand ils furent ſur le point d'arriver, les maîtres, à qui ils étoient échus par le dernier achat, ſe détournèrent pour les emmener à leur Bourgade, qui étoit quatre-vingt lieues au-delà; mais les Indiens, qui arrivèrent à la Ville principale, donnèrent avis de la capture qu'on avoit faite de quatre hommes blancs. Le Roi, qui en fut inſtruit, dépêcha auſſi-tôt un parti de gens à cheval, avec ordre de courir après eux à toute bride, & de les revendiquer comme lui appartenans. Les Anglois furent donc conduits dans la Capitale, compoſée d'une trentaine de cabanes ſemblables à toutes les autres, c'eſt-à-dire petites, baſſes, & de forme irrégulière; éloignées entr'elles de trois pieds au plus, & n'ayant, pour toute ſéparation, qu'une paliſſade à hauteur d'appui, dont chacune eſt environnée. Ils comparurent devant Sa Majeſté Patagone, dont la cabane ne valoit pas mieux que celle des autres. Ce Monarque étoit aſſis à terre, ayant d'un côté un javelot, de l'autre un arc & des fléches. Toute ſa parure conſiſtoit en un tablier d'étoffe, qu'il avoit pendu à la ceinture, & un bonnet de plumes d'autruche, qui lui ſervoit de diadème. Ils rendirent à ce Roi, les hommages les plus reſpectueux; & lui dirent qui ils étoient, à quelle fin ils étoient venus dans la Mer du Sud, & par quel malheur ils avoient été conduits dans ſon Royaume. Le titre d'Ennemis des Eſpagnols, fut l'attrait le plus grand, pour exciter ce Monarque Indien à bien traiter les Anglois. On leur fit conſtruire une cabane dans l'enceinte de cette Capitale, où ils demeurèrent huit mois, comme Eſclaves; leur ſervice ſe bornoit à aller chercher l'eau & le bois, & à écorcher les chevaux que l'on tuoit.

Supplément au Voyage d'Anson.

Ils paroiſſent devant un Roi Patagon.

Le Pays, qu'habitent ces Indiens, & tout le Continent des Patagons, abondent en pâturages & en chevaux. Le mouton y eſt aſſez commun, & il y a du gibier de toute eſpèce; mais un goût de préférence pour la chair de cheval, leur fait négliger tout le reſte. Le climat eſt extrêmement ſain, & ſi la terre étoit cultivée, il y a apparence qu'elle produiroit d'auſſi bons fruits que par-tout ailleurs. On y trouve beaucoup de bois; mais ce ne ſont que des taillis, qui viennent naturellement ſur les hauteurs, & en divers endroits des vallées; Prés de la Mer, on ne voit qu'une Côte fabloneuſe & un Pays fort aride.

Qualités du Pays.

Les Patagons ſont grands & bien faits; ils ont communément de cinq à ſix pieds de haut; leur teint eſt de couleur olivâtre; ils ont le nez & les yeux petits; leur naturel eſt fort doux, & ils vivent entr'eux avec beaucoup d'union & de charité. Quoiqu'ils ayent un Roi, ce miſérable Souverain n'a pas plus de prérogatives qu'un Chef, ou Cacique ordinaire, ni rien à l'extérieur qui le diſtingue, ſi ce n'eſt un tablier, qu'il porte à la ceinture, & que les autres n'ont pas. Ses Sujets ſont avec lui comme avec leur égal;

Ses Habitans.

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON.

égal; & il vit avec eux ſans faſte & ſans cérémonie. Leur boiſſon eſt faite d'une eſpèce de fruit, qui croit ſur des ronces, & qui reſſemble aſſez à nos framboiſes par la couleur & par le goût; ils boivent de cette liqueur juſqu'à l'ivreſſe; ils ſe battent pour l'ordinaire, mais il n'y a jamais de ſang répandu; & tout eſt oublié dès que le ſommeil a chaſſé les vapeurs de cette boiſſon. Ces Indiens ſont errans; le pâturage pour leurs chevaux eſt ce qui les fixe dans un lieu plutôt que dans un autre. Ils ont quelque foible notion de la Divinité, & rendent une eſpèce de culte au Soleil & à la Lune. Le jour de la nouvelle Lune eſt chez eux un jour de ſolemnité. La Poligamie eſt inconnue aux Patagons: ils n'ont qu'une femme & ils vivent avec elle en bonne union.

Les Anglois réduits à trois, arrivent à Buenos Ayres.

Ils vont en courſe tous les Printems, & employent tout l'Eté à chaſſer, & à prendre des chevaux ſauvages, qui ſont leur nourriture ordinaire. Lorſque cet heureux tems fut venu, les Anglois firent les plus vives inſtances pour être conduits à Buenos Ayres, & y être vendus aux Eſpagnols. On leur accorda leur demande, à l'exception d'un des leurs, qui avoit le teint bazané, & qui fut vendu à un maître, qui l'emmena bien avant dans le Pays. Les trois autres partirent avec une Caravanne, & ſe rendirent à Buenos Ayres, dont le Gouverneur traita de leur rançon; Ici l'Auteur rend juſtice à la manière douce, charitable & généreuſe, avec laquelle le Cacique les avoit traités. Le Gouverneur Eſpagnol, après avoir fait rendre compte aux Anglois de leurs avantures, les laiſſa d'abord libres; mais, quelque-tems après, il les envoya à bord du Vaiſſeau l'*Aſie*, que l'Amiral Pizarro avoit laiſſé à *Monte Vedio*, Ville ſituée ſur le bord du Fleuve, à trente lieues de Buenos Ayres.

Ils ſont envoyés à bord du Vaiſſeau l'Aſie.

Deſcription de Buenos Ayres.

La Ville de Buenos Ayres, que les Anglois furent obligés de quitter, eſt aſſez grande, & remplie de Marchands. Son Commerce eſt très-borné, ne s'étendant qu'aux Colonies Portugaiſes, qui ſont dans le voiſinage; encore ce Commerce eſt-il de contrebande. C'eſt ici que coule la fameuſe Rivière de *la Plata*, l'une des plus grandes de l'Univers; Elle a, à Buenos Ayres, quinze lieues de traverſe. Le climat de cette Ville eſt ſain; les vents, les orages, les tonnerres y ſont fort fréquens. Tous les grains d'Europe dégénèrent ici au bout de deux ans, & les arbres n'y profitent jamais en groſſeur.

Nouveaux malheurs des Anglois.

Nos trois malheureux Anglois ſe trouvèrent, avec treize autres Priſonniers de la même Nation, ſur le Vaiſſeau l'*Aſie*, où ils paſſèrent plus d'un an, traités comme de vrais Eſclaves. Las de porter continuellement des faix la nuit, & d'être excedés de travail le jour, ils complotèrent tous de ſe ſauver à la nâge, dans l'eſpérance qu'ayant pris terre, ils pourroient parvenir à quelque Habitation Portugaiſe au Nord de la Rivière; mais ils furent découverts & attrapés en exécutant leur projet, & condamnés aux fers pour quelque-tems. Au milieu des infortunes, dont ils étoient accablés, ils eurent cependant la conſolation de retrouver, à Monte Vedio, M. *Campbell*, Officier de Marine, qui avoit fait naufrage avec eux, dans le Vaiſſeau le *Wager*, & qui, après avoir gagné quelques-uns des Matelots, dans l'abandon que fit l'Equipage de leur Capitaine, s'empara de la Berge, ſous prétexte d'aller chercher dequoi raccommoder les voiles, & retourna auprès

Rencontre qu'ils font d'un de leurs Officiers.

près du Capitaine Cheap dans l'Iſle le Wager. Cette réunion inattendue leur préſagea une prochaine fin à leurs malheurs. Suivant le récit de Campbell, M. Cheap & ſes Compagnons d'infortune, ſe trouvant abandonnés dans cette Iſle, ſans eſpérance de ſecours humain, ils ne deſeſpérèrent cependant point de leur délivrance. Toute leur occupation, pendant les premiers jours, fut de ramaſſer des coquillages pour épargner le peu de proviſions qu'ils avoient en reſerve. Ils étoient douze en tout, & leur nombre s'accrut juſqu'à vingt, par commiſération pour ſept ou huit de leurs gens, qui avoient été déſertés ſur une Côte voiſine, pour leur conduite criminelle. Le Capitaine Cheap conſentit à les recevoir, ſe flattant d'en tirer ſervice ; car quoique, dans leur ſituation, le nombre de bouches pût leur être à charge, la multitude des bras leur étoit encore d'une plus grande néceſſité.

Supplément au Voyage d'Anson. Avantures du Capitaine Cheap, & de ſes gens.

La Berge & l'Eſquif, qui faiſoient toute leur reſſource, avoient grand beſoin de réparation; ils les tirèrent ſur le Rivage, & ils devinrent tous Artiſans & Charpentiers. Le Capitaine lui-même donna l'exemple, & ſe montra un des plus actifs. Le mois de Novembre fut ſi mauvais, qu'ils furent contraints de conſommer les vivres qu'ils conſervoient pour leur route, & qu'ils ſe trouvèrent réduits à n'avoir, pour toute nourriture, que de l'alguc marine, qu'ils accommodoient avec du ſuif, que le flot amenoit du Navire échoué au Rivage. La diſette devenant plus grande de jour en jour, ils réſolurent d'aller au Vaiſſeau, & leur voyage ne fut pas infructueux; ils en tirèrent trois tonnes de bœuf ſalé, qui les aidèrent à vivre juſqu'à leur départ.

Toutes ſortes de motifs les preſſoient de ſortir promptement de l'Iſle le Wager, pour tâcher de s'approcher de quelque Terre habitée. Dès que les deux petits Bâtimens furent en état, ils les lancèrent à l'eau. Cheap, Byron & le Chirurgien ſe mirent dans la Berge, avec huit Rameurs, & Hamilton & Campbell dans l'Eſquif, avec quatre Rameurs. En peu d'heures ils furent en Mer; mais le vent devint ſi fort & la Mer ſi groſſe, que la crainte de couler à fond les obligea de jetter le peu de hardes & de proviſions qu'ils avoient à bord. Ils n'en vinrent à cette extrêmité, qu'avec la plus vive douleur ; mais l'idée d'une mort inévitable les fit paſſer par-deſſus toutes les raiſons qu'ils avoient de ſauver au moins quelques vivres. Il ne leur reſtoit plus de reſſource; ils voguoient au hazard ſur une Mer furieuſe, abandonnés à la merci des vents, qui les jettoient ſur la Côte, prêts à être ſurpris par la nuit, ſans ſçavoir où ils étoient. Ils n'attendoient que le moment qui les briſât contre quelques rochers, lorſqu'ils apperçurent un paſſage entre des rochers, qu'ils enfilèrent avec courage, quoiqu'il fut ſi étroit, qu'à peine les rames pouvoient-elles agir, & dès qu'ils furent entrés, ils trouvèrent un Baſſin, à l'abri des vagues & du vent, environné de rochers énormes, dont les pointes perpendiculaires menaçoient d'écraſer ceux qui ſe trouvoient au pied; ils y paſſèrent la nuit, & les jours ſuivans ne furent pas plus heureux. Tous les ſoirs ils couchoient à terre dans les Iſles, qui ſont en grand nombre ſur cette Côte, ſans cependant pouvoir contenter cette faim, qui les dévoroit, & dont ils ne modé-

Leur départ de l'Iſle le Wager.

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON.

roient les ardeurs, que par quelques coquillages & quelques racines, qu'ils trouvoient, & par quelques oyes, qu'ils tuèrent dans ces Iſles.

Il y avoit déja plus de ſix ſemaines que les Anglois avoient quitté l'Iſle le Wager. Ils étoient ſans vivres, ſans habits; les difficultés qui comme à l'envi s'oppoſoient au deſſein qu'ils avoient de doubler un Cap, qu'il falloit néceſſairement paſſer pour gagner les Côtes du Chily, joint à la perte de leur Eſquif, qui avoit ſanci ſur ſes ancres; les rebutèrent, au point qu'ils prirent la réſolution de retourner à l'Iſle le Wager. Le long ſéjour qu'ils avoient fait dans cette Iſle, la leur faiſoit regarder comme une ſeconde Patrie, & les incommodités, qu'ils avoient ſouffertes, depuis leur départ, leur perſuadoient, qu'ils y ſeroient moins mal que par-tout ailleurs.

Ils ſont forcés d'y retourner.

Ils partirent donc, à la fin de Janvier 1742, pour l'Iſle le Wager, où ils arrivèrent excedés de fatigues, & dans la plus grande diſette. La Providence leur envoya, de tems en tems, quelques petits ſecours, qui en les ſoulageant ranimoient leurs eſpérances. Vers la mi-Février, il leur arriva deux Canots d'Indiens. Un de ces Indiens, natif de Chiloé, parloit un peu Eſpagnol; les Anglois lui propoſèrent de les conduire à cette Iſle, en lui promettant, pour ſes peines, de lui abandonner, à leur arrivée, la Berge, & tout ce qui ſeroit à bord. L'Indien y conſentit, & ſur le champ ils ſe préparèrent pour ce Voyage. Quelques différends, qui s'élevèrent entre le Capitaine Cheap & Hamilton, n'empêchèrent cependant point que tous enſemble ne partiſſent le 6 de Mars. Au bout de trois jours, ils arrivèrent dans une grande Baye, où la femme de cet Indien étoit dans ſa cabane, avec deux enfans. Les Anglois y ſéjournèrent deux fois vingt-quatre heures, après quoi ils s'embarquèrent, avec leur guide, ſa femme & ſes enfans, & ſe trouvèrent bien-tôt à l'embouchure d'une Rivière, qu'il fallut franchir; ils ſe fatiguèrent beaucoup pour vaincre la violence de ce Courant; & ils étoient ſi exténués, par la diſette, qu'un d'eux en mourut. Ils ſortirent néanmoins de cette embouchure, preſque morts de fatigue & d'inanition, & pour ſe refaire, ils ne trouvèrent à terre qu'un peu de pourpier ſauvage & quelques moules, dont ils firent leur ſouper. Ce même jour, le Capitaine Cheap, fit une action qui revolta tout ſon monde. Tandis que ſes Compagnons d'infortune étoient employés à la manœuvre pour paſſer cette Rivière, ſans rien avoir à manger, il eût la cruauté de prendre, en leur préſence, un morceau de veau marin, & de le manger, ſans offrir d'en donner à aucun de ces pauvres malheureux, qui mouroient de faim. Tous les Anglois murmurèrent de cette inhumanité, & même propoſèrent d'abandonner le Capitaine. Le matin du jour ſuivant, l'Indien partit avec ſa femme & ſes enfans, pour aller chercher des vivres, & il leur indiqua un endroit, où ils pourroient trouver des coquillages; ils y furent avec leur Berge. Dès qu'ils eurent mis pied à terre, ils ſe diſperſèrent pour faire la proviſion la plus abondante. Auſſi-tôt ſix d'entr'eux, qui s'étoient donnés le mot, rentrèrent dans la Berge, mirent en Mer, & on ne les a jamais revûs.

Ils en partent une ſeconde fois.

Action deſobligeante du Capitaine.

Déſertion de ſix des ſiens.

Ils reſtoient à cinq (*f*), y compris le Capitaine Cheap, ſans armes, ſans habits,

Fatale ſituation des cinq autres.

(*f*) Tous les autres étoient ſucceſſivement morts.

bits, ſans aucune reſſource, dans un déſert qui n'étoit que bois & rochers. Ce moment, la plus terrible époque de leur vie, ne leur annonça d'abord, pour l'avenir, que l'aſſemblage de tous les maux: Ils s'armèrent de force & de conſtance pour ne pas ſuccomber au deſeſpoir, que leur inſpiroit le cruel abandon où ils ſe voyoient. Au bout de quelque-tems, ils apperçurent un Bâteau en Mer, & par les mouvemens qu'ils ſe donnèrent, pour faire connoître leur extrémité, le Canot aborda. C'étoit l'Indien & ſa femme, qui les avoient quittés pour aller leur chercher des vivres. Il avoit laiſſé, auprès des Anglois, un jeune Indien, que ceux qui avoient emmené la Berge avoient pris avec eux, pour leur ſervir de guide. Ces bonnes gens ne le retrouvant plus, s'imaginèrent que les Anglois l'avoient tué; & craignant pour eux-mêmes un ſort ſemblable, ils ſe lamentoient de la manière la plus touchante. Les Anglois n'oublièrent rien pour les guerir de leur appréhenſion, en les aſſurant qu'il n'arriveroit aucun mal à leur Camarade; que leurs Compagnons ne l'avoient emmené, que pour arriver plus ſurement & plus vite à l'Iſle de Chiloé, & qu'ils auroient pour eux toute ſorte d'amitié, pourvû qu'ils vouluſſent leur rendre le même ſervice. Ils ſe laiſſèrent perſuader à ces proteſtations, tirèrent leur Canot à terre & ſéjournèrent quinze jours dans cet endroit, en attendant l'arrivée de quelques autres Indiens, qui avoient promis de les y venir joindre. Le peu de vivres, qu'ils avoient apporté, ſuffiſoit à peine à les empêcher de mourir de faim. La femme, qui étoit une habile plongeuſe, alloit, de tems en tems, chercher des coquillages & du poiſſon, dans le fond des eaux. Les Anglois vécurent ainſi, juſqu'à l'arrivée des Indiens que l'on attendoit; les chaſſes abondantes que firent les nouveaux venus, leur rendirent la vie plus aiſée; mais il fallut acheter cet avantage par la dépendance où les tenoient les Indiens, qui étant alors le plus grand nombre, ſe regardoient comme leurs maîtres, & exigeoient d'eux une ſoumiſſion ſans réſerve.

Supplément au Voyage d'Anson.

Ils ſont nourris par les Indiens.

La manière de pêcher de ces Indiens eſt des plus ſingulières. Ils entrent dans l'eau preſque juſqu'aux épaules, & y étendent leurs filets, qui ſont fort courts: ils ſont armés chacun d'un bâton, dont ils frappent le poiſſon lorſqu'il ſaute, & le précipitent ainſi dans leurs filets: ils ont des chiens dreſſés pour aller à l'eau, leſquels, à force d'aboyer, effrayent le poiſſon & le chaſſent dans les filets: il y a même de ces chiens qui plongent & qui prennent le poiſſon dans l'eau. La façon d'attraper les veaux marins n'eſt pas moins particulière: ils n'oſent les attaquer en face, parceque ces animaux ſont fort hardis, & ſe deffendent en deſeſpérés; mais ils ſe coulent le long du rivage avec leurs Canots; & lorſqu'ils apperçoivent des veaux marins à terre, ils vont les ſurprendre par derrière, fondent deſſus & les aſſomment à coups de maſſue. Ils ſçavent auſſi les prendre dans l'eau, au moyen d'une eſpèce de grand ſac, fait de peau de veau marin, à large ouverture, & qui ſe ferme avec une corde, dont le bout eſt fortement attaché ſur le rivage. Un Indien entre dans l'eau, preſentant l'ouverture de ce ſac au veau marin; un autre Indien, qui eſt ſur le rivage, épouvante l'animal, qui ne manque point de ſauter contre ſon agreſſeur, & tombant dans le ſac, qui ſe ferme auſſi-tôt, il ſe trouve pris.

Manière de pêcher de ces Peuples.

Chaſſe des veaux marins.

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON.

Chaſſe d'une eſpèce d'oyes qui ne volent point.

IL y a, dans ces Cantons, une très-grande abondance d'oiſeaux ſauvages, parmi leſquels on diſtingue une eſpèce d'oye, qui ne vole point, mais qui court auſſi vite ſur les eaux que les autres volent. Cet oiſeau a un duvet très-fin, que les femmes Indiennes filent. Elles en font des couvertures, qu'elles vendent aux Eſpagnols. Pour prendre ces oiſeaux, les Indiens vont la nuit ſur le rivage: ils portent avec eux une écorce d'arbre, qui étant bien ſéche, brule comme une chandelle; ils en font des torches qu'ils allument; les oiſeaux, éblouis de cette clarté, reſtent immobiles, & ſe laiſſent aſſommer à coups de bâton.

Habitans du Pays, & leur caractére.

CE Pays eſt habité par différentes Nations d'Indiens; les uns ſe nomment *Patagons*, les autres *Coucous*, & les autres *Chonos*. Les Coucous ſont ceux avec qui les Anglois ont le plus vécu. Leur naturel eſt doux, mais leur groſſiéreté extréme; ils ſont d'une ſaleté à faire horreur; la vermine, qui les couvre, eſt pour eux un mets fort délicat. Ils mangent preſque toute leur viande rotie. Libres dans le commerce des femmes, ils ne font aucun ſcrupule d'habiter avec leurs ſœurs & leurs propres filles, & d'épouſer la mère & la fille tout enſemble. Ils ont de certaines fêtes, qu'ils ſolemniſent d'une manière étrange. Ces Indiens ſont de moyenne taille; ils jouiſſent d'une ſanté fort conſtante, & ſont extraordinairement robuſtes. Ils n'enterrent point leurs morts; mais ils les placent ſur des échaffauts hauts de ſix pieds, en leur donnant la même attitude que les enfans ont dans le ventre de leur mère. Leur langue eſt très-rude, & abonde en aſpirations fortes, dont la prononciation eſt du goſier. Leurs Canots ſont conſtruits avec des planches affermies enſemble par des cuirs épais. Leur grandeur ordinaire eſt de trois planches; une qui fait le fond, & les deux autres les cotés. Il y en a de plus ſpacieux, qui ont cinq planches. Leur habillement eſt le même que celui des autres Indiens, que les Anglois avoient vûs d'abord à l'Iſle le Wager. Leurs femmes n'ont qu'un morceau de toile ou d'étoffe autour de la ceinture. Toutes leurs armes conſiſtent en des dards, faits d'os de poiſſon, qu'ils lancent avec beaucoup d'adreſſe, ſans manquer preſque jamais leur but.

Les Anglois ſont tranſportés à l'Iſle de Chiloé.

VERS la mi-Mars, les Anglois, réduits au nombre de cinq, s'embarquèrent avec les Indiens, dans cinq Canots, pour ſe rendre à Chiloé; leurs Conducteurs ne les ayant ainſi ſéparés que pour être abſolument les maîtres d'eux. Après ſix jours d'un travail pénible, dans leſquels ils avoient paſſé une Riviére très-rapide, qui ſe jette dans la Mer par pluſieurs branches, ils furent contraints de trainer leurs Canots à travers des Bois, pour gagner une autre Riviére, à la diſtance de huit miles, qui les conduiſit à la Mer, par laquelle ils devoient ſe rendre à l'Iſle de Chiloé; Ils apprirent, en chemin, des nouvelles de la Pinque *Anne*, un des Bâtimens de l'Eſcadre de M. Anſon, qui avoit mouillé dans ces Parages, avant de rejoindre ce Chef d'Eſcadre. Après avoir eſſuyé toutes ſortes de dangers, & perdu encore un de leurs Compagnons (*g*), les Anglois arrivèrent enfin à l'Iſle de Chiloé, habitée par des Indiens & des Eſpagnols; En y débarquant, ces pauvres malheureux éprouvèrent ce ſoulagement de cœur qu'opére l'idée d'un repos prochain, après de longues ſouf-

(*g*) C'étoit M. *Elliot*, le Chirurgien, qui mourut peu de jours après leur embarquement.

Supplément au Voyage d'Anson.

ſouffrances. On étoit à la fin de Juin; & quoique cette Iſle ne ſoit qu'à quarante-trois degrés de Latitude Méridionale, il y faiſoit un froid extraordinaire. Les Anglois, y furent reçus, par les Indiens du Pays, avec toute l'amitié & l'humanité poſſibles; ſur-tout le Capitaine Cheap, qui étoit mourant, les toucha d'une ſi grande compaſſion, qu'ils en prirent un ſoin particulier, & il ſe remit en peu de tems de ſes fatigues.

Ils ſont remis aux Eſpagnols.

Quelque-tems après, les Indiens, qui avoient envoyé un Exprès à *Caſtro*, au Corregidor Eſpagnol, leur dirent, qu'ils avoient ordre de les mener dans une cabane éloignée, & de les remettre entre les mains d'un Officier Eſpagnol, chargé de les conduire au Corregidor. Ils partirent, & n'arrivèrent que de nuit à Caſtro. Lorſqu'ils furent près de la Ville, on leur deffendit d'avancer juſqu'à ce qu'on eût donné avis de leur arrivée à l'Officier commandant. Enfin, ils furent introduits chez le Corregidor, qui les envoya au Collége des Jeſuites, où ils furent parfaitement bien traités. Le Gouverneur, qui demeuroit à *Chaco*, au Nord de l'Iſle, les fit enſuite chercher, en obſervant les mêmes précautions qu'on avoit priſes à Caſtro, & ils y reçurent l'accueil le plus favorable.

Deſcription de l'Iſle de Chiloé.

Il s'en faut bien, au rapport de ces Anglois, que l'Iſle de Chiloé ſoit auſſi fertile que le prétend le Voyageur *Shelvoke*, qui l'a comparée à l'Iſle de Wight. C'eſt au contraire un des plus mauvais Pays de l'Amerique, & il n'y a aucune Colonie Eſpagnole auſſi miſérable que celle-ci. Le climat eſt humide & mal ſain. Il y a très-peu de froment, parceque les pluyes continuelles le font pourrir en terre. Le pain que l'on mange eſt fait de farine de *Topinambour*: Il eſt vrai que ce fruit eſt ici de meilleure qualité qu'en aucun autre endroit, & il y en a grande abondance. L'orge y eſt fort commun; on s'en ſert pour faire cette liqueur, qu'on nomme *Chica*; on en fait auſſi des gâteaux, qui ſont aſſez bons. Les autres mets ſont le poiſſon, les coquillages, & le cochon, dont la chair eſt fort ſucculente, & dont on fait d'excellens jambons. Il y a quelques moutons, quelques vaches, & des chevaux. Le défaut de pâturages eſt un obſtacle à la propagation de ces animaux, qui ſont tous d'une maigreur extraordinaire.

Ses Habitans.

Les Habitans ſont tous fort pauvres. Leurs maiſons ſont de ſimples cabanes couvertes de chaume, & ſans cheminée: ils ſe contentent d'allumer du feu au milieu, & ils en ſont quittes pour être aveuglés par la fumée. Leur habillement eſt compoſé d'une étoffe groſſière, que l'on nomme *Drap du Perou*, & il n'y a que les perſonnes de diſtinction qui portent du linge. On reçoit ces marchandiſes d'un Vaiſſeau de Lima, qui arrive à Chaco une fois tous les ans, & qui vient y charger des jambons & du bois de ſapin, dont cette Iſle eſt preſque entièrement couverte. L'herbe du Paraguay eſt ici fort commune. On la tire du Paraguay même, & on la prend comme du thé. Cette boiſſon eſt très-ordinaire dans le Perou & le Chily. Les Eſpagnols de Chiloé parlent tous le langage Indien, qui eſt fort différent de celui des Patagons & des Coucous. Ce langage a beaucoup d'énergie & de douceur, & on lui donne la préference ſur l'Eſpagnol même.

Havre de Chaco.

Il y a, à Chaco, un Havre excellent; mais l'entrée en eſt fort dangereuſe pour les Vaiſſeaux, y ayant, dans le milieu, un rocher caché, & le

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON.

flux de la marée y donnant avec beaucoup de violence. La Ville n'eſt qu'un amas de méchantes chaumières, diſperſées en très-petit nombre. Au bout de la Ville, du côté de la Mer, eſt un Fort de terre, entouré d'un foſſé & d'une paliſſade avec treize canons, dont quatre battent la Campagne, & neuf l'entrée du Havre. La Garniſon n'eſt compoſée que de huit Soldats & de trois Officiers. A deux lieues, au Nord-Eſt, eſt l'Iſle de *Calabucco*, où il y a une Garniſon à-peu-près ſemblable.

Arrivée des quatre Anglois au Chily.

Les quatre Anglois furent embarqués ſur le Vaiſſeau de Lima, qui étoit arrivé vers la mi-Décembre, & partirent le 2 Janvier 1743; ils furent quatre jours à ſe rendre à *Velpriſio*, dans le Chily, à trente-trois degrés de Latitude Sud, où ils mouillèrent l'ancre. Le Gouverneur de cette Place les fit mettre dans un cachot, & ils ne durent un traitement plus moderé qu'au Préſident de *San Jago*, Don Joſeph *Manſo*, qui les ayant fait venir, leur accorda la liberté, & les logea commodément chez un Gentilhomme Anglois, qui eût pour eux des attentions auſſi tendres que s'ils avoient été ſes frères.

Leur ſéparation.

Il étoit à préſumer que quatre hommes, d'une même Nation, ayant chacun les mêmes intérêts, & Compagnons des mêmes infortunes, ſe tiendroient unis, & que la diſcorde, qui avoit cauſé la plus grande partie de leurs malheurs, ne troubleroit plus un ſi petit nombre; cependant ils ne furent pas exempts des diviſions qu'avoit occaſionné le caractère dur de M. Cheap, au point que Campbell fut obligé de ſe ſéparer de ſes trois Compagnons, & de prendre un logement à part.

Cheap & deux autres s'embarquent pour l'Europe.

Après un an de ſéjour à San Jago, l'arrangement fait entre les Cours d'Eſpagne & d'Angleterre, pour l'échange des Priſonniers, leur donna la liberté de retourner en Europe, quand ils le jugeroient à propos. Un Vaiſſeau François, arrivé à Velpriſio, ſervit à M. M. Cheap, Hamilton & Byron, pour repaſſer dans leur Patrie; Campbell pria l'Amiral Pizarro, qui étoit venu de Buenos Ayres, où il avoit laiſſé ſon Vaiſſeau, & qui y retournoit pour ſe rendre en Eſpagne, de lui permettre de l'accompagner, ce que cet Amiral lui accorda le plus gracieuſement du monde.

Remarques ſur le Chily.

Quelques remarques particulières que firent les Anglois, pendant leur ſéjour dans ces Contrées, peuvent ſuivre ici le récit de leurs avantures, ſans devoir paroitre anticiper les Deſcriptions générales de l'Amerique.

Le Chily eſt un fort grand Royaume, où il ne manque que des Habitans induſtrieux pour devenir un des meilleurs Pays de l'Univers. Sa longueur occupe en grande partie la Côte Occidentale de l'Amerique Méridionale.

Baldivia.

On y trouve cinq Ports excellens. *Baldivia* au Midi, à quarante degrés de Latitude Sud, eſt une Ville ſituée ſur la frontière qui ſépare les Eſpagnols d'une Nation belliqueuſe d'Indiens, qui ſont continuellement en guerre avec eux, & ne leur ſont jamais de quartier. Ces Indiens poſſédent les plus riches Mines d'argent de l'Amérique, & ce métal eſt ſi commun, parmi eux, qu'ils en ferrent leurs chevaux. Ils ſont braves, ſont la Guerre en règle & combattent en bon ordre. Baldivia eſt munie de Fortifications, qui la mettent à l'abri des inſultes de cette Nation redoutable.

La Conception.

La *Conception* eſt un autre Port. C'eſt-là que ſe rendent tous les ans, au mois de Décembre, les Indiens des environs, pour renouveller, en préſence du Gouverneur,

neur, le Traité d'alliance entre les deux Nations, ou pour le rompre avec solemnité. Si l'on est d'accord sur les articles proposés de part & d'autre, les Indiens présentent un agneau & lui coupent la tête en signe de Paix. Si l'on ne convient point ensemble, ils rapportent leur agneau en vie, & la déclaration de Guerre est faite. Ces Indiens ne connoissent aucune sorte d'écriture. Pour se souvenir de leurs faits, & faire leurs calculs, ils ont une longue ficelle pleine de nœuds; & c'est en comptant ces nœuds qu'ils se rappellent les différentes choses dont ils ont à traiter. Ce sont eux qui font ces belles couvertures de duvet d'oye sauvage, qu'ils vendent aux Espagnols. *Velprisio* est le principal Port du Chily. La Ville est très-petite, & tous ses Habitans consistent en Matelots & Porte-faix. Elle a deux Forteresses; la première, qui est en fort bon état, est munie de vingt-deux pièces de canons. La seconde, qu'on nomme le *Vieux Chateau*, est bâtie au pied d'une haute montagne, & commande l'entrée du Port, avec des Batteries rasantes. *Cockimbo* & *Corpéepo* sont les deux derniers Ports. Le Commerce de ces deux Villes n'est pas considérable. Elles envoyent à Lima des mulets, du froment, du bœuf salé, des fruits, de l'or en barre, & de l'herbe du Paraguay; elles en retirent du sucre & de la grosse toile pour l'usage de leurs Indiens, & de leurs Négres. Elles envoyent aussi à Buenos Ayres des vins, des fruits, des collars monnoyés; & en retirent des velours, des soyes, & des vêtemens: mais ce dernier Commerce est prohibé, & ne peut se faire que par contrebande.

Supplément au Voyage d'Anson.

Velprisio.

Cockimbo & Corpéepo.

Le Climat du Chily est un des plus sains du Monde entier. San Jago étant à trente-trois degrés de Latitude Sud, devroit naturellement être sujette à de grandes chaleurs, est cependant, au plus fort de l'Eté, dans une temperature agréable. Le voisinage des montagnes de la Cordelière, dont les cimes élevées sont toûjours couvertes de neige, y entretient cet air temperé. La terre est d'une fertilité incomparable; il suffit de la gratter & d'y semer du grain, pour que, sans aucune culture, elle produise au centuple. Il y a de toute espèce d'arbres fruitiers: pommes, poires, pêches, abricots, prunes, cerises, raisins, limons, oranges; tous ces fruits sont ici fort communs. Le pâturage est des meilleurs, & l'on y engraisse une quantité prodigieuse de bétail. Le bœuf & le mouton y sont excellens.

Qualités du Pays.

Les Habitans du Chily ont de fort beaux chevaux à tout usage. Il y en a dont le pas est aussi vite que le galop ordinaire. Les Chiliens sont tous bons Cavaliers; ils ont toûjours, à la porte de leurs maisons, des chevaux sellés & bridés, dont ils se servent pour les plus petites courses, ne fut-ce que pour aller d'une maison à une autre. Les gens de la Campagne sont forts & vigoureux: mais la bonté du Pays, qui leur donne, sans beaucoup de travail, bien au-delà du nécessaire, les rend extrêmement paresseux.

Les Chiliens sont tous Cavaliers.

On trouve, au Chily, des Mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, d'étain, de plomb & de vif argent. Si ces richesses étoient entre les mains de gens qui sçussent les faire valoir, elles produiroient au-delà de toute imagination; mais les Chiliens ne sont point au fait de l'art d'exploiter les Mines, & elles leur rendent très-peu. Ils ne sçavent point extraire le mercure; ils ne font aucun cas du plomb. L'or, quoique très-abondant, reste dans

Mines du Chily.

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON.

dans la Mine, faute d'Ouvriers intelligens, & ce qu'ils en tirent eſt peu de choſe, en comparaiſon de ce qu'on en pourroit tirer. La pareſſe des Ouvriers contribue à l'abandon que l'on fait de tant de tréſors. Dès qu'ils ont amaſſé une certaine ſomme, ils quittent l'ouvrage, & n'y reviennent point que cet argent ne ſoit dépenſé. Le ſeul métal, dont on tire au Chily quelque avantage, c'eſt le cuivre; on en fournit tout le Perou.

San Jago.

SAN JAGO eſt la principale Ville du Chily; elle eſt ſituée dans un vallon charmant. Ses maiſons ſont très-bien bâties, quoique baſſes, & n'ayant que le rez-de-chauſſée, à cauſe des tremblemens de terre, dont les ſecouſſes ſe font ſentir preſque toutes les ſemaines. Le vallon qui l'environne eſt coupé de pluſieurs Rivières, qui fourniſſent beaucoup de poiſſon, & en particulier d'excellentes truites. Les Habitans de San Jago ſont Eſpagnols & Indiens, & il y a beaucoup d'Eſclaves Négres. La chaſſe des taureaux ſauvages eſt leur principal amuſement. Leur adreſſe n'eſt pas moindre en ce genre que celle des Patagons dans la chaſſe des chevaux; ils s'y prennent de la même manière pour arrêter le taureau, en courant après lui, & lui jettant un nœud coulant, qui le ſerre par le cou, ou par les cornes.

Campbell, dernier des quatre Anglois, en part avec l'Amiral Pizarro, pour Buenos Ayres.

CAMPBELL partit, le 20 Janvier 1745, avec l'Amiral Pizarro, pour ſe rendre à Buenos Ayres; ils montèrent ſur des mulets, pour traverſer les montagnes de la Cordelière. Les vaſtes plaines, qui ſont entre San Jago & Buenos Ayres, rendent ce trajet difficile, ſoit par les chemins, qui, bordés d'affreux précipices, n'offrent à la vûe qu'une mort certaine, ſoit par les dangers de la rencontre des tigres & des lions, qui y ſont en grand nombre, ſoit encore par la crainte d'une Nation redoutable de Patagons, ennemie jurée des Eſpagnols, & d'un caractère fort féroce.

Habitans de l'intérieur du Pays.

CES Indiens ſont, comme tous les autres Patagons, de haute taille & d'un teint baſané. Leurs armes ſont la lance & la fronde, qu'ils manient avec beaucoup de dextérité; ils ſe diſperſent en différens partis dans ces vaſtes plaines, ayant chacun leur Chef, ou Cacique. Lorſque quelqu'un de ces Caciques en invite un autre pour lui prêter ſecours, dans quelque expédition contre les Eſpagnols, il ne peut ſe ſéparer du Cacique auxiliaire que lorſque l'expédition eſt achevée, & s'il le quittoit, il s'expoſeroit à avoir la tête tranchée par ſes gens, qui ne pardonnent point ces infidélités. Ils ſont tous bons Cavaliers; ils montent à cheval à-peu-près comme nos Huſſards d'Europe. Leurs ſelles ſont plates & minces comme celles d'Angleterre; leurs étriers ne ſont qu'un morceau de bois, où il y a un trou pour y fourrer le gros doigt du pied; leurs brides ſont de crin, & le mors eſt de bois. Ils n'ont point de demeure fixe; ils ſont errans, & par-là même inacceſſibles; ils ſont de tems en tems des courſes ſur les frontières Eſpagnoles, & enlèvent le bétail & les habitans. De tous les Priſonniers qu'ils font, ils ne gardent que les femmes & les enfans, pour en faire des Eſclaves, & tuent tout le reſte; ils ſe battent contre les tigres avec beaucoup d'intrépidité & d'adreſſe. L'Indien porte de la main gauche un bâton, qui a neuf pouces de longueur, avec une garde d'oſier pour garantir la main; il tient de la droite un coutelas, & avec ces armes il va au-

au-devant du tigre, ou le voit venir. Lorſque l'animal eſt pris, l'Indien lui pouſſe ſon bâton dans la gueule, en même-tems qu'il lui enfonce le coutelas dans le ventre. Le tigre eſt attaqué, renverſé & tué preſque en un clin d'œil. Il eſt vrai que ſi l'Indien manque ſon coup, & qu'il n'ait pas l'adreſſe de prendre le moment, pour uſer du bâton & du coutelas, le tigre gagne ſur lui l'avantage, & le dévore. Supplément au Voyage d'Anson.

Après un Voyage des plus diſgracieux par ſa longueur, l'aridité du Pays, & la chaleur extrême du climat, nos Voyageurs arrivèrent, le 10 de Mars, à Buenos Ayres, d'où Campbell ſe rendit, avec l'Amiral Pizarro, à Monte Vedio, où il rencontra ſes malheureux Compagnons priſonniers, à bord du Vaiſſeau l'*Aſie*. Réunion des Anglois.

La joye de leur réunion devint encore plus grande, par la connoiſſance de leurs malheurs réciproques. Ils ne pouvoient aſſez admirer la Providence, qui après les avoir fait paſſer par de ſi rudes épreuves, en les diſperſant ſur diverſes Terres barbares, les faiſoit rencontrer dans un lieu propre à remplir le deſir qu'ils avoient tous de revoir leur Patrie.

Ils reſtèrent à Monte Vedio, juſqu'au 13 d'Octobre de la même année, qu'ils s'embarquèrent ſur l'*Aſie* pour ſe rendre en Eſpagne.

Monte Vedio eſt une Ville nouvellement bâtie; Il y a fort peu d'Habitans & encore moins de Commerce. Le Havre eſt bon pour de petits Bâtimens; mais, il n'a pas plus de dix-ſept pieds d'eau en haute marée. Cependant l'*Aſie* y a ſéjourné deux ans; il eſt vrai qu'on avoit été obligé de lui ôter ſon gouvernail, faute d'eau, & que ce Navire étoit enfoncé dans la bourbe, ſans en ſouffrir aucun dommage. La Garniſon de Monte Vedio n'excède pas cent hommes. Le Port eſt deffendu par une Fortereſſe, où il y a quinze pièces de canon. Le Pays aux environs eſt beau & fertile, & fournit abondamment à tous les beſoins; On pourroit même y recueillir beaucoup de vin, les vignes y réuſſiſſant à merveille. Il y a, auprès de Monte Vedio, des Mines d'or & de Diamans. On en tire, que l'on vend aux Portugais de Rio Grande, leſquels y viennent commercer par la Rivière *Noire*, qui ſe jette dans la Rivière de la Plata. Au-deſſous de Monte Vedio, eſt un très-beau Port, nommé *Malduna*. L'embouchure en eſt étroite; mais il peut contenir deux cens Vaiſſeaux. Ce Havre eſt un des plus aſſurés qui ſoyent dans le Monde; il n'a beſoin d'aucun arrangement & d'aucune commodité, la Nature les lui ayant toutes données. Monte Vedio & Malduna ſont au Nord de la Rivière. Du côté du Sud, on trouve un autre bon Port, que les Eſpagnols nomment l'*Infanada de Baragon*. Deſcription de Monte Vedio. Port Malduna. Port Baragon.

Le retour du Vaiſſeau l'*Aſie*, juſqu'au Cap Finiſtere, n'eut rien de remarquable, ſi ce n'eſt la revolte d'*Orellana*, dont le récit ſera mieux placé dans l'Article ſuivant, avec les avantures de l'Eſcadre Eſpagnole. A leur arrivée au Port de *Corkuion*, les Anglois furent enfermés dans une étroite priſon; mais Campbell fut envoyé à Madrid, où il obtint un Paſſeport, avec lequel il ſe rendit à Lisbonne & de-là en Angleterre (*f*). Quelque-tems après Retour des Anglois en Europe.

(*f*) M. Anſon lui reproche d'avoir changé de Religion à San Jago, & de s'être donné enſuite beaucoup de mouvemens inutiles pour entrer au ſervice de l'Eſpagne; deux

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON.

près, la Cour d'Eſpagne fit partir le reſte des Anglois pour Porto, & là ils s'embarquèrent, le 28 d'Avril, pour Londres, où ils arrivèrent le 8 Juillet 1746.

TELLE a été la fin d'un Voyage de près de ſix ans, qui, après les avoir rendus le jouet d'une foule d'accidens, tous plus déplorables les uns que les autres, les a laiſſés ſans fortune, ſans reſſource, ſans protection, privés de leurs appointemens & traités comme des Rebelles; heureux encore qu'on n'aît pas voulu pouſſer plus loin le châtiment dû à leur attentat contre leur Capitaine.

deux points importans, qu'on peut prouver, & ſur leſquels il a auſſi jugé à propos de garder un profond ſilence, dans le récit qu'il a publié de ſes avantures.

PIZARRO. 1740.

§. XIII.

Hiſtoire de l'Eſcadre Eſpagnole, commandée par Don Joſeph Pizarro.

But de l'équipement de l'Eſcadre Eſpagnole de Pizarro.

L'ESCADRE équipée par ordre de la Cour d'Eſpagne, pour obſerver les mouvemens des Anglois, & traverſer l'exécution de leurs projets, a tant de rapport à l'expédition de M. Anſon, que l'hiſtoire n'en ſeroit pas achevée, ſi l'on n'ajoûtoit ici le récit de ſes malheurs, dont on a été informé par des lettres interceptées & par d'autres voyes.

Sa force.

CETTE Eſcadre étoit compoſée des Vaiſſeaux de Guerre ſuivans. L'*Aſie*, de ſoixante-ſix pièces de canon, & de ſept cens hommes, monté par l'Amiral Don Joſeph Pizarro; Le *Guipuſcoa*, de ſoixante & quatorze pièces, & de ſept cens hommes. L'*Hermione*, de cinquante-quatre pièces, & de cinq cens hommes. L'*Eſpérance*, de cinquante pièces, & de trois cens cinquante hommes; & le *St. Etienne*, de quarante pièces, & de trois cens cinquante hommes, avec une Patache de vingt pièces. Ces Vaiſſeaux, outre leurs Matelots & leurs Soldats de Marine, avoient à bord un vieux Régiment d'Infanterie Eſpagnole, deſtiné à renforcer les Garniſons le long de la Côte de la Mer du Sud.

Elle cherche à gagner de viteſſe ſur les Anglois.

APRÈS que cette Flotte eut croiſé durant quelques jours, ſous le vent de Madère, où M. Anſon apprit les premières nouvelles de ſon arrivée, elle fit voile, au commencement de Novembre 1740, pour la Rivière de la Plata, où elle mouilla, dans la Baye de *Maldonado*, à l'Embouchure de cette Rivière. L'Amiral Pizarro fit ſur le champ demander des vivres à Buenos Ayres, n'en ayant pris avec lui, à ſon départ d'Eſpagne, que pour quatre mois. Tandis que les Eſpagnols attendoient des proviſions en cet endroit, ils reçurent avis, de la part du Gouverneur Portugais de Sainte Catherine, que M. Anſon étoit arrivé à cette Iſle, le 21 Décembre, & ſe préparoit à remettre en Mer avec toute la diligence poſſible. La démarche de ce Gouverneur, contraire aux loix de la neutralité, paſſa, dans l'eſprit des Anglois, pour une véritable trahiſon; Elle fut fort avantageuſe à Pizarro, qui malgré la ſupériorité de ſes forces, avoit des raiſons, & même à ce qu'on prétend des ordres, d'éviter celle de M. Anſon, partout excepté dans la Mer du Sud. D'ailleurs il ſouhaitoit fort de doubler le

le Cap de Horn avant les Anglois, perſuadé qu'il parviendroit par-là plus aiſément à bout de déconcerter leurs deſſeins. C'eſt ce qui le détermina, auſſi-tôt qu'il les ſçut dans le voiſinage, à continuer ſa route avec les cinq grands Vaiſſeaux: la Patache ayant eté jugée hors d'état de faire le Voyage, fut dégradée, & on en tira l'Equipage. L'Amiral Eſpagnol, après s'être arrêté dix-ſept jours dans la Baye de Maldonado, en partit, le 22 Janvier 1741, ſans attendre ſes proviſions, qui arrivèrent, au lieu de leur deſtination, un jour ou deux après ſon départ. Cependant quelque diligence qu'il fit pour s'éloigner, les Anglois quittèrent la Rade de Ste. Catherine quatre jours avant qu'il mit à la voile, & dans leur trajet juſqu'au Cap de Horn, les deux Eſcadres ſe trouvèrent quelquefois ſi près l'une de l'autre, que la *Perle*, un des Vaiſſeaux de celle de M. Anſon, étant ſéparée du reſte, donna dans la Flotte Eſpagnole, & ayant pris l'*Aſie* pour le *Centurion*, penſa tomber entre les mains de l'Ennemi, & ne ſe ſauva qu'à peine, ayant été à la portée du canon du Vaiſſeau Amiral. PIZARRO. 1741.

Les Eſpagnols étoient partis trop tard de Maldonado, pour pouvoir ſe flatter d'arriver, avant l'Equinoxe, à la hauteur du Cap de Horn, & ils avoient lieu de craindre un tems orageux, en doublant ce Cap en cette ſaiſon. Pour ſurmonter cette difficulté, d'autant plus grande, que les Matelots Eſpagnols, accoutumés à naviger dans un Pays, où l'on a preſque toûjours beau tems, n'entreprenoient pas volontiers une traverſée ſi dangereuſe, on avança, à ces derniers, une partie de leur paye en marchandiſes de l'Europe, avec permiſſion d'en faire commerce dans la Mer du Sud. Le profit qu'ils pouvoient eſpérer d'en retirer, étoit un motif propre à les encourager à bien faire leur devoir, & à ſupporter, avec patience, les dangers auxquels ils devoient être probablement expoſés, avant que d'arriver ſur la Côte du Perou.

Diſperſion de cette Eſcadre à la hauteur du Cap de Horn.

Vers la fin de Février, Pizarro avec ſon Eſcadre, ayant dépaſſé la hauteur du Cap de Horn, porta à l'Oueſt, dans l'intention de le doubler; mais la nuit du 28, comme ils avoient le cap au vent, le *Guipuſcoa*, l'*Hermione* & l'*Eſpérance*, furent ſéparés de l'Amiral; & le 6 de Mars ſuivant, le premier de ces Vaiſſeaux perdit de vûe les deux autres. Le 7, qui étoit le lendemain du jour que les Anglois paſſèrent le Détroit de le Maire, il s'éleva une furieuſe tempête du Nord-Oueſt, qui, malgré tous les efforts des Matelots, chaſſa l'Eſcadre du côté de l'Eſt, & l'obligea, après pluſieurs tentatives inutiles, de prendre ſa route vers la Rivière de la Plata, où Pizarro arriva vers la mi-May, & fut joint, peu de jours après, par l'*Eſpérance* & le *St. Etienne*. On croit que l'*Hermione* doit avoir péri en Mer; car on n'en a eu depuis aucune nouvelle. Le *Guipuſcoa* échoua ſur la Côte du Breſil & coula à fond. Les maux de tous les genres, que les Eſpagnols éprouvèrent, dans cette malheureuſe Navigation, ne peuvent être comparés qu'à ceux que les mêmes tempêtes firent eſſuyer aux Anglois dans ce climat. Il y eut, à la vérité, quelque différence entre les infortunes des uns & des autres; mais telle cependant, qu'il ſeroit difficile de décider quelle des deux ſituations étoit la plus digne de pitié. Car, aux malheurs, qui leur étoient communs, comme des agrets endommagés, des

Retour de l'Amiral & de deux autres Vaiſſeaux à la Plata.

Leurs diſgraces.

PIZARRO. 1741. Navires qui faiſoient eau, & les fatigues, auſſi bien que l'abbattement, qui accompagnent néceſſairement de pareils deſaſtres, ſe joignoit encore, ſur l'Eſcadre Angloiſe, une maladie deſtructive & incurable, & ſur celle des Eſpagnols, une cruelle famine; Ces derniers, ſoit par la précipitation de leur départ, ſoit parcequ'ils eſpéroient de trouver des vivres à Buenos Ayres, ſoit enfin par quelques autres motifs plus difficiles à deviner, étoient partis d'Eſpagne, comme on l'a déja obſervé, n'ayant de proviſions à bord que pour quatre mois, & encore en les ménageant bien. Ainſi, quand les tempêtes, qu'ils eſſuyèrent à la hauteur du Cap de Horn, les contraignirent à tenir la Mer un mois ou plus au-delà de leur attente, ils ſe virent réduits à de ſi triſtes extrêmités, que des rats, qu'on avoit le bonheur de prendre, ſe vendoient quatre écus la piéce, & qu'un Matelot cacha, pendant quelques jours, la mort de ſon Camarade, & reſta, durant ce tems, dans le même branle avec le cadavre, dans l'unique vûe de profiter de deux rations. Dans une ſi affreuſe ſituation, qu'ils ne ſoupçonnoient guéres pouvoir devenir plus terrible, ils découvrirent une conſpiration formée par les Soldats de Marine du Vaiſſeau Amiral. Un projet ſi deſeſpéré leur avoit été ſuggeré principalement par l'excès de la miſére qu'ils ſouffroient: car quoique les Conſpirateurs ne ſe propoſaſſent pas moins que de maſſacrer les Officiers & tout l'Equipage, le but de cette ſanguinaire réſolution ſe réduiſoit néanmoins au deſir de ſoulager leur faim, en s'appropriant tous les vivres du Vaiſſeau. Leur deſſein fut découvert, par un Confeſſeur, dans le tems qu'ils étoient ſur le point de l'exécuter, & trois de leurs Chefs furent ſur le champ punis de mort. Mais quoique la conſpiration fut étouffée, leurs ſouffrances n'en augmentèrent pas moins de jour en jour, au point que les trois Vaiſſeaux, qui ſe ſauvèrent, perdirent la plus grande partie de leur monde, par la fatigue, les maladies & la faim. L'*Aſie*, leur Vaiſſeau Amiral, arriva à *Monte Vedio*, dans la Riviére de la Plata, avec la moitié de ſon Equipage; le *St. Etienne* ſe trouvoit dans le même état, quand il jetta l'ancre dans la Baye de *Baragan*, l'*Eſpérance* fut plus malheureux encore; De quatre cens cinquante hommes qu'il avoit, en partant d'Eſpagne, il n'en reſta que cinquante-huit en vie, & tout le Régiment d'Infanterie périt, à l'exception de ſoixante hommes. On peut ſe former une idée de ce que les Eſpagnols ſouffrirent en cette occaſion, par les circonſtances qu'on a apprifes du ſort du *Guipuſcoa*, dans une Lettre que Don Joſeph *Mendinuetta*, Capitaine de ce Vaiſſeau, écrivit à une perſonne de diſtinction à Lima, & dont la Copie étoit tombée entre les mains des Anglois.

Conſpiration découverte ſur le Vaiſſeau Amiral.

Ses pertes.

Sort funeſte d'un autre Navire.

„ LE *Guipuſcoa* fut ſéparé de l'*Hermione* & de l'*Eſpérance*, par un brouil-
„ lard épais, le 6 de Mars, étant alors, ſuivant l'eſtime, au Sud-Eſt de
„ la Terre des Etats, & portant à l'Oueſt, la nuit ſuivante, il s'éleva
„ une ſi furieuſe tempête du Nord-Oueſt, que vers les dix heures & de-
„ mie, la grande voile fut déchirée, & qu'on n'oſa faire ſervir que la
„ miſaine: Le Vaiſſeau faiſoit dix nœuds par heure, avec une Mer pro-
„ digieuſement agitée, & ſouvent le Couroir étoit ſous l'eau. La tempê-
„ te fendit auſſi ſon grand mât; & le Navire faiſoit tellement eau, que
„ mal-

„ malgré quatre pompes, & toutes les bailles, on eut grand peine à le ſau- Pizarro.
„ ver. Le calme arriva le 19; mais la Mer reſta ſi haute, que le roulis 1741.
„ fit entr'ouvrir tous les hauts du Navire & les coutures, & fit carguer
„ les abouts & la plûpart des courbes, les chevilles étant déhallées par la
„ violence du roulis. Malgré ces accidens & pluſieurs autres arrivés, tant
„ au corps du Navire qu'aux agrets, on ne laiſſa pas de continuër à por-
„ ter à l'Oueſt juſqu'au 12. On étoit alors vers les ſoixante degrés de La-
„ titude Méridionale, avec très-peu de vivres, & chaque jour, quelques
„ gens de l'Equipage, à force de pomper, mouroient de laſſitude. Ceux
„ qui leur ſurvivoient avoient entiérement perdu courage; tant à cauſe du
„ travail & de la faim, que de la rigueur du tems, le tillac étant couvert
„ de neige à la hauteur de deux empans. Le vent continuant à être toû-
„ jours à l'Oueſt, & très-violent, ce qui les mettoit dans l'impoſſibilité de
„ doubler le Cap de Horn, ils ſe déterminèrent à regagner la Rivière de
„ la Plata. Le 22, ils furent obligés de jetter en Mer une bonne partie
„ de leurs canons, & une ancre, & de paſſer ſix fois le cable autour du
„ Vaiſſeau, pour l'empêcher de s'ouvrir. Le 4 Avril, la Mer étant fort
„ agitée, quoiqu'il fît peu de vent, le Vaiſſeau ſe tourmenta ſi fort, qu'il
„ perdit en peu d'heures ſon grand mât, celui de miſaine, & celui d'arti-
„ mon; &, pour comble de malheur, ils furent réduits à la néceſſité de
„ couper leur beaupré, pour relever un peu la proue, qui avoit une voye
„ d'eau. Vers ce tems-là, l'Equipage étoit diminué de deux cens cin-
„ quante hommes, qui étoient morts de faim & de fatigues; car ceux qui
„ ſe trouvoient en état de faire jouer les pompes, les Officiers y com-
„ pris, n'avoient par jour qu'une once & demie de biſcuit; au-lieu qu'on
„ ne donnoit qu'une once de pain à ceux qui étoient trop malades ou trop
„ foibles pour ſoûtenir un ſi rude travail, au milieu duquel on voyoit
„ ſouvent les gens tomber morts de laſſitude. En y comprenant les Offi-
„ ciers, il ne reſtoit à bord qu'environ cent quatre-vingt perſonnes en état
„ de manœuvrer. Les vents du Sud-Oueſt furent ſi forts, après qu'ils eu-
„ rent perdu leurs mâts, qu'il ne leur fut pas poſſible d'en mettre d'autres
„ à la place, & le Vaiſſeau fut le jouet des flots, entre les Latitudes de
„ trente-deux & de vingt-huit degrés, juſqu'au 24 d'Avril, qu'ils apperçu-
„ rent la Côte du Breſil à *Rio de Platas*, dix lieues au Sud de l'Iſle de Ste.
„ Catherine. Ils laiſſèrent tomber l'ancre en cet endroit, & le Capitaine
„ auroit bien ſouhaité de gagner Ste. Catherine, afin de ſauver le corps
„ du Vaiſſeau, avec le reſte du canon, & les munitions; mais l'Equipa-
„ ge ne voulut plus continuër à pomper, & comme au deſeſpoir des ſouf-
„ frances paſſées, & d'avoir perdu un ſi grand nombre de leurs Compa-
„ gnons, y ayant, dans ce tems-là, ſur le tillac, juſqu'à trente cadavres,
„ s'écria tout d'une voix, *à terre, à terre*, ce qui obligea le Capitaine à
„ courir droit au Rivage, où le cinquième jour après, le Vaiſſeau coula à
„ fond, avec toutes ſes munitions. Le reſte de l'Equipage, qui, par
„ une eſpèce de miracle, ſe trouvoit encore en vie, après avoir échapé
„ à la famine & à la fatigue, ſe ſauva à terre, au nombre de quatre cens
„ hommes".

PIZARRO. 1741.

Disgraces de l'Amiral sur la Côte de la Plata.

ON peut inférer, du récit des avantures & du naufrage du *Guipuscoa*, quel doit naturellement avoir été le sort de l'*Hermione*, & ce que durent souffrir les trois autres Vaisseaux de l'Escadre, qui gagnèrent la Rivière de la Plata. Ces derniers, ayant un besoin extrême de mâts, de vergues, d'agrets, en un mot, de tout ce qui est nécessaire sur un Vaisseau, & ne pouvant rien trouver de pareil, ni à Buenos Ayres, ni dans aucun autre endroit, appartenant aux Espagnols, Pizarro dépêcha une Barque d'avis, avec une Lettre de crédit, à Rio Janeyro, pour acheter, des Portugais, ce qui lui manquoit. Il envoya en même-tems un Exprès par terre à San Jago, dans le Chily, pour être expédié de-là au Viceroi du Perou, & lui demander une remise de deux cens mille écus, à prendre du Trésor Royal de Lima; l'Amiral Espagnol croyant cette somme absolument nécessaire pour avitailler ses Vaisseaux, & les mettre en état de tenter de nouveau le passage dans la Mer du Sud, dès que la saison, devenue plus favorable, pourroit le permettre. Les Espagnols rapportent, comme une chose merveilleuse, & elle l'est en effet, que l'Indien, qui servoit de Messager, quoique dépêché en Hyver, quand les Cordillières sont couvertes de neige, ne mit que treize jours à se rendre de Buenos Ayres à San Jago dans le Chily, bien que ces deux Villes soyent éloignées l'une de l'autre de trois cens lieues d'Espagne, dont il en avoit dû faire près de quarante à travers les neiges & les précipices des Cordillières.

LA réponse du Viceroi, au message de Pizarro, ne fut rien moins que favorable. Au-lieu de deux cens mille écus, que ce dernier avoit demandés, le Viceroi ne lui en fournit que cent mille, en lui faisant dire, que ce n'étoit encore qu'avec bien de la peine qu'il avoit pû lui procurer cette somme. Les Habitans de Lima, qui jugeoient la présence de l'Amiral nécessaire à leur sureté, furent très-mécontens de ce procedé, & dirent hautement, que ce n'étoit pas le manque d'argent, mais les vûes intéressées de quelques-uns des Favoris du Viceroi, qui avoient empêché que Pizarro n'eut obtenu toute la somme qu'il avoit demandée.

LA Barque d'avis, envoyée à Rio Janeyro, ne répondit aussi qu'en partie au but qu'on s'étoit proposé en la dépêchant. Quoiqu'elle rapportât une quantité considérable de goudron, de poix & de cordages, il ne lui fut cependant pas possible d'avoir ni mâts ni vergues. Par un surcroit d'infortune, Pizarro, qui comptoit de recevoir quelques mâts du Paraguay, se trouva trompé dans son attente; le Charpentier, qu'il y avoit envoyé, avec une grande somme d'argent, au-lieu de s'acquitter de sa commission, s'étant marié & arrêté dans le Pays. Cependant, en faisant servir les mâts de l'*Espérance* sur l'*Asie*, & quelque bois rond, qui étoit encore à bord, on remit l'*Asie* & le *St. Etienne* en état de tenir la Mer. Au mois d'Octobre suivant, Pizarro mit à la voile, dans l'intention d'essayer, encore une fois, s'il y auroit moyen de doubler le Cap de Horn; mais le *St. Etienne*, en descendant la Rivière de la Plata, donna contre un Basfond, & perdit son gouvernail. Cet accident, & quelques autres encore, que ce Vaisseau essuya, le mirent entiérement hors de service, de-sorte que Pizarro, après en avoir fait ôter les agrets, partit avec l'*Asie*. Comme

Seconde tentative inutile pour doubler le Cap de Horn.

me il pouvoit ſe flatter de faire ce trajet en Eté, & que les vents étoient favorables, il comptoit d'avoir enfin ſurmonté toutes les difficultés ; mais ſe trouvant à la hauteur du Cap de Horn, ſon Vaiſſeau, qui avoit le vent en poupe, la Mer étant aſſez agitée, quoique le vent fut moderé, perdit ſes mâts, par quelque mauvaiſe manœuvre de l'Officier qui étoit de garde, & Pizarro ſe vit obligé de gagner une ſeconde fois la Rivière de la Plata, en fort mauvais état. L'*Aſie* ayant conſidérablement ſouffert, dans cette ſeconde tentative, on ordonna de raccommoder l'*Eſpérance*, qui avoit été laiſſée à Monte Vedio. Le commandement de ce Vaiſſeau fut donné à Mindinuetta, qui étoit Capitaine du *Guipuſcoa*, quand ce Vaiſſeau eut le malheur de périr. Ce Capitaine partit, au mois de Novembre de l'année ſuivante 1742, de Rio de la Plata, pour la Mer du Sud, & gagna heureuſement la Côte du Chily, où Pizarro, qui y étoit venu de Buenos Ayres par terre, le joignit, comme on l'a vû dans l'Article précédent.

PIZARRO. 1741.

1742.

Ces deux Chefs ne tardèrent pas long-tems à ſe brouiller. La principale cauſe des diſputes très-vives, qu'il-y eut entr'eux, étoit, que Pizarro prétendoit prendre le commandement de l'*Eſpérance*, que Mindinuetta avoit amené dans la Mer du Sud : mais ce dernier refuſoit de remettre ſon autorité entre les mains de l'Amiral, diſant, qu'il avoit fait le trajet, ſans être ſoûmis à perſonne, & qu'ainſi Pizarro ne pouvoit pas reprendre une autorité, à laquelle il avoit renoncé. Cependant Mindinuetta fut obligé, par l'entremiſe du Préſident du Chily, qui ſe déclara pour l'Amiral, de ſe ſoûmettre, après une longue & opiniâtre réſiſtance.

Mais Pizarro n'étoit pas encore au bout de toutes ſes infortunes. Quand Mindinuetta & lui revinrent, en 1745, par terre, du Chily, à Buenos Ayres, ils trouvèrent, à Monte Vedio, l'*Aſie*, qu'ils y avoient laiſſée, environ trois ans auparavant. Ils réſolurent de mener, ſi la choſe étoit poſſible, ce Vaiſſeau en Europe, & dans cette vûe, ils ſe firent raccommoder du mieux qu'ils purent. Mais la grande difficulté conſiſtoit à ſe procurer un nombre ſuffiſant de Matelots, pour faire ce Voyage ; tous ceux qui ſe trouvoient aux environs de Buenos Ayres n'allant pas à une centaine. Ils tâchèrent de remplir ce vuide, en prenant par force pluſieurs Habitans de Buenos Ayres. Outre cela, ils envoyèrent à bord tous les priſonniers Anglois, qu'ils avoient alors en leur puiſſance, avec un bon nombre de Contrebandiers Portugais, dont ils s'étoient ſaiſis en différentes occaſions, ſans compter quelques Indiens natifs du Pays. Parmi ces derniers, ſe trouvoit un Chef, avec dix des ſiens, qui avoient été ſurpris trois mois auparavant, par un parti de Soldats Eſpagnols. C'étoit Orellana, Membre d'une puiſſante Tribu, qui avoit fait bien des ravages aux environs de Buenos Ayres. Ce fut avec cette troupe de gens ramaſſés de tous côtés, qui, à l'exception des ſeuls Eſpagnols Européens, faiſoient le Voyage bien malgré eux, que Pizarro mit à la voile de Monte Vedio, dans la Rivière de la Plata, vers le commencement du mois de Novembre.

1745.

On prépare l'Aſie pour le retour en Europe.

Comme les Eſpagnols n'ignoroient pas que l'Equipage forcé, qu'ils emmenoient, partoit à regret, ils traitèrent leurs priſonniers de la manière la plus dure, ſur-tout les Indiens. C'étoit un amuſement ordinaire pour les moindres Officiers du Vaiſſeau, de les frapper à toute outrance, ſous les pré-

Revolte d'Orellana.

PIZARRO. 1745. prétextes les plus legers, & ſimplement pour faire montre de leur autorité. Orellana & ſes Camarades, quoique patiens & ſoûmis en apparence, ſe déterminèrent à tirer vengeance de tant d'inhumanité. Orellana parloit bien l'Eſpagnol, qu'il avoit appris par le commerce que les Indiens de ce Pays-là ont avec les Habitans de Buenos Ayres, en tems de Paix; il lia converſation avec quelques Anglois, qui entendoient cette langue, & parut fort curieux de ſavoir combien il y avoit de leurs Compatriotes à bord, & qui ils étoient. Il n'ignoroit pas qu'ils étoient Ennemis des Eſpagnols; ainſi il ſe propoſoit ſans doute de leur découvrir ſon projet, & de leur faire prendre part à la vengeance qu'il méditoit; mais ne les trouvant apparemment pas auſſi animés & auſſi vindicatifs, qu'il l'auroit cru, il réſolut de n'avoir recours qu'à la valeur & à l'intrépidité de ſes dix Compagnons. Ceux-ci, comme il parut, ſe ſoûmirent volontiers à ſa direction, & promirent d'exécuter fidélement ſes ordres. Après être convenus des meſures qu'il y avoit à prendre, ils ſe pourvûrent de couteaux flamands, dont on ſe ſervoit à bord, & employèrent ſecrétement le tems, qu'ils avoient de reſte, à couper des bandes de cuir, le Vaiſſeau étant chargé d'une grande quantité de peaux, & attachèrent, à chacune de ces bandes, un boulet ramé des petites pièces du demi-pont. Cette eſpèce d'arme, que les Indiens de Buenos Ayres apprennent à manier dès leur enfance, & qu'ils tournent autour de leur tête avec beaucoup de viteſſe & de force, eſt très-dangereuſe. Tout étant ainſi préparé, l'exécution de leur deſſein fut probablement hâtée, par un nouvel outrage, dont Orellana même fut l'objet. Un des Officiers, lui ayant commandé de grimper juſqu'au haut du mât, ce qui ne lui étoit pas poſſible, le maltraita tellement, ſous prétexte de punir ſa desobéiſſance, que le miſérable Indien reſta quelque-tems ſans mouvement & tout enſanglanté ſur le tillac. Un traitement pareil ne put que le confirmer dans ſa réſolution, & ne lui laiſſa aucun repos qu'il ne l'eut exécutée. On va voir de quelle façon il s'y prit, pour cet effet, peu de jours après.

VERS les neuf heures du ſoir, la plûpart des principaux Officiers ſe trouvoient ſur le demi-pont, pour joüir de la fraicheur de la ſoirée; le corps du Navire étoit rempli de bétail, & le château de proue garni de monde comme à l'ordinaire. Orellana & ſes Compagnons, ayant profité de l'obſcurité de-la nuit pour préparer leurs armes, & s'étant débarraſſés des habits, qui auroient pû les empêcher d'agir avec facilité, vinrent tous ſur le demi-pont, & s'avancèrent vers la porte de la grande chambre. Le Contre-Maître ſe mit auſſi-tôt à les gronder, & leur ordonna de ſe retirer.

ORELLANA dit alors, en ſa langue maternelle, quelques mots à ſes gens, dont quatre ſe détachèrent & allèrent occuper les Couroirs; deux de chaque côté, pendant que le Chef & les ſix autres ſembloient quitter à pas lents le demi-pont. Quand les quatre Indiens, qui s'étoient ſéparés de leurs Compagnons, ſe furent poſtés dans les Couroirs, Orellana approcha de ſa bouche le creux de ſes mains, & jetta le cri de guerre, en uſage parmi ſes Compatriotes. Ce cri, qui eſt des plus effroyables qu'on puiſſe entendre, ſervit de ſignal au maſſacre. Tous mirent le couteau à la main, & firent uſage en même-tems de leurs courroyes garnies de boulets ramés. Les ſix Indiens, qui étoient demeurés avec leur Chef, ſur le demi-pont, jettèrent

en

en un inſtant ſur le carreau quarante Eſpagnols, dont il y en eut plus de vingt tués d'un ſeul coup, & le reſte mis hors de combat. Pluſieurs Officiers, dès le commencement du tumulte, gagnèrent la chambre du Capitaine, où ils éteignirent la lumière, & barricadèrent la porte. Quelques-uns de ceux qui avoient eû le bonheur d'échaper aux premiers effets de la fureur des Indiens, tachèrent de gagner le château de proue, en ſe gliſſant le long des Couroirs; mais les quatre Indiens, qui s'y étoient poſtés à deſſein, les maſſacrèrent preſque tous au paſſage, ou les forcèrent à ſe précipiter des Couroirs dans le corps du Vaiſſeau; d'autres y ſautèrent d'eux-mêmes par-deſſus la baluſtrade, & ſe crurent très-heureux de pouvoir ſe cacher parmi le bétail, mais la plus grande partie ſe ſauva dans les haubans du grand mât, & ſe cacha ſur la hune, ou entre les agrets. Quoique les ſept Indiens n'euſſent fait leur attaque que ſur le demi-pont, ceux qui étoient de garde au chateau de proue, ſe voyant coupés, & ſaiſis de crainte à la vûe des bleſſures de ceux qui s'étoient coulé le long des Couroirs, perdirent d'autant plus eſpérance, qu'ils ignoroient qui étoient les attaquans, & en quel nombre. Ainſi, ils gagnèrent tous, dans la dernière confuſion, les ſunins de la miſaine & du beaupré. PIZARRO. 1745.

Les onze Indiens, avec une intrépidité, dont il n'y a peut-être point d'exemple dans l'Hiſtoire, s'étant rendus maîtres, en moins de rien, du demi pont d'un Vaiſſeau monté de ſoixante-ſix pièces de canon & de cinq cens hommes, conſervèrent aſſez longtems ce poſte; car, les Officiers, qui s'étoient retirés dans la chambre du Capitaine, parmi leſquels ſe trouvoient Pizarro & Mindinuetta, l'Equipage entre les ponts, & ceux qui s'étoient ſauvés ſur la hune, ou entre les agrets, ne ſongèrent d'abord qu'à leur propre conſervation; & il ſe paſſa meme un tems aſſez conſidérable avant qu'ils penſaſſent aux moyens de ſe remettre en poſſeſſion du Vaiſſeau. Les cris des Indiens, les gemiſſemens des bleſſés, & les clameurs confuſes de l'Equipage, cauſoient une frayeur, que l'obſcurité de la nuit, & l'ignorance où ils étoient touchant les forces de leur ennemi, augmentoient conſidérablement. Les Eſpagnols ſavoient, qu'une partie de ceux qui étoient à bord ne faiſoit le Voyage qu'à contre-cœur, & que leurs Priſonniers avoient été traités trop cruellement pour n'en pas tirer vengeance, s'il leur étoit poſſible. Ainſi ils crurent la conſpiration générale, & ſe comptèrent perdus ſans reſſource. Quelques-uns même voulurent ſe jetter dans la Mer; mais leurs Camarades les en empéchèrent.

Après que les Indiens eurent entiérement nettoyé le demi-pont, le tumulte ceſſa en quelque ſorte; ceux qui s'étoient ſauvés, ſe tenant tranquilles par frayeur, & les Indiens ne ſe trouvant pas en état de les joindre, ni par celà même de les attaquer. Orellana, dès qu'il ſe vit maître du demi-pont, força une caiſſe d'armes, que, ſur quelque leger ſoupçon de revolte, on avoit, quelques jours auparavant, placée en cet endroit, comme le plus ſûr. Il croyoit y trouver, tant pour lui-même que pour ſes Camarades, un nombre ſuffiſant de coutelas, dont les Indiens de Buenos-Ayres ſavent admirablement bien ſe ſervir; il ſe propoſoit, à ce qu'on a pu conjecturer, de forcer la chambre du Capitaine; mais quand la caiſſe

PIZARRO. 1745. fut ouverte, il n'y apperçut que des armes à feu, qui ne pouvoient lui être d'aucun uſage. Il y avoit cependant des coutelas dans cette caiſſe, mais cachés ſous les armes à feu. Ce fut ſans doute un cruël ſujet de dépit pour Orellana, d'être obligé de reſter dans l'inaction, pendant que Pizarro & les autres Officiers, qui étoient dans la grande chambre, pouvoient parler par les fenêtres & par les ſabords à ceux qui ſe trouvoient dans la Sainte Barbe, & entre les ponts. Il ſçut d'eux que les Anglois, ſur qui avoient principalement tombé ſes ſoupçons, ſe tenoient tranquilles en bas, & ne s'étoient point mêlés de la revolte. L'Amiral & ſes Officiers, découvrirent enfin, par d'autres circonſtances, qu'Orellana & ſes Compagnons avoient ſeuls part à l'entrepriſe. Ce dernier éclairciſſement les détermina à charger les Indiens ſur le demi-pont, avant que les mécontens, qu'il y avoit à bord du Vaiſſeau, fuſſent aſſez revenus de leur première ſurpriſe, pour ſentir qu'en ſe joignant aux Indiens, il leur ſeroit très-facile de ſe rendre maîtres du Vaiſſeau. Dans cette vûe, Pizarro raſſembla tout ce qu'il pouvoit y avoir d'armes dans la chambre où il s'étoit barricadé, & les diſtribua à ſes Officiers; mais il ne trouva pas d'autres armes à feu que des piſtolets, ſans poudre ni plomb. Néanmoins, comme il avoit communication avec la Ste. Barbe, il dévala, par la fenêtre de la grande chambre, un ſeau, dans lequel le Canonnier mit, par un des ſabords de la Ste. Barbe, quelques cartouches de piſtolets, & ayant entr'ouvert la porte de leur chambre, ils firent feu ſur les Indiens, qui occupoient le demi-pont, mais ſans en bleſſer d'abord aucun. A la fin, Mindinueta eut le bonheur de tuer Orellana; & les fidèles Compagnons de ce Chef, ne voulant pas ſurvivre à ſa perte, ſe jettèrent auſſi-tôt dans la Mer, où ils ſe noyèrent tous juſqu'au dernier homme. Ainſi fut étouffée la revolte, & le demi-pont regagné, après qu'il eut été deux heures entières au pouvoir de l'intrépide Orellana, & de ſes vaillans & malheureux Compatriotes.

Mort de ce Chef Indien.

Arrivée de Aſie en Eſpagne. 1746.

PIZARRO échappé à un danger ſi éminent, dirigea ſon cours vers l'Europe, & arriva, ſur la Côte de *Gal*, au commencement de l'année 1746, après une abſence de près de cinq ans. Le but de ſon Voyage étoit, comme on l'a dit, de traverſer le ſuccès de l'Expédition de M. Anſon, & le réſultat en fut, que la puiſſance navale de l'Eſpagne ſe trouva diminuée de plus de trois mille hommes, l'élite de ſes Matelots, & de quatre bons Vaiſſeaux de Guerre; l'Amiral ayant laiſſé l'*Eſpérance*, le dernier de ces Navires, dans la Mer du Sud, ſans apparence qu'il put jamais retourner en Eſpagne. Deſorte que l'*Aſie*, avec moins de cent hommes, doit être conſideré comme le ſeul reſte de l'Eſcadre qui partit d'Eſpagne ſous les ordres de Pizarro (*a*).]

(*a*) Voyage d'Anſon, Tom. I. Pag. 49 & ſuiv.

Fin de la Quinzième Partie.

TABLE

TABLE
DES
TITRES ET PARAGRAPHES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT *de Mr. l'Abbé Prevoſt*, ... Pag. IIJ.
AVERTISSEMENT *des Editeurs de Hollande*, ... V.
LETTRE *aux Editeurs de Hollande*, ... IX.

Suite du LIVRE QUATRIÈME.

Deſcription des Iſles Marianes, Philippines, Palaos, Celebes, ou Macaſſar, & Borneo.

DESCRIPTION *des Iſles Marianes*, ... Pag. 1
Deſcription des Iſles Philippines, . 14
Parag. I. *Idée générale de ces Iſles*. . . . . ibid.
Parag. II. *Deſcription de l'Iſle de Luçon, nommée auſſi Manille*, . 18
Parag. III. *Iſles de Capul, Tican, Luzerias, Maſbate, Marinduque, Mindoro, Louban, Babuyanes, Paragua, Calamianes, Cuyo, Panay, Imuras, Sibuyau, Romblon, Batan & Tablas*, 28
Parag. IV. *Iſles de Samar, Leyte, Bool, Sibu, Bantayan, Camotes, Negres, Fuegos & Panamao*, . 32
Parag. V. *Iſles de Mindanao & de Xolo*, ... 37
Parag. VI. *Conquête des Iſles Philippines*, ... 43
Parag. VII. *Gouvernement de Manille, & des autres Iſles*, ... 45
Parag. VIII. *Climat & Richeſſe des Philippines*, ... 48
Parag. IX. *Animaux, Plantes, & Fruits des Philippines*, . . . 50
Parag. X. *Langues & Uſages des Inſulaires*, ... 60
Supplément à la Découverte des Iſles Palaos, ou Nouvelles Philippines, 72
Parag. I. *Nouveaux Eclairciſſemens ſur les Iſles Palaos*, ... 75
Deſcription de l'Iſle Celebes, ou Macaſſar, ... 87
Parag. I. *Première Expédition des Hollandois contre Macaſſar en 1660*, 115
Parag. II. *Seconde Expédition des Hollandois, contre Macaſſar, en 1656*, ... 117
Parag. III. *Conquête de Macaſſar, par les Hollandois, en 1668 & 1669*, 128
Parag IV *Remarques Géographiques, ſur l'Iſle Celebes*, ... 131
Deſcription de l'Iſle de Borneo, . 136
Parag. I. *Des Européens dans l'Iſle de Borneo*, ... 141

Suite des Voyages aux Indes Orientales, par le Sud-Oueſt.

INTRODUCTION, . . . 145
Parag. I. *Voyage du Chevalier Drake*, ... 147
Parag. II. *Voyage de Pedro de Sarmiento*, ... 153
Parag. III. *Différens Voyages aux Indes Orientales, par le Détroit de Magellan*, *Thomas Candiſh*, ... ibid.
Olivier de Noort, ... 157
Sebald de Weert, ... ibid.
George Spilberg, ... 161
Jacques l'Hermite, ... 165
Parag. IV. *Voyage du Chevalier Jean Narborough*, ... 173
Parag. V. *Voyage du Capitaine Wood, par le Détroit de Magellan*, . 194
Parag. VI. *Voyage du Capitaine Cowley autour du Monde*, ... 206
Parag. VII. *Voyage de Froger, ou Relation du Voyage de M. de Genes, au Détroit de Magellan*, . . . 212
Parag. VIII. *Voyage de Woodes Rogers aux Indes Orientales, par le Sud-Oueſt*, ... 226
Parag. IX. *Voyage de M. Frezier, par le Détroit de le Maire*, . . 245
Parag. X. *Voyage de George Anſon, autour du Monde, par le Sud-Oueſt*, 271
Parag. XI. *Obſervations Critiques ſur les Chinois*, ... 360
Parag. XII. *Supplément au Voyage de M. Anſon*, ... 363
Parag. XIII. *Hiſtoire de l'Eſcadre Eſpagnole, commandée par Don Joſeph Pizarro*, ... 394

FIN DE LA TABLE DES TITRES ET PARAGRAPHES.

De l'Imprimerie de JACQUES VAN KARNEBEEK, *à la Haye.*

AVIS

AVIS AU RELIEUR

POUR PLACER LES CARTES ET LES FIGURES DU

QUINZIÈME VOLUME.

• Ecureuil volant, & Lezard aîlé de Pulo Condor, ... Pag. 51
• Carte des Nouvelles Philippines, ... 72
• Carte des Iſles Carolines, ... 75
Carte de l'Iſle Celebes ou Macaſſar, ... 87
• Homme & Femme de Macaſſar, ... 97
• Fort Rotterdam, ... 134
• Plan de Samboupo, ... 135
• Vûe de Samboupo, ... 135
Habitans du Détroit de Magellan, nommés Patagons, leurs Barques, leurs Chaumines, &c. 216
Carte de l'Iſle de Cayenne, ... 218
Ville de Cayenne, ... 219
Carte réduite du Détroit de Magellan, ... 230
Carte du Détroit de le Maire, ... 253
Carte de la Partie la plus Méridionale de l'Amérique, . . 262
Carte réduite de la Mer du Sud, ... 271
• Vûe de la Pointe du Nord-Eſt de l'Iſle Ste. Catherine, Vûe de l'Entrée Septentrionale du Port, ... 274
• Cap Blanc ſur la Côte des Patagons, Autre Vûe du Cap Blanc, ... 279
• Vûe de la Terre des Patagons, un peu au Nord du Port S. Julien. Vûe de la Baye de S. Julien, ... 280
• Vûe de la Rivière S. Julien, Vûe du Port S. Julien, ... 280
• Plan du Havre de S. Julien, ... 280
• Cap de la Vierge Marie, Vûe d'une Partie de la Côte du N. E. de la Terre de Feu, & de l'Entrée du Détroit de le Maire, ... 283
• Vûe du Détroit de le Maire, entre la Terre de Feu & celle des Etats, Vûe de la Côte Occidentale de la Terre des Etats, ... 283
Carte particulière de l'Iſle de Juan Fernandez, & Vûe du Côté Oriental de cette Iſle, ... 289
Carte du Nord-Eſt de l'Iſle de Juan Fernandez, & Vûe de la Baye de Cumberland, ... 289
Vûe de la Place de Juan Fernandez, où le Chef d'Eſcadre avoit ſa Tente, ... 291
Lion Marin, ... 293
Lionne Marine, ... 293

* Plan d'une Baye & d'un Havre ſur la Côte du Chily, . . . 297
* Vûe de la Côte du Nord-Eſt de Maſa-Fuero, . . . } 300
* Vûe de la Côte Occidentale de Maſa-Fuero, . . . }
* Plan de la Ville de Paita, dans le Royaume de Santa-Fé, . . 308
* Plan de l'Extrêmité Orientale de l'Iſle de Quibo, . . . 316
* Vûe de la Montagne de Petaplan, & des Rochers les Moines Blancs, . . . } 327
* Vûe des Iſles de Quibo & Quicara (a), . . . }
* Baye & Rochers de Petaplan, ... 327
* Plan du Havre de Chequetan, ou Seguataneo, ... 327
* Vûe de l'Entrée de Chequetan, ou Seguataneo, . . } 327
* Vûe de l'Entrée du Port d'Acapulco (b), . . . }
* Plan du Port d'Acapulco, ... 330
* Vûe de deux des Iſles des Larrons, ... } 332
* Vûe de la Côte du Nord Oueſt de Saypan, . . . }
* Vûe de l'Aiguade de l'Iſle de Tinian, ... 335
* Le Côté du Sud-Oueſt de l'Iſle de Tinian, . . . } 336
* Vûe de la Rade de Tinian, ... }
Bâtimens legers des Iſles des Larrons, ... 340
* 1. Iſles de Lema, ... } 343
* 2. Iſles de Lema, ... }
* Vaiſſeaux Chinois, Ire Sorte, ... 362
* Vaiſſeaux Chinois, IIde Sorte, ... 362

(a) *Cette ſeconde Vûe regarde la page* 315.
(b) *La partie inférieure de cette Planche ſe rapporte à la page* 330.
Nota. *L'Aſtériſque eſt pour diſtinguer les nouvelles Cartes & Figures, qui ont été ajoûtées à cette Edition.*
On a barré toutes les Planches qui ſont proprement doubles.

Ce Quinzième Volume contient.

		Flor.	*Sols.*
53 Feuilles & le Titre Rouge, . . à 1 ſol, *font*		2 -	14 - 0
43 Figures & Cartes Geographiques, à 3 ſols, *font*		6 -	9 - 0
1 Vignette, ...		0 -	2 - 0
		9 -	5 - 0
Et pour le *Grand Papier*, ...		13 -	18 - 0

Selon les Conditions de Souſcription, ceux qui ont ſouſcrit ne payeront:

Pour le *Petit Papier* que . . . . . 7 - 14 - 0
Pour le *Grand Papier* que . . . . . 11 - 12 - 0

Moyennant qu'ils retirent ce Volume avant le 1 d'Octobre 1757.

FIN DU QUINZIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

0056636729

Digitized by Google